

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*L'Art moderne*, Bruxelles, 1904, n°1 à 52.

---

**Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.***

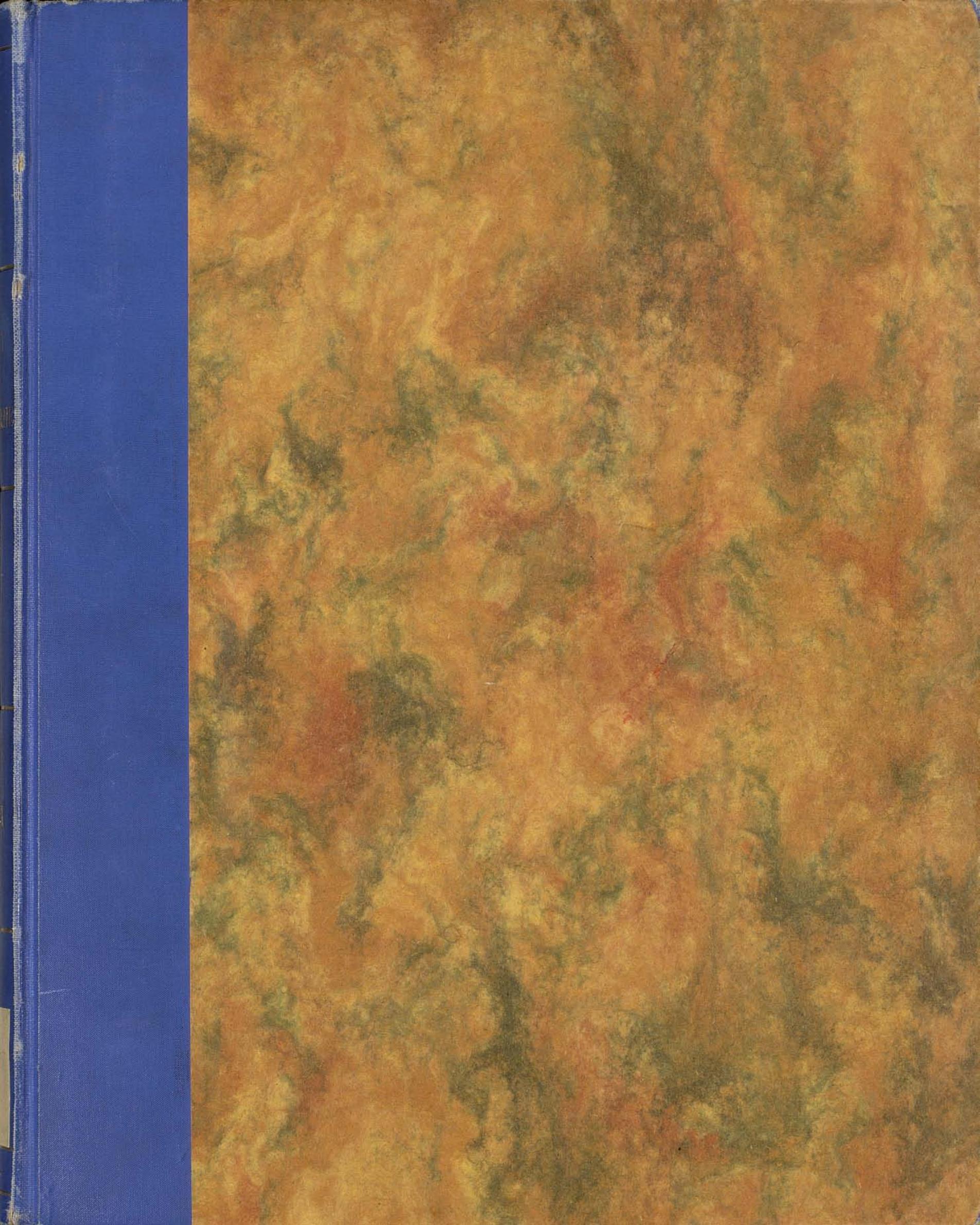
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))

**Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.**

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : [http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764\\_1904\\_f.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1904_f.pdf)



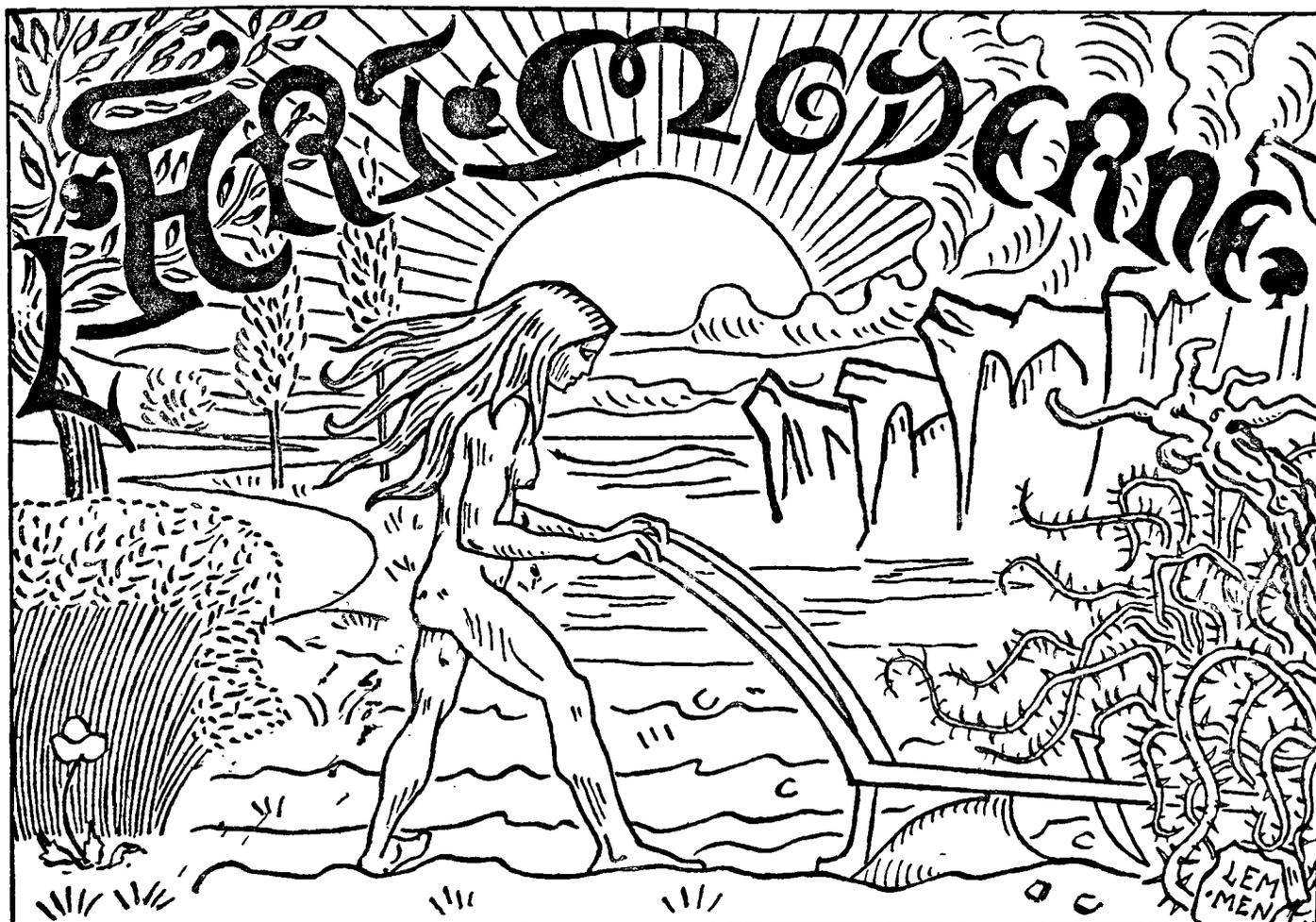




# L'ART MODERNE

1904





3 JANVIER 1904

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

### SOMMAIRE

Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER). — André Fontainas. *L'Indécis* (HUBERT KRAINS). — La Belle au Bois dormant (OCTAVE MAUS). — Expositions (O. M.). — Conservatoire royal de Gand (F. V. E.). — A propos de l'« Étranger ». — Livres nouveaux. *Hector Berlioz et la Société de son temps*. — Chronique judiciaire des arts. *De la ressemblance des portraits*. — Concours d'architecture — Accusés de réception. — Mémento des expositions. — Petite Chronique.

## THÉÂTRES DE PANTINS

En publiant l'*Abbé Prout* de M. Paul Ranson, le *Mercure de France* a sans doute voulu fournir un aumônier au *Roi Ubu* d'Alfred Jarry, qu'il a présenté jadis à l'admiration et à la joie du public. Le sous-titre du nouveau livre indique assez bien son contenu : « Guignol pour les vieux enfants », — pour les vieux enfants, c'est-à-dire que le bouquin n'est point écrit pour les jeunes vierges des pensionnats ni pour les distributions des prix. L'abbé Prout est un « gros curé jovial au teint apoplectique, à la voix très ecclésiastique, pleine d'onction sereine, indulgente et gaie ».

Il n'est pas tout à fait édifiant, mais il cache son jeu aux âmes pieuses et apparaît tel qu'il est aux spectateurs que son pantagruélique personnage amuse fort. Mon Dieu! Je ne le crois pas très orthodoxe, mais en ce temps de scepticisme on en a vu bien d'autres! En tous cas, qu'il blesse ou non les convictions les plus respectables, il est fort joyeux, ce qui importe en matière de marionnettes.

L'abbé Prout évolue au milieu de pantins bien modernes : le marquis de Percefort, vieux beau très aristocrate et légèrement gâteux, Théobald de Cocquebinet, jeune homme très naïf, le député Trousetutu, homme d'action, la voluptueuse Clotilde de Blanc-Bedon, la jeune et douce Bérengère, M<sup>me</sup> Magloire, une gouvernante d'âge canonique, et le colonel qui jure ainsi : « Mille escadrons de lurons aux pompons, les bons dragons, patapon, patapon, au trot des canas-sons! »

L'abbé Prout apparaît dans six pièces, avec à peu près les mêmes personnages, toujours. Je recommande spécialement l'*Armoire des voluptés*, le *Lis de la vallée*, le *Presbytère* et le *Sabre et le Goupillon*. Au surplus, si la littérature de l'*Abbé Prout* est court-vêtue, je vous assure qu'elle est élégante, d'un style

lucide, d'une jolie facilité de langue et qu'elle charme le lettré. C'est très bouffon et c'est très délicat

✽ Le célèbre auteur dramatique Georges Ancey a écrit au sujet du fond même du livre (et je ne pourrais mieux dire!) ces élogieuses phrases : « Nous sommes là en face de pantins, qui sont juste assez pantins pour avoir le droit de chevaucher l'extravagance. Mais qui nous dira la limite exacte où ils apparaissent en bois? Qui nous dira le point précis où ils s'articulent d'un squelette, vêtu de chair? C'est l'art de l'auteur de nous laisser là ce sujet, en une charmante perplexité. Comme ce sont bien des êtres vivants, et pas tout à fait des marionnettes! Quelle vivante galerie de nos actuels bonshommes, et quelle blague sournoise de tous nos messieurs à gros ventre et à petit esprit! Comme, à travers de folles gaillardises, perce, jaillit, éclate tout à coup l'éblouissante fusée du mot comique! Et comme ce sont bien aussi des marionnettes et pas tout à fait des êtres vivants! Comme l'expression, cueillie en pleine vie, se transforme, se déforme et se reforme en pleine fantaisie guignolesque! Comme le trait part juste, et avec les proportions qu'il lui faut pour être à la fois le mot d'un être vivant et la calembredaine d'un fantoche. »

Si Georges Ancey est le parrain littéraire de l'Abbé Prout, Claude Terrasse, le nouvel Offenbach dont Paris vient de s'éprendre, en est le parrain musical. C'est lui qui a écrit l'air des *Folles Voluptés* qu'il faut jouer à certains moments, — air ironique qui remplit dans les piécettes le rôle du nuage dont se voilent parfois les dieux d'Homère.

Quant à l'auteur, M. Paul Ranson, il en est à son premier livre. Mais son nom était loin d'être inconnu. C'est un peintre, et il exposa à la *Libre Esthétique* des choses qui furent remarquées. Aussi je voudrais que la *Libre Esthétique* invitât M. Ranson une seconde fois — et, maintenant à venir donner lui-même une représentation de l'Abbé Prout. M. Ranson manie les marionnettes de façon merveilleuse. Ce serait pour les Bruxellois un plaisir peu ordinaire de l'entendre, changeant de voix avec une facilité comique, parler ou comme l'abbé, paternellement, onctueusement, ou comme le marquis de Percefort qui fait entendre un grincement bizarre, un raclement de gorge dépourvu de salive, ou comme Gontran de Percefort qui ponctue ses phrases d'un « pfheu » dédaigneux, ou comme Théobald de Cocquebinet qui zézaie timidement.

D'ailleurs, on s'occupe fort de marionnettes, depuis quelques années. La *Princesse Maleine* de Maeterlinck, le fameux *Roi Ubu* n'ont-ils pas été conçus pour des théâtres de fantoches? Ces jours derniers — en un autre genre, évidemment — n'a-t-on point célébré en deux représentations très courues le vingt-cinquième anniversaire de Jan de Crol, le successeur de Toone

dans le théâtre des marionnettes marolliennes, rue Haute? Si l'Abbé Prout fait songer par son audace à la pièce aiguë et saisissante d'Ancey, *Ces Messieurs*, le théâtre de Toone est plus « ancien répertoire ». Il nous donne les *Trois Mousquetaires*, la *Muette de Portici*, *Waterloo*, *Flamberge au vent*. C'est naïf et pompeux, bien fait pour saisir l'attention et l'admiration des « ketjes » des impasses. Théâtre vraiment populaire et bien curieux à étudier et pour sa direction et pour son public habituel. Le *Petit Bleu*, à propos de ces représentations d'anniversaire, a publié un article très documenté que je signale aux fervents des pantins. Si dans ses pièces de cape et d'épée ou dans ses opéras le théâtre Toone est déclamatoire (le théâtre flamand est souvent ainsi!) il devient assez gras dans ses pièces de genre. On dirait que le vieil Ulenspiegel passe alors par là. Quant aux pantins, ils sont nombreux (environ trois cents) et remarquables. Je connais des mousquetaires et des coupe-jarrets qui font songer à Callot, et des reines et des princesses qui paraissent majestueusement descendues des cadres d'une imagerie d'Epinal.

Toujours en matière de marionnettes, la bibliothèque de « La Pensée » à Paris vient de publier *Punch et Judy*, célèbre drame guignolesque anglais, pour la première fois adapté en français, à l'usage des montreurs de Puppés. Il est intéressant de le rapprocher des marionnettes marolliennes et aussi des meilleures marionnettes françaises, qui sont celles de Lyon. Car Guignol est né en cette ville vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il fut d'abord bossu comme Polichinelle, mais bientôt il adopta le costume et l'âme du canut lyonnais, c'est-à-dire de l'ouvrier en soie. Il est « populo », loupeur, un peu ivrogne, plein de bon sens, parfois délicat et spirituel. Les « pouchinelles » brabançons sont « théâtraux » à côté de lui, mais ils montrent aussi dans certaines pièces un esprit populaire, peut-être plus lourd, mais qui émane bien de la race marollienne, et qui apparaît « zwanzeur » ou attendrissant. Punch, lui, en vrai Anglais, parle à coups de bâton. Son âme, c'est la Trique. Il ne raisonne pas, il ne badine pas : il frappe. C'est une brute. Il tue sa femme, son médecin et M. Scaramouche, il lance son baby au public, casse les reins au larbin, assomme le constable, étrangle le bourreau et enfonce sa trique dans le ventre du diable. Doux personnage! On dirait un général anglais au Transvaal. La force prime tout. Il est vrai que Lord Byron a dit de Punch : « Triomphant Punch, je te suis avec joie à travers les gais détours de ta course badine où la vie humaine est peinte avec tant de vérité et d'énergie. » La vie humaine vue à travers un tempérament anglais, soit! On se rappelle Kipling célébrant, en des vers déplorables d'ailleurs, les ignobles victoires de la soldatesque britannique sur les Boers. Punch! Punch!

Toujours Punch! Ah! Oui! Il est aussi de sa race. *Punch et Judy* sont suivis d'une très bonne étude sur les marionnettes, signée Émile Straus et intitulée : *Les Paralipomènes de Punch*.

EUGÈNE DEMOLDER

## ANDRÉ FONTAINAS

### L'Indécis (1).

M. André Fontainas est un des jeunes écrivains qui ont le plus fortement subi l'influence de Mallarmé. Pendant plusieurs années, son style fut une armure compliquée, ciselée avec art, hérissée de clous d'or et de diamants pointus, qui étreignait sa pensée et la protégeait contre les regards profanateurs du grand public. *L'Ornement de la solitude* est ce qu'il a fait de plus complet et de plus fort en ce genre. C'est sa tour d'ivoire, le refuge d'une âme délicate, désireuse de s'enfermer avec ses rêves loin des petites misères de la vie. Seulement, il paraît qu'on peut être tenté dans une tour d'ivoire comme dans le désert, car voilà M. Fontainas qui vient d'ouvrir la porte de son ermitage pour regarder passer une caravane de pauvres mortels. Il s'est même amusé à la peindre, ce qui nous vaut un beau roman de mœurs, clairement et simplement écrit.

Tout le fond de l'œuvre est occupé par une collection de petits bourgeois. Au premier plan se détache la figure d'Étienne Béjaric, « l'Indécis ». C'est un être hybride, supérieur à son milieu, assez clairvoyant pour apercevoir les turpitudes des siens, assez noble pour en rougir, mais qui manque de la volonté nécessaire pour élever sa vie à la hauteur de ses rêves. Il souffre par son père, vieillard égoïste, il souffre par sa sœur, jeune fille pratique qui épouse un personnage à la fois vulgaire et important, il souffre par les femmes qui l'attirent et qui le dupent, il souffre par tout le monde, jusqu'au jour où le destin le pousse dans les bras d'une miss qui lui apporte en mariage une grande beauté avec une grande dot.

Un siècle plus tôt, Étienne aurait été un romantique. Il aurait rempli le ciel et la terre du bruit de ses lamentations. Il se serait suicidé aux pieds de M<sup>me</sup> Duin ou devant la porte fermée de M<sup>me</sup> Delaroque. A notre époque, ce n'est plus qu'une épave. C'est le contre-pied d'un Julien Sorel, une médaille effacée par trop de polissage. Il n'y a chez lui aucune ligne arrêtée; c'est un être tout en nuances. Maniée par des doigts un peu durs, cette frêle silhouette se serait effritée. Le talent souple de M. Fontainas a su lui infuser la vie à la fois forte et ondoyante qui lui convenait. Il l'a fait évoluer avec beaucoup d'habileté dans son milieu insipide. Ce milieu lui-même est décrit avec un art très fin. La vulgarité de tous ces gens se devine plus qu'elle ne se montre. La satire garde une hautaine élégance. L'auteur se contente de souligner d'un petit sourire de mépris les ridicules de ses personnages. Il est même si discret qu'il est difficile de deviner ce qu'il pense au juste du héros principal. Je suis tenté de croire qu'il lui est indifférent. Il semble n'avoir vu en lui qu'un beau sujet de dissection et il l'a disséqué d'une main experte. Ses sympathies paraissent plutôt aller à deux comparses : à Gurneau et à Médéric. Le pre-

Paris, *Mercur de France*.

mier est un sage, qui cherche le bonheur dans l'indépendance et l'obscurité; l'autre est un ivrogne impénitent. En eux se résume la morale du livre, à savoir que pour être relativement heureux ici-bas, il faut se contenter d'une honnête médiocrité ou, comme l'avait déjà dit Baudelaire, se griser.

Si l'*Indécis* est, au fond, un livre pessimiste, ce n'est pas un livre noir. Le poète de *Crépuscules* apparaît derrière le romancier et guide souvent sa main. Il se révèle surtout dans les descriptions, dont quelques-unes sont charmantes et suggestives comme des poèmes. Les personnages se meuvent souvent dans des oasis de clarté. M. Fontainas excelle à faire jouer la lumière sur la nature, à nous montrer celle-ci à l'heure où elle s'éclaire, à ce moment précis où les couleurs s'avivent mais où il reste encore assez de brume entre elles et le soleil pour leur conserver leur fraîcheur, leur délicatesse et leur suprême pureté.

HUBERT KRAINS

## La Belle au Bois dormant.

S'inspirant de l'usage qui, chaque année, à Londres, veut qu'à la Noël quelque éblouissante féerie apporte aux spectateurs, sur les scènes les plus sérieuses, les joies innocentes des contes puérils, la direction de la Monnaie a intercalé entre les représentations du *Roi Arthur* et celles des *Maîtres Chanteurs* une féerie lyrique dont le spectacle — qui tient à la fois du ballet, de la pantomime et de l'opéra comique — délassera les auditeurs et les divertira agréablement.

La naïveté des récits qui charmèrent notre enfance fut souvent utilisée par les dramaturges d'aujourd'hui, de même que la chanson populaire servit de base à maintes compositions vocales ou symphoniques. Mais à mesure que les fables innocentes s'enfoncent dans le recul des temps, leurs contours s'effacent, leur ingénuité disparaît, des personnages modernes s'y introduisent. En écrivant *Ariane et Barbe-bleue*, Maeterlinck pénètre son drame de symbolisme, l'âme de son esprit philosophique. Dans ses *Chansons populaires*, Pierre de Bréville, sous couleur de noter musicalement l'invocation de Pierrot à la lune ou les révérences des passantes sur le pont d'Avignon, exprime la mélancolie, la tendresse, les émois d'une âme d'aujourd'hui. Ainsi se relie au passé le présent, dans le mystère de la vie. Chaque étape humaine marque d'un millésime distinct les mythes éternels.

*La Belle au Bois dormant* ne reflète point de préoccupations de ce genre, — et on peut le regretter. MM. Michel Carré et Paul Collin n'ont eu, semble-t-il, d'autre ambition que de tirer du joli conte de Perrault un livret d'opéra offrant au compositeur d'aimables prétextes à commentaires lyriques. Afin de permettre au costumier de mettre en scène des accoutrements pittoresques, ils ont situé le début de l'action au xv<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Charles VI, et la suite au xvi<sup>e</sup>, sous celui de François I<sup>er</sup>.

Les fées, avec leurs robes couleur de soleil et de lune, — ou même avec l'élégante tunique noire pailletée dont le caprice de M. Fernand Khnopff a revêtu M<sup>lle</sup> Maubourg — paraissent quelque peu dépaysées parmi les hennins du prologue, parmi les pourpoints et les toquets empanachés des actes subséquents. Mais, bast! Dans une féerie, la fantaisie est reine. Résignons-nous à ne point discuter ces inventions paradoxales.

C'est donc dans le cadre des architectures flamboyantes que la méchante fée Urgèle trouble le baptême d'Aurore par cette malédiction : Aurore mourra si elle connaît l'amour avant sa vingtième année. Heureusement, la fée Primevère entrave le maléfice : ce n'est point la mort, mais un sommeil de cent ans qui menace la petite princesse si son cœur s'éveille avant le délai prescrit. Hélas ! un beau chevalier pénètre dans le château la nuit même où Aurore va atteindre sa vingtième année. Le baiser qu'il lui donne sur une terrasse baignée de lune l'endort pour un siècle, et sur elle se referment les buissons enchantés.

Le terme révolu, c'est un prince qui la réveillera d'un autre baiser, — vous n'en doutez pas, j'espère ! En vain la fée Urgèle tente-t-elle de pousser vers la Belle endormie un lourdaud que dévore l'ambition. L'amour triomphant finit par renverser tous les obstacles avec l'aide bienfaisante de la fée Primevère. Et le printemps, qu'incarne celle-ci parmi les lumières et les fleurs, dissipe la nuit et les glaçons au milieu desquels la méchante Urgèle complot le malheur des humains.

Si cette donnée n'apporte à la littérature dramatique aucun « frisson nouveau », la musique de M. Silver n'a rien de révolutionnaire ni de troublant. Les qualités principales sont la clarté, le charme d'une écriture châtiée et d'une instrumentation élégante et variée. L'auteur, qui remporta le prix de Rome, est un musicien habile qui n'ignore rien des secrets du métier. Son inspiration, malheureusement, n'est pas neuve et manque d'ampleur. Elle reflète l'art artificiel de M. Massenet et parfois, dans la manière de traiter les ensembles vocaux, le style de M. Saint-Saëns. Son effort personnel est mince et n'est pas toujours exempt de vulgarité. La partition de la *Belle au Bois dormant* n'en contient pas moins plusieurs jolies pages, parmi lesquelles, au début du premier acte, l'air : *Il part où l'honneur l'appelle*, d'un archaïsme discret, et le duo d'Aurore et du chevalier.

La direction de la Monnaie a monté la *Belle au Bois dormant* avec ses soins habituels et l'a encadrée d'une mise en scène chatoyante. M<sup>me</sup> Bréjean-Silver a chanté avec un grand charme et d'une voix délicieuse le double rôle de la Reine et de la princesse Aurore. M<sup>lle</sup> Maubourg a donné de l'accent et du caractère aux imprécations de la fée Urgèle. Dans le personnage de Jacotte, M<sup>lle</sup> Eyreans a fait valoir l'agilité de sa voix et l'espièglerie de son jeu. Il n'y a, au surplus, que des éloges à adresser à tous les interprètes, et surtout à MM. Delmas, Boyer, Cotreuil et Caisso, à M<sup>mes</sup> Tourjane et Paulin, cette dernière chargée d'un rôle exclusivement « parlé » et mimé.

OCTAVE MAUS

## EXPOSITIONS

Le Salon des Aquarellistes avait au Cercle artistique, la semaine dernière, une petite succursale. — une « extension », pour nous servir de la terminologie nouvelle. Deux des membres les plus en vue de la Société royale, MM. Hagemans et Thémon, y exposaient de concert l'un une vingtaine d'aquarelles dont la Sortie de l'étable ou la Rentrée à la bergerie formaient les leit-motifs principaux, — et si hardiment exécutées qu'elles semblaient avoir été peintes les yeux fermés ; l'autre, une trentaine de sites des environs de Namur, du Condroz, du Luxembourg, interprétés tantôt par la neige, tantôt dans l'éclat de l'été. Le talent des deux exposants est trop connu pour qu'il soit utile d'en apprécier ici les mérites et les imperfections.

La comtesse de Flandre est allée à deux reprises féliciter ces messieurs. Elle doit s'y connaître.

Aux œuvres de MM. Hagemans et Thémon ont succédé celles de MM. A. Clarys, L. Huygens et C. Werleman.

O. M.

## Conservatoire royal de Gand.

Le concert du 19 décembre est un des meilleurs que nous ayons entendus au Conservatoire. La personnalité très originale du violoniste Johan Smit aux prises avec les difficultés du Troisième Concerto de violon de Saint-Saëns faisait l'intérêt de cette soirée et avait attiré un public nombreux. Le programme, un peu chargé, comprenait encore la *Symphonie héroïque*, la Suite d'orchestre écrite par Grieg pour le *Peer Gynt* d'Ibsen, et l'ouverture d'*Obéron* qui, bien que souvent entendue, ne laisse jamais d'être appréciée ; M. Johan Smit y ajoutait une *Fantaisie sur des thèmes russes* de Rimsky-Korsakoff.

Les deux concerts suivants sont fixés au 13 février et au 26 mars. Le dernier sera consacré en partie à l'exécution de *Christus*, symphonie mystique d'Adolphe Samuel.

Nous saurons gré à M. Emile Mathieu de cet hommage pieux rendu à la mémoire du grand et sincère artiste.

F. V. E.

## A propos de « L'Étranger ».

Dans sa chronique hebdomadaire du *XX<sup>e</sup> Siècle*, — toujours intéressante, aussi judicieusement pensée que bien écrite, — M. G. Systemans signale en ces termes le triomphe du drame de Vincent d'Indy à l'Opéra :

« *L'Étranger* a été accueilli avec enthousiasme là-bas comme ici ; et chaque représentation est l'occasion de manifestations significatives de la part de l'auditoire difficilement emballable de l'Opéra. C'est que vraiment l'œuvre de d'Indy rayonne d'une impressionnante beauté, c'est qu'elle s'impose par sa noblesse, son élévation, par ce mystérieux pouvoir qu'elle a d'exalter en l'âme toutes les aspirations de la pure Charité. Après une année, elle nous est apparue plus puissante, plus émouvante, dans une unité plus vigoureuse encore ; et il serait bien désirable qu'on la reprit sans délai au théâtre de la Monnaie.

L'interprétation de Paris, très différente dans son esprit de celle de Bruxelles, offre des côtés d'une saisissante grandeur. Sans doute, les grands gestes et la superbe voix de Delmas ne nous découvrent pas autant que l'interprétation très intérieure d'Albers le sens profond de la mission et des angoisses sacrificantes de l'étranger ; sans doute aussi M<sup>lle</sup> Bréval, qui chante merveilleusement les invocations à la mer, n'indique-t-elle pas suffisamment la juvénile spontanéité de Vita. Mais l'atmosphère « maritime » du drame est rendue par l'orchestre et par les décorateurs avec une réelle éloquence. Et l'on aperçoit ici avec quelle clairvoyance l'invention créatrice de d'Indy a synthétisé toutes les forces expressives : l'effet du tableau de la tempête est décuplé par la belle sonorité de l'orchestre, par l'extraordinaire réalisme de la mise en scène ; et vraiment cette montée grandissante de musique de nuées, de vagues furieuses, aboutit à la plus étreignante sensation de farouche beauté : c'est bien là le gigantesque couronnement que l'auteur a dû rêver pour son drame.

M. Paul Vidal a transformé l'orchestre de l'Opéra, dont les excellents éléments sont trop souvent annihilés par une direction indifférente et molle ; cette fois c'est le réveil : de la vie, de l'accent, une large émotion, et surtout une admirable plénitude sonore, puissante sans brutalité.

L'esprit qui a présidé aux études de *L'Étranger* semble indiquer dans les traditions de l'Académie nationale de musique

l'heureuse transformation que tout le monde réclame. Hier, le rapporteur du budget des Beaux-Arts au Sénat français; il y a quelques jours, le directeur des Beaux-Arts, M. Marcel, après la première d'*Arthus*, insistaient sur la nécessité de faire place aux grands classiques et aux chefs de la jeune école française. Ce mouvement devra bien finir par porter ses fruits. »

Ajoutons que le drame de M. d'Indy vient d'être acclamé à Angers et qu'on en a commencé les études au Grand-Théâtre de Lyon.

### Livres nouveaux.

#### Hector Berlioz et la Société de son temps,

par M. JULIEN TIERSOT. Paris, Hachette & C<sup>ie</sup>.

Voici un livre qui paraît à son heure, puisque l'heure est à Berlioz et que le monde musical fête de toutes parts son glorieux centenaire. Mais quand l'heure sera passée, ce livre continuera de demeurer comme l'étude la plus sérieusement documentée et la plus pénétrante qu'on ait encore consacrée à l'illustre musicien.

Mais, non moins que sa personne et son tempérament, l'art de Berlioz est étudié ici dans ses origines et dans son développement, puis exactement défini par ses affinités et ses contrastes. C'est ainsi qu'en nous transportant « au pays de Berlioz », M. J. Tiersot nous révèle à la fois quelques-unes des plus touchantes intimités de sa vie et certaines origines lointaines, mais incontestables, de son inspiration musicale.

Au reste, il n'est pas un musicien, pas un amateur éclairé qui ne connaisse les excellents travaux de M. Julien Tiersot sur l'histoire de la musique française. On retrouvera dans son nouveau livre ses mérites ordinaires, la sûreté de sa méthode, l'exactitude de son jugement critique; mais on sera, d'autre part, séduit, sans nul doute, par un certain ton de sympathie chaleureuse, qui achève d'assurer à l'ouvrage son caractère de vivante originalité.

### Chronique judiciaire des Arts.

#### De la ressemblance des portraits.

La cinquième chambre du tribunal de la Seine est, dit le *Journal des artistes*, saisie d'un nouveau procès en refus de portrait. Le peintre est M. Benziger, le modèle M<sup>me</sup> Gans, le prix du portrait 5,000 francs, payables sous forme d'automobile, ce qui s'explique par le fait que M. Gans est fabricant d'automobiles. Ceci paiera cela; c'est la théorie du libre échange. Seulement, au dernier moment, M. Gans ne voulut plus rien échanger du tout: M<sup>me</sup> Gans en peinture ne répondait décidément plus à l'idéal de M. Gans, et celui-ci refusa tout net.

Alors, on nomma des experts, MM. Jules Lefebvre et Gabriel Ferrier. Ceux-ci, après avoir conclu à une ressemblance suffisante, ajoutaient, — la théorie vaut d'être retenue :

« Au surplus, dans une œuvre de peinture, la ressemblance ne peut être que l'interprétation personnelle d'une physionomie. A chaque séance de pose, la physionomie du modèle peut être dissemblable de celle de la veille; bien que les traits, les lignes soient toujours les mêmes, une personne portraiturée par dix artistes aura dix portraits différents, qui lui ressembleront et pourtant ne seront point semblables, chacun pouvant avoir une physionomie différente. »

Voilà qui est net, mais tout aussi net continue à être le refus de M. Gans, qui a demandé au tribunal d'ordonner la confrontation de M<sup>me</sup> Gans et de son portrait. Le tribunal s'est refusé à ce petit exercice artistique. Et, se trouvant suffisamment éclairé par le rapport des experts, il vient de condamner M. Gans à payer au peintre Benziger la somme de 5,000 francs, plus les frais.

### Concours d'architecture.

Un concours est ouvert par la Société royale des Architectes d'Anvers pour l'érection d'une École destinée à l'enseignement moyen et supérieur de l'architecture pour deux cents élèves. Prix: 1,000 francs, 750 francs, 600 francs, 400 francs, 250 francs. Les projets doivent être envoyés avant le 1<sup>er</sup> août 1904 chez le président de la Société, M. Arnou, rue du Moulin, 53, ou chez le secrétaire, M. De Vooght, rue Happaert, 22, Anvers.

### ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Fillette slovaque*, par WILLIAM RITTER. Paris, *Mercurie de France*.

CRITIQUE. — *Le Mouvement poétique français de 1867 à 1900*, rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts, par CATULLE MENDÈS, Paris, E. Fasquelle. — *Rapport de l'Académie libre sur la situation des écrivains en Belgique*. Liège, imp. de la *Meuse*. — *De l'Importance du public*, conférence prononcée par ANDRÉ GIDE à la cour de Weimar. Paris, collection de l'*Ermitage*. — Œuvres complètes de JULES LAFORGUE. Mélanges posthumes. Portrait de Jules Laforgue par Théo Van Rysselberghe. Paris, *Mercurie de France*. — *Les Grands Artistes: Van Dyck*, par H. FIERENS-GEVAERT. Vingt-quatre reproductions hors texte. Paris, Henri Laurens (Librairie Renouard). — *Anthologie des écrivains belges: Edmond Picard*. (2<sup>e</sup> éd.). Bruxelles, éd. de l'*Association des Écrivains belges*.

BEAUX-ARTS. — *Notes sur les primitifs italiens: Sur quelques peintres de Sieme*, par JULES DESTREE, avec deux eaux-fortes d'Aug. Danse, cinq eaux-fortes de M<sup>me</sup> J. Destree et plusieurs reproductions photographiques. Bruxelles, Dietrich et C<sup>ie</sup>; Florence, Alinari frères.

### Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge. 25 mars; envois directs, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements: M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1<sup>er</sup> mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt chez Ferret, rue Vanneau, le 25 janvier. A Cannes, 10-15 février. Commission sur les ventes: 10 p. c.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 1<sup>er</sup> février 1904. Envois: 4 et 5 janvier.

ID. — *Société des artistes lyonnais*. 23 janvier-27 mars. Dépôt à Paris chez Pottier, 14, rue Gaillon.

MONACO. — Exposition internationale. Janvier-avril 1904. Dépôt à Paris chez M. Robinot, 32, rue de Maubeuge. Renseignements: M. Jacquier, secrétaire, 40, rue Pergolèse, Paris.

PARIS. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Grand Palais). 14 février-14 mars. Délais: notices, 15 janvier; œuvres, 22-23 janvier.

PAU. — *Société des Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1904. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Renseignements: Secrétaire général de la Société, Pau.

## PETITE CHRONIQUE

Le directeur des Beaux-Arts s'est rendu mardi dernier à Liège avec MM. Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, V. Rousseau et G. Charlier, membres du Comité, pour apprécier l'esquisse du monument Defrécheux, par M. Joseph Rulot.

Ce monument, qui aura 12 mètres de hauteur, se composera, outre le médaillon du chansonnier populaire, de sept figures en bronze de 2<sup>m</sup>,50 symbolisant la Poésie, la Musique, le Peuple, etc., et d'une série de bas-reliefs taillés dans le rocher sur le quel seront groupées les figures.

A l'unanimité, les membres de la Commission ont approuvé le projet, qui échappe heureusement à la banalité habituelle.

L'œuvre de vulgarisation littéraire entreprise par l'Association des écrivains belges se poursuit très méthodiquement. L'*Anthologie des auteurs belges*, dont elle a commencé la publication, compte déjà trois volumes consacrés à Camille Lemonnier, à Georges Rodenbach et Edmond Picard. Une seconde édition de celui-ci vient d'être mise en vente. C'est une excellente synthèse de l'œuvre touffue et variée de l'avocat-écrivain.

L'*Anthologie* publiée par l'Association des écrivains belges et, du reste, été très favorablement accueillie non seulement par le grand public, mais aussi par les administrations communales. La ville de Bruxelles, plusieurs faubourgs et de nombreuses villes de province distribuent en prix dans leurs écoles ces excellents petits volumes de vulgarisation littéraire, mis en vente brochés à fr. 1-50, reliés à fr. 2-25.

Le prochain volume, qui paraîtra incessamment, sera consacré à Émile Verhaeren, lauréat du Prix quinquennal.

M. Jules Van Biesbroeck fils vient de vendre à la ville de Venise, pour sa galerie, son haut relief *A nos morts*, qui figurait à l'Exposition internationale d'art.

M. Gisbert Combaz fera demain soir, lundi, à 8 h. 1/2, une conférence sur *l'Art hindou* (avec projections lumineuses) à la Maison du Peuple.

Le *Lieder Abend* de M<sup>me</sup> Arcowska, remis par suite d'indisposition, aura lieu à la salle Allemande demain lundi, à 8 h. 1/2.

M. Émile Mathieu, l'auteur de *Richilde* et de *l'Enfance de Roland*, travaille en ce moment à la partition d'un opéra biblique en quatre actes et neuf tableaux dont il a lui-même écrit le poème. Titre : *La Reine Vasthi*.

A propos de la *Belle au Bois dormant*, Jean d'Ardenne rappelle dans la *Chronique* un amusant souvenir :

« L'ouvrage parut, dit-il, à Marseille, il y a deux ans. C'était à l'époque où M. Albert Vizentini essayait de rendre quelque lustre à l'Opéra phocéén, sous la régie de la municipalité. Il n'y réussit pas longtemps et fut tôt remplacé, dans la direction, par un Marius quelconque de la dite municipalité, marchand de café à la Canebière, lequel débuta par proscrire le *Crépuscule des Dieux*, annoncé, et donna ces deux raisons : « D'abord, c'est embêtant; et puis, au xx<sup>e</sup> siècle, les dieux, qu'est-ce que ça peut bien nous f.....? »

Le Cercle artistique offrira samedi prochain à ses membres une représentation théâtrale donnée par des artistes de la Comédie française et composée de *Le Bonheur qui passe*, d'Aug. Germain, *La Peur*, de Félix Duquesnel, et *Plaisir de rompre*, de Jules Renard.

Mounet-Sully donnera au théâtre du Parc, les 18 et 19 janvier, deux représentations dont l'une sera composée d'*Hamlet*, l'autre d'*Edipe-Roi*, deux des œuvres dans lesquelles le grand tragédien est le plus profondément émouvant.

Les trois séances annuelles de M. Wieniawski seront partagées cette année entre Paris et Bruxelles. Deux de celles-ci seront données à la salle Pleyel, et une à Bruxelles, à la Grande-Harmonie, le jeudi 7 avril.

Le deuxième concert organisé par la Société des Nouveaux Concerts, d'Anvers aura lieu demain lundi, sous la direction de M. C. Chevillard, le chef d'orchestre des Concerts Lamoureux. Au programme figurent l'ouverture d'*Egmont*, de Beethoven, la Symphonie n° IV, de Schumann, des fragments de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, *l'España*, de Chabrier. Le pianiste Diemer prêtera son concours au concert, qui aura lieu au théâtre Royal, à 8 h. 1/2 précises.

MM. Jaspar et Zimmer inaugureront mercredi prochain, à Liège (salle Renson), *l'Histoire de la Sonate et du Concerto*. Cette première audition sera réservée aux écoles italienne, hollandaise et allemande.

La première représentation de *Parsifal* à New-York vient, comme nous l'avons annoncé, d'avoir lieu malgré les efforts de M<sup>me</sup> Cosima Wagner pour l'interdire. Un de nos confrères résume en ces termes l'impression de la soirée :

Foule énorme. On avait payé les fauteuils de 100 à 200 francs. Le public américain n'a pas paru transporté par la musique, mais il a admiré la mise en scène et fait une ovation à l'impresario Conried pour avoir bravé M<sup>me</sup> Wagner. La Société des enfants martyrs de New-York avait vainement protesté contre l'emploi d'enfants de chœur de l'Église du Calvaire pour les scènes du temple. Les enfants ont pu chanter.

Les principaux interprètes étaient M<sup>me</sup> Ternina, M. Burgstaller, M. Van Rooy et M. Rosset-Blass. La mise sur pied de *Parsifal* a coûté à M. Conried 80,000 dollars (400,000 francs); mais la recette de la première s'est élevée à 150,000 francs.

La Ville de Liège se propose d'inaugurer à l'époque de l'Exposition de 1905 un Musée d'art décoratif. Elle vient de faire dans ce but l'acquisition de l'hôtel d'Ansembourg, rue Féronstrée.

Une nouvelle revue mensuelle vient de paraître à Gand, *La Tribune artistique*, « ouverte à tous ceux qui veulent prendre publiquement la défense d'une idée, d'une revendication artistique ».

Dans son premier fascicule, la *Tribune artistique* annonce, en l'approuvant chaleureusement, l'initiative que prennent à Gand MM. F. Scribe et G. Carels en vue de fonder une « Union des arts décoratifs » destinée à favoriser l'éducation des artisans et la diffusion de l'art.

Après l'Allemagne, la Finlande s'ouvre à son tour aux idées artistiques nouvelles. Une exposition internationale de peinture et de sculpture reflétant les tendances actuelles aura lieu prochainement, par invitations, à Helsingfors. Les artistes belges invités à y prendre part sont MM. C. Meunier, P. Du Bois, G. Minne, Van Rysselberghe, G. Lemmen et A.-W. Finch.

Au nombre des œuvres d'art français envoyées à la prochaine exposition de Saint-Louis figurera une épreuve en bronze du *Penseur* de Rodin, qui doit couronner sa *Porte de l'Enfer*. Cette statue assise, qui ne mesure pas moins de 2 mètres de hauteur, offrira la particularité d'être, malgré ses dimensions, fondue à cire perdue.

Une bien jolie phrase cueillie dans la *Chronique artistique* d'un quotidien : « Le contraste saute aux yeux, qui existe entre les toiles citées qui nous semblent pondérées et observées, et certaines autres, qui d'ailleurs seront peut-être celles que préféreront certains amateurs ». (*Textuel.*)

Après M. Langton Douglas, M. Bernhard Berenson a étudié dans le *Burlington Magazine* (septembre-octobre 1903) le maître ignoré de Sienna Stefano di Giovanni, dit Sassetta, auquel notre collaborateur Jules Destree consacra ici, une étude documentée (1). La même livraison contient la reproduction des quatre panneaux de Victor Gilsoul à l'hôtel de ville de Bruxelles, avec une notice de M. R. Petrucci.

Dans le premier fascicule des *Marges*, dont nous avons annoncé la publication chez Floury, M. Eugène Montfort consacre à Gérard

(1) Voir l'*Art Moderne* du 2 août 1903.

de Nerval, un romantique que nous pouvons aimer, un intéressant article qui débute par cette définition inattendue : « Le Romantisme, c'est le nom d'une grave maladie qui a infecté la littérature française et qui lui a fait courir les plus grands dangers. »

La revue allemande *Jugend* consacre au centenaire du peintre M. von Schwind sa livraison de Noël, illustrée de nombreuses planches en couleurs et en noir.

Le numéro de décembre d'*Onze Kunst*, qui clôtura la seconde année de cette belle publication, contient une série de dessins inédits et fort intéressants de J. Jordaens commentés par Max Rooses, des reproductions d'œuvres d'Alb. Baertsoen, H.-J. Haverman et d'un tableau du xv<sup>e</sup> siècle acquis récemment par le Musée du Louvre.

Voici le sommaire du numéro de décembre de *l'Idée libre* :

*Le Mouvement révolutionnaire en Russie*, Sviatopolk Dombrowski; *Le Coq*, Georges Ramaekers; *Colloque*, Levêque; *Presses*, Em. Vanderbeek; *Certitude et probabilité*, A. Legrand; *Les Pâques en Flandre*, Emile Verhaeren; *Hymne*, Jean Gabriel; *Myriam*, Paul Germain; *La Ressemblante*, Franz Hellens; Chronique artistique, L. Mornave; Chronique musicale, Léon Delcroix; Chronique sociale, Paul Sosset. Echos.

Parmi les curiosités du Musée municipal de Brunswick figure une affiche de théâtre datant de 1742 et qui contient ces prescriptions extraordinaires :

« Pour la commodité des spectateurs, il est ordonné que les personnes du premier rang se couchent par terre, que celles du second se mettent à genoux, que celles du troisième soient assises, que celles du quatrième se tiennent debout. De cette façon, tout le monde pourra voir. Il est défendu de rire pendant le spectacle, parce que c'est un drame. »

L'Angleterre est la terre d'élection de la statistique, et c'est là que se font les calculs les plus intéressants. Dans une conférence musicale faite à Dublin, l'orateur a constaté que pour être un pianiste habile il faut habituer l'œil à lire 1,500 signes à la minute et les doigts à faire 2,000 mouvements dans le même laps de temps. Pour confirmer son dire, il a établi que dans le *Mouvement perpétuel* de Weber, l'exécutant doit lire 4,541 notes en moins de quatre minutes et qu'un fragment d'une étude de Cho-

pin exige la lecture de 3,950 notes en deux minutes et demie. C'est beau, la science appliquée à l'art !

Pourquoi donne-t-on, en typographie, le nom de *coquille* à l'emploi d'une lettre pour une autre? La question n'a, dit la *Revue universelle*, jamais été ni posée ni résolue dans les dictionnaires. Tous se contentent de dire, au mot *coquille* : Faute typographique résultant de la substitution d'une lettre à une autre, sans la moindre explication. Un fait avéré, c'est que la coquille a longtemps servi de marque à un certain nombre d'imprimeurs et de libraires, et qu'en outre elle était au xvi<sup>e</sup> et au xvii<sup>e</sup> siècle l'emblème de la corporation des typographes. A Lyon, Guillaume Testefort (1566) fait figurer une coquille dans la vignette qui lui sert de marque d'imprimeur; J. Fradin (1558) a pour marque une Fortune dont un pied est posé sur le rivage et l'autre sur une boule qui porte sur les flots une coquille marine; à Bordeaux, Claude Labottière (1703) prend pour marque une huître perlière; à Leipzig, Nicolas Wolrab (1544) a pour marque une Fortune voguant sur une conque marine; à Modène, G. Cassiani (1609), un colimaçon grimant sur la paroi d'un rocher. Dans les cortèges où figurait la corporation des typographes, les suppôts de l'imprimerie se montraient habillés de casaques semées de coquilles d'argent et portaient une coquille au cou. Il y a donc entre les typographes et la coquille, considérée comme emblème, une relation évidente. Mais, d'un autre côté, il est non moins certain que l'emploi du mot *coquille* dans le sens de faute typographique est récent, qu'il ne remonte pas au delà de la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. On en chercherait vainement des exemples antérieurs.

*L'Argus de la Presse*, le plus ancien bureau de coupures de journaux, est entrée dans sa vingt-cinquième année d'existence.

*L'Argus de la Presse*, qui est en relations avec les journaux du monde entier, fournit chaque jour plus de douze mille extraits de journaux aux représentants les plus divers de l'activité humaine.

BRUGES. — Ecole d'aquarelle, dessin, peinture et pastel sous la direction de M. Alexandre Robinson. Méthode progressive et moderne. Etudes d'après nature (figures, intérieurs, paysages, accessoires) Cours spéciaux pour jeunes filles S'adresser pour tous renseignements à M. A. Robinson, artiste-peintre, 13, marché au Fil, Bruges.

## AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULV DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

5 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN

MAISON DE VENTE

23, rue de la Putterie

BRUXELLES

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### NOUVEL AN

## Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

*recouvertes de reliures des meilleurs maîtres  
contemporains.*

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES. 86, RUE DE LA MONTAGNE, BRUXELLES

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## JUGEND.

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

52366



BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

**SOMMAIRE**

Au Pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE). — A propos de « Couplées » (ALBERT ERLANDE). — Chronique musicale (Ch. V. et O. M.). — Bibliographie. *Le Tour du monde. Le Journal de la jeunesse.* — Petite Chronique.

**Au Pays de la critique musicale.**

En un magnifique langage, M. Mithouard exprimait récemment la communion de tout l'Occident aux mêmes chefs-d'œuvre de la musique : « Il n'y a, écrivait-il, en Occident, qu'une seule musique. Le Français, en entendant la sonate de Bach, l'Allemand, en entendant la sonate de Franck, ont le sentiment qu'ils écoutent un auteur national » (1).

Ces généreuses paroles ne traduisent malheureusement que le rêve d'un large et noble esprit car, dans la réalité, l'occident semble s'ingénier à souligner ses divisions,

(1) *L'Occident*, novembre 1903.

à exaspérer ses préjugés ethniques et à méconnaître la communauté d'idées et de sentiments dont il vit. S'il est vrai que l'auditeur français a voué au génie du Cantor saxon une admiration sans cesse grandissante, il est aussi certain que les Allemands manifestent à l'égard de César Franck et de notre jeune école française une opposition systématique et qui peut paraître singulière. La presse d'outre-Rhin ne ménage pas, en effet, ses critiques à la musique qui s'écrit à l'ouest des Vosges; elle use dans ce but d'une esthétique et d'un langage qu'il n'est peut-être pas superflu de rappeler.

On sait que les Allemands professent, en général, un mépris non déguisé pour la « musique à programme », bien que leur compositeur le plus considérable à l'heure actuelle, Richard Strauss, s'en montre un adepte fervent. Leurs sympathies vont plutôt à ce qu'ils ont appelé la « musique pure », la « musique absolue ».

Sans doute une pareille disposition d'esprit découle de la persistance de l'action exercée en Allemagne par les doctrines de Kant, action que les théories de celui qui fut appelé le saint Paul du Kantisme, Schopenhauer, ont encore renforcée. Pénétré d'idéalisme transcendantal, l'esprit allemand tend naturellement à tout rapporter au monde intérieur, à séparer le phénomène, c'est-à-dire ce qui paraît être, de la chose en « soi », et à placer dans l'homme lui-même l'origine des vérités éternelles et nécessaires. L'homme demeure le générateur des formes dont il se sert pour concevoir un monde objectif (1), formes qui appartiennent en propre à

(1) SCHOPENHAUER, *Kritik der kantischen Philosophie*.



son entendement, et qui conditionnent tout phénomène.

Et alors, il n'est point étonnant que la musique à intentions, dont les efforts s'appliquent à retracer le phénomène, autrement dit certains aspects du monde extérieur, se voie reléguer à un rang inférieur à celui de la musique pure, puisque celle-ci correspond, au dire de Schopenhauer, à l'expression directe et adéquate de sa volonté, de ce « vouloir-vivre » qui anime l'univers. De là vient aussi le fameux reproche « d'extériorité » si souvent adressé par les Allemands à la musique française, et dans lequel transparait clairement l'idée d'attribuer une supériorité à l'expression du « vouloir-vivre » sur la représentation du monde extérieur. En vertu de cette idée, M. Hugo Riemann déclare que plus la musique s'attache à « objectiver », plus elle s'éloigne de sa fonction primordiale et essentielle (1).

Le cadre de cet article ne nous permet pas d'entreprendre un examen détaillé de l'application du criticisme à l'esthétique musicale. Disons seulement que toutes ces spéculations et ces subtilités de langage, pour ingénieuses qu'elles soient, ont perdu beaucoup de leur intérêt à partir du moment où la psychologie est entrée dans une voie résolument scientifique. Elles n'apparaissent plus que comme le reste des tentatives imaginées par l'ancienne philosophie pour construire au moyen de la seule introspection de vastes synthèses qui n'aboutissaient, en dernière analyse, qu'à des métaphysiques.

N'est-ce pas, du reste, s'illusionner singulièrement que de croire à la réalité de l'opposition de l'expérience et de l'*a priori*, lorsque tous deux ont atteint le suprême degré de généralité? Qui ne voit qu'ils ne s'opposent alors l'un à l'autre que par un jeu de l'esprit et qu'ils sont en réalité rigoureusement synonymes? De même, la distinction qu'on a voulu établir entre les jugements synthétiques *a priori* et les jugements analytiques, repose sur une base très précaire, et M. de Roberty a montré que là encore on se bornait à faire état d'un verbalisme philosophique tout à fait suranné (2).

En s'attaquant au problème de la décomposition de l'acte de la connaissance et en prétendant se l'approprier, la philosophie ne peut qu'employer des termes d'une complète absurdité, puisqu'au lieu de le résoudre par des observations nombreuses, réglées scientifiquement, elle le déduit de distinctions verbales et de subtilités logiques.

L'art, quel qu'il soit, ne saurait nous renseigner sur la chimérique « chose en soi » ; il nous suggère simplement des images auxquelles s'associent, selon le degré de notre culture, des idées déjà acquises. L'intensité

d'expression se réalise en raison directe de la netteté du sentiment traduit, et on découvre de la sorte l'importance du concours dont le programme pourra soutenir celui-ci en le circonscrivant de façon certaine et en empêchant qu'il se dissipe en nébuleuse. D'ailleurs, nous ne tarderons pas à voir nos doctes voisins, pris de vertige devant le gouffre de leur propre profondeur, en arriver à se débattre dans les pires contradictions.

C'est ainsi que M. Riemann lui-même assimile les adagios de Beethoven, qu'il considère comme des monuments de musique pure, à des drames dont il décrit complaisamment les péripéties ; il y voit des luttes d'idées, des déchirements intimes, tout un raccourci du Cosmos, et prête de la sorte à Beethoven le programme que sa qualité de « musicien absolu » semblait devoir proscrire.

Admettons cependant la distinction arbitraire et artificielle qu'on nous propose d'établir entre la musique pure et la musique à programme, entre la musique des « formes en soi » et la musique qui tend à modeler ses formes sur des idées poétiques. Encore conviendrait-il de s'y tenir et de ne pas détruire en pratique ce qu'on a laborieusement édifié en théorie.

Or, si nous ouvrons un des derniers numéros des *Signale* de Leipzig (1), nous y trouvons, sous la signature de M. Steuer, une verte critique des œuvres exécutées à Berlin dans un concert consacré par M. Busoni à l'école française contemporaine. L'auteur reproduit à l'égard du Prélude du deuxième acte de l'*Étranger*, et cela presque mot pour mot, la formule menaçante que Fétis brandissait jadis au-dessus de la tête de Berlioz : « La musique de Vincent d'Indy n'est pas de la musique. » A cet aphorisme réchauffé, M. Steuer ajoute quelques considérations qui prouvent bien ce que nous avançons plus haut, à savoir la confusion que la distinction entre les deux musiques entretient dans la critique allemande. Écoutons-le, en effet, disserter ; il commence par nous dire que le Prélude en question ne se compose que de « bribes amorphes » et il se place alors sur le terrain de la musique absolue, car il n'est nul besoin de penser extra-musicalement pour apprécier la forme d'une mélodie ou la valeur d'un développement. Dire qu'une musique est « amorphe », c'est donc émettre un jugement qui résulte de l'analyse de la musique en elle-même, abstraction faite de tout programme sous-entendu. Mais aussitôt après, le critique ajoute : « Cette musique doit faire penser et n'y réussit pas. » Il passe alors brusquement à un autre point de vue, qui est celui de la musique à programme et embrouille tout, la notion de forme musicale en soi, et l'adaptation de celle-ci à une représentation objective donnée.

Si vous voulez juger de cette musique en elle-même, étudiez-la sans vous préoccuper du programme ; peut-

(1) H. RIEMANN. *Wie hören wir Musik?*

(2) E. DE ROBERTY. *La Philosophie du siècle.*

(1) *Signale*, 11 novembre 1903.

être aurez-vous alors le droit de prétendre qu'elle est amorphe, en admettant qu'une pareille affirmation ait un sens quelconque. Que si, après de semblables prémisses, vous lui reprochez de manquer à ses engagements de représentation objective, vous aboutissez logiquement à cette niaiserie :

1<sup>o</sup> Cette musique est amorphe;

2<sup>o</sup> Elle n'a pas la forme qu'elle devrait avoir.

De deux choses l'une : ou bien le fait d'appartenir à la catégorie dite « à programme » entache une musique quelconque d'une tare indélébile. Dans ce cas il est inutile d'employer contre elle des arguments qui relèvent de considérations architecturales. Ou bien elle est mauvaise « en soi » ; alors il ne faut pas lui reprocher de faire faillite à un plan prémédité.

L'une ou l'autre hypothèse, pour être élucidée, exigerait la présentation de quelques exemples thématiques qui permettraient de se prononcer objectivement, en connaissance de cause. Nous n'avons que faire de vagues déclamations de journaliste.

Ce n'est pas tout. Un quotidien de Berlin, le *Tag*, par la plume de M. Krebs, dont le nom semble d'un symbolisme aussi cruel que réjouissant, vient encore ajouter à la confusion et la rendre inextricable. Ne s'avise-t-il pas de déclarer que dans ce même Prélude de l'*Étranger* « des pensées wagnériennes sont pensées une deuxième fois ? » MM. Steuer et Krebs seraient vraiment bien aimables de se mettre d'accord.

Si la dialectique du critique des *Signale* laisse, on en conviendra vraiment, trop à désirer, son style, en revanche, est fertile en savoureuses trouvailles. Goûtez, en effet, cette phrase lapidaire qu'on croirait due à la collaboration de M. de la Palisse et de Gribouille et que M. Steuer jette sévèrement à la face de M. Busoni : « Autant la fidélité aux principes est belle, autant est désagréable l'impression que produit l'obstination d'une tête à l'envers, et ceci d'autant plus, qu'on en est à se demander si à la bonne volonté s'allie un sain jugement esthétique » (1). Tu parles ! — dirait Willy. Plus loin, le même styliste déclare que Debussy, dans son *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, use d'effets d'instrumentation et de grimaces d'orchestre qui font seulement appel à notre oreille externe (*Die nur an unserer äusseren Ohr appelliren*). Qu'est-ce que M. Steuer peut bien entendre par là ? Le premier traité d'acoustique ou de physiologie venu lui apprendra que, dans la perception du son, le rôle le moins important est dévolu à l'oreille externe, et que cette perception exige la mise en action de l'appareil auditif tout entier. Que si, pour interpréter ce passage, nous nous rapportons à l'audacieuse traduction qu'en a donnée la *Fédération artis-*

*tique*, notre stupeur ne fait que croître, car les grimaces d'orchestre de Claude Debussy s'y entendent accuser de n'engendrer « que des sensations extérieures ». Des sensations extérieures ! Mystère et psychologie.

Laissons là ces impropriétés de langage qui paraissent vouloir charitablement détourner l'attention du lecteur de la pensée qu'elles recouvrent. Peut-être M. Steuer a-t-il eu simplement l'intention de s'élever contre les audaces instrumentales du maître français, rééditant ainsi un des plus antiques clichés de la critique réactionnaire. Outre qu'il est assez plaisant d'entendre reprocher à un art qui se fonde sur l'emploi du son de se livrer à des effets de sonorité, on remarquera que depuis Haydn jusqu'à Wagner, en passant par Beethoven et Weber, les musiciens allemands eux-mêmes ont travaillé, en perfectionnant l'instrumentation et le jeu des timbres, à élargir le pouvoir expressif de l'art.

Lorsque, dans un article bienveillant, du reste, le D<sup>r</sup> Georges Münzer (1) blâme Berlioz de s'être livré à des « expériences d'instrumentation », il décalque purement et simplement Scudo qui parlait, lui, « d'expériences d'acoustique ». C'est justement un des principaux titres de gloire de l'auteur de la *Symphonie fantastique*, d'avoir, en dépit de M. Riemann qui prétend son inspiration fille de celle de l'obscur Kastner, révolutionné l'orchestration de son temps.

Le même Riemann, non content de tronquer le thème de l'alto solo d'*Harold en Italie*, et cela pour pouvoir se donner la satisfaction de le qualifier de « misérable », accuse Berlioz de rapiécage. Il ne craint point, malgré sa gravité de Privat-docent, de se livrer de temps en temps à d'amusantes fantaisies. Oublieux de son propre *Dictionnaire*, il commence, dans son *Histoire de la musique depuis Beethoven*, par traiter E. de Coussemaker de « juriste belge » (p. 234), puis le rétablit dans sa nationalité à la page 790. Il nous apprend que M. Debussy ne s'appelle point Claude, mais bien Charles, à l'instar de Gounod, et donne à la *Schola cantorum* le titre hardiment synthétique de *Schola cantorum de Saint-Gervais*, appellation dont nous recommandons l'euphonie et le bilinguisme à l'attention de Charles Bordes.

Trop souvent la critique allemande, saturée de Kantisme, se laisse entraîner à des jugements subjectifs. L'esprit, a dit Schopenhauer, se refuse d'admettre ce qui répugne au cœur. C'est que chez les Allemands, ainsi que l'a si justement remarqué M. Quinton (2), la sensibilité et l'intelligence ne se séparent point, ne s'isolent point l'une de l'autre, mais forment bien plutôt un bloc homogène, un organisme indifférencié. L'intelligence ne peut s'exercer sans sa compagne, et elle demeure

(1) Nous empruntons cette élégante traduction à la *Fédération artistique*, n<sup>o</sup> du 29 novembre 1903.

(1) *Signale*, 9 décembre 1903.

(2) J. MORLAND. *Enquête sur l'influence allemande*.

« toujours viciée dans sa fonction par sa sensibilité ». Celle-ci introduit dans les jugements tout ce qui émane de l'être instinctif, passionnel, atavique, religieux, systématique et national ; elle les trouble par le débordement de la personnalité de l'auteur et par l'immixtion de questions qui leur sont complètement étrangères.

Si l'on voulait relever l'absence de faculté critique qu'entraîne un pareil état d'esprit, quelle ample et comique moisson ne récolterait-on pas parmi les arrêts que de doctes pédagogues ont rendus sur les musiciens allemands eux-mêmes ! Quel incomparable sottisier on pourrait exhumer des travaux de cette critique allemande toujours si sûre d'elle-même, si péremptoire et si inconsidérément définitive ! Glanons quelques exemples. C'est Weber soutenant que Beethoven était mûr pour les Petites-Maisons ; c'est Ehlert déclarant que Schumann entasse énigmes sur énigmes. C'est Schumann écrivant en 1853 : « Wagner n'est pas un bon musicien ; sa musique est une musique d'amateur vide et déplaisante. » C'est Wasielewski trouvant boursoufflée et désagréable l'expression de Schumann et l'accusant d'ignorer la théorie. C'est Hauptmann jugeant l'ouverture du très germanique *Tannhäuser* tout à fait atroce, longue, gauche et fastidieuse ; c'est Spohr écrivant qu'il s'y rencontre beaucoup de passages fâcheux pour l'oreille. C'est, enfin, Schopenhauer, l'apôtre du célèbre « vouloir vivre », qui préfère Rossini à Beethoven : « Quand on a beaucoup entendu Rossini, assure-t-il, tout le reste paraît lourd (1) », qui trouve que *Freischütz* n'est qu'un « tout petit opéra » et qui sur l'art de Gluck émet de bien singulières opinions : « Gluck m'a toujours ennuyé... la musique doit agir par elle-même ; les paroles sont chose accessoire... Le sujet dans un opéra est indifférent ; il n'est là que pour amuser l'esprit... Rossini a poussé jusqu'à l'extrême le dédain des paroles ». Rossini se trouvait considéré de la sorte par le philosophe flûtiste comme un compositeur de « musique pure ».

Tels sont pourtant les maîtres dont la supériorité s'affirme *urbi et orbi* à grand fracas. Tout ce qui tombe de leurs lèvres est recueilli avidement comme parole d'Évangile, et un écho qui nous parvient de l'Amérique du Sud prouve que ce panurgisme fleurit sous toutes les latitudes. Voici, en effet, que M. César Thomson, en déplacement à Montevideo, se laisse interviewer, et proclame, par l'intermédiaire du *Musical Courier* de New-York, l'excellence de l'art de Puccini (2) et la pauvreté d'inspiration de l'école française contemporaine. Le violoniste belge se croit autorisé, à cet égard, à se livrer, en badinant, à d'intéressantes comparaisons culinaires, et trouve notre musique alerte, spirituelle,

ingénieuse, mais pessimiste ! (*sic*). Retournez à votre violon, Monsieur Thomson, reprenez votre archet et votre colophane, et laissez-là la littérature ; tout le monde n'a pas l'étoffe qui convient à un auteur gai.

Il est à remarquer que l'Allemand, si souple et si compréhensif lorsqu'il s'agit de commerce ou d'industrie, s'emmure dans son « moi » dès qu'il se trouve en face d'un art qui n'est pas le sien. La vieille nation idéaliste est toute au militarisme de façade, à la métallurgie et aux produits chimiques, et sans doute serait-ce trop exiger que de demander à ses critiques d'avoir l'âme de ses commis-voyageurs.

L. DE LA LAURENCIE

## A PROPOS DE « COUPLÉES »

par MARCEL BOULENGER.

M. Marcel Boulenger me pardonnera de ne parler aujourd'hui de son livre. J'ai voulu, avant de le faire, lire les jugements des critiques à qui ce romancier vient de jouer un tour assez plaisant en dérotant, je crois, leurs esprits.

Certes, disent-ils, c'est là une œuvre charmante, savoureuse, et dont l'esprit est de bon aloi. Ces épithètes commencent à nous obséder, elles ne compromettent en rien les dispositions malveillantes qu'il est bienséant d'apporter pour juger sainement l'œuvre d'un homme « sur lequel on est en droit de compter ».

Près de la critique écrite, il en existe une autre : — « Que pensez-vous de *Couplées* ? — C'est charmant. Evidemment, mais... » Et ici commencent mille petites restrictions auxquelles il convient de répondre.

Tout le monde est d'accord sur un point : M. Marcel Boulenger écrit en français, et même en un très beau français. Il est impossible de trouver dans *Couplées* une phrase qui ne soit claire, précise, nécessaire. Puis M. Boulenger a des trouvailles : « Le beau cerf désigneux » sur lequel se referme la « forêt jalouse », etc... En outre, ce roman est d'un art parfait. La composition m'en paraît experte, d'une tenue rare, d'une élégance perpétuelle ; l'intrigue est d'un intérêt croissant.

Style, technique, tout cela est sans reproche. Il restait donc à combattre, sournoisement, les intentions de M. Marcel Boulenger : je crois les avoir comprises. N' imaginez pas que je m'en flatte. M. Boulenger les a nettement indiquées. Je ne raconterai pas l'aventure du roman, je ne m'adresse qu'à ceux qui l'ont lu.

On n'admet généralement pas qu'un athlète puisse servir de héros à un romancier. Et pourquoi, je vous prie ? Il eût été naturel de célébrer les amours d'un homme de lettres, d'un médecin et surtout d'un attaché d'ambassade. Ces gens sont représentatifs, ils ont un état, autour d'eux peuvent s'agencer les décors admis pour des passions conventionnelles. Mais un athlète... fi donc ! Rappelez-vous *Couplées*. Ce n'est pas par fantaisie que M. Marcel Boulenger a fait de Marc Thierry un lutteur, un boxeur... Il avait besoin d'un être sans aucune volonté personnelle, d'un être à qui l'on pût dire : Va, agis comme ceci, ou comme cela, — et il fallait aussi que cet être pût réussir. Pour cela, n'était-il pas nécessaire qu'il eût dans les mains tous les atouts : la force, la beauté, une certaine gloire, une gloire publique ? Et pourquoi ? Marc Thierry n'a-t-il pas à être compris et admiré par une femme ayant appartenu elle-même au public, par une actrice ? « Ce Marc Thierry lui plaisait déjà ; avant que de savoir seulement s'il était blond ou brun, elle ressentait une sympathie légère pour ce garçon qui avait vaincu en public, sur une scène rudimentaire sans doute, sur une estrade, et qu'on allait « lancer » comme une grande étoile, et qui goûterait cette semaine l'ivresse inoubliable de la gloire... Sylvie se rappelait toujours avec une tendresse

(1) Souvenirs de M. de Hornstein. *Neue Freie Presse*, 1883.

(2) *Musical Courier*, 20 novembre 1903.

infinie le bruit des applaudissements... Marc l'avait fait songer à tous ces souvenirs... »

Puis pourquoi ne pas élever un être humain comme on entraîne un cheval ?

Marc Thierry doit faire un mariage : il brisera sans conscience tous les obstacles qu'il rencontrera. Il incendie tout naturellement un château... puis il se casse les jambes et se tue... et toutes ces actions ne pouvaient être accomplies que par un Marc Thierry.

Je passe sur l'analyse délicate du sentiment qui enchaîne Pauline et Sylvie l'une à l'autre. On n'avait rien écrit sur l'Envie « ... qu'un beau jeune homme paraisse, que notre aimable baronne (Sylvie) s'en éprenne, et je renonce à l'histoire pour toute ma vie si votre filleule (Pauline) n'en tombe pas amoureuse sur le champ... M<sup>lle</sup> Pauline ne s'occupe que de Sylvie, et s'habille comme elle, l'imité passionnément, la regarde sans cesse, la surveille, se mêle de toutes ses causeries, survient en tiers quand on lui parle... Prenons-nous cela pour de la tendresse ? Ce serait trop beau. Pour de la haine ? Ce serait absurde... Je l'ai vue récemment, moins hautaine, se plaire quinze jours durant à la conversation du séduisant dramaturge italien Guiseppe Sartori. Mais ce jeune homme était attentif envers Sylvie... »

Et Pauline sera amoureuse de Marc Thierry, deviendra sa maîtresse lorsqu'elle le saura aimé par Sylvie. Cet homme les sépare et, après l'accident qui le rend invalide, après sa mort, Sylvie rentre au théâtre et Pauline « suffoque d'admiration et de douleur du triomphe public de sa rivale ». Aux bords du lac de Côme, où naît l'enfant de l'athlète, elle n'a rien oublié, et un matin, en embrassant Sylvie, elle murmure : « Je veux entrer... moi aussi... au théâtre... »

C'est en nuances aussi fines, aussi délicates, qu'est étudiée l'Envie. Et vraiment il faut féliciter M. Marcel Boulenger de s'être joué avec autant d'aisance de mille difficultés.

ALBERT ÉRLANDE

## CHRONIQUE MUSICALE

La semaine musicale — on pourrait mieux dire l'année musicale — a bien commencé. Le *Lieder-Abend* de M<sup>me</sup> Arctowska, qui a eu lieu le 4 janvier, a été un pur régal. D'aucuns diront que lorsqu'on a un accent anglo-saxon aussi prononcé que celui de l'exquise cantatrice, on ne doit pas s'aventurer à chanter en français et même en allemand. Cette opinion serait pure cuistrerie en présence du charme parfait des interprétations de M<sup>me</sup> Arctowska et de sa compréhension absolue du *Lied*. C'est surtout dans les mélodies où la diction juste et simple est de rigueur qu'elle a montré toute son intelligence d'interprète raffiné, en même temps que la perfection de ses moyens vocaux. Le *Sorcier* de Mozart a été détaillé par elle avec une grâce candide délicieuse. Elle a donné aux quatre *Zigeunerlieder* de Brahms une vie intense, un caractère chatoyant et pittoresque qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Le *Kind-r-Lied* de Taubert, charmante chose conçue dans le style populaire, lui a valu un succès très grand. Enfin, les six *Lieder* de Richard Strauss, qui clôturaient le programme, ont mis le comble à l'enthousiasme de ceux — malheureusement trop rares — qui étaient à même d'apprécier la haute valeur des compositions du maître allemand et l'interprétation irréprochable que M<sup>me</sup> Arctowska en a donnée. *Mutterländlsei*, notamment, a été supérieurement chantée.

— Le premier concert Barat nous avait laissé un peu froid. Il n'en a pas été de même du deuxième, dont le point culminant a été l'exécution de la Sonate (op. 6) de Richard Strauss pour violoncelle et piano. On peut difficilement imaginer une œuvre plus catégoriquement moderne. Quoique parfaitement équilibrée dans ses diverses parties comme dans son ensemble, elle sort violemment du moule classique pour se jeter, d'un élan vigoureux, dans ces salutaires audaces contemporaines, qu'on ne saurait trop encourager parce que, même excessives, elles sont nécessaires. De la très belle interprétation que le violoncelliste J. Jacob et M. Barat en ont donnée, on peut conclure que les deux artistes étaient

véritablement imprégnés de cet « amour de l'œuvre » indispensable pour la faire vibrer.

Les six *Heures claires* de Verhaeren mises en musique par W. Louis de Serres paraissent avoir été profondément senties par le compositeur. Mais s'il en a rendu le dessin avec vigueur, il n'en est pas de même de la couleur, toujours si harmonieuse et si nuancée chez Verhaeren, malgré ses violences et ses âpretés. L'interprétation des *Heures claires* par M. Debusscher semble avoir accentué la dureté de coloris de l'œuvre musicale par des éclats, de voix et des chevotements inutiles, contrastant avec de trop jolies demi-teintes.

Le programme du concert comportait l'exécution d'un charmant trio de Mozart et de la Sonate op. 120 de Brahms pour piano et violon. MM. Barat, Chiaffelli et Van Ackeren ont joué ces deux œuvres avec correction et pureté.

— Un récital organisé par M<sup>me</sup> Clotilde Kleeberg-Samuel pouvait-il ne pas être intéressant ? La si personnelle artiste a une fois de plus démontré, à la séance de jeudi, qu'elle a tout ce qu'il faut pour donner à chaque œuvre interprétée une physionomie conforme à ce qu'ont senti les compositeurs. Cependant, une indiscutable féminité domine son jeu et lui fait exprimer beaucoup mieux les compositions dans lesquelles le côté gracieux, sensitif ou impressionniste a le pas sur le sentiment grave et l'austérité puissante et profonde. C'est ainsi qu'on peut lui reprocher de n'avoir pas donné au *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck toute l'ampleur désirable, tandis que la jolie sonate op. 14 de Beethoven, et surtout la Sonate en si mineur de Chopin, ont trouvé en elle une interprète d'élite, profondément consciente du sens de ces œuvres.

Il y avait au programme quelques productions intéressantes de l'école française moderne, depuis Bizet jusqu'à Debussy : c'est assurément la *Danse* de l'auteur de *Pelléas* qui a fait le plus d'impression. M<sup>me</sup> Kleeberg en a rendu d'une façon parfaite la délicieuse atmosphère « corotique » (avec quelque chose de plus que chez Corot : de la vie, peut-être ? Ce magicien de Debussy saurait faire vivre ce qui est mort !)

CH. V.

\*\*\*

L'affluence des auditeurs est telle aux séances Engel-Bathori que les deux excellents artistes ont été obligés de quitter la salle Caveau, trop exigüe, pour s'installer à la Grande-Harmonie.

S'il faut féliciter de l'empressement du public les organisateurs de ces charmantes matinées musicales, on peut regretter, d'autre part, l'intimité du local qu'ils viennent d'abandonner. Dans le vaste vaisseau de la Grande-Harmonie, l'acoustique est déplorable. Toutes les finesses de l'art délicat, nuancé, précieux de M<sup>me</sup> Bathori et de son partenaire s'effacent. La voix porte mal, résonne en échos. Le texte des mélodies devient insaisissable quand le débit se précipite. Mais qu'y faire ? — A moins d'utiliser la salle du Conservatoire, qui, en dehors des quatre concerts de la saison et des concours du mois de juin, ne sert jamais à rien ?

La séance de mercredi passé, septième en date, fut consacrée à Emmanuel Chabrier, dont M. Engel et M<sup>me</sup> Bathori firent revivre, par un choix judicieux d'œuvres vocales et pianistiques, la personnalité ardente, à la fois si joyeuse, si bouffonne et si profondément artiste.

Le *Credo d'amour*, l'*Ile heureuse*, la *Bourrée fantasque* pour piano, des fragments du *Roi malgré lui* et de *Brisés* furent particulièrement applaudis et valurent aux interprètes un succès chaleureux.

A l'entrée de la salle, un dessin de M. José Engel rappelait avec fidélité la figure réjouie et ironique du grand et modeste artiste dont la renommée est désormais solidement établie.

Mercredi prochain, huitième matinée : *La Chanson française*. Trente chansons et chants populaires empruntés aux recueils de Catulle Mendès, Bourgault-Ducoudray et Périllou. Le mercredi suivant (20 janvier), œuvres de Pierre de Bréville. Le 27, séance consacrée à Bach et Beethoven, avec le concours d'Eugène Ysaye. Ce jour-là, ce n'est plus la Grande-Harmonie, mais le théâtre de l'Alhambra que les artistes devront louer !

O. M.

## CONCERTS ANNONCÉS :

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis avec le concours de M. Kreisler, violoniste.

Le lundi 18 janvier, à 8 h. 1/2, concert de M<sup>lle</sup> Gaétane Britt, harpiste, et de M. H. Britt, violoncelliste, avec le concours de MM. Sadler, violoniste, L. Van Dam, professeur au Conservatoire, et E. Britt, pianiste (Salle Erard.)

M<sup>me</sup> Marguerite Bonheur, pianiste, donnera par invitation un concert avec orchestre à la Grande-Harmonie le jeudi 21 janvier, à 8 h. 1/2, avec le concours de M<sup>lle</sup> Carlhant et de M. Henri Seguin. Chef d'orchestre : M. François Rasse, du théâtre royal de la Monnaie. Les demandes d'invitations peuvent être adressées par écrit à M. René Devleeschouwer, 126, rue des Deux Eglises, jusqu'au 18 janvier.

Le samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2, aura lieu à la salle Erard un concert donné par M<sup>lle</sup> Louise Desmaisons, pianiste, avec le concours de M. Georges Sadler, violoniste. Au programme : Grieg, Chopin, Boccherini, Veracini, Scarlatti, Zarzicki, T. Dubois.

M. Eugène Ysaye annonce pour le 24 janvier son deuxième concert symphonique, avec le concours de M<sup>me</sup> Maria Gay. Parmi les nouveautés orchestrales qu'il fera entendre figurent les *Trois Nocturnes*, dont l'un avec seize voix de femmes, de Claude Debussy, une œuvre de M. Duisens et *Cataloyna* d'I. Albeniz. Nous apprenons que M. Vincent d'Indy viendra diriger au concert du 13 mars sa nouvelle symphonie.

M<sup>me</sup> Emma Birner donnera le jeudi 28 janvier, à 8 h. 1/2, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), une soirée de *lieder* modernes. Au programme : Brahms, Rimski-Korsakow, Glazounow, Sokolow, Weingartner, Chausson, Duparc, Busset, Debussy, De Greef, Lekeu, Fauré, Saint-Requier, etc., dont une grande partie en première exécution.

A cause d'une circonstance indépendante de la volonté du directeur, le deuxième des Concerts Nouveaux, annoncé pour dimanche prochain, est remis au lundi 1<sup>er</sup> février, à 8 h. 1/2, salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups. Il aura lieu avec le concours du trio de la La Haye.

M. Crickboom, directeur des Concerts philharmoniques de Barcelone, se propose de donner à Bruxelles quatre concerts dont le premier sera consacré à J.-S. Bach (avec le concours du pianiste Jean du Chastain et de M<sup>me</sup> M. Gay), le deuxième à Beethoven (M. Risler), le troisième à Schumann (M. A. Degreef), le quatrième à César Franck et à Vincent d'Indy (M. Théo Ysaye). Ces concerts auront lieu de mois en mois à la Grande Harmonie. Le premier est fixé au 12 février. Une séance extraordinaire sera consacrée, hors de l'abonnement, le 19 du même mois, à l'œuvre d'Ernest Chausson.

## BIBLIOGRAPHIE

**Le Tour du monde** *Journal des voyages et des voyageurs.*  
Nouvelle série, 9<sup>e</sup> année, 1903. Hachette & C<sup>e</sup>.

Une extrême variété dans les récits d'explorations et de découvertes, cinématographiés par le dessin et la photographie.

A signaler le voyage du capitaine Lenfant aux rapides du Niger, l'instructif voyage de M. Guerlac à Cuba, le pathétique récit de l'expédition au pôle Nord, sous la conduite du duc des Abruzzes, le journal d'un officier au corps expéditionnaire de Chine, une étude de M. du Boseq de Blanmont sur l'irrigation de l'Égypte, la pittoresque odyssée d'un voyage de M. de Beaumont au Maroc, la reconstitution de l'antique cité de Tamgad, récemment exhumée des sables. Plus particulièrement pour les lecteurs de ce journal la belle étude du marquis degli Albazzi sur Assise, une agréable promenade de M. Émile Deschamps à l'île de Poulo-Sinang, les pages vivantes que M. Gustave Geoffroy consacre à la Bretagne du Centre, à ses sites, à ses monuments, à ses cambuses.

**Le Journal de la jeunesse.** Année 1903, 2 vol. Hachette & C<sup>e</sup>.

De dramatiques, pittoresques, amusants récits de Pierre Maël, G. Toudouze, de Jeanroy, Jacquier, etc., d'abondantes et intéressantes actualités scientifiques, ethniques, artistiques, géographiques, industrielles, sportives, accompagnées d'une illustration signée des talents les plus adroits, — tel ce recueil célèbre.

## PETITE CHRONIQUE

Deux expositions intéressantes s'ouvriront à Bruxelles samedi prochain : Au Musée moderne, le XII<sup>e</sup> Salon annuel du Cercle *Pour l'Art*; dans l'ancienne galerie Somzée, 256, rue Royale, l'exposition de *l'Art au XVIII<sup>e</sup> siècle*, organisée par la Société française de bienfaisance.

Les ouvrages des six concurrents au Prix de Rome (sculpture) sont exposés au Musée moderne, où le public est admis à les visiter de 10 à 3 heures.

Le sujet était *Cain errant après la mort d'Abel*, « thème neuf et vraiment inédit, qui témoigne heureusement de l'imagination féconde des commissions officielles », ainsi que le fait remarquer un de nos confrères. Le premier prix a été, on le sait, décerné à M. Ghysen, le second à MM. J. Marin et Collard.

Il y quinze jours l'éditeur Hegner, de Leipzig, publiait sous le titre : *Die Lieben im Menschen*, une très littéraire traduction, par le Dr Paul Adler, du célèbre roman de Camille Lemonnier, *L'homme en amour*, avec une remarquable préface du poète Stefan Zweig. La censure allemande vient de faire saisir le livre dans toute l'Allemagne.

Comme le dit le *Petit Bleu*, ces absurdes poursuites ne feront qu'ajouter au succès que toute l'intellectualité allemande a fait aux œuvres puissantes et saines de notre grand écrivain.

Ajoutons que l'éditeur s'est aussitôt pourvu en appel.

Sous le titre *Le Jardinier de la Pompadour*, notre collaborateur Eugène Demolder publie dans le *Mercure de France* un roman qui unit au charme d'une écriture élégante et d'un récit piquant l'attrait d'une fidèle reconstitution des mœurs, des coutumes, des habitations, des parcs, de toute la vie du XVIII<sup>e</sup> siècle étudiée d'après les documents de l'époque et minutieusement évoquée dans ses plus petits détails. C'est une œuvre dont l'exactitude historique double l'intérêt littéraire.

L'existence des virtuoses.

De plus en plus se précipite la vie. Celle des virtuoses, dont jadis quelques rares voyages à l'étranger constituaient l'événement, est devenue une industrie terrifiante qui exige plus de ressort et d'endurance physique que les travaux des mines. L'exemple de M. Eugène Ysaye, qui promène tout l'hiver son merveilleux archet du midi au nord, de l'est à l'ouest, sans interruption, ayant à peine le temps de dormir en chemin de fer ou en bateau, n'est-il pas caractéristique? Dernièrement il revint enfin à Bruxelles. Il y resta... *six minutes*, le temps d'embrasser à la gare sa femme et ses enfants entre l'express qui le ramenait de Glasgow et le rapide qui l'emmenait à Saint-Petersbourg!

Les membres du Quatuor Schörg emboîtent le pas à Eugène Ysaye. Mais du moins ont-ils l'avantage sur lui de ne pas voyager seuls. Ils peuvent faire un whist en chemin de fer! Après trois mois de courses vagabondes et un repos de trois semaines à Bruxelles les voici repartis, les fervents quartettistes. Berlin, Hambourg, Munich, Prague, Vienne, la Hongrie, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Russie les applaudiront tour à tour. Et ce n'est qu'en avril qu'ils viendront prendre langue parmi nous.

La neuvième représentation du *Roi Arthur*, dont le succès a été si éclatant, sera donnée vendredi prochain à bureaux fermés pour les membres de la Grande-Harmonie, qui ont demandé ce spectacle.

M<sup>me</sup> Chausson assistait mardi dernier à la représentation de l'œuvre de son mari, en compagnie de M. et M<sup>me</sup> Henry Lerolle et de M. et M<sup>me</sup> Jean Lerolle. Elle a été heureuse de constater que depuis le premier soir l'exécution avait gagné encore en cohésion, en expression et en nuances.

Après le deuxième acte, elle est allée féliciter chaleureusement les excellents interprètes ainsi que M. Sylvain Dupuis, qui conduit toujours son orchestre avec la probité, le respect et la ferveur artistiques qui le guidèrent au cours des études de cette importante partition.

Deux rappels ont, à l'issue de chaque acte, affirmé le succès persistant de l'œuvre. Parmi les nombreux artistes présents, citons les statuaires A. Charpentier et Ch. Samuel, M<sup>me</sup> Kleeberg-Samuel, les compositeurs P. Coindreau et G. Hubert, M. et M<sup>me</sup> Theo Ysaye, M. et M<sup>me</sup> M. Crickboom, M<sup>me</sup> Eugène Ysaye, le peintre A. Bastien, le violoncelliste Gaillard, etc.

Le théâtre du Parc, qui vient de faire une excellente reprise du *Monde où l'on s'ennuie* avec M<sup>mes</sup> de Villers, Malvau, M<sup>m</sup>. Joffre, Royer et Preynère dans les rôles principaux, annonce pour mardi prochain la première représentation de l'*Article 266*, comédie inédite de M. Ernest Hallo, précédée de la *Bûche*, un acte de M. Chantemerle (répétition générale demain lundi, réservé aux membres de la conférence du Jeune Barreau et à leurs invités). Jeudi, représentation de M. Lugué-Poe et de la troupe de l'Œuvre : *Maison de poupée*, d'Ibsen. Vendredi, *Salomé*, d'Oscar Wilde, par la troupe du théâtre des Arts, de Berlin, avec conférence explicative par M. G. Vanor. Les 18 et 19, représentations de Mounet-Sully : *Hamlet* et *Œdipe-Roi*.

Il y a quinze ans, *Maison de poupée* fut par excellence la pièce de polémique des ibsénistes. C'est par cette œuvre que le maître scandinave s'imposa à l'admiration de l'Europe latine, parce qu'elle est la plus accessible aux esprits méridionaux encore insuffisamment préparés à recevoir le fort enseignement d'Ibsen.

Tout avait été dit sur *Maison de poupée* depuis la préface de M. Edouard Rod dans la première édition française des *Revenants* jusqu'à la conférence de M. Pierre Nozière qui prologua les soirées de *Maison de poupée* à l'Œuvre en octobre dernier, mais ce qui n'avait pas encore été révélé dans son harmonieuse intégrité, c'était la Nora ibsénienne telle qu'elle avait été conçue par le maître, telle qu'elle fut réalisée par M<sup>me</sup> Suzanne Després.

La critique parisienne tout entière a consacré à la création de

l'originale et puissante artiste des éloges sans restrictions. Et ce sera pour Bruxelles une rare bonne fortune que de pouvoir l'applaudir jeudi dans ce rôle admirable.

Le gouvernement français a enfin levé l'interdiction qui pesait sur *Ces Messieurs*, dont le théâtre Molière poursuit avec un succès persistant les représentations.

Les contrats passés avec divers auteurs obligent M. Munié à arrêter la brillante carrière de l'œuvre de G. Ancey, qui sera jouée pour la dernière fois le jeudi 21 courant. Cette date sera celle de la soixante-et-unième représentation.

L'auteur termine en ce moment une pièce en cinq actes intitulée *Prêtre laïque*. Le prêtre laïque, c'est le médecin qui, par ses secrets qu'il en tire forcément, par l'aveu, souvent, de ses vices ou de ses faiblesses, sait prendre sur la femme un empire comparable à celui du prêtre.

Une soirée littéraire, musicale et théâtrale consacrée aux poètes belges et français sera donnée demain lundi, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, par M. Sainvictor, avec le concours de M<sup>mes</sup> N. Neya, Sainvictor, de Montalois, Lavarenne, de M<sup>m</sup>. Coulon, Lavarenne et Désirant. Cette séance offrira un intérêt peu banal s'il faut en croire le programme, d'où nous extrayons cette annonce alléchante :

« M. Sainvictor ne déclame pas les poésies ; il les joue. Ce genre nouveau et le caractère éminemment national et patriotique du programme, joints au talent des artistes et à l'originalité de cette fête, seront, nous n'en doutons pas, d'un grand attrait pour M<sup>m</sup>. les sociétaires et leurs dames. Le programme se composera d'un mélange de morceaux sérieux et gais, et d'une comédie. »

Les peintres Gaston de Biemme, Armand Laureys et Paul Sterpin exposeront au Cercle Artistique du 11 au 20 janvier. Ouverture de l'exposition demain lundi, à 2 heures.

A la liste des exposants belges de l'Exposition d'Helsingfors il faut ajouter M. Jacob Smits, ainsi que celui-ci veut bien nous le faire remarquer.

Une nouvelle revue mensuelle, de littérature, *En Art*, paraît à Bruxelles depuis le 1<sup>er</sup> janvier sous la direction de M. Ch. Dulait. Rédaction et administration : 57, rue Potagère. Abonnements : Belgique, 6 francs ; Etranger, fr. 7-50.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEURS



## Maison Félix MOMMÉN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOIAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

3 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN  
MAISON DE VENTE  
23, rue de la Putterie  
BRUXELLES

### PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

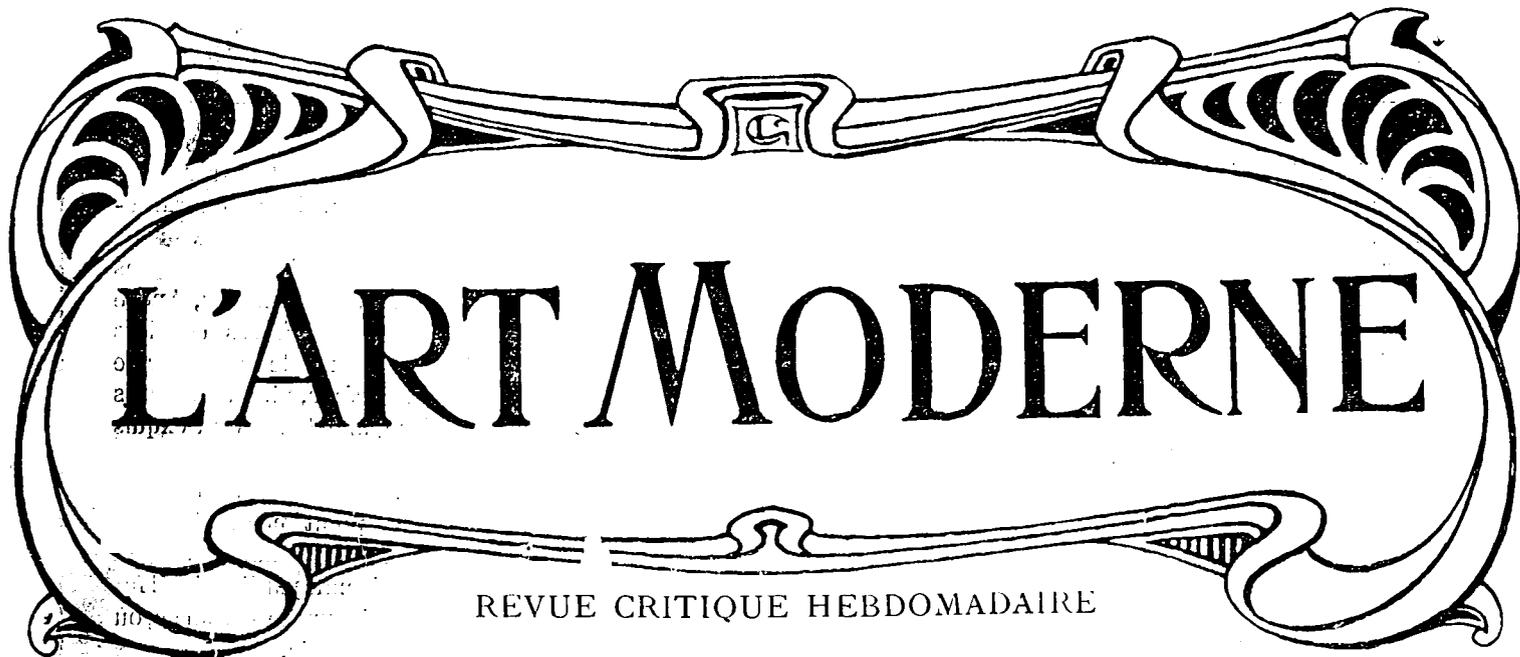
### BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Heures romaines. *S. Maria di Loreto. La « Sainte-Suzanne » de F. Duquesnoy* (FIERENS-GEVAERT). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Le Deuxième Concert populaire (O. M.) — Nouveaux Concerts d'Anvers (E. V.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société nationale* (M.-D. C.). — Cercle artistique de Gand. *Mmes C. Voortman; A. De Weert; Mlle Robyns; MM. Pirenne et De Saggher* (F. V. E.). — Publications d'art. *Sur quelques peintres de Sienna* (O. M.) — Chronique judiciaire des Arts. *Les Marchands de billets de théâtre.* — Petite Chronique.

## HEURES ROMAINES

*S. Maria di Loreto. La « Sainte-Suzanne » de F. Duquesnoy.*

S. Maria di Loreto fut commencée par Antonio le Jeune, le plus illustre des San Gallo. Il venait de Florence et s'intitulait « architecte et menuisier ». Bramante le protégea, le nomma surveillant des travaux de Saint-Pierre. Très inégal dans ses palais, églises, fortifications, il s'éleva un jour au niveau des plus inspirés. Il est l'auteur du palais Farnèse pour lequel il conçut les fameuses fenêtres à tabernacles. Il adopta avec enthousiasme le style de Bramante. Le Tempietto venait à peine d'être construit; les dessins de Saint-Pierre du Vatican étaient à peine achevés qu'Antonio da San Gallo commença la construction de S. Maria di Loreto en 1507. Extérieurement la petite église a la simplicité et la robustesse des œuvres appartenant à la phase primitive d'un style. Que l'on considère l'église voisine du Saint-Nom-de-Marie et l'on mesurera la décadence de l'architecture à coupoles du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Par une disgrâce singulière, Antonio n'eut point la joie de couronner ses œuvres maîtresses. Mais la lanterne décliquetée que Giov. del Duca hissa sur l'église de S. Maria di Loreto accentua la grâce puissante du dôme, et de même l'originale harmonie du Palais Farnèse ne fut point dénaturée par la corniche de Michel-Ange.

L'intérieur de S. Maria di Loreto s'enlaidit somptueusement de stucs et de dorures. Six statues de marbre ornent le chœur. Cinq d'entre d'elles participent de la médiocrité du cadre. La sixième est l'exquise *Sainte-Suzanne* du Flamand François Duquesnoy.

« Francesco il Fiammingo » était déjà l'ami du Poussin et de l'Algarði, le protégé du connétable Philippe Colonna, l'auteur du cénotaphe d'Hugues van Ufflen à S. Maria dell'Anima et l'ornemaniste génial du baldaquin de Saint-Pierre, lorsque les boulangers de Rome lui commandèrent cette *Sainte-Suzanne* pour la chapelle de leur corporation. Les succès de Francesco Duquesnoy soulevaient l'envie. « Il ne manie que la glaise, la cire et l'ivoire, disaient ses bons amis, et ne réussit que les amours et les anges. » Le Fiammingo

répondit par la *Sainte-Suzanne* de marbre. Il y travailla pendant trois ans. Tout en s'inspirant de l'*Uranie* capitoline, il multiplia pour sa statue les études d'après nature. *Casta Suzanna* dit-on parfois, tant elle a d'exquise réserve dans le geste qui tend la palme et désigne la Sainte Table au peuple. Jamais l'expression chrétienne n'a plus tendrement sanctifié le rythme antique. Comment dire l'harmonie de ces formes saintes ? La tête est petite, de dimensions grecques ; le dessin des bras, le contour infléchi du corps, les plis du vêtement sont d'une séduction souveraine. Le maître délicieux des angelots et des bambini s'est révélé ici le plus grand interprète de la beauté féminine qu'ait connu le XVII<sup>e</sup> siècle. « C'est une des plus belles statues qu'on puisse voir », déclarent Bellori et Cicognaro. « La meilleure statue peut-être du XVII<sup>e</sup> siècle, dit Burckhardt. Sans être l'égale de la sculpture antique, une telle œuvre aurait dû suffire pour faire honte à tous les artistes contemporains de leurs erreurs. »

La *Sainte-Suzanne* n'est point flamande. Les artistes ne s'observaient point alors pour exprimer leur race. La théorie du milieu et la « note flamande » sont des abstractions modernes. Duquesnoy n'écoutait que la nature et l'enseignement des chefs-d'œuvre antiques. Comme Van Dyck il répugnait d'instinct à la vulgarité. Plut au ciel que beaucoup de Flamands d'aujourd'hui, leur ressemblent ! La *Sainte-Suzanne* d'ailleurs n'est pas plus romaine ou italienne que flamande. On dirait une statue française. Elle est plus voisine de Jean Goujon que du Bernin. A la voir on comprend l'admiration fraternelle du Poussin pour Duquesnoy. Un même idéal abritait les deux maîtres contre les licences du baroque. Ils partagèrent les mêmes joies sévères et hautes. Ils rencontrèrent les mêmes haines.

Ils s'étaient connus jeunes. Poussin avait communiqué à Francesco sa religion du dessin ; Francesco avait appris au Poussin l'art de modeler. Jamais leur affection ne faillit. Le sublime artiste français voyait dans Duquesnoy le seul sculpteur capable de perpétuer la grande tradition de J. Goujon. Devenu peintre de Louis XIII, le Poussin décida Richelieu à attirer en France l'auteur de la *Casta Suzanna*. Un brevet de sculpteur royal fut signé ; traitement, indemnité, logement, tout se régla sans retard, avec largesse. Douze élèves devaient être confiés à Francesco.

Le grand artiste flamand était malade à Rome quand lui parvinrent ces bonnes nouvelles. Elles lui rendirent quelque force. L'accalmie fut courte. Les préparatifs de départ achevés, le mal reparut. On mettait alors la *Sainte-Suzanne* en place. Soit accident, soit malveillance, la statue tomba et faillit se briser. Les souffrances de Duquesnoy augmentèrent. Il dut quitter Rome pour changer d'air et de milieu. Son frère Jérôme, accouru d'Espagne, l'accompagnait. Tous deux parvinrent à

Livourne. La faiblesse de Francesco était extrême. En quelques semaines la fièvre l'emporta. Il avait quarante-huit ans.

On a prétendu à tort qu'il fut empoisonné. Les uns ont chargé de ce crime un orfèvre bruxellois, André Ghysels, qui assista le Fiammingo à ses derniers moments ; d'autres ont désigné comme le meurtrier de François son frère le sculpteur Jérôme, pitoyable héros d'un scandale tragique. Jérôme, artiste souvent exquis et parfois confondu en Belgique avec François, fut brûlé à Gand pour crime de sodomie. Sa mémoire s'en trouve suffisamment noircie ; il n'est point nécessaire d'y ajouter l'odieuse d'un fratricide. François mourut affaibli par ses travaux et peut-être empoisonné par l'envie. Il fut enterré dans l'église des Frères mineurs de Livourne, où nulle épitaphe ne commémore son génie.

FIERENS-GEVAERT

BIBLIOGRAPHIE. — BURCKHARDT, *Le Cicerone*. MELANI, *Architt. italiana*. DE BUSSCHER, *Biog. nationale* (art. Duquesnoy). FÉTIS, *Artistes belges à l'étranger*. MARCHAL, *Sculpture et orfèvr. belges*, etc.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il y a quelque temps, à propos d'une méprise sur leur nationalité, les Rosny (1) furent amenés à s'expliquer publiquement sur leur naissance et leurs origines. J'ai, pour ma part, reçu d'eux une lettre où ils établissent leur parenté avec une foule de peuples et de sangs différents. Puisqu'ils le disent, je les crois volontiers. Mais ne trouvez-vous pas qu'une façon de trancher la question serait de les faire tout bonnement citoyens du monde primitif, de cette vague Europide parcourue d'anthropopithèques mi-conscients et d'une faune étrange et monstrueuse, qu'ils évoquent avec tant d'art dans leurs beaux récits ? S'ils y situent franchement les aventures qu'ils racontent ou si, plutôt, ils consentent à entourer celles-ci du décor moderne, toujours ils témoignent d'un sens miraculeux de ces époques disparues où l'homme, encore à moitié plongé dans la bête, goûtait la vie avec une acuité que nous n'avons plus. Ce qui constitue leur originalité puissante, c'est qu'ils sont parvenus à montrer, sous les manifestations les plus banales de l'existence moderne, l'instinct du fauve primitif qui survit en nous malgré tant de siècles de civilisation.

L'un de leurs derniers livres de contes, *L'Épave*, est caractéristique à cet égard. Il renferme des histoires variées où l'amour, la haine, la peur, la jalousie jouent leur éternel rôle humain. Mais tous ces sentiments y sont renouvelés, recréés en quelque sorte, par les circonstances bizarres, par un je ne sais quoi d'inédit et de troublant que leur ont conféré leurs auteurs. Si l'amour s'empare d'un personnage, il semble que ce soit le premier homme qui ait aimé sur terre. Toutes les femmes sont des Èves mystérieuses, venant, à travers mille obstacles, du premier matin du monde. Un anachronisme audacieux conduit des explorateurs dans une contrée inconnue où les éléphants se sont asservi les hommes

(1) *L'Épave*, par J.-H. ROSNY. Paris, librairie Plon.

Les amants conquièrent leurs maîtresses avec des âmes prêtes au meurtre. Toujours, sous les vêtements modernes, c'est l'humanité ardente, sensuelle et passionnée des âges primitifs. Et il faut dire bien haut que les Rosny, qui nous l'ont ainsi révélée, doivent être placés parmi les meilleurs, les plus artistes et les plus probes écrivains de ce temps.

\* \*

Au surplus, qu'est-ce qui est intéressant dans l'art? Ce qui confesse l'homme. Malgré tout, c'est moi-même que je cherche, partout. Nous avons en nous, au moins en puissance, toutes les sensations, tous les sentiments. Dans l'œuvre d'art, nous voulons trouver un moyen de les éveiller et de compléter ainsi notre vie. Les grands artistes sont ceux qui, dans des décors nouveaux, à travers des aventures nouvelles, savent nous peindre, avec un relief nouveau, la figure humaine.

Qu'est-ce qui nous charme si délicieusement dans les *Vacances d'un jeune homme sage* (1) de M. Henri de Régnier? Le style sûr et discret du livre? L'évocation d'un milieu provincial savoureux? Quelques types amusants des manies d'une petite ville? Sans doute, tout cela est ravissant. Mais cela ne suffirait pas à expliquer l'attrait tout particulier de ce roman. Il provient, cet attrait, d'une peinture exacte et suggestive d'un homme adolescent. Au moyen de quelques traits qui restent, choisis avec un goût qui n'appartient qu'à lui, l'auteur a fixé définitivement cette figure. Georges Dolonne, tout en demeurant un personnage parfaitement caractérisé, prend la valeur d'un type et chacun de nous s'est reconnu en lui. O cet âge qui attend l'amour! Il semble que l'univers entier ne soit occupé que de cette pensée. Toutes les femmes sont désirables. Toutes incarnent le mystère adorable; autour de ces adolescents flotte on ne sait quelle atmosphère de volupté que Baudelaire a chantée et qui attire le baiser de celles qui ont déjà appris à aimer. C'est ainsi que Georges Dolonne, un beau soir, prit entre ses lèvres les lèvres de Mme d'Esclaragues et qu'il termina ses vacances dans le grand frisson de l'amour.

\* \*

J'imagine que Laforgue (2) eût bien aimé le roman de M. de Régnier et s'y fût reconnu tout entier. Lui aussi aima l'amour, lui aussi le souhaita passionnément à toutes les pages de sa vie. Quand il le trouva enfin, il l'avait trop longtemps cherché : il mourut de sa trouvaille. Mais aussi, quel amour il rêvait! Et quelle femme impossible, chair parfaite, âme sublime, esprit sans défaut, il prétendait aimer! Laforgue fut, toute sa vie, un « difficile ». On peut entendre par là ce que les ménagères entendent familièrement : un monsieur qui fait le dégoûté et qui n'est jamais content. Laforgue n'était content ni des autres ni de lui-même. Deux êtres luttèrent sans cesse en lui : un étonnant orgueilleux qui se donnait à soi-même du génie à travers la figure et un critique sagace qui ne se leurrerait pas sur ses propres défauts. Le premier lui a inspiré un tas de pièces de vers et quelques contes d'une fantaisie prétentieuse, intéressante peut être, mais qui manque essentiellement de logique et de vraie beauté. Le second,

(1) HENRI DE RÉGNIER. *Les Vacances d'un jeune homme sage*. Paris, *Mercurie de France*.

(2) Œuvres complètes de JULES LAFORGUE : *Mélanges posthumes*. Paris, *Mercurie de France*.

qui apparaît çà et là, triomphe dans une strophe, dans un poème, dans une page de prose et surtout dans ces *Mélanges posthumes* où git à mon sens le meilleur Laforgue et où l'on peut voir ce qu'il aurait réalisé si la vie lui avait permis de s'arracher à ce rôle de Pierrot fumiste qu'il avait trop longtemps assumé.

\* \*

A toute chose, en art, il faut préférer la simplicité, la sincérité. Parfois, des esprits qui en sont très éloignés par nature, les trouvent au contact de certains sujets empruntés à la vie des humbles. Il s'en est fallu de peu, par exemple, que William Ritter, cet étrange écrivain dont l'œuvre est mi-allemande et mi-française, ne réalisât, dans sa *Fillelle slovaque* (1), une épopée familière de premier ordre. L'histoire d'Anicka, la petite fille slovaque, qui s'en va servante au loin, c'est l'éternel exil des races humiliées et qui ne trouvent plus, chez elles, le pain quotidien. Elle demeure fidèle à son ami, à son pays. Et, s'il n'y avait rien d'autre dans le roman, elle resterait peut-être, comme Mignon, le symbole simple de la nostalgie patriale. Mais il est dangereux, quand on est William Ritter, c'est-à-dire un esprit trop nourri d'esthétique, trop épris d'art moderne, il est dangereux de s'attaquer à de pareils sujets. On veut les grandir en y introduisant des idées philosophiques. On les alourdit en les parant d'un style trop savant. Et l'on écrit, comme il l'a fait, un livre très méritant, rempli d'excellentes choses, mais qui se lit avec peine jusqu'au bout.

A M. Paul Mussche, l'auteur des *Jardins clos* (2), il faudrait adresser un reproche tout différent. Il est trop simple, lui. Il n'est ni assez philosophique ni assez savant. Un poète, sans doute, n'a pas besoin, pour me charmer, de me raconter en vers la découverte du radium. Mais enfin, on souhaiterait que, sous le titre charmant de ses rimes, se devinât une pensée, un sentiment fort, ce quelque chose de personnel qui donne aux confidences poétiques une valeur d'éternité. M. Mussche n'a pas de prétentions si hautes. Il est séduit par un beau clair de lune et il le dit familièrement, au moyen d'images qu'il n'a pas inventées, dont tout le monde se sert et que tout le monde comprend. Comme il a lu beaucoup les romantiques, il ne dédaigne pas d'utiliser leur attirail qu'on a, juge-t-il, mis trop tôt au rancart. Les chevaliers, les coursiers, les guerriers, les casques, les cuirasses, les glaives, les coupes, le vaisseau pavoisé, l'abîme profond de la mer, la barque d'amour, tout cela défile en un cortège où nous saluons mille connaissances au passage. Au loin, on entend tinter la cloche du monastère...

Et c'est dommage, vraiment, qu'un poète dont l'âme vibre avec une sincérité et une profondeur qui apparaissent çà et là dans l'œuvre, ne se montre pas plus difficile pour lui-même. C'est dommage qu'il ne se contraigne pas à serrer de plus près son idée, à la rendre au moyen de formules plus neuves et à varier davantage son inspiration. Il faudrait d'abord qu'il pût se laver complètement de ses lectures et se condamner à ne plus lire un vers de sa vie. La route de l'originalité est ardue et solitaire. Mais on y trouve, au bout, l'accueil divin de la Beauté.

\* \*

(1) WILLIAM RITTER, *Fillelle slovaque*. Paris, *Mercurie de France*.

(2) *Les Jardins clos*, poèmes, par PAUL MUSSCHE. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie.

On y trouve aussi la joie d'être jugé et compris par des critiques dignes des auteurs qu'ils analysent. Quand on est arrivé, comme Camille Lemonnier, au sommet de la vie et de la gloire, n'est-ce pas un plaisir suprême que de lire, sur soi-même, une étude aussi juste, aussi compréhensive, aussi impartiale que celle que vient de publier M. Léon Bazalgette (1) ? J'ai dit l'autre jour, ici-même, l'estime particulière que je professais pour M. Bazalgette. C'est l'un des esprits les plus clairs de notre génération. Quand il prend un sujet, il ne le lâche qu'après l'avoir disséqué à fond. Je ne pense pas qu'il ait jamais avancé une erreur ou seulement une idée qui ne fût pas scientifiquement prouvée. Son étude sur Lemonnier est peut-être ce qu'il a écrit de plus ramassé, de plus vivant, de plus définitif. La sympathie pour l'homme et pour l'œuvre s'unit ici à la critique. Cette union féconde éclaire d'une lumière précise tout le labeur de notre grand compatriote. Désormais, pour qui voudra se rendre compte de sa ligne de vie, il faudra consulter le livre de M. Bazalgette. A l'aide de ce guide, on se retrouvera sûrement au milieu de la puissante forêt que Lemonnier a plantée pour l'éternité sur notre sol ingrat. Des documents précieux, des portraits complètent l'opuscule et le rendent encore plus indispensable... j'allais dire : aux lettrés ; il vaut mieux dire : à tout le monde !

GEORGES RENCY

## Le Deuxième Concert populaire.

M. Sylvain Dupuis nous offrit, dimanche dernier, un choix intéressant d'œuvres symphoniques diverses, parmi lesquelles la musique à programme alternait avec la musique pure.

Musique à programme le poème symphonique *Stenka Razin* de Glazounow, bâti sur le célèbre et admirable chant des bateliers du Volga que révélèrent jadis à Bruxelles les chœurs petit-russiens de Slavianski d'Agréneff. Ah ! la belle et pénétrante mélodie ! Et comme l'auteur en a habilement tiré parti par des contrepoints qui la ramènent de toutes manières, avec une variété de rythmes infinie. Pour exprimer l'animation du fleuve à l'arrivée du pirate sur sa barque pavoisée et fleurie, le thème se précipite, bondit, entraîne à sa suite toute la symphonie, tandis qu'au début il évoquait des masses d'eau solitaires et majestueuses... L'œuvre, instrumentée par un maître symphoniste, est brillante, pittoresque et chatoyante.

Elle n'a pas, en revanche, la profondeur de la composition nouvelle de Vincent d'Indy qui la suivait au programme. Celle-ci nous ramène à la musique pure, dépouillée de toute intention descriptive. Un thème austère de choral exposé par le saxophone, repris ensuite, dans un rythme différent, par l'orchestre, lui sert de base. Et c'est merveille de voir avec quelle variété d'invention et quelle ingéniosité l'auteur développe ce motif, en modifie le rythme et la sonorité, sans s'écarter du plan imposé. Ce *Choral varié* (qui fut très bien joué par M. Kuhn) est classique comme une page de J.-S. Bach, avec l'accent et la couleur de la littérature d'aujourd'hui.

Commencé par l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana, ce beau programme symphonique fut clôturé par le « Voyage au Rhin » et la « Mort de Siegfried », qui valurent à M. Rasse, rem-

(1) *Les Célébrités d'aujourd'hui : Camille Lemonnier*, par LÉON BAZALGETTE. Paris. Bibliothèque internationale d'édition.

plaçant au pied levé M. Dupuis indisposé, d'enthousiastes applaudissements. Mais le héros de la journée fut le violoniste Kreisler, virtuose impeccable dont la justesse, la netteté d'attaque et de rythme ainsi que la pureté de son donèrent au Concerto de Mendelssohn une sorte de virginité nouvelle. A part Ysaye, aucun violoniste ne l'a jamais joué à Bruxelles avec une pareille maîtrise. Ce fut étincelant, prodigieux ! D'acrobatiques *Variations* de Paganini, que M. Kreisler exécuta ensuite, mirent le comble à l'emballement du public. Ceci n'est, hélas ! ni de la musique à programme, ni de la musique pure ; est-ce même de la musique ?

O. M.

## Nouveaux Concerts d'Anvers.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Grand et très mérité a été le succès du deuxième concert organisé le 4 janvier par la Société des nouveaux concerts au théâtre Royal d'Anvers.

M. Chevillard, directeur des Concerts Lamoureux de Paris, était au pupitre et a fait merveille ; c'est un chef de tout premier ordre, digne rival des Mottl et des Richter. Sous sa direction claire, nerveuse, ardente l'ouverture d'*Egmont* de Beethoven, la symphonie en ré mineur n° 4 de R. Schumann, divers fragments de *Roméo et Juliette* de Berlioz et l'*Espana* de Chabrier ont été remarquablement interprétés. Le jeune orchestre est fort en progrès. M. Chevillard laissera aux Anversoises le souvenir d'un chef aux qualités transcendantes.

M. Ernest Van Dyck a chanté le récit de Logue de l'*Or du Rhin*, le chant de la Forge de *Siegfried*, et le chant d'amour de Siegmund de la *Valkyrie* et y a apporté toutes les qualités de déclamation impressionnante et de diction impeccable qu'on lui connaît. Enfin on a beaucoup goûté le mécanisme délié, le toucher délicat et le charme de M. Louis Diémer, qui a joué en maître le concerto en ut mineur n° 4 de Saint-Saëns, la *Gavotte pour les heures* et *Zéphirs*, de Rameau, les *Coucoux* de Daquin et la Dixième Rhapsodie hongroise de Liszt.

Le public, enthousiasmé, a chaleureusement acclamé MM. Van Dyck, Diémer et Chevillard, ainsi que les artistes de l'orchestre qui ont fait preuve d'une attention soutenue et d'une rare vaillance.

M. Mortelmans dirigera le 22 février le troisième concert. Il fera exécuter une symphonie de Borodine, le prélude de *Tristan et Yseult*. M<sup>me</sup> Kaszowska chantera la ballade du *Vaisseau-Fantôme* et *Isoldes Liebestod* et le concert se terminera par la *Conscience-Cantate* de Benoit. Le quatrième concert, sous la direction de Richter, qui conduira la Neuvième Symphonie, reste fixé au mois d'avril.

E. V.

## LA MUSIQUE A PARIS

### Concert de la Société Nationale.

Trois nouvelles pièces de piano de M. Debussy, jouées par M. Vinès, figuraient au programme de cette séance d'ouverture ; aussi la salle Erard était-elle absolument bondée. Le public a una-

nimement applaudi les *Estampes* et leur interprète. Ces trois pièces sont tout à fait charmantes; la première, *Pagodes*, manque peut être un peu de cohérence, mais chaque détail en est si joli! La *Soirée dans Grenade* est pleine de sonorités variées, curieusement obtenues, et de colorations séduisantes. La troisième pièce, léger badinage sur deux thèmes de chansons enfantines, s'intitule *Jardins sous la pluie*; autant ce titre qu'un autre. Elle est superficielle et exquise; il y faut signaler surtout d'amusantes déformations rythmiques de l'air « Les Lauriers sont coupés ».

M. Vinès joua ces *Estampes*, comme bien on le pense, en maître, avec infiniment de moelleux, d'aisance et de diversité. Il nous fit entendre encore de très jolies *Danses espagnoles* de M. Granados. J'ai particulièrement goûté le charme de deux d'entre elles, les numéros 2 et 6 de la série.

Les *Veilles de départ* de M. Ropartz sont une série de cinq mélodies sur des sonnets de Charles Guérin. La tonalité en est uniformément mélancolique et sombre, très pénétrante, et la déclamation d'une justesse expressive absolue. M. Daraux les interpréta excellemment.

Un *Poème* pour violon principal, cor, quatuor à cordes et piano de M. Delaurens me parut honorablement écrit, mais sans intérêt bien particulier. Le *Quatuor* de César Franck, exécuté un peu trop en dehors et comme avec une certaine indifférence, complétait le programme.

M.-D. C.

### Cercle Artistique de Gand.

M<sup>mes</sup> C. Voortman, A. De Weert; M<sup>lle</sup> Robyns;  
MM. Pirenne et De Saegher.

Parmi les toiles exposées en ce moment à la cimaise du Cercle artistique, il y en a de si médiocres et de si bonnes qu'on éprouve quelque gêne à en parler. Le pastel domine. La peinture à l'huile y prend cependant avantageusement place avec M<sup>me</sup> A. De Weert, qui nous offre aujourd'hui de jolis coins de nature, pleins de fraîcheur et de vie. Son *Pluviose* affirme des qualités de coloriste ingénieux; *Matin au bord de l'eau* fait preuve d'observation et de goût.

Le pastel est un genre dangereux et délicat; il exige des aptitudes spéciales: une vision subtile et du dessin. Les œuvres de M<sup>lle</sup> M. Robyns accusent un louable effort, de la finesse et de la discrétion. Il faut citer entre plusieurs *Brouillard sur la ville* et les *Toits rouges*, qui ne manquent pas de poésie. Il y a une certaine vigueur dans le crayon de M<sup>me</sup> C. Voortman; ses paysages campinois sont exactement notés et dégagent une impression de tristesse sauvage. Un effet de brouillard, *L'Arbre*, est une des bonnes pages de l'exposition; le reste ne laisse pas d'être un peu inconsistant. Très en progrès, le talent de M. Pirenne se plaît dans la mélancolie. Il est d'excellentes choses parmi ses œuvres: *Hiver*, *Soir de mars*, *Chemin des peupliers* et *Petite Maison* au clair de lune, d'une saveur tout à fait exquise. Mais c'est surtout dans ses portraits que M. Pirenne déploie de précieuses qualités. Le dessin est nerveux, correct; les physionomies graves, réfléchies, d'une expression parfois étrange, animées d'une vie intérieure intense. Quant à ses tableaux à l'huile, ils n'offrent guère d'intérêt spécial. Enfin M. De Saegher manie le pastel en virtuose: il a de l'originalité et du charme. Ses paysa-

ges sont agréables, très lumineux; mais il y a dans la facture trop de fantaisie, trop peu de vérité dans l'impression: c'est pourquoi ces œuvrettes ne constituent que de superficiels et mièvres essais.

F. V. E.

### Publications d'art.

**Sur quelques Peintres de Sienne**, par JULES DESTREE.  
Bruxelles, Dietrich & C<sup>ie</sup>. Florence, Alinari frères.

Epris de la beauté expressive des maîtres italiens des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, M. Jules Destree a successivement étudié les plus purs de ceux d'entre eux qui illustrèrent la Toscane, les Marches et l'Ombrie. Et voici qu'un nouveau volume, consacré à quelques peintres de Sienne, nous apporte, en un style élégant, les impressions, notations et observations qu'a suggérées au critique une fréquentation assidue chez ces illustres artistes.

M. Destree nous donne des renseignements sur leur vie et une analyse détaillée de leurs principaux travaux. Pour chacun d'eux il reconstitue aussi exactement que possible leur œuvre disséminée. Des notes bibliographiques minutieusement établies complètent le volume, qui est à la fois d'un érudit et d'un artiste.

Taddeo di Barbolo, Il Sassetta, Sano di Pietro, Vecchietta, M. et B. Giovanni, F. di Giorgio Martini, Necroccio di Bartolomeo, Landi et Sodoma occupent, cette fois, le somptueux écrivain de M. Destree. De superbes eaux-fortes de M<sup>me</sup> Destree et de M. Danse illustrent, avec plusieurs reproductions photographiques, ce magnifique ouvrage, l'une des plus artistiques publications de l'année écoulée, et à laquelle les éditeurs d'art Dietrich ont donné tous leurs soins.

O. M.

### Chronique judiciaire des Arts.

#### Les Marchands de billets de théâtre.

Le juge de paix du deuxième arrondissement de Paris vient de mettre fin au conflit qui avait éclaté entre l'Opéra-Comique et ses marchands de billets.

Il a condamné M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, à rembourser à M. Guéner la somme de 8 francs pour prix des quatre places prises par celui-ci et qu'on a refusé de recevoir, sur son ordre, au contrôle.

Le juge de paix explique l'impossibilité où il se trouve de réprimer le commerce des marchands de billets en boutique et rappelle que les racoleurs sur la voie publique sont seuls passibles de la simple police.

Après avoir rendu hommage au motif qui a poussé M. Albert Carré à poursuivre le marchand de billets, qui prive le public des meilleures places, il a débouté M. Guéner de la demande reconventionnelle que celui-ci avait formée de 150 francs de dommages-intérêts pour le préjudice qu'il prétendait avoir éprouvé par le fait qu'on avait refusé l'entrée à ses clients.

## PETITE CHRONIQUE

Les prochaines conférences du Cours d'art et d'archéologie (3, impasse du Parc, le samedi, à 8 h. 1/2 du soir), sont fixées comme suit :

Le 16 janvier, M. Ed. Joly, critique d'art : *La Cathédrale* (projections lumineuses).

Le 23 janvier, M. Gustave Benedite, conservateur aux Musées du Louvre : *L'Art dans la vie privée chez les anciens Égyptiens* (projections lumineuses).

Le 30 janvier, M. Alphonse Røersch, professeur à l'Université de Gand : *Les Humanistes belges à l'époque de la Renaissance*.

Le 6 février, M. Edmond de Bruyn : *L'Art folklorique* (projections lumineuses).

Le 13 février, M. Paul Vitry, conservateur aux Musées du Louvre : *Les Primitifs français* (projections lumineuses).

Le 20 février, M. Joseph Casier : *L'Art du vitrail* (projections lumineuses).

Le 27 février, M. Maurice Emmanuel, critique d'art à Paris : *Lulli, musicien du Roy* (audition musicale).

Le 5 mars, M. Alexandre Halot, consul général du Japon : *L'Art japonais* (projections lumineuses).

Le 12 mars, M. Vincent d'Indy : *L'Ancien opéra français* (audition musicale).

Le 19 mars, M. Ernest Verlant, directeur des beaux-arts : *Sienna* (projections lumineuses).

Le 26 mars, M. Charles Michel, professeur à l'Université de Liège : *La Sculpture funéraire à Athènes* (projections lumineuses).

Les auditeurs libres et les aspirants candidats ayant acquitté la cotisation de 20 francs ont la faculté d'assister à ces conférences avec les membres de leur famille habitant le même toit.

Les autres personnes peuvent obtenir, au prix de 15 francs, des cartes individuelles donnant droit à l'assistance à toutes les conférences de l'année scolaire.

Le droit d'entrée pour une conférence est fixé à 2 francs.

La « Copley Society », à Boston, organise une exposition des œuvres de Whistler qui s'ouvrira le 23 février prochain. A cette occasion, elle invite les collectionneurs possédant des tableaux du maître à les lui envoyer, afin que la manifestation qu'elle prépare soit vraiment « représentative » et digne de la renommée du grand artiste.

Le 21 courant, à 2 heures, s'ouvrira au Cercle artistique une exposition d'œuvres et de projets décoratifs de M. Paul Cauchie.

Nous avons cité dernièrement l'intéressante notice consacrée dans la *Revue bibliographique belge* par M. René Bertaut à André Van Hasselt. Nombre d'articles du même genre, signés du même nom, sillonnent la collection de la revue. La plupart des hommes de lettres en vue y sont analysés d'une façon complète par un écrivain impartial épris d'art et étranger aux rivalités d'écoles. Parmi les plus attrayantes, citons les études consacrées à Maeterlinck, à Gilkin, à Vernaeren, au R. P. Van Tricht, à J. Leclercq, etc.

Demain lundi 18, au théâtre du Parc, première représentation de Mounet Sully : *Œdipe-Roi*; mardi 19, *Hamlet*.

Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, dernière matinée de *Ces Messieurs*. L'œuvre si retentissante d'Ancey sera jouée pour la soixante-et-unième et dernière fois le jeudi 21. La direction annonce, après une courte reprise du *Maître des forges*, les deux grands succès de cet hiver à Paris : *Antoinette Sabrier*, de Coulus, et *Maternité*, de Brieux.

Demain lundi 18, à 8 h. 1/2, à la Salle blanche de la Maison du Peuple, l'avocat Emile Royer donnera une conférence sur Alfred de Musset.

Tandis que le directeur du Conservatoire de Bruxelles se propose, nous assure-t-on, de supprimer du *Songe d'une nuit d'été* la « Marche nuptiale », qu'il juge un peu coco, pour la remplacer

par la *Trompeten-Ouverture*, le directeur du Conservatoire de Mons a courageusement inscrit la dite « Marche nuptiale » à son dernier concert. Ce qui nous a valu, tout au moins, cette jolie phrase d'un journal montois :

« Nous l'avions déjà entendue, jouée dans un mouvement plus rapide par les musiques des environs et d'ailleurs qui emplissent annuellement nos rues de leurs cuivres cacophoniques lors du Combat du Lumeçon : leurs échos cependant antaniques étaient restés somnolents dans les oreilles des fidèles habitués de festivités et réjouissances kermestiques. » (*Textuel!*).

Le deuxième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain au théâtre de l'Alhambra sous la direction d'Eugène Ysaye et avec le concours de M<sup>me</sup> Maria Gay, cantatrice, et d'un chœur de seize voix de femmes.

Le programme orchestral comprend trois nouveautés : *Catalonia*, rapsodie du pianiste-compositeur espagnol Albeniz, un Poème de notre compatriote Duyssens et les *Trois nocturnes* pour orchestre et voix de femmes de C.-A. Debussy. La partie classique comprend la Symphonie en *mi* bémol de Mozart, des airs de Gluck et de Hændel chantés par M<sup>me</sup> Gay, etc.

Répétition générale, samedi 23

Le troisième concert populaire aura lieu les 6-7 février sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M. A. De Greef, pianiste.

Programme : *Variations sur un thème de Haydn*, de Brahms (première audition); Concerto en *mi* bémol de Mozart (M. A. De Greef); *Mort et Transfiguration*, poème symphonique de R. Strauss; Cinquième concerto pour piano (op. 103), de C. Saint-Saëns (M. A. De Greef); *Rapsodie hongroise n° 1*, de F. Liszt.

Demain lundi 18 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la Salle Erard, concert de M<sup>lle</sup> Gaëtane Britt, la charmante harpiste, et de M. Horace Britt, le violoncelliste bien connu, avec le concours de M. Sadler, violoniste, M. L. Van Dam, professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles, et M. Ernest Britt, pianiste.

Mercredi prochain 20 janvier, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, neuvième matinée musicale Engel-Bathori, consacrée aux œuvres de Pierre de Bréville, avec le concours de l'auteur.

La dixième séance aura lieu le mercredi 27 janvier et sera consacrée aux œuvres de Bach et Beethoven avec le concours de M. Eugène Ysaye.

Abonnements et entrées à la Grande-Harmonie; chez M. Engel, 18, rue Fourmois (Ma Campagne) et chez les principaux éditeurs de musique.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2 à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre par invitation, donné par M<sup>me</sup> Marguerite Bonheur, pianiste, avec le concours de M<sup>lle</sup> Carlhant, cantatrice, et de M. Henri Seguin.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, deuxième séance de sonates modernes belges et françaises, donnée par MM. Émile Bosquet et Émile Chaumont. Au programme : Sonate de A. de Castillon, Sonate de Jongen (première exécution) et Sonate de V. Vreuls.

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, le pianiste M. Marek Hambourg donnera à la Grande-Harmonie un concert avec orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye.

L'éminent virtuose, qui revient d'une tournée triomphale en Australie et en Amérique, exécutera le Concerto en *ut* mineur de Beethoven, le Concerto en *mi* mineur de Chopin et le Concerto en *si* bémol mineur de Tchaïkowsky.

Mardi 26 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Ravenstein, M<sup>me</sup> C. Bernard donnera un récital de piano. Au programme : *Sonate appassionata* de Beethoven, pièces de clavecin de Rameau, valse de Chopin, etc.

MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno interpréteront le 6 février, au Cercle artistique, les sonates de Franck, de Lekeu et la *Kreutzer-Sonate* de Beethoven.

Les autres séances prochaines annoncées sont : Le 20 janvier, une conférence de M. Dubled sur *La Cour de Napoléon 1<sup>er</sup>*; le 22, un concert donné par M. et M<sup>lle</sup> Vandooren.

Suzanne Desprès, l'interprète de Nora dans *Maison de poupée*, appréciée par Emile Zola (14 mai 1901) :

« Son grand talent est fait de vérité et de tendresses. Elle donne la vie elle-même, par l'admirable simplicité de son jeu, par la façon dont elle recrée totalement le personnage, en le faisant sien, en étant lui-même. Et la douceur dont elle enveloppe la triste destinée humaine, n'exclut pas chez elle la netteté ni la force. C'est certainement l'artiste, dans ces dernières années, qui m'a ému le plus profondément par tout ce qu'elle a évoqué en moi de vrai, de douloureux et de bon. »

Le *Thyrse* du 1<sup>er</sup> janvier (48 pages) publie la remarquable conférence faite par Albert Giraud sur Max Waller, des vers de Liebrecht, Lauzon, Devuyt, Collin, Hilly, Ramaekers, Varlet et des chroniques appréciant le mouvement artistique, littéraire, musical, théâtral du mois dernier.

Les souscriptions pour le monument à Max Waller sont reçues au siège de la revue, rue de la Filature, 14, Bruxelles et aux bureaux de l'*Éventail*, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles. La première réunion du Comité aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2 du matin, à la taverne de la Régence, place Royale.

Plusieurs journaux ont annoncé que l'Allemagne ne participerait pas officiellement à l'Exposition universelle de Liège en 1905. Il ne faudrait pas voir dans ce fait un refus de l'Allemagne d'accorder son concours à l'Exposition de Liège.

En effet, nos informations nous permettent de dire que nos voisins d'outre-Rhin, pas plus que les Anglais, n'ont jamais participé officiellement aux précédentes expositions belges. Ce fut le cas pour les expositions universelles de Bruxelles et d'Anvers. C'est semi-officiellement que l'Allemagne et l'Angleterre ont adhéré aux précédentes expositions organisées en Belgique, et nous avons de bonnes raisons de croire que ces deux pays feront pour Liège ce qu'ils ont fait pour Anvers et Bruxelles.

Nous pouvons aussi ajouter que l'Allemagne et l'Angleterre auront un contingent important d'exposants à l'Exposition de Liège.

Poursuivant ses intéressantes études sur l'Art étranger, dans lesquelles il consacre aux artistes belges une large part, M. Vittorio Pica passe en revue, dans la dernière livraison de l'*Emporium*, les œuvres de nos meilleurs dessinateurs et graveurs : Van

Rysselberghe, H. Meunier, F. Maréchal, F. Khnopff, Ch. Doudelet, G. Minne, A. Baertsoen, R. Wytzman, H. Cassiers, L. Lenain, A. Danse, Biot, J.-B. Meunier, A. Donnay, E. Berchmans, A. Rasenfosse, H. De Groux, sans oublier deux artistes enlevés prématurément à l'art : Karl Meunier et Henri Evenepoel.

De nombreuses reproductions illustrent le texte.

Angers a donné le 17 décembre la première de l'*Etranger*. Le drame de M. Vincent d'Indy, bien monté et superbement interprété par l'orchestre du théâtre renforcé des musiciens de l'Association artistique, a produit un effet considérable.

M. Grimaud, un artiste de talent, chantait le rôle créé par M. Albers et M<sup>lle</sup> d'Heilsson s'est fait applaudir dans le rôle de Vita.

M. d'Indy a été l'objet d'ovations enthousiastes. Le lendemain de la première, la commission des Concerts populaires a offert un banquet au compositeur.

L'*Etranger* est à l'étude au Grand Théâtre de Lyon et sera monté ensuite à Bordeaux.

Nous nous en voudrions de ne pas mettre sous les yeux de nos lecteurs les lignes qui suivent, et que nous extrayons du compte rendu de l'*Etranger* par M. Arthur Pougin, le musicographe bien connu :

« Il n'y a pas dans ces deux cents pages de musique huit mesures, que dis-je? il n'y a pas quatre mesures de suite qui soient dans le même ton. Quand on sort de là, on donnerait un billet de la Banque centrale de Monaco pour entendre le commencement de la cavatine de Figaro dans le *Barbier de Séville*. Songez donc! quarante mesures en *ut*, sans même l'ombre d'un accord diminué! C'est ça une joie! (Sic.)

« Quant à l'inspiration, il y en a dans l'*Etranger* comme dans le creux de ma main. (Sic.) Des dièses, des bémols, des doubles dièses, des doubles bémols, des accords fantasques, des agrégations étranges, des cadences évitées, des enharmonies, tout ce que vous voudrez; mais pour le reste, bernique! (Sic.) Je me suis pourtant laissé dire qu'il y avait dans la partition des *leitmotivs*. Je n'en crois pas un mot, car pour ça il faudrait qu'il y ait au moins des motifs, et dame.... »

Aucun commentaire ne serait digne de ce texte.

De Paris :

M<sup>me</sup> Wanda Landowska donnera le 3 février, salle Erard, à 9 heures du soir, un récital consacré aux œuvres de J.-S. Bach. L'excellente artiste exécutera notamment une *Suite inachevée*, presque inconnue, du vieux maître.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU CŒUTEUX</p>
--	--



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENOTIAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

5 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN

MAISON DE VENTE

23, rue de la Putterie

BRUXELLES

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile  
**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

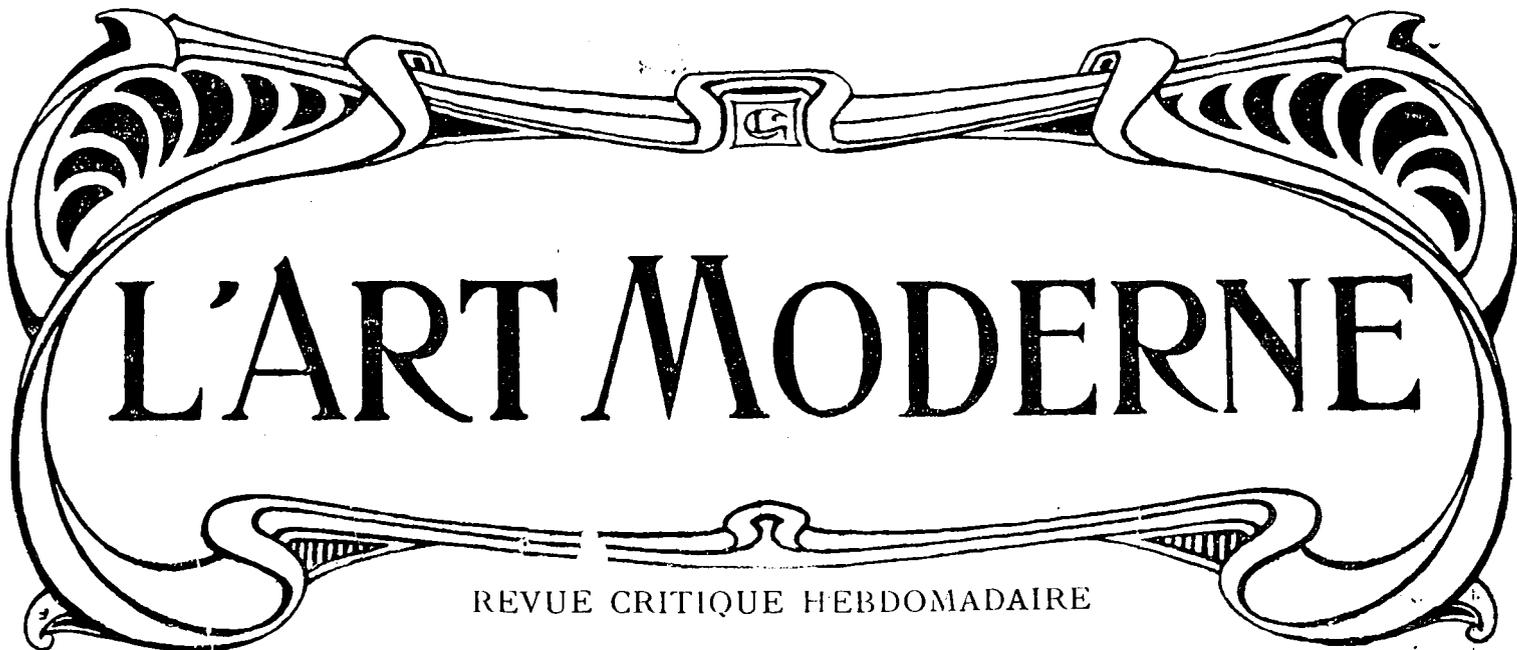
### BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

M. Vincent d'Indy et l'Opinion (M.-D. CALVOCRESSI). — La Littérature belge jugée par Gaston Boissier (H. K.). — Notes de musique. Une audition du quatuor vocal de la Scola Cantorum (HENRY LESBROUSSART). Pierre de Bréville (Ch. V.). — Nécrologie. Jean-Léon Gérôme. — Chronique judiciaire des Arts. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

## M. Vincent d'Indy et l'Opinion.

A mon ami MICHEL AGÉLASTO.

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus.

CH. BAUDELAIRE.

Sitôt qu'un artiste met au jour une œuvre qui soit véritablement une création, qui sorte de l'habituelle routine, cet événement est le point de départ d'une série de discussions acharnées. Car il est d'ordinaire

une minorité qui sait dès l'abord s'élever jusqu'à la compréhension de l'œuvre nouvelle et, d'autre part, il y a toujours une foule qui, non contente de discuter, raille de parti pris ce qu'elle ne peut ni ne veut comprendre. On peut même dire que certains dénigrement sont la meilleure preuve de la valeur de toute tentative artistique nouvelle.

Ceci étant une loi générale, absolue, il n'y aurait pas, dans les discussions si violentes que soulève toute production nouvelle de M. Vincent d'Indy, matière à un article, si, dans l'ensemble des opinions émises, l'on en trouvait, non seulement de diverses, mais encore d'étrangement contradictoires, et bien propres à déconcerter un public non prévenu.

Par exemple, en voici une : « La principale innovation, dit un critique, autorisé d'ailleurs, en parlant de l'*Étranger*, me semble le soin avec lequel M. d'Indy éteint son orchestre quand parle un de ses personnages. » Or, dans un autre journal, je vois qu'il est question d'orchestration « à fracas, en masses compactes, en dissonances hurlantes » qui oblige les interprètes à « lutter de tous leurs poumons contre le bruit instrumental, au détriment des oreilles bien portantes ».

Bien des critiques, de ceux qui s'élèvent contre le prétendu « wagnérisme » de *Fervaal*, ont constaté combien dans l'*Étranger* la personnalité de M. d'Indy s'est affirmée, combien le compositeur apparaît libéré de toute influence. Mais, pour d'autres, M. d'Indy reste « le reflet, l'ombre, le prisonnier de Wagner ». D'autres précisent, et ont vu dans l'*Étranger* des rappels « de *Lohengrin*, de *Tristan*, de l'*Anneau du Nibe-*

lung, surtout du *Vaisseau Fantôme*, et même de *Parsifal* dans le grave prélude du premier acte ». — On remarquera dans cette liste l'omission inexplicable de *Rienzi*, de *Tannhäuser* et des *Maîtres Chanteurs*. — Le prélude incriminé se compose : 1° d'une sorte de fond de tableau orchestral (triolet arpégés par le quatuor) dont la simplicité exclut évidemment toute hypothèse de réminiscence; 2° d'un motif construit sur trois notes et relatif à l'émeraude; 3° d'un motif emprunté à la liturgie du Jeudi-Saint; chacun de ces deux motifs est exposé deux fois. Et c'est tout. Or, le troisième élément ne saurait être une réminiscence wagnérienne, puisque la provenance en est connue. Par élimination, nous en arrivons donc à conclure que le deuxième élément est le seul qui ait pu être emprunté à *Parsifal*. Il ne reste plus qu'à se procurer une partition de cette dernière œuvre, et à chercher. On occupera ainsi, agréablement, quelques-unes des longues soirées d'hiver.

Mais, pour parler sérieusement, l'accusation de plagiat, ou simplement de « wagnérisme » serait grave si elle était fondée. Il importerait donc, non pas de la lancer au hasard, de l'affirmer sans preuves, mais bien de l'établir, de la discuter, de la rendre irréfutablement évidente. Il faudrait pour cela examiner tour à tour chacun des éléments constitutifs du drame musical : d'abord, le drame. Et l'on serait forcé de reconnaître que ni la conduite de l'action, ni les caractères des personnages, ni la façon de traiter chaque scène, chaque événement, ni la philosophie qui se dégage de l'ensemble (ou, si l'on veut, celle que l'auteur a voulu y mettre) ne peuvent être sérieusement rapprochées. On étudiera ensuite la musique, et l'on verra que ni la déclamation, ni l'orchestration, ni la polyphonie, ni la façon de développer les thèmes ne sont comparables. Comme je n'ai pas l'intention d'infliger à mes lecteurs vingt pages de discussions techniques, je n'entreprendrai point ici une telle étude; il me serait d'autre part difficile de la condenser en une phrase du genre de celle-ci, que je n'invente pas : « On voit le lien commun entre l'émeraude et l'épée de Wotan, le bûcher de la Walkyrie et la lance de Parsifal. »

Le seul rapprochement fondé que l'on puisse établir entre les drames de Wagner et ceux de M. d'Indy, c'est que les uns comme les autres sont complets, offrent au spectateur une réalisation parfaite à tous les égards : poésie, musique et plastique, sensibilité et pensée, art théâtral et art symphonique concourent simultanément, avec des droits égaux, à l'ensemble, et de la variété des moyens naissent l'homogénéité, la plénitude de l'effet. Peu de compositeurs sont parvenus à ce degré de perfection. Mais, si M. d'Indy, après Wagner, l'a atteint, faut-il conclure à l'imitation ?

Rien de plus dangereux que les parallèles. Certains,

par exemple, trouvant que *Fervaal* manquait de la « clarté française », se sont plus à opposer à cette œuvre *Louise*, dont les personnages leur semblent plus vivants et l'action plus humaine.

Or, étudions de près *Fervaal* et *Louise*, en dégagant ce que chacune des deux actions contient d'essentiel : nous verrons bientôt que l'analogie des deux drames, avec, par conséquent, le symbolisme qui s'en dégage, est évidente presque jusqu'au paradoxe. Comme *Fervaal* par Arfagard, *Louise* est élevée par ses parents, selon les préjugés sociaux, dans l'idée du devoir conventionnel. Comme *Fervaal* vers Guillhen, *Louise* est attirée vers Julien; vers l'amour libre et vainqueur. Comme *Fervaal* tue Arfagard, *Louise* déchire le cœur de ses parents, pour ne songer qu'à l'être qu'elle aime, et enfin, comme *Fervaal* montant aux sommets illuminés de l'aurore nouvelle, *Louise* s'évade vers Paris éclairé de mille lampes électriques. Il n'est pas jusqu'au chœur « O jolie!... » qui ne vienne intervenir, dans la scène finale de *Louise*, à peu près de la même façon que, toutes proportions gardées, le *Pange lingua* dans *Fervaal*.

En somme, pour opposer ces deux œuvres l'une à l'autre, on ne peut arguer ni des événements qui s'y déroulent, ni du schème général de l'action. Et il ne reste qu'une illusion causée par la différence des époques, par le Montmartre substitué aux nobles paysages où vit *Fervaal*, en un mot, par des considérations toutes secondaires au-dessus desquelles on devrait pouvoir s'élever avant que de prétendre porter un jugement esthétique. Et je suis sûr pourtant, que si *Fervaal* eût été postérieur à *Louise*, il se serait trouvé des gens pour reprocher à M. d'Indy d'avoir, en le transposant, endeuillé de « brumes germaniques » un plan d'action bien lucidement français.

C'est toujours sur la question du réalisme et du symbolisme que se concentre, pour l'*Étranger* comme pour *Fervaal*, le débat. Ainsi, pour de fort bons esprits, dans la dernière œuvre de M. d'Indy le réalisme accentué de certaines scènes détonnerait avec l'atmosphère surnaturelle de certaines autres, et le héros, trop symbolique, se verrait mal à côté d'un très moderne douanier. La critique est grave : les deux termes réalisme (ou, si l'on veut ici, naturalisme) et surnaturel semblent tout d'abord si contradictoires, que l'on est tenté de l'accepter sans plus de discussion. Mais, à réfléchir un peu, on s'aperçoit qu'aucune raison valable ne justifie la prétendue incompatibilité des deux éléments.

Nous avons, en matière d'art, des habitudes acquises, et surtout une tendance à tout classer, à répartir en catégories distinctes, en compartiments étanches nos émotions et les facteurs de nos émotions. Et nous acceptons malaisément ce qui n'est point conforme à la coutume que nous avons acquise au contact des œuvres

qui nous sont familières. Dès qu'il s'agit de théâtre surtout, la tradition, la *convention* scénique prend pour nous une importance très grande. Cette convention varie selon les époques : Au xvii<sup>e</sup> siècle, on n'admettait point, dans la tragédie, le réalisme. Racine, dans la seconde préface de *Bajazet*, écrit que « les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près » et, pour se justifier d'avoir pris comme sujet de sa pièce une action moderne, allègue que les héros vivent en un pays éloigné, et que « les personnages tures, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur un théâtre ».

Mais on n'admettait pas davantage le surnaturel. Dans la préface d'*Iphigénie* par exemple, le même poète s'écrie : « Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse », etc.

Aujourd'hui, nos habitudes se sont modifiées : nous admettons le réalisme, et nous admettons le surnaturel. Mais, comme autrefois et comme toujours, nous avons une routine au nom de laquelle nous condamnons volontiers toute chose inusitée. Et si dans une œuvre d'art nouvelle deux éléments paraissent incompatibles, ce n'est point nécessairement parce que l'un exclut l'autre, mais tout uniment parce que, de n'avoir jamais été en présence de ces éléments réunis, l'esprit s'étonne de leur réunion. Nous n'avons point coutume de voir côte à côte un être quasi-miraculeux et un citoyen du xx<sup>e</sup> siècle, soit. Mais avons-nous le droit de nier qu'une pareille juxtaposition puisse être valable ? Ce serait singulièrement hardi.

Élevons un peu le débat, car nous touchons à une question d'ordre général et dont la solution est grosse de conséquences. Qu'est-ce que la légende, sinon la « tradition », au sens étymologique du mot, d'une vérité sous une forme simplifiée ? Qu'est-ce que le symbole, sinon une manifestation de ce qu'il y a toujours, dans la réalité même, de mystérieux, — une explication de ce que la vie contient, malgré tout, d'inexplicable ? Légende et symbole sont partout ou ne sont nulle part. A vouloir exclure le surhumain de l'humanité, on rencontrera toujours un point où la distinction s'efface, et où la raison doit, pour passer outre, faire usage d'un postulat. On aboutirait en outre à la négation absolue de toute œuvre d'art où interviendrait un élément surhumain : l'art est humain avant tout ; et si, avec cette raison d'être de l'art même, le surhumain est incompatible, il est incompatible avec l'art. Mais mille chefs-d'œuvre sont là, qui prouvent le contraire.

Or, si l'artiste a le droit de faire intervenir l'élément surhumain, pourquoi lui contester la liberté de le faire au moment et de la façon qu'il lui plaît, et pourquoi, en face d'une œuvre novatrice, arguer de ce qui n'est qu'une habitude prise au contact des œuvres antérieu-

res, une routine qui, précisément grâce à la succession de manifestations d'art nouvelles, va se modifiant sans cesse ? Nous avons vu que le réalisme comme le surnaturel ont pu sembler jadis incompatibles avec le sentiment tragique. Aujourd'hui nous admettons l'un comme l'autre, mais il nous paraît étrange de les voir intermêlés, simplement parce que cela n'est point usuel. On serait bien en peine de trouver une autre raison que celle-là.

N'avons-nous donc jamais vu de pareil mélange ? Sommes-nous choqués, dans le *Songe d'une nuit d'été*, de voir évoluer Obéron et Titania, princes des fées, en même temps que Bottom, Quince ou Snug ? Dans la *Tempête*, Prospero est-il moins humain pour être, à la fois, maître des puissances invisibles et duc dépossédé, sans l'intervention d'aucune force surnaturelle, d'un duché très peu irréel ? Et l'*Alceste* d'Euripide, où voisinent le demi-dieu Hercule et un Phérès surabondamment terre-à-terre ! Tout cela, et bien d'autres exemples que je pourrai citer, est en vertu d'une convention théâtrale, me dira-t-on. Et l'on dira vrai. Mais, puisque convention il y a et point autre chose, l'erreur est justement de vouloir ériger cette convention en loi esthétique, et de condamner au nom de la convention d'aujourd'hui ce qui sera peut être la convention admise demain.

Me voilà fort loin de M. d'Indy. La morale de toutes ces réflexions, c'est, très cher Maître, que vous eûtes cent fois raison de conclure, en un récent article, à l'impuissance de la critique en face de l'œuvre d'art nouvelle. Toute création digne de ce nom porte en elle-même les lois esthétiques qui la justifient, et ce n'est qu'une fois ces lois manifestées dans une œuvre que la critique s'en empare. Mais ceux à qui l'œuvre d'art s'adresse feront bien de ne vouloir connaître celle-ci qu'au moyen de leur propre sensibilité, d'aller à elle avec ingénuité, sans subir l'influence ni de l'opinion d'autrui, ni des idées déjà acquises, et avec la seule volonté de s'ouvrir à la pensée qui fut celle de l'artiste créateur.

M.-D. CALVOCORESSI

### La Littérature belge jugée par Gaston Boissier.

Un certain Gustave Herwig, de Berne, vient de publier en allemand une espèce d'anthologie des auteurs de la Suisse romande, qui a pour titre : *Erinnerungen von Dr Châtelain*. La préface contient une interview de Gaston Boissier, que M. E. Platzhoff-Lejeune, le distingué critique du *Litterarisches Echo* et de la *Rundschau*, s'est amusé à traduire pour la *Tribune libre* de La-Chaux-de-Fonds. La voici :

« Votre littérature romande a une base bonne et solide. Vous y avez deux hommes distingués : le Dr Châtelain et Philippe Godet

(Neuchâtelois); Philippe Monnier n'est pas aussi brillant que son père Marc, mais il a quelque chose de solide. Gaston Paris en est témoin. C'est chez lui que je l'ai vu. Sa perte est irréparable. Le dimanche après-midi tous les étrangers de passage se réunissaient chez lui, même les Scandinaves, Norwégiens et Suédois. Paris est mort jeune. Il nous faut aujourd'hui de véritables lettrés; la Suisse romande nous les envoie. Rostand, malheureusement, est un homme malade et ne compte plus beaucoup. Il a beaucoup de finesse, d'intelligence et d'esprit. C'est un malheur qu'il soit malade. Il souffre de neurasthénie et il doit vivre à la campagne. Il a eu du succès. Lors de sa réception à l'Académie, il a fait un discours brillant tel que jamais homme n'a fait. Il faut que la France se recrute; c'est par vous qu'elle y arrivera. Je vous félicite que vous désiriez faire connaître à l'Allemagne cette littérature. Châtelain a fait un ouvrage méritoire pour la mémoire de Rousseau; Philippe Godet le ressuscite (!). Je vous parlerai maintenant des cendres de Voltaire et de Rousseau... (?).

« L'Académie a couronné l'important ouvrage de votre Ph. Monnier sur le Quattrocento. J'ai vu son père, Marc Monnier, chez Taine et dans la *Revue des Deux-Mondes* (*sic!*). Il avait un très grand talent; je vous prie de souligner cela. Quelques contes, quelques nouvelles ne seront pas oubliés, ils sont acquis à la littérature universelle. Je connais surtout les Genevois. Henry Warnery, le très estimé, mais très peu connu malheureusement...

« Chez nous, en France, Lamartine s'est beaucoup distingué. Il a commencé après Châteaubriand, après 1820 donc, époque à laquelle débute (*sic*) M. Max Dessoulavy, l'excellent critique. Et aujourd'hui les esprits distingués nous ont quittés. Ils vivent en Suisse, mais pas en Belgique. Les Belges font des vers qui n'en sont pas, dans un français qui n'en est pas un. Il y a bien quelques noms, mais leur portée n'est pas considérable. Il y a naturellement quelques talents comme Maeterlinck et Rothan (?); nous en couronnâmes quelques-uns. Mais cela ne me dit rien.

« Vous avez en Suisse des journalistes parfaits : le directeur du *Journal de Genève* en est le tout premier. Il a joué un grand rôle sous l'Empire et il fut un de mes élèves quand j'étais professeur à l'École normale. De son quotidien il a fait un grand journal; j'ai fait sa connaissance chez M. Thiers, un homme distingué. Je suis gré à la Suisse d'éviter toute excentricité, on ne peut dire autant de la Belgique. La littérature suisse est saine et vigoureuse, ainsi celle (*sic*) de votre grand maître Philippe Godet qui dans son ouvrage unique sur votre littérature s'est acquis un immortel mérite. Chez les Belges, la littérature est sauvage, chez vous elle est calme, douce, intelligente, moderne, bref une littérature de l'histoire. (*Der Geschichte*, de la postérité?) Vous avez d'éminents historiens dans la Suisse française, tels A. Piaget, Ph. Godet, Mottaz à Yverdon, beaucoup d'autres encore.

« Veuillez dire, Monsieur, au public allemand combien j'apprécie son grand philosophe, votre grand-oncle Edouard Zeller. Je me suis servi de ses ouvrages avec un grand plaisir et nous avons souvent parlé de lui chez M. Thiers et chez Taine. Edouard Zeller est un homme merveilleux. »

Les points d'interrogation, les points d'exclamation et les *sic* sont de M. Platzhoff-Lejeune, qui se demande comment on peut imprimer de pareilles âneries. Le phénomène ne comporte évidemment que deux explications. Ou M. Herwig s'est fichu de Gaston Boissier ou, comme Rostand, Gaston Boissier « est un homme malade qui ne compte plus beaucoup ».

H. K.

## NOTES DE MUSIQUE

### Une audition du quatuor vocal de la Scola Cantorum.

M. Valère Mabile, dont les matinées musicales font événements par l'imprévu des régals d'art qu'elles réservent, avait convié dimanche dernier le quatuor de la Scola à venir exécuter, aux « Hayettes », quelques-uns de ces chants profonds et charmants que Charles Bordes et ses collaborateurs vont rechercher dans les siècles défunts. Bordes lui-même, retenu par la maladie, avait confié à M. de Castera la conduite de l'artistique quatuor. M. de Castera s'en est acquitté avec sûreté et science, soutenant l'exécution au piano par de sobres indications de mouvements, entrées et nuances expressives. Mais quelle que soit la réserve qu'il y ait apportée, on pourrait souhaiter entendre certains morceaux, tels ceux de Charpentier et de Schütz, sous la forme *a capella* pure, qui paraît être l'originale.

La qualité des exécutants permettrait sans crainte la suppression d'un accompagnement. Les voix de M<sup>lle</sup> de la Rouvière : vivante, ailée, — M. Legrand : grave et du style le plus beau, — de M. David : un compatriote, à reconnaître son timbre frais de ténor verviétois, — M. Gibelin : admirable d'égalité et de richesse, ont fait merveille.

De Marc-Antoine Charpentier, élève de Carissimi, ennemi de Lully, fut hissée une extraordinaire *Élévation* à trois voix, d'un génie pur, s'achevant en une gradation de force, d'expression et de foi inouïe d'intensité. — Heinrich Schütz (première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) est trop ignoré. Nos timides études du passé hésitent à remonter, dans la musique allemande, au delà du tout-puissant Bach. Et pourtant celui-ci eut aussi des pères intellectuels : Schütz est parmi eux. Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, il entra à l'école des maîtres vénitiens; il participa aux essais de transformation de la forme musicale que popularisait Monteverde, et rapporta en Allemagne ces considérables réformes. Il conserva toute sa vie, par de fréquents voyages, un contact fécond avec les centres d'art de l'Italie.

Si sa biographie ne nous l'apprenait pas, le beau dialogue *Per la Pasena*, exécuté par la Scola, le prouverait assez. Sa clarté, sa simplicité, son équilibre expressif et sonore sont du génie latin, comme paraît l'être aussi le souriant *Duetto* de l'une des deux cent quatre-vingt-dix-huit cantates de Bach, qui contiennent tant et tant de perles sans prix!

A ce programme de choix s'ajoutaient des exécutions de violoncelle et de piano solo, les premières confiées à une ancienne (et des meilleures) élève du Conservatoire de Bruxelles, à laquelle les doux soucis d'un foyer charmant n'ont pas enlevé le culte ému de la haute musique, et paraissent avoir donné plus de sérénité à son expression si pure. Enfin, M<sup>lle</sup> Devos, jeune pianiste dont on parlera, a abordé le scabreux et génial *Prélude, choral et fugue* de César Franck, et les indications de son interprétation témoignent d'une compréhension très intéressante. Qu'elle craigne la force, pourtant. Comme dit De Greef, recherchez l'accent expressif, fuyez l'accent dynamique. Le doux père Franck avait promené, dans sa carrière illusionnée, de trop profondes et sublimes rêveries, pour qu'on veuille bousculer son œuvre d'un poignet trop strict. Si vous voulez interpréter le *Prélude*, ainsi que les détenteurs de la tradition franckiste l'enseignent, il est un moyen un peu baroque, mais certain : écoutez comment Busoni le joue, et faites tout le contraire.

HENRY LESBROUSSART

### Pierre de Bréville.

Petite séance délicieusement intime, mercredi passé, à la trop grande et trop froide Harmonie. M. Engel et M<sup>me</sup> Bathori y firent vivre une vingtaine d'œuvres de Pierre de Bréville. Le compositeur lui-même était là et accompagna de façon parfaite les morceaux chantés par les incomparables artistes.

La musique de Pierre de Bréville a donné l'impression du plus pur raffinement : Des riens qui disent quelque chose, parfois

même beaucoup, parce que le musicien les a grandis, haussés, quintessenciés. Et puis, quels jolis poèmes ! Certes, l'une des meilleures inspirations de la jeune école française, c'est d'avoir compris que la beauté du poème importe beaucoup. Si seulement le père Franck avait pu se rendre compte de cela ! Mais il était tout de même si grand, qu'il rendait musicalement belles les pires platitudes littéraires.

Pierre de Bréville possède une très remarquable qualité : chez lui, la musique domine le poème sans l'écraser. Ce n'est pas un compositeur « purement homme de lettres ». Il est le maître de sa ligne mélodique et la manie avec souplesse et sans effort, non sans puissance parfois. Son duo *Aimons-nous*, qu'il était curieux de comparer avec un lied de Raway qui emprunte les mêmes paroles, est d'une grande beauté de lignes et d'une belle intensité d'expression. Je n'aime pas autant le duo : *Hymne à Vénus* ; il est moins original, trop franckiste.

La *Mort des Lys*, sur un poème de Jean Lorrain, est peut-être la chose la plus intéressante que nous ayons entendue au cours de cette matinée musicale : c'est assurément l'œuvre de de Bréville qui est le plus de lui.

*Bernadette* et *Petites Litanies*, deux esquisses mystiques, artificielles mais délicieuses, montrent les ressources infinies de ce musicien qui sait si facilement se mettre dans une atmosphère déterminée, et qui a le don d'assimilation à un si haut degré. Il est étonnant, à ce point de vue, qu'il ne soit pas parvenu à rendre avec plus de relief ses *Portraits de musiciens* (Fauré, d'Indy, Chausson, Franck), que M<sup>me</sup> Bathori a exécutés au piano : à première audition il était bien difficile de discerner d'une façon claire, dans ces quatre morceaux qui s'enchaînent pour ainsi dire sans interruption, les traits caractéristiques des musiciens qu'ils veulent représenter. On avait une impression générale de « jeune école française » avec Vincent d'Indy comme dominante, mais c'est tout.

La séance se terminait par l'exécution de six chansons populaires, arrangées de façon ravissante : Mélange exquis de nostalgie, de mélancolie, de tristesse et de gaieté un peu troublante ; art délicat, ciselures fines, dentelles rares, qui montrent une âme éprise de sensations subtiles, mystérieuses et profondes. Et quelles jolies fantaisies poétiques sur les *Lauriers sont coupés*, le *Furet du bois joli*, etc.

\*\*\*

Concert très brillant, jeudi passé, à la Grande-Harmonie. Beaucoup de monde, de fleurs à profusion, (« trop de fleurs », eût dit Calchas), un programme long et varié, un orchestre très bien dirigé par M. Rasse ; enfin un « clou » : *Les Adieux de Wotan*, chanté mieux que jamais par Seguin, admirablement secondé par l'excellent orchestre. Ah certes ! ce fut un emballement de bon aloi, celui qui rappela par trois fois le Wotan idéal...

M<sup>me</sup> Marguerite Bonheur a joué le Concerto en *ut* mineur de Mozart, le Troisième Concerto de Saint-Saëns et quelques morceaux de piano bien mal choisis ; elle manque d'assurance, elle hésite, elle a des sons trop frêles à côté d'autres trop durs. Dans le Concerto de Saint-Saëns elle a totalement manqué de ce qui fait la force d'un Pugno : l'extériorité. Par contre, dans ce lui de Mozart elle a réalisé une fusion parfaite avec l'orchestre et a dit de façon exquise le radieux *largo*.

J'aime mieux ne pas parler de M<sup>lle</sup> Carlhant, bien qu'elle ne manque pas d'un certain talent ; quand on a entendu M<sup>me</sup> Bathori la veille, on a peur d'être partial...

\*\*\*

Certes, si M. Bernard n'affronte pas le grand public et la solennité des grandes salles, il n'en est pas moins un artiste de grande valeur. Son piano-récital, qui a eu lieu vendredi à la salle Erard, en fut la preuve éclatante. L'*Appassionata* de Beethoven a trouvé en lui un interprète encore plus parfait que M. Sieveking, dont nous avons parlé ici récemment. M. Bernard a apporté dans l'interprétation de l'œuvre magnifique plus de personnalité, plus de « passion », plus de vie ; bref, une reconstitution encore plus nette de l'âme beethovenienne. Dans les *Deux pièces* de Bach, il s'est

montré « claveciniste » accompli, et partout où la mélodie prédomine (Impromptu en *sol* majeur de Schubert, Ballade en *sol* mineur de Chopin, etc) il a littéralement « chanté », mais avec cette simplicité si rare chez les interprètes et qui est indispensable pour donner au *lied*, qu'il soit écrit pour la voix ou pour le piano, sa véritable allure.

A signaler encore la belle compréhension par M. Bernard du *Prélude, choral et fugue* de César Franck (surtout du choral) et des *Études symphoniques* de Schumann.

CH. V.

## NÉCROLOGIE

Jean-Léon Gérôme.

Le peintre et sculpteur français Gérôme, qui vient de mourir à Paris, était né à Vesoul le 11 mai 1824. Elève de Paul Delaroche, il exposa pour la première fois au Salon, en 1847, où sa toile *Jeunes Grecs excitant des coqs*, actuellement au Musée du Luxembourg, le mit aussitôt en lumière. Depuis lors, il ne cessa d'exposer au Salon des compositions inspirées de l'antiquité, d'une exécution froide et précieuse qui le firent apprécier de ceux pour qui le signolage est la qualité primordiale.

Il demeura jusqu'à sa mort fidèle à son éducation première, rebelle aux tentatives nouvelles de l'art, hostile à toute évolution, ancré dans les formules de l'Académie.

## Chronique judiciaire des Arts.

Sur la plainte du peintre Harpignies, le tribunal correctionnel de la Seine a jugé dernièrement un cas assez curieux de contrefaçon de tableaux.

Un marchand de tableaux nommé Bureau recevait d'un peintre Reynold (sans s !) des copies qu'il payait vingt ou trente francs. Il les « cuisinait » habilement, les patinait, les craquelait et les signait Corot, Diaz, Daubigny, Sisley, Troyon, Fromentin, Charles Jacque, Th. Rousseau, Bonvin, Harpignies, etc.

Le tribunal a condamné M. Bureau à quatre mois de prison et 2,000 francs d'amende ; il a acquitté le peintre Reynold et confisqué toute la belle collection de faux tableaux.

## Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge. 25 mars ; envois directs, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1<sup>er</sup> mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt chez Ferret, rue Vanneau, le 25 janvier. A Cannes, 10-15 février. Commission sur les ventes : 10 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre 1904. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1<sup>er</sup> juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

LYON. — *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 1<sup>er</sup> février 1904. Id. — *Société des artistes lyonnais*. 23 janvier-27 mars. Dépôt à Paris chez Pottier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Grand Palais). 14 février-14 mars.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc, 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril. *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1<sup>er</sup> avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*) 16 avril-30 juin. Envoi : *Peinture et gravure*, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1<sup>er</sup>-2 avril. *Sculpture, architecture; objets d'art*, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — *Salon des Indépendants* (Serres du cours la Reine). Ouverture : 20 février. Dépôt : 12-13 février.

## PETITE CHRONIQUE

L'exposition internationale des Beaux-Arts qui vient de fermer ses portes à Venise a réalisé, pendant les quelques mois qu'elle est restée ouverte, des ventes importantes dont la municipalité de Venise nous communique la liste.

Bien que les œuvres vendues aient été, en majeure partie, des œuvres italiennes, on relève sur cette liste un certain nombre de toiles dues à des artistes français et belges.

Parmi ces derniers, C. Meunier, E. Claus, F. Khnopff, A. Baertsoen (dont les belles eaux-fortes ont eu un succès marqué), J. Lecmpoels, J. Van Biesbroeck, etc.

Un médaillon de *Gil Blas* :

M. LÉON CARDON. — Un profil nerveux et cavalier, qu'aurait aimé graver Soulius ou Vosterman, l'air crâneur et bon enfant d'un de ces peintres de Flandre, à la moustache en faucille, au nez fleureur, à l'œil en éveil; et, dans la rue, la démarche balancée et fringante d'un homme qui aurait pu porter rapière, tel l'adroit connaisseur et l'amateur d'art passionné qu'est M. Ch.-Léon Cardon, l'un des principaux, sinon le principal organisateur de cette Exposition de l'art français au XVII<sup>e</sup> siècle, à Bruxelles, qui vient de s'ouvrir en cette ville, et où voisinent des bijoux d'art prêtés par les cabinets les plus fameux.

Fils de ce Jean Cardon, le père Cardon, comme on disait, qui, un des premiers, en Belgique, acheta les Delacroix, les Millet, les Decamps, les Corot, les Rousseau; grand collectionneur lui-même, d'un goût sans défaillance, il a fait de la vieille maison bourgeoise qu'il habite au Canal, un musée où l'art et la curiosité abondent : tableaux, bois sculptés, reliquaires, retables, missels, tapisseries, armures, coffrets gothiques et bahuts de la Renaissance, monnaies, médailles, etc.

Artiste, d'ailleurs, lui-même un des maîtres de l'art ornemental dans son pays. Fait partie de toutes les commissions d'art où son jugement est toujours attendu. Ardent aux controverses, respectueux des maîtrises, irréductible en ses convictions, il a l'enthousiasme, le zèle et la foi des époques où l'on s'en allait sur le pré pour défendre son idéal.

Au surplus, conscience loyale et cœur d'or.

C'est mercredi prochain, à 11 heures du matin, qu'aura lieu à La Haye, dans les salles du Cercle *Pulchri Studio*, la manifestation de sympathie organisée en l'honneur du grand peintre Joseph Israëls à l'occasion du quatrième-vingtième anniversaire de sa naissance. Le soir, un banquet réunira, à l'hôtel du Vieux Doelen, autour du maître ses amis et admirateurs.

Jeudi dernier s'est ouverte au Cercle artistique (Waux Hall du Parc) une exposition d'œuvres de M<sup>lle</sup> Jenny Montigny et M. Edmond Verstraeten. Clôture le 31 courant.

Hier samedi s'est ouvert à la Galerie royale (rue Royale, 198) une exposition d'œuvres de M. Victor Abeloos. Clôture le 5 février.

Le théâtre Molière a résolu de reprendre l'œuvre puissante d'Ancey, *Ces Messieurs*, à partir du 2 février; ce sera ce jour-là

la soixante-troisième. En attendant, on joue le *Maître de forges*. Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, matinée; aux matinées les enfants paient demi-place.

La dixième représentation du *Roi Arthur* a eu lieu mercredi dernier. M. Sylvain Dupuis, heureusement rétabli de l'indisposition qui l'avait retenu quelques jours chez lui, a pu diriger le beau drame de M. Ernest Chausson, auquel le public a fait un accueil enthousiaste.

Le même soir avait lieu, à l'Opéra, la dixième représentation de *l'Étranger*, dont le succès s'affirme chaque fois davantage. Les interprètes de l'œuvre de M. d'Indy, M. Delmas et M<sup>me</sup> Bréval, ont été rappelés trois fois après chaque acte.

C'est le 28 février que sera jouée aux concerts Chevillard la nouvelle symphonie de M. Vincent d'Indy.

M. Alfred Bruneau est en ce moment, dit le *Guide musical*, tout à la composition de l'importante partition symphonique destinée au drame qu'il vient d'extraire de la *Faute de l'abbé Mouret*. Ce drame, on le sait, doit être joué au théâtre Antoine.

D'un autre côté, M. Alfred Bruneau a en sa possession plusieurs poèmes d'Emile Zola, et l'un de ceux-ci fut achevé par le grand romancier la veille même de sa mort.

Le *Fils de l'Étoile*, la nouvelle œuvre de MM. Camille Erlanger et Catulle Mendès, passera à l'Opéra vers la fin de mars. L'ouvrage a été distribué à MM. Alvarez, Delmas, M<sup>me</sup> Bréval, Héglon et Demougeot. L'orchestre sera dirigé par M. Taffanel.

L'action se passe à Jérusalem, l'an 133 après Jésus-Christ.

Le deuxième concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain 31, à 2 heures; la répétition générale aura lieu le vendredi 29, à la même heure. On y exécutera l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini; la huitième Symphonie de Beethoven et le deuxième acte de la *Vestale* de Spontini.

Demain lundi 25, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert avec orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye, donné par M. Mark Hamboorg, pianiste.

Mercredi prochain 27, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, dixième matinée musicale Engel Bathori, avec le concours d'Eugène Ysaye et consacrée à J.-S. Bach et Beethoven.

Au programme : De Bach : Air de l'Oratorio de Noël; air de la *Cantate pour tous les temps*; duo de la *Cantate de Pâques*; deux airs de la Passion; air et duo de la cantate *Jesu der du meine Seele*; Sonate en *fa* mineur. De Beethoven : *Adèleïde*, cantate; *Ode à la bien-aimée* poème mélodique; Sonate en *fa* mineur.

La prochaine séance (première de la seconde série) aura lieu le 17 février et sera consacrée aux œuvres de MM. Paul et Lucien Hillemacher.

Pour rappel, mercredi prochain 27, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle de l'École allemande, deuxième séance du Quatuor Zimmer. Au programme : Quatuor en *ut* majeur (1785) de W.-A. Mozart; Quatuor en *la* mineur (op. 132) de L. Van Beethoven; Quatuor en *fa* majeur (op. 10) de A. Glazounow.

Pour rappel, jeudi prochain 28, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), soirée de *Lieder* modernes par M<sup>me</sup> Emma Birner.

La deuxième et la troisième séance de sonates d'auteurs modernes belges et français seront données à la salle Erard, par M<sup>lle</sup> Emile Bosquet et Emile Chaumont, les vendredis 29 janvier et 12 février, à 8 h. 1/2.

La deuxième audition des Concerts Nouveaux aura lieu le lundi 1<sup>er</sup> février, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Gaveau, 27, rue Fossés-aux-Loups. Elle sera consacrée à la musique de chambre de Mendelssohn, qui sera interprétée par M<sup>lle</sup> Marguerite, soprano, et Van den Broeck, contralto, avec le concours du trio de la Haye (MM. Karel Textor, pianiste, Henri Hach, violoniste, et Ch. Van Isterdael, violoncelliste, professeurs au Conservatoire royal de la Haye).

Les concerts de l'Académie de musique de Tournai sont fixés aux dimanches 31 janvier, 27 mars et 24 avril, à 4 heures précises, à la Halle aux draps, Grand'place.

Au premier de ces concerts on donnera avec M. Noté et d'autres artistes de l'Opéra des fragments très importants de l'*Africaine*. M. Noté chantera le rôle de Nélusko et les chœurs et l'orchestre, dirigés par M. Danneau, directeur de l'Académie, comprendront plus de trois cents exécutants.

Sous la direction de M. Gabriel Mourey, dont on connaît les pénétrantes études sur l'art moderne, paraît depuis le 15 courant une revue nouvelle, *Les Arts de la vie*, dont le but est « d'apprendre à tous à connaître, à comprendre, à ressentir, à aimer l'art dans toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, dans tous ses rapports avec les idées et les mœurs d'aujourd'hui ».

*Les Arts de la vie* ne sera pas plus une revue de vulgarisation qu'une revue de spécialisation. Elle sera vivante avant tout et reflétera tous les aspects de la vie contemporaine. La direction et la rédaction sont établies chaussée d'Antin, 6.

Annonçons aussi l'apparition d'un périodique mensuel illustré. *Le Renouveau*, revue sportive, théâtrale, mondaine, etc., dont la rédaction est installée rue des Charbonniers, 25, à Bruxelles.

La *Société des poètes français*, qui compte aujourd'hui plus de soixante membres, parmi lesquels MM. J.-M. de Hérédia, Léon Dierx, A. Dorehain, E. Michelet, E. Raymond, etc., vient de confier à M. A. Charles, libraire-éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris, le dépôt exclusif des volumes de vers et de critique poétique de sa bibliothèque, désormais unifiée sous la rubrique : « Bibliothèque de la Société des Poètes français. »

*L'Ermitage* (livraison de décembre) publie une très intéressante lettre du peintre G. Daniel de Montfreid sur Gauguin. Ami de l'artiste défunt, l'auteur resta en correspondance avec lui jusqu'aux derniers jours, jusqu'à ce début de mai 1903 qui vit, dans une île des antipodes, la fin lamentable et tragique du grand Solitaire. Il retrace en vingt pages émues la vie de Gauguin, fait justice de maintes absurdités débitées sur son compte et analyse son art en critique avisé et profond.

Cette noble étude et celle de M. Charles Morice donnent à l'artiste sa place définitive dans l'art de ce temps.

*L'Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain (95, rue des Petits-Champs, Paris), a consacré dernièrement toute une livraison (septembre 1903) à la cinquième Exposition Internationale d'Art à Venise (34 illustrations). Cette manifestation, on le sait, réunit un grand nombre d'œuvres des artistes les plus connus du monde entier et la décoration des salles, distribuées entre les provinces italiennes, offrait l'exemple d'un cadre parfait. Le texte de l'étude est dû à M. Gustave Soulier.

Les polémiques contemporaines sont parfois violentes. Mais que dire des polémiques d'autrefois ?

Un de nos confrères a retrouvé un document qui prouve que, sous ce rapport, nos prédécesseurs nous dépassaient de plusieurs longueurs : c'est une pièce de vers rédigée par Pétrus Borel, dit le *Lycanthrope*, contre un de ses ennemis littéraires qui l'avait attaqué, et dont voici le couplet final :

Vivant décomposé, ton rachitisme navre !  
Lorsque, mort, dans la terre on portera tes os,  
Pour la première fois on verra qu'un cadavre  
Peut dégoûter les asticots !!

Vient de paraître chez A. DUPONT-METZNER

ÉDITEUR

7, RUE GAMBETTA, NANCY

J. GUY ROPARTZ. — Dix petites pièces pour piano à quatre mains.

Prix net : 5 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

5 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN  
MAISON DE VENTE  
23, rue de la Putterie  
BRUXELLES

### PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile  
**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**  
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

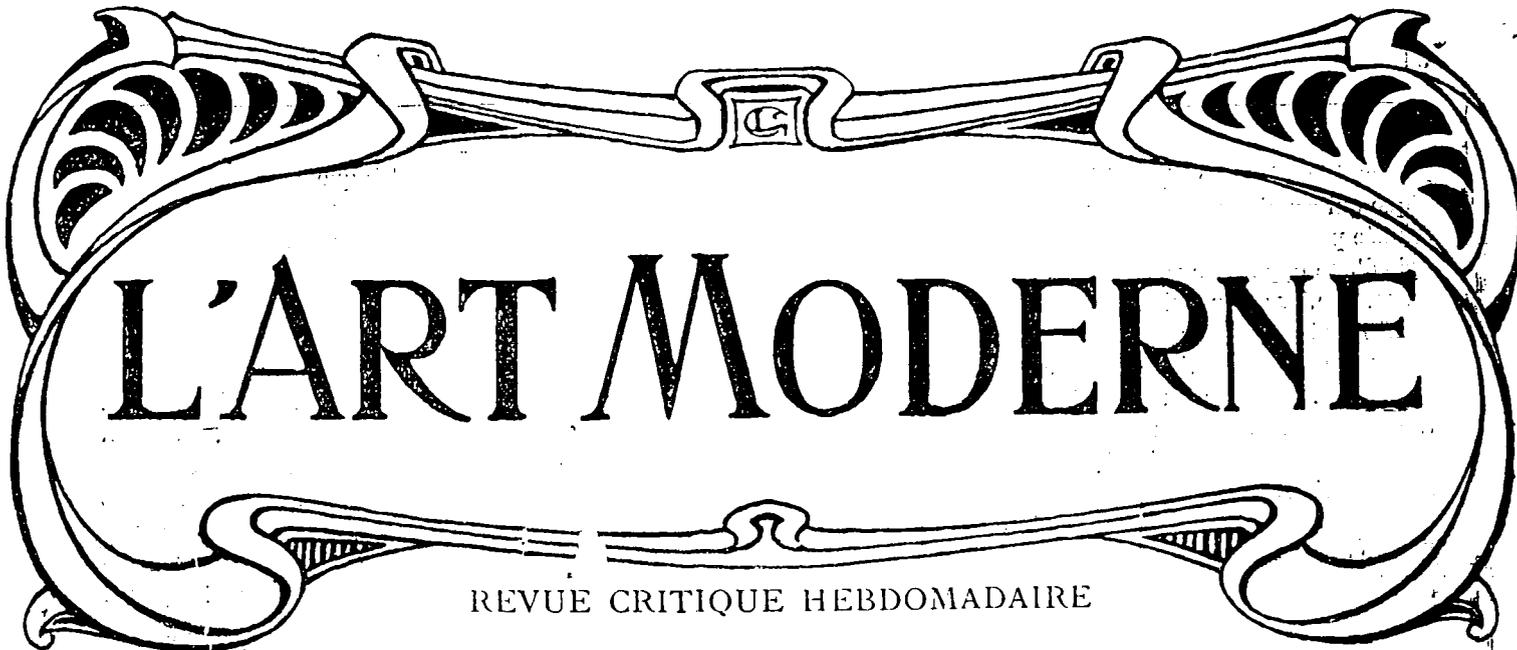
### BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe (CAMILLE MAUCLAIR). — Booker T. Washington. — *L'Autobiographie d'un nègre*. (M. M.). — La Commission des monuments (A.). — L'Art français du XVIII<sup>e</sup> siècle (F.-G.). — La Littérature belge jugée par Gaston Boisvieux (H. K.). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). *M<sup>lle</sup> Louise Desmaitons*. *M. Mark Hambourg*. *M<sup>me</sup> Birmer* (Ch. V.). *Le Deuxième Concert d'hiver à Gand* (F. V. E.). — L'Image. — Petite Chronique.

## Théo Van Rysselberghe.

Théo Van Rysselberghe n'appartient à aucun groupe, en ce sens qu'il peint chez lui, à sa guise, sans souci de plaire, de suivre ou d'être suivi, avec une complète indépendance d'esprit et de travail. Toutefois la critique l'incorporera, bon gré mal gré, au groupe néo-impressionniste. La critique ne peut pas faire autrement avec les méthodes qu'on lui a données et qu'elle n'a pas rejetées. M. Théo Van Rysselberghe ayant peint d'une certaine façon parallèlement à d'autres artistes pendant un certain nombre d'années, son étiquette est préparée, sa fiche est remplie. Je m'excuse donc, par cet usage

que je désavoue, d'employer le terme néo-impressionniste pour désigner quelqu'un qui est Théo Van Rysselberghe tout court et qui n'a pas besoin d'autre appellation pour être admirable. Les groupes sont aux artistes ce que sont aux étoiles, sur les cartes du ciel, les traits qui les unissent, et la critique elle-même est un graphique trop souvent aussi enfantin.

Ce qu'a été le néo-impressionnisme, on le sait : une réunion de jeunes peintres venus après Monet, Renoir, Pissarro et Degas, et cherchant à systématiser le procédé de la tache de façon à établir, approximativement bien entendu, des *tables d'harmonies* colorées et des rapports fixes entre les valeurs par l'étude systématique des réactions mutuelles des tons. Cette recherche s'appuyait sur les travaux récemment dus à Helmholtz, à Chevreul et à M. Charles Henry surtout, qui a conçu une liaison logique de la science à l'esthétique en poussant à leurs extrêmes conséquences les travaux d'optique et de chromatisme de ses illustres émules. Du moins peut-on dire que de là naquit la préoccupation du procédé *pointilliste* tel que le conçut feu Georges Seurat, qui l'appliqua inflexiblement, puis M. Paul Signac, précédant une série d'artistes dont les principaux furent ou sont encore MM. Maurice Denis, Edouard Vuillard, Pierre Bonnard, Henri-Edmond Cross, Angrand, Hayet, Gausson, Luce, K.-X. Roussel, Vincent Van Gogh, et en Belgique M<sup>lle</sup> Anna Boch, M. Wytzman, M. Verheyden, et enfin, sauf oubli, M. Théo Van Rysselberghe (1).

(1) L'auteur de cet article n'est pas exactement documenté sur les artistes belges. Ceux d'entre eux qu'il conviendrait de rapprocher des

M. Camille Pissarro s'y rallia vers 1892. L'idée technique qui réunissait ce faisceau d'artistes semble abandonnée par presque tous. Elle avait la séduisante rectitude d'une hypothèse scientifique, elle en avait aussi la sécheresse, et elle ne tenait pas assez compte de cet élément-illogique qu'on appelle l'émotion en art, et qui fait sentir par suggestion ce que le raisonnement échoue à montrer. Je crois que M. Charles Henry, qui est un très haut esprit sans aucune des étroitesse trop souvent inhérentes à l'esprit scientifique, a lui-même non pas abandonné ses théories sur les évaluations esthétiques, mais simplement limité leur action au domaine de l'étude chromatique du spectre, où il a dit jusqu'ici les derniers mots ; et chez tous ces peintres, un bienheureux sursaut de l'instinct a dérangé les partis pris devant l'incessante féerie de la lumière. Les idées et les goûts différaient trop aussi pour que le groupement persistât. M. Maurice Denis, qu'il peignit avec de petites touches en forme de disques ou qu'il peigne par tons entiers, fut toujours ce qu'il est, un mystique giottesque. Pierre Bonnard fut hanté des Japonais dans ses spirituelles fantaisies modernistes. Édouard Vuillard, de tout temps, fut un intimiste grave et pur. Les autres furent diversement réalistes, épris de lumière, en majorité paysagistes. Il était réservé à M. Théo Van Rysselberghe de devenir le plus considérable d'entre eux, de conserver leur technique en l'élargissant, de briser l'entrave pour la reforge en arme, et de parvenir à la maîtrise.

Quelque étroite en effet que soit une obligation technique imposée à l'instinct par le raisonnement, son étroitesse est inversement proportionnelle au tempérament qui l'accepte ; elle le restreint dans la mesure où il n'eût jamais pu s'étendre. Ainsi, en telle toile de M. Van Rysselberghe toute récente le procédé pointilliste est peut-être appliqué avec plus de rigueur qu'en telle autre d'il y a quelques années, et cependant la facture est plus libre. Le procédé s'est plié à l'homme qui s'y contraignait. Un raisonnement se traduit, un jeu de mots ne saurait l'être, et c'est ce qui les fait distinguer : de même un procédé n'est valable que s'il devient un raisonnement ; une matière vivante incorporée à l'organisme ; et pour l'homme qui s'en entrave et ne le plie point, le procédé n'était pas fait. M. Théo Van Rysselberghe a gardé celui-là, que presque tous les autres pointillistes ont abandonné, ou auquel ils ont dû, en s'abandonnant, de perdre toute originalité ; il s'est trouvé ainsi soutenir admirablement une erreur esthétique et la ruiner du même coup en se faisant admirer malgré elle, en prouvant par mainte œuvre et par tous ses dessins qu'il n'en dépendait pas et même la vivifiait

maîtres impressionnistes sont surtout A.-J. Heymans qui, à leur contact, a modifié de fond en comble sa peinture, Émile Claus, Georges Lemmen, Georges Morren, etc.

N. D. L. R.

au point qu'ayant failli n'exister que pour la démontrer vraie, il en faisait sa chose et en prorogeait la vérité.

Peintre, aquafortiste, décorateur, M. Théo Van Rysselberghe maintient très nettes deux conceptions parallèles : pleinement impressionniste par son coloris et pointilliste par sa technique, il se montre dessinateur strict, classique au sens de Degas et d'Ingres. La forme lui apparaît distincte de la couleur. Le fond de sa nature est extrêmement calme et équilibré, avec un grand besoin de précision qui se traduit souvent par des soulèvements et des contours cernés. C'est seulement après les avoir établis qu'il y inscrit la couleur, par superpositions de taches symétriques dont les successions sont disposées en arabesques modelant les plans. Ses sanguines, ses études dessinées sont « sages ». Elles seraient même académiques si l'on n'y constatait le caractère antiscolastique par excellence, c'est-à-dire le sacrifice des détails au renforcement de l'expression, le choix se reportant sur l'indication la plus significative. Mais cette indication est faite avec une sincérité presque naïve qui a un charme très grand, le charme même de la race flamande. Il ôte aux œuvres de M. Van Rysselberghe le caractère de théorème d'optique, de démonstration chromatique qui choque dans les toiles des autres pointillistes, notamment dans celles de M. Paul Signac, où il y a un incontestable talent, une fine perception des nuances, mais où l'on sent toujours le désir de prouver la légitimité d'un procédé. Rien de pareil chez M. Van Rysselberghe. On sent toujours qu'il est à l'aise dans sa technique, qu'elle s'adapte naturellement à sa vision, et qu'il n'y tient pas pour d'autres raisons distinctes du fait de peindre. L'examen d'une seule de ses œuvres explique pourquoi il a été pointilliste et pourquoi il n'a pas cessé de l'être.

Cette prudence initiale, cette logique foncière ont permis à l'artiste d'atteindre à une extrême intensité de valeurs, à des harmonies très vives, sans jamais tomber dans l'exagération, sans quitter l'orientation naturelle de son art, sans céder aux plaisirs de barioler des toiles en laissant fléchir le dessin, en versant dans l'à-peu-près et dans l'excuse du ragoût de couleur, comme l'ont fait de trop récents impressionnistes oubliant la grande logique, le classicisme réel qui supporte la fantaisie et la féerie d'un Monet ou d'un Renoir. Dessinateur soucieux de la ligne et ne se contentant pas de dessiner avec la couleur, M. Van Rysselberghe révéla tout de suite une faculté décorative qui reparait même dans ses plus simples portraits. Ceux-ci compteront certainement dans ses meilleures productions. Ils forment une considérable série de peintures, de pastels, d'eaux-fortes et de crayons. Ils sont remarquables par la sûreté du trait, par la pénétrante analyse du caractère, par le sentiment de l'intimité, et surtout par la sincérité et la simplicité large qui sont les dominantes de toute l'œuvre

du peintre. Ses portraits peints ou dessinés d'après son grand ami Émile Verhaeren constitueront la plus sérieuse iconographie d'un poète moderne. La tête maigre, tourmentée, aux traits creusés, aux yeux proéminents et clairs selon les caractères des mystiques, aux longues moustaches blondes et tombantes, est analysée avec une patience et une force extrêmes, de profil, de face seule ou surmontant le corps qui surgit à la table de travail parmi les papiers, les volumes et les bibelots. L'exactitude absolue de la moindre ride n'empêche jamais l'effigie de rester délibérément large, enlevée de verve et profondément révélatrice de l'âme fière, ardente et grave du modèle. Émile Verhaeren est là tout entier, passionné et modeste, méditant et nerveux, las et violent, inquiet et serein, synthétisé dans toute sa psychologie de Septentrional mystique, fruste, rébellionné, hanté de visions et accalmi par la foi dans quelques vérités qui sont le soubassement de son âme.

(La fin prochainement.) CAMILLE MAUCLAIR

## BOOKER T. WASHINGTON

### L'Autobiographie d'un nègre (1).

Ceci n'est pas un livre d'art et la biographie de Booker Washington n'a absolument rien à faire avec le culte des muses.

La très charmante femme de cet homme désormais célèbre disait de lui en souriant : « Il ne faut pas parler d'art à Booker. Il n'y entend absolument rien. » Ce dont il convenait sans difficulté.

Mais la beauté naturelle d'une vie attachante, curieuse, sympathique, peut être signalée, me semble-t-il, là où tous les jours on s'occupe des diverses formes du beau, — dans un milieu avide de nouvelles beautés vivantes humaines.

Le livre de ce nègre se racontant lui-même est naïf, enfantin parfois, et l'on y découvrirait sans peine une petite note de très pardonnable vanité.

Mais l'événement en lui-même — je veux dire la vie de cet enfant d'esclave — est dans l'histoire humaine une si belle chose, ces faits ont ému jusqu'à l'enthousiasme des foules d'ordinaire si impassibles, que l'art certainement en portera témoignage un jour. C'est en attendant ce jour-là que j'en parle avec une naïveté un peu nègre aussi peut-être.

Le jour où ici-même, à notre Chambre de députés, Anseele, à qui on reprochait de ne pas être ouvrier, s'est levé et a répondu d'un ton qui émut tous ceux qui l'entendirent : « Pas ouvrier, moi ! » — et qu'il décrivit la dure vie de travail et de privations de son enfance — son discours n'était pas en soi une œuvre d'art. Mais il avait une telle beauté, il était empreint d'une fierté, d'une noblesse si forte et si simple, que ses adversaires eux-mêmes pensèrent et sentirent : Voici une belle chose.

De même, le geste de ce noir — bien frère d'Anseele par certaines qualités — est une belle chose et il ne faudrait pas avoir de sang dans les veines pour n'être pas joyeux d'en parler.

(1) De l'anglais par OTHON GUERLAC. Paris, Plon, éditeur.

Son livre, qui reflète sa mentalité simple, ne lui rend pas tout à fait justice. Les hommes d'action n'ont aucune grâce, en général, lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes.

Pourtant il donne une impression de force, de confiance et de bonne humeur telle qu'à beaucoup il sera comme un rayon de soleil venu du « Sud », — de ce fameux Sud, enfer des noirs jadis, aujourd'hui le témoin de leur évolution.

Evolution lente, préparée peut-être depuis des âges lointains, et subissant une crise heureuse quand cette race comprend le côté fier d'une adaptation à un nouveau milieu.

Quand alors, de ce troupeau conduit par les circonstances, modifié, impressionné par un climat, par une existence différente, s'élève un cerveau conscient, qui comprend ces transformations et les aide à s'accomplir suivant le sens de leur meilleure direction, comment ne pas être heureux, comment ne pas se dire : « Cette fois la mère Nature, qui sait si bien se tromper à l'occasion, a encore réussi à produire une de ces belles choses qu'elle sait aussi trouver, de-ci de-là. Il est si rare qu'elle mette avec éclat *the right man in the right place*, qu'il faut s'en réjouir comme de la création d'un chef-d'œuvre.

En effet, un peuple de quelques millions d'hommes était là, jadis simple outil d'une autre race, aujourd'hui abandonné à lui-même, ignorant, faible, sans passé social ni familial et sur la voie de la dégénérescence par manque d'emploi vraiment approprié. Cette race confondait ses griefs avec les griefs des blancs et allait devenir un appoint formidable pour la catégorie des déshérités et des déclassés.

Un homme surgit, très conscient de ses dons et de ses travers, qui dit à ses frères : Ne répétez pas les plaintes du blanc et n'essayez pas de vivre de sa vie. Vous avez une nature, des facultés, des besoins, des forces différentes. Venez, je vais vous apprendre à faire ce que vous ferez bien ; à faire la chose qui servira aux autres et qui les rendra dépendants de vous. Vous ne pouvez être — que bien rarement — un serviteur intellectuel de l'humanité. Mais ici, dans cet admirable Sud, fertile et fécond, mais trop chaud pour le blanc, vous seul pouvez obliger la terre à produire tout ce qu'elle peut produire. Vous êtes laboureurs, vous êtes fermiers, vous êtes ouvriers. Apprenez à le devenir, non pas d'une façon résignée et humiliée, mais en toute fierté et connaissance.

Que votre supériorité soit d'être admirablement ce que vous êtes : Je vous enseignerai comment vous pouvez y parvenir.

Et après l'avoir appris lui-même, cet homme, qui avait été mineur et pauvre, ouvrit une école professionnelle et agricole qui devint le type et le modèle de ce genre d'école, et envoya dans tout le Sud des apôtres ardents, conscients et pratiques de la régénération de la race nègre, éleveurs de bétail, maraichers, briquetiers, charpentiers, paysans et artisans renseignés, habiles, heureux de deviner une harmonie possible, là où ils avaient tant souffert des haines et des différences.

Écoutez ces détails d'instituteur paysan, avisé, philosophe et joyeux : « Outre l'instruction réglementaire donnée partout, j'aidais mes élèves à apprendre l'art de se peigner les cheveux, de se laver les mains et de soigner leurs vêtements. Je m'appliquai surtout à leur montrer la nécessité du bain et de la brosse à dents et pendant toute ma carrière dans l'enseignement j'ai été et je reste convaincu que la brosse à dents est un des plus puissants agents de civilisation. »

Celui-là ne s'est pas payé de mots, et ce n'est pas par un ascendant purement intellectuel que ce Moïse noir a évangélisé son

peuple. Il l'a vu dans toute sa misère et sa dégradation, et n'a pas désespéré; il a commencé par demander de ces pauvres êtres les efforts: les plus humbles, et si, grâce à lui, grâce à sa parole franche, ferme mais mesurée et avertie, tout le clergé des provinces noires — vrais conducteurs de ces masses crédules — s'est amélioré et élevé, ce n'est pas que le réformateur ait pour cela oublié ni l'enfant, ni l'ignorant, ni le pauvre incapable. Au contraire, et c'est par ceux-là qu'il a commencé, les menant des vertus [les plus élémentaires de la civilisation jusqu'à la gloire morale] d'être à leur tour des apôtres conscients, modestes, énergiques et clairvoyants du salut de leur race.

Je cite un passage du *World*, peignant notre héros et son influence, lors de son premier discours devant un grand public :

« C'était une silhouette imposante; grand, osseux, il se tenait comme un chef sioux, la tête fière, le front haut, le nez droit, les mâchoires fortes, la bouche ferme et volontaire, les dents belles et blanches et les yeux vifs; il avait tout à fait fière mine. Le cou bronzé était nerveux, et un bras musculeux se dressait en l'air tandis que sa main tenait, fortement serré, un crayon. Ses larges pieds étaient solidement campés, les talons joints et la pointe en dehors. Sa voix était claire et sonore; il soulignait d'une pause les traits qu'il voulait détacher. En moins de dix minutes la foule fut en proie à un véritable délire d'enthousiasme; on lança des chapeaux en l'air. Les belles dames de la Georgie elles-mêmes se levaient pour applaudir.

« Et lorsque, élevant sa main en l'air, les doigts écartés et parlant aux blancs du Sud, il leur dit au nom de sa race : « Nous pouvons, dans nos relations sociales, être séparés les uns des autres, ainsi que les doigts de la main, et néanmoins n'être qu'un dans ce qui est d'intérêt général », sa voix retentissante vint se briser comme une vague contre les murs de la salle et toute l'assistance, soulevée comme par un charme, applaudissait frénétiquement. J'ai entendu les grands orateurs de beaucoup de pays, mais Gladstone lui-même n'aurait pas plaidé une cause avec un art plus consommé que ce nègre anguleux qui se dressait là, devant ceux qui jadis avaient porté les armes pour tenir sa race en esclavage. Les clameurs devenaient toujours plus fortes; mais l'expression de son visage restait impassible. »

M. M.

### La Commission des monuments.

Quelques places étant devenues vacantes dans les comités provinciaux de la Commission royale des monuments, les titulaires allaient être désignés, lorsque le gouvernement s'avisa d'augmenter le nombre des membres de ces comités. Cette décision est toute récente.

L'occasion, eût-on pu croire, se présentait donc enfin de donner satisfaction à l'opinion publique en établissant un certain équilibre entre les deux éléments composant la royale commission : les architectes qui jusqu'ici, par leur nombre, imposent invariablement leurs volontés, et les archéologues purs, qui depuis toujours y forment une infime minorité.

On avait naguère fait remarquer avec raison cette anomalie d'une commission dont l'organisation — cas unique — est telle que le pouvoir dirigeant se trouve composé d'éléments dont le rôle serait plutôt d'être les exécutants des décisions.

Les architectes y imposent leur manière de voir, leur volonté, suivant un programme trop technique qui ne veut tenir compte que de certains éléments d'appréciation, en négligeant systéma-

tiquement des côtés d'une importance au moins égale à ceux que leur art leur fait trop exclusivement considérer.

Des travaux exécutés en conformité de décisions prises par la commission ont dans ces conditions soulevé de vertes critiques, ses tendances étant jugées souvent dangereuses par beaucoup d'esprits indépendants.

La commission ne crut jamais devoir tenir compte de ces critiques, et il fallut que le ministre, en une récente séance solennelle, rappelât par un remarquable discours que la prudence et la discrétion sont de toute nécessité en des travaux de restauration.

La situation actuelle, qu'il eût donc été sage de modifier en permettant à des opinions moins exclusives de se manifester et en introduisant au moins dans les comités provinciaux des éléments nouveaux, assurément dévoués aux intérêts archéologiques et historiques du pays, cette situation, dis-je, si nos renseignements sont exacts, serait au contraire maintenue et même aggravée au profit de l'élément architecte qui va se trouver, singulièrement renforcé par les nominations nouvelles.

Pauvres monuments anciens, de quel sort êtes-vous menacés!

A.

### L'Art français du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'exposition ouverte rue Royale nous en donne la vision précise et totale. Et pourtant il n'y a là qu'un nombre relativement restreint de pièces capitales, parmi lesquelles il faut citer un Watteau, un Pater, un portrait de dame de Perroneau, une tête de bronze de Clodion. Mais le XVIII<sup>e</sup> est représenté sous toutes ses formes, en ses œuvres les plus diverses : tapisseries, mobilier, petits objets de luxe, — on y trouvera des riens exquis. Par la multiplicité des œuvres on pénètre, on vit dans l'époque, on en respire l'atmosphère fine, aristocratique et spirituellement délicate.

Disons-le bien haut. L'arrangement est un chef-d'œuvre et l'on peut espérer qu'à cet égard l'exposition sera une leçon. Certainement il y a quelque chose de faux, d'artificiel dans le fait de rassembler des œuvres d'art dans un musée ou une exposition. Il faut bien néanmoins admettre le mal sous peine de nous priver du plus clair de nos émotions esthétiques. Mais encore a-t-on le devoir de ne pas aligner les richesses d'art en rangées mélancoliques ou de ne pas les entasser en des bric-à-brac sauvages. L'exposition de la rue Royale sera un enseignement décisif. Son arrangement n'est point l'œuvre d'un homme de science, préoccupé d'établir des séries chronologiques, mais d'un homme de goût amoureux de la vie et sentant que l'art doit parler à nos cœurs avant de parler à notre esprit. On ne visite pas une exposition; on pénètre dans l'hôtel de quelque opulent fermier général, de quelque Turcaret devenu connaisseur.

Un très enthousiaste merci à M. Cardon qui, avec la collaboration de M. Le Nain, a triomphé des mille difficultés qu'offrait une résurrection de ce genre.

F.-G.

### La Littérature belge

jugée par Gaston Boissier.

M. Gaston Boissier, qui a été houspillé dans les journaux français à cause de l'interview que nous avons reproduite dans notre dernier numéro, vient d'adresser la lettre suivante à M. Henry Bordeaux, du *Figaro* :

MONSIEUR,

Vous avez bien eu raison de supposer que je n'ai aucune connaissance de la préface qui m'est attribuée : l'éditeur, crai-

gnant sans doute mes réclamations, ne m'a pas même donné un exemplaire de l'ouvrage. Dans ce que vous en citez, je ne retrouve pas une seule phrase que j'aie jamais écrite. S'il plaît à quelques-uns de ces innombrables indiscrets qui, de nos jours, assiègent la porte des hommes de lettres, de leur prêter leurs sottises, ce n'est pas une raison pour que ceux-ci en soient responsables. Je me flatte qu'on ne reconnaîtra dans tout ce fatras ni ma manière de penser ni ma façon d'écrire.

Veuillez agréer, etc.

G. BOISSIER. »

Si l'intervieweur désapprouve la réplique, nous mettrons sa lettre sous les yeux de nos lecteurs.

H. K.

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Concert Ysaye.

L'intérêt symphonique de cette jolie matinée allait surtout aux trois *Nocturnes* de Debussy, inconnus à Bruxelles. Sensiblement, ils ont dérouter le public. La critique leur fut généralement sympathique. Edmond Cattier lui-même, notre Francisque Sarcéy musical, les a goûtés, tout en leur reprochant leur recherche de fin du fin, ce qui est loin d'être inexact.

Dans les cercles mondains, cette musique neuve a rencontré l'opposition la plus passionnée. Que de cris, dédains et reproches!

Voici, à ce propos, le récit d'une petite mystification qui s'est récemment perpétrée dans un de ces salons « misonéistes ». La grande majorité des assistants, et spécialement des assistantes, s'était montrée fort acharnée contre la « prétendue » jeune école française et contre l'auteur de *Pelléas* en particulier. Quelqu'un demanda la permission de lire un projet d'article critique qui, croyait-il, résumerait le sentiment commun. Voici ce que l'on entendit : « Il est incontestable que M. Debussy suit une route qu'il s'est forgée lui-même; mais quel chemin rempli de ronces et d'épines! De la science! encore de la science! toujours de la science! et pas l'ombre de naturel ou de mélodie. Encore cette science dont on fait parade est-elle un véritable chaos où les clartés de la méthode n'ont pu glisser un rayon de lumière. C'est un effort perpétuel, auquel on ne peut s'intéresser, une recherche incessante de modulations bizarres, une aversion systématique pour les transitions naturelles, et un si formidable entassement de difficultés qu'il faut, bon gré, mal gré, perdre patience et renoncer à la lutte. »

Le salon tout entier retentit d'exclamations approbatives : « C'est bien cela! On ne peut mieux dire! Jugement inébranlable! La juste révolte du bon sens et du bon goût! »

Le lecteur savoura quelques instants la sympathique satisfaction de l'assemblée; puis il ajouta : « Je vous demande pardon de vous avoir trompé. L'article que je viens de lire a paru vers 1799 dans la *Gazette musicale* de Leipzig. Il s'appliquait aux trois sonates pour piano et violon (opus 12) d'un génie alors à son aurore, et au lieu du nom de M. Debussy, il faut entendre M. Beethoven. »

\*\*\*

Certes, il n'entrerait dans l'esprit de personne de prétendre que ce que l'on connaît des œuvres de M. Debussy autorise à espérer en lui un nouveau Beethoven. Mais il est vraiment insupportable, alors que sa musique fait naître chez des auditeurs musiciens des sensations et des émotions, de soutenir qu'elle est toute de forme et que l'idée en est absente. Discussion déjà vieille, et qu'il serait déplacé de reprendre dans ce journal. Ces harmonies étranges, non entendues, toujours séduisantes, sont bien contemporaines de la peinture impressionniste moderne, qui méprise les spectacles banals pour interpréter des aspects rares ou fugaces. Ces *Nuages* : Une étendue vaste du ciel lunaire sur la terre noire. Devant l'astre insensible glissent les nuées roussâtres. Vapeurs sans contours ni volume; pourtant, on croit reconnaître, en leurs formes fondantes, des animaux de féerie qui s'allongent et s'éva-

nouissent dans le firmament de velours; sur terre, la nuit rêve et soupire.

Ce sont des *interprétations*; du moins, à notre sens, faut-il les comprendre telles. Le mouvement n° II : Ressauts de rigaudons de folie, qui zèbrent, énormes bouffées de sons, la trame en zigzags d'une nuit de carnaval. Mouvement, couleurs hurlantes, boussulades d'harmonies! — Le mouvement n° III nous a paru d'une moins facile venue; ou en avons-nous mal discerné l'intention dominante, l'unité de sensation. Néanmoins, quels moyens d'expression extraordinaires et toujours heureux! Quels fréquents ravissements dans ces combinaisons surprenantes de timbres, ces contrepoints qui ondulent au rebours de toutes règles et continuent à flatter l'ouïe dont les surprises restent toujours charmées!

\*\*\*

M<sup>me</sup> Gay a chanté d'une belle voix artistiquement conduite une série de morceaux dont le choix seul indique le haut goût de l'exécutante. Si l'effet de certains d'entre eux fut légèrement atténué par la transposition, si l'on peut conseiller à M<sup>me</sup> Gay de préférer des vaisseaux moins énormes que cet énorme Alhambra, on ne peut se rappeler qu'avec un profond plaisir sa belle interprétation des *Strophes saphiques* de Brahms, de *Souffrances* de Wagner, de l'air de *Calidara* et encore des deux romances espagnoles, qu'elle a accordées au public, — en savoureuses « rawettes ». C'est une artiste, une vraie.

M. Ysaye a dirigé, en sensible, vivant et merveilleux romantique qu'il est, la jolie Symphonie n° 3 en *mi bémol*, de Mozart. C'était charmant d'allure, de jeunesse, de grâce et d'entrain. Les vieux bonzes ont trouvé cela trop nerveux et très audacieux dans certaines oppositions de mouvements « quine sont pas indiquées ». Mais la presque unanimité du public a éprouvé un plaisir tout moderne et sans mélange.

Le programme comprenait encore un *Prélude* de M. Duysens, qui paraît avoir mis trop littéralement en pratique cette boutade de Richard Strauss : « Aujourd'hui, on n'écrit plus chaque mesure des partitions d'orchestre du haut en bas des parties, mais bien chaque partie séparément de gauche à droite, jusqu'à la fin de chacune d'elles, et sans se préoccuper des autres. » Enfin, la séance se terminait par une bien plaisante, spirituelle et blagueuse rhapsodie de M. Albeniz, qui a donné l'occasion à quelques imbéciles de prouver qu'ils n'avaient pas compris. Ou bien, la musique ne peut-elle jamais faire rire, et faut-il toujours, pour ces sensibles lourdauds, du *miserere* et du *lamenting*?

H. L.

### M<sup>lle</sup> Louise Desmaisons.

M<sup>lle</sup> Louise Desmaisons, qui donnait un concert samedi 23 janvier, à la salle Erard, avec le concours de M. Sadler, est une pianiste au jeu adroit, distingué et sans sécheresse. Elle a mis tous ses soins — on pourrait presque dire son tempérament — à faire valoir des *Poèmes sylvestres* de Th. Dubois, mais n'a pu les sauver de leur intense médiocrité : Les *Waldscenen* de Schumann, et le *Poème des montagnes* de Vincent d'Indy nous ont habitués à une nature qui n'est ni en carton-pâte ni en toile peinte, comme celle de M. Dubois.

Les trois pièces de D. Scarlatti, que la jeune artiste a exécutées à la perfection, et qu'on dirait être d'un J.-S. Bach qui aurait connu l'art italien de la Renaissance, n'ont pas mal contribué à mettre en valeur le « quelconquisme » de la musique de M. Dubois.

Le violoniste G. Sadler est en très sérieux progrès : Nous l'avons entendu précédemment à une époque où son jeu nous paraissait glacial. Dans la pittoresque Sonate en *sol* mineur de Grieg, il a montré qu'il sait maintenant mettre de l'âme dans ses interprétations et faire vibrer avec émotion son instrument (ses « amoroso » sont cependant un peu nasillards).

Une faute d'organisation à signaler : Pourquoi n'a-t-on pas averti le public que l'on remplaçait les deux pièces de violon de Boccherini par l'*Aria* de Bach et le *Finis diest* de Lotti ?

### M. Mark Hambourg.

Est-ce que décidément le public bruxellois commencerait à comprendre que d'autres que les acrobates peuvent être ovationnés jusqu'au délire? C'est ce que semble démontrer le succès colossal fait à M. Mark Hambourg, le jeune pianiste russe qui donna lundi passé, à la Grande-Harmonie, avec le concours de l'orchestre d'Eugène Ysaye, un inoubliable concert.

Comment exprimer l'impression que nous a faite ce géant, qui réunit en lui l'épopée, le drame et l'envolée lyrique? Peut-être que si l'on suivait de près son jeu, on découvrirait des choses qui ne sont pas tout à fait conformes aux traditions : de folles licences techniques, des erreurs, des monstruosité? Mais qu'importe, quand on voit cet homme simple, l'air bon enfant, s'emparer avec passion et frénésie de son instrument, s'identifier avec lui et avec les œuvres exécutées, et en faire sortir de gigantesques reconstitutions de l'âme même des grands compositeurs. O cette façon de jouer la *Toccata et Fugue en ré mineur* de Bach! Quelle évocation sublime du maître d'Eisenach, ce doux, ce simple et cet austère, qui semble, par un inexplicable contraste, remuer l'univers entier dans ses œuvres!

Et l'*Appassionata*! Nous l'avions, quelques jours avant, entendu jouer remarquablement par M. Bernard, et nous ne pensions pas que l'on pût faire mieux. Nous nous trompions : M. Hambourg a dépassé tout ce que nous pouvions imaginer : Sous ses doigts, l'œuvre apparaît plus que jamais comme l'épopée des tumultes et des ouragans de l'âme ; comme le drame des exaltations et des tendresses du cœur...

L'orchestre a fait merveille, sous la direction d'Ysaye, dans le Concerto en si bémol mineur de Tchaikowsky et dans le concerto en ut mineur de Saint-Saëns, deux œuvres fortes, saines et ne manquant pas d'envergure. Dans le concerto du maître russe, M. Hambourg et l'orchestre ont bien fait valoir le coloris et le caractère dramatique puissant de la composition.

Quant au concerto de Saint-Saëns, belle conception aux formes plastiques et d'une ornementation chaude et cossue, le superbe artiste en a donné une interprétation grandiose et impressionnante.

### M<sup>me</sup> Birner.

Combien calme a paru, après l'ouragan du concert Hambourg, la grisaille charmante du récital de *Lieder* modernes qu'a donné M<sup>me</sup> Birner, jeudi dernier, en la salle Leroy! C'étaient des *lieder* pour la plupart fort peu connus et, sauf un ou deux, d'une tonalité fine et transparente; dits avec intelligence et distinction par cette consciencieuse artiste à la voix menue mais si sûrement menée, accompagnés de façon discrète et d'ailleurs exquise par M. Lauweryns, ils sont apparus comme à travers un joli brouillard ensoleillé.

Sauf la grande et évocatrice *Vie antérieure* de Duparc et la très wagnérienne mélodie de Brahms, *A une harpe colienne*, la plupart de ces *lieder* n'ont pas semblé sortir du domaine des choses simplement « jolies » : Les *Cloches*, d'Arthur De Greef, tintent avec une allégresse délicate. *Beau Soir* de Cl. Debussy est d'un impressionnisme charmant, mais peut-être moins caractéristique que celui de la plupart de ses autres œuvres. *Tyndaris* (n° 7 des Etudes latines) de Reynaldo Hahn est curieux, mais d'une simplicité un peu affectée. J'aime assez les deux mélodies de M. Lauweryns : elles indiquent un tempérament sensitif, en voie de s'individualiser. Assez inattendue et très pittoresque, la *Chanson* (à boire) de Glazounow. Mais nous n'en finirions pas, si nous devions tout analyser... Bref, ce fut une séance douce, et reposante, à l'atmosphère finement estompée...

Ch. V.

### Le Deuxième Concert d'hiver à Gand.

Sous la conduite de M. Brahy, le deuxième Concert d'hiver du 21 janvier dernier nous a laissé l'impression d'une des meilleures soirées musicales auxquelles nous ayons assisté depuis la création des concerts d'abonnement. L'orchestre est à même d'exécu-

ter d'une façon irréprochable les plus séduisants chefs-d'œuvre des répertoires classique et moderne. L'exécution de la *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* de Guillaume Lekeu nous a permis d'applaudir l'excellente tenue du directeur et de l'orchestre dans l'interprétation des œuvres descriptives de la jeune école française. Malgré de vagues rappels de Berlioz et de César Franck, la brève carrière musicale du compositeur de Heusy faisait pressentir une personnalité douée d'un sens profond de la vie qui l'apparentait déjà au créateur de *Fervaal*, Vincent d'Indy. L'œuvre de Lekeu fait regretter la disparition prématurée d'un talent subtil en pleine éclosion.

L'orchestre avait débuté par la *Symphonie inachevée* (n° 8), page claire où l'optimisme de Schubert se traduit en d'exquises et mélodiques aspirations.

L'incomparable maîtrise d'Eugène Ysaye provoqua le plus sincère enthousiasme. Talent riche en puissance et en profondeur, Ysaye fait mieux qu'interpréter les œuvres qu'il joue; il évoque et fait vibrer l'âme même du génie. Délicat et passionné dans le *Concerto en mi mineur* de Mendelssohn, il atteint dans l'adagio du *Concerto en mi majeur* de Bach à la plus pure expression de la beauté sereine. Le violon devient sous la magie de son archet entité de vie; on oublierait presque l'artiste, le virtuose, n'était ce front inspiré et ce geste « large et impeccable » comme dirait le poète Gabriele d'Annunzio. Jamais le public gantois ne fit pareille ovation à l'art de l'interprète.

Le bon goût dont le comité a fait preuve en nous faisant apprécier l'œuvre remarquable de Lekeu nous permet d'augurer pour les prochains concerts de nouvelles surprises. L'interprétation des pages symphoniques du répertoire classique nous paraît principalement du domaine du Conservatoire. Il serait louable de voir figurer au programme des Concerts d'hiver des noms tels que Vincent d'Indy, Claude Debussy, Ernest Chausson, etc. Les concerts de Bruxelles nous en donnent un profitable exemple.

F. V. E.

## L'IMAGE (1)

En 1896, la corporation des graveurs sur bois, consciente du danger que faisait courir à l'art de la gravure l'emploi immodéré des procédés photographiques dans les publications illustrées, créa la revue *L'Image* dans le but de sauvegarder ses intérêts matériels gravement compromis et de lutter de toutes ses forces contre l'abandon des nobles traditions typographiques qui firent la gloire du livre à images aux siècles passés.

Cette revue, dès son apparition dans sa forme première, limitait sa durée à une année; elle ne publia en effet que douze numéros.

Mais l'entreprise des graveurs n'avait pas été vaine, et leur bel effort désintéressé fut récompensé par la sympathie que lui témoignèrent les amateurs de beaux livres et les artistes.

Les raisons qui avaient motivé la publication de l'*Image* subsistent toujours; c'est ce qui a décidé la Chambre syndicale corporative française des graveurs sur bois à faire paraître à nouveau la revue *L'Image* sous une forme régulière et définitive.

Le comité de direction se compose de MM. Anatole France, Paul Adam, Albert Besnard, Gustave Geffroy et Daniel Vierge. Dès à présent, la revue s'est assurée la collaboration des écrivains et des artistes les plus réputés. Elle publia, en même temps que des œuvres purement littéraires, une série d'articles sur les manifestations artistiques de tous les pays : à côté de l'art français, elle fait une très large place à l'art étranger représenté officiellement dans le comité de patronage par un ou deux délégués de chaque pays. Les fondateurs de la revue poursuivent une entreprise d'art, dénuée de tout intérêt particulier.

Le premier fascicule, qui vient de paraître, renferme, avec une préface d'Anatole France, de fort belles planches d'après Degas, Rodin, Cottet, H. von Marées, D. Vierge, G. De Feure, etc.

(1) Revue mensuelle, littéraire et artistique, Paris, 50, rue Taitbout.

## PETITE CHRONIQUE

La *Libre Esthétique* inaugurera cette année un nouveau cycle d'expositions. Pour résumer l'effort accompli par les peintres qui, sous le nom d'Impressionnistes et de Néo-Impressionnistes, ont donné à l'art une orientation nouvelle, elle groupera, en un Salon rétrospectif, un ensemble méthodique d'œuvres caractéristiques empruntées pour la plupart à des collections particulières. Le public y pourra suivre, étape par étape, l'évolution de la peinture moderne en France depuis E. L. Manet et Claude Monet jusqu'à ceux qui marchent aujourd'hui dans la voie qu'ils ont ouverte.

Cette exposition, qui aura lieu au Musée de Bruxelles à la fin de février, sera pour l'histoire de l'art un document précieux. Elle constituera une initiative qui, tentée à diverses reprises, n'aura jamais été réalisée jusqu'ici d'une façon aussi complète.

Des concerts évoqueront, en un programme chronologique, le mouvement musical parallèle à l'essor de l'Impressionnisme, dont les phases successives seront décrites en des conférences hebdomadaires.

La Société des Amis du Luxembourg réunira le mois prochain, dans une des salles du Musée, une petite collection de toiles des maîtres impressionnistes.

L'exposition sera limitée à cinquante tableaux.

M. Vincent d'Indy est parti hier pour Varsovie, où il a accepté de diriger un concert de musique française ancienne et moderne.

M<sup>lle</sup> Bréval, de l'Opéra, et le pianiste Grovlez se feront entendre à ce concert. M<sup>lle</sup> Bréval chantera, entre autres, une scène de *l'Etranger*. M. Grovlez jouera la *Symphonie cévenole*.

La Russie s'éveille d'ailleurs de plus en plus à la musique moderne. On nous écrit de Saint-Petersbourg qu'un jeune cercle musical a entrepris, depuis deux ans, de faire connaître les œuvres les plus intéressantes de la musique de chambre russe et étrangère. Les programmes qu'on nous communique, des plus intéressants, portent entre autres la Sonate et les Variations de Paul Dukas, le *Poème des montagnes* de Vincent d'Indy, les pièces *Pour le piano* de Claude Debussy. Une séance entière a été consacrée à César Franck dont on a exécuté le Quatuor à cordes, le Quintette, les *Variations symphoniques* et *Prélude, choral et fugue*.

Le mouvement musical d'aujourd'hui fait chaque jour, on le voit, des conquêtes nouvelles

L'assemblée de la section belge de la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille a eu lieu dimanche dernier, 24, à 11 heures, au palais des Académies. Une trentaine de membres étaient présents. Après que l'assemblée eut entendu la lecture des rapports très satisfaisants du secrétaire, M. Le Grelle, et du trésorier, M. Latour, et procédé au renouvellement de son bureau, M. Alphonse de Witte a annoncé que la médaille qui sera tout d'abord frappée au cours du quatrième exercice aura pour objet de commémorer le vingt-cinquième anniversaire de l'entrée de S. M. la Reine Emma aux Pays-Pas. C'est M. Wienecke, le plus en vue des médailleurs hollandais actuels, qui a été chargé de l'exécution de cette œuvre.

Le *Maître de forges*, dont le théâtre Molière a fait une belle reprise, ne sera joué que jusque demain lundi inclusivement. Aujourd'hui, dimanche, dernière matinée. Du mardi 2 au lundi 8 février, continuation des représentations de *Ces Messieurs*, l'œuvre retentissante d'Ancey.

La nouvelle pièce de Coolus, *Antoinette Sabrier*, sera jouée le 9, pour être suivie de *Maternité*, de Brieux; enfin, le 12 mars, première de la revue qui remplacera la campagne de comédie.

Pour rappel, demain lundi, 1<sup>er</sup> février, à 8 h. 1/2 du soir, à la Salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups, second concert des œuvres de Mendelssohn-Bartholdy. A cette séance on entendra pour la première fois à Bruxelles le célèbre trio de La Haye. Cartes et programmes chez Schott.

Mardi prochain 2 février, à 8 h. 1/2 du soir, au Cercle artistique, causerie de M. Albert Mockel.

Du 1<sup>er</sup> au 10 février, exposition d'œuvres de MM. Adolphe Hamesse et Nicolas Van den Eeden.

Mercredi 3 février, à 8 h. 1/2, en la salle Renson, à Liège, deuxième séance des concerts Jaspar-Zimmer (L'Histoire de la sonate et du concerto), consacrée aux écoles belge, française et scandinave. Au programme, la Sonate en ré de Smulders, la Sonate en mi bémol de Saint-Saëns et la Sonate en sol de Sjørgen.

La maison Serrurier et C<sup>ie</sup>, 41, rue Hemricourt, à Liège, demande un dessinateur-décorateur, habile et expérimenté. Adr. offres avec références.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEURS



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

3 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN

MAISON DE VENTE

23, rue de la Putterie

BRUXELLES

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

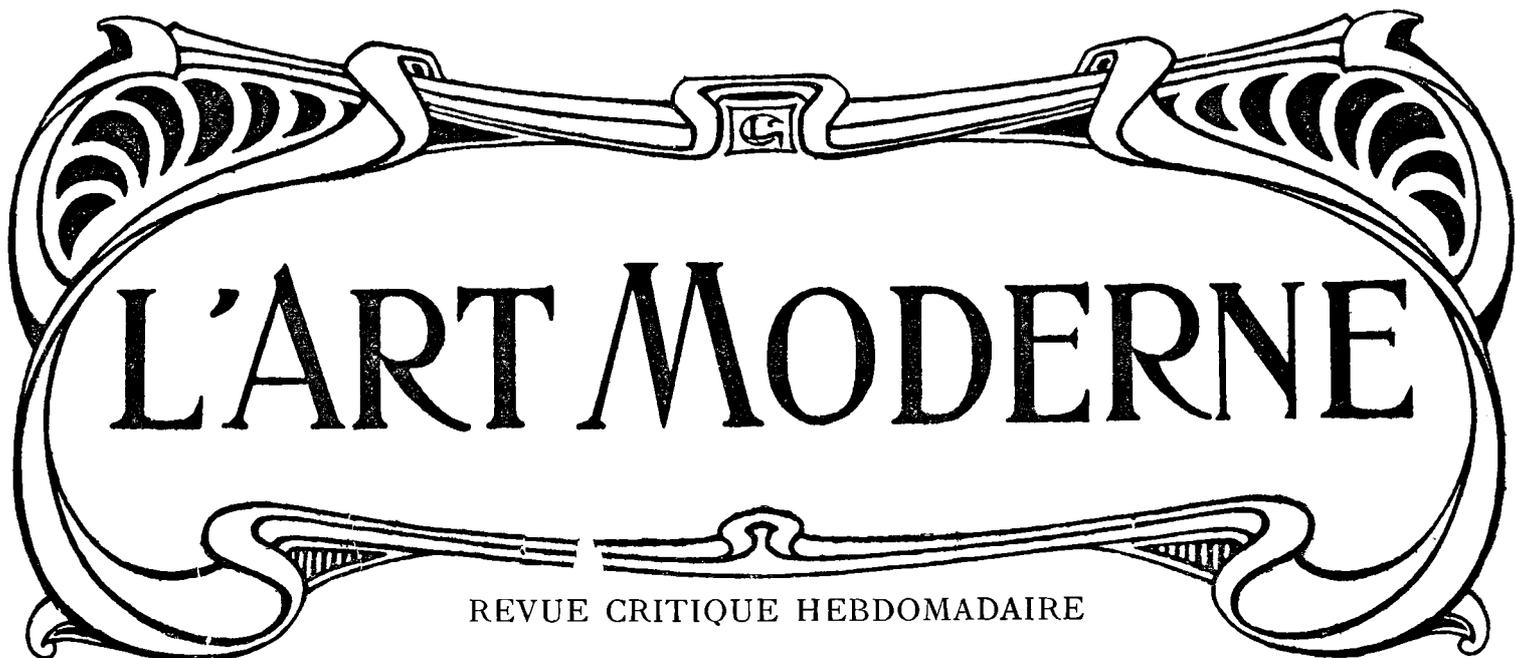
### BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Théo Van Rysselberghe (suite et fin) (CAMILLE MAUGLAIR). — Chronique littéraire. *Deux Romans belges* (GEORGES RENCY). — Théâtre de la Monnaie. *Reprise des « Maîtres Chanteurs »* (H. L.). — Théâtre du Parc *L'Irrésolu* (M. M.). — Cercle artistique de Gand. *M<sup>me</sup> Haut-Geleedts. M<sup>lle</sup> Mabel Elwes* (F. V. E.). — La Musique à Paris *Concert de la Société Nationale* (M.-D. C.). — Nécrologie. *M. Bordiau* — Petite Chronique.

## Théo Van Rysselberghe<sup>(1)</sup>.

Le portrait de M. André Gide n'est pas moins beau. Son harmonie noire, son attitude sobre, les bras serrés au corps, une main remontant au visage et soutenant d'un doigt la tempe, la correction nette, l'élégance froide, révèlent déjà la subtilité métaphysicienne du pâle visage aux yeux ironiques, adoucis par la tristesse, au grand front précocement découvert et encadré par une chevelure presque romantique, complétant une face où il y a de Novalis, de Werther et de Schumann. On con-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

sidérera également à bon droit comme une belle chose la lithographie si expressive représentant M. Dario de Regoyos jouant de la guitare, et comme une autre belle œuvre le portrait de M<sup>me</sup> Eugène Demolder, dont l'harmonie est si riche et si variée, et où toutes les tonalités d'or, d'émeraude, de bistre et de rose s'unissent avec une magistrale intensité.

D'autres portraits, entre autres ceux de M. Gevaert, de M<sup>me</sup> Viélé-Griffin, de M<sup>lle</sup> Irma Sethe, un délicieux pastel de la fillette du peintre, attesteront sa science et son goût, pour aboutir à une toile importante que le musée de Bruxelles a acquise, le grand portrait de M<sup>me</sup> Van Rysselberghe et de sa fille, qui est une œuvre complète, d'un beau style, assurément la plus remarquable qui ait été peinte par les néo-impressionnistes. L'arrangement de la jeune femme en robe claire à demi étendue, livre aux mains, auprès d'une table à thé, l'attitude de l'enfant, la symphonie des fonds de boiseries et de cadres surmontant le canapé, tout est savant, aisé, logique et charmant dans cette composition où le procédé pointilliste reconstitue le tremblement subtil de l'atmosphère, le frisson même de la vie. Nulle imperfection, nul étalage de virtuosité : le vrai est étudié sans escamotages et rendu sans éclats inutiles, avec une distinction constante, un savoir paisible qui comprend qu'en art résoudre une difficulté se complète par la suprême coquetterie d'en dissimuler l'existence elle-même, d'esquiver non le mérite de la vaincre, mais les félicitations pour l'avoir vaincue. Un tel tableau suffit à classer son auteur parmi les plus compétents des portraitistes de son époque.

Paysagiste, M. Théo Van Rysselberghe a surtout peint des marines, soit qu'il s'éprit des harmonies bleues de Saint-Tropez, soit qu'il restât fidèle aux harmonies argentées et blondes des plages de la mer du Nord. Il aime suivre d'un trait souple et décoratif les linéaments des vagues étales, développer sur un mince horizon les fastes d'un coucher de soleil dispersant des nuées mauves et roses autour de son brasier central, amasser un orage sulfureux dans le coin d'un vaste ciel déblayé par le vent, dresser sur le sable d'une plage ensoleillée des promeneuses dont la brise contrarie la marche et définit les corps sous les vêtements. Il est moins sensible à la poésie qu'au chatolement des tonalités fragmentées. Sa vision reste là, impressionniste et extérieure, et un ensemble de ces marines sur un mur crée une sensation aveuglante de clarté, une fête des yeux, un décor joyeux et riche.

C'est dans les portraits et dans quelques tableaux de genre qu'il faut chercher un art moins exclusivement préoccupé de l'enveloppe extérieure des choses. Des tables servies parmi des feuillages, des nappes, des cristaux, des théières, des porcelaines touchées par les flèches du soleil, des femmes élégantes coiffées de grands chapeaux fleuris et vêtues de mousselines claires ont fourni à l'artiste leurs thèmes chers à tout peintre amoureux de la lumière et des reflets, et il leur a dû quelques œuvres où s'est encore affirmée sa science des effets décoratifs, son goût pour les harmonies bleues et orangées, sa recherche de certains gris et blancs dont l'emploi lui est personnel, son antipathie pour toutes les nuances assombries et pour ce qui donne de l'opacité aux valeurs. En ce sens, il peut compter parmi les peintres de la jeune génération qui ont le mieux profité de l'exemple de Claude Monet et le plus intelligemment compris les applications de sa technique sans se restreindre à l'imiter.

Le plus considérable effort de M. Van Rysselberghe a été jusqu'ici une grande toile qui fit une profonde sensation, il y a quelques années, au Salon de la Libre Esthétique de Bruxelles. Elle représente la baie de Saint-Tropez au soleil couchant. Au premier et au second plan des femmes nues se baignent, jouent dans l'eau ou se reposent sur le rivage. En cette œuvre se résument toutes les tendances de l'artiste: la courbe du golfe, l'eurythmie des vagues et des bois de pins font songer à Puvis de Chavannes, les femmes sont dessinées sagement, entremêlées avec une science heureuse de la composition, avec une grâce simple; toute l'œuvre est sereine, pure, presque classique. Mais elle est revêtue du plus éclatant coloris impressionniste. Baignée d'une lumière orangée qui rend plus froid encore le ton soufre et bleu pâle de la mer, elle accumule dans les ombres et les lumières les harmonies les plus osées, les plus violentes et les plus justement évocatrices pour

ceux qui ont vu, avec une stupeur que l'habitude ne diminue point, ces orgies de lumière, criantes de beauté, ces fêtes invraisemblables que sont les couchants des beaux jours méditerranéens. Ce grand panneau décoratif est une véritable baie ouverte sur la mer. La façon dont l'artiste y a instinctivement concilié le classicisme et l'impressionnisme me fait penser aux belles œuvres de M. Henri Martin. Je ne vois que lui, dans l'art actuel, pour avoir uni à ce point les deux tendances et donné ainsi à l'impressionnisme sa véritable sanction en le considérant, non comme un nouveau poncif, mais comme une rénovation technique applicable à de très diverses conceptions du dessin et de la composition picturale. L'œuvre de M. Van Rysselberghe marque la complète éclosion d'une belle personnalité, le plus sérieux résultat du néo-impressionnisme et elle fait prévoir qu'il prendra place parmi les mieux doués de nos décorateurs (1).

On lui doit quelques affiches lumineuses et, parmi ses eaux-fortes déjà nombreuses, beaucoup méritent leur place dans les cartons des plus délicats collectionneurs. Le *Café-concert* avec sa blanche danseuse anglaise, le *Port de Trieste*, *Edam*, le *Retour de la pêche*, avec le bel ensemble de ses barques virant de bord pour s'engouffrer dans le chenal, quelques beaux nus souplement exécutés au pastel, des aquarelles traitées hardiment par grands lavis de tons entiers, des dessins au bistre, d'une facture serrée, témoignent de l'activité d'esprit, de l'ingéniosité, du désir de perfectionnement de l'artiste bruxellois, maintenant fixé en une exquise maison où toutes choses disent son goût de la sobre et claire élégance londonnienne, unie par certains détails à la netteté riante des intérieurs flamands.

M. Théo Van Rysselberghe a contribué largement au récent mouvement artistique de son pays. Avec Ensor, De Groux, Degouve de Nuncques, Laermans, Gilsoul, Verheyden, Mellery, Lemmen, Morren, Khnopff, M<sup>lle</sup> Boch, Buysse, Verstraeten, Baertsoen, Wytsman, il a été au premier rang du valeureux groupe qui a affirmé le succès des Salons de la Libre Esthétique, après ceux des XX, et qui s'est montré si brillamment solidaire des écrivains et des musiciens auxquels la Wallonie et la Flandre ont dû une renaissance artistique inespérée. Mais en même temps qu'il marquait sa large place aux Salons bruxellois, M. Van Rysselberghe la marquait aux expositions des Indépendants où il affrontait les jugements hâifs et injustes en compagnie d'Anquetin, de Maurice Denis, de Charles Guérin, de Pierre Bonnard, de Signac, de Cross, de Luce et de tous ceux que les dates

(1) Il faut ajouter à cette nomenclature la grande toile décorative de l'hôtel Solvay, à Bruxelles, décrite ici même par M. E. Demolder et une œuvre nouvelle, *La Lecture*, qui figurera au prochain Salon de la Libre Esthétique. N. D. L. R.

et la communauté de recherches faisaient ses camarades d'art libre. Il a, au milieu d'eux, nettement précisé sa personnalité de dessinateur scrupuleux, de coloriste à la fois intense et affiné, de moderniste épris des aspects rians et heureux de la nature ou de l'expressivité de tels visages d'intellectuels. C'est bien vraiment un peintre, né pour s'exprimer en peinture, sans mélange d'éléments empruntés aux autres arts ; il a la grande ligne du décorateur, l'abondance, l'aisance large dans l'exécution, la faculté de l'arrangement naturel, le sens des harmonies et la faculté de réaliser directement sa pensée dans des formes et des couleurs, sans aucun artifice d'esprit. Spécialement son œuvre aura aux yeux du critique le grand mérite d'être allée à l'extrémité du développement d'une technique : quel que soit le jugement qu'on porte sur le pointillisme, il le représente dans son entière et parfaite application et il lui a fait rendre la plus grande somme d'impressions possible, avec autant de science que d'originalité, sans s'hypnotiser sur une formule, sans rien lui sacrifier de ses goûts et de ses désirs dans le domaine du dessin et de la composition. M. Théo Van Rysselberghe est consciencieusement préparé à de grandes œuvres, et je l'envisage comme une des personnalités que l'on pourra escompter le plus sûrement pour la constitution de l'art décoratif de l'avenir.

CAMILLE MAUCLAIR

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### Deux Romans belges (1)

Sous l'étiquette du roman, la Belgique a produit, dans le cours de ces dernières années, un grand nombre d'ouvrages d'espèce mal définie.

Étaient-ce de longs poèmes en prose, composés surtout pour la joie subtile de ceux qui prennent goût aux processus verbales, aux harmonieux déroulements de phrases bien cadencées ? Étaient-ce plutôt des rêveries idéologiques, pareilles, ou du moins modestement comparables à celles que signe Maurice Barrès ? En tout cas, on chercherait vainement dans ces livres, souvent estimables, les vrais caractères du roman.

Est-il besoin de le rappeler, le roman doit être avant tout une tranche de vie, un document humain. Plus il se rapproche de l'humanité agissant et parlant dans l'intensité et dans la sincérité de sa nature, plus il acquiert de titres à l'immortalité. Et l'on n'a pas d'exemple, dans toute la littérature, d'un roman qui soit resté dans la mémoire des hommes pour le seul charme d'un style minutieusement, artistement ciselé.

On dirait que nos littérateurs commencent à apercevoir ces vérités élémentaires. Ils se rendent compte qu'un livre n'est pas

(1) *Le Prestige*, par PAUL ANDRÉ. Bruxelles, édition de la *Libre Critique*. — *En Amours vers l'amour*, par GEORGES RENS. Tournai, Delcourt-Vasseur.

beau à cause de la quantité de mots rares, de phrases précieuses ou de morceaux bien faits qu'il renferme, mais seulement à cause de la vie poignante du récit où l'on sent vibrer, même à travers une langue cahotée et malhabile, une passion sincère ou quelque grande douleur.

\* \*

MM. Paul André et Georges Rens ne sont pas logés dans une tour d'ivoire. Ils sont installés en pleine vie et y choisissent hardiment les éléments de leurs œuvres. C'est pourquoi leurs livres valent qu'on s'y arrête, qu'on les discute et, encore qu'on ne puisse y applaudir sans restriction, qu'on les signale du moins avec estime à l'attention du public.

M. Paul André est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages de genres très différents, parmi lesquels il convient de citer surtout un volume sur les enfants, intitulé *Chers Petit Singes*. Il y avait trouvé une note juste, un peu sentimentale, presque tout à fait personnelle. Ces quelques pages comptent certainement parmi les plus agréables de toutes celles qui furent publiées par nos jeunes auteurs. Les autres ouvrages de M. Paul André témoignent d'un effort continu, persévérant, inlassable, que ne décourageraient ni la critique ni même l'indifférence. Ils se suivent à intervalles réguliers. Pour l'instant, on annonce, après le *Prestige*, ses *Lettres d'homme* et la *Seule Issue*, un roman, qui sont sous presse.

Qu'est-ce que c'est que le *Prestige* ? A Namur, au bord de la Meuse, une famille de rentiers, la famille Teyranet, est plongée dans les affres de la ruine. Hélène, fille unique, vient d'obtenir son diplôme d'institutrice. Elle croit, la pauvre ! que ce parchemin sauvera l'honneur et la vie de ses parents. Mais le malheur est plus grand qu'elle se l'imagine. Il faut à son père 200.000 francs, ou bien c'est la faillite, la honte, la mort ! Un homme d'affaires, personnage ambigu, nommé Lardan, l'artisan de leur ruine, lui offre de les sauver tous si elle consent à devenir sa femme. Car Hélène est jolie, bien que savante, et elle séduit autour d'elle tous les cœurs, même les plus blasés. Lardan lui fait horreur. Elle le repousse avec indignation. D'ailleurs, elle aime Henri Marcille, un jeune chimiste, avec lequel elle a été élevée. Malheureusement, Marcille ne peut disposer de la somme nécessaire à la famille Teyranet. Hélène se voit contrainte d'épouser un M. Robert de Saint-Verdet, ami parisien de Lardan, que le charme de la jeune fille a conquis et qui ouvre toute large sa bourse aux créanciers de M. Teyranet. Ce mariage, mal assorti, ne tarde pas à devenir un enfer. Robert reprend son existence de noces et de fêtes. Hélène se désole, toute seule, au logis. Alors Henri réparaît. S'il n'a pu être l'époux, n'essayera-t-il pas de devenir l'amant de celle qu'il aime avec une passion si profonde ? Mais Hélène est revêtue d'un prestige souverain, celui de sa fierté. Elle sera malheureuse, mais ne consentira jamais à déchoir. Henri s'éloigne. Peut-être ne se reverront-ils jamais plus. La vie en décide autrement. Au cours d'une villégiature à Lustin, près de Namur, Hélène est avertie par le fourbe Lardan que son mari se compromet à Namur, au Cercle des Étrangers, avec une théâtraine sensationnelle. Cet affront suprême la jette hors d'elle-même. Lardan veut profiter de ce trouble. Il la poursuit avec des mots brûlants, des gestes passionnés. Réfugiée chez elle, son amour pour Henri lui monte à la tête comme une folie. Elle s'échappe, court à la fabrique où travaille son ami d'enfance. Malgré l'heure matinale, il est dans son laboratoire où il prépare

une expérience périlleuse. Hélène s'élançait vers lui et, ce qu'elle lui a refusé jadis, elle le lui offre spontanément. Qu'il la prenne, qu'il lui donne le bonheur. Elle n'en peut plus. Elle souffre trop. Mais Henri la voit toujours revêtue du même prestige. Il la calme doucement, comme un enfant. Il la renvoie, intacte et consolée. Pendant ce temps, Lardan, furieux de son échec, a envoyé le mari sur les traces de sa femme. Robert la croit chez son amant. Il arrive, un revolver en poche, pour massacrer le couple. Hélène n'est plus à la fabrique et Henri vient d'être tué dans son laboratoire par l'explosion d'une cornue. Stupéfait, Robert rentre au château où tout s'arrange: Lardan est démasqué et Hélène reconquiert à jamais le cœur de son mari.

\* \*

Comme on le voit, c'est un roman romanesque. Il y a loin de cette complication d'incidents à la noble simplicité des œuvres définitives. *Madame Bovary* se raconterait en dix lignes. Je n'en demande pas plus pour résumer *Une Vie* de Maupassant. L'un des défauts du roman de M. André, c'est d'embrasser trop de faits dans un trop long espace de temps. Il faut avoir les reins solides pour conduire une histoire à travers tant de péripéties sans laisser se perdre en chemin une partie de son intérêt. Balzac y réussissait. Paul Adam n'y réussit pas toujours.

Si je cite ces deux noms, c'est à dessein. Toute proportion gardée, il me semble que M. Paul André s'efforce de ressembler à ces deux écrivains, d'adopter leur manière, d'être comme eux le miroir de toute une époque. Il a raison. Mais ce qu'il importe avant tout, c'est d'être un miroir exact. Le miroir peut être grossissant, mais non déformateur. Or, il me paraît qu'au cours du récit que je viens de résumer, la vie ordinaire, la vie de tout le monde reçoit quelques légères entorses. Le type de Lardan est bien conventionnel. Les parents d'Hélène se désintéressent bien fort du bonheur de leur enfant. Henri Marcille est un amoureux bien vite résigné. Et il est rare, hélas! de rencontrer des fêtards riches, comme Robert de Saint-Verdet, qui épousent des filles pauvres et paient par-dessus le marché les dettes du beau-père. Quant au décor dans lequel toute cette action se passe, il est très rudimentaire. Rien n'en reste dans les yeux, si ce n'est, peut-être, à Paris, dans le parc de Saint-Verdet, une fête wallonne avec jeu de balle au tamis. La description de Namur est terne: on n'y sent pas la grâce majestueuse du fleuve, la masse du rocher dominant la ville, ni la mélancolie des rues, bordées de petites boutiques aux étalages surannés. De Lustin, où les Saint-Verdet ont un château, pas un mot. Et pourtant, tous les visiteurs de la vallée ont admiré ce point de vue si sauvage d'où l'on découvre un incomparable horizon. M. Paul André n'est pas un paysagiste. Il n'aime pas la nature. Il ne voit pas le monde extérieur. Il ne voit même pas les hommes: je veux dire qu'il lui est difficile de sortir de soi-même pour entrer dans la peau du premier passant venu. Cette qualité, pourtant, est indispensable au romancier. Elle seule permet à un auteur d'animer son récit, de lui donner la ressemblance exacte de la vie. M. Paul André conçoit en lui ses personnages, les crée de toutes pièces, s'efforce de leur insuffler une âme. Mais souvent, comme pour Lardan, comme pour R. de Saint-Verdet, l'effort se sent à travers la création et nuit à l'illusion nécessaire. Hélène est plus vivante. On ne la voit pas très bien physiquement, mais son caractère est subtilement analysé. C'est un beau type de femme, sérieuse, aimante, prête à tous les dévouements et qui, dans la scène finale avec Henri Marcille, montre une passion fran-

che et superbe. Cette scène est le plus beau morceau du livre. Elle est ardente et belle dans sa sobriété. L'auteur y est parvenu à une concision de langue qui lui manque parfois. Il se complait souvent dans des explications, des commentaires inutiles. Un écrivain ne doit pas tout dire: il vaut mieux suggérer au lecteur certaines idées que de les exprimer. D'ailleurs, ces retours en arrière alourdissent le récit et nuisent à son intérêt. Quant à la langue de ce livre, sans être encore tout à fait débarrassée de certaines façons compliquées de dire des choses toutes simples, elle est de loin supérieure à celle des autres ouvrages du même auteur. Son plus grand défaut, c'est de manquer peut-être d'originalité, de surprise: on y cherche en vain les images qui mettent en valeur les mots les plus banaux et qui sauvent souvent de la monotonie les passages de transition.

Toutes ces critiques, faites sincèrement, avec la franchise dont je ne me dépars point, même et surtout pour mes amis, — n'en déplaise à quelques susceptibilités chatouilleuses, — n'enlèvent pas à ce livre son grand mérite. Avant tout, c'est une réalisation. L'auteur y a été au bout de sa volonté et de ses efforts. Il y a dit pleinement et d'une façon précise tout ce qu'il avait à dire. C'est un fait trop rare dans notre littérature belge pour qu'on n'y insiste pas. Nous avons, chez nous, un tas de gaillards qui se croient du génie et qui passent leur temps à annoncer des chefs-d'œuvre qu'on ne voit jamais. Combien il faut leur préférer des écrivains de la nature de M. Paul André qui, sans grand éclat mais avec une volonté patiente et obstinée, accumulent des œuvres d'analyse fouillée et minutieuse qui forceront un jour l'attention du public par la solidité de leur construction, l'accès aisé de leurs détours et le charme, de plus en plus sûr, d'une langue nette et de pensées justes.

\* \*

Il me reste bien peu de place pour parler du livre de M. Georges Rens, mon presque homonyme. *En Amours vers l'amour*, malgré son titre sot, n'est pas une œuvre négligeable. Comme je le disais plus haut, elle s'efforce de donner une sensation directe de la vie et à ce titre elle est digne d'intérêt. C'est l'histoire d'un enfant depuis l'époque de sa puberté, au collège, jusqu'à celle de son mariage. Hugues Drossaerd, interne dans un pensionnat de province, est tourmenté par la sève de la jeunesse. Il aspire, sans les connaître, aux voluptés de l'amour. Un camarade l'initie au vice. Une servante lui révèle le corps féminin. Il attend encore l'initiation complète qui lui vient plus tard, après la délivrance, quand il est étudiant, à Anvers. Alors il se livre tout entier au plaisir. Bientôt le surmenage se fait sentir et, condamné aux phosphates, il est envoyé dans les Ardennes. Sa cure d'air le régénère. Il devient amoureux pour de bon et se marie avec une femme charmante. L'auteur assure qu'ils sont très heureux. Ils auront sans doute beaucoup d'enfants.

J'aime surtout la première partie du livre, celle où l'auteur décrit les angoisses du petit mâle qui s'éveille. Toute cette partie est un pamphlet vigoureux et excellent contre la stupide éducation que nos enfants trouvent au collège et dans la famille. A l'époque de la puberté, le fait capital de la vie d'un jeune homme, c'est le tourment de la chair qui commence à se faire sentir. Les parents et les maîtres ne l'ignorent pas. Pourtant, par un sentiment de pudeur hypocrite, ils feignent d'ignorer ce phénomène. L'enfant est laissé à lui-même, ou plutôt aux conseils vicieux de camarades plus précoces. Quel est le père qui ose avertir son fils

du rôle de ses organes, de la nécessité de les respecter? Quel est le père qui consent aux dérivatifs nécessaires et qui préfère savoir à son fils une maîtresse que de lui soupçonner le plus honteux, le plus malsain des vices?

M. Rens montre aussi avec bonheur la fierté de son héros après son initiation totale à l'amour. Il aurait dû s'arrêter là. L'histoire romanesque qu'il nous raconte ensuite ne nous intéresse plus. A l'inverse de M. Paul André, la langue de M. Rens est trop imagée. Il recherche les mots rares, les adjectifs morbides, les néologismes spéciaux. Mais, s'il y tient absolument, il devrait les rechercher dans le dictionnaire et non dans les livres de M. Georges Eekhoud. Quoi qu'il en soit, ce roman, comme celui de M. Paul André, témoigne d'une inspiration saine et d'une volonté robuste. Tous deux présagent, pour un avenir prochain, des œuvres d'intégrale beauté.

GEORGES RENCY

## THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise des « *Maîtres Chanteurs* ».

L'intérêt de cette reprise résidait dans l'intégralité de l'exécution par l'abandon des coupures traditionnelles aux représentations en langue française. Ceux qui ont pu goûter le charme indicible des auditions de Bayreuth sous la magique direction de Richter considéraient sans crainte l'absence d'amputations arbitraires; les autres ont découvert des pages adorables, et les ennemis de l'œuvre ne l'ont pas trouvée plus longue parce qu'elle était complète.

Cependant, plus on l'étudie, plus on se rend nettement compte que cette production du génie wagnérien est bien celle qui souffre le moins la parole française, tant elle est d'essence, d'allure, d'intimité germaniques. Si vous traversez, le cœur froid, les vieilles rues des vieilles villes de Bavière, si Nuremberg, Rothenburg, Bamberg vous laissent indifférent, si une chope de bière veloutée servie dans la minuscule chambrette de la « *Gastwirthschaft Glöcklein* » de Nuremberg n'éveille pas en vous un fourmillement d'évocations savoureuses d'une tendre bonhomie, vous n'entendrez rien aux *Maîtres Chanteurs*, car Hans Sachs restera pour vous un étranger incompris. Et Sachs, ne l'oubliez pas, est l'âme des *Maîtres Chanteurs*!

M. Albers en a dessiné le type, sinon avec une totale compréhension du caractère libre et naturellement bonhomme, au moins avec une remarquable intelligence de la signification dramatique du rôle. Le détail du monologue du troisième acte, notamment, fut parfait; cette rêverie philosophique, en apparence un peu incohérente, est devenue lumineuse et logique, et bien des spectateurs des mieux informés n'en avaient pas encore saisi avec autant de netteté le sens poétiquement vrai. Il est toujours agréable d'avoir à parler de M. Albers, artiste de haut style, de méthode sûre, de goût sans défaillances. Et quel parfait Dürer, le groupement, au début du troisième acte, de la table, la chaise de bois, la lumière de la fenêtre aux petites vitres soudées, et la tête classique du poète-savetier, rêveuse et grise!

A M. Imbart de la Tour avait été rendu le rôle de Walther de Stolzing, que de fréquentes interprétations lui ont permis d'étudier complètement. Sa jolie voix y fait merveille, de même que sa grande conscience d'artiste, la jeunesse impétueuse de son jeu. Il n'a pas craint de poser en pleine lumière — avec justesse — l'aspect victorieux du héros que la force de l'amour jeune arme contre toutes les haines; et cette préoccupation lui a fait arborer au dernier tableau un costume peut-être trop sensationnel. — Il faut se joindre aux avis unanimes pour exprimer toute l'heureuse impression que nous a laissée l'interprétation par M. Decléry du rôle de Beckmesser. C'était compris avec une jus-

tesse, une mesure, une vigueur de lignes et une autorité auxquelles cet artiste n'a pu jusqu'à ce jour nous accoutumer. Il ne faut pas négliger M. Forgeur, pour lequel les récits de David semblent avoir été écrits, et reconnaître en M<sup>me</sup> Dratz-Barat plus qu'une obligeante pensionnaire remplaçant au dernier moment une débutante jusqu'ici mystérieuse!

M. Sylvain Dupuis a présidé avec science au travail colossal de l'orchestre. Nous avons maintes fois retenu ici les qualités de profond musicien de ce sympathique artiste. Pourquoi faut-il aussi, presque toujours, qu'il faille noter, dans toutes ses interprétations de Wagner, une préoccupation, que l'on finirait par croire obstinée, de hâter, presser, haleter et énerver tous les mouvements qui ne demandent que de la vie rythmée, naturelle et libre? Il est mathématiquement impossible, par exemple, que les trompettes du cortège des corporations ne bafouillent pas déplorablement leur partie, à cette allure galopante que leur impose Dupuis, — de même qu'il était impossible l'an dernier, pour Dalmorès-Siegfried, dans la précipitation inexplicable de l'orchestre, de heurter selon la mesure voulue par Wagner l'enclume que Nothung resuscitée devait fendre.

H. L.

## THÉÂTRE DU PARC

L'« *Irrésolu* », par GEORGES BERR.

Joli vaudeville dont les... tiroirs sont mis en mouvement par les virevoltes d'un jeune homme irrésolu, éminemment influençable. Ces indécisions remplacent avantageusement, comme élément d'action, les imbroglios ordinaires à ces sortes d'œuvres divertissantes. Celle-ci est, de plus, spirituelle souvent, et fine. La présence de l'auteur, incarnant lui-même le personnage principal, donne, semble-t-il, plus de zèle, d'entrain et d'esprit aux autres artistes, qui font de cette étude gentille une chose très amusante.

M. M.

## Cercle artistique de Gand.

M<sup>me</sup> Haut-Geleedts. — M<sup>lle</sup> Mabel Elwes.

Un gentil salonnet, intime et parfumé, vient de s'ouvrir au Cercle artistique. Cette exposition est une révélation à plusieurs points de vue: elle donne un aperçu nouveau sur le talent de telle artiste déjà connue et appréciée, et porte à une notoriété prochaine et légitime des noms dignes d'être retenus.

Dans ce milieu où l'art féminin met du charme et de la discrétion, les fleurs de M<sup>me</sup> Haut-Geleedts jettent une note claire, un souvenir de printemps. *Pivoines blanches*, *Chrysanthèmes*, *Géraniums*, *Lilas et roses*, *Orchidées*, aux tons gais, infiniment variés, forment une symphonie de couleurs habilement nuancées, avec beaucoup de goût et une virtuosité qui n'est pas pour déplaire. Trop de symétrie cependant dans la mise en page: nous aurions aimé voir ces fleurs suivre le caprice de la nature, dans un laisser-aller printanier; on sent la main qui les a disposées; captives dans les vases, elles ont perdu de leur fraîcheur et semblent trop artificielles. L'artiste paraît se préoccuper uniquement du coloris et parvient à des effets d'harmonie chromatique très agréables. Mais plus de souci du dessin ne nuirait pas au relief; il donnerait aux œuvres de M<sup>me</sup> Haut-Geleedts de la vie et du caractère. Hâtons-nous de dire que ses *Orchidées* sont remarquables et annoncent un talent subtil doué de qualités sérieuses et peu ordinaires.

M<sup>lle</sup> Mabel Elwes, une toute jeune artiste, expose des figurines sur ivoire, miniatures exquises qui n'ont rien des fades mignardises auxquelles nous ont habitués les peintres sur ivoire. Ce qui fait l'originalité de ces œuvres, c'est l'absence de maniéré. Elles sont brossées comme des tableaux, très sincèrement œuvrées, avec beau-

coup d'art et d'une conception souvent élevée. Le portrait de *Nelly* est une œuvre complète : traité à la manière de Van Dyck, le buste bien cambré, le visage fier, il révèle une liberté d'allure et de caractère qui est bien anglaise. Les mêmes qualités relèvent *Viola*, le portrait de M<sup>lle</sup> G. V. de S. et une jolie série de portraits d'enfants, pleins de vie et d'expression. *Ruin Sprite*, un visage de rêve, gazé et flou, est d'une très fine poésie; parmi les meilleurs aussi, la *Sorcière*, portrait mutin de jeune fille jouant à la liseuse de pensée : c'est spirituel et ravissant. }

Ces qualités ne se retrouvent guère au même degré dans les aquarelles de M<sup>lle</sup> Elwes. Bien que *A little darling* fasse preuve de métier, le coloris est trop terne et le dessin est parfois incorrect, notamment dans *Vieille Gantoise*; ce qui n'empêche pas le portrait de *Edward G. E.* d'être parfait de coloris et de dessin.

Les œuvres de M<sup>lle</sup> Mabel Elwes la classent parmi les coloristes d'un talent personnel et déjà très affermi. Leur examen mériterait une étude plus complète, mais la place me fait malheureusement défaut.

(A suivre.)

F. V. E

## LA MUSIQUE A PARIS

### Concert de la Société Nationale.

Des trois œuvres inédites exécutées au concert du 23 janvier, une seule, le *Quintette* de M. Grädener, offrait des dimensions de quelque importance. Ce fut loin d'être la plus intéressante. Chacun des cinq mouvements qui la composent sont d'une extrême insignifiance; le scherzo, dont le rythme rappelle celui des boléros de café-concert, est même très commun. L'écriture est correcte, mais dénuée de toute ingéniosité. Tout en souhaitant que la Société Nationale fasse une place de plus en plus large aux œuvres étrangères nouvelles, on peut désirer qu'elle n'en choisisse pas d'aussi inutiles.

Deux mélodies de M. Roger Ducasse, que chanta M<sup>lle</sup> Féart, furent très goûtées. Elles sont écrites avec élégance et m'ont paru offrir des qualités de déclamation intéressantes. Mais elles ne dénotent pas une personnalité bien marquée. Il m'a semblé aussi que des accompagnements de lignes moins précises eussent mieux convenu, peut-être, aux textes que le compositeur emprunta au *Cœur de l'eau* de Rodenbach; on eût souhaité plus de fluidité encore, et des dessins plus estompés. A cette réserve près, j'ai trouvé ces deux pages fort bien venues.

Deux *Noëls* pour l'autobus et piano, de M. Henri Mulet, furent également très bien accueillis; ils sont simples et d'une jolie tenue. Le timbre si admirable du hautbois n'est pas assez employé, à mon avis, dans la musique de chambre moderne, et l'on est bien aise d'avoir à signaler de nouvelles compositions pour cet instrument. M. Gaudart, et au piano M. Villard, exécutèrent fort bien les dits *Noëls*.

*Stamboul*, de M. Pierre de Bréville (dont on applaudit récemment une très belle *Ouverture* d'orchestre aux Concerts Lamoureux), est une œuvre dont il faut louer la grande originalité. Il était difficile d'écrire des impressions d'Orient qui ne fussent pas du tout des pastiches. M. de Bréville a su le faire. Il a su aussi être pittoresque et varié, noter de façon captivante le calme du soir, avec les appels des Muezzins de Sainte-Sophie, ou encore les aspects ensoleillés d'Eyoub, le tumulte de Galata. M<sup>lle</sup> Selva joua l'œuvre tout à fait remarquablement. Pour finir, MM. Ricardo Vinès, Sailler et Liégeois exécutèrent, de façon non moins excellente, le Trio en la mineur d'Edouard Lalo.

M.-D. C.

## NÉCROLOGIE

M. Bordiau.

L'architecte Bordiau, qui vient de mourir à Bruxelles à l'âge de soixante-douze ans, s'occupa beaucoup de la construction de palais d'exposition. On lui doit celui du Cinquantenaire, érigé à Bruxelles en 1880. Il fut chargé aussi de l'exposition d'Amsterdam, ainsi que de celles d'Anvers en 1885 et 1894 et de Bruxelles en 1888 et 1897. C'est à lui qu'on doit la transformation du théâtre de la Monnaie et de la salle des séances du Sénat. Son œuvre maîtresse fut l'aménagement du quartier Nord-Est de Bruxelles. Il était membre de l'Académie royale de Belgique.

## PETITE CHRONIQUE

L'Exposition rétrospective des Peintres impressionnistes qu'ouvrira la *Libre Esthétique* au Musée de Bruxelles à la fin du mois s'annonce comme devant avoir une importance exceptionnelle. Plus de trente collectionneurs parisiens ont mis les plus belles toiles de leurs galeries à la disposition de la direction. Manet sera représenté par une quinzaine d'œuvres, parmi lesquelles plusieurs de celles qui, jadis, firent scandale : *Le Linge*, *La Dame aux éventails*, le *Portrait d'Antonin Proust*, etc.; Renoir, par une douzaine de tableaux au nombre desquels *La Loge à l'Opéra* (Exposition centennale de 1900), les deux *Danses*, les *Baigneuses*, les portraits de M<sup>mes</sup> Charpentier, A. Mithouard, J. Samary, etc.; Claude Monet, par vingt paysages résumant l'ensemble de sa production depuis 1875; Degas, par une quinzaine de peintures à l'huile et de pastels; Pissarro, Guillaumin, Sisley, Berthe Morisot, Mary Cassatt, Cézanne, Gauguin, Van Gogh, Lautrec, par un choix méthodique de leurs œuvres principales.

Les toiles des peintres néo-impressionnistes Seurat, Signac, Van Rysselberghe, Cross, Luce, et celles de MM. Maurice Denis, Vuillard, Roussel, Bonnard, d'Espagnat, André, Valtat et Guérin compléteront l'historique en divulguant l'orientation actuelle de l'art issu des initiateurs de l'Impressionnisme.

L'ouverture de l'exposition des tableaux de MM. Charles Michel et Lucien Frank aura lieu au Cercle artistique et littéraire jeudi prochain, 11 février, à 2 heures.

M<sup>me</sup> Sophie Pir expose une série de ses œuvres depuis hier et jusqu'au 14 courant inclus, à la Galerie des Peintres, rue de Ligne, 43.

En présence du succès considérable de la reprise de *Ces Messieurs* et des demandes qui afflèrent au bureau de location, la direction du théâtre Molière, qui a pu obtenir de M. Germain Coolus l'ajournement de la première d'*Antoinette Sabrier*, a résolu de jouer l'œuvre retentissante d'Ancey jusqu'au 17 février inclusivement. Ce sera ce jour-là sa quatre-vingtième représentation.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours du pianiste De Greef.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, salle Erard, troisième concert Barat avec le concours de M<sup>lle</sup> Carlhant, cantatrice, A. Barat, violoniste, et E. Barat, pianiste. Au programme : Œuvres de Marcel Labey, César Franck, Debussy et L. Mawet.

M<sup>lle</sup> Jeanne Blancard, pianiste, donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Leroy, 6, rue du Grand-Cerf (porte Louise), une séance à deux pianos, avec le concours de M<sup>me</sup> Marguerite Bonheur, pianiste, et de M<sup>lle</sup> Carlhant, cantatrice.

Le troisième concert Ysaye aura lieu dimanche prochain à l'Alhambra, avec le concours du célèbre pianiste Alexandre Siloti, professeur au Conservatoire de Moscou, l'un des plus remarquables musiciens de la jeune école russe.

Le programme du concert est entièrement consacré aux œuvres russes : L'ouverture de *Roustan et Ludmilla* de Glinka, la *Grande Pâque russe* de Rimsky-Korsakoff, la *Suite moyen-âge* de Glazounow, un concerto nouveau pour piano de Rachmaninoff, et des pièces détachées de Liadow, Arensky, Rubinstein et Taneïew.

Une séance musicale consacrée aux œuvres de Guillaume Lekeu aura lieu le 15 courant, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, avec le concours de M<sup>me</sup> J. Bathori, de MM. Geeraert, Chaumont, Van Hout et de M<sup>lle</sup> Kufferath. L'audition sera précédée d'une conférence par M. L. Hennebicq. Au programme : la Sonate pour piano et violon, les Trois mélodies et le Quatuor inachevé. BILLETS chez les éditeurs de musique et, le soir du concert, au contrôle.

Le violoniste Kreisler se fera entendre le 18 février, à la Grande-Harmonie, en un récital consacré en grande partie aux maîtres allemands, français et italiens des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles. Il aura pour partenaire le pianiste Bosquet.

La troisième et dernière séance de sonates d'auteurs modernes belges et français, donnée par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont, aura lieu le vendredi prochain 19, à 8 h. 1/2 du soir, à la salle Erard.

Plusieurs artistes de l'Opéra de Paris et de la Comédie française prêteront leur concours à la soirée qui aura lieu le vendredi 6 février courant à l'Alhambra au bénéfice de l'Œuvre des Logements ouvriers.

On y verra M<sup>lles</sup> Louise et Blanche Mante, premières danseuses de l'Opéra de Paris, dans des divertissements Louis XV et Directoire : Gavotte, menuet, pavane, etc., musique de Lulli, Boccherini, Lacoste et William Marie.

Le programme se compose en outre des *Romanesques*, pièce en trois actes de M. Rostand, et du *Bonhomme jadis* de Mürger, avec M<sup>lle</sup> Marie Muller, M. Dehelly, sociétaires de la Comédie française, et d'autres artistes des théâtres de Paris.

La location est ouverte chez Schott frères, éditeurs de musique, Montagne de la Cour, 56.

Sur l'initiative de M. Camille Tulpinck, secrétaire de l'Exposition des Primitifs flamands à Bruges, une association vient d'être constituée pour la publication des chefs-d'œuvre de l'art flamand. Sous le titre *Les Anciens Arts de la Flandre*, cette société éditera une publication périodique trimestrielle qui formera tous les ans un volume de 200 pages orné de 40 planches.

Le prix d'abonnement annuel est de 52 francs pour la Belgique, de 55 francs pour l'Étranger. Édition de luxe : 100 francs. Adresser les demandes à la Librairie d'Art décoratif et industriel, Vromant et C<sup>ie</sup>, 3, rue de la Chapelle, Bruxelles.

M. de Curel, qui n'a rien donné depuis la *Fille sauvage*, a lu ces jours-ci à M. Antoine une pièce en trois actes qu'il a tirée de l'*Amour brodé*. On se souvient peut-être de cette comédie curieuse, imparfaite et passionnante, qui fut jouée, il y a dix ans environ, au Théâtre-Français. Elle traitait de l'impossibilité d'être sincère en amour ; quelques maladresses de métier compromirent le succès de la pièce. Aujourd'hui, assagi et résigné, M. de Curel a supprimé de sa comédie les passages dangereux, et ce « nouvel état » de l'*Amour brodé* est, paraît-il, parfait.

La place des Vosges, dont le charme évocateur a été si vivement senti par les poètes et les romanciers de l'école romantique, leur sera bientôt une manière de Panthéon. On y a consacré la gloire de Victor Hugo ; on parle d'y commémorer le souvenir de Th. Gautier ; on a décidé d'y honorer la mémoire de G. Sand.

Vers la fin de juin ou le commencement de juillet — la date n'est pas encore précise — on y dressera une statue de la célèbre romancière. On sait qu'elle est née en 1804, et c'est donc son centenaire que l'on va fêter.

M. Paul Meurice, qui est l'organisateur de ce centenaire, a chargé le sculpteur Sicard de créer l'œuvre qui doit perpétuer les traits de G. Sand.

Sans reposer sur un piédestal, à une faible hauteur du sol, G. Sand, dont la figure jeune et belle est pensive sous les sévères bandeaux de la chevelure, est nonchalamment étendue, appuyée de la main droite sur le socle même et tenant dans la main gauche quelques feuilles et un crayon : tel est le monument dont on verra le plâtre au prochain Salon. Le marbre ne sera, en effet, exécuté que postérieurement.

On lit dans les journaux de Paris :

« M. Alfred Bruneau vient de prier M. Albert Carré de le relayer de ses fonctions de chef d'orchestre au 30 juin prochain, afin de permettre au directeur de l'Opéra-Comique de représenter, dans le courant de la saison prochaine, son opéra nouveau, intitulé *L'Enfant Roi*, dont le livret est de Zola. »

Qu'est-ce à dire ? Et serait-il interdit au directeur de l'Opéra-Comique de représenter une œuvre de son chef d'orchestre ? N'a-t-on pas joué la *Basoche* depuis que M. Messager est directeur de la musique au même théâtre ? Mystère et administration.

## AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### PINCE-NEZ ET LUNETTES

pour les vues les plus difficiles.

VÉRITABLE CRISTAL  
DE ROCHE

5 fr.

**MAISON HARTMANN**  
INGÉNIEUR-OPTICIEN  
MAISON DE VENTE  
23, rue de la Putterie  
BRUXELLES

### PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

### BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Hubert Krains. *A propos de son nouveau roman « Le Pain noir »* (GEORGES ERKHOU). — Une lettre inédite de Manet. *Le Portrait d'Antonin Proust*. — Chronique artistique *Le Cercle « Pour l'Art »*. M. N. Van den Eeden. MM. Ch. Michel et L. Frank (O. M.). — Au pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE). — Chronique musicale (O. M. et Ch. V.). — Publications d'art. *L'Art flamand et hollandais*. — Au « Foyer intellectuel » (Ch. V.). — La Musique à Namur. H. Balthasar-Florence (G. R.). — Au Cercle artistique de Gand. M<sup>lles</sup> M.-A. Tibbaut et Valentine Dumont (F. V. E.). — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. C.). — Memento des Expositions — Petite Chronique

## HUBERT KRAINS

A propos de son nouveau roman « Le Pain noir » (1).

Dans la légion des gens de lettres belges Hubert Krains tient un rang considérable. Il y a longtemps qu'il a mérité l'estime et l'admiration de ses pairs aussi bien par ses œuvres de critique que par ses romans et ses contes. Écrivain probe et consciencieux, observateur

(1) Un beau volume in-18 (fr. 3-50), édité par le *Mercur de France*, 26, rue de Condé, Paris.

profond et pénétrant, son style, du meilleur aloi, ferme et nerveux, reflète la droiture et la solidité de son caractère.

Comme romancier, Krains s'est surtout attaché à découvrir la signification des vies et des ambiances indifférentes. Il a raconté les existences médiocres et les milieux dépourvus de pittoresque. Il est le dramatisse des réalités précaires et des banalités quotidiennes. Ses personnages n'ont rien de commun avec ceux que l'on appelle des héros, et leurs odyssées sont dépourvues de tout geste épique. Il pousse même l'horreur du truquage jusqu'à se garder des sujets qui prêtent trop. Ses livres ne se passent ni dans l'aristocratie, ni dans les bas-fonds; ni chez les bourgeois opulents, ni chez les miséreux et les criminels; ni chez cette élite d'esthètes et d'intellectuels dont la littérature dite symboliste fit une si grande consommation. Mais à force de conscience et d'acuité psychologique servies par un métier tenace et d'une rare sûreté, Hubert Krains dégage le frisson pathétique des circonstances et des conditions qui semblent en contenir le moins. Les personnages des *Bons Parents*, des *Histoires lunatiques*, des *Amours rustiques*, du *Pain noir* représentent, à de rares exceptions près, des paysans de ressources minimes mais suffisantes, d'intelligence et de sensibilité bornées. Le conteur les mettra aux prises non pas avec des péripéties grandioses, mais avec les tracasseries et les vexations. Ils seront victimes d'une guigne bourgeoise plutôt que de la fatalité tragique. Ils ne seront pas foudroyés par l'orage, mais minés et ruinés par de sournoises intempéries.

Sous ce rapport M. Krains appartient à cette école de réalistes intègres, de passion contenue jusqu'à en paraître impassibles, dont Flaubert fut peut-être la plus haute expression et dont *Un cœur simple* demeure le chef-d'œuvre. Par la façon dont il présentera ses personnages vulgaires et obscurs il les rendra aussi intéressants que des créatures d'élite et de lumière. Il leur communiquera une vie intense et même touchante, voire sublime. Il tirera parti d'une aventure qu'un écrivain superficiel aurait rebulée comme trop ingrate, trop mesquine et trop antipathique.

Vous est-il arrivé de devoir passer une couple d'heures dans quelque bourgade provinciale, dans quelque trou sans commerce, sans industrie, sans monuments, sans aucune de ces curiosités que les guides renseignent aux touristes, dans une de ces localités qui n'auront pas plus d'avenir qu'elles n'eurent de passé, si mornes et si maussades qu'elles ne semblent même pas avoir de présent? Les maisons n'ont guère d'architecture, les visages de physionomie; les femmes manquent de charme, les enfants d'espièglerie. Tout respire l'ennui et le marasme. Après avoir erré lamentablement dans la Grand'Rue et ses ruelles affluentes sans rencontrer ne fût-ce qu'une vitrine, qu'une enseigne, qu'un nom suggestif, de guerre lasse vous vous décidez à aller attendre l'heure du train libérateur dans le cabaret proche de la gare. Ce qu'on vous y fait boire n'est ni bon ni mauvais; cela n'a pas de saveur, c'est insipide comme l'endroit même et ses naturels. Non, rien n'existe, n'arrive, ne marque dans cet étouffoir!

Erreur. C'est que vous ne savez pas voir.

Il suffira d'un artiste pour faire de l'humanité avec ces larves et du drame avec cet ennui. On croyait autrefois dans les campagnes que certain baguette de coudrier aux mains d'un berger lui faisait découvrir des sources vives sous les sables les plus arides. Le porte-plume de M. Krains est sans doute en bois de coudrier.

Son dernier livre, *Le Pain noir*, répond parfaitement à son titre. Les aubergistes Leduc, après avoir mangé quelque temps le pain blanc d'une aisance relative, en sont réduits à se nourrir d'un pain de plus en plus noir jusqu'à ce que l'implacable déveine finit par leur faire passer le goût de n'importe quel pain. Leur guignon a commencé par l'inconduite de leur sacripant de fils; pour lui épargner la prison il leur a fallu se saigner de 4,000 francs et hypothéquer leur auberge. Le chemin de fer détourne le trafic de la grande route et achève de les ruiner. L'homme néglige ses affaires et se laisse aller à la dérive; la femme, mieux trempée, lutte et résiste de son mieux à la malchance; mais elle devient folle, on l'enferme, elle meurt et son mari se tue. Voilà le thème sur lequel M. Krains a bâti un livre d'une irréprochable et fière tenue, un livre qui s'impose à l'admiration de tous les lettrés. On dirait d'un tableau

de ces petits maîtres hollandais, dessinateurs intègres, magiciens de la couleur, qui mettent, eux aussi, leur coquetterie à ne peindre que des intérieurs dénués de tout romantisme et des physionomies privées de tout accent, voire des *natures mortes* auxquelles leur art prête une lumière, un relief, un accent, une vie intense. Encore M. Krains ne prodigue-t-il point la couleur et ne recourt-il le plus souvent qu'à des oppositions de lumières et d'ombres. Mais quelles ombres, quels noirs! Je n'en connais de ce prestige que dans les caux-fortes d'un Goya ou mieux dans les poignantes lithographies d'un Honoré Daumier, auquel Krains s'apparente par son observation acide vaguement sardonique; par je ne sais quelle tristesse recuite et quelle ironie concentrée. On dirait de ces barres de fer exposées à la gelée et dont le contact produit la sensation d'une brûlure.

GEORGES EEKHOUD

## Une Lettre inédite de Manet.

### Le Portrait d'Antonin Proust.

M. Antonin Proust, ancien ministre des Beaux-Arts, veut bien nous autoriser à publier une lettre qu'il a reçue de Manet à l'époque où celui-ci exposa au Salon de Paris (1880) le fameux portrait qu'on reverra prochainement à l'Exposition des peintres impressionnistes organisée par la *Libre Esthétique*. Ce document, d'un réel intérêt, est demeuré jusqu'ici inédit.

A mon ami ANTONIN PROUST, 77. rue d'Amsterdam, Paris.

Voici, mon cher ami, trois semaines que ton portrait est au Salon. Mal exposé, sur un pan coupé près d'une porte, et encore plus mal jugé. Mais c'est mon lot d'être vilipendé et je prends la chose avec philosophie. On ne saurait cependant croire, mon cher ami, combien il est malaisé de camper une figure seule sur une toile et de concentrer sur cette seule et unique figure tout l'intérêt, sans qu'elle cesse d'être vivante et pleine. Faire deux figures qui puisent leur attraction dans la dualité des personnages est à côté de cela un jeu d'enfant. Ah! le portrait au chapeau, où tout, disait-on, était bleu! Eh bien, je les attends. Je ne verrai pas cela, moi. Mais après moi, on reconnaîtra que j'ai vu juste et pensé juste. Ton portrait est une œuvre sincère par excellence. Je me souviens comme si c'était hier de la façon rapide et sommaire dont j'ai traité le gant de la main dégantée. Et quand tu m'as dit, à ce moment: « Je t'en prie, pas un trait de plus », je sentais que nous étions si pleinement d'accord que je n'ai pu résister au désir de t'embrasser. Ah! pourvu que plus tard on n'ait pas la fantaisie de coller ce portrait dans une collection publique! J'ai toujours eu en horreur cette manie d'entasser les œuvres d'art sans laisser de jour entre les cadres, comme on met les dernières nouveautés sur les rayons des magasins à la mode. Enfin, qui vivra verra. A la fortune du destin.

A toi.

ED. MANET

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le Cercle « Pour l'Art ». — M. N. Van den Eeden.  
MM. Ch. Michel et L. Franck.

Le Cercle *Pour l'Art* a, depuis un mois, tenu au Musée ses assises annuelles. A défaut d'œuvres sensationnelles, ses membres ont réuni un ensemble de peintures et de sculptures des plus honorables, témoignant un probe effort et un travail persévérant.

On ne peut, vraiment, exiger davantage d'une exposition de Cercle, dont l'intérêt, forcément circonscrit dans des limites étroites, demeure d'une année à l'autre à peu près identique. A deux exceptions près, les exposants sont les mêmes; favorablement appréciés pour la plupart, ils apportent, à défaut d'imprévu, la confirmation d'un talent solide et personnel.

C'est le cas pour M. Laermans, toujours puissant et émouvant dans ses études de paysans et d'ouvriers faméliques. Son *Vaincu* est particulièrement tragique, de même que ses dessins rehaussés *La Prière des humbles* et *L'Aveugle*.

C'est le cas aussi pour M. Alfred Verhaeren, dont le coloris robuste et les harmonies sonores donnent à ses intérieurs, accessoires et natures-mortes un si savoureux attrait; pour M. René Janssens, qui perpétue, avec une vision individuelle et comme adoucie, l'art d'intimité et de recueillement illustré par Henri De Braekeleer; pour M. Coppens, qui affirme une volonté et une sincérité louables dans ses sites des Flandres, traités avec amour; pour M. Amédée Lynen, illustrateur charmant, évocateur subtil des époques abolies en ces compositions fantaisistes: *Les Soldards*, *Les Malintentionnés*, *Le Jour du grand marché*, etc.

Quelques peintures décoratives affirment, chez certains membres du Cercle, de nobles ambitions. M. Emile Fabry se montre particulièrement heureux dans les compositions allégoriques, d'un style ample et soutenu, qu'il a exécutées pour le villa de M. Wolfers. M. Ciamberlani expose un projet, en grisaille, d'un *Hymne à la beauté des choses*, d'une beauté grave. M. Ottevaere une série de compositions auxquelles nous préférons les calmes nocturnes, de dimensions plus restreintes, par lesquels il exprime le silence et la poésie des parcs.

M. Firmin Baes s'affirme dessinateur habile et observateur aigu, encore que l'influence de Léon Frédéric continue à peser lourdement sur lui. A citer encore MM. Viérin, Hamesse, Dardenne, Dehaspe, — celui-ci orienté vers l'art minutieux et froid des paysagistes d'il y a soixante ans, — M<sup>me</sup> Lacroix, M. Colmant dont, en particulier, le dessin *Les Raisins* a belle allure.

Victor Rousseau domine, par le charme de ses petits groupes où la grâce italienne s'unit à un sentiment classique de la forme, la section de sculpture. On a particulièrement loué dans son envoi, et avec raison, son buste de Constantin Meunier, qui incarne toute la pitié, la bonté et la tristesse émue qui inspirent l'illustre auteur du *Monument au Travail*. MM. Braecke et Bonquet complètent, avec un nouveau venu, M. Sprimont, l'appoint sculptural.

Quant à M. H. Luns, dont un envoi au Salon triennal et une exposition au Cercle artistique ont déjà fait connaître la signature, nous avouons ne goûter que médiocrement son art artificiel, archaïque et académique. Son *Walhall* manque essentiellement de noblesse, et la composition n'en est guère plus alléchante que le coloris, terriblement vulgaire et saucé. La pauvre et grelottante

Freya aura fort à faire pour rendre aux dieux qui l'ont arrachée aux géants la jeunesse et la beauté dont les a dépouillés un artiste plus implacable que Fafner et Fasolt réunis.

\*\*\*

M. N. Van den Eeden est en progrès. Sa palette s'est affinée et éclaircie. Sa main a des souplesses déliées qu'on ne lui soupçonnait pas. Parmi les quelque vingt-cinq toiles qu'il exposa, la semaine dernière, au Cercle artistique, le *Portrait du statuaire Leroy* a été surtout apprécié. L'œuvre, très sobre de couleur et de lignes, vit d'une vie intense. Les yeux en vrille du modèle brillent dans un visage expressif, librement peint sans trucs ni faux-fuyants.

Les intérieurs d'églises aux vitraux multicolores, aux chaires ouvragées comme des orfèvreries, séduisent surtout l'artiste, qui a élargi son champ d'études en s'attaquant avec une belle vaillance à la figure en plein air. Il y a, dans ces recherches, des réussites et des échecs; mais il faut louer l'effort du peintre à accorder harmonieusement avec le décor les personnages qui s'y meuvent, à exprimer autour de ceux-ci l'air et l'espace.

\*\*\*

Aujourd'hui, ce sont MM. Ch. Michel et L. Frank qui exposent de concert. Le premier incarne deux personnalités distinctes: un illustrateur extrêmement habile qui traite avec une désinvolte virtuosité la figure féminine surprise en des atours élégants, dans des intérieurs *modern style*; art un peu superficiel, mondain et snob. A côté de l'illustrateur, il y a en M. Michel un peintre qui s'affirme peu à peu et dont deux toiles l'une intitulée *Les Capucines*, l'autre, hors catalogue, figurant un intérieur dans lequel une jeune femme est assise au piano, révèlent l'œil sensible et pénétrant. Il y a dans ces deux pages — les meilleures du Salonnet avec un aimable portrait d'enfant au berceau — de jolies qualités d'atmosphère, des harmonies subtiles et un sens exact des valeurs. Nul doute que dans cette voie nouvelle l'artiste réalise des œuvres définitives.

Le paysagiste Lucien Frank aligne, en face des tableaux et dessins de M. Michel, une douzaine de toiles fougueusement brossées, d'un caractère synthétique qui évoque certaines impressions de Vogels et de Jacob Maris. Le peintre dramatise l'avenue Louise, héroïse le boulevard du Régent. Mais en dépit de cette grandiloquence, il y a dans ces tumultueuses improvisations un sentiment harmonieux de la couleur. Telle vision de crépuscule, de vent dans les arbres, de soleil couchant est d'un peintre observateur et profond.

O. M.

---

### Au Pays de la critique musicale.

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 11 février 1904.

MON CHER AMI,

Au cours d'un récent article, j'essayais d'expliquer l'antipathie que certaine critique allemande manifeste à l'égard de la musique française contemporaine, et, à cette occasion, je signalais quelques appréciations plutôt singulières parues dans les publications d'outre-Rhin.

Mes réflexions ont provoqué chez M. Alphonse Van Ryn, que je ne connais pas et que je n'ai jamais attaqué personnellement, un accès d'indignation assez comique, qui se traduit par de lourdes invectives à mon adresse. Je relève, en effet, dans ce qu'il considère comme une réfutation de mes dires, les mots : divagations et mauvaise foi. Ce sont là des termes un peu en dehors des habitudes de la politesse courante.

Dans ces conditions, vous ne serez pas surpris que je me refuse à suivre ce peu courtois contradicteur sur le terrain sur lequel il s'est placé, et que je juge inutile d'entamer avec lui quelque discussion que ce soit.

Croyez, etc.

L. DE LA LAURENCIE

## CHRONIQUE MUSICALE

Le pianiste De Greef a remporté dimanche dernier, au Concert populaire, l'un des plus beaux succès de sa carrière. Deux concertos, l'un de Mozart, l'autre de Saint-Saëns, lui ont fourni l'occasion de déployer, avec une virtuosité égale, les qualités les plus dissemblables de compréhension et d'expression. L'intimité, la grâce et la spirituelle frivolité de l'un, l'atmosphère orientale et les évocations pittoresques de l'autre trouvèrent tour à tour dans le brillant pianiste un interprète accompli qui ne laissa aucun détail dans l'ombre, tout en donnant à chacune des œuvres exécutées son caractère synthétique. Rappelé à plusieurs reprises, M. De Greef ajouta au programme deux pièces de Scarlatti qui faillirent être bissées à leur tour... Le programme symphonique comprenait les *Variations* de Brahms sur un thème de Haydn, composition un peu grise et d'une forme scolastique assez sèche, le poème *Tod und Verklärung*, l'un des meilleurs de Richard Strauss, analysé ici même à plusieurs reprises, et la première rhapsodie de Liszt, le tout sous la ferme et précise direction de Sylvain Dupuis.

Celui-ci compte mettre à l'étude, pour son prochain concert (20 mars), la symphonie en *ut* mineur de Paul Dukas, l'une des partitions les plus belles de l'école française actuelle. Cette symphonie n'a jamais été jouée en Belgique.

\* \*

La veille du concert populaire, le Cercle artistique avait offert à ses membres le régal d'une soirée dans laquelle on eut la joie de revoir et d'applaudir Eugène Ysaye entouré de l'élite de ses disciples : Crickboom, Ten Have, Deru, violons expressifs et charmeurs qui, par leur technique sûre et leur sentiment pénétrant, proclament la supériorité d'une Ecole qui a formé toute une génération de virtuoses. Ah ! la grande et noble impression ! Ysaye s'est surpassé. Jamais il ne parut plus jeune, plus tendre, plus passionné ; et rarement son archet eut plus de puissance et d'ampleur. Händel, Bach, Vivaldi furent évoqués tour à tour en des œuvres pour deux et pour trois violons ; puis ce fut, avec la collaboration de MM. Van Hout, Baroen et Doehaerd, l'interprétation de l'octuor de Svendsen, un peu improvisée, à la vérité, mais si juvénile, si emportée, si joyeuse et allègre !

La salle faillit écrouler sous les bravos.

\* \*

M. Crickboom a brillamment inauguré, avant-hier, la série de ses concerts. Programme sévère, exclusivement consacré à J.-S. Bach, dont l'excellent violoniste a exécuté avec autant de pureté et de sentiment que de style la Sonate en *mi* avec piano, la Sonate en *sol* pour violon seul et le Concerto en *la* mineur pour violon et orchestre, — celui-ci sous la direction d'Eugène Ysaye.

M. Crickboom, qui nous revient en possession d'un talent mûri et d'une technique impeccable, avait pour partenaire M. Jean du

Chastain, qui après avoir accompagné avec beaucoup de discrétion la Sonate, a déployé dans la *Fantaisie chromatique et Fugue* et dans la transcription de la *Toccata* pour orgue, ajoutée au programme, de hautes qualités de virtuose et de musicien. Clarté d'exposition, puissance de son et délicatesse de toucher, le jeune pianiste réunit avec bonheur ces qualités essentielles, qui furent unanimement appréciées.

Le beau contralto de M<sup>me</sup> Maria Gay a mis en valeur deux airs de l'Oratorio de Noël et une page tirée de la cantate *La Cloche des agonisants*, admirablement chantée.

\* \*

M. Engel et M<sup>me</sup> Bathori inaugureront le mercredi 24 courant la seconde série de leurs intéressantes séances. L'audition sera consacrée aux œuvres vocales de Paul et Lucien Hillemacher. Elle aura lieu à 4 heures, à la Grande-Harmonie.

O. M.

\* \*

Séance intéressante que celle donnée jeudi, à la salle Leroy, par M<sup>lle</sup> J. Blancard, avec le concours de M<sup>me</sup> M. Bonheur et de M<sup>lle</sup> Carlhant : intéressante parce qu'organisée uniquement par des femmes, tout d'abord élégantes, et jolies... ensuite artistes. « Ensuite », disons-nous, car il faut reconnaître que Mozart, Brahms, Schumann, l'inévitable Saint-Saëns, Wagner et M. Rabaud pâlisent un peu auprès des atours délicieux des trois exécutantes et des fleurs aux parfums exquis qui leur furent prodiguées...

M<sup>lle</sup> Carlhant nous a fait meilleure impression que précédemment. Des deux curieuses mélodies de Wagner : *Dans la serre* et *Souffrances*, elle a donné une interprétation sobre et bien dans la note un peu nostalgique qu'elles comportent. Mais comme ce serait mieux si la jolie cantatrice n'avait pas une émission de voix aussi déplorable !

M<sup>lle</sup> Blancard et M<sup>me</sup> Bonheur ont joué plusieurs œuvres pour deux pianos. Seules, la Sonate en *ré* de Mozart, et les *Variations sur un thème de Beethoven* de Saint-Saëns valaient la peine d'être entendues dans une séance aussi brillante.

Ces variations de Saint-Saëns sont vraiment surprenantes par leur technique et leurs trouvailles et leur auteur est bien de ceux qui, comme Mendelssohn, donnent l'illusion du génie à force de savoir et de probité artistique.

Les exécutions ont été bonnes ; parfois certaines duretés, un manque de gradations, de trop forts et d'inutiles contrastes...

Ch. V.

## Publications d'art.

### L'Art flamand et hollandais(1).

Nous avons eu l'occasion de signaler à plusieurs reprises la belle revue *Onze Kunst*, publiée en néerlandais avec traduction française. L'éditeur a eu l'excellente idée de transformer cette édition à deux textes en une édition exclusivement française, qui paraîtra dorénavant sous le titre : *L'Art flamand et hollandais*.

Le premier numéro est presque entièrement consacré à une très intéressante étude de M. Mesnil sur les rapports entre la peinture italienne et la peinture néerlandaise à l'époque de la Renaissance, étude illustrée de magnifiques reproductions de chefs-d'œuvre flamands et italiens. Dans les *Chroniques mensuelles* figurent des reproductions d'œuvres de deux jeunes artistes belges : J. Merckaert et Martin Melsen.

(1) Revue mensuelle illustrée. J.-E. Buschmann, Anvers ; V. Harvard et C<sup>ie</sup>, Paris.

## AU « FOYER INTELLECTUEL »

Il est intéressant de faire de temps en temps de petites incursions dans les universités populaires de Bruxelles et des faubourgs et de voir ce qui s'y réalise au point de vue artistique et spécialement en matière musicale.

Au *Foyer intellectuel*, université populaire de Saint-Gilles, il s'est fait, notamment, de fort bonnes choses ces temps derniers.

La veille de la Noël, c'était M. Moulart, le consciencieux pianiste, qui donnait avec le concours du charmant baryton Léopold Bracony une séance très instructive de *Lieder* des maîtres classiques.

C'était, le 14 janvier, M. Herman Teirlinck, le jeune et si original littérateur flamand, qui faisait une fort jolie conférence sur Schubert, avec illustrations musicales excellemment mises en valeur par M<sup>lles</sup> Teirlinck et Desmaisons et par M. Surlemont.

Enfin, c'était, pour terminer janvier, notre confrère *Le Thyrsé* qui organisait, de commun accord avec le Foyer intellectuel, une séance consacrée aux œuvres du compositeur Henry Henge.

Curieuse séance, qui a révélé en M. Henge un artiste animé des intentions les plus pures, les plus naïves, mais chez qui la réalisation ne paraît pas être en harmonie avec ce qu'on pourrait attendre de son tempérament assurément sensible. Il y a chez lui comme une impuissance d'exprimer avec solidité, avec franchise, avec cet équilibre qui fait les belles œuvres, les conceptions pourtant élevées de son esprit. Son *Chant funèbre à Beethoven* montre bien ce manque de proportion entre la hauteur de la pensée et la réalisation musicale.

Ce qui nous a paru le plus digne d'attention parmi les œuvres exécutées, ce sont les *Barcarolles* pour piano ; elles ont de la délicatesse, et sont d'un joli dessin, mais il leur manque de fortes tonalités qui leur enlèveraient leur allure sèche et un peu anémique. Le *Poème* pour trio de harpe chromatique, violon et violoncelle décèle un sentiment juste des ressources que peut donner la combinaison des cordes et offre une ligne mélodique plus personnelle et plus ferme que les autres morceaux.

De bons artistes, M<sup>lle</sup> Tayenne, MM. Risler, Lambert et Köller, ont mis tous leurs soins à interpréter les œuvres de M. Henge.

CH. V.

## LA MUSIQUE A NAMUR

H. Balthasar-Florence.

Namur est certes l'une des plus jolies villes de Belgique, mais, au point de vue artistique, c'est une lamentable Béotie. Tous les cercles d'art qu'on a voulu y fonder sont morts prématurément. Seul le Cercle musical, dont on fêtait la semaine passée le jubilé, est parvenu à durer vingt ans. Quel prodige de dévouement inlassable et obstiné il a fallu pour obtenir pareil résultat, le savent tous ceux qui connaissent Namur et ses habitants. L'homme qui a réussi pendant vingt ans à maintenir en vie un organisme aussi étranger au milieu où il s'implante, mérite l'admiration et le respect des artistes. Quand cet homme, en outre, est un créateur fécond, un musicien d'un talent grave et savant, il mérite aussi les palmes d'une grande consécration publique. Cette consécration, avec son accompagnement ordinaire de discours, de fleurs et — ce qui vaut mieux — d'un superbe bronze de Rousseau, le directeur fondateur du Cercle musical, Henri Balthasar-Florence, l'a obtenue le 6 février dernier, au théâtre de Namur, à l'occasion d'un festival consacré tout entier à ses œuvres. Devant une salle splendide, fleurie du haut en bas d'épaules nues et de toilettes claires, le maître a dirigé lui-même une exécution impeccable par la symphonie du Cercle et la chorale les Bardes de la Meuse, des morceaux capitaux dus à sa plume vigoureuse. On a admiré surtout son *Concerto pathétique* pour violon, joué par sa fille, M<sup>me</sup> Van den Eden-Balthasar, avec un art exquis ; son ode symphonique

*Jéhovah*, sa mélodie *Aimer* pour ténor et violon avec orchestre et chœur, et sa grande *Cantate jubilatoire*, qui a enthousiasmé la salle. M<sup>lle</sup> Vercauteren, soprano du Conservatoire de Liège, et le ténor Audisio prétaient leur concours à cette intéressante soirée.

G. R.

## Au Cercle artistique de Gand.

M<sup>lles</sup> M.-A. Tibbaut et Valentine Dumont.

On admire avec raison les aquarelles de M<sup>lle</sup> M.-A. Tibbaut. Les récentes expositions triennales nous avaient déjà donné l'occasion d'applaudir à son art consciencieux, aisé et marqué d'une grâce féminine qui en achève le charme captivant. Ces œuvres semblent conçues dans le calme d'une âme très amoureuse de la nature. *Matin d'été*, la *Chaumière bleue*, *Ruelle ensoleillée* et tant d'autres pages reposantes chantent la lumière baignant la glèbe au renouveau, les vieilles demeures assoupies, les sables hérissés d'oyas, et ces intérieurs de béguinages dont l'artiste excelle à décrire la mystique atmosphère. Tout est reposé, pacifique et taciturne. On cherche en vain une note discordante ; l'impression est néanmoins pleine d'inattendus, tant il y a d'analyse fine dans ces paysages que M<sup>lle</sup> Tibbaut semble avoir peints d'une main pieuse et recueillie. Certains détails un peu poussés révèlent une tendance à la minutie dont l'artiste ne perdrait rien à se défaire. Il faut citer encore la *Cour des Prébendiers*, d'un effet très original, et des faïences portant des scènes de béguinages ; enfin, une *Tête de fantaisie* de facture remarquable.

M<sup>lle</sup> Valentine Dumont nous présente des *Anes de David*, de vrais portraits d'ânes, des têtes de chiens et de chats et des vaches. Sans nous laisser aller à dicter à l'artiste des règles relatives au choix des sujets, il nous faut regretter cependant de voir M<sup>lle</sup> Dumont consacrer son talent très estimable à l'étude peu intéressante de ces baudets et de ces toutous. Ces œuvres se recommandent, d'ailleurs, par un dessin ferme et de sérieuses qualités de coloris. La *Hert de Mercancy*, une toile pittoresque et très vivante, accuse du métier et une grande habileté de mise en page. M<sup>lle</sup> Dumont peut être rangée, dès maintenant, parmi nos animaliers de talent.

F. V. E.

## LA MUSIQUE A PARIS

Concert de la Société Nationale.

A chaque concert de cette saison figure une des œuvres les plus importantes dont la Société, jadis, avait donné la première audition. Cette manière de faire est doublement heureuse, car elle permet de constater l'importance des manifestations artistiques dues à cette « Nationale » parfois décriée, et, en même temps, aux nouveaux auditeurs, de connaître des œuvres trop rarement exécutées, par exemple cette ravissante *Légende de Sainte-Cécile* d'Ernest Chausson qui offrait presque l'attrait d'une nouveauté pour la plus grande partie du public. Elle fut interprétée de façon excellente par M<sup>me</sup> Jane Bathori et les chœurs d'élèves de M<sup>me</sup> Roger.

M. Joseph Bonnet exécuta, à l'orgue, des pièces de M. Charles Tournemire que j'ai infiniment goûtées. Les deux premières surtout, une *Pièce symphonique* d'une exquise couleur fine et pourtant grave, très mélodique, pleine de recherches de registration intéressantes, et un *Adagio*, parfois menu peut-être, mais du même coloris séduisant, me plurent sans réserve. Peut-être ai-je moins apprécié *l'Ite missa est*, trop gaiment tumultueux, mais joliment traité aussi.

Je ne crois pas que la volonté manifeste d'être aussi simple, aussi uni que possible, ait bien servi M. de Wailly, dont la *Sonate* de piano et de violon, dépourvue des recherches de rythme et de

sonorités qu'on avait pu constater dans la *Symphonie* exécutée l'an dernier, m'a paru un peu grise.

Gris aussi le *Trio* de M. Caëtani, œuvre sérieuse, trop touffue peut-être, que j'aurais d'ailleurs besoin de connaître mieux avant de porter sur elle un jugement assuré.

L'auteur est assurément de la race des laborieux; il ne faut point parler avec trop de précipitation des œuvres qu'il produit, et qui me semblent, d'ailleurs, loin d'être inintéressantes.

M.-D. C.

## Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, 25 mars; envois directs, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : M. N. Bauwin, président du Comité exécutif, Arras.

BRUXELLES. — *La Libre Esthétique*. Exposition rétrospective des Peintres impressionnistes (Musée royal). 25 février-29 mars. Renseignements : Direction de la Libre Esthétique, 27, rue du Berger, Bruxelles.

CANNES. — *Association des Beaux-Arts*. 1<sup>er</sup> mars-10 avril 1904. Par invitation. Deux œuvres par exposant. Transport gratuit (petite vitesse) sur le territoire français. Dépôt 10-15 février. Commission sur les ventes : 10 p. c.

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1<sup>er</sup> juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc, 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril. *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1<sup>er</sup> avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*) 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1<sup>er</sup>-2 avril. *Sculpture, architecture, objets d'art*, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — *Salon des Indépendants* (Serres du cours la Reine). Ouverture : 20 février.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale) 1<sup>er</sup> avril-31 juillet. Renseignements : M. Bouchot, à la Bibliothèque nationale, Paris.

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Délai d'envoi : 1<sup>er</sup>-20 mars. Renseignements : M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (X<sup>Ve</sup>).

TUNIS. — *Société tunisienne des Amis des Arts*. 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.

## PETITE CHRONIQUE

Au cours de l'exposition qu'elle ouvrira à la fin du mois, la *Libre Esthétique* résumera, en quatre concerts, l'histoire de la musique de chambre qui se développa en France, depuis un quart de siècle, parallèlement à l'Art impressionniste.

Ces auditions, qui auront lieu tous les mardis de mars, à 2 h. 1/2 précises, auront pour principaux interprètes M. Vincent d'Indy, M<sup>lles</sup> Blanche Selva et Marthe Devos, MM. S. Austin, C. Bosquet, E. Chaumont, M. Crickboom, R. Vinès, etc. Des œuvres de G. Bizet, A. de Castillon, C. Franck, H. Duparc, V. d'Indy, E. Chabrier, E. Chausson, P. de Bréville, G. Faure, Ch. Bordes

et G. Lekeu composeront avec celles de MM. Debussy, Magnard, Ropartz, Coindreau, Ravel, Février, Th. Ysaye, Saint-Requier, Jongen, de Séverac, etc. des programmes chronologiques et homogènes.

Tous les vendredis, à la même heure, des conférenciers analyseront respectivement l'évolution actuelle de la Peinture, de la Poésie, de la Musique et du Théâtre.

Afin de permettre aux artistes, amateurs et collectionneurs parisiens qu'attirera à Bruxelles, le 25 courant, l'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique*, d'entendre le *Roi Arthus*, la direction de la Monnaie a fixé à cette date la onzième représentation du beau drame d'Ernest Chausson, retardée par une indisposition de M. Dalmorès.

M<sup>lle</sup> Foreau a fait jeudi dernier ses débuts dans le rôle d'Eva des *Maîtres Chanteurs*. Elle a plu beaucoup par le charme d'une voix égale et bien timbrée, par l'intelligence de son jeu et la distinction de sa personne. Elle a fait ressortir à merveille l'ingénuité et la grâce de ce rôle charmant, qui lui a valu un succès flatteur. Son professeur, M. Isnardon, assistait à la représentation et a recueilli une bonne part des félicitations adressées à sa jeune élève.

Les prochaines représentations des *Maîtres Chanteurs*, dont l'exécution intégrale et l'excellente interprétation ont renouvelé l'intérêt, auront lieu lundi et vendredi prochains. Celle de vendredi commencera exceptionnellement à 6 heures précises. Il y aura une heure d'intervalle entre le premier et le deuxième acte.

Au Parc, ce soir, dernière représentation de *Irrésolu*. Demain et après-demain, dernières représentations des *Sentiers de la vertu* et de *l'Anglais tel qu'on le parle*.

Mercredi et jours suivants, quatre représentations de *Les Affaires sont les affaires*, de M. Octave Mirbeau. M. de Féraudy jouera le rôle qu'il a créé au Théâtre-Français.

La dernière représentation de *Ces Messieurs* au théâtre Molière (ce sera la quatre-vingtième) est fixée irrévocablement à mercredi prochain. Jeudi, première d'*Antoinette Sabrier*, la pièce nouvelle de Romain Coolus.

L'exposition de l'Art français au XVIII<sup>e</sup> siècle continue à attirer une foule de visiteurs. D'intéressantes auditions y font renaitre l'atmosphère musicale du temps, et des conférenciers initient le public, tous les samedis, à l'art et aux industries artistiques de cette époque délicieuse.

MM. Gaston Deschamps, Thiébaud-Sisson, Georges Boyer et Arthur Pougin se sont fait entendre au cours des dernières semaines. Les prochaines conférences seront faites par MM. Virgile Jozs, Catulle Mendès et Guiffrey.

Aujourd'hui dimanche, de 11 à 4 heures, rue de Lausanne, 13, l'administration communale de Saint-Gilles exposera publiquement les modèles en plâtre des vingt-trois sculptures qui orneront extérieurement le nouvel hôtel de ville, la maquette de la fontaine monumentale de Jef Lambeaux à ériger place du Sud et les esquisses de la décoration de deux plafonds du monument.

Une suite de conférences exclusivement consacrées aux poètes et prosateurs belges sera donnée au Conservatoire les dimanches 21 février, 6 mars, 10 et 24 avril, 1<sup>er</sup> et 15 mai, à 3 heures. MM. Albert Giraud, Jules Destrée, Valère Gille, Iwan Gilkin, Fernand Severin et Fierens-Gevaert parleront de Max Waller, Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Louis Delattre et Ch. De Coster. On entendra les meilleurs lauréats des classes de déclamation dans des fragments en prose et en vers. Abonnements : 30a, rue de la Régence.

A propos du concert russe qu'Eugène Ysaye donne aujourd'hui à l'Alhambra, il est intéressant de remarquer que la plupart des musiciens russes ne furent pas des musiciens de profession, mais le plus souvent des fonctionnaires ou officiers occupant dans les sphères gouvernementales des situations élevées.

César Cui est professeur à l'école de guerre de Saint-Petersbourg, avec rang de général d'artillerie; Rimsky-Korsakoff, lieu-

tenant de vaisseau honoraire; Borodine fut professeur de chimie à l'école de médecine de Saint-Petersbourg; Moussorgsky, lieutenant d'infanterie.

Toutefois, les musiciens de l'école actuelle sont plus souvent professionnels, comme Glazounow, maître de chapelle de l'Empereur, Sokoloff, directeur du Conservatoire de Moscou, et Alex. Siloti, professeur au même établissement d'enseignement.

Les amis de l'architecte Charles Licot, à qui est due la conservation des ruines de l'abbaye de Villers, ont constitué un comité dans le but d'élever un monument à sa mémoire. Les souscriptions sont reçues chez M. Jean Poils, rue de la Source, 59, à Bruxelles.

Rappelons la belle séance musicale consacrée aux œuvres de Guillaume Lekeu, qui aura lieu demain soir, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, avec le concours de M<sup>me</sup> Bathori, M<sup>lle</sup> Kufferath, MM. Geeraert, Chaumont et Van Hout.

C'est vendredi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu, à la salle Erard, la troisième et dernière séance de sonates d'auteurs modernes donnée par MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont.

Le programme du récital que le violoniste Fritz Kreisler donnera à la Grande-Harmonie jeudi prochain constituera, en quelque sorte, un résumé de la littérature du violon depuis les grands classiques italiens (Corelli, Tartini et Pugnani) jusqu'aux maîtres modernes, en passant par J.-S. Bach.

Le pianiste Emile Bosquet nous prie d'annoncer que l'organisateur du récital Kreisler abuse de son nom en le faisant figurer comme accompagnateur sur les programmes et affiches d'un concert auquel il n'a jamais promis son concours.

La troisième et dernière séance du Quatuor Zimmer aura lieu le mercredi 24 courant, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande.

M. Gaston Dupuis, ténor, nous prie d'annoncer le concert qu'il donnera le 27 courant, à 8 h. 1/2, salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups.

La Société de musique de Tournai a fixé son grand concert annuel au dimanche 6 mars, à 3 heures. A l'occasion du centenaire de Berlioz, elle exécutera la *Damnation de Faust*. Les rôles ont été distribués comme suit : Marguerite, M<sup>me</sup> Dubois; Faust,

M. Dubois; Méphistophélès, M. Noté; Brander, M. Nivette, tous quatre de l'Opéra.

La *Société des Aquafortistes belges* ouvre son quinzième concours annuel. Les planches doivent être remises avant le 1<sup>er</sup> mai prochain à M. Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, Ixelles. Les eaux-fortes primées seront réunies dans l'album de la Société. Pour tous renseignements, s'adresser au directeur des publications, M. L. Titz, avenue de Tervueren, 129, Bruxelles.

Le 5 avril s'ouvrira à Paris, au Petit Palais, une exposition internationale, rétrospective et contemporaine de l'Eau-forte, organisée par le Syndicat de la presse artistique. Le produit de l'exposition servira à créer un Cabinet d'estampes de la ville de Paris.

Un grand nombre d'adhésions importantes sont déjà parvenues de la France et de l'étranger. Les communications doivent être adressées à M. Gustave Soulier, 21, rue Saint-Augustin.

Le Prinzregenten-Theater de Munich donnera du 10 août au 11 septembre vingt représentations wagnériennes : trois fois *l'Anneau du Nibelung*, et deux fois *Tristan et Isolde*, *Le Vaisseau fantôme* et *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. En outre, au théâtre royal de la Résidence et au théâtre royal de la Cour, auront lieu, du 1<sup>er</sup> au 11 août, dix représentations festives des œuvres suivantes de Mozart : *La Flûte enchantée*, *Les Noces de Figaro*, *L'Enlèvement au sérail*, *Don Giovanni* et *Così fan tutte*, sous la direction générale de l'intendant de Possart. Les chefs d'orchestre seront : MM. Félix Mottl, F. Weingartner, Arthur Nikisch et Franz Fischer.

*Armide* de Gluck sera exécutée les 28 et 30 août prochain aux arènes de Béziers.

La première livraison de la *Revue des Idées* vient de paraître. Elle s'ouvre par une étude sur le *Radium* du docteur G. Bohn et par une autre étude scientifique : *La Loi générale de constance du milieu vital des cellules*, par M. R. Quinton.

Un sévère quoique sympathique examen, par M. Maurice Vernes, de la *Valeur scientifique de l'œuvre de Renan* et quelques pages de M. R. de Gourmont sur *François Bacon* et *Joseph de Maistre* achèvent la physionomie de ce premier numéro, où l'on trouvera encore des notes critiques sur *Herbert Spencer*, *l'Abbé Loisy*, différentes communications scientifiques et une *Chronique* pleine de faits curieux.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTÉUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6<sup>e</sup> année.

Office du journal . 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles: MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

#### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS. etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile  
**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**  
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly  
Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

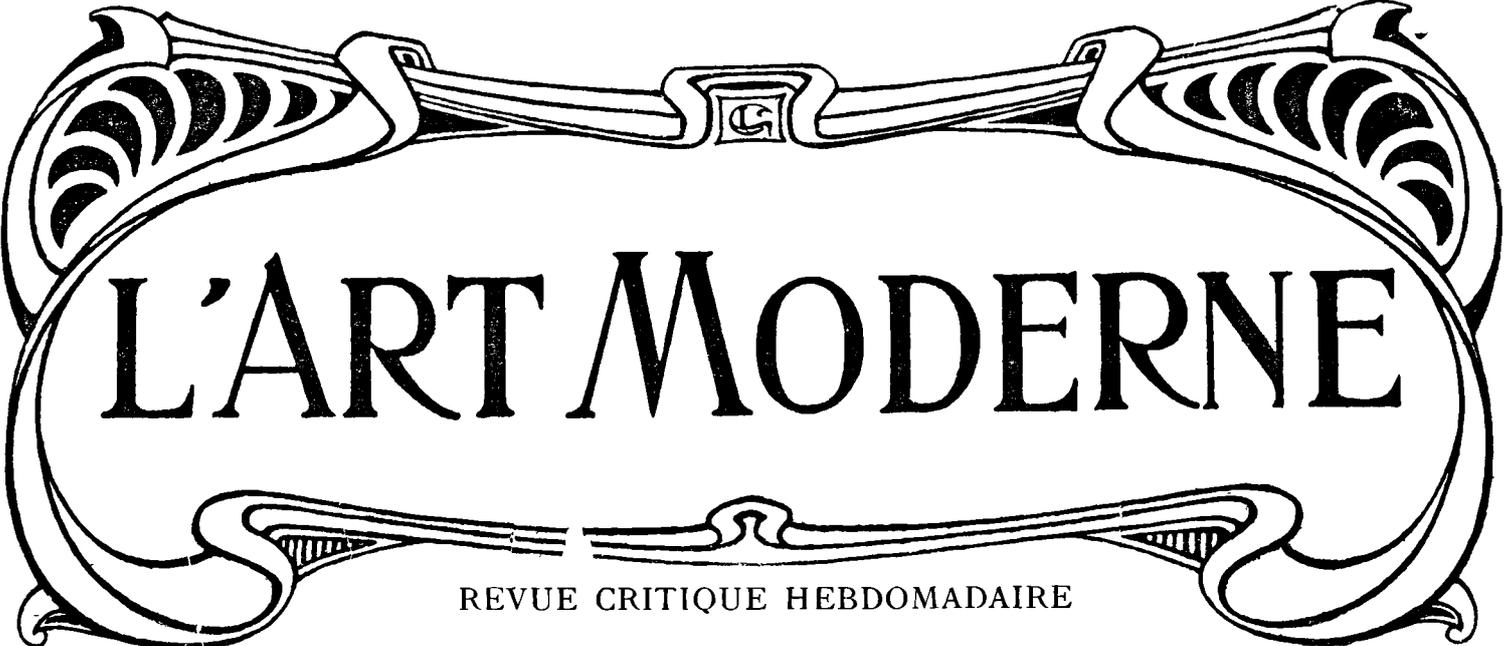
## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Art impressionniste (OCTAVE MAUS). — Les Eaux-fortes d'Albert Baertsoen (FIÉRENS-GEVAERT). — La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles (CH. V.). — Musique sacrée. — A la mémoire de Guillaume Lekeu (CH. V.). — La Musique à Liege (J. F.). — Des Tableaux vivants à Verviers (A. L.). — Petite Chronique

## L'ART IMPRESSIONNISTE

Ne prenez aucun souci des dogmes des écoles et allez droit au cœur.

STERNE

Il n'est guère aisé de définir l'impressionnisme, d'en tracer les limites et d'en particulariser les expressions. Comme toute évolution née d'un cri d'indépendance, d'un geste d'insurrection, il échappe aux théories et méprise les programmes. Il puise sa vie et sa beauté

aux sources des spontanités individuelles, et celles-ci varient à l'infini selon les tempéraments et les influences ethniques.

La dénomination même sous laquelle on le désigne n'a point de signification nette. Elle fut inventée, on le sait, par le *Charivari*, qui prit prétexte de la légende d'un Coucher de soleil de Claude Monet étiqueté *Impression* au catalogue de la première exposition organisée chez Nadar, en 1874, pour appeler « Impressionnistes » l'ensemble des exposants. Ceux-ci érigèrent ce vocable en hautaine devise (1).

S'il provoqua une réaction nécessaire contre l'esprit scolastique propagé au XIX<sup>e</sup> siècle par un enseignement basé sur un idéal exclusif, l'impressionnisme renoua les traditions des grandes époques d'art en favorisant l'épanouissement de la libre personnalité de l'artiste. C'est la revendication de cette personnalité, en dehors de tout contrôle académique, — avec l'apport particulier d'une recherche d'effets plus lumineux et l'emploi d'une technique appropriée (usage d'une palette de couleurs pures et division des tons), — qui caractérise, ainsi que l'a dit M. André Mellerio, le grand mouvement dont l'influence a bouleversé la peinture d'aujourd'hui (2). C'est, aussi, le développement de la sensibilité visuelle. « Les arts optiques relèvent de l'œil et uniquement de l'œil... L'œil le plus digne d'admiration est celui qui est allé le plus loin dans l'évolution de cet

(1) *Les Hommes d'aujourd'hui*, par GEORGES LECOMTE. Vol. III, n° 366. Paris, Vanier.

(2) *L'Exposition de 1900 et l'Impressionnisme*. Paris, H. Floury, 1900.

organe, et par conséquent la peinture la plus admirable sera non pas celle où il y aura ces chimères d'écoles : « La beauté hellénique, » le « coloris vénitien », la pensée de Cornélius », etc., mais bien celle qui révélera cet œil par le raffiné de ses nuances ou le compliqué de ses lignes (1). »

Pour exprimer la réalité contemporaine, les peintres impressionnistes se servent d'un métier dont la dissociation des tonalités, qui laisse à chaque couleur sa fraîcheur et sa pureté, est l'élément essentiel. Ils rythment la polychromie et la délinéation de leurs toiles au gré des émotions qu'ils ressentent et arrêtent sur un effet déterminé, fût-il le plus fugitif, leur sensibilité visuelle. Plus spécialement, ils s'efforcent de traduire les impressions que leur suggère la lumière, dont les vibrations subtiles et les jeux mouvants transforment à tout instant la nature. Ils situent les figures et les paysages qu'ils interprètent dans l'atmosphère qui les baigne, en notant minutieusement les relations tonales les plus délicates, les nuances les plus imperceptibles des couleurs et de leurs réactions. Les reflets du jour sur les ombres, la transparence des ciels et la dispersion des nuages, l'irisation des eaux, le frisson des feuillages sont étudiés avec un égal scrupule. A l'expression de la réalité objective ils ont substitué l'idéal d'un poème optique de clarté et d'harmonie. « L'Impressionnisme, a dit M. Gustave Geffroy, c'est une peinture qui va vers le phénoménisme, vers l'apparition et la signification des choses dans l'espace, et qui veut faire tenir la synthèse de ces choses dans l'apparition d'un moment » (2).

\*  
\* \*

On s'explique difficilement — aujourd'hui que l'évolution est accomplie et l'art impressionniste triomphant — les résistances obstinées, l'hostilité féroce opposées, même par les artistes, à cet art de sincérité, de vérité et de bonne foi. Comme l'a fait observer M. Camille Mauclair : « Pourquoi, délibérément, un groupe d'hommes s'aviserait-il de faire de la peinture folle, illogique, mauvaise, en y gagnant la raillerie publique, la pauvreté et la stérilité? Il serait insensé de supposer une telle mystification qui serait avant tout cruelle pour ses auteurs. Le simple bon sens indique donc en eux une conviction, une sincérité, un effort soutenu, et cela seul devait, au nom de la solidarité sacrée de tous ceux qui, par des moyens divers, cherchent à dire leur amour du beau, supprimer les fâcheuses accusations qui furent trop facilement portées contre Manet et ses amis » (3).

(1) JULES LAFORGUE. *Mélanges posthumes. L'Art impressionniste*, p. 142. Paris, éd. du *Mercur de France*.

(2) *La Vie artistique*, III<sup>e</sup> série, p. 8. Paris, E. Dentu. 1894.

(3) *L'Impressionnisme. Son histoire, son esthétique, ses maîtres*, p. 15. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne. 1904.

L'opposition intraitable des jurys, les sarcasmes de la presse, les protestations furieuses du public, les pamphlets, les caricatures, la campagne haineuse menée contre des artistes fervents et laborieux, tout cela est trop connu et trop récent, hélas! pour être rappelé. Les mieux trempés en triomphèrent. Quelques-uns moururent. Tous en souffrirent cruellement.

Un sculpteur de nos amis nous racontait dernièrement qu'il assista, tout jeune, en compagnie du statuaire Adam Salomon, à l'ouverture du Salon de 1865 où Manet avait exposé l'*Olympia*. C'était, devant cette toile, une houle d'émeute, un déchaînement de colères, un débordement d'invectives. Salomon dit à haute voix à son compagnon : « Tu verras un jour ce tableau au Louvre. » Aussitôt la foule tourna contre les deux artistes sa fureur. Ils durent fuir pour ne pas être écharpés.

Ce statuaire au nom hébraïque était un prophète! Mais l'incompréhension des foules demeure identique. Le *Balzac* de Rodin essuya naguère des bordées d'injures pareilles à celles que souleva jadis le *Portrait d'Antonin Proust* ou le *Bar aux Folies-Bergère*. Et l'écho des clameurs que provoqua à Bruxelles, au Salon des XX, l'apparition des œuvres de Claude Monet (on intitula spirituellement « Forêts de plumeaux » ses admirables vues d'Antibes), de Renoir, de Seurat, de Van Gogh, de Cézanne, de Gauguin, est à peine éteint...

On reverra prochainement quelques-unes de ces œuvres, parmi d'autres des mêmes maîtres destinées à fixer, dans un groupement synthétique, un moment de l'éternelle évolution de l'art vers la Beauté.

Peut-être détermineront-elles parmi les visiteurs un examen de conscience... A moins qu'ils préfèrent imiter l'entêtement irréductible de Gérôme, à qui l'on reprochait, l'an dernier, d'avoir, jadis, comme membre du jury, refusé Corot, et qui répondit effrontément : « Je le refuserais encore! » Ce membre de l'Institut, que la mort vient d'enlever à notre admiration, avait, à défaut de sens esthétique, une logique opiniâtre.

\*  
\* \*

Certes n'est-il guère possible de retracer en une exposition forcément restreinte l'histoire complète de l'Impressionnisme. Comme toute manifestation d'art, quelque neuve qu'elle paraisse, celui-ci a eu ses précurseurs; ces derniers se rattachent eux-mêmes, par un atavisme parfois imprécis, mais certain, à des maîtres antérieurs... A qui remonter dans la filiation de ceux qui ont fait fructifier le trésor intellectuel des peuples d'occident?

Puis encore : en combien de rameaux la tige flexible jaillie de la première germination ne s'est-elle point divisée? Jusqu'à quels parterres éloignés ne distribue-t-elle pas sa fraîcheur? Quels rejetons ne sont point

issus de la souche commune? Tout l'art d'aujourd'hui s'est éclairci au soleil des luministes de 1874. Ce qui justifie cette boutade de Degas : « On nous fusille, mais on fouille nos poches. »

Le groupe indiscipliné qui, de 1874 à 1881, exposa successivement chez Nadar, chez Durand-Ruel et dans des appartements loués à la semaine rue Le Pelletier, avenue de l'Opéra, rue des Pyramides et rue des Capucines, — étapes héroïques, — comptait, au début, trente artistes, parmi lesquels Claude Monet, Degas, Renoir, Cézanne, Pissarro, Guillaumin, Sisley, Berthe Morisot, auxquels se joignirent, en 1880, Mary Cassatt et Gauguin. D'autres encore, moins notoires, ou qui, — tels Raffaëlli, Forain, Legros, Bracquemond, Lebourg, Boudin, Gustave Colin, Zandomenegui, etc., se spécialisèrent ensuite dans une expression d'art différente. Quelques-uns : Caillebotte, Cals, Lépine, Piette, succombèrent pendant la mêlée, en laissant le souvenir de peintres excellemment doués, morts avant l'heure.

Manet combattait de son côté. Tantôt refusé, tantôt admis au Salon, il symbolisait l'émeute et l'insurrection. Sa jeune gloire, faite de témérité et de scandale, rayonnait déjà tandis que Monet et ses amis demeuraient encore dans l'ombre. Et pourtant, il n'est plus contesté aujourd'hui que l'initiateur de la technique impressionniste fut Claude Monet, qui le premier en offrit l'exemple le plus complet. « Mais il est très difficile de déterminer pareilles préséances, et c'est en somme assez inutile. On n'invente pas une technique en un jour. Celle-là est le résultat de longues recherches qui furent communes à Manet, à Monet et à Renoir, et il faut réunir sous le nom collectif d'impressionnistes un ensemble d'hommes qui, liés d'amitié, firent à la même heure un effort vers l'originalité, à peu près dans le même sens, tout en étant souvent fort différents » (1).

Ce dont le merveilleux tempérament de Monet avait eu l'intuition, ce qu'avant lui Delacroix avait pressenti, Seurat tenta de le formuler avec une volonté consciente. Il entendit interpréter la nature en logiques harmonies de tons et de lignes. Appuyé sur les travaux scientifiques de Chevreul et les découvertes plus récentes de Charles Henry, le Néo-impressionnisme ou Chromo-luminarisme — qui rallia une élite de jeunes peintres parmi lesquels MM. Signac, Van Rysselberghe, Cross, Luce, Dubois-Pillet, Angrand, — s'élança joyeusement à la conquête de la lumière, renouvelant la fable antique.

Sa technique, basée sur la division des tons, ne diffère, en somme, de celle des premiers impressionnistes qu'en ce qu'elle consiste en un agrégat de petits disques colorés et qu'elle est appliquée plus rigoureusement. Les tonalités sont analysées dans leurs éléments constitutifs

et appliquées sur la toile de manière à produire une synthèse optique. Le but, qui est de donner à la couleur le plus d'éclat possible, est identique. Mais le moyen employé a singulièrement développé l'expression de la sensation visuelle et enrichi la langue conventionnelle de la peinture.

\*  
\*\*

L'idéal des peintres épris de lumière devait logiquement se pénétrer, chez certains, d'une intellectualité et d'une philosophie supérieures. Ce fut le cas pour M. Maurice Denis, qui s'élève, par une sanctification de la nature, vers les mystiques d'autrefois et touche aux Primitifs. Il s'en est expliqué lui-même : « Le grand art, qu'on appelle décoratif, des Indous, des Assyriens, des Égyptiens, des Grecs, l'art du Moyen-âge et de la Renaissance, et les œuvres décidément supérieures de l'art moderne, qu'est-ce? sinon le travestissement des sensations vulgaires — des objets naturels — en icônes sacrées, hermétiques, imposantes (1). »

Déjà Gauguin avait conçu en Bretagne et dans les solitudes de l'Océanie un art décoratif idéiste et synthétique, d'un symbolisme fruste. « Il y a en lui un mélange inquiétant et savoureux de splendeur barbare, de liturgie catholique, de rêverie hindoue, d'imagerie gothique, de symbolisme obscur et subtil; il y a des réalités âpres et des vols éperdus de poésie par où il crée un art absolument personnel et tout nouveau (2). »

Sa puissante individualité avait rassemblé à Pont-Aven un groupe de peintres, ses amis ou ses disciples, au nombre desquels, outre Maurice Denis, MM. Emile Bernard, actuellement fixé en Égypte, Paul Sérusier, Léon Fauché, Charles Filiger, Armand Seguin, mort récemment, Jean Verkade, Mogens Ballin, ce dernier moine à Beuron...

Parallèlement, d'autres peintres, rattachés à l'impressionnisme sinon par la technique du moins par une solidarité dans un commun désir d'émancipation, Van Gogh, H. de Toulouse-Lautrec, s'imposaient à l'attention par un art aigu, tranchant, presque corrosif.

Des noms nouveaux ont surgi depuis peu, apportant aux recherches généralisées de la lumière et de la sensation individuelle un apport collectif précieux : Vuillard, le poète des intimités et des atmosphères closes; K.-X. Roussel, qui stylise la nature et y mêle, dans un décor rajeuni, de lointaines réminiscences mythologi-

(1) *Notes d'art. Définition du Néo-traditionnisme*, par PIERRE LOUIS (pseudonyme de M. Maurice Denis). *Art et critique*, deuxième année, n° 66, citée par M. ANDRÉ MELLERIO, *Le Mouvement idéaliste en peinture*. Paris, H. Floury, 1896.

(2) OCTAVE MIRBEAU. Préface du Catalogue de la vente Paul Gauguin, 1891.

(1) CAMILLE MAUCLAIR, ouvrage cité, p. 47

ques ; Bonnard, peintre sensitif, épris de lignes souples et de silhouettes gracieuses ; d'Espagnat, Léon Valtat, Albert André, Charles Guérin, qui perpétuent avec une vision personnelle les traditions d'un art d'élégance et d'harmonie.

Et combien d'autres on pourrait y ajouter : Vallotton, dont les gravures sur bois ont un caractère définitif, impeccable ; de Lapparent, Laprade, Delcourt, Marquet, Durenne, encore à peine connus mais dont les œuvres jalonnent l'avenue que parcourt l'art en marche. En rebroussant chemin, on trouverait encore parmi les noms significatifs : Vignon, Schuffenecker, Anquetin, Gausson, Lacombe, Guilloux, Maufra, Moret, Lebasque, Loiseau, Wilder...

Dans le choix des peintres appelés à donner au prochain Salon sa signification éducatrice, on s'est borné à ceux qui, depuis Manet et le groupe initial de 1874, ont marqué d'une empreinte particulièrement vigoureuse le chemin parcouru. Le mouvement a eu sa répercussion en Belgique, en Hollande, en Allemagne ; mais il a fallu, en ce premier groupement rétrospectif, se limiter au territoire français. Les aînés seront autant que possible représentés par des œuvres produites aux diverses époques de leur carrière ; les jeunes, par leurs travaux récents.

Malgré les omissions inévitables, cet ensemble proclamera, nous l'espérons, la noble ambition d'hommes qui, négligeant le côté anecdotique de la nature, source de succès faciles, s'attaquèrent résolument à une tâche réputée avant eux irréalisable. On leur rendra cette justice qu'en éclairant les yeux et les palettes ils ont provoqué des émotions inconnues et ouvert de nouveaux horizons à la beauté (1).

OCTAVE MAUS

## Les Eaux-fortes d'Albert Baertsoen.

Dix eaux-fortes de Baertsoen, les plus récentes, tirées à petit nombre sur hollande et signées de l'artiste, viennent de paraître (2). Elles composent une magnifique série : 1° *Moulin sur le rempart* (Bruges) ; 2° *Kromboomsloot I* ; 3° *Kromboomsloot II* (Amsterdam) ; 4° *Terneuzen* (soir tombé) ; 5° *Maisons de pauvres* ;

(1) Ceux qui voudront étudier de plus près l'évolution qui vient d'être résumée dans ses grandes lignes consulteront utilement, outre les travaux cités, les ouvrages suivants : THÉODORE DURET, *Critique d'avant garde*, Paris, Charpentier, 1885. — GEORGES LECOMTE, *L'Art impressionniste d'après la collection privée de M. Durand-Ruel*, Paris, Chamerot et Renouard, 1892. — CH.-A. AURIER, *Œuvre posthume. L'Impressionnisme*, Paris, Ed. du *Mercur de France*, 1893. — FRANTZ JOURDAIN, *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas*, Paris, Simonis-Empis, 1895. — PAUL SIGNAC, *D'Eugène Delacroix au Néo-impressionnisme*, Paris, Ed. de la *Revue blanche*, 1899.

(2) Chez l'éditeur-imprimeur J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre, où la série complète est en vente au prix de 325 francs.

6° *Veere* (soir) ; 7° *Vieilles Maisons zélandaises* (Middelbourg) ; 8° *Le Petit Quai* (Middelbourg) ; 9° *Vieilles Maisons au bord de l'eau* ; 10° *L'Impasse*.

On sait quelle incomparable largeur de style l'artiste a obtenue dans ces compositions par ses constantes recherches et sa volonté d'exprimer pleinement sa vision inédite des abris de détresse. On vit les premières eaux-fortes de Baertsoen il y a dix ans. Que d'études réfléchies, que de labeur et quel gigantesque élan vers la perfection dramatique depuis cette date ! Baertsoen ne connaissait alors que le procédé spontané ; sa technique aujourd'hui a toutes les ressources. De nombreux dessins, très détaillés, très poussés, préparent la composition pour laquelle l'aquafortiste ne garde que les traits caractéristiques et, si je puis dire, les masses et les lignes morales. L'exécution ensuite est lente, raffinée. Les morsures de l'acide font l'office du plus subtil, du plus intelligent, du plus révélateur des pinceaux. Comme dans ses tableaux, Baertsoen nous fait admirer de saisissantes synthèses, des visions où la vérité prend sa forme essentielle. Un réverbère au support tordu, des fenêtres écrasées dans leur cadre bancal, de noirs logis de pêcheurs tassés en silhouettes rigides près du port qu'envahit la nuit, un moulin dominant en vieux luteur le nuage qui met une auréole violente autour de ses bras en croix, des pignons voisinant en groupe confidentiel à l'extrémité d'un canal endormi, — tels sont les acteurs que Baertsoen fait vivre dans ses eaux-fortes en les enveloppant d'une atmosphère de clartés graves, d'ombres sans limite... La palpitation de la matière anime ces œuvres. Les pierres vivent et s'émeuvent, et ce qui dans l'antiquité était le plus beau des mythes devient ici la plus poétique des réalités.

FIÉRENS-GEVAERT

## La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles.

L'administration communale de Saint-Gilles a eu la bonne idée de convier le public à visiter les modèles et les esquisses des œuvres d'art destinées à la décoration extérieure et intérieure du nouvel hôtel de ville. L'exposition de ces modèles et esquisses a eu lieu dimanche passé, dans un local d'école où l'on avait tenté de les présenter sous le jour le plus favorable possible, du moins en ce qui concerne la statuaire extérieure ; car pour ce qui regarde la décoration intérieure, il n'y avait vraiment pas moyen de l'apprécier. Les esquisses des plafonds de MM. Cluysenaar, de Lalaing et O. Dierickx étaient quasi invisibles dans le demi-jour d'une toute petite salle regorgeant de monde.

Il était intéressant de se rendre compte de la façon dont les artistes avaient interprété les extraordinaires sujets de sculpture qu'on leur avait commandés : Gaz, eau, tramway, électricité, etc.

Ce qui devait arriver s'est produit : ceux qui ont voulu représenter ces « choses administratives » par leurs attributs traditionnels sont tombés dans la banalité, pour ne pas dire dans le grotesque. *Sécurité publique* est un bel exemple de cela : une grosse femme, classiquement drapée, ayant à ses côtés le chien noir qu'on rencontre le soir, accompagné d'un agent de police, au coin de la rue de la Victoire et de la chaussée de Charleroi...

Mais ceux qui, bravement, ont rompu avec l'allégorie, et n'ont vu que les « à-côtés », ont mieux réussi. *Salubrité publique*, par M. Braecke, est une chose charmante, peu architecturale peut-être, mais qui dégage une sensation intense de santé, de joie, de bonheur. A première vue, le *Gaz*, de M. Schirren, apparaissait comme une élucubration incohérente. Mais, nous faisait remar-

quer un professionnel, éloignez-vous, voyez à distance, et comparez, au point de vue décoratif, avec la plupart des autres morceaux de sculpture : ces derniers (c'est bien dommage pour le joli groupe : *Solidarité*, de M. Rousseau !) seront écrasés par le monument : tandis que le *Gaz* de M. Schirren, grâce à ses lignes frustes, grâce à la justesse de la conception décorative, et à la compréhension exacte de ce qu'est la lumière du plein air, apparaîtra, malgré la lourdeur du cadre architectural, avec un relief et une couleur que n'auront pas les autres œuvres. Il y a peut-être lieu de faire exception pour les deux belles statues de M. Dillens, *Travail* et *Droit*, conceptions nobles, d'un travail probe et d'un beau sentiment grave.

En ce moment l'administration communale de Saint-Gilles a fait placer devant le nouvel hôtel de ville, sur un échafaudage, la statue de Jef Lambeaux qui doit surmonter la fontaine à ériger à cet endroit. Cela promet d'être beau, mais à condition que la fontaine ne gâte pas, par une trop grande lourdeur, la perspective de l'entrée de l'hôtel de ville.

CH. V.

## MUSIQUE SACRÉE

Il n'est bruit dans les maîtrises que du *motu proprio* par lequel le pape Pie X ordonne une sévère réforme de la musique religieuse.

Les bases sur lesquelles il édifie sa nouvelle réglementation sont, dit le *Guide musical*, celles que tout homme de bon sens et de bon goût doit comprendre : d'abord le plain-chant grégorien, ensuite la musique palestrinienne, enfin la musique plus moderne qui, de certaine façon, se rattache aux précédentes. En somme, le pape fait sien le programme de la *Schola cantorum* que créèrent MM. Bordes, Guilmant et d'Indy.

A propos de ce *motu proprio*, M. Gauthier-Villars rappelle dans l'*Echo de Paris* qu'il n'y a pas bien longtemps, un curé chassait de son église les Chanteurs de Saint-Gervais, afin d'installer, à la place de ces interprètes intelligents et dévoués des ténors qui sucreraient des *Agnus Dei* d'opéra-comique.

Le mois dernier, dans l'une des plus aristocratiques paroisses de Paris, on pouvait entendre la sérénade de *Don Juan* transformée en *O salutaris* pour soprano, un *Sanctus* confectionné avec des morceaux de *Lohengrin*, et, sous le nom de *Tantum ergo*, un air d'*Alceste* !

Ces abus, le pape ne veut plus les tolérer. Il entend mettre, selon le mot de M. Vincent d'Indy, l'« art à sa place », revenir aux traditions saines, enfin rendre au chant religieux le caractère requis par ce « cri solennel des tristesses et altier des joies », sans permettre que « ces molles ardeurs, ces terminaisons modernes, ces accompagnements incohérents » soient plus longtemps imposés par ces gens « qui font monter leur hommage au Très-Haut sans prendre garde qu'ils laissent entre les mains du Seigneur les fouets avec lesquels il chassait autrefois les marchands du temple ». Ainsi s'exprime Pie X et telle est la tâche qu'il entreprend.

On ne peut qu'applaudir à son acte.

## A la mémoire de Guillaume Lekeu.

Guillaume Lekeu commence réellement à obtenir du public ce qu'il mérite : une grande admiration, due à ses dons merveilleux de lyrisme, à la passion intense et saisissante qui anime ses œuvres, à l'acuité de son tempérament, qui fait que sa phrase musicale vous pénètre et vous force à reconnaître en lui un génie puissant.

Il faut savoir gré à M. Léon Hennebicq de ce que, bien que profane, il fasse de la propagande pour le compositeur verviétois en des conférences très personnelles et pleines d'idées justes, encore qu'exprimées d'une façon outrancièrement paradoxale.

Il parla lundi, à la salle Erard, sous les auspices de la *Société belge pour l'Amélioration du sort de la femme*. Le public eut peut-être tort d'accueillir avec défaveur ses impertinences de langage ; s'exprimer autrement que les autres est une manière de mettre en relief avec plus de vigueur les hommes et les choses dont on parle, et, certes, « l'affaire Lekeu » a été plaidée avec beaucoup de talent par M. Hennebicq, avocat : les intérêts de Lekeu et celles de « l'âme belge » exaltée par lui au cours de son plaidoyer se conciliaient d'ailleurs admirablement.

Lekeu est donc sorti victorieux du procès que M. Hennebicq avait l'air de plaider pour lui (Hennebicq ou Lekeu ? comme vous voudrez) contre le public masculin de la salle Erard... Mais le triomphe du disciple de C. Franck a été plus grand encore, lorsque de très bons artistes : M<sup>l</sup>. Chaumont, Geeraert, etc., sont venus apporter les pièces à conviction : la *Sonate* en sol majeur pour piano et violon, des *Poèmes* pour chant et piano et le *Quatuor* inachevé.

Les trois *Poèmes*, spécialement *Sur une tombe*, ont été chantés dans une note fort juste et d'une voix charmante par M<sup>me</sup> Bathori.

Enfin, du quatuor inachevé, cette œuvre puissante, tragique, troublante, surhumaine à force d'être trop humaine, M<sup>l</sup>. Chaumont, Geeraert, Van Hout et M<sup>lle</sup> Kufferath ont donné une interprétation vibrante et convaincue.

CH. V.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

Le violoniste Fritz Kreisler, rentré d'Amérique, promène à travers l'Europe sa jeune gloire. Il est passé par Liège, la ville du violon, qui lui a fait un ébouriffant succès. Il y a donné le Concerto de Beethoven et le *Vrillo del Diavolo*, et puis, pour répondre aux *bis* insatiables, l'*Arte del Arco* de Tartini, le *Non piu mesta* de Paganini, l'*Allemanda* et la *Corrente* de la Suite en si mineur de J.-S. Bach, le *Prélude en mi* du même (fâcheusement alourdi du piano de Robert Schumann) et une scène tsigane de sa composition. Après quoi, l'on peut en parler ! Il tire de son Joseph Guarnerius un beau son très pur, très prenant, échauffé par un vibrato serré peut-être trop continu. Main gauche très déliée, très preste ; trilles remarquablement mordants. Archet attaquant net et vigoureux, comme il convient aux Guarnerii, mais un peu étrié, et non sans duretés et raideurs. Simplicité et correction d'attitude, qui conquièrent le public dès les premières notes. Quant à l'interprète, il est relégué derrière le violoniste ; nous sommes loin de la maîtrise d'Ysaye ! Du rythme et de la sobriété, oui ; de la finesse, non. Kreisler ignore la nuance : tout le temps du *mezzo forte* ! Je n'ai retrouvé, dans le Concerto de Beethoven, aucun des délicieux *pianissimi* où va s'évaporer la phrase, ni cette noble et poétique liberté qui est le propre de l'interprétation du grand Joachim. Mais Joachim, il faudrait pouvoir l'oublier quand on entend dans Beethoven les autres violonistes.

Les auditeurs sérieux et doctrinaux du concert Vatoire ont critiqué Kreisler parce qu'il jouait du Paganini Or, Paganini interprété agréablement à la Kreisler, ou démoniaquement à la Thomson, est très amusant, et il ne faut point être ennemi de l'amusement. Au fait, la *technique* est un côté considérable de l'art, et au point de vue des ressources de l'instrument et des effets de sonorité, Paganini, c'est du beau « violon ».

Ce même concert nous a fourni l'occasion d'entendre la *Symphonie funèbre* de Gustave Hubert, parfaitement dirigée par l'auteur. Œuvre de haute valeur, certes l'une des meilleures de la production belge. Programme à la Berlioz, peut-être parfois trop précisément « situé » ; j'avoue goûter peu le titre : *Scène fantastique au cimetière* ; j'y substituerais volontiers : *Du rêve à la réalité*...

Puis, encore, une nouveauté symphonique : une *Esquisse* d'Otto Floersheim, bien orchestrée, mais entachée de « quelconquisme » d'idées.

J. F.

## Des Tableaux vivants à Verviers.

On connaît l'œuvre si méritoire de la Protection de l'Enfance ; elle a les sympathies de tous en Belgique et surtout à Verviers où elle se développe de plus en plus.

Afin de créer de nouvelles ressources, le Comité a organisé une tombola avec le concours de tous les enfants des écoles de la ville et deux représentations de tableaux vivants. Entreprise périlleuse, car ces spectacles ne souffrent pas la médiocrité. Mais, sous la direction de deux dames d'un sens artiste affiné et délicat et d'un dévouement rare, aidées des connaissances spéciales du peintre Henschel, de Dusseldorf, grâce au dévouement et à la bonne volonté de tous les participants, la réussite a été parfaite.

On s'était proposé de représenter des scènes de l'histoire et de la vie intime à diverses époques :

I. *Moïse sauvé des eaux*. Décors largement brossés peints par M. Henschel, éclairage parfait ; gros succès.

II. *Gyptis ou la fondation de Marseille par les Phocéens* (599 av. J.-C.), d'après le tableau d'Alph. de Neuville. Décors remarquablement exécutés par M<sup>lle</sup> M.

III. *Sainte Cécile distribuant des aumônes aux pauvres* (v<sup>e</sup> siècle). Décors d'un beau coloris de M. Renson, de Spa.

IV. *Philippe le Bon recevant les hommages de ses sujets* (xv<sup>e</sup> siècle), d'après une enluminure de missel de l'époque, a donné tout à fait l'impression d'un tableau de vieux primitif flamand et a été fort goûté par les artistes.

V. *L'Assassinat du duc de Guise* (1588), d'après le tableau d'Alph. de Neuville, à cause d'une exécution fort difficile, a peut-être été le moins bien rendu.

VI. *Marion de Lorme* (1630) a été un vrai triomphe : les décors, peints par M. Renson, les costumes, l'attitude des personnages, tout à été parfait de naturel et d'harmonie.

VII. *La Noce au château*, d'après une gravure de Debucourt (1787), a été accueillie par des bravos sans fin du public et aussi apprécié par les artistes. Grâce à une très heureuse combinaison de coloris des costumes et des décors, — peints par M. F. Houget, — on est arrivé à obtenir un véritable effet de pastel du xviii<sup>e</sup> siècle ; les deux personnages dansant le menuet étaient vraiment délicieux de grâce et de mièvrerie.

Enfin, VIII. *Le Jeu du gage touché* (empire) et IX. *Pendant l'averse*, d'après Paul Outin (1825), ont été également réussis et ont beaucoup plu.

Les deux représentations ont été un vrai succès pour les organisateurs et les exécutants et ont rapporté plus de 3,000 francs aux petits miséreux.

A. L.

*Nous sommes obligés d'ajourner, faute d'espace, la Chronique musicale de la semaine.*

## PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'Exposition des Peintres impressionnistes organisée au Musée de Bruxelles par la *Libre Esthétique* est définitivement fixée au jeudi 25 février, à 2 heures. Comme les années précédentes, le jour de l'inauguration sera exclusivement réservé aux membres de la société, à la presse et aux artistes. Le public aura accès à l'Exposition à partir du lendemain, à 10 heures du matin. Le prix d'entrée est d'un franc.

Comme nous l'avons annoncé, la direction du théâtre de la Monnaie a fixé à jeudi la onzième représentation du *Roi Arthur* afin de permettre aux artistes et collectionneurs parisiens qu'attirera l'inauguration du Salon d'entendre l'œuvre d'Ernest Chausson.

Le premier concert de la *Libre Esthétique* aura lieu le mardi 1<sup>er</sup> mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de MM. Ricardo Vinés et

Emile Bosquet, pianistes, Stéphane Austin, du théâtre de la Monnaie, Emile Chaumont, violoniste, et Hambourg, violoncelliste.

Aujourd'hui dimanche, à l'occasion de la fête de Saint-Boniface, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera à 10 heures du matin la Messe *Douce mémoire* d'Orlando di Lasso, avec le Propre de la messe (dimanche de la Quadragesime) en plain chant. Sortie : Prélude et fugue en la mineur pour orgue de J.-S. Bach, par M. A. De Boeck.

Le Cercle artistique annonce pour mardi prochain une soirée musicale consacrée à l'audition des œuvres de M. L.-F. Delune, avec le concours de M<sup>me</sup> J. Bathori, de M<sup>lle</sup> Fromont et de l'auteur.

Du *Soir* : On sait que, sur la proposition de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, le règlement du concours pour le prix de Rome, en ce qui concerne la musique, a été révisé. Depuis l'an dernier les concurrents ayant obtenu déjà, à un concours précédent, un second prix, sont dispensés de prendre part aux épreuves préparatoires, et cela sans préjudice du nombre réglementaire de concurrents admis à l'épreuve définitive.

Le gouvernement vient de demander à la classe des beaux-arts de l'Académie d'examiner la question de savoir s'il n'y aurait pas lieu d'étendre cette disposition aux autres concours pour le prix de Rome, c'est-à-dire à la peinture, à la sculpture et à l'architecture.

La classe a discuté la question dans sa séance mensuelle, et l'a résolue affirmativement.

L'Institut international de Bibliographie prépare en ce moment le complément de la *Bibliographie nationale* pour toute la partie qui concerne les auteurs belges contemporains. Il fait appel à ceux-ci et les prie de bien vouloir lui envoyer, dans le plus bref délai, la liste complète de leurs écrits, livres, brochures, articles de revues, communications aux sociétés savantes, traductions, éditions, préfaces. Pour faciliter le travail de l'Institut, il est désirable de lui adresser ces renseignements sur fiches du format type (0<sup>m</sup>,125×0<sup>m</sup>,075), portant chacune la notice bibliographique d'un seul écrit. Les éléments de chaque notice sont : le nom de l'auteur, son prénom, l'année de publication, le titre de l'ouvrage, le sous-titre, le lieu d'édition, le nom de l'éditeur, le format (en centimètres), le nombre de pages, le prix, le numéro d'ordre de l'édition. S'il s'agit d'un article paru dans un recueil périodique, on indiquera le titre du périodique, le lieu où il a été imprimé, la date de publication et la page.

L'Institut international de Bibliographie rappelle aux auteurs qu'il a entrepris la préparation d'un Répertoire bibliographique universel, établi en deux parties, dont l'une est classée par noms d'auteurs, l'autre par matières. Ces répertoires peuvent être consultés gratuitement dans les locaux de l'Institut. L'Institut envoie en outre, par correspondance, les renseignements qui lui sont demandés par lettre, moyennant le remboursement des frais, soit fr. 0 05 par fiche. Ses répertoires contiennent actuellement environ sept millions de renseignements classés, établis sur fiches.

Le style « sportif » a des trouvailles déconcertantes. Il créa, on le sait, à l'usage des chevaux de courses : *arriver au poteau « dans un fauteuril »*, et autres expressions célèbres. La locomotion à la motocarline devait à la langue quelques locutions nouvelles. Voici un échantillon du lyrisme auquel le Salon bruxellois de l'automobile a donné l'essor. Il est extrait d'un de nos plus graves quotidiens :

« Nous voilà arrivés au moment où le Salon agonise en sa troisième manifestation, mais non sans avoir produit le souvenir impérissable de cette œuvre magistralement grande, puissante et féconde en ses expansions qui créent pour nos industriels et constructeurs une si grosse source, matière à transactions commerciales.... »

Aussi y a-t-il lieu de féliciter les organisateurs, membres de la Locomotion mécanique, MM. X..., Y..., Z..., autant d'unités qui, étant à l'honneur, ont eu et ont le droit d'être au mérite, puisqu'ils furent à la peine. Il importe de consacrer une mention

spéciale à M. X..., la véritable cheville ouvrière du Salon, pionnier de tous les instants. Et quels instants!...

L'intérêt pour ce travailleur était une question d'à côté (*sic*). Et marchant droit, avec cette spontanéité, cette largesse de vues (*sic*) et cet objectif fascinant qui le caractérisent, M. X... a mené à bien la grande œuvre qui a mis en relief la valeur de nos produits et l'équitable comparaison qu'elle soutient avec la fabrication de nos voisins. »  
(Textuel.)

Poursuivant ses intéressantes études sur l'Art étranger, M. V. Pica a publié dans l'*Emporium* (livraison de janvier) un article consacré au sculpteur P. Braecke, l'auteur du monument Remy à Louvain. L'article est illustré d'une vingtaine de reproductions.

Voici les dates des prochaines représentations du théâtre de Bayreuth. JUILLET : Le 22, *Tannhäuser*; le 23, *Parsifal*; du 25 au 28, *l'Anneau du Nibelung*; le 31, *Parsifal*.

AOUT : Les 5, 7, 8, 11 et 20, *Parsifal*; les 12 et 19, *Tannhäuser*; du 14 au 17, *l'Anneau du Nibelung*.

Un comité s'est formé à Paris, sous la présidence de M. W. Bouguereau, pour fêter le centenaire de la naissance d'Eugène Isabey et d'Auguste Raffet. Ce comité a eu l'heureuse inspiration d'unir à la gloire d'Eugène Isabey, celle de son père Jean-Baptiste Isabey, le célèbre miniaturiste.

Une exposition des œuvres de ces trois artistes s'ouvrira en avril prochain dans les serres de la ville de Paris. Le comité fait appel aux collectionneurs et aux amateurs d'art étrangers qui auraient en leur possession des peintures, aquarelles, miniatures, lithographies ou dessins de J.-B. et E. Isabey et aussi de Raffet.

Toutes garanties leur seront données.

Pour compléter l'attrait de cette intéressante manifestation artistique, la *Société des artistes lithographes français* organise dans les mêmes locaux une exposition internationale de lithographie artistique à laquelle elle invite tous les artistes étrangers. S'adresser pour ces deux expositions à M. V. Morlot, secrétaire général, 14, rue Ernest Renan, Paris (XV<sup>e</sup>).

Petit portrait du pianiste Diémer par un de nos confrères. Le style est singulier mais l'intention est si bonne!

« C'est un artiste doublé d'un gentleman (*sic*). Sa longue chevelure d'artiste, maintenant presque blanche, lui prête une allure un peu sacerdotale; sa voix chante et ses paroles douces semblent des perles; il est onctueux et bon; ses manières un peu précieuses, tout en lui révèlent une âme généreuse. Et l'on comprend très bien que cet homme soit plus qu'un professeur, un artiste, mais un mécène (*re-sic*). N'a-t-il pas fondé au Conservatoire de Paris le prix Diémer (3,000 francs) en faveur des jeunes artistes? »

Vient de paraître chez MM. DURAND & FILS,

EDITEURS

4, PLACE DE LA MADELEINE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733). — Pièces de clavecin (livre I).

Transcription par LOUIS DIÉMER

Prix net : 5 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL. DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6<sup>e</sup> année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

#### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

### THE BURLINGTON MAGAZINE

FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly

Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Co. Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Civilisation (CLAUDE FARRÈRE). — Maurice Denis. *Les Chapelles du Vésinet* (GEORGES LE BRUN). — Chronique musicale (O. M.). — Inauguration de la Libre Esthétique. — Le Monument Max Waller. — Notes de musique. *Sonates modernes. Le Quatuor Zimmer*. (Ch. V.). — La Musique à Liège (J. F.). — La Musique à Paris (M.-D. CALVOCORESSI). — Petite Chronique

## CIVILISATION

En somme, la civilisation, et tout son cortège commercial, industriel, scientifique, — téléphones, chemins de fer, paquebots, manufactures, imprimerie, machines électriques, nitro-glycérine et suffrage universel, — la civilisation-fétiche dont tous les pays ont plein la bouche, la civilisation-dogme au nom de quoi Russes et Japonais se disputent, à coups de massacres, des cimetières, la civilisation-destin, que nul peuple, hélas ! quelque sage qu'il soit, ne peut éviter, — n'a jamais été bonne qu'à rendre plus injuste, plus intolérable l'inéga-

lité des conditions humaines, et plus exorbitantes les fortunes, et plus atroces les misères.

Un paradoxe ? Que non pas ! Entre Agamemnon, roi des hommes, et Iros, mendiant de profession, la distance sociale n'était pas infranchissable aux temps homériques : le prince et le vagabond mangeaient l'un et l'autre les cuisses grasses des bœufs sacrifiés, et portaient des manteaux de laine quasi pareils ; le froid les mordait également, quand l'hiver neigeait sur les montagnes. Aujourd'hui, M. Vanderbilt a cessé d'être visible pour les mineurs de ses houillères : ceux-ci sont des damnés, celui-là un dieu. Plus rien de commun entre ce ciel et cet enfer. Les jouissances mêmes de l'homme d'en bas — le verre de vin bleu, la flânerie du dimanche et l'amour d'une fille égrillarde — donneraient la nausée au milliardaire affiné. Les âmes elles-mêmes sont devenues différentes, — lointaines...

Toute cette philosophie m'est inspirée par un livre que je ferme, — un livre frais paru, *Vers Ispahan*, de Pierre Loti. Pierre Loti revient de Perse, et nous conte son voyage. La Perse, à ce qu'il dit, est un pays charmant. Figurez-vous des sentiers qui ressemblent à des châteaux de fées. Là-dessus, et d'un bout à l'autre du voyage, des pavots, des trèfles, des jasmins, des bleuets, des lys, des roses, — des roses surtout, — à se croire dans une exposition horticole. Cela fait le plus délicieux livre qu'on puisse lire, un livre tout ensemble doux et sauvage, grave et puénil, triste et souriant ; un livre chaste et blanc comme une première communiant, et cependant un livre que, si j'étais mari, j'interdirais à ma femme, parce qu'on y trouve, à chaque étape, trop

de lignes rêveuses et fatalistes, où transparissent trop d'anxiétés tendres, trop de soifs amoureuses, trop de peur horrible du néant final, de la mort de tout...

On y trouve d'ailleurs beaucoup d'autres choses. On y trouve, et c'est là que j'en voulais venir, une horreur fervente des usines, des ferrailles, et de tout le tintamarre qu'engendre la vie moderne, en même temps qu'une prédilection avouée pour la grande paix indolente des pays que nous appelons barbares. La Perse, paraît-il, a conservé presque intact le trésor des mœurs d'autrefois. Pierre Loti y a retrouvé les ruines millénaires du palais de Xerxès et les ruines beaucoup plus vieilles de je ne sais quel autel primitif du Feu. Eh bien, ces choses préhistoriques n'ont pas trop l'air d'un anachronisme dans la Perse du xx<sup>e</sup> siècle. Voilà vraiment un pays à part, où la civilisation n'a pas encore lancé ses locomotives.

Or, Pierre Loti nous affirme que cette terre privée de télégraphes et de députés est une terre heureuse. Mon Dieu, pourquoi pas ?

Il y a des villes, en Perse, de grandes villes, même, lesquelles se prolongent par des faubourgs et des quartiers suburbains. On sait ce que c'est qu'un faubourg ouvrier en Europe : un cloaque, dépourvu d'air et de lumière, et peuplé de pauvres gens très sales, à mine d'anarchistes ou de mendiants poitrinaires. En Perse, les choses sont bien différentes. Aux portes des cités commencent sans transition des villages campagnards, jolis et salubres, de vrais villages avec des arbres, des fleurs, de l'eau qui court, du ciel bleu. Les gens qui vivent dans ces faubourgs de l'antique espèce sont de robustes garçons et de belles filles souples, et les enfants qu'ils font sont des marmots rieurs et joufflus. Point de misère souffreteuse, point de travail forcé dans nos ateliers tristes et malsains, loin du soleil ; — la libre jouissance du plein air, le facile labeur des jardins, la joyeuse insouciance des gens sans ambition ni servitude ; tout cela, égal pour tous. Voilà une démocratie fort enviable, et qui n'engendre pas de revendication sociale, — preuve évidente qu'il fait meilleur vivre en Perse que chez nous.

C'est l'avis de Pierre Loti. C'est le mien, — quand je ferme son livre. Au fait, il nous manque peut-être, à nous Occidentaux épris d'agitations et de tumultes, les longs voyages en pays étranges auxquels s'est voué Pierre Loti. « Que de choses, disait Renan, que de choses expliquées par ce fait que M. Clémenceau ne fait probablement pas oraison (1) ! » Que de choses expliquées aussi par ce fait que tous nos tribuns du peuple, que tous nos remueurs de paroles, que tous nos apôtres du progrès, n'ont jamais été en Perse, — n'ont jamais été nulle part !

CLAUDE FARRÈRE

(1) *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (Le Séminaire d'Issy).

## MAURICE DENIS

### Les Chapelles du Vésinet.

Conservez toujours cette bienheureuse naïveté, cette charmante ignorance.

(Paroles d'INGRES à Amaury Duval.)

C'est à genoux qu'il faudrait aimer ces hommes-là. Moi aussi je sais très bien que celle-là a le nez trop pointu et des yeux de poisson. Mais Raphaël lui-même n'a jamais atteint une expression pareille.

(INGRES parlant des figures de Giotto et de Fra Giovanni da Fiesole.)

J'emprunte ces citations à la belle étude de M. Gabriel Mourey sur les peintures du Vésinet.

En vérité, les maîtres primitifs de la peinture ou de la statuaire française, italienne ou flamande, égyptienne ou grecque ne nous émeuvent-ils point davantage, ne nous ont-ils point donné l'impression de la vie intime ou mouvementée, chanté les rythmes, le style et les harmonies en un langage plus définitif que celui des classiques ?

Ce n'est pas qu'il faille mépriser la science, mais il ne faut pas oublier que nous nous élèverons d'autant plus dans la compréhension d'un art, que nous apprendrons mieux à donner un empire plus grand à l'émotion sentimentale qu'à la perfection technique. Il y a des maîtres peut-être aussi savants que Phidias et qui nous ennuiant ; les marbres éginétiques sont barbares, ils nous secouent.

L'Art est divin parce qu'il est impondérable, insaisissable et subtil. C'est par là que M. Maurice Denis est admirable. Pourtant ce n'est point un instinctif inconscient ; je le crois au contraire le plus conscient, le plus réfléchi des artistes.

Sans pose, dans l'édifice le plus banal trouvant des murs à décorer, joyeux d'écrire un beau poème, il a transfiguré deux chapelles. Là on oublie. Ce n'est plus l'église aux jours crus, aux architectures crispantes, aux bruits énervants. C'est l'unité calme et pleine où s'émeuvent l'esprit, le cœur et l'âme.

De l'azur ou du feu, de la joie impérieuse, enthousiaste et dominatrice de la chapelle du Sacré-Cœur ou de la joie persuasive et douce de la chapelle de la Vierge, que choisir ? Dans l'une et dans l'autre, l'équilibre de la composition, les harmonies savantes de la couleur décèlent le plus admirable tempérament de décorateur. Puvis étant mort, on pouvait craindre que la grande tradition relevée par son génie retombât dans le pédantisme. Un maître nouveau, très différent et très semblable, s'est révélé.

\*\*\*

Elle est suave cette chapelle de l'Assomption. Les huit nervures de sa voûte, un peu plus vigoureuses que le ciel divin qu'elles sertissent, sont fleuries de larges pétales d'un rouge gris clair, d'un bleu incertain et d'un blanc nacré. L'architecture est respectée, les nuages du sommet semblent effleurés d'une caresse d'or à peine distincte, des anges planent dans la clarté, et au-dessous l'azur se mêle aux nuées légères. Puis, dans le bas, les

nuages sont roses ; dans la retombée des voûtes, des feuillages clairs, des fleurs nombreuses, — lilas roses, lilas blancs, seringas larges et frais, — animent le ciel de leurs masses opulentes et douces.

Et l'ensemble apparaît de neige et d'azur, avec des trainées d'aurore et des fraîcheurs d'émeraude. C'est dans cette harmonie séraphique que, délicieuse de pudeur, la Sainte-Vierge s'élève au-dessus de l'autel, écartant de ses mains timides le voile blanc qui abrite son visage ; elle s'élève dans la joie resplendissante. Au-dessous d'elle, le mur est décoré de lis blancs aux tiges d'or ; et la décoration va se dérouler autour de la chapelle, céleste et heureuse : à droite ce sont deux beaux anges blonds admirablement prosternés, les mains jointes, l'un tout de blanc vêtu, l'autre à la tunique virginal, à la jupe bleue ; leurs ailes nacrées ont l'air de frémir à la brise ; à gauche arrive un angelet dans un vol immatériel, dans une attitude d'adoration.

Puis encore, à droite, d'autres anges... Ils chantent. Les deux plus jeunes tiennent le grand livre des cantiques ; leurs robes alternent — blanches, blanches et bleues — et vis-à-vis, à gauche, deux autres jouant de la viole se tiennent debout derrière les chérubins qui chantent, le cahier de musique à la main.

En face de l'autel trois séraphins en longues robes blanches ont à leur cou, pendues par des rubans bleus, des corbeilles pleines de fleurs qu'ils effeuillent. Dans les deux voûtes contiguës, des groupes d'anges apportent en volant des brassées de fleurs.

Aux culots décorés des symboles dorés des litanies, huit inscriptions se succèdent : *Rosa mystica, Stella matutina, Domus aurea, Speculum justitiæ, Janua cœli, Turris davidica, Fœderis arca, Vas spirituale*. Entre les culots et les fenêtres, de lourdes guirlandes de fleurs et de feuillages enrubannées d'azur, — blanches, mauves et vertes, — font à la chapelle une ceinture jeune et gaie, rehaussée par les couronnes de fleurs semblables qui sont au-dessous des vitraux. Au-dessus de l'autel une niche avec la madone de Notre-Dame-des-Victoires et autour de la niche, surmontée de la colombe et de l'inscription : *L'Assomption de la Très Sainte Vierge*, des lis héraldiques aux tiges d'or.

Nous ne saurions assez insister sur l'harmonie, la tenue d'ensemble de cette décoration, où les vitraux continuent sans violence la clarté radieuse des murailles, où leurs couleurs pénétrantes et fraîches enchantent les yeux. Il y en a trois :

*Marie retrouve Jésus au Temple*. Dans un encadrement vigoureux et clair, bleu, violet et rose, sur un fond orange et jaune où vole un ange, la robe bleue de la Vierge heureuse et le vêtement blanc du petit Jésus, tout auprès d'elle, font une harmonie charmante. C'est d'un sentiment exquis.

Puis c'est une superbe *Visitation* dans un cadre presque identique. Les harmonies sont les mêmes ; il y a des raisins et un arbre au-dessus des deux saintes femmes qui s'étreignent. Et c'est dans un cadre bleu, violet et blanc, que l'Annonciation montre à la Vierge en robe de bure claire un ange orange et jaune devant un arbre clair et sous l'irradiement du Saint-Esprit.

Enfin, *les Noces de Cana*. C'est une symphonie en or, vert, blanc et rose, claire et joyeuse. Deux adolescents versent le vin au premier plan, devant la table. Derrière le festin, des groupes de portraits de donateurs, au nombre desquels Maurice Denis lui-même.

Aux trois tympanes qui font face à l'autel, le prophète Ysaïe, vêtu de rose gris. En lettres d'or, auprès de lui : *Virgo concipiet et pariet filium*.

A côté, l'arbre de Jessé avec la figure de la Vierge portant le Sauveur et surgissant du lis virginal : *Et egredietur virgo de radice Jesse*.

Enfin, Michée le prophète en tunique bleue.

C'est ensuite le déambulatoire au ciel de cobalt étoilé de fleurs ; sur les piliers, des vignes et des fleurs grimpances. Dans les tympanes, les figures au trait, drapées à l'antique, de saint Thomas, saint Simon, saint Jude ; au-dessus du confessionnal, le Taureau de Saint-Luc. Puis une délicate composition au-dessus d'une porte de la sacristie : le sacerdoce juif.

*Tu es sacerdos in æternum*

*Secundum ordinem Melchisedec.*

Du bleu très pâle, la robe rouge de Dieu, du blanc et de l'or... C'est d'un charme profond. On ne pouvait rien concevoir de plus simple ni de plus émouvant.

Au-dessus du confessionnal, la lumière rayonnante :

*Et lux in tenebris lucet.* (Joan. I.)

Au-dessus de la seconde porte de la sacristie :

*Hic est enim calix sanguinis mei novi et æterni testamenti.*

C'est le sacerdoce chrétien, représenté par le Christ, l'hostie en main, devant l'autel où le calice est posé.

Un enfant de chœur, à droite, présente l'Évangile ; à gauche sont, à côté d'un cierge, le pain et le vin. Il y a encore saint André, un bateau aux voiles pleines de vent, saint Jean le Majeur, saint Paul, saint Mathieu et l'ange, le lion de Saint-Marc....

\* \* \*

Entrons dans la chapelle du Sacré-Cœur.

Jésus-Christ s'est levé de son trône les bras pendants, les mains ouvertes, montrant ses plaies. Sa figure est sublime de bonté, de douceur et d'abandon. L'irradiement de son cœur incendie sa poitrine, illumine la chapelle. Son auréole se sépare à peine de la buée d'or d'un ciel de soir merveilleux ; sa robe est d'un rose fané, ses cheveux fauves...

Son trône, posé sur des nuages roses aux ombres mauves, est ample et solide, sans dureté. Les relations harmoniques contribuent à l'aplomb autant que les lignes, et de chaque côté, au pied des marches, trois anges sont agenouillés, les ailes hautes, la tunique légère et flottante... Au-dessus d'eux le ciel, toujours inondé de lumière, passe au vert tendre à l'horizon.

D'autres anges, plus grands, aussi délicieux mais moins immatériels, descendent de chaque côté avec beaucoup de symétrie et avec beaucoup de variété, les ailes éployées en des gestes divers et charmants dont l'eurythmie est pour l'œil une caresse toujours nouvelle. Les ailes diaphanes se précisent en tons mauves et roses imprégnés d'or. Dans un couchant d'azur délicieux, des anges rosés par les reflets de la victorieuse lumière du Sacré-Cœur unissent leurs mains en s'élevant au fait ou rythment la cadence de leurs encensoirs.

Un horizon de campagnes et de villes d'une allure sévère et calme entoure la chapelle... Vis-à-vis de l'autel, sous la basilique des Oblats de Montmartre, sainte Marguerite-Marie, sainte Jeanne de Valois, sainte Catherine de Sienne, le père de la Colombière, le père Eudes, sainte Gertrude et sainte Thérèse, tous ceux en un mot qui ont mis leur inspiration et leur énergie au service du Sacré-Cœur. Ils sont là dans leurs vêtements sévères, en de graves attitudes, en extase devant des arbres en fleurs, ressortant sur le panorama de Paris.

Puis c'est Notre-Dame et, de l'autre côté, la basilique de Saint-

Denis en France, Reims, la Visitation, Paray-le-Monial où le Sacré-Cœur est apparu à la bienheureuse Marguerite-Marie-Alacoque et qui est devenu un lieu célèbre de pèlerinage. C'est enfin Joigny-la-Bataille, où le général Charette arbora l'étendard du Sacré-Cœur. Et de la sorte, avec des horizons de campagnes et de monts, de villes et de bourgs, érigeant leurs cathédrales et leurs églises, se déroulent les centres principaux de la dévotion au Sacré-Cœur.

Ici, les nervures de la voûte, comme dans la chapelle de la Vierge, sont décorées avec un peu plus d'intensité. L'ornementation des culots est accompagnée des paroles symboliques du Sacré-Cœur écrites en lettres d'or.

Nous voici de nouveau à l'autel entouré de cierges allumés. *Ridimisti nos in sanguine tuo*, dit la dernière inscription, et, symbole de la richesse et de la générosité inépuisables du Sacré-Cœur, des roses de pourpre et d'or grimpent du sol sur le sous-bassement.

Aux tympans faisant face à l'autel, le bon Samaritain soutient le voyageur défaillant sur son cheval. L'abandon de l'attitude, le mouvement souple et gracieux de la marche, la synthèse magnifique de l'expression ici encore sont merveilleux. Au centre le Seigneur unit les mains fraternelles d'ouvriers et de savants : *Aimez-vous les uns les autres*. Enfin un berger porte précieusement une lourde brebis dans ses bras : *Je suis le bon Pasteur*.

Les trois fenêtres sont ornées de vitraux exquis, dans de chaudes et claires harmonies. Au lieu de la quatrième fenêtrée, un tableau, la plus belle page peut-être de cette incomparable décoration : *Et unus militum lancea latus ejus aperuit et continuo exivit sanguis et aqua* (Joan. X).

C'est une composition douloureuse et poignante, [simple] et profonde; des visages livides, des vêtements de deuil, un fond incendié de lumière tragique. San Gimignano de Toscane a inspiré ce paysage de tours crénelées et de remparts... Le cœur secoué d'un artiste ému seul a pu dans le respect des traditions plastiques trouver ce frisson d'émotion inconnue.

Dans cet ensemble — admirable d'unité — de feu et d'or, mais infiniment doux, c'est la note suraiguë de la douleur exacerbée. Elle n'éclate point; dans cette harmonie totale, elle pénètre irrésistiblement.

\*\*\*

Je n'ai point parlé de génie devant cette œuvre que j'admire de toutes mes forces... J'attends qu'un autre, plus autorisé que moi, ait prononcé ce mot auquel songèrent je n'en doute pas M. Adrien Mithouard et M. l'abbé Desfossés dans leurs belles chroniques de l'*Occident*.

Lorsque tout le monde aura bien compris, je serai fort heureux d'avoir été des premiers à le penser.

GEORGES LE BRUN

Paris, janvier 1904.

## CHRONIQUE MUSICALE

L'école de musique russe fut révélée en Belgique il y a une vingtaine d'années grâce à l'intelligent mécénat de la comtesse de Mercy-Argenteau, qui prit, pour la divulger, les plus louables initiatives. César Cui, Borodine, Rimsky-Korsakow furent tour à tour les hôtes de cette grande dame et leurs œuvres, très

favorablement accueillies par les musiciens pour leur technique étourdissante, par le public moins initié pour le charme qu'exhale leur caractère exotique et populaire, d'une couleur locale nettement caractérisée, prirent rapidement la vedette des affiches des concerts.

Joseph Dupont, dont le tempérament nerveux et passionné s'accordait bien avec leurs rythmes endiablés, en dirigea maintes exécutions mémorables. A Liège, Sylvain Dupuis mena de son côté la campagne en leur faveur. Mais le premier élan passé, on sembla se désintéresser quelque peu de compositions dont la facture brillante dépassait souvent l'intérêt musical. Chatoyante et superficielle, l'école russe a exercé sur l'instrumentation moderne son influence. En France, notamment, elle a singulièrement illuminé la palette orchestrale. Mais le pittoresque extérieur l'emporte, en général, chez elle, sur le sentiment. Elle est avant tout descriptive, et dans la musique comme dans les lettres rien ne paraît plus vite suranné que les descriptions : tant s'altère rapidement la concordance, toute momentanée, de nos idées et de nos sensations avec les choses qui nous environnent.

Il faut savoir gré à M. Eugène Ysaye d'avoir groupé à nouveau, en une séance préparée avec soin, quelques œuvres significatives de cette brillante pléiade de musiciens. Aux noms connus de Glinka, dont l'inspiration était toute wébérienne, de Rimsky-Korsakow (*La Grande Pâque russe*) et de Glazounow (*Suite moyenne*), il a ajouté ceux de Rachmaninoff — dont le beau concerto pour piano et orchestre, sobrement et artistement joué par M. Siloti, paraît annoncer une évolution de l'esthétique musicale slave vers un art plus profond et plus pénétrant, — et de Tanéïew, musicien de large envergure, aux conceptions vastes, au souffle puissant, auteur d'une trilogie d'après l'*Orestie* d'Eschyle qui, à en juger par l'ouverture que nous a fait entendre M. Ysaye, offre un réel intérêt musical. Des pièces moins caractéristiques d'Arensky, Liadow et Rubinstein, jouées par M. Siloti, complétaient cet attrayant programme.

C'est à MM. P. et L. Hillemacher que fut consacrée, la semaine dernière, la reprise des séances Engel-Bathori. On se souvient du succès qui accueillit jadis à la Monnaie les deux jolies partitions de ces frères unis par les doubles liens de l'art et de l'affection : *Saint-Mégrin* et *Une Aventure d'Arlequin*. W. Engel et M<sup>me</sup> Bathori, secondés par les auteurs, ont fait entendre, cette fois, un choix fort intéressant de mélodies d'une tournure élégante, d'une inspiration aisée, le cycle complet des *Solitudes* et un fragment du *Drac*, l'opéra qui fut applaudi naguère à Carlsruhe. Ces œuvres élégantes et d'une réelle distinction, admirablement mises en valeur par M<sup>me</sup> Bathori et par M. Engel, ont plu infiniment au nombreux public qu'avait rassemblé cette attrayante audition.

Quelques jours après, M<sup>me</sup> Bathori, dont la complaisance et l'esprit d'apostolat artistique égalent le talent, chantait d'une voix délicieuse, au Cercle artistique, des mélodies d'un jeune compositeur belge, M. Delune, qui n'avait pas craint (*audaces fortuna...*) de composer de ses œuvres tout un programme de concert. On a fait bon accueil à une Sonate pour piano et violoncelle (le souple archet de M<sup>lle</sup> Fromont collaborant à l'exécution), à un *Scherzo* d'orchestre réduit au piano, à un poème, *Les Cygnes*, pour chant et violoncelle : musique encore impersonnelle mais qui dénote de l'acquies et un métier solide.

A citer encore, parmi les auditions récentes, celle des élèves de M. Demest dans le cadre élégant de l'hôtel de M<sup>lle</sup> Boch. Une dizaine de cantatrices et de chanteurs ont fait valoir, avec le

charme de voix agréables et bien posées, d'exceptionnelles qualités de diction qui permirent, même dans les ensembles (*Veni domine*, de Mendelssohn, la *Nuit*, chœur à quatre voix de Saint-Saëns) de suivre, sans en perdre une syllabe, les paroles du texte. M<sup>mes</sup> Cluytens, Demest, Vandervelde, Jouret, M<sup>lles</sup> Jeslein, Van-nérus, Vandenperre, Lentrein et M. Vanderborght se firent applaudir dans une série de mélodies et de duos empruntés à la littérature classique et moderne que termina brillamment le trio des « Filles du Rhin », chanté à ravir par M<sup>me</sup> Demest, M<sup>me</sup> E. Ysaye et M<sup>lle</sup> Vandenperre, auxquelles M. Swolfs donna la réplique en chanteur déjà aguerri.

O. M.

### Inauguration de la Libre Esthétique.

Le Vernissage de la *Libre Esthétique* a eu, jeudi dernier, son animation habituelle. Réservé aux membres de la société et aux artistes, ce « private view » est toujours, par les individualités qu'il rassemble, les réflexions qu'il provoque, les discussions qu'il soulève, les enthousiasmes et les colères qu'il déchaîne, un des spectacles les plus curieux — et les plus recherchés — de l'année artistique.

Y assistaient, outre la plupart des membres de la Libre Esthétique, le directeur des Beaux-Arts, M. Cardon et Wauters, membres de la Commission directrice des Musées.

Dans la foule des peintres, des sculpteurs, des musiciens : MM. H. et J. Lerolle, M<sup>mes</sup> Chausson et Lerolle, M. et M<sup>me</sup> A. Fontaine, MM. Ch.-A. Robinson, Van Rysselberghe, Hazledine, J. Stobbaerts, A. Asselbergs, Tscherner, Terlinden, Van Seben, Blanc-Garin, Le Mayeur, A. Verhaeren, Stœquet, Cassiers, Théron, Hagemans, G. Bernier, Seeldrayers, De La Hoese, Richir, E. Claus, G. Morren, A. Marcette, Gilsoul, E. Charlet, de Saint-Cyr, E. Laermans, Wytzman, Ensor, F. Knapff, Lemmen, Van Strydonek, Degouve de Nuncques, A. Collin, G. Le Brun, G.-M. Stevens, F. Smeers, A. Bastien, M. Blicq, P. Mathieu, Ciamberlani, H. Smits, Hoeterickx, Viérin, Houyoux, Coppens, Viandier, Clarys, Van den Eeden, Hermanus, Merckaert, S. Detilleux, Oleffe, Jelly, Wollès, Ottevaere, Ottman, H. Thomas, P. Hamesse, H. Roidot, Hageman, Baseleer, Van der Hoef, H. Luns, R. Parent, E. Ganz; M<sup>mes</sup> A. Boch, Voortman, De Weert, B. Art, M. Verboeckhoven, L. Héger, C. Ewings, H. Calais, Joris, Verwee, M. Putsage, J. Lorrain, L. Danse, C. Lacroix, M. Destrée, L. Charlet, Degouve de Nuncques; les sculpteurs C. Meunier, Ch. Van der Stappen, L.-H. Devillez, P. Du Bois, Samuel, H. Le Roy, P. Braecke, G. Devreese, H. Bonquet, A. Crick, J. Herbays, Kemmerich; du monde musical : MM. H. Albers, Dalmorès, H. Seguin, Ermel, Wieniawski, Delune, Demest, E. Chaumont, E. Doehaerd, M<sup>mes</sup> Kleeberg-Samuel, de Zaremska, etc.; les architectes Serrurier-Bovy, L. Govaerts, de Vestel, L. Sneyers; parmi les hommes de lettres, MM. Fierens-Gevaert, J. Destrée, M. des Ombiaux, A. Ruyters, G. Virrès, Marcel Hébert, E. Demolder, L. Delattre, G. Ramakers, Edm. De Bruyn, G. Marlow; M<sup>mes</sup> B. Rousseau, M. Closset, C. Castelein, M. Van de Wiele.

\*\*\*

Un grand nombre d'artistes ont assisté, le soir, à la représentation du *Roi Arthur* que le théâtre de la Monnaie donnait à leur intention. L'œuvre si noble et si pure d'Ernest Chausson a été appréciée comme elle le mérite par ce public aux impressions spontanées et généreuses. Les interprètes, qui se sont surpassés, ont été rappelés à deux reprises après chaque acte. L'orchestre de Sylvain Dupuis n'a peut-être jamais donné de la belle partition du *Roi Arthur* une exécution plus homogène, plus nuancée et plus fidèle.

Ce qui n'empêche pas MM. les abonnés de laisser leurs loges

inoccupées quand, au lieu de la banalité du répertoire, on leur offre le régal d'un spectacle d'art élevé et émouvant. La grosse caisse, les cortèges, les chœurs d'orphéons l'emporteront-ils toujours sur la musique dans les préférences de certains?

### Le Monument Max Waller.

Le Comité d'action s'est adjoint MM. Henry Maubel, Gaston Heux et Léon Wéry. Les directeurs du *Thyrse* et de *l'Eventail* déposeront des gerbes de fleurs sur la tombe de Waller le 6 mars, jour anniversaire de la mort du fondateur de la *Jeune Belgique*. Un pèlerinage au cimetière d'Hofstade sera organisé à cette date. Tous les lettrés, les artistes sont invités à y prendre part.

### NOTES DE MUSIQUE

**Sonates modernes**, interprétées par MM. BOSQUET et CHAUMONT.

Quel triomphe pour le père Franck et pour ceux qui, sans l'imiter, s'inspirèrent de ses enseignements!

Et tout d'abord, pour M. Lazzari, dont la brillante et riche sonate allie la suavité et le mélodisme à la fantaisie fougueuse, au sens des rythmes qui frappent et à la vigueur de la pensée musicale. De vagues obsessions franckistes ne parviennent pas à enlever à l'œuvre l'empreinte d'une personnalité réelle, d'un tempérament inventif, dont les juvéniles témérités séduisent dès la première audition.

Quel contraste avec la sonate de Castillon, sorte de compromis entre les données classiques et le modernisme, mais d'une extrême distinction et, somme toute, très agréable à entendre, surtout à cause de ses multiples combinaisons techniques. *L'allegro moderato* du commencement, avec son thème pastoral délicieusement évocateur, est d'une facture presque classique, et *l'allegro scherzando*, chose étincelante et pailletée dans la demi-teinte (quel paradoxe!) donne l'impression d'un talent suprêmement ingénieux et spirituel.

Que dire des deux interprètes, sinon qu'ils ont été parfaits! M. Bosquet, dont l'extrême simplicité étonne par ses résultats décisifs... M. Chaumont, dont le violon a chanté ce soir-là avec une finesse, une émotion et une vérité d'expression incomparables. Son interprétation de la Sonate de Franck, qui clôturait le programme, et qui n'a jamais paru aussi admirable que ce soir-là, a été, de même que celle de M. Bosquet, digne des plus vifs éloges et de l'enthousiasme qu'a manifesté le public. Cette belle soirée a clos le cycle de séances modernes données par les deux virtuoses et qui embrassèrent, outre les œuvres citées ci-dessus, les sonates de Fauré, de Lekeu, de Vreuls, d'A. Magnard, d'H. Février et de Jongen, ces trois dernières jouées en première audition.

### Le Quatuor Zimmer.

Chaque fois que joue le Quatuor Zimmer, il faut répéter la même chose! C'est qu'il interprète à la perfection les œuvres qu'il exécute. Jeudi soir, M. Zimmer, les deux frères Doehaerd et M. Van Hout avaient assumé la lourde tâche de jouer le Quatuor en ré majeur de C. Fr. nck et le Quatuor en mi mineur op. 59 de Beethoven, œuvres d'une exécution périlleuse, qui justifie quelques tout petits accrocs dans le jeu des jeunes artistes. Mais qu'importe, si la flamme de la conviction les animait et s'ils ont fait revivre dans le Quatuor de Franck l'ampleur à la fois lyrique et dramatique de cette composition grandiose (ne dirait-on pas une esquisse pour un drame musical?), et dans le quatuor du maître de Bonn, ce mystère, cette fantaisie et ces audaces qui font déjà présager le côté déconcertant des derniers quatuors!

Bravo pour M. Zimmer et ses amis ! Leur apostolat musical est beau ; qu'ils recommencent encore pendant de longues années à révéler au public, qui en a bien besoin, les merveilles de la musique de chambre !

CH. V.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

Aux « Populaires » la *Symphonie en sol mineur* de Mozart, l'épisode des *Rheintöchter* de *Götterdämmerung* et la *Rapsodie norvégienne* de Svendsen. M. Delsemme a donné de ces œuvres diverses une exécution finement nuancée et a su par moments s'élever à une belle vigueur rythmique. Le jeune orchestre dont l'association a fondé ces intéressants concerts s'y dépense avec une bonne volonté et un entrain réjouissants.

Le soliste était le violoniste Adolf Rebner, l'un des membres du célèbre Quatuor Heermann, de Francfort. Après Marie Soldat, Hugo Heermann et César Thomson, il a interprété le très noble concerto que Brahms écrivit, ainsi qu'on l'a dit, non pas pour, mais contre le violon. Sans y faire oublier ses devanciers, Rebner a remporté un notable succès par son phrasé élégant et par le joli son qu'il tire de son Stradivarius aux cordes basses un peu faibles. A vrai dire, Rebner en est encore à la période des tâtonnements et incertitudes juvéniles qui, chez les meilleurs, précède la conquête de l'entière maîtrise.

Je voudrais pouvoir parler longuement ici de l'*Histoire de la sonate* que poursuivent, avec un talent constant, MM. Jaspar et Zimmer. Ils se sont assigné une belle mission et il convient de les en louer. Cette année, ce sont les œuvres contemporaines qu'ils font défiler devant nous, et le plus souvent des compositions inédites.

Nous avons eu aussi deux séances de sonates de MM. Bosquet et Chaumont. L'accueil chaleureux qu'ils ont reçu les engagera, j'espère, à revenir. Entre autres primeurs, ils nous ont offert une sonate tout fraîchement issue de la plume de notre concitoyen Joseph Jongen et parée des mêmes hauts mérites qui distinguent ses dernières compositions.

J. F.

## LA MUSIQUE A PARIS

La Société Nationale ne nous offrit, le 20 février, que deux œuvres nouvelles. Une Sonate pour piano et alto de M. Lacroix, œuvre grave, d'une belle tenue, un peu sombre et qu'attriste encore le timbre choisi. Elle fut fort bien présentée par MM. Migard et Viñès. Le mouvement lent, austère et ample, en est surtout bien venu. Puis, ce furent deux mélodies de M. Pierre de Bréville, *Petites litanies de Jésus* (T. Klingsor) et *La Forêt charmée* (J. Moréas), toutes deux exquises. Les œuvres de ce trop modeste compositeur deviennent chaque jour plus connues et mieux appréciées : ce n'est que justice. M<sup>lle</sup> Lanrezac interpréta les dites mélodies avec infiniment de charme et fut très applaudie.

Passons sur une exécution, très bonne, du premier Quatuor de M. Vincent d'Indy (dont la *Symphonie en si bémol* sera entendue aujourd'hui même aux Concerts Lamoureux) et sur une interprétation bien cahotée du *Prélude, Choral et Fugue* de Franck, pour avoir le loisir de mentionner quelques autres auditions musicales.

Au Conservatoire, M. Marty (un nouveau poème symphonique de l'excellent chef d'orchestre, *Nuit d'Été*, vient d'être applaudi aux Concerts Colonne) a récemment donné d'admirables exécutions de la *Lénoire* de M. Duparc, d'*A la musique* de Chabrier, de l'*Apprenti sorcier* de M. Dukas. A la *Schola cantorum* M<sup>lle</sup> Selya continue, avec un égal succès, ses auditions d'œuvres de piano de Bach. M<sup>lle</sup> Elisabeth Delhez interpréta, au dernier concert d'orchestre, la cantate *Ich bin vergnügt* avec une simplicité

d'accent et une pureté de style qui lui valurent un très vif succès.

Pour finir, signalons brièvement quelques-uns des plus intéressants récitals donnés ces temps derniers : celui de M<sup>me</sup> Georges Marty, où l'excellente cantatrice interpréta très remarquablement des œuvres de Castillon, de Berlioz, de Chabrier, d'Albert Cahen, de Bizet, de Lalo, de MM. Georges Hue, Pierné et Marty ; la très belle audition d'œuvres de piano de Bach donnée par M<sup>me</sup> Wanda Landowska, une artiste des plus rares ; enfin la séance que M. Armand Parent a récemment consacrée aux œuvres d'Ernest Chausson.

M.-D. CALVOCORESSI

## PETITE CHRONIQUE

La série des concerts de la *Libre Esthétique* sera inaugurée mardi prochain, à 2 h. 1/2, par une séance à laquelle prêteront leur concours MM. Ricardo Viñès, pianiste à Paris, M<sup>lle</sup> Marthe Devos, MM. Stéphane Austin, Emile Chaumont et le violoncelliste Boris Hlambourg.

On trouvera encarté dans le présent numéro, le programme détaillé de cette audition inaugurale.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire. Au programme : deuxième Symphonie (en ut) de Schumann, Concerto pour clavecin, flûte et violon, avec accompagnement d'instruments à cordes, de J.-S. Bach, et le *Songe d'une nuit d'été*, de Mendelssohn.

M. André Mellerio, l'auteur de plusieurs études pénétrantes et bien documentées sur l'Art impressionniste et sur la peinture moderne, inaugurera vendredi prochain, à 2 h. 1/2 précises, la série des conférences de la *Libre Esthétique*.

Il retracera l'histoire de l'intéressante évolution d'art dont le Salon qui vient de s'ouvrir décrit les phases successives.

Le prix d'entrée au Salon sera de 2 francs à partir de 1 heure.

Dimanche prochain, 6 mars, à 3 heures très précises, au Conservatoire, conférence de M. Jules Destrée sur *Émile Verhaeren et son œuvre*. Récitations et lectures. Entrées et abonnements, 30a, rue de la Régence.

Le troisième concert des Œuvres de Mendelssohn, qui aura lieu à la Grande-Harmonie dimanche prochain, à 2 h. 1/2, nous fera entendre l'opéra *Loreley* pour chœurs, soli et orchestre, une des plus importantes compositions pour piano et orchestre du Maître, exécutée pour la première fois à Bruxelles, et la *Légende du Rhin*.

L'*Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode* organise un concert extraordinaire qui aura lieu sous la direction de M. Huberti, avec la participation de l'orchestre des concerts Ysaye, le jeudi 10 mars prochain dans la salle des fêtes de l'école communale de la rue Gallait.

Ce concert sera donné pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de M. Huart-Hamoir, bourgmestre de Schaerbeek, en qualité d'administrateur de l'Ecole.

Au programme : *Cantate inaugurale*, pour chœurs et orchestre, de G. Huberti ; *Andromède*, pour soli, chœurs et orchestre, de G. Lekeu ; *Rondes enfantines*, de Jaques-Dalcroze ; *Berglit*, mélodrame avec orchestre, de Grieg ; *Parsifal* (finale du premier acte), pour chœur et orchestre, de R. Wagner (quatre cents exécutants).

M<sup>me</sup> Madier de Montjau, cantatrice à Paris, donnera le 10 mars à la Salle allemande, un *Lieder-Abend* au programme duquel figurent des œuvres de Schumann, Schubert, Liszt, Hugo Wolf, Strauss, Duparc, Chausson, etc.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, que dirige M. Henry Carpay, donnera un concert le vendredi 11 mars, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie. On sait que depuis huit ans cette association artistique, s'inspirant de l'exemple des Chanteurs de Saint-Servais, s'attache à mettre en honneur les œuvres des grands maîtres du XVI<sup>e</sup> siècle et à faire connaître les compositions modernes dont le caractère est en harmonie avec la liturgie.

Les chœurs interpréteront des motets de Palestrina, Josquin des Prés, Vittoria, Capocci, Tinel, des alleluias en plain-chant, d'anciennes chansons flamandes et françaises. M<sup>lle</sup> Doria, MM. Demest et Ed. Jacobs prêteront à l'Association leur concours gracieux.

Le prochain Concert Ysaye (quatrième d'abonnement) aura lieu au théâtre de l'Alhambra les 12 et 13 mars sous la direction de M. Steinbach, chef d'orchestre des concerts du « Gurzenichl » à Cologne et avec le concours de M<sup>me</sup> Lula Lusz Gmeiner, cantatrice, l'une des plus célèbres diseuses de lieder en Allemagne.

*Antoinette Sabrier*, l'émouvante comédie de M. Romain Coolus dont le dernier acte notamment produit un puissant effet dramatique, sera jouée aujourd'hui dimanche, au théâtre Molière, en matinée à 2 heures et le soir. Ce sera la seule matinée de cette belle œuvre, la clôture de la saison de comédie étant fixée à mardi prochain.

Le théâtre des Arts de Rouen vient de traiter avec M. Choudens, l'éditeur du *Roi Arthur*, pour s'assurer le droit de monter au début de la saison prochaine le drame lyrique d'E. Chausson.

Notre collaborateur Claude Farrère (Ferrare) vient d'achever un recueil de contes, *Fumées d'opium*, qui paraîtra chez Ollendorff le mois prochain avec une préface de Pierre Louys.

Un débat qui vient de se dérouler au Reichstag au sujet de l'art moderne, à propos du vote d'un crédit pour participation à l'Exposition de Saint-Louis, a, dit le *Petit Bleu*, fait sensation dans les cercles artistiques de l'Allemagne.

On se rappelle que le gouvernement avait exclu les artistes qui se réclament de la liberté de l'art. Le comte Posadowsky a essayé de faire croire que ces artistes s'étaient exclus eux-mêmes... Mais le Reichstag n'a pas ratifié l'interprétation ministérielle. La dis-

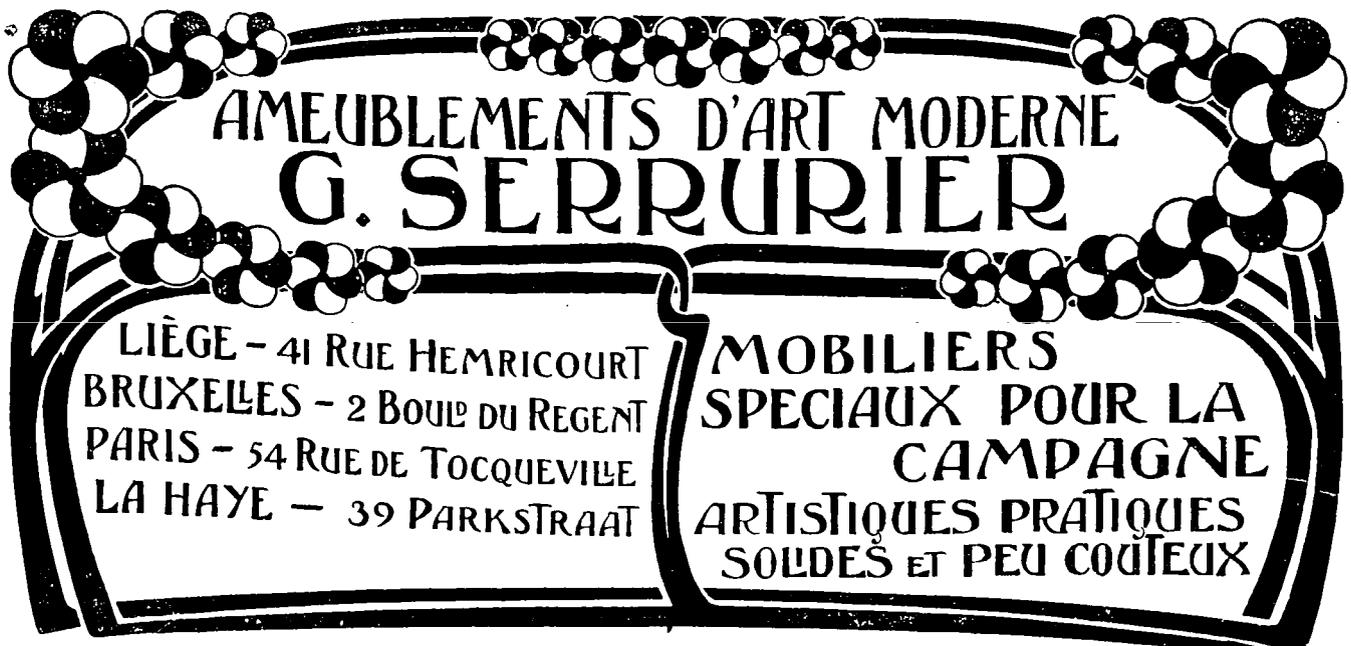
cussion a prouvé que dans tous les partis, même chez les cléricaux, on désapprouve la tendance du gouvernement de Guillaume II à vouloir imposer une sorte d'art officiel et conventionnel, d'une critique pondérée idéaliste conforme aux aspirations personnelles de l'Empereur. La « liberté de l'art » a été le leit-motif de la plupart des discours.

Les « sécessionnistes » — les artistes modernes — ont trouvé des défenseurs sur tous les bancs et le mot de la fin a été dit par le député Südekum, que le président a menacé d'un rappel à l'ordre : « Nous ne voulons pas d'une république des arts sous la présidence de Guillaume II. »

Le deuxième numéro des *Arts de la vie* vient de paraître. Paul Adam (*Les Temples de la mort*) et Henri Rivière (*L'Art du potier*) y voisinent avec Frantz Jourdain (*La Mise en scène*) et Raphaël Petrucci, dont les pages sur l'*Exposition des Maîtres français du XVIII<sup>e</sup> siècle à Bruxelles* évoquent toute une époque de grâce et d'élégance. A citer encore des pages de G. Auriol, M. Beaubourg, Léonce Bénédicté, etc.

Le peintre allemand Maurice von Schwind, dont on célèbre le centenaire, était, dit le *Guide musical*, un excellent musicien et fut même l'un des intimes de Schubert. Il jouait du violon dans la perfection et aimait beaucoup se réunir à d'autres amis pour organiser des soirées classiques de musique de chambre. C'est ainsi que, lors de son séjour à Eisenach, pendant qu'il décorait la Wartburg de fresques, il fit beaucoup de musique avec Kühmstedt, Müller-Hartung et Scheffer.

Il avait horreur de la musique de Wagner et il ne consentit pas à fixer les traits du maître dans le tableau qu'il fit du Tournoi de chant à la Wartburg; l'influence personnelle du grand-duc ne put obtenir que très difficilement qu'il y représentât Liszt sous les traits d'un maître chanteur. Maurice von Schwind aimait à raconter que lorsqu'on voulut, à Vienne, élever un monument sur la tombe de Mozart, les renseignements que l'on possédait sur le lieu de son inhumation étaient si vagues qu'on hésitait entre neuf tombes. Pour sortir d'embarras, on décida qu'un homme à l'ouïe très fine écouterait attentivement sur chaque tombeau, l'oreille contre terre; puis on exécuta l'ouverture de *Tannhäuser* et quelqu'un entendit distinctement Mozart se remuer, pris d'une terreur folle, à cause de ce « vacarme de païens » qui troublait son repos. C'est ainsi qu'aurait été découvert le véritable tombeau.



**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU CŒUTEUX</p>
--	--



## Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6<sup>e</sup> année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

#### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FONDÉ EN 1879

## L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues  
du monde entier;

publie l'Argus des Revues, mensuel;

édite l'Argus de l'"OFFICIEL"

Contenant tous les votes des hommes politiques et  
leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.

Adresse télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

Adresse téléphonique : 102-62

Écrire au Directeur, 14, rue Drouot, PARIS (IX<sup>e</sup>)

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Propos d'actualité (LEMEN). — Le Salon de la Libre Esthétique. — Chronique musicale. — L'Art à Paris *Société des artistes indépendants* (ANDRÉ FONTAINAS). — La Libre Esthétique. *Conférence de M. André Mellerio* : « *L'Évolution de l'art impressionniste* » (H. D.). — Blanche Selva. — La Musique à Gand (F. v. E.). — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Petite Chronique

## PROPOS D'ACTUALITÉ

Malgré les tentatives faites depuis vingt ans pour le familiariser avec le grand public, l'Impressionnisme était en somme mal connu en Belgique et l'emploi à tort et à travers de ce mot *impressionnisme*, dans les folichonneries que nous sert la presse en guise de critique, décelait une parfaite ignorance de la chose

L'exposition organisée par M. Octave Maus est opportune. Dépassant par le nombre l'apport de l'Art impressionniste à la Centennale de 1900, elle est la première

montrant une synthèse complète de l'Impressionnisme classique et de ses dérivés. Si pour la plupart elle constitue une révélation, si elle offre une occasion unique de se documenter, si elle permet de rectifier une opinion préconçue, de fortifier un jugement, il est présumable aussi que pour le grand public auquel nous faisons allusion plus haut, elle ne soit qu'un profond désenchantement.

Bien qu'il soit permis de regretter l'absence de certains noms, tels ceux de Monticelli et Jongkind, et bien que certains des exposants ne soient pas représentés d'une façon aussi complète qu'on l'eût pu désirer, il serait malaisé en effet de présenter une réunion plus homogène d'œuvres embrassant la période déjà longue qui va de Manet, élève de Couture, de Degas, élève de Picot, aux luministes-théoriciens comme Seurat et Signac.

La proximité des salles du Musée de peinture contemporaine et de celles réservées à la Libre Esthétique a permis aux organisateurs de cette dernière de se livrer à une expérience aussi instructive qu'affligeante. Un Van Gogh sous le bras, ils se sont proménés dans les salles respectables en déposant le dit Van Gogh au pied des chefs-d'œuvre nationaux : la « savoureuse » et « robuste » peinture flamande s'évanouissait et même, pour employer une expression un peu forte usitée en la langue des peintres, « f.... le camp » avec ensemble. *Le Lampiste* d'Ensor, quasi seul, parmi toutes ces toiles, ne broncha pas et semblait dire à l'intrus : « Venez donc vous accrocher à côté de moi, je suis en si mauvaise compagnie ici. »

\*\*

Cette généreuse peinture française, traitée si légèrement, on ne lui rend pas chez nous tous les égards, toute la reconnaissance plutôt qu'on lui doit. On oublie trop qu'après les glorieux peintres flamands de la Flandre et d'Anvers une lourde nuit de deux siècles s'appesantit sur l'art de notre pays et que c'est la France, par la magnifique floraison de peintres qui s'épanouissait vers 1840, qui le réveilla de cette longue léthargie.

Herreyns, tout au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, avait bien tenté de ressusciter Rubens, mais Navez fut un décalque pâli de David et son nom n'est sauvé de l'oubli que par quelques rares portraits. Il faut arriver à Simonau, cet admirable artiste trop ignoré, pour reconnaître que le sens pictural et la probité de la main et de l'œil n'étaient pas complètement abolis dans notre race. Le grand Ingres resta sans influence, tandis que le piètre Delaroche fit souche chez nous d'une légion de petits Hippolytes dits Pauls, lesquels mirent en couleur toutes les anecdotes de l'Histoire.

La léthargie, nous l'avons dit, ne fut pas éternelle. On sonnait du cor dans la forêt de Barbizon, on cassait des pierres à Ornans, des troupeaux beuglaient dans les plaines normandes, les gamins braillaient en sortant de l'« École turque ». Ces bruits divers eurent de l'écho en Flandre et, par la contemplation des Rousseau, des Millet, des Courbet, des Decamps, se révéla le tempérament de nos peintres.

En effet, notre meilleure école de peinture est tout entière inspirée par l'Art français et notre plus beau et vrai peintre, Louis Dubois, ne s'expliquerait guère sans Courbet comme Boulenger sans Rousseau. Et Agneesens connaissait certainement les Manet à qui il empruntait la liberté et la fraîcheur de ses esquisses. Mais n'est-ce pas ce même reproche de trop sacrifier aux modes françaises qu'on faisait aux artistes de l'« Art libre », à ceux-là mêmes qu'on oppose aujourd'hui, dans un intempestif accès de chauvinisme, aux indépendants artistes de France ?

L'impressionnisme français préoccupe même celui de nos peintres le plus attaché à perpétuer non seulement une tradition flamande, mais aussi une technique empruntée aux vieux maîtres. Vers la fin de sa vie, Henri De Braekeleer se libéra des pratiques précises et patientes pour des recherches de luminosité plus grande obtenue par disassociation des tons. Ces œuvres dernières, d'une franchise toute nouvelle et d'une saveur si rare, — et dans lesquelles on ne voulut bien voir que l'effet d'un dérangement mental, — ne demeureront-elles pas, avec les eaux-fortes, le meilleur de l'œuvre de ce parfait artiste ?

A vrai dire, le Belge ne témoigne aucun goût, aucune curiosité pour ce qui est essentiellement de la peinture,

bien qu'il se considère comme un connaisseur-né. Son tempérament est un peu lourd et cette raison explique peut-être la faveur où il tient Courbet dans ses collections particulières. L'amateur, il le dit lui-même, aime la « bonne peinture » : elle consiste en la représentation exacte et largement minutieuse de scènes naturelles peintes assez pesamment et avec un souci plus grand du relief que des valeurs ; elle se particularise en outre d'un émaillage, d'un éclat des couleurs, non sans charme parfois, et qu'on dénomme « richesse de ton ». La richesse de ton est considérée comme un apanage exclusif du pays. En tant que *sujects*, la prédilection de l'amateur va aux bestiaux, aux chiens, aux paysages, aux natures-mortes, surtout si ces dernières sont composées de choses comestibles.

\*\*

En Belgique, les peintres qui rompaient un peu brusquement avec les traditions d'école ou les techniques en honneur ont rarement vu la sympathie des gens éclairés encourager leurs efforts. Car nous sommes timorés, nous avons l'horreur de l'innovation et le sens de divination nous fait également défaut. Aussi les plus sérieuses de nos collections privées se composent-elles en général de noms universellement consacrés ou de gloires locales. Elles évoquent moins l'idée de discernement, de choix judicieux, de préférence déterminée que celle d'un notable capital immobilisé par ostentation dans des cadres d'or.

Le fâcheux éclectisme de nos amateurs confirme d'ailleurs leur absolue incompétence en matière de peinture. Professer une admiration égale pour Courbet et Leys, pour Corot et Rosa Bonheur, pour Delacroix et Meissonier prouve uniquement qu'on aime les tableaux, non la peinture.

Et il est curieux que notre pays, qui se targue d'être un foyer d'art, une pépinière d'artistes et qui se prévaut en outre de la gloire ancestrale des grands peintres flamands, se soit laissé distancer dans l'évolution des idées et du goût par des pays d'un passé artistique moins imposant. La Hollande détient d'admirables Cézanne et les impressionnistes français sont actuellement aussi connus et goûtés en Allemagne qu'à Paris. A Berlin, grâce à la clairvoyance de M. von Tschudi, Degas, Cézanne, Manet, Monet et Pissarro figurent à la Galerie nationale. Mieux encore, au Musée de Hagen, le Néo-impressionnisme est représenté par MM. Cross, Signac, Van Rysselberghe.

Remarque symptomatique. A Paris une promenade par les rues est toujours féconde en surprises pour les amateurs de peinture et il y a toujours aux boutiques des marchands l'attrait de quelque exposition, de quelque toile intéressante. En Belgique, « pays de peintres », « berceau des arts », il n'y a pas de marchands et jamais une œuvre d'art n'égaya aucune vitrine.

\*\*\*

L'art belge est si chancelant dans ses premiers pas que c'est à des traditions étrangères qu'il demande un appui. Leys, qui d'abord copiait Rembrandt, rapporte d'Allemagne avec l'horreur du naturel son style fabriqué, raide, héraldique. De Braekeleer retrouve dans Pieter de Hoogh la formule d'un art intime et humain. Et si Stevcs, élève de Roqueplan, s'éprend un des premiers de contemporanéité et des élégances de la vie *parisienne* et reflète dans ses œuvres les plus puissantes l'influence très sensible de Manet, c'est Paris tout d'abord qui consacre son talent.

Cet état d'esprit, qui consiste à envisager le passé de préférence à l'avenir, a toujours été bien spécial à notre pays. Récemment encore l'amour des « villes mortes » a étendu son influence aveulissante de la littérature à la peinture. A vouloir se retremper aux sources d'un art désuet on aboutit à l'imitation des vieux maîtres. Les souvenirs de musées abolissent toute sensation ingénue, personnelle et rare : on voit vieux, on pense vieux, on peint vieux. Et comme le bric-à-bric est à la mode, il se fonde des cercles de *jeunes* pour l'exploitation de ce vieux-neuf.

La prédominance de l'école française contemporaine est incontestable ; son expansion universelle et son ascendant manifeste sur l'art étranger, loin d'être constatés avec amertume, devraient être accueillis avec joie. Ne leur doit-on pas, pour ne citer qu'un exemple, le récent essor de la jeune et vivante peinture espagnole ? Mais cette suprématie n'aurait rien en somme pour étonner si l'on insistait davantage sur ce fait — bien qu'il puisse paraître paradoxal et désobligeant à un peuple autant que le nôtre vain de son passé — que la France est *essentiellement et traditionnellement* un pays de peintres. Elle montre, phénomène unique autant qu'admirable dans l'art continental, une tradition picturale continue, *ininterrompue* depuis ses primitifs (qu'on va révéler bientôt) jusqu'à ces peintres qu'on conteste encore, libres, indépendants, détenteurs du pur génie de leur race.

LEMMEN

## Le Salon de la Libre Esthétique.

Quelques appréciations de la presse :

LA GAZETTE (25 février) :

« Telle qu'elle est, l'Exposition soulèvera une vive curiosité et l'on y discutera sans doute beaucoup aujourd'hui. Et il y a déjà là un grand mérite à ajouter, à la crânerie de cette sorte de bilan d'un mouvement très loyalement présenté. »

LA CHRONIQUE (26 février) :

« Mais la galerie est fort curieuse ; nous y retrouvons tous les

maîtres naguère contestés, aujourd'hui reconnus, que dis-je ? devenus presque classiques ! Voilà qui va réveiller un brin la somnolence de nos ateliers et la monotonie de leurs parloottes. »

L'ÉTOILE BELGE (29 février) :

« Il serait injuste de terminer ce rapide compte-rendu sans remercier ceux qui ont organisé une exposition aussi intéressante et aussi instructive. Ils ont bien mérité du public et des artistes. »

LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE (29 février) :

« Cela sera vu, discuté, apprécié par tous, par ceux-là mêmes que leurs goûts personnels attirent vers des expressions d'art plus canoniques ; et l'unanimité sera complète pour reconnaître l'opportunité et le haut intérêt de ce onzième Salon de la *Libre Esthétique*. »

LE JOURNAL DE BRUXELLES (26 février) :

« ... Les années de la *Libre Esthétique* ayant été celles des plus grands impressionnistes, ceux-ci nous représentent vraiment la plus grande part des luttes de celle-là. Il faut constater la grande gloire qui lui en revient pour avoir de la sorte soutenu une des principales évolutions de notre art national. »

LE PETIT BLEU (28 février) :

« Il faut hautement louer la *Libre Esthétique* d'avoir entrepris de nous faire, en son exposition de cette année, l'histoire de l'Impressionnisme. C'est une manifestation précieusement éducative et qui entre bien dans le programme de la société, qui est d'ouvrir les yeux du public belge aux expressions d'art hardies et raffinées qui se produisent de par le monde. Jamais on n'a réuni un ensemble plus synthétique et plus complet des précurseurs, des maîtres et des continuateurs de ce grand mouvement d'art dont on commence [seulement à apprécier l'importance et la valeur... »

Le Tout-Liège (3 mars) :

« Le succès de ce superbe Salon continue. Tous ceux qui se préoccupent d'art ont là une exceptionnelle occasion de suivre l'évolution historique de l'art dit impressionniste. »

LE PEUPLE (3 mars) :

... « Au milieu d'un groupe de peintres, nous avons entendu cette réflexion d'un artiste bruxellois de grand talent, M. Aug. L. ; elle en dit assez sur la valeur de l'exposition : « Depuis que je suis ici, j'ai une grande envie de retourner chez moi et de fourrer mon pied dans toutes mes toiles. » Cette appréciation d'un peintre impartial, méprisant son grand talent, vaut mieux que vingt compte-rendus de journaux. »

Le même journal (5 mars) :

« Oui, il y a dans l'histoire de l'Impressionnisme un exemple de sérénité et de puissance qui doit nous instruire. Aimons-le pour sa probité, pour le bel enseignement de vie qu'il nous donne dans une longue suite de batailles, de misères et d'injustices. »

LE VOLTAIRE et LA POLITIQUE COLONIALE (2 mars) :

« Il sied de féliciter les organisateurs de la *Libre Esthétique* de cette exposition nouvelle qui, en consacrant définitivement à l'étranger — si tant est toutefois, car à Bruxelles on se croit encore à Paris et les états d'âmes sont à peu près identiques — notre école impressionniste, confirme l'éloquent et éclatant témoignage d'une haute confraternité internationale dont l'exemple est à propager et à suivre. »

\*\*\*

Pour finir, ce joli mot d'un peintre à un journaliste :

« C'est singulier, » disait ce dernier en contemplant le *Portrait*

de M<sup>me</sup> Charpentier par Renoir, « j'ai vu cette toile en 1886 : elle me faisait alors l'effet d'une compote de fruits crus. Aujourd'hui elle me paraît fort belle. Est-ce la couleur qui a changé, est-ce mon œil... »

Le peintre : « Mon cher, les tableaux sont si charitables !... »

## CHRONIQUE MUSICALE

L'exposition de la *Libre Esthétique* ayant pris, pour résumer l'évolution impressionniste, Manet comme point de départ, il était logique que César Franck fût placé en tête des programmes destinés à retracer le développement du mouvement musical parallèle. C'est au maître liégeois, en effet, que l'école actuelle — qu'on pourrait dénommer École franco-belge à cause de son fondateur, d'abord, et parce qu'aux noms des musiciens français qu'elle a groupés elle unit dans une solidarité de tendances et d'expression ceux de Guillaume Lekeu, de Victor Vreuls, de Joseph Jongen, de Théo Ysaye et autres de nos compatriotes — doit son essor et son épanouissement.

Chose curieuse, la *Libre Esthétique* a eu la bonne fortune de trouver dans le répertoire des œuvres de Franck une composition ignorée qui n'avait, croyons-nous, jamais été exécutée à Bruxelles : le Quatrième trio (op. 2) « dédié à son ami Fr. Liszt par César-Auguste Franck, de Liège » (*sic*). Cette œuvre fait suite aux trois trios composant l'op. 1 et « dédiés à Sa Majesté Léopold I<sup>er</sup>, Roi des Belges. » Ecrite en une seule partie, elle est d'une charmante inspiration romantique, juvénile et ardente, et porte déjà en sa structure solide et ses développements contrapuntiques ingénieux la griffe du grand musicien. L'interprétation de cette page à la fois chaleureuse et noble a mis en vive lumière le jeune talent de M<sup>lle</sup> Marthe Devos, qui en a exécuté la partie de piano avec une parfaite clarté, un mécanisme remarquable et un sentiment exact des nuances tandis que MM. Chaumont et Hambourg chantaient à ravir, d'un archet tour à tour caressant et impétueux, les parties de violon et de violoncelle.

Nous avons dit, lorsqu'elles furent éditées, le charme subtil des *Estampes* de M. Debussy, qui concentrent en trois pièces d'un impressionnisme délicat la sensibilité, le raffinement harmonique et la fantaisie pittoresque de l'auteur de *Pelléas*. Aucun pianiste ne pourrait, croyons-nous, leur donner plus d'attrait que M. Ricardo Vinès, dont les qualités de rythme, d'expression, de légèreté et de sonorité en expriment à miracle les plus secrètes intentions. La jolie *Pavane pour une infante défunte* de Maurice Ravel, les fragments d'une suite pour le piano, *Loin des villes*, composée par M. D. de Sévèrac, appartiennent, par leur caractère descriptif, à la même esthétique, bien qu'elles attestent des tempéraments distincts. Elles furent, de même que les *Estampes*, admirablement présentées par M. Vinès, qui, avec M. Chaumont comme partenaire, termina le concert par une sonate brillante et colorée de M. Henry Février, dans laquelle, à travers la double influence de Grieg et de Fauré, il est aisé de démêler une personnalité naissante. L'œuvre a de l'allure, du rythme, une aisance d'exposition et de développements d'excellent augure pour l'avenir. L'auteur ramène ingénieusement dans chacune des parties qui composent la sonate le thème initial, traité avec une diversité amusante de rythmes et de colorations.

La partie vocale, confiée à M. Stéphane Austin, a fait connaître deux lieder d'Alexis de Castillon, l'un des initiateurs du mouvement musical actuel, le *Cantique à l'Épouse*, l'une des dernières inspirations d'Ernest Chausson, et l'*Épithaphe* écrite par Pierre de Bréville sur l'inscription anagrammatique d'une pierre tombale de l'église de Senan, — le tout chanté avec autant de style que de sentiment et de charme.

## L'ART A PARIS

### Société des Artistes indépendants.

(VINGTIÈME EXPOSITION)

La vingtième exposition de la Société des Artistes indépendants, ouverte dans une des grandes serres du Cours-la-Reine, si elle est plus nombreuse que les précédentes, ne constitue pas, à coup sûr, la plus remarquable de ses manifestations. Où sont les temps anciens des ardues luttes autour des néo-impressionnistes ou du groupe nouveau de MM. Maurice Denis, Vuillard et Sérusier ? Où les outrages à Van Gogh et à Gauguin, qui soulevaient des enthousiasmes, plus rares et aussi féroces ? Rien de tout cela à présent, une maturité plus tranquille chez certains, quelques recherches de la part des plus jeunes, et sans doute une outrance mal équilibrée encore dans les essais de quelques nouveaux venus, laquelle ne provient pas d'une façon nouvelle de voir ou de sentir, mais d'une interprétation systématique et trop exclusive des procédés de leurs aînés. La foule, enfin, des inexistantes. Rien en somme qui passionne, si bien des choses peuvent intéresser.

Le local est peu propice. Ce vaste hall de verre laisse pénétrer en les adouçant encore les lumières louches de la saison, les rayons surnois d'un soleil faux. Que d'œuvres pâtissent de telles circonstances, surtout les œuvres des luminaristes qui, offrant au jour un champ joyeux pour l'accueillir, sous le glissement hypocrite des ombres et des éclairages incertains ou étouffés se désaccordent. Un admirable tableau d'intérieur, que vous avez vu à la *Libre Esthétique*, le portrait de M<sup>me</sup> Demolder, par Théo Van Rysselberghe, perd à être exposé ici la plus grande partie de son charme intime et calme. Les verts de la robe s'aigrissent désagréablement et, dans l'atelier du peintre, ils composaient un tout soyeux et doux au toucher du regard ; par endroits, sur le cou, sur les joues, les touches pigmentaires restent aux yeux du spectateur juxtaposées, ne parvenant pas à se fondre. Enfin, étrange effet, toute l'harmonie des alentours qui tendaient à présenter, à exalter la figure peinte, semblent au contraire s'éloigner, s'étirer, distendre le cadre. Je n'insiste au sujet de cette toile que pour montrer à quel point les jugements peuvent être faussés par un mauvais éclairage ; les lecteurs de *L'Art moderne* l'ont vue à Bruxelles et il m'a aussi été donné d'en marquer mon émerveillement au peintre, dans son atelier. Comme ce tableau est destiné à vivre dans des lumières tranquilles d'intérieur, et non dans la crudité désagréable d'une serre comme à présent sous la saison douteuse, il est évident (et Van Rysselberghe, qui sait mon estime affectueuse pour son talent, ne s'y méprendra pas) que je n'introduis pas ici un blâme ou un reproche contre son art. que je cherche simplement à m'expliquer un effet désagréable et imputable au seul local des Indépendants, et que, prenant pour type une œuvre que je connaissais déjà et que j'aime, je tiens en même temps à m'excuser si je n'ose accorder qu'une mention prudente à des œuvres forcément aussi mal présentées que celle-ci, les portraits que je sens vigoureux et solides de M. Luce ou telle marine de M. Signac. Néanmoins des mêmes peintres d'autres toiles supportent sans faiblir les mêmes inconvénients ; le *Matin à Antibes*, par M. Signac, tout blond, évanescence et très pur, et la profonde et claire *Esquisse d'un panneau décoratif* par Van Rysselberghe.

MM. Vuillard et Bonnard, le plus souvent, se contentent d'envoyer aux Indépendants de quoi, tout juste, rappeler aux visiteurs

leur nom. Ce sont des tableaux gracieux et délicats, très attendris chez l'un, un peu narquois chez l'autre, mais qui ne nous apprennent rien de leurs ressources ni de leurs recherches. Quand donc verrons-nous quelque composition, moins évasive, résumer tout ce qu'ils ont acquis jusqu'à présent de personnel, et affirmer leur ambition d'aller plus haut encore et plus loin !

On s'amoindrit à chaque fois qu'on se répète, et n'avancer jamais équivaut à un recul. Je vois W. Denis chercher sans cesse, encore qu'empêtré de sa vision artificiellement angélique et simpliste; je vois M. Sérusier revenir avec des études mûres, où une souplesse manuelle savante tempère la trop volontaire sécheresse des proportions systématiques; je vois M. Roussel, chez qui la finesse de l'œil s'attendrit de jour en jour en la suavité de délicieuses évocations des déités sylvestres; je vois M. Ranson nous apporter des paysages délicats, un peu frêles et adorablement frais, où chantent au soleil du matin les bois de pins et la mer; je vois M. Valotton nous décrire des sites brumeux et gris avec leurs saules bruissants et leurs longs peupliers au bord des mornes ruisseaux d'automne, et je ne puis supposer que, seuls de ce groupe d'anciens amis, tous rénovateurs décidés, les deux qui nous émurent les premiers et le plus profondément peut-être demeurent seuls satisfaits et ne tendent plus à évoluer.

M. Charles Guérin qui, si gracieux et si sûr, dans sa peinture de larges jardins aux frondaisons chanteuses de terrasses en terrasse où s'alanguit auprès des bassins le charme des jeunes femmes en robes surannées et en chapeaux de fleurs, évoque à notre esprit un frère spirituel du tendre Francis Jammes, varie aussi sa manière: il y a, de lui, des natures mortes dont nous nous souvenons comme de morceaux particulièrement savoureux et solides, et voici deux *Têtes d'étude* fouillées, un peu rudes, d'un métier hardi.

Que citer encore? Lemmen est toujours le peintre sérieux, réfléchi, que l'on sait; Schuffenecker reste égal à lui-même; Dario de Regoyos ne nous surprend pas par des paysages d'Espagne construits d'une main experte sous une lumière un peu crue; Girieud violemment exalte la décorative splendeur des grandes fleurs de sang, d'or et de feu sur les fonds de lumière en fête.

Quelques-uns s'exaspèrent et exultent par tourbillons de flamme ou d'audace: Diricks, Butler, Launay (que la mort a pris avant qu'il ait pu donner tout ce qu'il semblait promettre), George Bouche, Valtat. D'autres se sont adoucis, comme Guillemonat, Laprade et Lebasque. Des artistes femmes d'une touche légère traitent le portrait, les fleurs, M<sup>lle</sup> Marie Bermond, M<sup>lle</sup> Gobillard, M<sup>lle</sup> Le Conte, M<sup>me</sup> Cousturier, plus vigoureuse. M<sup>mes</sup> Delannoy, Prunier, Bréal, Jaudin, Faber du Faur, Slewinski, Evelio Torrent, Rouart intéressent à des degrés divers. M. Lacoste, minutieux et véridique, peint des paysages urbains d'une lumière à la fois lente et acide.

ANDRÉ FONTAINAS

## LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Conférence de M. André Mellerio: « L'évolution de l'Art impressionniste. »

Cette causerie documentée, serrée, essentiellement didactique, puisait son agrément dans sa précision même, dans son vouloir réalisé d'une parfaite clarté.

Pour nos esprits sans cesse crispés par la veulerie, l'imprécision fangeuse de la pensée et du langage belges, quel plaisir d'entendre M. Mellerio, poussant à l'extrême l'horreur du malentendu, s'expliquer au préalable, se mettre d'accord avec son auditoire sur chaque terme qui eût pu donner lieu à la moindre équivoque !

Cette netteté méthodique, ce souci du renseignement exact et de la meilleure définition s'imposaient d'ailleurs à qui entreprenait d'indiquer et de développer en moins d'une heure, en pays étranger, devant un public imparfaitement averti, un mouvement artistique à la fois aussi profond, aussi retentissant et aussi peu connu

que le fut l'Impressionnisme. Le Romantisme, le Classicisme, — pour qui ces termes n'évoquent-ils point, à peu près exactement, ce qu'ils tendent à définir? Mais l'Impressionnisme!... Combien encore voient se dresser devant eux je ne sais quel monstre à la fois horrible et très ridicule, — combien, à ce mot, ne ressentent qu'humeur et hostilité...

Après la causerie de M. Mellerio, ceux qui ne « sauront » pas encore seront vraiment ceux qui ne « veulent pas » savoir.

Concurremment à l'exposé chronologique du mouvement, le conférencier sut montrer en de brèves mais subtiles indications la nature intime, la particulière essence artistique de tous ceux qui en furent les promoteurs ou les disciples, et aussi la portée sociale de leur geste libérateur. L'Impressionnisme a fait plus, selon lui, qu'éclairer la peinture et guider les esprits vers un idéal nouveau. Il a modifié et amélioré la situation des peintres vis-à-vis des pouvoirs publics, des jurys, des amateurs, en obligeant ceux-ci à substituer aux normes d'appréciation usitées des jugements ingénus, directs et personnels.

H. D.

## BLANCHE SELVA

De M. JEAN MARNOLD, dans le *Mercur de France* (livraison de février):

Il se passe en ce moment et depuis presque deux mois à la *Schola* une chose, je crois, sans exemple à beaucoup d'égards. Une jeune fille, tout juste majeure selon la loi, a entrepris la tâche écrasante d'y faire entendre l'œuvre de piano complet de J.-S. Bach. N'en cherchez point la nouvelle ou les échos dans les journaux à six pages: il ne s'agit pas d'un virtuose exotique, roublard et chevelu. L'événement fut résolu sans réclame, sans « prière d'insérer », avec la noble simplicité habituelle en ce sanctuaire de l'art pur qu'est devenue la petite salle de la rue Saint-Jacques, et il s'accomplit peu à peu, pour la joie et la stupéfaction émerveillée des auditeurs. Tous les mardis soir, l'audacieuse tourne quelques pages de l'in-folio cabalistique, où Wagner avait lu « le secret de la nature et du monde », et dévoile le mystère de ses runes, un invraisemblable mystère d'inépuisable beauté. M<sup>lle</sup> Blanche Selva est bien probablement la première qui ait réussi à faire bisser une fugue par un public parisien, mais ce résultat peu banal apparaît, en somme, surtout à l'éloge du dit public, et il serait presque ridicule de mesurer un tel art à son succès. Il n'y a pas très longtemps qu'on sait le nom de M<sup>lle</sup> Selva. Ses débuts furent sensationnels. Elle s'est révélée depuis une grande artiste, autant pour les aspirations que dénoncent ses programmes que par une interprétation où son extrême jeunesse induit à reconnaître l'effet d'une génialité naturelle et rare. Après avoir entendu M<sup>lle</sup> Selva jouer *Prélude, Aria et Finale* de Franck à la Nationale, on ne peut pas plus l'oublier qu'imaginer la possibilité d'un autre ou plus absolu idéal. Ces petites mains de femme possèdent et dispensent à la fois la suprême délicatesse et la force irrésistible; en leur maîtrise s'exprime une âme qui vibre et qui comprend. C'est un captivant spectacle que celui de l'artiste aux prises avec Bach. Le jeune visage est devenu sérieux; les sourcils froncés sous le front volontaire semblent tendre l'arc de la pensée; le regard accuse l'effort qui dompte et gouverne la sensibilité exaspérée. En décidant de parcourir jusqu'au bout la route jalonnée par un prodigieux génie, M<sup>lle</sup> Selva n'a pas trop présumé de soi-même. Elle fouille sans embarras l'organique complexité de cette polyphonie lointaine, en pénètre la profondeur, ou découvre la grâce inopinée de ses savantes arabesques. C'est un guide enthousiaste et sûr. En la suivant, on croit marcher vers l'horizon dans une allée bordée de chefs-d'œuvre; et toujours l'horizon se recule tandis que de nouveaux chefs-d'œuvre surgissent, déroulant sans fin leur chemin de gloire. C'est une belle promenade. A la faire avec M<sup>lle</sup> Selva, si bien qu'on connaisse Bach on se figure en avoir à peine, jusque-là, soupçonné la grandeur. On assiste à la successive et gigantesque genèse d'un univers organisé...

## LA MUSIQUE A GAND

M. E. Mathieu a donné une magnifique interprétation de la *Reformation-Symphonie*, l'œuvre célèbre de Mendelssohn restée longtemps dans l'oubli et qu'Adolphe Samuel fit connaître en Belgique en 1869. Au même programme, le beau poème symphonique de Richard Strauss, *Mort et transfiguration*, et l'œuvre symphonique bien connue de Liszt, *Maxzeppa*. Dans l'ouverture de *Struensee* de Meyerbeer, à défaut d'inspiration on trouve des « effets » nombreux et remarquables qui recommandent l'auteur du *Prophète* à l'attention des amateurs de sensations violentes... Enfin, les strophes de *Roméo et Juliette* de Berlioz ont été divinement chantées par M<sup>lle</sup> Jeanne Flament. L'excellente artiste s'est fait apprécier en outre dans des mélodies de Grieg, de Brahms et de Beethoven.

L'exécution de la Symphonie en ré mineur de César Franck dirigée par M. Brahy aux Concerts d'hiver est un événement musical dont se souviendra le public des Concerts d'hiver. Admirable et profonde création de ce génie longtemps méconnu; à côté de cette page grandiose, la suite *Aus Holbergs Zeit* de Grieg a paru bien pâle, encore qu'elle soit d'une écriture très fine et très personnelle.

Le public a fait au baryton Louis Frölich une véritable ovation. M. Frölich a chanté d'une voix ample, bien timbrée, avec une admirable diction, l'air d'*Élie* de Mendelssohn, des lieder de F. Schubert, de Schumann et de Brahms et *Die Ehre Gottes* de Beethoven. L'ouverture d'*Egmont* terminait cette intéressante soirée.

Le prochain Concert d'hiver aura lieu le 19 mars avec le concours du pianiste russe Max Hambourg. Au programme : la Marche funèbre de *Stegfried*, le prélude de *Fervaal* de Vincent d'Indy, le prélude de *Tristan et Iseult* etc.

F. v. E.

## Nouveaux Concerts de Verviers.

Avec la belle vaillance que donnent l'amour profond de l'art et le désir intense d'en faire goûter à tous les jouissances, Louis Kefer a repris la série des trois concerts qu'il donne chaque année. Le public verviétois apportera-t-il à cette œuvre de haute éducation le concours de sa présence et de ses écus? C'est malheureusement ce dont il est permis de douter.

Un programme embrassant les œuvres les plus variées et les plus compréhensibles, telles que la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le *Carnaval à Paris* de Svendsen, l'ouverture n° 2 de *Léonore*, etc., n'a pu réussir à amener la foule au premier concert. Celle-ci sait cependant que toutes ces pages seront interprétées par un excellent orchestre; que sous l'artistique direction de Kefer cette interprétation réunira toutes les qualités voulues de vérité, de correction, de puissance et de brio; elle est fière, et à juste titre, de l'inappréciable école de violon formée à l'Institut de musique de notre ville et elle laisse passer, sans la saisir avidement, l'occasion rare de l'applaudir dans l'impressionnant *Largo* de Bach, joué avec un ensemble merveilleux... Enfin, M<sup>lle</sup> Palasaro, cantatrice des Concerts Colonne et Lamoureux de Paris, nous arrivait précédée d'une réputation hautement méritée, et malgré toutes ces attractions, les vides furent nombreux, l'auditoire restreint. Le public boude et semble se raidir contre ces nobles tentatives de l'enlever à « Poupoule » ! C'est navrant, et il faut à Kefer toute sa foi artistique, toute son énergie pour ne point se laisser aller au découragement. L'emportera-t-il dans cette lutte *pro arte*? C'est ce que nous lui souhaitons de tout cœur, et avec nous tous ceux que préoccupe sérieusement le développement du beau dans notre cité.

J. S.

## PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles :

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE. Exposition des Peintres impressionnistes (Salon de la *Libre Esthétique*). 10-5 heures.

RUE ROYALE, 265. — Exposition de l'Art français du XVIII<sup>e</sup> siècle (10-5 heures).

CERCLE ARTISTIQUE. — Exposition F. Baes et O. Coppens.

GALERIE ROYALE. — Exposition Adolphe Keller (9-6 heures).

Les membres de la Section d'Art de la Maison du Peuple ont été invités par la direction de la *Libre Esthétique* à visiter aujourd'hui dimanche, à 10 heures, l'Exposition des Peintres impressionnistes.

Ils auront pour guides, outre M. Octave Maus, MM André Mellerio, Marcel Hébert, Henri Meunier et L. Dumont-Wilden.

D'autres groupes et associations, parmi lesquels le *Foyer intellectuel*, *L'Effort*, *Le Travail*, etc., ont été invités pour d'autres jours, ainsi que les élèves des cours supérieurs de peinture de l'Académie des Beaux-Arts, qui assistaient, avant-hier, en grand nombre à la conférence de M. André Mellerio sur l'*Evolution de l'Art impressionniste*.

M<sup>lle</sup> Centner, MM. Pirenne et Le Brun ont ouvert hier à Verviers (Société des Beaux-Arts) une exposition de leurs œuvres.

Les amis de Max Waller feront aujourd'hui dimanche, jour anniversaire de la mort du directeur de la *Jeune Belgique*, un pèlerinage à sa tombe, au cimetière d'Hofstade, près Malines. Départ de Bruxelles-Nord à 2 h. 17. Arrivée à Malines à 2 h. 39.

A 3 heures précises, au Conservatoire, conférence sur Emile Verhaeren par M. Jules Destrée.

La deuxième séance du Cycle de musique contemporaine inauguré mardi dernier à la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M<sup>lle</sup> Blanche Selva, de MM. Stéphane Austin, E. Chaumont et B. Hambourg. Notre supplément en donne le programme détaillé.

La deuxième conférence sera faite vendredi prochain, à la même heure, par M. Médéric Dufour, professeur à la Faculté de Lille, qui parlera de « Jules Laforgue et de l'Impressionnisme poétique ». A Partir de 4 heures, le prix d'entrée au Salon sera de 2 francs.

M. Jules Destrée fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur Verlaine. — Audition de mélodies de Gabriel Fauré sur des poèmes de Verlaine.

On annonce pour mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la salle Gaveau, 27, rue du Fossé-aux-Loups, un piano-récital donné par M. Emile Schmuck.

La deuxième matinée Engel-Bathori (deuxième série), consacrée aux œuvres de M<sup>lle</sup> A. Sauvrezis, aura lieu mercredi prochain, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, avec le concours de l'auteur et de MM. E. Chaumont, Bonneel et J. Risler.

Pour rappel, jeudi prochain, *lieder-abend* de M<sup>me</sup> Etta Madier de Montjau à la Salle allemande, rue des Minimes.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie, concert donné au bénéfice des Chanteurs de Saint-Boniface, avec le concours de M<sup>lle</sup> Jeanne Flament, MM. Demest et Edouard Jacob.

Les concours publics de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles auront lieu le dimanche 13 mars, à 2 h. 1/2 (chant), et le jeudi 17 mars, à la même heure (piano), dans le préau de l'école primaire 2, n° 130, rue Sans-Souci.

C'est M. F. Steinbach, chef d'orchestre des concerts du Gürzenich à Cologne et ancien chef de la chapelle Meiningen, qui dirigera, dimanche prochain, le Concert Ysaye à l'Alhambra.

M<sup>me</sup> Lula Mysz Gmeiner s'y fera entendre dans l'air de la *Clémence de Titus* de Mozart et dans différents lieder. M. Steinbach conduira la Quatrième Symphonie (en *mi mineur*) de Brahms, l'ouverture d'*Eléonore* (n° II), des airs de ballet de Mozart et Schumann et l'ouverture du *Vaisseau fantôme*. Cartes et abonnements chez Breitkopf et Härtel.

M. Georges Balat, qui dirige une importante agence de coupures de journaux, *The European Press*, — la plus ponctuelle et la plus expéditive de toutes les agences de ce genre. — vient de prendre l'initiative d'organiser un Secrétariat général des cercles d'art de notre pays. Ce secrétariat, installé place Royale, 3, c'est-à-dire le plus près possible du Musée Moderne, effectuera toute la besogne matérielle qu'ont dû assumer, jusqu'ici, les secrétaires des cercles artistiques.

Cette ingénieuse idée a déjà rallié les suffrages de plusieurs cercles bruxellois qui exposent annuellement au Musée Moderne. Là ne se bornera pas, d'ailleurs, le champ d'action de l'organisme nouveau. Au local du Secrétariat, accessible à tous les artistes fai sant partie des cercles affiliés, se trouveront concentrés les documents relatifs aux expositions en Belgique et à l'Étranger : conditions d'admission, frais de transport, formalités douanières, renseignements sur la solvabilité des marchands et amateurs étrangers. Ici encore, le Secrétariat est appelé à rendre de nombreux services. Enfin, le Secrétariat général se chargera de l'organisation, pour des groupes ou des artistes isolés, de Salons d'art à Bruxelles, en province ou à l'étranger.

Il y aura donc, désormais en Belgique un centre où les artistes pourront obtenir les renseignements qui leur sont indispensables. Ce centre sera aussi le point d'où émaneront les convocations lorsqu'il s'agira de réunir les peintres et les sculpteurs pour la discussion de l'une ou de l'autre question d'intérêt général.

Nous ne pouvons qu'applaudir à l'heureuse initiative de M. Balat qui déjà, comme éditeur de nos écrivains nationaux, tenta d'intéressants efforts. Il s'attelle cette fois à un projet moins chimérique et nous lui souhaitons sincèrement de réussir.

La médaille commémorative de la première exécution intégrale en français de l'*Anneau de Nibelung*, au théâtre de la Monnaie, sera prochainement frappée.

L'œuvre du sculpteur Pierre Braecke est d'une belle envolée et rappellera dignement le souvenir de ces mémorables soirées de la *Tétralogie*.

On sait que la médaille grand module sera offerte à tous ceux : directeurs, artistes et musiciens, qui collaborèrent à la réalisation de cette solennité artistique, ainsi qu'aux souscripteurs.

Le comité, présidé par M. Gevaert, et composé de MM. Ernest Van Dyck, M. Schleisinger, Jules Destrée, Octave Maus, Eug. Demolder, G. Systemans, Victor Horta, M. Frison, F. Labarre et A. Halot, nous prie d'annoncer que la liste de souscription sera clôturée fin mars d'une façon définitive.

Les personnes désireuses de souscrire peuvent s'adresser soit chez M. Bosquet, trésorier, 212, rue la Poste, soit chez les marchands de musique.

Il sera frappé pour les souscripteurs d'une somme de 100 francs des médailles numérotées de 1 à 20, fleur de coin en argent.

Les souscripteurs de 60 francs recevront un exemplaire non numéroté en argent.

Tout souscripteur de 10 francs aura droit à un exemplaire de l'œuvre en bronze.

La frappe sera strictement limitée au nombre de souscripteurs et les coins seront offerts au Musée communal de la ville de Bruxelles.

L'Union des Amis de l'Art belge a procédé, au siège social de la société, rue de Comines, 34, à Bruxelles, au tirage réglementaire des noms d'artistes dont des œuvres seront réparties à la fin du second exercice, qui sera clôturé au commencement du mois d'avril. Sont sortis de l'urne les noms des peintres Vandermeulen, Em. Van den Bussche, Jules Potvin, Van Hove, du dessinateur André Vanderstraeten et du sculpteur A. Matton. M. F. Patte a été désigné comme artiste suppléant.

M. A. Ruhemann vient de traduire en allemand les dernières œuvres de Camille Lemonnier, *Comme va le ruisseau* et le *Petit Homme de Dieu*. Après ces deux volumes, il fera paraître la traduction du superbe volume que M. Lemonnier a consacré récemment à Constantin Meunier, ainsi que celle de l'*Épopée flamande* d'Eugène Baie, ouvrage couronné par l'Académie libre de Belgique.

Le théâtre Molière, qui a clôturé sa campagne de comédie, donnera dans quelques jours une revue de MM. Théo Hannon et Clem. M. Munié a engagé pour cette revue des artistes des principales scènes de genre de Paris, notamment M. Gibard. Décors et costumes de Landolf, Paquin et Bodart.

Au Parc, demain, première de l'*Adversaire*, d'Alfred Capus.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Fanneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### Le Courrier Musical

Bimensuel. — 6<sup>e</sup> année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépot à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

#### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

### PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

**INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON**

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FONDÉ EN 1879

## L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues  
du monde entier;

publie l'Argus des Revues, mensuel;

édite l'Argus de l'“OFFICIEL”

Contenant tous les votes des hommes politiques et  
leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.

Adresse télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

Adresse téléphonique : 102-62

Écrire au Directeur, 14, rue Drouot, PARIS (IX<sup>e</sup>)

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

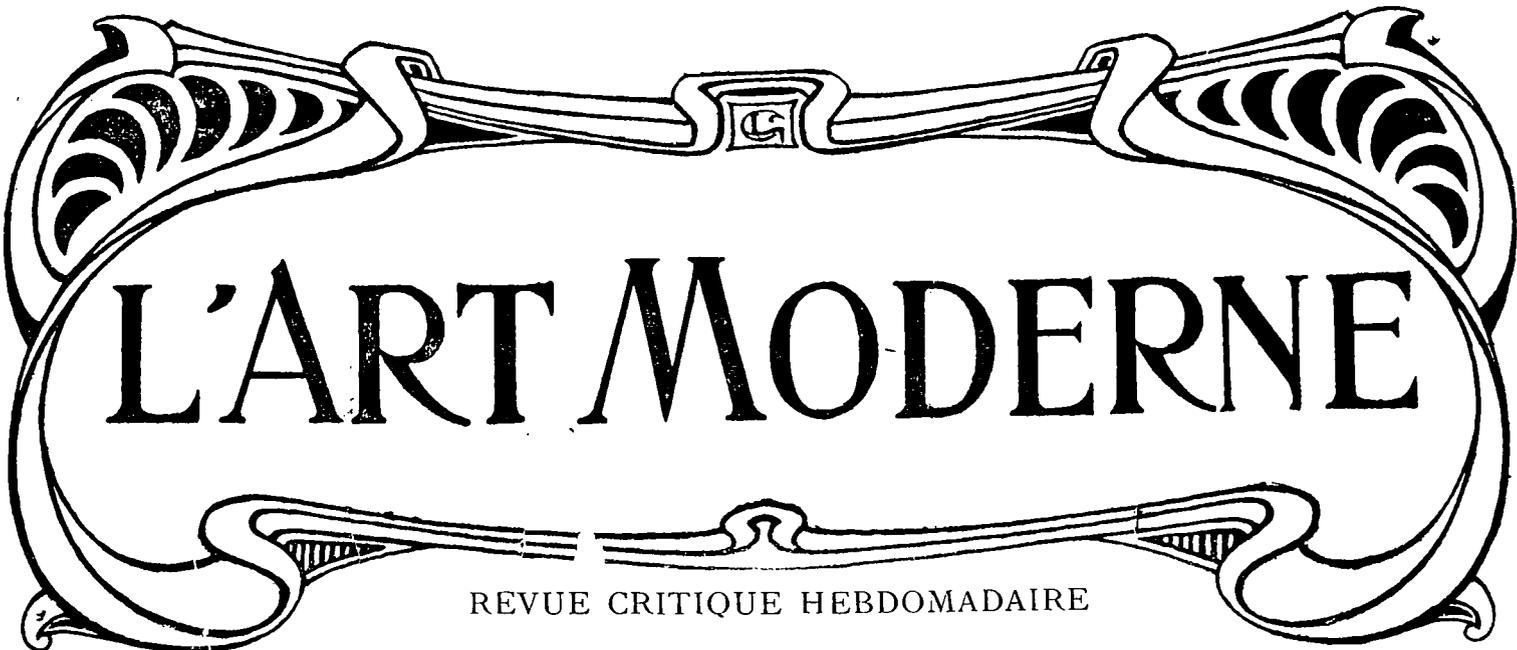
## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Enquête sur l'Impressionnisme (OCTAVE MAUS). *M. Jean Delvin*. *M. Théodore T'Scharner*. *M. George Morren*. *M. Georges Buysse*. — Jules Laforgue et l'Impressionnisme. *Conférence faite par M. Médéric Dufour à la « Libre Esthétique »* (M. G.). — Chronique musicale (O. M. et Ch. V.). — Émile Verhaeren. *Conférence de M. Jules Destrée* (M. H.). — Le Monument Defrècheux. — Concours de l'Académie. — La Propriété artistique en Hollande. — Correspondance musicale de Liège (X N.). — La Musique à Paris. *Société Nationale. Schola cantorum. Concerts Lamoureux* (M.-D. CALVOCORRESSI). — Petite Chronique.

## Enquête sur l'Impressionnisme.

Le questionnaire ci-après a été envoyé à quelques-uns des peintres belges les plus réputés, sans distinction de tendances :

« A l'occasion du Salon des Peintres impressionnistes que vient d'ouvrir la *Libre Esthétique*, il me paraît intéressant de recueillir, en une courte enquête, les opinions de quelques-uns des maîtres de l'École belge sur les points suivants :

1° Quel est, selon vous, le rôle qu'a joué l'Impressionnisme dans l'évolution de la peinture contemporaine?

2° A-t-il eu une influence? Jugez-vous celle-ci bonne ou mauvaise? Et pourquoi?

3° Spécialement, en ce qui concerne les peintres belges, l'Impressionnisme a-t-il modifié l'orientation de leur art?

Vous m'obligerez en répondant en quelques mots et le plus tôt possible à ce bref questionnaire.

Agréez, etc.

OCTAVE MAUS »

Nous publions ci-dessous, dans l'ordre de leur réception, les premières réponses qui nous ont été transmises.

M. JEAN DELVIN,

Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

CHER MONSIEUR MAUS,

Laissez-moi, tout d'abord, vous féliciter et vous remercier d'avoir su donner au pays cette belle leçon d'art à laquelle la *Libre Esthétique* nous convie. Cela est tout bonnement remarquable.

Ci-contre vous trouverez les courtes réponses aux questions que vous avez bien voulu poser.

Votre tout dévoué

J. DELVIN

## RÉPONSES

Sans l'orientation vers une voie nouvelle, qui est le fait des peintres impressionnistes, la peinture contemporaine ne serait arrivée qu'à répéter les formules d'art d'autrefois; on peut en

conclure que l'Impressionnisme est, en quelque sorte, la raison d'être de la peinture d'aujourd'hui.

Son influence a été considérable et se remarque dans les œuvres du plus grand nombre des maîtres actuels par une recherche de couleur à la fois plus précieuse et plus vraie, par un souci de rendre de la lumière et de l'air ambiant, et encore, comme conséquence de cette intimité plus grande entre le peintre et la nature, par l'expression plus poignante — parce que plus vraie — des émotions humaines.

Les peintres belges, aptes à comprendre la nature comme le prouve l'Art d'autrefois, doivent à l'Impressionnisme de ne pas avoir été enlisés dans l'imitation de maîtres d'époques mortes où les entraînaient certains succès factices. Le retour vers la seule source d'étude qui puisse vivifier l'Art : la nature, est dû aux peintres impressionnistes.

J. DELVIN

#### M. THÉODORE T'SCHARNER

CHER MONSIEUR,

Je suis fort hésitant à l'idée de répondre, autrement que par l'une ou l'autre de mes peintures, aux questions dont vous m'honorez. La plume et le pinceau ne se ressemblent pas tellement que l'écrivain puisse peindre et celui-ci écrire. Toutefois, confiant en votre indulgence, je vous expose mes appréciations :

Exprimer ce que les choses nous ont fait éprouver ayant été de tous temps le mobile de la peinture, je considère l'Impressionnisme comme n'étant pas nouveau et son rôle d'une indispensable bienfaisance. C'est dire que je ne saurais qu'admirer son influence.

Toutefois, il me paraît que l'évolution actuelle, par ses moyens violents, accorde une part excessive au caractère décoratif, à l'exclusion des émotions douces que la nature produit toujours, même dans ses plus radieux effets.

Répondant à votre troisième question, je crois sincèrement que les impressionnistes ont eu pour excellent résultat d'éclairer la palette de beaucoup, — dont je me dis volontiers l'un des convertis.

Votre bien dévoué

TH. T'SCHARNER

#### M. GEORGE MORREN

MON CHER MAUS,

Combien il est charmant de parler des impressionnistes par une aussi belle journée printanière, radieuse autant qu'est leur peinture !

A mon sens, l'expression « impressionnisme » est floue, trop vague. Les œuvres de ceux qu'on étiquète sous cette dénomination sont plus que des impressions ; elles sont définitives, complètes et assez solides pour braver l'avenir. Jamais il n'y eut dans l'histoire de l'Art groupe plus superbe, efflorescence plus jeune, plus naïve, plus naturelle. Ils sont les peintres de la lumière, de l'air, ils donnent la joie, la gaieté, ils procurent le bonheur et créent la vie.

Tous ceux qui aiment et qui voient ne peuvent que leur témoigner une reconnaissance immense, sans bornes. Mon émotion n'est pas moindre devant la *Loge* de Renoir que devant un

Titien, devant le portrait de Samary ou celui de M<sup>me</sup> Mithouard que devant un Rembrandt ; la technique est différente, la conception d'Art est aussi grandiose. Un paysage de Monet vibre comme la nature elle-même ; ses meules sont épiques, ses terrains bien féconds.

Ah ! oui, certes, nous devons les vénérer tous : Manet, Monet, Renoir, Pissarro, Degas, la gracieuse et un peu délicate Berthe Morisot, Sisley, — tous, comme des dieux, — et vous, mon cher Maus, je vous remercie, pour ma part et du plus profond de mon cœur, de m'avoir procuré, à nouveau, l'occasion de les admirer. Eux seuls sont vraiment peintres, ils sont *immatériels*, ils dominent l'Art d'aujourd'hui ; ils l'ont rajeuni, transformé, ils nous ont ouvert les yeux. Eux seuls sont à écouter, sans pour cela les imiter. La nature est d'ailleurs si vaste, si changeante, si généreuse !...

En Belgique ? Certes, grâce à l'initiation des XX et de la *Libre Esthétique*, il y a eu un revirement, on a ouvert les fenêtres et respiré un peu. Malgré tout, non, les impressionnistes n'y sont pas aimés ; est-ce un aveuglement, un entêtement parce que leur art est français ? Pourtant cet art est *beau*, cet art est de partout, puisque la nature est belle partout et est partout claire, lumineuse, baignée d'air — de cet air qui est quand même la condition essentielle de notre existence.

Les plus grands ennemis de l'impressionnisme sont ceux que vulgairement on prend pour des coloristes : les maîtres (?) ronflants du large coup de brosse, de la pâte, des contrastes grossiers, ceux qui, en vrais roublards, leur ont volé tout juste de quoi plaire au grand public et aux critiques d'art influents. Ceux-là sont néfastes à la gloire de la Lumière.

Je témoigne une grande, une très grande admiration à Heymans et à Claus ; ils ont été influencés directement par Monet, par Sisley et en sont bien différents. Il sont, à coup sûr, les deux plus beaux peintres que nous possédions en Belgique. Ils ont bien voulu donner des conseils à une dizaine d'élèves ; ceux-ci devraient se réunir, se grouper, ayant à leur tête, s'ils y consentaient, leurs deux maîtres très respectés et très aimés.

Bien à vous cordialement.

GEORGE MORREN

#### M. GEORGES BUYSSE

MON CHER MAUS,

Bien volontiers je réponds à vos questions.

Voici mon sentiment :

1° Le rôle de l'Impressionnisme a été de bouleverser de fond en comble l'enseignement académique, d'éclairer les palettes, d'en enlever les tons bitumineux, de répandre à profusion l'air et la lumière.

2° Son influence en France a été considérable. Je la juge aussi salutaire à la peinture que la Révolution de 89 le fut à la société.

L'Impressionnisme est la caractéristique de l'histoire de la peinture au XIX<sup>e</sup> siècle.

3° Son influence a été moindre en Belgique, phénomène étrange chez un peuple aussi coloriste et amoureux de la nature ; en ce moment la réaction, sous le nom d'Ecole flamande, a positivement le dessus. Et pourtant ceux dont on prêche l'exemple : Rubens, Jordaens, Franz Hals, Vermeer, ne sont-ils pas des Impressionnistes ? Mais *on ne veut les voir* qu'à travers les vernis

et les poussières accumulées durant trois siècles, *on ne veut pas* se les représenter tels qu'ils sont sortis de l'atelier. Voilà le mal.

Le temps remettra les choses au point et les générations futures admireront Claude Monet à l'égal de Turner, de Constable, de Vermeer.

Votre bien dévoué,

GEORGES BUYSSE

## Jules Laforgue et l'Impressionnisme.

Conférence faite par M. Médéric Dufour  
à la « Libre Esthétique ».

Mille frissons en marche toujours renouvelés.  
(JULES LAFORGUE parlant de CLAUDE MONET.)

Nous ne pouvons espérer de voir ici paraître l'admirable conférence que vient de faire M. Médéric Dufour au Salon de la *Libre Esthétique*; aucune trace écrite ne semble en être demeurée, puisque l'orateur a parlé sans le secours — même — de notes. C'est pourquoi nous chercherons à retracer dans ses lignes principales, aussi fidèlement que possible, cette sorte d'étude improvisée, qui fut dite avec ardeur et simplicité, la parole se faisant plus pénétrante, plus définitive encore, par le concours d'un geste à la fois véhément et raffiné, — de ceux que l'on n'oublie pas :

Taine eut sur la jeunesse de Laforgue une grande influence dans un sens paradoxal : il fut, pour le jeune homme, le maître en qui l'on ne croit plus, mais dont l'enseignement ne peut s'oublier, en sorte que les idées dissidentes, les théories subversives, se doivent presque fatalement présenter sous la forme de contradictions envers cette autorité combattue mais toujours présente. C'est ainsi qu'une partie notable des pensées de Laforgue sur l'esthétique s'appuient sur la réfutation de deux postulats de Taine dont voici la substance :

1° La valeur de l'œuvre d'art est proportionnée à la noblesse, à l'importance, à la grandeur en soi, du sujet;

2° La valeur de l'œuvre d'art est en raison de ses qualités bien-faisantes.

Mais, non! s'écrie Laforgue! Que m'importe, de ce que vous produisez, la portée morale ou nocive? Je n'ai pas à m'en préoccuper. Et non plus du caractère épique de votre sujet, ni de l'« équilibre » de votre œuvre considérée au point de vue de la perfection antique, — point de vue auquel je n'ai nulle envie, nulle raison de me placer. Pourquoi ce que l'on est convenu d'appeler le « type naturel » serait-il *pour moi* le type naturel? Moi, dont la vue est habituellement affectée par des êtres vêtus, pourquoi ne préférerais-je pas au nu l'image de leur toilette moderne, avec son expressive et subtile variabilité, avec ce qui constitue le charme infini du dandysme?...

Faites grand, ou tragique, ou lyrique, parfait ou imparfait, peu importe : faites INTÉRESSANT! Tout est là, rien que là!

Durant son séjour en Allemagne, aux côtés de l'impératrice Augusta, Laforgue subit l'ascendant de la philosophie moniste de Hartmann. Celui-ci substitue au principe de dualité, base de la plupart des philosophies, l'action d'une force unique, l'Incons-

cient. C'est cette force, se manifestant comme une sorte de « fureur génésique », qui pousse l'artiste à produire.

Puisque, donc, l'élaboration de l'œuvre d'art relève du domaine sensoriel, l'art doit se transformer dans le temps, selon l'affinement des organes des sens. De même que notre oreille perçoit plus d'harmoniques qu'elle n'en percevait il y a deux cents ans, de même notre œil arrive à discerner dans la couleur, des nuances, des rapports infinitésimaux. (C'est, exprimée autrement, l'idée de « l'affinement de la matière d'art » exposée par Mithouard dans le *Tourment de l'Unité*). De là des œuvres subtiles, fantaisistes, bien réellement modernes, dans lesquelles certains d'entre nous puisent tout naturellement leurs jouissances les plus directes.

Pour ce qui concerne le paysage dans la peinture, Laforgue dénonce trois grands ennemis à combattre : le dessin linéaire, la perspective de convention, l'éclairage d'atelier. Il faut que le peintre travaille dans la nature même et fixe l'effet dans le minimum de temps, afin de réaliser le degré maximum d'intensité de vie. N'arrivons-nous pas au centre même de l'Impressionnisme? Le motif n'existe qu'en tant qu'il est momentanément situé dans une certaine lumière, et cette lumière fugace, insaisissable, est seule génératrice de la couleur.

Par une pente naturelle, M. Dufour a passé au développement de la conception impressionniste dans le paysage littéraire. Remontant aux romans de J.-J. Rousseau, où le paysage n'est guère jamais qu'une sorte d'oraison, d'aspiration philosophique ou morale, passant ensuite par Châteaubriand, par Hugo, on est surpris, arrivant à Flaubert, de ne découvrir dans ses descriptions que de rares indications de couleur, et encore, très rudimentaires.

En littérature, donc, comme dans le domaine des arts plastiques, la vision colorée demeure en deça de la vision linéaire jusqu'à ces trente dernières années.

Les premiers peut-être, les Goncourt ont su « voir en peintre », — voir par les yeux seulement, sans recourir au rappel des sensations tactiles : un enfant en tablier clair court au loin : ils pensent à la tache claire d'abord, à l'enfant ensuite; cela nous paraît naturel aujourd'hui; c'était alors de l'audace. Daudet arrive à donner à ses descriptions l'aspect d'une peinture intuitive où de larges touches, informes pour qui regarde de trop près, évoquent la nature avec une certitude vivace, tandis que Zola, un peu dans la manière des « séries » de Claude Monet, imagine de ramener plusieurs fois la description d'un même site, transfiguré par l'heure ou la saison. Arrivant à Laforgue enfin, M. Dufour montre, par les paysages littéraires du *Miracle des roses* et les fragments réunis par M. Mauclair, que le dessin n'est plus qu'une exception et que la tache colorée devient l'élément essentiel. Telle esquisse du *Crépuscule au Luxembourg* représente une succession d'effets qui font penser à ces paysages de Monet, « quinze minutes dans le temps éternel », comme les caractérise Jules Laforgue.

M. G.

## CHRONIQUE MUSICALE

On a pu lire ici, la semaine dernière, l'appréciation donnée par M. J. Marnold, dans le *Mercure de France*, du génie musical de M<sup>lle</sup> Blanche Selva. « Génie » est le seul mot qui vienne à la

pensée quand on évoque le souvenir de cette musicienne extraordinaire (je n'ose dire « pianiste »), qui unit aux qualités d'un mécanisme prestigieux, d'un toucher à la fois puissant et délicat, d'un rythme impeccable, des dons infiniment supérieurs : une haute compréhension des œuvres, un style ample, soutenu sans défaillances, — quelque difficulté d'interprétation qui s'offre à elle, — une intellectualité musicale que la jeunesse de l'artiste rend phénoménale, et avec cela une volonté orientée vers un apostolat incessant, vers l'oubli de soi-même et l'effacement devant la beauté de l'art... La personnalité morale de l'artiste est à la hauteur de l'interprète. Jamais, peut-être, individualité musicale plus complète n'a surgi parmi la foule des virtuoses.

La noblesse et la grandeur émouvante données mardi dernier par cette pianiste de vingt ans au poème passionné de Franck : *Prélude, Chant et Fugue*, ont profondément impressionné l'auditoire. Et ce furent, aussi, des acclamations sans fin après l'exécution magistrale d'une œuvre inédite de M. Pierre Coindreau, — un Trio pour piano, violon et violoncelle dans lequel MM. Chaumont et B. Hambourg rivalisèrent avec M<sup>lle</sup> Selva de talent, de verve, de rythme et d'expression, — d'une charmante page de Ch. Bordes, *Caprice à cinq temps*, du *Scherzo-Valse* de Chabrier et des pages colorées, pittoresques, d'un orientalisme rêveur et délicat, réunies par M. P. de Bréville sous le titre : *Stamboul*. Tout l'art raffiné et fantaisiste, bien qu'appuyé sur les bases musicales les plus solides, de l'auteur exquis des *Chansons* est exprimé dans les panneaux de ce triptyque musical qui évoque, avec une particulière sensibilité d'impression, les Muezzins de Sainte-Sophie, Eyoub et Galata.

Quant au trio de M. P. Coindreau, il révèle un tempérament musical à la fois mélodique et rythmique, une écriture personnelle, — encore qu'on la puisse rattacher par certains détails à celle de Vincent d'Indy, — un sentiment exact des proportions et une étonnante sûreté de métier, d'autant plus remarquable que ce trio est, croyons-nous, la première œuvre importante écrite par M. Coindreau. Divisée en trois parties, elle poursuit dans chacune de celles-ci le développement de thèmes dérivés d'une succession de quatre notes diatoniques rappelées en forme de carillon dans la péroraison des trois morceaux. Le deuxième de ceux-ci offre cette particularité qu'il encastre dans un *adagio* rêveur, de belles lignes mélodiques, un *scherzo* narquois et léger formant épisode, — quelque chose d'analogue aux échos d'une fête populaire interrompant et avivant une tristesse méditative.

Le final, qui débute, en mouvement rapide, par une alternance de mesures à 5/4 et à 2/4 et se déploie en développements rythmiques du plus curieux effet, forme le point culminant de cette intéressante composition, d'un enchevêtrement polyphonique et d'une verve tout à fait amusante. Les contrepoints se croisent, s'enchaînent, se superposent avec une fantaisie qui ne perd jamais de vue l'idée mélodique. Jouée comme elle le fut, c'est-à-dire de façon parfaite, l'œuvre eut un succès retentissant.

Des mélodies de Bruneau, de Duparc (*lamento*) et de L. Saint-Requier (*Les Nymphéas, Silence blanc*), interprétées d'une voix charmante et expressive par M. Stéphane Austin, complétèrent ce programme d'art neuf.

\*.\*

Pour fêter le vingt-cinquième anniversaire de M. Huart-Hamoir comme administrateur de l'Ecole de musique de Schaerbeek, M. Gustave Huberti a donné jeudi dernier un fort beau concert qui

a mis en valeur les masses chorales de l'excellente institution qu'il dirige et affirmé, une fois de plus, l'esprit artistique dont il anime celle-ci. La *Cantate inaugurale* sonore et populaire de M. Huberti, *Andromède* de Guillaume Lekeu, *Bergliot* de Grieg, deux *Rondes enfantines* de M. Jaques-Dalcroze constituaient, avec le final du premier acte de *Parsifal*, un programme considérable dont l'attrait avait attiré une foule nombreuse. L'interprétation de ces œuvres diverses par les élèves de l'Ecole et l'orchestre des Concerts Ysaye a été remarquable. Dans la cantate de Lekeu, dont la seconde partie surtout offre maintes pages d'une expression mélodique intense, on a chaleureusement applaudi M. Demest, récitant parfait, et une débutante, M<sup>lle</sup> Poirier, qui unit au charme d'une voix claire, étendue, de timbre harmonieux, un sentiment pénétrant.

Enfin le mélodrame de Grieg valut à M<sup>lle</sup> Werleman un succès flatteur.

O. M.

\* \*

« *Lieder-Abend* » de M<sup>me</sup> Etta Madier de Montjau.

Joli nom, gracieuse cantatrice, voix vibrante et sympathique, interprétation intelligente, simple et sans affectation, telles sont les qualités de cette artiste charmante, qui chantait vendredi soir à la Salle allemande.

Au programme, du Schubert, du Schumann (quelle émotion juste elle a mis dans le : *Lass mich ihm am Busen hängen!*), du Grieg, du Richard Strauss (la jolie *Sénéjade*). Puis d'excellentes choses, fort bien choisies, de l'école française moderne, depuis la *Procession* de C. Franck, à laquelle elle a bien donné l'allure mystique qui convient, jusqu'au *Temps des lilas* de Chausson et à la *Vie antérieure* de Duparc. De Hugo Wolf un *Elfenlied*, léger et spirituel, qu'on dirait fait pour le *Songe d'une nuit d'été*; M<sup>me</sup> Madier l'a chanté avec un sentiment parfait du rythme et de la vie qui l'anime.

Mais elle n'aurait pas dû faire au public la concession de lui chanter — trop bien d'ailleurs! — des sucreries de Massenet. Cela donne sur les nerfs de voir que des choses aussi superficielles font se pâmer les gens...

Nous serions injuste si nous n'ajoutions pas que M. Richard Hageman a admirablement accompagné M<sup>me</sup> Madier.

Ch. V.

## EMILE VERHAEREN

Conférence de M. Jules Destrée.

Le matin même, à l'exposition de la *Libre Esthétique*, j'avais longuement contemplé le tableau de Van Rysselberghe, où Verhaeren, à des amis de choix, lit une vibrante poésie. Vibrante aussi, étonnamment harmonieuse, la lumière aux mille couleurs où se détache la tête de chef gaulois, aux moustaches tombantes, du grand poète. Oh! cette main nerveuse et délicate!... Et quelques heures après, au Conservatoire, j'entendais déclamer avec talent les plus belles pages de Verhaeren et j'y retrouvais cette mâle énergie, cette vibrante et harmonieuse coloration du style.

Dans une conférence-causerie, admirable de simplicité, de naturel, avec des moments d'une profonde émotion si sincère, Jules Destrée a résumé les trois phases de la carrière littéraire de Verhaeren.

C'est d'abord la phase plus spécialement *descriptive*. Verhaeren paie un légitime tribut au milieu et à la race, race sensuelle et descriptive, que symbolisent si bien les femmes de Rubens dans leurs opulents décors. C'est l'époque des *Flamandes*.

Puis vient la maladie qui tenaille le grand artiste et lui fait traverser une phase *pessimiste*. Et c'est la série attristée des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Fleurs noires*. Un temps Verhaeren se réfugie à la Trappe de Chimay; sous les frocs uniformes et monotones, l'artiste cherche et sent la divinité des vies intérieures individuelles; c'est le *Moine doux*, le *Moine sauvage*, dont quinze années plus tard il peindra de nouveau, dans le *Cloître*, les luttes violentes de conscience.

Verhaeren rompt alors avec la métrique et les exigences parnassiennes et en même temps, à la préoccupation des images neuves et émouvantes se joint celle autrement profonde des idées et sentiments humains. *L'exode rural*, comme l'appelle si bien Vandervelde, ce phénomène qui semblait ne devoir préoccuper que les économistes, est pour lui l'occasion de contemplations pénétrées de tristesse et de pitié; il chante ce redoutable et ruineux ensorcellement dans les *Campagnes hallucinées*, les *Villages illusoirs*, les *Villes tentaculaires*.

Et c'est sa troisième manière, profondément personnelle, pleinement originale, où son génie n'est plus absorbé par la sensation de la vision, mais se hausse et s'exalte par les grandes idées auxquelles appartient l'avenir: Energie, justice, pitié, bonté.

Oh! les foules, les foules,  
Et la misère et la détresse qui les foulent...

L'auteur des *Visages de la vie* et des *Forces tumultueuses*, tout en restant l'admirable poète descriptif, d'une probité d'art impeccable, que bien des Français acclament le plus grand poète moderne, est devenu un philosophe, un moraliste profond et reconfortant, un professeur d'énergie qui nous apprend la lutte obstinée pour la justice, l'inlassable coopération aux forces qui font le monde d'aujourd'hui et élaborent l'avenir.

Que ne puis-je rendre l'accent avec lequel Jules Destrée nous a dit tout cela!

M. H.

## Le Monument Defrêcheux.

Le conseil communal de Liège vient enfin d'accorder son approbation au beau projet de monument, dû à M. Joseph Rulot, destiné à symboliser l'art wallon sous le vocable de Nicolas Defrêcheux. Ce nom est celui du plus grand des poètes qui aient écrit dans la langue familière des Wallons. Les poèmes de Defrêcheux, qui ont une grande valeur artistique, sont extrêmement populaires. L'idée de tirer des principaux motifs de pareille œuvre les éléments d'un monument de race est originale et heureuse. Le sculpteur en a excellemment tiré parti.

Or, le conseil communal, appelé à statuer sur une demande de subside émanant du comité, avait eu des hésitations. C'est que le jury du concours d'où était sorti le projet Rulot avait été constitué en dehors de toute administration. Le conseil eut des scrupules d'amour-propre que ni le gouvernement ni la province n'avaient songé à manifester. Bien que les pouvoirs supérieurs eussent déjà largement subsidié le projet et que des avis favorables eussent été émis de tous côtés, les édiles liégeois réclamèrent un supplément d'information et constituèrent une commission. Celle-ci fut composée de MM. Ernest Verlant, Gaston Grégoire, A. Micha et Oscar Colson, respectivement délégués du gouvernement, de la députation permanente, du collège échevinal et du comité de l'œuvre; et de MM. Guill. Charlier, Paul Du Bois, Victor Rousseau et Ch. Vanderstappen, sculpteurs. Ces messieurs déposèrent un rapport extrêmement favorable.

Le conseil communal n'avait plus qu'à s'incliner. C'est ce qu'il

a fait, en votant les 30.000 francs demandés, conformément aux conclusions du conseiller-rapporteur M. X. Neujean-Dubois, qui, dans un discours comme on en entend rarement dans nos conseils communaux, a fait valoir les qualités du projet avec une remarquable précision.

## CONCOURS DE L'ACADÉMIE

La classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique a fixé comme suit le programme des concours de 1906:

Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

Ecrire l'histoire des édifices construits Grand'Place de Bruxelles, après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectural auquel ils appartiennent.

Faire l'histoire de la création et du développement du drame musical, particulièrement en Italie, depuis l'*Eurydice*, de Péri, jusqu'à l'*Orfeo*, de Glück.

Ecrire l'histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture au xviii<sup>e</sup> siècle, dans la Flandre orientale et la Flandre occidentale.

Art appliqué. — Musique: On demande une sonate pour orgue, avec une fugue comme morceau final.

Architecture: On demande le projet d'une entrée monumentale pour une ville importante. L'ouverture centrale donnera entrée aux voitures et à deux lignes ferrées pour trams. De chaque côté de l'arcade centrale seront disposées des portes pour piétons, un corps de garde, un poste de police, etc., avec logement d'officier à l'étage, un poste de pompiers, avec remise pour pompes, dépôt, etc., également avec logement d'officier à l'étage.

## La Propriété artistique en Hollande.

Le parquet d'Anvers vient, dit la *Chronique*, de faire saisir dans cette ville, à la demande de la maison Dietrich, de Bruxelles, des contrefaçons de gravures faites en Hollande et que les fabricants et commerçants hollandais, non contents d'exercer leur malpropre industrie dans les limites de leur pays, où ils ont toute liberté sous ce rapport, viennent encore exporter chez nous, particulièrement à Anvers, qui, tout voisin, leur offre un débouché commode. Nous avons vu fréquemment, en effet, aux étalages anversoises, de ces mauvaises copies, provenant des Pays-Bas, d'œuvres connues, encadrées richement, avec un mauvais goût criard, et qui vont décorer les maisons cossues.

La Hollande, comme on sait, est le seul pays, actuellement, où la propriété littéraire et artistique manque de protection légale. Si elle s'obstine à maintenir chez elle une situation à laquelle la convention de Berne a porté remède partout ailleurs et qui équivaut à l'organisation du vol, c'est bien le moins que cet exercice soit rigoureusement tenu dans les limites de son territoire et que les auteurs lésés n'aient pas encore à en supporter les conséquences dans les pays mêmes où la protection existe.

L'attitude singulière — c'est le cas de le dire, puisqu'elle est à la fois unique et inexplicable — de nos voisins, en cette affaire, provoque des réflexions qu'il est inutile d'exprimer ici: il suffit de constater la situation pour qu'elle soit appréciée. Mais si l'on n'y peut rien en ce qui les regarde exclusivement, on n'en a que plus de raisons de prendre toutes les mesures pour les empêcher d'exercer leur joli commerce en dehors de leur pays, au nez et à la barbe de ceux qu'ils exploitent.

Il est utile que l'attention de nos parquets soit attirée là-dessus tout spécialement. La saisie opérée à Anvers aura, espérons-le, les suites et les effets désirables.

## Correspondance musicale de Liège.

Malgré les apparences et en dépit de l'insouciance de ce qu'on est convenu de nommer le grand public, il existe à Liège un mouvement musical assez intense. Ce ne sont point de grands concerts, trop peu suivis ou prétextes à manifestations de charité ou de mondanité, qui le révèlent. Ce sont des soirées musicales de caractère plus familier qui, sans tapageuses réclames, réunissent un auditoire plutôt restreint d'amateurs fervents, presque toujours les mêmes. Des artistes, jeunes le plus souvent, y font entendre ou connaître d'excellente ou d'intéressante musique. Ce sont M<sup>l</sup>. Zimmer et Jaspar, continuant l'histoire de la Sonate, le quatuor Charlier, le quatuor *Ad Artem*, MM. Bosquet et Chaumont, M<sup>l</sup>le Folville, M. Vantyn et d'autres que je passe en les applaudissant, qui poursuivent l'initiative ou l'agrément de quelques-uns.

Il faut louer la généreuse vaillance de leurs efforts que ne rebutent ni l'indifférence très générale ni le néant des profits monétaires; nous lui devons en notre ville industrielle un coin d'existence intellectuelle et artistique.

Je voudrais cette fois signaler un jeune organiste, lauréat de notre conservatoire, M. Louis Lavoye. Il tient l'orgue dans une petite église de la ville et y avait été très remarqué par quelqu'un dont j'apprécie le goût. L'an dernier les circonstances ne m'avaient pas amené à son récital annuel. J'y assistai dimanche et ne le regrettai point.

Il présentait au Conservatoire à un public assez nombreux un programme varié d'œuvres consacrées et d'œuvres modernes, s'étendant de J.-S. Bach et Hændel jusqu'à De Lange et T. Radoux, en passant par César Franck et Brahms.

Le talent de M. Lavoye se plie à cet éclectisme. Son jeu est sûr, précis, pondéré, il se colore et s'anime. Le jeune artiste a le juste sentiment de l'œuvre qu'il interprète, il sait y adapter une habile technique. Avec de la noblesse et de l'ampleur il a exécuté la *tocatta* et la fugue en *ut* majeur de Bach et un Choral de Franck, de souveraine beauté; il a développé en un style pur, classique, le concerto en *fa* majeur de Hændel, plus en surface; il a trouvé des accents attendris pour chanter *Désolation*, prélude et *fugato* en *sol* mineur de Radoux; sa virtuosité déjà brillante s'est manifestée complaisamment, mais sans excès, dans un choral de Brahms, l'*Antienne* de Chausson qui séduisent par de curieuses recherches d'harmonie et dans la Sonate en *ut* mineur de De Lange. Il serait désirable que M. Louis Lavoye eût davantage l'occasion de mettre en relief son talent.

Pour rompre l'austérité que certains jugent un peu monotone d'un récital d'orgue, M. Lavoye avait prié M<sup>l</sup>le Marie Joliet, une cantatrice récemment sortie de notre Conservatoire avec le plus grand succès, de lui prêter son concours.

M<sup>l</sup>le Joliet avait eu le tact de ne choisir que des morceaux d'oratorios, ne heurtant pas la gravité de l'audition. Elle a chanté l'aria du *David pénitent* de Mozart, la cantate de la Pentecôte de Bach, la *Procession* de César Franck.

Une méthode solide, une diction nette et simple, une exacte compréhension, de la sincérité distinguent M<sup>l</sup>le Joliet. Sa voix claire et agile se mouvait le plus aisément dans l'aria du *David pénitent*, mais il convient de dire qu'elle a interprété avec une justesse d'accent et un sentiment poétique touchants cette toujours belle *Procession* à laquelle pourtant s'adaptent insuffisamment ses moyens vocaux.

X. N.

## LA MUSIQUE A PARIS

Société Nationale. — Schola Cantorum.  
Concerts Lamoureux.

Cette fois encore la Société Nationale n'avait inscrit à son programme que deux nouveautés. J'ajouterai vite qu'à titre de consolation sans doute elle annonce pour le 14 un concert d'orchestre où seront exécutées sept œuvres inédites.

Des deux nouveautés en question, l'une, le Quatuor à cordes de M. Maurice Ravel, offrait un grand intérêt. Dans ses œuvres antérieures, le jeune compositeur avait fait preuve déjà de délicatesse et d'originalité. Ici, les mêmes qualités s'affirment: le choix des idées est heureux, l'écriture, toujours simple, est attrayante et neuve. En outre l'œuvre est remarquablement équilibrée, construite avec un parfait souci de la logique. M. Ravel a adopté une forme cyclique assez libre: les thèmes du premier mouvement ne reparaissent pas dans le *scherzo* (une jolie page pleine de trouvailles que le public a chaleureusement applaudie); mais l'*andante* est coupé de place en place par un écho du thème initial et un thème du *finale* se compose de deux fragments qui proviennent respectivement de chacun des deux thèmes du premier *allegro*. L'œuvre, interprétée avec beaucoup de conviction par MM. Heymann, de Bruyne, Marchet et de Bruyn, a remporté un grand succès.

Je ne ferai pas les mêmes éloges des *Trois sonatines d'autonne* de M. Mariotte, dont quelque élégance un peu creuse me paraît la seule qualité.

Le Quatuor avec piano d'Alexis de Castillon, les admirables *Pièces pittoresques* de Chabrier (M<sup>l</sup>le Selva, qui les joua, fut couverte d'applaudissements) complétaient le programme.

D'autres auditions importantes viennent d'avoir lieu ici. A la *Schola*, ce fut l'*Orfeo* de A. Monteverdi (1607). Un tel événement mériterait à lui seul un long article. Sans parler de l'œuvre, je dirai quelle surprise ce fut pour tous de constater la variété d'écriture, la souplesse de style, la puissance d'expression du vieux maître, et quelle reconnaissance l'on doit avoir à la *Schola*, qui patiemment a ressuscité le chef-d'œuvre oublié. Et je souhaiterai que bientôt les cinq autres compositions dramatiques de Monteverdi nous soient offertes.

Aux Concerts Lamoureux, la Symphonie en *si* bémol de M. Vincent d'Indy a été exécutée, deux dimanches de suite, avec un égal succès. Cette œuvre gigantesque (je ne parle pas des proportions qui, en sont normales) est construite sur deux thèmes, deux « cellules » presque, qui sont traités, je ne puis dire avec quelle maîtrise, dans les quatre parties de l'œuvre. L'orchestre est normal, avec la batterie au complet, et une petite trompette en *mi* bémol. D'intenses effets de coloration très personnels à M. d'Indy sont obtenus au moyen des harpes. Je signalerai rapidement la simplicité expressive du mouvement lent, de curieux épisodes quasi pantomimiques dans le *scherzo* et l'effet fulgurant du *choral* final, qui est précédé d'une fugue très développée, de l'art le plus merveilleux et le plus souple.

M.-D. CALVOCORESSI

## PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, concert Ysaye sous la direction de M. Steinbach et avec le concours de M<sup>l</sup>le Gmeiner.

Les membres de la section d'art de la Maison du Peuple ont visité dimanche dernier, au nombre d'environ cent cinquante, le Salon de la *Libre Esthétique*. La visite de l'exposition par le *Foyer intellectuel* aura lieu dimanche prochain. Les élèves des cours supérieurs de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et les membres des jeunes cercles d'art ont été invités à assister aux conférences initiatrices qui y sont faites.

Le succès de l'Exposition des peintres impressionnistes s'affirme de plus en plus. Parmi les personnalités étrangères qui ont fait le voyage de Bruxelles pour la visiter, citons, outre les artistes présents à l'inauguration, MM. Metman, directeur du Musée des arts décoratifs de Paris; R. Koechlin, G. Denoinville, André Gide, Ch. Guérin, L. et E. Fontaine, M. et M<sup>l</sup>le E. Rouart-Manet, MM. J. et G. Bernheim, Ch. Hessel, etc.

La comtesse de Flandre a fait jeudi dernier, en compagnie de la princesse de Caraman-Chimay et de M. Blanc-Garin, une longue visite au Salon.

La troisième séance du Cycle de musique contemporaine développé par la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, avec le concours de M<sup>me</sup> Béon, de M<sup>lle</sup> Marthe Devos, de MM. Hannon, B. Hambourg, etc. Au programme : Trio de Vincent d'Indy; Poème pour violoncelle de V. Vreuls; Romance de de G. Fauré; *Prélude, fugue et variation* de C. Franck, etc.

La troisième conférence de la *Libre Esthétique*, réservée à la musique, sera faite vendredi prochain, 18 courant, à 2 h. 1/2 précises, par M. Louis Laloy, rédacteur en chef de la *Revue musicale*, qui analysera l'École française contemporaine. Les exemples seront donnés au piano par M<sup>lle</sup> Marthe Devos.

M. Charles Morice fera samedi prochain, à 8 h. 1/2, à l'Université nouvelle, une conférence dont le titre : *De l'Impressionnisme au Symbolisme*, est tout à fait d'actualité au moment où l'attention des artistes et du public est fixée sur l'Exposition des Peintres impressionnistes ouverte au Musée par la *Libre Esthétique*. L'entrée est gratuite.

La troisième séance Engel-Bathori (deuxième série) aura lieu mercredi prochain, à 4 heures, à la Grande-Harmonie, et sera consacrée aux œuvres de G. Fauré, dont on exécutera notamment la *Bonne Chanson* (P. Verlaine).

Les Nouveaux-Concerts d'Anvers donneront mercredi prochain un concert supplémentaire, hors d'abonnement, avec le concours de M<sup>me</sup> Wittich, des théâtres de Dresde et de Bayreuth, de MM. E. Van Dyck et H. Fontaine. Au programme figurent entre autres la Symphonie inachevée de Schubert et le premier acte de la *Valkyrie*. Les demandes de places pour ce concert doivent être adressées à M. H. Huffmann, trésorier de la Société, rue du Margrave, 8, Anvers.

Le pianiste Mark Hambourg annonce pour jeudi prochain un récital à la Grande-Harmonie.

Le quatrième et dernier Concert populaire est fixé à dimanche prochain et sera donné avec le concours du pianiste Hoffmann, l'un des plus brillants disciples de Rubinstein. M. Hoffmann interprétera le Quatrième Concerto (*ré mineur*) de Rubinstein et des pièces pour piano seul de Chopin. M. Dupuis dirigera en outre la *Symphonie* inédite de Paul Dukas et la *Fantaisie-Symphonie*, inédite également, de François Rasse, ainsi que l'ouverture de *Gwendoline*, de Chabrier. Répétition générale samedi.

Lundi 21 mars, quatrième Concert Barat consacré aux œuvres de Victor Vreuls avec le concours de MM. A. Wolff, F. Chiafelli et E. Barat. Au programme : 1° Trio en *ré mineur*; 2° Triptyque pour chant et orchestre; 3° Poème pour violoncelle et orchestre; 4° Mélodie pour chant et piano; 5° Sonate pour violon et piano.

Le Cercle artistique annonce pour la semaine prochaine, du mardi 22 au samedi 26, cinq soirées sensationnelles consacrées à un festival Beethoven qui comprendra l'exécution intégrale des quatuors à cordes du maître par le Quatuor Joachim.

On nous prie d'annoncer la très intéressante séance de musique classique et moderne que donneront le vendredi 25 mars, à 8 h. 1/2 du soir, dans l'une des salles du Cercle artistique d'Anvers, rue d'Arenberg, M<sup>me</sup> Emma Birner, cantatrice, et M. Carlo Matton, violoniste. Au programme : Hændel, Bach, Lulli, Max Bruch, Rimsky-Korsakow, Schumann, Strauss, etc., etc.

Un jeune pianiste hollandais de talent, M. Bernard ten Cate, fera ses débuts à Bruxelles le samedi 26 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard. Il aura pour partenaires M<sup>les</sup> Dernekamp, cantatrice, et D. Starck, violoniste.

M. Ed. Van den Broeck, trésorier et contrôleur de la Société royale de numismatique depuis quarante ans, a été l'objet, dimanche dernier, d'une manifestation de cordiale sympathie qui a réuni au local de la Société un grand nombre de ses collègues et de ses amis.

Après une charmante allocution de M. le vicomte de Jonghe, président de la Société de numismatique belge, M. A. de Witte, président de la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art, a remis au jubilaire la médaille qui avait été frappée pour la circonstance. Elle porte, à l'avant, le portrait, des plus ressemblants, du héros de la fête; au revers, une inscription commémorative. C'est l'une des œuvres les plus heureuses et les mieux venues de l'excellent médailleur G. Devreese.

A cette occasion, une exposition de médailles et plaquettes modernes a été organisée au Cabinet royal de numismatique en l'honneur des membres de la Société.

MM. René Janssens, Fernand Kthropff et Charles Samuel ouvriront une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique et littéraire du lundi 14 au mercredi 23 mars inclus.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

<p>LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE LA HAYE - 39 PARKSTRAAT</p>	<p>MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE ARTISTIQUES PRATIQUES SOLDES ET PEU CŒUTEUX</p>
--	--



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

**Téléphone 1947**

**Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.**

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

**RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX**

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

### **Le Courrier Musical**

Bimensuel. — 6<sup>e</sup> année.

Office du journal : 2, rue de Louvois, Paris.

Abonnement annuel : Union postale, 12 francs.

Un numéro spécimen sera envoyé sur demande affranchie adressée 2, rue Louvois, Paris.

Dépôt à Bruxelles : MM. Breitkopf et Härtel, 45, rue Montagne de la Cour.

### **E. DEMAN, Libraire-Editeur**

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles

#### **ŒUVRES**

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

### **PIANOS**

## **GUNTHER**

**Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6**

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

**INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON**

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

### **L'Art Flamand & Hollandais**

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

45 Paraissant en livraisons  
mensuelles de 40 pages au  
moins, richement illustrées

Le Numéro : 1 Fr.50 net

Abonnement annuel: 16 Fr.

J.-E. BUSCHMANN | VICTOR HAVARD & Cie

ANVERS | PARIS

# **LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>**

**BRUXELLES** 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

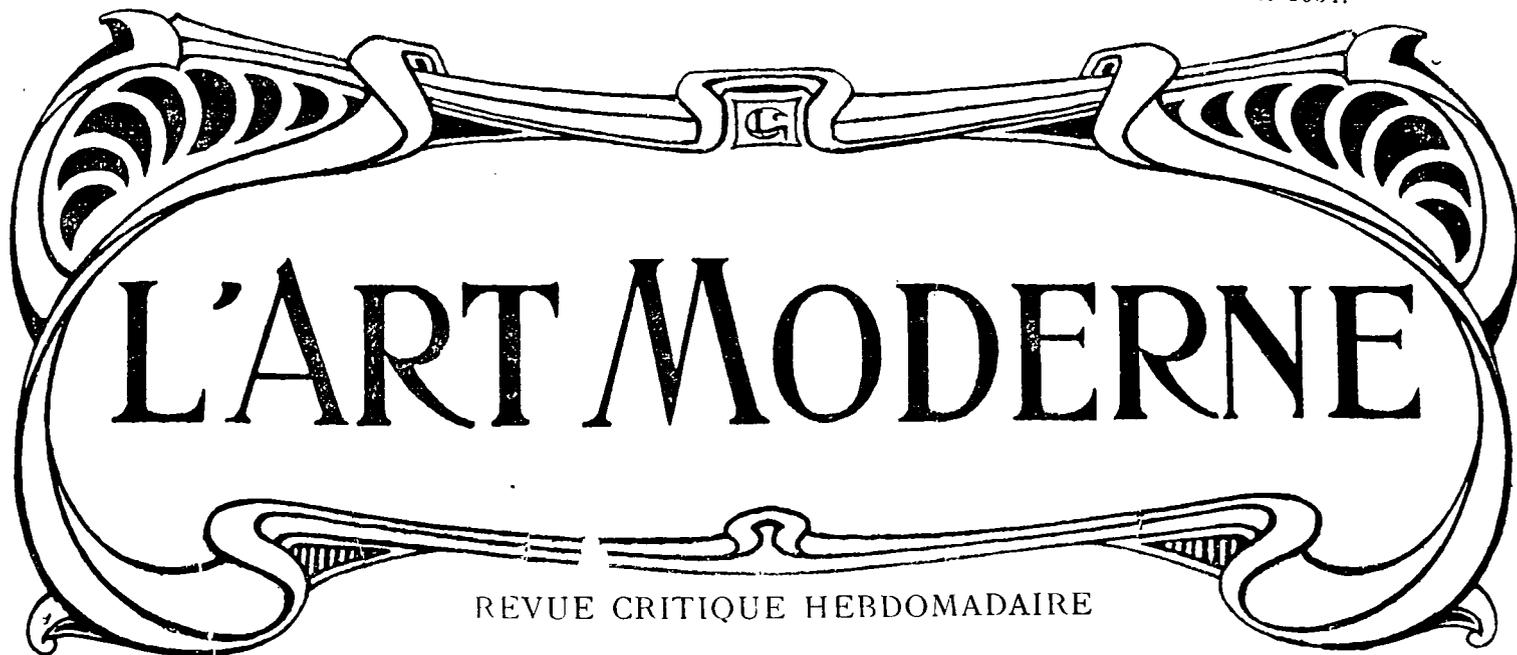
## **BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### **RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## **AMEUBLEMENTS D'ART**



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE. 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Eugène Demolder. *Le Jardinier de la Pompadour* (HUBERT KRAINS). — Enquête sur l'Impressionnisme. *M. Frantz Charlet*. *M. Henry Stacquet*. — Chronique littéraire. *Sur une Route de cyprès* (ALBERT ERLANDE). — Au Cercle artistique (O. M.). — Chronique musicale (O. M., H. D. et Ch. V.). — Le Salon de la Libre Esthétique. — La Musique à Liège (J. F.). — La Propriété artistique en Hollande. — Petite Chronique.

## EUGÈNE DEMOLDER

### Le Jardinier de la Pompadour (1).

Il y a quelques mois, j'écrivais dans une revue suisse qu'Eugène Demolder est le plus poète des prosateurs belges. Je pense que ceux qui liront son nouveau roman ne me contrediront pas. *Le Jardinier de la Pompadour*, de même la *Route d'émeraude*, se présente en effet comme un spécimen remarquable du roman poétique.

(1) Société du *Mercur* de France, Paris.

Jasmin Buguet, jardinier par profession et songe-creux par nature, ayant un jour rencontré la Pompadour, s'éprend pour la célèbre courtisane d'une passion comme les songe-creux et les poètes savent en éprouver. L'amour de Dante pour Béatrix peut seul être comparé à celui de cet humble paysan pour la maîtresse de Louis XV. Elle envahit toute sa vie, elle remplit son cœur et son cerveau à tel point que sa petite fiancée, la jolie soubrette de M<sup>me</sup> de Pompadour, ne parvient à le retenir auprès d'elle et à se faire épouser qu'en imitant les mignardises et les coquetteries de sa maîtresse. Martine s'offre à Jasmin comme une exquisite réduction de la femme qu'il aime. C'est le reflet de la grande dame sur lequel les bras de Buguet se replient quelquefois avec l'illusion d'êtreindre leur idéal. Devenu, grâce à sa femme, jardinier à Bellevue, Jasmin est presque heureux. Il peut voir son idole, il peut l'approcher quelquefois, il lui parle, il entretient les allées que foule son pied mignon, il cueille et dispose en bouquet les fleurs qui lui sont chères. Ce n'est certes pas tout le bonheur qu'il voudrait, mais c'est le seul que, dans son humble position, il peut espérer. C'est la seule joie qu'il peut demander sans témérité à son fol amour. Aussi y tient-il comme à sa vie et le voyons-nous chanceler comme un homme qu'on vient d'assommer lorsqu'il se trouve congédié sur le rapport d'un traître, qui a surpris sa passion insensée. C'est alors l'amer retour au village natal en compagnie de sa femme; l'accueil hostile des paysans; des tracasseries de toute espèce; une vieillesse triste; puis une mort tragique sous le portrait même de la grande courtisane, qu'il avait accroché au mur de sa

maisonnette et que les révolutionnaires mettent en pièces.

L'amour de Buguet pour la Pompadour et celui de Martine pour Buguet, tout séduisants et tout passionnants qu'ils sont, ne constituent pas l'intérêt entier du livre de Demolder. Ils n'en sont que la charpente, le tronc vigoureux et plein de sève d'un arbre qui porte une fleur au bout de chacune de ses innombrables branches. Toute la grâce, tout le charme, toute la vie raffinée et faisandée du XVIII<sup>e</sup> siècle flotte autour de l'action principale, la prolonge et l'imprègne d'une souveraine beauté. Tout un monde de figures, croquées avec habileté, défilent dans ce livre et en font une œuvre extrêmement mouvementée. Les choses elles-mêmes ressuscitent sous la plume du romancier avec des lignes, des gestes et des couleurs sur lesquels les Falconet, les Lancret et les Boucher auraient mis avec enthousiasme leur signature.

C'est un des grands privilèges de Demolder que de savoir faire vivre en beauté n'importe quoi. On n'est jamais pressé d'avancer dans son livre; on y est bien partout. Le moindre détail a du caractère. Les fleurs sourient, le soleil pétille, les campagnes enchantent. On y sent la fraîcheur des herbes et la caresse des brises. La nature y vit sa vie pleine et forte. Souvent même elle va plus loin; elle se pare du prestige séducteur de l'œuvre d'art. Elle apparaît comme transfigurée par la magie d'un grand peintre ou d'un grand sculpteur. Ne sont-ce pas de réelles œuvres d'art, des œuvres du plus pur XVIII<sup>e</sup> siècle, que les jolies scènes où nous voyons la Pompadour, légère comme une sylphide, danser sur l'herbe au clair de lune, ou, pareille à une nymphe, se dresser nue — blanche et nacrée — dans sa baignoire de porphyre? Dans ce gros livre, où l'auteur a enfoui beaucoup d'érudition, on ne rencontre jamais une page qui soit aride ou sèche. Il reconstruit un château, recrée un parc, restaure tout un vieux coin de Paris, exhume mille détails de la vie des paysans de l'époque, et tout cela se présente à nous comme des choses familières et qui n'auraient jamais cessé d'exister.

De même que dans la *Route d'émeraude*, dans le nouveau roman de Demolder les choses jouent un rôle presque égal à celui des personnages. Mais si le peintre, ici aussi, se révèle hors de pair, le psychologue ne s'y affirme pas avec moins de force. Demolder voit l'âme de ses héros comme il voit leurs figures et nous révèle celle-là comme il dessine et enlumine celles-ci. Pas ou presque pas d'analyse cependant. Les personnages se montrent tout entiers dans leurs paroles, dans leurs gestes, dans leurs actes. On y lit leurs sentiments, leur caractère, on y distingue le tréfonds de leur âme et de leur cœur. La mère Buguet, par exemple, est un spécimen excellent de la paysanne bonne, raisonnable et aimante. Elle réalise le type de ces vieilles villageoises

à qui la vie a enseigné une sagesse particulière, une sagesse haute et pure et que les livres n'apprennent point. Les personnages de second plan eux-mêmes sont admirablement burinés, surtout la délurée Tiennette et le louche Piedfin. Celui-ci reste accroché à la mémoire comme une figure de Daumier. Mais c'est peut-être dans le personnage de Martine, qui occupe dans l'œuvre le rôle le plus ingrat, que Demolder a le mieux affirmé sa science de psychologue. D'abord amante coquette, puis épouse passionnée et tendre, elle se mue insensiblement en sœur de charité pour panser les blessures que font à Buguet les aspérités de l'existence, que ses faibles mains de poète sont incapables d'écartier. Dans chacun de ces rôles elle est parfaite et elle s'impose insensiblement comme la victime réelle du drame qui se joue à côté et au-dessus d'elle.

En publiant la *Route d'émeraude*, Eugène Demolder s'était classé parmi les plus beaux prosateurs de notre époque. Le style de son nouveau livre n'est ni moins harmonieux ni moins pur. Il est toutefois moins plantureux. Il a moins d'éclat; par contre, il a plus de douceur. Ayant à peindre le XVIII<sup>e</sup> siècle français, tout en finesse et en élégance, l'auteur s'est mis avec aisance au ton de son sujet. Flamand toujours, mais Flamand qui a subi l'influence du ciel et de l'art français, il est ici plus près de Watteau que de Jordaens. La touche est à la fois légère et sûre. On s'arrête pour relire certaines phrases qui ont le rythme et l'ampleur des beaux vers, ce qui ne les empêche pas de se fondre dans l'ensemble de l'écriture et de laisser au style une forte unité. Le *Jardinier de la Pompadour* est un livre très bien construit, où tout se complète et s'équilibre, une œuvre à la fois historique et humaine, où la poésie même n'a rien de conventionnel ni de vapoureux, n'apparaît pas comme une fleur coupée, mais comme une plante vivace entée sur un fond solide de réalité.

HUBERT KRAINS

*Nous publierons dans notre prochain numéro une étude de M. MÉDÉRIC DUFOUR, professeur à l'Université de Lille, sur L'Esthétique de Jules Laforgue.*

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. FRANTZ CHARLET

MON CHER MAUS,

Je suis sorti tout à fait enthousiasmé de l'exposition de la *Libre Esthétique*. Beaucoup d'œuvres que je connaissais déjà m'ont paru plus belles que jadis, plus définitives, tout à fait consacrées.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Il n'y a pas de doute : L'Impressionnisme a fait faire un grand pas à l'art en général, en France surtout.

En Belgique on est plus hésitant; les XX, puis la *Libre Esthétique* ont lutté pendant vingt ans pour ouvrir les yeux aux plus rebelles, et à part quelques rares exceptions, que tout le monde connaît, les jeunes — pour ne pas dire les vieux jeunes — inclinent plutôt vers une tendance tout à fait opposée !

Ils n'ont de lumineux que les reflets du ciel qui éclairent leurs longs cheveux dorés et leur bizarre pantalon de velours à la husarde, — reflets dont ils ne tiennent même pas compte lorsqu'ils se peignent les uns les autres...

Je fais des vœux pour que la belle exposition actuelle leur ouvre les yeux, et que dans leurs prochains Salons nous ayons un peu plus de soleil et de lumière, et un peu moins d'*Art flamand*, — mots grotesques qu'on emploie à tout propos et que je voudrais voir rayer du dictionnaire des critiques belges.

N'est-ce pas l'*Œuvre d'art*, tout court (*sans frontière aucune et d'où qu'elle vienne*), qui contient ce quelque chose d'indéfinissable, d'intangible, de presque miraculeux, qui restera ? Surtout celle faite d'impressions.

Je viens de revoir les Frans Hals à Haarlem et les merveilleux Vermeer d'Amsterdam et de La Haye. N'est-ce pas du pur Impressionnisme que tout cela, et n'est-ce pas absolument lumineux, même quand c'est sombre ?

Je crois que l'Impressionnisme a toujours existé et qu'il s'affirmera de plus en plus.

Je ne serai peut-être pas d'accord avec tout le monde, mais faut-il l'être pour s'entendre ? (Exemple : Les avocats.)

A toi bien cordialement.

FRANTZ CHARLET

M. HENRY STACQUET

Président de la Société des Aquarellistes belges.

MON CHER MAUS,

Je ne répondrai pas à tes questions. Tout a été dit, et fort bien, par toi et d'autres au sujet de l'Impressionnisme.

L'application du mot « Impressionnisme » à la peinture nous vient de Paris et, naturellement, nous nous sommes empressés d'adopter ce terme nouveau pour beaucoup.

Comme si cette *vision* n'avait pas existé de tout temps !

Sans remonter aux primitifs, Dürer, Rembrandt, Turner, Millet, Corot, Jongkind, bien d'autres, Et, parmi les nôtres, De Groux, Dubois, Artan, Vogels, Pantazis, — pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, — n'étaient-ils pas des impressionnistes ?

Les vrais peintres ne le sont-ils pas par tempérament, les uns « impressionnés » par la forme, voire la précision, les autres par le caractère, la couleur, l'ambiance ou l'enveloppe du sujet ?

De Braekeleer, Chardin peignant un « intérieur », une niche de pain exprimaient une « impression » tout autant que Rousseau poétisant un « soir ». Le mot ne me dit rien.

Les Manet, les Renoir, les Claude Monet, les Sisley, etc. ne sont, heureusement pour l'art, que des peintres sincères. Eux aussi ont l'œil sain et le sentiment de l'artiste. A ce point de vue, ton exposition est un pur régal.

Pour moi tous les vrais peintres sont des impressionnistes.

Un mot encore : Tu as été toujours du bon combat pour les peintres belges dont je te parlais tantôt. — Ne penses-tu pas que

si nous faisons une exposition de leurs meilleures œuvres, nous retirerions ces anciens amis de l'oubli dans lequel ils sont tombés ? Je m'attellerais bien volontiers avec toi à cette besogne.

Ton vieil ami,

H. STACQUET

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Sur une Route de cyprès, par ANDRÉ LEBEY. Bibliothèque de l'*Occident*, 17, rue Eblé, Paris.

La meilleure façon de parler d'un livre, et surtout d'un recueil de poèmes, serait peut-être d'en citer les passages qui vous plaisent et de dire en quoi ils vous semblent excellents. Cela reviendrait à annoncer au public amateur de belles choses que, pour leur plaisir, un auteur qu'ils aiment vient de se décider à publier quelque production.

Je le fais aujourd'hui pour M. André Lebey, et comme cette information ne me semble pas suffisante, j'ajoute que la *Route de cyprès* séduira surtout par le ton d'élégance qui se dégage des poèmes qui la composent. On en avait lu plusieurs dans des revues. La majeure partie est inédite et c'est une joie de lire ces vers dans l'édition qu'a si bien réussie l'éditeur de l'*Occident*.

Lire ces vers est une aubaine dont il est sage de savoir profiter. Ceux d'André Lebey sont d'allure variée, et il faut le féliciter d'avoir brisé les formes immuables de l'alexandrin, chaque fois qu'elles étaient à même de dénaturer sa pensée.

Le poème perd parfois un peu de sa perfection littéraire et formelle, mais il gagne en intensité, et comme M. Lebey veut surtout dire quelque chose dans ce qu'il écrit, on ne peut pas lui reprocher ces licences. Si j'en parle, c'est pour expliquer leur raison et leur nécessité à ceux qui, volontiers, se serviraient de ces quelques défaillances plastiques pour déprécier l'œuvre. D'ailleurs M. Lebey montre que, quand il lui plaît, il peut tout aussi bien qu'un autre donner un mouvement classique à ses strophes :

La légende agrandit toujours ce qui n'est plus ;  
La mer qu'on ne voit pas a de plus beaux reflux ;  
Dans le cadre du temps la bête qui s'isole  
Aux feux des soleils morts s'entoure d'auréoles...

Après hiver, tu m'as pris dans cette triste année :  
Je ne désire plus la paix de tes flots bleus  
Ni de tes golfes bénis, ô Méditerranée ..

Après de tels vers, on peut affirmer que quand M. Lebey brise son rythme, c'est qu'il le veut bien et qu'il juge sa manière convenable. Il faut se demander ce qu'un auteur a voulu faire ; s'il l'a bien fait, notre goût personnel n'a rien à y voir. Et si, pour ma part, je préfère qu'un sonnet soit classique, je comprends fort bien que M. Lebey préfère qu'il ne le soit pas, et je le remercie même de me montrer que l'on peut, en ne respectant pas scrupuleusement l'ordonnance des rimes, obtenir des effets et des mises en valeur que je ne soupçonnais pas.

Je réponds à quelques critiques que l'on pourrait faire à ce livre d'autant plus volontiers qu'il faudrait un réel manque de sincérité pour n'être point sensible à l'atmosphère qui s'en dégage, et que l'on ne peut analyser. Ses éloges du lac de Côme, les sonnets sur les villes d'Italie et surtout celui sur Bergame sont pleins d'une vraie séduction.

Après avoir fermé ce livre, on songe avec plaisir que M. Lebey a publié aussi l'*Age où l'on s'ennuie* et les *Premières Luttes*, un essai sur Laurent de Médicis, un autre sur Napoléon III et l'*Idée latine*, et qu'un gros volume sur le connétable de Bourbon est sous presse.

ALBERT ERLANDE

## AU CERCLE ARTISTIQUE

M. René Janssens a réuni au Cercle un ensemble important de son œuvre : une trentaine de toiles, anciennes et récentes, dans lesquelles le probe et délicat artiste affirme la filiation directe qui le lie à Henri De Braekcleer et aux maîtres intimistes des Pays-Bas. Il affectionne, comme eux, les intérieurs silencieux, les logis solitaires, les cloîtres, les cours où l'herbe encadre les pavés. Il fait parler les vieux meubles, il donne une âme aux murs vétustes, aux escaliers vermoulus... Et de plus en plus s'affine sa vision, en même temps que ses tableaux se pénètrent d'intellectualité. Le *Palier*, les *Fenêtres* et l'*Ouvroir* sont, à cet égard, tout à fait significatifs. Ils montrent une évolution vers la maîtrise définitive. La lumière en est obtenue sans repoussoirs, par les moyens les plus naturels. Le « flou » d'une exécution parfois indécise a disparu : ces pages sont nerveuses et solides, d'un équilibre de coloration parfait : l'œil d'un « vrai » peintre s'y révèle.

Le salonnet Janssens rassemble en outre une douzaine de dessins de M. F. Khnopff, d'allure aristocratique et bautaine, parmi lesquels de poétiques interprétations de Bruges, et une série de sculptures de M. Ch. Samuel, dont la plus intéressante est le buste, très vivant et d'une ressemblance frappante, de M. Paul Hymans.

O. M.

## CHRONIQUE MUSICALE

Après un concert russe, M. Eugène Ysaye nous a offert un concert de musique allemande — exclusivement allemande — dirigé par le directeur du conservatoire de Cologne, M. F. Steinbach, chef d'orchestre des concerts du Gurzenich, et donné avec le concours d'une cantatrice autrichienne, M<sup>me</sup> L. Mysz-Gmeiner.

Cette méconnaissance des devoirs élémentaires qu'assume un initiateur d'art envers les musiciens, les chefs d'orchestre et les cantatrices du cru n'en a pas moins été acclamée par un auditoire dont le patriotisme n'a pas étouffé le sentiment artistique. L'admirable interprétation de quelques pages orchestrales de Beethoven, Mozart, Schubert, Wagner et Brahms, dont l'exécution vivante et colorée a renouvelé l'intérêt, a valu au successeur de F. Wullner et de F. Hiller une ovation enthousiaste. On peut désormais inscrire le nom de M. Steinbach à côté de ceux des premiers chefs d'orchestre de l'Allemagne, les Richter, les Mottl, les Weingartner. Energique, véhément, avec des gestes de dompteur hypnotisant des fauves, ce chef d'orchestre trapu et noir exprime de la masse instrumentale tout le suc sonore qu'elle contient. Il « tord » ses musiciens. Fernand Le Borne nous disait : « Il les vide comme des lapins. » L'intensité de son et d'expression qu'il en obtient est phénoménale. Ajoutez-y du rythme, de la fougue, une observation scrupuleuse des nuances... L'ouverture de *Tannhäuser*, qui clôturait le concert, parut remise à neuf !

Quant à M<sup>me</sup> Mysz-Gmeiner, c'est à la fois une voix étendue, étoffée, d'un timbre superbe, et une remarquable intelligence musicale. Il serait, semble-t-il, difficile d'interpréter avec plus de style et d'expression les mélodies de Schumann et de Schubert qu'elle interpréta dimanche, — Théo Ysaye l'accompagnant délicieusement au piano — : *Die Allmacht*, *Das lied im Grünen*, *Le Noyer*, *Nuit de printemps*, auxquelles l'insistance du public lui fit ajouter la jolie *Sérénade inutile* de Brahms.

O. M.

\* \* \*

Le troisième concert de la *Libre Esthétique*, comme les précédents, s'ouvrait par une œuvre de Franck, le *Prélude*, *Fugue* et *Variation* pour piano et harmonium, dont M<sup>me</sup> Béon, secondée par M. Octave Maus, sut exprimer à ravir la mystique douceur.

En première audition, de très délicieuses pièces à quatre mains

de Guy Ropartz (M<sup>lle</sup> De Vos et M. Octave Maus) et le *Poème pour violoncelle* de Vreuls, où semble planer dans sa tristesse mélodieuse l'âme de Guillaume Lekeu; œuvre grave et belle, peut-être quelque peu indécise d'architecture, qui valut un succès au talent tout jeune et surprenant de M. B. Hambourg.

Trois des *Tableaux de voyage* de Vincent d'Indy (M<sup>lle</sup> De Vos), et son trio pour clarinette, violoncelle et piano, interprété avec une réelle ferveur d'art par M<sup>lle</sup> De Vos, MM. Hannon et Hambourg, avaient été choisis pour représenter, sous deux aspects différents, l'auteur de *Fervant* et de l'*Étranger*. Le trio fit revivre les impressions que provoqua, jadis, la première audition de cette œuvre poétique, dans laquelle le charme de l'inspiration mélodique s'unit à la diversité des rythmes. Aujourd'hui la composition paraît classique en sa structure solide, en sa coupe logique, en son écriture serrée.

A ces œuvres instrumentales, unies l'une à l'autre par une parenté étroite bien qu'elle soient dissemblables, le programme ajoutait l'attrait de deux pages vocales : l'une, extraite de l'*Andromède* de G. Lekeu, dite avec expression et intelligence par M<sup>lle</sup> Poirier; l'autre, de style plus austère, le *Pie Jesu* du *Requiem* de Fauré, dont la voix limpide de M<sup>me</sup> Demest dessina à merveille la ligne harmonieuse.

\* \* \*

Avec une érudition sûre et une compétence technique que trahirent maintes phrases de sa causerie, M. Louis Laloy, rédacteur en chef de la *Revue musicale*, retraça, avant-hier, dans le décor approprié des maîtres impressionnistes, le développement de l'école franco-flamande qui, renouvelant l'étroite alliance des musiciens des Pays-Bas et des provinces françaises au xv<sup>e</sup> siècle, donne à notre époque le spectacle d'un art fécond et fier. Il en montra la source dans César Franck, le maître aimé dont l'influence morale fut, par les exemples de bonté, de désintéressement et d'effacement qu'il ne cessa de donner, aussi décisive que son précieux enseignement musical.

En quelques traits incisifs il évoqua les principaux de ses disciples : Alexis de Castillon, Emmanuel Chabrier, — l'enfant terrible de la famille, — Ernest Chausson, Pierre de Bréville, Charles Bordes, Guillaume Lekeu, trouvant pour chacun la caractéristique de son individualité, et s'arrêta plus longuement aux deux maîtres actuels qui perpétuent selon lui, respectivement, les deux éléments du génie de Franck : Vincent d'Indy et Claude Debussy.

Le premier a hérité de la science du maître, de sa logique, de sa clarté rythmique. Il a ressuscité le culte de la musique pure, de la symphonie et du quatuor, et construit des œuvres que leur inspiration maîtrisée par la volonté apparente aux monuments classiques.

L'autre s'est assimilé l'essor romantique de sa pensée, et dans des compositions de style plus libre, d'une sensibilité plus aigüe, a ouvert à l'art musical des voies nouvelles. Laquelle des deux directions qui se partagent aujourd'hui l'art musical l'emportera? Vers lequel de ces deux pôles évoluera la musique? C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre. Félicitons-nous, en attendant, de voir, à la même époque, deux tempéraments aussi dissemblables enrichir parallèlement le patrimoine artistique d'œuvres également belles et pures.

Seule, M<sup>lle</sup> Marthe De Vos avait assumé en récital l'exposition des « exemples » musicaux, — pièces de Castillon, de Debussy, Chausson, Lekeu et Chabrier, destinés à illustrer la causerie de M. Laloy. Tâche lourde, dont la jeune artiste s'est acquittée avec assurance et animation. C'était à la vérité un accord parfait que celui de ces audaces musicales et de la pianiste de vingt ans qui s'en faisait l'interprète. M<sup>lle</sup> De Vos a surpris le public par la pureté de son mécanisme et la variété de timbres dont elle a saisi toute l'importance, et l'on sent qu'il ne faudra que quelques mois d'étude pour lui faire acquérir les qualités rythmiques dont elle n'a pas encore l'entière possession.

H. D.

\* \* \*

La troisième matinée Engel-Bathori a groupé en un programme choisi quelques-unes des plus belles mélodies de Gabriel Fauré : *Les Berceaux*, *Nell*, *Clair de lune*, les *Roses d'Ispahan*, *Au cimetière*, le *Parfum impérisable*, etc., et révélé le cycle de la *Bonne Chanson*, l'un des sommets de son œuvre vocal. On sait de quelle plume souple ce musicien raffiné a commenté les vers de Verlaine : l'adaptation du vêtement musical au texte est si parfaite qu'il est difficile d'imaginer d'autre inspiration sur les mêmes poèmes. Et l'amour passionné de la *Bonne Chanson* a particulièrement servi le génie du compositeur.

Deux duos clôturèrent ce joli programme, interprété avec leur maîtrise et leur sentiment artistique habituels par M<sup>me</sup> Bathori et M. Engel.

\* \* \*

Jamais nous n'avons eu la sensation d'un programme aussi disparate que celui du concert de l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface. Figurez-vous un motet de Palestrina et la *Berceuse* de Brahms, un *alleluia* en plain-chant et un *Moment musical* de Schubert ! Cela produisait un effet bien bizarre ! Et même en ce qui concerne la musique religieuse, il y avait de violents contrastes : De l'*Exultate Deo*, de Palestrina, au chœur : *O mère de Dieu*, de Tinel, en passant par le théâtral et irrégulier *Recordare Domine*, de Capocci, quelle distance ! Combien Palestrina est apparu immense dans sa simplicité de primitif, dans sa foi magnifique, digne d'un Angelico ; et combien le motet de Capocci a semblé une chose petite dans sa fausse grandeur d'œuvre machinée, dans laquelle la foi religieuse est aussi absente que la foi de l'artiste dans un opéra de Meyerbeer ! Et le chœur de Tinel ! Quelle petite foi rabougrie ! Quelle atmosphère de sacristie et de pensionnat de jeunes filles ! Non, vraiment, Palestrina ne devrait jamais, dans des concerts spirituels, voisiner qu'avec ceux de son époque : Roland de Lassus, par exemple, dont le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* (de la messe *Doulce Mémoire*), œuvres étonnamment parfaites de forme pour leur époque, peuvent presque rivaliser avec les compositions géniales du grand Italien ; ou bien encore l'auteur inconnu (sans doute une collectivité ?) de cet *alleluia* en plain-chant, qui, exécuté à la perfection par des enfants, semblait venir directement du ciel...

Il était très intéressant d'entendre l'*Histoire de Jonas*, de Carissimi. On y trouve certes un sentiment religieux intense. Mais cela n'a pas la puissance qu'il y a chez un Pierluigi, et puis la foi semble avoir déjà pris chez Carissimi un caractère conventionnel : c'est comme un Pérugin à côté d'un Giotto ou d'un Angelico.

Il faut être reconnaissant au probe artiste qu'est M. Carpay d'avoir pu arriver à mettre sur pied ces diverses œuvres et d'en avoir donné une interprétation aussi parfaite. Sous sa direction, les chanteurs de Saint-Boniface et un groupe de dames amateurs se sont montrés vraiment dignes des œuvres exécutées. M. Demest, dans *Jonas*, a été excellent. M<sup>lle</sup> Flament, très en voix, a chanté, avec son autorité habituelle, un air de *Serse*, de Hændel, *Soleil couchant* de J.-S. Bach, etc.

Très gracieuse exécution par M. Jacobs, de la sixième Sonate de Boccherini, d'un *Larghetto* de Mozart et d'un *Moment musical* de Schubert.

M. De Boeck accompagnait avec sa modestie coutumière... Pour finir, deux exquises chansons populaires françaises, harmonisées par M. Tiersot : *Le Joli mois de mai* et *Voici la Saint-Jean*.

\* \* \*

M. Schmück est à la recherche d'une interprétation personnelle. Malheureusement, sa compréhension est la même pour toutes les œuvres jouées, que ce soit une *Fantasia con fuga* de J.-S. Bach ou l'*Automne* de M<sup>me</sup> Chaminade (!) : quelques délicatesses plutôt maladroitement suivies, presque sans gradations, de violents martèlements qui donnent l'impression d'un cataclysme. C'est un procédé qui peut convenir à certains morceaux d'humeur orageuse, mais qui, employé à tout propos, finit par lasser...

M. Schmück, qui est jeune, finira par se rendre compte lui-

même qu'il doit modérer son jeu, composer mieux ses programmes (surtout ne pas y apporter de changements sans en faire part au public) et chercher à donner à chaque œuvre la physionomie particulière qu'elle doit avoir.

CH. V.

## Le Salon de la Libre Esthétique.

Quelques appréciations de la presse (1) :

L'OPINION LIBÉRALE (4 mars) :

« ... Quoi qu'il en soit, au point de vue de l'histoire de l'art de ces vingt-cinq dernières années, l'exposition de la *Libre Esthétique* offre un admirable intérêt. »

LE SOIR (10 mars) :

« L'Exposition des peintres impressionnistes organisée au Musée moderne par la *Libre Esthétique* a ceci de charmant qu'elle a ramené un peu d'animation salubre dans le monde somnolent de l'art et des artistes belges. »

LE BIEN PUBLIC (18 mars) :

« ... Elle est intéressante en ce sens qu'elle permet au visiteur de se rendre parfaitement compte du mouvement impressionniste depuis son origine (vers 1874) jusqu'à nos jours ; il n'est que juste de féliciter les organisateurs de l'Exposition et les possesseurs des œuvres, intelligemment et adroitement réunies, du résultat obtenu. Ce salonnet ne contribuera peut-être pas à notre édification esthétique, mais il augmentera la somme de nos connaissances au sujet de l'art contemporain. »

LA LIBRE CRITIQUE (6 mars) :

« Si le présent Salon n'est pas, selon nous, l'idéal du Salon impressionniste, il est toujours un ensemble d'avant-garde que nous saluons avec joie et que tous attendent impatiemment chaque année. »

LA LIGUE ARTISTIQUE (2 mars) :

« On peut ne pas être d'accord à certains points de vue avec cette École, mais on doit convenir qu'il y a là un enseignement précieux dont même les écarts ont une utilité grande pour les peintres présents et futurs. »

LE JOURNAL DE LIÈGE (7 mars) :

« La pensée de grouper en une exposition rétrospective les derniers essais tentés, non par une école entière, mais par quelques dissidents, par des chercheurs, est heureuse. »

LA CHRONIQUE (8 mars) :

« Les plus beaux artistes de notre époque, comme les plus beaux du XVIII<sup>e</sup> siècle, sont des produits de l'impressionnisme. L'exposition actuelle de la *Libre Esthétique* présente, sous ce rapport, un intérêt qu'il s'agit de considérer tout d'abord avant de rééditer les vieilles disputes autour du mot *Impressionnisme*. »

Le même journal (17 mars) :

« Il s'agit, ne l'oublions pas, d'un mouvement d'art français dont Paris fut le foyer et qu'il était hautement intéressant de résumer en une exposition comme celle-ci, sans préoccupation nationaliste d'aucune sorte : l'erreur où M. Edmond Picard, dans un accès de zèle d'ailleurs respectable, semble avoir versé. »

## LA MUSIQUE A LIÈGE

Au dernier Concert populaire : la Septième Symphonie de Beethoven, deux séduisants Nocturnes de Debussy et la solide Rhapsodie que Peter van Anrooy a édifiée sur un thème populaire hollandais. M. Debelve tient le bâton avec précision et autorité. J'eusse demandé dans le premier mouvement de la Symphonie un peu plus de rythme encore, et dans le final moins de précipita-

(1) Suite. Voir notre numéro du 6 mars.

tion, plus d'accent et de vigueur vraie, si la sagesse ne prescrivait de borner son souvenir aux très bons moments qu'a offerts l'exécution générale du programme.

Le soliste était le pianiste galicien Joseph Hofmann. Il fut il y a vingt ans un miraculeux enfant-prodige, puis il étudia sous Rubinstein dont il fut le dernier élève. Je me souviens l'avoir entendu en 1894, à Londres, pendant la *season*, au concert Richter, quand, âgé de seize ans, il fit sa réapparition devant le public. C'était précisément dans le même concerto en *ré* mineur de son maître, qu'il nous a joué. Il semblait alors avoir hérité d'une parcelle de l'inspiration puissante du grand artiste russe. Or, cette influence ne s'est pas développée; elle s'est presque éteinte: sous l'homme a réapparu l'enfant-prodige avec sa vivacité charmante, servie par une merveilleuse technique. Hofmann a été ovationné par la foule. Il suscite une admiration très vive, mais en vérité une émotion peu profonde. En l'écoutant on est très intéressé par l'art avec lequel il ciselle la phrase et les traits, mais l'on serait à certains moments tenté de souhaiter un peu moins d'art, un peu plus d'âme.

— Au théâtre, la première d'*Adrienne Lecouvreur*, nouvel opéra en quatre actes du compositeur napolitain Francesco Ciléa. L'œuvre appartient à la moderne école italienne des Leoncavallo, des Puccini, des Giordano, et rappelle aussi le Massenet de *Werther*; le « morceau » est supprimé, l'orchestre, plutôt mince, se plie aux moindres exigences scéniques, et la musique est bien d'Italie méridionale, par son caractère chantant, sa facilité, sa clarté ensoleillée! M<sup>lle</sup> Catalan joue remarquablement le rôle de l'héroïne. Il y a lieu de louer M. Dechesne, le directeur, qui a monté avec soin, cet hiver, plusieurs nouveautés intéressantes.

\* \*

A signaler encore tout particulièrement une captivante soirée de musique ancienne. M<sup>me</sup> Marie Mockel, cantatrice à Paris, et M. Désiré Demest, fort bien accompagnés au piano par M<sup>lle</sup> Madeleine Stévant, ont fait revivre devant un auditoire charmé des airs et chansons populaires des XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles: Chansons « de toile », chansons « à baler », chansons de croisade, chansons de soudards, Noël wallons, rondeaux, pastourelles, bergerettes, menuets et autres musiques à une ou deux voix. La merveilleuse diction de M. Demest n'est plus à louer dans cette revue, et l'on ne peut rêver un art plus délicat et plus gracieux, et en même temps plus expressif, que celui de M<sup>me</sup> Mockel.

M<sup>lle</sup> Stévant a aussi remporté un beau et légitime succès en interprétant de ravissantes pièces de Couperin, de Scarlatti, de Rameau et de Daquin. Enfin M. Maurice Wilmotte, dans son préambule oratoire, a été parfait: avec un tact très sûr et un tour piquant, il a su dire ce qu'il était pertinent d'entendre en pareille circonstance, rien de plus, rien de moins.

J. F.

## La Propriété artistique en Hollande.

Nous recevons la lettre suivante, dont le signataire nous demande l'insertion:

La Haye, 15 mars 1904.

En lisant l'article de *l'Art moderne* sur *La Propriété artistique en Hollande*, je tiens à vous communiquer un fait qui m'est arrivé comme aquafortiste.

Il y a quelques années j'avais exécuté pour la maison Buffa, à Amsterdam, une des grandes maisons de commerce artistique (où notre ami Toorop a une remarquable exposition en ce moment), une série de cuivres d'après des œuvres de peintres hollandais, Mesdag, W. Maris, Mauve, etc.

Au début je signalais moi-même les épreuves d'artiste de remarque. Quelques temps après, je découvre chez un marchand de La Haye des épreuves de ce genre, trop noires, imprimées mal-droitement, que je n'aurais jamais signées, mais qui l'étaient. J'entre,

je regarde de près et je vois que c'est une imitation de ma signature, un *fac-simile* « en manière de crayon ».

Le truc (dans quel but? je l'ignore) était bien joué.

Cette fausse signature était imprimée dans la marge. *Écrite*, la chose pouvait être poursuivie comme *faux*. *Imprimée*, cette imitation entre en notre pays dans la catégorie des *marques de fabrique* et... comme je n'ai pas déposé ma signature, le faux n'est pas condamnable, de l'avis de deux avocats que j'ai consultés... Donc, rien à faire!

Ceci pour vous montrer jusqu'où vont les « malpropres industries », comme vous dites très bien, même chez des marchands qui occupent une place de premier ordre (*nominalement*).

Vous voyez, mon cher ami, qu'on en est encore ici à considérer la propriété artistique (*la plus légitime et la moins légale*, comme l'a si joliment dit Edmond de Goncourt) comme une non-valeur absolue.

Bien cordialement à vous.

PH. ZILCKEN

## PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* a donné lieu, la semaine dernière, à divers incidents bruyants rapportés en détail par les journaux quotidiens.

Il n'en sera pas fait mention ici, *l'Art moderne* étant une revue d'art, fermée comme telle aux agitations protectionnistes et aux hostilités personnelles.

M. Octave Maus saisit cette occasion pour remercier les amis connus et inconnus dont il reçoit quotidiennement des félicitations et marques de sympathie, regrettant de ne pouvoir les remercier individuellement.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la Monnaie, quatrième et dernier concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M. Joseph Hofmann, pianiste. Première audition de la *Fantaisie-Symphonie* de Fr. Rasse et de la *Symphonie inédite* de Paul Dukas.

M. G. Sadler, violoniste, donnera demain soir, à 8 h. 1/2, à la salle Ravenstein, un concert avec le concours de MM. A. Van Dooren et L. Delcroix.

La *Libre Esthétique* clôturera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, son Cycle musical par une audition donnée avec le concours de M<sup>me</sup> J. Bathori, de M. Emile Bosquet, du Quatuor Zimmer, etc. et dont on trouvera le programme dans notre supplément.

M. André Gide terminera vendredi prochain, à la même heure, la série des conférences par *Quelques réflexions à propos du Roman et du Théâtre*.

La clôture du Salon est irrévocablement fixée au mercredi 29 courant.

Le quatrième concert du Conservatoire est fixé à dimanche prochain, à 2 heures; la répétition générale aura lieu le vendredi 25, à la même heure. On y exécutera la *Grand'Messe (Hohe Messe)*, en si mineur, de J.-S. Bach.

L'Extension universitaire de Belgique visitera dimanche prochain, à 10 heures du matin, l'Exposition de la *Libre Esthétique*. M. Gisbert Combaz y exposera sommairement la technique des impressionnistes et M. Octave Maus, directeur de l'Exposition, parlera des peintres exposants.

Entrée générale: 1 franc. Une réduction de 50 p. c. sera accordée aux membres du personnel enseignant et aux étudiants.

La Société hollandaise-belge des Amis de la médaille vient de distribuer à ses membres une artistique plaquette commandée à M. Paul Du Bois en commémoration des travaux du canal et des installations maritimes de Bruxelles. Elle porte, sur une de ses faces, une tête de femme silhouettée sur un paysage marin au fond duquel se profile le Palais de Justice de Bruxelles et symbolisant la navigation fluviale; sur l'autre, un homme et une femme halant

péniblement une péniche le long du canal : le passé opposé au présent, — ou tout au moins à un prochain avenir. Cette médaille est, par la sobriété des lignes, l'expression et le modelé des figures, des plus heureuses et fait grand honneur à M. Du Bois.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, reprendra mercredi prochain, à 8 heures du soir, la série de ses conférences. La première sera donnée par M. Valère Gille qui parlera de M. Albert Giraud. M<sup>lle</sup> Guillaume, professeur à l'Ecole, récitera divers morceaux.

M. Eugène Samuel vient de commencer la publication de ses œuvres par la *Jeune Fille à la fenêtre*, prose lyrique de Camille Lemonnier, qui paraît aujourd'hui chez Breitkopf et Härtel avec une préface d'Eugène Baie. Viendront ensuite la *Reyne Klothilde*, drame lyrique en trois actes, le *Vendredi-Saint*, légende flamande, *Au Cœur frais de la forêt*, sur un poème de Camille Lemonnier. Enfin une tragédie lyrique d'Eugène Baie : *La Justice de la glèbe*, qui apporte une conception nouvelle en même temps qu'une idée grandiose. La scène se passe de nos jours, en Andalousie, dans l'une de ces immenses propriétés qui stérilisent l'effort de l'Espagne. Rebutée par l'insuffisance des salaires, l'énergie agricole se désintéresse de l'incubation des germes tandis que le seigneur terrien s'obstine à maintenir l'intégrité de ses privilèges. Alors la terre s'enfièvre d'un vain désir de fécondation et ses ferments corrompus vont terrasser les hommes qui n'obéissent point à sa loi. C'est l'illustration de l'idée d'une Justice cosmique si souvent exprimée dans les écrits de M. Eugène Baie.

MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont donneront le lundi 28 mars, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, une quatrième séance de sonates d'auteurs modernes. Au programme : J. Jongen, G. Lekeu et C. Franck.

La seconde audition de l'Académie de musique de Tournai aura lieu dimanche prochain à 3 h. 1/2, à la Halle aux draps. Au programme, le *Page et la Fille du roi*, de Schumann et *Alceste*, de Gluck. Solistes : M<sup>lle</sup> Duchatelet, M. Wauquier et Berkman.

Chœurs et orchestre, trois cents exécutants sous la direction de M. Daneau.

C'est le samedi 9 avril prochain que s'ouvrira au Musée moderne de Bruxelles le Salon de la Société des Beaux-Arts.

La douzième exposition internationale et triennale des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique et littéraire de Namur, sous les auspices de l'Etat, de la province et de la ville de Namur

s'ouvrira le 26 juin 1904 dans le hall d'exposition du Kursaal de Meuse. Les artistes belges et étrangers sont invités à y prendre part. Les frais de transport, sur le territoire belge, par chemin de fer, tarif spécial n° 10 petite vitesse, sont supportés par le Cercle. Pour tous renseignements s'adresser à M. Jules Trepagne, secrétaire des expositions des Beaux-Arts à Namur.

M. André Mellerio, qui a fait dernièrement une intéressante conférence à la *Libre Esthétique* sur l'évolution impressionniste, a commencé au Collège libre des sciences sociales, à Paris, une série d'entretiens sur *La situation de l'artiste dans ses rapports avec les amateurs, les marchands et les salons*.

La *Revue musicale* publie, dans son supplément, une œuvre inédite de Claude Debussy : *Printemps*, suite pour orchestre et chœurs (l'orchestre réduit pour piano à quatre mains).

Cette composition, écrite en 1887 et par conséquent un peu avant la *Damoiselle élue*, est accompagnée d'une excellente étude de M. Louis Leloy sur l'auteur de *Pelléas et Mélisande*.

On annonce l'ouverture prochaine, à Paris, d'une exposition de la peinture française au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui aura lieu du 14 mai au 14 juin, galerie des Champs-Élysées, et comprendra des chefs-d'œuvre de Watteau, Boucher, Fragonard, La Tour et Chardin.

La deuxième livraison de l'*Art flamand et hollandais* est entièrement consacrée à Joseph Israëls, dont on a récemment célébré le quatre-vingtième anniversaire. Elle contient, outre un portrait très vivant de l'artiste par Jan Veth, une trentaine de reproductions dans le texte et hors texte d'œuvres en grande partie inédites et de dessins choisies dans les portefeuilles du maître.

L'Exposition de Liège de 1905 est entrée depuis quelques mois dans une phase de réalisation définitive. Le commissaire général, M. Richard Lamarche, et le président du comité exécutif, M. E. Digneffe, ont successivement présidé à l'installation des vingt et un groupes constituant la section belge. Ils comprennent dans leur comité tous les spécialistes capables d'apporter les efforts profitables à l'œuvre commune, les noms de tous ceux dont l'aide et les conseils permettront d'organiser une exposition vraiment remarquable et digne de la Belgique.

Au sein de chacun de ces groupes un travail très actif a déjà eu lieu et se poursuit régulièrement.

Nous aurons l'occasion d'en reparler. En attendant, constatons le dévouement inlassable que M. Gody, secrétaire du commissariat général, met au service de la Worlds Fair qui doit célébrer le soixante-quatrième anniversaire de l'Indépendance nationale.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEURS



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

### HOTEL DES POSTES ET DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

#### ŒUVRES

DE  
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE-ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux  
en vente aux prix marqués.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile  
BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.

PIANOS

## GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLÔME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

FONDÉ EN 1879

## L'ARGUS de la PRESSE

le plus ancien bureau de coupures de journaux

14, Rue Drouot, 14

PARIS

lit ou dépouille par jour, 10,000 journaux ou revues  
du monde entier;

publie l'Argus des Revues, mensuel;

édite l'Argus de l'"OFFICIEL"

Contenant tous les votes des hommes politiques et  
leur dossier public.

L'Argus de la Presse recherche dans tous les périodiques les articles passés, présents, futurs.

Adresse télégraphique : ACHAMBURE-PARIS

Adresse téléphonique : 102-82

Écrire au Directeur, 14, rue Drouot, PARIS (IX<sup>e</sup>)

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

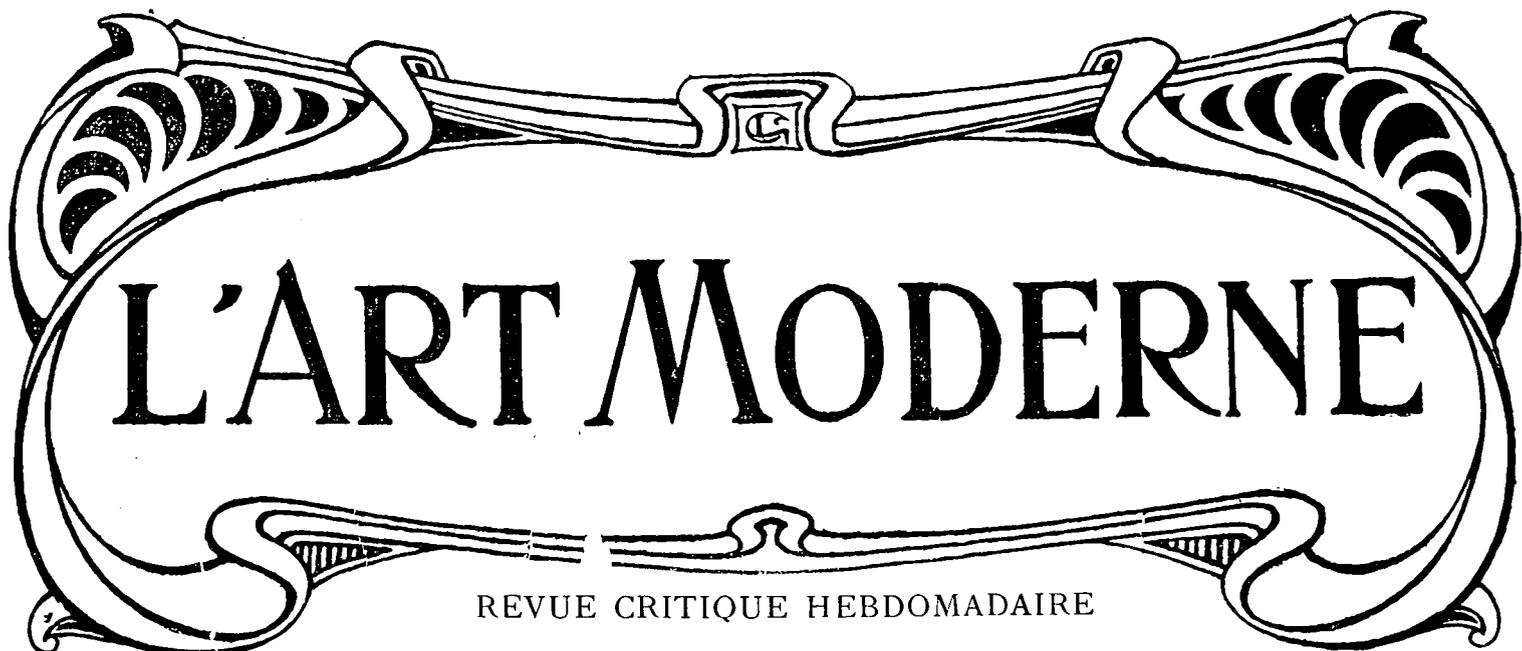
## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Fernand Khnopff. M. Albert Baertsoen. — Maurice des Ombiaux. Mihien d'Avène (L. DUMONT-WILDEN). — Notes prises à la Conférence de M. André Gide sur l'évolution du théâtre (M. H.). — A propos de l'Impressionnisme (JULES DU JARDIN). — Chronique musicale (O. M. et CH. V.). — Sienna. Conférence de M. Ernest Verlant (A. D.). — La Musique à Paris. Concert de la Société nationale (M.-D. CALVOCORESSI). — La Belgique contemporaine. — Vente de la collection Edmond Picard. — Memento des expositions. — Petite Chronique

## L'Esthétique de Jules Laforgue.

Le poète comprend mieux la nature que le savant.

NOVALIS

I

Poète et conteur, Jules Laforgue fut aussi un critique d'art. Disciple de Darwin et de Hartmann, instruit des théories de Chevreul et des recherches de Charles Henry, il tâche dès 1880, au témoignage de Gustave

Kahn, avant donc que de composer ses *Complaintes*, à justifier, par des arguments empruntés à la philosophie et à la science, les innovations de l'école *impressionniste*, dont, entre les premiers, il eut le bon goût de priser et le courage de louer les œuvres. Il ruine le système de Taine; il fonde une esthétique nouvelle sur la philosophie de l'Inconscient. Il ne publie guère, mais il écrit beaucoup. Il couvre ses carnets de ces *Notes* autrefois imprimées par M. Félix Fénéon dans la *Revue blanche* (t. IX, X, XI) et les *Entretiens politiques et littéraires* (t. IV), et dont M. Camille Mauclair a réuni les plus intéressantes dans les *Mélanges posthumes*, naguère édités par la Société du *Mercur de France*. Dans ces pages, écrites avec fougue, à l'éclair de la vérité soudain apparue, aucune précaution n'atténue, aucun souci d'expliquer ne délaie l'idée. Point de langes encore à la pensée; elle est là toute nue, telle qu'elle fut enfantée.

Ces pages sont encore peu connues. Mais elles ne paraissent pas indignes des *Moralités légendaires*, où pourtant se joue une si déconcertante ironie, ni de ces poèmes qu'éclaire, selon la belle expression de Maurice Maeterlinck, le « sourire de l'âme ». Elles abondent en aperçus originaux; les lisant, on admire combien le goût de cet adolescent était délicat et son jugement sûr, — aussi combien sa dialectique était efficace. Il y a là des réfutations décisives et des confirmations précieuses. Cette « esthétique » est *attendue*. Elle est l'adéquante formule de nos aspirations, de nos affinités, de nos préférences. Ce trésor sera, sans doute, de nombreuses années, monnayé par les critiques.

J'ai résumé la philosophie de l'art de Laforgue dans une conférence, que je fis, le 11 mars dernier, à l'exposition de la *Libre Esthétique*, — au milieu des œuvres de Manet, de Renoir, de Degas, de Monet, de Seurat, de Signac, de Van Rysselberghe : toutes les époques de l'*impressionnisme*. Les pages que j'analysais et citais étaient la glose ingénieuse et persuasive de ces tableaux. En retour, je n'avais qu'à montrer les toiles pour illustrer d'exemples les déductions de Laforgue. Voulant refaire ici l'exposé de ses idées, en les ordonnant et conciliant, je regrette de ne les pouvoir plus confirmer par ces « preuves ».

Comme pour déblayer son terrain, Laforgue commence par réfuter l'esthétique de Taine. Tant que celui-ci, se bornant à *expliquer* et ne prétendant point à *juger*, s'efforce à démontrer qu'aux œuvres d'art, non moins qu'aux espèces vivantes, s'applique la *loi des dépendances mutuelles*, et que la sculpture en Grèce, la peinture en Italie et dans les Pays-Bas sont des *produits* de la *race*, du *milieu* et du *moment*, Laforgue ne discute point. Si, peut-être, il n'admet pas toutes les conclusions de Taine, au moins pense-t-il comme lui que, pour étudier l'œuvre d'art, c'est la méthode expérimentale qu'il convient de suivre. Il faut se restreindre à sentir et comprendre : La fin la plus proche de l'art est de nous causer un plaisir. Jouissons de ce plaisir en toute simplicité. C'est là l'important. Si, en démêlant les causes, nous avons notre jouissance, gardons-nous, du moins, de formuler nos préférences en lois. Nos jugements n'ont pas d'autorité pour autrui. Nous-mêmes en appelons. Nous passons notre vie à élever et renverser des idoles. « S'il nous est permis... de hasarder quelques vues d'ensemble, il ne faut pas espérer de juger, de goûter les œuvres contemporaines et du passé que d'une façon infiniment éphémère, en créatures. »

Mais quand Taine en vient à professer que la critique ne doit pas se limiter à comprendre et expliquer, qu'elle doit aussi juger et classer, Laforgue s'insurge contre ce pédantisme. Il se passionne; il dispute avec véhémence. « M. Taine pose un principe qui assigne à chaque œuvre un rang dans l'échelle. Encore une fois, un tapis est une œuvre; une partie de notes est une œuvre; un griffonnage de Rembrandt ou de Degas sont des œuvres. Vous voyez qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle. »

A quoi, en effet, peut-il servir d'assigner des rangs?

Le goût, variable selon les temps et les hommes, se peut-il accommoder de ces hiérarchies? Supposons, pourtant, qu'un critique, d'intelligence assez ouverte pour tout comprendre, de sensibilité assez fine pour tout percevoir, de volonté assez ferme pour ne se laisser point aller à ses affinités instinctives, ait assez d'autorité sur nous pour nous imposer son classement. Mais ce classe-

ment, il serait fort empêché de le faire. Y a-t-il une commune mesure pour une cathédrale, une statue, un paysage, une symphonie, une tragédie? Il faudrait donc une « échelle » pour l'architecture, une pour la sculpture, une pour la peinture, une pour la musique, une pour les lettres. Que d'échelles à tirer, pour reprendre le mot de Laforgue, dont l'enjouement raille si agréablement la gravité de Taine. Pareille difficulté dans chaque art. Vous êtes fondé à dire que Degas et Monet ont même esthétique. Vous ne pouvez, pourtant, comparer une « danseuse » de l'un et une « meule » de l'autre. Prétendez-vous que la tragédie est supérieure à la comédie, celle-ci au roman, celui-ci à la poésie lyrique? Il n'y a que M. Brunetière qui enseigne et peut-être croie qu'à perfection égale la différence des genres est une raison pour guinder *Athalie* au-dessus de *Madame Bovary*. Sans compter que voilà bien du temps perdu pour l'admiration!

Afin de dresser son « échelle », Taine considère dans les ouvrages de l'esprit : 1° l'importance, 2° la bien-faisance du caractère.

Une œuvre d'art vaudrait d'autant plus que les caractères en sont plus généraux et permanents. Là encore Laforgue regimbe. Le chef-d'œuvre n'est pas nécessairement l'expression des « puissances souveraines de la nature ». Apparaissent-elles dans le Parthénon, Notre-Dame, les Halles centrales. Dans les merveilles des arts chinois et japonais, dans les tapis persans, qu'y a-t-il d'universel? « Les puissances souveraines de la nature nous ordonnent-elles de préférer un paysage stable du Poussin ou d'Aligny ou de Troyon à une impression qui a duré dix minutes dans le temps éternel par Claude Monet? » Aussi bien n'y a-t-il point de « paysage stable »; mais, le dessin en étant illusoire et les couleurs changeant d'instant en instant, une succession de paysages. Il n'y a même pas une aube, un crépuscule; mais, dans l'aube et le crépuscule, un nombre incalculable de degrés, qui de la nuit nous acheminent au jour et du jour à la nuit. Le peintre est donc plus près de la vérité naturelle, qui se hâte à fixer sur sa toile l'une de ces phases lumineuses, si malaisément discernables. C'est bien plutôt en détachant de la durée un de ces moments, qu'on nous fera pressentir les lois permanentes. Si vous prenez une moyenne de ces effets successifs, le « paysage stable » étant de nécessité une synthèse, votre composition n'a qu'une généralité de convention. Vous faites de l'abstrait; vous sortez du réel. Dira-t-on, selon la formule de Taine, que le plus beau ciel sera le plus « stable »? Ce qui nous plaît, dans les ciels de Constable, c'en est précisément la mobilité. On y sent le vent qui pousse les nuages et en fait courir l'ombre sur les terrains et les eaux. Le soleil, qui est l'objet le plus « stable » de l'univers, n'est pas pour « l'éphémère » poète, dont la règle est l'*Imitation de*

*Notre-Dame la Lune*, plus intéressant que le regard de la femme aimée. Une rêverie de Shelley et un sonnet de Baudelaire ne lui semblent pas inférieurs à un chant de Virgile ou à une ode de Pindare. C'est qu'en réalité toutes les manifestations de la force unique et inconsciente, qui est le principe du monde, sont aux yeux du philosophe d'égale importance.

Prenant pour criterium la permanence et la généralité des caractères, Taine met la peinture dans la dépendance des lettres. — « Vous faites entrer dans vos appréciations des éléments littéraires en admirant les petits Flamands pour leur art de manifester l'essentiel d'une race et d'un siècle. » — En effet, leurs « intérieurs » nous intéressent par l'interprétation du clair-obscur et point par la signification sociale. Ils ne sont que par surcroît, sans préméditation, des documents pour l'historien. Au contraire de Taine, à qui les petits Hollandais agréent « parce que ce sont des bourgeois contents de vivre, point excentriques, point hypertrophiés, » Laforgue estime qu'ils ont fait « de la peinture littéraire de bourgeois médiocres, sans génie ». La fin de la peinture n'est pas de prouver, mais de peindre, de faire vrai, de nous plaire et tout ensemble d'affiner notre sensibilité, d'aider, par conséquent, l'évolution de l'inconscient vers la conscience.

C'est par des considérations littéraires ou historiques que nous nous détachons du présent, le seul qui nous intéresse, en dehors de tout parti pris, et que nous préférons les monuments du passé aux œuvres de l'art contemporain. Celles-ci ont été conçues à notre image; elles portent la marque de nos goûts, de nos préjugés, de nos modes. Ce sont les seules dont nous puissions avoir une intelligence parfaite. Elles nous causent un plaisir immédiat. Nous ne jouissons des autres qu'après raisonnement. Dans cette querelle toujours renaissante des anciens et des modernes, notre penchant est vers les modernes; il nous faut forcer notre naturel pour nous ranger du parti des anciens. — « Littérairement, avec des goûts d'historien, d'antiquaire, nous saurons être amoureux sincèrement d'un type de femme du passé, Diane chasserresse, l'Antiope, la Joconde, Marie la Sanguinaire, la Muse de Cortone, la Junon de la villa Ludovici ou M<sup>me</sup> de Lespinasse, M<sup>lle</sup> Aïssé, ou Poppée, femme de Néron; — mais telle grisette de Paris, telle jeune fille de salon, telle tête de Burne Jones, telle Parisienne de Nittis, etc., la jeune fille d'Orphée de Gustave Moreau, — nous fera seule sangloter, nous remuera jusqu'au tréfonds de nos entrailles, parce qu'elles sont les sœurs immédiates de notre éphémère, et cela avec son allure d'aujourd'hui, sa coiffure, sa toilette, son regard moderne. »

Selon Taine, l'artiste, peintre ou sculpteur, qui vêt son personnage de l'habit à la mode se restreint à n'exprimer qu'un caractère secondaire. Le vêtement, au

surplus, n'est qu'un dehors et un décor; on peut l'ôter en un tour de main ». — « Et après ? réplique Laforgue; c'est un *dehors*: ce dehors m'importe à moi, peintre, autant que votre dedans, psychologue. Puis ce dehors, ce décor (même en notre temps submergé, paralysé par la confection), c'est la physionomie, le geste, le beau, l'intéressant de mes personnages. » — Ajoutez que ce costume, on peut le bien ou le mal porter. Vous y discernerez « d'infinies nuances selon le rang, la pose, le caractère individuel, l'heure, l'occupation ». Mais surtout, — « je ne vois que des gens habillés ». Le « tour de main » ne signifie rien. — « La toilette qu'on ôte en un tour de main est aussi précieuse que celle qu'on se greffe »; et par celle-ci Laforgue entend la coupe de la barbe et des cheveux, la propreté de la peau et des ongles, les manières et l'allure, qui sont aussi une toilette. Il conclut : — « Une bonne aquarelle d'Eugène Lami, un salon de Nittis, tous les Hollandais, un bar de Manet, m'intéressent autant, moi, cœur humain à œil d'artiste, autant qu'une fête de Véronèse ou toute autre œuvre où il y a plus souci du corps humain dans ses « caractères stables ».

Ces « caractères stables » ne se rencontrant que dans le nu; c'est sur la sculpture grecque, sur l'Hellène harmonieusement développé par la gymnastique que Taine modèle son idéal. — « Votre tort, objecte Laforgue, est de chercher par des voies morales, littéraires, spiritualistes, l'idéal plastique. Et aboutissant au même résultat que Winkelmann, l'antique, — vous trouvez que c'est l'athlète de la vie grecque. Cherchez-le, au contraire, par les voies du plaisir de l'œil, et on arrive à voir qu'il n'est pas l'idéal absolu, mais relatif. Un ivoire japonais, une orfèvrerie de Cellini, un pied-bot de Vélasquez, la Bethsabé de Rembrandt, un tapis persan, un nocturne de Whistler, donnent un plaisir artistique à mon œil, en dehors de tout attrait archéologique, littéraire ou de rareté. » — Considéré du point de vue de la vie, continuée à travers les âges et les civilisations, le chef-d'œuvre de la floraison hellénique n'est ni plus ni moins éphémère « que le héros de noblesse morale et de perfection physique d'une estampe de Deveria, — Byron ou Lamartine. L'Antinoüs n'est pas plus beau que le duc de Morny, la Junon de la villa Ludovici qu'une Parisienne d'un pastel de Nittis. Le dandysme, cette beauté de l'être en toilette, la correction de l'homme, l'art de la femme, cela avec nos visages si expressifs, n'est-il pas aussi intéressant, aussi solide, aussi humain, aussi naturel que le nu grec »?

Pour Renan, qui adopte le même idéal que Taine, le règne de la statuaire aurait pris fin du jour où l'on a cessé d'aller à demi nu. Un changement, il est vrai, s'est, à cette époque, produit dans la sculpture. L'histoire le constate; l'amateur s'en réjouit, toujours épris de nouveauté. Mais de quel droit dites-vous que c'est une *déca-*

*denée*? Ne suis-je pas, moi, aussi fondé à dire que c'est un *progrès*? Décadence, progrès, que signifient ces mots au regard de la vie? — Certes, le nu n'est pas toute la sculpture. Le vêtement n'est que pour le sculpteur malhabile un obstacle à l'interprétation des lignes, aux rythmes divers du mouvement. — Mais concédons que l'artiste doive dépouiller son personnage d'un costume sujet aux variations de la mode, pourquoi préférer le gymnaste grec au moderne adolescent amenuisé par le luxe et le plaisir, l'exclusif développement cérébral? — « Le nu d'une grisette déformée par le métier ou le nu grêle d'un Donatello n'est il pas aussi intéressant que celui de la Diane chasserresse?... Et les bustes des Césars de la décadence, si congénères des nôtres, ne sont-ils pas aussi intéressants que les têtes des Niobides? » — Remarquez combien de fois ce mot INTÉRESSANT revient sous la plume de Laforgue. C'est que, pour lui, tout est là : *être intéressant*. Il pose ce postulat non par dilettantisme, mais par philosophie.

Accordons encore que le nu soit supérieur à l'habillé. Qu'au moins le corps humain nous soit montré au naturel. Laforgue se demande quelles réflexions doivent faire les femmes devant les toiles où on les flatte, en retranchant certains détails. — « N'ont-elles pas honte de leur réalité complète et des méfiances de l'homme qui, pour le beau, supprime ces réalités? » — Dans un couplet où il donne cours à sa verve, il oppose le *Saint Jean* de Rodin, — « des rides aux orteils, pour lui uniquement le travail de l'attache de l'épaule gauche et de son coude et du dos tel quel, muscle à muscle, sans recette, ni fini harmonieux, et la puissance d'attache des cuisses, et la cuisse droite tendue avec son gonflement énorme, et calé à terre avec ses pieds et non soulevé avec des ailes de marbre, et la poitrine sale, discrète en reflets, du tout pavé de fonderie, » — aux marbres convenus d'alentour : « Ventres sans tripes, cheveux sans sève, cous sans déglutition, pieds d'anges, peaux sans sueur, épaules sans existence, sans même le poids de l'air, nés à cet âge-là, n'ayant jamais *poussé*, ni nés ni poussés, n'ayant jamais eu d'égratignures, nez inmouchables, bouches sans salive, fesses sans sphincters, fronts uniquement occupés de cette idée : « Est-ce assez ça, hein? »

Au contraire de Taine, Laforgue est si épris du détail, de l'accidentel, du contingent, du transitoire — et de la vérité qu'il revendique la *polychromie* pour la sculpture. Sans doute, il admet la convention du marbre ou du bronze monochromes, — « mais, de même qu'au-dessus d'une scène reproduite en gravure, je mets cette même scène reproduite avec toute sa vie de tons et de valeurs dans l'atmosphère, etc., autant je mets au-dessus d'un buste en marbre ou en bronze, ce buste, en cire, par exemple, avec les yeux bleus ou noirs, des lèvres rouges ou exsangues, les cheveux et la pa-

ture, etc. » La sculpture grecque, dont toujours est méconnu le *réalisme*, était polychrome.

Encore une raison pour n'admettre point l'idéal de Taine : la sculpture devient, pour lui, la somme de l'art ; la peinture en est, au vrai, exclue. — « N'a-t-elle pas voix au chapitre? Et avec elle ce qu'ignore le statuaire, *et qui est cependant toute l'optique*, toute la peinture d'aujourd'hui et de l'avenir : outre la perspective linéaire et colorée, — les richesses infinies de la perspective atmosphérique, l'air, la physiologie des masses transparentes, perpétuellement ondulatoires, de l'atmosphère, avec sa vie prodigieuse de corpuscules disséminés, sympathiques ou antipathiques, à réflexion ou réfraction, et les milliers d'accidents combinés de la direction de la lumière, du levant au couchant d'une journée. »

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

## Enquête sur l'Impressionnisme (4).

M. FERNAND KHNOFF

CHER AMI,

C'y les réponses à ton questionnaire :

1° L'Impressionnisme est une de ces inévitables modifications de tendance qui se produisent périodiquement dans la représentation artistique de l'insaisissable Nature « aux multiples aspects ». L'Impressionnisme s'est opposé aux excès de l'Académisme ; toujours, la balance entre l'observation directe et la stylisation traditionnelle.

2° Son « influence » a été « bonne » comme celle de tout effort sincère vers la Vérité.

3° La renommée de l'Ecole belge doit à l'Impressionnisme les œuvres les plus exquises de Heymans, le développement d'artistes tels que R. et J. Wytman et sa révélation, peut-on dire, à Emile Claus. J'ajoute que l'organisation de ce Salon a été parfaite ; et il est incroyable, vraiment, qu'elle ait été aussi mal comprise.

Il était impossible, en somme, de procéder par un classement qui ne pouvait être qu'approximatif et arbitraire. Il n'y avait, absolument, qu'à montrer le groupe d'origine tel qu'il existe actuellement à Paris.

Mais tu connais la formule : Bien faire et laisser dire.

FERNAND KHNOFF

M. ALBERT BAERTSOEN

MON CHER MAUS,

Entendons-nous d'abord sur les mots.

L'Impressionnisme ne désigne, à mon sens, que l'évolution produite en peinture par l'emploi d'une technique nouvelle, celle de la *division du ton*, basée sur une théorie scientifique. Cette technique, tout au plus pressentie par Delacroix et Turner, nous

(4) Voir nos deux derniers numéros.

a donné le groupe des Monet, des Sisley, des Pissarro, des Seurat. Et je ne puis, par exemple, rattacher à l'impressionnisme proprement dit l'admirable *réaliste* Manet dont la large technique procède à la fois de Hals et de Goya et dont le dessin est souvent souligné de bruns et de noirs opaques, très peu vibristes! Je ne vois pas du tout ce que Rubens et Vermeer ont à voir avec l'impressionnisme... A ce compte-là, tous les gens de talent pourraient en être!

Cela posé, l'impressionnisme n'est évidemment qu'une phase — celle d'hier — de la constante évolution de l'Art. Son influence et son importance ne sont pas niables. Toute la production contemporaine en est comme imprégnée...

Vous savez mon admiration — non exclusive — pour les maîtres de l'impressionnisme. Cette admiration n'a pu que grandir après l'incomparable exposition que vous venez d'organiser à Bruxelles. Et je déplore les injustes attaques dont elle est l'objet.

L'impressionnisme, né en France, a eu, en Belgique comme ailleurs, une influence étendue. D'excellents peintres de chez nous se sont assimilés avec bonheur la technique impressionniste, sans cesser pour cela de demeurer essentiellement flamands dans leur expression d'art.

Presque tous nos artistes ont subi plus ou moins cette influence qui les a débarrassés de traditions surannées, de visions vieillies.

De façon générale, notre art s'en est trouvé vivifié.

Votre bien dévoué,

A. BAERTSOEN

Nous publierons dimanche prochain les réponses de MM. A.-J. HEYMANS et X. MELLERY.

## MAURICE DES OMBIAUX

### Mihien d'Avène (1).

Plus le mouvement littéraire belge va s'accroissant et se perfectionnant, plus se précise son caractère national. Les écrivains de ce pays, qui ont craint si longtemps de décrire les choses, les êtres et les paysages de ce pays, ont enfin compris qu'il avait aussi son charme et sa beauté, et que c'est à condition de célébrer ce charme et cette beauté particulière qu'ils peuvent donner à l'art qu'ils exercent la puissance et la durée que seule confère une originalité vraie. Il faut que chacun cultive son champ; on ne décrit avec éloquence que la maison que l'on connaît bien, le pays où l'on a été élevé, les hommes dont on comprend la langue sentimentale. Tout le reste est littérature, et ceux qui ne possèdent pas le sens artistique affiné, l'art savant et précieux que donne seule une longue culture, y seront toujours inférieurs. Nos écrivains et nos artistes ne peuvent atteindre à la maîtrise qu'à force de sincérité.

Il faut louer la présente génération littéraire de l'avoir senti. Un de ceux qui ont le mieux pénétré cette nécessité est M. Maurice des Ombiaux; il est le décrivain de la Wallonie, et personne ne reste plus obstinément fidèle aux impressions de son pays. Il en a merveilleusement compris le pittoresque et le sentiment, non point seulement le pittoresque extérieur, celui qu'on consigne

(1) Paris, F. Juven; Bruxelles, éd. de l'Association des Écrivains belges.

dans les guides et qui frappe les touristes, mais la pittoresque essentiel, celui qui se cache et se devine, celui qui se terre au fond des âmes.

Il est facile d'exploiter littérairement les mines inépuisables de la poésie populaire, du folklore et de la légende. Mais le lecteur averti sent fort bien quand ces procédés sont artificiels. Pour tirer heureusement parti de la littérature naturelle éparse aux coteaux d'un pays, il faut le bien connaître, il faut que chacun des couplets de cette vieille chanson fasse vibrer les intimités profondes de l'écrivain qui les reflète. Sans cela, son œuvre n'apparaîtra que verbiage vain, nous sommes fatigués de la couleur locale suivant le mode romantique et nous demandons d'abord au pittoresque ethnique de la sincérité. C'est ce qui fait le mérite des romans de M. des Ombiaux. Il connaît sa terre wallonne et il l'aime fidèlement; il en sait la langue fruste, imagée, savoureuse; il en connaît tous les chemins, tous les bois, tous les clochers, il en partage les passions et les plaisirs, les chansons et les tristesses, et c'est l'âme même de son pays qui passe dans ses livres. Aucun de ceux-ci n'a eu jusqu'à présent un parfum de terroir plus puissant et plus sain que *Mihien d'Avène*, l'œuvre qui vient de paraître à Paris chez Juven, sous les auspices de la Société des Écrivains belges. C'est un roman rustique extrêmement simple: Un innocent, un pauvre petit coureur de route, le plus humble des gardeurs de vaches, aime une fille de fermier, d'abord parce que seule en sa misère elle lui fut secourable, puis parce qu'elle est belle, parce qu'elle apparut à sa pauvre âme naïve et fruste comme une fée, comme une princesse de légende. Cet amour naturellement reste enfoui au fond du cœur du misérable. Est-ce qu'on aime Mihien d'Avène l'innocent? Il ne l'avoue pas, peut-être l'ignore-t-il en son âme obscure jusqu'au moment où la jalousie y jette ses lueurs sombres. Rosette, l'aimée, épouse un joyeux paysan, le capitaine de jeunesse. Alors le pauvre être ne se possède plus et dans une révolte d'instinct il tue son heureux rival.

Voilà *Mihien d'Avène* réduit à l'essentiel. Mais ce petit drame rustique si tragique en sa sobriété nous fait pénétrer la vie intime et profonde d'un village de Sambre-et-Meuse, nous fait assister à ses travaux et à ses fêtes, et les scènes de mœurs qu'il décrit ne sont nullement épinglées sur le roman mais font corps avec lui. Au reste, un des mérites principaux de *Mihien d'Avène* c'est la sobriété d'une composition qui jamais ne perd ses lignes directrices. Le drame d'amour garde sans cesse sa forte unité. S'il nous fait témoins des scènes singulières ou joyeuses de la vie wallonne, c'est parce que c'est bien un drame wallon qu'il raconte. Si les personnages qu'il nous montre: Mihien d'Avène, le censier de Fleurechamps, sa fille Rosette, Florent, le Maître-Jeune-Homme sont si vivants, si bien campés, c'est que M. des Ombiaux les a vus dans quelque cour de ferme, dans quelque cabaret de village, c'est qu'il leur a parlé longuement la langue qu'ils connaissent, c'est qu'il s'est ému de leurs peines et réjoui de leurs joies.

Mais le personnage même du chemineau domine tout le livre. Dès les premières pages il est posé avec une singulière vigueur:

« A l'ombre d'un peuplier ou d'un saule, couché dans l'herbe, Mihien rêvassait ou taillait un flûtiau dans une branche de sureau. Penché vers la mare, il regardait nager les rainettes dans l'eau sillonnée d'insectes. Sur une flûte de deux sous, il jouait tous les airs qu'il avait entendus et faisait danser les filles de ferme à la vesprée. Un censier lui donna un vieil accordéon après lui avoir fait jouer des danses pendant toute la noce de sa fille: ce fut le plus beau jour de la vie de Mihien.

« Tous les soirs, sur le vieux banc vermoulu, devant la chaudière tapissée de vigne, entre Fine aux yeux rouges et chassieux, devenue presque aveugle, et le vieux Bechet, ankylosé par le travail de la journée, Mihien exprimait, en des airs chevrotants, la mélancolie des crépuscules, le rêve des grands bois mystérieux, les campagnes noyées de brumes. Il jouait de vieilles romances, dont un passé lointain semblait surgir. Il y en avait d'implorantes comme une prière, de douces comme une berceuse, de tristes et de folles. Elles portaient en elles les parfums d'avril, les espoirs de mai, d'autres avaient la couleur des feuillages d'automne. Dans toutes passaient, comme dans les fonds des paysages gothiques, le décor des vieux burgs d'alentour, perchés sur les rocs, avec leur cortège de légendes héroïques et tendres. L'âme sentimentale de



la race, des collines aux cimes capricieuses, des rochers tourmentés, de la rivière claire et gazouillante, chantait avec lui. Les vieux l'écoutaient religieusement et les yeux mi-clos semblaient revivre les sentiments de toute leur vie. Quoiqu'il eût déçu leurs espérances, l'orphelin berçait leur vieillesse d'un charme grave et mystérieux. Les gens du hameau qui l'entendaient chaque soir en regardant les étoiles le considéraient en quelque sorte comme un être sacré. Ils étaient troublés par l'esprit qu'il portait en lui... »

Et c'est bien en effet l'esprit ou plutôt l'âme obscure et tendre de son pays que Mihien d'Avène porte en lui. Il prend par instant la valeur d'un symbole et le livre alors qui conte son histoire apparaît comme un clair et lumineux poème de nature et de vie.

L. DUMONT-WILDEN

### Notes prises à la Conférence de M. André Gide sur l'Évolution du théâtre<sup>(1)</sup>.

M. Gide ne veut pas traiter la question de la *Synthèse* des arts au théâtre, mais envisage l'œuvre d'art dramatique en tant qu'elle peut et doit trouver sa fin *en elle-même*.

Comment expliquer que tant de pièces de mérite : de Verhaeren, de Claudel, de Henri Ghéon, de Maeterlinck, etc., ne sont pas jouées, bien qu'écrites pour la scène? Elles ne « feraient pas d'argent » répondent acteurs et directeurs de théâtre; mais enfin, pourquoi?

Les pièces à succès ne sont point celles que l'on écrit sous la seule hallucination d'art, avec l'unique souci de faire œuvre pleinement humaine, raisonnable et belle, mais celles qu'inspirent des préoccupations sociales, patriotiques, pornographiques, pseudo-artistiques... Voilà ce qui touche le public; au contraire, il ne peut comprendre le désintéressement de la beauté, il s'en irrite comme d'une impertinence; il cherche une cause, un motif de l'œuvre en dehors de la beauté elle-même, une direction, une tendance, quelque chose dont il puisse se servir. S'il fait un succès à l'*Ennemi du peuple*, à *Maison de poupée*, c'est qu'il y flaire une thèse; il restera froid devant le *Canard sauvage*, *Rosmersholm*, parce que « ça ne conclut pas et qu'on ne comprend point ce que l'auteur a voulu dire ».

Pourtant les pièces à thèses et préoccupations pratiques des Voltaire, des Diderot, sont mortes; elles meurent, celles de Dumas, d'Augier; elles mourront de même celles de Hervieu, Capus, de Curel même...

Qu'y a-t-il donc de spécial dans ces nouvelles pièces que nous citons plus haut, qui « ne se jouent pas, ne font pas d'argent », mais sont de précieuses œuvres d'art?

C'est qu'elles sont des œuvres de réaction contre (ne disons pas le *réalisme*, mot qui prête à trop d'interprétations) contre l'*épisodisme*. Pourquoi Racine choisit-il des héros que nous regardions « d'un autre œil » que les personnages qui nous environnent? C'est que la distance les dépouille de tous ces détails épisodiques que M. Sardou aime à plaquer sur les sicns, pour ne plus laisser que la vérité humaine profonde sur laquelle l'art peut œuvrer.

Des réalistes renvoient l'art à la nature. Il y a qui-proquo; la nature n'en peut mais. Aphrodite ne naît point d'une fécondation naturelle. Sans doute l'art embrasse toute la nature et l'étreint :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer;

du moins c'est pour la dépasser; et pour la dépasser, l'art s'impose une contrainte. Il ne croit pas que le cerf-volant s'élèverait plus haut sans fil, ni la colombe sans l'air où ses ailes s'appuient. Il s'imposera donc des lois : les trois unités, les formes strictes du sonnet ou de la fugue, etc. L'art n'aspire à la liberté naturelle que dans les périodes de maladie; vigoureux, il cherche la lutte et

(1) Salon de la *Libre Esthétique*, 25 mars 1904.

l'obstacle; car l'âme, là aussi, vit de lutte et d'effort. La Grèce proscrivit celui qui ajouta une corde à la lyre.

Mais avec l'auteur, coopèrent à l'œuvre d'art l'acteur et le spectateur.

L'acteur a, lui aussi, restreint la part de contrainte, diminué l'espace qui sépare la scène de la salle (suppression du masque, du cothurne, du costume de convention). Dira-t-on que le personnage est rendu plus exactement, en précisant ainsi le lieu, le moment? Nous voici loin de Goethe, qui n'admet point de personnages historiques en poésie, mais affirme le droit du poète à choisir des hommes auxquels « il fait l'honneur » d'emprunter leurs noms et leurs gestes pour exprimer le monde qu'il a conçu! Mais l'acteur a besoin d'un succès immédiat (puisque sa création ne dure pas); il inclinera donc fatalement à particulariser ce qu'à voulu généraliser l'auteur.

Le spectateur a sa part aussi dans cette diminution de valeur artistique des œuvres de théâtre. Chose étrange! Il semble que le théâtre soit établi pour feindre les passions que l'on n'a pas, socialement, le droit d'avoir; les mœurs, disait Balzac, sont l'hypocrisie des nations : les passions ne sont pas supprimées, elles ne sont que cachées et nous aimons entendre parler haut à la scène des voix que notre bienséance étouffe. C'est nous qui sommes les comédiens (*hypocrite*, en grec, veut dire comédien), parce que nous prétendons être ce que nous ne sommes pas.

Le païen, lui, croyait devoir être ce qu'il était; il ne se banalisait pas; au contraire, il poussait à bout sa nature et la réalisait pleinement. Et il n'y avait pas un type unique d'humanité dressé par la Religion comme un idéal exclusif. Donc, nul besoin d'hypocrisie. Le masque était réservé pour l'acteur.

C'est l'inverse à notre époque. Le masque n'est plus sur la scène, mais dans la salle. Un drame monotone, mesquin, où le tragique de situations remplace le tragique de caractères.

Comment aurions-nous des caractères, alors que la société moderne et la religion chrétienne font tout pour les empêcher? Le christianisme exalte l'humilité, non la grandeur d'âme, la contemplation, la résignation, non l'action Polyeucte, sans doute, est chrétien par certains éléments, mais c'est l'élément païen combattu par l'élément chrétien qui est dramatique. Le dernier acte se passe nécessairement dans la coulisse, en plein ciel (de même dans le second *Faust*), où les personnages sont décaractérisés, n'ont plus rien de la vie.

Peut-on remédier à cette disette de caractères, à ce nivellement qui, certes, n'a pas de Dieu, à cette œuvre de désolation sur laquelle doit gémir l'homme de bien? S'agit-il d'en revenir au paganisme?

Non, mais un changement dans les mœurs, dans la distribution des richesses, peut faire surgir de nouvelles formes d'hérouisme, déterminer la formation ou plutôt la révélation de nouvelles figures de héros. Car il y avait des Werther avant Werther; il y a des Muichkine, des princes André à Bruxelles ou à Paris. Mais leurs voix sont étouffées sous le manteau des mœurs. Le monde n'entend que ceux dont il reconnaît la voix et les formes neuves d'humanité ne prennent pas facilement, à elles seules, conscience d'elles-mêmes. Mais le temps fait son œuvre et bien des possibilités se réalisent. Ceux qui ont écrit ces œuvres de théâtre non jouées n'ont pas tremblé devant cette pleine mer de la nature humaine, cet océan pour lequel nous n'avons point encore de cartes. Audacieusement, ils ont levé l'ancre.

M.

### A propos de l'Impressionnisme.

Nous recevons de M. Jules du Jardin, auteur d'une imposante Histoire de l'Art flamand, la spirituelle lettre que voici :

MON CHER MAUS,

Une polémique a surgi à propos du Salon de la *Libre Esthétique*.

J'avais bien juré de ne pas mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce,

de laisser à d'autres le soin d'épuiser le débat. Seulement il me semble que les opinions s'égarent et que, d'une question d'art, on tend à faire une question de personnes, ce que, ma foi ! je trouve souverainement pénible, peut-être en ma qualité de reclus, vivant de préférence soit aux confins de la ville, soit à la campagne, en peintre amoureux de son art et de littérature...

Tu me diras que, par le fait même, je ne suis pas au courant de la question. Cependant permets-moi de te communiquer quelques idées qui m'ont été suggérées par l'étude de l'Art flamand que je lis, je puis te l'affirmer, sans parti pris aucun, uniquement préoccupé de rechercher la vérité; et ce qui précède te prouvera suffisamment, je pense, que je ne veux aucunement prendre fait et cause pour toi contre M. Picard, ou pour M. Picard contre toi, désirant ferrailleur sur le terrain de la discussion d'art, terrain qu'on n'aurait jamais dû abandonner à mon avis.

En fin de compte, la discussion dont il s'agit peut se résumer en quelques lignes : d'après certains, le nationalisme dans l'art est un dogme inattaquable; il faut faire prévaloir l'Art flamand sur l'art exotique; et malheur à celui qui, en prononçant l'art étranger, fait du tort à la situation matérielle de nos artistes.

Je veux bien admettre cette thèse, étant Flamand de naissance, fier du passé artistique de ses ancêtres et au surplus humanitariste, désireux de voir régner sur terre l'âge d'or au point de vue intellectuel et matériel!... Mais je demande qu'on m'explique tout d'abord ce qu'on entend par « Art flamand » et comment on va s'y prendre pour que tous les artistes — surtout ceux qui ont du talent! — parviennent à vivre du produit de leur art...

Toute plaisanterie à part, les chefs-d'œuvre que nous ont légués nos prédécesseurs flamands, lorsqu'on les étudie en les groupant par époques, ont sans doute des qualités communes générées par la race, mais ils sont si dissemblables que, pour peu que celui qui les regarde ne soit pas tout à fait au courant de l'histoire de notre art pictural, ce quelqu'un se trompera et croira aisément qu'un tableau de Jean Van Eyck n'est pas du même terroir que celui d'un Michel Coxie, que celui d'un Rubens, que celui d'un Van Brée, que celui d'un Wappers, que celui d'un Alfred Stevens, que celui d'un Heymans, que celui d'un Stobbaerts, que celui d'un...

Alors quoi? Où est-elle, l'œuvre d'art vraiment flamande, celle qu'il faut prendre pour type de « l'Art flamand? »

C'est assez prud'homme que ce que je viens d'écrire, n'est-ce pas? Mais voilà-t-il pas qu'on pose cet axiome : « En dehors de l'Art flamand pas de salut! » Et, dès lors, je désire qu'on m'éclaire, car je ne voudrais pas qu'on pût dire que je suis un tardigrade.

C'est prud'homme encore d'affirmer que l'art de chaque artiste est le produit d'un milieu et, en conséquence, qui expliquera comment il faut déterminer l'influence *exactement dosée* qu'ont eu les uns sur les autres les artistes à toutes les époques?

Je me souviens qu'une des rares fois que j'exposai quelques-unes de mes peintures, un de nos grands artistes flamands me dit textuellement, devant un portrait de jeune fille en rose : « Ce n'est pas de l'Art flamand; cela rappelle les tons, les raffinements d'Alfred Stevens. » Et ce maître que j'estime, faisant lui de l'Art flamand en sens inverse, brutalement, en pleine pâte, dans des tonalités brunes, ce maître, dis-je, quoique flatteur il fut pour moi, exprima une contre-vérité explicable par ce fait que l'Art flamand d'Alfred Stevens est émané de milieux élégants, tandis que le sien est résultat de l'observation des étables des environs d'Anvers et de Bruxelles.

— « Fut-il Flamand, Courbet », demandai-je?

— « Assurément, non! » répondit-il.

Et cependant...

Mais que vais-je discuter ici-même? Si je me rappelle bien, Courbet écrivit une espèce de catéchisme du peintre flamand, lui peintre français. Ce catéchisme fut repris par Louis Dubois — tiens! — Et je donne ma tête à couper si Louis Dubois, et après lui nombre d'autres Flamands, n'ont pas eu comme père nourricier le maître d'Ornans.

Mon cher Maus, on te reproche d'avoir organisé une exposition des Impressionnistes français à l'exclusion des Belges, sauf notre ami Théo Van Rysselberghe.

Vraiment, tu as eu tort d'organiser une exposition d'Impressionnistes; tu aurais dû exposer toutes les œuvres faites depuis le commencement des siècles pour donner une idée des recherches des peintres de la lumière, car tous ceux qui ont peint ont cherché à peindre la Lumière — ce mot avec un grand L. s. t. p.!

Pendant, c'est drôle! Cette lettre écrite à bâtons rompus me conduit à demander encore qu'on définisse plus justement le mot « Impressionnisme », comme je demandais tantôt une définition de ce qu'on doit entendre exactement par « Art flamand! » Et ma conclusion est que M. Picard et toi vous êtes les meilleurs amis du monde, deux esthètes qui avez rendu de grands services aux artistes belges en général et aux artistes peintres en particulier. Que tous mes confrères fassent comme moi un examen de conscience (aux approches de Pâques, c'est de saison!) et ils confesseront — qu'ils soient réalistes, naturalistes, impressionnistes, pointillistes, virgulistes, bâtonnistes, nationalistes, simples fumistes, cléricaux, libéraux, socialistes, sémites ou antisémites, protectionnistes ou libre échangistes, spiritualistes ou matérialistes, déistes ou athées, enfin n'importe quoi, — ils confesseront qu'on ne sait pas si la première poule est sortie du premier œuf, ou si le premier œuf est sorti de la première poule, pas plus qu'on ne sait, malgré les discussions de l'École scolastique et l'enseignement de saint Thomas d'Aquin sur la corporité ou l'incorporité des anges, si les anges (il ne s'agit pas des femmes de nos rêves) ont un corps ou non; et, pardieu! que tous les peintres contemporains — comme les peintres anciens le furent — sont des produits de leur milieu.

Tout cordialement ton

JULES DU JARDIN

## CHRONIQUE MUSICALE

M. Sylvain Dupuis nous a offert la primeur de deux symphonies, l'une de M. F. Rasse que plusieurs compositions orchestrales ont mis en vedette, indépendamment du Prix de Rome qui lui fut décerné récemment; l'autre de M. Paul Dukas, l'auteur de *l'Apprenti sorcier*, de la *Sonate pour piano*, des *Variations* sur un thème de J.-Ph. Rameau.

A vrai dire, l'œuvre de M. Rasse, qui unit à un métier sûr une inspiration mélodique agréable, est plutôt une suite d'orchestre qu'une symphonie dans le sens classique du terme. L'auteur l'a baptisée *Fantaisie symphonie*, marquant ainsi son intention de ne pas s'astreindre à un plan rigoureux. Il se sert habilement des ressources de l'orchestre et varie avec agrément les timbres divers par lesquels s'exprime sa pensée musicale, toujours claire et distinguée. Le premier mouvement, dont l'idée principale, d'un charme idyllique, est exposée par le hautbois, développée par le quatuor et ramenée par le cor anglais, est particulièrement bien venu. L'écriture élégante de l'*Andante*, la vivacité spirituelle du *Scherzo*, que couronne un final un peu écourté, ont valu au jeune compositeur un succès flatteur.

La Symphonie de M. Paul Dukas est de plus large envergure, de style plus ferme et plus personnel. D'une forme purement classique, elle se développe amplement en trois parties admirablement équilibrées, un *Allegro*, un *Andante* et un *Final* d'allures rapides, dans lesquelles un travail polyphonique serré est mis au service d'une inspiration soutenue.

Les ascendances spirituels de M. Dukas sont incontestablement Beethoven et César Franck, qui lui ont transmis la netteté d'exposition, la carrure de rythmes, la sobriété de modulations et de développements qui caractérisent leur génie. Comme eux, M. Dukas puise dans les idées mères sur lesquelles repose son œuvre les éléments d'un travail symphonique dont toutes les parties s'enchaînent logiquement. Ces idées elles-mêmes ont entre elles des liens étroits de parenté qui donnent à l'ensemble une remarquable unité. On ne peut imaginer cerveau plus lucide, volonté créatrice plus droite. Nous sommes ici en présence d'une œuvre solide

et puissante qui atteste, avec les symphonies de César Franck, d'Ernest Chausson, de Vincent d'Indy, d'Albéric Magnard, de Ropartz et de Witkowski, l'épanouissement d'une forme musicale dont l'école allemande sembla jusqu'ici avoir le monopole exclusif.

Peut-être la symphonie de M. Dukas n'a-t-elle pas été comprise par tous dans sa haute signification. Des œuvres aussi complexes ne peuvent guère être embrassées et pénétrées dès leur première audition. Leur interprétation, quelles que soient la compréhension et la volonté initiatrice du chef d'orchestre, se ressent d'ailleurs forcément de leur nouveauté elle-même, de leur imprévu et de leur polyphonie compliquée. Si M. Dupuis arriva à en donner une exécution satisfaisante, encore faut-il reconnaître qu'il pourra, s'il en reprend un jour l'étude pour la perfectionner, en éclairer davantage les différents plans, les mieux équilibrer afin de mettre mieux encore en relief les éléments qui tour à tour requièrent l'attention.

Le restant du programme, que clôturait la brillante et romantique ouverture de *Gwendoline*, était rempli par un pianiste nouveau venu, M. J. Hofmann, qui joua avec un talent sérieux, sobre et correct le Concerto en *ré mineur* de Rubinstein, musique surannée, d'intérêt purement pianistique, et quelques pièces de Chopin.

\*\*\*

La quatrième et dernière audition de la *Libre Esthétique* fit connaître au public, joué par M. Albert Zimmer et ses excellents partenaires, le Quatuor à cordes inédit de M. Albéric Magnard exécuté trois jours avant pour la première fois à la Société Nationale : œuvre considérable, d'une écriture personnelle et neuve dans sa forme classique, et dont une seule audition ne suffit guère à apprécier l'intérêt. Nos lecteurs en trouveront une analyse sommaire dans la chronique de notre correspondant parisien.

En première audition également, M. Emile Bosquet, dont la maîtrise s'affirme de plus en plus, révéla *Deux nocturnes* pour piano de M. Th. Ysaye : pages exquises dans lesquelles s'affirment, avec des raffinements d'harmonies inédites, une sensibilité très particulière et un sentiment mélodique personnel.

Enfin M<sup>me</sup> J. Bathori chanta d'une voix délicieuse, en s'accompagnant elle-même au piano, les trois *Chansons de Bilitis* qui synthétisent l'impressionnisme subtil de l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, et les soli de la *Légende de Sainte Cécile* d'Ernest Chausson, dont un chœur de voix de femmes discipliné par M. Emile Doehaerd et un orchestre d'instruments à cordes interprétèrent avec un sentiment artistique très apprécié les fragments principaux. L'inspiration élevée, le sentiment poétique du compositeur d'*Arthus* pénétrèrent cette œuvre de jeunesse qui reçut du public, comme lorsqu'elle fut chantée pour la première fois il y a dix ans par M<sup>me</sup> Georgette Leblanc, le plus sympathique accueil.

\*\*\*

Ernest Chausson triompha une fois de plus, le lendemain, à la séance que lui consacèrent M<sup>me</sup> J. Bathori et M. Engel. Ils firent applaudir l'un et l'autre les plus belles des pièces vocales du maître, parmi lesquelles la *Caravane*, pour ténor et orchestre, d'une impressionnante signification pittoresque, le *Poème de l'amour et de la mer*, les commentaires délicats des poèmes de Mauclair, de Verlaine, de Bouchor, etc., pour finir par la « Chanson d'Ariel » de la *Tempête* chantée sans accompagnement par M<sup>me</sup> Bathori, — et si joliment qu'elle fut bissée.

L'art nuancé et compréhensif des deux interprètes fit revivre ces inspirations charmantes d'un musicien dont on apprécie de plus en plus la haute personnalité.

O. M.

\*\*\*

Le quatrième concert de M. Barat (qu'il faut louer de son heureuse initiative), était consacré aux œuvres de Victor Vreuls.

Parmi nos jeunes musiciens d'avenir, M. Vreuls est assurément l'un de ceux qui ont le plus riche tempérament : tout ce que M. Barat et ses collaborateurs, M<sup>lle</sup> Delhez, MM. Chiaffitelli et Wolff,

nous ont présenté de lui, déborde de vie, d'exubérance, de sève : il y a dans ces œuvres quelque chose de fort, qui surprend et subjugué. Mais ce qui manque, c'est ce bel équilibre, cette harmonie totale, qui fait que l'œuvre apparaît, malgré ses complications techniques, comme nimbée d'une auréole de clarté qui la rend indiscutable.

L'ensemble des œuvres de M. Vreuls que nous avons entendues nous fait penser à de merveilleuses étoffes dont le propre inventeur aurait fait un vêtement moins beau que les étoffes elles-mêmes. C'est surtout vrai pour la musique vocale : le n° 1 du *Triptyque* pour chant et orchestre (réduit au piano), paroles de Verlaine (*Il pleure dans mon cœur...*) et *J'ai reposé mon âme* (poésie de Stuart Merrill) sont des exemples frappants à ce point de vue : dans chacune de ces mélodies, le chant et surtout l'accompagnement dépassent en quelque sorte le poème, l'écrasant sous un développement musical trop abondant, trop tumultueux.

Verlaine veut tant de simplicité ! Voyez l'interprétation si adéquate que Fauré a donné de : *Il pleure dans mon cœur* ..

Nous aimons beaucoup mieux les œuvres purement instrumentales de M. Vreuls, surtout le *Trio en ré mineur* et la *Sonate* pour piano et violon : cela est plein de promesses, cela est vigoureux et jeune à outrance... cela sent la bataille et il y de l'amour, beaucoup d'amour là-dedans.

Les exécutions furent mi-consciencieuses, un peu après peut-être de la part des cordes. M<sup>lle</sup> Delhez gagnerait à chanter moins de la gorge et à alléger sa diction.

CII. V.

*A huitaine nos chroniques musicales d'Anvers, de Gand et de Liège.*

## SIENNE

Conférence de M. Ernest Verlant.

M. Verlant, directeur des Beaux-Arts, a donné samedi dernier, à l'Institut d'art et d'archéologie, une très intéressante conférence sur Sienna. Après avoir brièvement rappelé les traits principaux de l'histoire de cette petite république italienne, M. Verlant s'est fait le cicerone de ses auditeurs à travers l'antique cité, caractérisant les monuments, décrivant les places et les rues, insistant particulièrement sur les merveilles du *duomo*, sa décoration murale, son pavement et cette si célèbre chaire de vérité dont nous possédons un moule au Musée des échanges. Puis, s'appuyant sur les dernières recherches de la critique, le conférencier a fait l'histoire de l'École de peinture siennoise, s'affranchissant la première, avant Cimabue, des canons de l'art byzantin, mais s'immobilisant bientôt dans une stagnation mortelle. Il nous a montré les plus belles œuvres de cette école, qui va de Duccio, Simone di Martino, Taddeo di Bartolo, des Lorenzetti au Pinturicchio et au Sodoma, en passant par Matheo di Giovanni et Sano di Pietro.

Cette conférence très documentée, très objective et vraiment bien dite, était accompagnée de projections lumineuses qui en atténuèrent ce qu'elle pouvait présenter de quelque peu aride.

A. D.

## LA MUSIQUE A PARIS

Concerts de la Société Nationale.

Le concert d'orchestre du 14 mars comprenait sept œuvres, toutes nouvelles. Voici quelques notes rapides sur chacune d'elles :

*Prélude pour un drame*, par M<sup>me</sup> Ducourau. — Belle tenue, du

mouvement et de la couleur. La coutume se répand de ne pas indiquer le « sujet » des préludes dramatiques; les compositeurs sont probablement désireux de voir juger de telles œuvres au point de vue strictement musical. Le prélude de M<sup>me</sup> Ducourau supporte très bien une telle épreuve.

*L'aigu bruissement* (Lecointe de Lisle) par M. Henri Mulet. — Pas beaucoup d'originalité, d'expression guère davantage. Prosodie douteuse. Texte beaucoup trop long pour comporter une réalisation musicale.

*Symphonie en mi* de M. Marcel Labey. — Beaucoup de ces qualités solides que l'on connaissait déjà au jeune compositeur, de l'acquis, de la variété, avec, en plus, une liberté de talent que ne décelaient pas encore aussi nettement ses œuvres précédentes. Les thèmes ont du caractère. L'écriture est en général très pleine, trop peut-être par endroits. Le mouvement lent, plein d'expression, mérite d'être spécialement signalé. En résumé, c'est là une œuvre infiniment intéressante, qu'il faudrait bien connaître pour en parler à loisir.

*Nocturne* pour piano et orchestre, de M. Jean Huré. — Il paraît, d'après le programme, que ce *Nocturne* contient une infinité de choses; soit. Je n'y ai guère vu (ou entendu) autre chose que du bruit, du clinquant instrumental, malgré la notice qui me promettait tout autre chose.

*Deux pièces* pour orchestre de M. Ingelbrecht. — De jolies impressions, un peu bien menues; pas assez de ligne. Écriture distinguée, qui n'est dépourvue ni de simplicité ni de charme; mais comme l'auteur doit aimer M. Debussy!

*Nox* (Lecointe de Lisle) de M. E. Lacroix. — Gris et lourd comme un exercice d'harmonie. Pas une nuance, pas un élan. M<sup>me</sup> Georges Marty s'acquitta consciencieusement de l'interprétation.

*Suite bretonne* (fragments) de M. Ladmiraault. — C'est une Bretagne assez inusitée que celle évoquée par ces deux pièces. M. Ladmiraault s'est point attaché à rendre la couleur sombre de l'atmosphère d'Armor. Au fait, cela est-il bien breton? En tous cas, il y a des qualités intéressantes dans cette *Pantomime* et dans ce *Scherzo*; des influences aussi, ou plutôt une influence, toujours celle de l'auteur de *Pelléas*.

Pour clôturer ces très insuffisantes notes, j'ajouterai que le public a accueilli avec un presque égal enthousiasme les diverses œuvres ci-dessus énumérées.

CONCERT DU 19 MARS. — D'une seule audition du *Quatuor à cordes* de M. Magnard il est bien difficile de recueillir des impressions bien nettes. L'œuvre est touffue, donne presque de bout en bout l'impression d'une tension extrême. Dans le premier mouvement, intitulé *Sonate* et où alternent assez régulièrement des périodes d'agitation et des périodes de calme (je suis bien en peine d'en expliquer avec plus de précision la structure), les quatre instruments agissent sans presque jamais compter de pause. La polyphonie est des plus complexes, évidemment fort intéressante, mais je ne suis pas bien sûr qu'il n'y en ait pas trop. Ainsi, après le début du deuxième mouvement (*Sérénade*), pittoresque et chaud, plein de couleur et d'une écriture tout à fait séduisante, voilà qu'intervient une fugue des plus drues, dont les entrées successives m'ont produit une impression tout autre que celle du dit début. Le troisième mouvement (*Chant funèbre*) est d'une belle ligne et ingénieusement travaillé: j'y ai noté d'amusants dessins d'accompagnement dont les volutes entourent, sans jamais le cacher, un chant large et soutenu; le tout est d'un très heureux effet, comme d'ailleurs l'enchevêtrement du finale (*Dances*).

Il m'est impossible de formuler une appréciation de l'œuvre; elle décèle, cela est évident, un sûr talent et, malgré la difficulté qu'il y avait à en suivre la ligne d'ensemble, elle m'a paru d'un intérêt soutenu. Le programme se complétait par un quatuor vocal de M. Landormy *Dans le ciel clair*, élégamment écrit et d'un joli effet, d'une Sonate (violoncelle et piano) de M. Jemain, d'écriture académique et sans laideur, et enfin de la *Suite busque* de M. Charles Bordes.

M.-D. CALYCORESSI

## La Belgique contemporaine.

On nous annonce pour jeudi 31 mars l'apparition d'une importante revue: *La Belgique contemporaine*.

Au moment où le développement de l'activité, dans tous les domaines, semble vouloir préparer à notre pays une ère nouvelle de prospérité, elle constitue un organe qui avait manqué à l'affirmation de nos efforts. Dégagée de toute préoccupation politique, la revue s'occupera de l'expansion de la Belgique au dehors et des grandes questions qui intéressent l'avenir de la nation. Tout en donnant une grande place aux problèmes économiques, elle se propose d'apporter à notre mouvement littéraire une critique fondée sur les méthodes positives qui ont renouvelé la pensée moderne. Des efforts, jusqu'ici dispersés, s'y trouveront réunis; ils s'affirmeront ainsi dans une action nouvelle et qui pourra être féconde.

La nouvelle revue se présente avec un comité de patronage dans lequel nous relevons les noms de MM. Jules Lejeune, ministre d'Etat; Emile De Mot, sénateur, bourgmestre de Bruxelles; Jan van Ryswyck, député, bourgmestre d'Anvers; Braun, député, bourgmestre de Gand; Kleyer, bourgmestre de Liège; Verlant, directeur des Beaux-Arts; Camille Lemonnier; Maurice Maeterlinck; Octave Maus; Constantin Meunier et Emile Verhaeren.

La *Belgique contemporaine* sera dirigée par MM. Eugène Baie et Raphaël Petrucci.

## Vente de la collection Edmond Picard.

Voici les prix principaux atteints par cette vente, qui a eu lieu hier sous la direction de MM. Le Roy :

TABLEAUX MODERNES. A. Verwée, *Bétail en prairie au bord de l'Escaut*, 8,000 fr. — Th. Baron, *Rochers de Frène*, 4,000; *La Charrette*, 1,300; *Dordrecht*, 600; *Canal (Hollande)*, 500; *Bryjère sur la Méhaigne*, 450; *Moulin (Hollande)*, 440; *Campine*, 410; *Ancienne rue des Renards*, 400; *Vallon du Roua*, 310; *L'Eiffel*, 280. — L. Artan, *Ostende*, 1800. — E. Agneessens, *La Frileuse*, 510; *Au Théâtre*, 500; *Féline la Javanaise*, 220. — H. Boulenger, *Le Barrage de Waulsort*, 500; *Le Ravin du Colebi*, 350. — L. Dubois, *Le Marécage*, 810; *La Mer du Nord*, 680; *Marée montante*, 470; *La Dame à la robe japonaise*, 360. — A.-J. Heymans, *Les Saules à Genck*, 1,450. — E. Laermans, *Le Sentier*, 1,500. — H. Leys, *La Famille Pallavicini*, 480. — E. Sacré, *Femme à l'éventail*, 360. — E. Smits, *La Lettre à Métella*, 760; *La Lecture*, 340; *Femme en robe verte*, 300. — Van Rysselberghe, *Mandoliniste*, 430.

Corot, *Paysage en Provence*, 820 — Courbet, *Hiver*, 525; *Château de Chillon*, 500. — Gervex, *Faune et Nymphe*, 320. — Goya, *La Course de taureaux*, 2,100; *Maison de fous*, 2,000. — Isabey, *Portrait de George Sand*, 3,000. — A. Scheffer, *Prestation de serment de Louis-Philippe*, 500. — Seurat, *Marine*, 500.

TABLEAUX ANCIENS: Jordaens, *Idylle flamande*, 4,000.

AQUARELLES, DESSINS, ETC.: Ch. Courbet, *Portrait de Proudhon sur son lit de mort*, 300. — H. Daumier, *Avocats*, 260. — F. Knopff, *La Tentation de saint Antoine*, 460. — F. Rops, *La Femme au faune*, 575; *La Dame à la fourrure*, 460; *Femme à la toilette*, 280. — Toorop, *Soirée paisible*, 570.

Le total des enchères est de 49,229 francs pour les tableaux, de 7,449 francs pour les aquarelles et dessins, soit ensemble 56,678 francs.

## Memento des Expositions.

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue

de Maubeuge, 25 mars; envois directs, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : *M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.*

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts.* 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1<sup>er</sup> juillet) chez M. Potier, 14, rue Gaillon.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc, 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril, *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1<sup>er</sup> avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*) 16 avril-30 juin. Envois : *Peinture et gravure*, 8-9 mars; associés, 25-26 mars; sociétaires, 1<sup>er</sup>-2 avril. *Sculpture, architecture, objets d'art*, 18-19 mars; associés, 28-29 mars; sociétaires, 30-31 mars.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale) 1<sup>er</sup> avril-31 juillet. Renseignements : *M. Bouchot, à la Bibliothèque nationale, Paris.*

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Renseignements : *M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (XV<sup>e</sup>).*

TUNIS. — *Société tunisienne des Amis des Arts.* 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : *M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.*

Id. — *Société des Beaux-arts* (Palais des Sociétés françaises). 6-19 avril. Délai d'envoi : 2 avril. Gratuité de transport pour les associés dont l'envoi par colis postal n'excède pas 10 kilogs. Renseignements : *M. P. Proust, commissaire général, rue Abd-el-Oheb, 64, Tunis.*

## PETITE CHRONIQUE

L'État vient de s'acquérir pour le Musée de Bruxelles la *Pro-menade* de M. Van Rysselberghe exposée au Salon de la *Libre Esthétique*.

Une autre œuvre du même artiste a été acquise hier, pour le Musée, à la vente Edmond Picard : le Portrait du peintre Dario de Regoyos, catalogué sous le n° 66, *Mandoliniste*.

Ont été acquis en outre pour le Musée, à la même vente, le *Guillotiné* de Géricault (n° 38), le *Barrage de Waulsort* d'Ilipolyte Boulenger (n° 18), la *Femme à l'éventail* d'Emile Sacré (n° 52), la *Lettre à Mélicla* d'Eugène Smits (n° 60) et un dessin de X. Mellery, *Enterrement à l'île de Marken* (n° 86).

Au nombre des artistes et amateurs d'art qui ont fait, la semaine dernière, le voyage de Bruxelles pour visiter le Salon des peintres impressionnistes, on nous signale M. von Tschudi, directeur des Musées impériaux de Berlin, le peintre Toorop, M. Charles Henry, l'auteur des travaux qui ont servi de base aux recherches des néo-impressionnistes, le comte Kessler, le peintre Paul Baum et le baron de Bodenhausen, venus de Berlin, M. Henri Van de Velde, de Weimar, M. Edward Speyer, de Londres, M. Carl Petersen, de Copenhague, M<sup>lle</sup> S. De Swart, d'Amsterdam, etc.

M. von Tschudi, que nous avons rencontré au Salon, nous a exprimé sa vive admiration pour l'important ensemble de toiles impressionnistes réuni au Musée. C'est, on le sait, grâce à son initiative éclairée que le Musée de Berlin possède des œuvres de Manet, Claude Monet, Pissarro, Degas et Cézanne.

Il vient d'acquérir, pour les faire admettre quand l'évolution du goût sera plus complète, des toiles de Van Gogh, de Vuillard, de Cross, etc.

M. von Tschudi nous racontait qu'il avait, il y a quelques années, lors d'une exposition faite à Berlin par M. Van Rysselberghe, fait transporter au Musée la grande toile de celui-ci, *L'Heure embrasée*, qui figura en 1898 au Salon de la *Libre Esthétique*, afin de comparer avec les tableaux de l'École allemande une œuvre peinte selon la technique impressionniste.

Nul chauvinisme germanique ne protesta contre cette expérience, que personne ne considéra comme un attentat contre l'art national.

L'Exposition des Peintres impressionnistes organisée par la *Libre Esthétique* au Musée Moderne sera irrévocablement close mardi prochain, à 5 heures.

Aujourd'hui dimanche s'ouvrira, à une heure, dans la Galerie royale (rue Royale, 198), une exposition d'œuvres de Jan Van Beers au profit de *L'Assistance par le travail*, œuvre placée sous la présence de M. De Mot. L'exposition, qui durera jusqu'au 10 avril, comprendra deux séries, l'une de tableaux de genre, l'autre de paysages.

Demain soir, à 8 h. 1/2, concert de M<sup>lle</sup> A. Molander avec le concours de M. A. de Greef (Salle Ravenstein).

A la même heure, quatrième séance de sonates par MM. Bosquet et Chaumont (Salle Erard).

Mardi, à 8 heures, au Nouveau Théâtre (passage du Nord), concert du Cercle symphonique *Crescendo*, sous la direction de M. L. Poliet, avec le concours de M<sup>lles</sup> Carliant et Cholet, de MM. Jhek et L. Bouserez.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, deuxième concert Crickboom consacré à Beethoven avec le concours de MM. Edouard Risler, M. Crickboom et J. Jacob. (Trio en *si bémol*, Sonate op. III, Romances en *sol* et en *fa*, Sonate à Kreutzer).

A l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, M. Franz Mahutte fera mercredi prochain, à 8 heures, une conférence sur « La Chronique ».

M<sup>me</sup> E. Armand-Coppine donnera le mardi 26 avril, à 4 h. 1/2 précise, au théâtre des Galeries, par invitation, l'audition annuelle des élèves de son cours particulier de chant et de déclamation lyrique. Les élèves se produiront dans des scènes d'opéras et d'opéras comiques, en costumes et avec décors.

Lundi 18 avril prochain, à la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, à 8 h. 1/2 du soir, soirée musicale donnée par M<sup>lle</sup> Irma Hustin, pianiste, avec le concours de M<sup>lles</sup> F. Bouserez, violoncelliste, J. Sevenants, pianiste, et Gaston Dupuis, ténor.

Dans sa livraison de mars, la revue illustrée *Kunst und Dekoration* (Weimar, Alex. Koch) reproduit, commentées par un texte de M. Octave Maus, les œuvres de M<sup>lles</sup> E. Laermans, M. Wage-mans, V. Rousseau, G. Devreese, Ph. Wolfers et de M<sup>me</sup> H. De Rudder exposées au Salon triennal.

La *Mutualité artistique* s'est réunie en assemblée générale au Cercle artistique et littéraire.

Cette association se compose actuellement de cent vingt membres effectifs, possédant tous une inscription à la Caisse de retraite. Outre les avantages accordés aux affiliés par les pouvoirs publics, la Mutualité artistique a réussi, pendant ses quatre années d'existence, à réaliser de très beaux bénéfices qui lui ont permis d'accorder à chacun de ses membres une subvention représentant 136 p. c. du montant des cotisations payées respectivement par chacun d'eux.

Ces subventions ainsi que le montant intégral des cotisations ont été versés à la Caisse de retraite au compte individuel de chaque intéressé, pour concourir à l'acquisition d'une pension à un âge déterminé.

Il y a lieu de se féliciter d'un tel résultat et d'engager vivement tous les artistes belges à réclamer leur inscription comme membres effectifs de la *Mutualité artistique*. Les demandes d'adhésion sont reçues au Secrétariat, 17, rue du Midi, à Bruxelles.

*Forma*, tel est le titre d'une très artistique revue illustrée publiée sous la direction de M. M. Utrillo à Barcelone, où décidément sonne le réveil.

« En présentant la *Forme*, telle que la comprennent les Espagnols, à leurs compatriotes et aux étrangers, nous laissons le *fonds*, la *cause* et le *jugement* à d'autres publications conçues avec d'autres idées et des éléments différents des nôtres », dit l'avant-propos du premier fascicule. « Nous aurons le courage de notre opinion, mais nous la donnerons comme telle; la mission d'un intermédiaire d'art, que ce soit un *amateur*, un *critique* ou un *connaisseur*, n'est pas de briser des échinés mais bien de tendre des mains affectueuses et hausser des cœurs vaillants vers la vision de beauté de tout un peuple (1). »

(1) Direction : 96, plaza de Gracia, Barcelone. Abonnement annuel : 20 francs. A Paris, chez Ed. Sagot, 39bis, rue de Châteaudun.

Les « Maisons de Beethoven ».

La dernière maison qu'habita Beethoven, et où il mourut, il y a près de quatre-vingts ans, à Vienne, sera bientôt démolie.

La dernière maison de Beethoven était — malheureusement pour ses admirateurs — dans la nouvelle Vienne, que l'on transforme incessamment. Si elle avait été située dans la partie vieille de Vienne, là où les ruelles tortueuses et les bâtisses pittoresques subsisteront encore des siècles, peut-être eût-on pu la conserver.

Cette dernière demeure n'est pas, d'ailleurs, la véritable « maison » de Beethoven, celle où sont conservés les « souvenirs » du maître, car Beethoven a sa maison à Bonn. Celle-ci, où il naquit et que ses admirateurs ont transformée en Musée, ne disparaîtra pas. Elle est devenue la propriété de la Société Beethoven.

Vient de paraître chez MM. SCHOTT, frères, Bruxelles.

LEIPZIG : OTTO JUNNÉ.

CINQ MÉLODIES, par GEORGES LAUWERYNS.

1. — *L'Aveu permis* (soprano). Texte de M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE
2. — *Quand ton sourire* (mezzo). A. SILVESTRE.
3. — *Le Mal d'aimer* (mezzo ou baryton). \*\*\*.
4. — *L'Aveu* (mezzo). VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.
5. — *Éblouissement* (mezzo ou baryton). VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Prix : Fr. 1-50 net chacune.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

CHATEAU DE ROTH

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN** & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

### RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

### AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

## ANDRÉ MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES  
Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique  
INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON  
LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

### E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.  
Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

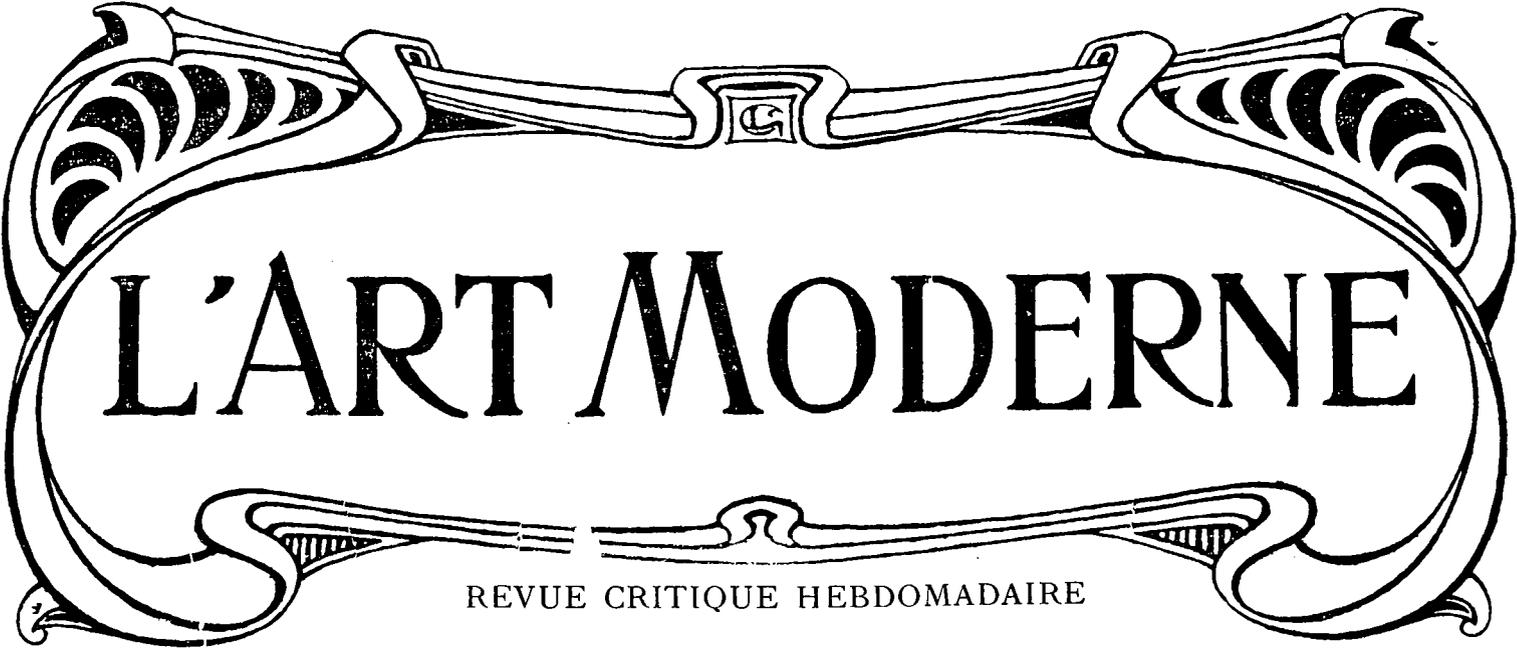
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

### L'Encre à écrire indélébile

## BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE À TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Xavier Mellery. — Une Conférence d'Eugène Carrière. *L'Homme visionnaire de la réalité* (MARCEL HÉBERT). — Chronique musicale (O. M.) — Le Salon de la Libre Esthétique. — Impressionnisme. — Néo-Impressionnisme (OCTAVE MAUS). — Notes de musique. *Concert de M<sup>lle</sup> Aurora Molander. Concert du Cercle symphonique Crescendo. Recital de violon de M. Edouard Lambert* (Ch. V.) — Nouveaux Concerts d'Anvers (V.) — La Musique à Gand. *Quatrième Concert d'hiver. « Christus » au Conservatoire* (F. V. E.). — La Musique à Liège (J. F.). — Correspondance (M.-A. MARCOTTE). — Nécrologie. *André Hennebicq*. — Petite Chronique.

## L'Esthétique de Jules Laforgue<sup>(1)</sup>

### II

« L'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère mal-faisant. » C'est la seconde règle critique de Taine. Elle paraît à Laforgue aussi inacceptable que la première. Le contraire n'en serait-il pas plus vrai ? — « La mort en

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

elle-même, sans espoir ni contrastes philosophiques, est-elle au plus bas degré d'art ? » Laforgue notait cette objection longtemps avant que Van Lerberghe eût composé les *Flaireurs* et Maeterlinck *l'Intruse*. Ces œuvres si angoissantes, qui nous rendent la mort quasi présente et nous en font sentir l'horreur, ont, sans conteste, de la grandeur et de la beauté. Pour n'exprimer aucun caractère bienfaisant, seront-elles ravalées au plus bas de l'échelle ? Combien de poèmes peuvent être égalés à ces *curiosités déplacées*, où Laforgue crie son effroi d'être anéanti par la mort avant que de savoir ?

Mourir ! n'être plus rien ! Rentrer dans le silence !  
Avoir jugé les cieux et s'en aller sans bruit !  
Pour jamais ! sans savoir ! Tout est donc en démence !  
Mais qui donc a tiré l'univers de la nuit ?

Et cette rêverie encore, qui fait passer en nous une inéluctable épouvante :

Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.  
Et je me figure être au fond du cimetière,  
Et me mets à la place en entrant dans leur bière  
De ceux qui vont passer là leur première nuit.

A quel rang Taine mettrait-il ces poèmes ?

Il ne s'agit pas d'être moral, mais intéressant. — « Néron, être *antisocial*, vibrion, microbe monstrueux, avait raison de dire : *Bualis artifex pereo !* » (Laforgue pourrait citer l'exemple de Renan, qui, après Racine, s'est complu à peindre Néron, en insistant sur son cabotinage cruel.) ... « Les coulisses de l'Opéra sont

plus artistes que tous les phalanstères rêvés par Fourier. *La morale n'a rien à voir avec l'art pur*, pas plus qu'avec l'amour pur »

Aussi l'artiste est-il curieux des civilisations décadentes. L'homme y est moins typique, plus individuel. La proportion des *caractères* y est plus grande. — « Pour moi, humain, créature incomplète et éphémère, un impassible ravagé comme Leconte de Lisle, un corrompu nostalgique se débattant dans le fini, est plus intéressant — est plus mon frère — que Tiberge et tous les Desgenais. Musset lui-même, dont Laforgue rappelle ici un personnage avec ennui, disait à Manon Lescaut :

Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie.

Lorsque Taine présente la décadence de l'art dans les Pays-Bas comme « ... dernière preuve de la dépendance qui attache l'originalité individuelle à la vie sociale et proportionne les facultés inventives de l'artiste aux énergies actives de la nation, » Laforgue lui objecte adroitement cette remarque faite par Bourget à propos de Baudelaire : « Si les citoyens d'une décadence sont inférieurs comme ouvriers de la grandeur d'un pays, ne sont-ils pas très supérieurs comme artistes de l'intérieur de l'âme ? S'ils sont malhabiles à l'action privée ou publique, n'est-ce point qu'ils sont trop habiles à la pensée solitaire ? » Bourget lui-même (le dernier Bourget, celui de l'*Étape*) et Barrès, à leur suite les *nationalistes*, se répandent en regrets sur nos énergies brisées, à peu près dans le même temps que Maeterlinck observe un *réveil de l'âme*.

Taine alléguera-t-il les héros ? Laforgue conteste que la pauvre humanité ait jamais produit un *héros pur*. « Ceux qu'on nous cite dans l'antiquité sont des créatures comme nous, cristallisées en légendes, — ni Bouddha, ni Socrate, ni Marc Aurèle, — je voudrais bien connaître leur vie quotidienne. » Montré au vrai, même avec ses tares, le « héros » serait intéressant, parce qu'il ne serait pas banal. Mais il ne serait plus aussi « bienfaisant », ce qui, d'ailleurs, n'importe. « *Il s'agit de n'être pas médiocre. Il faut être un nouveau.* Oui, le degré de bienfaisance est un critérium en morale, non en art, l'artiste étant un solitaire, un hypertrophié, de Shakespeare à Michel-Ange. »

Laforgue est donc loin de l'idéal proposé par Taine : l'équilibre, la santé, au physique comme au moral. Toujours le nu sculptural, l'athlète grec, la *Doryphore* de Polyclète ou l'*Apoxyomène* de Lysippe. « En résumé, dit Taine, le beau, c'est la santé ! » Le disciple de Hartmann l'arrête : « Où prenez-vous la santé ? Apprenez que l'inconscient ne connaît pas la maladie. » A considérer l'énergie unique, constatée par le monde, la mort non plus ne se distingue point de la vie.

Aussi Laforgue n'est-il pas plus *intéressé* (de quoi il se préoccupe surtout) par une statue de Praxitèle que par « le moine en bois d'Alonzo Cano ou telle statue douloureuse du XI<sup>e</sup> siècle, ou telle monstrueusement hypertrophiée mosaïque byzantine de Saint-Marc, ou la Betsabé de Rembrandt, ou une danseuse déjetée par les jetés de Degas ». A cette prédilection pour ce que Taine considère comme la décadence, gardez-vous d'objecter que dans le corps sain paraît « le type naturel ». — « Où le prenez-vous, dirait Laforgue ? Vous êtes en train de voir que la créature va hardiment à être purement cérébrale, anti-naturelle, et que cela s'accommode parfaitement avec la concurrence vitale et la sélection naturelle. » D'ailleurs, cet idéal, à la rigueur applicable à la statuaire, ne tient pas assez compte de la peinture, définie par rapport à la fonction de son organe propre, l'œil : l'art de la couleur.

Comme s'il ne suffisait point d'assujettir l'art à la littérature, Taine l'asservit encore à la morale. Il lui retranche le droit à une vie propre, indépendante. Il nous fait reculer jusqu'aux *Salons* de Diderot et aux compositions édifiantes de Greuze. Il nous ramène à la sensibilité prédicante du XVIII<sup>e</sup> siècle.

De cette esthétique, il faut bien reconnaître que rien ne demeure debout. Laforgue admirait, sans doute, l'effort intellectuel dont elle témoigne. Il ne l'eût point si méthodiquement réfutée, s'il ne l'avait tenue pour considérable. Il en accepte le postulat, — d'où il partira lui-même : la philosophie de l'art doit être basée sur la science. Mais Taine a formulé des lois contestables, proposé un idéal étroit, parce qu'à son insu ou de propos délibéré il a fait intervenir dans la suite de son raisonnement des considérations littéraires et morales. En manière de conclusion, Laforgue a porté sur l'œuvre de son devancier un jugement définitif : « Après tous ces vivants tableaux d'époques et ces milieux et son esthétique historique, et son dilettantisme, M. Taine en revient au despotique idéal d'harmonie des spiritualistes, quoique par des chemins plus vivants et plus modernes, le tout coloré d'admiration pour « l'animal humain », avec tout le luxe des ressources d'érudition vivante et d'histoire naturelle, l'autorité de la lucidité, de la modestie et de l'éloquence simple et systématique et désintéressée, — dictatoriale ».

Et puis il reste une méthode : la même que Laforgue suivra, dans sa définition apologétique de l'*impressionnisme*.

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. XAVIER MELLERY

MON CHER MAUS,

J'avais espéré dans les réflexions que me suggère le travail, celui des autres et le mouvement de l'art moderne en général, trouver des réponses toutes faites à ton questionnaire, mais je m'aperçois que pour bien me faire comprendre je dois attendre et mieux les coordonner ; elles deviendraient d'ailleurs trop longues et j'arriverais trop tard à ton referendum.

En attendant, je puis te dire toute ma sympathie pour l'Impressionnisme tel qu'il est convenu de le comprendre ici. Ce mouvement, rebelle aux traditions les plus belles et les plus superbes du passé, deviendra un des organes les plus essentiels avec lesquels s'édifiera le monument glorieux de notre Art moderne. Je dis organe, car d'autres organes compléteront la vie de ce grand corps que nous devons avoir à cœur de produire, et sans lequel l'Art peut être regardé comme un luxe coûteux et inutile.

Je ne chercherai point à vouloir m'expliquer aux profanes, mais je tenterai un jour de développer ma pensée à ceux qui osent avoir confiance, ou simplement à ceux qui espèrent ; en tous cas, que ceux qui ont une foi, qui en souffrent par dévouement pour l'Art et par souci de son avenir n'écotent qu'elle et poursuivent leur route en paix et avec confiance.

Car ce n'est que lorsque l'on a quelque chose à dire qu'il faut parler, en cherchant la langue qu'il faut pour s'exprimer ; cette langue sera la nôtre et la seule avec laquelle nous nous ferons comprendre et avec laquelle seule la postérité nous reconnaîtra.

La discorde et l'anarchie, dit-on, divisent nos pensées et nos cœurs ; rien de plus naturel aux yeux des profanes.

Quant à moi, mes chers confrères, les chercheurs et les fidèles, j'ai la confiance absolue que cette apparence d'anarchie qui caractérise notre époque cache un des problèmes les plus beaux que l'histoire de l'art ait eu à enregistrer, et si les tendances paraissent si dissemblantes, c'est que ce vaste problème est abordé par les pôles les plus opposés pour mieux en faire valoir toute l'étendue et les ressources. Forcément ces différentes routes convergeront entre elles pour se réunir un jour en un même point qui nous révélera notre foi, cette foi moderne sans laquelle les différentes vocations ne pourront jamais s'exprimer tout entières dans la pleine liberté de leur originalité, et réaliser ainsi dans une belle harmonie le but collectif et social de l'Art.

Comme cela s'est présenté d'ailleurs à toutes les grandes époques d'art, nous serons les fondateurs de l'art qui régira notre ère. Courage à ceux qui ont si bien emboîté le pas ; le pas se fera de plus en plus grand et nous arriverons inévitablement au but.

L'inépuisée et inépuisable nature, toujours jeune, ne se livre jamais en vain à ceux qui savent l'aimer ; nous aurons un art dont nous serons les pères, car nous aurons épousé la nature et non les chefs-d'œuvre du passé, dont nous aurons voulu contempler la splendeur comme on contemple les astres du firmament

(1) Voir nos trois derniers numéros.

ment sans pouvoir s'en approcher pour en fouiller la composition et le mystère et en arracher les secrets.

En somme, soyons persuadés qu'en art les plus belles choses sont celles qui n'ont pas encore été dites.

A toi.

X. MELLERY

## Une conférence d'Eugène Carrière.

L'Homme visionnaire de la réalité.

Il existe à Paris une société d'enseignement populaire qui porte le nom caractéristique d'*Ecole de la rue* (1). Par les rues des villes et les chemins des campagnes, on va, et les occasions de s'instruire surgissent à chaque pas. Ce sont les spectacles de la nature, les monuments, les musées, les usines, etc. Un plus favorisé du sort porte la parole, apprend aux autres ce qu'il sait, les habitue à voir, à sentir, à prendre conscience réfléchie de leurs impressions.

Le peintre Eugène Carrière, il y a quelques mois, emmenait au *Museum d'histoire naturelle* toute une bande de jeunes gens et d'ouvriers. Il les conduisait dans ces immenses salles, merveilleusement organisées, où sont réunis les fossiles et les squelettes d'animaux d'espèces actuelles. Et cet admirable artiste, si fervent, si passionné de toutes les manifestations de la vie, si sensible à ce qu'en expriment les formes, les saillies, les pleins et les vides, le modelé du corps vivant, leur montrait comment la Vie a su pétrir, sculpter la matière, faisant tout ensemble de l'Utile et du Beau, œuvre logique et œuvre esthétique :

« Chaque membre a le caractère de l'ensemble, ramassé ou allongé selon l'animal. Toutes ces formes immobiles révèlent la souplesse du mouvement qui fut. — Chaque os reprend la forme de l'os qui le précède et la transmet à celui qui le suit. Comme une conduite de la vie, un sillon unique se perpétue et marque chaque partie de sa trace. — L'esprit qui poursuit cette logique toute matérielle est frappé de l'expression de vitalité qui s'en dégage, et rapidement le squelette donne l'illusion de la vie et du mouvement disparus.

« L'architecture et la sculpture y trouvent leurs lois démontrées : L'architecture, par l'ordonnance naturelle des lignes générales, leur adaptation aux fonctions essentielles de l'être, leurs correspondances visibles ; la sculpture, par la sensible nécessité des saillies et des creux.

« Ces architectures, ces sculptures naturelles, dont chaque élément a sa raison, tous se commandant mutuellement, donnent à l'esprit satisfaction complète par leur rigoureuse harmonie. » (P. 8.)

C'est ce que démontre Carrière en analysant les squelettes du rhinocéros, du cerf, des serpents, des poissons, de la baleine, de l'homme... « Nulle imagination ne peut inventer, » conclut-il, « des choses si extraordinaires. » L'esprit n'a rien à y ajouter, il n'a qu'à voir, à contempler cette Réalité que l'habitude et le préjugé nous font si inconnue et qui, même dans ses expressions

(1) Siège social : 28, rue Serpente. La conférence de Carrière, *L'Homme visionnaire de la réalité*, a paru chez Rousseau, 14, rue Soufflot, Paris.

en apparence les plus simples ou les plus arides, pourrait nous être une source inépuisable d'émotions et d'admiration. « L'art, a très bien dit un moraliste contemporain (1), est une vision émue de la Nature, sans intention de la changer, ni de la juger dans sa valeur d'utilité, sans intention aucune, sinon d'en jouir et de l'exprimer; c'est une rencontre passionnée de la Nature avec une nature qui l'aime. »

Nous attendons avec impatience la publication d'une autre conférence de Carrière : *L'Art antique* (Louvre; British Museum), qui nous apprendra, elle aussi, à mépriser les « formes de mensonge » et à devenir, comme les vieux Egyptiens et les Grecs de la belle époque, des *visionnaires du réel*.

MARCEL HÉBERT

## CHRONIQUE MUSICALE

La semaine dernière fut marquée par un événement musical considérable : l'exécution intégrale, au Cercle artistique, en cinq soirées consécutives, des quatuors de Beethoven par le Quatuor Joachim. Celui-ci n'avait risqué qu'une seule fois, à Bonn, pareille partie. Elle fait honneur à la fois au Cercle artistique qui en prit l'initiative et aux merveilleux interprètes qui accomplirent cette lourde mission sans une défaillance. Elle atteste les progrès de l'éducation musicale du public. Il n'eût guère été possible, il y a quelques années, de mener à bien, si ce n'est pour un petit nombre d'initiés, semblable entreprise. Une réelle ferveur d'art rassembla cette fois un auditoire compact dont l'enthousiasme égala la scrupuleuse attention. Et la pureté de la musique, servie par le style noble, la correction classique, l'homogénéité parfaite du célèbre Quatuor, éleva les âmes en ces soirées inoubliables.

La belle soirée consacrée par M. Crickboom à Beethoven a été le complément de ce grandiose Festival.

Avec le concours de M. Edouard Risler, l'interprète le plus parfait qui existe des œuvres de Beethoven, M. Crickboom fit entendre le Trio en *si bemol* (M<sup>lle</sup> Ruegger remplaçant M. Jacob empêché), les deux romances et la *Sonate à Kreutzer*, l'un des sommets de l'œuvre de Beethoven. Ce fut admirable de style, de rythme et de sentiment, et l'on n'eût pu souhaiter accord plus délicieux, fusion plus complète de sonorité et d'expression.

La Sonate op. 111 donna en outre à M. Risler l'occasion d'affirmer, en même temps qu'une technique impeccable, la compréhension musicale la plus haute et la plus noble.

Nous avons entendu, quelques jours avant, trois sonates modernes jouées avec un merveilleux entrain et une rare autorité à la salle Erard par MM. Chaumont et Bosquet, dont la jeune maîtrise marque sans cesse de nouvelles victoires. Franck, Lekeu, Jongen firent les frais d'un programme superbe, exécuté dans un sentiment artistique absolument remarquable, qui classe hors pair les deux virtuoses.

(1) JEAN DELVOLVÉ, *Raisons de vivre* (Paris, Floury, 1903), p. 207. Ouvrage d'une psychologie profonde, qui nous fait aimer la vie réelle, les devoirs réels. — Frontispices et fleurons de Lisbeth Delvolvé-Carrière (une des filles du grand artiste), qui sait rendre d'une manière si délicate la vie et l'individualité de la fleur.

La Sonate inédite de Jongen, qui avait été interprétée pour la première fois au début de la saison, a été mieux appréciée encore et plus applaudie qu'à cette première audition. C'est une œuvre de grande allure, d'une polyphonie serrée et néanmoins très claire. Elle se compose de trois mouvements : *Animé, lent, assez vite*, parfaitement équilibrés, dans lesquels l'idée mélodique, toujours distinguée, est développée avec autant de sûreté que de goût. Elle prend rang, dans le répertoire moderne, à côté des modèles du genre. Ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire ce que nous lûmes, ces jours-ci, non sans quelque surprise, dans un journal quotidien à propos d'un autre concert :

« M. X... faisait entendre une sonate de sa composition pour violon et piano. *Ce genre a paru fort démodé et nous croyons que M. X... pourrait mieux employer son réel talent de compositeur.* »

Et dire que M. Vincent d'Indy sacrifie, lui aussi, à ce « genre démodé » ! C'est, en effet, une sonate pour piano et violon qui succédera prochainement à la symphonie que vient de révéler à Paris M. Camille Chevillard...

O. M.

## Le Salon de la Libre Esthétique.

Quelques appréciations de la presse (1) :

DURENDAL (Mars) :

« La collection chronologique d'œuvres des maîtres impressionnistes — augmentée d'une série de notations des plus intriguants des peintres luministes d'aujourd'hui — constitue une manifestation d'art de haute portée, de très exceptionnel intérêt. Je crois que la réalisation de ce plan est neuve et que même à Paris jamais on ne tenta semblable groupement... Le choix judicieux de toiles réunies par M. Octave Maus est d'une souveraine éloquence. »

LA MÉTROPOLE (21 mars) :

« C'est ce caractère d'exposition historique qui donne à ce Salon une importance très réelle, d'autant plus qu'il est le premier à réunir un nombre aussi considérable d'œuvres de haute valeur, résumant nettement les phases successives des tendances nouvelles. »

L'ÉVENTAIL (20 mars) :

« Cette manifestation vient bien à son heure, devant un public préparé à la comprendre. Il convenait aussi d'avoir le courage de rendre cet hommage désintéressé et généreux à ceux qui ont combattu jusqu'à la victoire. Son influence éducatrice aura une répercussion profonde. »

L'IDÉE LIBRE (mars) :

« Nous étions peut-être — les jeunes surtout — ignorants de l'histoire anecdotique et minutieuse du mouvement; mais, après tout, il importait fort peu puisque nous pouvions bénéficier, largement, de ses bienfaits résultats. A cette heure notre éducation est faite. Le Salon organisé par M. Octave Maus vient préciser nos idées. Soyons-en reconnaissants à M. Maus; il professe excellemment l'esthétique en action. »

(1) Suite. Voir nos numéros des 6 et 20 mars derniers.

LA GAZETTE DE FRANCFORT (21 mars) :

« L'Exposition de la *Libre Esthétique* donne aux visiteurs l'occasion — qui ne se représentera pas aisément — d'étudier l'ensemble du mouvement révolutionnaire des peintres épris de lumière depuis son début jusqu'à ses aboutissements, et ce dans ses beautés et dans ses erreurs. »

LA CHRONIQUE DES ARTS ET DE LA CURIOSITÉ (26 mars) :

« Les salles spéciales organisées jadis courageusement par M. Roger Marx à la Centennale de 1900 établissent incontestablement une date dans l'histoire impressionniste. C'est le même plan (en y adjoignant le corollaire de la jeune peinture) qui fut repris à Bruxelles. Nous dirons que le même enseignement s'en dégage à nouveau fortifié. Après tant de luttes et d'après contradictions, l'Impressionnisme de plus en plus prend possession de la place logique et légitime qui lui revient; après le romantisme, le paysagisme de 1830 et le réalisme, il apparaît le mouvement d'art important de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. »

LE MERCURE DE FRANCE (correspondance de M. Georges Fekhou, avril) :

« A la Libre Esthétique sont exposées deux cents œuvres des maîtres de l'Impressionnisme, les anciens et les nouveaux. Je doute qu'on eût déjà rassemblé, même chez vous, une sélection aussi importante de vos radieux et vibrants modernes. En effet, presque toutes les toiles exposées appartiennent à des collections particulières et il a fallu la réputation et la sympathie dont M. Octave Maus jouit en France dans vos milieux artistiques pour obtenir des heureux propriétaires qu'ils se privassent pour quelques semaines de leurs chefs-d'œuvre représentant aujourd'hui des trésors d'une valeur inestimable. Ce Salon comporte donc toute la revue, l'histoire en action de l'Impressionnisme. Il dépasse même par le nombre l'apport de l'Art impressionniste à la Centennale de 1900. Excellente aubaine pour nos peintres et nos amateurs. Ils en apprendront plus en deux ou trois visites à la *Libre Esthétique* qu'à lire les essais et traités de critiques et même de poètes sur les peintres de ce mouvement. »

## Impressionnisme. Néo-Impressionnisme.

M. Octave Maus a adressé au chroniqueur artistique de la *Flandre libérale* la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Bien que je ne songe pas à discuter vos appréciations sur les Peintres impressionnistes dont le groupement historique composa cette année le Salon de la *Libre Esthétique*, permettez-moi de réfuter en deux mots une erreur de fait :

« Après Edouard Manet, Claude Monet, Renoir, Degas et leur groupe, dites-vous, il est absolument arbitraire de placer Signac, Cross, Luce et Van Rysselberghe, et seule une fiction dont la firme Durand-Ruel est responsable justifie cette filiation déconcertante. Ce Salon se constitue de deux tronçons disparates, et l'étiquette de néo-impressionnistes accolée aux plus récents des exposants ne peut remédier à cela. »

Vous paraissez ignorer, mon cher ami, que M. Durand-Ruel n'a jamais, à aucune époque, acheté ou vendu un Signac, un Cross, un Luce, un Van Rysselberghe (pas plus qu'un Seurat, un Angrand ou un Dubois-Pillet).

La filiation de ces peintres avec les initiateurs de l'Impressionnisme n'a nullement été imaginée par des marchands. Seurat et ses amis ont trouvé dans les œuvres de Claude Monet le principe de la division du ton (déjà pressenti par Delacroix) qu'ils ont appliqué d'une manière plus rigoureuse et scientifiquement développé. Ce sont eux qui ont revendiqué, avec raison, cette indiscutable paternité. Un intéressant opuscule de Paul Signac intitulé d'*Eugène Delacroix au Néo-Impressionnisme* (Paris, éd. de la *Revue blanche*, 1899) montre clairement les liens étroits qui rattachent au groupe initial apparu chez Nadar en 1874 celui qui, dix ans plus tard, a marqué dans la conquête de la lumière une étape nouvelle.

Et si, outre cette démonstration théorique, vous voulez un exemple typique, rappelez vous les phases par lesquelles passa le doyen des Impressionnistes, Camille Pissarro. J'ai, à dessein, réuni au Salon de la *Libre Esthétique* des toiles qui caractérisent les évolutions successives de son talent.

Influencé autrefois par Corot, Camille Pissarro éclairait sa palette au contact de Claude Monet. La *Jeune fille à la baguette* (1881), la *Ferme d'Eragny* (1884), exposées l'une et l'autre à la Centennale de 1900 et que vous venez de revoir à la *Libre Esthétique*, sont, à cet égard, significatives, de même que les *Peupliers* (1882). Séduit par l'éclat lumineux qu'obtenaient, au moyen d'une technique plus stricte, Seurat et ses amis, Pissarro divisa le ton à leur exemple, ainsi que l'attestent le *Paysage à Osny* (1887) et la *Femme au fichu vert* (1893). Mais trouvant sans doute qu'à son âge il n'était pas facile de renouveler son métier, il revint dans la suite à ses procédés habituels. Le *Carrousel* (1900) et le *Pont-Neuf* (1904) montrent, par l'intensité de lumière qu'ils dégagent, l'influence heureuse qu'avaient exercée sur son art, à la fin de sa vie, ses relations amicales avec les plus jeunes membres de la famille des Impressionnistes. (Ainsi en est-il des idées, qui, pour demeurer généreuses et larges, exigent un commerce constant des hommes avec leurs cadets.)

S'il y a deux testaments, l'Ancien et le Nouveau, — comme dit une chanson célèbre dans les ateliers, — il y eut aussi, dans l'Impressionnisme, deux phases successives auxquelles les toiles de Pissarro servirent de transition.

Ecarter l'une d'elles du Salon destiné à résumer chronologiquement ce grand mouvement eût été illogique. Les deux « tronçons disparates » dont vous critiquez la juxtaposition ne sont autres, mon cher ami, que deux chapitres de l'histoire de la Peinture moderne. Ils s'expliquent et se complètent l'un par l'autre.

Les deux dernières générations se trouvèrent d'ailleurs réunies à la huitième et dernière exposition particulière du groupe (15 mai-15 juin 1886), où l'on put voir *Un dimanche à la Grande-Jatte*, de tapageuse mémoire, et d'autres œuvres de Seurat, ainsi que des toiles de Signac, parmi les tableaux de Degas, Berthe Morisot, Gauguin, Guillaumin, Mary Cassatt, Pissarro, etc.

Gustave Geffroy a dit : « Continuer n'est pas imiter. » Ceci explique qu'à première vue on puisse ne pas voir dans les Néo-Impressionnistes les successeurs de Claude Monet. L'hérédité n'en est pas moins directe. Elle vous apparaîtra un jour, j'en ai la conviction, avec tant d'évidence que vous ne trouverez plus, comme aujourd'hui « que de M. Signac, de MM. Cross et Luce il semble que l'aberration soit irrémédiable, sincère et digne de considération ».

Ces choses-là furent dites autrefois de Monet, de Renoir et de Manet. Elles le furent jadis de Corot, de Millet, et aussi de Delacroix... Mais les tableaux sont charitables, comme l'a spirituellement fait remarquer notre ami Claus. Et les musées sont là pour l'attester.

Recevez, mon cher ami, l'expression cordiale de mes sentiments dévoués.

OCTAVE MAUS

La *Flandre libérale*, qui publie cette lettre dans son numéro d'avant-hier, riposte : « En revendiquant cette paternité, les pointillistes sont habiles, mais beaucoup d'excellents critiques et sérieux artistes se refusent à apercevoir le lien auquel ils tiennent tant. »

Il est permis de se demander en quoi les Néo-Impressionnistes se montrèrent « habiles » lorsqu'ils se rattachèrent au groupe d'artistes le plus combattu, le plus maltraité par les jurys, le plus raillé par la critique et le public...

Au surplus, ce furent Monet et ses amis qui affirmèrent le lien en invitant Seurat et Signac à prendre part à l'Exposition, strictement limitée à l'Impressionnisme, qu'ils ouvrirent le 15 mai 1886 rue Le Peletier.

## NOTES DE MUSIQUE

### Concert de M<sup>lle</sup> Aurora Molander.

M<sup>lle</sup> Molander est certes l'une des élèves de M. Arthur De Greef qui fait le plus d'honneur à son maître. Extrêmement simple et modeste, la physionomie toute illuminée par le bonheur de jouer de belles œuvres, elle est en outre une interprète d'élite, dont le jeu sobre et plein de sentiment juste n'a pas ce défaut, si fréquent chez les femmes pianistes, des contrastes exagérés qui voilent mal la sécheresse de cœur et l'incompréhension.

Il nous semble que ce qu'elle a le mieux joué, ce sont les deux *Prélude et Fugue* de J.-S. Bach (surtout le premier prélude et la seconde fugue), et la ballade en *la bémol* de Chopin; donner une interprétation parfaite d'œuvres si différentes est assurément l'indice d'une vraie nature d'artiste. C'est aussi être très artiste que de pouvoir rendre intéressants les *Jeux d'eau de la villa d'Este*, de Liszt, dont le caractère « renaissance décadente » est si délicat à rendre.

M. De Greef prêtait son concours au concert donné par son élève. A deux, ils ont joué de façon irréprochable un joli petit *Concerto* de Chr.-Fr. Bach transcrit pour deux pianos, et les ingénieuses *Variations* de Saint-Saëns sur le trio du Menuet de la Sonate (op. 31) n° 3 de Beethoven.

### Concert du Cercle symphonique Crescendo.

Le Cercle Crescendo est obscur et modeste, mais il est vaillant et consciencieux, et ce qu'il réalise depuis quelques années semble démontrer que la dénomination de « Crescendo » n'est pas vaine. Nous nous rappelons l'avoir entendu, il y a quelques années, dans des exécutions d'orchestre qui étaient bien maigres et qui laissaient à désirer. Au concert de mardi, nous avons pu constater de grands progrès : M. Léon Poliet dirige avec fermeté; ses musiciens le suivent avec la plus grande attention; et, sauf quelques lourdeurs provenant surtout de ce que les instrumentistes n'ont pas la virtuosité qu'ont ceux de nos orchestres professionnels, on peut dire que ces quelques amateurs, épris de ce qu'ils font, réalisent des exécutions musicales qui sont véritablement agréables à entendre : la marche funèbre du *Saint-François* de Tinel a été rendue par eux avec l'ampleur qu'elle exige, tandis qu'ils ont mis dans le bruyant, mais solide et richement coloré *Cortège nuptial* de M. Goossens, le brio qu'il fallait.

Prétaient leur concours à ce concert : M<sup>lle</sup> Carlhant, qui fait de sérieux progrès (M. Lauweryns accompagnait les mélodies qu'elle chantait), M<sup>lle</sup> Cholet, une frêle petite violoniste faisant vibrer son instrument avec la plus délicate sensibilité, et M. Jhek, dont le violoncelle a rendu avec intensité les langueurs du *Kol Nidrei* de Max Bruch.

### Récital de violon de M. Édouard Lambert.

M. Lambert a une beauté et une puissance de son que l'on peut comparer à celle des grands artistes du violon : Son récital de vendredi en fut la démonstration éclatante : c'est avec une sorte d'ivresse du son et aussi du rythme qu'il a joué l'amusante *Fantaisie de concert* de Rimsky-Korsakow et l'extraordinaire *Danse hongroise* n° 5 de Brahms. C'était émouvant de voir cet emballé-

ment dans lequel M. Lambert entraînait d'ailleurs son excellent partenaire au piano, M. Lauweryns.

Mais cette séance n'a pas permis à M. Lambert de montrer qu'il est plus qu'un technicien habile et fervent du beau son et des rythmes caractéristiques. La Sonate très fouillée de Sjögren et l'*Humoristique* de M. Lauweryns (celle-ci pleine de très habiles francismes) ont certes donné la mesure de ce qu'il peut faire. Mais on eût pu souhaiter que le programme renfermât une œuvre véritable. M. Lambert eût certainement alors remporté un succès moins acclamatoire, mais plus précieux, que celui qui l'a accueilli.

M<sup>lle</sup> Andrine Savelli prêtait son concours à cette séance : jolie voix, bien menée, diction encore un peu « élève », surtout dans l'air exquis de la *Création*. Mais pourquoi a-t-elle donc chanté cette horrible romance, d'un exotisme artificiel exaspérant, de la *Perte du Brésil* de Félicien David, et ce fadasse *Zauberlied* de Helmund?

CH. V.

ERRATUM. — Dans notre numéro de dimanche passé, nous avons imprimé à propos du quatrième concert Barat, page 101, ligne 24 : Les exécutions furent *mi-consciencieuses*... C'est très *consciencieuses* qu'il faut lire.

## Nouveaux Concerts d'Anvers.

Le quatrième concert organisé en dehors de l'abonnement par la *Société des Nouveaux Concerts* était consacré à l'exécution de la Symphonie inachevée de Schubert et du premier acte de la *Valkyrie* avec Van Dyck, M<sup>me</sup> Fleischer-Edel et M. Fontaine. L'orchestre, dirigé avec netteté par M. Louis Mortelmans, le jeune directeur de la nouvelle société, a fait merveille. M<sup>me</sup> Fleischer-Edel, qui est en ce moment attachée au théâtre de Hambourg, a interprété le rôle de Sieglinde en artiste consommée; sa voix est fort belle. Van Dyck a mis au service du rôle de Siegmund ses qualités habituelles et toujours remarquables de déclamation lyrique accomplie; il était très en voix et le public a ovationné les interprètes et l'orchestre.

Le prochain concert aura lieu en avril sous la direction de Hans Richter. On exécutera la Neuvième Symphonie avec un quatuor de choix; il y aura une répétition générale publique.

\* \*

Le mouvement musical anversoïse se ressent très avantageusement de la bonne influence des *Nouveaux Concerts*. Partout on s'efforce d'apporter plus de soins et une préparation meilleure aux exécutions; le laisser-aller qui a été longtemps de mode commence à disparaître. Si cette bonne influence se maintient, Anvers ne tardera pas à devenir un milieu musical de premier ordre. Songez donc qu'à côté des *Nouveaux Concerts* vient de se constituer une association consacrée à la musique religieuse et en outre un choral mixte qui nous a fait entendre du Palestrina, du Roland de Lassus, du Praetorius, etc.; qu'au théâtre Lyrique flamand on a exécuté, dans des conditions un peu médiocres, il est vrai, mais avec une belle vaillance, les *Maîtres-Chanteurs* et une nouvelle pièce en quatre actes, vraiment remarquable, de Paul Gilson et de Pol De Mont, *Prinses Zonneschijn*; un acte nouveau de Blockx, *De Kapel*; un drame musical en un acte de Schrey et Monet, *Arendsnest*, œuvre un peu hoursoufflée, mais qui n'est point sans qualités. Trois œuvres originales en un an, et une première comme les *Maîtres*, ce n'est point banal! Ajoutons que sous l'impulsion d'un chef d'orchestre de talent, M. Ruhlman, le théâtre Royal vient de jouer *Orphée* et *Louise* dans des conditions honorables; c'est beaucoup pour une maison dont les traditions et le public sont déplorables au point de vue de l'art! Je fais des vœux pour que la Monnaie monte, l'an prochain, la très belle œuvre de Gilson.

V.

## LA MUSIQUE A GAND

### Quatrième Concert d'hiver.

Cette soirée a bien clôturé la série des concerts d'hiver. Il y avait quelque hardiesse de la part de M. Braby à porter au programme l'admirable prélude de *Fervaal*. Mais bien que le public gantois ne soit guère familiarisé avec la nouvelle école française, l'œuvre de Vincent d'Indy, interprétée d'une manière irréprochable, a été fort appréciée. Outre la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn, dont l'orchestre a délicieusement détaillé la grâce descriptive et la finesse mélancolique, le programme comprenait encore une reprise du prélude de *Tristan et Iseult* et ce curieux document que constitue l'*Huldigungsmarsch* de Wagner. Il faut blâmer de la part de l'orchestre une tendance fâcheuse à charger le rôle des cuivres dans la marche funèbre de la *Götterdämmerung*; il manquait à l'interprétation la grandeur poignante que cette page peut exprimer sans qu'il soit nécessaire de recourir à des « effets de bruit ».

La silhouette originale du pianiste Mark Hambourg ajoutait à cette soirée un intérêt tout spécial. Durant cette saison, nous avions entendu Pugno, De Greef et Saint-Saëns. Mark Hambourg leur oppose le contraste de sa fougue étourdissante servie par un jeu très sûr et des qualités de style au moins personnelles. Ceux qui se souviennent de Liszt et de Rubinstein disent que Mark Hambourg tient de ces maîtres. Dans le *Concerto en si bémol mineur* de Tchaikowsky, œuvre véhémement, d'allure assez inégale et heurtée, il a déployé une aveuglante virtuosité. Nous n'oserions dire qu'il ait donné à *Nocturne en sol majeur* de Chopin la note profonde et douloureuse que nous en attendions, mais nous sommes encore sous l'impression que nous laissa Raoul Pugno et c'est mal comprendre la personnalité d'un artiste que de le juger d'après un type dont les tendances sont foncièrement opposées.

### « Christus » au Conservatoire.

Le troisième concert du Conservatoire était presque exclusivement consacré à l'exécution de la symphonie mystique d'Adolphe Samuel. Cette œuvre colossale, dont M. Emile Mathieu nous donna le 26 mars une exécution soignée, se distingue par un déploiement extraordinaire de science musicale : On y sent la marque d'un métier et d'une technique remarquables; mais, il faut bien l'avouer, les riches sonorités et les recherches de rythmes rares dont cette œuvre foisonne ne parviennent pas à faire oublier le peu de profondeur de la pensée et, souvent, l'absence totale d'inspiration. La troisième partie (*La Mission du Christ*, etc.) et la quatrième (*Le Crucifiement*) peuvent être comptées parmi les meilleures pages de la symphonie : la musique y atteint un certain degré d'émotion et son réalisme n'est pas pour déplaire. Les chœurs sont d'une écriture puissante et compliquée, mais leurs développements sont trop longs; surtout dans la cinquième partie où ils ne peuvent se départir d'une certaine lourdeur qui fait tort à la partie d'orchestre.

F. V. E.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

Une excellente soirée aux Concerts publics et gratuits de musique de chambre (*publics et gratuits* : mais pourquoi faut-il donner lieu aux humbles auditeurs de compter avec dépit le nombre de places que se réservent, parmi les meilleures, les conseillers communaux, pour eux et leurs amis, ce à l'encontre du vœu du fondateur de l'institution ?) Le Quatuor Marie Soldat, de Vienne, aux quatre archets féminins. Programme : le semillant *fa majeur* de Haydn (le quatre-vingt-deuxième ou avant-dernier), l'énergique et passionné *ut mineur* de Brahms (le premier), le sombre et dramatique *fa mineur* de Beethoven (le onzième). Interprétation

fouillée, classique, et expressive, dans la manière de Joachim dont Marie Soldat est l'élève favorite. Aussi, quelle émotion, chez les deux mille auditeurs, dégagée par l'œuvre de Beethoven qui, exécutée par le célèbre Quatuor Marteau, les avait laissés froids l'an dernier ! Marie Soldat, armée du beau Guarnérius qui appartient à Bazzini, mène avec une maestria remarquable ses gracieuses partenaires, sensiblement moins fermes qu'elle, et arrive à réaliser une homogénéité parfaite.

Où le Quatuor viennois se sent le mieux chez soi, c'est dans le Brahms : il s'assimile entièrement le caractère de délicate intimité de cette musique auquel le tempérament latin semble quelque peu récalcitrer. Mais la musique de chambre dissoute dans les énormes espaces de la salle du Conservatoire, tout tapissés en l'occurrence d'épais vêtements de laine, voit ses effets singulièrement atténués. Dans ces conditions le Quatuor de Brahms ne pouvait apparaître l'œuvre de passion farouche et virile, à contrastes violents, qu'il est.

Le programme distribué au public pour l'instruire et le guider fourmillait de fautes de tout genre ; il indiquait notamment la composition ancienne du Quatuor, modifiée depuis six ans ! Un peu d'attention, s'il vous plaît, Messieurs de la Commission.

\*  
\*  
\*

Aux mêmes concerts gratuits, une dernière audition inoubliable : le Quatuor Joachim dans le *sol majeur* de Mozart (que les programmes persistent à appeler n° 1), *l'ut mineur* de Brahms et *l'ut majeur* de Beethoven. L'interprétation que la plus noble des musiques reçoit de cette association sans rivale d'artistes a été souvent caractérisée ici, notamment après chacun des Festivals de Bonn. Leur conception du style reste aussi opposée à l'étroit dogmatisme classique que la Vie l'est à la Mort. C'est toujours la même « mise en lumière » de la profonde Beauté musicale, la même union de quatre voix qui chantent, le même équilibre, la même fusion de sonorités exquis, avec le même effacement individuel, la même fervente simplicité ! Et chez l'auditeur c'est aussi le même charme indicible, la même impression radieuse de pureté idéale, de haute poésie, de communion artistique.

\*  
\*  
\*

Le Conservatoire nous a donné en « hommage à Berlioz » une belle exécution intégrale de *l'Enfance du Christ*, avec le concours de M<sup>me</sup> Paquot, du baryton Seguin, et du ténor Henner. De telles œuvres, si elles ne passionnent pas les foules d'aujourd'hui, dont l'esprit est peu biblique, attirent le respect par leur austérité et la constante noblesse du style, et elles exercent assurément une saine influence. — Au programme figurait aussi la *Fiancée du timbalier* de Saint-Saëns, dont les vers ont été très intelligemment dits par M<sup>me</sup> Paquot.

J. F.

## CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR MAUS,

Je sors de la *Libre Esthétique* et me permets de vous adresser mes plus sincères félicitations.

Je pense que tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'art vous remercieront comme moi de leur avoir procuré le plaisir si rare d'admirer les Claude Monet, les Sisley, les Renoir, les Degas...

J'ai entendu vaguement l'écho de reproches qu'en vous aurait adressés de n'avoir pas invité les artistes belges. Ce reproche me semble peu justifié, puisque nous avons toute l'année l'occasion de voir les œuvres belges dans les expositions particulières et aux triennales, et je me demande quel intérêt il y eût eu pour nous à revoir nos grands maîtres belges que nous avons si bien dans l'esprit et dans le cœur qu'il nous a été facile, en voyant

cette exposition, de nous rendre compte de la place éminente qu'ils y eussent occupée.

Veillez recevoir, cher Monsieur Maus, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

M.-A. MARCOTTE

## NÉCROLOGIE

### André Hennebicq.

En avril dernier, il y a tout juste un an, le peintre André Hennebicq faisait, au Cercle artistique, en une exposition rétrospective considérable, la confession générale de sa vie d'artiste. Qui se fût douté alors que par cette confession le peintre adressait à ses amis de définitifs adieux ?

Il est mort brusquement jeudi dernier, frappé d'une congestion pulmonaire, à l'âge de soixante-huit ans, emportant d'unanimes et sincères regrets.

Si l'on pouvait discuter son art, imparfaitement libéré d'influences académiques, la noblesse, la serviabilité et l'indépendance de son caractère étaient universellement appréciés.

Appelés pour la première fois, l'an passé, à organiser eux-mêmes le Salon triennal des Beaux-Arts, les artistes choisirent sans hésiter comme président M. André Hennebicq. C'est dire la confiance qu'inspiraient son impartialité et sa fermeté courtoise.

Auteur de compositions importantes dans lesquelles l'artiste a cherché à rafraîchir par une vision plus proche de la réalité contemporaine les clichés d'autrefois, M. Hennebicq était, avec MM. A. Cluysenaar, mort avant lui, et E. Wauters, le dernier refuge de la peinture d'histoire.

On lui doit une *Messaline insultée par le peuple* (Musée de Mons), les *Travailleurs de la campagne romaine* (Musée de Bruxelles), *Philippe-Auguste remettant aux magistrats de Tournai la Charte de 1187* (Hôtel de Ville de Tournai), un grand nombre de portraits, etc.

M. Hennebicq était membre de l'Académie royale de Belgique et du Corps Académique d'Anvers, officier de l'ordre de Léopold, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

## PETITE CHRONIQUE

Outre la *Promenade*, acquise par le Musée, deux autres tableaux de M. Van Rysselberghe ont été vendus au Salon de la *Libre Esthétique* : le *Torse de jeune femme* et le *Jet d'eau à Sans-Souci*. — ce dernier acheté par M. Von Tschudi, directeur des Musées impériaux de Berlin. M. H.-E. Cross a vendu également ses deux vues de Venise, *Rio San Trovaso* et *San Giorgio Maggiore*.

Les offres d'achat faites par des marchands de tableaux et portant notamment sur des œuvres de Manet, Degas, Berthe Morisot, Gauguin et Van Gogh ont dépassé 100,000 francs. Mais les tableaux exposés appartenaient, on le sait, presque tous à des amateurs, et aucun d'eux n'a consenti à s'en séparer.

La direction de la *Libre Esthétique* saisit cette occasion pour remercier les collectionneurs qui ont bien voulu seconder son initiative en lui confiant les toiles de leurs galeries, et en particulier MM. J.-E. Blanche, Eugène Blot, M<sup>lle</sup> A. Boch, MM. Alexandre Braun, Georges Charpentier, M<sup>me</sup> E. Chausson, MM. Chéramy, Denys-Cochin, M<sup>lle</sup> Diéterle, MM. Théodore Duret, Maurice Fabre, Félix Fénéon, Arthur Fontaine, Paul Gallimard, Camille Laurent, Leclanché, Henri Lerolle, André Mellerio, Adrien Mithouard, Antonin Proust, Henri Rouart, Louis et Ernest Rouart, Olivier Sainière, E. Schuffenecker, Alexandre Séon, Jules Strauss, Maurice Sulzbach, Georges Viau, etc. L'ensemble d'œuvres que leur généreux empressement a permis de réunir et que la clôture du Salon vient de disperser marquera une date dans l'histoire de la peinture moderne. Souhaitons qu'il porte ses fruits.

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, l'Association des chanteurs de Saint-Boniface interprétera au salut des œuvres de Grazio Benevoli, Witt, A. Gabrieli et Palestrina. Dimanche prochain, à 10 heures, la *Messe brève à quatre voix* de Palestrina et le *Quem vidistis* à cinq voix de R. de Lassus. Au salut de 4 heures, des œuvres de Grazio Vecchi, Josquin de Près, Vittoria et G. Benevoli.

« De l'Impressionnisme au Symbolisme. » La conférence que M. Ch. Morice a promise sous ce titre à l'Institut des hautes études et qu'une indisposition l'a forcé d'ajourner, aura lieu le samedi 9 avril, à 8 h. 1/2.

Elle apportera sûrement des éléments nouveaux et du plus haut intérêt aux discussions sur l'Art impressionniste dont l'exposition de la *Libre Esthétique* vient d'être l'occasion.

Vient de paraître : *La Jeune fille à la fenêtre*, prose lyrique de CAMILLE LEMONNIER mise en musique par EUGÈNE SAMOËL (pour mezzo-soprano, accompagnement de quatuor à cordes, hautbois, cor et harpe).

Partition piano et chant : prix, 20 francs. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Le Comité des classes 66, 67 et 68 de l'Exposition universelle de Liège (décoration fixe des édifices publics et des habitations, vitraux et papiers peints), s'est réuni mercredi dernier sous la présidence de M. Janlet, qui a annoncé à l'assemblée plusieurs participations importantes. Le principe des collectivités sera, autant que possible, adopté afin de permettre la création d'un grand nombre d'installations complètes comprenant tous les desiderata d'une habitation. Diverses mesures pratiques d'organisation, votées par l'assemblée, permettent d'espérer que les industries artistiques du verre, du papier de tenture, du marbre, de la ferronnerie, de la mosaïque, etc. seront brillamment représentées.

Des tableaux de feu C. Drake Brockman seront exposés à Bruges, au Syndicat, rue des Pelletiers, du 4 au 7 avril, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures. S'adresser pour renseignements à M. A.-Ch. Robinson, au Syndicat.

M. A.-J. Heymans vient d'exposer à Berlin deux paysages qui ont excité un vif intérêt et provoqué nombre d'articles élogieux. Le critique artistique du *Berliner Tageblatt* apprécie en ces termes notre compatriote : « Heymans est du petit nombre des peintres qui ont étudié l'Impressionnisme d'une manière indépendante, chez qui ce mode de peindre agit non par assimilation mais en s'adaptant à leur personnalité. Il trouve son point de départ dans le Monet de la bonne époque, celui qui exprimait des sensations et non des théories. A la beauté de cette peinture s'unit chez l'artiste belge une intimité de vision que ne possède jamais son modèle français. Lorsqu'il contemple le lever du soleil sur une prairie fangeuse, il ne se borne pas à découvrir un motif; il éprouve une sensation. Ce n'est pas uniquement son œil, mais son âme qui guide sa main. Il conçoit une synthèse que le spectateur, à son tour, ne peut plus démembrer mais dont il jouit dans son intégralité. »

Le *Correspondant de Hambourg* ajoute : « Ce qui fait la beauté des paysages d'Heymans, c'est une harmonie de la couleur, de la lumière et de la forme qui n'a peut-être jamais été réalisée de la sorte, et avec une pareille sûreté. Elle donne à ses peintures une sérénité étrangère à toute recherche d'effet. On sent qu'il ne s'agit pas d'un homme soucieux d'approfondir ni de résoudre des problèmes. Ce qu'il fait est la simplicité même. Et pourtant ces paisibles paysages recèlent toute la nouveauté et la grandeur que Monet a conférées à la peinture et par surcroît rien n'est oublié des sentiments sains que la nature a de tout temps inspirés. »

C'est M. I. Verheyden, professeur de peinture, qui succédera, à partir du 15 avril, à M. Acker, professeur d'architecture, comme recteur de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

On célébrera prochainement à Londres le soixantième anniversaire du premier concert donné en cette ville par Joachim.

C'est, en effet, le 27 mai 1844 que l'illustre violoniste, qui n'avait alors que treize ans, joua à la Société philharmonique, sous la direction de Mendelssohn, le Concerto de Beethoven de façon à conquérir d'emblée la célébrité.

A l'occasion de ces noces de diamant, une réception présidée par M. A.-J. Balfour sera organisée le 16 mai à Queen's Hall, au cours de laquelle on remettra à Joachim une adresse de félicitations et son portrait par J.-S. Sargent. Un concert suivra. On espère que Joachim consentira à y prendre part comme soliste et à conduire comme chef d'orchestre quelques-unes de ses compositions.

Le programme du concert que donnera M. Joseph Wieniawski jeudi prochain à la Grande-Harmonie porte entre autres, le *Carnaval* de Schumann, l'*Andante* de Beethoven, la *Fantaisie sur Don Juan* de Liszt.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Étude de M<sup>e</sup> ALFRED DELVAUX, notaire,  
9, place Simonis, à Koekelberg.

VENTE PUBLIQUE  
DE

**TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES**

Le notaire ALBERT POELAERT, résidant à Bruxelles, 47, rue Royale, vendra publiquement, à l'intervention de son confrère M<sup>e</sup> DELVAUX, notaire résidant à Koekelberg, 9, place Simonis,

EN LA GALERIE J. ET A. LEROY FRÈRES  
rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles,

le lundi 11 avril 1904, à 2 heures précises, la

**Collection de Tableaux anciens et modernes**

de feu M. Eugène Peyralbe

comprenant des œuvres de : Brakenburg, Breughel, Van Balen, Van Delen, Palamède, Van Goyen, De Heem, Vander Elst, Honthorst, Lingelbach, Mierevelt, Pourbus, Pynacker, Rottenhamer, Ruysdael, Vander Venne, Van Vliet, Weenix, Wynants, Baron, Dansaert, De Groux, Verboeckhoven, Willems, etc.

EXPERTS

MM. J. et A. Le Roy Frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE  
Samedi 9 avril 1904

PUBLIQUE  
Dimanche 10 avril 1904

de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue en l'étude des dits notaires  
et chez les experts prénommés.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

**HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG**

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

**CHATEAU DE ROTH**

par Obersgeegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension: 6 francs par jour.

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDÉS ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## A MEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN. Libraire-Editeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

POUR PARAITRE LE 12 AVRIL

**ÉMILE VERHAEREN** (Toute la Flandre). Tendresses premières

In-8°, avec décoration en ton par TH. VAN RYSSSELBERGHE

Prix, broché : 5 francs ; en car'onnage artistique à la Bradel : 6 francs.

Il a été tiré :

25 exemplaires numérotés sur hollande Van Gelder, au prix de 12 francs  
et 10 exemplaires numérotés sur japon, au prix de 20 francs.

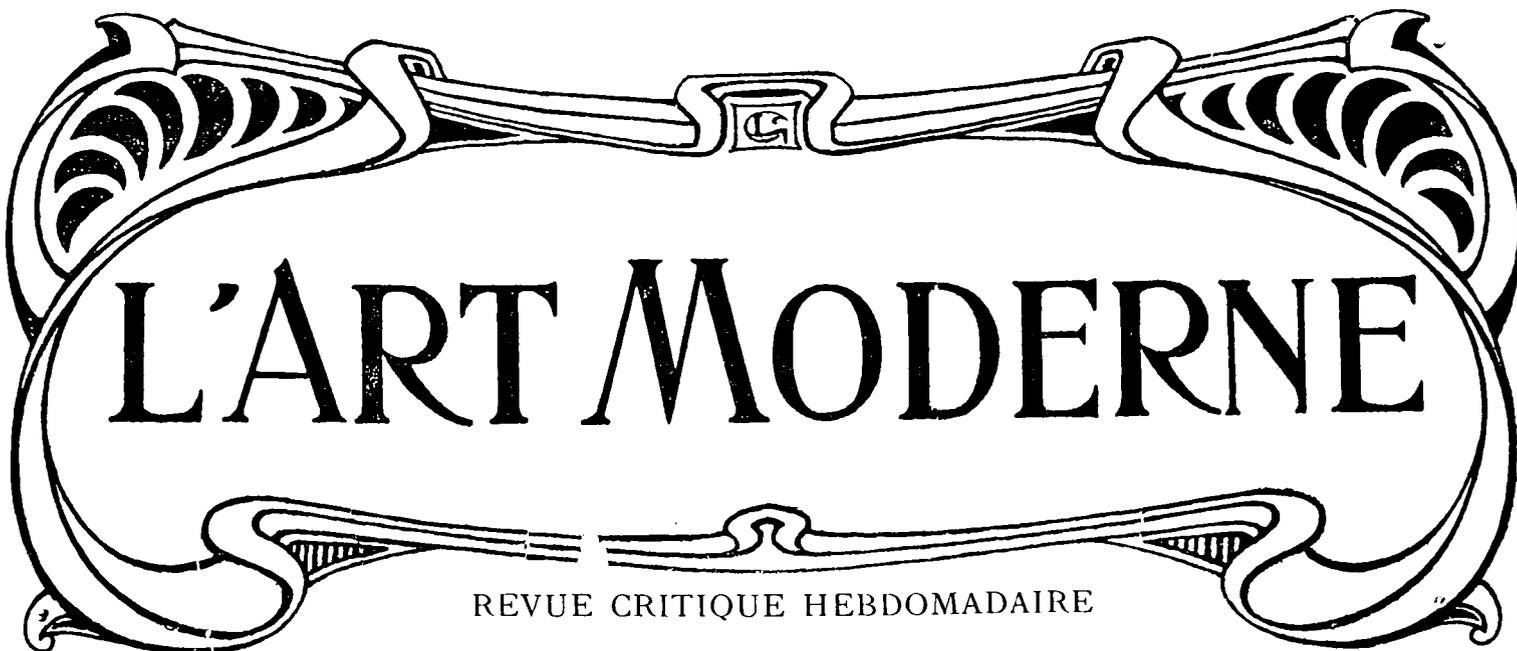
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — La Tosca (O. M.). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. A.-J. Heymans. — Expositions (O. M.). — La Libre Esthétique et la Presse. — Notes de musique. Séance de piano de M. Joseph Wieniawski (Ch. V.). — L'Art à Gand. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

## L'Esthétique de Jules Laforgue<sup>(1)</sup>.

### III

Reconnaissant la « riche érudition » de Taine, Jules Laforgue n'a voulu retenir des deux volumes, dans lesquels est exposée sa *Philosophie de l'art*, que la « méthode documentaire déterministe ». Cette méthode consiste à ne régler ses jugements — puisque

(1) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

l'homme ne saurait se priver « de proclamer ses préférences et ses haines » — sur aucun idéal transcendant, à ne hausser ses prétentions, à ne revendiquer de droit « qu'à déblayer et ordonner des documents pour se permettre tout au plus de constater des lois d'ensemble. »

Laforgue prend donc dès l'abord parti. Tous les systèmes d'esthétique se réduisent à deux, — « d'une si belle réciprocité d'intolérance, » remarque-t-il, « que dix lignes d'un de ces livres suffisent à montrer de laquelle des deux paroisses sa méthode et ses sympathies se réclament », — l'idéalisme et le déterminisme. Les idéalistes ont l'avantage d'expliquer et de juger ; car ils attribuent au génie et à l'inspiration une origine transcendante : l'intervention d'une puissance sur-humaine, sur leur conception de laquelle ils modèlent un idéal, d'après quoi ils approuvent, blâment, classent les écoles et les œuvres. Laforgue, pourtant, n'adhère point à leurs doctrines, parce que les idéaux qu'ils proposèrent furent « des lits de Procuste à l'histoire de l'art humain ». Les déterministes se bornent, comme les savants, à constater, « montrent bien le comment humain des génies et des œuvres », mais se taisent de propos délibéré sur le pourquoi ; ils s'interdisent d'en définir l'essence ; ils les acceptent, avec indifférence, comme des phénomènes également légitimes et considérables, bien que la « simple loi de la sélection naturelle universelle, qui signifie choix en soi et tendance divine unique, proclame qu'un idéal vivifie, ordonne et domine tout. » Bref, les idéalistes sont trop prompts à rendre des arrêts et enclins à tenir notre goût

en lisières ; les déterministes, limitant leur étude à observer et décrire, nous abandonnent à nous-mêmes, quand s'impose la nécessité de conclure.

Si Laforgue déclare son penchant vers ces derniers, il n'en sent pas moins le besoin de s'élever au-dessus d'un positivisme étroit. Il faut, dit-il, « un brin de foi nouvelle ». Ainsi, tout en restant un déterministe, l'on serait guidé dans des recherches, au demeurant exactes et impartiales, par « une idée esthétique directrice ».

Gustave Kahn, racontant ses premiers entretiens avec Jules Laforgue, durant l'été de 1880, dit qu'ils convinrent que deux réformes étaient opportunes : substituer le vers libre aux rythmes fixes des romantiques et des parnassiens ; *fonder l'esthétique sur la philosophie de l'Inconscient*. C'est, en effet, dans la lecture de Hartmann que Laforgue puisa ce « brin de foi nouvelle » par quoi, sans se confondre avec les idéalistes, il se distingue pourtant des déterministes.

L'esprit humain est une résultante de l'évolution organique terrestre. La pensée, qui a pour champ l'univers, est identique à son objet, car le sujet n'est rien sans l'objet : proposition aussi nécessaire que celle-ci : Rien ne peut être en dehors de tout. La connaissance métaphysique, où s'élèvent les inductions des sciences expérimentales de la vie, répond, par conséquent, à une réalité transcendante. — Quelle est cette réalité transcendante ? La simple loi de la sélection naturelle universelle — c'est l'objection que Laforgue opposait aux déterministes — indique une tendance divine, attendu que deux forces ne peuvent coexister qu'en concurrence vitale, et que, si l'une l'emporte, c'est en vertu d'une tendance occulte, partout déterminante ; l'univers des forces en concurrence vitale se résout donc en une sélection unique, selon cet idéal. — En conséquence, au-dessus du monde changeant des phénomènes, *se développe* un idéal : la Loi. Laforgue dit à dessein : *se développe*. Car son idéal n'est qu'« une simple étape, éphémère et bornée, d'une évolution indéfinie » ; c'est un devenir continu ; il est « ouvert au passé comme aux surprises de l'avenir et aux incohérences du présent ».

Cette Loi, « principe mystique universel »,

O Loi, qui êtes parce que vous êtes

est, annonce Laforgue, « le dernier divin », celui d'une humanité enfin débarrassée de ses anciens dieux, personnels, parfaits et conscients. L'action en est continue et infaillible, mais *inconsciente*. C'est en raison de cette qualité, qui pourtant n'est pas prédominante, — la continuité n'est pas moins essentielle, — que Hartmann dénommait cette force l'*Inconscient*, appelait son dynamisme évolutionniste la *Philosophie de l'Inconscient*.

Cet inconscient « s'objective en mondes explorateurs

vers la conscience, » sa fin. En sorte que l'univers pourrait être défini, dans son ensemble et sa durée : *une création de l'Inconscient tendant à la conscience*. Laforgue résume le système de Hartmann dans cette formule : « C'est, selon le dernier mot humain de la métaphysique expérimentale, la force unique constante évoluant indéfiniment vers la conscience pure par la sélection fatale des flux de forces aspiratrices en concurrence, amours, religions, langues, sciences, arts, apostolat social, mysticismes inédits, etc. »

Nous n'avons à considérer que deux de ces « flux de forces aspiratrices en concurrence », la pensée humaine et, plus particulièrement encore, l'art. — « La pensée humaine, succession d'œuvres et d'idéaux à l'état de phénomènes en concurrence, exprime l'évolution de l'âme universelle, de la Loi unique, au dynamisme de qui ou de quoi elle est soumise à travers ses incohérents et riches gaspillages. » Laforgue illustre cette définition d'un exemple : les personnages de la *Comédie humaine* contribuent à manifester, par la sélection naturelle qui résulte de leur concurrence vitale, l'évolution de l'âme de Balzac, dynamiquement développée en eux. — Chaque homme aspire au beau. La somme de ces aspirations concurrentes se résout par la sélection naturelle en une aspiration unique vers l'idéal. C'est la Loi, signifiée par l'ingénieuse comparaison des *Préludes autobiographiques aux Complaintes*.

... la tourbillonnante éternelle agonie  
D'un Nirvâna des Danaïdes du génie.

L'inspiration et le génie, — cet irréductible je ne sais quoi demeurant au fond des analyses de toute esthétique, — sont ainsi expliqués « sans compromis spiritualiste » ni recours au bon vouloir d'une puissance transcendante. Ce sont les « tressaillements divinatoires » de l'aspiration suprême, en laquelle consiste la Loi. « Les génies surhumains, dont nous voyons la caravane artistique de temps en temps fouettée, en sont les échos élus. » C'est elle qui « parfois interpose ses secousses divines, ses *deus ex machina*, ses messies dans le train-train des causes et des effets déterminables de l'histoire humaine ».

Le génie, « prêtre de l'Inconscient »,

— Que votre inconsciente Volonté  
Soit faite dans l'Éternité ! —

aide l'évolution par « un affinement sans fin de tout l'organisme ». Les artistes exploitent « les paradis des sens ». Ils polissent « le miroir où se cherche l'Inconscient ». Musiciens et peintres collaborent à leur insu, selon les fins de l'Inconscient, qui les y entraîne, à rendre notre oreille plus subtile à discerner les harmoniques des sons, notre œil plus apte à distinguer les

ondes colorées, de plus en plus rapides et de moins en moins longues, du rouge au violet.

C'est cette force transcendante qui « pousse Beethoven à chanter, Delacroix à chercher des tons, Baudelaire à fouiller sa langue, Hugo à être énorme, Darwin à constater la sélection naturelle, et celle qui pousse Pasteur, Berthelot à chercher, Goethe à deviner les fleurs, Cuvier à reconstituer des fossiles : — la même qui pousse l'araignée à faire sa toile, et, si on la déchire la faire et la refaire jusqu'à épuisement, comme l'amour, l'éréthisme mental ou de l'œil, *la fureur génésique d'art.* » J'ajouterai un exemple à ceux dont Laforgue corrobore son idée. N'est-ce pas cet attrait, irrésistible et mystérieux, dont Maeterlinck, traducteur des *Disciplés à Saïs*, poétique expression du mysticisme naturaliste de Novalis, poursuit et décrit le jeu dans la *Vie des abeilles*? Laforgue ne souscrit donc pas à la loi énoncée par Renan : l'art passe de la catégorie de l'instinct dans la catégorie de la réflexion. Instincts et réflexion coexistent. Ou plutôt, la réflexion n'est qu'une forme — la dernière revêtue — de l'instinct.

Je m'agite aussi. Mais l'Inconscient me mène;  
Or, il sait ce qu'il fait; je n'ai rien à y voir. »

Il en est de l'Art comme de l'Amour:

Allez! Laissez passer, laissez faire; l'Amour  
Reconnaîtra les siens : il est aveugle et sourd.

Première conséquence : Au regard de l'Inconscient, toutes les écoles se valent; toutes les œuvres méritent égale considération : d'instinctives poussées vers la conscience. Donc, un seul critérium : *la nouveauté* : « du nouveau, du nouveau et indéfiniment du nouveau; après l'éginétisme, l'hellénisme, le byzantinisme, la renaissance, le rococo, le romantisme, le réalisme, le préraphaélisme, le fortunysme, le japonisme, l'impressionnisme, le nihilisme : bref, uniquement ce que l'instinct des âges a toujours exalté, en proclamant génies, selon l'étymologie du mot, ceux et seulement ceux qui ont révélé du nouveau, et qui, par là, font étape et école dans l'évolution artistique de l'humanité. »

La prétention de l'homme est donc ridicule à donner des rangs, instituer des concours, décerner des couronnes. Nulle entrave au *laissez faire*, mot d'ordre de la sagesse! L'art ne peut accomplir sa fonction, agent du perpétuel devenir,

... rosse aveugle aux cercles sempiternes  
qui tourne pour autrui les bons chevaux de bois,

que dans une anarchie libératrice et féconde. Que le peintre secoue enfin les jougs officiels, revendique l'indépendance de l'écrivain, qui n'a d'autre « salon » que l'étal du libraire. Il travaillerait à son gré, s'il ne

visait qu'à placer ses tableaux dans les vitrines des marchands.

Deuxième conséquence : de même qu'il n'est point de *beau absolu*, il n'y a pas de *goût absolu humain*. Il y a le sentiment du beau de tel homme, le goût de tel individu. Encore ce goût n'est-il qu'une somme. En effet, le sentiment que j'éprouve, en ce moment, devant une œuvre, de quelque genre, époque ou latitude qu'elle soit, n'a pas plus d'autorité que celui que j'en eus ou que j'en aurai dans d'autres phases de mon évolution. Mais cette évolution achevée, l'on pourrait extraire de tous ces sentiments successifs, également légitimes, *mon* sentiment du beau, *mon* goût, qui ne serait donc qu'une moyenne. Est-il besoin d'ajouter que cette moyenne n'aura ni plus ni moins d'autorité que la moyenne de chacun de mes contemporains? Mais de toutes ces moyennes une nouvelle moyenne pourra être prise, et ce sera la formule de la sensibilité esthétique de *ma génération*. Procédant toujours selon la même discipline et prenant les moyennes des générations défuntes, nous aurons en une échelle de formules, tous les degrés, également autorisés, de la sensibilité esthétique de *l'humanité*. Prenons encore une moyenne, et, par un dernier effort de l'abstraction, tout « se résout en une certaine âme humaine, qui, pour ne veiller adéquatement en aucune âme existante peut-être, mais morcelée en plusieurs, ne s'en conserve pas moins invinciblement impérissable, prête aux crises révélatrices des expériences de demain ».

Conclusion : « *Le sens esthétique est changeant comme la vie* », le goût « humain » ne saurait prévaloir sur le goût « individuel », sans lequel il ne serait rien. Opposer celui-là à celui-ci c'est aller contre le principe de contradiction : une chose ne peut être en même temps elle et son contraire.

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

## LA TOSCA

« La *Tosca*, disait spirituellement un confrère le soir de la première, c'est la *Vie de Bohème* en mineur. »

On retrouve, en effet, dans la partition saccadée, violente et sombre dont M. Puccini a commenté la pièce tirée du drame célèbre de M. Sardou, les procédés qui donnent à l'œuvre précitée, à défaut d'un réel intérêt d'art, du mouvement, de l'animation, parfois de l'émotion, — j'entends l'émotion nerveuse qui secoue les foules, plus sensibles, malgré tout, au mélodrame qu'à une esthétique raffinée.

La *Tosca* s'affirme, à côté de la *Vie de Bohème*, de *Paillasse*, de *Cavalleria rusticana*, drame « veriste », tout en oppositions de couleurs, en effets extérieurs, en contrastes, en épisodes. L'œuvre est aux antipodes du drame lyrique, basé sur le déve-

loppement psychologique des caractères. On peut lui préférer ce dernier, — et en ce qui nous concerne nous n'hésitons pas. Mais il est permis d'avoir du théâtre des conceptions diverses. Pour n'être point de notre goût, le réalisme brutal de la Jeune Italie n'en réalise pas moins des artifices scéniques d'un effet certain. L'habileté du compositeur consiste ici à ne rien négliger de ce qui peut faire tressaillir la multitude, exciter jusqu'au paroxysme son émoi. Et il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître que M. Puccini excelle à troubler de la sorte les spectateurs, à les tenir haletants, à prolonger leur inquiétude.

Le sujet de la *Tosca*, cruel et tragique, émouvant jusqu'en ses plus folles invraisemblances, prêtait d'ailleurs à cette enluminure exaspérée. On ne peut que constater l'accord de cette littérature artificielle avec le vêtement musical qui l'habille. Celui-ci est taillé au petit bonheur sur les patrons à la mode du jour et cousu à la diable, mais non sans adresse. Certaines scènes témoignent d'une réelle habileté de métier : celle, par exemple, où l'on entend, par la fenêtre ouverte de l'appartement de Scarpia, la cantate chantée par la Tosca chez la reine tandis que l'implacable policier cherche à arracher à Cavaradossi son secret sur la retraite du fugitif...

La mise en scène et l'interprétation entrent, dans le succès des œuvres de ce genre, pour une part au moins égale à celle de la musique. A cet égard, la *Tosca* est servie à souhait : décors, costumes, exécution vocale et symphonique sont vraiment parfaits.

M. Dubosq s'est surpassé dans la composition et la plantation des décors : celui du premier acte, qui représente l'église de Saint-André de la Vallée, à Rome, est particulièrement heureux.

M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy a triomphé dans le rôle de l'héroïne, auquel elle apporte, avec une voix superbe, des qualités dramatiques exceptionnelles. M. Albers s'affirme, une fois de plus, chanteur et comédien de premier ordre dans celui de Scarpia. Le personnage un peu indécis de Cavaradossi a trouvé en M. Dalmorès un interprète de belle voix et de mimique sobre. MM. Austin, Cotreuil, Belhomme, François, etc. complètent à merveille ce remarquable ensemble, accompagné par l'orchestre et les chœurs de façon irréprochable.

On ira voir la *Tosca* pour son interprétation si ce n'est pour l'apport d'art qu'elle fournit au répertoire lyrique.

O. M.

Au lendemain de la *Tosca*, la direction de la Monnaie a fait une reprise de la *Valkyrie* dont l'exécution, soigneusement mise au point, a donné au chef-d'œuvre de Wagner un intérêt nouveau. M<sup>me</sup> Litvinne, mieux en voix que jamais, a fait une rentrée triomphale dans le rôle de Brunnhilde qu'elle a créé à Bruxelles. A ses côtés, M<sup>mes</sup> Paquot-D'Assy et Bastien, MM. Imbart de la Tour, H. Albers et Vallier ont été applaudis et acclamés pour leur parfaite interprétation des rôles dont ils sont titulaires.

Les Valkyries n'ont, de mémoire de wagnérien, jamais chanté avec plus de justesse et d'entrain la Chevauchée, et M. Dupuis a conduit avec sûreté son armée instrumentale à la victoire. La joie du public égalait celle des musiciens. Quelle belle œuvre ! quelle admirable musique ! On se serait volontiers embrassé par-dessus la rampe !

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. A.-J. HEYMANS

Wechelderzande, 24 mars 1904.

MON CHER MAUS.

L'Impressionnisme, — type caractéristique créé par Monet et suffisamment distinct de la conception réaliste pour qu'on ait cru nécessaire de le baptiser d'un autre nom, — a définitivement nettoyé la palette des bruns et élargi l'horizon artistique.

Il a eu une influence très avantageuse pour certains tempéraments, mauvaise pour d'autres, parce qu'un artiste ne doit adopter que ce qui est en rapport avec son individualité.

C'est le pointillisme qui a été mauvais pour certains, car Monet c'est la santé même, et ce n'est pas par lui qu'on se perdra.

En Belgique, l'Impressionnisme a eu bien peu d'influence. Celle-ci pourra se développer davantage par l'exposition des œuvres de ses initiateurs, qui atteste la sincérité personnelle de chacun d'eux et leur ténacité à poursuivre sur la nature leurs observations, base de leur grand talent.

C'est, en effet, à la nature qu'il faut retourner *naïvement* et *simplement*, avec une liberté absolue, sans se mettre dans la tête *aucune exécution*, afin de trouver les *expressions nouvelles* qu'il importe de soutenir, car l'intérêt est plutôt là que dans ce qui a déjà été dit ou fait.

L'étude de la nature, poursuivie par le peintre selon ses facultés instinctives comme le chien chasse, comme l'abeille fait son miel, est plus utile que de stériles discussions. L'intérêt d'une œuvre d'art, c'est d'y trouver ces qualités développées par le tempérament personnel de l'artiste.

En terminant j'ai à cœur de te répéter combien je te suis reconnaissant pour tout ce que tu as fait pour les artistes et pour moi, qui ai toujours trouvé en toi un ami et un vigoureux partisan de la liberté artistique.

Reçois, mon cher Maus, une cordiale poignée de mains.

A.-J. HEYMANS

## EXPOSITIONS

Ce qui fait le charme des marines d'Alexandre Marcette, c'est l'amour fervent de la mer qu'elles attestent. Marcette aime la mer pour elle-même, pour les masses d'eau qu'elle met en mouvement, pour le rythme de ses vagues, pour les horizons infinis qu'elle déroule, pour les reflets dont elle s'irise. Il laisse à d'autres les aspects épisodiques des ports, des plages, des pêcheries, tout entier au drame qui jaillit du conflit des eaux et des nuées. A peine, parmi les trente gouaches qui composent son exposition au Cercle artistique, quelques-unes évoquent-elles l'anecdote du départ des barques, du remorqueur, d'une arrivée au goulet. Presque toutes empruntent leur unique intérêt à la vision tragique de la mer et du ciel, et cette vision, d'une extrême diversité, affirme une sensibilité optique très particulière.

Le peintre excelle à rendre la fluidité des eaux, la légèreté des nuages, la profondeur des espaces. Il instantanéise des effets fugitifs : torpeur d'un soir de canicule, coup de vent, phosphorescence de la mer, lueurs nocturnes refoulant les ténèbres...

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

Des peintres de la mer, M. Marcette est certes l'un des plus consciencieux et les plus artistes.

*L'Impasse*, un *Coin de Nieuport*, des *Anémones* complètent, par quelques fanfares de couleur, ce poème maritime harmonieux et délicat.

Voisinant avec ce visionnaire subtil, M. Herman Richir expose un lot considérable de peintures à l'huile et de pastels, parmi lesquels le portrait domine. Ici, nous retombons en pleine réalité : intérieurs aristocratiques ou bourgeois, effigies de femmes du monde, d'artistes, d'ecclésiastiques. C'est le microcosme de la Belgique d'aujourd'hui qu'évoque le talent fécond, habile et fidèle de M. Richir, spécialiste trop connu pour qu'il soit utile d'en analyser l'abondante production.

O. M.

### La Libre Esthétique et la Presse.

Comme les années précédentes, nous croyons intéressant de publier la nomenclature des principaux articles consacrés au Salon de la *Libre Esthétique* par la Presse belge et étrangère :

OUVERTURE. — *Le Figaro* (26 février), *Le Journal de Bruxelles* (27 février), *Le Soir* (26 février), *Le Patriote* et *Le National* (27 février), *La Chronique* (26 février), *Le Petit Bleu* (27 février), *La Gazette* (25 février), *La Réforme* (27 février), *De Vlaamsche Gazet* (26 février), *Le Tout-Liège* (25 février), *La Flandre libérale* (27 février), *Le Matin* (2 mars), *La Métropole* (26 février), *La Gazette de Charleroi* (29 février), *L'Art moderne* (28 février).

EXPOSITION. — *L'Indépendance belge* (26 et 27 février), *Le Soir* (10 mars), *Le Journal de Bruxelles* (27 février), *L'Étoile belge* (29 février), *La Réforme* (3 et 29 mars), *Le Peuple* (3 et 5 mars), *Le Petit Bleu* (27 février, 13 et 20 mars), *La Gazette* (27 février), *La Chronique* (26 février, 7 et 17 mars), *Le XX<sup>e</sup> Siècle* (29 février), *Le Messenger de Bruxelles* (21 mars), *De Vlaamsche Gazet* (27 février).

*L'Art moderne* (21 février, 6, 13, 20 et 27 mars), *L'Éventail* (20 mars), *La Fédération artistique* (10, 13, 20 et 27 mars), *La Ligue artistique* (2 mars), *Durendal* (mars), *L'Idée libre* (mars), *La Libre Critique* (6 mars), *Le Thyrs* (1<sup>er</sup> mars, 1-15 avril), *Le Petit Messenger belge* (6 mars), *L'Écho d'Ixelles* (20 mars); *L'Étudiant* (Liège), 9 mars; *La Roulotte* (Soignies), 15 mars, *Le Tout-Liège* (3 mars); *Le Carillon* (Ostende), 27 mars; *La Verveine* (Mons), 28 février et 20 mars, *Le Jour* (Verviers), 10 mars.

*La Flandre libérale* (20 mars), *Le Bien Public* (25 février et 10 mars); *La Métropole* (21 mars); *La Meuse* (6 mars), *Le Journal de Liège* (8 février, 7 et 9 mars), *La Gazette de Charleroi* (7 mars), *L'Opinion libérale* (4 mars), *L'Avenir du Tournaisis* (11 et 22 mars).

*Ruy Blas* (Paris), 3 mars; *Le National* (Paris), 4 mars; *Le Voltaire* (Paris), 2 mars; *La Politique coloniale* (Paris), 2 mars; *Le Nord* (Paris), 5 mars; *La Chronique des Arts et de la curiosité* (Paris), 26 mars; *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (Paris), 12 mars; *Le Mercure de France* (avril); *Frankfurter Zeitung* (Francfort-sur-Mein), 21 mars; *Die Propyläen* (Munich), 11 mars; *La Tribune libre* (La-Chaux-de-Fonds), 27 février.

CONCERTS. — *Le Journal de Bruxelles* (3, 21 et 26 mars), *La Libre Critique* (6, 13, 20 et 27 mars), *Le Guide musical* (6, 13 et 20 mars), *Le Petit Messenger belge* (10, 13, 20 et 27 mars), *L'Éventail* (26 mars), *La Fédération artistique* (13, 20 et 27 mars), *L'Art moderne* (6, 13, 20 et 27 mars), *Le Mercure de France* (avril).

CONFÉRENCES. — *Le Peuple* (6 mars), *Le Soir* (6 mars), *Le Journal de Bruxelles* (6 et 13 mars), *La Verveine* (13, 20, 27 mars et 2 avril), *L'Art moderne* (6, 13 et 27 mars), *Le Guide musical* (3 avril).

POLÉMIQUE. — *Le Peuple* (28 février, 3, 6, 8, 12, 15, 17 et 18 mars), *L'Indépendance belge* (8 et 19 mars), *Le Soir* (16, 17, 19 et 24 mars), *Le Journal de Bruxelles* (13, 15 et 19 mars), *La*

*Réforme* (19 mars), *Le Petit Bleu* (18 et 27 mars), *La Gazette* (18 mars), *La Chronique* (4, 17, et 18 mars), *Le XX<sup>e</sup> Siècle* (17 mars), *Le Messenger de Bruxelles* (17 et 21 mars), *Le Patriote* et *Le National* (19, 20 et 22 mars), *La Meuse* (25 mars), *Le Matin* (17 et 26 mars), *La Flandre libérale* (21 février), *Le Nouveau Précurseur* (8 et 17 mars), *Le Journal de Liège* (21 mars), *La Fédération artistique* (20, 27 mars et 3 avril), *La Ligue artistique* (2 avril), *La Libre Critique* (3 avril), *Le Thyrs* (1-15 avril), *Le Bulletin de l'Art ancien et moderne* (2 avril).

## NOTES DE MUSIQUE

### Séance de piano de M. Joseph Wieniawski.

Poursuivant son œuvre de propagande artistique, M. Wieniawski a donné, la semaine dernière, une séance de piano fort intéressante à la Grande-Harmonie.

Il était curieux d'entendre le très fin et très distingué pianiste polonais dans le *Carnaval* de Schumann, qui formait l'une des parties des plus attrayantes du programme. Son extrême légèreté de toucher, son horreur pour les interprétations bruyantes et qui fait qu'il joue mieux que quiconque les compositions de son compatriote Chopin (par exemple le *Nocturne* op. 62, n° 1, qui se trouvait au programme de la séance), l'ont merveilleusement servi : le maître de Zwickau a évidemment voulu dans cette œuvre, comme d'ailleurs dans bien d'autres parmi ses compositions, cette imprécision suggestive qui contraste si fort avec la netteté et la rigueur formelle des classiques.

L'exquise sonate (op. 37) de Schulhoff, que M. Wieniawski a jouée avec un véritable culte, a été très remarquée, et le succès de la *Quatrième Polonaise*, œuvre du pianiste lui-même, n'a pas été moindre.

La séance se terminait par du Liszt. Qu'il nous suffise de constater que M. Wieniawski aime beaucoup la musique de Liszt; c'est assez dire qu'il a mis dans la *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, dans la *Grande Fantaisie sur Don Juan* (composition à allures vraiment grandioses) toute sa conviction, toute sa passion d'homme épris des belles œuvres pianistiques.

CH. V.

## L'ART A GAND

On se rappelle l'étonnement provoqué par la distinction accordée, il y a quatre ans, lors de l'Exposition universelle de Paris, à l'œuvre de début du jeune Jules Van Biesbroeck, et les commentaires qu'elle suscita. Peut-être faut-il chercher l'explication de ce succès, qui le classa l'égal des Rodin et des Meunier, dans une sorte de dualisme d'expression. En effet, si l'on ne considère que la donnée empruntée à l'exaltation du prolétaire, si l'on ne voit que les silhouettes rappelant les types créés avec tant d'autorité par Meunier, on pourrait conclure à l'expression d'une conception artistique rude et forte et bien faite pour écarter l'approbation de ceux qui n'aiment pas les audaces; en examinant le travail dans son essence même, on y trouve une exécution s'attardant à caresser les moindres détails, à les fouiller, à les définir, donnant la sensation d'une sculpture très sage, très pondérée et qui serait le plus pur produit de l'enseignement soi-disant académique.

Et enlisé dans les formules académiques il se montre tout d'abord, en cette exposition de peintures et de sculptures ouverte en son bel atelier construit dans les locaux socialistes de la boulangerie « Vooruit » à Gand, où les nus — les académies — dominant, et qui comprend même ses épreuves de concours de Rome. A voir ces tableaux de concours où tout est conçu et exécuté d'après les règles connues, où les groupes se balancent selon

le rythme admis, où la présence insolite de gens déshabillés permet d'étaler les connaissances anatomiques et l'habileté de métier, on se demande pourquoi ils n'ont pas été couronnés, car rien, ni dans leur dessin ni dans leur peinture, ne semble intransigeant. Ces œuvres datent d'il y a quelques années et depuis, dans le doux repos de la villa que le jeune statuaire habita pendant deux ans à Portici, se laissant aller à la contemplation des aspects multiples de cette admirable baie de Naples, il fixa au gré de ses caprices, en une innombrable série de petites toiles, et les paysages grandioses et les ciels tragiques. Si, là encore, on retrouve presque partout cette peinture lisse où l'atmosphère manque, il est tel bout de toile rapidement couverte sous l'empire d'une émotion où la couleur semble révéler un peintre; mais c'est surtout dans une des deux grandes toiles, prétextes à peindre de beaux corps de femmes nus, que se trouve une promesse. Alors que dans la *Léda et Jupiter* il semble s'inspirer de la peinture de Leighton, dans la *Femme au paon* il rompt tout d'un coup avec les traditions pour arriver, non pas encore à la division de la couleur, mais à la division de la touche, rendant, pour la première fois, la forme par la qualité de lumière et s'assimilant heureusement un travail auquel Henri Martin doit ses œuvres les plus belles. Est-ce le point de départ d'une évolution bienfaisante? On peut l'espérer, car M. Van Biesbroeck unit à une grande intelligence une facilité déconcertante. Sera-t-il, un jour, de ceux qui apportent à l'art quelque chose de plus que les autres? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

— C'est aussi l'avenir qui se chargera de nous dire si on doit retenir le nom de Gustave Desmet, dont une série d'œuvres est exposée, en même temps que celle de deux autres Gantois, au Cercle artistique. Il se dégage de ses œuvres — qui portent des titres tels que *Harmonie du soir*, *Crépuscule* — une sorte de poésie mélancolique jusqu'à la tristesse dont on ne peut se défendre et qui semble personnelle même alors qu'on constate certains emprunts à l'art et surtout à la conception de Baertsoen. La modestie du jeune peintre, son respect pour la nature le rendent apte au progrès et il se pourrait qu'il occupât un jour une place prépondérante parmi nos paysagistes.

### Memento des Expositions.

ANVERS. — Exposition triennale (internationale) des Beaux-Arts. 6 août-25 septembre. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> juillet; œuvres, 7 juillet. Deux œuvres de même nature par exposant; une seule pour les étrangers. Gratuité de transport sur le territoire belge pour les ouvrages admis. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.*

ARRAS. — *Exposition du Nord de la France*. 15 mai-4 octobre 1904. Réservée aux artistes de l'Aisne, du Nord, de l'Oise, du Pas-de-Calais et de la Somme. Section d'art décoratif ouverte à tous les artistes français. Envois directs, 1<sup>er</sup>-15 avril. Renseignements : *M. N. Bauvin, président du Comité exécutif, Arras.*

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre. Envoi des notices avant le 20 juin à M. G. Cahen. Dépôt à Paris (20 juin-1<sup>er</sup> juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

DUSSELDORF. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1<sup>er</sup> mai-23 octobre.

PARIS. — Salon de 1904 (*Société des Artistes français*). 1<sup>er</sup> mai-30 juin. Envois : *Peinture*, 15-20 mars; hors concours, 4 avril. *Sculpture*, 13-15 avril; (bustes, médaillons, statuettes, etc., 1-2 avril); hors concours, 25 avril. *Objets d'art*, 16-17 avril. *Architecture*, 4-5 avril. *Gravure et lithographie*, 31 mars-1<sup>er</sup> avril. *Arts décoratifs*, 14-15 avril.

Id. — Salon de 1904 (*Société nationale des Beaux-Arts*). 16 avril-30 juin. Délais d'envoi expirés.

Id. — Exposition des Primitifs français (Pavillon de Marsan et Bibliothèque nationale). 1<sup>er</sup> avril-31 juillet. Renseignements : *M. Bouchot, à la Bibliothèque nationale, Paris.*

Id. — Exposition internationale de lithographie (Serres de la ville de Paris). Avril. Renseignements : *M. V. Morlot, secrétaire général, rue Ernest Renan, 14, Paris (XV<sup>e</sup>).*

TUNIS. — *Société tunisienne des Amis des Arts*. 20 avril-20 mai. Délai d'envoi : 10 avril. Renseignements : *M. A. Bréfort, commissaire général, rue Hannon, 3, Tunis.*

### PETITE CHRONIQUE

Une nouvelle exposition a succédé à l'Académie royale des Beaux-Arts à celle des reproductions de Rembrandt. Elle se compose de cent dix-huit reproductions en photogravure d'après Van Dyck, Franz Hals et B. Van der Helst. L'exposition est ouverte publiquement de 10 heures du matin à midi et de 1 à 4 heures.

Une exposition des dessins de feu Henri Beyaert s'ouvrira au Musée des Arts décoratifs le lundi 18 courant.

Le peintre hollandais Jan ten Kate vient d'ouvrir une exposition de ses œuvres rue Royale, 67.

Une exposition internationale du *Livre moderne* aura lieu à Anvers, dans les nouvelles salles du Musée Plantin-Moretus, de juin à septembre. Elle tentera de grouper des spécimens de tout ce que l'Art du Livre a produit de meilleur depuis 1875 comme typographie, illustration, reliure, etc. Le président du comité est M. Max Roose, conservateur du Musée Plantin-Moretus.

Une exposition rétrospective des œuvres de Camille Pissarro est ouverte jusqu'au 30 courant dans les galeries Durand-Ruel, à Paris.

Après avoir clôturé récemment une exposition des Néo-Impressionnistes, le Kaiser-Wilhelm Museum de Crefeld ouvrira, du 12 avril au 12 juin, sous le titre : *La Ligne et la Forme*, une exposition qui réunira les œuvres des dix artistes suivants : Puvion de Chavannes, G. Lemmen, G. Minne, G. Combaz, A. Delaunoy, Th. Prikker, Derkindere, P. Behrens et L. von Hoffmann.

A cette exposition succédera, en juin, une exposition consacrée exclusivement à l'Art javanais.

Un artiste anversoïse fixé depuis de longues années en Allemagne, Ferdinand Pauwels, vient de mourir à l'âge de soixante-quatorze ans.

C'est à lui qu'on doit une partie des fresques de l'hôtel de ville d'Ypres, celles de la Fürstenschule à Meissen, quelques-unes des peintures murales de la Wartburg, etc. Il professa pendant vingt-cinq ans à l'Académie de Dresde, après avoir occupé une chaire à l'École des beaux arts de Weimar.

Dès à présent on peut se procurer des cartes d'abonnement à l'Exposition de Liège de 1905, cette carte permettant, en effet, de visiter déjà les chantiers de la World's Fair.

Le prix de l'abonnement pour toute la durée de l'Exposition, tant aux Vennes qu'à Cointe, a été fixé à 20 francs. Les enfants au-dessous de quinze ans, les militaires, leurs femmes et leurs enfants non mariés ne payeront que 10 francs.

Tous les abonnements sont strictement personnels; ils porteront la photographie de l'abonné. Celui-ci devra envoyer au Comité exécutif, qui de l'Université, à Liège, avec sa demande, son portrait format carte de visite et en ayant soin de ne pas le décoller du carton sur lequel il sera placé. En effet, une ingénieuse combinaison permet de coller l'abonnement sur le dos du portrait, en ramenant sur le verso la désignation du nom et du domicile.

M<sup>me</sup> Etta Madier de Montjau, qui a obtenu récemment un si grand succès à la Salle allemande, donnera mardi prochain, à la Grande-Harmonie, un nouveau récital de chant, avec le concours de M. Richard Hageman, pianiste.

Voici le programme du cinquième concert Ysaye qui aura lieu à l'Alhambra dimanche prochain, à 2 heures, sous la direction de M. Crickboom et avec le concours de M. Eugène Ysaye : Ouverture de la Suite n° 2 en *si mineur* (Bach); Concerto en *mi majeur* (n° 2) pour violon (Bach) par M. E. Ysaye; Concerto pour violon (Beethoven) par M. E. Ysaye; Symphonie pour orchestre et violon principal (V. Vreuls) par M. E. Ysaye (première audition).

Répétition générale la veille, à 2 h. 1/2.

M<sup>me</sup> Marie Bréma, la célèbre cantatrice, donnera un concert, le mercredi 20 avril, à la Grande-Harmonie, avec le concours du baryton M. Francis Braun. Pour les places, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel.

A propos de l'exécution de la *Légende de Sainte-Cécile* au dernier concert de la *Libre Esthétique*, nous lisons dans le *Petit Messager belge* : « Un orchestre d'instruments à cordes réduit, dans lequel il manquait malheureusement un hautbois et une flûte, remplacés par le piano... »

Un hautbois? Une flûte? Ernest Chausson serait fort surpris d'apprendre que ces instruments figurent dans l'orchestration de son œuvre.

La troupe du théâtre du Peuple de Paris donnera le dimanche 17 avril, à 8 heures, à la Maison du Peuple, une représentation de la *Fille Élisa*. Location tous les soirs, de 7 à 9 heures, à la Maison du Peuple.

Pour l'histoire de la Critique, cet extrait d'un journal de province : « ... L'orchestre nous donne encore deux Nocturnes de Debussy, le compositeur français intéressant et discutable, ama-

teur d'harmonies vagues, de formules subtiles et indéfinissables. Exemple : le premier Nocturne, appelé, non sans raison, *Nuages*. L'autre, *Fêtes*, nous semble un *essai d'exotisme mal venu, la négation volontaire d'une personnalité qui, peut-être, eût été intéressante.*

« Il est plus facile de se nier que de s'affirmer... »

Mercredi prochain, à 8 heures du soir, M. Albert Giraud fera une conférence sur Théophile Gautier à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles.

M. Philippe Flon, chef d'orchestre du Grand Théâtre de Lyon, vient d'inaugurer deux cycles complets de l'*Anneau du Nibelung*. C'est la première audition intégrale de la tétralogie en France. Parmi les interprètes figurent MM. Seguin, Caseneuve et Dangès.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

**HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG**

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

**Pension depuis 6 francs par jour.**

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

**CHATEAU DE ROTH**

par Obersgegen (Kreiss Bittburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

*Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).*

**Prix de la pension : 6 francs par jour.**

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEURS**



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

POUR PARAITRE LE 12 AVRIL

**ÉMILE VERHAEREN** (Toute la Flandre), Tendresses premières

In-8°, avec décoration en ton par TH. VAN RYSELBERGHE

Prix, broché : 5 francs ; en cartonnage artistique à la Bradel : 6 francs.

Il a été tiré :

26 exemplaires numérotés sur Hollande Van Gelder, au prix de 12 francs  
et 10 exemplaires numérotés sur Japon, au prix de 20 francs.

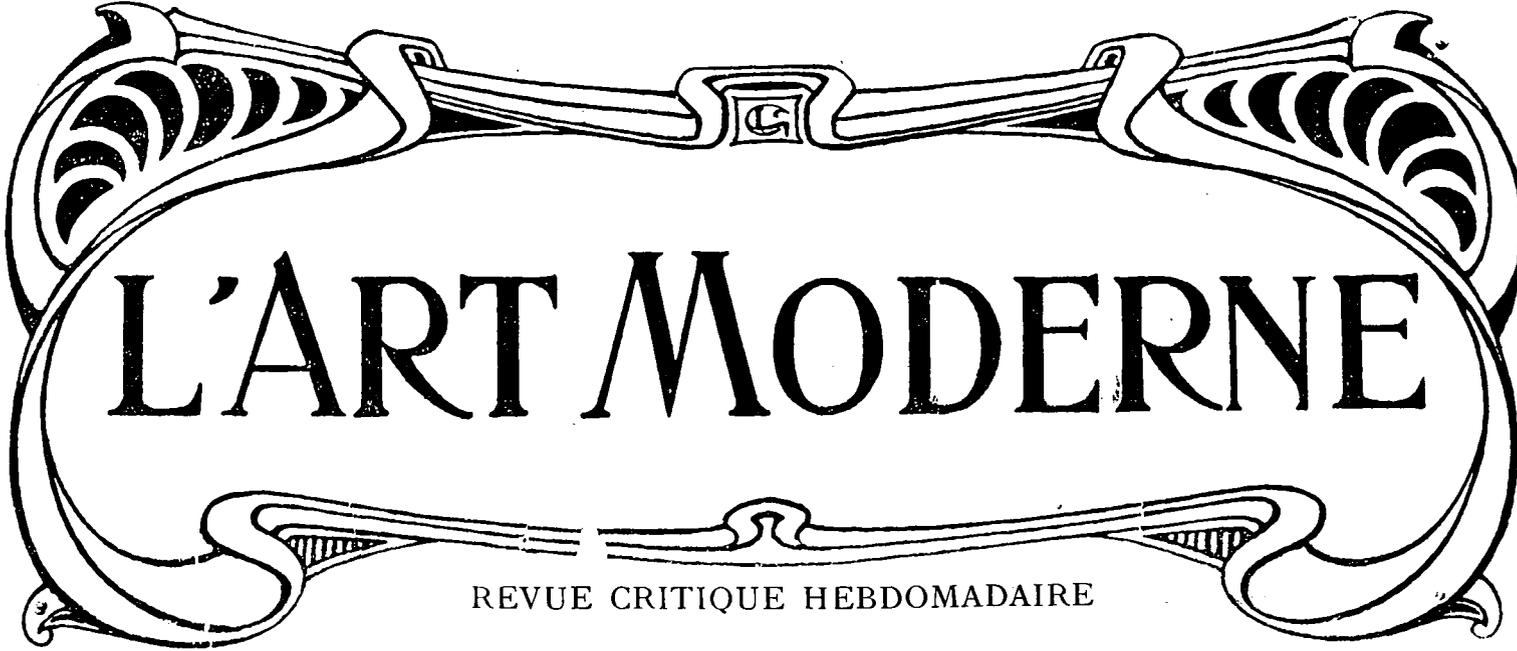
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Emile Charlet. — Le Salon des Beaux-Arts (O. M.). — De l'Impressionnisme au Symbolisme. — La Méthode classique de Nicolas Poussin (M. H.). — Exposition d'art ancien à Sienne (P. E.). — Notes de musique. *Concert Crickboom* (O. M.) « *Lieder-Abend* » de M<sup>me</sup> Etta Madier de Montjau (Ch. V.). — La Technique du pianiste. — La Musique à Paris. *Concert de la Société Nationale* (M.-D. CALVOCORESSI). — Musique nouvelle. — Petite Chronique.

## L'Esthétique de Jules Laforgue<sup>(1)</sup>.

### IV

Ces considérations générales sont les prémisses, d'où Jules Laforgue déduit sa définition de la peinture *impressionniste*. Les Monet, les Renoir, les Degas, les Cézanne, les Sisley, les Pissarro; après eux, les Seurat, les Signac, les Cross, les Van Rysselberghe; à côté, les

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

Vuillard et les d'Espagnat, ont modifié la technique, en se dégageant des trois illusions, maîtresses des erreurs traditionnelles : *le dessin, la perspective, l'éclairage d'atelier*. La nouvelle école, si injustement décriée par tous ceux, peintres ou public, qui, se targuant de vérité, défendent des conventions commodes à la médiocrité, s'est rapprochée de la nature par trois innovations correspondantes : — elle s'est appliquée à obtenir les formes, non par le dessin-contour, mais *par les vibrations et les contrastes de la couleur*; — à la perspective linéaire, construction à priori des mathématiciens, elle a substitué *la notation des valeurs*, la troisième dimension des corps apparaissant à l'œil dans *un rapport d'intensité des tons*; — enfin, au lieu de peindre dans l'atelier, éclairé selon un angle de 45 degrés, à toute heure, en de nombreuses reprises, quelque sujet que ce soit, rue, campagne, — diurne ou nocturne, — salon éclairé, elle s'est placée *dans la lumière même qui baigne le modèle*; elle a donc fait *du paysage en plein air, dans le temps le plus court possible, en tenant compte des rapides variations de l'éclairage*.

Réfléchissez : il n'y a rien là que de logique, de naturel, partant de légitime. Que l'on dispute sur les résultats, passe encore. C'est le droit de chacun d'avoir et déclarer ses préférences. Mais que l'on méconnaisse l'intention, c'est imbécillité ou hypocrisie. Devant ces toiles *impressionnistes*, combien, depuis trente ans, de ricanements, de clameurs, même de poings tendus! C'est, a-t-on dit, un tableau exposé qui entend le plus de sottises. S'il est *impressionniste*, il entend pis

encore : des injures. Il est nécessaire de mettre devant un garde-fou. Rappelez-vous, dans l'*Œuvre* d'Emile Zola, les criailles de la foule ignorante et haineuse, ameutée par les envois de ce pauvre Claude !

Le dessin est un « vieux et vivace préjugé », dont l'origine remonte aux premières expériences visuelles. Au commencement de son évolution organique, l'œil ne percevait que la lumière blanche et ses ombres indécomposées. Pour compléter ces imparfaites notions des objets, il s'aïda des perceptions d'un autre sens, le toucher. Les sensations tactiles se fondant avec les sensations visuelles, les taches lumineuses furent cernées par des lignes, dont certaines mesurèrent, outre la hauteur et la largeur, la profondeur. Comme le dit Laforgue, qui toujours parle de philosophie en poète, « *le sens des formes a passé des doigts dans l'œil* ». Cette « acquisition » fut transmise par l'hérédité. Il ne fallut pas un long temps pour que l'homme, insoucieux encore de cette psycho-physiologie, tint pour naturel et simple ce qui était, en réalité, artificiel et double. Récoltant les fruits, il ne s'enquit pas si l'arbre qui les portait avait été greffé. — « De là cette illusion enfantine de la traduction de la réalité vivante et sans plans par le dessin-contour et de la perspective dessinée ».

Outre l'hérédité, l'art a, des siècles durant, entretenu cette illusion. Les tableaux consacrés par l'admiration, « canons » imposés par l'enseignement officiel (ils se ressemblent tous à distance, mais n'oublions pas que beaucoup furent, à leur heure, des révoltes), n'ont point seulement pour « dessous » un dessin exact, conforme à l'anatomie et aux théorèmes de la géométrie descriptive, les taches lumineuses, dont l'ensemble en constitue le « coloris », y sont limitées par des lignes, — loin qu'elles soient comme embuées par cette atmosphère propre, que chaque objet semble développer autour de soi. Le peintre n'est que l'auxiliaire du dessinateur. Son œuvre est, pour la caractériser au vrai, un dessin rehaussé de couleur. C'est surtout du dessin que, par influence, se préoccupe le critique, empêtré dans une discipline conservatrice. — Est-ce bien ou mal dessiné ? telle est la première question qu'il se pose. Ces personnages peuvent-ils servir de planches anatomiques ? Cette femme, avant que d'être peinte habillée, a-t-elle été dessinée nue ? — Peu de gens, quelques peintres exceptés, se demandent : Les couleurs sont-elles ainsi disposées sur cette toile que la lumière y vibre comme dans l'espace ? Les valeurs en sont-elles observées ? Les intervalles du foncé au clair y sont-ils exactement évalués ? Les touches y sont-elles superposées selon les rapports fixes des complémentaires ?

Le peintre, qui, avant de prendre palette et brosses, a fait un dessin minutieux, arrêtera aux lignes tracées ses touches de couleur. Or, dans la nature, les taches perçues irradiant en tout sens. Chaque objet s'amplifie

en une sorte de halo, où tremblent, je voudrais pouvoir dire : s'imprécisent à la vue les contours, que seul définirait le toucher. Ces ondulations, projetées par des corps voisins, diversement rayonnants, se pénètrent, s'avivent, s'éteignent, se neutralisent. — Que devient *la ligne* ? — Voyez, parmi les bleus et les violets du crépuscule, cette « meule » de Claude Monet : une buée l'engaine ; comme si elle exhalait, dans le frais apaisement de la nuit approchante, la lumière et la chaleur aspirées durant le jour, elle pousse — telles les zones concentriques à la surface d'une eau où vous avez jeté une pierre — des ondes plus claires vers les ténèbres envahissantes, d'où elles refluent, brisées et assombries. Le coloriste nous aurait-il montré, autour de ces bottes de paille amoncelées, — il n'est pas de thème plus banal, — l'attristante agonie du soir, s'il les avait enserrées de lignes et coiffées d'un cône géométriquement tracé ?

La justesse des tons et l'exactitude des valeurs suffisent, d'ailleurs, à nous donner l'illusion des formes, — bien mieux qu'un dessin rigoureux. Je puis citer en exemple le *Pont-Neuf, après-midi, soleil*, de Camille Pissarro, toile exposée à la *Libre Esthétique*. Regardez de près : De chaque côté du tablier, d'où réfléchit, entre les fiacres et les omnibus qui se croisent, un soleil aveuglant, — en menues hachures toute la gamme des clairs, du rouge orangé au jaune verdâtre, — une mêlée de touches indistinctes ; vous n'y discernerez ni têtes, ni troncs, ni bras, ni jambes ; aucun « bonhomme » ; nul détail de costume ; point de dessin ; rien que de la couleur. Mais placez-vous à distance de perspective, où s'obstinent à ne se pas reculer la plupart des spectateurs (bien qu'ils en ignorent le point de vue, ils se scandaliseront de cette œuvre), tout s'ordonne, se précise, vient à son plan ; vous voyez aller et venir, en coulées parallèles, une foule affairée ; vous y croyez distinguer attitudes, gestes, vêtements, sexes, âges, conditions. Le peintre a fait en vous l'impression du réel, en vous montrant seulement ce qu'à égale distance vous-mêmes eussiez perçu.

Notre connaissance de l'homme, de ce « cœur humain », dont nous avons les oreilles tant rebattues, est surtout *livresque* ; nous n'observons nos congénères que sous l'angle ouvert par nos écrivains préférés ; ainsi nous ne voyons les paysages naturels qu'à travers les compositions (je dis à dessein : compositions) des Corot, des Dupré, des Rousseau, etc. ; ces bœufs ou ces moutons sont de Troyon ou de Jacques ; ces paysans sont de Millet, de Bastien-Lepage, de Lhermitte, etc. ; ces matelots sont de Cottet, etc. Les œuvres « classiques » deviennent, en quelque sorte, des catégories de notre sensibilité. — Autant d'entraves à briser. Pour peindre, ou seulement apprécier à leur valeur les *impressions* de la nouvelle école, commençons donc par *nettoyer* notre œil !

Autre méfait de la tradition : « Nous ne voyons pas les couleurs de la palette en elles-mêmes, mais selon les illusions correspondantes à l'éducation que nous ont donnée les *tableaux* des siècles, et avant tout pour la lumière que peut nous donner la palette (comparez photométriquement le soleil le plus éblouissant de Turner à la flamme de la plus triste chandelle). » — Quand un peintre porte ses regards d'un paysage, où les vibrations de la lumière multiplient à l'infini les nuances, sur sa palette, garnie selon les recettes dictées par les « maîtres » ou déduites de leur œuvre, un jugement réflexe établit en lui, modifiant sa sensation et bornant son effort, un tempérament des tons naturels, innumérablement divers, et des couleurs matérielles, gamme limitée de notes assourdies. Et, sans doute, cette comparaison, faussée par la tradition et l'hérédité, « clarifie » la palette, mais, plus sûrement, elle assombrit le paysage. Que le peintre n'ait donc point une palette immuable, à laquelle il accorde de force tout paysage! Qu'il dépouille la nature du travesti, dont les hommes l'ont à l'envi enlaidie, et la contemple enfin dans sa radieuse nudité! Qu'il purifie ses sensations visuelles de tout alliage! Qu'il rende son œil à sa fonction originelle! Le reste suivra de soi. Son instinct et son industrie sauront bien inventer des moyens de traduire en images fidèles l'empreinte vive faite sur ses sens récréés par un monde rajeuni.

MÉDÉRIC DUFOUR

(La fin prochainement.)

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. ÉMILE CHARLET

MON CHER MAUS,

Je suis heureux de pouvoir répondre à votre questionnaire : ce n'est pas que j'attribue à mon opinion une influence quelconque sur le jugement de mes compatriotes ; mais je suis heureux de trouver une occasion de proclamer les grands services que vous avez rendus à notre art. Vous avez mis en lumière les tendances nouvelles, et la dernière exposition de la *Libre Esthétique* nous a présenté un ensemble superbe d'œuvres hautement instructives.

L'Impressionnisme a joué un rôle considérable dans l'évolution de la peinture contemporaine ; il nous a délivré des vieilles traditions académiques.

Il nous a fait comprendre qu'il faut sortir de l'atelier et retremper son âme devant la nature, toujours vraie, belle et saine.

L'Impressionnisme marque une étape dans l'histoire de l'Art belge. Sans dédaigner les anciens, qui ont eu leur heure de gloire et de légitime influence, il nous a fait comprendre que la Pein-

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

ture, comme la Poésie, comme la Philosophie, comme le Droit, doit suivre la voie du progrès.

Voilà, mon cher Maus, mon « impression », que je livre à votre sagacité de critique.

Poignée de main.

ÉMILE CHARLET

## LE SALON DES BEAUX-ARTS

La composition de ce Salon est déconcertante. On y trouve pêle-mêle, en une macédoine imprévue, Hébert et Claus, Courtens et François Flameng, Jacques Blanche et M. le professeur Von Angéli, Gilsoul et Paul Baignières, Dagnan-Bouveret et Auguste Donnay, M<sup>me</sup> Ronner et Georges Desvallières. C'est à croire qu'on a mêlé dans un chapeau les noms de tous les exposants des Expositions triennales et des Salons de Paris pour en tirer soixante au sort! Au petit bonheur, leurs toiles voisinent. Il y en a d'excellentes, de médiocres et de pires. On admire les premières. On se demande pourquoi l'on a réuni les autres, à quoi rime cet électisme, quel but poursuit la Société en ouvrant ainsi ses portes à tous les vents? De plus en plus les Salons d'art se font méthodiques et éducateurs, comme les concerts. Même dans les grandes foires aux huiles annuelles, une solidarité de tendances groupe par exemple à la Société Nationale, à la Société des Artistes français, aux Indépendants, les peintres selon leur idéal particulier. En les forçant à des promiscuités que rien ne justifie, on les détruit les uns par les autres. Et c'est tout un travail que d'isoler, pour l'apprécier équitablement, telle bonne toile entourée de produits qui n'ont avec l'art que des rapports incertains.

M. Gilsoul échappe à cet inconvénient, car il occupe à lui seul, avec une douzaine de paysages, tout un panneau. Exécutées à peu d'exceptions près aux environs de Nieupoort, ces peintures ont la solidité et l'éclat qui distinguent les œuvres habituelles de l'artiste. Elles révèlent un tempérament équilibré en même temps qu'une habileté manuelle qui ne laisse rien au hasard. La *Rentrée des barques* et l'*Estacade* nous paraissent, par l'intérêt de la mise en pages et l'harmonie du coloris, les morceaux les mieux venus de cet abondant envoi. La vision du peintre s'exprime par des accords sonores, d'une résolution prévue : art sans inquiétude, sans âpreté et sans amertume, parlant de peu d'émotion ; musique de Mendelssohn, si vous voulez, et non de Schumann. Mais Mendelssohn connaissait mieux encore que Schumann son métier : et il fut, comme M. Gilsoul, un artiste heureux.

Deux toiles de M. Courtens, une fort belle impression d'automne de M. Claus, aux lueurs d'incendie, une délicate et un peu trop jolie étude de Campine de M. Paul Mathieu, des pastels agréablement harmonisés de M. Donnay, d'habiles interprétations à l'aquarelle par MM. Stacquet et Uytterschaut complètent, avec des toiles de M<sup>me</sup> Marie Collart et de M. Asselbergs et deux bonnes vues de villes de M. Taelemans, l'élément paysagiste du Salon.

Parmi les portraitistes, il n'y a guère à citer que M. Sargent, dont le *Léon Delafosse* a affirmé à mainte exposition la vision élégante, un peu whistlérienne, et M. Jacques Blanche, qui a interprété avec une vérité amusante et documentaire le dandysme si spécial de notre ami Sert, décorateur de cathédrales. L'art officiel, tranchant et glacé de M. de Lalaing n'est guère plaisant, qu'il s'exprime en ronde-bosse ou sur toile. C'est sans doute l'habitude du bronze qui donne à ses portraits à l'huile leur aspect métallique.... M. André Cluysenaer faisait présager, à ses débuts, mieux que les portraits artificiels qu'abrite le Salon. Ceux de M. Ch. Michel ont une grâce un peu mièvre et ne sortent guère du cadre de l'illustration. Un nouveau venu, M. F. Van Holder, affirme, avec quelque inexpérience, un sens spécial de la vie dans un portrait d'homme et dans un groupe en plein air, de colcris chatoyant encore qu'imparfaitement harmonisé. Quant à M<sup>lle</sup> de Hem, à M<sup>me</sup> Hébert, Flameng, Desvallières, von Angéli, admirons les modèles....

Les modèles paraissent avoir d'ailleurs, en cette *fashionable* réunion, une importance au moins égale à leur interprétation. Le catalogue du Salon, c'est l'annuaire de la « gentry »; ce qui nous vaut, sans doute, les quelque vingt bustes par lesquels M. Vinçotte a, de son ciseau habile, fixé dans le marbre les traits des plus nobles dames et des plus aristocratiques clubmen de la société bruxelloise.

Un buste de M. Vinçotte est désormais le complément indispensable d'un salon chic. L'art élégant, mondain, aisé et à fleur de peau du statuaire s'accorde d'ailleurs à merveille avec son utilisation. N'est-ce pas cet accord qui créa, au XVIII<sup>me</sup> siècle, mainte œuvre délicieuse? Il y aurait mauvaise grâce à chicaner l'artiste sur une formule qui peut donner, et donne parfois, d'heureux résultats. Mais, combien les deux bustes de M. Lagae, celui du peintre Heymans et celui d'Arnold Goffin, expriment avec plus d'intensité la vie, la pensée, la psychologie de leurs modèles! Ils classent l'un et l'autre leur auteur au premier rang des statuaires belges, aux côtés de Meunier, dont le *Mineur dans la mine* a une superbe allure, et de Julien Dillens, qui a réalisé dans le buste de M. Monville une œuvre de grand style. Une *Jeune fille au paon*, de M. Wolfers, plaît par son élégance décorative.

On remarquera encore, dans la section de peinture, les natures-mortes savoureuses et les marines d'Alfred Verhaeren, le *Chemineau à l'aube* et le *Forain* de Charles Mertens, une émouvante *Cathédrale* d'Henri Ottevaere, une grande composition inspirée à M. Dierckx par Jacob Smits, des portraits à la mine de plomb, précis et fins, de M<sup>me</sup> Davids, les portraits de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder par Auguste Danse, une jolie impression de Bretagne signée Lucien Simon, une toile vigoureuse de M. Van Zevenberghen, trop manifestement influencée par Stobbaerts, des fleurs et études d'intérieurs par M<sup>mes</sup> Gilsoul, A. Drumeaux, B. Art, M. de Bièvre, etc... Mais on ne peut tout citer.

O. M.

## De l'Impressionnisme au Symbolisme.

La conférence de Charles Morice à l'Université nouvelle avait réuni un très nombreux public.

Le conférencier a rendu hommage au talent des grands artistes, si longtemps méconnus, qui retrouvèrent la nature et la lumière et eurent sur tout l'art contemporain une si profonde et si féconde influence. Mais il considère l'Impressionnisme comme un stade parcouru, comme un chapitre lu de l'histoire de l'art.

« En art, a-t-il dit, il n'y a que révolutionnaires et plagiaires; l'œuvre des révolutionnaires est faite et finie quand les plagiaires sont venus. Or, est-il contestable que les Impressionnistes aujourd'hui gouvernent l'art, qu'ils sont de toutes parts imités, que leur formule, acceptée par toute la jeunesse artiste, menace de s'ériger en dogme et constitue dans l'art un poncif nouveau? »

Et Charles Morice, appelant de nouveaux révolutionnaires, croit pouvoir espérer qu'ils s'orienteront au Symbolisme, se persuade que les Néo-impressionnistes, si évidemment attirés par l'art décoratif, sont les initiateurs d'un nouveau mouvement, et il nous montre dans la carrière de Paul Gauguin l'exemple ou plutôt l'image de l'évolution désirable: Gauguin traversa l'Impressionnisme et ne put se contenter d'un art d'où l'humanité vraie, l'humanité cérébrale et sentimentale est en somme exclue; il retourna aux principes, il se mit à l'école des primitifs et, sans oublier la précieuse leçon de la peinture claire, ajouta à la nature la pensée humaine.

## La Méthode classique de Nicolas Poussin.

Très suggestive cette étude que Paul Desjardins a placée entre deux autres: *Le Classicisme de Corneille* et *Les Règles de l'hygiène* discussion selon Pascal dans un volume intitulé *La Méthode*

*des classiques français* (1). Il y ramène la méthode de Poussin aux quatre idées directrices que voici:

1<sup>o</sup> Se tenir au-dessus de son ouvrage, en pleine clarté et liberté, de manière à se donner d'abord une connaissance exacte des objets;

2<sup>o</sup> Retrouver la peinture des anciens, laquelle, étant perdue, ne nous est connue que par des descriptions écrites et par quelques témoignages sur ses effets pathétiques;

3<sup>o</sup> Traiter la nature non comme un modèle à interpréter, mais comme un langage par lequel se peuvent exprimer et communiquer les diverses émotions;

4<sup>o</sup> Renforcer l'émotion par la subordination de tous les détails à l'effet unique que l'on veut produire.

Tout cela analysé, exprimé avec une exquise délicatesse.

Je signale particulièrement les dernières pages — en regrettant vivement qu'elles ne soient pas plus longuement développées — où Paul Desjardins, après avoir si bien montré en Poussin le « peintre littérateur », le « bourgeois casanier de tempérament froid et philosophe », plus sculpteur que peintre, tout à coup nous révèle en lui un autre homme chez lequel la nature domine la convention, le tempérament triomphe de la méthode consciente et volontaire. Par exemple dans le *Diogène*, dans *Ruth et Booz*, du Louvre: ce n'est plus une *histoire* qu'il peint alors, c'est un *sentiment* qu'il exprime; le *sujet* n'existe plus, pour ainsi dire: « On parle des « Quatre saisons » qui correspondent à ces quatre scènes de l'Ancien Testament (2); on pourrait soutenir aussi que ce sont les « Quatre âges », les « Quatre tempéraments », ou les « Quatre modes musicaux » (3) dont Poussin explique les effets ». — Je sais varier mon ton quand je veux, disait-il.

Et voilà, en effet, le principal pour lui dans ces tableaux: le ton et l'impression à produire. Ce sont « des peintures sans paroles, des harmonies ». Il semble donc que Poussin a un procédé mental acquis, savant, rapporté, sur le modèle des écrivains gréco-romains, dramatises, orateurs, historiens, dont il est obsédé. Toutefois son procédé mental naturel, tel que ses œuvres spontanées le révèlent, paraît plutôt analogue à celui des musiciens: c'est de ce côté, parmi les grands précurseurs de Philippe Rameau, qu'il faut chercher, je crois, ses affinités profondes. Or, c'est ici le Poussin vivant, et plus délicieux aux modernes qu'il ne le fut à ses contemporains ».

M. H.

## Exposition d'Art ancien à Sienne.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

C'est aujourd'hui que s'ouvre à Sienne l'exposition d'art ancien que nous avons annoncée. Elle promet d'être des plus intéressantes.

On a rassemblé dans les salles du Palais public, l'un des plus beaux d'Italie, sur cette place du Campo dont la forme originale ajoute à l'aspect pittoresque des édifices qui l'entourent, une collection de tableaux de l'école siennoise depuis Duccio (première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle) jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Simone Martini, Sano di Pietro, Matteo di Giovanni, Francesco di Giorgio, Neroccio, Girolamo di Benvenuto, le Sodoma, Pacchiarotti, le Pacchia et enfin Beccafumi sont représentés par des œuvres importantes et peu connues, sorties de collections privées, d'églises de campagne, etc. Les richesses d'art sont telles dans le pays que toute cette pinacothèque improvisée n'a pas enlevé un seul tableau à l'Académie des Beaux-Arts de Sienne!

Jacopo delle Quercia occupe une place d'honneur à l'exposition. Les fragments originaux de la fontaine de la place du Campo, le Fontegaja (remplacée au siècle dernier par une copie),

(1) Paris, Collin, 1904.

(2) *Le Paradis terrestre* le (printemps); *Ruth et Booz* (l'été); *La Terre promise* (l'automne); *Le Déluge* (l'hiver).

(3) Les quatre modes des Grecs: dorique, phrygien, lydien et hypolydien. Sans parler de l'ionique.

ont été reconstitués dans une loggia du Palais public. Elles y font un effet grandiose; on ne sait si ce sont des restes attardés de l'antiquité ou des œuvres d'un précurseur de Michel-Ange que l'on a devant soi. L'idée de cette glorification de Jacopo della Quercia, l'un des grands artistes de Sienne, qui travaillait au début du xv<sup>e</sup> siècle, est due à M. Corrado Ricci, le directeur du Musée de Florence, qui a organisé toute l'exposition; il a réuni aussi des statues de bois du même maître; ce sont des exemples des plus curieux et en partie peu connus d'une forme d'art très rare en Italie.

Les autres sections de l'exposition comprennent tout d'abord l'orfèvrerie, qui sera pour beaucoup une vraie révélation et qui placera les artisans siennois au premier rang des ciseleurs et des émailleurs du xv<sup>e</sup> siècle, les majoliques, les bronzes, les miniatures, les tissus et dentelles. Une exhibition topographique complète cet ensemble magnifique.

L'inauguration de l'exposition sera célébrée par un *pallio* extraordinaire: c'est la course de chevaux montés par des jeunes gens de dix-sept *contrade* (quartiers) de la ville, vêtus de costumes du *quattrocento*. Cette fête se répète tous les ans le 2 juillet et le 16 août. L'exposition restera ouverte jusqu'à fin septembre.

P. E.

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Concert Crickboom.

La troisième séance Crickboom, consacrée aux œuvres modernes, a, par un contraste piquant, opposé à l'une des œuvres les plus célèbres de Brahms l'une des grandes compositions de César Franck. Rien ne fut plus instructif que de comparer à l'extériorité du Quatuor en *sol mineur*, avec son *Rondo alla zingaresa* purement rapsodique, sorte de « czardas » d'effet certain sur la foule mais de contours passablement vulgaires, l'inspiration sévère, contenue, pleine d'émotion et de tendresse du Quintette de Franck.

Ah! l'admirable page! Quelle noblesse de pensée dans le début, quelle logique et quelle clarté dans le développement de l'*allegro*, quel sentiment séréphique dans le *lento*, quelle unité, quelle pureté de lignes, quelle puissante originalité dans toutes les parties de ce chef-d'œuvre! Celles-ci se complètent et s'éclairent l'une l'autre de telle sorte qu'on n'en pourrait supprimer un seul fragment sans détruire la merveilleuse harmonie de l'ensemble.

La latinité des interprètes, MM. Théo Ysaye, Crickboom, Van Hout et Jacob, — avec M. Daucher comme second violon, — s'accorde à miracle avec l'esthétique du maître liégeois dont elle respecte et met en valeur les intentions les plus secrètes. L'exécution fut digne de l'œuvre, — la plus homogène, la plus parfaite qu'on puisse souhaiter.

Entre ces deux œuvres d'ensemble, M. Crickboom interpréta avec une pureté de son et une expression qui lui valurent un double rappel l'émouvant *Poème* d'Ernest Chausson, l'une des inspirations les plus hautes d'un compositeur que la mort frappa au moment où son génie atteignait son épanouissement définitif.

Contemporain de la *Chanson perpétuelle* et du dernier Quatuor à cordes, le *Poème*, dont Eugène Ysaye donna avec orchestre la première audition à Bruxelles il y a quatre ans, est, sans contredit, l'un des sommets de la littérature du violon.

O. M.

### « Lieder-Abend » de M<sup>me</sup> Etta Madier de Montjau.

Hélas! c'était à prévoir: l'articulation parfaite de M<sup>me</sup> Madier, qui avait permis d'apprécier à fond l'intelligence délicate de son tempérament à la Salle allemande, s'est totalement égarée dans les entre-colonnes de cette damnée Grande-Harmonie à laquelle on est cependant obligé d'avoir recours lorsqu'on veut se faire connaître à une fraction sérieuse du public.

Il a donc fallu juger du talent de cette belle artiste par le rayonnement qui se dégage de son expressive physionomie et par le tact et le relief hors ligne avec lesquels elle manie le son: à peine était-il nécessaire de comprendre les paroles pour se rendre compte qu'elle chantait et disait admirablement.

Cette fois-ci, son programme était parfait.

La première partie était consacrée aux Italiens du xvii<sup>e</sup> siècle et aux Allemands du xix<sup>e</sup>, la seconde aux Français modernes et à Tchaikowsky. Quelle façon vivante de chanter le *Dormi bella* de Bassani! Quelle pénétration profonde dans le *Du bist die Ruh* de Schubert et quelle résurrection de l'*Auf dem Wasser zu singen*, du même! Le *Gesang Weyla's* de Hugo Wolf est une bien belle mélodie, grande et noble d'allures, et les deux lieder de R. Strauss (surtout *Cécilie*) ont valu à M<sup>me</sup> Madier, qui en fait de vraies créations, un succès très grand. Parmi les mélodies françaises, nous avons surtout remarqué l'impressionnant *Nocturne* et le moins heureux *Vase brisé* de César Franck, ensuite le *Clair de lune* de Fauré et le *Manoir de Rosemonde* de Duparc: qu'il nous suffise de dire que M<sup>me</sup> Madier chante aussi bien en français qu'en allemand ou en italien.

Nos plus chaleureuses félicitations à son accompagnateur, M. Richard Hageman, chef d'orchestre de l'Opéra d'Amsterdam. Jamais nous n'avons entendu mieux accompagner.

CH. V.

## La Technique du pianiste.

Sous le titre *Technique moderne du pianiste virtuose*, M. Emile Bosquet publie chez MM. Schott frères un important recueil destiné à faciliter et à développer l'étude du mécanisme. L'ouvrage, précédé d'une préface explicative en français, en allemand et en anglais, embrasse la pose de la main, les déplacements de celle-ci, méthodiquement amenés de diverses façons, et l'assouplissement de la main par des mouvements balancés à bases de trilles, d'octaves et autres intervalles brisés.

Le traité de M. Bosquet a reçu pour l'intelligence de sa méthode et les services qu'il est appelé à rendre les appréciations les plus élogieuses de MM. Busoni, De Greef, Delaborde, Diemer, Philipp, F. Planté, R. Pugno, etc.

## LA MUSIQUE A PARIS

### Concert de la Société Nationale.

Des œuvres inédites exécutées le 9 avril, aucune ne portait la marque d'une originalité bien vive, et l'ensemble du concert fut d'un bien médiocre intérêt. L'on entendit avec plaisir, pourtant, cinq mélodies de M. Henry Février, gracieuses et simples, dépourvues d'affectation; trois autres mélodies de M. Louis Aubert, adroitement écrites mais quelque peu impersonnelles. Quant au Quatuor de M. Lacombe, impossible d'y trouver même le charme que peuvent avoir certaines choses vieillottes et ingénues: cela est creux et inerte, écrit, selon toutes les règles du « beau style » académique, et surtout mortellement ennuyeux. Je ne suis pas éloigné de croire que ce quatuor fut composé en manière de protestation contre toutes les tendances de la musique actuelle; il serait bien difficile d'en expliquer autrement la genèse.

Avec, au contraire, une grande recherche, un indéniable souci d'ingéniosité et une application soutenue par une science très réelle, M. Sériex me paraît avoir produit, sous le titre *Sonate de piano et violon*, plutôt un manifeste qu'une œuvre d'invention musicale à proprement parler. Certes, je ne contesterai pas au très érudit élève et collaborateur de M. Vincent d'Indy le droit d'employer dans une sonate les formes scolastiques du prélude, de la fugue, du lied et du choral varié. Mais il m'a semblé (autant qu'il est possible d'en juger après une seule audition et en l'absence

du texte) que plus de liberté et de souplesse dans la réalisation musicale, des procédés de développement moins pédagogiques eussent été désirables. Pourtant, le deuxième mouvement (*Lied*) a quelque ampleur et quelque simplicité. Le *Choral varié* (que précède un *scherzo* à cinq temps point mal venu) est exposé en accords graves et soutenus d'un bel effet, et le travail en peut passer pour un modèle d'ingéniosité.

Ce qui paraît manquer à l'œuvre, c'est cette pensée créatrice, libre et spontanée, qui seule peut animer les formes, quelles qu'elles soient. Je n'y vois qu'une tentative d'acclimater des moyens de réalisation didactiques et stériles; tentative certainement consciencieuse, sincère, effectuée avec art, mais qui semble porter en elle sa propre condamnation.

Pour finir le concert, ce fut la Sérénade de *Namouna* d'Édouard Lalo, très bien exécutée, accueillie par tous avec un infini plaisir.

M.-D. CALVOCORESSI

## MUSIQUE NOUVELLE

OPÉRAS. — *La Tosca*, opéra en trois actes de V. SARDOU, L. ILLICA, G. GIACOSA, traduction française de P. FERRIER, musique de G. PUCCINI. Réduction pour piano et chant de C. CARIGNANI. Paris, G. Ricordi et C<sup>e</sup>.

ORCHESTRE. — *Poème pour violoncelle (ou alto) et orchestre*, par VICTOR VREULS. Réduction au piano par l'auteur. Paris, Édition mutuelle, 269, rue Saint-Jacques. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

MUSIQUE DE CHAMBRE. — *Deuxième Sonate pour violon et piano*, par JOSEPH RYELANDT (op. 27). Liège, V<sup>e</sup> L. Muraille. — *Sonata a violino solo da GIOVANNI-BATTISTA FONTANA*; l'accompagnement reconstitué par CH. TOURNEMIRE (op. 12). Liège, V<sup>e</sup> L. Muraille. — *Deuxième Sonate pour violon et piano*, par CARL KLINGER. Berlin (autographiée).

CHANT. — DÉODAT DE SÉVÉRAC. *Un Rêve* (poème d'Edgar Poe traduit par Mallarmé) et *Le Ciel est, par dessus le toit...* (Verlaine). Paris, Édition mutuelle; Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — LUCIEN MAWET. *Dansons la gigue!* (Verlaine) Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — EUGÈNE SAMUEL. *La Jeune fille à la Fenêtre* (C. Lemonnier) avec accompagnement de quatuor à cordes, hautbois, cor et harpe. Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

## PETITE CHRONIQUE

Le Roi ayant promis d'assister à l'inauguration du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand, la cérémonie officielle annoncée pour le 24 avril a été remise jusque après son retour de Wiesbaden, c'est-à-dire aux premiers jours de mai.

Les autorités belges, ainsi que les ministres d'Allemagne, d'Angleterre, de France et de Hollande assisteront aux fêtes d'art qui seront données à cette occasion.

La ville de Gand enverra également des invitations aux principaux conservateurs de musées et aux critiques d'art les plus réputés du pays et de l'étranger.

Aux marines de M. Marcette ont succédé, dans les galeries du Cercle artistique de Bruxelles, une série de peintures de M. Emile Charlet, qui a pour partenaire M. Van Damme-Sylva.

Le peintre J. Caron expose jusqu'au 24 courant ses œuvres récentes à la Galerie royale, rue Royale, 198.

M. Richard Baseleer, dont on connaît les émouvantes interprétations du Bas-Escaut, expose en ce moment, et jusqu'au 24 courant, quelques-unes de ses œuvres récentes au Cercle artistique d'Anvers.

Une exposition d'aquarelles de MM. F. Charlet, M. Hagemans, Th. Hannon, H. Janlet, P. Thémon et V. Cuytterschaut s'ouvrira

aujourd'hui à Charleroi (Bourse de commerce). Clôture le 20 mai.

Une audition musicale aura lieu le mois prochain avec le concours de MM. H. Janlet, G. Surlemont, L. Scholfs et Seure.

Middelbourg, la jolie capitale de l'île de Walcheren, ouvrira le 15 juillet une exposition de dinanderies et de cuivres d'art. Clôture le 15 août.

Indépendamment du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, trois expositions importantes ont été inaugurées la semaine dernière à Paris : celle des Primitifs français, ouverte au pavillon de Marsan (peintures, tapisseries, émaux) et à la Bibliothèque Nationale (manuscrits à miniature), l'exposition des œuvres d'Eugène Isabey et Auguste Raffet, dans les serres du Cours la Reine, et la petite collection d'œuvres impressionnistes empruntée par les *Amis du Luxembourg* aux galeries des amateurs.

L'exposition des maîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle que nous avons annoncée est remise au début de la saison prochaine. Elle réunira les œuvres de Watteau, Chardin, Boucher, Fragonard, Latour et Perronneau.

Le triptyque *L'Age d'or* de Léon Frédéric provenant du legs Michonis vient d'être installé au Musée du Luxembourg, qui a rouvert ses portes au public après son remaniement annuel.

Une quarantaine d'œuvres nouvelles ont pris place dans les salles, parmi lesquelles des paysages de Guillaumin et de Lebourg, un Jongkind, la *Lecture de la Bible* du peintre anversois Dierckx, etc.

Une exposition des œuvres de M<sup>lle</sup> Breslau est ouverte en ce moment, et jusqu'à la fin du mois, dans la Galerie George Petit, à Paris.

Par suite d'une subite indisposition de M. Eugène Ysaye, l'administration des Concerts Ysaye se trouve dans la nécessité de remettre à dimanche prochain le concert qui devait avoir lieu aujourd'hui à l'Alhambra.

M. Mark Hambourg a gracieusement offert un récital de piano à l'œuvre « L'Avenir artistique ». Cette séance exceptionnelle aura lieu au Conservatoire jeudi prochain, à 4 heures.

Pour rappel, demain, à la salle Le Roy, 6, rue du Grand-Cerf, à 8 h. 1/2, soirée musicale donnée par M<sup>lle</sup> Irma Hustin avec le concours de MM. F. Bouserez, J. Sevenants et Gaston Dupuis.

La *Société de Wallonie* donnera à Liège mercredi prochain, à 8 heures, sa troisième séance avec le concours de MM. Jaspar, Maris Foidart et Jacobs. Programme composé d'œuvres wallonnes : *Sonate pour piano et violon* de M. Orban, *Poème pour violoncelle et piano* de V. Vreuls, *Quatuor inachevé* de G. Lekeu. La séance s'ouvrira par une conférence de M. Ansel.

L'Académie de musique de Tournai fera exécuter dimanche prochain, à 4 heures, le prélude et les deux premiers actes de *Myrtis*, idylle en quatre actes de M. N. Daneau, prose rythmée de M. Ch. Hervé, avec le concours de MM. Swolfs, Pieltain et de M<sup>lle</sup> Duchatelet. Chœurs et orchestre (trois cents exécutants) sous la direction de l'auteur.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 25 avril, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131.

Le programme du concert qui suivra cette cérémonie comprendra, outre des airs et des duos interprétés par les principaux lauréats des derniers concours, l'exécution des œuvres suivantes par les chœurs de l'École de musique, sous la direction de M. Huberti, avec la participation de l'orchestre des Concerts Ysaye : un chœur de *Rebecca*, de C. Franck; les *Djims*, de G. Fauré; des *Rondes enfantines*, de Jaques-Dalcroze et le final de *Verlichting*, de Hiel et Huberti.

M. Le Bargy jouera le 2 mai au théâtre du Parc le *Marquis de Priola*, qu'il a créé à Paris.

La dernière liste que vient de publier le *Thyrse* porte à près de 2,000 francs le chiffre des souscriptions recueillies pour le monument Max Waller. Rappelons que les souscriptions sont reçues aux bureaux du *Thyrse*, 14, rue de la Filature, et de l'*Éventail*, rue de l'Industrie, 32.

On nous écrit de Marseille que M<sup>lle</sup> J. Maré, lauréate du Conservatoire de Bruxelles, a obtenu un très grand succès le mois dernier à la Salle Messerer dans deux séances de sonates pour piano et violon données avec M<sup>lle</sup> B. Rozan. Au programme : Haendel, Bach, Beethoven, Brahms, Castillon et Lekeu. Les journaux font des deux jeunes artistes le plus vif éloge, ainsi que de M<sup>lle</sup> de La Rouvière qui prêtait son concours à la seconde séance.

M. Claude Debussy, l'auteur de *Pelléas et Mélisande*, achève en ce moment, dit le *Guide musical*, la partition d'une œuvre dramatique, *Le Diable dans le clocher*, d'après Edgar Poë.

La mémoire d'Edouard Lassen a été célébrée à Weimar par une grande solennité musicale au cours de laquelle on a exécuté sa Symphonie en ré majeur, sa *Beethoven-Ouverture*, son Concerto de violon (interprété par le concertmeister Krasselt) et les plus remarquables de ses lieder.

Une résurrection originale : L'Union orchestrale de Munich fera représenter le 4 et le 6 mai deux des œuvres musicales de Jean-Jacques Rousseau : *Le Devin du village* et *Pygmalion*.

La livraison d'avril de l'*Art flamand et hollandais* contient un article de M. Paul Lambotte sur le sculpteur Victor Rousseau, illustré d'un grand nombre de reproductions dans le texte et

hors texte, parmi lesquelles : *Les Sœurs de l'Illusion*, *Puberté*, *Vers la vie*, *Emus* et le *Buste de Constantin Meunier*.

En même temps a paru dans *Réforme* (La Haye) une autre étude sur Victor Rousseau, signée par M. P. Van der Meer et illustrée de six reproductions.

Le *Burlington Magazine* nous apporte, en sa livraison d'avril, une intéressante étude sur les dessins de Millet réunis par M. J.-S. Forbes (parmi lesquels plusieurs études pour les *Glaneuses*), un article sur les Rembrandt de la collection Dutuit, la première partie d'un travail de M. Paul Vitry sur l'Exposition des Primitifs français à Paris, etc.

Nous avons vanté déjà l'intérêt d'art de ce beau périodique, dont les illustrations et le texte sont également de premier ordre.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

**HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG**

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

**Pension depuis 6 francs par jour.**

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

**CHATEAU DE ROTH**

par Obersgeegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

*Communications : Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).*

**Prix de la pension : 6 francs par jour.**

S'adresser à M<sup>lre</sup> ANDRÉ, propriétaire.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTEUX**



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

### PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

#### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

#### VILLE DE BRUXELLES

Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants  
d'une importante réunion de

#### LIVRES, ESTAMPES & DESSINS

provenant des collections du CHATEAU DE BARLO et de M. \*\*, membre  
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'huissier L. Cox,  
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de  
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend 50 centimes.  
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Esthétique de Jules Laforgue (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. M. Alexandre Marcette. — Le Théâtre à Paris. *Le Fils de l'étoile* (M.-D. CALVOCORESSI). — Une Conférence sur Max Waller (G. R.) — Notes de musique. *Hans Richter à Anvers. Concert Bréma. Mark Hambourg* (H. L.). *Séance musicale Hustin* (Ch. V.) — Nouveaux Concerts de Verviers (J. S.). — Petite Chronique.

## L'Esthétique de Jules Laforgue<sup>(1)</sup>.

V

Laforgue oppose, en un ingénieux et probant parallèle, « l'œil impressionniste » à « l'œil académique ». — « Dans un paysage baigné de lumière, dans lequel les êtres se modèlent comme des grisailles colorées, où l'académique ne voit que la lumière blanche, à l'état

épandu, l'impressionniste la voit baignant tout non de morte blancheur, mais de mille combats vibrants, de riches décompositions prismatiques. Où l'académique ne voit que le dessin extérieur enfermant le modelé, il voit les réelles lignes vivantes sans forme géométrique, mais bâties de mille touches irrégulières, qui, de loin, établissent la vie. Où l'académique voit les choses se plaçant à leurs plans respectifs réguliers selon une carcasse réductible à un pur dessin théorique, il voit la perspective établie par les mille riens de tons et de touches, par les variétés d'états d'air suivant leur plan non immobile, mais remuant ». — Ailleurs : « L'impressionniste voit et rend la nature telle qu'elle est, c'est-à-dire uniquement en vibrations colorées. Ni dessin, ni lumière, ni modelé, ni perspective, ni clair-obscur, ces classifications enfantines : tout cela se résout en réalité en vibrations colorées et doit être obtenu sur la toile uniquement par vibrations colorées ».

Rattachant cette définition à sa philosophie, Laforgue observe que « l'œil impressionniste est dans l'évolution humaine l'œil le plus avancé, celui qui jusqu'ici a saisi et a rendu les combinaisons de nuances les plus compliquées connues ». Cette évolution se fait dans le sens même du spectre, c'est-à-dire du rouge au violet. On comprend maintenant que *l'impressionnisme* soit une « exploration » de l'inconscient vers la conscience.

L'œil est en retard sur l'oreille. Tandis que celle-ci analyse les harmoniques, celui-là perçoit encore synthétiquement la lumière. Il n'accomplit donc pas sa fonction propre. Car les trois fibrilles de Young en font un prisme. Aussi, la physiologie justifie-t-elle les tentatives

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

des « néo-impressionnistes », qui *divisent le ton* et en superposent les éléments — hachures ou « points », il n'importe — afin qu'à la distance voulue ces éléments se recomposent par une synthèse spontanée et que notre œil perçoive le ton même. Le peintre doit seulement éviter — devant certaines toiles de Signac l'on reconnaîtra que cette précaution n'est pas superflue — que le spectateur discerne encore les « points » composants à cette limite extrême du recul, passé laquelle les objets représentés cesseraient d'être distincts. Aussi bien une exécution imparfaite n'autorise-t-elle pas à condamner une méthode. Les « néo-impressionnistes » — la critique est, en vérité, bien imprudente — ont pour caution la science. Helmholtz, Chevreul et Charles Henry ne sont pas des garants méprisables.

Il serait juste de tenir compte au peintre « impressionniste » des conditions dans lesquelles il se met — de parti pris. Le « plein air » accroît la difficulté, ajoute des chances d'erreur. Car le paysage est mobile et mobiles sont aussi les impressions du peintre. — « Supposons qu'au lieu de peindre son paysage en plusieurs séances, il a le bon sens d'en établir la vie de tons en *quinze minutes*, c'est-à-dire qu'il est impressionniste. Il arrive là avec sa sensibilité d'optique propre. Cette sensibilité est à cette heure, selon les états fatigants ou ménageants qu'il vient de traverser, éblouie ou en éveil, et ce n'est pas la sensibilité d'un seul organe, mais les trois sensibilités en concurrence vitale des trois fibrilles de Young. Dans ces quinze minutes, l'éclairage du paysage : le ciel vivant, les terrains, les verdure, tout cela dans le réseau immatériel de la riche atmosphère avec la vie incessamment ondulatoire de ses corpuscules invisibles réfléchissants ou réfractants, l'éclairage du paysage a infiniment varié, a vécu en un mot. »

De plus, l'attention du peintre est sollicitée et sa sensibilité altérée par des objets indifférents. — « Un exemple entre des milliards. Je vois tel violet, j'abaisse mes yeux vers ma palette pour l'y combiner, mon œil est involontairement tiré par la blancheur de ma manchette; mon œil a changé, mon violet en souffre, etc. ».

En résumé : « L'objet et le sujet sont donc irrémédiablement mouvants, insaisissables et insaisissants. Les éclairs d'identité entre le sujet et l'objet, c'est le propre du génie. Chercher à codifier les éclairs est une plaisanterie d'école. »

A ceux-là mêmes qui considèrent ces toiles sans prévention, avec la volonté de les comprendre et le désir d'en jouir, il est difficile de les bien apprécier. Le spectateur n'est point, ne saurait être dans l'état d'excitation où le peintre fut porté par le travail de l'œil, qui va du paysage à la palette, de la palette à la toile, qui perçoit, analyse, compare, dose, la hâte fébrile de la main, empressée à lui obéir, le raisonnement qui réduit, proportionne, calcule, juge, — et l'émoi de la vie univer-

selle, — voix, parfums, appels du désir, impatience de naître, angoisse de mourir, — qui de la nature ambiante pénètre jusqu'en ses moelles. — Cette toile, broyée sous l'éblouissante lumière du soleil, où résonnent les touches les plus mates, on l'expose dans le jour artificiel d'une galerie, dans la pénombre d'un salon, encore obscurci de tentures. — Enfin le tableau n'est encadré qu'après achèvement; et le cadre projette son ombre sur les clairs qu'elle éteint, sur les foncés qu'elle épaissit. Aussi Seurat peignait-il de « points » complémentaires en harmonie avec son « effet » son cadre et même la bande d'ombre, par laquelle il devait empiéter sur la toile.

Ainsi entendu, le « plein-air » est plus large, plus compréhensif que la formule, dont l'école de Barbizon fit sa règle. « Ce plein-air des paysagistes impressionnistes, il commande leur peinture entière et signifie la peinture des êtres ou des choses dans leur atmosphère : paysages, salons à la bougie ou simples intérieurs, rues, coulisses éclairées au gaz, usines, halles, hôpitaux, etc., etc. » Renoir par la *Loge*, Degas par ses « coulisses », Vuillard par ses « intérieurs », sont, tout de même que Monet, Sisley ou Pissarro, des peintres de « plein-air ».

La pratique du « plein air » eut pour immédiate conséquence de « clarifier » la peinture. — « Lui donner, conseille Laforgue, ce clarifié limpide et vibrant en plein air, qu'a un orchestre vous arrivant (jouant par exemple du Wagner) à travers un fleuve assez plein (le Rhin à Coblenz, la Seine à Auteuil) ». Les *impressionnistes* ont éliminé de leur palette les noirs et le bitume, dont se servait encore Manet. Le noir n'est point dans la nature. Les premiers, Monet, Sisley, Cézanne; à leur école, Pissarro; après eux, les « néo-impressionnistes » ont, dans leurs paysages, exprimé la féerie et la joie de la lumière, en composant leurs ombres par les bleus et les violets, et non point par des tons neutres sans limpidité ni résonance. Même technique pour les peintres d'« intérieurs » comme Degas et Vuillard. Ni dans les « coulisses » de celui-là, ni dans les « salons » de celui-ci, les tons bitumineux amortissent les effets. — Cette réforme n'était pas moins opportune, elle ne suscita pas moins d'imitations hors de l'école (« on nous fusille, cinglait Degas, mais on fouille nos poches ») que la division du ton. Nouvelle preuve que ce sont bien les *impressionnistes*, et non les « académiques » dont l'œil est « naturel ».

J'ai résumé en ses traits les plus caractéristiques l'esthétique de Jules Laforgue, m'appliquant à ordonner ses *Notes* sans lien apparent, à concilier celles qui, à première vue, semblent contradictoires. Pour gloser la lettre, quand elle était obscure ou trop concise, je ne crois pas en avoir faussé l'esprit. J'ai, d'ailleurs, cité les pages les plus significatives : pierres de touche qui permettront d'éprouver mon commentaire.

L'on ne contestera point sur l'originalité de cette esthétique. Disciple de Taine, qu'il réfute, mais dont il suit la méthode « documentaire déterministe », Laforgue s'en écarte par ce « brin de foi nouvelle », qui corrige en lui l'excessive sérénité du savant. Pénétré par la philosophie de Hartmann, il en déduit une théorie de l'art; il défriche un champ que son maître avait laissé inculte; il engrange une abondante moisson d'idées, d'aperçus, de définitions, de jugements. Vaguant

Par les blancs parcs ésotériques  
De l'Armide métaphysique,

il cueille des fruits inconnus. Même quand il philosophe, il demeure poète, parce qu'« il nomme ». Pour paraphraser Maeterlinck, il a vu des choses nouvelles dans leur beauté et dans leur vérité, et les mêmes choses que d'autres auparavant avaient vues, il les vit dans une beauté et dans une vérité nouvelles.

Mais surtout il aime et sert l'art dévotement. Il écrit : « Un peu plus de piété! L'art n'est point un devoir de rhétorique d'écolier, *c'est toute la vie.* » S'il le définit un agent de l'Inconscient, son dessein est de l'affranchir et aussi de l'ennoblir : infini, éternel, infaillible, comme la Loi même de l'univers.

L'Art est tout, du droit divin de l'Inconscience,  
Après lui, le déluge! et son moindre regard  
Est le cercle infini, dont la circonférence  
Est partout, et le centre immoral nulle part.

MÉDÉRIC DUFOUR

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. ALEXANDRE MARCETTE

MON CHER MAUS,

Je crois bien que tout a été dit sur l'influence de l'Impressionnisme, indéniable sur l'art contemporain. Ce n'est pas la seule palette, qui, en s'éclairant, a subi son action; la vision s'est transformée et le champ d'observations s'est élargi. L'homme, dans son milieu, est pénétré par lui; en despote il ne domine plus l'ambiance dans laquelle il se meut, mais lui est subordonné. Les arbres sont bien, comme dit Zola, nos grands frères immobiles, et le ciel n'est plus un simple décor servant de repoussoir à cette majesté!

L'école belge en a été rénovée. Une réaction, tendant à disparaître, a bien surgi, mais la masse en a profité.

Et parmi les morts, qui pourra nier qu'entre l'*Ouragan* d'Artan et l'*Atelier à La Panne*, entre l'*Embouchure de l'Escaut* de Verwée et le *Beau pays de Flandre*, entre le *Géographe* de Henri De Braekeleer et le *Déjeuner du modèle*, le grand souffle n'a pas

(1) Voir nos six derniers numéros.

passé comme entre les *Dunes de Calmpthout* de Baron et ses paysages du pays mosan?

Tous n'ont pas été heureusement servis par cette évolution vers la lumière, mais qu'importe! Un peu plus de liberté est acquise; toutes les barrières ne sont pas tombées, et peut-être quelques unes ont-elles été élevées par les novateurs eux-mêmes.

Novateur, est-ce bien le terme propre? Manet n'est-il pas le continuateur de la vraie tradition picturale? Et ceux qui comptent ne sont-ils pas des *peintres*, traduisant des sensations de *peintres*?

Quant aux procédés, c'est une question très secondaire et toute momentanée.

Cordialement à vous.

ALEX. MARCETTE

## LE THÉÂTRE A PARIS

**Le Fils de l'étoile**, drame musical en cinq actes de M. CATULLE MENDÈS, musique de M. CAMILLE ERLANGER, représenté à l'Académie Nationale de musique le 20 avril 1904.

On était en droit d'attendre beaucoup de la nouvelle œuvre de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger : Une partition de l'auteur du *Juif polonais* ne pouvait être indifférente, et l'histoire quasi légendaire de l'énigmatique *Fils de l'étoile* offrait une donnée singulièrement curieuse et attachante. Le poète a su choisir, dans la période trouble du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, un sujet assez ample et assez imprécis à la fois pour laisser une large place à l'invention, assez véridique, historiquement parlant, pour que la réalisation en ait pu constituer une fidèle et puissante évocation de l'atmosphère étrange de l'époque où il se déroule.

Dans les ruines de l'antique Jérusalem, hantée par les démons d'autrefois, Lilith, Belkis et tout un peuple de larves qui guettent la destruction finale du peuple d'Iaveh, les Israélites sont restés groupés autour du grand prêtre Akiba. Celui-ci sait qu'un sauveur doit venir quelque jour, guidé par une étoile annonciatrice, pour conduire Israël à de nouvelles victoires. Mais l'élu tarde à venir, le peuple se lasse d'attendre et de souffrir, se révolte contre le grand prêtre et veut même, un jour, le lapider. Or, voici que l'étoile parait au ciel; vêtu de blanc, les yeux fixés sur l'astre, un être se dirige vers les ruines du temple. C'est le sauveur attendu, Bar-Kokheba, le Fils de l'étoile. Simplement, il dit sa mission, qui est de sauver Israël et d'épouser la fille d'Akiba, Séphora. Et tandis que le peuple se réjouit, on aperçoit dans le lointain les silhouettes dressées des éternelles ennemies, les démons, qui grondent de sourdes menaces.

Au deuxième acte, Bar-Kokheba, vainqueur des peuples ennemis, revient vers Jérusalem et rentre triomphalement dans la ville presque rebâtie. Il ramène des captives dont l'une, resplendissante de beauté, sera sa seconde épouse. Indignée, Séphora, après avoir vainement tenté d'écarter cette rivale, prend une décision sublime. Bar-Kokheba, dans sa hâte à jouir de son triomphe, a remis à plus tard de lutter contre le plus terrible adversaire d'Israël, le général romain Lucius-Sévérus. Comme autrefois Judith, la jeune épouse du Fils de l'étoile ira frapper dans son propre camp le chef romain, afin que Bar-Kokheba

comprene combien grand est l'amour de celle qu'il voudrait oublier.

Séphora part donc pour accomplir son projet. Mais la captive, qui n'est autre que la démons Lilith, a prévenu Belkis l'enchanteuse, sa sœur. Celle-ci arrête Séphora sur la route, l'endort par un charme et (ceci est une très admirable trouvaille du poète) lui inspire une vision : la jeune femme se voit arrivant au camp romain, pénétrant dans la tente où Julius-Sévérus, ivre à la fin d'une orgie, l'accueille. Elle croit frapper l'Imperata endormi, ramasser sa tête sanglante, fuir avec le funèbre trophée. Puis elle se réveille, trouve auprès d'elle le sac qui doit contenir la tête coupée et revient radieuse montrer à Bar-Kokheba, qu'elle trouve au milieu des courtisanes captives, le signe de l'acte héroïque accompli. Mais Lilith éclate de rire : le sac ne contient qu'une pierre. Séphora, comme Bar-Kokheba, a été vaincue par les démons ; Julius-Sévérus, bien vivant, est déjà près de Jérusalem. Israël doit périr. Alors, réveillé enfin, Bar-Kokheba se dresse, chasse Lilith et, pardonné par Séphora, marche contre l'armée romaine. Mais aucune force ne protège plus le Fils de l'étoile, il est frappé dans la lutte, et auprès de lui Séphora. Tous deux meurent ; Akiba, resté seul, interroge en vain la destinée : devant le grand prêtre, atterré et résigné, les silhouettes des démons victorieuses reparaisent seules : « Il ne reste plus rien que l'éternel mensonge et l'éternelle volupté. »

Ce poème peut au premier abord offrir quelque apparence de complexité ; mais, à l'examiner, on verra qu'il a bien toutes les qualités d'un excellent texte de drame lyrique. Cette lutte continue entre les puissances mauvaises, présentes du commencement à la fin de l'œuvre, et la divinité protectrice d'Israël constitue l'action la plus vive, la plus forte que l'on puisse souhaiter. Le sort des humains, jouets d'une destinée contre laquelle ils restent impuissants, nous y est montré sous un aspect tragique, grandiose et saisissant.

Certes, l'intérêt dramatique est plutôt dans la marche inéluctable des événements que dans tel ou tel caractère individuel ; une philosophie générale, largement exprimée, prédomine ici sur la psychologie proprement dite. En un mot, il est loisible de considérer l'œuvre plutôt comme une page d'épopée que comme un drame dans le sens absolu du mot. Mais c'est bien là ce qui constitue la principale beauté du *Fils de l'étoile*, son originalité profonde. Il est impossible de ne pas admirer le grand souffle qui passe au-dessus de tous ces êtres, les agite, les conduit et les broie.

La fatalité est ici, cela est évident, le principal personnage du drame, à peu près comme dans *Œdipe* ; et une telle conception, par son ampleur, est, comme je le disais, de celles qui se prêtent merveilleusement à une belle réalisation musicale.

M. Camille Erlanger est un musicien de bonne et saine race. Sa personnalité est assez malaisée à définir, parce qu'elle ne consiste pas en un certain tour de main, en des procédés de métier qui constituent une caractéristique à la fois spéciale et restreinte. Il excelle à construire, avec des motifs heureusement inventés, des scènes ou des pages symphoniques où se manifestent à la fois une sûre logique et un instinct musical remarquablement vif. Peut-être cette association si peu commune du souci de la précision la plus rigoureuse et d'une faculté d'expression de la plus rare espèce est-elle la principale marque de la personnalité de M. Erlanger. Mais celui-ci a également une écriture orchestrale aisément reconnaissable. Son orchestre est d'ordinaire très nourri, au point de paraître parfois un peu dense, mais coloré toujours, jamais

creux, jamais trivial, sonore mais non bruyant. Cet orchestre, très symphonique, est pourtant très apte à étayer, à suivre, à commenter avec vérité, avec minutie même les diverses péripéties du drame, comme à créer à ce drame une parfaite unité d'atmosphère.

Avec de telles qualités, manifestées déjà en d'autres œuvres, et notamment dans l'admirable *Juif polonais*, il est certain que le compositeur ne pouvait que tirer un excellent parti de la matière que lui offrait le poète. *Le Fils de l'étoile* est une œuvre forte, intéressante pour le spectateur comme pour le musicien qui l'étudie.

Il y a dans les six tableaux dont elle se compose, de la variété, de la puissance et une remarquable gradation de l'intérêt. L'unité de l'ensemble est telle qu'on hésite à en signaler spécialement certaines pages. Pourtant, la scène initiale (les démons parmi les ruines) avec ses chœurs impressionnants ; le prélude du troisième tableau, qui décrit également les ombres mauvaises sur la route nocturne ; les danses antiques et la tragédie mimée du quatrième tableau, la déploration finale d'Akibam éritent qu'on les mette hors pair.

Rapidement, je dirai encore que M<sup>me</sup> Bréval (Séphora) fut admirable tant comme cantatrice que comme tragédienne (dans la scène de la vision surtout) ; que M<sup>me</sup> Héglon a fait du rôle de Lilith une création de tout premier ordre ; que M. Delmas fut un superbe Akiba ; que M. Alvarez (Bar-Kokheba) a toujours sa jolie voix ; que l'orchestre se comporta fort bien sous la direction de M. Taffanel, que le solitaire *tutu* de M<sup>lle</sup> Zambelli, si gracieuse pourtant, apparut au milieu des costumes assez réussis des autres personnages du ballet (car la direction de l'Opéra a fait un effort louable pour les décors et pour la mise en scène), fut d'un effet assez déconcertant ; enfin, que le succès a été très vif.

M.-D. CALVOCORESSI

## Une Conférence sur Max Waller.

C'est Namur — en passe décidément de devenir une ville littéraire — qui a eu l'autre soir la primeur de la belle conférence de M. Paul André sur Max Waller. M. Paul André est un romancier intéressant, mais c'est un conférencier superbe. Sa phrase ne se contente pas d'être claire, harmonieuse, pleine d'idées et de faits, féconde en rapprochements heureux, en trouvailles du meilleur goût, — elle est dite, en outre, avec un talent souple et varié qui ne laisse pas un instant l'attention se détendre et qui tient le public suspendu au jeu subtil et délicat des mots.

M. Paul André a raconté Waller, en s'attachant surtout à sa vie littéraire. Il l'a pu faire avec d'autant plus d'intérêt que ses relations personnelles avec la famille du poète, — les initiés savent qu'il s'agit de M<sup>me</sup> Deppe, sœur de Max Waller, et de son mari, le major d'artillerie, à qui le « son du canon » n'a pas fait perdre le sens des harmonies les plus délicieuses et qui, avant d'être un guerrier savant, est un musicien, un compositeur de premier ordre, — que ses relations, disais-je, lui ont permis de fouiller dans un trésor inédit de lettres et de manuscrits. Il a lu, entre autres documents amusants, une lettre spirituelle d'Albert Giraud, où le poète de *Hors du siècle* reconforte en termes exquis un passager découragé du poète de la *Flûte à Siebel*. Ce temps valait mieux que le nôtre. On y dépensait une verve que nos jeunes ne connaissent plus. Ah ! oui, il était temps que l'on songeât à ressusciter dans le marbre la mémoire de Waller. Son exemple sera utile à nos générations nouvelles. Il leur apprendra l'amour de la bataille, en même temps que le goût du labeur. Pauvre mort de

trente ans! Malgré tant d'heures consacrées à la discussion et à la lutte, quel bagage il laisse après lui! Quatre romans, un livre de contes, un livre de vers, une collection énorme d'articles! Quels sont les « jeunes » de trente ans que l'on pourrait lui comparer.

La conférence de M. Paul André a remporté un succès complet. Elle a été suivie de récitaions d'œuvres de Waller par M<sup>me</sup> Derboven et M. Chomé, du Conservatoire de Bruxelles. On sait assez en quelle estime il faut tenir M. Chomé, qui est un grand artiste laborieux, toujours mécontent de soi-même, toujours s'efforçant vers une réalisation plus haute : C'est le secret de son art sans cesse renouvelé et qui semble dépasser les limites mêmes de la perfection. M<sup>me</sup> Derboven — très jolie femme, ce qui ne gâte rien — a une façon simple et profonde, bien à elle, de dire la prose et les vers. Elle a charmé particulièrement l'auditoire. Tous deux, d'ailleurs, ont été longuement ovationnés.

Et c'est ainsi que partout, en Belgique, le nom de Waller est livré aux échos de la renommée. Le mouvement s'accroît encore, grâce aux efforts du *Thyrse* et de M. Rosy, l'un de ses directeurs, le plus vaillant, le plus emballé des hommes. Et dans un an, quand le monument se dressera dans le square de l'Industrie, on pourra dire que le pays tout entier connaît et aime « Son Impertinence le page Siebel ».

G. R.

## NOTES DE MUSIQUE

Hans Richter à Anvers.  
Concert Brema. — Mark Hambourg.

15 avril 1904. — Dans la salle à manger, murs et linges blancs, tapis rouges, de l'hôtel Saint-Antoine, à Anvers. Au milieu de l'indifférence des convives anglais, de la respectueuse discrétion des convives allemands, un étranger — élégante redingote, barbe fauve, lunettes d'or — s'est attablé. La lumière du petit candélabre, adoucie par l'abat-jour, rosit son teint de rentier paisible. Il étudie avec soin la carte, s'informe auprès du *Kellner* de la signification allemande d'un filet de renne dont la rareté le tente, et entreprend, avec délicatesse et attention, la vérification successive de l'excellence du programme culinaire.

Ce gastronome satisfait, c'est Hans Richter, le même Richter qu'avec une simplicité délicieuse vous avez vu à Bayreuth, cet été, en veston d'alpaga gris et panama blanc, traverser, suivi de son bouledogue, la Richard Wagnerstrasse, pour faire garnir de pêches blondes, chez la fruitière, le panier d'osier qui balance à son bras. Cet homme admirable mange avec joie. Il gouverne son estomac avec le même équilibre que la masse orchestrale. Il s'y délecte avec abandon et manque d'oublier l'heure d'ouverture de la séance dont il est l'attraction; et lorsqu'il pénètre dans la salle où tant d'applaudissements l'accueillent, c'est avec le léger regret intime d'avoir dû goûter trop précipitamment les douces friandises.

Richter n'est pas visiteur assidu d'Anvers. Bruxelles le vit, dès 1870, diriger *Lohengrin*; Paris attendit jusqu'en 1898 la jouissance de l'entendre révéler la *Neuvième Symphonie*; voici Anvers qui s'offre un luxe pareil. Peut-être était-ce un peu tôt.

La *Neuvième*, voyez-vous, cela ne s'aborde pas comme la première ouverture venue. La *Neuvième* est la plus colossale production concertante du XIX<sup>e</sup> siècle. La *Neuvième* est la synthèse et la suprême expression d'un génie qu'aucun génie n'a surpassé. Avant d'en saisir la profondeur grave, la douloureuse passion, les fulgurantes envolées, il faut une longue et patiente éducation, que des années peuvent seulement parfaire.

Certes, l'orchestre des Nouveaux Concerts témoigne de qualités qui lui assurent un avenir enviable : discipline, application, grand désir de bien faire; il est aux mains de M. Mortelmans, musicien réputé. Mais l'intelligence musicale ne paraît pas suffisamment ouverte, cette compréhension nette de l'œuvre, identique chez tous les exécutants, ce coude-à-coude absolu et « chaud »,

cette ardeur frémissante dans le rendu qui laissent aux chefs, pour principale mission, de coordonner, régulariser, harmoniser les forces multiples et actives de son lumineux instrument, plutôt que d'en secouer, par des efforts déplacés, la passivité trop docile.

Il faut reconnaître aussi que la disposition matérielle du théâtre Royal est très défectueuse. Sur une scène resserrée, rapetissée, quelques gradins vont rejoindre un plafond exagérément incliné. Les timbales, la batterie et les cuivres sonnent dur et sec sous cette toile qui les touche, et réfléchit leur sonorité avant qu'elle ait pu prendre quelque ampleur. Sous le manteau d'Arlequin, les violons gaspillent dans les plis nombreux et lourds d'un abondant rideau de grosse peluche leurs résonances forcément amaigries. Entre les cordes et le fond, les bois et cors ont fort à faire pour conserver leur plan sonore. Je crois qu'il faut attribuer pour la plus grande part à ces défauts du cadre le manque de mordant, le flou des attaques qui peuvent être reprochés à l'orchestre.

Toutefois, il faut bien entendre que les éléments de cette méritante compagnie sont de qualité telle que la maturité leur donnera certainement l'excellence. Entraînés par Richter, ils ont donné à l'interprétation de la *Neuvième* les soins les plus empressés. — Aussi bien, quel maître homme! Comme il dispose, avec une aisance charmante, de tous les moyens d'action que son art nécessite! Voyez ses gestes engageants, ses invites aimables; voyez sa bonhomie juste; voyez aussi comme le bras s'élargit, le cou se dresse, toute la noblesse et la maîtrise qui embellissent sa mimique! Et toujours, la plus heureuse clarté d'indication, un sang-froid net, l'impression d'une expérience à ce point assurée qu'elle ne saurait plus craindre une erreur ou une faiblesse.

Et la vérité, l'indiscutable, l'aveuglante vérité des allures! Bruxelles, en son érudit Conservatoire, nous enseigne des *Neuvièmes* alourdies, ralenties, dont le scherzo devient inexplicable et le finale paraît figé. Comment ne pas abandonner, après avoir radieusement compris la vérité de Richter (qui est celle de tous les autres), comment ne pas abandonner ces errements qui ne peuvent que jeter chez l'auditeur un trouble inutile et dont la Beauté doit souffrir (1)?

\* \* \*

20 avril. — Voici revenir M<sup>me</sup> Marie Bréma, au beau visage régulier, au cou ample, aux poses drapées; — voici, réentendue, sa voix qui prend les cœurs, leur jette un frisson et ne les abandonne qu'entourés d'une captivante chaleur d'émotion. Elle a chanté, d'une voix que les demi-teintes commencent à desservir, des mélodies généralement peu connues; nous avons goûté un chant du XVI<sup>e</sup> siècle, une *Berceuse* exquise d'Humperdinck, la *Ville* de Schubert. M<sup>me</sup> Bréma était accompagnée d'un M. Fr. Braun, basse barytonnante, doué d'une voix jolie, agréablement conduite; sa façon particulière de souligner les douceurs sentimentales d'un sourire imperceptiblement farceur est la plus curieuse chose du monde.

M<sup>me</sup> Bréma, qui est née, dit-on, « Braun » et le jeune M. Braun (qui ne s'appelle pas Bréma, bien que son âge soit celui du fils de la si sympathique cantatrice) ont chanté des duos de Brahms et Schumann; c'était homogène, harmonieux et d'un art pur. N'oublions pas de citer la *Psyché* de Corneille illustrée par Paladilhe, qui valut à M. Braun un *bis* flatteur, et disons qu'à notre humble avis (qui n'est point celui de tout le monde) M<sup>me</sup> Bréma n'a pas la latinité qu'exigent les *Danses* de Bruneau. Leur inspiration n'est du reste pas de premier ordre.

\* \* \*

21 avril. — L'Art moderne a déjà parlé de Mark Hambourg. Comme il en parlera certainement de fréquentes fois dans l'avenir, il nous est permis, déjà, de nous répéter. Donc, le jeune pianiste a donné au Conservatoire un récital au profit de l'œuvre louable

(1) Voici la durée des mouvements qu'adopte Richter : *Allegro ma non troppo* : 15 minutes; *Molto vivace* : 14 3/4 minutes; *Adagio molto* : 13 1/2 minutes; *Finale* (avec chœurs) : 22 1/4 minutes.

de l'*Avenir artistique*. Nous nous posions, après la Sonate de Chopin, après — surtout! — celle de Beethoven, la question : Qui le dépasse en ce moment ? Nous n'osions pas répondre. . .

Paderewski nous est trop lointain pour que nous puissions le juger impartialement. Notre souvenir nous dépeint un talent de perfection brillante, coloré, fantaisiste. — Busoni nous donna des auditions plus proches; mais on dut y regretter sa raideur de plus en plus stricte, sa crainte maladive du pathos le poussant aux pires excès du martèlement, du clavier broyé, des rigueurs expressives les plus inflexibles.

Comparez avec ce jeune homme... Mark Hambourg a la puissance, la couleur, la technique, la fougue. Cela suffirait-il pour qu'il devienne dans l'avenir le « plus grand » pianiste ? Non. Il a surtout la plus profonde, la plus surprenante intelligence de l'expression musicale. Sous ce rapport, sa Sonate en *ut majeur* de Beethoven, œuvre pourtant de moyenne envergure, me paraît extraordinaire. L'*adagio*, que les pensionnaires balbutient, est devenu une page de douleur et de noblesse sans limites, pour la beauté duquel on donnerait, avec quelle joie ! toutes les acrobaties que les virtuoses doivent accomplir, paraît-il... Et le *scherzo* ! Et la sonorité imprévue du *trio* ! Et l'*allegro* final ! Quelles hardiesses justes, quelle limpidité de compréhension, quelles audaces séduisantes ! — Ah ! voici vraiment « quelqu'un » qui paraît naître. Prions la déesse Musique que le succès ne la vienne gêner !

HENRY LESBROUSSART.

#### Séance musicale Hustin.

Gentille petite séance, pas subversive du tout, allant de Beethoven à M<sup>me</sup> Hedwige Chrétien (auteur d'un savoureux *Que je t'oublie* ! digne de Tagliafico), en passant par Clementi, Méhul et Saint-Saëns. De l'éclectisme dans toute la force du terme, comme on voit. . .

M<sup>lle</sup> Irma Hustin a du style, de la simplicité, un son perlé fort joli, mais froid ; ceci a fait paraître un peu longue les *Trente-deux variations* de Beethoven, contrairement à la très « haydnisante » Sonate en *sol* mineur, pour piano et violoncelle, dans laquelle M<sup>lle</sup> Hustin et M. Bouserez ont rivalisé d'esprit et de sobre élégance. M. Bouserez s'est, outre cela, fait remarquer par une exécution charmante sur la viole de gambe de l'une de ses propres compositions : *Scène de marionnettes*, œuvre correcte mais peu personnelle, tout à fait genre *Zigeunerweisen*.

M. Dupuis, ténor de sa profession, roucoula avec dextérité des chatteries à la Massenet (sauf la romance d'*Ariadant*), et M. Sevensants, dans une Sonate d'un rococo amusant de Clementi et dans un très marionnettistique *Scherzo* de Saint-Saëns pour deux pianos fut, pour M<sup>lle</sup> Hustin, un partenaire digne d'elle.

CH. V.

### Nouveaux Concerts de Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Les deux derniers concerts nous offrirent d'intéressants programmes où figurèrent, comme solistes, notre concitoyen Crickboom, dont le talent se mûrit et s'affine constamment, puis une cantatrice fort en vogue à Paris, M<sup>me</sup> Gay, qui manie avec infiniment de charme une voix étendue, et enfin M. Martapoura, qui nous révéla de remarquables qualités dans son interprétation d'œuvres de caractères fort divers.

Les élèves des classes de solfège de l'École de musique — ils étaient cent vingt — exécutèrent à chacune de ces séances une page délicate et poétique de Léon Dubois, intitulée *Les Saisons*, écrite pour six voix d'enfants et orchestre. L'auteur, présent à la première exécution, fut vivement acclamé par l'auditoire.

A l'orchestre — qui compte actuellement soixante-dix-sept instrumentistes — était réservée la plus large part de ces deux con-

certs. Au premier, il nous donna la *Reformation-Symphonie* n° 5 de Mendelssohn et la « Chevauchée des Walkyries » ; au second, Wagner fut représenté par son « Entrée des Dieux dans le Walhall », Schumann par la *Träumerei*, Liszt par la *Rapsodie hongroise* n° 2, Beethoven par l'émouvante *Symphonie en ut mineur*. Toutes et chacune de ces pages furent enlevées par notre phalange instrumentale avec autant d'intelligence que de brio et de fougue. Louis Kefer s'affirme de plus en plus un chef d'orchestre de premier ordre, un musicien de haute valeur et de conscience absolue. Les connaisseurs lui sauront gré d'avoir conservé à la *Symphonie en ut mineur* les mouvements en lesquels elle a été écrite par Beethoven même et qu'ont respectés ou consacrés les maîtres illustres qui s'appellent Fétis, Berlioz et Wagner ! Comme le dit excellemment Berlioz : « On ne fait pas aux hommes de génie l'aumône de son talent. »

J. S.

### PETITE CHRONIQUE

Eugène Ysaye, tout à fait remis de l'indisposition qui a causé la remise du cinquième concert Ysaye, exécutera à ce concert, qui a lieu aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, les Concertos en *mi* de J.-S. Bach et en *ré* de Beethoven, deux des œuvres culminantes de la littérature du violon, et une symphonie pour orchestre et violon principal du jeune compositeur Verviétois V. Vreuls. L'orchestre, dirigé par M. Mathieu Crickboom, directeur des Concerts symphoniques de Barcelone et ancien directeur du Conservatoire Catalan, exécutera en outre trois parties de la *Suite* n° 2 en *si* mineur de J.-S. Bach.

Places et renseignements chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour.

Le troisième concert de l'Académie de Tournai aura lieu aujourd'hui, 24 avril, à 4 heures, à la Halle aux draps.

Après le Deuxième Concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, joué par un ancien élève de l'Académie, M. J. Detournay, et quelques morceaux d'orchestre, on y exécutera le prélude et les deux premiers actes de *Myrtis*, idylle en quatre actes de MM. Hervé et N. Daneau, avec le concours de M<sup>lles</sup> Duchatelet et Andrienne, de MM. Pieltain et Laurent Swolfs, ténor de l'Opéra d'Anvers.

Le Choral mixte de Bruxelles (directeur L. Soubre) donnera demain lundi 25 avril, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, une audition musicale avec le concours de M<sup>mes</sup> Crabbe-Kernitz et Jeanne Holland, de M<sup>lle</sup> Jeanne Fromont et de MM. H. Seguin et L. Delune.

Au programme des œuvres de Sweelinck, R. de Lassus, E. Soubre, F. Rasse, L. Delune, E. Samuel et le *Requiem* pour Mignon de R. Schumann, précédé des Neuf lieder pour le *Wilhelm Meister* de Goethe qui sera exécuté pour la première fois à Bruxelles.

La conférence que M. Herdies donnera mercredi prochain, 27 avril, à l'École de musique d'Ixelles, sera des plus intéressantes. Une pièce en un acte, *La Mort aux berceaux*, sera jouée par les élèves du cours de déclamation de M<sup>lle</sup> Guillaume. On y exécutera également de vieux Noël flamands de M. Henri Thiébaud, directeur-fondateur de l'École de musique d'Ixelles.

Les principaux rôles de la *Mort aux berceaux* seront joués par M<sup>me</sup> d'Albret (Walburge), M<sup>lles</sup> Hoyoux (Godelieve), François (Borinne), et Pantens (Ursule).

Mercredi prochain, 27 août, à 8 h. 1/2, à la salle de l'Émulation, à Liège, troisième séance des concerts Jaspar-Zimmer (L'Histoire du concerto), avec le concours de MM. Schmit, flûtiste, et Charlier, hautboïste, professeurs au Conservatoire de Liège.

Au programme : Concerto en *ré* pour piano, violon et flûte (Bach) ; Concerto en *sol* mineur pour hautbois (Hændel) ; Concerto en *la* pour violon (Mozart) ; Concerto en *mi* bémol pour piano (Mozart).

Une importante séance musicale donnée par M<sup>lle</sup> Louisa Merck, pianiste, avec le concours de M<sup>me</sup> Eugène Ysaye, cantatrice, MM. Emile Chaumont, violoniste, Henri Merck, violoncelliste, et Paul Miry, altiste, aura lieu en la salle Le Roy, rue du Grand-Cerf, 6 (porte Louise), vendredi prochain 29 avril, à 8 h. 1/2.

La quatrième audition de œuvres de Mendelssohn, aux Concerts nouveaux, aura lieu le dimanche 15 mai, à 3 heures, à la Grande-Harmonie. Dans la première partie on interprétera *Christus*, oratorio inachevé qui comprend la *Naissance* et la *Passion du Christ*; dans la deuxième, la *Nuit de Walpurgis*, ballade de Goethe. Ces deux compositions n'ont jamais été exécutées en Belgique.

L'union de la Presse périodique belge tiendra sa prochaine assemblée semestrielle dimanche prochain 1<sup>er</sup> mai, à 11 heures du matin, au local de la Société (hôtel Ravenstein). A l'ordre du jour figurent les rapports du président, M. Oct. Maus, et du trésorier, M. Bossut, sur la situation morale et financière de la Société. A la suite de cette réunion un lunch, servi dans les salons du premier étage de l'hôtel, réunira les membres.

Le Molière a fermé ses portes en plein succès, pour permettre la réfection du théâtre qui doit être terminée avant le 4 juin, date de l'ouverture de la saison d'opérette sous la direction de M. L. Péronnet.

M<sup>me</sup> Marchal, élève de M<sup>me</sup> E. Coppine-Armand, vient d'être engagée au théâtre royal français de La Haye en qualité de chanteuse légère d'opéra et traductions; elle chantera en outre certains rôles d'opéra comique: *Lakmé*, *Manon*, *Philine* dans *Mignon*, *Gilda* dans *Rigoletto*, etc.

Le dernier numéro de la revue *Les Arts de la vie* a toute la valeur d'une profession de foi. C'est ainsi que Gustave Geffroy exprime des considérations générales de la plus haute importance touchant les *Arts de l'Asie*; que Théodore Duret analyse avec un sens critique aigu l'art du maître anglais Whistler; que Suarès voyage aux *Portes de Thèbes*, tandis qu'Adolphe Retté parcourt pour le lecteur les méandres de la *forêt de Fontainebleau*. *L'Esthétique du timbre-poste* (Octave Uzanne), *Par les Rues et les Routes* (Sotout), *Chansons modernes* (Jean d'Udine), la fin de l'étude de Gabriel Mourey sur la *Faillite de l'Art décoratif moderne*, complètent, avec les rubriques courantes, ce sommaire substantiel.

Une belle planche lithographiée en deux tons, de Le Sidaner (la cathédrale de Beauvais) ajoute une note d'art exquise à ce superbe numéro.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

**HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG**

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE  
**CHATEAU DE ROTH**

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension: 6 francs par jour.

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTÉS



## Maison Félix MOMMÉN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



## VITRAUX

# R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

## BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES

Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants  
d'une importante réunion de

**LIVRES, ESTAMPES & DESSINS**

provenant des collections du CHATEAU DE BARLÔ et de M. \*\*, membre  
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'huissier L. Cox,  
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86a, rue de  
la Montagne.

*Le catalogue, comprenant 696 numéros, se vend 50 centimes.  
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.*

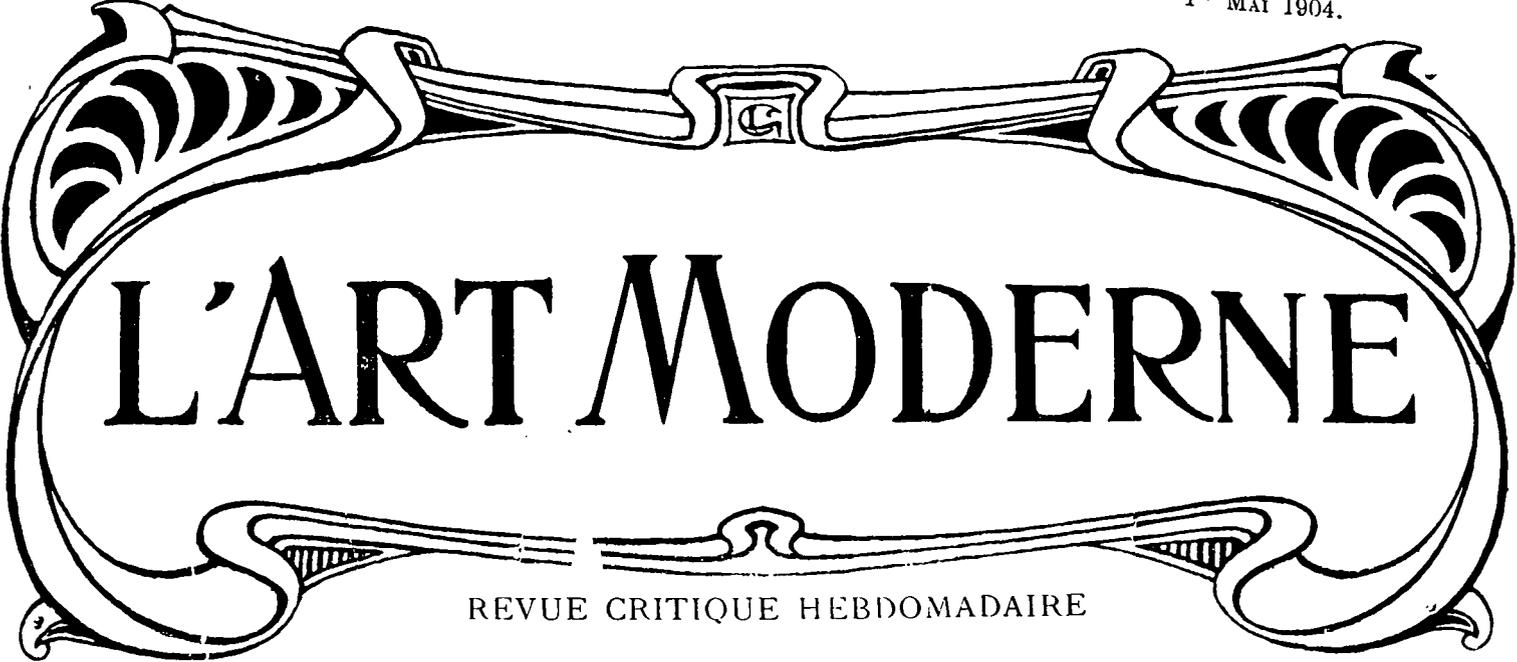
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Reposoirs d'art. *Le Vernissage* (HENRY DETOUCHE). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Les Débuts de l'art en Egypte (MARCEL HÉBERT). — Enquête sur l'Impressionnisme. *Alfred Delaunois*. — Exposition Beyaert (Musée du Cinquantenaire). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye* (H. L.). *Audition des élèves de Mme Coppine-Armand. Séance Louisa Merck* (Ch. V.) — La Musique à Liège (J. F.). — Petite Chronique.

## REPOSOIRS D'ART

### Le Vernissage.

A Mme D\*\*\*

Une atmosphère de poussière qui estompe les fonds, éloigne les groupes, harmonise les teintes. Des artistes, la bouche en fleur, répondent aux louanges; d'autres, solitaires, errent soucieux par les contre-allées, — succès ou affront. Le peintre est généralement plus correct, plus *monsieur*; le sculpteur, l'air endimanché, est plus artisan; mais celui-ci est plus mâle, l'autre plus

fin. Dans le jardin, les statues font des gestes hautains, passionnés ou alanguis. Certaines allongent le bras à droite ou à gauche, tendent l'index et, que l'on cherche l'entrée ou la sortie, le buffet ou... le contraire, le combattant de 1870, l'apôtre ou le tribun, en plâtre ou en marbre, ont l'air de vous désigner le but de votre désir. On est tenté de penser parfois que ces œuvres ont une raison d'être utilitaire, mais en réfléchissant on comprend que ce ne sont que des œuvres d'art.

Les rassemblements se forment devant les expositions des artistes en renom, la flatterie est la monnaie courante aujourd'hui et il se dépense beaucoup d'argent: mais c'est le jour de l'année où il circule certainement le plus de pièces fausses. Personne n'est dupe, néanmoins, parce qu'on les repasse tout de suite. La curiosité est grande dans l'affluence des visiteurs; c'est le jour de l'épate. Quelle surprise de voir qu'elle est si considérable, mais quel sentiment d'orgueil de savoir que l'on en fait partie!

On regarde avant tout les célébrités qui passent, mâles ou femelles; on stationne, on se rassemble et l'on cause de ceci, de cela, des perpétuelles insignifiances qui remplissent la vie et qui sont l'âme de la conversation. « Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. — Moi de même. — Vous n'allez donc plus chez Mme de C\*? Non, j'ai changé mes habitudes... C'est joli, cette chose qui est derrière vous. — Ah! oui... » et le monsieur se retourne, car on passe presque tout son temps à tourner le dos aux choses que l'on était venu voir. — « Regardez donc cette toilette. — Oui, certainement, elle est exquise. Mais cette autre

n'est pas mal. — De moins bon goût, je trouve... » Car les femmes ont encore le rôle prépondérant au Salon le jour du vernissage. On peut venir s'y rebaïgner tous les ans dans cette foule de Jouvence; les parfums délicats ou capiteux flottent dans l'air émanant d'êtres que les yeux convoitent et que les narines subodorent. Quel attrait a la femme d'autrui! Comme elle est forte la curiosité du plaisir des autres!

J'ai déjà vu dans plusieurs circonstances, à l'Opéra, aux bains de mer, aux casinos, aux champs de courses, des collectivités féminines, mais celle du vernissage est particulière. Il m'a semblé que l'élément des femmes peintres, des jeunes débutantes, de certains modèles, des épouses ou des amies d'artistes, contribuait à donner à cette foule un caractère particulier. Beaucoup de celles qui sont là vous procurent la sensation de femmes affranchies par l'art ou par l'amour. Depuis la curiosité précoce jusqu'à la perversité, tout s'y trouve. Il y a dans ces visages rassemblés quelque chose qui dit qu'elles ont été des consolatrices, des conseillères dévouées ou des séductrices; parfois d'obscures martyres de travailleurs opiniâtres qui ont subi de dures privations pour la gloire, épousant l'angoisse comme l'espoir dans les fluctuations du labeur. Oui, certaines ont compté sur la réalisation des rêves, ont eu foi dans le talent, ont cru à la victoire finale de l'énergie. On a attendu les récompenses et les commandes, les succès dans les journaux et la célébrité; ça a été la gêne, plus même, mais qu'importe!... Celles-là passent dans des mises très simples, le front grave et l'œil noyé d'ombre. Un grand nombre attend encore, se disant: Ce sera peut-être pour cette année, enfin! comme elles se le disent tous les ans, depuis longtemps, en restant à côté de l'œuvre, gardienne fidèle dont le regard ne perd pas un signe dans la foule, dont l'oreille entend le moindre propos, et malheur au détracteur, au théoricien ou au loustic: l'œil est chargé de foudre et laisse tomber le mépris.

A côté de ces femmes-là, de belles créatures passent souverainement orgueilleuses, cherchant à semer la tentation sur leur passage. Elles laissent un sillage plein de parfums, mais vide de tout cœur. Elles retracent les poses étudiées, regardent au ciel; assises au buffet, accoudées sur la table, la tête en arrière, elles *plafonnent*, voulant toujours être décoratives. Depuis l'Italienne du quartier Saint-Victor jusqu'à l'élégante cliente de Redfern ou de Worth, actrices ou courtisanes, ce sont des modèles, rien que des modèles; elles triomphent par la ligne, que leur importe le reste? Elles ont été les capiteuses, les affolantes, celles qui inspirent tout dans le rêve et vous empêchent de le réaliser par leurs exigences dans la vie. Elles ont des allures serpentes, ondoyantes, leur démarche n'est qu'une caresse prolongée pour les yeux; c'est l'éternelle Mélusine.

Mais souvent le geste devient bref; autoritaire, le bras enfantin qu'on briserait comme un fétu se fait tout-puissant. un doigt de la main se lève et commande, et l'œil attend, étonné de l'ajournement dans la satisfaction du caprice. Cependant ces prunelles ont vu..., ces prunelles ont retenu ce qu'elles ont vu, elles ont plongé dans les âmes contemporaines des damnés de l'art. Elles sont devenues prometteuses, fallacieuses, attirantes au point de provoquer l'extase jusqu'à la douleur. Et tout cela pourra faire pour le salon prochain des Ondines, des Willis, des Roussalkas, des Sphinges, des Thamar, des Joconde, des Dalila, des Judith, des Cléopâtre, des Théodora et des Messaline; c'est l'interminable défilé des fugaces déités du temps passé qui réapparaissent, des rejetons actuels des éternelles tortionnaires.

Si les premières femmes que j'ai signalées, les mères et les épouses, furent bonnes, celles-ci sont belles et c'est équivalent malgré tout, car toutes disposent dans le monde de forces mystérieuses dont elles sont les dépositaires et dont nous sommes le jouet à tout jamais.

HENRY DETOUCHE

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Il est impossible de parler avec quelque développement de tous les livres que l'on reçoit. Je m'excuse d'avance auprès des auteurs sur qui je devrai passer rapidement, en leur promettant une étude sérieuse le jour où ils publieront une œuvre plus importante.

Jusqu'à présent, le livre capital de l'année me paraît celui de M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre, si heureusement intitulé *La Vie amoureuse de François Barbasanges* (1). Il n'y a pas de romancier plus intéressant et qui écrive une langue plus délicieuse que M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre, l'auteur de cette merveilleuse *Maison du péché* dont je faisais un si vif éloge ici-même, il y a deux ans. Son nouveau livre est l'histoire d'un jeune homme beau comme le jour qui grandit à Tulle, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, au milieu de l'admiration amoureuse des femmes et des filles. Lui-même, en apparence indifférent, nourrit une passion secrète pour une princesse idéale dont la lecture d'innombrables romans a créé en lui l'image. En vain son cousin Pierre Broussol essaie de le déniaiser: il se garde pour cette maîtresse imaginaire qu'il rencontrera un jour, il ne sait comment. Cependant, une petite dentelière de Tulle, surnommée la Chabrette, effrontée gourgandine, devient follement amoureuse de lui. N'osant espérer même qu'un jour les yeux de son seigneur s'abaissent sur elle, elle va se noyer. Repêchée, elle s'apprête à mourir quand François, prévenu et apitoyé, entre en grand costume dans son humble chambrette. Alors se passe une scène d'une grandeur tragique qui rappelle la mort d'Augustin de Chanteprie dans la *Maison du péché*. François Barbasanges s'incline sur cette âme désespérée et par sa présence radieuse adoucit ses derniers moments. La Chabrette meurt heu-

(1) Paris, Calmann-Lévy.

reuse et François, avec Broussol, part pour Clermont, où ils vont visiter un ami de la famille. En chemin, François rencontre enfin son aventure : une jeune femme qu'il surprend au bain et qui tout-à-coup réalise son rêve. Malgré les fâcheux pronostics des gens de la contrée, il se présente au château qu'elle habite, chez une vieille dame pour qui il a des lettres de recommandation. Il approche son idole, dont le mari, impuissant, a déserté le foyer. La nuit vient. Rêve-t-il ou bien est-ce une tendre réalité? La princesse de ses songes pénètre dans sa chambre et ils s'aiment merveilleusement jusqu'à l'aube, baignés dans la lumière de la lune qui pénètre par les croisées. Au matin, il s'éloigne perplexe, ne sachant, ne devant savoir jamais s'il a veillé ou rêvé, et il tombe à quelques pas plus loin sous le mousquet d'un assassin embusqué par un seigneur amoureux de la dame et qui veille autour d'elle comme un fauve jaloux. « Il paya chèrement un court plaisir qui fut peut-être une pure illusion, l'ombre d'une ombre... Mais, quoi qu'on pense sur ce point, si l'on regarde le train du monde, et le peu qu'est la fortune, et le néant qu'est la gloire, et le mensonge qu'est l'amour, ne faut-il pas envier ce François Barbasanges qui, dans une nuit sans lendemain, vécut son rêve amoureux ou rêva sa vie amoureuse? »

Ce rapide résumé ne peut, hélas! donner aucune idée du charme exquis qui émane de ce roman; charme fait d'une érudition réelle, d'un goût amusant pour les mœurs anciennes, pour les vieilles demeures et les vieilles villes, d'une sensibilité noble et discrète, d'une science très sûre de la mesure et, pour tout dire, d'un talent qui n'a point son pareil et nous permet d'espérer des œuvres qui ne pâliront point à côté des plus purs chefs-d'œuvre.

\*\*\*

Combien différent est le roman de M<sup>me</sup> Rachilde : *Le Dessous* (1)! Toute pleine de talent, de verve, d'une philosophie curieuse et d'un symbolisme cocasse, c'est l'histoire d'une jeune fille dont le père dirige une exploitation agricole du « Tout à l'égoût », près de Paris. M<sup>me</sup> Rachilde conçoit les jeunes filles comme de petits êtres ténébreux, sournois et malfaisants. Celle-ci s'éprend d'une sorte de toqué qui vient se réfugier sur les champs paternels. Parce qu'il est le mystère, la boue, le rebut de la société, cet être vague, enfin, qu'on nomme dans les milieux bourgeois : « un anarchiste », elle se met peu à peu à l'aimer d'un de ces mauvais amours qui ont un goût de sang. Mais elle découvre qu'il a une maîtresse, une pauvre fille à soldats qui le rejoint dans sa retraite. Alors, la douce jeune fille, élevée parmi les tendresses d'un père idolâtre et les parfums des fleurs qui défendent leur maison contre l'odeur de l'exploitation souterraine, conçoit une vengeance atroce. Elle donne à son étrange amoureux un rendez-vous nocturne et quand elle l'entend derrière sa porte, au lieu d'ouvrir elle appelle son père, feint la terreur, et le brave directeur, croyant à une tentative de vol, tue à coups de revolver le pauvre « anarchiste » tout surpris. Et c'est ainsi, de même qu'aux jours de vents et d'orages l'odeur écœurante des dessous de l'exploitation d'épandage triomphe de toutes les roses qui croissent à la surface du sol, c'est ainsi que le dessous d'une âme, les instincts malfaisants d'une âme de jeune fille triomphent de la civilisation et de l'éducation. Ce roman, très curieux, très passionnant, est écrit dans une langue nerveuse, imagée, qui rappelle la

(1) Paris, *Mercure de France*.

manière de Laforgue. Et, tout le temps, on jouit de l'imagination sadique et tendancieuse de M<sup>me</sup> Rachilde, la plus mauvaise langue de la littérature contemporaine.

\*\*\*

L'héroïne instinctive du *Dessous* évoque impérieusement les héros des Rosny. Ceux-ci aussi agissent en suivant leurs instincts, au détriment, parfois, de la morale et de la loi. Le *Docteur Harrembur* (1) et les *Fiançailles d'Yvonne* (2), que les féconds romanciers viennent de publier, sont des histoires romanesques, intéressantes comme de beaux romans-feuilletons, mais écrites dans cette langue sobre, exacte et vibrante qui distingue les Rosny. Rien ne peut donner une idée de l'habileté extrême avec laquelle sont construits ces romans qui, sans s'élever bien haut, offrent une lecture passionnante, toujours très littéraire, et qu'on peut mettre entre toutes les mains.

GEORGES RENCY

## Les Débuts de l'art en Égypte.

Les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et les premières du XX<sup>e</sup> ont été signalées par des découvertes de la plus haute importance au point de vue de l'histoire de l'Égypte et de l'histoire de l'art en Égypte. Le professeur Petrie, J. de Morgan, MM. Quibell, Green, Reissner, etc., ont mis aujourd'hui, dans leurs fouilles, des documents qui nous renseignent sur la préhistoire et d'autres qui permettent de souder cette préhistoire à l'époque historique, pharaonique (4500 ans environ avant notre ère).

Dans ces précieuses trouvailles M. Capart (3) a puisé les matériaux riches, variés, intelligemment choisis et consciencieusement présentés qu'il nous offre sous ce titre : *Les Débuts de l'art en Égypte*. C'est en même temps une contribution à la question fort intéressante des débuts de l'art en général (4).

Dès l'époque de la pierre taillée, l'Égypte, ou plutôt la coupure du plateau nord-est de l'Afrique qui devait être plus tard comblée partiellement par les alluvions du Nil, était parcourue par des tribus de chasseurs nomades, probablement de type nègre, munis d'armes de silex : première couche de population, avec son art et ses idées religieuses de sauvages. Seconde couche, avec un art et des idées religieuses moins primitifs : populations lybiennes, venant peut-être originellement de l'Europe méridionale; en troisième lieu, rapports assez fréquents avec la civilisation méditerranéenne. De là, par exemple, l'usage de signes semblables aux lettres de notre alphabet, ce qui prouve bien que les dits signes ne dérivent pas des hiéroglyphes et n'ont pas été inventés de toutes pièces par les Phéniciens. Plus tard enfin, les invasions asiatiques, celle surtout de tribus probablement sémites et appa-

(1) Paris, Plon et Nourrit.

(2) Paris, édition Joannin, illustrée.

(3) *Les Débuts de l'art en Égypte*, par JEAN CAPART, conservateur adjoint des antiquités égyptiennes des Musées royaux de Bruxelles, chargé de cours à l'Université de Liège Vroment, 1904 : 316 pages; 191 figures.

(4) Se reporter sur ce point (comme M. Capart) à *Evolution in art* de Haddon et aux *Débuts de l'art* de Grosse (traduction française, Paris, Alcan).

rentées aux Chaldéens, qui apportèrent en ces pays la civilisation pharaonique, l'écriture hiéroglyphique, un art plus stylisé, moins naturaliste, des idées religieuses supérieures.

On voit combien multiples et enchevêtrés sont les éléments premiers de l'art égyptien; avec le plus vif intérêt on suit, grâce à de nombreuses photographies, les analyses de M. Capart. Il est particulièrement curieux d'assister à la lutte entre l'art traditionnel venant des primitifs et l'art pharaonique, entre le style du peuple et le style de la cour, entre l'art profane plus libre, plus naturaliste et l'art religieux, hiératique. C'est la même loi qui, plus tard, déterminera la lutte entre l'inspiration barbare et l'inspiration gréco-romaine, aux temps de la formation du style roman et du style gothique, au moment de la Renaissance, ou encore de la réaction du naturalisme contre le classicisme à notre époque.

L'art primitif égyptien était merveilleusement naturaliste. Mais pourquoi? C'est ici que M. Capart touche au problème de l'origine de l'art lui-même. Je préfère citer ses propres paroles :

« L'art égyptien, aux débuts de la quatrième dynastie (1), nous apparaît comme composé d'éléments divers : l'art primitif né dans le nord de l'Afrique et qui se développe pendant de nombreux siècles, ne subissant que peu d'influences étrangères (Egéens, Anous?). *Cet art, dont le but principal était utilitaire, magique, doit, en vertu de son but, représenter la nature aussi fidèlement que possible.* Les idées funéraires au service desquelles cet art se mettait peuvent se retrouver avec un développement parfait dans les croyances funéraires de l'ancien empire égyptien, dominées entièrement par la grande formule de magie imitative : « *Le semblable agit sur le semblable* » (p. 284).

Voilà une théorie qui choquera et par conséquent réveillera bien des esthéticiens. Elle semble pourtant très exacte, sauf réserves que nous exprimerons plus loin.

Ce n'était point de l'art pour l'art que faisaient les Égyptiens lorsqu'ils peignaient ou sculptaient toutes ces délicates figures, toutes ces scènes si vivantes sur les murs des tombeaux. Le double du mort, son ombre si l'on veut, devait se servir, dans son existence d'outre-tombe, du double de ces représentations et s'en servait avec d'autant plus de profit qu'elles ressemblaient plus fidèlement, plus exactement, à la réalité. De même, ce n'est point par l'amour de l'art que les femmes et jeunes filles, à Madagascar, ou encore chez les Indiens de la Colombie britannique, dansent, brandissent des couteaux, lorsque les hommes sont à la guerre. Elles pensent, par leur animation, donner force et courage aux hommes; elles croient les préserver du danger en lançant des bâtons pointus dans la direction du pays ennemi. Sur ces pratiques de magie, repose aussi l'envoûtement (2) : plus la petite figurine ressemble à son modèle, plus facilement on agit sur ce modèle. Ces vieux calembours magiques (si l'on peut parler ainsi) subsistent encore parmi nous; ces jours derniers, en l'église du Sablon, je constatais dans la chapelle de Saint-Guidon et de Saint-Roch quantité de cornets de papier remplis de clous. Intrigué, j'interrogeai le sacristain. Il m'expliqua que les personnes atteintes de clous (furoncles) déposent ces cornets dans l'espérance d'une guérison. *Le semblable agit sur le semblable.* C'est presque toute la magie; et c'est l'explication de l'effort des premiers artis-

(1) Celle des Pyramides.

(2) Ce mot ne vient pas de *voûte*, mais du latin *vultus*, figure, image.

tes égyptiens vers la représentation aussi rigoureuse que possible de la réalité.

Il y a beaucoup de vrai dans cette théorie. Faut-il toutefois la rendre *exclusive*, estimer que *tout* cet admirable réalisme égyptien n'est qu'une forme d'utilitarisme magique?

Nous ne le pensons point et ne croyons pas, d'ailleurs, que telle soit la pensée de M. Capart. « N'y a-t-il pas un souci artistique, » dit-il à propos des admirables couteaux en silex taillé, « dans ce fait du primitif qui, non content de se procurer des instruments répondant au but auquel ils sont destinés, cherche à leur donner des formes aussi régulières, aussi élégantes que possible? » (p. 66). Or, rien ne nous empêche de dire la même chose du dessinateur qui préfère, par sens inné de l'élégance, telle ligne à telle autre pour représenter le corps humain. Ce n'est point par utilitarisme magique et ce n'est pas *uniquement* pour d'autres formes d'utilitarisme (1), que la fleur s'épanouit « plus richement vêtue que Salomon » ou que chante harmonieusement le rossignol. *A fortiori* pour l'homme. Quel utilitarisme magique y aurait-il dans les pieds de meuble en forme de jambes de taureau (p. 130) et dans tant d'autres motifs ornementaux? Et d'où viendrait la tendance opposée au réalisme, la tendance à la stylisation, celle qui transforme, par exemple (p. 61) un alligator en une sorte de zig-zag?

Rien jamais n'est simple dans ce qui provient de notre nature; il fallait s'attendre, là comme ailleurs, à se heurter à un *doublet* : sentiment utilitaire et sentiment esthétique, exprimant deux aspects d'une seule et même action humaine.

MARCEL HÉBERT

## Enquête sur l'Impressionnisme (2).

ALFRED DELAUNOIS

Louvain, 19 avril 1904.

CHER MONSIEUR MAUS,

Ayant lu avec grand intérêt les réponses données à votre questionnaire par des artistes très autorisés, je crains que vous n'en trouviez le reflet dans l'appréciation que je vous apporte dans un débat qui me semble épuisé.

J'éprouve une vive reconnaissance et une grande admiration pour les novateurs de la division du ton.

Ils nous ont indiqué une route et éclairé l'art contemporain d'une vive étincelle de lumière, de vérité et enrichi considérablement nos ressources techniques.

J'estime que leur influence a été heureuse et qu'elle restera salubre pour ceux qui continueront à puiser leur inspiration dans la nature, source intarissable de sensations nouvelles.

Agréez ma considération très distinguée.

ALFRED DELAUNOIS

(1) Il est contesté que les couleurs de la fleur attirent les insectes.

(2) Voir nos sept derniers numéros.

## Exposition Beyaert. Musée du Cinquantenaire.

A l'heure actuelle, les architectes belges n'ont guère occasion de faire apprécier leurs œuvres autrement qu'en les réalisant en pierre et en briques.

M. Van Overloop, directeur des Musées d'art décoratif, inaugure au Musée du Cinquantenaire une galerie des architectes de notre pays. Plans, photographies, biographies, portraits, bustes ou statues des artistes, documents curieux ou intéressants, tout ce qui peut rendre de façon vivante le souvenir et la caractéristique d'un homme, tout cela sera soigneusement recherché, collectionné et exposé dans une galerie spéciale réservée à l'architecture. La galerie n'existera que dans un an ou deux, mais les documents s'accumulent dès aujourd'hui.

Le ministre des Beaux-Arts a ouvert samedi l'exposition des œuvres de Beyaert, — préparée par ses anciens élèves, — et vraiment, de cet ensemble ainsi compris se dégagait, bien claire, la personnalité attachante de ce consciencieux, de ce très probe artiste, qui voulut être d'abord un artisan et ne rêver d'art qu'après avoir su devenir bon ouvrier.

Bien amusant — quand on a gravement examiné dans leurs minutieux détails les plans de la jolie petite église romane de Tombes, du château de Faux, ou des grilles du Petit-Sablon — de trouver dans les projets plutôt solennels des monuments de la Banque nationale, le joyeux portrait : signature de l'artiste. Bien brabançon et bruxellois, bien gothique aussi presque, ce moderne individu grandeur nature penché à l'une des hautes fenêtres ou à un dessus de porte et montrant du doigt l'inscription flamande où il indique son âge, demandant aux passants, quand il sera mort « le plus tard possible », de prier pour lui : *Hij peist wel dat 't zal noodig zijn.*

Cette petite note complète sa physionomie d'ouvrier d'art, gai et jovial, pas décadent pour un sou, patient, obstiné, indécourageable, religieusement respectueux de son art qui le prit tout entier et qu'il traita toujours avec un souci étonnant du détail matériel et positif. Il s'apparentait par ce côté aux artistes des plus grandes époques et ses œuvres sous ce rapport sont choses saines et bienfaisantes à étudier, même pour le profane.

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Concert Ysaye.

Lucullus dinait chez Lucullus, dimanche dernier. Eugène Ysaye, dont la parfaite maîtrise semble, à chaque audition, se perfectionner toujours, occupait tout le programme, en exceptant une jolie ouverture en ré majeur de Bach pour orchestre. — Le succès qu'a recueilli notre grand violoniste prouve au moins qu'en matière d'art, le talent peut prophétiser dans son propre pays, surtout quand il atteint une pareille ampleur. Aussi bien, Ysaye possède, en plus de ses dons de musicien, une force convaincante, un pouvoir de suggestion qui font céder toutes préventions et emportent dans un égal élan les analystes et les aristocrates de la sensation musicale, en même temps que la foule aveugle, aux émotions absolues. Cet homme est presque impossible à critiquer. Si la raison suggère, après coup, que tel ou tel accent, telle ou telle allure paraissent ne pas répondre à la concep-

tion logique de l'œuvre (particulièrement dans l'exécution des classiques), le souvenir de l'impression éprouvée est fait d'un charme si harmonieux, si pénétrant, si convaincant que l'on hésite, et le cœur se demande si, vraiment, l'interprète n'avait pas raison, puisqu'il a su le toucher ?

Ce fut certes la pensée du public, lorsqu'il acclama sans mesure le Concerto en mi majeur de Bach, et le Concerto de Beethoven. Il fut plus dérouté, ce même public, par la belle Symphonie en mi majeur pour orchestre et violon principal de Victor Vreuls, à laquelle échoit le prix de 1,000 francs qu'attribue annuellement Ysaye à l'œuvre belge jugée la plus digne. Il nous faut espérer que cette faveur nous donnera l'occasion de la réentendre. La première exécution a permis d'en apprécier les profondes qualités de mélodie, de netteté, d'originalité, encore que le premier mouvement s'embarasse un peu du Franck de *Psyché*. Il faut noter particulièrement la science sans sécheresse de la facture, la proportion des mouvements, la clarté de lignes, le caractère tonal des harmonies. A première audition, nous avons spécialement goûté la deuxième partie, *assez lent*, qui soutient sans peine, avec un sentiment pur, une phrase expressive et jolie.

L'orchestre était conduit par M. Crickboom, capellmeister attentionné, qui dirige un peu trop des épaules et emploie bien inutilement son bras gauche pour des indications identiques à celles du bras droit. Il a du rythme, de la vigilance ; nous savons depuis plusieurs années qu'il est excellent musicien.

H. L.

### Audition des élèves de M<sup>me</sup> Coppine-Armand.

L'audition des élèves du cours de chant et de déclamation lyrique de M<sup>me</sup> Coppine-Armand est assurément l'une des choses les plus intéressantes qui se passent à Bruxelles, au point de vue de l'enseignement artistique. C'est une sorte de concours pareil à ceux du Conservatoire, mais qui a deux mérites de plus : c'est que, d'une part, il porte sur un objet dont l'enseignement n'est pas organisé au conservatoire et, d'autre part, les prix sont remplacés par les suffrages du public, ce qui vaut mieux.

Les élèves que présentait M<sup>me</sup> Coppine-Armand, le 26 avril passé, au théâtre des Galeries, ont montré que leur professeur ne néglige rien pour tirer le meilleur parti de leur voix, pour leur inculquer le charme d'une diction impeccable et pour leur donner l'expérience de la scène.

L'enseignement de M<sup>me</sup> Armand devant être avant tout pratique, et peut-être même un peu « arriviste », l'excellente artiste se voit forcée de produire le plus souvent ses élèves dans des scènes de « l'ancien répertoire », qui sont parfois nauséuses, mais qui permettent d'apprécier, au moins aussi bien que des scènes de drames lyriques wagnériens ou contemporains, les capacités techniques des débutants et aussi leurs qualités d'initiative dans l'interprétation.

Les deux élèves hommes, MM. Varlez (baryton) et Daghestan (ténor), ont de fort belles voix, mais ils sont encore mal à l'aise sur la scène : il faudra qu'ils acquièrent un peu plus de prescience. C'est aussi le cas pour M<sup>me</sup> Borelli, dont la tendance à une grande simplicité d'expression et de geste doit cependant être encouragée.

M<sup>me</sup> Bénonard, dont la diction laisse à désirer (peut-être est-elle étrangère ?) fut une Ortrude peu distinguée, mais joua avec une émotion juste le rôle de la Reine dans *Hamlet*.

M<sup>me</sup> Marchal, dont le soprano léger est charmant (quelle exquise « fille du Rhin » elle ferait !) fut surtout excellente dans le rôle de *Psyché* (d'Ambroise Thomas, hélas !).

Le grand air d'*Obéron* fut pour M<sup>lle</sup> Marg. Massart l'occasion de montrer qu'elle sait tirer un certain parti des rôles les plus ingrats.

M<sup>lle</sup> Irène Gann'dy, amusante au possible dans *Hänsel*, fut moins heureuse dans le rôle de Mignon.

Enfin, M<sup>lle</sup> Jane Becker et M<sup>lle</sup> Bady sont arrivées à une compréhension vraiment remarquable des rôles interprétés : On peut dire qu'elles n'ont presque plus rien de la débutante.

Fort bonne dans *Elsa*, émouvante dans *Valentine* (des *Huguenots*), M<sup>lle</sup> Becker a déployé dans *Salammbô* de belles qualités plastiques.

Quant à M<sup>lle</sup> Bady, on peut dire qu'elle arrive à la perfection dans les rôles qui nécessitent de l'esprit et de l'ingénuité (Jeannette, des *Noces de Jeannette*, *Suzanne*, de Paladille, *Gretel*).

#### Séance Louisa Merck.

M<sup>lle</sup> Merck, que l'on n'avait plus entendue depuis longtemps, a eu l'heureuse idée d'organiser cette séance avec le concours de M<sup>me</sup> Eugène Ysaye et de MM. Chaumont, Henri Merck et Paul Miry.

Le talent de M<sup>lle</sup> Merck est arrivé à maturité. C'est avec une gravité simple et avant tout respectueuse de l'œuvre qu'elle a exécuté un *Prélude et Fugue* de J.-S. Bach, la *Goutte d'eau* de Chopin et *In der Nacht* de Schumann. L'intelligente artiste est de bonne race : appartenir à la dynastie des Merck est d'ailleurs une présomption de talent et de conscience artistique.

C'est ce qu'a surabondamment prouvé M. Henri Merck en interprétant supérieurement, avec sa sœur, la sonate pour violoncelle et piano de Boëllman, œuvre très pure, d'une grande beauté de lignes et dans laquelle on discerne un fervent de J.-S. Bach et de César Franck, surtout dans l'*andante* dont le charme rêveur et mélancolique séduit irrésistiblement.

Le quatuor de Jongen pour piano (M<sup>lle</sup> Merck), violon (M. Chaumont), alto (M. Miry) et violoncelle (M. Merck) peut certes compter parmi ce que l'on a produit de meilleur dans ces derniers temps : composition puissamment charpentée, saine et personnelle (le *scherzo* surtout est totalement nouveau); elle a été exécutée à la perfection. L'auteur, qui était présent, a été ovationné.

Il était intéressant d'entendre M<sup>me</sup> Eugène Ysaye. Elle a chanté avec infiniment de goût, de sa voix jeune et fraîche, des lieder de Schumann et de Schubert et de l'école française contemporaine. Son interprétation assez inattendue, mais très révélatrice, du *Secret* de Schubert, a été vivement applaudie; et elle n'a pas moins bien chanté le tendre et passionné *Cantique à l'épouse* de Chausson, et *Notre amour* de Fauré.

CH. V.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Notre public doit au zèle éclairé de Maurice Jaspar d'instructives auditions. Récemment c'était à la Société littéraire de Wallonie. A côté d'œuvres magistrales des Vervétois Lekeu et Vreuls fut applaudie la Sonate en *fa* pour piano et violon d'un débutant liégeois, Marcel Orban, un talent de vingt ans plein de promesses.

Hier c'était la troisième et dernière de l'*Histoire de la sonate*. D'abord, l'un des concertos brandebourgeois de Bach, l'exquis *ré* majeur, pour piano, flûte et violon. Puis le majestueux Concerto en *sol* mineur de hautbois de Händel. Enfin, du divin enchanteur Mozart, les Concertos de violon en *la* et de piano en *mi* bémol. A côté du piano de Maurice Jaspar, le violon d'Albert Zimmer, la flûte de Gustave Schmit et le hautbois d'Ernest Charlier ont fait merveille! Les parties de *ripieno* étaient confiées à un petit orchestre qui sonnait à ravir dans cette vieille salle de l'Emulation restaurée; d'ailleurs, avec, comme « ripiéristes », des archets tels que Joseph Maris, Jean Rogister, Albert Dechesne...

J. F.

## PETITE CHRONIQUE

L'inauguration officielle du nouveau Musée des Beaux-Arts de Gand a été définitivement fixée au lundi 9 mai.

L'arrivée de S. M. le Roi est annoncée pour 3 heures de l'après-midi.

Le Gouvernement vient d'acquérir le tableau *Lisière de forêt* de M. J. Caron.

Quelques amis de feu Eugène Verdyen, désirant honorer sa mémoire, ont décidé d'organiser au Cercle artistique et littéraire (Waux-Hall) une exposition de ses œuvres, qui sera ouverte jusqu'au 12 mai inclus.

La *Ligue artistique* a pris l'initiative d'une souscription à l'effet d'élever au bord des étangs de Rouge-Cloître, en souvenir du peintre Jean De Greef, un monolithe dans lequel serait encastré un médaillon de bronze représentant les traits du peintre d'Auderghem.

Les souscriptions sont reçues au bureau de la *Ligue artistique*, galerie du Commerce, 51, Bruxelles.

MM. Frantz Charlet, Maurice Hagemans, Théo Hannon, Henry Janlet, Paul Thémon et Victor Uytterschaut ont organisé à Charleroi, au profit de l'Œuvre du grand air pour les petits, sous la présidence de M. Em. De Vreux, bourgmestre, une exposition de leurs œuvres. Six aquarelles ont déjà été acquises pour la tombola.

Une audition musicale, donnée au Salon des aquarellistes, avec le concours de la *Phalange musicale* de Gilly (directeur M. Derrooze), de M<sup>les</sup> Nicolaidès, De Reycker et Mirom, MM. Surlemont, marquis Siccolini, Pacque et Henry Janlet, a obtenu un énorme succès.

Il y aura à Paris, les 9 et 10 mai, au théâtre de l'Œuvre, deux soirées d'art, consacrées à Emile Verhaeren et à Albert Samain.

M. Lugné-Poe aura encore une fois bien mérité des lettrés, en groupant sur une même affiche les noms de deux poètes dont l'un nous est particulièrement cher. C'est le *Philippe II* de Verhaeren qui sera monté à ces représentations prochaines.

Le rôle principal de la pièce, don Carlos, sera créé par M. Georges Saillard, un jeune artiste que le public bruxellois a longtemps applaudi et qui s'est fait remarquer tout récemment à l'Œuvre aux représentations de *Maison de poupée*, où il fit un remarquable docteur Rank.

M<sup>me</sup> Jeanne Villeneuve jouera la comtesse de Clermont, le seul rôle de femme de la pièce; elle y retrouvera le succès qu'elle eut dans l'*Oasis* de Jean Jullien et dernièrement dans *Rosmersholm* et le *Petit Eyolf*.

Si l'on ajoute que la hautaine et tragique figure de Philippe II sera créée par M. Lugné-Poe, et que M. Chautard jouera le rôle de Fray Bernardo, confesseur du roi, on aura tout dit d'une interprétation qui sera digne de l'œuvre interprétée.

C'est *Polyphème*, l'œuvre exquise de l'auteur regretté d'*Au Jardin de l'Infante*, qui accompagnera sur l'affiche *Philippe II*.

Les principaux rôles de *Polyphème* seront créés par M. de Max et M<sup>lle</sup> Thomsen.

Demain lundi, au théâtre du Parc, représentation de la tournée Le Bargy : *Le Marquis de Priola* et *l'Enigme*.

Un soin tout particulier a été apporté à la composition de la troupe qui accompagne M. Le Bargy.

Mardi prochain, 3 mai, à 8 h. 1/2 du soir, à l'école communale, rue du Fort, n° 80, vingt-septième soirée artistique du *Thyrse* : M. Edmond Picard lira son poème inédit : *Ainsi naît, vit, meurt l'Amour*.

On peut se procurer des invitations en écrivant au *Thyrse*, rue de la Filature, n° 14, Bruxelles.

Le dernier concert Ysaye, fixé aux 14 et 15 mai prochains, au théâtre de l'Alhambra, sera dirigé par M. Eugène Ysaye et aura lieu avec le concours du violoncelliste Jean Gerardy. Au programme figure la *Symphonie en si bémol* de Vincent d'Indy.

Cartes et abonnements, chez Breitkopf et Haertel, montagne de la Cour, Bruxelles.

La quatrième séance d'abonnement des concerts Crickboom aura lieu le lundi 16 mai prochain et sera entièrement consacrée à Schumann.

Le célèbre baryton Louis Frölich, qui ne s'est pas encore produit à Bruxelles, et le maître pianiste Arthur De Greef y participeront, en même temps que MM. Léon Van Hout, Joseph Jacob et Mathieu Crickboom.

Aux admirateurs du talent si spécial du graveur hollandais Dupont, que son art volontaire et précis apparente aux grands maîtres d'autrefois, à Durer, à Schöngauer, signalons la belle planche que vient d'éditer M. Ad. Herckenrath, à Ledeborg (Gand) : *Baafs au labour*. Epreuves d'artiste signées, 120 francs; sur japon avant lettre, 60 francs; sur hollandaise, 50 francs.

La Bibliothèque internationale d'édition (Paris), 53, rue Saint-André-des-Arts, annonce une édition populaire, à 1 franc le volume, des œuvres principales de Maurice Barrès. Souscription à la série complète de onze volumes : 10 francs.

M. Remy de Gourmont publie dans *The Weekly Critical Review* une intéressante étude sur Emile Verhaeren. Nous en détachons ce fragment :

« Ce qui semble caractériser l'esprit flamand, c'est un mélange singulier de mysticisme et de sensualité, de douceur et de fougue, de révolte et de soumission. Mais on dirait cela très bien de la population parisienne du moyen âge. Précisément, les Flandres sont demeurées en parties soumises à l'esprit du moyen âge. Elles veulent à la fois la liberté sociale et la soumission reli-

gieuse. Elles font alterner les fêtes catholiques et les fêtes populaires. C'est un pays où l'on est dévot et gourmand, rêveur et sensuel, avare et dépensier, violent et doux.

M. Verhaeren a l'air de l'homme le plus doux, le plus timide. Et il est cela, vraiment, au fond comme au dehors de lui-même. Mais dès qu'il écrit, sa douceur éclate et fulmine. On dirait un de ces enfants peureux qui font un grand bruit, dans leur chambre solitaire, pour ne pas entendre les terribles murmures du silence. On dirait aussi, et la comparaison sera plus juste, un de ces moines paisibles et muets, obéissants et purs, qui, dès qu'ils pensaient au monde, à ses vices, à ses offenses envers Dieu, se répandaient en imprécations. M. Verhaeren, comme un mystique du XIV<sup>e</sup> siècle, entre volontiers en de « saintes colères. » La crise passée, il redevient le sage rêveur ou le doux contemplateur. »

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

**HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG**

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

**CHATEAU DE ROTH**

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).

Prix de la pension : 6 francs par jour.

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES

Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants  
d'une importante réunion de

**LIVRES, ESTAMPES & DESSINS**

provenant des collections du CHATEAU DE BARLÔ et de M. \*\*, membre  
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'huissier L. Cox,  
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de  
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend 50 centimes.  
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

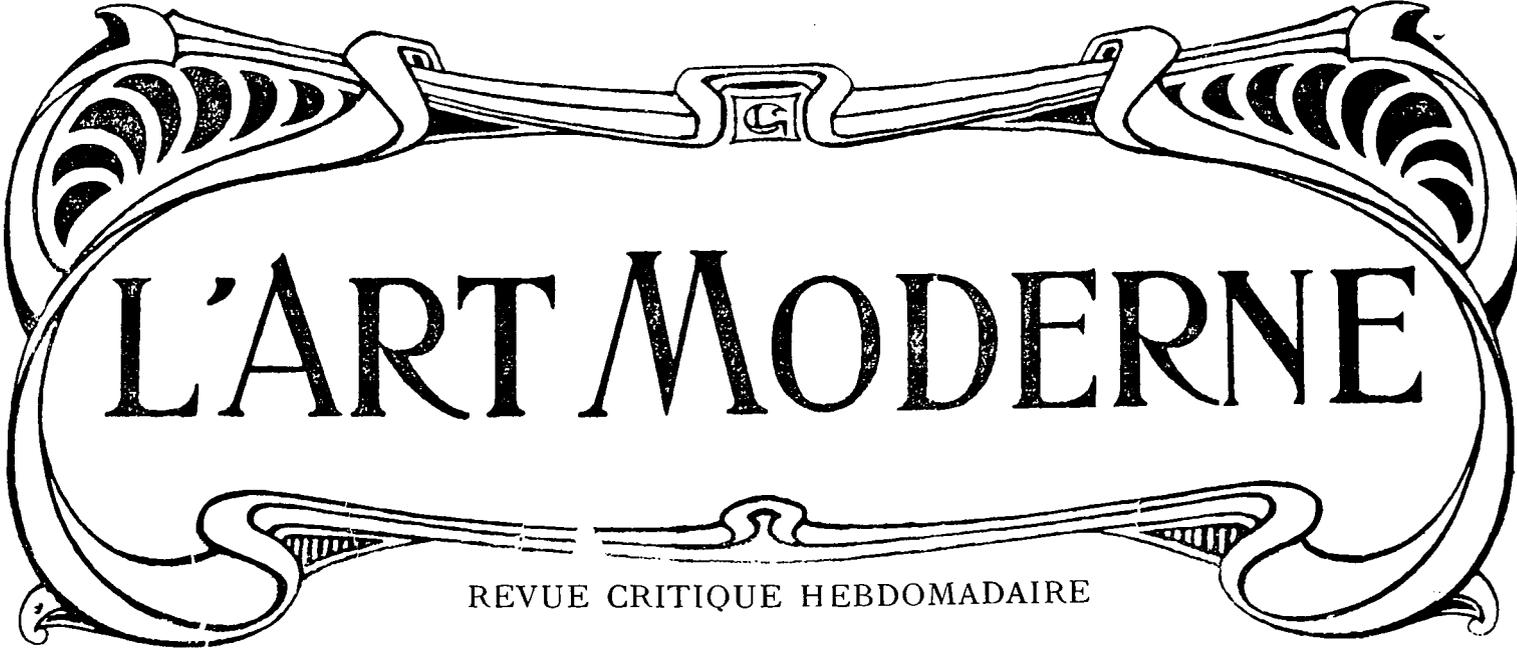
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Émile Verhaeren (GEORGES RENCY). — Enquête sur l'Impressionnisme. *Armand Rassenfosse*. — Le Travail des Lettres (REMY DE GOURMONT). — Mensonges scéniques (FRANZ JOURDAIN). — Une Lettre de J.-F. Millet. — Les Droits d'auteurs des écrivains allemands. — Livres neufs. *La Môme Picrate* — Chronique judiciaire des arts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## ÉMILE VERHAEREN <sup>(1)</sup>

On peut parler d'un homme glorieux comme s'il était mort. Émile Verhaeren n'est plus un auteur qu'on critique : c'est un poète qu'on explique. Le moment est venu, par la physiologie autant que par la psychologie, par l'histoire naturelle du corps comme par celle de l'esprit,

(1) *Les Villes tentaculaires*, précédées des *Campagnes hallucinées*, par ÉMILE VERHAEREN. Paris, Société du *Mercur de France* (réédition).

d'éclairer cette pensée qui domine de si haut les inspirations anémiques des écrivains de l'heure présente. Malheureusement, les hommes n'ont pas encore pris l'habitude, de même qu'on avait jadis un confesseur, de confier leur santé, depuis l'extrême jeunesse jusqu'au moment final, à un seul docteur. S'il existait ainsi, quelque part, un médecin qui eût connu et soigné Verhaeren depuis sa puberté jusqu'aujourd'hui, j'irais à lui et je lui dirais : « Vous savez sur ce poète des choses que nul ne sait ; avec la permission du sujet confiez-les moi : elles sont indispensables à une étude sérieuse de son talent. » Mais ce docteur très probablement n'existe pas. Verhaeren, d'autre part, ne s'est jamais soumis, comme Zola, à une enquête médicale communiquée au public. Et tout en regrettant que le médecin, ce désormais indispensable collaborateur, ne puisse pas aider le critique littéraire, nous en sommes réduits, pour apprendre quelque chose sur la physiologie de Verhaeren, à quelques observations empiriques d'où il faut s'efforcer d'induire les lois de ce prodigieux cerveau.

A ceux qui l'ont étudié au point de vue physique, Verhaeren laisse cette impression complexe d'être à la fois un homme robuste et un homme chétif. Il y a des moments où, par un phénomène étrange, on n'aperçoit plus que sa solide charpente osseuse, son attitude trapue, le feu de ses regards, la vie intense qui émane de tout son organisme nouveau. A d'autres moments, la flamme paraît éteinte, le corps s'affaisse, l'œil devient vague, et l'on n'a plus devant soi qu'un névropathe qu'un rien suffit à galvaniser, mais qu'un rien aussi suffit à anéantir.

J'ai beaucoup connu, jadis, Emile Verhaeren. Il habitait à cette époque un grand appartement, rue du Commerce, à Bruxelles. Il y avait fait son bureau d'un vaste atelier de peintre. Comme j'aimais cette pièce claire, remplie d'une foule d'objets et de meubles qui encadraient si bien le poète ! Des tableaux, des gravures, des photographies, une bibliothèque pleine de reliures d'art et, tout au fond, devant la fenêtre, une grande table couverte de papiers et de livres. C'était là que s'asseyait Verhaeren, en veston rouge, un foulard blanc au cou, la tête penchée, ses longs cheveux balayant son front, avec cette expression presque tragique, ce ramassement de tout son être, cette tension exaspérée de ses nerfs, cet oubli parfait du monde extérieur qui le caractérisent pendant ses heures de travail. Je frappais et j'entrais aussitôt. Derrière la table, c'était un sursaut de réveil, une âme qui sortait du songe, une tête hagarde, les yeux fous, qui se levait derrière les verres du lorgnon, et une longue main pâle, une main comme hallucinée, qui écartait machinalement la mèche rebelle barrant le front ridé.

Plus tard Verhaeren habita une petite maison de l'avenue des Saisons. Une toute petite chambre de l'étage lui servait de cabinet. Il y écrivit le *Cloître* et c'est là que, par un morne après-midi d'arrière-hiver, il m'en fit la lecture. Je vis, dans la suite, représenter la pièce au Parc. C'était fort beau, mais combien pâle, auprès du souvenir que je gardais de cette lecture ! Durant une heure, le poète vécut tout haut son œuvre. Le moine Balthazar, c'était lui. Les grandes lamentations du parricide, il les faisait sortir à mesure de son âme. Sa voix aiguë s'essouffait. Son geste tremblait. Toute sa face s'exaltait. Et j'avais l'impression très nette qu'il ne savait plus rien de ce qui se passait hors de lui, qu'il m'avait oublié et qu'il s'était oublié lui-même. Après la lecture il était pâle et épuisé comme un mourant.

Ces détails très exacts, mais dont une plume inexperte ne peut, hélas ! rendre l'intérêt tel que je le sens, fournissent du moins des instructions utiles sur la façon de travailler de Verhaeren. Ils le montrent travaillant avec son système nerveux plus qu'avec son cerveau. Je m'explique. La plupart des écrivains, en travaillant, font une simple besogne de manœuvres. Leur main transcrit simplement des phrases qui sont tout écrites dans leur esprit. Il en résulte que leur corps demeure calme et qu'ils se lèvent de table, après des heures de travail, aussi frais et dispos qu'en s'y asseyant. Pour Verhaeren il en est autrement. Il ne pense pas longuement ses œuvres, il ne les écrit pas, ne les ciselle pas en lui. Elles surgissent par à-coups brusques, par fragments rapides comme des éclairs. Aussitôt, il faut qu'il s'en délivre. C'est ce qui explique l'abondance de vers isolés griffonnés à droite, à gauche, en travers des feuillets épars sur son bureau. Le *Cloître*

a été écrit en commençant par la fin. Le plan a été fait en dernier lieu. Quand tous les matériaux sont sortis de lui, Verhaeren s'avise seulement de songer à la façade de l'édifice. D'ailleurs, il ne pense pas par les cellules de son cerveau, mais par celles de sa moelle, si l'on peut dire. Il demande ses documents, non pas à sa mémoire, mais directement aux fibres nerveuses qui ont été émues jadis. Qu'il veuille peindre une kermesse, il ne s'attachera pas à composer un tableau d'ensemble en empruntant à ses souvenirs des détails caractéristiques. Non, sa volonté ira, dans tous ses membres, réveiller les sensations d'une kermesse d'antan, et ces sensations, il les traduira à mesure, avec des mots vibrants, des mots nerveux, de ces mots qui ne viennent à l'esprit qu'aux rares moments où celui-ci est tout entier tendu vers un seul but. Verhaeren au travail est tendu de la sorte tout le temps, et c'est ce qui explique sa fatigue précoce ; c'est ce qui explique aussi que son œuvre, même dans ses parties philosophiques, est toute en images ; que le symbole, chez lui, se matérialise ; que ses hallucinations les plus étranges ont toujours une apparence de réalité.

Si, de sa méthode de travail, on voulait passer à son inspiration elle-même, il y aurait à s'enquérir, me semble-t-il, de la qualité de ses digestions. L'homme a les idées de son estomac, claires ou sombres selon que celui-ci est libre ou chargé. Tous les amis de Verhaeren connaissent les caprices de son goût. Et ce n'est pas une légende qui le représente mangeant un hareng saur avec de la confiture. Pour ma part, je l'ai vu étendre du fromage de Brie sur un biscuit. Il faudrait être bien mauvais physiologiste pour ne pas conclure de là à une inspiration capricieuse, pleine de cauchemars, où la note sombre dominera. Que sont les *Campagnes hallucinées* et les *Villes tentaculaires*, sinon une déformation géniale, mais en sombre, de la réalité ? La campagne est pourrie, déserte, habitée seulement par des criminels et des fous. La ville est malsaine, noyée dans la fumée et dans l'acre odeur des multitudes misérables. Nulle part une éclaircie. La détresse et la mort sont blotties à tous les carrefours. Et ce n'est pas, pour le dire en passant, le côté le moins intéressant de Verhaeren que le contraste entre sa vision des ensembles et sa vision des individus. Autant il est amer quand il juge la masse, autant il est bon et indulgent pour l'homme pris en particulier.

Mais il faut s'arrêter, car on gloserait à l'éperdue sur un homme qu'on aime autant qu'on l'admire. Verhaeren n'est pas au bout de sa destinée. Son dernier livre, *Les Forces tumultueuses*, le montrait en possession d'un métier plus sûr que jamais. Son inspiration grandit toujours. Si la maladie, découragée par sa résistance, le quitte enfin définitivement, nous aurons encore maintes fois l'occasion de saluer en lui le vrai, l'unique

grand poète de notre temps, chargé de toutes nos tares, de toutes nos misères physiologiques, mais lourd aussi des espérances immortelles qui nous permettent de garder, malgré tout, notre foi en la vie.

GEORGES RENCY

## Enquête sur l'Impressionnisme (1).

M. ARMAND RASSENFOSSE

MON CHER MAUS,

Il est bien difficile, quand on est dessinateur et qu'on n'a jamais peint, de donner un avis sur la peinture tout justement la plus déconcertante, la peinture impressionniste. Il me semble qu'il faudrait trois volumes pour répondre convenablement à vos trois questions.

L'Impressionnisme a nettoyé les palettes, dit-on. Mais est-ce bien cela qu'il faut dire ? Peu importent les couleurs avec lesquelles on peint si on peint bien. — Je ne demande pas autre chose à un artiste que de m'émouvoir et je ne tiens ni aux classifications ni aux explications. Trouvez-vous qu'on puisse classer d'une façon quelconque les talents de Degas, Manet, Monet, Renoir ? Croyez-vous qu'ils se ressemblent ? Ils sont forts, ils sont personnels, ils sont différents : ils ont tout simplement la chance d'avoir du génie.

Quant aux Pointillistes, je ne puis absolument pas me faire à leur procédé. Je vous assure cependant que j'y ai mis toute ma bonne volonté. J'admire le talent considérable de M. Van Rysselberghe et je comprends qu'il emploie son procédé quand il s'agit de peintures décoratives, placées d'une façon définitive en un endroit déterminé et à condition qu'on ne puisse s'en approcher suffisamment pour que le procédé apparaisse ; mais pour des œuvres « mobiles », non.

Je suis resté longtemps ému et admirant devant son superbe envoi à la *Libre Esthétique* ; mais en quittant, à regret, ce coin ensoleillé de l'exposition, je me disais qu'avec l'admirable et complet savoir que possède, du dessin, M. Van Rysselberghe, je me disais que s'il voulait essayer de peindre sans employer ce procédé désagréable, ce qu'il nous donnerait serait encore plus beau que ce qu'il nous donne.

Excusez, mon cher Maus, toute mon inexpérience et croyez-moi votre bien amicalement dévoué.

RASSENFOSSE

## Le Travail des Lettres.

Le travail acharné, dans le monde des lettres, a été mis à la mode par l'exemple de Balzac. Il ne fut pas le seul de son temps à transformer en labeur le plaisir d'écrire. Alexandre Dumas, George Sand, Sainte-Beuve, Victor Hugo lui-même se donnèrent aux lettres sans

(1) Voir nos huit derniers numéros.

mesure ; mais lui, Balzac, il dépassa la mesure. On avait vu, aux siècles précédents, de grands écrivains être en même temps de grands travailleurs. Ni Buffon, ni Voltaire n'étaient des paresseux ; mais ils n'étaient pas non plus des forçats de la plume. Buffon avait organisé son temps de manière à n'en rien perdre, mais il n'appela pas du temps perdu celui qu'il donnait aux plaisirs, à la conversation, à la table. Les besognes immenses ne l'effrayaient pas ; il en venait à bout par la constance, par la patience quotidienne. Voltaire était plus fébrile ; pris du besoin soudain de dire sa pensée, il abandonnait tout, s'enfermait, passait les nuits ; mais il savait aussi, aiguillonné par d'autres désirs, oublier ses idées et même ses intérêts, suivre franchement, sans regrets, le penchant de sa sensibilité. Lui non plus ne considérait comme du « temps perdu » ni ses voyages, ni ses réceptions, ni sa correspondance, ni ses amours. Il faut arriver à Balzac pour entendre un écrivain, triste de s'être laissé distraire pendant quelques mois par une femme, préférer ce mot effroyable : « Encore un roman de perdu ! » Comme s'il ne vaut pas mieux vivre un roman que de l'écrire, comme si, après tout, pour écrire un bon roman, il ne fallait pas, d'abord, le vivre ! Mais cette dernière concession faite au cynisme des hommes de lettres est excessive : se mêler à la vie pour expérimenter les sentiments et les sensations, pour récolter des documents, comme disaient les naturalistes, c'est une manière de vivre bien médiocre et vraiment dépourvue de dignité. Il y a là une exploitation industrielle de la sensibilité qui rabaisse le talent en même temps que le caractère. Balzac ne semble pas avoir jamais fait de tels calculs. Il écrit ingénument : « L'amour, c'est ma vie et mon essence », mais s'il le rencontre, il cherche à fuir, songeant à sa table de travail, à sa copie, à ses épreuves, aux projets qui bourdonnent dans sa tête congestionnée.

La vie de Balzac fut vraiment infernale. Sa correspondance est pleine des plus pitoyables aveux sur la condition de forçat à laquelle le réduisaient à la fois son ambition et la nécessité. Ce n'est pas seulement l'effort physique, c'est la continuité de l'effort physique, c'est l'effort herculéen. « Pour savoir jusqu'où va mon courage, écrit-il à M<sup>me</sup> Hanska, il faut vous dire que le *Secret des Ruggieri* a été écrit en une seule nuit ; pensez à cela quand vous le lirez. La *Vieille Fille* a été écrite en trois nuits. La *Perle brisée*, qui termine enfin l'*Enfant maudit*, a été faite en quelques heures d'angoisses morales et physiques... J'ai écrit à Saché, en trois jours, les cinquante premiers feuillets des *Illusions perdues*... Au moment où je vous écris, j'ai devant moi les épreuves accumulées de quatre ouvrages différents qui doivent paraître en octobre c'est la date même de sa lettre) ; il faut suffire à tout cela. J'ai promis à Werdet de publier la troisième livraison des *Etudes philosophiques*, ce mois-ci, et aussi le troisième dizain des *Contes drôlatiques*, et de lui donner pour le 15 novembre les *Illusions perdues*. Cela fait cinq volumes in-douze et trois volumes in-octavo... » Ce labeur effréné le rendait fou ; il aggravait son état de fatigue par un régime rigoureux d'abstinence, ignorant, le malheureux, que le travail cérébral, lui aussi, est un travail physique, et qu'il faut manger pour écrire comme pour transporter les fardeaux.

D'autres écrivains célèbres du siècle dernier contribuèrent à mettre à la mode le travail acharné ; mais aucun ne semble s'être jamais livré à d'aussi effroyables orgies d'écriture. M. Zola donnait régulièrement à son œuvre trois heures par jour ; il était méthodique et modéré. Exploité avec cette sagesse, le génie de

Balzac eût acquis, sans doute, ce qui lui a toujours manqué, la sérénité, ce calme olympique, à la manière de Goëthe, qui fait que l'on domine la vie, qu'on la regarde de haut.

REMY DE GOURMONT

(*The Weekly critical Review.*)

## MENSONGES SCÉNIQUES

A moins de souffrir d'une hypocondrie incurable, il est impossible de tenir son sérieux devant l'entrée des choristes qui se rangent militairement en deux compagnies, côté des hommes, côté des femmes, sans jamais se mêler et qui conservent la même attitude, qu'ils représentent soit de nobles seigneurs de la Renaissance ou de farouches barbares du Nord, soit de pieux pèlerins ou de dévergondés soudards. Les vêtements de ces braves gens valent leurs comportements; un aimable éclectisme règne en maître dans la maison et dans le *Cid*, par exemple, la robe carlovingienne fraternise avec le pourpoint de Charles V. Il est juste d'ajouter que Rodrigue, qui vécut, je crois, au XI<sup>e</sup> siècle, chante dans un décor dont la toile du fond montre deux flèches gothiques, et va pourfendre les Sarrazins en maillot de soie et nu-tête! A une époque où un coup d'épée fendait un homme en deux, je ne vois pas un chevalier allant guerroyer en si galant ajustement. Mais, à notre Académie nationale de musique, la tradition est de ne jamais se couvrir, et on la respecte, la tradition; c'est cette même tradition qui exige qu'à un acte, généralement le dernier, la première chanteuse paraisse vêtue en blanc. *Robert le Diable*, les *Huguenots*, *Aïda*, *Sigurd* et tant d'autres ont suivi cette règle auguste: peu importe la date et le pays, l'héroïne s'enveloppe toujours d'un peignoir immaculé dont les manches laissent passer les bras, nus comme la tête du ténor. C'est immuable.

M. Sardou m'a raconté les luttes homériques et radicalement inutiles qu'il eut à soutenir avec le directeur de l'Opéra quand on joua *Patrie*. Au défilé des troupes espagnoles qui exécutent, par pelotons, des conversions savantes devant le trou du souffleur, il demanda, il supplia qu'on laissât marcher à la diable ces bandes mal disciplinées, qu'on les habillât de vêtements frippés et rapiécés, qu'on leur distribuât des drapeaux décolorés et fanés. On haussa les épaules, et les figurants, fraîchement pomponnés, continuèrent à pivoter comme des grenadiers poméraniens. Sous ce rapport, la mimique des lansquenets, dans *Faust*, marquant le pas et paradant coude à coude, ne manque pas non plus d'originalité, pas plus que l'Arnold de *Guillaume Tell*, qui se promène avec des manches de mousseline, une chemisette de batiste et un treillis de minces bandelettes de velours sur la poitrine. Les farouches montagnards, caparaçonnés de buffle et de peaux de chèvre, qui chassèrent l'étranger de leur patrie, seraient bien étonnés de voir un de leurs chefs ainsi accoutré.

Généralement les décors valent les costumes, et sans m'étendre longuement sur le sujet, je citerai comme exemple typique la cathédrale de l'Or dans *Messidor*, une sorte de caverne sans proportions, sans caractères, sans style, sans goût, qui rappelait les exaspérantes et crapuleuses fantaisies des fêtes jouées au Châtelet ou à la Porte-Saint-Martin d'antan...

FRANZ JOURDAIN (1)

(1) *Les Arts de la vie*, revue mensuelle. Librairie Larousse, 17, rue du Montparnasse, Paris.

## Une lettre de J.-F. Millet.

Elle est datée de 1862 et adressée au célèbre critique Thoré, qui avait demandé au peintre quelques notes sur son idéal artistique.

Ce que veut le maître, c'est « exprimer le sens rustique des choses ».

« Dans la *Femme qui revient du puits*, j'ai tâché de faire qu'on ne puisse la prendre ni pour une porteuse d'eau, ni même pour une servante; qu'elle vienne de puiser de l'eau pour l'usage de sa maison, l'eau pour faire la soupe à son mari et à ses enfants, qu'elle ait l'air de n'en porter ni plus ni moins lourd que le poids des seaux pleins, qu'au travers de l'espèce de grimace qui est comme forcée, à cause du poids qui lui tire sur les bras et du clignement d'yeux que lui fait faire la lumière, on devine sur son visage un air de rustique bonté.

« J'ai évité avec une espèce d'horreur, *comme toujours*, ce qui pourrait regarder vers le sentimental; j'ai voulu, au contraire, qu'elle accomplisse avec simplicité et bonhomie, et sans le considérer comme une corvée, un acte qui est, avec les autres travaux du ménage, un travail de tous les jours et l'habitude de sa vie.

« Je voudrais bien aussi qu'on imagine la fraîcheur du puits et que son air d'ancienneté fasse voir que beaucoup, avant elle, y sont venus puiser de l'eau. »

Millet a peint des moutons qu'on vient de tondre. Il veut qu'on leur voie « cette espèce d'hébètement et de confusion » qu'ils ont à se sentir ainsi dépouillés... A l'habitation qui se trouve dans le paysage, il veut un air antique, « pour que des générations y aient déjà vécu ». Il veut surtout que les êtres qu'il représente « aient l'air voués à leur position et qu'il soit impossible d'imaginer qu'ils pourraient être autre chose », etc.

Peu d'artistes ont eu, dit à ce propos M. André Beaunier, cette conscience nette, cette certitude réfléchie de ce qu'ils entendaient faire. L'œuvre de J.-F. Millet est pleine de pensée et c'est pourquoi le réalisme en est si émouvant et si beau. Il n'a pas conçu l'art comme la copie de la réalité, mais comme l'expression directe des idées que la réalité recèle.

## Les Droits d'auteurs des Ecrivains allemands.

Un statisticien anversois a eu la patience de se livrer à un travail curieux sur les bénéfices réalisés par les hommes de lettres en Allemagne.

La comparaison du gain des plus célèbres écrivains allemands d'il y a un siècle avec celui des écrivains modernes est particulièrement suggestive. On se demande où un Schiller, un Kant, un Lessing, qui étaient pauvres, puisaient la force de leur travail créateur au milieu des préoccupations permanentes que leur donnait le souci de la vie matérielle.

Goëthe, qui, heureusement pour lui, était riche de naissance, pouvait imposer ses conditions à son éditeur. Pendant trente-sept ans d'un travail gigantesque, Cotta lui a payé, en moyenne, 6,300 florins par an pour la propriété entière de toutes ses œuvres, tous droits compris. Aussi Goëthe avait-il les éditeurs en horreur :

« Pour ces gaillards-là, écrivait-il, il faut un enfer spécial pire que celui des voleurs et des assassins vulgaires ! »

L'auteur de la *Messiede*, Klopstock, obtint pour son poème de quoi s'acheter un nouveau costume et un chapeau, plus deux thalers (fr. 7-50) par 32 pages imprimées.

Burger, l'auteur de *Lénore* — « les morts vont vite » — était constamment obligé, pour ne pas mourir de misère, de quémander des travaux de traduction au gouvernement de Hanovre, et lorsqu'un jour le gouvernement lui accorda un subside de 50 thalers (187 francs), il avoua n'avoir jamais eu pareille fortune en sa possession.

Lessing se trouvait absolument dans la même situation : vers la fin de sa vie, il fut nommé archiviste en chef de la bibliothèque de Brunswick, aux appointements de 600 thalers.

Schiller, qui, en sa qualité de médecin militaire, touchait 18 florins d'appointements par mois, dut payer de ses propres deniers les frais de la première édition des *Brigands*. Pour son *Don Carlos*, Cotta lui paya 21 louis d'or.

Kant obtint quelques thalers, soit 15 francs par 32 pages imprimées, pour sa *Critique de la raison pure*.

Henri Heine a vendu l'œuvre de onze années à l'éditeur Campe, de Hambourg, pour la somme totale de 20,000 francs.

Les choses ont complètement changé depuis quarante ans :

Freitag a reçu, pour son roman *Les Aïeux*, 470,000 marks; Elbers, pour ses romans de *L'Ancienne Egypte*, plus d'un million de marks.

Avec le seul produit de *l'Honneur*, Sudermann a pu acquérir un domaine seigneurial.

Hauptmann doit à ses œuvres d'être propriétaire de plusieurs châteaux.

## LIVRES NEUFS

La Môme Picrate, par WILLY (1).

Moins spécial que les inquiétantes *Claudine*, plus fouillé que la joviale *Mattresse du prince Jean*, ce roman au titre explosif fera du bruit. Sous la conduite du célèbre Henry Maugis, Virgile alcoolique mais averti de l'enfer parisien, le lecteur est conduit à travers des « Cercles » que Dante n'eût osé prévoir, depuis le Jardin de Paris aux danseuses effrontées jusqu'à l'Asile d'aliénés de Villejuif, sans oublier le monde des théâtres où figurent, caricaturées férocement, Réjane, Polaire et tant d'autres !

Ce nouveau « Willy », pétillant d'une verve narquoise, est écrit par un écrivain audacieux et maître de son art, qui se soucie moins de respecter le lecteur français que la langue française.

## Chronique judiciaire des Arts.

Le tribunal civil de la Seine a été saisi d'un procès relatif à la question des 10 p. c. prélevés par les commissaires-priseurs dans les ventes publiques aux enchères.

Le différend était né à propos d'un tableau acquis pour 25 francs

(1) Albin Michel, éditeur, 59, rue des Mathurins, Paris.

dans la vente Lelong, et sur lesquels l'acquéreur — M. Samary — refusait de payer les 10 p. c. en sus qui lui étaient réclamés par le commissaire-priseur, M. P. Chevallier.

M. Samary est débouté de sa demande, ainsi que la Chambre des négociants en objets d'art, tableaux et curiosités, intervenante.

Le tribunal estime, en effet, que « les conventions légalement formées tiennent lieu de loi à ceux qui les ont faites, et que, dans le contrat de vente par adjudication publique, l'acquéreur, en portant des enchères, accepte les conditions précisées et proposées par le vendeur, et contracte l'obligation de les exécuter, pourvu qu'elles ne soient pas illicites et illégales ».

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Chanson d'Ève*, par CHARLES VAN LERBERGHE. Paris, *Mercur de France*. — *Au Cours des âges*, par LEVÉQUE. Livre I. Avec une préface de Camille Lemonnier. Paris, éd. de la *Plume*. — *La Vallée heureuse*, par ISI COLLIN. Paris, éd. de l'*Ermitage*. — *Esquisses sentimentales. Le Dernier Combat*, par F.-CHARLES MORISSEAU. Bruxelles, P. Lacomblez. — *La Solitude heureuse*, par FERNAND SÉVERIN. Bruxelles, éd. de l'*Association des Écrivains belges*. — *Toute la Flandre. Les Tendresses premières*, par EMILE VERHAEREN. Bruxelles, Edm. Deman. — *A Travers la Vie*, œuvres poétiques de FÉLIX BERNARD, publiées par HENRY VALLIER (docteur A. Poskin). Avec un portrait en héliogravure et une biographie de l'auteur. Bruxelles Oscar Schepens et C<sup>ie</sup>. — *L'Allée du Silence*, par ANDRÉ FOULON DE VAULX, Paris, A. Lemerre.

ROMAN. — *Le Prestige*, par PAUL ANDRÉ. Bruxelles, éd. de la *Libre Critique*. — *Force ennemie*, par J.-ANTOINE NAU (couronné par l'Académie Goncourt). Paris, éd. de la *Plume*. — *Névrose*, par EMILE MOREL, illustré de vingt-cinq compositions par M. Orazi. Paris, Bibliothèque internationale d'édition. — *En pays wallon*, par JAMES VANDRUNEN. Bruxelles, V<sup>e</sup> Monnom. — *Le Dessous*, par RACHILDE. Paris, *Mercur de France*. — *L'Abbaye de Sainte-Aphrodise*, par A. FERDINAND HEROLD. Paris, *Mercur de France*. — *Dialogues de Bêtes*, par COLETTE WILLY. Paris, *Mercur de France*.

HISTOIRE. — Correspondance intime et inédite de Louis XVII (Charles-Louis, duc de Normandie, « Naundorff ») avec sa famille, de 1834 à 1838, avec introduction, notes, etc., par OTTO FRIEDRICH. Préface par Jules Bois. Douze planches hors texte et deux fac-similés d'écriture. Tome I. Paris, H. Daragon.

CRITIQUE. — *Constantin Meunier, sculpteur et peintre*, par CAMILLE LEMONNIER. I. *L'Homme et sa vie*; II. *L'Artiste et son œuvre*. Ouvrage orné de plus de cent gravures hors texte et, dans le texte, eaux-fortes, héliotypies, héliogravures, etc. Paris, H. Floury. — *L'Impressionnisme, son Histoire, son Esthétique, ses Maîtres*, par CAMILLE MAUGLAI. (Quarante-huit reproductions.) Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne. — *Centenaire de Hector Berlioz*. Fascicule consacré à H. Berlioz, illustré de nombreuses gravures: portraits, reproductions, autographes, etc. Bruxelles et Paris, éd. du *Guide musical*. — *Paroles prononcées lors des funérailles du chanoine Reusens*, par CH. LAGASSE-DE LOCHT. Bruxelles, imp. Baertsoen. — *Paroles prononcées lors des funérailles de M. G. Bordiau*, par CH. LAGASSE-DE LOCHT. Bruxelles, imp. Baertsoen. — *Les Monstres belges*, par LÉON SOUGUENET. Bruxelles, Oscar Lamberty. — *Balzac à vingt ans*, par EUGÈNE GILBERT. Bruxelles, O. Schepens et C<sup>ie</sup>. — *Écrivains*

belges d'aujourd'hui (première série), par DÉSIÉRE HORRENT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Cent femmes de lettres* (Anthologie contemporaine). Directeur : A. de Nocée. Fascicules 1 et 2.

THÉÂTRE. — *La Matérielle*, comédie en un acte, par GABRIEL ASTRUC. Paris, Librairie Molière. — *Une Descente*, comédie en un acte, par ERNEST HALLO. Bruxelles, O. Schepens et C<sup>ie</sup>. — *Le Juré*, monodrame en cinq actes, par EDMOND PICARD. Frontispice d'O. Redon gravé par Louise Danse. Bruxelles, P. Lacomblez et V<sup>o</sup> F. Larcier. — *La Comédienne aux yeux verts*, un acte en vers, par F.-CHARLES MORISSEAU. Musique d'Emile Chaumont. Bruxelles, P. Lacomblez.

NUMISMATIQUE. — *Médailles historiques de Belgique* (1903), par ED. LALOIRE. Bruxelles, J. Goemaere. — *La Médaille-carte de nouvel an*, par ED. LALOIRE. Bruxelles, J. Goemaere. — *Ed. Van den Broeck*, biographie et bibliographie numismatique, par A. DE WITTE. Chalon-sur-Saône, Emile Bertrand.

DIVERS. — Almanach de la *Roulotte*. Magazine illustré. Texte de MM. Edm. Picard, C. Lemonnier, E. Lecomte, A. Retté, E. Demolder, L. Delattre, A. Giraud, M. des Ombiaux, H. Krains, L. Moreau, G. Virrès, Stuart Merrill, E. Verhaeren, R. de Gourmont, G. Marlow, Willy, etc. Nombreuses illustrations. Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Autunois*, par EUGÈNE ROUART. Paris, bibliothèque de l'Occident.

## PETITE CHRONIQUE

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, 13, rue d'Orléans, annonce plusieurs conférences qui seront données dans le courant du mois de mai :

Mercredi prochain 11 mai, à 8 heures du soir, M. Charles Van den Borren; sujet : Les Romantiques.

Mercredi 18, M<sup>lle</sup> Closset (Jean Dominique) : De la tradition et de l'Indépendance.

Mercredi 25, M. Louis Dumont-Wilden : La Poésie sentimentale au XVIII<sup>me</sup> siècle. (Partie musicale : Duo du *Devin de village* de J.-J. Rousseau; chansons et bergerettes du XVIII<sup>me</sup> siècle; partie de déclamation : poésies de Millevoye, André Chénier.)

Nous rappelons à nos lecteurs qu'une souscription publique est ouverte pour placer, dans les ruines de l'abbaye de Villers, un mémorial en souvenir de feu l'architecte Charles Licot, qui consacra la plus grande partie de sa carrière à la conservation de l'un des derniers vestiges de l'art cistercien dans notre pays.

Cette souscription sera close le 1<sup>er</sup> juin prochain. Les nouvelles adhésions sont reçues par le trésorier du comité, M. Jean Poils, rue de la Source, 59.

Le dix-huitième congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique s'ouvrira à Mons, le samedi 30 juillet prochain. Il est organisé par la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, la Société des bibliophiles belges et le Cercle archéologique de Mons.

Les discussions et les excursions se prolongeront durant toute une semaine.

Dans ses assemblées générales, le Congrès étudiera un projet de loi sur la conservation des monuments, et il entendra trois lectures importantes : *Du Rôle des sociétés locales dans l'étude de l'histoire moderne* (H. Pirenne); *Les Origines de l'architecture gothique dans le nord de la France au XII<sup>me</sup> siècle* (Eug. Lefèvre-Pontalis); *Quelques vues récentes sur les premiers établissements des Aryens en Europe* (Maurice Wilmette).

Les autres questions seront réparties entre quatre sections : 1<sup>o</sup> période préhistorique, époque belgo-romaine et franque; 2<sup>o</sup> folklore, philologie, ethnographie; 3<sup>o</sup> histoire; 4<sup>o</sup> monuments et arts.

Le cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidard et Jacobs), de Liège, donnera mercredi prochain, 11 mai, à 8 h. 1/2, en la salle de l'Emulation, son premier concert historique, avec le concours de M. Eugène Henrotte, baryton; et samedi prochain 14 mai, à 8 h. 1/2, son deuxième concert historique, avec le concours de M<sup>lle</sup> Vercauteren, cantatrice.

A l'assemblée générale ordinaire de la Société L'Exposition de Liège, qui vient d'avoir lieu sous la présidence de M. Ernest Nagelmackers, le président du comité exécutif, M. Emile Digneffe, a présenté son rapport annuel. Il a félicité les différentes personnalités et employés supérieurs des bureaux techniques et autres de l'exposition et rendu hommage à l'amabilité de MM. Fondius et Jacquain, de MM. Lamarche et Gody. M. Digneffe a terminé en rappelant la phrase du roi lors de sa visite aux travaux : « Sachez voir grand; ce n'est pas parce que nous sommes un petit pays que nous ne pouvons penser à faire de grandes choses. »

De longs applaudissements ont salué ce discours.

L'assemblée a nommé membre du conseil d'administration M. le baron Ancion, en remplacement de feu M. Doreye.

D'un autre côté, M. Chapsal, commissaire général du gouvernement français, et le comité français des expositions à l'étranger viennent de désigner de commun accord M. Larroque, président de l'Association française de bienfaisance à Liège, pour représenter le comité organisateur de la section française auprès du comité exécutif.

Franz Lenbach, le grand portraitiste allemand, vient de mourir à Munich.

Anton Dvorak, le célèbre compositeur tchèque, est mort à Prague, à l'âge de soixante-huit ans.

L'Académie des Dix a déjà, dit le *Figaro*, reçu de nombreux romans pour le prix de Goncourt de 5.000 francs qu'elle doit décerner en 1904.

Il en est un, *La Conquête de Jérusalem*, qui, paraît-il, est une œuvre de premier ordre. Mais ce n'est que dans neuf mois que sera désigné le lauréat et d'ici-là d'autres chefs-d'œuvre peuvent surgir.

Les Dix ont appris avec stupeur que la ville de Metz avait refusé d'ériger, sur une de ses places, un buste de Verlaine qui était si fier pourtant d'être Messin. Le poète aura du moins, à Paris, une double réparation à l'offense que ses compatriotes viennent de faire à sa mémoire : en effet, Huysmans vient de publier, par lui préfacées, les *Poésies religieuses* de ce Verlaine dont le monument, par Niederhausern-Rodo, s'élèvera bientôt dans un des squares parisiens.

Sommaire du numéro d'avril de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain (24, rue Saint-Augustin, Paris, et passage Lemonnier, 7, Liège) : *Louis Braquaval*, par Gustave Soulier (neuf illustrations); *Une Maison à Paris*, par Edouard Mary (treize illustrations); *Ouvrages de dumes* (dix-sept illustrations); *Une médaille de Charles Pillet* (deux illustrations); *Miroiterie moderne*, par Emile Sedeyn (sept illustrations); *Un sculpteur animalier : Pierre Christophe*, par Charles Saunier (treize illustrations); *Les « Cancalaises » de Henri Boutet* (quatre illustrations). Expositions. — Concours. — Livres nouveaux.

Cette livraison contient, hors texte, une belle planche en couleurs de L. Braquaval (*Saint-Valéry*).

Faisant appel à ses souvenirs, le peintre des éblouissantes décorations marines, Ziem, qui fut un intime de Chopin, raconte, dit le *Guide musical*, dans quelles circonstances vraiment étranges l'artiste composa sa marche funèbre.

Chopin était dans son cabinet de travail. Dans un angle de la chambre se dressait un piano, dans un autre coin un squelette humain, revêtu d'un voile blanc. Je remarquai, dit Ziem, que le regard de Chopin errait çà et là, et, comme je le connaissais, je savais que sa pensée était loin de moi et de tout ce qui l'entou-

rait. Mieux que cela, je savais qu'il composait. Tout à coup il se leva de sa place sans proférer une parole, se dirigea vers le squelette, le porta au piano et le prit sur ses genoux en s'asseyant devant l'instrument. Etrange représentation de la Vie et de la Mort! L'artiste avait étendu le voile blanc sur lui et le squelette, placé les mains de celui-ci dans les siennes et commencé à jouer.

Aucune hésitation dans la lente et mesurée évocation des sons qui naissaient sous les doigts de l'artiste. Comme les sonorités devenaient plus puissantes, je fermais les yeux, car le spectacle d'un homme assis au piano avec un squelette avait quelque chose d'effroyable. Les ombres du soir s'épaississaient autour d'eux et les ondes musicales secouaient l'air mystérieusement. Je savais que la composition que j'entendais était immortelle... Mais la

musique cessa. J'ouvris les yeux... plus personne au clavier. Chopin gisait à terre, sans connaissance, et à côté de lui le squelette brisé. Le grand compositeur était anéanti, mais sa marche était trouvée.

## VILLE DE BRUXELLES

### VENTE PUBLIQUE

*de l'importante et célèbre collection de*

## TABLEAUX ANCIENS

de M. J.-L. MENKE, d'Anvers

Œuvres de premier ordre des maîtres flamands  
et hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle

EXPERTS

J. et A. LEROY frères,  
BRUXELLES

F. DELEHAYE et fils,  
ANVERS

La vente a lieu mercredi 1<sup>er</sup> juin et jeudi 2 juin.

EXPOSITION LES 29, 30 ET 31 MAI

dans la

GALERIE DE MM. LEROY FRÈRES  
6, RUE DU GRAND-CERF, BRUXELLES

Fabrique de cadres pour tableaux.

## Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

## HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

VILLÉGIATURE. — PENSION DE FAMILLE

## CHATEAU DE ROTH

par Obersgegen (Kreis Bitburg, province Rhénane).

Sites pittoresques. — Chasse. — Pêche à la truite; au saumon à partir d'octobre. — Bains de rivière.

*Communications: Ch. de fer de Diekirch à Vianden (G.-D. de Lux.).*

Prix de la pension: 6 francs par jour.

S'adresser à M<sup>re</sup> ANDRÉ, propriétaire.



# AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

# G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

VILLE DE BRUXELLES

Vente publique le mercredi 4 mai et trois jours suivants  
d'une importante réunion de

**LIVRES, ESTAMPES & DESSINS**

provenant des collections du CHATEAU DE BAERLO et de M. \*\*, membre  
de la Société des Bibliophiles Contemporains.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le Ministère de l'huissier L. COX,  
en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de  
la Montagne.

Le catalogue, comprenant 996 numéros, se vend 50 centimes.  
EXPOSITION chaque jour de vente, de 10 heures à midi.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (ANDRÉ FONTAINAS). — Enquête sur l'Impressionnisme. *M. Vittore Grubicy de Dragon*. — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Art patriotique. — Notes de musique. *Séance Holmès* (Ch. V.). — Nécrologie. *Antoine Dvorak*. — Petite Chronique.

### Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts.

Il n'y a pas lieu, cette fois, de commémorer la platitude annuelle des Salons de Paris : la Société nationale, outre les peintres à divers titres intéressants, nous donne une exposition de Whistler et d'Eugène Carrière, et, en plus de maint morceau de sculpture estimable ou parfait, deux vivants et sûrs chefs-d'œuvre : le *Penseur* de Rodin, le *Mineur* de Constantin Meunier. Si même on ne faisait effort pour ouvrir les

yeux à d'autres réalisations intéressantes, cela ne suffirait-il pas? et quel historien d'art, précis dans son érudition, nous pourrait citer, à quelle époque, année plus fertile?

Le *Penseur* primitivement formait la figure culminante de cette admirable porte que Rodin avait composée pour le Musée des Arts décoratifs. Comme déjà il en a repris et développé plusieurs motifs, le sculpteur a étudié à part son *Penseur*, l'a amplifié et, au lieu de ne lui laisser quesa valeur particulière encore que dominante dans l'ensemble, il l'a doté de toute l'énergie de sa signification. Il n'est plus celui qui résume en lui le songe des souffrances humaines, des tortures éternelles et des aspirations déçues et déjouées sans cesse par l'implacabilité des forces infernales; il est, tout entier, uniquement, celui qui pense, qui s'abîme en sa pensée, que sa force même physique appesantit en sa propre pensée; celui qui pense, sans que d'autres motifs dispersent, précisent les occasions de sa pensée. Le prodige, c'est la tension sans effort de tous les muscles coopérant nécessairement à une opération toute d'esprit, c'est ce souffle, cette respiration, ce concours vivant de toutes les parties du corps pour se fondre dans le regard abstrait et profond, dans la douceur triste du visage, et toute l'attitude concentrée en la méditation dont le génie de Rodin a su faire palpiter, presque douloureusement, le bronze.

Il est curieux de trouver à côté de ce *Penseur* l'œuvre de Meunier. Elle exprime aussi, à un certain point,

la force réfléchie de la pensée humaine. Un mineur, le genou au sol et le menton dans la main, s'arrête et interroge devant lui, quoi ? l'avenir résigné, l'énergie secrète de la terre, la destinée ? A-t-il hésité avant un coup de pioche qui le livre au hasard des possibilités redoutables ? Simplement se livre-t-il à un moment de répit méditatif ? A coup sûr il résume par son attitude simple, résolue, l'aventure patiente du labeur ouvrier. Il enferme en son amplitude une des faces les plus douloureuses, les plus angoissantes et les plus lointainement conscientes de la Pensée humaine, dont le bronze de Rodin au contraire exprime l'universalité. Constantin Meunier jamais n'a montré un art plus souple et plus sûr qu'en cette large figure de bronze. Rien d'inutile et tout y est fervent. Au reste, elle s'avère la simple transcription dans la matière plastique d'une étude sincère et véridique que l'on admire en ce même Salon, parmi les pastels. La seule figure significative a été isolée par le sculpteur et c'est un trait de son génie d'avoir compris qu'elle gagnerait en intensité expressive par la suppression de ses entours et de tout signe occasionnel.

D'une volonté décidée, oublions que l'on puisse penser. Rodin même nous y aide, avec le sourire délicieux, le charme embaumé, le délice charnel de son buste de femme en un marbre adorable. Voici tant d'autres effigies, et le visage d'un modelé si contenu, émotionnant que nous présente le plus jeune fils du grand peintre Eugène Carrière ; le visage incliné doucement et absorbé en sa méditation qu'a sculpté avec un art parfait et volontaire M. Boleslaw Biegas ; le buste officiel et froid de Théodore Dubois par M. Samuel ; les portraits ardents, sûrs et charmants d'Arnold Goffin et du peintre Heymans par Lagae ; les études mouvementées et aisées de M<sup>me</sup> Pouplet, ou plus languissantes non sans charme de M<sup>me</sup> Serruys, de M<sup>me</sup> Lafaurie, de M<sup>me</sup> Clément-Carpeaux. L'art de M. Lucien Schnegg d'année en année s'affermirait, et ses marbres sont d'un sentiment harmonieux et très doux. Les figurines de M. Ganesco amusent. M. Injalbert se contient assez pour ne pas offusquer de lourdeurs coutumières la grâce de ses nymphes. M. Alexandre Charpentier expose de très expressives médailles, qui ne perdent, certes, pas à être comparées aux quatre plaquettes de M. Guillaume Charlier, de qui un bas-relief anecdotique et un buste congolais révèlent mieux le métier patient et laborieux.

Un usage pieux réunit à chaque Salon plusieurs œuvres des meilleurs artistes que la mort a frappés dans l'année. L'exposition des José Frappa ne fait pas tort à celle des Whistler. A côté de ces harmonies exquises toujours et d'une réalisation si hautainement discrète : *Vert et or (Le Raconteur)*, *Rose et vert (une étude)*,

*Noir et or (aquarelle)*, *Vert et gris (Dieppe)*, nous avons une œuvre, *Rose et violet (L'Iris)*, particulièrement précieuse en ce que, inachevée, elle nous livre, sinon tout le secret, une partie du moins du secret de l'artiste. Un coup d'œil premier fixait dans l'œil du peintre le rapprochement des tons à établir dans l'œuvre future. Deux ou plusieurs ils se fondaient tout de suite en l'indistinct des fonds neutres. Le travail alors consistait à en extraire lentement, peu à peu, par touches bientôt précisées, les valeurs dominantes, à les confronter plus par allusion réciproque que par une confrontation brutale, à les maintenir sans cesse en équilibre et les faire s'éveiller, affleurer en des places choisies où leur présence à la fois impérieuse et secrète leur donnait la plus grande force d'expression. Une main sans pesanteur, un œil d'une étrange agilité distributive gouvernaient ce faire presque uniquement intellectuel où les méthodes les plus raffinées d'une langue, on dirait d'Edgar Poe ou de Mallarmé, prenaient enfin une expression plastique.

Un sculpteur modèle un portrait de jeune femme, et il s'établit entre les regards une fusion pénétrative, une communion de tout ce qui forme le plus intime de l'être, quelque chose de profondément mystérieux et eurythmique qui passe de la sensation mutuelle dans l'œuvre qui se réalise sous les doigts de l'artiste adolescent, quelque chose de confus et de diffus, qui constitue en quelque sorte l'énergie ineffable d'une sympathie obscurément en éveil, un pouvoir ignoré et certain qui affleure d'âme en âme, ignore les heurts, les contrastes dérisoires et apparents pour ne laisser transparaître de l'une à l'autre que la ressemblance émue, foncière et vivante. De si involontaires aveux, qui donc les saurait surprendre et transcrire, leur trouver une expression nécessaire et adéquate, sinon Eugène Carrière ? Nul peintre aussi bien que lui n'a saisi l'inanité des formes purement accidentelles, n'a eu l'horreur du pittoresque convenu et n'a compris que l'enveloppe extérieure des corps en révèle la valeur sentimentale, intime et profonde. Le contour de tradition s'évanouit à ses yeux ; un rapport constant et significatif s'établit entre les masses lumineuses et les ombres ; tout détail étranger s'annihile et l'expression lentement surprise naît de toutes ces relations révélées dans le contraste des lumières. *L'Étude d'après nature* est des plus caractéristiques dans l'œuvre de Carrière, aussi bien que les *Portraits* exposés, en même temps qu'une *Tête d'enfant* et une *Tête de femme*.

Rien de plus dissemblable de l'œuvre de Carrière que l'œuvre de Besnard : Ici tout est en apparence, en surface. Grattez du portrait de la princesse Mathilde le léger voile des divers rouges transparents dont l'agencement habile, selon les lumières et les étoffes, constitue le charme momentané, il reste un dessin froid, pres-

que anonyme, une composition assez banale. Que dire des autres réputations dont la vogue déjà déchoit : MM. Gervey, Roll, Béraud, La Gandara, Cottet, Carolus Duran, Veber, Aman Jean et du triste Dagnan-Bouveret, qui n'ait été souvent et définitivement répété? Un moment d'attention arrête devant l'habileté avisée et prudente de M. Jacques Blanche, jamais bien profond et toujours sûr de lui; devant les rudes Bretons de Lucien Simon ou son portrait si bien établi de M. Blanche; devant les portraits de M. Julius Paulsen; devant la science attentive de M. Sargent, les intimités élégantes de MM. Carol-Delvaile et Hugues de Beaumont; devant le panneau mondainement décoratif de M. Bunny, devant les paysages brumeux et exacts de M. Morrice, de M. Duhem et de M. Le Sidaner. Willette remporte avec sa *Barriade* un réel succès; La Touche plaît comme toujours aux esprits épris de nouveauté contenue et Boldini extasie les snobs. On sourit, comme il sied, traditionnellement, en présence de Maurice Denis devenu cependant plus sûr de ses recherches et de ses moyens, en présence de Charles Guérin qui se répète non sans séduction, et on ignore un des plus personnels et fins paysagistes du Salon, Lebasque.

Quant aux noms d'artistes belges, ils foisonnent, à l'ordinaire, et ils vont indifféremment du déconcertant Houyoux et du Leempoels obstiné à Frédéric, à Wagemans et à Claus.

M. Frédéric est un artiste consciencieux, minutieux et volontaire, on ne saurait songer à le contester; mais il apparaît de plus en plus évident qu'il se bute à des partis pris d'observation et d'exécution dont rien ne parviendra sans doute à le décourager. Ce n'est pas représenter une figure dans la puissance de sa signification éternelle, symbolique, que de la dégager délibérément de tout ce qui constitue sa personnalité vivante, immédiatement expressive.

Le désir du peintre doit être de nous montrer non pas une petite paysanne dans un paysage choisi et vrai, mais l'apparence allégorique de toute la destinée des petites paysannes de la terre, devant assez de décor pour suggérer l'idée de la campagne où nécessairement elles vivent. Le costume, la couleur des cheveux, des yeux, des joues font bien de sa petite fille une Flamande, il est vrai, et ce n'est pas ce que je lui reproche : mais où est-elle, que fait-elle, à quoi songe-t-elle? C'est un simulacre vide de toute vie, à ce point que ce corps sans âme, vacant, illusoire, ne projette pas une ombre malgré la lumière qui s'y répand ainsi qu'aux arbres du fond, et que tout, dans le tableau, dans la couleur égale en toutes ses parties, frêle, aigre, s'offre sans accident de valeurs, sans reliefs d'expression.

Ni M. Bastien ni M. Wagemans, dans leurs portraits en pied, composés avec une lourdeur habile, dans leurs paysages moins frappants, ne poursuivent des ressources neuves de métier et ne se spécialisent dans un mode hasardeux. Ils reprennent ce dont d'autres avant eux ont éprouvé la solide matière; ils s'en servent selon une science de tout repos; ils n'ignorent rien de la composition des grands portraits ni des moyens de peindre ordinaires. Bons portraitistes, certes, et surtout avec son *Violoniste* et sa *Dame en noir*, M. Wagemans, mais combien il redoute l'aventure et l'incertitude des découvertes personnelles!

A coup sûr, le talent de ces peintres vaut mieux que l'extravagance inutile et prétentieuse de M. Delville ou la trivialité de tels autres, mais, tout hésitant qu'il apparaisse, ne faut-il pas apprécier plus haut le talent, par exemple, de M. Farasyn, dont la *Nuit calme* est doucement évocatrice du paysage patrial, sous le brouillard des étoiles tremblantes? ou l'application hâtive de M. Barwolf dans cet effet de soleil au boulevard Clichy? ou, surtout, la résolution de M. Morren de peindre en plein soleil, au moyen de couleurs claires, joyeuses, vibrantes, de larges et splendides visages de jeunes femmes, des paysages heureux?

Gand, le soir, en décembre, par le dégel, avec ses canaux que parcourent les chalands en silence, avec ses maisons tristes, Bruges et ses vieilles cours de couvents solitaires, avec le charme vieilli de ses pignons de couleur, les quais de Zélande n'ont pas de contemplateur plus tendre et plus assidu que M. Baertsoen. A son ordinaire il les traduit en fidèle admirateur avec tout ce que ces sites évoquent de douce tranquillité et de rêve ému, dans des tableaux achevés et patients, un peu sombres et comme tardifs, mais harmonieux.

M. Courtens se plaît à la langueur mélancolique des longs jours pluvieux; M. Willaert hante volontiers les béguinages où il s'attarde à surprendre les occupations familières d'une vie paisible et quotidienne, exempte de secousses et à demi endormie, comme la rêverie de mysticité auquel on s'y livre, comme le site hivernal où elle se prolonge et se confond.

Dans le *Dubbellof* de M. Verstraeten un fin rayon de soleil glisse, anime la nature assoupie, se joue aux façades; il se retrouve différencié selon l'heure et les saisons, dans les toiles de M. Buysse, et il s'éclaire de plus d'ardeur aux paysages de M. Claus. Le *Pignon* ensoleillé, le *Jeu de lumière en automne* comptent parmi les plus éclatantes œuvres de l'artiste, les plus vraies et les plus complètes. Le *Portrait de Camille Lemonnier* déconcerte un peu, non qu'il n'apparaisse exact et sincère, mais cette manière de camper en pleine lumière le sujet, débordant du cadre, sans le fondre au décor qui s'éloigne et s'en sépare pour le trop mettre en valeur, encore qu'il reste aussi éclairé que le portrait

même, crée un désaccord dans le double élément du tableau : ou un fond neutre apparaît nécessaire, gris, conventionnel, il n'importe, — ou tel qu'il détermine avec précision une expression du modèle, et que le site sur lequel sa silhouette se détache existe, non seulement en soi, à l'écart, mais dans ses rapports, et se justifie par une relation constante avec le personnage.

Seulement, il faut revoir, et, quand on a affaire à M. Claus, après avoir émis une impression première, y revenir à l'occasion, réfléchir et s'avouer peut-être qu'on n'avait pas compris. Si je n'ignore pas une condition indispensable à l'harmonie d'un tableau, un artiste comme celui-là n'a-t-il le droit de s'en jouer et de me révéler une vérité nouvelle? Il y a mille chances contre une pour qu'il soit dans le vrai et pour que je me trompe. Je n'aurai pas hésité à ne le pas cacher et à le confesser au besoin.

ANDRÉ FONTAINAS

### Enquête sur l'Impressionnisme (1).

Bien que l'enquête que nous avons ouverte en même temps que l'Exposition des Peintres impressionnistes pour en compléter la portée éducatrice fût limitée à quelques-uns des maîtres de l'École belge, nous avons reçu d'un artiste italien une réponse au questionnaire dont il a pu lire le texte dans l'*Art moderne*. Nous la joignons aux documents publiés précédemment :

M. VITTORE GRUBICY DE DRAGON

Milan, 14 mars 1904.

CHER MONSIEUR MAUS,

La peinture ayant pour objet la figure humaine (art religieux et portrait) a atteint depuis trois siècles un tel épanouissement que, n'était la réaction intéressée des Académies, on ne tarderait pas à reconnaître universellement qu'elle a épuisé le cycle brillant de ses découvertes, — exception faite pour quelques éléments nouveaux de mouvement révélés par la photographie instantanée.

L'Impressionnisme, si l'on désigne par ce terme les divers modes de peinture destinés à accroître la luminosité de la couleur, a enseigné aux artistes l'usage d'un instrument plus sensible, plus délicat, en vue d'une interprétation plus exacte de l'atmosphère, de l'air qui enveloppe les objets, des horizons, etc.

Un mouvement si largement répandu (et il le serait encore davantage sans les obstacles — visibles ou dissimulés — que lui opposent les personnalités puissantes des Académies) ne peut avoir eu qu'une forte influence sur les esprits épris de sincérité et non fourvoyés par l'utilitarisme ou la vanité.

La recherche des mystères de la lumière se jouant dans l'espace élève l'âme de l'artiste vers un panthéisme conforme aux aspirations de l'idéal moderne. Elle éveillera — tôt ou tard, qu'importe ! — un écho dans le cœur de ceux qui contempleront avec bienveillance les œuvres qu'elle inspire.

Recevez, etc.

VITTORE GRUBICY DE DRAGON

(1) Voir nos neuf derniers numéros.

### CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'année littéraire se précipite et les auteurs qui n'avaient rien donné s'empressent en foule aux guichets de la publicité. Ils sont trop nombreux pour qu'on les arrête. Il faut bien se borner à les signaler au passage, quitte à revenir sur chacun d'eux, l'an prochain, quand leur nom, de nouveau, sollicitera notre attention.

Voici d'abord, très bien écrite, une étude de mœurs collégiennes : *Adolescents* (1), de M. Jean Rodas, qui parvient à donner à sa satire un intérêt général très soutenu. Il faut encourager des livres pareils qui finiront par éclairer le public sur une des plaies les plus affligeantes de notre stupide système d'éducation.

La *Route de Volupté* (2), de Gabriel Faure, est un triptyque délicieux : Les Sens, l'Imagination, le Cœur. Trois amours ont occupé une vie de jeune homme. Le premier cherchait le plaisir seul des étreintes où s'anéantit la chair. Le second, modulé sur un motif de Tristan, s'exaltait à travers l'orage et le sacrilège, comme un drame de Wagner. Le dernier, le bon et définitif amour, se repose sur le sein d'une vierge, au pays natal. M. Gabriel Faure est un écrivain charmant.

*Névrose* (3), de M. Emile Morel, est le journal d'un artiste névropathe qui s'en va, à Florence, à la recherche de vieilles sensations d'amour. Le décor prestigieux de la ville s'harmonise avec son état de mélancolie. Il finit par s'apaiser graduellement et garde seulement les apparences de l'amour, de même que la « cité des fleurs », embaumée dans sa beauté, garde seulement les apparences de la vie. Cette étude psychologique ne manque pas d'un certain charme morbide qui ne se laisse pas oublier.

Les *Amours de Leucippe et de Clitophon* (4), de MM. de Querlon et Verrier, sont la traduction fort bien faite d'un roman grec d'Achilles Tatius. Les auteurs ont dépensé un talent notable dans la restitution de cette histoire mouvementée et gracieuse. Ceux qui aiment les Grecs s'amuseront à cette lecture galante où foisonnent les scènes délicates, les tableaux mignards, évoquant les poèmes de l'Anthologie.

Plus considérable est l'*Iphigénie* (5) de M. Jean Moréas. On a beaucoup discuté sur cette tragédie. Se rapproche-t-elle davantage de l'âme grecque que l'*Iphigénie* de Racine? Je le crois. Mais elle déconcerte par la familiarité voulue de ses vers. C'est trop simple. C'est peut-être très beau. C'est peut-être notre mauvais goût qui nous empêche de l'admirer comme il le faudrait. Qu'y faire? M. Moréas a voulu remonter tous les courants, renouer toutes les traditions, retourner à toutes les sources. Je ne pense pas qu'il ait réussi. Et je m'obstine à croire que le véritable talent consiste à être de son temps.

\*\*\*

Être de son temps, être de son pays aussi, voilà pour l'artiste les deux conditions du succès. On ne parle bien que de ce qu'on connaît bien.

Notre pays, que nous dédaignons trop, est d'une richesse prodigieuse en souvenirs locaux, en légendes inédites, en paysages

(1) Paris, *Mercur de France*.

(2) Paris, Charpentier-Fasquelle.

(3) Paris, Bibliothèque internationale d'édition.

(4) Paris, *Mercur de France*.

(5) Paris, *Mercur de France*.

captivants. Tout cela est laissé en jachères. On va chercher bien loin des sujets de romans ou de poèmes, alors qu'on a sous la main une mine inépuisable de « motifs » qui ne demandent qu'à être utilisés. Il faut louer M. Léon Souguenet, étranger devenu notre frère d'adoption, d'avoir contribué, par son recueil *Les Monstres belges* (1), c'est-à-dire les curiosités belges, à nous ouvrir les yeux sur mille aspects intéressants de la vie de chez nous. Il l'a fait avec une verve, un entrain, un talent qui dépassent la simple habileté du reporter et le classent parmi les meilleurs journalistes-poètes que les dures nécessités de l'existence ont contraints à mettre Pégase à l'écurie.

Que M. Charles Morisseaux, auteur de deux petits volumes charmants : un recueil de poèmes, *Esquisses sentimentales* (2) et une petite comédie en vers, *La Comédienne aux yeux verts* (3), veuille bien s'inspirer de ces considérations. C'est de la sincérité, de l'observation, une vue personnelle des choses que l'on demande avant tout aux jeunes auteurs. Tout ce que dit M. Morisseaux, d'autres l'ont dit, et mieux dit. Alors à quoi bon ?

Il n'en est pas de même de M. Chot, qui, dans *Carcassou*, nous donne une image fidèle et vivante de la vie d'un village en Entre-Sambre-et-Meuse. Malgré certaines défaillances de métier, ce roman est l'un des plus intéressants qui aient paru en Belgique, précisément parce qu'il repose sur un fond de vérité et de vie. Le type de Carcassou, la belle Rosette, le Scailteux, les fraudeurs, voilà des êtres de sang et de chair et non des produits de l'imagination. M. Chot a des yeux qui savent voir et une âme qui sait sentir. Il persévéra dans la voie saine et franche où il s'est engagé et après *Carcassou* il nous donnera toute une série d'histoires où nous apprendrons à connaître et à aimer une des plus belles parties de la Belgique.

De *Carcassou* se rapproche beaucoup *Mihien d'Avène* de Maurice des Ombiaux, dont M. L. Dumont-Wilden nous donna récemment l'analyse.

Nous parlerons prochainement de l'admirable poème de Van Lerberghe : *La Chanson d'Ève*, qui renferme les plus pures merveilles de notre poésie. Signalons, en terminant, une traduction de la *Bible d'Amiens* (4) de John Ruskin, précédée d'une très intéressante et très complète étude sur Ruskin par M. Marcel Proust.

GEORGES RENCY

## ART PATRIOTIQUE

Le *Temps* du 8 courant a publié la correspondance suivante concernant l'ouverture du Salon officiel à Berlin :

« A midi la musique de la garde attaque un air de Hændel, pompeux, empesé, à formules alternées, tout à fait en situation. C'est le salon annuel qu'on inaugure, le salon des officiels, des officieux, celui des peintres dynastiques, respectueux, qui ont des grades dans l'armée de réserve ou territoriale. Le ministre vient d'arriver ; M. le docteur Studt, secrétaire d'État à l'instruction et aux cultes, est un homme de belle allure ; l'aspect d'un fonctionnaire correct. Redingote boutonnée et décoration de la Croix de fer. Le professeur Kœrner, président de la commission, le harangue. Il lui apprend entre autres que l'empereur protège les arts et

la paix. Sur cette nouvelle, le ministre pousse un *Hoch !* qu'on répète avec componction, et l'Exposition est ouverte. Un groupe d'huissiers se déploie en barrière ambulante pour protéger les autorités contre les poussées d'une foule curieuse, et la tournée habituelle commence à travers les salles. Le cortège n'a rien d'imposant. M. de Werner, physionomie désenchantée de bureaucrate vieilli dans les cartons verts, se joint au groupe que complètent quelques généraux en grande tenue.

« Le Salon est d'une médiocrité désespérante ; c'est certes le plus lamentable qu'on ait eu depuis une dizaine d'années. Et quand les autorités défilent lentement, chapeau bas ou casque à la main, tandis que tout le monde reste couvert, on a involontairement l'impression des « messieurs de la famille » qui conduisent le deuil. Ils vont d'une allure compassée, s'arrêtant après quelques pas, à chaque quatrième ou cinquième toile de cimaise, pour paraître faire un choix dans la banalité générale. Le président Kœrner, un grand vieillard à mèches rebelles, explique le sujet, le ministre approuve, les généraux regardent vaguement, et le public considère avec une curiosité compatissante ces dignitaires civils et militaires qui accomplissent avec décorum leur corvée ennuyeuse. Le petit groupe pèlerine avec application, et un petit remous dans la foule indique le déplacement de la délégation qui répand sur son passage la bénédiction officielle.

« M. de Werner est assez curieux à observer. Tandis que le président et le ministre font le simulacre de s'intéresser aux tableaux devant lesquels ils font halte par hasard, le directeur de l'Académie, encore mal remis sans doute des horions reçus dans la discussion récente au Reichstag, dans la presse et les cercles artistiques à propos de son attitude dans l'affaire de la participation allemande à l'Exposition de Saint-Louis, M. de Werner ne regarde rien. Il est pourtant chez lui ici, dans ce salon des peintres orthodoxes. Vais il n'a pas un regard intéressé ou courtois pour cet art qui se réclame de son enseignement. On voit des portraits de couleur indigente, d'expression consternée qu'affectent souvent les images de famille reléguées au grenier. Des paysages gras, contournés, repris vingt fois, témoignent de la technique impuissante de leurs auteurs. Des anecdotes tirées en long, en large et en épaisseur démontrent la vulgarité foncière de ceux qui les illustrent.

« Ministre et généraux débouchent à la grande halle de la sculpture. Il y a là des nudités dressées, des Sources, des nymphes, bref de la statuaire coupable. Que vont faire les autorités, sous le contrôle ironique de la foule ? On ignorera simplement les marbres déshabillés. Et gravement, l'air convaincu, Leurs Excellences civiles et militaires se pénétrant des qualités des blocs sculpturaux quand ils sont énormes et traitent exclusivement de sujets agricoles, funéraires ou patriotiques. »

## NOTES DE MUSIQUE

### Séance Holmès.

La Société belge pour l'Amélioration du sort de la femme a eu la pieuse idée de consacrer l'une de ses intéressantes séances à Augusta Holmès, morte l'année dernière.

En une causerie élégante, substantielle et simple, M<sup>me</sup> Hirschler a rappelé les principaux épisodes de la vie de cette Irlandaise parisianisée et a dit son enthousiasme tant pour la femme elle-même que pour son œuvre.

« Talent viril », a-t-elle dit, « mais malgré cela, elle reste infiniment et divinement femme. »

Des exemples musicaux bien choisis ont permis d'apprécier à une juste mesure ce que M<sup>me</sup> Holmès a fait pour l'art. On ne peut pas dire qu'elle ait réellement innové ni qu'elle ait produit des œuvres essentiellement et profondément originales. Habile technicienne (n'oublions pas qu'elle fut élève de C. Franck!), tempérament compréhensif et sensitif, elle excelle dans ce qui est « descriptif » ou « narratif », comme dans son *Irlande* ou sa *Fête à Sorrente*, dont M<sup>me</sup> Hirschler a rendu avec la plus grande cons-

(1) Bruxelles, Ocar Lamberty, éditeur.

(2) Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

(3) Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

(4) Paris, *Mercur de France*.

ciencia la transcription pour piano. Mais quand elle sort de ce domaine « extérieur et un peu superficiel », elle semble être à court de souffle et se complait alors dans un « mélodisme » à hautes visées, mais dont les molleses et les langueurs finissent par lasser : C'est l'impression que nous a fait la *Nuit et l'Amour*, sextuor tiré du *Ludus pro patria*, et les deux mélodies : *Hymne à Vénus* et *Les Griffes d'or. Ton nom*, beau lied aux lignes sobres et dernière composition d'Augusta Holmès, ne participe pas à cette sorte d'impuissance d'exprimer avec vigueur les sentiments éprouvés.

Il faut louer les excellents interprètes-amateurs qui, sous la direction fervente de M<sup>me</sup> Hirschler, ont solennisé la mémoire de M<sup>me</sup> Holmès par leurs exécutions. Citons-les : ils le méritent. Ce sont : MM<sup>mes</sup> Delhez, Drossart, Méry, Cholet, Van den Plas, Gaëtane et Cécile Britt, et MM. Cholet et Lambrecht.

CH. V.

## NÉCROLOGIE

Anton Dvorak.

Né en Bohême le 8 septembre 1841, Anton Dvorak, qui débuta modestement vers 1860 comme alto dans l'orchestre du théâtre de Prague, acquit rapidement une renommée de compositeur consacrée particulièrement par l'Angleterre, qui le nomma docteur de l'Université d'Oxford, et par l'Amérique, où il fut appelé en 1892 à l'honneur de diriger le Conservatoire de New-York. Membre de l'Académie de Bohême, de la Chambre des Seigneurs d'Autriche, etc., le compositeur tchèque s'était élevé, par son talent, à une situation considérable. On lui doit un grand nombre d'œuvres de musique de chambre, parmi lesquelles un quintette en la mineur tout récemment joué à Paris, cinq symphonies dont la dernière, écrite en Amérique, est intitulée *Le Nouveau Monde*, des concertos de piano, de violon, de violoncelle, des *Variations symphoniques* et un *Scherzo capriccioso* pour orchestre, une *Sérénade* par instruments à vent et violoncelle, plusieurs opéras sur des sujets tchèques, un oratorio : *Sainte-Ludmilla*, un *Stabat Mater*, etc.

Ses œuvres les plus populaires sont, avec le *Chant des Hussites*, des *Danses pour piano à quatre mains*, inspirées, comme les célèbres *Danses hongroises* de Brahms avec lesquelles elles offrent quelque analogie, par des mélodies nationales.

Le style de Dvorak se rapproche d'ailleurs en plus d'un point de celui de Brahms, son protecteur et son ami de la première heure. Son inspiration, moins personnelle que celle de Smetana et de Fibich avec lesquels il constitue une sorte de trinité nationale, s'alimentait à la fois aux sources du folklore et à la musique germanique. Il y a dans son art trop d'assimilation pour mériter d'être classé au premier rang. Il n'en fait pas moins honneur au pays dont il a exprimé l'âme avec ferveur et souvent avec éloquence.

C'est au lendemain du triomphe que remporta à Prague l'exécution de *Sainte-Ludmilla*, le 1<sup>er</sup> mai, qu'Anton Dvorak est mort brusquement, terrassé par une attaque d'apoplexie.

O. M.

## PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie, qui vient de clôturer par une série de brillantes représentations wagnériennes une saison des plus actives, rouvrira ses portes mardi prochain pour une représentation extraordinaire de la *Walkyrie* donnée sous la direction de Félix Motil avec le concours de M. Ernest Van Dyck, qui chantera pour la première fois à Bruxelles le rôle de Siegmund, et de M<sup>me</sup> Jane Marcy, de l'Opéra, qui interprétera celui de Brunnhilde. Les autres rôles seront tenus par M<sup>mes</sup> Paquot-d'Assy et Bastien,

par MM. Albers et d'Assy, et par M<sup>mes</sup> Maubourg, Dratz-Barat, Foreau, Roland, Colbrant, Carlhant, Paulin et Piton.

M. Félix Motil dirigera, en outre, jeudi soir, un grand concert symphonique auquel prendra part M<sup>me</sup> Félix Motil. Répétition générale la veille, à 8 h. 1/2.

Enfin, M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt donnera à la Monnaie, durant la dernière semaine du mois, une série de représentations de la *Sorcière* de V. Sardou.

Le gouvernement n'a fait qu'une seule acquisition au Salon de la Société des Beaux-Arts : celle du buste de M. Macquet par Vincotte. Aucun tableau n'a été acheté.

D'autre part, M<sup>me</sup> d'Hoffschmidt, sœur de M. de Bisschoffsheim, de Paris, a fait don au Musée, en souvenir de son mari, d'un beau portrait d'homme qui porte la signature de Gerard Dow.

Le grand paysagiste Emile Claus vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le gouvernement français vient de nommer officier d'Académie M<sup>lle</sup> M.-D. Marcotte, à la suite des Salons de Paris, où ses œuvres ont été remarquées.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche 15 mai, à 2 heures, à l'Alhambra, dernier concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. Jean Gerardy, violoncelliste.

Au programme : Ouverture de *Freischütz*, de von Weber; Concerto, première audition (M. Jean Gerardy), de Jongen; *Symphonie en si bémol*, première audition, de Vincent d'Indy; *Variations symphoniques* (M. Jean Gerardy) de L. Boëllmann; *Fantaisie populaire sur des airs canadiens*, de P. Gilson.

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour.

Pour rappel, demain lundi, 16 mai, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, quatrième séance d'abonnement des concerts Crickboom, consacrée à Schumann.

Au programme : Sonate en ré (MM. Arthur De Greef et Mathieu Crickboom); Quatuor en mi bémol (MM. De Greef, Crickboom, Van Hout et Jacob); *lieder* (M. Louis Frölich).

Mercredi prochain, 18 mai, à 8 heures du soir, dans le préau de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, conférence par M<sup>lle</sup> Marie Closset (Jean Dominique) : *De la Tradition et de l'Indépendance*.

Les Concerts nouveaux ont reporté au mois de juin l'exécution de *Christus* et de la *Nuit de Walpurgis*.

L'Opéra annonce pour demain la quatorzième représentation de *l'Étranger* de Vincent d'Indy, interprété par M<sup>lle</sup> Bréval, MM. Delmas et Laffitte.

La Société Nationale donnera vendredi prochain, au Nouveau-Théâtre, avec le concours de M<sup>mes</sup> Bréval et Hatto, de MM. Daraux et Girode, un concert avec orchestre au programme duquel figurent, entre autres, l'*Hymne védique* d'Ernest Chausson pour chœurs et orchestre, le *Choral varié* pour saxophone et orchestre de Vincent d'Indy, des œuvres symphoniques de MM. A. Roussel, H. Février, M. Ravel, A. Cortot, etc. et la deuxième partie des *Pèlerins d'Emmaüs* de M. Gustave Bret.

M. Paul Dukas, l'auteur de *l'Apprenti sorcier* et de la Symphonie exécutée dernièrement par M. Sylvain Dupuis, vient d'achever une nouvelle œuvre orchestrale qui sera jouée l'hiver prochain.

Le compositeur compte terminer cet été le drame lyrique auquel il travaille sur le texte de Maurice Maeterlinck : *Ariane et Barbe-Bleue*.

Le succès des séances Ysaye-Pugno, à Paris, a été si considérable qu'on a unanimement réclamé une audition supplémentaire. Celle-ci aura lieu jeudi prochain au Nouveau-Théâtre avec le concours de MM. Crickboom, L. Van Hout et Gerardy. Au programme : Quintette de Schumann, Quintette de Franck, *Sonate à Kreutzer*.

Le volume de M<sup>me</sup> Georgette Leblanc, dont nous avons annoncé la publication, *Le Choix de la vie*, paraîtra chez Fasquelle mercredi prochain.

Le même éditeur mettra en vente, quelques jours après, une œuvre nouvelle de Maurice Maeterlinck, *Le Double Jardin*.

Une admirable exposition d'œuvres de Claude Monet vient de s'ouvrir dans les galeries Durand-Ruel. Elle comprend l'ensemble des *Vues de la Tamise à Londres* exécutées par le peintre de 1900 à 1904 (Charing Cross Bridge, Waterloo Bridge et le Parlement), au total trente neuf toiles. Cette exposition, qui restera ouverte jusqu'au 4 juin, permet d'étudier dans sa dernière évolution l'art évocatif, si émouvant et si sincère, du maître.

« C'est un miracle, » dit Octave Mirbeau dans l'enthousiaste préface qu'il consacre à cette nouvelle série, plus décisive encore que celle des *Nymphéas*, des *Cathédrales*, des *Meules* et des *Peupliers*. « C'est presque un paradoxe que l'on puisse, avec de la pâte sur de la toile, créer de la matière palpable, emprisonner du soleil, le polariser ou le diffuser, infiniment réfléchi, dans ce qu'une ville comme Londres contient d'haleines épaisses, de suies encrassées, et avec ces haleines lourdes, ces impénétrables suies, toutes ces émanations de charbon, faire jaillir de cette atmosphère empireumatique d'aussi splendides féeries de lumière. Et cependant, ce n'est pas un miracle, ce n'est pas un paradoxe : c'est l'aboutissement logique de l'art de M. Claude Monet. Il a vu Londres, il a exprimé Londres, dans son essence propre, dans son caractère, dans sa lumière, comme il a vu et exprimé, dans leurs lumières différentes, les ciels légers, joyeusement respirables de Giverny et de Vétheuil, les atmosphères ranslucides et les pesantes mers de la Méditerranée. Plus encore

que le ciel normand, le brouillard de Londres est changeant, insaisissable, compliqué. Tout ce qui s'y mêle de leurs sourdes ou vives, de reflets aériens, de presque invisibles influences, transforme, déforme jusqu'au fantastique, les objets, les reculant ou les rapprochant selon des lois cosmiques inflexibles, qu'ignorent les peintres aux petites âmes veules, aux gestes tremblants... »

#### VILLE DE BRUXELLES

Le vendredi 20 mai 1904, à 2 heures précises,

il sera procédé en la

SALLE CHARLES VOS

23, rue de la Putterie, Bruxelles

A LA VENTE PUBLIQUE D'UNE TRÈS BELLE RÉUNION D'ŒUVRES DE

## FÉLICIEN ROPS

composant la collection de M. S\*\*\*, de Bruxelles

EAUX-FORTES — LITHOGRAPHIES

en superbes épreuves

AQUARELLES — DESSINS

parmi lesquelles une des pièces capitales de l'artiste

« LA PORNOCRATÈS »

qui a été exposée pour la première fois à Bruxelles, au Salon des XX en 1886.

Exposition les mercredi 18 et jeudi 19 mai, de 2 heures à 5 heures.

Le catalogue s'envoie sur demande.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

### HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

Pension depuis 6 francs par jour.

Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.

Fabrique de cadres pour tableaux.

### Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS



**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
**ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒTÉUX**



## Maison Félix MOMMÉN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

**MENUISERIE ARTISTIQUE**

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

**INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON**

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

**BRUXELLES**

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*

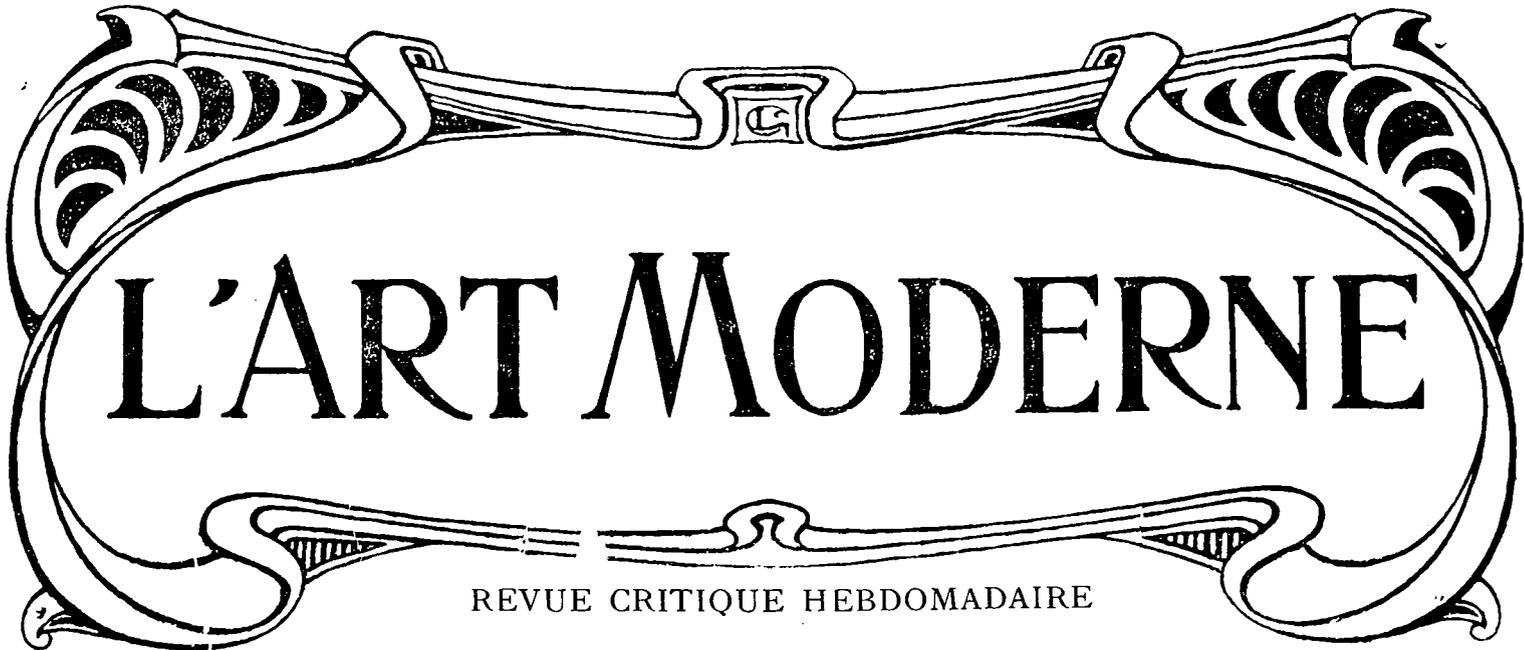
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS). — Le « Penseur » de Rodin. — Notes de musique. *Concert Ysaye. La Walkyrie. Concert Mottl* (HENRY LESBROUSSART). *Concert Crickboom* (Ch. V.). *A Namur* (G. R.). — Nécrologie. *Franz von Lenbach*. — Petite Chronique.

### L'Humour dans la musique <sup>(1)</sup>.

Il importe de dissiper un malentendu. Pour certains, la musique n'existe, en tant qu'*œuvre d'art*, que lorsqu'elle reflète des pensées graves, qu'elle exprime des sentiments héroïques. On la juge apte à chanter l'amour, on comprend qu'elle puisse décrire l'effroi, la douleur, la tristesse ou la résignation. Lorsqu'elle tente, par un rythme imprévu, par un dessin mélodique humoris-

(1) Conférence faite à la *Libre Esthétique*, le 24 mars 1903.

tique, de dérider l'auditeur, de provoquer en lui une impression de gaieté et de joie, celui-ci se renfrogne et proteste. L'intention comique du compositeur, presque toujours incomprise, amène l'une ou l'autre de ces deux alternatives :

Si le musicien n'est pas classé parmi les maîtres, on juge son œuvre frivole, voire impertinente. — dans tous les cas indigne d'être prise au sérieux par une assistance réunie au concert ou au théâtre pour entendre « de la musique », — ce bruit coûteux. C'est ainsi que j'ai entendu taxer de FARCE l'une des œuvres symphoniques les plus *sérieusement* écrites, les plus *musicales*, au sens élevé du terme, de l'École moderne, l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas. Pourquoi? — Parce que ce jeune musicien, l'un des mieux doués et des plus instruits de sa génération, s'est permis d'écrire un chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté et d'ironie.

Si, d'autre part, l'auteur est de ceux qu'on est généralement convenu d'admirer, les plaisanteries dont il parsème ses œuvres sont accueillies gravement, avec le respect qu'inspire à un croyant les paroles sacrées tombées de la chaire de vérité. Oui, — vous aurez pu en faire maintes fois l'observation comme moi, — on ne rit pas plus à une représentation des *Maîtres-Chanteurs* qu'à un sermon de charité! Et pourtant est-il rien de plus vraiment COMIQUE, dans l'acception exacte du mot, — que cette merveilleuse comédie musicale, exemple le plus typique que je puisse citer pour caractériser l'union géniale de l'Art et de la Raillerie?

Certes le public daigne-t-il se divertir aux mésaventures de Beckmesser, rossé par David pour avoir fait

résonner sous les fenêtres de Magdeleine son luth discord et sa voix de fausset. Certes saisit-il la bouffonnerie énorme des couplets par lesquels le fielleux greffier tente, au dernier acte, de disputer au jeune chevalier de Franconie le rameau d'or qui va assurer à celui-ci la main d'Eva dont il a déjà conquis le cœur. Mais ce n'est pas uniquement dans ces épisodes facétieux, poussés à la charge, que réside l'esprit comique qui fait des *Maîtres-Chanteurs* le chef-d'œuvre de l'humour musical. La raillerie éclate, avec une verve déconcertante, d'un bout à l'autre de la partition, tantôt cinglante et vengeresse comme dans l'apostrophe de Walther à ses juges, tantôt douce, d'une bonhomie enjouée : rappelez-vous la pompe ostentatoire du thème initial de l'ouverture, où perce la vanité satisfaite des maîtres dans leurs costumes et leurs attitudes d'apparat ; songez aux malicieux récits de David énumérant au concurrent inquiet les règles absurdes et terrifiantes de la Tabulature ; souvenez-vous de la solennité emphatique avec laquelle Kothner prélude à l'épreuve préparatoire... Mais tout serait à citer !

L'impression comique jaillit de la musique elle-même, de la construction des phrases mélodiques, du style fleuri des cadences, d'un rythme imprévu, d'une harmonie inattendue et baroque, — parfois de la drôlerie de certaines sonorités, ou encore de l'évocation, par un rappel de thèmes déformés à dessein, d'une scène précédente : tel le burlesque et charmant tableau, tout en pantomime, de Beckmesser pénétrant, au lendemain de la bastonnade, — meurtri, vexé et toujours cauteleux, — dans l'atelier de Sachs...

Par le seul prestige de ses inflexions, de ses accents, de ses modes, de ses timbres, la musique amène sur les lèvres le rire, de même qu'elle peut inspirer la bravoure, provoquer la tristesse, exciter la volupté. C'est une langue génératrice d'idées, de passions, de sentiments d'une infinie variété. « La musique, a dit Lamartine, est la littérature des sens et du cœur. »

Ce n'est donc pas faire déchoir cet admirable instrument que de l'utiliser en vue de recréer les foules. Je n'entends point parler ici des manifestations grossières par lesquelles les fabricants patentés d'opérettes, d'opéras bouffes et de chansonnettes ont, depuis une date relativement récente, accordé la trivialité de leur conception musicale avec les plus bas instincts de leurs contemporains. Rien n'est, en général, moins gai qu'une opérette, et la chanson de café-concert est habituellement bête à pleurer. Ne confondons point l'enluminure banale, l'imagerie d'Epinal, avec le spirituel crayon d'un artiste.

Les maîtres d'autrefois — parmi les plus illustres — nous ont légué maint exemple de ce que peut exprimer de bonne humeur et d'enjouement la langue des sons, tout en gardant la noblesse de son caractère. Et si la

tension de notre vie contemporaine fait de l'humour musical une fleur plus rare, on en peut néanmoins cueillir d'intéressants spécimens dans les parterres lyriques et symphoniques d'aujourd'hui.

Ici une distinction s'impose. Le sens humoristique d'une œuvre est parfois précisé par le texte auquel la musique sert de commentaire. Mais lorsque celle-ci est réduite à ses ressources personnelles, — c'est le cas pour la suite instrumentale, la sonate, la symphonie, — le badinage s'exprime souvent avec une clarté non moins évidente.

Parfois, c'est le rire qui fuse et éclate en sonorités bruyantes ; d'autres fois, un simple sourire éclaire la composition d'un fugitif rayon de joie.

L'art des maîtres de la polyphonie vocale abonde en exemples d'ironie musicale. La période italo-allemande du motet fournit le plus caractéristique d'entre eux en ce *Dialogue du Pharisien et du Publicain* dans lequel l'austère Heinrich Schutz railla si plaisamment l'orgueil naïf du premier des deux interlocuteurs. Le rire s'insinua dans la musique sacrée ainsi que, dans les cathédrales, il avait pénétré sous la forme des figures satiriques dont la fantaisie des tailleurs d'images se plut à orner quelque clef de voûte, le tympan des portails ou la console des bénitiers.

Dans la musique profane, il apparaît à l'époque du madrigal dramatique, précurseur de l'opéra. Les chansons pittoresques de Clément Janequin, l'auteur du *Chant des oiseaux* aux onomatopées expressives et de la célèbre *Bataille de Marignan*, anthologie des refrains militaires du XVI<sup>e</sup> siècle, offrent de curieux exemples d'une imagination facétieuse dont, en Italie, Orazio Vecchi, qui semble avoir pressenti Offenbach, et le moine olivétain Adriano Banchieri perpétuèrent, en de solides contrepoints à huit parties, l'expression originale.

Ne vous étonnez donc pas de voir, un siècle plus tard, Jean-Sébastien Bach composer, en un jour de gaité, une cantate sur l'*Abus du café* ou la joyeuse allégorie mythologique *Le Défi de Phébus et de Pan*. N'est-ce pas aussi avec une pointe d'ironie, mêlée à de touchants regrets, qu'il écrivit le *Caprice sur le départ d'un frère chéri* ?

Ne soyez pas surpris de rencontrer dans l'œuvre de Beethoven un canon vocal improvisé en 1812 sur le rythme insupportable du métronome et dédié à Maelzel, l'inventeur de cet instrument aussi bruyant qu'antipathique. L'auteur des symphonies n'avait-il pas écrit, en 1787, une *Élégie sur la mort d'un caniche* ? La perte d'une pièce de deux sous au jeu ne lui inspira-t-elle pas un *Rondeau* désopilant ?

Le *Quatuor humoristique* de Mozart, sa *Plaisanterie musicale* pour quatuor d'archets et instruments à vent, les nombreuses « turqueries » dont il émaille ses

opéras, — celles de l'*Enlèvement au sérail* furent évoquées récemment à Bruxelles, — ne sont autres que le libre essor du rire porté sur les ailes légères du rythme et de la mélodie.

Le rire est de tous les temps (1). Parfois, dans un opéra de style sérieux, un personnage concentre la verve comique de l'auteur. Telle la figure grotesque du géant Polyphème, dont les chants baroques contrastent, dans une partition célèbre de Haendel, avec les discours mélodieux d'Acis et de Galathée. Telle, de nos jours, celle de la fée Grignotte, que l'art spirituel de M. Humperdinck oppose, en une partition qui semble être un conte de Perrault en musique, aux silhouettes ingénues de deux enfants égarés dans la forêt.

Ce parallélisme entre le rire de jadis et celui d'aujourd'hui n'est pas moins frappant dans les œuvres dont l'argument lui-même, ironique ou badin, rend soit plus acérée, soit plus légère la plume du compositeur. L'art, en effet, s'il se renouvelle dans sa forme extérieure, demeure immuable en son essence puisqu'il reflète les sentiments éternels de l'humanité.

Ici encore, je me bornerai à citer deux exemples, choisis l'un dans le répertoire d'autrefois, l'autre dans l'art contemporain. Celui-ci, vous l'avez nommé avant moi : nulle œuvre lyrique n'égale la fantaisie, la gaieté, l'étincelante ironie des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. L'autre exemple, vous le trouverez dans une spirituelle partition de Grétry, *Le Jugement de Midas*, représenté pour la première fois sur le petit théâtre mondain de M<sup>me</sup> de Maintenon le 28 mars 1778 et qui, chose singulière, semble être à la fois le précurseur des *Maîtres-Chanteurs* et celui de..... la *Belle Hélène*.

Grétry désavouerait-il cette postérité illégitime, j'entends parler de la seconde? Du haut de sa partition de *Samson et Dalila*, M. Camille Saint-Saëns déclare qu'Offenbach a gaspillé tous les dons qu'il tenait de la nature (2). Mais l'appréciation est discutable et peut-être un jour, dans un siècle, trouvera-t-on les partitions d'*Orphée aux enfers* et des *Brigands* côte à côte, sur les rayons de la bibliothèque du Conservatoire, avec celles de la *Fausse Magie*, de *Richard* et du *Tableau parlant*. Je souhaite qu'on y époussète encore de temps à autre *Étienne Marcel*, *Henri VIII* et les *Barbares*...

C'est à propos du *Jugement de Midas* que Voltaire

(1) Par ce mot nous n'entendons point parler de l'imitation matérielle du rire au moyen de certains trilles, de certaines gammes, de certaines roulades, qui sont en quelque sorte, comme le fait observer M. Emmanuel Briard (*Le Comique en Musique*, Nancy, 1884), *du rire tout fait*. « Pour être intéressante, dit avec raison cet auteur, la musique pittoresque ne peut pas se borner à être purement descriptive; il faut qu'elle devienne bien vite psychologique, c'est-à-dire qu'au lieu de reproduire simplement les bruits, il faut qu'elle vise plutôt à rendre les sentiments que ces bruits éveillent en nous. »

(2) *Harmonie et Mélodie*, p. 224. Paris, Calmann-Lévy, 1895.

décocha le célèbre quatrain qui fut son suprême adieu à Grétry; il mourut, en effet, quelques jours après le lui avoir adressé :

La Cour a dénigré tes chants  
Dont Paris a dit des merveilles.  
Grétry, les oreilles des grands  
Sont souvent de grandes oreilles.

Les gentilshommes de la chambre avaient, en effet, refusé au compositeur l'autorisation de faire jouer l'œuvre à la Cour, ce qui n'empêcha pas celle-ci de triompher bientôt après à la Comédie italienne (1).

Le *Jugement de Midas* est une allégorie adaptée aux querelles musicales du temps. Elle raille les formes surannées et la mauvaise exécution de la musique en un langage ironique dont l'analogie avec celui des *Maîtres-Chanteurs* vous frappera certainement.

Vous y verrez, tout comme Walter de Stolzing, Apollon aux prises, en un concours de chant dont le vainqueur épousera l'une des filles du fermier Palémon, avec la routine, la mauvaise foi et la sottise. Pan et Marsyas, — l'un grossier et balourd, l'autre emphatique et ridiculement sentimental, — lui sont naturellement préférés par le Beckmesser de l'affaire, le prétentieux et bouffon bailli Midas, chargé de décerner le prix. La colère d'Apollon s'exprime en des termes presque identiques à ceux par lesquels s'exhale la fureur de Walter contre les maîtres. Et comme il est dieu, il s'offre en outre le divertissement de voir pousser sur la tête de son juge imbécile des oreilles d'âne. Le sourire qui éclaire le *Tableau parlant* et la plupart des partitions de Grétry s'est transformé, dans le *Jugement de Midas*, en un rire sonore et goguenard.

OCTAVE MAUS

(La fin prochainement.)

## LE « PENSEUR » DE RODIN

offert par souscription publique au peuple de Paris.

Notre collaborateur André Fontainas a proclamé la haute et noble leçon de beauté que donne le *Penseur* de Rodin dont le génie a su faire palpiter, presque douloureusement, le bronze (2) ».

« A la place qu'il occupe aujourd'hui, dit M. Pierre Baudin, dans le mauvais jour d'une coupole du Grand-Palais, il s'offre comme la représentation la plus complète et la plus vivante de l'humanité présente. Que dis-je? Il est celle de demain. Michel-Ange a dressé l'image synthétique de la société aristocratique et violente de l'Italie sous la figure d'un Médicis. Il l'appela et il la commenta de cette incomparable *Nuit* qui adressait au monde

(1) 27 juin 1778.

(2) Voir notre dernier numéro.

cette prière fameuse : « Il m'est doux de dormir et plus encore d'être de marbre. Tant que devant le malheur et la honte, c'est un bonheur pour moi de ne rien sentir et de ne pas voir; ne m'éveille donc pas! hélas! parle bas! » La France libérée et libératrice a droit à ce symbole nouveau. Ce n'est pas le placide et résigné penseur honteux des crimes qui ont affligé sa vie ou son pays. Ce n'est pas le penseur réfugié dans la méditation et rêvant près de ses armes d'un temps pacifié et raisonnable. Mais c'est l'homme, ni prince, ni seigneur, ni dominateur, ni bourgeois. C'est l'homme équivalent de cet inconnu laborieux qui dans les siècles nouveaux s'oblige à réfléchir sur les forces compliquées auxquelles tout effort doit répondre. Plus grand à peine, plus tourmenté presque, aussi douloureux, aussi tendre vers la conquête du travail que le passant, que l'homme de la foule grouillant autour de lui.

« Il n'illustre aucun nom, il n'assure aucune renommée, il est l'anonyme créateur qui doit affronter les complexes devoirs de la vie sociale. Il n'est point l'intellectuel appauvri par d'épuisantes hérédités qui mesure sa faiblesse devant l'étendue affranchie des horizons par la connaissance scientifique et qui n'a plus de guide autre que la raison. C'est l'être fort, musclé, équilibré et calme, qui ne s'effraye ni de sa solitude ni de son néant. Il mesure la valeur de la victoire remportée par tout le long passé de peines, d'angoisses, de misères, de joies et de grandeurs dont il doit élargir la conquête.

« Mais il enseigne aussi aux travailleurs, à ceux de l'atelier, de la terre, de la mine, à tous que nul effort n'est digne de plus d'attention ni de plus de ressources que celui de la pensée. Si ses regards fixent sur un but réel, proche même; si sa face témoigne de la plus grande concentration d'âme; si son cou fait saillir ses muscles en reliefs si puissants; si son dos et son thorax révèlent une tension de leurs ressorts à un si haut degré; si ses membres et ses pieds accusent une telle crispation de toute sa volonté, ce n'est pas pour une de ces entreprises presque surhumaines dont à tout instant ceux-là doivent s'acquitter pour leur maigre salaire. Il ne respire, il n'appelle tout son souffle, il ne connaît cette totalité de conscience physique et morale que pour penser. Il pense pour se résoudre, pour vouloir, pour agir. Tout à l'heure, presque tout de suite, il se livrera dans une brusque détente. Après la pensée, le travail. »

La beauté presque surhumaine de ce chef-d'œuvre a inspiré à quelques artistes la pensée de l'ériger, par souscription publique et internationale, sur une place de Paris. Les *Arts de la Vie*, que dirige excellemment M. Gabriel Mourey, ont pris l'initiative de cette souscription, dont le trésorier est M. Gustave Geffroy. Déjà les dons affluent aux bureaux de la revue, chaussée d'Antin, 6, et l'on a tout espoir de voir ce généreux projet promptement réalisé.

Voici en quels termes, dans la dernière livraison des *Arts de la Vie*, M. Mourey fait appel au concours de tous, sans distinction de pays, de races, de partis, de doctrines religieuses ou politiques, de milieux sociaux :

« Cette statue du *Penseur*, je la rêve, haussée sur un simple cube de granit, au centre de Paris, en plein tourbillon de la Ville tumultueuse, car ce n'est pas les traits d'un mort qu'elle évoque, mais d'un vivant d'hier, de demain, de toujours. Ce n'est pas un homme qu'elle glorifie, mais l'Homme dans ce qu'il est de plus douloureux et de plus grand. Oui, je la rêve, cette figuration frémissante de la seule force créatrice éternellement féconde, la

Pensée, dominant comme un roc inébranlable le tumulte de nos fièvres, de nos vanités, de nos mensonges, de nos préjugés, de nos erreurs, de nos enthousiasmes, de nos sottises. Point inaccessible, non; nous dépassant à peine du double de notre taille; assez dominatrice ainsi, sans cesser d'être fraternelle. Qu'on ne l'enferme pas dans le sépulcre d'un musée, qu'on l'érige au cœur même de la Vie! Tous la doivent voir, à toute heure, qui donne son bel enseignement de sânté et d'idéal.

« Leconte de Lisle, dans un accès de nirvanisme, aspirait au jour où, enfin, il ne saurait plus

La honte de penser et l'horreur d'être un homme.

« Je voudrais qu'en plein air, sour le rythme divers des heures et des saisons, le bronze de Rodin apprit à tous, à ceux qui souffrent comme à ceux qui jouissent, à ceux qui luttent comme à ceux qui triomphent, à ceux qui espèrent comme à ceux qui désespèrent, à ceux qui travaillent, à ceux qui osent, à ceux qui aiment, à tous ceux qui vivent, en un mot,

La Gloire de penser et l'orgueil d'être un homme. »

## NOTES DE MUSIQUE

### Concert Ysaye. — La Walkyrie. — Concert Mottl.

15 mai. — La dernière symphonie de M. Vincent d'Indy est une œuvre réfléchie et volontaire. Il semble que chaque composition nouvelle de cet admirable esprit révèle une recherche toujours plus tendue de noblesse, de « surhumanité ». Certains théologiens et philosophes de la Renaissance se cloîtraient pour coordonner leur pensée et vivre la beauté de leur vie intérieure dans un isolement parfois hautain : ainsi M. d'Indy poursuit, dans l'étude, son rêve austère. Librement, il va vers son idéal. Dans les régions ardues où sa science l'aide à engager, il avance sans hésiter, sans souci de la foule qui ne pourrait le suivre; et toujours plus éloigné du médiocre, ému du large espace intellectuel où sa pensée se complait, il trouve, pour exprimer cette émotion, des accents rares et poignants.

Sa symphonie doit être réentendue; M. Ysaye n'y manquera pas. Les auditeurs n'avaient pu se préparer; la réduction pour piano à quatre mains que prépare Marcel Labey est encore à la gravure; et je crois qu'en dehors de la très nette analyse que publie en ce moment, dans le *Guide musical*, notre collaborateur Calvocoressi, l'œuvre n'a fait, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude. Une première audition d'un tel monument d'art, où tant de pensées et d'efforts se sentent concentrés, ne permet pas de critique. Tout au plus peut-on remarquer que la troisième partie, en sorte de *scherzo* lent, et le merveilleux passage en 5/4 du dernier mouvement, avec sa gradation passionnée et extrême ont paru émouvoir le plus directement le public. L'orchestre de M. Ysaye avait rude tâche; il s'en est noblement acquitté.

M. Gérardy fait songer au violoniste Thibaut. Même grâce sans afféterie dans le son, même émotion pure, même technique aisée. Du Concerto de M. Jongen, que M. Gérardy a fait connaître, nous avons particulièrement goûté l'*andante*, qui nous a paru un chef-d'œuvre de sentiment et de distinction. Le morceau est équilibré, l'expression s'épanouit avec naturel, l'orchestration en est charmante, témoins l'épisode du milieu et le rôle poétique dévolu à la flûte. Le mariage de l'orchestre avec l'instrument solo se réalise dans l'*andante* avec moins d'effort que dans les deux autres parties, où la voix des *tutti* semble tantôt trop stridente, tantôt trop bâillonnée; la phrase musicale y est moins serrée, la forme moins définitive.

Attendons de M. Jongen une symphonie pure et simple : il a tout ce qu'il faut pour l'écrire.

\* \* \*

17 Mai. — Mottl a triomphé, mardi. L'admirable conducteur ! Toute la puissance, l'animation, l'entrain, l'allégresse de l'expression musicale rayonnent de son corps entier. Ses mouvements font naître des ondes multiples qui enveloppent, transforment, unifient les éléments individuels de l'exécution. Ses bras, ses mains, étonnants de souplesse, dégrossissent en quelques gestes les sonorités confuses. Sa plastique étonnante agit sur tous, et l'on se surprend à le regarder plus volontiers que l'on ne suit le drame, tant sa direction est une synthèse de clarté, tant il personifie le « bonheur musical ! »

M. Van Dyck a fait du rôle de Siegmund une composition puissante, creusée, attachante. Son héros est campé en maître, vibrant, viril. Le récit de la scène II du premier acte, le dialogue avec Brunehilde, toute la scène d'amour sont des modèles de mouvement, d'enthousiasme, de parfaite intelligence. M<sup>me</sup> Paquot, bien que la voix fatiguée par une méthode qu'on lui conseille d'améliorer, est restée sans peine au niveau expressif et dramatique de son éblouissant partenaire. Son rare tempérament d'artiste, sa lucide compréhension lui ont suscité des trouvailles ; et, pourtant, on dit Van Dyck autoritaire et personnel.

M. Albers fut de grand style et M. d'Assy roula effroyablement ses terribles yeux blancs dans son épouvantable barbe noire.

Le rôle de Brunehilde était rempli (oh oui !) par une dame d'un certain âge et d'une voix incertaine. M<sup>me</sup> Litvinne étant retenue par l'Opéra-Comique, pour une première représentation qui, du reste, fut remise (voilà qui est peu gentil, M. Carré !) il fallut bien lui trouver une remplaçante. La remplaçante a été jusqu'au bout du rôle, ou à peu près. Elle a fait preuve de la plus absolue bonne volonté. — On a prétendu qu'il s'agissait d'un essai pour engagement éventuel ? Si cela était, il faudrait renouveler la présentation, car l'épreuve de mardi fut défavorable.

\* \*

18, 19 mai. — Encore et toujours Mottl triomphateur ! Il était accompagné, cette fois, de sa séduisante épouse, qui multiplie, avec le temps, ses minauderies abondantes et les expressions ruisselantes de sa reconnaissance démesurée.

Elle a fait apprécier, dans deux célèbres lieder de Schubert et dans les cinq poèmes de Richard Wagner, les qualités d'éducateur et d'accompagnateur de son époux.

L'orchestre, forcément peu préparé, a exécuté la *Pastorale*. Mottl la comprend plus fraîche, plus intime, moins pompeuse que ne la conçoit notre conservatoire. Son interprétation paraît « donner » davantage ; elle a plus de sourires ; le ruisseau clapote plus vite ; le chant des oiseaux est plus pressant, l'orage ne s'attarde pas. Le finale seul se carre, dans son ampleur (1).

La *Siegfried-Idyll*, la délicieuse Symphonie inachevée de Schubert, l'ouverture d'*Euryanthe*, celle du *Vaisseau fantôme* complétaient ce splendide programme.

HENRY LESBROUSSART

\* \* \*

M. Crickboom a consacré son dernier concert à Schumann.

Au programme, le Quatuor en *mi* bémol op. 47, la Sonate en *ré* mineur op. 121 pour piano et violon et des *Lieder* ; ces derniers chantés en allemand par M. Frölich, fort bien accompagné par M. Lauweryns.

M. Frölich a la voix magnifique, puissante et sonore, une compréhension très vivante des œuvres chantées, mais une diction et une plastique qui ne sont pas toujours à l'abri de la critique. Il est à regretter que parfois il se laisse aller à rechercher des effets

(1) On nous a demandé, comme suite à l'indication récente que nous avions faite ici, des mouvements de Richter (Neuvième Symphonie) de noter l'allure de ceux de Mottl, pour la *Pastorale*. Les voici : *Allegro ma non troppo*, 6 minutes ; *Andante molto mosso*, 13 minutes 30 secondes ; *allegro*, 5 minutes 24 secondes ; *allegro* (orage), 3 minutes 6 secondes ; *allegretto*, 8 minutes 15 secondes.

un peu théâtraux : cela ne nuisait pas dans le *Frühlingsfahrt* au rythme estudiantinesque, mais cela choquait dans le *Ich grolle nicht*, dans *Waldesgespräch* et même un peu dans *Die beiden Grenadiere*, qui demandent, nous semble-t-il, l'intimité qui reste toujours la caractéristique du lied. L'admirable *Abend am strand*, par contre, fut chanté par lui d'idéale façon ; certes, ce fut le sommet de sa participation à ce concert.

Que dire de l'interprétation de la Sonate en *ré* mineur, par M. Crickboom et son partenaire M. Arthur Degreeef ? Tous deux exprimèrent avec une foi merveilleuse les sentiments complexes de cette œuvre tourmentée, qui porte l'empreinte si vive du génie inquiet et concentré du maître de Zwickau. Dans le Quatuor en *mi* bémol, qui semble représenter le côté parfois heureux et optimiste de l'âme schumannienne, Crickboom, Degreeef, Van Hout et Jacob n'ont rien négligé pour donner à cette œuvre sa physionomie vraie : dans le *scherzo* surtout ils se surpassèrent, particulièrement Degreeef.

Est-ce que M. Crickboom nous reviendra l'an prochain ? Nous en faisons le vœu.

\* \*

Mercredi passé, audition des élèves d'Engel et de M<sup>me</sup> Bathori, dans un décor charmant, l'atelier du peintre Detilleux.

La place nous manque pour parler de toutes celles et de tous ceux qui participèrent à cette très intéressante séance. Nous n'avons pu que constater une fois de plus combien l'enseignement des deux excellents artistes est consciencieux et encourageant.

Signalons seulement, parmi leurs élèves, ceux et celles qui nous ont frappé :

M<sup>lle</sup> Wybauw est certainement, parmi les élèves-femmes, la mieux douée au point de vue du tempérament et de la voix : Elle a chanté avec une émotion empoignante un air de Polissena du *Radamisto* de Händel. Tempérament dramatique surtout, elle a moins plu dans la *Phydilé* de Duparc.

M<sup>me</sup> Demeuse a mis beaucoup d'aisance et de vérité dans une scène de Carmen, et M<sup>lle</sup> Scoutens, dont la voie est très étendue et sonne magnifiquement, arrivera à de beaux résultats.

M<sup>me</sup> Vandervelde a montré ses qualités d'interprète intelligente et raffinée dans l'exécution des *Roses d'Ispahan* et du *Clair de lune* de Fauré.

Toutes nos félicitations à M. Collet, à qui Engel a enseigné le moyen de tirer de sa voix, l'une des plus belles que nous connaissons, le parti le meilleur ; applaudissons surtout à la manière parfaite dont il a chanté les *Rêves* de Wagner.

CH. V.

## A Namur.

On sait assez combien le genre « cantate » est ennuyeux et faux. Les plus grands musiciens, quand ils s'y adonnent, semblent avoir subitement perdu tout leur talent. Le grand Benoît seul, dirait-on, avait reçu de la nature le don de rester lui-même, de se dépasser même parfois dans ces grandes compositions où il célébra pompeusement son cher Escaut et son vieux sol flamand. Eh bien, Namur vient pourtant d'entendre une belle cantate. Cet oiseau rare a pris son essor dans ses murs. Elle est due à la plume très intéressante d'un vétéran de notre art musical, M. Balthasar-Florence, et a été chantée le jour de l'Ascension devant le prince Albert. Elle réalise, en quelque sorte, le type du genre, avec ses motifs populaires, le *Bia bouquet*, l'air namurois, l'air de Grétry et la *Brabançonne*, reliés par une solide et charmante trame d'harmonies sur laquelle se détache une mélodie gracieuse destinée à devenir tout à fait populaire. L'auteur s'y sert légitimement de tous les moyens possibles de frapper l'imagination du public : sonneries de trompettes, coups de canon, sons de cloches. Les masses chorales y sont traitées avec un puissance et une grâce alternées qui soulèvent et apaisent fort habilement l'enthousiasme. Elle a produit un très grand effet, aussi vif à la répétition générale que le jour de l'exécution. Comme elle est consacrée à la louange de la Wallonie entière, il est à souhaiter que Liège, l'an prochain, à l'occasion de son Exposition, en organise une audition.

Le lendemain, le Cercle musical donnait le dernier concert de sa saison, avec le concours de M<sup>me</sup> Paquot et de M. d'Assy et des Bardes de la Meuse, l'excellente société chorale, très en progrès sous la direction de M. Anciaux.

M<sup>me</sup> Paquot a chanté notamment une chose très intéressante et assez peu connue, *La Fiancée du timbalier*, de Saint-Saëns. On a beaucoup admiré sa mimique passionnée et l'ampleur magnifique de sa grande voix.

G. R.

## NÉCROLOGIE

Franz von Lenbach.

Le grand portraitiste allemand dont nous avons annoncé la mort était né à Schrobenshausen (Bavière) le 13 décembre 1836. Il était fils d'un maçon qui lui fit apprendre le dessin à l'école professionnelle de Landshut, puis à l'école polytechnique d'Augsbourg, dans l'intention d'en faire un architecte. Un de ses professeurs, Geyer, frappé de ses dispositions, l'engagea à faire de la peinture et l'envoya à l'Académie de Munich. Lenbach entra, en 1857, dans l'atelier de Piloty, le Delaroche bavarois, et l'accompagna à Rome, où il s'exerça dans le paysage, la peinture de genre et le portrait. De cette époque datent ses toiles *Le Chevrier* et *L'Arc de Titus*. De retour à Munich, il fut appelé à Weimar comme professeur à l'Académie que le grand-duc venait de fonder. Là il se lia avec Böecklin et Begas. Les Rembrandt du musée de Weimar furent pour lui une révélation décisive. C'est à l'école du maître hollandais que Lenbach acquit cette gravité, cette recherche passionnée du caractère qui ont fait de lui le plus grand portraitiste de l'Allemagne moderne. Mais il ne resta pas longtemps à Weimar : la connaissance qu'il fit du célèbre collectionneur et poète, le comte de Schaack, donna une nouvelle direction à sa vie. Le comte le chargea d'aller copier en Italie et en Espagne une vingtaine de chefs-d'œuvre en vue de la galerie qu'il voulait former. Ces travaux, qui l'occupèrent plusieurs années, ne furent pas inutiles : Lenbach y apprit à fond et fit siennes la technique et la couleur des vieux maîtres, qu'il fit ensuite passer dans ses propres tableaux.

Fixé à Munich en 1870, il y fonda un atelier et commença cette longue suite de portraits qui l'ont rendu célèbre. Toutes les notabilités d'Allemagne et beaucoup d'illustrations étrangères ont posé devant lui. Il a peint Bismarck, en une quantité de toiles qui comptent parmi ses meilleures, le comte Andrassy, le chancelier de Hohenlohe, le chanoine Doellinger, le pape Léon XIII, Guillaume I<sup>er</sup>, François-Joseph, le roi de Saxe, Moltke, Wagner, Gladstone, la reine Marguerite d'Italie, le ministre italien Minghetti, la comédienne Eleonora Duse, etc., etc. La plupart de ces portraits appartiennent aux musées de Munich, de Berlin, de Hambourg, de Leipzig, de Bruxelles.

Lenbach laisse peu de figures de femmes où il y ait de la grâce et de la souplesse. Par contre, il atteignait le plus souvent, dans l'image masculine, à une intensité de caractère, d'expression et de vie tout à fait extraordinaire. On peut contester sa facture laborieuse, sa couleur conventionnelle et monotone; mais on ne peut lui dénier le mérite d'avoir été l'un des portraitistes les plus vigoureux et les plus pénétrants qu'ait connus l'Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle.

L'Art moderne lui a consacré une étude (voir notre numéro du 16 avril 1899).

## PETITE CHRONIQUE

Hier samedi, 21 mai, s'est ouvert au Musée moderne le cinquième Salon annuel de la Société nationale des Aquarellistes et pastellistes.

Le tirage des œuvres, pour la clôture de l'exercice 1903-1904,

de l'Union des amis de l'art belge a donné les résultats suivants : *Tête de moine*, de Van Hove (n<sup>o</sup> 143); *Intérieur*, de J. Potvin (n<sup>o</sup> 100); *L'Archiviste*, de Van den Bussche (n<sup>o</sup> 31); *La Surprise*, de Van der Meulen (n<sup>o</sup> 107); *Paysage*, de Van Hove (n<sup>o</sup> 229); *Paysage*, dessin de Vanderstraeten (n<sup>o</sup> 67); *Walkyrie*, marbre de Matton (n<sup>o</sup> 166).

Aujourd'hui dimanche 22 mai, à l'Eglise Saint-Boniface à Ixelles, à 10 heures du matin : Messe solennelle, Propre du jour en plain-chant; après l'Épître, *Alleluia* et verset de l'édition des bénédictins. *Veni Sancte Spiritus*, séquence.

Au salut de 4 heures (avec le concours de l'Association des chanteurs de Saint-Boniface) : *Prélude* en mi bémol majeur, pour orgue (J.-S. Bach); *Alleluia*, à cinq voix (Grazio Vecchi); *Ave Verum*, à deux et trois voix (J. de Près); *Adagio*, pour orgue (J.-S. Bach); *Ave Maria*, à quatre voix d'hommes (T.-L. da Vittoria); *Kleines Harmonisches Labyrinth*, pour orgue (J.-S. Bach); *Laudate cæli*, à cinq voix (Grazio Benevoli); *Tantum ergo* en plein chant; *Fugue* en sol mineur pour orgue (J.-S. Bach). Organiste : M. Auguste De Boeck.

Mercredi prochain 25 mai, à 8 heures du soir, dans le préau de l'école de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, conférence par M. Dumont-Wilden. Sujet : *La Poésie sentimentale au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Partie musicale : Duo du *Devin de village* de J.-J. Rousseau; chansons et bergerettes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Partie de déclamation : Poesies de Millevoeye, André Chénier.

MM. Thomson, De Greef et Jacob, professeurs, avec le concours de la classe d'orchestre, donneront dimanche prochain 29 mai, à 3 heures de relevée, dans la salle des concerts du Conservatoire, un concert dont le montant doit aider au soulagement d'une infortune brusquement créée par la disparition inopinée d'un de leurs camarades, moniteur distingué.

Pour les places, s'adresser à M. V. Hoogstoel, au Conservatoire, 30A, rue de la Régence.

La commune de Saint-Gilles vient de charger le peintre verrier Ch. Baes de l'exécution des vitraux pour le grand escalier d'honneur de son nouvel hôtel communal.

M. Victor Vreuls, le lauréat du prix de 4,000 francs décerné annuellement par Eugène Ysaye à l'auteur de la meilleure symphonie, vient de terminer une Rhapsodie pour orchestre qui sera exécutée dans le courant de la saison prochaine.

Une exposition d'ensemble des œuvres de M. W. Degouve de Nuncques vient de s'ouvrir à Francfort. Elle sera ensuite transportée dans diverses villes d'Allemagne.

L'État français a eu la main heureuse dans les acquisitions qu'il vient de faire pour le Luxembourg, sous l'inspiration de son nouveau directeur des Beaux-Arts, M. Henry Marcel, aux Salons de peinture. Signalons notamment une fort belle toile du peintre canadien Morrice, *Le Quai des Grands-Augustins*, un tableau de Ch. Couder, un paysage espagnol de Rusiñol, un *Intérieur* de Le Sidaner, la *Vanne* de Dauchez, une *Vue de la Seine* par Ullmann, un *Intérieur* de Walter Gay, etc.

Le *Dégel*, exposé au Salon de Paris par M. Baertsoen, vient d'être acheté également par l'État français pour le Luxembourg.

Le Cercle « Piano et Archets » de Liège (MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Jacobs) donnera, mercredi prochain 25 mai, à 8 h. 1/2, en la salle de l'Emulation, son neuvième concert historique avec le concours de M<sup>lle</sup> David, cantatrice. Au programme : 1<sup>o</sup> Sonate en ré pour piano et violoncelle (Bach); 2<sup>o</sup> a) *Come raggio di sol* (Caldara); b) *Lvin de toi* (Mozart); 3<sup>o</sup> Quatuor en ré mineur (Cherubini); 4<sup>o</sup> a) *Sebben crudete* (Caldara); b) *Idylle* (Haydn); 5<sup>o</sup> Quatuor avec piano en mi bémol (Mozart).

Le comité exécutif de l'Exposition de Liège autorise depuis quelque temps le public, moyennant un ticket de fr. 0-20 ou la présentation d'une carte d'abonnement, à visiter les chantiers de l'exposition le dimanche et les jours de fête. Il est aisé dès

lors de se rendre compte des travaux énormes qu'il a fallu réaliser.

Il a été nécessaire, tout d'abord, de creuser à l'Ourthe un nouveau lit; d'autre part, on a dû édifier une dizaine de ponts, tant sur la rectification de l'Ourthe que sur la Meuse. Ces ponts et passerelles ont ensemble une longueur de 633<sup>m</sup>,49 et un poids total de 6,725,000 kilogs.

La surface de l'exposition aux Venues seulement, et non compris le fleuve et les rivières, est de 66 hectares. Les halles couvriront 72,480 mètres carrés; leur périmètre est de 1,800 mètres et le poids des parties métalliques sera de 4,475,000 kilogs.

On a calculé que toutes les parties métalliques des halles mises bout à bout auraient une longueur de 3,961 kilomètres, soit la quarantième partie de la circonférence de la terre, ou quarante fois la distance de Liège à Bruxelles.

La galerie des machines couvrira 17,000 mètres carrés et sera desservie par sept grues ou ponts roulants dont quatre de 30 tonnes; la force disponible est de 4,500 chevaux; il y aura quatre cheminées, dont une de 40 mètres et une autre de 35 mètres.

Le superbe palais des beaux-arts du Parc de la Boverie surgit entre les grands arbres; bientôt on verra de même le Palais des Fêtes, le Pavillon de la ville de Liège, le Palais de l'Art ancien etc. On ne tardera pas non plus à commencer les travaux d'édification de la façade monumentale due à M. l'architecte De Bray, de l'Anvers.

Enfin, les travaux préparatoires d'organisation ont été poussés avec une extrême activité et l'on peut dès à présent affirmer que, le jour de l'ouverture, ce n'est pas au milieu des plâtras et des déballages et qu'on inaugurerait l'Exposition.

En quelques semaines les travaux ont avancé avec une rapidité

surprenante; là où il y a deux mois il n'y avait encore que fossés et remblais, s'élèvent actuellement de vastes halls destinés à la galerie des machines et à une bonne partie des sections étrangères.

Ces halls sont sur le point d'être achevés, et on pourra commencer alors ceux qui, vers l'aval, devront abriter le reste des sections étrangères et l'importante section belge. Cela se fera en juin prochain, et à cette occasion on parle d'une nouvelle visite du prince-Albert et de la princesse Elisabeth, qui viendraient assister à la cérémonie du rivage du premier boulon.

On nous écrit de Paris :

M<sup>me</sup> Roger, l'excellent professeur de chant en qui la musique moderne a toujours trouvé un précieux appui, a consacré sa séance annuelle à l'œuvre d'Ernest Chausson, dont elle a fait entendre lundi dernier le Quatuor pour piano et archets, le *Chœur funèbre*, le *Chœur d'Hélène*, la *Chanson perpétuelle* avec accompagnement de quatuor, des fragments de la *Légende de Sainte-Cécile*, des pièces d'orgue extraites des *Vêpres d'une Vierge* et un choix de mélodies.

Les ensembles, dirigés par M. Pierre de Bréville, ont été remarquables d'ensemble et d'homogénéité, et les solistes du chant, parmi lesquelles M<sup>me</sup> Ch. Coppier, M<sup>lles</sup> Pichon, Fay et de Sainte-Croix, ont partagé avec les instrumentistes Ricardo Vinès, M<sup>mes</sup> Chaillet-Vormèse, G. Ziegler, MM. Vieux et Loch, les applaudissements de l'auditoire.

Une autre séance consacrée à Ernest Chausson aura lieu le 31 mai chez M<sup>me</sup> Payen, qui fera exécuter les scènes principales du *Roi Arthur* sous la direction de M. Marcel Labey, avec M<sup>lle</sup> Blanche Selva au piano.

VILLÉGIATURE : HOUFFALIZE (Ardennes belges).

## HOTEL DES POSTES & DU LUXEMBOURG

Les personnes désireuses d'aller se reposer au grand air n'auront pas à regretter d'avoir choisi cet endroit si pittoresque et dont les sites sont incomparablement variés.

**Pension depuis 6 francs par jour.**

*Les personnes atteintes de maladies de poitrine ou des voies respiratoires ne sont pas reçues à l'HOTEL DES POSTES.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

**PRIX MODÉRÉS**

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
**ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDÉS ET PEU COTEUX**



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

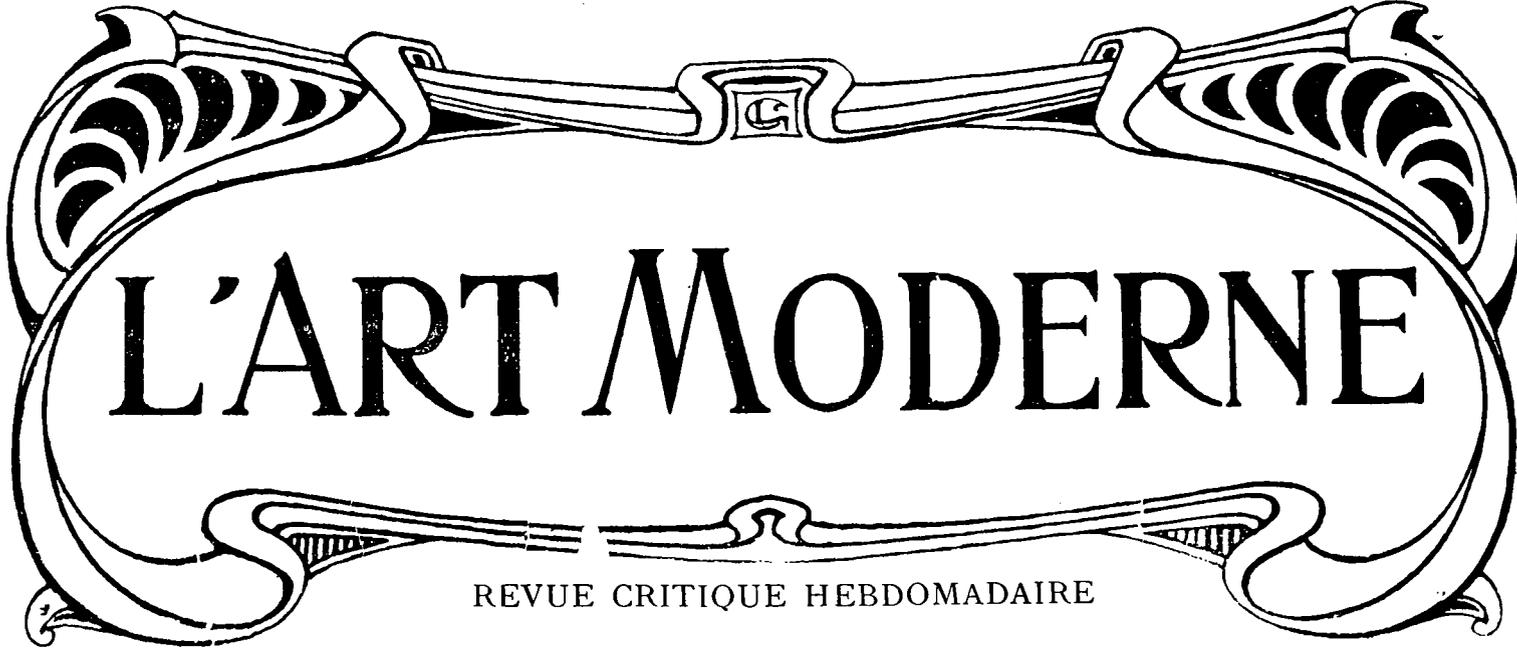
Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Humour dans la musique (*suite et fin*) (OCTAVE MAUS). — Trois Poètes (GEORGES RENCY). — Le Félibrige. — La Musique à Paris. — Concert de la Société nationale (M.-D. C.). — Au Cercle artistique. — Exposition Eugène Verdyen. (G. C.). — Petite Chronique.

### L'Humour dans la musique<sup>(1)</sup>.

Mais ce n'est pas uniquement, je vous l'ai dit, dans les œuvres lyriques que rit ou sourit la musique. Des pièces symphoniques charmantes, telles que le *Thyl Eulenspiegel* de Richard Straus, le *Carnaval à Paris* de Svendsen, l'*Apprenti sorcier* de Paul Dukas, la *Fantaisie sur un thème wallon* de Théo Ysaye ont

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

en elles une gaieté malicieuse qui n'exclut ni la distinction ni le caractère essentiellement musical. Le grave Félix Weingartner lui-même, en écrivant *Hilaria*, daigna sourire. Dans *España*, dans *Joyeuse Marche*, dans sa *Bourrée fantasque*, son *Menuet pompeux*, ses lieder « zoologiques » et autres, l'inspiration aristophanesque de Chabrier n'a-t-elle pas su concilier avec une bouffonnerie intense le culte de l'art et le souci de l'écriture? « Dans ces fantaisies, » a dit M. Alfred Bruneau, « M. Chabrier exprime une personnalité très singulière, très unique. Au milieu des folies les plus outrancières, du sans-gêne le plus extravagant, il reste artiste au vrai sens du mot aussi bien par l'imprévu des idées que par les éblouissantes couleurs de son instrumentation (1). »

Feuilletez les œuvres des maîtres. Vous y trouverez, en maint endroit, une intention spirituelle, un trait satirique, une pensée joyeuse. Schumann prétendait reconnaître dans quelques uns des *Moments musicaux* de Schubert les mémoires des tailleurs qu'il n'était pas en mesure de régler. C'est lui aussi qui releva, dans les symphonies de Beethoven, toute une série d'effets intentionnellement comiques, les timbales accordées à l'octave dans le *scherzo* de la symphonie en *ré mineur*, le passage des cors dans celui de la symphonie en *la* (dont il déclare le final *le suprême de ce que la musique instrumentale peut présenter en fait d'humour*). Il cite encore la figure interrogative des contrebasses dans la symphonie en *ut mineur*, celle

(1) *La Revue indépendante*, t. XII (1889), p. 496.

de l'adagio de la symphonie en *si bémol majeur*, etc., etc. (1).

Dans cet ordre d'idées, la *Symphonie burlesque* de Haydn vient immédiatement à l'esprit avec sa corrélatrice dans la musique moderne, — le *Carnaval des animaux* de M. Camille Saint-Saëns.

C'est encore, dans le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, le braiment de l'âne, d'un effet si drôle; dans le *Camp de Wallenstein*, l'entrée fuguée des quatre bassons par quoi s'évoque de façon bouffonne le sermon du capucin. Ici la sonorité des instruments contribue avec la phrase elle-même à identifier l'effet comique. Vincent d'Indy est, d'ailleurs, de tous les musiciens, celui dont le sens humoristique est le plus aiguë. J'en pourrais fournir la preuve en citant maints passages de l'*Étranger* et de *Fervaal*, de sa *Symphonie cévenole* et de sa musique de chambre, si je ne craignais de trop allonger cette brève étude.

Une seule note, le *fa* dièze que profère, sur un accord de *mi bémol mineur*, puis sur celui de *fa naturel*, la trompe du Veilleur dans les *Maîtres* suffit à déterminer une impression comique.

Celle-ci résulte aussi d'un contraste de thèmes, du passage d'un mode à l'autre, de l'emploi d'une tonalité inattendue, éloignée de la précédente, de la volubilité du débit, source abondante de comique dans l'*opera buffa* italien. La sérénade de *Don Juan*, dont l'accompagnement moqueur raille les déclarations passionnées de l'amant sceptique et frivole, la réplique ironique de l'orchestre aux supplications de Judas dans la *Passion* de Bach : « Rendez-moi Jésus mon doux maître », la transformation du *Dies iræ* en un thème ricanant et frondeur dans la *Symphonie fantastique* de Berlioz, la parodie dont le même compositeur accompagne, dans la *Damnation de Faust*, l'enterrement d'un rat : autant d'exemples d'humour musical. Ceux-ci foisonnent dans l'*Anneau du Nibelung*. Mais la rage comique d'Albérich, les récriminations pleurardes de Mime, les sarcasmes de Wotan vous sont trop familiers pour qu'il soit utile que j'en évoque ici le souvenir.

Il faut rappeler aussi, parmi les plaisanteries musicales, l'imitation (volontaire, bien entendu!) du style d'autrui, le portrait, la citation textuelle. La musique peut, tout comme les arts graphiques, reproduire une physionomie, faire vivre un personnage. Évidemment moins précise que la langue des mots, la langue phonétique n'en est pas moins clairement expressive pour ceux qui en possèdent la clef.

Schumann, dans son *Carnaval*, se plaît à peindre, dans une atmosphère de gaieté tourbillonnante, Pierrot, Colombine, Arlequin; puis il évoque le souvenir de

Chopin et de Paganini. Ces pages délicieuses sont, vous le savez, construites sur quatre notes : *la, mi bémol, do, si*, dont les appellations germaniques A, ES, C, H forment le nom d'une petite ville de Bohême dans laquelle vivait une amie du compositeur.

L'idée de former un thème au moyen des degrés de la gamme dont la réunion constitue un mot, un nom propre, a séduit plus d'un compositeur, et Jean-Sébastien Bach tout le premier. Les musiciens russes se sont particulièrement servis, pour cet usage, des lettres formant le nom de Bélaïeff, leur éditeur.

La citation peut être, au même titre, rangée parmi les malices des musiciens. Wagner cite dans les *Maîtres-Chanteurs* la phrase initiale du prélude de *Tristan* pour souligner l'observation mélancolique de Sachs : « De Tristan et d'Isolde je connais l'aventure... » — Une forêt de hêtres et de pins estompée par le brouillard rappelle à Vincent d'Indy les sites romantiques chers à Weber : et sa plume trace dans le *Poème des Montagnes* le dessin mélodique de la valse du *Freischütz*. La sérénade de *Don Juan* apparaît — pourquoi? nul n'a pénétré le mystère de cette inspiration bouffonne — dans la *Ballade des gros dindons* d'Emmanuel Chabrier. Une spirituelle composition pour piano, demeurée inédite, de Pierre de Bréville, crayonne finement, en traits sûrs, quelques *Portraits de musiciens*. Le thème du *Tarnhelm* précède chacun d'eux. Comme Siegfried sur la Roche ardente, M. de Bréville coiffe le heaume pour déguiser sa personnalité : et c'est, tour à tour, la candeur séraphique de César Franck, l'élégance voluptueuse de Gabriel Fauré, l'impétueux brio de Vincent d'Indy qui colore et anime cette divertissante parodie.

On sait que M. de Bréville excelle à composer sur des chansons populaires de petits joyaux d'une ciselure impeccable. Là encore, l'humour rehausse l'inspiration personnelle, et le *Furet*, les *Lauriers sont coupés* ou la *Tour, prends garde!* dont l'ingénuité au bercé notre enfance prennent dans cette version nouvelle une grâce piquante et un précieux intérêt.

Charlès Bordes s'est servi de thèmes connus dans l'accompagnement de deux mélodies délicieuses : *Dansons la gigue* et *Sur un vieil air*. Dans ses *Petites fées*, il reproduit inopinément, pour exprimer le charme mystérieux de la forêt, une phrase de la *Viviane* d'Ernest Chausson.

Chez M. Jaques-Dalcroze, que l'ouverture de *Sancho* et plusieurs autres pages symphoniques de valeur ont mis en lumière, l'instinct comique se traduit, parfois, en bouffonneries désopilantes. La satire y frise la caricature, bien qu'elle demeure essentiellement musicale. Les épîtres comiques de M. Jaques-Dalcroze ne sont d'ailleurs pas destinées à la publicité. L'intimité de la réunion d'aujourd'hui m'autorise seule à vous faire

(1) *Écrits sur la musique et les musiciens*. Traduction H. DE CURZON, p. 181, Paris, Fischbacher, 1898.

entendre celle qu'il adressa naguère à M. Gauthier-Villars en lui expédiant le recueil des ses *Chansons romandes*. C'est un exemple de lied macaronique, de farce musicale qui, logiquement, devait trouver sa place dans le cadre de cette étude.

Mais j'en ai dit assez, je pense, pour attirer votre attention sur les aspects multiples de la gaité musicale et vous faire éprouver quelque agrément à en écouter les expressions (1).

Je n'ai pas la prétention de vous avoir rien révélé de neuf, sachant fort bien que, s'il veut plaire, un conférencier ne doit enseigner à l'auditeur que ce qu'il connaît parfaitement. Je n'ai, en vous parlant, qu'un espoir : c'est de vous voir, quand vous entendrez de la musique joyeuse, n'avoir crainte, par suite de quelque respect humain ou de malentendu sur la mission de la musique, de rire et de vous divertir.

OCTAVE MAUS

### TROIS POÈTES (2).

Trois poètes — trois grands poètes belges — viennent de publier presque en même temps des poèmes où ils apparaissent tous trois au sommet de leur talent. Si l'on n'était pas talonné par la nécessité de parler de tout le monde, en cette féconde fin de saison littéraire, ce serait le moment d'étudier en détail ces personnalités si différentes, si opposées, si contradictoires, encore que deux d'entre elles s'apparentent par leur technique — il s'agit de MM. Van Lerberghe et Verhaeren, tous deux verslibristes — et deux par leur inspiration — il s'agit de MM. Van Lerberghe et Séverin.

Il y a pourtant d'intéressants rapprochements à faire. Pour ne considérer que leur mode d'expression, on pourrait examiner, par exemple, si Emile Verhaeren, producteur fécond, ne le cède pas, quant à la forme, à Charles Van Lerberghe qui n'a donné que deux volumes. Et ceci est incontestable. Tandis que, chez Verhaeren, on relève çà et là, malgré la maîtrise absolue de l'auteur, des vers faux, des impropriétés de termes, des négligences et des brutalités fâcheuses, Van Lerberghe donne une impression de perfection totale : son rythme mouvant, sinueux, palpitant comme un sein de femme, comme la surface de la mer, suit la pensée, s'y modèle et fait corps indissolublement avec elle. Pas un

(1) Les exemples de musique ancienne et moderne interprétés à la suite de cette conférence furent : l'air de Polyphème (*Acis et Galatée*), de Haendel, des fragments du *Jugement de Midas* et du *Tableau parlant*, de Grétry; les épisodes humoristiques du *Carnaval* de Schumann; l'*Épître à Willy*, de Jaques-Dalcroze; la *Pastorale des cochons roses*, la *Villanelle des petits canards* et *Joyeuse marche* d'Emmanuel Chabrier, exécutés par M<sup>mes</sup> Eva Simony et Jeanne Weyrich, MM. Stéphane Austin, Emile Bosquet et Octave Maus.

(2) ÉMILE VERHAEREN, *Toute la Flandre. Les Tendresses premières*. A Bruxelles, chez Edmond Deman; CHARLES VAN LERBERGHE, *La Chanson d'Ève*. Paris, au Mercure de France; FERNAND SÉVERIN, *La Solitude heureuse*, Bruxelles, édition de l'Association des écrivains belges, Dechenne & C<sup>ie</sup>.

instant il n'y a désaccord. Et cette lecture est agréable comme l'audition d'une belle mélodie. D'autre part, les mots chez Van Lerberghe ont par eux-mêmes un charme indéfinissable qui vient peut-être de leur extrême sûreté d'adaptation. Et l'on sent que, sous ce grand poète, il y a un philologue et un savant.

On pourrait aussi comparer MM. Van Lerberghe et Séverin, tous deux poètes de rêve, vivant loin de la vie réelle où se plaît Emile Verhaeren, tous deux poètes d'abstractions, d'entrevisions béatifiques et d'extases. Lequel des deux arrive à donner de son rêve l'expression la plus nette, la plus impressionnante? Et si c'est Charles Van Lerberghe — comme nous le croyons — n'en serait-ce pas le vers libre la cause indirecte? Alors que son émule, malgré son prodigieux talent de versificateur, traîne derrière soi le poids lourd de ses alexandrins, l'autre est emporté par son vers léger, souple et rapide comme un coup d'aile : et déjà il a fait le tour du ciel quand le premier quitte à peine la terre.

\*\*\*

Mais relisons séparément leurs poèmes.

Depuis qu'Emile Verhaeren habite la France, il dispose du recul nécessaire pour juger sa propre vie et son pays d'enfance. Le phénomène ordinaire se manifeste : il s'éprend pour son passé d'un amour attendri qui nous vaut, aujourd'hui, ses *Tendresses premières*.

On a rangé, on range encore Verhaeren parmi les symbolistes. Il est permis de se demander pourquoi, quand on constate l'absolue clarté, la naïveté même de ce qu'il chante. Il est certain que tous les poèmes de son dernier volume seraient compris par le plus humble des ouvriers. Il y célèbre d'abord une amie de son enfance, morte à l'âge des jeux; puis il note des impressions sombres ou joyeuses que le souvenir réveille en ses moelles : les pas qu'il entendait le soir, derrière les volets fermés de sa demeure, les fruits rangés sur les planches dans la chambre à provisions, une convalescence délicieuse, le Comte de la mi-carême apportant des bonbons ou des verges, ses visites au vieux grenier d'où l'on découvre tout le pays, celles à l'horloger du village, bonhomme hallucinant, avec ses histoires de l'autre monde. Et puis, c'est son jardin, c'est Pâques en Flandre, c'est son village natal, c'est la première envolée vers l'aventure, le bain dans la rivière, sa puberté naissante, ses premiers désirs, ses premières beuveries. C'est enfin l'initiation à l'amour, entre les bras de l'étrangère, parmi le grain roux des granges et l'odeur chaude de l'été. Tout cela a un parfum exquis de sincérité et de confession. Le lyrisme ardent du poète s'est calmé. Il se raconte avec des mots émus, des images naïves, des larmes dans les yeux. A part les imperfections dont nous parlions plus haut et qui sont la rançon fatale de son talent, jamais Verhaeren n'a été plus grand que dans ses modestes poèmes de piété patriale. Son vers part d'un jet et se déroule plein, robuste, sans un trou, sans une cheville. La succession des rythmes est toujours évocatrice et significative. Et il faut ranger des pièces comme *Les Fruits* et *Mon Village* parmi les poèmes les plus définitifs du poète et de la poésie.

\*\*\*

Fernand Séverin est un ermite au milieu du monde. Il s'isole de son milieu et se crée un pays de rêve où il vit heureux. Quand il descend en lui-même, ce n'est pas pour y éveiller la sensation des choses extérieures, c'est pour s'y chercher soi-même. Et comme son âme, étant une âme, parle tout bas, il fuit le bruit du

monde qui l'empêche de l'entendre. Qu'entend-il, une fois retiré dans son songe? Une voix s'élève en lui, impersonnelle et variable : tantôt une amante qui se plaint, une autre qui s'offre, tantôt quelque héroïne de tragédie qui s'adresse à un invisible et inconnu héros. Le poète lui-même intervient pour chanter la mélancolie d'un palais abandonné ou la douceur d'un voyage vers des îles en fleur. Soudain c'est un héros blessé qui s'arrache aux soins trop tendres dont il est l'objet et qui repart vers son rêve. Les souvenirs de l'Italie et de l'antiquité classique animent çà et là quelque court poème de leur charme évocatoire. Puis c'est la plainte d'une âme égarée qui revient peu à peu aux croyances de l'enfance. Le pays natal, un portrait de sa mère, des impressions d'émerveillement, des apostrophes à des personnages de songe occupent les dernières pages du volume. Et, malgré la discrétion farouche qui ne permet pas au poète de rien dévoiler de lui-même, on devine la ligne de sa vie et la crise de son âme sous les formes objectives dont il recouvre sa pensée.

Fernand Séverin est un tendre et un doux, un sensible aussi, que la vie a froissé souvent par son réalisme et par son injustice. Il a le légitime orgueil de soi-même et ne pardonne pas au monde de le traiter avec indifférence. Longtemps il fut un révolté, mais un révolté silencieux, qui ne témoigne de sa colère muette qu'en s'écartant de la vie. Aujourd'hui on le retrouve apaisé, revenu aux émotions de l'enfance et, peut-être, à celles de l'amour. Sa poésie, toujours digne et hautaine, s'exprime en vers fluides et musicaux dont lui seul a le secret. Ce n'est pas un acte de complaisance que d'écrire qu'à l'heure actuelle, il n'y a pas, en France et en Belgique, un poète qui écrive de plus beaux vers que Fernand Séverin. Il est permis de préférer à sa prosodie celle, plus libre, plus chantante encore, d'un Van Lerberghe. Mais il faut déclarer hautement que par son inspiration d'une noblesse souveraine, par le charme classique de son érudition, par la mélodie adorable de son vers, Fernand Séverin se rapproche aussi près que possible, avec plus de clarté dans l'idée, du Mallarmé d'*Hérodiade* et de l'*Après-midi d'un faune*.

\*.\*

Charles Van Lerberghe, c'est plus qu'un poète : c'est la poésie toute pure. Ce garçon timide aux moustaches d'officier, avec son pince-nez aux verres fumés et son allure anglo-saxonne, a un cœur candide et frais comme celui d'un petit enfant. Dans la vie, c'est un scrupuleux, un consciencieux et un faible. Malgré sa science réelle et ses grades académiques, malgré ses voyages pendant lesquels il a parfaitement tout vu et tout observé, il n'est pas arrivé à la situation officielle à laquelle il avait droit. La cause? Son horreur instinctive pour la courtisanerie, son absolue honnêteté, l'impossibilité matérielle où il se trouve d'affecter ou même de se laisser supposer des idées ou des convictions qu'il n'a pas, et enfin ses scrupules exagérés qui lui persuadent qu'il est indigne de tout poste qu'on voudrait lui confier. Tant mieux, d'ailleurs, puisque cela lui permet de demeurer poète, uniquement.

Qu'est-ce que c'est que la *Chanson d'Ève*? C'est le poème du panthéisme. Cette Ève qui chante, c'est l'humanité considérée dans toute âme et évoluant à travers l'espace et le temps. Ève s'éveille au Paradis et d'abord, dans l'émerveillement où la plonge la vue du monde, elle n'a pas même conscience de son être physique. Son esprit n'est que trouble et confusion. Elle vit dans une extase et dans un perpétuel ravissement. Peu à peu,

grâce à l'amour, elle arrive à l'intelligence. Quand elle en est là, la tentation l'assiège. Mangera-t-elle le fruit de l'arbre de la science? Elle le mangera et, aussitôt, détruisant en elle l'idée de Dieu, elle se sentira libre, sœur des choses et de tous les êtres, expression éphémère de la vie. Elle arrive ainsi à la conscience, puis, comme tout être dont l'évolution s'achève, elle aspire à se dissoudre et à rentrer dans le grand Tout. Son âme « retourne en un sourire à l'univers qu'elle a chanté ».

Telle est, à mon sens, l'idée philosophique du poème. Elle n'apparaît pas à première lecture, parce qu'elle n'est dans l'œuvre que comme substance, transformée et travaillée par l'artiste. Le livre se présente sous la forme d'une foule de petites pièces détachées, en un désordre apparent, où Ève chante successivement sa joie première, ses découvertes, ses inquiétudes, son triomphe et son crépuscule. Le lecteur rapide les dégustera avec plaisir, sans s'efforcer de les relier entre elles, sans jouir de leurs rapports un peu mystérieux et des beautés que leur rapprochement fait soudain surgir. Le lecteur averti saura que, sous le sens premier des mots, il en est un autre; que sous la première impression en somme une autre plus savoureuse et plus profonde. Car Van Lerberghe n'est pas de ces poètes qui se livrent d'un bloc et qu'on comprend tout à fait dès la première entrevue. Il passe beaucoup de temps à composer ses petits poèmes, mais aussi il y met tout ce qu'il peut y mettre, et ils sont à la fois bourrés d'idées et de beautés. S'il tombe parfois, en apparence, dans l'obscurité, c'est qu'il exige de nous que nous suivions à la fois les deux sens de ses phrases : le sens littéral et le sens hermétique. Par là il rentre dans la famille des mystiques. À sa façon, Van Lerberghe est un poète mystique, ce qui ne veut pas dire poète religieux. La mystique consiste à apercevoir et à traduire les rapports mystérieux qu'ont les choses entre elles. La *Chanson d'Ève*, d'un bout à l'autre, n'est pleine que de ces affinités cachées. Ève — l'humanité — se prolonge en toutes choses. Pétrie de la substance universelle, elle proclame sans cesse son identité avec tous les phénomènes de la nature.

Mais que tout ce qu'on peut dire de ce livre est maladroit et impuisant, et comme les mots sont grossiers et lourds, et comme nos commentaires détruisent le charme d'une œuvre aussi impondérable, aussi indéfinissable, aussi inexprimable! Est-ce qu'on peut exprimer la lumière, le ciel pur, un champ de fleurs, une forêt chantante? Peut-on expliquer l'âme d'un poète ingénu qui voit partout des anges et des sirènes, dont l'imagination est parée à la fois des grâces du paganisme et des fêtes chrétiennes? La critique littéraire n'a rien à faire dans un tel poème, semblable à un jardin merveilleux où l'on sort d'un ravissement pour entrer dans une extase. Ivre de volupté, elle oublie sa mission. Et bercée ineffablement par ces rythmes, les plus beaux peut-être qui jaillissent jamais des lèvres d'un homme, elle salue en ce livre un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain et en Charles Van Lerberghe un maître de la poésie française.

GEORGES RENCY

## LE FÉLIBRIGE

On vient de célébrer à Font-Ségugne le cinquantième anniversaire de la fondation du Félibrige. D'où vient le nom de Félibre et depuis quand fut-il adopté par les poètes provençaux? Un de nos confrères nous éclaire à ce sujet :

Le mot *félibre* fut adopté à partir de l'année 1854 par les promoteurs de la renaissance linguistique et littéraire du Midi. Le 21 mai 1854, sept jeunes poètes, MM. Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, amphitryon, se réunirent au castel de Font-Ségugne, près Châteauneuf-de-Gadagne (Vaucluse), pour concerter, dans un banquet d'amis, la restauration de la littérature provençale. Au dessert, on posa les bases de cette palinodésie et on chercha un nom pour en désigner les adeptes. On le trouva dans une poésie légendaire que Mistral avait recueillie à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple.

Le mot *félibre*, acclamé par les sept convives, avait, dans d'antiques parchemins, le sens de « bon vivant ».

De ce qu'il ne s'attachait aucune idée sombre à l'œuvre de ces poètes, dévots du soleil, il ne faudrait pas conclure que la douleur ne les a jamais meurtris.

Comme ils allaient en troupe gaie, tous les sept, les soirs d'été, à Font-Ségugne, à leur côté cheminait une jolie brune, au teint mat, dont les yeux rayonnaient d'un éclat saisissant : c'était la sœur de Giéra. On la nommait Jenny. Elle écoutait, distraite, la chanson profane de ses jeunes amis, et souriait aux couplets qu'ils rimaient pour elle : nul n'échappait à son charme doux et mélancolique. Le plus épris était Aubanel. Il venait trop tard, la pieuse jouvencelle s'était donnée :

Jésus crucifié sera mon seul époux,  
J'ai cueilli ma parure aux ronces du Calvaire...

Elle prit le voile. La douleur d'Aubanel fut immense. Elle s'exprima dans ses chansons. Jenny, sœur de Mireille, devint, dans la *Grenade entr'ouverte*, Zéni.

Il n'y avait pas un mois qu'elle était au cloître, morte au monde, quand fut tenue, le 21 mai 1854, l'assemblée de Font-Ségugne, qui vit se lever l'aurore de la renaissance provençale. Aubanel consentit à y venir. Mais quand, la réunion terminée, il revit la chambre déserte où Jenny avait vécu, il se laissa aller à sa douleur et, sur les murs, il traça, en vers immortels, l'aveu de ses sanglots.

C'est ainsi que dans un flot de larmes vraies, cruelles et pures, voilà cinquante ans, le félibrige fut baptisé.

## LA MUSIQUE A PARIS

### Concert de la Société Nationale.

Parmi les diverses œuvres exécutées au très important concert d'orchestre par lequel la Société Nationale clôturait sa saison, plusieurs furent remarquablement intéressantes et mériteraient mieux que le compte rendu forcément très bref qu'on en peut faire après cette seule audition. Par exemple, les *Pèlerins d'Emmaüs* de M. Gustave Bret, (1) un oratorio dont la deuxième partie, qui seule figurait au programme, dénote non seulement un art parfait dans la conduite des voix (j'ai particulièrement goûté un petit duo *O doux Jésus*, d'écriture ingénieuse et neuve), mais aussi une simplicité très grande, qui donne l'impression d'être instinctive et non voulue ; qualité rare assurément, et pour laquelle il faut grandement louer le compositeur.

(1) A l'Édition mutuelle.

Quant aux trois mélodies de M. Maurice Ravel, *Schéhérazade* (1) (poèmes de Tristan Klingsor), je ne saurais dire le plaisir que m'en a causé l'audition. La personnalité du très exceptionnel artiste qu'est l'auteur s'y décèle tant dans le choix des idées, toujours neuves et expressives, que dans l'orchestration, délicatement fouillée, pleine de couleur, et pourtant sobre. Dans la *Flûte enchantée*, l'instrument principal court en délicieuses arabesques sur un fin laciis d'orchestre, qui évoque à merveille l'impression d'une nuit chaude et peuplée de rêves.

La musique de l'*Indifférent* est plus concentrée, plus expressive. *Asie* est un tableau musical d'assez grande importance matérielle, infiniment intéressant par la sobriété des moyens mis en œuvre comme par l'intensité des effets que le compositeur a su obtenir. Des scènes de féerie ou d'angoisse, des paysages turbulents ou paisibles sont évoqués successivement, passent et disparaissent, en un bercement plein de variété. Et pourtant l'œuvre n'est ni incohérente ni complexe. La batterie est au grand complet : il y a un tam-tam, un célesta, un glockenspiel, un tambour et un tambour de basque ; mais tous ces timbres sont employés avec une discrétion, une habileté supérieures. Ils viennent colorier la trame sans lui donner jamais une allure vulgaire ni criarde. L'orchestre est doux, divers et séduisant, très original et, je le répète, les idées musicales ont toujours une valeur intrinsèque.

M. Ravel, qui, outre *Schéhérazade*, nous a offert cette année le très beau Quatuor à cordes dont j'ai récemment parlé, me semble avoir conquis, parmi les compositeurs de sa génération, une des toutes premières places, et être désormais en pleine possession de sa technique et de sa personnalité.

Le manque de place m'oblige à passer rapidement en revue les autres œuvres exécutées à ce concert. Le *Choral varié* de M. Vincent d'Indy est une œuvre de noble tenue, vigoureuse et belle, que vous avez entendue à Bruxelles l'hiver dernier. L'auteur a tiré un très admirable parti de la sonorité du saxophone.

Le prélude de *Résurrection* de M. Albert Roussel est également de belle musique. Je n'ai pas clairement vu (malgré la secourable notice) en quoi le dit prélude s'apparentait à l'œuvre de Tolstoï, mais j'en ai goûté le travail thématique, l'orchestration vigoureuse et intéressante. Le prélude des *Amants byzantins* de M. Woollett, bien écrit, m'a paru manquer quelque peu de vie et de passion. Quatre *Intermèdes* d'orchestre de M. Cortot sont également écrits de façon passablement intéressante, mais ne m'ont pas semblé d'une inspiration bien soutenue. Le chœur de M. Février, *Sous bois*, est fort agréablement traité et d'une jolie couleur. L'*Hymne védique* d'Ernest Chausson fut bien interprété par la soliste, M<sup>me</sup> Laure Flé (qui chanta également le solo du chœur de M. Février) et par la partie féminine des chœurs. L'élément mâle au contraire laissa fort à désirer. Je louerai encore M<sup>lle</sup> Hatto, l'interprète très consciencieuse de *Schéhérazade*, MM. Daraux et Girode, qui chantèrent les *Pèlerins d'Emmaüs*, M. Barrère, qui délicatement perla les broderies de la *Flûte enchantée*, et, pour son habile direction, M. Cortot.

M.-D. CALVOCORESSI

P. S. — MM. Ysaye et Pugno viennent d'interpréter à la salle Pleyel la *Sonate* (piano et violon) de M. Samazeuilh. J'espère avoir prochainement l'occasion de parler de cette œuvre. M<sup>me</sup> Bathori et M. Engel, qui donnent à la Bodinière d'intéressantes matinées de musique, viennent de consacrer une séance aux œuvres de M. Debussy et furent tous deux applaudis comme ils le méritaient.

— A la Schola Cantorum M. Charles Bordes, après une longue convalescence, est reparu au pupitre. Il fut l'objet de vives ovations.

M.-D. C.

(1) Paraîtra à la Société musicale, G. Astruc & C<sup>ie</sup>.

## AU CERCLE ARTISTIQUE

### Exposition Eugène Verdyen.

L'exposition des œuvres d'Eugène Verdyen, au Cercle artistique, nous révéla l'âme exquise et le très beau talent de ce trop modeste et probe artiste. Verdyen avait en horreur tout ce qui put ressembler à une compromission quelconque et il se tint systématiquement à l'écart de toute coterie artistique, peignant pour le bonheur de peindre et ne consentant qu'à regret à montrer ou à se dessaisir de ses œuvres.

Son talent n'eut donc que de rares fervents et il fallut son exposition posthume pour attirer l'attention du public sur lui.

Mais quel enchantement dans la centaine d'œuvres exposée au Cercle ! Quelle radieuse vision de la nature, quelle merveilleuse aptitude à noter cette imprécise luminosité de certaines heures matinales et brumeuses.

Verdyen fut un « impressionniste » au même titre que les maîtres français qui furent l'objet de la si belle et si claire exposition de la *Libre Esthétique* de cette année, et je fus frappé de l'étroite parenté qui se dégageait de certaines de ces toiles avec celles des maîtres étrangers.

Il y avait dans la série d'œuvres exposées au Cercle quelques toiles de premier ordre, telles que : *L'Aurore*, *Matinée de printemps*, *L'Eglise*, *Le Cheval mort*, *L'Incendie*, synthétisant bien cet art pénétrant, sensible et délicat.

Dans l'exquise préface que Lemonnier écrit pour le catalogue, le talent de Verdyen est si clairement dépeint que je ne puis résister à l'envie d'en citer quelques phrases :

« Verdyen fut parmi les peintres qui possédèrent le sens sacré de la terre. Il aima peindre la grâce des contrées, les courbes molles et presque humaines du val, la chevelure épanouie des moissons et des herbages... Ses notations de lumière mouillée, la limpidité de ses valeurs, la diaphanéité moelleuse et enveloppée de ses éthers sont délicieuses.

« Il sut immatérialiser la beauté fragile des matins, l'éveil des feuillages sous la mouillure des roses, les flottantes vapeurs d'argent par-dessus les eaux dormantes. Ses paysages parfois ont un air vierge de genèse.

« Il peignit le songe, l'amour et l'infini à travers le réel sans cesser d'être le constructeur qui savait la forme des nuages et la statique des terrains.

« Avec sa peinture s'éteignit un beau chant, un hymne très pur et l'un des plus touchants qui soient partis d'ici. »

G. C.

## PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement a acquis cette semaine, à la vente Somzée, pour le Musée du Cinquantenaire, une statue colossale de Septime Sévère, en bronze vert. Le prix d'achat est de 360,000 francs ; le duc d'Arenberg avait poussé les enchères jusque 350,000 francs.

Cet achat, du reste, n'a pu se faire que grâce à l'assistance financière de M<sup>me</sup> Jacques Errera, de MM. Philippson, Ernest Solvay, Empain, Beernaert et le baron Lambert. Ajoutons que c'est M. Philippson qui a pris l'initiative de cette généreuse intervention.

L'exposition des travaux des élèves de l'Ecole normale des arts du dessin de Saint-Josse-ten-Noode (52, rue Potagère) a été prolongée jusqu'aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Jeudi dernier les membres du conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode ont visité en corps l'école, afin de se rendre compte de visu des progrès accomplis depuis la nouvelle orientation donnée à tous les cours.

A la Monnaie, aujourd'hui dimanche, dernière représentation de la *Sorcière*, le drame de M. V. Sardou, avec M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt.

Mardi, l'éminente tragédienne donnera une représentation unique de la *Dame aux camélias*.

Samedi prochain, 4 juin, au théâtre Molière, ouverture de la saison d'opérettes. M. Péronnet a réuni une troupe de premier ordre ; il a engagé en outre un artiste très expérimenté, M. Girard, qui depuis douze années est régisseur au Grand-Théâtre de Bordeaux.

On nous annonce l'engagement de trois élèves de M<sup>me</sup> Coppin-Armand, l'excellent professeur de chant : M<sup>me</sup> Rubini vient de signer avec M. Melchisédec, directeur au théâtre de Dijon, en qualité de première chanteuse légère ; M. Varlez est engagé à Tunis comme baryton d'opéra ; et M<sup>me</sup> Léa de Perre, qui a débuté cet hiver à Nantes, est engagée par M. Boyer, directeur du théâtre de Bordeaux, comme première chanteuse légère.

De nombreux congrès auront lieu à Liège en 1905, à l'occasion de l'Exposition. Un règlement général des conditions requises pour obtenir le patronage du gouvernement belge vient d'être publié par le groupe XXI, d'accord avec les autorités. Ce règlement sera adressé à tous ceux qui en feront la demande au commissariat du gouvernement.

Voici les congrès au sujet desquels une demande a été faite déjà au gouvernement :

Le congrès international des mines, de la métallurgie, de la mécanique et de la géologie appliquée, présidé par M. Magnery, président de l'Association des ingénieurs sortis de l'Ecole de Liège ; le congrès des habitations à bon marché, présidé par M. A. Lepreux, directeur général de la Caisse d'épargne à Bruxelles ; le congrès international de l'enseignement primaire ; le congrès international des vins, spiritueux et liqueurs, sous les auspices du comité belge fondé en 1901, sous la présidence de M. le sénateur Steenackers ; le congrès national de chimie et de pharmacie, que présidera M. Gilkinet, professeur à l'université de Liège ; le congrès international d'aviculture ; le congrès international de surdi-mutité.

Citons encore les congrès internationaux suivants qui sont en bonne voie de formation : celui des expositions, dont M. Gody, commissaire général adjoint, a pris l'initiative ; celui de l'enseignement professionnel commercial, organisé par M. Oscar Orban, professeur à l'université de Liège ; celui des médecins de langue française, organisé par M. le professeur Henrijean ; celui de la propriété littéraire et artistique, organisé par M. Paul Wauwermans, avocat à Bruxelles ; ceux de la mutualité, des secrétaires communaux, des classes moyennes urbaines et rurales, des chambres de commerce anglaises, des inventeurs, de gymnastique, d'aérostation, etc., etc., car la liste est loin d'être clôturée.

On nous écrit de Paris :

Le concert supplémentaire donné par MM. Ysaye et Pugno au Nouveau-Théâtre, avec le concours de M<sup>lle</sup> Crickboom, Van Hout et Gérardy, a été, pour les interprètes, une suite d'ovations enthousiastes et d'acclamations sans fin. La salle, absolument comble, a rappelé cinq fois Ysaye et Pugno après l'exécution de la *Sonate à Kreutzer*, dans laquelle les deux artistes se surpassèrent. Jamais Ysaye ne fut plus émouvant. Cette admirable séance, dont le programme portait en outre le Quintette de Schumann et celui de Franck, — ce dernier surtout joué avec une conviction et une passion qui mirent en lumière toutes les beautés qu'il recèle, — marquera dans la glorieuse carrière de l'artiste, qui trouva dans ses collaborateurs des partenaires dignes de lui.

Le lendemain de cette soirée mémorable, Eugène Ysaye est parti pour Barcelone, où il prendra part à deux des concerts dirigés par M. Crickboom.

M. Jan Kubelik a clôturé dimanche dernier au Trocadéro une série de concerts qui, depuis trois semaines, ont fait sensation. Ce jeune violoniste s'est classé d'emblée parmi les virtuoses les plus déconcertants. Sa technique vraiment prestigieuse, l'aisance avec laquelle il triomphe des difficultés les plus ardues, la pureté et la précision de son coup d'archet ont eu raison des préventions qu'avait excitées contre lui une réclame excessive. Le choix des œuvres qu'il interprète n'est certes pas toujours heureux, et

les acrobaties de Paganini tiennent dans ses programmes une place qu'on souhaiterait occupée par de la musique. Mais nous lui entendimes jouer, entre autres, la Romance en *sol* de Beethoven de façon à nous convaincre que dans ce virtuose phénoménal vibre une âme d'artiste.

Le public parisien s'est emballé à fond et l'on a pu assister, au Châtelet et au Trocadéro, à des scènes dont les salles d'Italie et d'Espagne avaient seules, jusqu'ici, le monopole : des pluies de fleurs tombant sur l'estrade, la foule, debout, réclamant douze ou quinze fois le virtuose à l'issue du concert, forçant l'administration à rallumer le gaz qu'elle avait fini par éteindre pour disperser l'assistance exigeant des *bis* supplémentaires, s'ameutant ensuite à la sortie pour saluer son héros d'acclamations nouvelles... Déchainer, à vingt-quatre ans, pareils enthousiasmes et demeurer modeste!...

Aux deux dernières séances, M<sup>me</sup> Georgette Leblanc, en des intermèdes vocaux qui lui permirent d'affirmer son art expressif et charmeur, partagea le succès de Kubelik, avec lequel elle donnera à Londres, le mois prochain, une série de concerts.

M. Gustave Charpentier achève un drame lyrique qu'il a promis à M. Albert Carré pour le mois de février prochain.

L'Opéra-Comique annonce pour demain la première représentation d'*Alceste*, qui n'a plus été jouée intégralement à Paris depuis quarante ans. Le rôle principal sera interprété par M<sup>me</sup> Félicia Litvinne, qui aura pour partenaires MM. Beyle, Dufranne, Billot, Carbonne, etc. Des décors nouveaux de MM. Amable et Jusseume, des costumes neufs de Bianchini encadreront de façon artistique le chef-d'œuvre de Gluck.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Le prochain spectacle de l'Oeuvre aura lieu les 6 et 7 juin au Nouveau-Théâtre. Il comprendra les premières représentations de *Edipe à Colonne*, adapté par M. Gastambide, musique de F. Thomé, et de l'*Ouvrier de la dernière heure*, par M. Edmond Guiraud. Le rôle principal de cette dernière pièce sera créé par Galipaux. *Edipe à Colonne* sera joué par MM. Ph. Garnier, J. Froment, M<sup>me</sup> Ritter, Villeneuve, etc.

Le théâtre de Verdure de la *Schola cantorum*, inauguré l'été dernier, fait école : Dans les premiers jours de juin, la Société de l'histoire du théâtre, dont le président est M. V. Sardou, donnera au Pré-Catelan, en plein bois de Boulogne, sur une scène naturelle faite de rochers, d'arbres et de fleurs, une représentation d'*Edipe roi* joué par M. Mounet-Sully et la troupe de la Comédie française, et du quatrième acte de *l'Arlésienne*, joué par les artistes de l'Odéon.

Le théâtre de Verdure contenant environ dix-huit cents places, on voit que la fête projetée sera superbe, si le temps veut bien la favoriser.

De son côté, M. Ch. Bordes compte reprendre, avec le personnel de la *Schola* et les sœurs Mante, sur un théâtre de Verdure érigé à Neuilly dans le parc de Saint-James, la *Guirlande* de Rameau dont la représentation obtint l'an dernier un si éclatant succès.

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL,  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.  
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.  
Communications faciles. — Excursions agréables.  
La plage est desservie par le tramway électrique  
Ostende-Middelkerke prolongé jusqu'au Westend-Hôtel.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## A. MEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

**MENUISERIE ARTISTIQUE**

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

**DIPLOME D'HONNEUR**

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

**INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON**

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

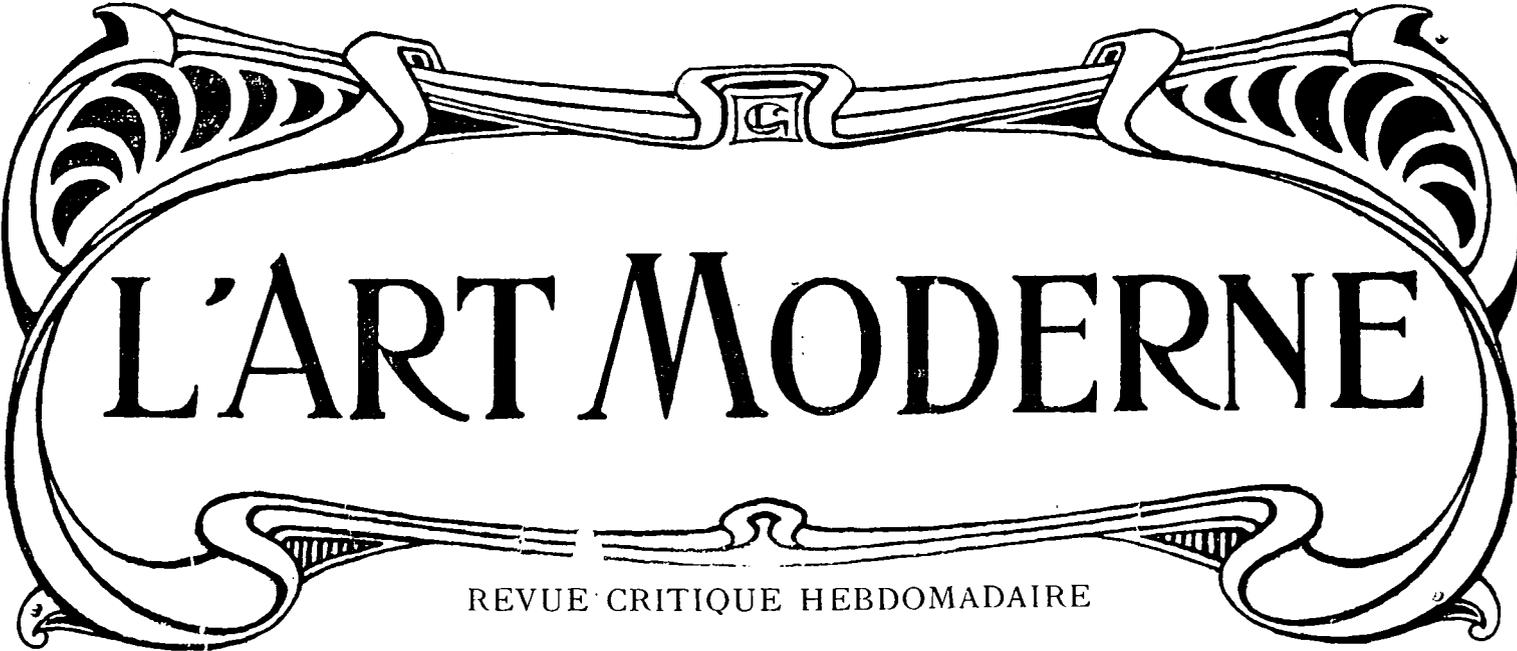
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Albert Samain (MÉDÉRIC DUFOUR). — Enquête sur l'Impressionnisme. *Conclusion* (O. M.). — A propos d'un roman (CLAUDE FARRÈRE). — Le Théâtre à Paris. *Représentation d'« Alceste » à l'Opéra-Comique* (O. M.). — Le *Penseur* de Rodin offert par souscription publique au peuple de Paris. — L'Exposition des Beaux-Arts de Malines. — Petite Chronique.

## ALBERT SAMAIN

A LUGNÉ-POE

### I

Le *Polyphème* d'Albert Samain, accru d'une partition de M. Raymond Bonheur, a été, grâce à l'intelligente initiative de M. Lugué-Poe, représenté, le 10 mai dernier, au théâtre de l'Œuvre. J'ai relu, à cette occasion, les quatre volumes laissés par le poète (1), puis

(1) Albert Samain publia lui-même *Au Jardin de l'Infante* (1893) et *Aux Flancs du Vase* (1898). Après sa mort parurent *Le Chariot d'Or* et *Polyphème* (1901), enfin les *Contes* (1902). Ces quatre volumes ont été édités par la Société du *Mercur de France*.

j'ai ordonné et développé en ces quelques pages les notes que j'avais prises au cours de cette lecture. Samain est mort le 19 août 1900 : après un intervalle de quatre années, je puis espérer de porter sur ses poèmes un jugement non point définitif — n'est-ce pas l'excuse et le charme de la critique d'être un perpétuel recommencement ? — pur, du moins, de tout parti pris d'apologie.

Entre les deux recueils *Au Jardin de l'Infante* et *Aux Flancs du Vase*, il y a de telles différences dans l'inspiration, les thèmes, les rythmes, le style, que le lecteur en est désorienté. Le Samain qui, dans l'allégorique et crépusculaire et automnal *Jardin*, où « le spleen lunaire monte, » cueille les fleurs du moderne ennui, (dont, avant lui, et Musset, et Baudelaire, et Verlaine, et Rimbaud, et M. Maurice Maeterlinck avaient aspiré l'énervant parfum), et le Samain qui, conduit par M. Francis Jammes vers la lumière des aubes printanières, fait saillir d'un marbre grec (déjà fouillé par Banville et Chénier), des symboles de force, de santé, de joie, d'espoir, ces deux Samain-là ne se ressemblent guère. Quel est donc le vrai, et le meilleur ? Ou plutôt, comment l'un s'est-il changé en l'autre ?

Les poèmes d'*Au Jardin de l'Infante* font des impressions diverses, emmêlées et confuses. C'est un chant nouveau, mais qui en rappelle d'autres, déjà entendus. Imitation ? Ce serait trop dire. — Rencontre ? Plus que cela. — Samain est original par certaine finesse de la sensation (de l'ouïe et de l'odorat, en particulier), par

des nuances délicates du sentiment, souvent par l'expression, presque toujours par la musique, que rend son vers. Mais les sources où il puise ne sont pas intactes. Dans la prairie secrète où éclosent les fleurs du rêve, il glane, les moissonneurs passés. La variation, ingénieuse, semble inédite ; mais le thème est d'emprunt. La ciselure est d'un adroit ouvrier ; mais un autre artisan avait, selon cet orbe, coulé le précieux métal.

Samain ne s'est pas directement observé. Il s'est cherché en d'autres, — et ne s'y est trouvé qu'après d'inutiles et longs détours. C'est au miroir d'âmes étrangères qu'il se contempla d'abord, sans prendre garde que l'image réfléchie n'était pas ressemblante. Si les influences auxquelles il se prêta touchèrent en lui certains fonds, où peut-être son intuition propre n'eût pas atteint, trop souvent elles lui offusquèrent, et aussi comprimèrent son naturel. De même, il ne commença point par interroger la nature et se mêler à la vie, ne recourant à l'expérience d'autrui qu'afin d'éprouver les richesses rapportées ; mais, à l'inverse, c'est dans les yeux de ses poètes préférés qu'il poursuivit les apparences du monde. Il s'enquit de leurs façons de sentir, d'imaginer, de penser, et par sympathie, inconsciente ou délibérée, il sentit, imagina, pensa, quelquefois même exprima comme eux. Ce *Jardin de l'Infante* est un labyrinthe, à « l'embarras incertain » duquel longtemps erra — et s'égara le poète.

Samain était doué de sens très fins. Il avait l'odorat, si mousse chez la plupart des hommes, d'une extrême délicatesse. Les parfums faisaient sur lui des impressions vives, parfois presque douloureuses. Il sentait vibrer dans les ténèbres « les grands jasmins épanouis ». Il « adorait » les roses « à la souffrance ». Aussi ornait-il de fleurs ses amours, idéales ou sensuelles. Les parfums l'excitaient à la rêverie, le pénétraient de la tristesse des souvenirs. « *Sur d'anciens parfums* », il voit s'éloigner dans la nuit « des barques de songe, où *sommeillent des mortes* ». Si les senteurs qu'exhalent les fleurs, les essences, les seins ou les cheveux de la femme aimée n'évoquaient point pour lui, qui vécut sédentaire,

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,

elles déterminaient pourtant entre ses sens ces « correspondances », par quoi

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Le rythme des sons n'était pas pour lui d'un charme moins efficace. Il avait l'oreille juste et subtile. Son vers, sa strophe sont d'un musicien. Par la phrase et la période, la mélodie coule, lente et douce : — caresse légère d'une femme, qui serait plus qu'une sœur, moins qu'une amante. — J'admire qu'il se soit tenu à la tech-

nique parnassienne, n'ait pas essayé du vers libre. — La musique lui causait d'intimes jouissances. C'était la « coupe de cristal » où s'élançait sa soif d'infini. Elle lui ouvrait les portes d'or du songe, préludait à ses amours, en berçait les abandons, en spiritualisait les ivresses. Il préférait les harmonies à demi éteintes, affaiblies par la distance, exténuées dans le silence, — celles où se diluent nos tristesses, s'épuisent nos langueurs, se lénifient nos désirs, s'estompent nos souvenirs, — la musique « confidentielle » de Schumann, qui semble la plainte d'« une peine impossible à guérir ». Il se complaisait aussi à l'inflexion des lignes, plus encore aux nuances des colorations. Sa poésie est pittoresque : son vers dessine et peint. Non qu'il y ait dans ce premier recueil beaucoup de paysages observés ; mais les réminiscences d'art y abondent. Ses *Evocations* sont des « allusions » plutôt à des monuments figurés qu'à des textes littéraires. Il a, certes, plus étudié la céramique que la poésie grecques, — il connaît surtout celle-ci par Leconte de Lisle. Il goûte les rythmes simples de la sculpture ancienne. Il ne dédaigne pas de retracer par la ligne souple de l'alexandrin le galbe d'une coupe, modelée

Sur le sein d'une vierge, entre ses sœurs parfaite.

Mais souvent — il y aurait pédantisme à lui en faire reproche — il interprète selon le sentiment moderne, dont la complexité raffinée est fort éloignée de la naïveté antique, les marbres et les bronzes, où Grecs et Latins fixèrent leurs mythes. A preuve sa glose « décadente » de l'Hermaphrodite Borghèse, dont il croit la beauté « suraigüe » éclore

Au ciel supérieur des formes plus subtiles.

Curieux de toutes les écoles, il sentait, par naturelle affinité, une prédilection pour la finesse, l'élégance, la grâce,

Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs,  
Pâles en velours noir sur l'or vieilli des murs,

et

Les tons pastellisés d'un Lawrence adouci.

Il s'appliquait à deviner dans les figures exquises, dont Botticelli, Vinci, Burne-Jones, Gustave Moreau (ce sont ses « phares) ont revêtu le mystère de l'âme, l'attirante énigme des sourires et des regards. Son *Infante* ne fait-elle pas penser à ces effigies féminines de Gustave Moreau, ambiguës de légende et de vérité, à la fois si archaïques et contemporaines, abstraites en leur songe d'impassible beauté, inquiétées pourtant par les plus nouveaux soucis ?

MÉDÉRIC DUFOUR

(A suivre.)

## Enquête sur l'Impressionnisme.

### Conclusion (1).

Toute enquête veut une conclusion. Celle-ci se dégage si nettement des déclarations faites par les quinze peintres, de tendances diverses, qui ont bien voulu répondre au questionnaire de l'Art moderne, qu'il nous suffira, pour clôturer l'enquête, de les résumer brièvement. Nous eussions pu aisément étendre ce *referendum*, mais nous avons jugé suffisant de le limiter à un petit nombre d'artistes choisis dans divers groupes parmi les personnalités marquantes de l'Art belge. L'ignorance et la mauvaise foi répandent journellement tant d'erreurs sur l'admirable mouvement d'art créé en France il y a trente ans qu'il était nécessaire de faire connaître, en même temps que les œuvres de ses initiateurs, l'opinion que professent sur ses origines, son rôle historique et ses influences, les hommes les plus compétents pour le juger.

En trois lignes, M. A.-J. HEYMANS, l'un des plus radieux paysagistes de notre École, dissipe la confusion qu'on a cherché à établir entre l'Impressionnisme et d'autres évolutions libératrices : « *Type caractéristique créé par Monet et suffisamment distinct de la conception réaliste pour qu'on ait cru nécessaire de le baptiser d'un autre nom,* » dit-il, « il a définitivement nettoyé la palette des bruns et élargi l'horizon artistique. »

D'après M. BAERTSOEN, l'Impressionnisme ne désigne, en effet, que « l'évolution produite en peinture par l'emploi d'une technique nouvelle, celle de la *division du ton*, basée sur une théorie scientifique. » C'est, dit M. KHNOPFF, « une des inévitables modifications de tendances qui se produisent dans la représentation artistique de la nature aux multiples aspects. » Selon M. BUYSSE, son rôle a été de « bouleverser de fond en comble l'enseignement académique, d'éclairer les palettes, d'en enlever les tons bitumineux, de répandre à profusion l'air et la lumière, » — rôle d'une « indispensable bienfaisance », ajoute M. T'SCHARNER, « encore que l'évolution actuelle accorde une part excessive au caractère décoratif ».

Le même avis est exprimé par M. ÉMILE CHARLET : « L'Impressionnisme a joué un rôle considérable dans l'évolution de la peinture contemporaine. Il nous a délivré des vieilles traditions académiques. Il nous a fait comprendre qu'il faut sortir de l'atelier et retremper son âme devant la nature, toujours vraie, belle et saine ».

D'après M. MARCETTE, « c'est la vision même qui s'est transformée et le champ d'observation élargi ». Si l'Impressionnisme a « enrichi considérablement nos ressources techniques » (M. DELAUNOIS), s'il a « enseigné aux artistes l'usage d'un instrument plus sensible, plus délicat, en vue d'une interprétation plus exacte de l'atmosphère, de l'air qui enveloppe les objets, des horizons, etc. » (V. GRUBICY DE DRAGON), il a fait à l'Art un apport capital en « exprimant d'un façon plus poignante, — parce que plus vraie, — les émotions humaines ». (M. DELVIN.)

« L'Impressionnisme est la raison d'être de la peinture d'aujourd'hui », affirme en outre le sagace directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand. « Jamais il n'y eut dans l'Art, » écrit M. MOREN, « groupe plus superbe, efflorescence plus jeune, plus naïve, plus naturelle. » Et bien que son esthétique soit, on le sait, fort

éloignée des tendances impressionnistes, M. MELLERY, l'un des maîtres les plus estimés de l'École belge, déclare : « Ce mouvement deviendra un des organes les plus essentiels avec lesquels s'édifiera le monument glorieux de notre Art moderne. »

Voici donc, apprécié impartialement par quelques-uns des représentants les plus autorisés de la Peinture d'aujourd'hui, ce mouvement si injustement bafoué à ses débuts et actuellement encore si méconnu. Deux de nos correspondants, tout en affirmant leur sympathie et leur admiration pour l'Impressionnisme, se méprennent sur le sens de ce terme ou du moins sur les artistes auxquels il faut le circonscrire.

« Je viens de revoir les Franz Hals à Haarlem et les merveilleux Vermeer d'Amsterdam et de La Haye, » nous écrit M. FRANTZ CHARLET. « N'est-ce pas du pur Impressionnisme que tout cela, et n'est-ce pas absolument lumineux, même quand c'est sombre ? » Et M. HENRY STACQUET, président de la Société des Aquarellistes belges, ajoute : « Sans remonter aux primitifs, Dürer, Rembrandt, Turner, Millet, Corot, Jongkind, bien d'autres ; et, parmi les nôtres, De Groux, Dubois, Artan, Vogels, Pantazis, — pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, — n'étaient-ils pas des Impressionnistes ? »

S'il fallait donner pareille extension au terme par lequel on désigne, depuis 1874, un groupe d'artistes unis par le même idéal et asservis à la même technique, l'Impressionnisme embrasserait l'histoire tout entière de la peinture depuis ses origines les plus reculées. Une exposition de tableaux impressionnistes devrait comprendre, comme l'a spirituellement fait remarquer M. JULES DU JARDIN (1), « toutes les œuvres faites depuis le commencement des siècles pour donner une idée des recherches des peintres de la lumière, car tous ceux qui ont peint ont cherché à peindre la Lumière ». En ce cas, il serait superflu de donner à quelques-uns d'entre eux une étiquette spéciale : le mot Peintres suffirait pour les désigner.

La source du malentendu, c'est l'obstination de certains à chercher dans le sobriquet dont on a affublé Claude Monet et ses amis un sens étymologique précis, alors qu'il n'est dû qu'à la fantaisie ironique d'un chroniqueur. Certes, tous les peintres ont exprimé « l'impression » que leur suggère la nature. Mais ils ne sont pas pour cela « Impressionnistes ». MM. HEYMANS, BAERTSOEN, KHNOPFF, BUYSSE, T'SCHARNER, etc. ont, comme nous l'avons dit, fort exactement défini, en exposant leurs qualités distinctives, les artistes auxquels s'applique exclusivement ce vocable.

Ils ont instauré une vision particulière et une technique spéciale, ce qui a permis à M. ANDRÉ BEAUNIER de dire fort justement : « Il y a des Primitifs à toute époque. Au XIX<sup>me</sup> siècle, les paysagistes de Barbizon, qui ont retrouvé la campagne, les Impressionnistes, qui ont retrouvé la lumière, les pointillistes même, qui ont retrouvé l'atmosphère, furent des Primitifs à leur façon. Et certes on peut aimer plus ou moins tels d'entre eux, mais le principe de leur innovation n'est pas contestable (2) ».

Si l'Impressionnisme a eu sur l'Art contemporain une influence décisive, si, notamment, les Salons de Paris se sont, depuis une vingtaine d'années, transformés à son contact, s'il a eu sa répercussion en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et ailleurs, la Belgique lui est demeurée en grande partie fermée : « En Belgique, » nous écrit M. HEYMANS, « l'Impressionnisme a eu bien peu

(1) Voir nos numéros des 13, 20, 27 mars ; 3, 10, 17 et 24 avril ; 8 et 15 mai.

(1) Voir notre numéro du 27 mars dernier.

(2) *Le Figaro*, 24 mai 1904.

d'influence. Celle-ci pourra se développer davantage par l'exposition des œuvres de ses initiateurs, qui atteste la sincérité personnelle de chacun d'eux et leur ténacité à poursuivre sur la nature leurs observations personnelles, base de leur grand talent. » D'après M. KHNOFF, « la renommée de l'École belge doit à l'Impressionnisme les œuvres les plus exquises d'Heymans, le développement d'artistes tels que J. et R. Wytman et sa révélation, peut-on dire, à Emile Claus. » D'autres noms pourraient être ajoutés à cette nomenclature sommaire : ils sont dans la mémoire de tous, — ce qui a autorisé M. BAERTSOEN à dire : « D'excellents peintres de chez nous se sont assimilés avec bonheur la technique impressionniste, sans cesser pour cela de demeurer essentiellement flamands dans leur expression d'art. » M. MARCETTE va plus loin encore : « L'École belge en a été renouée, dit-il. Une réaction, tendant à disparaître, a bien surgi, mais la masse en a profité. » C'est peut-être confondre l'influence de la technique impressionniste avec les progrès réalisés, en général, par l'émanicipation de la peinture. Ceux que M. DELAUNOIS appelle « les novateurs de la division du ton » n'ont, à la vérité, été suivis en Belgique que d'assez loin, et tandis qu'ils ont en d'autres pays des héritiers directs, ils n'ont pas « fait école » parmi nous.

Les Impressionnistes n'en ont pas moins « nettoyé les palettes », ainsi que le fait remarquer M. RASSENFOSSE, qui ajoute : « Mais est-ce bien cela qu'il faut dire ? Peu importent les couleurs avec lesquelles on peint si on peint bien. Je ne demande pas autre chose à un artiste que de m'émouvoir et je ne tiens ni aux classifications ni aux explications. »

Cette réflexion est d'un sage. Elle servira de mot de la fin à notre enquête, poursuivie dans le seul but d'éclairer les consciences sur un problème artistique discuté et à propos duquel nos correspondants occasionnels nous ont fourni d'intéressants aperçus. Leurs réponses témoignent de l'importance qu'a prise dans les préoccupations des artistes une évolution picturale à laquelle désormais ses adversaires mêmes sont obligés de rendre hommage. Si sa destinée a été, comme toutes les manifestations par lesquelles la pensée cherche à se libérer, de déchaîner des colères et de provoquer des bagarres, elle a en même temps excité des enthousiasmes et suscité des admirations qui compensent largement ce qu'une stérile agitation peut avoir apporté à ses partisans de trouble et d'amertume.

O. M.

## A PROPOS D'UN ROMAN

Quand on rêve tout éveillé, je ne sais quel démon trop logicien nous oblige despotiquement à rêver selon la logique. J'ai très souvent, quand j'étais en nourrice, rêvé de reconquérir l'Alsace-Lorraine et d'entrer à Berlin, des plumes blanches ondulant sur mon chapeau de maréchal ; mais j'avais toujours soin, préalablement, de rêver à l'École polytechnique ou au panache tricolore des Saint-Cyriens. Aujourd'hui même que j'ai pris pour devise d'être, tel Cyrano, absurde en tout, pour tout, eh bien ! le démon logicien ci-dessus nommé s'entête à ne me pas laisser tranquille ; et dans mon harem de Skutari d'Asie il ne me permet pas de rêver aux charmes d'une quelconque Circassienne avant d'avoir rêvé que je l'achetais au Bazar. L'esclavage de nos imaginations, trop nourries d'algèbre et d'analyse, est une chose proprement

odieuse, et je saluerais de grand cœur une croisade anti-raisonnable, à laquelle s'associeraient évidemment d'enthousiasme tous les esprits le moins du monde indépendants.

Car il serait possible de se libérer ! Dans le sommeil, en effet, nous rêvons en pleine liberté d'allures, — et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de l'incomparable supériorité qu'ont les rêves de la nuit sur les rêves du jour. Quand je dors, j'épouse en justes noces, et sans difficulté, la propre femme d'Haroun-al-Raschid, laquelle, narguant l'art de vérifier les dates, se trouve être ma cadette ; et c'est le khalife qui me sert de premier témoin. L'autre témoin revêt à la fois la redingote gris-souris de M. Deschanel et celle, de coupe plus ancienne, que légendiféra l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>. La mariée, par ailleurs, et quoique nous fassions ensemble de licite et même d'illicite, retrouve une virginité neuve à chaque soleil levant ; c'est le présent de noces que nous fit le seigneur Apollon, poliment invité au mariage, et qui ne manqua pas d'y venir, en habit vert d'académicien...

Rêver ainsi, à la bonne heure ! C'est mieux tout au moins qu'imaginer laborieusement — comme on fait en fumant un tchibouck — la forme et le velouté des secrets de ma voisine, laquelle ne sera point à moi, — même en imagination, — pour cette raison logique et ridicule que mon voisin la garde sous clef.

Eh bien, et c'est là que j'en voulais venir, j'ai découvert l'autre jour un phénomène qui mérite notre étonnement et notre sympathie. Ce phénomène est un dormeur éveillé, si j'ose ainsi dire, — quelqu'un qui rêve en plein jour comme nous ne rêvons qu'en nuit noire, — quelqu'un qui rêve sans logique, sans vraisemblance et sans raison. Sa rêverie n'est pas notre cheval échappé, qui galope plus ou moins éperdument le long des grandes routes sans obstacles : c'est un prodigieux hippogriffe qui plane tour à tour sur le jardin d'Armide et sur le bois de Boulogne, sur Billancourt et sur l'Hadès, sans négliger çà et là une incursion au fond de la mer, non plus qu'une kermesse avec centaures en guise de chevaux de bois. Tout est bon pour cet hippogriffe, qui jamais ne recule devant une déraison, si ce n'est pour en attaquer une autre, plus folle. Et dans sa course vertigineuse nous aurions fatigue à le suivre, n'était l'indicible plaisir de nos yeux, charmés par tant de paysages imprévus.

Ai-je tort de qualifier, assez impoliment, de phénomène le propriétaire d'un tel hippogriffe ? Et le titre de *Dormeur éveillé* ne lui va-t-il pas mieux qu'au très banal héros du conteur damascène ?

M. Gilbert de Voisins, pour le nommer sans plus d'épithètes incongrues, possède très réellement, en place d'imagination, le susdit hippogriffe. Et l'extraordinaire roman qu'il vient de nous donner — *Pour l'amour du laurier* — en témoigne de la plus indiscutable manière.

*Pour l'amour du laurier*. Ouvrez ce livre : vous n'y trouverez pas, comme le titre pourrait vous le faire craindre, logiquement décrites et doctement flétries — ou encensées — les infamies sans élégance par quoi les ambitieux s'efforcent de gagner leur gloire. Non. Vous y trouverez bien plutôt les volutes capricieuses d'une fumée de haschish ou d'opium. Ces volutes irisées s'enroulent et se déroulent, flottent et sombrent, s'érigent, tournoient, et cependant montent toujours, d'une ascension lente et têtue, vers un but certain, quoique surnoisement invisible. En la circonstance, le but est une branche de laurier, un rameau de gloire que le héros voudrait cueillir ; mais ce héros est un rêveur

de bonne compagnie, qui ne nous fatigue pas de son ambition nonchalante...

Je disais : volutes d'opium. Au fait, je ne suis pas très sûr que M. Gilbert de Voisins, que je ne connais guère, n'ait pas puisé quelque peu de son inspiration dans la drogue des rêves. Cela m'expliquerait bien des choses. L'opium est assez bien, dans notre siècle positif, la dernière fée qui sache créer encore des dormeurs éveillés.

... Et moi, vieux fumeur de fumée noire, j'ai vraiment retrouvé dans la prose souple et molle de M. Gilbert de Voisins le goût irrésistible de ma vieille pipe à bout de jade.

CLAUDE FARRÈRE

## LE THÉÂTRE A PARIS

### Représentation d'« Alceste » à l'Opéra-Comique.

Bien qu'*Alceste* soit, de toutes les partitions de Gluck, l'une des plus justement célèbres, cette œuvre d'émotion, de vie et de passion n'avait plus été représentée à Paris depuis près d'un demi-siècle. La raison en est probablement que son rôle principal et pour ainsi dire unique exige une interprète telle qu'il s'en trouve rarement au théâtre, une cantatrice unissant aux qualités tragiques des ressources vocales exceptionnelles.

Le personnage d'Alceste est, en effet, l'un des plus difficiles, des plus tendus, des plus écrasants du répertoire lyrique. Et seule, peut-être, de toutes les chanteuses de ce temps, M<sup>me</sup> Félicia Litvinne était, par l'éclat et la puissance de sa voix admirable et par son expérience du drame lyrique, capable de le réaliser. S'il faut louer M. Albert Carré des soins minutieux et intelligents qu'il apporte aux moindres détails de la mise en scène, — et la représentation qu'il vient de nous donner d'*Alceste* fut parfaite à cette égard, — il convient de citer aussi la sûreté de son diagnostic dans le choix des interprètes. Le succès de M<sup>me</sup> Litvinne dépassa les prévisions les plus optimistes. A l'issue du premier acte, qu'elle éclaira d'une flamme tragique, elle fut acclamée par toute la salle et rappelée sur la scène à sept reprises. Triomphe légitime, mérité par la noblesse de ses attitudes, par la pureté et l'expression de son chant, par la vérité d'accent qu'elle sut donner aux récits de l'épouse éplorée.

M<sup>me</sup> Litvinne a compris que le symbole d'Alceste est de tous les temps. Au lieu de le figer dans la forme classique que lui imposent les traditions des conservatoires, elle l'a rajeuni en le vivifiant aux sources de l'humanité et de la nature. Sa conception personnelle de la douleur et du sacrifice, touchante et « moderne », restitua à l'inspiration du compositeur le caractère expressif qu'entraient souvent, au point de l'abolir, les conventions créées par une fausse compréhension des maîtres d'autrefois. Au style pompeux généralement en usage elle préféra — et combien nous l'approuvons ! — une interprétation plus émouvante, plus libre, dictée uniquement par la sincérité de sa conscience.

Elle trouva, au surplus, des partenaires de choix en M. Dufranne, superbe de voix et d'aspect dans le rôle du grand prêtre, en MM. Beyle et Allard, excellents dans ceux d'Admète et d'Hercule. Les rôles épisodiques furent tenus avec intelligence, et l'élément chorégraphique, qui a une grande importance dans la partition, compléta par d'exquises reconstitutions archaïques inspirées à M<sup>me</sup> Mariquita par la décoration des vases grecs, l'heureuse composition d'un spectacle d'art aussi séduisant pour les yeux que pour les oreilles. Les danses d'*Alceste*, si différentes de tout ce que nous offrit jusqu'ici l'imagination des maîtres de ballet, constituent à elles seules une « attraction » capable d'assurer, même pour les profanes, une longue suite de représentations au chef-d'œuvre de Gluck si la clôture imminente de la saison théâtrale ne limitait malheureusement celles-ci à quelques-unes, destinées à couronner glorieusement l'année.

O. M.

## LE « PENSEUR » DE RODIN

offert par souscription publique au peuple de Paris.

Le comité de patronage de la souscription internationale dont nous avons parlé est définitivement constitué de la manière suivante, sous la présidence d'honneur de MM. Albert Besnard et Eugène Carrière :

MM. Paul Adam, J. Aicard, A. Alexandre, A. Arnault, G. Auriol, L. Bailby, L. Barthou, P. Baudin, E. Beckett, L. Bénédite, Berthelot, P. Beurdeley, Bourdelle, L. Bourgeois, Elemir Bourges, Bouvard, Bracquemont, prince de Brancovan, Brangwyn, A. Brisson, A. Bruneau, comte I. de Camondo, G. Cena, Chéramy, Chéret, J. Claretie, Denys Cochin, Couyba, Dayot, Deandreis, E. Delpuech, J. Delvin, Desbois, I. Delamarche, Desplas, A. Deville, P. Doumer, E. Duboc, Jean Dupuy, A. East, P. Escudier, E. Faure, P. Gallé, E. Gallimard, Ganderax, G. Geffroy, A. Gervais, P. Gillon, P. Hervieu, G. Hoentschell, Huic, F. Jourdain, R. Koechlin, G. Lachapelle, J. Lahor, J.-P. Laurens, Lavery, G. Lecomte, J. Lemaitre, Camille Lemonnier, A. Lenoir, A. Lepère, H. Letellier, Leygues, F. Lhermitte, Liebermann, D.-S. Mac Coll, Maël, Maurice Maeterlinck, H. Maret, Roger Marx, Massé, Octave Maus, Constantin Meunier, Octave Mirbeau, A. Mithouard, Claude Monet, comte R. de Montesquiou, G. Moreau-Nélaton, G. Mourey, R. Muther, M<sup>me</sup> la comtesse Mathieu de Noailles, MM. Ollendorff, Péri-vier, général Philebert, C. Plumet, R. Poincaré, Marcel Prévost, A. Proust, M. Quentin-Bauchart, A. Ranc, J. Reinach, Henri Rivière, Rochefort, Roll, Van Rysselberghe, O. Sainsère, G. Sargent, J. Séailles, C. Saunier, Sembat, M<sup>me</sup> Séverine, MM. Henri Simond, J. Simyan, A. Symons, G. Toudouze, G. Treu, H. Turot, E. Turquet, Octave Uzanne, A. Valette, Emile Verhaeren, G. Viau, Waltner, G. Wyndham.

Secrétaire général, M. G. Mourey; trésorier, M. Gustave Geffroy, à qui les souscriptions doivent être adressées, 6, chaussée d'Antin, au bureau des *Arts de la vie*.

## L'Exposition des Beaux-Arts de Malines.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La vieille société d'art : *La Lukasgilde*, de Malines, a ouvert son exposition annuelle, en la salle des Géants (Halles). Sous l'impulsion de son président, M. Willem Geets, elle a rompu avec ses traditions, notamment de montrer d'autres œuvres que celles de ses membres, qui, en dehors de cinq ou six professionnels de talent, ne sont que des amateurs médiocres.

Cette année donc, la *Lukasgilde* a fait appel aux artistes peintres et sculpteurs les plus notoires du pays. Ceux-ci ont envoyé des œuvres qui, sans précisément caractériser leur idéal respectif, avèrent néanmoins les personnalités diverses. Aussi ce salon malinois, en son éclectisme, est-il intéressant et à le visiter le public malinois profitera d'un enseignement esthétique notable.

Bornons-nous à signaler les principaux envois : MM. James Ensor (*Poissons*); Laermans (*Le Mort*); Emile Claus (paysage); Eug. Broerman (portrait); Opsomer (*Le Veuf*); Pierre Thomas (esquisses); Delanois (paysages et eaux-fortes); Swyncop (*Vieille rue à Venise*); Prosper De Wit (paysage); de MM. Jacquet, Stacquet et Van Leemputten de savoureuses aquarelles.

Quant aux membres de la *Lukasgilde*, à côté des tableaux précis et trop savants de M. Willem Geets, on remarque beaucoup les ébauches et un grand pastel (*Paix*) de M. Albert Geudens.

La sculpture est représentée dignement par MM. Dillens (buste du poète Van Duyse), Pierre Braecke, Willems et Blicckx, ces deux derniers Malinois.

J. L.

## PETITE CHRONIQUE

Sous le titre *La Camera*, — un joli nom qui fleure son XVIII<sup>e</sup> siècle, — une société de musique ancienne est en formation à Bruxelles pour l'exécution en concert des œuvres ignorées ou peu connues du répertoire d'autrefois : Cantates de chambre, divertissements pour divers instruments, concertos, airs sérieux et à boire, chansons, ballets-pastorales, etc.

Ces reconstitutions artistiques et historiques, faites sous les auspices de la *Scola cantorum*, seront dirigées par MM. Charles Bordes et Victor Vreuls.

Un concert d'inauguration, consacré à J.-S. Bach, aura lieu en matinée le jeudi 30 juin.

Le programme comprendra entre autres la cantate humoristique sur le *Café*, le duo de la *Cantate pour tous les temps*, un concerto avec orchestre, etc.

La *Camera* donnera l'hiver prochain trois séances. Elle réunit en ce moment un comité de patronage dont nous publierons prochainement la composition définitive.

M. Jules Lagae, dont les bustes de MM. A.-J. Heymans et A. Goffin ont été unanimement admirés au Salon de Paris, vient d'être nommé sociétaire de la Société nationale des Beaux-Arts. Le peintre Smeers a été élu associé.

L'*Esthétique de Jules Laforgue*, par M. Médéric Dufour, dont nous avons donné la primeur à nos lecteurs, paraîtra très prochainement à Paris, chez l'éditeur Messein, successeur de L. Vanier.

La dernière conférence de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, donnée par M. Dumont-Wilden, a été des plus applaudies. Le conférencier ne le cède en rien à l'écrivain. Il a la parole douce, facile et éloquente et a su captiver une nombreuse assemblée, par un langage pur et plein de sentiment. M. Dumont a surtout parlé de J.-J. Rousseau et quelque peu d'André Chénier.

Au cours de cette conférence il y a eu des récitations et des chants : M<sup>lle</sup> J. Dubreucq, professeur à l'Ecole de musique d'Ixelles, a dit la *Jeune Tarentine*, d'André Chénier, et la *Chute des feuilles*, de Millevoye. M<sup>lle</sup> Rosa Piers, de la classe d'interprétation du directeur, M. Thiébaud, un groupe d'élèves de la même classe et M. Goffin ont exécuté quelques œuvres françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle : Le duo du *Dévin de village* de J.-J. Rousseau, le *Menuet* d'Escudat, la romance du *Pauvre Jacques* et diverses bergerettes et pastourelles.

Le *Siècle*, le grand journal politique français, commencera prochainement la publication de l'*Aïeule*, le dernier roman de M. Georges Rency. Nous ne signalons ce fait que pour opposer une fois de plus la façon dont usent envers nos écrivains les journaux français, à l'indifférence presque hostile qu'ils rencontrent auprès des journaux de leur propre pays.

Le premier juin s'est ouvert à Harlem (Hollande), au Musée industriel, une exposition d'œuvres de notre compatriote Privat-Livemont. Cette exposition restera ouverte jusqu'au 15 juillet.

C'est mardi prochain qu'aura lieu, au parc Saint-James, à Neuilly, sur un théâtre de verdure spécialement construit à cet effet, et sous la direction de M. Ch. Bordes, la reprise de la *Guirlande*. Le joli ballet-pastorale de Rameau sera dansé par les sœurs Mante et chanté par M<sup>mes</sup> Leclercq, Legrand, Flé, Pironnet, M. Jean David, etc. La fête, dont le programme comprend également des chœurs basques chantés par les Chanteurs de Saint-Gervais, sera donnée au profit des victimes de la guerre russo-japonaise.

On nous écrit de Paris :

Sur l'initiative de MM. Henri et Denys Cochin, un groupe nombreux de fervents de la musique a fondé dimanche dernier la Société des *Amis de la Scola* sur le modèle des sociétés semblables qui apportent à certains grands Musées le secours pécu-

niaire et moral le plus efficace. Cette Société, constituée en organisme indépendant, comprend des membres fondateurs, des membres adhérents et des membres souscripteurs. Elle a pour but de permettre au directeur artistique de la Scola d'étendre à l'exécution de grandes œuvres anciennes et modernes les programmes de ses concerts et de faciliter l'accès des cours aux jeunes gens particulièrement doués mais dénués de ressources.

Dans une allocution préliminaire, M. L. de la Laurencie a fait ressortir clairement l'importance artistique de l'Ecole fondée par MM. Charles Bordes et Vincent d'Indy. Le nombre de ses élèves, qui était de cent soixante-quinze en 1900, s'est élevé à plus de trois cents au cours de l'année scolaire actuelle. « Je ne vous apprendrai pas, a dit entre autres l'orateur, quelle bienfaisante influence ses concerts et auditions de toute nature ont exercée sur l'éducation du public. Vous avez assisté rue Saint-Jacques à l'exécution d'œuvres qui n'avaient été jouées nulle part ailleurs en France. Vous avez pu constater la sincérité et la foi qui présidaient à ces exécutions, — vertus qu'on trouve difficilement dans d'autres établissements plus riches peut-être en deniers, mais très probablement plus pauvres en ferveur artistique. Or, sans respect et sans conviction il n'y a point d'art, et la perfection de l'exécution technique ne saurait remplacer cette flamme intérieure qui soutient et vivifie l'interprète, cette chaude sympathie qui le fait communier avec la pensée de l'auteur et l'aide à en traduire fidèlement les nuances.

« Tour à tour plus de vingt cantates d'église de Bach, d'importants fragments de *Samson* et de *Judas Macchabée* de Haendel, deux actes de l'*Armide* de Gluck, enfin l'étonnant *Orfeo* de Monteverdi ont servi à propager le culte de la musique ancienne et de la libre rythmique qui constitue la pierre angulaire de tout l'enseignement de la Scola... »

Un concert dirigé par M. Marcel Labey sera offert aujourd'hui aux *Amis de la Scola*.

M. Lugué-Poe ayant obtenu l'autorisation spéciale de M. d'Annunzio de jouer la *Gioconda*, donnera, dans le courant de la saison prochaine, des représentations publiques de cette œuvre, avec M<sup>me</sup> Suzanne Desprès dans un des rôles principaux.

La nouvelle Société musicale fondée par M. Gustave Astruc a inauguré mercredi dernier son élégante installation au Pavillon de Hanovre par une matinée intime qui fut, pour la centaine d'invités réunis, un régal précieux et rare : on y entendit, accompagnées par l'auteur, quelques-unes des plus exquises mélodies de Claude Debussy interprétées à ravir par M<sup>lle</sup> Mary Garden, la créatrice de *Mélisande*. M. Debussy fit applaudir deux de ses *Estampes* et la *Sarabande* de sa suite *Pour le piano*. Enfin, M<sup>me</sup> Wanda Landowska, que les membres du *Cercle* artistique de Bruxelles entendront l'hiver prochain, exécuta au clavecin avec autant de style que de virtuosité une Suite à peu près inconnue de J.-S. Bach.

La veille, une audition du *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, fort bien chanté par M. Chanoine Davranche, — un Arthur de grande allure, — par M<sup>me</sup> A. de Laboulaye, par M. F. Lecomte, de Reverseaux, Lelubez, Paillet, de Thoisy, etc., avait eu lieu chez M<sup>me</sup> Payen, qui fit entendre l'an passé, pour la première fois à Paris, l'*Etranger* de Vincent d'Indy.

Des chœurs disciplinés par M. R. d'Avezac de Castéra et le piano de M<sup>lle</sup> Blanche Selva, qui vaut tout un orchestre, complétèrent l'interprétation. Bien que fragmentaire, celle-ci donna à l'assistance une fidèle impression de l'œuvre, qui fut écoutée avec émotion et applaudie avec chaleur. Dans une conférence préliminaire, M. E. de Solenière avait analysé le drame lyrique d'Ernest Chausson et commenté l'art fervent et profond du regretté compositeur.

M. Albéric Magnard, dont la *Libre Esthétique* fit connaître dernièrement un Quatuor à cordes interprété par M. Albert Zimmer et ses partenaires, vient de faire paraître deux importantes partitions nouvelles : Un *Hymne à la Justice*, pour orchestre, et *Guerreau*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux.

Le drame de M. Magnard nous paraît, à première lecture, être une œuvre de très grande et noble allure, l'une des plus belles peut-être qu'ait produites l'École française contemporaine. D'une écriture plus simple que celle d'*Yolande*, l'œuvre de début du compositeur, représentée jadis au théâtre de la Monnaie, *Guer-cœur* atteste, par la maturité de la pensée et de l'expression, la maîtrise définitive.

Du même auteur paraîtra prochainement un Quintette pour piano et instruments à vent, exécuté autrefois aux concerts des XX. M. Magnard travaille, en outre, à un Trio pour piano, violon et violoncelle.

L'intéressante exposition des œuvres de Constantin Guys ouverte à la Galerie Barbazanges, qui devait se clôturer le 1<sup>er</sup> juin, est prolongée de huit jours.

On nous annonce la mort du dessinateur et graveur Daniel Urrabieta Vierge, d'origine espagnole, fixé depuis 1870 en France où il collabora à la plupart des journaux illustrés, et notamment au *Monde illustré*, à la *Vie moderne*, etc. Sa facilité de composition et sa sûreté de main lui valurent une grande renommée. Il excellait à exprimer le grouillement des foules, le tumulte des bagarres et la folie des fêtes. Ses *Foires de Séville*, ses *Courses de lauriaux*, ses *Emeutes de Barcelone*, ses *Expositions universelles* sont des séries célèbres. L'artiste, paralysé depuis quinze ans du bras droit, apprit à dessiner de la main gauche et continua son œuvre jusqu'à ce que la mort vint, à cinquante-trois ans, le terrasser.

C'est *Armide* de Gluck qui sera représentée cette année au théâtre des Arènes de Béziers. Les représentations auront lieu les 28 et 30 août, avec le concours de M<sup>mes</sup> F. Litvinne, A. Bourgeois, C. Gril, Bergès, Loventz, etc.; MM. Duc, Arnaud, Lafont, Caze-neuve etc. L'orchestre comprendra trois cents musiciens, les chœurs deux cent cinquante chanteurs, le ballet soixante danseuses, dont huit premiers sujets.

Une exposition des œuvres de Rodin s'ouvrira le 14 juin à Weimar. Le maître assistera à l'inauguration. De grandes fêtes seront organisées en son honneur. Rodin sera, pendant son séjour, l'hôte du comte Kessler.

L'exposition Rodin succédera à une exposition de l'école anglaise contemporaine, qui obtient en ce moment beaucoup de succès.

Le comité central de la neuvième exposition internationale des beaux-arts qui aura lieu à Munich en 1905 a résolu d'organiser la même année, en l'honneur de Franz von Lenbach, récemment décédé, une grande exposition qui embrassera l'œuvre entier de l'illustre peintre.

Deux nouveaux opéras de Mascagni :

Mascagni, l'auteur de *Cavalleria rusticana*, termine en ce moment la partition de *Marie-Antoinette* pour le compte de l'éditeur Ricordi. Il est ensuite chargé par l'éditeur Choudens de mettre en musique un libretto en deux actes, dont M. Choudens lui-même est l'auteur.

Cet opéra aura, comme *Cavalleria rusticana*, un intermezzo symphonique.

On a fait grand bruit en Angleterre de la soi-disant découverte, à Leicester, d'une partition inédite de Richard Wagner, intitulée *Rule Britannia*. Dans une lettre au *Times*, M<sup>me</sup> K. Schlesinger annonce que l'œuvre existe dans les archives de Bayreuth, mais que M<sup>me</sup> Wagner s'est toujours refusée à la faire publier.

Sommaire du numéro 68 (mai 1904) de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain — *La Peinture aux Salons*, par Gustave Soulier (huit illustrations). *Architecture danoise*, par Jean Lahor (huit illustrations). *La Dentelle française au Musée Galliera*, par Emile Sedeyn (treize illustrations). *La Gravure à l'eau-forte simplifiée*, par Henri Boutet (neuf illustrations). *Un Intérieur moderne*, par Léon Rictor (six illustrations). — La livraison contient en outre une belle planche en couleurs de G. Serurier (ouvrages brodés).

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RETOILLAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Portes et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALI ARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*

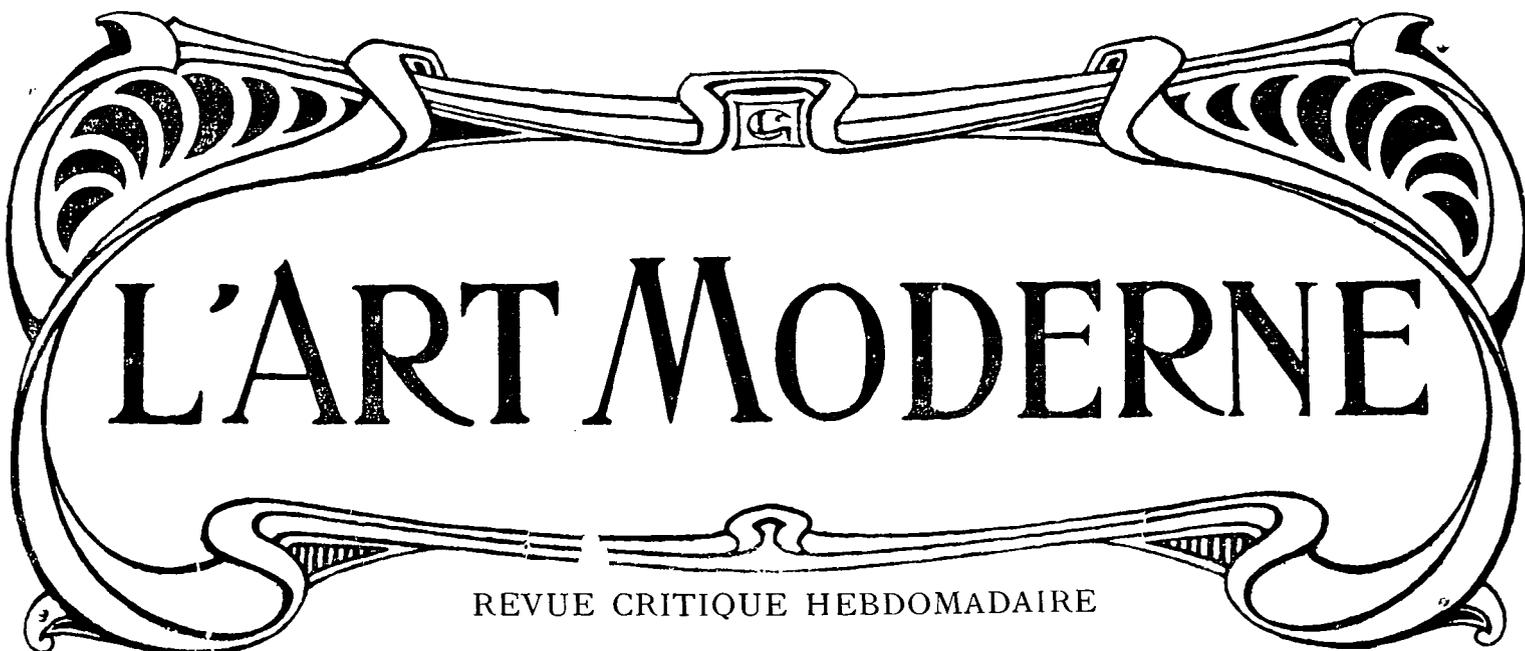
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Albert Samain (suite) (MÉDÉRIC DUFOUR). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — L'Art à Gand. — Notes de musique (E. C.). — « Pro Domo » (MÉDÉRIC DUFOUR). — Bibliographie. *Ephémérides de la Société royale « La Légia » (1853-1903)*. — Petite Chronique.

## ALBERT SAMAIN <sup>(1)</sup>

### II

Cette sensibilité délicate, Samain l'exerça moins à l'observation directe de la nature et à la connaissance immédiate de l'homme qu'il ne l'accommoda aux états d'âme de ses poètes préférés. Non par libre choix, — c'est là son excuse, — mais parce que la nécessité l'y contraignit :

Mon enfance captive a vécu dans des pierres,  
Dans la ville où sans fin, vomissant le charbon,  
L'usine en feu dévore un peuple moribond :  
Et pour voir des jardins je fermais les paupières.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Né pour cultiver des fleurs rares aux parterres des sens, ses premières années s'écoulaient dans une ville de labeur, sous un ciel gris et enfumé, aux horizons étroits. La vie lui est inclémente : la mort de son père interromp ses études juste à l'âge où s'éveille la curiosité littéraire, quand la discipline s'allège et devient chère. Il lui faudra donc s'instruire seul, la tâche journalière terminée : c'est la besogne insipide et hébétante d'un bureau, d'abord dans une maison de banque, puis à l'hôtel de ville de Paris, enfin à la préfecture de la Seine. — Il ne devait faire que deux échappées dans la lumière et la liberté : quand il visita Venise et se rendit à Orthez, auprès du poète Francis Jammes. — Parqué dans cette existence étroite et monotone, il épuise toutes les tristesses de l'exil. Résigné par raison et devoir filial, il s'enfuyait du trivial quotidien « dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement », vers les *ailleurs* de la Terre et les *jadis* de l'Histoire :

J'ai grandi, j'ai rêvé d'orient, de lumières,  
De rivages de fleurs où l'air tiède sent bon,  
De cités au nom d'or, et, seigneur vagabond,  
De pavés florentins où trainer des rapières.

Il écoutait le chant nostalgique des poètes, qui, ayant voyagé à travers les pays et parmi les peuples, vantaient la beauté des ciels et la grandeur des actes. Éprouvant la vertu consolatrice des paroles entendues, il entretenait le charme, en composant des variations, que souvent la nouveauté du verbe égalait presque au développement original du thème.

C'est ainsi que sur une « jonque bizarre », empruntée

à Baudelaire, il suit le flot indolent d'un fleuve sans nom, dans un *Extrême-Orient* de convention. Il se perd même, « tigre parmi les tigresses lubriques », dans la jungle décrite par Leconte de Lisle et Kipling (*Visions*). Exotisme tout « littéraire ». Mais surtout il se plaît à remonter les temps, — guidé par Leconte de Lisle, qui lui révèle l'antiquité, — et dans ses *Évocations*, — fines médailles frappées au coin de M. de Hérédia, — à rappeler le souvenir, conter les mythes, célébrer les gestes, magnifier les héros des âges où fleurissait la beauté, s'immolait la foi, s'exaltait le courage. Quelques-unes sont, dans leur brièveté, de parfaits poèmes : tel ce sonnet de la *Toison d'Or*, où, debout sur la proue d'Argo, Jason « poursuit son grand rêve intrépide », tandis que Médée, possédée déjà du fatal amour, « sent sa chair se dissoudre aux tièdes vents d'Asie » ; — et telle cette *Cléopâtre*, dressée, dans son ardeur voluptueuse, sur le désert, en face du Sphinx, comme Salammbô sur Carthage endormie. Samain se contemple dans l'œuvre de Musset, s'émeut moins aux cris de l'amour trahi, qui éclatent dans les *Nuits* et la *Lettre à Lamartine*, qu'aux regrets d'un passé plus beau, plus reconfortant, plus énergique, exhalés dans la *Coupe et les Lèvres*, *Rolla* et l'*Espoir en Dieu*. A son tour, il chante, dans les *Sirènes*, les temps heureux où la grâce d'une humanité adolescente s'épanouissait en de naïves légendes, où, « dans les syrtes sereines » l'on pouvait « cueillir de beaux trépas »

Et pour jamais dormir sur son rêve enlacé.

Dans les *Vieilles Cloches*, où la piété se fait puérile, puis-je dire convalescente ? comme dans *Sagesse* et *Amour* de Verlaine, il déplore la foi éteinte, l'étoile du berger disparue, l'enfant abandonné des rois mages, les nefs muettes ; il montre, en un vers admirable, Notre-Dame en deuil regardant, inconsolée,

Descendre le soleil gothique à l'horizon.

Dans un sonnet, il se plaint, venu, lui aussi, « trop tard dans un monde trop vieux », de n'avoir plus « le grand cœur des époques nubiles » et « trop riche du trésor des papyrus falots », de succomber sous le poids de la sagesse. C'est ce noble et fier regret de l'action, qui inspire la *Prière du convalescent* et dresse si haut les vers de la *Symphonie héroïque*, publiée après sa mort, à la suite du *Chariot d'or*.

A trente ans, il est naturel qu'on cherche dans la volupté un divertissement à l'ennui. Samain entonne donc, dans le mode même des *Litanies de Satan*, les litanies de la *Luxure*, « impératrice immortelle du monde ». Mais sa chasteté répugnait aux plaisirs grossiers. Il savait, d'ailleurs, de Baudelaire, que les ivresses

des sens nous approchent de la mort. Dans *Tentation*, la séductrice offre à l'amant

Le silence et l'oubli dans l'éternel repos.

Il s'écarte d'elle avec effroi, se renferme en soi, et suivant le conseil donné par Villiers de l'Isle-Adam, dans cette phrase, mise en épigraphe à l'*Allée solitaire* : « Crois bien qu'il y aura toujours de la solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes », gardant la noble attitude de Mallarmé, hautaine condamnation des poètes qui prostituent leur muse aux brigues de l'ambition et aux calculs du lucre, il se retire au *Jardin de l'Infante*, y va cueillir

La grise fleur des crépuscules palissants.

Poésie de crépuscule, d'automne, tout attristée par la nuit prochaine et le froid imminent. Entre ces frondaisons épaisses, d'où tombent de si lourdes et morfondantes ténèbres, seul s'insinue un rayon de lune, de cette « Notre-Dame la Lune », dont, en des vers tout ensemble espiègles et tendres, Jules Laforgue avait recommandé l'*Imitation*.

Samain devrait bientôt quitter ce *Jardin* d'artifice et de mensonge. S'étant approché de la lisière, ayant écarté les branches des derniers arbres, il vit, dans une plaine ouverte, baignée d'une douce lumière d'aube, fouettée d'une brise fraîche, un laboureur traçant son sillon, une femme allaitant son enfant, des amants enlacés promenant leurs espoirs au long d'un clair ruisseau, un vieillard démêlant à de jeunes hommes les signes célestes encore visibles dans le jour naissant, — et le désir lui vint de sculpter dans un marbre, extrait de la terre d'Hellas, ces scènes si simples, éternellement vraies.

Se retournant, il s'aperçut que le *Jardin de l'Infante* n'était que « le carton d'un décor ». Il marcha donc vers « la côte où brillent les vieux phares », vers « la maison blanche », où il devait enfin « rentrer dans la vérité de son cœur ». Il écouta en lui « l'âme du nord » ; il aima sa terre de Flandre, trop longtemps méconnue, son peuple « grave et droit », sa « douceur de misère, où le cœur se sent prendre », il plaignit « cette veuve en noir avec ses orphelins ». Il comprit que l'unique vertu de l'*Infante*, c'était d'être :

malgré quelque dédain natal  
Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Il mesura ce qu'il y a de grandeur dans l'abnégation de *Divine Bontemps* et le pardon de *Polyphème*. Il se mit donc à « faire son pain simplement dans la paix du Seigneur ».

Par l'expression et le rythme, Samain est un parnassien, — un parnassien qui lut beaucoup Verlaine et

connut les *Symbolistes*. Il n'y a point dans ses poèmes de symboles ; mais l'allégorie y est fréquente. Il a traversé, sans d'ailleurs s'y arrêter, les *Serres chaudes* de M. Maurice Maeterlinck. Il s'est rappelé le *Feuillage du cœur* et les *Fauves las*. Il a exprimé certaines sensations d'*Automne* par ces « analogies », dont le poète d'*Hôpital* a tiré de si saisissants effets :

Un pâle automne saigne au fond de l'avenue  
Et des femmes en deuil passent à l'horizon.

Par la technique du vers, en quoi il n'innova guère, Samain se rattache à Leconte de Lisle et à M. de Hérédia. Mais son alexandrin est plus souple, plus musical aussi. De sonorité moins éclatante, il est plus riche en harmoniques. Le poète profita des efforts tentés par Baudelaire, Rimbaud, Cros, Mallarmé, pour rendre le vers plus plastique, propre à traduire des sensations plus rares et des sentiments plus raffinés, à suggérer des « correspondances » plus complexes. Mais surtout, il fut charmé aux accents inouïs des *Poèmes saturniens* et des *Romances sans paroles*. S'il n'observa point toutes les règles formulées dans l'*Art poétique* de *Jadis et naguère*, s'il n'eut point la préférence de Verlaine pour « l'impair » et ne témoigna pas même mépris pour la rime, « bijou d'un sou », il rêva, lui aussi d'« intimes ramages », de vers qui « frôlent l'âme ainsi que des plumages ».

De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,  
Où la rime sans bruit glisse comme une rame.

Il fit « de la musique avant toute chose ». Aussi son vers, dont les « syllabes mineures » abaissent et adoucissent le ton, est-il sur l'âme comme l'effleurement d'une main surnaturelle.

MÉDÉRIC DUFOUR

(La fin prochainement.)

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Voici, peut-être, la dernière causerie sur les livres que je signerai en cette saison. Quand les feuilles sont si belles sur les arbres, a-t-on le courage de tourner celles d'un volume, fût-il celui d'un poète aimé? Grâce pour nos yeux, lassés de suivre la fuite innombrable des lettres noires sur du papier blanc! Baignons-les dans la grande lumière des espaces, reposons-les au spectacle doux des nuages qui voguent au loin!

Il faut pourtant liquider la situation. Comment, d'ailleurs, ne pas parler du grand, du légitime succès de cette arrière-saison, le roman exquis de M. Pierre Valdagne : *Mon fils, sa femme et mon amie* (1)? Tous ceux qui aiment les jeux subtils de la pensée autour d'un problème scabreux de morale raffoleront de ce livre,

(1) Paris, librairie Ollendorff.

pervers autant qu'on peut l'être, mais d'une réserve d'expression qui ne froisserait pas l'œil d'une vierge. C'est un roman par lettres, entre quatre ou cinq personnages, où se pose cette question troublante : Un beau-père, demeuré jeune par le cœur, et qui est peut-être, mon Dieu, oui, amoureux de sa bru, doit-il avertir son fils si celle-ci le trompe? Et si la discrétion et la galanterie l'obligent à se taire, peut-il aller jusqu'à couvrir les folies de sa belle-fille? Le héros de M. Valdagne — ah! quel homme charmant! — non seulement se tait, mais aide sa bru à sortir du plus mauvais pas où une femme puisse s'engager. Il est vrai que cette bru est le type le plus adorable, le plus cyniquement vivant, le plus délicieusement sensuel, le plus charmant, le plus gracieux qu'imagination de romancier ait jamais créé.

On a fait, à Paris, au livre de M. Valdagne un grand succès : il le mérite par l'audace de sa thèse et par l'habileté extrême avec laquelle il l'a traitée. Des situations comme celles de son livre doivent se rencontrer fréquemment dans la vie réelle. Mais il n'y a rien de plus difficile que de faire accepter par les lecteurs certaines scènes qui les offusqueront dans un livre et qu'ils remarqueront à peine dans la vie. M. Valdagne y a réussi. Il a une légèreté de main qui effleure, sans appuyer; une science de demimots, qui dit tout, à voix basse; un charme de style qui endort les résistances et entraîne l'acquiescement. Parmi les romanciers qui ont choisi pour terrain d'observation le monde parisien, il est certes celui qui en donne la vision la plus intéressante et la plus neuve. On peut attendre de vrais chefs-d'œuvre de l'auteur de la *Confession de Nicaise* et de *Mon fils, sa femme et mon amie*.

\*\*\*

Dans un tout autre genre, M. Péladan continue son œuvre aux tendances si nobles et si universelles : La décadence latine s'est enrichie d'un nouveau roman : *Pérégrine et Pérégrin* (1). Il s'agit là d'une jeune fille de trente ans, sacrifiée volontaire auprès de vieux parents grincheux, qui brûle de dédier sa jeunesse tardive à quelque amant. Mais elle ne dispose, par an, que de quelques semaines, qu'elle va passer dans des endroits divers auprès d'amis compatissants. Il faudrait donc que cet amant se satisfît de ces rencontres espacées et variées. Elle le trouve en la personne d'un architecte aux conceptions idéales, vivant seul dans une petite ville où, déjà, vient le visiter une inconnue aux sens ardents et à l'impudeur magnifique. Il consent à ces pèlerinages amoureux au cours desquels la pérégrine lui accorde peu à peu le trésor opulent de son corps vierge. L'amour entre eux se prolonge durant plusieurs années, puis le pérégrin épouse son inconnue de la petite ville et les époux recueillent chez eux la pauvre pérégrine vieillie qui se réchauffe au feu de leur jeune amour. Donnée incohérente, direz-vous. Peut-être. Mais n'oubliez pas que, pour M. Péladan, le roman n'est qu'une suite de péripéties philosophiques. Il fait assez bon marché des événements, pourvu qu'il réussisse à poser des caractères nouveaux et à poursuivre sa pensée personnelle à travers les créations de son cerveau. M. Péladan n'intéressera jamais le lecteur vulgaire, mais, par la gravité de ses sujets, par son style puissant, par le charme de ses réflexions et de ses remarques, parfois sublimes, il deviendra de plus en plus le romancier d'une élite, quelque chose comme un Barbey d'Aurévilly moins aigu, mais plus artiste et plus penseur.

\*\*\*

(1) Paris, *Mercure de France*.

Connaissez-vous M. Robert Scheffer? Il signe, depuis quelque temps, dans le *Journal*, des contes bien intéressants. Sa sensibilité voluptueuse et triste lui constitue une originalité que l'on n'oublie pas. En outre, il a le don de l'ironie, une ironie douce qui court à fleur de peau, comme un sourire dans des yeux qui voudraient bien pleurer. Après six romans d'une écriture exacte et savoureuse, après des poèmes où chante je ne sais quelle inspiration païenne et sensuelle, il publie le *Péché mutuel*, suivi de *Madame Larne* (1). Le *Péché mutuel*, c'est une histoire fraîche et légère, à la façon de *Candide*. Deux saints du paradis reviennent sur la terre et, réincarnés, mènent une vie fort peu édifiante, où l'amour fait tinter ses grelots. *Madame Larne* est un récit d'un genre plus observateur : il s'agit d'un ménage étrange d'artistes où la femme se déshabille pour tous les amis de son mari. Mais ce n'est pas l'ordinaire bonne fille, si fréquente dans les unions, légitimes ou non, des ateliers : elle a sa petite personnalité, ses opinions, ses embryons d'idées. Elle a surtout le culte de sa petite personne. Et c'est un exquis petit être d'amour, compromis entre la chatte et la perruche. M. Scheffer excelle à peindre, avec un esprit et un tact remarquables, des âmes de ce genre qui traitent la vie comme une partie de plaisir où il faut parader sans cesse, rire, bavarder, tuer ses nerfs, de peur de se trouver seul avec soi-même et d'être forcé de sonder sa conscience. Et sous l'ironie de cet écrivain charmant, on devine une mélancolie vague et désabusée qui séduit autant qu'elle émeut.

\*\*\*

Infatigable, M. Paul André, — dont j'ai dit ici il y a peu de temps les mérites sérieux et la volonté tenace, — vient de nous donner ses *Lettres d'hommes* (2). Comme il le dit lui-même, dans sa dédicace à Gyp, il a tenté dans ce livre « de confesser le secret de quelques âmes souvent douloureuses, rarement belles, parfois étranges... ».

On a écrit de ce livre que chacune de ses lettres était un roman en miniature. Cela n'est point vrai. Un roman, pour être digne de ce nom, doit offrir, dans un milieu nettement défini, une peinture complète de caractères nouveaux préoccupés d'un problème actuel. Tout le reste, c'est de la littérature, c'est-à-dire pas grand'chose.

L'ambition de M. Paul André ne s'est point, ici, élevée si haut. Il lui a paru intéressant d'étudier familièrement des conflits passionnels entre personnages qui doivent se servir de la lettre pour communiquer ensemble. La difficulté consiste à éviter que la lettre n'ait l'air d'être écrite pour le lecteur du livre, au lieu du correspondant auquel elle est adressée. Cette difficulté, M. André l'a assez adroitement tournée. Plusieurs de ses lettres ont une apparence d'authenticité parfaite. D'autre part, il y pose des problèmes souvent pleins d'intérêt et les résout avec une sorte de désinvolture amère qui ne témoigne pas précisément d'une grande admiration pour l'humanité. Quant à son écriture, qu'il me laisse encore une fois lui reprocher l'embarras de ses phrases, ses façons précieuses de dire de simples choses. M. André a une nature méditative, qui aime les psychologies compliquées et les sentiments raffinés. Je suis convaincu que s'il dépouillait son style de ses surcharges déplaisantes, que s'il écrivait nuement, presque pauvrement, il nous donnerait aisément une œuvre

(1) Paris, *Mercure de France*.

(2) Bruxelles, édition de l'Association des écrivains belges.

d'intellectualité très soutenue que nous pourrions saluer d'approbations sans réserve.

\*\*\*

Parmi nos publicistes préoccupés à la fois d'art et de philosophie je n'en connais point qui m'intéresse plus que M. Raphaël Petrucci. Il signe dans le *Soir* des chroniques qui ne sont jamais quelconques. Et voici qu'il nous donne un gros volume de près de cinq cents pages intitulé : *La Porte de l'amour et de la mort* (1). Au moment où la Russie reprend sa lutte séculaire contre la race jaune, ce roman philosophique vient à son heure. L'auteur y traite, dans le milieu très intéressant de la Chine à la fin du moyen-âge, un double problème : l'un, éternel : l'antagonisme entre la science et la foi ; l'autre, à la fois très lointain et très actuel, l'antagonisme entre la race blanche et la race jaune. Il est peut-être regrettable que l'auteur n'ait pas dramatisé davantage son récit : celui-ci se déroule harmonieusement, mais d'une façon un peu monotone. Les belles images, les grandes pensées qu'il contient courent risque d'échapper à l'œil du lecteur un peu fatigué. Mais l'ouvrage témoigne d'une singulière puissance d'extériorisation et de palingénésie chez un jeune homme. Il prouve en outre une documentation sérieuse et approfondie. Et, pour tout dire, c'est le coup d'essai, nullement négligeable, d'un écrivain d'où sortira une œuvre, un jour.

\*\*\*

S'il fallait obéir à la loi des valeurs, il conviendrait de parler toujours des poètes avant les prosateurs. Mais voyez le danger : emportés en plein ciel par leurs rythmes ailés, nous ne voudrions plus descendre, et les prosateurs attendraient vainement notre tardive visite. Voilà pourquoi c'est en terminant cette causerie que je signale le recueil des *Poèmes* de M. Louis Le Cardonnell (2). M. Le Cardonnell présente cette particularité qu'il est prêtre. Malgré soi la critique s'efforce de découvrir, dans ses vers, la trace de ce caractère sacré. Il ne s'y montre pas d'une façon notable. Les vers chrétiens qui occupent la fin du volume semblent inspirés directement de *Sagesse* et non de la littérature qui compose la lecture habituelle des ecclésiastiques.

Au début de sa carrière, M. Le Cardonnell était un chercheur de rythmes, épris de sonorités adoucies et légendaires, poète d'un symbolisme mélancolique et fier. Actuellement, c'est un chantre de l'amour divin et, pour dépeindre ses extases, ses angoisses, ses remords, les luttes de son âme, il trouve des accents larges et pleins, évoquant la plainte des orgues et qui ne sont pas sans beauté. Je pense qu'il serait même un poète de tout premier ordre s'il serrait davantage sa pensée et s'il poursuivait l'expression nette et juste, sans surcharge, sans mots inutiles ou redondants.

\*\*\*

Et me voici penché sur une tombe à peine fermée. L'été vient d'y faire éclore ses premières fleurs. On y a tant pleuré qu'elles sont plus fraîches et plus vermeilles, alentour, l'air est plus doux et comme embaumé d'un parfum inconnu. Des oiseaux chantent, le silence écoute : c'est la tombe d'un poète de seize ans !

Ses camarades de l'Athénée de Verviers — professeurs et élèves

(1) Paris, Félix Juven.

(2) Paris, *Mercure de France*.

— où il était élève de troisième latine quand la mort l'enleva le 5 mars 1902, viennent de publier, en le dédiant à sa chère mémoire, le recueil de ses vers. Ce sont ces *Clartés d'âme* (1) que j'entr'ouvre et où sourit à la première page la douce et simple figure du chanteur mort. Un professeur de l'Athénée de Verviers, M. Jules Feller, en une préface émue et délicate, effeuille cette âme adolescente et commente ce talent naissant. Pierre Gens était un vrai poète qui eût illustré, sans doute, nos lettres nationales. Celui qui à seize ans était capable d'écrire de tels poèmes, vibrants, imagés, d'une langue à la fois harmonieuse et nette, n'aurait pas tardé à se dégager de ses influences et à chanter ses propres chants. Ses amis ont bien fait de recueillir ses vers épars. Ils ont ainsi sauvé d'un injuste oubli la mémoire de celui qu'une injuste mort a ravi à la Gloire et à la Beauté.

GEORGES RENCY

## L'ART A GAND

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il semble, à suivre les expositions d'art qui se sont succédées si nombreuses dans les salles du Cercle artistique ainsi qu'au vestibule de l'Université, qu'une génération nouvelle se prépare à soutenir dignement la réputation que les Claus, les Baertsoen, les Buysse etc. ont su donner à l'école gantoise.

Laissant de côté les exposants connus, il y a lieu d'appeler l'attention sur tout un groupe de travailleurs assidus, tenaces, chercheurs précoces d'acquiescer un beau métier, osant voir de leurs propres yeux et voulant scruter la nature et l'humanité. L'exposition récente de la société « Kunst en Kennis » a su réunir des éléments jeunes dont quelques-uns seront probablement connus demain.

On y retrouve Gustave De Smet et ses paysages largement vus qui, déjà, avaient attiré l'attention dans une exposition précédente au Cercle artistique ; son frère Léon De Smet, dont la peinture, bien qu'apparentée à celle de son aîné, témoigne d'un esprit moins vaguement rêveur, tourmenté du désir de frapper l'imagination par des sujets parfois un peu mélodramatiques, mais qui, lui aussi, est sensible au charme de la ligne et de la couleur. C'est, dans le même groupe, Sys, trop habile peut-être, cherchant encore sa voie en des études multiples, variées et trop différentes de facture. Puis, Dessenis, dont les figures un peu lourdes mais puissantes montrent une vision bien personnelle encore qu'incomplète. Coddron et Fritz Van den Berghe, dont les recherches de vibration de couleur, en délicatesses chez le second, en puissances chez le premier, sont appuyées par un dessin large et personnel.

Bien d'autres encore, quoique moins affirmatifs, font bien augurer de l'avenir, tel Frédéric Desmet, dont quelques plâtres et bronzes de petit format ont révélé un sculpteur adroit, bien qu'impressionné par la manière spéciale à Van der Stappen.

Si à tous ceux-là on ajoute les noms de ceux qui ne se montrent pas aux expositions et qui, travailleurs solitaires, donnent peut-être la note d'art la plus intéressante, il est permis d'avoir foi en l'avenir, malgré un souffle de réaction qui n'est d'ailleurs qu'une preuve de la vitalité de ceux contre lesquels elle est dirigée.

## NOTES DE MUSIQUE

Le public nombreux qui se pressait à la salle Saint-Luc le 31 mai dernier pour entendre l'audition des élèves de M<sup>me</sup> Paul Miry-Merck a pu apprécier une fois de plus la supériorité de l'en-

(1) Verviers, Ch. Vinche.

seignement de ce jeune et déjà réputé professeur de chant. Un programme éclectique lui a permis d'applaudir un heureux choix d'airs, de lieder et de duos des maîtres classiques et modernes.

Parmi les élèves entendues, citons en première ligne M<sup>lle</sup> Laurette Dam, qui a chanté les si difficiles Variations de Proch avec un art parfait que lui envierait plus d'une cantatrice de profession. M<sup>lle</sup> Van Bavel possède une jolie voix de soprano ; elle a délicieusement dit *Serment d'amour* de Brahms. M<sup>me</sup> Boulvin, visiblement indisposée, a exécuté un air d'*Obéron*. C'est avec un bel organe que M<sup>lle</sup> Piers a chanté l'air du Saule d'*Othello*. Enfin M<sup>lle</sup> G. Quinaut a fait apprécier une voix chaude et sympathique dans un air d'*Iphigénie en Aulide*.

Cette intéressante soirée a commencé et s'est terminée par l'audition de chœurs charmants : *Le Ruisseau* de Fauré et *Les Filles d'Arles* de P. Miry, parfaitement interprétés par une vingtaine de jeunes et jolies voix et accompagnés à merveille par M. Armand Merck.

E. C.

## « PRO DOMO »

Je ne savais pas que, me rendant à l'invitation de M. Octave Maus et faisant à l'Exposition de la *Libre Esthétique* une conférence sur Jules Laforgue, je commettais un crime impardonnable. Je connus ma faute en lisant cette galante appréciation de l'*Occident* (numéro de mai) : « Un professeur à la Faculté de Lille, M. Médéric Dufour, après avoir lu Laforgue, vient de découvrir les Impressionnistes. Si vous voulez vous rendre compte de l'infériorité de culture des éducateurs de la jeunesse française, lisez dans l'*Art moderne* les articles que cet intellectuel consacre à Degas, Manet, Renoir, à leur technique, à ce qu'il appelle leur esthétique. Rien n'est plus faux, plus confus et plus extravagant A force d'inintelligence, de maladresse et de désordre, ce pion prétentieux arrive à nous dégoûter presque des maîtres que nous aimons. Ses semblables s'y prenaient jadis de la même manière pour nous dégoûter de nos admirables classiques. »

Détail amusant : Comme j'étais candidat aux dernières élections municipales, un journal de Lille, *Le Peuple*, organe des « démocrates chrétiens », reproduisit ces lignes, afin de détourner les électeurs de me donner leur voix. Je fus élu du coup.

Dans sa chronique du *Mercure* (cahier de juin), M. Georges Eekhoud cite et prend à son compte ce jugement. Il y a dans son « nationalisme » bien peu de prudence. Mes articles, comme ma conférence, ne sont qu'une analyse des pages, dans lesquelles Jules Laforgue a exposé son esthétique. Ce n'est pas moi qui définis la technique des Impressionnistes, c'est Laforgue, à qui, par-dessus moi, vont ces délicates épithètes de *faux, confus, extravagant, inintelligent, maladroit, désordonné*.

On fait un grief à M. Mellerio d'être Italien, à M. Laloy, à M. Gide et à moi d'être Français. Cela est au moins surprenant de la part de publicistes belges. Si, en France, nous avons professé un « nationalisme » aussi exclusif, nous n'aurions pas accueilli avec autant de faveur Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, Séverin, pour ne citer que les poètes, et, sans doute, ils n'auraient pas moins de génie, mais peut-être moins de gloire.

MÉDÉRIC DUFOUR

## BIBLIOGRAPHIE

*Éphémérides de la Société royale « La Légia » (1853-1903)*, par FERNAND GASPARI. Liège, imp. G. Thiriart.

On sait le rang qu'occupe, dans le monde artistique, la célèbre société chorale *La Légia* et les souvenirs — souvenirs de luttes et de victoires unis à ceux de manifestations hautement artistiques, d'initiatives charitables, de concours philanthropiques — qu'éveille son nom dans le cœur des Liégeois.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, M. Fernand Gasparini publie un « Livre d'or » qui contient, outre une notice historique, les éphémérides, minutieusement établies, de la société. On y suivra avec intérêt, année par année, jour par jour, le développement de l'importante institution artistique liégeoise, dont la vie offre le microcosme de l'évolution musicale de la Belgique durant le demi-siècle écoulé.

## PETITE CHRONIQUE

Un groupe d'artistes épris de clarté et de liberté et qui, pour la plupart, doivent à l'Impressionnisme leur révélation, vient de constituer, sous le titre *Les Peintres indépendants*, un cercle d'expositious dont les Salons auront lieu tous les ans à Bruxelles, et tous les trois ans à Anvers, à Gand et à Liège. Ce nouveau groupe se compose de M<sup>lle</sup> Anna Boch, de MM. G. Buysse, Emile Claus, W. Degouve de Nuncques, M<sup>me</sup> De Weert, MM. Aloïs de Laet; R. De Saegher, J. Ensor, Hazledine, A.-J. Heymans, G. Lemmen, M<sup>lle</sup> Montigny, MM. G. Morren et Edm. Verstraeten.

Nous souhaitons bon succès à cette association nouvelle, qui paraît être une heureuse conséquence du Salon des Peintres impressionnistes, et nous félicitons vivement ses promoteurs de l'effort qu'ils tentent contre la réaction dont s'afflige l'art belge.

Le Musée de Bruxelles a acquis à la vente de la princesse Mathilde quatre tableaux anciens : un *Portrait d'artiste*, par Geldorp; le *Tambourineur*, de N. Maas; le *Portrait d'un homme de guerre*, par Sustermans, et un *Portrait d'un seigneur* de l'école lombarde du XVI<sup>e</sup> siècle.

Notre compatriote, M<sup>lle</sup> Louise de Hem, a obtenu au Salon des Artistes français à Paris, une médaille pour son tableau : *La Poupée japonaise*. C'est la seule distinction accordée à l'Ecole belge au dit Salon.

M. Isaac Albeniz vient de s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la mise en scène de son opéra comique *Pepita Ximenes*, qui sera représenté au début de la saison prochaine. Les principaux rôles seront interprétés par M<sup>mes</sup> Foreau et M<sup>me</sup> M<sup>me</sup> Muratore.

La campagne d'opérette qui vient de s'ouvrir au théâtre Molière par la *Mascotte*, d'Audran, est dirigée cette année par M. Péronnet. A la tête de la troupe figure l'une des divettes les plus applaudies de Paris, M<sup>lle</sup> Jane Barre. La *Mascotte* a été montée avec les plus grands soins.

Le dimanche, deux représentations : en matinée, à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2.

Mardi prochain 14 juin, à 10 heures du matin, ouverture des concours du Conservatoire.

Les séances se suivront dans l'ordre suivant : Le 16, à 9 h. 1/2, instruments de cuivre; le 18, à 9 h. 1/2, instruments à anche; le 22, contrebasse et alto; à 3 heures de relevée, concours de violoncelle; le 25, à 9 heures, concours de piano (jeunes filles); le 28, à 9 h. 1/2, concours de piano (jeunes gens) (prix Van Cutsem) et harpe chromatique.

Les 1<sup>er</sup> et 2 juillet, concours de violon; le 7, à 10 heures, concours de chant monodique (jeunes gens); le 8, à 9 heures, chant théâtral (jeunes filles); le même jour, à 3 heures, séance de duos de chambre (id.); le 15, dernière journée des concours, sera consacré à l'audition des élèves des cours de tragédie et de comédie.

Le succès de l'exposition de l'Art ancien à l'Exposition de Liège est dès aujourd'hui complètement assuré; toutes les formalités de la première heure, organisation et installation des différents comités, etc., sont terminées; les divers rouages administratifs fonctionnent régulièrement; on est entrée dans la voie de l'exécution pratique.

Plusieurs adhésions des plus importantes sont du reste déjà parvenues; c'est ainsi, notamment, que le commissaire spécial près cette exposition, M. le baron de Selys-Fanson, a pu communiquer au comité la promesse de son président d'honneur, le duc d'Arenberg, de prêter de ses inestimables collections tout ce qui pourrait intéresser l'ancien pays de Liège : de merveilleuses pièces d'orfèvrerie mosanes du moyen-âge et des tapisseries, tableaux et miniatures représentant des membres de la famille de la Marck.

Incessamment, le comité lancera la circulaire aux exposants, ainsi que le règlement général, et commencera le recrutement des objets à exposer.

Le conseil d'administration de la société des Amis du Luxembourg a voté une somme de 500 francs pour la souscription ouverte en vue d'offrir au Musée du Luxembourg le *Penseur* de Rodin.

Sur une proposition faite par M. de Camondo, vice-président de la Société, il a ensuite voté la pétition tendant à accorder des droits d'auteurs aux peintres, sculpteurs, graveurs et à leurs héritiers.

Les droits d'auteurs des peintres et sculpteurs seraient de 1 p.c. sur toute transaction, pendant la vie de l'auteur et cinquante ans après mort, ainsi qu'il est établi pour la Société des Gens de lettres et celle des auteurs dramatiques. Une société civile spéciale serait constituée pour la perception et l'attribution de ces droits.

La pétition rédigée par les Amis du Luxembourg sera soumise au Parlement prochainement.

La souscription ouverte pour le monument de César Franck, qui doit être érigé dans le square Sainte-Clotilde, sera définitivement close prochainement.

L'œuvre du statuaire Alfred Lenoir est très avancée, et la date de l'inauguration pourra être fixée dans un délai très rapproché.

Il reste encore à couvrir diverses dépenses, notamment les frais nécessités par les travaux des fondations et du soubassement.

Le comité adresse un dernier appel aux personnes désireuses de contribuer à la glorification du grand musicien français et leur demande de vouloir bien envoyer le montant de leur souscription à M. Vincent d'Indy, à la *Schola Cantorum*, 269, rue Saint-Jacques.

Le prochain Salon d'automne aura lieu au Grand-Palais des Champs-Élysées du 15 octobre au 15 novembre prochain.

Les envois devront être faits aux dates ci-après :

*Peinture et dessins*. — Les œuvres des artistes non sociétaires, le 26 septembre; les œuvres des sociétaires le 27.

*Sculpture*. — Les œuvres des artistes non sociétaires, le 28; les œuvres des sociétaires, le 29.

*Architecture, gravure, objets d'art*. — Les œuvres des sociétaires ou non-sociétaires devront être déposées le 30.

Il ne sera accordé aucun sursis.

Le bureau pour 1904 et 1905 est ainsi constitué : Président d'honneur, Eugène Carrière; président, Frantz Jourdain; vice-présidents, Yvanhoë Rambosson, Gustave Michel, Desvallières; secrétaire général, Lospigich; trésorier, Abel Truchet.

PRÉSIDENTS DE SECTIONS. — *Peinture*, Wéry; *Sculpture*, Camille Lefèvre; *Architecture*, Plumet; *Dessins*, Louis Morin; *Gravure*, Lepère; *Objets d'art*, L. Laporte-Blairzy; *Délégué étranger*, Gropéano.

La *Revue bleue* a pris l'initiative d'organiser une fête pour célébrer le deuxième centenaire du célèbre pastelliste Maurice Quentin de La Tour. Cette fête aura lieu à Saint-Quentin, patrie du peintre, où sont réunis, en un musée modèle, ses plus beaux pastels. Un comité est formé, dont M. Henri Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a accepté la présidence.

Retrouvé dans un article oublié d'Henri Becque cette réflexion : « Je me suis demandé bien souvent si l'instruction et le savoir étaient des qualités suffisantes pour juger une œuvre d'art et s'il ne fallait pas y ajouter quelque chose qui ne s'apprend pas. La question lorsqu'il s'agit de productions de l'Ecole nouvelle me

paraît résolue. Depuis que le monde existe, la critique s'est toujours trouvée divisée en deux camps : d'un côté les professeurs, — j'étends un peu le mot, — et de l'autre les artistes. Les professeurs légifèrent et argumentent, les artistes palpitent et s'emballent. Depuis que le monde existe, les professeurs avec leurs principes et leurs dédains, en faisant la petite bouche, se sont régulièrement trompés. Ce que les artistes ont aimé, applaudi, défendu, méritait de l'être : c'est ce qui a vécu, sinon survécu. »

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

**PRIX MODÉRÉS**

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SECURITE — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.  
Jeux de tennis, jeux de golf. — Fêtes locales. — Fêtes enfantines.  
Communications faciles. — Excursions agréables.  
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.  
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

VIENT DE PARAÎTRE :

## ŒUVRES D'ALBÉRIC MAGNARD

En vente par correspondance chez l'auteur

**55, boulevard Beauséjour, PARIS**

**Guercœur**, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux. Partition réduite pour piano et chant.  
Prix net : 20 francs.

**Hymne à la Justice**. Partition d'orchestre. — Prix net : 40 francs.

**Chant funèbre**. Partition d'orchestre. — Prix net : 40 francs.

**Ouverture**. Partition d'orchestre. — Prix net : 40 francs.

**Quintette** pour flûte, hautbois, clarinette, basson et piano. — Partition : 40 francs. Parties : 40 francs.

## AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

### DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

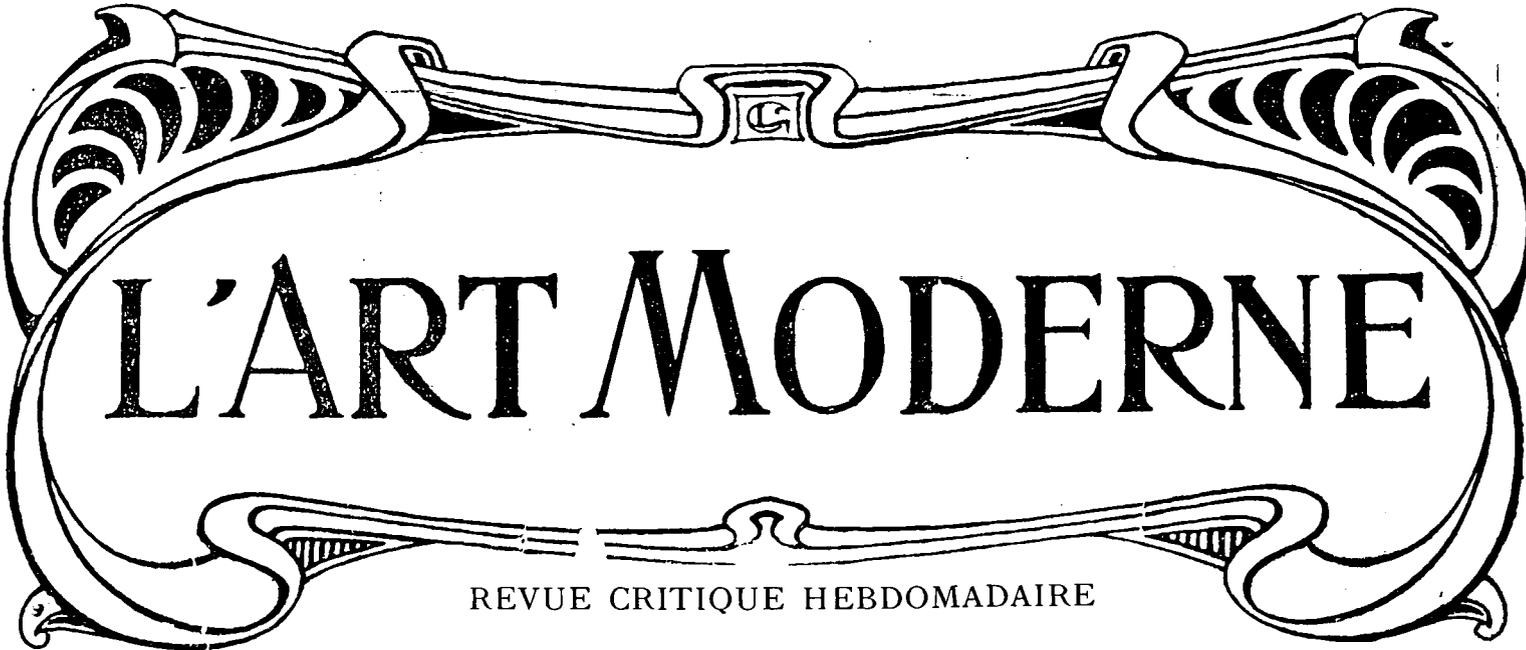
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Albert Samain (suite et fin) (MÉDÉRIC DUFOUR). — « Le Choix de la vie » (M. MALI). — Les Élèves de Gustave Moreau. *Henri Matisse* (ROGER MARX). — En Allemagne. — Notes de musique. *Au Foyer intellectuel* (Ch. V.). Chronique judiciaire des Arts. *Pudeur d'artiste*. — Accusés de réception. — Concours du Conservatoire. — Petite Chronique.

## ALBERT SAMAIN<sup>(1)</sup>

### III

Dans les poèmes d'*Aux Flancs du Vase*, Samain tâche à se détacher de soi. Son âme lui semble maintenant une maison patrimoniale, imprudemment ouverte à des étrangers, d'où tout charme intime a fui, où l'on ne se reconnaît plus, que l'on prend en dégoût, comme une hôtellerie banale. Il est allé, à Orthez, visiter M. Francis Jammes, et celui-ci, en d'amicales causeries, poursuivies au caprice des chemins, dans les paysages

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

clairs et l'air léger des Pyrénées, lui a remontré que la poésie s'accommode mal de l'artifice et souffre impatiemment les mensonges par lesquels nous nous leurrions nous-mêmes et mettons nos confidents en défiance. Que la voix de notre conscience, pour mal assurée qu'elle soit, résonne seule dans nos chants : il suffit qu'elle soit sincère et inouïe. Écoutons la chanson des poètes, mais ne la répétons pas : celui-là seul la module bien qui la sentit monter de son cœur à ses lèvres. Contemplons la nature dans sa simplicité ; n'en déformons pas l'apparence au prisme d'autrui. Que l'effort de l'artiste vise seulement à en réfléchir les lignes, les couleurs, les sons, les parfums. *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir* suivez les images fugitives du monde, aspirez l'haleine des fleurs, ouvrez l'oreille à la musique de la vie, alternant en un rythme éternel la naissance et la mort, puis, en des vers naïfs comme le parler d'un enfant, exprimez au vif vos impressions toutes fraîches. Tout être, toute chose retient en soi un rayon de la beauté : que votre œuvre en soit éclairée !

Toujours plus loin de son *Jardin* féerique, Samain marche désormais vers la nature, qu'il va surprendre dans son éveil matinal. Il se rassérène aux lueurs douces, aux brises pures des aurores ; il se récrée aux fécondantes ardeurs des midis ; les crépuscules et les nuits ne lui apportent plus ni fièvre ni terreur : ce sont les heures augustes du repos puerpéral, où se reconforment les énergies créatrices. Les fantômes morbides se sont évanouis, les allégories spécieuses se sont défaites à la saine et franche lumière du soleil : il n'y a plus que la nature dans sa vérité, sa grâce et sa force :

Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches  
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches...  
Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine...  
La campagne s'endort dans l'or des soirs d'été...  
Et la lune se lève au-dessus des montagnes...

Le poète n'est qu'une parcelle du Tout. Il sent en lui le jeu des forces cosmiques (*Axilis au ruisseau*) :

Le clair frisson du monde a passé dans son sang.

En lui-même et dans tous les êtres, il admire — et à son étonnement un effroi se mêle — l'eurythmique palpitation de la vie, tout ensemble éphémère et éternelle. Telle Chloris, retenant dans sa main une grenouille capturée parmi les fleurs d'un pré,

A pitié de sentir, affolé par la peur,  
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

L'amour est la plus intime communion avec la nature (*Le Sommeil de Canope, Amphise et Mélitta*). Le premier émoi de la chair, cédant à l'attrait du désir, c'est, dans d'ingénues oaristys (*Hermione et les bergers, Les Vierges au crépuscule, Myrtil et Palémone*), le prélude, chaste comme l'éclosion d'une fleur, à l'acte nécessaire de la conception. La famille constituée est l'asile où l'homme trouve repos et récompense : hors de ce cercle de tendre abnégation, il n'est point de félicité :

Le père au large front, qui vit parmi les dieux,  
Laissant le livre antique, un instant considère,  
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,  
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,  
Adore la présence auguste du bonheur.

Le labeur rustique est noble entre tous les travaux : l'homme se grandit, aidant à l'œuvre incessante de la nature et réglant au rythme universel la tâche de ses jours. Samain se hausse jusqu'à Virgile dans cette brève « géorgique » où il nous montre *Le Laboureur* creusant « le lit profond des futures semailles » ; il s'arrête au bout du champ, pour reprendre haleine,

Respire le vent fort qui souffle sur la plaine,  
Puis, sans hâte, touchant ses bœufs de l'aiguillon,  
Il repart, jusqu'au soir, pour un autre sillon.

La science est donc de connaître en chaque chose ; la *Sagesse*, de cultiver en soi ; et, sans doute, le rôle du poète, d'exprimer « l'âme éparse en la matière ».

Ce *panthéisme naturaliste* est ce qu'il y a de vraiment antique dans le recueil. C'est le paganisme grec dépouillé de ses allégories et coulé au moule de la pensée moderne. Le récit, fluide et nu (comme les alexandrins à rimes plates), a l'élégante simplicité des fables homériques. Les reliefs sculptés aux *Flancs du Vase* me rappellent les scènes que le repoussoir du forgeron divin fait saillir de l'airain sur le

bouclier d'Achille. Mais ces noms grecs, sans vertu évocatrice, n'ornent point, ils déparent plutôt les poèmes. Samain ne lisait dans leur idiôme ni Théocrite ni Homère, ni Virgile ni Catulle. Il en devait donc passer par les traductions et les paraphrases de Leconte de Lisle et de Chénier, — même de Delille. Et de celui-ci il a retenu de fâcheuses périphrases. Citerai-je un exemple ? Dans *Le Bonheur*, avant des vers, gracieux comme un pastel de Mary Cassatt, qui peignent un enfant allaité par sa mère,

Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche,

pourquoi faut-il qu'

Églé, cédant enfin, dégrafe son corsage,  
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait ?

*Polyphème*, à mon goût le chef-d'œuvre du poète, est inspiré par les VI<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> idylles de Théocrite (cette dernière paraphrasée par Leconte de Lisle dans *Les Plaintes du Cyclope*), le I<sup>er</sup> des *Dialogues marins* de Lucien et un récit d'Ovide dans le XIII<sup>e</sup> livre de ses *Métamorphoses*. Par la douceur voluptueuse des entretiens d'amour entre Galatée et Acis, l'ardeur passionnée des plaintes de Polyphème, que désespèrent sa laideté et l'indifférence de la vierge, par la beauté des chœurs, où les nymphes chantent la chaleur du midi, puis la fraîcheur du soir, qu'il me suffise de dire que Samain égale ses modèles. Il les dépasse dans la dernière scène de son « mime ».

Polyphème a surpris Galatée aux bras d'Acis. Il lève les poings sur les deux adolescents, qui, éperdus de bonheur, ne s'aperçoivent pas de sa présence ; mais, impuissant à frapper, il s'éloigne et s'enfonce aux ténèbres de la forêt. Un cri répand l'effroi dans la campagne : comme Œdipe (Samain s'est souvenu de l'exode d'*Œdipe-Roi*), il s'est crevé les yeux. Quand il reparait, le visage ensanglanté, l'apaisement s'est fait en lui. Il absout la trahison :

Les dieux avec l'amour leur ont donné raison.

Maintenant, il n'a plus d'autre sentiment que la pitié :

... j'ai senti soudain ma fureur et ma rage  
Crever et ruisseler à flots comme un orage,  
Ne laissant à leur place, ayant tout emporté,  
Qu'une grande souffrance où naissait la bonté.

Il se penche sur Galatée endormie, baise ses cheveux, invoque à la protéger les puissances naturelles, les vents de la mer et les parfums des bois, les arbres et la terre, la nuit, « dont la majesté veille ». Puis il se redresse, rasséréné :

Je sens en moi descendre une paix inconnue ;  
Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main  
Un beau son grave et fort, comme une urne d'airain.

Appuyé à l'épaule de Lycas, il dit adieu à tout ce qui enchantait ses regards, charma sa vie, accueillit ses confidences douloureuses, et, ses yeux morts levés vers le ciel, il s'en va :

— Où faut-il te mener, grand ami ? — Vers la mer.

Le poète qui fit ces vers est le vrai Samain. *Divine Bontemps* en pourrait témoigner, dont la vie fut « l'harmonieux martyr d'une créature choisie ».

Je néglige à dessein le *Chariot d'or*, recueil composé après la mort du poète, sans critique ni souci des dates. Les pièces réunies là sont des ébauches ou des répliques, les unes des poèmes d'*Au Jardin de l'Infante*, les autres des poèmes d'*Aux Flancs du Vase*. Il faut pourtant tirer de ce fatras une *Évocation*, *La Peau de bête*, qui a la grandeur épique d'un *Poème Barbare* ou d'une « époque » de la *Légende des Siècles*, — et des *Élégies*, monument d'un amour qui répète les mots immuables de la volupté, mais trouve des vers délicieux pour exprimer le tourment de l'absence, l'angoisse de l'attente et la vanité du souvenir.

J'ai dit avec franchise mon jugement sur Samain. Ai-je paru le diminuer, dénombrant les influences qu'il a subies ? Je ne crois pas avoir desservi sa mémoire en distinguant ce qui lui appartient en propre et ce qu'il emprunta. — Il venait de jeter bas le fardeau trop pesant de ses lectures, quand il mourut. Mais il eut le temps d'annoncer, par quelques vers inoubliables, à quelles sources il eût désormais puisé. Sa poésie eût été lumière, résignation, pitié. — C'est la raison pourquoi, si j'admire le poète, je regrette plus encore l'homme.

MÉDÉRIC DUFOUR

## LE CHOIX DE LA VIE

par GEORGETTE LEBLANC (1).

Il me semble toujours que Georgette Leblanc appartient à une époque plus avancée que la nôtre. Tout au moins fait-elle partie du très petit nombre d'êtres qui vivent de la vie harmonieuse, intérieure et consciemment heureuse qu'on souhaite aux générations futures.

Tandis que nous nous débattons, empêtrés dans la ouate des traditions, et que nous avons encore le geste brutal et maladroit de gens qui se débarrassent d'une obsession, ces quelques vivants se détournent des vaines querelles et du bysantinisme d'une époque de transition, pour aller, très joyeux, vers des horizons plus riants et plus paisibles.

On dirait qu'ils ont une religion à eux dont le *credo*, court et absolu, leur donne une sécurité, une liberté d'esprit qui décou-

ple leur force et les rend simples et humbles comme tous ceux qui aiment profondément.

Tout le livre est la confession d'une erreur, si ingénument avouée, si sagement analysée, si sereinement reconnue qu'elle en devient une page d'utile et souriante sagesse. Qui n'a essayé, à une heure de confiance, de réveiller une âme endormie, d'animer une statue ? Qui n'a jamais tenté de délivrer une personnalité prisonnière, révélée, semblait-il, par de beaux yeux, un sourire énigmatique, ou moins encore ? Inconsciemment on colorait cette âme insaisissable des nuances de son âme à soi. Puis, un beau jour, l'écart s'affirmait, on se quittait étonnés, accusant le sort ou la vie.

Entraînée par la beauté expressive d'une villageoise, Georgette Leblanc fait ce même rêve, attendant avec une patience quasi religieuse — une patience maternelle — que la tendresse d'une amitié de femme, la beauté rendue consciente, l'art ou l'amour réveillent cette nature engourdie.

Mais aucune de ces grandes forces n'avait de prise sur la trop petite âme de la belle Roseline. Elle ne se retrouve elle-même que dans le coin d'une province tranquille où des occupations minutieuses et des affections tièdes viennent occuper toutes ses facultés.

« Rose disait son contentement et je ne me lassais point de respirer cette bonne quiétude. Je songeais à l'établissement de sa vie. Quelle leçon précieuse s'en dégageait pour moi ! Rose était de celles dont le chemin doit être marqué d'heure en heure par un petit devoir quelconque. C'est ainsi, en se limitant, que de tels caractères parviennent à se connaître et à s'affermir.

« Elle disait d'un air joyeux « ma chambre », « mon jardin », « ma maison », et je souriais en pensant qu'autrefois je m'évertuais à détacher en cet esprit tous liens inutiles.

« Comme je m'étais trompée ! Il lui avait fallu, pour prendre conscience de sa vie, la gagner et la reconnaître dans les choses mêmes qui maintenant lui appartenaient, égrener le long de ses jours des tâches médiocres, se créer des ennuis à sa taille, des difficultés que son bon sens pouvait aisément vaincre. Pas d'imprévu, pas d'étendue... »

L'amie maternelle avait voulu que sa sœur-enfant pût « choisir sa vie » en toute liberté. — Et voilà que cette liberté absolue avait épouvanté la jeune fille qui, au lieu de se découvrir une personnalité, au lieu de se trouver elle-même, s'était sentie comme abandonnée et perdue, ne sachant vers quel côté se tourner, — « et je pensais que la nature des femmes — des plus volontaires comme des plus simples — est trop délicate et trop compliquée, pour qu'il lui soit aisé de se maintenir en équilibre dans la liberté complète ». — C'est dire, de façon charmante et affectueuse, que la femme n'a guère d'activité personnelle, de mobile d'action qui la pousse impérieusement vers telle ou telle carrière, — guère de personnalité ; — « car la femme n'a jamais de véritable force morale. Seuls le dévouement et la bonté nous en prêtent, parce que nos facultés amoureuses n'ont pas de limites ; notre force est alors un emprunt que nous faisons dans les moments difficiles et par un miracle d'amour... »

La grande sœur est contente de voir s'épanouir une vie, cette vie fut-elle bien ordinaire et bien différente de ce qu'elle avait rêvé. Elle s'est trompée, mais elle a vu plus clair en elle-même et dans les autres.

« J'irai vers de nouvelles inconnues. Je chercherai, aux hasards des cœurs et des âmes ! Sans crainte, en dépit des blâmes et des

(1) Paris, Fasquelle et C<sup>ie</sup>.

rires, je prodiguerai ma foi pour obtenir celle d'autrui. Je ne m'attarderai pas au plaisir illusoire de retrouver la trace de mes forces...

« ... J'irai vers de nouvelles inconnues; je comprends à présent que je n'ai d'autre ambition que de les mettre à *même la vie*. Qu'importe ce qu'elles penseront, ce qu'elles aimeront, ce qu'elles voudront, si du moins elles ont acquis le goût et le moyen de penser, d'aimer et de vouloir.

« ... Arriverai-je jamais à dégager de cette volonté une méthode qui me permette d'agir d'une façon moins incertaine ?

« Je ne le crois pas... Seul un principe essentiel d'humanité et de bonté peut servir d'appui à nos actes, sans jamais les borner. »

J'ai marqué bien des pages et souligné beaucoup de passages que je voudrais transcrire et commenter avec ceux qui aiment la femme impulsive et pourtant consciente, souple, clairvoyante, jeune d'âme, confiante et bonne, et raisonnant tout juste assez pour voir que son cœur est son meilleur guide... Je souhaite à ceux qui liront cette étude si sincère d'y trouver autant de joie et de pensées qu'elle en suscita en moi.

En sauvage, j'ai d'abord joui de la moelle de l'œuvre. Je l'ai relue ensuite pour en savourer la forme, si étroitement moulée au fond même de la pensée qu'on ne l'en distingue pas tout d'abord. C'est pourtant grâce à cette forme personnelle, simple, enveloppante et souple qu'on goûte la sincérité parfumée de cette étude; à travers ces riantes et imprévues notations de nature, à travers ces visions neuves et ces mots si féminins on reste imprégné de l'heureuse philosophie de Georgette Leblanc, cette audacieuse et douce vivante.

M. MALI

## Les Élèves de Gustave Moreau.

Henri Matisse.

A mesure que passent les Salons de printemps ou d'automne et que les manifestations séparatistes se succèdent, individuelles ou collectives, l'expérience confirme le démenti infligé au préjugé : il apparaît clair et net que, loin d'offrir un refuge au plagiat, l'atelier de Gustave Moreau demeura six années durant, en pleine École des beaux-arts, l'asile librement ouvert à l'originalité militante. Pour réduire à néant l'accusation mensongère, il a fallu la fuite des ans et l'affirmation réitérée de preuves irrécusables : ainsi la diversité des talents, l'indépendance et le contraste des visées ; ainsi la prédilection pour les genres ou les sujets s'inspirent directement de la nature et de la vie. Tant que dura le professorat de Gustave Moreau, les tendances de ses élèves rejoignirent celles des novateurs réputés les plus dangereux. L'initiateur disparu, l'épanouissement de la personnalité se poursuivait chez certains disciples selon la libre loi de l'instinct ; d'autres, en quête d'un complément d'éducation, s'en vinrent chercher des conseils et des exemples auprès des chefs de l'impressionnisme, auprès de Manet et de Paul Cézanne surtout. S'en faut-il étonner alors que Gustave Moreau et Paul Cézanne montrent à se réclamer du Pousin la même ferveur et qu'ils s'accordent à préconiser le principe du ton somptueux et de la belle matière ?

L'art de Henri Matisse, qui découvre la synthèse harmonieuse

où devaient aboutir les enseignements combinés des deux maîtres, possède de quoi conquérir les curieux d'histoire et les amateurs lucides. Par surcroît, la discipline suivie par l'artiste est telle que chacun y peut puiser des raisons de réconfort et d'estime. Vers la vingt-septième année, — en 1896, — Henri Matisse se révéla au Salon du Champ de Mars, avec un éclat insolite ; on l'élève, sans coup férir, au rang d'associé ; ses tableaux forcent d'emblée l'accès des galeries particulières ou publiques. Vienne le peintre à suivre prudemment les voies qui ont assuré le succès de ses débuts, il n'a plus rien à redouter de l'avenir. Or, cette fois, il arriva que les promesses de vie facile ne parurent pas constituer un enviable destin. Au succès de la vogue Henri Matisse préféra les épreuves de la lutte et l'âpre honneur de se satisfaire. Plus on y songe, plus il s'impose qu'en l'occurrence le progrès continu du talent se trouva garanti par l'afflux d'aspirations sans cesse renouvelées et par le stimulant des plus fières exigences envers soi-même.

L'attention aux aguets, Henri Matisse s'est distrait à fixer tout ce qui fut la joie de son regard profond et clair. Il a dit le bienfait du rayon exaltant parmi la pénombre, l'éclat des chrysanthèmes et des tulipes, ou bien allumant de gais reflets à la surface chatoyante des céramiques et des orfèvreries. Son sens de l'intimité, comparable à celui d'un Francis Jammes ou d'un Edouard Vuillard, s'est attesté, sous les plus heureuses espèces, dans ces représentations du logis familial, parfois désert, toujours quiet, même quand la déveuse s'y active. Au dehors, on verra Henri Matisse s'éprendre de la solennité de montagnes dentelant leurs cimes neigeuses sur la nue ; ou, plus simplement, il peindra la côte de Belle-Isle battue par les flots, les quais de la Seine ensevelis sous la neige, la Corse avec ses amandiers en fleurs et ses oliviers au feuillage vert-de-grisé, bordant la mer bleue. Demain, d'autres fêtes de la couleur et de la lumière trouveront à le solliciter, et toujours il se dépensera à les fixer, dans un aussi intégral effort, avec la même volonté d'égaliser les moyens d'expression à la sensibilité de la vision, et d'exprimer les accords du monde extérieur avec sa nature à la fois passionnée et tendre.

ROGER MARX

## EN ALLEMAGNE

Si l'académisme était banni du reste de la terre, dit la *Chronique des Arts*, — mais rien, malheureusement, n'autorise pour l'instant pareille supposition, — on le retrouverait sans doute à Berlin. C'est là, du moins, qu'il semble être ancré le plus profondément et qu'il aime à se manifester avec le plus d'éclat. En vain l'art libre et jeune d'un Menzel et d'un Liebermann, les œuvres de maîtres comme Manet et Degas installées à la Nationalgalerie par les soins de M. Hugo von Tschudi, les expositions de la Sécession et les efforts de quelques vaillantes revues ont montré les voies neuves, les contrées fécondes, ouvertes à l'art d'aujourd'hui et de demain. Les représentants de l'art officiel, tous « éminents professeurs », comblés de dignités, notamment le triumvirat A. von Werner-Reinholds Begas-Ihne, forts des sympathies d'un souverain autoritaire, s'emploient, avec l'énergie propre aux défenseurs des causes désespérées, à sauvegarder contre les tentatives impies le trésor sacré des formules qui leur valurent tant de considération et d'avantages, et à monopoliser à leur profit la faveur impériale. Et tandis qu'à leur instigation Manet et les impressionnistes français se

voient relégués, par ordre, dans un coin perdu du musée. et qu'on songe, dit-on, — suprême faute — à enlever à M. de Tchudi la direction d'une galerie dont son goût éclairé avait su faire une des plus intéressantes d'Europe, diverses mesures vexatoires viennent de contraindre les libres artistes de la capitale de l'empire à s'unir aux Sécessionnistes des autres villes allemandes dans un *Künstlerbund* qui est allé demander à Weimar et à son prince une hospitalité plus généreuse.

Il nous plaît d'enregistrer ces faits pour l'édification future des historiens de l'art moderne : ils sont significatifs de toute une esthétique, aussi violente qu'étroite. Il nous plaît surtout de féliciter Weimar de l'honneur qui lui échoit. Il y était prédestiné : alors que Berlin ne s'« embellissait » pas encore des énormes et pompeux monuments qui conviennent à sa gloire, Weimar rayonnait de la pure lumière de la littérature et de la science, du génie de Goethe et de Schiller. Le successeur du grand-duc Charles et de la duchesse Amélie est dans les traditions de sa famille en accueillant ce qui, à l'heure actuelle, représente le meilleur de l'art allemand, et l'on peut espérer voir reverdir à Weimar les lauriers d'autrefois, cependant qu'à Berlin, sous les beaux arbres de Thiergarten enlaidi, continuera de s'allonger la file des monuments emphatiques et creux qui proclament la gloire des Hohenzollern et de l'art académique.

## NOTES DE MUSIQUE

Au Foyer intellectuel.  
(Université populaire de Saint-Gilles.)

Il nous est agréable de signaler de temps en temps, comme symptôme heureux de l'éducation du public en matière d'art, ce qui se fait de bon dans nos universités populaires sur le terrain musical.

M. Deprins, critique d'art au *Jeune Effort*, fait depuis quelque temps, dans ces institutions si utiles et si pratiques des causeries fort simples et très élémentaires, en même temps qu'élégantes de forme, sur Richard Wagner. Tout ce que l'on peut dire en une heure sur le maître allemand, il le dit de façon à être parfaitement compris par un public peu préparé pour l'écouter. Et il entrecoupe sa causerie d'exemples musicaux qui la font vivre et l'illustrent aux moments voulus. De plus, il a fort bien choisi ses collaborateurs-artistes : Qu'il nous suffise de citer M<sup>lle</sup> Wybauw, la remarquable élève de M<sup>me</sup> Cluysenaer et de M. Engel, puis M<sup>me</sup> Raquet-Delmée, M<sup>lle</sup> Lamal, M. Bracony et les pianistes Minet et Wellens. En une gradation logique, allant du *Vaisseau fantôme* à la *Tétralogie*, ces excellents éléments ont montré au public de Saint-Gilles, le samedi 11 juin, l'évolution poétique et musicale suivie par Wagner. Ce fut, certes, une belle séance, substantielle et instructive.

CH. V.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Pudeur d'artiste.

M<sup>lle</sup> Carlier, engagée aux Mathurins pour jouer une pièce en un acte intitulée *Fleur d'Annam*, refusa de se charger de son rôle parce que son costume y devait être par trop léger. Elle quitta donc M. Berny et passa à la Renaissance. C'est alors que M. Berny l'assigna en 1,000 francs de dommages-intérêts.

Le tribunal constate tout d'abord que, par acte extra-judiciaire et avant toute procédure, M<sup>lle</sup> Carlier a signifié sa décision bien arrêtée de ne pas jouer *Fleur d'Annam* dans un costume par trop décolleté; que M. Berny s'est borné à répondre par une assignation en dommages-intérêts au lieu d'accéder à la juste réclamation de l'artiste.

La question étant posée en ces termes, les juges déclarent que M. Berny n'ayant pas protesté contre l'affirmation de M<sup>lle</sup> Carlier relative à son costume, ils doivent considérer celle-ci comme vraisemblable. Puis, examinant la question de principe, ils ajoutent qu'une femme ne peut être contrainte de se montrer sur la scène en un costume « pas plus grand que cela »!

« Attendu qu'en paraissant sur la scène en de certains rôles dans lesquels l'exhibition plastique concourt plus ou moins à l'effet qui doit être produit, une actrice s'expose à laisser déprécier son talent dans l'opinion du public; qu'il peut en résulter par suite une lésion de ses intérêts; que le droit de toute femme à préserver ses sentiments de pudeur ne saurait être atteint en aucun cas; qu'un contrat qui aurait pour but de la sacrifier à de tels sentiments ne saurait être maintenu en justice. »

Comme conséquence de ce principe, le tribunal a débouté M. Berny de sa demande en 1,000 francs de dommages-intérêts et en résiliation du traité, et a donné acte à M<sup>lle</sup> Carlier de ce qu'elle se déclare prête à jouer aux conditions de son traité.

## ACCUSÉS DE RECEPTION

POÉSIE. — *A travers la vie*, par FÉLIX BERNARD (avec un portrait et une biographie de l'auteur). Publié par HENRY VALLIER. Bruxelles, O. Schepens & C<sup>ie</sup>. — *Les Rythmes de douceur*, par ÉMILE DANTINNE. Liège et Paris, L'Édition artistique. — *Le Branle*, par HÉLÈNE CANIVEZ. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Heures de loisir*, par JOSEPH KLOTH. Brecht, imp. L. Braeckmans. Ainsi naît, vit, meurt l'amour, par EDM. PICARD. Frontispice d'O. Redon, gravé par L. Danse. Bruxelles, O. Lamberty. — *L'Allée du silence*, par A. FOULON DE VAULX. Paris, A. Lemerre. — *Le Délassement du guerrier*, par ED. DUJARDIN. Paris, *Mercure de France*. — *La Prairie en fleurs*, par ED. DUCOTÉ. Paris, *Mercure de France*. — *Les Reflets et les Souvenirs*, par F. DE MIOMANDRE. Paris, bibliothèque de l'Occident.

ROMAN. — *Le Tentateur*, par ANDRÉ RUYTERS. Paris, coll. de l'Ermitage. — *Pour l'Amour du Laurier*, par G. DE VOISINS. Préface de PIERRE LOUIS. Paris, P. OLLENDORFF. *Les Tendres Ménages*, par P.-J. TOULET. Paris, *Mercure de France*. — *La Porte de l'Amour et de la Mort*, par R. PETRUCCI. Paris, F. Juven (Association des écrivains belges). — *Lettres d'hommes*, par PAUL ANDRÉ. Idem.

CRITIQUE. — *Entwicklungsgeschichte der Modernen Kunst*, von J. MEIER-GRAEFE. Trois forts volumes illustrés. Stuttgart, Jul. Hoffmann. — *Sensations d'art*, par GEORGES DENOINVILLE (5<sup>me</sup> série). Quatre bois par A. Prunaire d'après Edm. Saint-Marcel. Paris, Dujarric & C<sup>ie</sup>. — JULES VAN BIESBROECK, par V. PICA. Dix-sept reproductions et un portrait. Extrait de l'*Emporium*. — *Salons d'Art (L'Art français du XVIII<sup>e</sup> siècle, La Libre Esthétique)*, par ARNOLD GOFFIN. Bruxelles, O. Schepens & C<sup>ie</sup>.

BEAUX-ARTS. — *La Peinture*. Les Lois essentielles, les Moyens et le But, le Beau et la Divine comédie des arts entre eux; l'Odyssée de la Muse, par JULES BRETON. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne. — *Vieux Coins en Flandre* (deuxième série). Cent vingt lithographies originales par ARMAND HEINS. Gand, imp. N. Heins. — *L'Incision sur métal*, par F. VITALINI. Préface de V. PICA. Rome, Danesi. — *Der Deutsche Künstlerbund*, von Harry Graf KESSLER. Berlin, Bruno Cassirer.

DIVERS. — *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, publiée d'après les documents originaux par FÉLIX DECORI. Dessins d'A. de Musset et fac-similés d'autographes. Bruxelles, E. Deman.

## CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Mardi dernier se sont ouverts les concours annuels par l'audition des classes d'ensemble, sous la direction de MM. L. Van Dam, L. Soubre et Agniez.

Le jeudi 16 ont commencé les concours pour instruments à vent et à embouchure.

JURY : MM. GEVAERT, président ; LECAIL, TINEL, TURINNE et WALPOT.

*Saxophone.* — Morceau de concours : *Adagio et final* de la *Sonate pathétique* de Beethoven. — 1<sup>er</sup> prix, M. Boutelier.

*Trombone.* — Professeur : M. SEHA. Morceau de concours : 2<sup>e</sup> solo de Demersseman. — 1<sup>er</sup> prix, M. Polfliet ; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Vandevorde ; 1<sup>er</sup> accessit, M. Walnier.

*Trompette.* — Professeur : M. GOEYENS. Morceau de concours : Transcription d'un air du *Messie* de Hændel et, pour les concurrents aspirant au 1<sup>er</sup> prix, *Fire-Misik*, également de Hændel. — 1<sup>er</sup> prix, MM. Van Eesse, De Bie et Stranart ; 2<sup>e</sup> prix, M. D'Haens ; 1<sup>er</sup> accessit, M. Deschamps.

*Cor.* — Professeur : M. THÉO MAHY. Morceau de concours : *Nocturne* de Wallner et, comme morceau d'ensemble, l'*andante* du quatuor de Hubler. — 1<sup>er</sup> prix, M. Pater ; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Robbets ; 2<sup>e</sup> prix, M. Schram ; 1<sup>er</sup> accessit, M. Tuerlings.

Le concours s'est clôturé par une audition de la classe d'ensemble pour instruments à vent, sous la direction de M. Seha.

## PETITE CHRONIQUE

Les bandes d'expédition de l'Art moderne devant être réimprimées, l'administrateur prie instamment les abonnés de l'informer des changements à apporter éventuellement à leur adresse.

L'*Éventail* annonce que le *Jongleur de Notre-Dame*, l'œuvre de Massenet qui vient d'être jouée avec grand succès à l'Opéra-Comique, sera l'une des premières nouveautés de la saison prochaine au théâtre de la Monnaie.

L'Exposition des travaux des élèves de l'Académie de dessin et de l'école industrielle avec section professionnelle, rue de la Croix de Pierre, 71, à Saint-Gilles, a été inaugurée dimanche dernier, 12 juin. Elle sera encore ouverte au public aujourd'hui dimanche 19, de 11 à 4 heures, et jeudi prochain, 16, de 1 à 5 heures. Entrée gratuite.

Le *Thyrse* a pensé qu'il serait intéressant d'ouvrir un concours poétique. Il invite tous les jeunes poètes de langue française, qui n'auront pas atteint l'âge de vingt-cinq ans au 15 août 1904, à lui faire parvenir leurs sonnets inédits. La prosodie du sonnet est nettement déterminée, mais si des concurrents se permettent quelques licences que notre époque tolère, le jury appréciera si le mérite des poèmes justifie les dérogations aux règles consacrées.

Le jury est composé de MM. Valère Gille, Albert Giraud et Emile Van Arenbergh.

Les concurrents devront transmettre leurs manuscrits non signés, en triple expédition, à la direction du *Thyrse*, revue d'art, rue de la Filature, 14, à Bruxelles, le 15 août 1904 au plus tard. Chaque manuscrit devra être accompagné d'une déclaration, indiquant le nom du poète, le lieu et la date de sa naissance, ainsi que le titre des poèmes qu'il envoie.

Chaque juré recevra une des copies. Tout poème recevant une approbation sera publié dans le *Thyrse* qui fera tirer à part, sur papier de Hollande, la collection des sonnets primés. Les lauréats recevront un exemplaire.

☛ L'Union des Amis de l'Art belge a choisi comme prime pour son exercice 1904-1905 une eau-forte originale et inédite de Léon

Bartholomé intitulée *Dentellières d'Espahy (Auvergne)*, et mesurant 70 X 50. Les membres de l'Union seront heureux de posséder cette superbe planche. Les adhésions sont reçues au siège de la société, 34, rue de Comines, Bruxelles. La prime sera distribuée en octobre.

On sait de quelle façon aimable la France a adhéré à l'Exposition universelle de Liège ; à cette occasion nos voisins du Midi ont une fois de plus prouvé leur sympathie à l'égard de la Belgique et de Liège en particulier. Parmi les autres pays qui exposeront officiellement, on peut compter dès à présent l'Italie, la Roumanie, le Pérou, la Serbie, le Congo, la République de Honduras, Cuba, le Nicaragua, la Hongrie, l'Algérie, la Tunisie et les États-Unis. Les négociations entreprises par le Comité de propagande ne sont guère terminées ; d'autres adhésions sont encore espérées. A ce propos, il faut féliciter le Comité de son activité.

A côté des adhésions officielles, notons les participations officieuses. Il a été créé en Allemagne, sous la présidence d'un prince de la famille royale, un puissant comité d'industriels, dont la plupart viendront exposer à Liège en 1905. D'autre part, en Angleterre on se prépare très sérieusement en vue de l'Exposition. Un comité fonctionne à Londres dans ce but. Grâce au concours des chambres de commerce de Madrid, Barcelone, Santander et Séville, il y aura une participation sérieuse de l'Espagne. L'adhésion d'industriels et commerçants suédois est également probable ; il y aura aussi une section russe officieuse, de même qu'un compartiment de la Turquie, de la Perse et de l'Égypte.

On avait craint que les Pays-Bas fussent empêchés de se faire représenter officiellement en Belgique en 1905, date du soixante-quinzième anniversaire de notre indépendance nationale ; mais on sait dès à présent que la participation des Hollandais sera importante.

Notons encore le Portugal, la Suisse, le Japon, — dont la double section artistique et commerciale sera fort intéressante, — l'Autriche, etc. On espère encore d'autres participations.

Comme on le voit, l'Exposition de Liège prend largement le caractère international que ses promoteurs désiraient lui donner dès le début et qui constitue une précieuse garantie pour son succès.

On ne connaissait guère jusqu'ici du violoniste Leclair que deux sonates, l'une intitulée *Le Tombeau*, l'autre *Le Tambourin*. Les recherches accomplies par M. de La Laurencie, qui prépare une biographie complète du compositeur lyonnais, et par d'autres musicologues qui se sont passionnés pour la musique du vieux maître, ont mis au jour un œuvre considérable et absolument ignoré : Leclair écrivit, en effet, quarante-huit sonates pour violon et clavecin (ou pour flûte et clavecin) et douze concertos pour violon et orchestre. Un comité s'est formé pour la publication de ces soixante morceaux, dont le style à la fois sévère et expressif n'est pas sans analogie avec celui de J.-S. Bach et l'emporte sur celui de maints compositeurs italiens de la même époque.

L'un des fervents de Leclair, l'archiviste paléographe Pierre Aubry, donne à ses amis, en des séances suivies par une élite de musiciens, le régal d'auditions consacrées aux œuvres du virtuose-compositeur. Accompagné par un double quatuor et par le maître Guilmant au piano, M. De Broux, interprète impeccable, est l'âme de ces résurrections qui dotent l'art musical français d'une gloire nouvelle.

Les représentations du théâtre Wagner à Bayreuth sont définitivement fixées aux dates ci-après : les deux cycles de l'*Anneau du Nibelung* auront lieu les 25, 26, 27 et 28 juillet et les 14, 15, 16 et 17 août ; *Parsifal* sera représenté les 23, 31 juillet, 5, 7, 8, 11 et 20 août ; *Tannhäuser*, les 1<sup>er</sup>, 4, 12 et 19 août. Chefs d'orchestre : MM. Hans Richter, Karl Muck, Siegfried Wagner, F. Beidler et Michael Balling.

Les principaux rôles seront chantés par M<sup>mes</sup> Ellen Gulbranson, Wittich, Fleischer-Edel, par MM. Th. Bertram, P. Knüpfer, Clarence, Von Bary, F. Remond, von Krauss, etc.

D'autre part, voici dans quel ordre seront données, en août et septembre prochains, au théâtre du Prince-Régent, à Munich,

les représentations de fête en l'honneur de Mozart et de Wagner : Du 1<sup>er</sup> au 11 août : les *Noces de Figaro* (direction Félix Mottl); la *Flûte enchantée*, *l'Enlèvement au sérail* (direction Hugo Reichenberger); *Don Juan* (direction Franz Fischer); *Così fan tutte* (direction Hugo Röhr). Chaque ouvrage sera joué deux fois. 12 et 24 août, *Tristan et Isolde* (direction Félix Weingartner et Franz Fischer); 14, 26, 29 août et 6 septembre, le *Vaisseau fantôme* (direction Félix Mottl); 15 et 27 août, les *Maîtres chanteurs* (direction Arthur Nikisch); 18 à 21 août, 31 août à 3 septembre, 8 à 11 septembre, *l'Anneau du Nibelung* (direction Félix Mottl, Franz Fischer, Félix Mottl).

A la vente de la collection Gaillard, qui vient d'avoir lieu à Paris, les honneurs ont été pour un Jules Dupré, *L'Abreuvoir*, qui a atteint 107,500 francs.

Voici quelques autres prix : *Matelots catalans jouant aux boules*, par Decamps, 80,000; du même, *Le Boucher turc*, 48,500; *Bûcherons prenant leur repas*, 21,000; *L'Indiscret*, 36,500; *Le Bat l'eau*, 38,500; *Souvenir de Turquie*, 28,200, etc. Les dessins et sépias du même maître ont été vendus de 1,100 à 1,850 francs. Un Ricard, *Blonde énigme*, a été adjugé 25,000 francs.

A Edimbourg, un Raeburn, le *Portrait de Miss Stewart of Ballechin*, a été vendu 68,500 francs.

On vient de vendre chez Christie, à Londres, une simple carte

à jouer, un cinq de carreau, pour la jolie somme de 2,750 livres sterling, soit 68,750 francs.

Il est vrai qu'au dos de la carte se trouvait une miniature en gouache fort bien conservée et signée Hans Holbein le Jeune.

La miniature représente Francès Howard, duchesse de Norfolk, à l'âge de vingt-trois ans; c'est un des portraits les mieux réussis du maître miniaturiste que fut Hans Holbein.

C'est égal, soixante-huit mille francs pour une trentaine de centimètres carrés de peinture, ce n'est pas donné. Il est vrai qu'on peut trouver dans les Salons des hectares de peinture pour moins cher.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS

FRANÇOIS COUPERIN (1668-1733). — **Pièces de clavecin**. Livre II. Transcription par L. Diémer.  
Prix net : 5 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Printemps**, suite symphonique pour orchestre, piano et chœurs (1887).  
Transcription pour piano à quatre mains.  
Prix net : 5 francs.

CLAUDE DEBUSSY. — **Trois chansons de France** : *Rondel* (Charles, duc d'Orléans),  
*La Grotte* (Tristan Lhermitte), *Rondel* (Charles, duc d'Orléans).  
Prix net : 2 fr. 50.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒTEUX



## Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne. 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS). — Psychologie du Café-Concert. — Petites Expositions parisiennes. « *L'Art à l'école.* » — Nécrologie. *Virgile Jozs* (E. D.). *Pierre de Querlon*. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. *Droits des restaurateurs d'œuvres d'art.* — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

## WHISTLER EN BELGIQUE

Le premier peintre invité à participer au Salon inaugural des XX, fut celui dont nous déplorons la mort (1). Parmi les ardeurs juvéniles que réunissait un même idéal de liberté, qui, en effet, mieux que Whistler eût personnifié l'esprit d'indépendance, la combativité, le mépris des conventions, la ferveur d'art qui enflammaient ces cœurs de vingt ans? On ne le connaissait en Belgique que de nom. Son art de mystère et d'har-

(1) Voir *L'Art Moderne* du 26 juillet 1903.

monie n'avait pas pénétré jusqu'à nous. Mais nul n'ignorait sa subtile et inlassable énergie, la supériorité hautaine de son caractère, son intransigeance, sa foi robuste et l'intellectualité de sa pensée.

Un tel maître consentirait-il à mettre son épée déjà victorieuse au service de la jeune armée qui entamait la bataille? Chargé de lui exposer la requête de celle-ci, je lui fis part des mobiles qui avaient provoqué la prise d'armes : l'hostilité des peintres officiels et des pouvoirs publics à l'égard des nouveau-venus, l'exclusion systématique dont étaient victimes les artistes novateurs, les railleries dirigées contre eux par la foule ignorante. L'Exposition des XX devait ouvrir une ère de combats, susciter des résistances obstinées, proclamer une véritable révolution esthétique. L'aventure était à la fois glorieuse et grosse de périls.

La réponse ne se fit pas attendre. Whistler m'écrivit, en substance : « Je suis avec vous et avec vos amis de cœur et d'âme. J'aime et j'admire votre esprit d'indiscipline, sans lequel il n'y a point de progrès. Luttons ensemble pour la conquête de notre idéal. » Et peu de temps après, parmi les œuvres de débutants (dont la plupart se sont fait, dans la suite, un nom illustre), quatre toiles superbes du maître et une série de ses eaux-fortes de Venise, à la foi si légères et si puissantes, rayonnaient à la cimaise du premier Salon des XX.

C'étaient l'*Arrangement en noir n° 5* (*Portrait de M<sup>lle</sup> de C...*), le *Nocturne en bleu et argent n° 1*, la *Symphonie en blanc n° 3*, l'*Arrangement en gris et vert* (*Portrait de M<sup>lle</sup> Alexander*), choisies par le peintre parmi les meilleures de ses œuvres.

Si ces compositions aux dénominations imprévues déconcertèrent certains, elles rehaussèrent singulièrement, aux yeux des clairvoyants, l'exposition du jeune Cercle. Les critiques les plus mal disposés à l'égard de celui-ci en proclamèrent la beauté dans des termes qui dédommagèrent le maître des injustes attaques dont, à la même époque, il était encore l'objet à Londres.

A deux autres reprises, les XX, bien qu'ils renouvelassent d'année en année la liste de leurs invités, prièrent le maître de prendre part à leurs Salons. Whistler répondit en 1886 par l'envoi de son merveilleux portrait de *Pablo de Sarasate*. En 1888, le maître exposa l'*Arrangement en noir n° 3*, le *Nocturne en noir et or n° 2*, les pastels *Rose et argent*, *Harmonie en rose et violet* et un choix de ses sites de Londres gravés à l'eau-forte. Il avait, dès lors, définitivement pris contact avec la Belgique artistique, qui le classa au premier rang des peintres contemporains. L'évolution esthétique à laquelle il avait avec tant de bonne grâce prêté son appui triomphait, d'ailleurs, peu à peu, des résistances, bien que la lutte fût encore ardente. On en jugera par cet extrait de la *Réforme* (15 mars 1886) :

« Hier après-midi, le Salon des XX a fermé ses portes au nez des visiteurs. Ce qui s'est débité de jurons... étouffés et de traits d'esprit quelquefois spirituels à l'exposition des Impressionnistes est inimaginable.

*Bien ou mal, jamais aucun Salon de peinture n'a passionné en Belgique plus de gens. Il a amené au Palais des Beaux-Arts des personnes qui n'avaient jamais soupçonné quelle était la destination du monument.*

Beaucoup d'admirateurs récalcitrants ont commencé leur éducation artistique aux XX, et rien ne nous dit qu'ils ne perdront pas d'ici peu leur.... qualificatif.

Où il y a vie, il y a progrès : et ces jeunes gens ont pour eux toute espèce d'avantages dans la lutte pour l'art. Que les vieux en prennent leur parti ! »

La compagnie n'était, au surplus, point négligeable. Outre Félicien Rops, Fernand Khnopff, Paul Du Bois, Signac, Van Rysselberghe, Ensor, Toorop, Henry De Groux, — pour ne citer que les plus connus des XX, — Whistler y rencontra, entre autres, Claude Monet, Renoir, Guillaumin, Besnard, Rodin, Carriès, Constantin Meunier, Anquetin, Forain, Redon, J.-E. Blanche, H. de Toulouse-Lautrec, Sargent, William Chase, Clara Montalba, Liebermann, Israëls, Jakob Maris : liste glorieuse d'un Gotha artistique où s'inscrivirent aussi Puvis de Chavannes, Eugène Carrière, Camille Pissarro, Alfred Sisley, J.-F. Raffaëlli, Fantin-Latour, Bracquemond, Xavier Mellery, A.-J. Heymans, Emile Claus, Paul de Vigne, Ch. Vanderstappen, F. Thaulow, Albert Bartholomé, Georges Frampton, J.-M. Swan, Mark Fisher, Max Klinger et cent autres. Ces noms

suffisient à déterminer l'ambiance dans laquelle le maître apparut en Belgique et ses affinités électives.

\*\*\*

Dans l'intervalle, j'avais eu l'honneur, au cours d'un séjour à Londres, de pénétrer dans son intimité, et je garde avec reconnaissance le souvenir précieux de l'amitié qu'il voulut bien me témoigner. L'aristocratie de sa personne, de son geste, de sa pensée, son amour de la solitude et de la méditation, la séduction enveloppante de sa conversation coupée d'éclats intempestifs et comme grinçants, l'ironie de ses propos et de son sourire, son rire saccadé et nerveux, aussitôt réprimé, son indifférence lassée à l'égard des réalités matérielles de la vie me firent comprendre, en ce clair atelier de Chelsea où je passai maintes fois des journées inoubliables, son art de rêve, de frisson, de mystère, scandé de fugitives lueurs, en même temps que la hautaine élégance de sa vision.

Il y avait entre sa personne et les figures peintes, issues de ses mains, qui l'entouraient, serties dans leurs étroits cadres d'or fané, une sorte de parenté intellectuelle. On les sentait, comme lui-même, d'une humanité supérieure et quintessenciée. Whistler mêlait à leurs traits, à leurs attitudes, à leur substance morale, quelque chose de sa propre aristocratie. Sa psychologie éclairait celle de ses modèles, ennoblis et transfigurés, — bien qu'il soulignât l'essentiel de leurs traits, — par la distinction suprême dont il possédait le don. L'atmosphère dont il les enveloppait, c'était celle de sa pensée. S'il est vrai, comme l'a dit CAMILLE MAUCLAIR dans la pénétrante étude qu'il a consacrée au maître (1), que Whistler avait « la faculté singulière de présenter un être dans son rayonnement psychique, par transparence, de façon à faire voir, en quelque sorte, son âme interposée entre nous et son corps », c'était, avant tout, l'image spirituelle de son âme à lui que réfléchissaient ces miroirs nocturnes. La subjectivité de son génie apposa sur chacune de ses œuvres une griffe indélébile qui les fait, du premier coup d'œil, distinguer entre toutes.

\*\*\*

Whistler visita la Belgique en septembre 1887. A Bruxelles, l'aspect pittoresque et canaille du quartier des Marolles l'enthousiasma. On put le voir fréquemment, dans les venelles qui déversent vers la rue Haute une populace crapuleuse, occupé à graver sur une plaque de cuivre les impressions que lui suggérait la vie grouillante qui l'entourait. Quand la foule des curieux devenait trop envahissante, l'artiste se contentait de tourner malicieusement son burin vers les bras, le cou ou la joue de ses malencontreux specta-

(1) *Revue politique et littéraire.*

teurs. La menace de la pointe acérée, accompagnée de son rire narquois et sec, écartait les indiscrets. Ces eaux-fortes devaient, dans les desseins de l'artiste, former une suite égale en importance à celle des planches que rapporta Whistler de son séjour à Venise. Mais le projet ne fut pas entièrement réalisé.

Une circonstance imprévue devait ramener le peintre en Belgique quelques années après. A l'insu de Whistler et dans le plus grand secret, un publiciste américain nommé Sheridan Ford avait remis à un imprimeur anversois, en mars 1890, le manuscrit d'un ouvrage intitulé *The Gentle Art of making enemies* dont il lui commanda deux mille exemplaires. C'était une compilation de documents réunis par le maître au cours de ses démêlés avec la critique : le récit de son procès contre John Ruskin, le texte de ses conférences sur l'art, sa correspondance batailleuse avec les juges attirés de la peinture et de la gravure, toutes les pièces, en un mot, de la guerre sans merci livrée par un des artistes les plus originaux de ce temps à ceux que son art novateur avait déconcertés.

Ford avait obtenu de Whistler l'autorisation de classer ces papiers. Prévoyant l'intérêt qu'ils offraient pour l'histoire de l'art et le bénéfice qu'il pourrait retirer de leur publication, il se les était appropriés et comptait les faire paraître sous son nom et à son profit. Déjà, à deux reprises, en Angleterre et aux États-Unis, Whistler avait déjoué cette manœuvre frauduleuse. Elle allait réussir à Anvers lorsque le maître, instruit de cette nouvelle tentative, débarqua brusquement en Belgique et, sur le conseil de M<sup>e</sup> Albert Maeterlinck, fit saisir la publication frauduleuse.

Il n'était que temps. L'édition non autorisée de *The Gentle Art of making enemies* était imprimée. On l'emballait pour la repasser en Angleterre lorsque l'huissier vint arrêter ce commerce illicite. Au lieu d'être embarqués sur le paquebot, les deux mille exemplaires de l'ouvrage contrefait prirent le chemin du Palais de Justice, où ils furent enfouis dans les souterrains, parmi les pièces à conviction des maraudeurs, faux-monnayeurs et escarpes de toute espèce.

Le procès eut lieu devant le tribunal correctionnel d'Anvers en octobre 1891. Et cette fois encore, Whistler, qui ne lâchait jamais une partie engagée, vint en personne s'asseoir à côté de son conseil pour défendre ses droits.

*L'Indépendance belge* a rendu compte en ces termes de cette audience sensationnelle :

« En l'absence du prévenu, qui, fixé aujourd'hui à Paris, s'était prudemment abstenu de répondre à l'assignation, les débats n'ont présenté que la moitié de l'intérêt qu'on en pouvait attendre. Néanmoins, ceux des membres du barreau anversois qui se trouvaient lundi au Palais de Justice ont eu le rare régal de voir de près

le grand artiste Whistler, de rencontrer le pétilllement méphistophélique de ses yeux qui éclate en fusées de gaieté toute jeune sous le buisson des sourcils grisonnants, derrière la vitre du monocle.

Venu tout exprès à Anvers, M. Whistler a été avec M. Köhler, l'imprimeur de M. Sheridan Ford, le seul témoin interrogé, et il a fait en français, avec une amusante et nonchalante aisance, le récit de la scélératesse dont il a failli être victime et dont la justice belge a tenu à le venger.

Il y a eu un moment piquant pendant l'interrogatoire qui a précédé la prestation du serment.

— Quelle est votre religion, M. Whistler ? demande le président.

M. Whistler garde un silence en apparence hésitant. Il ne s'attend pas plus à celle-ci qu'il n'était préparé à l'indiscrète question du président sur son âge, — question à laquelle il ne répond jamais.

— Seriez-vous... protestant ? demande le président pour le tirer d'embarras.

M. Whistler fait le plus joli geste, un geste qui dit clairement :

— Ma foi, je veux bien. Vous savez ! C'est comme vous voulez.

Après la courte déposition de l'imprimeur confirmant en tous points la narration de M. Whistler, M<sup>e</sup> A. Maeterlinck n'avait plus qu'à demander l'application de la loi sur la contrefaçon de la propriété littéraire. En avocat de talent et de goût, il n'a pas voulu s'en tenir à cette tâche facile. Dans une intéressante plaidoirie où il a fait ressortir la valeur artistique de M. Whistler et comparé ses batailles contre la critique « à certaine fameuse polémique soutenue par Paul-Louis Courier en son temps », il a signalé la haute importance du procès et le grand service rendu par le parquet d'Anvers à la cause de la littérature et de l'art en intervenant pour la répression d'un acte de piraterie commis chez nous. »

Le jugement, rendu le 26 octobre 1891 sous la présidence de M. Charles Moureau, a condamné Sheridan Ford, du chef de contrefaçon, à 500 francs d'amende, à 3,000 francs de dommages-intérêts envers Whistler et à tous les frais du procès, ces condamnations devant être remplacées par trois mois de prison si elles n'étaient pas exécutées dans un délai de soixante jours. Elles ne le furent jamais, au demeurant, et la saisie pratiquée le 7 janvier 1892 à l'ancien domicile du prévenu n'aboutit qu'à un procès-verbal de carence.

Whistler eut, du moins, la satisfaction de pouvoir insérer dans l'édition originale de son livre, qu'il publia chez Heinemann, cette ironique réflexion :

« C'est une consolation de voir pourrir dans un cimetière de palais de justice l'illicite recueil qu'en a fait un contrefacteur. »

## Psychologie du Café-Concert.

« Il n'y a presque plus de cafés-concerts : il n'y a guère que des music-halls. » Ainsi débute l'une des dernières chroniques théâtrales du *Temps*, jolie d'imprévu et de trouvailles, trop modestement signée d'un simple X, encore que chaque phrase atteste un écrivain.

La définition de ces frères ennemis? Les signes extérieurs par quoi ils se différencient? Voici : « Un café-concert est un établissement public où l'on vient se désaltérer en écoutant de la musique et des chants. Peu à peu, ce sont les chants qui sont devenus l'essentiel. Mais tous les spectateurs, encore aujourd'hui, y sont assis. Les dossiers de chaque fauteuil supportent une petite tablette, humble reste de l'ancienne table sur laquelle le buveur s'accoudait. Toute menue qu'elle est, cette tablette a conservé sa destination : dans les cafés-concerts, non seulement on fume, mais on boit, presque obligatoirement : le prix de la consommation est perçu avec le prix de la place. La scène peut être réduite à sa plus simple expression : ce qu'il faut à un chanteur pour poser les pieds, marcher un peu et saluer.

« Le music-hall est, comme son nom l'indique, d'importation étrangère. Il est vaste, nécessairement. Une partie des spectateurs, et ce n'est ni la moins importante ni la moins assidue, est debout, va et vient, comme dans un marché couvert. Et l'on voit là, en effet, parader, volter, trotter un alerte troupeau féminin. La scène, si elle n'est pas aussi profonde que dans les véritables théâtres, est beaucoup plus vaste que dans le café-concert. Un assez grand nombre de spectateurs et de figurants y peuvent évoluer. Il y a encore de la musique et des chants, mais musique et chants peuvent totalement disparaître..... »

Le music-hall participe du théâtre et du cirque. On y voit des gymnastes, des chevaux ou des chiens savants, des bicyclistes qui font des bonds dans le vide. Une pièce qui n'appartient à aucun genre nettement défini : à la fois vaudeville, revue, ballet et féerie, clôture le spectacle. « Or, tous les cafés-concerts, aujourd'hui, tendent à se transformer en music-halls. Selon les ambitions ou les calculs de leurs directeurs, et les facilités qu'ils peuvent offrir au spectacle, ils deviennent théâtres ou cirques. C'est surtout en cette saison d'été que l'évolution qui s'accomplit apparaît clairement : des quatre concerts en plein air des Champs-Élysées, où se porte la foule de préférence, par ces délicieuses nuits de juin, à la fois voluptueuses et pures, tièdes et rafraîchies, le seul qui soit demeuré fidèle à la chansonnette est celui des Ambassadeurs, à cause sans doute de l'exiguïté de sa scène. Mais si la chansonnette est devenue ce qu'elle est aux Ambassadeurs, si elle ne peut plus être que cela, il me serait impossible de regretter sa mort, il me serait difficile de ne pas la souhaiter! »

Ceci incite le music-hallogue du *Temps* à analyser l'étrange flore musicale éclosée sur ces parterres chimériques : « Il serait assez intéressant de débrouiller quel est l'air type, l'air par excellence au café-concert, celui qui porte le plus, se retient le mieux, finit par courir les rues. Les meilleurs — je veux dire ici ceux qui ont le plus de succès — sont les plus nègres! J'entends ceux dont la phrase musicale est la plus courte, la plus saccadée, la plus sautillante. Ceci explique pourquoi il nous en arrive un certain nombre d'Amérique où ils n'avaient pris racine qu'après avoir été importés d'Afrique, leur véritable berceau. Mais adoptés et adaptés par les Anglo-Saxons, arrangés sur un rythme de gigue,

ils se sont encore rétrécis et desséchés. La même chose est arrivée à un refrain célèbre, le *Tararaboum-dihé*, dont j'ai lu qu'il fut emprunté à une chanson populaire hongroise d'un caractère large et franc : le café-concert, pour l'utiliser, en modifia le ton et les césures. »

Le texte de ces chansons baroques, qui participent de la nature de la musique, ont, naturellement, leur importance. « Elles doivent être empruntées à un vocabulaire concret — ce qui est une qualité — et restreint — ce qui est un défaut; être accompagnées, comme par retour aux origines du langage, du plus grand nombre d'onomatopées possible; et débarrasser les thèmes poétiques de tout ce dont les a chargés l'humanité dans le cours des âges : la retenue, la morale, la prévision des conséquences d'un acte. L'amour sera réduit à un geste sensuel et brusque, l'ivresse jouera un grand rôle; et surtout il faudra que la mimique, une mimique excessive et désordonnée, complète le sens, que des phrases et une musique rudimentaires n'expriment que d'une façon imparfaite. Ainsi une chanson de café-concert « bien faite et bien moderne » nous replongerait simplement dans un état d'âme sauvage et préhistorique; et les personnes, fort nombreuses encore, qui ne peuvent goûter que cette forme d'art, c'est-à-dire dont l'attention ne se soutient pas assez longtemps pour qu'elles puissent s'intéresser au développement d'une pièce de théâtre ou d'une symphonie, devraient être vénérées ou craintes — cela dépend du point de vue où l'on se place — comme des portraits vivants d'ancêtres. »

La remarque n'est-elle pas spirituelle et fine? « Pendant un demi-siècle, pourtant, le café-concert avait été autre chose qu'un « tam-tam » nègre. Il est issu du Caveau, il a été un lieu où l'on chantait en public la chanson française, égrillarde, bachique, patriotique et même politique, aux rares moments où un grand courant d'opinion entraînait tout le monde : *En revenant d'la revue* est un exemple de ces chansons politiques.

« Aujourd'hui, c'est à peine si on ose risquer le couplet patriotique. Et, devant un grand public, les allusions seulement égrillardes ne portent pas : la grivoiserie n'est qu'une demi-teinte, et les demi-teintes ne se perçoivent que de près. Il a donc fallu, dans les grands établissements, aller jusqu'à l'obscénité. Et, comme la censure est intervenue, l'obscénité est partie à son tour. Alors les cafés-concerts sont devenus music-halls, et la chanson les a quittés.

« Elle les a quittés, mais non pour mourir. Elle est seulement retournée au Caveau d'où elle était sortie; que sont, en effet, les cabarets chantants de Montmartre, sinon des caveaux? Et, en retrouvant son origine, en s'adressant, comme jadis, à un public peu nombreux, véritablement bourgeois et parisien, ami de la volupté facile, de la sentimentalité un peu trop à fleur de peau, des déshabillés très déshabillés, mais encore galants, et surtout, surtout, de la raillerie, elle a retrouvé la vie. Une vraie vie, une vraie jeunesse, une gaieté enfin communicative, et le sentiment délicat que, pour dire les choses, il y a la manière! »

## Petites Expositions parisiennes.

« L'Art à l'école. »

Égayer l'école par le charme d'une décoration fixe ou mobile; souhaiter une illustration séante pour le livre de classe, la couverture de cahier et le « bon point »; appeler l'art à concourir à

l'éducation morale et sociale, il n'est pas d'ambition plus louable, ni qui réponde mieux aux visées de notre temps. L'exposition ouverte au Cercle de la Librairie montre ce que l'on tente aujourd'hui; elle rappelle ce qu'imaginèrent, dans ce sens, les siècles révolus; elle indique ce qui devrait se faire, car, s'il y a accord sur l'utilité d'initier l'enfance à la beauté, les moyens suivis pour y atteindre diffèrent et, jusqu'ici, ils demeurent inefficaces, sinon blâmables.

Il appartiendra à la présente manifestation d'orienter les volontés vers des voies moins incertaines. L'Association de la Presse de l'Enseignement s'est honorée en tirant de pair et en proposant comme modèles les rares initiatives valables qui se sont produites depuis une dizaine d'années : tels les tableaux intuitifs de M. Georges Moreau; telles les images murales de MM. Henri Rivière, de M. Moreau-Nélaton, de M<sup>lle</sup> Dufau. La méditation de pareils exemples mettra, nous l'espérons, le terme voulu aux errements d'antan et suggérera aussi comment peut se réaliser le vœu de ceux qui convoitèrent la parure de l'art pour adoucir le labeur de la jeunesse.

(La Chronique des arts.)

## NÉCROLOGIE

Virgile Josz.

Un des plus charmants écrivains français vient de mourir, à l'âge de quarante-cinq ans, dans toute la plénitude de son talent : Virgile Josz. Avant tout c'était un fervent du XVIII<sup>e</sup> siècle, un fils des Goncourt. Erudit, fureteur, passionné des choses élégantes des époques de la Pompadour et de la du Barry, il laisse deux livres curieux, *Fragonard* et *Watteau*. Ces études sur les mœurs du XVIII<sup>e</sup> siècle sont écrites d'une plume artiste, en un style vivant et pittoresque, plein de couleur et de feu. Ils débordent de renseignements nouveaux et amusants, de détails piquants, de révélations inédites, de descriptions enlevées de main de maître. Ils furent édités par le *Mercur de France*, dont Virgile Josz était un des collaborateurs les plus assidus. Il venait de publier dans la revue de ce nom l'intéressante histoire d'une maison parisienne, l'hôtel précisément occupé aujourd'hui par le *Mercur de France* et où jadis vécut Beaumarchais. Virgile Josz avait publié aussi *Hans Wylt*, *Une Sérénade*, *Clavel d'Haurimont*, puis *Rembrandt*, un drame en cinq actes, en collaboration avec Louis Dumur, qui était son ami intime.

Les Bruxellois commençaient à bien connaître Virgile Josz. Il avait fait représenter au théâtre Molière, l'an dernier, *Ma Bergère*, une pièce en collaboration avec Louis Dumur. Elle eut du succès, ainsi que la conférence que fit Josz cet hiver à l'exposition du XVIII<sup>e</sup> siècle, rue Royale.

Josz et Dumur avaient fait représenter aussi l'an dernier au théâtre Sarah Bernhardt une grande pièce, *Le Maquignon*, qui remporta un fort grand succès.

Comme on le voit, le talent de Josz était fort complexe et varié. Mais il se consacra surtout au passé, qu'il fouillait ardemment et connaissait. Les choses très neuves lui étaient assez suspectes. Les chroniques qu'il publia dans l'*Européen* dénotent chez lui certaines incompréhensions, notamment des écoles impressionnistes et néo-impressionnistes.

Josz reste un bel écrivain. Et sa mort, si soudaine et si inattendue, est une perte sérieuse pour la littérature.

E. D.

Pierre de Querlon.

Un jeune homme de lettres qui donnait les plus brillantes espérances, Pierre de Querlon, vient de mourir à Étampes, à l'âge de vingt-quatre ans.

C'était l'un des collaborateurs de l'*Ermitage*, auquel il donna à maintes reprises des pages élégantes, d'un tour personnel, d'un style lucide et ferme. De son vrai nom Pierre Peyrot des Gachons, il appartenait à une famille d'artistes qui compte entre autres, parmi ses membres, l'écrivain Jacques des Gachons et le peintre André des Gachons, l'un et l'autre frères du défunt.

Nous adressons à ceux-ci l'expression de nos regrets et de nos sincères condoléances.

## Concours du Conservatoire<sup>(1)</sup>.

Jury : MM. GEVAERT, président ; J.-B. STRAUWEN, HERMAN, PRECKHER et TINEL.

**Basson.** — Professeur : M. BOOGAERTS. Morceau de concours : *Andante et rondo* du *Concerto* de Mozart. — 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Bouchat; 1<sup>er</sup> accessit, M. Bernard; 2<sup>e</sup> accessit, MM. Vandervinne et Verbruggen.

**Clarinette.** — Professeur : M. HANNON. Morceau de concours : *Adagio et rondo* du *Quintette* de Weber; morceau pour les concurrents aspirant au 1<sup>er</sup> prix : Transcription d'un air d'*Exio*, de Hændel. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction, MM. Delcampe et Van Ingh; 2<sup>e</sup> prix, M. Brismée; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Ernest Stevens et Adriaenssens.

**Hautbois.** — Professeur : M. GUIDÉ. Morceau de concours : *Larghetto et premier allegro* du *Quatrième Concerto* de G. Vogt; morceau pour les concurrents aspirant au 1<sup>er</sup> prix : *Adélaidé*, transcription pour cor anglais, de Beethoven. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Dame; 2<sup>e</sup> prix, MM. Beaumez et Staatje.

**Flûte.** — Professeur : M. ANTHONI. Morceau de concours : *Fantaisie pastorale hongroise*, de Doppler. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Bonneel; 2<sup>e</sup> prix, M. Vanhamme; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Culot et Demacq; 2<sup>e</sup> accessit, MM. Bastien et Van Branteghem.

Jury : MM. GEVAERT, président ; DEMUNCK, DUBOIS, MASSAU, LEENDERS et BEYER.

**Contrebasse.** — Professeur : M. ECKHAUTTE. Morceau de concours : *Adagio et allegretto scherzando* de la *Troisième Suite* pour contrebasse à cinq cordes de M. Eeckhutte. Morceau d'ensemble : *Invocation* à deux voix de J.-S. Bach. — 2<sup>e</sup> prix, MM. Frin et Leclercq.

**Alto.** — Professeur : M. L. VAN HOUT. Morceau de concours : *Premier allegro* du *Concerto* de Mozart. — 1<sup>er</sup> prix, MM. Debay et Van Steenbeeck; 2<sup>e</sup> prix, MM. Declercq et Jadot; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Dyserin et Vander Brugghen.

Jury : MM. GEVAERT, président ; BEYER, prince PIERRE DE CARAMAN, DE MUNCK, LEENDERS et MASSAU.

**Violoncelle.** — Professeur : M. ED. JACOBS. Morceau de concours : Première partie du *Concerto* de Reinecke; morceaux au choix : M. Jacobs, première partie du *Concerto* de Haydn; M. Van Hamberg, *Sixième sonate* de Boccherini; M. Pitsch, *Andante et final* du *Concerto* de Haydn; M. De Vliegheer, première partie du *Concerto en la mineur* de Davidoff. — 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction (maximum des points), M. De Vliegheer; 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Pitsch; 1<sup>er</sup> prix, MM. Jacobs et Van Hamberg; 2<sup>e</sup> prix, M. Grouzé; 1<sup>er</sup> accessit, MM. Absalon et Dizelez.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Droits des restaurateurs d'œuvres d'art.

Le tribunal correctionnel de la Seine a décidé qu'un restaurateur d'objets d'art ne pouvait exercer sur les objets qui lui avaient été confiés aucun droit de rétention à l'effet d'obtenir paiement du prix de la restauration par lui effectuée.

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

Le tribunal, poussant jusque dans ses dernières limites les conséquences de sa théorie, a même déclaré qu'il y avait abus de confiance de la part du restaurateur qui refusait de restituer les objets qu'on lui avait remis. Peu importe qu'il ne les ait pas laissés sortir de chez lui et qu'il les ait constamment tenus à la disposition de leur propriétaire contre paiement d'une note que l'amateur refusait de payer, l'estimant extrêmement exagérée.

Il résulte de ce jugement que le restaurateur qui ne peut se faire payer de l'intégralité de ce qu'il prétend lui être dû doit restituer les tableaux à lui remis à première réquisition, sauf à assigner leur propriétaire devant la juridiction compétente pour la valeur des travaux par lui faits. Mais il ne peut les retenir par devers lui comme le ferait un vendeur qui ne serait pas payé du prix de sa chose.

### Memento des Expositions.

ANVERS. — Exposition triennale (internationale) des Beaux-Arts. 6 août-25 septembre. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> juillet; œuvres, 7 juillet. Deux œuvres de même nature par exposant; une seule pour les étrangers. Gratuité de transport sur le territoire belge pour les ouvrages admis. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire.*

BAYONNE-BIARRITZ. — Deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts*. (Réservée aux membres de la Société et à leurs invités.) 25 août-25 septembre. Dépôt à Paris chez Robinot, 32, rue de Maubeuge, 5-10 juillet. Envois directs : 8 août. Renseignements : *M. H. O'Shëa, président, Biarritz.*

DIEPPE. — *Société des Amis des Arts*. 16 juillet-26 septembre. Dépôt à Paris (20 juin-1<sup>er</sup> juillet) chez M. Pottier, 14, rue Gaillon.

### PETITE CHRONIQUE

*Les bandes d'expédition de l'Art moderne devant être réimprimées, l'administrateur prie instamment les abonnés de l'informer des changements à apporter éventuellement à leur adresse.*

Hier samedi a eu lieu au Musée Moderne, place du Musée, l'ouverture de la première exposition annuelle du cercle d'art L'Œuvre.

Une exposition publique de soixante-dix-neuf reproductions de chefs-d'œuvre du Titien et de Velasquez, choisis dans la galerie Impériale de Vienne, la National Gallery de Londres, les musées de l'Ermitage à Saint-Petersbourg et du Prado à Madrid et de la collection de Grosvenor House est ouverte en ce moment à l'Académie des beaux-arts et école des arts décoratifs, 144, rue du Midi.

Aujourd'hui dimanche, à midi, s'ouvrira à Namur, au hall du Kursaal de Meuse, l'exposition triennale des beaux-arts.

Outre le *Jongleur de Notre-Dame*, de Massenet, et *Pepita Ximénès*, comédie lyrique en deux actes de M. Isaac Albeniz, dont M. Maurice Kufferath achève la traduction française, la direction du théâtre de la Monnaie fera représenter au cours de la prochaine saison deux actes nouveaux de M. Albert Dupuis sur un poème de M. Edmond Gattier, *La Ducasse*, et probablement le *Sancho* de M. Jaques-Dalcroze. Figurent en outre au programme de la prochaine campagne : *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy et Maurice Maeterlinck, *Aleste* de Gluck, *Gwendoline* de Chabrier, le *Vaisseau fantôme* et *Fidélité*.

Parmi les artistes nouvellement engagés ont été cités MM. Laffite, de l'Opéra, et Muratore, de l'Opéra-Comique, M<sup>lles</sup> Baux, Van Dyck, Cortez, Brozzia, Carlhant, M<sup>lles</sup> Laffite et Muratore. En représentations, MM. Clément, Salignac, E. Van Dyck, M<sup>lles</sup> Litvinne, Landouzy, etc.

Le spectacle d'ouverture, fixé au 5 septembre, sera composé des *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*.

Hier, samedi, le théâtre Molière a repris le *Grand Mogol*. Le succès de l'œuvre d'Audran ne peut manquer de s'affirmer une fois de plus. Aujourd'hui dimanche, deux représentations, à 2 et à 8 heures. Aux matinées les enfants paient demi-place.

C'est jeudi prochain, à 3 heures, qu'aura lieu, à la Grande-Harmonie, le concert d'inauguration de la *Cam-ra* sous la direction de MM. Ch. Bordes et V. Vreuls avec le concours de M<sup>me</sup> Laure Flé, de M<sup>lle</sup> Marie Pironnet, de MM. L. Bourgeois, Jean David, Théo Charlier, M. Bastin et A. Zimmer.

Le programme, consacré à J.-S. Bach, se composera du Concerto en fa pour trompette aiguë, flûte, violon et orchestre, du duo de la *Cantate pour tous les temps*, de la *Fantaisie chromatique et fugue* pour piano et de la *Cantate sur l'abus du café* (première audition à Bruxelles). S'adresser, pour les places, à MM. Breitkopf et Haertel.

A l'occasion de sa rentrée, la Conférence du jeune barreau d'Anvers organisera une exposition du croquis et de la caricature judiciaires.

L'exposition aura lieu au palais de justice. Elle s'ouvrira le samedi 12 novembre prochain et se fermera le dimanche 20 du même mois.

Les envois devront être adressés, du 10 au 15 octobre, chez M. Victor Yseux, président de la Conférence du jeune barreau, 2, rue de la Reine, Anvers (Belgique).

Les exposants sont priés d'envoyer, dès à présent, à celui-ci les indications nécessaires pour la rédaction du catalogue.

Le lieutenant-général Donny travaille activement à la réalisation d'un projet des plus intéressants. Il s'agit, a-t-il dit à un de nos confrères, « de l'installation, dans un angle d'un des compartiments de l'exposition de Liège, d'un planisphère se développant circulairement et sur lequel sera reproduit la cartographie du globe terrestre. Sur chacun des continents des signes distinctifs indiqueront toutes les entreprises belges à l'étranger (usines, mines, carrières, hauts fourneaux, etc.), qu'elles appartiennent à des particuliers ou à des sociétés privées. Au centre de la salle, dont le plancher sera à cet endroit légèrement surélevé, le public pourra se rendre un compte immédiat de l'activité déployée par les Belges dans tous les pays du monde. Au centre du planisphère figurera également un groupe du sculpteur de Lalaing représentant la Civilisation se penchant sur la Barbarie pour la relever.

Le planisphère aura 6 mètres de hauteur et 23 mètres de développement circulaire. Il sera dressé par un établissement géographique de Bruxelles et les indications lui seront fournies, pour ce qui concerne les entreprises belges, par deux avocats, MM. Plas et Pourbaix, qui ont déjà publié différents ouvrages sur la matière. Ce travail exigera l'emploi de trente-six bandes de toile de 6 mètres de haut et 0<sup>m</sup>,65 de largeur chacune.

D'autre part, M. Digneffe, président du comité exécutif, et MM. Paul Forgeur, secrétaire général, et Gody, commissaire général adjoint du gouvernement, viennent de rentrer de Berlin, où ils ont conféré avec les membres du comité provisoire de patronage de la participation allemande qui vient d'être définitivement installé le 24 courant, et le commissaire général nommé. Ajoutons que le comité comprendra les personnalités les plus marquantes de l'industrie germanique, et qu'il est dès à présent certain que la section allemande sera plus importante qu'à toutes les expositions précédentes en Belgique.

Un grand concours, qui prendra le nom de « Concours de la Musique française », aura lieu à Paris au mois d'octobre prochain. Il comprendra cent mille francs de prix qui seront répartis entre un opéra ou un drame lyrique, un opéra comique, une œuvre symphonique, un ballet et même une opérette.

Ce concours est organisé sous le haut patronage du prince Albert de Monaco, de M. Henry Deutsch de la Meurthe et de la

Société des Grandes Auditions musicales, dont la présidente est la comtesse Greffulhe.

M. Claude Debussy vient de faire paraître chez MM. A. Durand et fils deux *Danses* (danse sacrée, danse profane), pour harpe chromatique ou piano avec accompagnement d'orchestre d'instruments à cordes.

M. Georges Hoentschel vient de faire don à la ville de Paris d'une série importante d'œuvres de Carriès, qui seront placées dans une salle du Musée portant le nom du statuaire.

Les fêtes d'Orange sont fixées aux 30. 31 juillet et 1<sup>er</sup> août. La première journée sera consacrée à l'*Hippolyte couronné* de M. Jules Bois, la deuxième à une tragédie de M. Meunier, *Cynthia*, la troisième au *Dionysos* de M. Joachim Gasquet, pour lequel M. Claude Debussy écrit une partition orchestrale et chorale.

Une tradition allemande des *Moralités légendaires* de Jules Laforgue paraîtra prochainement à Stuttgart par les soins de M. Paul Wiegler, qui fera précéder cette édition d'une biographie complète du poète et de documents inédits, portraits, correspondances, etc.

M. Vittorio Pica, toujours attentif à l'évolution de l'art pictural dans tous les pays, consacre à Ignacio Zuloaga une élogieuse étude, ornée de vingt-deux reproductions, dans l'*Emporium* (fascicule de juin). On sait la place qu'a prise très rapidement le peintre espagnol dans le mouvement artistique contemporain.

M. Ph. Zilcken vient d'être nommé directeur du jeune cercle d'avant-garde *Sint-Lucas*, d'Amsterdam, qui organise en ce moment une exposition générale de peinture hollandaise au Salon International de Paris (Grand Palais).

Souvenir de Lenbach. — En 1883, l'impresario Angelo Neumann produisait en Italie une chanteuse allemande de grand talent, Hedwig Reicher-Kindermann, qu'on applaudit à Bruxelles dans le *Crépuscule des Dieux*. Malgré son remarquable mérite, la cantatrice, qui interprétait surtout du Wagner, eut peu de succès à Rome, où les *dilettanti* ne sont pas encore très germanisés. Elle s'était habituée ailleurs, dit le *Ménestrel*, à de si beaux triomphes, que la colonie allemande voulut la consoler de cet échec inusité. On organisa en son honneur les réunions les plus brillantes. Elle fut

invitée chez l'ambassadeur, qui l'accompagna lui-même au piano. Un autre jour, elle fut conviée à un dîner intime où se trouvait Lenbach. Dans la soirée, Hedwig chanta quelques mélodies, au nombre desquelles se trouvait celle de Schubert, *En Mer*. Le grand peintre fut tellement ému qu'il ne parvint pas à cacher ses larmes. La jeune femme s'en étant aperçue, remplaça aussitôt les lieder élégiaques par des tyroliennes et des ländler, en lançant les vocalises avec tant d'art et de joyeuse humeur que bientôt Lenbach riait aux larmes. Deux jours après, celui-ci recevait la jeune femme dans son atelier où il avait organisé pour elle une fête dont tout Rome parla. A son arrivée, il la conduisit lui-même vers une sorte de trône disposé dans la verdure de grands lauriers et la traita comme une princesse. Quand elle eut chanté, une pluie de fleurs tomba sur elle de tous les coins de la salle. Le jardin était illuminé; on y resta une partie de la nuit. Deux mois après, le 2 juin 1883, Hedwig Kindermann mourut à Trieste, où elle repose sur les bords de l'Adriatique, dormant son éternel sommeil. Elle n'avait pas encore trente ans.

Sait-on, dit le *Guide musical*, que Schumann interrogea un jour une table parlante afin de savoir quel était le temps exact des deux premières mesures de la Cinquième Symphonie de Beethoven? Un soir, se trouvant avec sa femme et un ami, il s'empara d'une petite table; tous les trois y mirent leurs mains et la table, après quelques instants, se mit à danser. Alors Schumann lui posa la question. La table hésita pendant longtemps et, finalement, au grand étonnement des assistants, battit *quatre* temps le passage indiqué!

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CÔUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, -RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM,  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. *Expertises.*

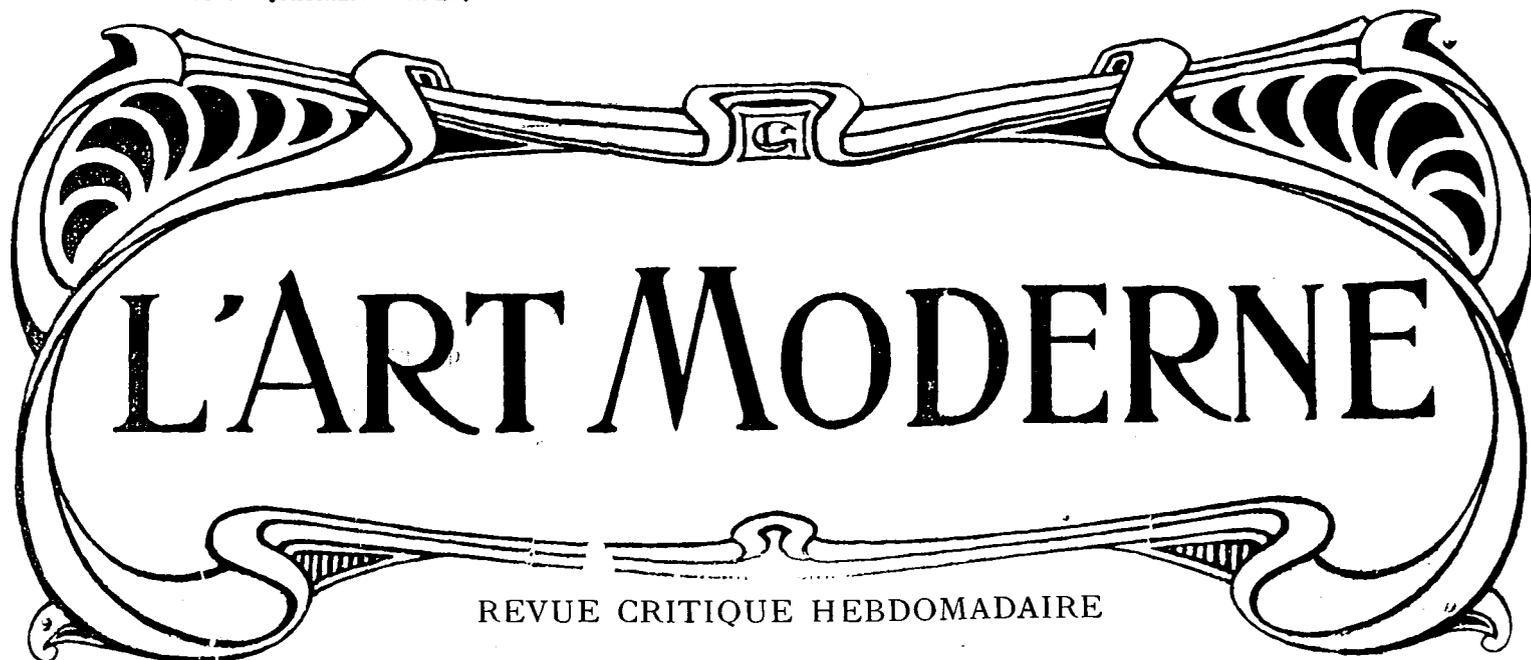
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

A propos de Gluck (OCTAVE MAUS). — Constantin Guys (1802-1892). — Livres neufs. *Minne* (O. M.). — Tâches dans le paysage. — Concours du Conservatoire. — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

## A PROPOS DE GLUCK

Délaissé et comme oublié durant près d'un demi-siècle, voici Gluck revenu au premier plan de l'actualité. Ses œuvres sont rentrées avec un succès éclatant au répertoire des théâtres lyriques. Après *Orphée* et *Iphigénie en Tauride*, joués à l'Opéra-Comique et à la Monnaie, *Alceste* vient d'être accueilli à Paris avec tant de faveur qu'il a fallu, pour permettre aux plus impatients de ses admirateurs d'en jouir, reculer la clôture de la saison théâtrale. L'Opéra annonce pour l'hiver prochain *Armide*, qui va être mis en scène, cet

été, aux arènes de Béziers. Et, de son côté, la Monnaie a inscrit *Alceste* au programme de sa prochaine campagne.

Réjouissons-nous de voir l'évolution du goût public autoriser de telles initiatives. Il y a trente ans, celles-ci eussent été follement téméraires. Meyerbeer et Rossini avaient abaissé le niveau du théâtre lyrique au point d'exclure du répertoire les ouvrages dont l'expression musicale s'accordait avec les intentions dramatiques. Gluck, dont l'art repose sur cette équation, fut l'une des premières victimes de l'esthétique nouvelle. Banni de la scène, il trouva un refuge dans les concerts. Et l'opinion s'accrédita, au XIX<sup>e</sup> siècle, que l'auteur d'*Armide* était un grand musicien mais qu'il n'entendait rien à l'art théâtral et que ses ouvrages n'étaient décidément pas faits pour être représentés. On imagina alors, dans les conservatoires, de les interpréter en oratorios, sans décors et en costumes de ville. Et ceci eût sans doute surpris le bon chevalier qui avait comme principal souci, lorsqu'il mettait un opéra en musique, à ce qu'il affirme dans ses écrits, « d'oublier qu'il était musicien ».

Il fallut, pour rétablir sur son piédestal l'harmonieuse statue, profiter d'une transformation du goût public. Cette transformation, nous la devons à Richard Wagner. C'est lui, incontestablement, c'est son génie puissant, irrésistible, qui a ramené la foule à une compréhension plus haute et plus vraie du drame lyrique. Ses héros impétueux ont brisé les effigies des faux dieux et restitué enfin le théâtre à l'art et à la beauté.

Oui, c'est à l'*Anneau du Nibelung*, à l'intensité des sentiments qu'il exprime, à l'humanité qu'il recèle, au

pathétique dont il est imprégné que nous devons la restitution d'*Alceste*, d'*Orphée*, des *Iphigénie*. Pour arriver au cœur des spectateurs d'aujourd'hui, Gluck a dû faire un détour. Mais le chemin l'a mené sûrement au but. Et l'on peut dire que Wagner, qui doit tant à son illustre précurseur, s'est acquitté envers lui en le tirant de l'ingrat oubli des hommes pour l'auréoler d'une gloire nouvelle. Sur les scènes où les *Huguenots* succédaient invariablement à d'autres *Juive*, n'avons-nous pas vu, d'ailleurs, depuis la trouée lumineuse de *Tristan* et des *Maîtres-Chanteurs*, *Fervaal*, l'*Étranger*, le *Roi Arthur*, œuvres de la même lignée, sinon de la même conception, qu'*Alceste* et qu'*Armide*? Sans doute est-il encore une portion du public à qui demeure fermée la beauté de ces spectacles d'art. On ne bouleverse pas en un tour de main des habitudes enracinées depuis un demi-siècle. Mais le seul fait d'avoir osé ouvrir sur des jardins de poésie et de musique quelques fenêtres inflexiblement condamnées prouve l'amélioration du goût, secondé par la bonne volonté des directeurs de théâtres.

Et qu'on veuille bien ne pas considérer la reprise des ouvrages de Gluck comme l'effet d'une curiosité qui porte, depuis quelques années, les hommes à s'enquérir des choses du passé, à scruter l'âme de nos ancêtres, à se figurer leurs divertissements, leurs mœurs, leurs sentiments, leur costume. Il ne s'agit point de restitution historique ou de reconstitution, comme il s'en fait sur ces théâtres de verdure que remit à la mode l'esprit archaïque de Charles Bordes. Si *Alceste*, après *Iphigénie en Tauride* et après *Orphée*, vient de revivre à l'Opéra-Comique d'une vie neuve et frissonnante, c'est que les émotions qu'elle provoque — compassion, inquiétude, pitié, enthousiasme — sont celles qui, de tous temps, ont fait palpiter le cœur humain.

Un drame lyrique de Gluck est très exactement de la même essence qu'un drame de Wagner ou de Vincent d'Indy, et s'il en diffère par la forme extérieure, — j'entends le vêtement harmonique dans lequel il se drape, les sonorités orchestrales qu'il utilise, etc., — il se sert, au fond, de moyens identiques pour arriver au même résultat.

De là vient qu'il faut interpréter Gluck avec le même souci de vérité, d'expression et de vie qu'une œuvre contemporaine. M. Pierre Lalo, dont les réflexions sont toujours judicieuses, vient précisément d'écrire sur ce sujet une chronique dont quelques citations clôtureront à merveille le présent article. « L'opinion qui régna pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, dit-il entre autres, la doctrine hors de quoi il n'y avait pas de salut, c'est que Gluck était noble. Et il l'était sans doute; et l'on conçoit qu'il ait frappé par sa noblesse des gens accoutumés à la fréquentation quotidienne de Meyerbeer, de Donizetti ou d'Adolphe Adam. Seulement on en était si

fortement frappé qu'on ne voyait guère plus rien d'autre; on prenait pour la qualité caractéristique de Gluck ce qui n'était qu'une manière d'être commune à tous les maîtres de l'ancien opéra français; et l'on méconnaissait les signes particuliers par où il se distinguait si violemment, et qui sont la marque même de son génie. Le mot « noble » était devenu une sorte d'épithète homérique qui paraissait inséparable du nom de Gluck. Les personnes les plus ignorantes de la musique savaient du moins que Gluck était noble; et les musiciens de profession le savaient aussi; mais ils le savaient mieux, ou croyaient le mieux savoir (1). Lorsqu'on entendait dans quelque concert un air de Gluck, il était chanté d'une manière noble, ou du moins qui s'efforçait d'être telle. Et ce reproche que les connaisseurs faisaient aux interprètes de Gluck, c'était toujours, éternellement, uniquement, celui de manque de noblesse. C'est en vain que, vers le milieu du siècle, M<sup>me</sup> Viardot montra, dans *Orphée* et dans *Alceste*, ce que l'art gluckiste contenait de passion, d'émotion et de vie : cela n'empêcha point l'établissement d'une tradition pareille aux pires « traditions » de théâtre, ou bien encore aux « traditions » du Conservatoire pour interpréter Beethoven; fausses traditions qui ne sont que l'assemblage des routines les plus étroites, et qui, loin de les conserver intacts, déforment la figure et l'esprit des œuvres.

L'effet d'une opinion aussi unanime et aussi soutenue fut celui qu'il devait être : l'interprétation de Gluck devint quelque chose de raide, de compassé, de froid, d'inanimé, de classique à la façon des guerriers de David. On ne pouvait s'écarter de cette noblesse convenue et de cette dignité artificielle sans courir des risques d'excommunication musicale : M<sup>me</sup> Caron en sut quelque chose quand elle osa naguère, dans un concert de l'Opéra, chanter avec une sensibilité frémissante le premier acte d'*Alceste*. Il en fut ainsi pendant cinquante ans et plus. Depuis quelques années, un changement se fait. Gluck n'a point cessé d'être noble; mais il est aussi devenu « charmant ». Écoutez plutôt, à l'Opéra-Comique, pendant les entr'actes, les entretiens des auditeurs d'*Alceste*; écoutez dans les salons les propos des élégantes personnes qui entendirent *Alceste* la veille : le mot « charmant » y revient sans cesse, accompagné de regards d'extase et de mines pâmées. On éprouve des sensations suaves; on parle de grâce et de pureté grecques : on introduit dans *Alceste* ce mélange de préraphaélisme à la mode de Burne-Jones et de néo-hellénisme à la mode de M. Anatole France qui compose ce que nous appelons notre senti-

(1) Il faut naturellement faire une exception pour Berlioz, qui voyait, admirait et aimait en Gluck tout ce qu'il y faut voir, admirer et aimer.

ment de l'antiquité. Tout à l'heure les personnages gluckistes étaient des guerriers de David; ils sont maintenant des statuettes de Tanagra; l'un n'est pas moins faux que l'autre.

La qualité essentielle de la musique de Gluck, et par suite d'une bonne interprétation de ses œuvres, ce n'est pas la noblesse et ce n'est pas le charme: c'est la force de l'expression dramatique. Tous les contemporains du musicien sont d'accord là-dessus.

Et Gluck, dont le génie volontaire savait assurément ce qu'il faisait, est de cet avis plus que personne. On ne saurait se dispenser de le consulter ici, lui qui disait des exécutions de ses ouvrages: « La présence du compositeur leur est aussi nécessaire que le soleil l'est aux ouvrages de la nature; il en est l'âme et la vie; sans lui tout reste dans la confusion et le chaos. » Nous ne pouvons avoir sa présence réelle; mais nous pouvons retrouver la présence de sa pensée dans ces écrits. Et voici comment il parle: « *Ma musique ne tend qu'à la plus grande expression et au renforcement de la déclamation et de la poésie... Je me suis occupé de la scène, j'ai cherché la grande et forte expression... J'ai considéré la musique non pas comme l'art d'amuser l'ouïe, mais comme un des plus grands moyens d'émouvoir le cœur et d'exciter les affections... Il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier à l'effet... La voix, les instruments, tous les sons, les silences mêmes, doivent tendre à un seul but, qui est l'EXPRESSION.* »

OCTAVE MAUS

## CONSTANTIN GUYS

(1802-1892)

Une importante exposition de dessins, de lavis et d'aquarelles organisée à Paris le mois dernier a initié le public, qui l'ignorait, à l'œuvre aigu, pénétrant et profond de celui que Baudelaire a baptisé « le peintre de la vie moderne ». Seuls, quelques collectionneurs avisés recherchaient, en ces dernières années, les feuillets épars, dispersés dans les cartons poudreux des marchands d'estampes, sur lesquels Constantin Guys a instantanéisé avec une verve et une intensité admirables la vision d'une époque. Voici enfin ce mystérieux précurseur de l'art d'aujourd'hui sorti de l'ombre. Sur l'initiative de M. Paul Gallimard, Gustave Geffroy lui a consacré un ouvrage considérable et définitif, orné de fort belles gravures sur bois exécutées d'après les compositions du maître par Tony et Jacques Beltrand. Une souscription est ouverte pour ériger un monument sur sa tombe. Divers musées ont acquis quelques-unes de ses œuvres, désormais classées parmi les archives artistiques les plus précieuses du XIX<sup>e</sup> siècle au même titre que le furent, au XVIII<sup>e</sup>, celles des Saint-Aubin, des Moreau, des Debucourt.

Nous croyons intéressant de résumer, à l'occasion de cette consé-

cration, l'étude que vient de publier sur Guys M. Armand Dayot. Elle embrasse à la fois la vie mystérieuse de l'artiste et l'étude de son art, apprécié par un esprit sagace et impartial.

\*\*\*

D'où vient Guys? Qui nous montrera son berceau? Qui nous racontera son enfance? Qui nous décrira ses années de jeunesse, les aventures de sa vie vagabonde jusqu'au jour où, la soixantaine atteinte, il plantera sa tente de nomade au milieu des foules parisiennes dont il va devenir l'enquêteur infatigable, après avoir promené son originale fantaisie et sa curiosité toujours en éveil à travers l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, la Crimée, les pays d'Orient?... Ceux qui connurent le *peintre de la vie moderne* sont de plus en plus rares. Parmi ceux qui vécurent dans son intimité un seul, je crois, subsiste: Nadar.

Dans un article que publia jadis le *Figaro*, ce dernier nota d'ailleurs quelques renseignements précieux sur le mystérieux artiste. Nous sûmes, grâce à cette brève mais substantielle chronique, que Constantin Guys venait d'une bonne et vieille famille méridionale, qu'un hasard le fit naître à Flessingue, qu'il fit la campagne de Grèce avec Byron, qu'il s'engagea dans la cavalerie sous la Restauration et qu'après un service très actif, il sortit de l'armée sous-officier de dragons. Il en resta cavalier de premier ordre et avec la passion des chevaux. Il visita l'Europe et une partie de l'Orient, affichait une grande prédilection pour les habitudes anglaises et n'aurait même pas été étranger à la création de l'*Illustrated London News* et même du *Punch*.....

Puis, nous apprend toujours Nadar, il voyagea de longues années pour l'*Illustrated* (dessins et notes). Il assista à Inkermann, à Balaklava, à tous les engagements des armées alliées, toujours aux avant-postes avec la glaciale indifférence du danger, par nature autant que par dandysme...

Ce ne sont là assurément que de très sommaires indications. Elles serviront très utilement néanmoins à indiquer les grandes lignes de cette physionomie jusqu'alors d'une si mystérieuse indécision.

\*\*\*

A quelle époque Guys commença-t-il à jeter sur les feuillets volants qui lui tombaient sous la main les premières formes de ses visions de la vie moderne, les premières ébauches barbares de ses vives impressions? Quelle date faut-il assigner à l'éclosion des « barbouillages primitifs » de l'étrange artiste?

Baudelaire suppose que Guys avait dépassé la quarantaine lorsque l'idée lui vint d'étendre pour la première fois sur une feuille blanche de l'encre et des couleurs.

Qu'importe, d'ailleurs! Et puis, en définitive, ne vaut-il pas mieux, malgré la curiosité de plus en plus aiguisée des nombreux admirateurs de Guys, que le voile de mystère qui enveloppe sa vie ne se soulève qu'avec une discrète lenteur? L'imprécision troublante du personnage ne peut nuire à l'étrangeté de l'œuvre.

Œuvre étrange assurément — mais bien plus encore par la singulière originalité de l'interprétation, par sa violente activité, par l'agitation à la fois naïve et passionnée du métier que par le choix des motifs, tous d'une banalité courante et d'une diversité relative: types de soldats empanachés et fringants; groupes de filles tassées dans des poses d'attente sur les canapés délabrés d'innombrables refuges; cuisinières en courses dont l'allure rapide se détache avec une réelle élégance populaire sur un fond de paysage

parisien troué de claires avenues; rôdeuses aux silhouettes faméliques, aïeules sinistres et lamentables des pierreuses de Rops, de Forain, de Toulouse-Lautrec, de Steinlen...; danseuses de Mabilie, soulevant d'un geste provoquant l'ourlet de leurs robes à volants et à falbalas; habituées de chez Muzard, de Valentino, du Château des Fleurs ou du Casino Cadet, en quête de chalands sérieux, leurs *Suivez-moi, jeune homme* au vent et comme embourgeoisées, malgré l'aspect félin de leur allure et le clignement significatif de leurs yeux ombrés, sous l'austère encapuchonnement de leur immense capote à brides, sous la lourde draperie de leurs cache-mires dont la pointe vient mordre le bas des jupes trainantes.

Elles chassent avec une sorte de glissement silencieux, les mains perdues dans d'énormes manchons.

A côté de la dégradation féminine, hiérarchisée avec une rare pénétration psychologique de dessin et qui exerce sur Guys une invincible fascination, c'est la peinture des plaisirs mondains, des élégances aristocratiques, figurés dans une suite considérable de croquis et d'aquarelles, par de grouillantes sorties de bals publics et de théâtres, par des rapides défilés de voitures emportées vers l'allée de la Porte-Maillot et où se prélassent, la minuscule *marquise* aux doigts, sous leurs capotes enrubannées, leurs toques à la hongroise, leurs chapeaux-cloche, et dans le débordement de leurs robes à volants, bombées par la crinoline, les grandes dames en renom et les *biches* les mieux cotées.

Puis, au détour d'une allée du Bois, dont Guys sait utiliser merveilleusement le parallélisme des grands arbres, indiqués en quelques traits vifs et larges pour constituer le décor de la scène, le fond léger de sa rapide composition, c'est un brusque arrêt de voiture. Et l'artiste, consciencieusement attentif à tous les mouvements de ses modèles, nous décrit d'un trait rapide et fidèle le sens intime de la rencontre, entre la biche et le lion, sorti comme par hasard de l'ombre des fourrés au passage de la calèche attendue.

Droits sur leurs sièges, dans une raideur presque hiératique, cocher et valets, la tête haute, impeccablement corrects, admirablement dressés, les yeux au loin, semblent indifférents à ce qui se passe près d'eux....

Ce ne sont là certainement que de petites scènes de genre, que de rapides visions de menus faits, de « choses de tous les jours », que de fugitives impressions, saisies par l'infatigable artiste, au courant de la plume et du pinceau, en dehors de toute préoccupation de notoriété publique et d'ambitieux calculs.

Toutefois l'esprit de ce croquiste de génie, toujours en activité d'observation au milieu des brusques et déconcertantes transformations de la vie mondaine, avait acquis une puissance de vision d'une pénétration si aigüe, et aussi d'une fidélité si persistante, que les sujets de vulgarité apparente dont il fixe à jamais les aspects fugitifs prennent sous la fouguese balafre de ses pinceaux chargés de sépia, une physionomie d'immuabilité d'où se dégage une triomphante impression de vérité historique. Il sut l'art difficile d'extraire, avec une spontanéité géniale, le définitif du transitoire et d'enfermer en quelques coups de plume et de pinceau d'une étonnante synthèse graphique, toute une époque, avec ses modes successives, ses types convenus, ses allures et ses gestes particuliers et jusqu'à son atmosphère spéciale.

Oui, Constantin Guys fut réellement le peintre de la vie moderne sous le second empire. De tous les artistes de cette époque, dont les uns se sont presque exclusivement spécialisés dans l'étude de sujets déterminés, et dont les autres ont trop sacrifié les origi-

nales et solides qualités de leur art à la représentation conventionnelle de choses à peine entrevues, il fut à la fois le plus compréhensif et le plus sincère, le plus curieux et le plus pénétrant.

Après une contemplation passionnée de la vie, il sut avec une clairvoyante indépendance enfermer dans la bizarre mais impressionnante formule de son art abrégiateur, les mouvements les plus subtils de toute une humanité disparue.

\*\*\*

Comme certains autres artistes de génie, à la perception synthétique et au mouvement de crayon abrégiateur, il piquait, pour ainsi dire d'un trait, sur son calepin, le point caractéristique, « le point lumineux » du sujet, et, rentré chez lui, il reconstituait sa vision d'après cette note évocatrice et la fixait à jamais dans la perfection d'une ébauche violemment cernée d'encre, ébauche d'une impressionnante intensité de couleur et comme baignée d'une lumière de vie.

Il était de ceux qui, « accoutumés dès longtemps à exercer leur mémoire et à la remplir d'images, trouvent devant le modèle et la multiplicité des détails qu'il comporte leur faculté principale troublée et comme paralysée ».

Certes, l'œuvre de Guys mériterait de vivre alors même que l'artiste se serait borné à décrire avec sa verve intarissable les formes diverses des mondanités de son temps, et les types, aujourd'hui si lointains, des soldats du second empire.

Et cependant ce n'est pas là, croyons-nous, la partie la plus caractéristique, la plus significative de son œuvre, celle où passe le frisson le plus aigu de son art.

Guys aime passionnément la femme. Il l'aima belle, élégante, s'enveloppant pour la joie de nos yeux, pour la conquête de notre âme, pour la domination de nos sens, de tous les enivrants artifices de la toilette, « qui sont les attributs et le piédestal de sa divinité ».

Mais il l'aima aussi, et avec plus de ferveur encore, plus de fièvre, dirons-nous, dans le cadre ordinaire de sa plus basse déchéance morale et physique.

Bien avant Edmond de Goncourt et Maupassant il fut séduit par le mystérieux pittoresque des maisons closes, par le relent malsain de ces cloîtres de la débauche, par la chaude et riche lumière qui tombe de ces plafonds écrasants, de ces murailles aux rouges tentures et dans laquelle, comme en une atmosphère d'ambre et de sang, où flotte le poison des poussières, se détachent les blancs fades, malades des chairs cyniquement dévoilées.

Et ces choses, violemment empreintes d'une beauté très particulière, sont dites avec un esprit si vif, dans une langue d'un style si imprévu et si original, avec une verve si prime-sautière que la pudeur ne saurait être offensée.

\*\*\*

L'obscurité qui régna sur toute l'existence de Constantin Guys se dissipe brusquement à partir de l'heure où on le relève brisé et sanglant sous les roues d'un fiacre dans la rue du Havre, un soir de carnaval. Il avait quatre-vingts ans. Pendant sept années, sept années atroces, il demeura cloué dans l'immobilité la plus complète sur un lit de l'hospice Dubois. Les amis, très rares, qui le visitèrent pendant sa longue agonie, s'étonnaient de sa fermeté d'âme, de la vivacité juvénile de son esprit, toujours original, et de son stoïcisme souriant, au milieu de ses misères et de ses souffrances.

Enfin la mort vint et, par un clair soleil de printemps, à l'heure où les sveltes amazones galopèrent rieuses dans les allées du Bois, à l'heure où dans la poussière des Champs-Élysées les roues des rapides calèches miroitaient innombrables, à l'heure où

Les femmes de plaisir, la paupière livide,  
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide,

le peintre de la vie moderne roulait lentement dans un pauvre corbillard vers le lieu du repos éternel, à travers les flots de la foule indifférente, son grand modèle anonyme, dont il sut mieux que personne fixer d'un trait définitif la vérité des mouvements et des attitudes, la turbulence éphémère, tout le mystérieux frisson.

## LIVRES NEUFS

**Minne.** par WILLY, avec une couverture d'HELLEU.  
Paris, P. Ollendorff.

Après la série des *Claudine*, d'une observation si précise et si personnelle, voici un type nouveau : Minne, qui pourrait bien, à son tour, ouvrir un cycle de romans.

Minne est une gobette dont les récits des journaux sur les exploits des Apaches ont fortement enflammé l'imagination et détraqué le sens moral. Bas-de-Cuir et Oeil-de-Faucon n'exercèrent jamais sur les petites filles de la génération précédente prestige plus irrésistible que, sur l'esprit furtif de Minne, le Frisé, chef des « Aristos » de Levallois-Perret. Mais les héros de Fenimore Cooper n'étaient qu'imaginaires et lointains. Ceux qui peuplent les rêves ardents de Minne, elle les frôle sur les boulevards extérieurs, elle les aperçoit de sa fenêtre dans leurs accoutrements de combat : jersey noir ou rayé de vives nuances, qui colle à la peau comme un tatouage bariolé, casquette à carreaux noirs et violets, pantalon évasé sur le pied qu'habille, dans un soulier Richelieu, une chaussette fleurie... « Être leur reine avec un ruban rouge et un revolver, comprendre le langage des sifflets, caresser les cheveux du Frisé et indiquer les coups à faire... La reine Minne... Pourquoi pas? On dit bien la reine Wilhelmine... »

Le début est effarant et l'on prévoit des meurtres, des catastrophes, des amours éclaboussées de sang. Mais le feuilleton s'évanouit à mesure que se déroule le récit. Et c'est, soit dans le petit hôtel paisible du boulevard Berthier, soit dans les vergers qui encerclent de verdure la Maison Sèche où Minne passe l'été, une suite d'épisodes ingénus avec lesquels contraste la fièvre grandissante de l'enfant. La crise éclate au retour à Paris. Minne s'évade, une nuit, et poursuit le long des fortifs, sous les ponts du chemin de fer, sa terrifiante chimère. Miraculeusement, le vice, le crime épargnent l'enfant déséquilibrée que les premières lueurs du jour ramènent, à demi morte de peur et de lassitude, mais sans souillure, au logis maternel.

Minne revient-elle guérie? On peut l'espérer. Mais le silence de l'auteur, qui termine le conte sur cette nuit tragique, permet d'attendre un volume nouveau qui nous éclairera sur ce point. Et l'agrément de son récit, joint à l'aimable tournure du style, est pour nous le faire souhaiter.

O. M.

## TACHES DANS LE PAYSAGE

Excellentes réflexions de M. Eddy dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne* :

« Maintenant que la facilité des transports, la diffusion de l'automobile et du cycle ont remis en honneur le goût des longues randonnées, voici reverdir le « bouchon » de sapin des guinguettes et des tournebrides. Mais les temps sont changés : et si le *Cheval blanc*, le *Soleil d'or*, la *Croix de Malte* de nos pères ont pu faire repeindre leurs enseignes, ailleurs il a fallu construire des *Terminus* et des *Palace-Hôtels*.

On les a voulus grandioses, énormes, imposants; on les a posés au bon endroit, à flanc de coteau, afin que la clientèle pût jouir de la meilleure vue sur le port ou sur la vallée; à l'intérieur, ils sont le dernier cri du confort et du luxe; mais, à l'extérieur, ils sont trop souvent le dernier mot de la laideur.

Et l'autre jour, M. Robert de Souza, l'actif secrétaire de la Société pour la protection des paysages, se demandait avec raison pourquoi un récent congrès, tout en s'occupant d'améliorer la condition matérielle des hôtels, ne s'était point préoccupé de leur présentation extérieure. « Comment faire, disait-il, pour que l'hôtel, qui doit attirer les voyageurs, ne soit pas justement le premier obstacle à l'intérêt d'un paysage (1)? »

La Suisse, et ses hôtels-caravansérails, est d'un exemple assez tristement éloquent, et aussi la côte d'azur entre Nice et Menton, pour que l'on ne s'efforce pas de tenter désormais quelque diversion. Rien n'oblige les Sociétés fermières des grands hôtels ou les Syndicats d'initiative qui fonctionnent un peu partout dans nos provinces à concevoir l'édifice projeté suivant la formule immuable d'une masse blanche nécessairement quadrangulaire. Ne serait-ce pas là, au contraire, une excellente occasion de s'inspirer des formes locales, de faire appel aux artistes de la région, pour donner à l'édifice un cachet d'originalité qui, loin de nuire au pittoresque d'un site, s'accorderait au contraire avec lui?

Il y a certainement quelque chose à tenter en ce sens, et nous ne manquons ni de syndicats locaux assez intelligemment inspirés, ni d'architectes assez pourvus de talent et d'initiative pour tirer profit de cette idée. Trois fois sur quatre, les hôtels sont des taches dans le paysage. Il serait si facile d'en faire de jolies taches!

## Concours du Conservatoire<sup>(2)</sup>.

*Piano* (jeunes filles). — 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction, M<sup>lles</sup> Wouters et Pariset-Péronnet; 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lles</sup> Loché et Vandeputte; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lles</sup> Etien et Simonon; 1<sup>er</sup> accessit, M<sup>lles</sup> Despiegeler, Mercier, Recke, Lefoin, Gilbert, Taboux et Maes.

Jury : MM. GEVAERT, président; KOSZUL, directeur du Conservatoire de Roubaix; GHYMERS, POTJES et TINEL.

*Harpe chromatique*. — Professeur adjoint : M. RISLAIR. Morceau de concours : *Danse sacrée et danse profane*, de Debussy. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Van Overeem; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Outmann.

*Piano* (jeunes gens). — Professeur : M. DE GREEF. Morceau de concours : Première partie du *Concerto en mi* de Moscheles. — 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction, M. Kauffmann; 2<sup>e</sup> prix, M. Richards.

Prix Laure Van Cutsem. — Morceaux au choix, *Pourquoi?* de Schumann et *Saint-François marchant sur les flots*, de Liszt. — M<sup>lle</sup> Casantzis.

\*\*\*

(1) Voir la *Revue mensuelle du Touring-Club de France* (15 août 1903).

(2) Suite. Voir nos deux derniers numéros.

Le prix Van Cutsem a été chaudement disputé cette année; pour la première fois quatre concurrentes se présentaient : M<sup>lle</sup> Desmaisons, au jeu égal et au phrasé expressif un peu prétentieux; M<sup>lle</sup> Derousseau, d'un style plus sûr et correct, mais manquant de brio; M<sup>lle</sup> Callebert, ayant une virtuosité forcée appuyant beaucoup l'effet et le mesurant avec précaution et, enfin, M<sup>lle</sup> Casantzis, une véritable nature ayant, elle, une virtuosité remarquable sans trahir le moindre effort et faisant preuve d'un sentiment précis du style. Cette jeune artiste, venue d'Athènes pour conquérir le premier prix avec grande distinction l'année dernière, a obtenu les honneurs de la matinée.

L'exquise page de Schumann *Pourquoi?* a été détaillée par elle avec tant de charme, de simplicité, une si juste mesure des nuances, que le public tout de suite a subi l'influence indicible qui émane de l'artiste sincère. Le deuxième morceau, *La Légende de Saint François de Paule*, est peut-être l'œuvre de Liszt la plus difficile et la plus périlleuse. M<sup>lle</sup> Casantzis l'a exécutée avec une netteté et une virtuosité qui ont emporté tous les suffrages. Aussi le jury, enthousiasmé, lui a décerné le prix à l'unanimité, en dépit d'une manifestation qu'une des concurrentes avait cru devoir s'offrir pour l'influencer en sa faveur.

Ce petit incident — regrettable, en somme, car le public se trompe très souvent dans ses préférences — confirme une fois de plus la thèse que *l'Art moderne* a toujours défendue et qui fut confirmée l'année passée par les musiciens les plus éminents, lors de notre enquête sur les concours des Conservatoires. Rappelons qu'il nous fut permis d'affirmer que, d'après cette consultation, les concours annuels étaient condamnés et qu'ils devraient être remplacés, au grand profit de l'enseignement artistique, par des examens trimestriels ou semestriels.

## Chronique judiciaire des Arts.

Le tribunal correctionnel de Grasse vient de rendre un jugement intéressant pour la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique.

Quelques hôteliers du littoral avaient permis à des artistes de passage d'organiser des concerts dans leurs établissements. La Société des auteurs avait demandé le paiement des droits et les hôteliers s'y étaient refusés, prétendant qu'ils étaient étrangers à l'organisation de ces concerts.

Le tribunal a jugé que le directeur d'hôtel qui organise ou laisse organiser dans son établissement des concerts est un véritable entrepreneur de spectacles publics, et que, par suite, il est tenu de payer les droits d'auteur. En outre, les propriétaires d'hôtel ont été déclarés civilement responsables des condamnations encourues par leurs directeurs gérants.

## PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui dimanche 3 juillet, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, fête intime organisée par l'A Capella, choral mixte.

La première partie du concert sera consacrée à divers soli exécutés par les élèves des cours individuels; la seconde partie à la première séance de lecture populaire de musique ancienne par l'audition de *l'Amour médecin*, opéra comique en trois actes, de Ferd. Poise. Conférencier, M. C. Van Weyenberg.

Mercredi prochain 6 juillet, à 8 heures du soir, dans le préau de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles, 53, rue d'Orléans, M<sup>lle</sup> Rosa Piers, de la classe d'interprétation vocale du directeur, donnera un récital de lieder modernes.

Le *Grand Mogol*, l'amusante opérette d'Audran, interprétée avec beaucoup de verve, au théâtre Molière, par la troupe de M. Peronnet, obtient tous les soirs un grand succès de gaieté. Aujourd'hui dimanche, le *Grand Mogol* sera joué en matinée et le soir. Aux matinées les enfants paient demi-place.

Mardi, reprise des *Dragons de Villers* qui constituent un des grands succès de M<sup>lle</sup> Jane Barre.

Le jury international du concours Sonzogno, ouvert à Milan, a décerné à l'unanimité le grand prix à *La Cabrera*, œuvre du jeune compositeur français Gabriel Dupont, sur un livret d'Henri Cain.

M. Gabriel Dupont, qui est âgé de vingt-cinq ans et qui fut élève de M. Gabriel Fauré au Conservatoire, avait concouru l'année dernière pour le prix de Rome.

On sait que ce concours, institué par l'éditeur Sonzogno, était d'abord réservé aux seuls compositeurs italiens. Le premier de ces concours eut lieu en 1883, le second en 1889. Le troisième s'ouvrit en décembre 1902. Celui-ci était international et le prix en était élevé à 50,000 francs, alors qu'il n'avait jamais dépassé 6,000 francs auparavant.

Le nombre des concurrents fut imposant : deux cent trente-sept manuscrits étaient soumis à l'appréciation du jury, également international, et qui était composé de MM. Massenet, pour la France; Blockx, pour la Belgique; Breton, pour l'Espagne et le Portugal; Asger Hamerick, pour le Danemark, l'Angleterre et la Scandinavie; Humperdinck, pour l'Allemagne et l'Autriche; Campanini, Cilea et Galli pour l'Italie.

Finale,ment, trois opéras furent retenus : *Domino Azzurro* (*Le Domino bleu*), musique de Franco da Venezia, Vénitien, livret de G. Zuppone Strani; *La Cabrera*, musique de Gabriel Dupont, Parisien, livret de Henri Cain, et *Manuel Menendez*, musique de Francesco Filiasi, Napolitain, livret de Bianchi et Anile. Et ce n'est qu'après cinq représentations de chacune de ces trois œuvres exécutées en public par des artistes de premier ordre, sous la direction du maestro Ettore Perozio, que le vainqueur de ce grand concours fut proclamé.

L'œuvre de M. Gabriel Dupont sera représentée à l'Opéra-Comique au commencement de la saison prochaine. M. Albert Carré vient, à cet effet, d'engager la Bellincioni, qui a fait, au théâtre Lyrique de Milan, une admirable création de cet ouvrage.

C'est une jeune fille, M<sup>lle</sup> Marthe Dupuy, qui a remporté le prix de poésie fondé par Sully-Prudhomme. La commission désignée par la Société des gens de lettres pour l'examen des manuscrits avait retenu, pour les soumettre au comité chargé de l'attribution du prix, trois poèmes sur les quatre-vingts qui lui avaient été adressés.

La lauréate, née à Blois, n'a pas vingt-huit ans. Le sonnet qui lui a valu le prix Sully-Prudhomme est extrait d'un volume, prêt à être édité, intitulé : *Idylles en fleurs*. Une mention *ex æquo* a été décernée par la Société à MM. Raoul Gaubert et Emile Depax.

On sait que ce prix a été attribué la première année à M. Emile Michelet, la deuxième à M. Charles Dumas.

Un comité vient de se constituer sous la présidence de M. Dagnan-Bouveret pour élever un monument au peintre Gérôme à Vesoul, sa ville natale.

La revue *Les Arts et la Vie* publie une première liste de souscripteurs au *Penseur* de Rodin qui sera, nous l'avons dit, sur l'initiative de notre confrère Gabriel Mourey, offert au peuple de Paris. Les noms d'un bon nombre d'artistes et d'hommes de lettres belges attestent que le sentiment de la fraternité internationale n'est heureusement pas éteint chez nous, malgré les efforts tentés pour l'étouffer par quelques esprits étroits ou dévoyés.

Le total atteint déjà 6,000 francs environ. Rappelons que les souscriptions sont reçues aux bureaux de la revue (chaussée d'Antin, 6, Paris). Celle-ci a eu l'idée piquante de publier dans son dernier fascicule les reproductions de quelques-uns des monuments dus à MM. Barrias, Puech et autres qui « ornent » Paris. L'urgence d'ériger parmi tant de médiocrités et de banalités un bronze de Rodin ressort clairement de cette publication.

Les galeries Durand-Ruel, à Paris, viennent de s'ouvrir à une exposition d'œuvres de la jeune école espagnole.

On a inauguré la semaine dernière au Musée de Versailles les nouvelles salles consacrées au XVII<sup>e</sup> siècle. M. de Nolhac y a recueilli des documents de rare valeur qu'il a trouvés dispersés un peu partout dans les anciennes collections, documents dont l'en-

semble constitue une grandiose évocation du monde artistique qui rayonnait autour de Louis XIV.

Parmi les plus remarquables : les portraits de Fouquet et de Colbert, par Claude Lefebvre ; ceux d'artistes tels que Coysevox, Desjardins, Mignard, Mansard, signés des maîtres du temps ; celui de M<sup>me</sup> de Sévigné, récemment acquis, celui de M<sup>me</sup> de Lavallière.

Ces salles sont aménagées dans l'ancien appartement de M<sup>me</sup> de Pompadour, dont l'arrangement intérieur fut détruit par Louis-Philippe, et qui est situé au premier étage du château.

M. de Nolhac, exquis historien de Marie-Antoinette, s'était, jusqu'à présent, consacré au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il était naturel et juste qu'il s'occupât un peu du XVII<sup>e</sup>, pour que le grand siècle, plus austère sans doute, trouvât au moins sa place dans un château qui en est la plus éclatante synthèse.

Spectacles d'été :

Outre les représentations que nous avons annoncées, il y aura cette année au théâtre antique d'Orange les 14 et 15 août, deux soirées appelées à faire sensation et qui réuniront les noms de

MM. Coquelin, de Max, Jean Coquelin, Monteux, Dorival, M<sup>mes</sup> Cora Laparcerie, Moreno, Ventura, etc.

Le premier spectacle se composera d'*Andromaque* et d'*Amphytrion* ; le second sera consacré à l'*Arlésienne*.

M. Ed. Colonne prètera son concours à ces représentations. Son orchestre et ses chœurs interpréteront sous sa direction les partitions de Saint-Saëns (*Andromaque*) et de Bizet (*Arlésienne*).

Le *Courrier de la presse*, bureau de coupures de journaux, 21, boulevard Montmartre, Paris (II<sup>e</sup>), fondé en 1889 ; directeur : A. Gallois. Adresse télégraphique : Coupures-Paris. Téléphone : 101.50.

### PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITS

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines. Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

Vient de paraître chez MM. NOVELLO et C<sup>ie</sup>, Londres.

## DIE APOSTEL

Ein oratorium von EDWARD ELGAR (op. 49)

Partition allemande pour piano et chant par J. BUTHS.

Prix net : 10 francs.

## AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒTÉUX



## Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

**E. DEMAN, Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.

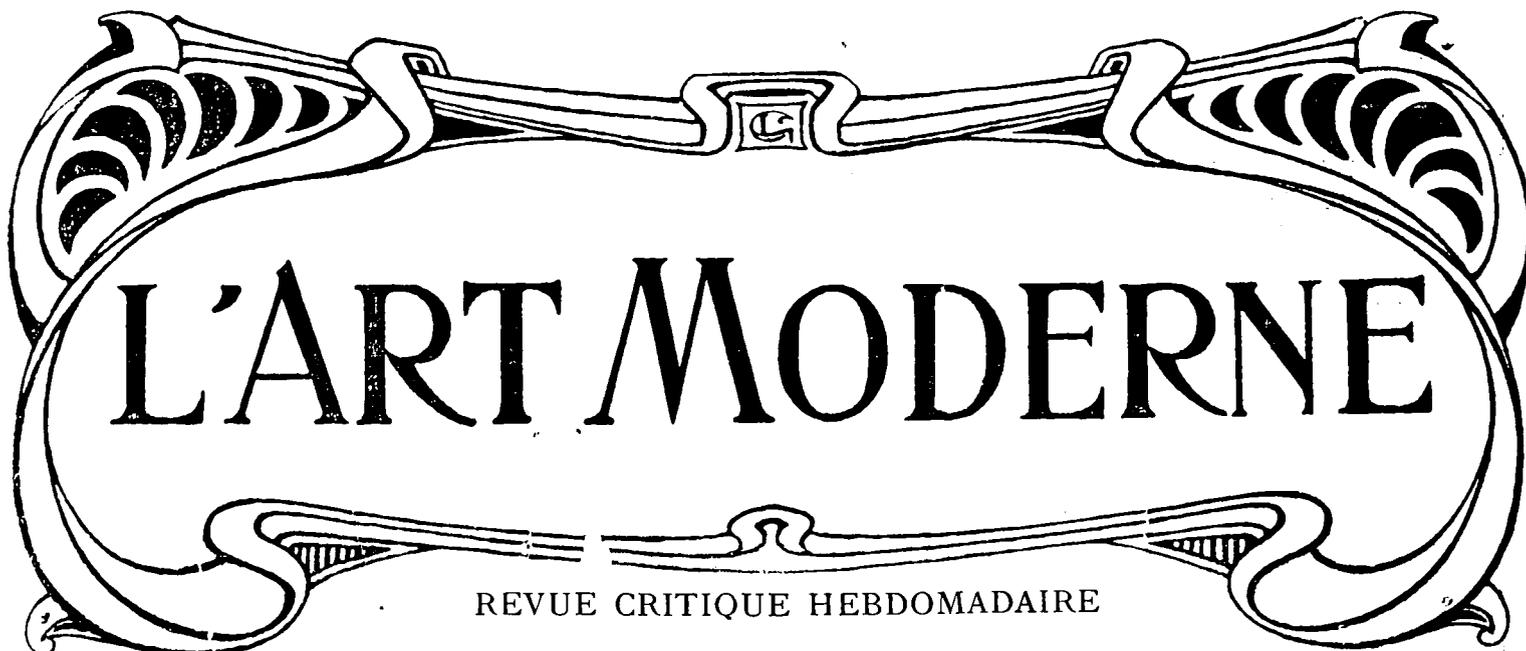
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

J.-H. Rosny (GEORGES RENCY). — Jurys d'expositions (OCTAVE MAUS). — Notes sur Anglala-Camarasa (ALBERT ERLANDE) — Le Salon de Namur (G. R.). — Poésie balnéaire (H. L.). — Concours du Conservatoire. — Nécrologie. *Marie Laurent*. — Petite Chronique.

## J.-H. ROSNY

Cet écrivain — car pourquoi distinguer ce qu'ils se refusent à distinguer eux-mêmes? — n'a pas chez nous la notoriété qu'il devrait avoir.

Éclos ici, sur le tronc d'une race étrangement cosmopolite, ce talent a grandi parmi nous. Il nous est permis de croire qu'une part de son originalité puissante lui vient du long séjour qu'il a fait sous nos cieux. Il est donc juste que nous lui accordions une attention particulière et que nous suivions son ascension glorieuse vers la Beauté.

J.-H. Rosny est l'auteur de plus de vingt romans, dont aucun n'est indifférent, dont plusieurs sont d'émouvants chefs-d'œuvre. Dans cette liste déjà longue, on remarque un double courant : l'un, moderne et brûlant l'actualité, l'autre, qui remonte aux origines de l'histoire et même aux origines des êtres. Il peut paraître étrange que l'auteur de *Vamireh*, d'*Eyrimah*, des *Xipéhu*, soit aussi l'auteur de *Nell Horn*, de *l'Armée du salut* ou du *Roman d'un cycliste*. Mais le contraste n'est qu'apparent. A travers des trames variées, sous des formes diverses, c'est toujours la même inspiration qui se révèle. Qu'il mette en scène des sauvages au sein des forêts primitives ou des civilisés parmi les broussailles hypocrites de nos conventions, J.-H. Rosny a toujours le même but : la peinture de ce qu'il y a, malgré tout, d'originel et d'animal dans l'âme humaine. Et l'on peut dire que ses romans préhistoriques lui ont servi à fixer l'étalon auquel il voulait comparer dans la suite ses contemporains.

Son dernier roman, *La Luciole* (1), est nettement caractéristique à cet égard. Près du lac de Lugano, dans les montagnes hantées par des contrebandiers, vit Desolina, la femme de Giovanni Preda, une sorte de bandit farouche et sournois. C'est une des merveilles du monde. Sa beauté est si parfaite qu'elle provoque l'émotion des larmes. Jean Savigny, un Français qui voyage de ce côté, en devient si follement amoureux que, pour elle, il s'établit dans ce village montagnard et y passe de longs mois. Moyennant de l'argent payé à son mari, il obtient

(1) Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques. Librairie Paul Ollendorff.

la permission de peindre Desolina et peu à peu il s'en fait aimer. Dès lors, comme elle est abominablement malheureuse, ils combinent ensemble l'évasion. Savigny est aidé par un contrebandier qui l'a pris en affection. L'évasion manquée, il n'y a plus qu'une ressource : la mort de Giovanni. Elle survient à propos, en apparence par suite d'un accident : le contrebandier ami de Savigny pourrait là-dessus en conter long ! Si le Français a quelque soupçon du meurtre de son rival, il l'étouffe, car l'amour, la fauve passion, la contagion de sauvagerie à laquelle il s'est exposé volontairement depuis qu'il habite parmi les contrebandiers, tout cela a presque détruit en lui le civilisé, et de son âme obscure il sent monter les libres instincts de l'homme primitif. Maintenant, entre Desolina et lui il n'y a plus rien qu'un scrupule : elle ne veut lui appartenir qu'en mariage, et ils vont à Paris attendre que l'année de deuil légal soit écoulée. L'oncle de Preda, un vieux bonhomme à moitié fou, les a suivis. Il a deviné l'assassinat, lui, le vieux bandit, et il veut venger son neveu en tuant les deux amants. Alors le contrebandier, ami de Savigny, rentre en scène. Il tombe brusquement à Paris comme un aéro-lithe et, sans rien révéler de ses intentions, il se met à monter autour des fiancés une garde vigilante. Le mariage s'accomplit. Le matin de la nuit de noces, Savigny lit dans un journal que le corps de l'oncle de Preda a été retrouvé dans la Seine. La lumière se fait en lui : il comprend à la fois l'intrigue sanglante à laquelle il doit son bonheur et l'aveuglement volontaire qui lui a fermé les yeux jusqu'ici. Oui, il a été en quelque sorte complice du double meurtre. Son sens moral a été momentanément dénaturé. Il se rend compte que, depuis deux ans, il vit et agit comme un barbare et que l'amour a tué en lui la civilisation. Son désespoir est immense : la vie, la volupté, le baiser de Desolina n'ont plus de goût pour ses lèvres. Il veut mourir. Il cherche par toute la terre un endroit où ses remords se lasseront de le déchirer. Et c'est un soir, dans l'Afrique française, qu'il trouve enfin la délivrance : au péril de sa vie, il sauve une gamine qui, en jouant, était restée accrochée au-dessus d'un terrible abîme. Pour le prix des deux vies que son bonheur a coûté, il a offert le sacrifice de la sienne et sauvé celle d'un enfant. Rasséréné, il revient vers Desolina. L'amour ardent renaît dans ses yeux. Le bonheur est de nouveau possible. Desolina, ravie de cette métamorphose, lui annonce enfin un doux événement qu'elle tenait secret, et Savigny, dans un transport de joie magnifique, voue sa race future à cette Afrique mystérieuse, laboratoire des forces futures, où son âme vient de retrouver la joie de vivre !

Si pâle que soit ce résumé, où rien ne subsiste plus du style rapide, vibrant, presque fiévreux du livre, il suffira peut-être à prouver que la grande préoccupation de J.-H. Rosny, dans tous ses ouvrages, est de faire

apparaître, sous le tissu des conventions, l'âme profonde et primitive de l'homme. Il veut démontrer que, malgré les centaines de siècles qui nous séparent des origines, nous sommes encore tellement semblables à nos ancêtres préhistoriques, qu'une passion un peu vive nous dépouille aussitôt de notre gangue de préjugés et de scrupules et que le meilleur, le plus intellectuel de nous peut en arriver à commettre ou à laisser commettre un meurtre.

On devine les conséquences d'une pareille thèse : tous les personnages de Rosny, même les personnages épisodiques, vivent d'une vie intense et se manifestent dans la vérité intégrale d'une personnalité poussée à l'extrême. Les paysages de ses livres, vus par des yeux passionnés, semblent ceux d'un monde disparu et toujours les héros y trouvent comme un stimulant à se dépouiller davantage de la civilisation et à se jeter plus éperdument encore dans la lutte pour le bonheur.

Le Bonheur ! Voilà la grande affaire, celle à laquelle il faut tout sacrifier. Il peut consister, pour tel homme, dans l'étreinte furtive d'une femme : qu'il redoute de le laisser passer, sous peine de se préparer des regrets infinis. Un autre, plus doux, ne sera heureux qu'en faisant paître des abeilles : c'est un personnage de la Luciole, philosophe délicieux, qui vit sur le lac enchanté, avec des livres et quelques ruches. Qu'importe la qualité de son bonheur, qu'importe même par quelles voies on se le procure, pourvu qu'on l'obtienne et qu'on y trouve la pleine et entière réalisation de soi-même ! Toute sa vie, il faut poursuivre la sensation de plénitude. Une fois qu'on l'a éprouvée, la mort peut venir.

Telle est la philosophie passionnée de cet écrivain qui n'est si ultramoderne que parce qu'il va chercher ses inspirations aux origines du monde. Chacun de ses romans est une lumière de plus, ajoutée à toutes celles que l'art et la science projettent aujourd'hui sur l'histoire de notre évolution. Des ouvrages comme les siens sont autant ceux d'un savant que d'un poète. Sous la broderie éclatante du style, sous la parure des images superbes, à travers le fouillis émouvant des passions entrecroisées, on aperçoit filtrer une lueur : c'est le rayonnement de la Vérité.

GEORGES RENCY

## JURYS D'EXPOSITIONS

L'épineuse question de la formation des jurys d'expositions est, on le sait, loin d'être résolue, et tous les essais tentés pour obtenir dans l'examen des œuvres présentées aux Salons des Beaux Arts un jugement sûr et impartial n'ont donné jusqu'ici que des résultats contestables. Il y a bien un moyen radical... Mais « en attendant qu'on le supprime », comme disait, jadis, si drôlement

Georges Masset à propos du Sénat, il faut bien chercher à composer le jury le mieux possible.

La formule « L'Art aux artistes », séduisante en soi, a, dès sa première application en Belgique, déchaîné des tempêtes. Jamais Salon de peinture ne provoqua plus de protestations que celui qu'organisèrent, sur l'invitation du gouvernement, les peintres et sculpteurs élus par la collectivité des artistes belges.

Il fallut abandonner la voie nouvelle dans laquelle on s'était engagé plein d'espoir. Mais les mécontentements renaissent, paraît-il, et l'on cherche un régime nouveau. A Gand, où les Salons ont conquis une légitime renommée, une revue d'art, *La Tribune artistique* (dont le dernier fascicule contient un intéressant historique de l'Impressionnisme), vient de lancer une idée nouvelle. En raison du rôle important qu'ont pris en Belgique, dans la vie artistique, les cercles d'art, M. Frédéric De Smet, l'auteur du projet de réforme, propose de composer les jurys de délégués de chacune des associations de peintres comprenant au moins vingt membres et fondées depuis plus de deux ans. Le gouvernement compléterait éventuellement ce collège si le chiffre des délégués était insuffisant.

En outre, — et c'est ici que le projet offre un réel intérêt, — chacun des cercles admis à exposer organiserait comme il l'entendrait son compartiment.

Les débats relatifs aux admissions auraient lieu « en famille », pour ainsi dire, et échapperaient à la compétence du jury, qui n'aurait à se prononcer que sur l'admission en bloc de l'association et à examiner les œuvres des exposants individuels, non affiliés aux cercles d'art. En résumé, deux catégories d'exposants : les collectivistes, qui auraient évidemment à cœur de se présenter le plus avantageusement possible en écartant les non-valeurs, et les artistes isolés, qui continueraient à exposer dans les conditions habituelles. Dans le cas où un cercle aurait été refusé, ses membres pourraient se représenter individuellement devant le jury, mais il serait interdit aux artistes d'exposer simultanément dans les deux catégories.

Tel est, dans ses rouages essentiels, le mécanisme du règlement proposé, — règlement que son promoteur analyse en détail et dont il fait valoir avec chaleur les avantages.

Ce projet a le mérite de combattre, dans une certaine mesure tout au moins, l'influence des jurys. Comme tel, il constitue un progrès. Il va de soi que les cercles, pour se mesurer entre eux, exerceront sur le recrutement de leurs membres une police sévère et que la tenue générale des expositions y gagnera. De plus, les affinités électives qui déterminent généralement la constitution des cercles d'art donneront à chacun des compartiments dont se composeront les Salons une unité, une homogénéité que n'ont point les déballages actuels. La rivalité des groupes suggérera peut-être à chacun d'eux une décoration spéciale en harmonie avec les œuvres exposées. C'est ce qui donne aux Salons d'Allemagne, et particulièrement à ceux de Vienne, de Munich, de Dresde, où les grandes associations d'artistes exposent par groupes (à Munich, par exemple, la Sécession voisine, au Glaspalast, avec le Luitpold-gruppe et la Künstlergenossenschaft), une séduisante variété d'aspects.

C'est, somme toute, le régime des expositions universelles, où chaque pays installe en toute liberté sa section. L'essai serait facile à tenter, malgré quelques difficultés matérielles d'aménagement.

Ce qui nous plaît moins, c'est la proposition de rétablir en

faveur des collectivités la distribution des médailles. On s'étonne de voir, dans un règlement novateur, la vieille et avilissante théorie des « distinctions aux artistes » inscrite parmi les progrès à réaliser. L'Art n'a rien de commun avec ces distributions de prix. N'assimilons pas les Salons de peinture aux concours d'orphéons et n'obligeons pas le *Sillon*, *Labeur*, *Pour l'Art*, *l'Œuvre*, *Als ik kan*, les *Indépendants*, etc. à acquérir des drapeaux brodés d'or pour y accrocher leurs futures médailles !...

OCTAVE MAUS

### Notes sur Anglada-Camarasa (1).

M. Hermen Anglada-Camarasa raconte volontiers l'anecdote suivante : « Les hommes sont admirables. L'an dernier, en Allemagne, j'apprends qu'un officier me recherche et veut se battre au pistolet avec moi pour me châtier de l'outrecuidance que je montre en exposant les horreurs que je peins ! »

Certes, nos critiques d'art ont gardé plus de mesure et de tact dans les comptes rendus qu'ils ont donnés des œuvres de ce peintre, comptes rendus à peine consciencieux, d'ailleurs, le snobisme du dénigrement existant tout aussi bien que celui de l'excessive admiration.

Il est de bon ton, chez plusieurs, de haïr *les Anglada* — car on dit *les Anglada*, comme on dit *les Blanche*, et mieux que l'on ne dit *les Zuloaga*, — et ceci est à considérer. Je connais des personnes qui ont haussé les épaules devant *Les Champs-Élysées*, *Le Restaurant de nuit*, *La Gitane aux grenades*, mais qui m'ont avoué être retournées au Salon le lendemain même pour les revoir. Ces toiles n'inquiètent pas. Les *goules* qu'elles représentent ne sont pas terribles au point de chasser le repos, et vraiment s'écrier « Quelle horreur ! » devant ces belles peintures paraît plutôt insuffisant comme critique.

Les femmes d'Anglada ne sont pas agréables à regarder. Que l'on préfère la jeune personne vernie et si expressive, si vivante, de Jean Béraud me semble naturel, explicable; que la belle pensée de Dagnan-Bouveret transporte l'âme, rien de plus juste, je ne discute pas. Il faudrait simplement mettre les choses au point, se souvenir que Manet a excité des colères semblables à celles que fait naître Anglada, se demander ce qu'a voulu exécuter ce peintre et voir ce qu'il fait rendre à son art. Il s'agit simplement d'être de bonne foi.

\*\*\*

J'ai lu les observations, les conseils donnés à cet artiste que j'ai vu sourire.

Anglada manque de dessin. Évidemment nous ne retrouvons pas dans ses toiles la méthode d'Ingres. Pour Anglada, le dessin n'est pas la calligraphie de la ligne, si je peux m'exprimer ainsi. Il voit des ensembles éclairés par une lumière réelle, qui établit entre eux des rapports. Son art consiste à composer des ensembles capables de donner un tout qui soit harmonieux comme geste, comme couleurs. Suivez les personnages d'une de ses toiles, leurs

(1) Plusieurs toiles de cet artiste, de la série des *Jardins de Paris*, furent exposées il y a deux ans à la *Libre Esthétique*. D'autres figurent en ce moment à une exposition berlinoise où elles voisinent avec celles de Zuloaga.

contours formeront des arabesques. Son dessin est donné par la couleur, et uniquement par la couleur.

Vous m'objecterez que cela est arbitraire. Je ne crois pas. Anglada est avant tout un *réaliste*, — et ne mettez dans ce mot aucun désir de classer cet artiste dans une école quelconque. Par « réaliste », j'entends qu'il rend exactement *ce qu'on voit*. Donc, allez dans un restaurant de nuit, et dites-moi si, sous les arcs des lampes électriques, le fouillis des dentelles, des plumes, si les teints des visages forment des lignes rigoureuses, déterminées; si les larges manches, les boas ne constituent pas un amoncellement de blancheur que le corps invisible anime, et dites-moi si, dans l'étude *Jardin-concert*, le bras de la femme n'est pas une pure merveille de dessin; si ce bras ne vit pas, s'il ne se détache pas mieux que si un trait noir le cernait? Avec des blancs sur des blancs, Anglada est arrivé à donner des ombres et des reliefs.

Certes, il ne faut pas se coller devant ces toiles. J'ai dit qu'Anglada voyait des ensembles. Ses peintures doivent être regardées à la *distance normale*; alors on n'est plus choqué par des taches informes, comme on s'applique trop à le dire avec une mauvaise foi telle, il est vrai, que des articles comme celui que je tente d'écrire en paraissent inutiles.

Anglada déforme pour faire de l'horrible... Les épithètes de *décadent*, *d'immoral*, ont été prononcées... Ce peintre doit être mis courageusement en face de ce qu'il a voulu faire. Ses études de Paris (*Le Ver-luisant*, *Champs-Élysées*, *Jardin-concert*) représentent des femmes somptueusement vêtues, fardées avec abondance. Dans une lumière atténuée ces teints chimiques peuvent passer pour naturels. Mais allez à Marigny, par exemple, et regardez des femmes de cette classe descendre de voiture et passer sous l'implacable réflecteur... Vous serez étonnés de la vérité scrupuleuse des tons employés par Anglada. On ne doit pas isoler un personnage d'un tableau, pas plus qu'un chapitre de roman. Dix lignes prises au hasard dans n'importe quel livre ont des chances de paraître ridicules ou faibles; mais avec le contexte qui rend leur violence ou leur banalité nécessaire, c'est bien autre chose. Il en est de même pour les peintures d'Anglada. Ses courtisanes ne sont certainement pas jolies, mais nous n'avons pas le droit de les ôter de leur milieu, nous ne pouvons rien enlever de ce qui concourt à les mettre en valeur, nous n'avons pas davantage le droit d'oublier que dans la toile : *Les Champs-Élysées*, la femme du premier plan est fardée, que le fard en pleine clarté est horrible et dur. Regardez, par contre, la femme qui se trouve au second plan; elle est encore dans l'ombre, et l'ensemble de couleur qu'elle forme n'a rien de choquant ni d'outré. Dans ce tableau encore, on a reproché à Anglada d'avoir par trop amaigri les jambes de ses modèles, de les avoir réduites à l'état de pattes d'échassiers. Anglada a voulu donner dans cette toile un *mouvement*. La femme qui s'avance au premier plan descend de voiture et tient sa robe longue dans ses mains. Sa jambe au bas noir est forcément amincie et mangée par la lumière brutale qui frappe le fouillis blanc des dentelles, et soyez certain que l'impression que vous aurez en voyant — dans les conditions choisies par l'artiste — une femme descendre de voiture sera identique à celle qu'a fixée cette étude.

La *Vieille Gitane aux grenades* a suscité moins de colères. Il est en effet difficile de nier la magistrale composition de ce tableau, son éclat et ses ombres, la variété de son éclairage. Voilà une peinture qui satisfait pleinement. L'amoncellement des

fruits dorés illuminés par une chaude flamme, la teinte mate de la nuit, les robes des chevaux, tout au fond, le profil de la femme couchée, — il n'est pas un détail qui ne soit d'un choix précieux, d'une valeur admirable.

Le *Mur céramique* est une petite merveille. Ces quelques femmes aux toilettes légères sont dessinées — oui, dessinées — avec une vigueur, un relief qui étonnent quand on s'approche du panneau. Car on peut le regarder de près; et on s'aperçoit que ces étoffes transparentes sont d'une matière solide, durable, que la pâte a mordu dans le bois ou dans la toile, que les moindres finesses sont obtenues par larges teintes, sans hésitation, avec une hardiesse de coup d'œil qui déconcerte.

\*\*

J'ai voulu dans ces quelques notes répondre à des critiques de mauvaise foi. J'ai voulu répondre aussi à ceux qui croient avoir beaucoup fait en discernant à Anglada le titre de *prodigieux coloriste*, je veux leur dire enfin qu'il est impossible de voir la couleur de ce peintre sans voir aussi son dessin.

ALBERT ERLANDE

## LE SALON DE NAMUR

Quelques notes rapides sur ce Salon qui vient de s'ouvrir à la Kursaal de Namur et où plus de sept cents œuvres, peintures et sculptures, sollicitent l'attention du public. Nous y retrouvons beaucoup d'anciennes connaissances, de ces toiles qui rôdent d'exposition en exposition, les nomades de l'art! Il en est de bonnes, de mauvaises et de pires. Et l'on ne peut songer à une énumération, même de celles qui mériteraient une mention : il faudrait en citer la moitié. C'est étonnant ce qu'il y a aujourd'hui de peintres qui peignent bien, qui font de bonnes choses, dont on ne pourrait dire du mal et qui, pourtant, ne donnent jamais une œuvre définitive!

Allons tout de suite aux peintres de Namur, soit qu'ils y vivent par devoir, soit qu'ils en soient originaires. M. Van den Eeden, directeur de l'académie où il remplace Baron, est un Flamand exilé. Il expose un grand portrait d'une personnalité namuroise. Bien que la figure — le modèle étant mort — ait été faite d'après des photographies, l'œuvre a une belle allure, sobre et nette. C'est un morceau fouillé, travaillé avec une conscience parfaite. M. Van den Eeden est très en progrès. Je signale en passant son envoi au salon d'Anvers : une violoniste rêvant, l'archet frôlant les cordes, qui est une vraiment belle chose et qui sera très remarquée.

Un Namurois pur sang, M. Thirionet, a un grand tableau de plein air, au printemps, plein de qualités et de séduction. Un autre tableau, plus petit, et deux aquarelles représentant des routes en automne le montrent en pleine possession d'un talent sincère et franc qui est loin d'avoir dit son dernier mot.

Il y aurait encore à citer, dans l'école de Namur, les noms de MM. Merny, paysagiste aux vastes conceptions, servi par un métier un peu incertain, Bodart, qui se cherche dans l'aquarelle, dans la peinture et dans la gravure et qui gagnerait à se spécialiser dans celle-ci, Jomouton, qui réussit des coins charmants de vieilles rues à l'aquarelle, enfin un aquarelliste encore, Paul Thémon, qui maintient son beau talent.

Quant aux étrangers, ils sont très nombreux. Si j'en nomme quelques-uns, que diront les autres? Une idée : Venez les voir sur place. Namur est délicieux en cette saison. Le Kursaal est au bord de la Meuse. Et par les grandes verrières de la rotonde, on jouit d'une vue sur les collines des rives qui vaut à elle seule le voyage.

G. R.

## POÉSIE BALNÉAIRE

Tout homme porte en lui un poète qui s'ignore. Parfois un heureux concours de sensations coordonne, dans une âme rêveuse, les éléments du génie; une œuvre surgit, et la foule admire. Nous coudoyons parfois de ces rares et splendides esprits; un hasard seul nous les peut signaler.

Ce hasard s'est manifesté dernièrement, pour l'Art moderne, sous la forme inattendue d'un feuillet au cyclostyle traçant l'itinéraire d'une excursion scolaire organisée pour le 23 juin dernier à Namur. La « party » se composait d'élèves de l'athénée d'Ixelles. Départ à 6 h. 50, visite à Poilvache, dîner, musée archéologique, tout le recto du feuillet détaille le programme de la journée. Rien que de très banal.

Mais le verso! Surprise, éblouissement!! Vingt et un vers, — ce n'est pas un sonnet! — vingt et un vers alignés sous l'étiquette-étendard: *Namur-Bains, flux de rimes*. C'est, en effet, un rare flux, bien qu'un peu monotone, car la rime, pour être riche parfois, ne rend qu'un son. Vous allez en juger par vous-même. Voici le début:

Corbleu, Namur! Corbleu, la délurée!

Quelle allure! Cela vous a un air grand seigneur du grand siècle plaisantant une accorte fillette! Mettez-vous bien dans la mémoire, — au besoin lisez haut — le savoureux accent local:

Corrrbleu, Nameur! Corrrbleu, la déluuréeée!

Mais c'est trop tarder. Entrons résolument dans le cœur du sujet:

Je vous y prends à faire la sucrée!

(N'oubliez pas: sucréeée!)

Quel vertige vous tient, chère adorée?  
Assise au sein d'une riche contrée,  
De tous côtés de rochers entourée,  
Près d'un beau fleuve à l'écart retirée  
Et des senteurs de vos champs enivrée,  
Je vous quittai calme, sage, ignorée,  
Et vous voici, faisant la mijaurée!...  
Je vous retrouve en ceinture dorée  
L'air tapageur, parfumée et poudrée,  
Et de plaisir la figure empourée!...  
Puisque par vous la foule est désirée,  
Ayez Kursaal, concerts chaque soirée,  
Vapeurs coquets fendant l'onde azurée,  
Bains, skating-ring.. la chose est assurée,  
La foule ainsi souvent fut attirée...  
Tant mieux, ma foi, si cela vous agré!  
Mais sachez bien, petite préférée,  
Que de vos seuls attraits naturels décorée  
Vous fîtes à mes yeux toujours assez parée.

N'est-ce pas délicieux? Et n'êtes-vous pas anxieux de connaître l'ingénieux écrivain de cette subtile symphonie en *ré* majeur? Nous eûmes le même souci: on nous a assuré que c'est, en personne, l'austère esprit présidant aux destinées du principal établissement d'instruction d'Ixelles. Heureux athénée, corbleu! heureux athénéeée!

H. L.

## Concours du Conservatoire (2).

Jury: MM. GEVAERT, président; DEBROUX, SEIGLET, TINEL et VAN WAEFELGHEM.

Violon. — 1<sup>er</sup> prix avec la plus grande distinction (maximum des points), M. Kohanski, élève de M. Thomson.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Hus, élève de M. Thomson; M. Valério, élève de M. Cornélis; von Lorenzo, élève de M. Thomson; M. Welwis, élève de M. Marchot; M. Démarès, élève de M. Thomson; 1<sup>er</sup> prix: M<sup>lle</sup> Sutes, élève de M. Marchot; M<sup>lle</sup> Ewens, élève de M. Thomson; M<sup>lle</sup> Samuel, élève de M. Cornélis; M. Darimont, élève de M. Marchot; M. Donner et M<sup>lles</sup> Strack et Abrassart, élèves de M. Thomson. — 2<sup>me</sup> prix avec distinction, M<sup>lle</sup> Buess, élève de M. Thomson, et M. Bonjean, élève de M. Cornélis; 2<sup>me</sup> prix, MM. Vanneste et Jalliaert, élèves de M. Marchot; M. Delfasse, élève de M. Cornélis. — 1<sup>er</sup> accessit, M. Henderickx, élève de M. Cornélis; M. Putzeys, élève de M. Marchot, et M<sup>lle</sup> Schornstein, élève de M. Cornélis.

Morceau de concours: Premier solo du *Premier Concerto* de Vieuxtemps.

Jury: MM. GEVAERT, président; EECKHAUTTE, FONTAINE, JURET et VAN DEN HEUVEL.

Chant. — Professeur: M. DEMEST. — 1<sup>er</sup> prix avec distinction, M. Van den Bergh. Morceau de concours: Air de *Jules César* de Hændel. — 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M. Crabbé. Morceau de concours: Air de *Jules César* de Hændel. — M. Van Grunderbeek. Morceau de concours: Air de Caron dans *Alceste* de Lulli. 2<sup>e</sup> prix, M. Godart. Morceau de concours: Air des *Abencérages* de Chérubini. — M. Gaudrier. Morceau de concours: Air de Renaud dans *Armide* de Gluck.

## NÉCROLOGIE

Marie Laurent.

Une actrice qui se fit applaudir à maintes reprises à Bruxelles, M<sup>me</sup> Marie Laurent, vient de mourir à Villiers-le-Bel dans sa quatre-vingtième année. Par le pathétique du jeu et l'intensité de l'expression dramatique elle avait conquis au théâtre une situation prépondérante. Elle créa à l'Odéon, à l'Ambigu, au théâtre des Nations, à la Porte-Saint-Martin la plupart des grands drames populaires modernes et possédait mieux que personne les traditions de l'ancien répertoire tragique. Aussi célèbre en Belgique qu'en France, elle était universellement aimée et admirée.

Retirée du théâtre, elle fonda l'Orphelinat des arts et s'occupa, jusqu'à ses derniers jours, d'améliorer le sort de ses camarades malheureux.

## PETITE CHRONIQUE

Le Musée ancien de Bruxelles vient de s'enrichir, en plus des quatre tableaux qu'il a achetés, comme nous l'avons annoncé, à la vente de la princesse Mathilde, des peintures suivantes: *Un Philosophe*, par Gérard Dou (don de M<sup>me</sup> Goldschmidt-Bischoffsheim); *La Mort de Polyxène*, par Tiepolo (vente Somzée); *La Fête des Rois*, par Jean Lys; *La Plage de Scheveningue*, par E. van der Poel; *Intérieur*, par Dirk van Delen; *Ronde d'amour*, par Rottenhammer (vente Menke); *La Cuisinière*, par Pieter Aertsens; *Intérieur*, par David Ryckaert.

Dans le grand hall, vingt-trois sculptures nouvelles ont été placées, entre autres *L'Adieu*, bas-relief en pierre, par A. Bartholomé, et une série de bronzes de Constantin Meunier.

Un curieux tableau placé depuis quelques années au Musée moderne de Bruxelles, *Le Derby*, fait en ce moment l'objet d'un piquant débat. Tous ceux qui ont visité les Musées de Londres ont remarqué, à la Tate Gallery, une toile identique à celle du Musée de Bruxelles. L'œuvre, qui n'est pas sans valeur, est surtout intéressante au point de vue documentaire. Elle donne de la grande fête hippique annuelle d'Epsom une idée très exacte et très complète. L'une et l'autre de ces deux toiles est signée Frith.

On supposait que ce peintre avait fait deux répliques du même sujet. Mais voici que M. Frith nie énergiquement être l'auteur

du tableau de Bruxelles. Dans une lettre adressée récemment au président de la commission directrice des Musées, il affirme que ce tableau est faux et demande qu'on en enlève la signature.

En vue d'éclaircir le mystère, la commission a ouvert une enquête sur l'origine de l'œuvre contestée.

Une nouvelle association artistique, *Les Indépendants*, ouvrira le 23 juillet au Musée moderne de Bruxelles son premier Salon. La Hollande y sera représentée par M<sup>lle</sup> Van Hall, sculpteur; la France par MM. F. Lantoiné et H. Willem; la Belgique, pour Bruxelles, par MM. Jefferys, Mahaux, Jelley, De Man, Petyt, Canneel, Beauck, Glansdorff; pour Liège, par MM. J. Delsaux, Marneffe, Pirenne; pour Anvers, par MM. L.-A. Roessingh, De Smeth, Bosiers, Denonne, et, pour Gand, par MM. Sys, G. De Smet et A. De Smet.

Des conférences et concerts seront organisés pendant le Salon, qui ne restera ouvert que quinze jours.

La Classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique a procédé la semaine dernière à diverses élections.

Ont été promus titulaires : les peintres Franz Courtens et Léon Frédéric, en remplacement de Joseph Stallaert et André Hennebicq, décédés, et l'architecte Ernest Acker, en remplacement de feu Bordiau.

Ont été ensuite élus associés à titre étranger : le peintre Léon Bonnat, de l'Institut de France, en remplacement de Gérôme, et le compositeur russe Rimsky-Korsakoff, en remplacement d'Edouard Lassen.

M. Sylvain Dupuis a fixé dès à présent les dates des concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 12-13 novembre, 10-11 décembre 1904, 11-12 février, 18-19 mars 1905. Parmi les solistes déjà engagés figurent M<sup>me</sup> Kleeberg-Samuel, pianiste, et M. Em. Bosquet, pianiste. Parmi les ouvrages aux programmes : *La Symphonie n° 9*, de Brückner (avec le *Te Deum*); une grande œuvre chorale de Elgar; la *Symphonia domestica*, de R. Strauss; *Antar*, de Rimsky-Korsakow; une Symphonie de Borodine; l'ouverture de *Sainte-Cécile*, de Ryelandt; la *Symphonie n° 3* d'Albéric Magnard; les *Danses béarnaises*, de Ch. Bordes; la symphonie *Le Nouveau Monde*, de Dvorak.

D'autre part, l'administration des Concerts Ysaye nous prie d'annoncer que six concerts d'abonnement seront donnés pendant la saison 1904-1905, les 15-16 octobre, 3-4 décembre, 7-8 janvier, 4-5 février, 4-5 mars et 29-30 avril. Deux auditions supplémentaires, en dehors de l'abonnement, auront lieu le 5-6 novembre et le 1<sup>er</sup>-2 avril.

Les abonnés peuvent, dès à présent, se faire inscrire pour le renouvellement de leur abonnement chez MM. Breitkopf et Härtel, montagne de la Cour, 45. Une circulaire prochaine donnera le plan général de l'œuvre artistique que l'administration des Concerts Ysaye se propose aux cours de sa neuvième année et publiera le nom des artistes dont le concours lui sera assuré.

Le célèbre ténor Tomago, le plus réputé des chanteurs d'Italie, se fera entendre à Ostende les 15 et 18 août prochains.

La dernière matinée des Nouveaux-Concerts (œuvres de Mendelssohn) a été remise à la saison prochaine. Les billets seront valables pour le premier concert d'abonnement.

M. Ch. Bordes a, de même, remis au début de l'hiver la séance inaugurale de la *Camera*.

Le *Bulletin des métiers d'art*, un joli périodique belge illustré, clôture sa troisième année d'existence. S'adresser pour les abonnements (10 francs par an, étranger 12 francs), à la direction, 13, rue de la Collégiale, Bruxelles. Les collections de 1902-1903, 1903-1904 sont en vente au prix de fr. 7-50 l'une.

A l'occasion du congrès annuel de la *Library Association*, une exposition internationale de revues, magazines et périodiques de tous genres aura lieu en août prochain à Newcastle-on-Tyne.

S'adresser pour tous renseignements à M. James Duff Brown, libraire à Newcastle-on-Tyne, qui prépare un catalogue général.

On nous écrit de Londres :

Avant de quitter Londres pour l'Irlande, Sarah Bernhardt a donné au Vaudeville, en matinée, une représentation de *Pelléas et Mélisande* dans laquelle elle incarnait le rôle de Pelléas. Celui de Mélisande était interprété par M<sup>me</sup> Patrick Campbell, l'une des actrices anglaises les plus admirées. L'œuvre de Maeterlinck a été longuement applaudie par l'assistance aristocratique qui remplissait la salle. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt et M<sup>me</sup> Patrick Campbell ont été l'objet d'enthousiastes ovations.

La *Scola cantorum* a inscrit au programme des concerts pour la saison 1905 les œuvres suivantes : J.-S. BACH, *Actus tragicus*, *Oratorio de Noël* (trois dernières parties), *Passion selon Saint-Jean*, *Passion selon Saint-Mathieu*; CL. MONTEVERDI, *L'Incoronazione di Poppea*, *Le Monologue d'Ariana* et *Tirsi e Clori*; RAMEAU, fragments de *Dardanus*; GLUCK, fragments d'*Iphigénie en Aulide*; MÉHUL, fragments d'*Ariodant*. En outre, les reprises d'*Orfeo* (Monteverdi) et de *Castor et Pollux* (Rameau).

La *Scola* compte faire exécuter aussi les Concertos et pièces de Leclair d'après les reconstitutions de MM. Debroux et Guilemant dont nous avons parlé dernièrement.

Enfin, M<sup>me</sup> Blanche Selva continuera la série de ses beaux récitals par une présentation de l'œuvre de piano de D. Scarlatti, J.-Ph. Rameau et Ph.-E. Bach.

Les deux Salons de Paris ont fermé leurs portes la semaine dernière. Pendant les deux mois d'exposition ils ont été visités par plus de 600,000 personnes. La Société des Artistes français a encaissé 241,000 francs; la Société nationale des Beaux-Arts, 124,178 francs.

Pour faire suite à ses belles publications *Corot et Millet*, *Les Maîtres du paysage anglais*, *Le génie de J.-M.-W. Turner*, etc. le *Studio* publie aujourd'hui *The Royal Academy, from Reynolds to Millais*, c'est-à-dire un siècle de peinture anglaise depuis 1768 jusqu'à 1868.

Les œuvres d'une centaine de peintres, de sculpteurs et de graveurs célèbres sont reproduites dans ce « Summer number », qui réunit en outre nombre de portraits, d'autographes, etc. du plus vif intérêt.

En vente 5 sh. aux bureaux du *Studio*, 44, Leicester square, Londres W. C.

Le 15 juillet 1906 il y aura trois cents ans que Rembrandt est né à Leyde. Ses compatriotes n'ont pas voulu laisser passer ce jour sans le célébrer d'une manière éclatante et solennelle, et un comité vient de se former à Leyde, sous la présidence d'honneur du bourgmestre de la ville, pour élaborer un programme et organiser la préparation de ces fêtes. Parmi les membres de ce comité figurent le docteur A. Bredius, le docteur C. Hofstede de Groot et le professeur Blok.

A l'occasion d'une exposition des œuvres de Jan Toorop à Amsterdam (Galerie Buffa), — exposition qui embrasse l'ensemble de ses dessins et tableaux depuis une vingtaine d'années, — *l'Art flamand et hollandais* (1) publie une étude de M. W. Vogelsang sur l'artiste, suivie d'une liste chronologique et méthodique des quelque cent œuvres exposées.

*Tannhäuser* vient d'être traduit, pour la première fois, en catalan par M. Ribera, qui se propose de traduire tous les drames de Wagner en vue de leurs représentations à Barcelone.

La presse espagnole mène une vive campagne contre le projet de vente par le chapitre de Valladolid de deux célèbres tableaux du Greco, que plusieurs artistes se proposent déjà de racheter au moyen d'une souscription, et, rappelant qu'un sort semblable menaçait il y a quelque temps les tapisseries de la Seo de Saragosse, elle réclame la création, en Espagne, d'une loi analogue à la loi Pacca en Italie, pour empêcher l'exportation des œuvres d'art.

(1) 15 juin 1904. Anvers, J.-E. Buschmann. Paris, Victor Havard et C<sup>ie</sup>.

Un des meilleurs tableaux du Greco, le portrait de D. Fernando Nino de Guererra, a été récemment vendu en France pour 275,000 francs.

Le deuxième congrès d'enseignement de la musique aura lieu à Berlin en octobre prochain. Adresser les demandes d'inscription à M. le professeur X. Scharwenka, Berlin.

On vient de fêter à l'Opéra royal de Dresde la cent-cinquantième représentation des *Maîtres Chanteurs*. La première eut lieu le 21 janvier 1860, sous la direction du D<sup>r</sup> Rietz.

On annonce de Vienne que le propriétaire de la maison où mourut le compositeur J. Haydn a fait surseoir à la vente de cet immeuble afin de permettre au public de souscrire les fonds nécessaires pour l'acquérir.

M. Françotte, ministre de l'industrie et du travail, M. Richard Lamarche, commissaire général du gouvernement, et M. Paul Forger, secrétaire général de l'Exposition de Liège, ont assisté ces jours derniers, à Berlin, à la séance d'installation du comité de patronage de la participation allemande.

L'assemblée a désigné le comité organisateur de la section alle-

mande, qui comprend les personnalités les plus marquantes du commerce, de l'industrie, de la finance, des arts et des sciences de l'Allemagne.

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.  
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.  
Communications faciles. — Excursions agréables.  
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.  
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

## Editions de l'Association des Ecrivains belges (Société coopérative).

### VIENT DE PARAÎTRE

PAUL ANDRÉ. *Lettres d'hommes*. — Prix : fr. 3-50.

MAURICE DES OMBIAUX. *Mihien d'Avène*, roman. — Prix : fr. 3-50.

RAPHAËL PETRUCCI. *La Porte de l'Amour et de la Mort*, roman. — Prix : fr. 3-50.

FERNAND SEVERIN. *La Solitude heureuse*, poèmes. — Prix : 2 francs.

### ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS BELGES

CAMILIE LEMONNIER — GEORGES RODENBACH — EDMOND PICARD — EMILE VERHAEREN  
OCTAVE PIRMEZ

CHAQUE VOLUME BROCHÉ : FR. 1-50; RELIÉ : FR. 2-25. (Envoi franco en Belgique.)

Adresser les demandes à

M. l'Administrateur gérant de l'Association des Ecrivains belges, 4, rue du Frontispice, Bruxelles.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**

**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**

**ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>r</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
**PRIX MODÉRÉS**



# VITRAUX R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

**BRUXELLES**

**E. DEMAN. Libraire-Editeur**  
86, rue de la Montagne. 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MAL' ARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.  
*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

## SOMMAIRE

George-Frederick Watts (OCTAVE MAUS). — Judith Cladel. *Confessions d'une Amante* (M. M.). — La Réorganisation des Jurys. — Elle et Lui. *Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset*, publiée pour la première fois d'après les documents originaux par M. Félix Decori, avec dessins d'Alfred de Musset et fac-similés d'autographes. (O. M.). — Les « Concerts historiques » de Liège. — Concours du Conservatoire. *Chant* (jeunes filles); *Mimique et Déclamation*; *Tragédie*; *Comédie*. — Chronique judiciaire des Arts. *Phonographes*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.



G.-F. WATTS. peint par lui-même.

## GEORGE-FREDERICK WATTS

L'Angleterre vient de perdre l'un des doyens de son école, le peintre et sculpteur Watts, qui avait atteint

l'âge de quatre-vingt-sept ans. Ce fut une des grandes figures de l'art anglais, bien que son œuvre, d'un romantisme qui date, apparaisse déjà plus emphatique qu'émouvant et, sous un symbolisme tourmenté, d'une grandiloquence un peu creuse. La réunion de ses œuvres dans une salle spéciale du Musée de peinture moderne, à Londres, quelque glorieuse soit-elle, n'est pas pour augmenter, aux yeux des artistes, le prestige d'un peintre plus proche, semble-t-il, — pour prendre parmi les nôtres un point de comparaison, — des visions apocalyptiques de Wiertz que du noble style d'un Rubens. Contemporain de Carlyle, de Tennyson, de Thackeray, de Ruskin, il fut avec Ford-Madox Brown

parmi les précurseurs, sinon parmi les fondateurs, de la confrérie des Préraphaélites, et, par l'indépendance de son caractère, l'intransigeance de ses opinions et la spiritualité de son art, le frère intellectuel de D.-G. Rossetti, de W. Holman Hunt, de J.-E. Millais, d'Edward

Burne-Jones et de William Morris. Son œuvre, très considérable, comprend, outre d'importants travaux décoratifs, une foule de compositions philosophiques et allégoriques telles que *L'Amour et la Vie*, *L'Amour et la Mort*, *L'Espoir*, *L'Esprit du Christianisme*, *Le Mal*, *Fata morgana*, la trilogie d'*Ève* (Création d'Ève, Ève tentée, Ève repentante); d'autres, d'une conception plus humaine, inspirées par la mythologie et la légende : *Le Jugement de Pâris*, *Paolo et Francesca*, *Ophélie*, *Arcadia*, *Idylle grecque*, *Orphée et Eurydice*, *Diane et Endymion*, etc. « Devant l'œuvre d'un Burne-Jones ou d'un Rossetti, a dit avec raison M. GABRIEL MOUREY, on peut réussir assez vite, malgré leurs subtilités, mais à cause de l'émotion qu'ils répercutent dans notre sensibilité, à pénétrer le secret de leur pensée, le mystère de leur art; ils réalisent au plus près en rythmes de lignes et de couleurs adéquates à leur idéal cet idéal en plénitude. Pour Watts, au contraire, un effort s'impose afin de le comprendre et de le ressentir : on n'est ému qu'après l'avoir approfondi; avant il étonne et repousse même; sa manière de symboliser reste obscure et confuse tantôt, tantôt tellement brutale ou puérile qu'elle révolte. Souvent il manque d'unité, et la sensation s'éparpille, s'émiette; dans son incontestable grandeur il lui arrive aussi bien de dépasser son sujet que de demeurer en deçà. Il est tout frémissant de fièvre créatrice et sec en même temps, compassé, froidement académique; que de fois les efforts qu'il tente pour atteindre au sublime avortent en mesquines incohérences! C'est l'infini qu'il vous invite à conquérir à ses côtés, et un coup d'ouragan lui casse soudain les ailes (1). »

On ne pourrait caractériser plus exactement cet art véhément et déséquilibré qu'éclairent parfois des lueurs de génie. Mais le peintre des symboles, des idéalizations, des conceptions littéraires et philosophiques était doublé d'un portraitiste précis et concentré qui exprimait à miracle les traits et la vie morale de ses modèles. Guizot, Gladstone, le cardinal Manning, Carlyle, Tennyson, Swinburne, George Meredith, D.-G. Rossetti, William Morris, Burne-Jones, Walter Crane trouvèrent en lui un interprète hautement compréhensif, et les portraits qu'ils lui inspirèrent demeureront le meilleur de son œuvre. Il avait débuté en Italie par une fresque exécutée à la villa Careggi, près de Florence, où il passa quelque temps chez Lord Holland, alors ambassadeur d'Angleterre à la cour du grand-duc de Toscane. Cette composition, dont le Musée Victoria et Albert possède quelques esquisses, figure l'exécution du médecin de Laurent le Magnifique, accusé d'avoir empoisonné son maître mourant et précipité dans un puits.

(1) *Fassé le détroit*, par GABRIEL MOUREY. Paris, P. Ollendorff, 1895.

C'est comme portraitiste que George-Frederick Watts prit contact, à deux reprises, avec le public bruxellois. On n'a pas perdu le souvenir du délicieux portrait de la marquise de Granby qui figura en 1894 au Salon inaugural de la *Libre Esthétique*. C'était, de tous ceux qu'il peignit, celui auquel il semblait attacher le plus de prix, « à cause, disait-il, de la beauté du modèle et de l'idéalisation de son exécution ». Ce portrait figurait parmi les quelques toiles issues de ses mains dont il aimait s'entourer dans le joli cottage de Limmerslease, près de Guilford, qui abritait sa verte vieillesse. L'année suivante il voulut bien exposer deux toiles, dont l'une, le portrait de Dante-Gabriel Rossetti, aussi intéressante par la personnalité du modèle que par sa valeur d'art. L'autre était le portrait de lady Garvagh.

Il y eut, cette année, deux portraits de Rossetti à la *Libre Esthétique*. Outre celui de Watts, un portrait de William-Holman Hunt montrait un Rossetti de vingt-cinq ans, au visage émacié, souffreteux, aux yeux ardents, à l'expression amère et exaltée. Le portrait peint dix ans après par G.-F. Watts offrait de l'auteur de *Beata Beatrix* une image plus reposée et plus heureuse. Il figure aujourd'hui dans la collection des portraits de la National Gallery (1).

Ce qui demeure de George-Frederick Watts, outre son œuvre considérable, c'est l'exemple d'une vie probe et belle, entièrement consacrée à l'art et éclairée par une intellectualité supérieure.

OCTAVE MAUS

## JUDITH CLADEL

**Confessions d'une Amante.** Paris, Société du *Mercur de France*.

Rarement ce titre de « Confessions », prometteur de tant d'intimité et d'abandon, fut aussi héroïquement justifié; rarement fut-il écrit en tête de pages aussi naturellement profondes, aussi simplement sincères.

Comme dans toutes les œuvres d'art vraiment émues, l'anecdote d'une destinée, l'histoire d'une impression, la peinture d'un être rare et curieux y prennent rapidement les proportions de faits humains généraux où nous retrouvons chacun une grande part de nous-mêmes, surpris de découvrir en nous des joies, des peines, des nuances encore inobservées, que nous révèle une artiste personnelle et ardente.

Dans l'œuvre de Judith Cladel, un sentiment féminin, si profond qu'il nous fait rêver à nos lointains ancêtres sauvages, si vrai qu'on le retrouve dans toutes les femmes *vraiment femmes* qu'on connaît, — le sentiment de l'inquiétude, — domine toute l'œuvre.

C'est la femme-enfant, enthousiaste et ignorante, n'osant espé-

(1) Ce portrait a été reproduit, avec quatre autres portraits de Watts, dans la brochure de M. O.-G. DESTREES sur les *Préraphaélites*. Bruxelles, Dietrich & Co (1894).

rer, et tremblant de ne pouvoir se faire comprendre; la femme aimante, s'éveillant à la jalousie; la femme éternelle, enfin, se sentant impuissante et condamnée, de par sa nature complémentaire (1), à choisir entre deux maux : ne pas aimer, ou souffrir, — souffrir un peu ou beaucoup suivant la clémence ou la dureté de la vie.

L'héroïne de J. Cladel est de celles qui, sans raisonner, de par sa nature, a choisi d'aimer, d'aimer, d'adorer quand même; pourtant, de son admiration passionnée elle a déjà souffert bien jeune, la petite fille qu'on n'emmena pas au théâtre quand son grand ami joue *Roméo*, ou qui reste oubliée dans le coin de son wagon au moment des adieux, quand tristement « les grands » se séparent, trop absorbés pour penser à elle.

Dans son imagination d'enfant sérieuse et point gâtée, le souvenir de l'homme brillant, artiste, vivant, généreux et savant, ami de son père, domine, perdure à travers une adolescence studieuse et se ravive au seuil de la jeunesse. L'émotion grandit, l'angoisse d'un amour si étrange — Fabienne pourrait être la fille d'Elisée Périer — ne cesse plus d'êtreindre le cœur de cette enfant, fascinée par les quelques heures heureuses qu'elle passe à voir jouer le grand acteur ou à vivre un peu de sa vie. Combien sont longues, après cela, les semaines, les saisons passées à Toulouse, dans l'ignorance de tout ce que « lui » devient, voit, crée et aime, à Paris.

Quand, un peu plus tard, elle le voit mieux et plus souvent, quand elle devine qu'il peut l'aimer, la cruelle pensée des autres femmes entourant l'acteur célèbre l'affole. L'une d'elles, en une scène vraiment vécue et d'une roiserie bien moderne (pour ne pas dire d'une psychologie très neuve!), essaie de démolir l'idole de la jeune provinciale.

Mais combien plus angoissante encore est l'analyse qu'elle fait elle-même de cette étrange, complexe et déroutante nature de l'artiste de génie. Cette analyse est une des facettes les plus intéressantes d'un livre où tant d'êtres très vivants sont entrevus, en silhouettes bien marquées, où tant de notations rapides et personnelles sont serties dans une forme vive, naturelle, élégante.

Et tel qu'il est, non pas compris dans ses actes par des hommes semblables à lui, mais deviné et senti par une femme, se déroule le portrait fascinateur, tragique du grand homme qu'elle aime, — puéril et grave, savant, profond ou capricieux, inégal, cruel ou bon selon les heures; inanalysable autant que dans la vie, — et autant que dans la vie aussi, bien humain, — humain de toute la taille des êtres qui obéissent à la fatalité de leur nature, au destin — qu'ils respectent comme un Dieu inconnu.

Après le portrait qu'a donné de lui-même, sans le vouloir, Walt Whitman, ce grand sauvage, je ne connais pas de livre qui, plus intimement, peigne une de ces hardies et puissantes existences, confiantes dans le courant qui les porte, dédaigneuses des arbitraires combinaisons intellectuelles, et pourtant si riches en visions et en pressentiments complexes, à la fois nets et multiples.

Pour les hommes, ou pour tous les esprits qui veulent absolument raisonner tout ce qu'ils voient, un grand humain est toujours condensable en une formule. Les ignorants prononcent

(1) Que toutes les foudres des Féministes me fracassent! Mais le tableau touchant, admirable et poignant de la féminité dépendante — et dépendante en proportion même de l'intensité de son affection, — est pour le bonheur des femmes un plaidoyer autrement éloquent que les efforts impossibles pour changer un être faible en un être fort.

« original », les moins stupides, « personnalité géniale » ou tout autre terme plus spécialiste. Mais pour une femme, ce monde, cet océan qu'est une nature forte, sauvage et souple, reste un monde, un océan. Et elle nous en donne l'impression. C'est pourquoi un portrait d'homme fait ainsi par une femme a quelque chose de savoureusement imprécis, quelque chose de reposant et de substantiel comme la nature elle-même.

Pourquoi ces dons, ces tares, ces puissances ou ces défaillances? Une femme ne se pose pas ces questions oiseuses. Elle va, elle ouvre les yeux et note, et peint une chose qu'elle admire et qui l'inquiète bien plus encore qu'elle ne la comprend : elle crée l'œuvre d'art véritable, l'œuvre d'admiration et, si elle a souffert, l'œuvre mirant la vie. Quels beaux et éternels portraits d'hommes bien des femmes pourraient nous laisser si elles savaient aimer comme l'héroïne de Judith Cladel!

M. M.

## La Réorganisation des Jurys.

Les réflexions que nous a suggérées le projet de M. Frédéric De Smet sur la composition des jurys d'expositions (1) sont corroborées par le chroniqueur artistique du *Petit Bleu* qui, à part quelques restrictions, approuve le régime proposé. Voici la conclusion de son article :

« Les avantages de ce système me paraissent incontestables ; il satisfait pleinement les artistes, puisqu'il leur laisserait le choix de leurs juges ; il assurerait aux indépendants un jury vraiment éclectique, puisqu'il serait composé des délégués de nos divers cercles, tous si différents de tendances et d'esthétique. Enfin, il y a lieu d'espérer que, grâce à l'émulation naturelle aux divers groupements, ceux-ci feraient une excellente sélection préalable, cherchant à réaliser des ensembles aussi parfaits que possible, ou du moins aussi caractéristiques que possible de leur vision et de leur conception d'art. Le danger, c'est le pullulement des cercles ; la formalité de leur reconnaissance y parerait. Mais au lieu de laisser cette reconnaissance à un jury, peut-être conviendrait-il de la confier à la direction des beaux-arts. Cela conférerait, dirait-on, aux fonctionnaires qui l'occupent, un pouvoir dont ils pourraient abuser. Je ne le crois point. Pour l'instant, la personnalité de M. Verlant est une suffisante garantie d'éclectisme et d'impartialité. Pour ce qui est de l'avenir, il convient de remarquer qu'un fonctionnaire unique et responsable hésite toujours devant des injustices qui pourraient provoquer un tel mouvement d'opinion publique qu'un ministre, si entêté soit-il, n'y pourrait résister. Il est évident que lorsqu'une jeune société se serait imposée à l'attention, il serait impossible qu'elle ne fût pas admise. Avant qu'elle soit imposée, il est peut-être dangereux qu'elle soit admise. Sauf cette restriction de minime importance, je crois qu'on peut approuver pleinement le projet de M. De Smet. Au reste, un referendum ouvert par la *Tribune artistique* nous dira bientôt quelle est, à ce sujet, l'opinion des artistes. »

\*\*\*

Profitions de l'occasion pour corriger une faute d'impression qui s'est glissée dans notre article. Nous avons parlé de deux

(1) Voir notre dernier numéro.

catégories d'exposants : les *collectivités* et les artistes isolés. On nous a fait dire : les *collectivistes*. La coquille est amusante. Mais il va de soi que le projet De Smet ne classe pas les exposants selon leurs opinions politiques, et que sans être « collectiviste » on peut faire partie d'une « collectivité » !.....

## ELLE ET LUI

**Correspondance de George Sand et d'Alfred de Musset**, publiée pour la première fois d'après les documents originaux par FÉLIX DECORI ; avec dessins d'Alfred de Musset et fac-similés d'autographes. Bruxelles, E. Deman.

L'actualité est à George Sand. A Paris on a inauguré sa statue, on a joué *Claudie*, on a exposé à l'Odéon ses reliques. A La Châtre, vieilles et musettes enrubannées ont rythmé en son honneur les bourrées du Berry, alternant avec des flots d'éloquence académique. La chronique a ressuscité ses mots, ses pipes et jusqu'à ses *pupazzi*. Les sites de la Vallée Noire et des gorges de la Creuse font prime. On lancera sous peu le cigare *François-le-Champi* et l'on se coiffera à la *Petite Fadette*...

Parmi tant de souvenirs évoqués, il en est un particulièrement émouvant : c'est celui de la liaison de George Sand et d'Alfred de Musset, liaison qui demeura, jusqu'ici, enveloppée d'un irritant mystère. Grâce à la publication que vient de faire, d'après les documents originaux demeurés inédits, l'éditeur Ed. Deman de la correspondance échangée entre les amants, les légendes s'évanouissent enfin. Et c'est George Sand elle-même qui détruit, par ces lettres, les calomnies dirigées contre sa mémoire.

Confiés par elle le 10 mars 1864 à M. Emile Aucante, les précieux autographes ne devaient, selon sa volonté formelle, voir le jour qu'après sa mort, à l'époque où son mandataire jugerait leur divulgation opportune. Ils seraient publiés intégralement, sans qu'il y fût changé un mot ou une virgule. La publication faite, les lettres seraient déposées, pour y rester à tout jamais, dans les archives de l'Etat.

Ce vœu vient d'être réalisé par M. Félix Decori, à qui M. Emile Aucante délégua ses pouvoirs. La lecture des quelque deux cents pages qui composent ce respectueux monument littéraire vaut celle d'un roman passionné. « La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre... »

Mais le roman est douloureux. A un court bonheur succèdent, après la première rupture, de longs mois de souffrances. Il lui écrit : « Le jour où tu te retrouveras quelque part seule et triste, comme à ce Lido, étends la main avant de mourir et souviens-toi qu'il y a dans un coin du monde un être dont tu es le premier et le dernier amour. » Elle lui répond : « Ménage cette vie que je t'ai conservée, peut-être, par mes veilles et mes soins. Ne m'appartient-elle pas un peu, à cause de cela? Laisse-moi le croire, laisse-moi être un peu vaine d'avoir conservé quelques fatigues de mon inutile et sotte existence à sauver celle d'un homme comme toi. Songe à ton avenir, qui peut écraser tant d'orgueils ridicules et faire oublier tant de gloires présentes. Songe à mon amitié, qui est une chose éternelle et sainte désormais, et qui te suivra jusqu'à la mort. »

Pendant quelque temps ce mot magique l'illusionne : « Cette

amitié qui survit à l'amour, dit-il, dont le monde se moque tant, dont je me suis tant moqué moi-même, cette amitié-là existe... Sois fière, mon grand et brave George, tu as fait un homme d'un enfant. Sois heureuse, sois aimée, sois bénie, repose-toi, pardonne-moi ! »

Mais il la revoit et son amour se réveille. « J'ai trop compté sur moi en voulant te revoir, et j'ai reçu le dernier coup. J'ai à recommencer la triste tâche de cinq mois de lutte et de souffrance. Je vais mettre une dernière fois la mer et les montagnes entre nous. »

Les lettres qu'il lui écrit de Baden s'exaltent. Sa souffrance s'exaspère. L'amitié qui le lie à George Sand n'est que le masque d'une passion ardente que trahit chacune de ses phrases. George Sand s'en émeut, Pagello finit par en prendre ombrage. « Je meurs de tous ces orages, écrit-elle, je suis tous les jours plus malade, plus dégoûtée de la vie, et il faut que nous nous séparions tous trois, sans fiel et sans outrage... Il faut nous quitter, vois-tu, il le faut puisque tu aimes à te persuader que tu ne peux guérir de cet amour pour moi qui te fait tant de mal et que tu as pourtant si solennellement abjuré à Venise avant et même encore après ta maladie. Adieu donc le beau poème de notre amitié sainte et de ce lien idéal qui s'était formé entre nous trois, lorsque tu lui arrachas à Venise l'aveu de son amour pour moi et qu'il te jura de me rendre heureuse. Ah ! cette nuit d'enthousiasme où, malgré nous, tu joignis nos mains en nous disant : Vous vous aimez et vous m'aimez pourtant, vous m'avez sauvé âme et corps ! »

Enfin, c'est le retour à Paris, la nouvelle illusion de joies fugitives, bientôt transformées en souffrances plus aiguës. « Hélas ! écrit-elle, me voilà lâche et flasque comme une corde brisée ; me voici par terre, me roulant avec mon amour désolé comme avec un cadavre, et je souffre tant que je ne peux pas me relever pour l'enterrer ou pour le rappeler à la vie... Adieu, adieu, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien, j'ai les genoux par terre et les reins brisés ; qu'on ne me parle de rien. Je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer. Il n'y aurait qu'un coup de foudre d'en haut qui pourrait me guérir en m'ancantissant. »

Et le douloureux pèlerinage s'achève par ces vers d'Alfred de Musset, datés du 10 janvier 1835, qui clôturent le volume :

Porte ta vie ailleurs, ô toi qui fus ma vie,  
Verse ailleurs ce trésor que j'avais pour tout bien,  
Va chercher d'autres lieux, toi qui fus ma patrie !  
Va fleurir au soleil, ô ma belle chérie !

Laisse mon souvenir te suivre loin de France ;  
Qu'il parte sur ton cœur, pauvre bouquet fané.  
Lorsque tu l'as cueilli j'ai connu l'espérance,  
Je croyais au bonheur, et toute ma souffrance  
Est de l'avoir perdu sans te l'avoir donné.

O. M.

## Les « Concerts historiques » de Liège.

Poursuivant avec ferveur leur artistique initiative, M. Maurice Jaspar et ses collaborateurs du Cercle « Piano et Archets » ont passé en revue, au cours de l'hiver dernier, en une très intéressante série d'auditions historiques, la musique de chambre et la musique vocale des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le choix judicieux

des œuvres et l'excellente interprétation de celles-ci ont donné à ces concerts, au nombre d'une dizaine, un attrait exceptionnel. Et le succès a récompensé les organisateurs, applaudis et rappelés par un auditoire fidèle de plus en plus nombreux.

Bach, Hændel, Haydn, Mozart figurèrent, cela va de soi, en bonne place aux programmes. Les premières séances, consacrées à l'Histoire du Concerto, valurent à MM. Jaspar et Zimmer, secondés par MM. Schmit (flûte) et Charlier (hautbois), un accueil chaleureux que partagèrent aux séances suivantes MM. J. Maris et Bauwens (violin), J. Jacobs et J. Thiry (violoncelle), Foidart (alto et viole d'amour). Dans l'interprétation des pièces de chant, on applaudit successivement M. Henrotte, M<sup>lles</sup> Vercauteren et Laure David, qui initièrent le public au développement successif de l'air, de la chanson et de la cantate italienne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Des pages de Caccini, Peri, Carissimi, Monteverdi, Rossi, etc. complétèrent le tableau d'une époque d'art caractérisée, pour la musique instrumentale, par des sonates de Marcello, d'Ariosti, de Porpora, par une pièce de G.-B. Fontana, etc. Parmi les compositions du XVIII<sup>e</sup> siècle ressuscitées en ces pittoresques auditions, signalons un Quatuor à peu près inconnu de Boccherini pour deux violons, alto et deux violoncelles, exécuté pour la première fois en Belgique. « Cette œuvre, a dit un de nos confrères, a l'abondance, la grâce, l'amabilité de l'école italienne; elle est simple et chantante avant tout, et si elle n'a pas la force et l'élévation auxquelles l'école allemande nous a accoutumés depuis, elle est constamment distinguée, jolie de forme, ravissante d'abandon et de naturel... Boccherini a montré qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle l'Italie pouvait aussi briller dans le style instrumental et y porter, en les agrandissant, en les développant, ses mélodies colorées, pleines de jeunesse et d'éclat. »

L'entreprise du Cercle « Pianos et Archets » a définitivement triomphé de l'indifférence provinciale; son rôle éducateur exerce désormais à Liège la plus heureuse influence.

## Concours du Conservatoire (1).

*Chant.* — Professeurs : M<sup>mes</sup> CORNÉLIS-SERVAIS et KIPS-WARNOTS.

1<sup>er</sup> prix avec distinction, M<sup>lles</sup> De Win, Janssens et Mendès. 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lles</sup> Poortman, Cuypers, Walschaert, Brognie, Van den Berg et Van Trotsenburg. — Rappel du 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lle</sup> Caën; 2<sup>e</sup> prix avec distinction, M<sup>lles</sup> Van Craenenbroeck et Maes; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lles</sup> Lemmens, Duchêne, Gilliaux, Artot, Van den Berg et Van Ringh.

Prix de la Reine : M<sup>lles</sup> Walschaert et Mendès.

*Mimique et Déclamation.* — Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE. — 1<sup>er</sup> prix, MM. Boine, Van Hanswyck, élèves de M. Chomé; et M. Huberty, élève de M. Vermandele. — 2<sup>e</sup> prix, M. Charlier.

Professeur : M<sup>lle</sup> TORDEUS. — 1<sup>er</sup> prix, M<sup>lles</sup> Tordeus, Bovy et Das; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Van Hasselt.

*Tragédie.* — 1<sup>er</sup> prix, MM. Huberty et Van Hanswyck; 2<sup>e</sup> prix, M<sup>lle</sup> Van Hasselt.

*Comédie.* — 1<sup>er</sup> prix, M. Boine, M<sup>lle</sup> Bovy, Dumortier, Das. 2<sup>e</sup> prix, M. Charlier.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Phonographes.

Le tribunal civil de la Seine a, l'année dernière, statué sur la question de savoir si l'exécution d'œuvres musicales par des phonographes est soumise aux droits d'auteur.

Le mandoliniste-compositeur Alfieri avait joué devant des phonographes de l'*Anglo Italian Company* des airs de mandoline; la *Société du Gramophone* avait imité les cylindres enregistreurs de ces morceaux et mis dans le commerce des phonographes qui, lorsqu'on faisait marcher l'appareil, reproduisaient les airs émis par les phonographes de l'*Anglo-Italian Company*.

Sur la demande en dommages-intérêts introduite par cette dernière, le tribunal décida, d'une part, qu'Alfieri ne pouvait pas être considéré comme ayant acquis, par le simple fait de l'exécution des morceaux, un droit de propriété sur les œuvres exécutées, et, d'autre part, que l'imitation des cylindres enregistreurs et la vente par la *Société du Gramophone* des phonographes munis de ces cylindres ne constituait pas le fait de contrefaçon musicale prévu par la loi du 19 juillet 1793.

Un procès analogue vient d'être plaidé à Bruxelles. Cette fois, c'étaient MM. Massenet et Puccini qui réclamaient des dommages-intérêts à deux sociétés parisiennes : la *Compagnie générale des Phonographes-Cinématographes et appareils de précision* et la *Société C. et S. Ulman*, pour avoir, sans autorisation, reproduit sur des disques et sur des cylindres introduits en Belgique des morceaux empruntés à leurs œuvres, notamment du *Cid*, de *Griséïdis*, du *Roi de Lahore*, de *Werther*, de *Thaïs* et de la *Vie de Bohème*. Le tribunal a décidé qu'aux termes de la loi belge le compositeur est fondé à interdire non seulement l'exécution publique de ses œuvres, mais aussi leur reproduction sur des disques ou cylindres phonographiques en vue d'exécutions ultérieures.

Mais il a admis que la Convention de Berne a pu restreindre sur certains points la loi belge et que la vente des instruments de musique mécaniques ne constitue pas une contrefaçon.

Cette disposition doit être appliquée et interprétée restrictivement; elle ne peut s'appliquer qu'aux seules boîtes à musique et autres instruments analogues, et non à des organes interchangeables, inconnus d'ailleurs en 1886, qui constituent de véritables éditions : tels les cartons perforés, les cylindres et disques ayant une existence propre, et susceptibles d'être appliqués à divers instruments.

Le tribunal a déclaré illicite la vente de ces disques et cylindres et alloué à chacun des deux demandeurs une somme de 600 francs à titre de dommages-intérêts.

L'affaire, dont l'importance est considérable au point de vue des principes qu'elle consacre, sera déferée à la Cour de cassation.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Route enchantée*, par ADOLPHE HARDY. Préface de G. BARRAL. Collection des Poètes français à l'Étranger. Paris, Fischbacher.

ROMAN. — *L'Arche de M. Cheumus*, par EUGÈNE DEMOLDER. Paris, *Mercure de France*.

CRITIQUE. — *Charles Van Lerberghe*, par ALBERT MOCKEL (avec un portrait). Paris, *Mercure de France*. — *Willy*, par HENRY ALBERT. Collection des « Célébrités d'aujourd'hui ». Paris, Bibliothèque internationale d'édition. — *L'Allemagne littéraire contemporaine*, par PAUL WIEGLER. Paris, Bibliothèque internationale d'édition. — *Une crise littéraire : Symbole et Symbolistes*, par ARTHUR DAXHELET. Ed. de la *Revue de Belgique*. Bruxelles, P. Weissenbruch. — *Traité de l'Occident*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Librairie académique Perrin & C<sup>o</sup>.

THÉÂTRE. — *Les Deux Impératrices*, drame en cinq actes et six tableaux, d'après une nouvelle d'Emile Souvestre, par EMILE VAUTHIER-CORBIÈRE. Bruxelles, O. Lamberty.

DIVERS. — *Annuaire des Cent Bibliophiles*. Paris, imp. Ph. Renouard. — *Sur deux Tombes*, discours prononcés par M. CÉLESTIN DEMBLON.

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

## PETITE CHRONIQUE

Une exposition du Livre Moderne a été inaugurée hier à Anvers, au Musée Plantin-Moretus. Elle sera ouverte au public à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 15 octobre. Entrée : 1 franc, gratuite les dimanches et jeudis.

A la suite d'un concours ouvert par les anciens élèves de feu Henri Beyaert, M. Paul Du Bois a été chargé de l'exécution d'un bas-relief commémoratif destiné à l'hôtel du ministère des chemins de fer, la dernière œuvre de l'architecte défunt. Ce bas-relief sera composé de deux figures symboliques, l'Architecture et la Renaissance flamande, supportant le médaillon de Beyaert. Il sera exécuté en bronze.

M. Du Bois vient d'achever l'esquisse du monument Joseph Dupont destiné au square de l'Industrie. Le monument, entièrement en marbre, se composera de trois figures de femmes symbolisant la musique dans ses diverses formes, et du médaillon de Joseph Dupont.

Il sera érigé sur un socle en granit dessiné par M. Jules Barbier et se détachera sur un fond de verdure. L'ensemble aura environ 4 mètres de hauteur.

Le Musée colonial de Tervueren vient de recevoir un groupe en ivoire de M. Ch. Samuel : *Thyl Utenspiegel et Nele*, réduction du joli groupe en bronze qui orne le monument érigé à la mémoire de Charles Decoster.

Une exposition internationale des Arts et Métiers, comprenant notamment l'art dans l'habitation et une section d'art religieux, aura lieu au Palais du Cinquantenaire du 1<sup>er</sup> au 23 octobre.

L'orchestre des Concerts Lamoureux sous la direction de M. Camille Chevillard fera au début de la saison prochaine une tournée de concerts en Belgique et en Allemagne. Il se fera entendre le 2 octobre à Anvers, le 3 à Bruxelles, le 4 à Gand, le 5 à Liège.

Un de nos confrères annonce qu'une société vient de se constituer à Liège en vue de représenter à l'Exposition de 1905, dans un cadre imposant et avec une mise en scène extraordinaire, le *Sanglier des Ardennes*, un drame dans lequel M. J. Sauvenière a ressuscité le Liège du xv<sup>e</sup> siècle.

L'Espagne sera brillamment représentée à l'Exposition de Liège. Des comités de patronage sont constitués ou en formation dans les villes principales du pays, notamment à Madrid, à Santander et à Barcelone, et on attend les meilleurs résultats de leur fonctionnement. Des personnalités influentes, membres des comités de patronage, font des démarches en vue d'obtenir la participation officielle du gouvernement.

Il est de nouveau question, à Anvers, du cortège naval proposé par M. Baetes pour les fêtes de 1905. Le Roi serait, dit-on, favorable à ce projet, qui ferait défiler sur l'Escaut des groupes de grandes dimensions représentant les diverses phases de l'histoire de la navigation fluviale. Ces groupes, en staf doré et colorié, seraient éclairés le soir par des projecteurs et mis en mouvement par des remorqueurs décorés et pavoisés. L'idée ne manque certes pas d'originalité.

*Le Monde artiste*, la grande revue russe des beaux-arts, nous apporte les échos de l'admirable exposition historique d'objets d'art ouverte récemment à Saint-Petersbourg. Formée des collections de la cour impériale, du grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch, de la princesse de Saxe-Altenbourg, du prince Liechtenstein, du duc Georges de Leuchtenberg, du duc de Mecklembourg-Strelitz, de la princesse Cantacuzène, du comte D. Tolstoy, du prince Bélioselsky-Bélozersky, du baron d'Ehrental, du comte A. Cheremetef, etc., cette exposition comprenait un choix de sculptures, de céramiques, de miniatures, de bijoux, d'éventails, de dentelles, d'orfèvreries, de verreries, etc. embrassant toutes les époques d'art, depuis les bronzes antiques et les terres cuites grecques jusqu'aux élégants bibelots du xviii<sup>e</sup> siècle, jusqu'aux services de

table et de toilette en vermeil et en argent que créèrent à Paris et à Vienne les artisans d'art dans la première moitié du xix<sup>e</sup>.

Une exposition d'art flamand et français aura lieu à Paris, à la fin de l'année, aux Galeries de la Charité, au bénéfice des œuvres belges de bienfaisance à Paris et du Bazar de la Charité.

M<sup>me</sup> la duchesse de Vendôme et le Ministre de Belgique ont promis leur haut patronage à l'exposition, dont le promoteur est le comte A. Bruneel, président du Bazar de la Charité.

Une jolie appréciation du *Paon* de M. Francis de Croisset, dont le succès à la Comédie française a été très vif. Elle est de M. Robert de Flers dans la *Liberté* :

« Des costumes clairs, des rimes légères, un bois fraîchement paré de toutes les grâces du printemps, une petite payse aux tendres yeux, au bonnet léger qui se soulève au vent que font les ailes du moulin ; une coquette qui se venge des propos tendres et frivoles, de la parade, du bavardage, de la jactance, de l'orgueil, des grands seigneurs et des belles dames ; un clavecin, une romance, un menuet, des épées fines comme des fuseaux de dentelles, des musiques, des sorbets et des baisers. Puis, tout ce monde artificiel, s'évanouissant subitement au premier rayon d'une tendresse véritable et sincère, le paon démasquant, derrière sa roue orgueilleuse, l'amour craintif qui s'y cachait, voilà un peu de tout ce qu'il y a de joli, de gracieux et de pimpant dans la pièce de M. Francis de Croisset. L'on ira s'émouvoir ou s'esbaudir ailleurs. Ici, l'on sera charmé délicatement et complètement. C'est ce que l'auteur a voulu ; c'est à quoi il a allègrement réussi. »

M. Franz von Vecsey, le petit violoniste prodige qui vient de se faire applaudir à Ostende, a, dit-on, signé avec l'impresario Frohmann un traité de 350,000 francs pour une tournée de cinq mois en Amérique, de janvier à mai 1905. C'est, croyons-nous, la plus forte somme qui ait jamais été payée à un virtuose. Jan Kubelik a, il est vrai, rapporté 500,000 francs d'un voyage aux Etats-Unis, mais ses concerts ne lui ont rapporté en moyenne de 5,000 francs, tandis que M. von Vecsey touchera plus de 6,500 francs par séance.

Les débuts de Sadda-Yacco racontés par elle-même. L'anecdote est recueillie par M. Ch. Barthez dans son récent volume : *Quelques petites âmes d'ici et d'ailleurs* :

« Je n'étais qu'un amateur... Voilà. J'étais *geisha* (danseuse) quand, voilà sept ans, Kawakami m'épousa. Celui-ci était un homme politique très riche et très respecté qui, à la suite d'une lutte électorale malheureuse, se consacra à renouveler l'art théâtral à un point de vue réaliste. Il avait entendu parler d'Antoine... Il voulut faire comme lui. Il ouvrit une école d'art dramatique. Il prit alors un théâtre et, après une fructueuse saison, il se dit que peut-être un voyage artistique en Amérique serait utile au prestige de l'art japonais. Et le voilà parti.

A San-Francisco, on demande à mon mari de monter une pièce de son nouveau répertoire, avec des costumes très somptueux. Il choisit tout de suite la *Geisha et le Chevalier*. Les répétitions commencent sans retard. Tout le monde était plein d'espoir et d'enthousiasme. Mais voilà que la veille de la première le jeune acteur qui remplissait le rôle de la *geisha* tombe malade sérieusement. Moi qui n'avais jamais paru sur une scène autrement que comme danseuse, je demandai à mon mari de me permettre de jouer le rôle. Et comme sa bonté est infinie, il voulut bien y consentir, malgré les peines que les lois japonaises infligent non seulement à la femme qui paraît sur une scène à côté d'un homme, mais aussi à celui qui l'engage... Quel succès ! Les Américains envahirent les coulisses, après la représentation, et me portèrent en triomphe jusqu'à mon hôtel. »

*Le Burlington Magazine*, la plus luxueuse et la plus artistique des grandes revues illustrées, publie, dans son fascicule de juillet, une intéressante étude de M. Ch. Ricketts sur les Velasquez du Musée de Vienne ; la fin de l'article de M. Roger E. Fry sur l'Exposition des Primitifs français (treize reproductions d'après Jean Fouquet, le Maître de Moulins, etc.) ; des notes sur l'ameublement anglais, sur la céramique galloise, sur la collection Orrock, etc. Les planches et le texte sont d'un égal intérêt.

A l'occasion du jubilé de Joachim en Angleterre (1844-1904), le Comité de la fête commémorative offerte au célèbre violoniste a distribué une brochure composée de l'adresse présentée au jubilaire, d'un poème composé en son honneur par M. Robert Bridges, de la liste des souscripteurs qui lui ont offert son portrait par Sargent, enfin de deux portraits en photogravure représentant Joachim, l'un en 1844, lors de son premier concert à Londres, d'après un croquis de M<sup>me</sup> M. Hauptmann, l'autre en 1904. Le portrait de 1844 comparé à celui d'aujourd'hui constitue un document tout à fait intéressant.

L'*Europe artiste*, après cinquante-deux années d'existence, vient de changer de direction et paraît aujourd'hui dans un autre format. Parmi les collaborateurs, MM. Jean Moréas, Gustave Kahn, Gabriel Mourey, Charles Morice, Eugène de Solenière, Jean Dolent, Paul Fort, G. Tarde, etc.

Bureaux : Passage Violet, 5, Paris.

Gabriele d'Annunzio a été acclamé à Chieti, où il s'est rendu pour assister à la première représentation de sa *Figlia di Jorio*. Reçu à la gare par les autorités réunies, il a été accompagné par une foule enthousiaste jusqu'à l'hôtel de ville, où il a dû paraître au balcon. A l'issue de la représentation, il a été appelé sur la scène à plus de trente reprises.

On vient d'inaugurer au cimetière Saint-Louis, à Versailles, le monument Augusta Holmès, dû au ciseau du sculpteur Auguste Maillard.

Ce monument, d'une grande simplicité, représente la Muse qui,

tant de fois, inspira Augusta Holmès, et qui, maintenant, en deuil, vient verser un pleur sur la tombe de celle qui l'honora. Sur la pierre tombale, un médaillon, fort beau, immortalise les traits de la regrettée musicienne.

Du *Guide musical* :

Felix Mottl racontait récemment l'anecdote suivante : « Vous pouvez penser l'impression que nous fit la première audition de l'*Anneau du Nibelung*. Je me souviens qu'un jour, au deuxième acte de la *Walkyrie*, le dialogue entre Siegmund et Brunnhilde m'arracha des larmes. Wagner m'ayant aperçu, vint à moi souriant et me dit : « Que signifie cette sentimentalité? L'émotion, nous l'abandonnons à ceux qui sont là-bas (le public); ici, nous savons comme cela s'obtient et nous devons porter la tête haute! »

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

VIENT DE PARAITRE

ALBÉRIC MAGNARD. — Quatuor à cordes, op. 16 (1903).

Partition : **10 francs.** — Parties (autographie) : **20 francs.**

(PROPRIÉTÉ DE L'AUTEUR)

Vente par correspondance : Boulevard Beauséjour, 55, PARIS (XVI<sup>e</sup>).

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



# VITRAUX R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

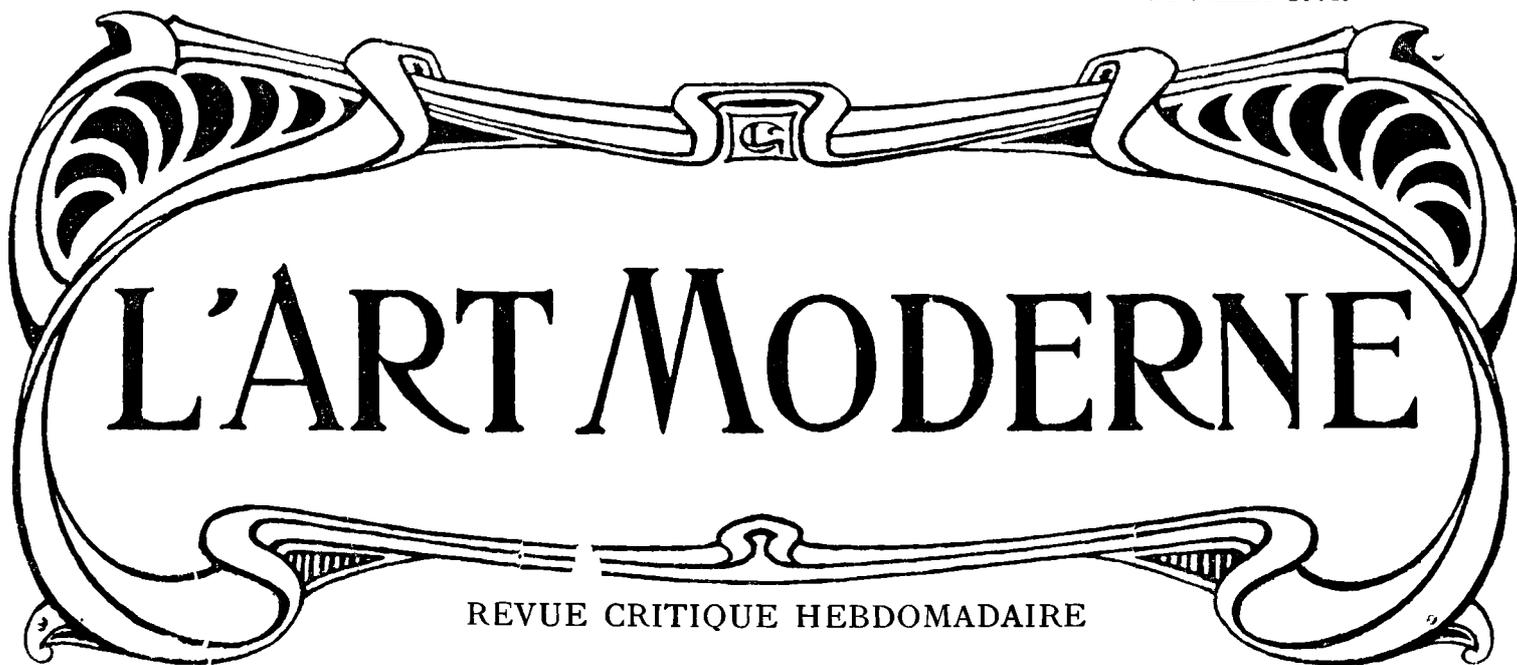
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Les Précieux (GEORGES RENCY). — Rops en Amérique. — Art folklorique. *Chansons populaires recueillies dans les Alpes françaises* (O. M.). — L'Art à Gand. — Albert Baertsoen. — Un diorama militaire. — Curiosités bibliographiques. *Le Mot préféré de l'auteur* (O. M.). — Publications d'Art. *Attraverso gli Albi e le Cartelle*. — Concours et Concurrents. — Petite Chronique

## LES PRÉCIEUX

L'histoire littéraire, comme l'autre, est un perpétuel recommencement. Pensez-vous, par exemple, que les Précieuses ridicules aient été tuées par Molière ? Depuis le siècle du Grand Roi elles ressuscitent périodiquement. Mais si nous avons nos Précieuses, nous avons aussi nos Précieux. Chaque pays a les siens, d'ailleurs. En France, il en est de délicieux. C'est là qu'il faut aller pour trouver le modèle du genre. Le Précieux français, c'est un snob qui a du talent. Il lui manque la vertu créatrice, la faculté d'observation, le don d'animer des personnages,

la simple et divine émotivité devant les scènes de la nature et de la vie. Comme il est très intelligent, il se rend parfaitement compte de ces lacunes et s'efforce de les faire oublier. Incapable de conter avec charme une histoire empruntée aux événements quotidiens, il se choisit des sujets rares, où il a l'air de se trouver sur un terrain neuf, parce que terrain, personnages, sentiments, décor, tout sort de son imagination. Ou bien il produira d'élégants essais qui auront la prétention d'être de la philosophie quintessenciée, le fin du fin, la suprême essence de la pensée humaine. N'oublions pas qu'il a du talent, parfois même beaucoup de talent : par là ses œuvres sont de nature à faire illusion aux esprits jeunes ou étourdis. Aux yeux de beaucoup, il passe pour un grand homme, un profond philosophe, un érudit qui cache sa science, un artiste à l'âme haute qui dédaigne la popularité vulgaire et plane sans cesse dans les régions sereines. Généralement ignoré, avec politesse, dans son milieu national, il s'expatrie de temps en temps et va dérouler, devant les publics complaisants de l'étranger, ses phrases creuses, mais si jolies !... Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Au fond, qu'y a-t-il dans tout cela ? De la littérature, de l'art, de la science... pour l'exportation.

Il serait bien vain de vouloir mettre obstacle à ce petit commerce qui, somme toute et pour des motifs divers, amuse tout le monde, si l'influence de ces brillants et météoriques étrangers ne retentissait fâcheusement dans la personnalité indécise de certains des nôtres. Je n'en veux pour exemple que le cas, vraiment typique, de ce charmant écrivain qui a nom André Ruyters. Les lec-

teurs de l'Art moderne connaissent son esprit subtil et délié, son écriture savante et harmonieuse, le charme archaïque et voluptueux de ses contes galants. « Il fait songer, a écrit de lui M. Edmond Picard, aux alcôves voluptueusement ravagées de Fragonard. » Et c'est bien vrai : certains de ses tableautins littéraires évoquent l'art factice et délicieux des peintres du temps de Watteau. Hélas ! pourquoi faut-il que ce précieux talent soit en train de devenir un talent « précieux » ?

Analysons, si vous le voulez bien, son dernier livre. Il s'intitule *Le Tentateur* (1). Dans une villa près de Naples, un jeune homme, Marc, fait à une jeune femme, du nom rare de Callixte, une cour aussi pressante que singulière. Admettez que ce soit le monde renversé : c'est l'homme qui fait le coquet, se dérobe, finit par affoler la femme. Un matin qu'il l'a surprise au bain — la scène est fort jolie — elle se donne avec emportement. Au réveil, elle le cherche ; Marc a déjà disparu. Il est allé à Naples visiter un autre jeune homme qui est également amoureux de Callixte. Par son attitude naïvement violente, il contraint l'autre à deviner que Callixte est devenue sa maîtresse. Remplis l'un pour l'autre d'une haine corse, ils se promènent ensemble dans Naples, tout le jour. Ils se séparent à la nuit, sans qu'on découvre bien clairement la raison de ces allures bizarres. Et l'on sent que Marc, l'amoureux, et l'auteur lui-même ont lu et relu — mais n'ont nullement compris — Dostoïewsky. Rentré à la villa, Marc continue à torturer Callixte, passant tour à tour, envers elle, de la frénésie la plus brûlante à l'indifférence la plus glaciale. Survient une autre jeune femme : Florence, à l'âme claire et à l'esprit calme. Marc, lâchant Callixte, s'efforce de l'affoler, elle aussi. Mais lorsque Florence comprend le danger, elle s'en va. Marc ne tarde pas à la suivre. Et cet étrange roman se termine de la sorte, se perd dans le vague et l'inconnu.

Disons tout de suite que les amateurs de jolies phrases bichonnées, pomponnées, harmonieusement cadencées, trouveront leur compte à la lecture de ce livre. Les âmes bien élevées, dédaigneuses des réalités d'ici-bas, se plairont à ce récit dont pas un mot un peu trivial, pas une indication familière ne rompt la noble monotonie. Ceux qui aiment les descriptions factices et arrangées, où les roses exhalent leurs parfums, où coulent de musicales fontaines, où des jeunes filles se groupent çà et là « pour le plaisir des yeux », salueront dans cet ouvrage un tour de force admirablement réussi. Et si l'auteur a eu pour but essentiel d'écrire trois cents pages de « littérature », c'est-à-dire une succession de riens délicieusement dits, certes le *Tentateur* est une belle réalisation.

Cependant, comme généralement les lecteurs deman-

dent à un roman d'être autre chose que l'équivalent d'un verre d'exquise limonade, examinons maintenant les personnages et le décor du livre.

Pour ce qui est des premiers, on ne pourrait imaginer quelque chose de plus faux, de moins vivant, de plus artificiel et conventionnel que ce Marc, cette Callixte, cette Florence. D'où viennent-ils ? Sont-ils Français ou Italiens ? Quelle est leur condition sociale ? Ne s'occupent-ils donc que d'amour ? Nul ne le sait, et M. Ruyters l'ignore autant que nous. Il a cru qu'il suffisait, pour créer de la vie, de donner un nom aux vagues phantasmes de son cerveau. Mais l'écrivain doit être autre chose qu'un styliste, un remueur de dictionnaires. Il faut qu'il vive parmi les hommes, qu'il les étudie avec une âme sympathique et qu'il s'efforce à les peindre tels qu'il les voit. Tout le reste, ces obscures entités, ces symboles, ces Marc, ces Callixte, ces Florence, ce sont les pantins d'un mauvais guignol.

Le décor, au moins, est-il intéressant ? Est-ce que le paysage s'anime, nous transporte, nous exile ? Avons-nous la sensation d'être là, près de cette Naples dont nous rêvons tous ? Pas le moins du monde. Le décor est un décor de théâtre, fait de trompe-l'œil, sans profondeur, sans vie, sans personnalité.

Quant au but du livre, il se révèle dans une phrase de Dostoïewsky mise en épigraphe : « ... J'ai mis partout ma force à l'épreuve... Dans ces expériences, comme dans toute ma vie précédente, je me suis révélé immensément fort... » Ne vous y trompez pas : dans l'esprit de M. Ruyters, Marc est un surhomme, un être supérieur.

Et c'est cela, surtout, qui est déplorable : qu'un écrivain de mérite, sous l'influence d'un snobisme néfaste, s'imagine que la force d'un homme consiste à tromper une femme, à troubler ses sens, puis à la rejeter comme un citron dont on a exprimé le jus. Voilà où nous en sommes. On crée péniblement un Marc, c'est-à-dire un pitoyable petit serin, un jeune poseur qui mérite des coups de pied au derrière, et l'on s'imagine avoir ajouté un portrait à la galerie des Rastignac et des Julien Sorel !

Je suis bien fâché de devoir parler de la sorte d'un ouvrage dû à la plume élégante d'un écrivain qui promettait d'aller si haut. Mais rien n'est perdu encore. Il peut reprendre sa place parmi nous s'il consent à croire que le talent ne se développe pas dans la solitude et dans l'orgueil et que, pour faire œuvre de vie, il faut fuir comme la peste la préciosité et se jeter à plein corps dans l'amour de ses semblables, dans le torrent vivant qui emporte notre âme vers ses destinées.

GEORGES RENCY

(1) Paris, collection de l'Ermitage.

## ROPS EN AMÉRIQUE

Félicien Rops traversa l'Atlantique en 1887. Voici en quels termes il transmit, aussitôt débarqué, ses impressions à son ami Jean d'Ardenne :

« Comme toujours, tout ce qu'on nous a dit de New-York n'était qu'un tas de stupidités. Mon vieux, il faut tout voir par ses yeux — et nous les avons bons, toi et moi. New-York est la ville la plus étonnante qui soit au monde, je crois, en tant que ville moderne, — d'une modernité <sup>xx<sup>e</sup></sup> siècle. C'est exorbitant, invu et imprévu en diable! Je ne te parlerai pas de cette rade qui est une des merveilles du monde. Je suis arrivé par un temps de soleil laiteux comme celui que nous avons eu ensemble, dernièrement, à l'île Thomé. Une ville formidable avec ses ponts, ses chemins de fer en l'air, ses milliers de navires, issant d'un rêve. Et cela vu du pont de la *Bretagne*, saluée par le canon des forts, passant vis-à-vis de centaines de warfs où dorment les grands steamers. C'est inoubliable.

Mais c'est de la ville elle-même que je veux te toucher un mot. On se l'imagine embêtante, avec ses avenues numérotées, ses deux cent quarante streets et ses maisons énormes, noires et uniformes, — un Londres plus neuf et plus régulier. Pas du tout! On ne s'aperçoit pas de la régularité. Les rues sont tracées souvent à la diable. Des petits jardins partout. Les gens plantent ce qui leur plaît; de là, des arbres qui apparaissent à travers tout, des saules pleureurs, principalement, donnant un aspect doux et charmant à celles des rues nouvelles qui ne sont pas de grandes artères. Dans les squares, la longueur et la chaleur des étés permettent de cultiver des plantes d'Égypte, les splendides lotus à fleurs roses, et les nymphéacées de la Floride s'épanouissent dans les bassins.

Quant à l'architecture, loin de présenter les horreurs et les sottises qu'on s'imagine aussi, d'avance, sur les récits des « gens de goût, » elle est, sinon digne d'admiration, du moins intéressante au plus haut point. Certes, tous les styles s'y mélangent souvent en de féroces accouplements, mais l'architecte new-yorkais s'occupe d'abord de l'intérieur, et ces intérieurs, où tous les éléments du confort, du pratique, de l'utile comme de l'agréable, se trouvent réunis, sont admirables. Partout de la lumière ou de l'ombre, de la chaleur ou de la fraîcheur à volonté. Ajoute que presque toutes les maisons sont à six et huit étages, plusieurs à dix, et tu jugeras de la difficulté d'aménager tout cela.

Ils ont commencé avec la brique et la terre cuite et ils ont maintenant, grâce aux chemins de fer, des grès de toutes couleurs, superbes. L'extérieur, ainsi qu'il convient, se modelant sur l'intérieur, il en résulte forcément des choses trouvées, nouvelles et étranges, qui, se mêlant aux vieilles formules architecturales, vous ahurissent un peu, mais, le plus souvent, ne manquent ni d'intérêt ni de charme.

Le vieux New-York, c'est la cité de Londres avec plus de viaducs, plus de chemins de fer en l'air, plus d'activité encore. De temps à autre, un cimetière avec de grands arbres, un cimetière <sup>xviii<sup>e</sup></sup> siècle, où dorment les premiers bandits débarqués dans l'île de Manhattan, — maintenant la première ville du nouveau monde. L'église tranquille, avec ses chênes d'Amérique, enveloppée, dominée par les fabriques, est d'un aspect délicieux, résigné, exquis!...

Rops projetait alors d'illustrer un prestigieux bouquin qui devait s'intituler *Strange America*. Un éditeur de New-York en faisait les frais. Le titre, en effet, promettait monts et merveilles.

Mais tout se borna au titre et à une tournée de l'artiste dans la région des étrangetés.

Il écrivait à son ami :

« Le livre *Strange America* est pour l'été prochain. Il ne serait donc pas impossible que je te prisse sous le bras pour t'emmener ici en juillet 1888. Ce serait une joie pour moi. Je n'aime pas juger seul et peu de gens ont des yeux. Ah! mon ami, qu'il y en a peu! C'est incroyable. Tout le monde m'a dit que les environs de New-York étaient simples et plats. Ce que j'en ai vu est rocheux, accidenté, et rappelle Cernay-la-Ville. Un Cernay-la-Ville avec de l'eau. »

Et le botaniste apparaissait, — car l'artiste que personne n'ignore était doublé d'un joli amateur de plantes que peu de gens ont eu l'occasion d'apprécier et qui se manifestait volontiers avec une solennité plaisante :

« Quel automne, en ce moment!... Les chênes verts de l'Ohio, les peupliers ontariens, les érables à sucre, les platanes sont dorés, bronzés, brûlés, émerillonnés, vermillonnés à n'y pas croire, et les dessous de forêts sont éclairés par une floraison automnale admirable : la Vernonie de New-York, *Vernonia noveboracensis*! — je l'ai vue, enfin!!! — dix ou douze asters, les solidages du Canada, etc., etc., sont en fleurs. Et dire qu'en France nous n'avons pas même une petite plante d'automne! J'oubliais la vigne Catawba, qui est en fruits, et le rosier végétigère, en fruits aussi, — qui jettent aux branches des lianes de vingt pieds de haut. Tu juges de mon enthousiasme d'artiste et d'horticultriceur...

## ART FOLKLORIQUE

**Chansons populaires** recueillies dans les Alpes françaises (Savoie et Dauphiné), par JULIEN TIERSOT, sous-bibliothécaire du Conservatoire de Paris. Un volume de 600 pages grand in-4°. Nombreuses illustrations. Grenoble, Librairie dauphinoise; Moutiers, Librairie savoyarde.

« C'est une manière d'alpinisme assez inédite que celle qui consiste à courir la montagne à la recherche des chansons populaires. Loin de s'en tenir à une observation superficielle, d'ailleurs sans négliger de contempler en passant les merveilles de la nature, l'on entre dans les chaumières, l'on s'entretient avec les habitants, on apprend à connaître leur vie, leurs mœurs, on évoque avec eux les souvenirs du passé de la race, et l'on pénètre ainsi dans la complète intimité du pays... » C'est en ces termes que, très modestement, M. Julien Tiersot, l'érudite et savant musicien qui a signé tant d'ouvrages documentaires d'un haut intérêt, expose le plan qu'il a suivi pour composer l'important ouvrage dont se réjouiront tous les musiciens. La chanson populaire n'est-elle pas la source de la musique, l'inspiratrice des œuvres les plus émouvantes? Mais à mesure que s'écoulent les années, les traditions s'effacent. La mémoire des hommes est trop fragile pour garder l'empreinte des mélodies que se transmettent les générations. Les recueillir, les fixer définitivement dans leur forme originale est une œuvre digne de l'effort d'un artiste. « Encore, est-il bien sûr que nous soyons venus à temps? » se demande avec mélancolie M. Tiersot. Les autorités départementales des régions montagneuses tentent d'enrayer, par de sévères arrêtés, la destruction de l'eldeweiss, du genépi, du rhododen-

dron ; mais quelles mesures administratives pourraient sauver la chanson ?

Les provinces de l'ouest de la France, la Normandie, la Bretagne, la Vendée, le Poitou, etc., furent explorées fréquemment et enrichirent de documents précieux le trésor folklorique. Il en est même de la Lorraine et de l'Alsace. Dès 1862, Damase Arbaud publia un recueil des chansons populaires de la Provence. Celles du Vivarais furent notées récemment par M. Vincent d'Indy, qui en utilisa plusieurs dans ses œuvres. Mais jusqu'ici la vaste région du sud-est avait été négligée, soit qu'on considérât sa flore musicale comme moins abondante, soit que les difficultés d'accès de ses massifs rocheux et de ses vallées solitaires eussent découragé les explorateurs.

C'est ce qui décida M. Tiersot à compléter les notions acquises sur la chanson populaire française par une enquête attentive et minutieuse, poursuivie pendant cinq ans sous les auspices du Gouvernement, des traditions musicales conservées dans la région la plus élevée des Alpes, dans les hameaux les plus reculés du Dauphiné et de la Savoie, à l'extrémité du pays vers la frontière d'Italie. Sa moisson a été extrêmement riche. Elle embrasse onze catégories de documents, ainsi divisés : chansons historiques (dont plusieurs remontent au xv<sup>e</sup> siècle, d'autres au xvi<sup>e</sup>), chansons traditionnelles (récits légendaires et tragiques, chansons d'aventures et chansons satiriques), chansons d'amour, chansons relatives au mariage, chansons de bergers, chansons de conscrits et de soldats, chants des fêtes de l'année, chansons de travail, berceuses et danses. Toutes sont notées, avec leur texte, dans leurs diverses versions s'il y a lieu, et commentées au point de vue historique et ethnographique avec une érudition sûre à laquelle le charme du style enlève toute sécheresse. Quelques-unes ont été harmonisées par l'auteur. Des illustrations tirées de l'œuvre de Greuze, de Boilly, de Drouais, etc., complètent ce magnifique volume, auquel les éditeurs ont donné une toilette irréprochable.

O. M.

## L'ART A GAND

Une innovation passée presque inaperçue et néanmoins digne d'un sérieux intérêt a caractérisé l'exposition annuelle de la Chambre syndicale provinciale des Arts industriels à Gand.

Cette société, qui s'est évertuée il y a plus de trente ans à provoquer un mouvement d'art appliqué à l'époque où un conflit permanent empêchait l'Art de communier avec l'Industrie, a inauguré une série d'expositions restreintes d'objets d'art appliqué pouvant, en quelque sorte, servir d'œuvres types.

Sous l'intelligente direction de M. Oscar Van de Voorde ont été rassemblés de remarquables échantillons de céramiques, faïences, cuirs, et il est vraiment regrettable que, faute de réclame, on y ait si peu fait attention.

Il y a là des pièces de réelle valeur ; les tons si vifs des poteries à grand feu y alternent avec les finesses charmantes des cristaux irisés accompagnant des masques d'une polychromie heureuse ; (telles petites têtes de Zélandaises, de De Rudder, par exemple, sont d'un effet décoratif si complet qu'on ne peut plus se les représenter autrement). A ces produits de la maison Boch frères s'ajoutent et les carreaux de revêtement de la Majolique

de Hasselt et les sobres mosaïques de Léon Desmet et les pièces rares de la Société des céramiques, système Geldens, de Nieuport, venant prouver que l'industrie moderne, au lieu de le rejeter, fait un appel constant au sentiment artistique individuel.

La section du cuir, grâce à quelques spécimens remarquables exposés par M<sup>me</sup> Clara Voortman, montre mieux encore ce que devient la matière banale sous l'impulsion d'un véritable tempérament d'artiste. A voir le style de ces couvertures de livres, de ces chaises ornées dont le décor est toujours dans un rapport si direct avec la forme à décorer qu'on ne peut le réver autre, à voir la variété et la splendeur du coloris, toujours harmonique et d'une vérité surprenante parfois, comme dans le grand panneau en cuir ornant un écran où les rouges rutilants et si variés des immenses champignons véneneux de l'avant-plan sont admirablement reliés, par les rouges bruns des feuilles mortes du terrain, aux frondaisons d'automne du paysage ; à étudier surtout cette interprétation de la fleur, tantôt stylisée, tantôt rendue presque réelle, semblant révéler, dans les souplesses des flexions ou la fière attitude des corolles, le caractère intime, la vie de la plante, on se rend compte de l'étude émue qu'un travail pareil révèle. Mais il y a plus (et cela n'a pas été signalé et d'ailleurs échappe à l'examen rapide et superficiel du passant), c'est l'entente supérieure du modelé bas-relief, qui seul convient au travail du cuir. Il se révèle dans les formes fuyantes, dans les plans estompés de ces fleurs, de ces feuilles qui s'enfoncent en profondeur ou se retournent vers nous ; ce n'est plus seulement la série de silhouettes découpées en arabesques plus ou moins heureuses, c'est toute la variété des caprices de la nature rendue avec un tact exquis qui s'arrête à la limite voulue, ne trouant jamais une matière destinée à couvrir et à protéger. Là est la différence capitale entre ces œuvres d'artiste et les productions aimables, très à la mode, où les mêmes matières employées semblent, aux yeux du profane, donner les mêmes résultats.

Peut-être doit-on regretter de voir ces œuvres, qui sont de remarquables spécimens d'art moderne, retourner dans des salons où de rares privilégiés pourront les admirer, alors que leur vrai rôle eût été de servir d'exemples.

## ALBERT BAERTSOEN

Un écrivain qui, sous le pseudonyme SOLRAC, s'est fait remarquer depuis quelques mois dans l'*Occident* par de judicieuses critiques, apprécie en ces termes élogieux notre compatriote Baertsoen, dont l'État français vient d'acquérir une nouvelle toile pour le Musée du Luxembourg :

Nous éprouvons une entière admiration devant l'œuvre de M. Baertsoen et ce nous est une joie d'en faire l'aveu. Ce bel artiste est un de ceux qui ont le plus la préoccupation de toutes les qualités qui distinguent la bonne peinture. Remarquez comme toujours les sites sont bien choisis, caractéristiques et heureusement mis en toile. Ce n'est pas seulement le pittoresque de la Flandre avec ses canaux bordés de maisons à pignons, mais aussi l'atmosphère brumeuse, le climat, l'âme enfin de son pays. Cette atmosphère, pourtant bien différente dans chaque tableau, en fait une masse ininterrompue, en assurant d'une forme à une autre, de l'une à l'autre couleur, la continuité de la vie. On pourrait dire qu'elle prend l'importance d'une *matière* ; c'est bien en effet de

l'air que M. Baertsoen semble ajouter à ses mélanges de couleur sur la palette. La pâte, toujours épaisse, de près paraît maçonnée, car c'est à dessin que le peintre l'applique et la répand en larges touches, pour être aperçue à une distance déterminée, celle où l'on embrasse tout l'ensemble. A cette distance seulement toute cette « architecture de couleur » prend son entière signification ; les touches se mélangent et se confondent ; l'eau devient fluide, le ciel transparent et les tons acquièrent toujours leur entière « plénitude », à tel point que toutes les toiles des autres peintres — exception faite pour l'œuvre de M. Anglada — paraissent creuses à côté. Et remarquez aussi comme toujours le ton local et les valeurs sont judicieusement observés dans cette même ambiance aérienne.

Les toiles de M. Baertsoen donnent toujours l'impression d'un moment et pourtant ce peintre n'est pas un « impressionniste » au sens restreint où l'on entend cette appellation. Lui aussi, comme l'impressionniste, réalise son tableau en plein air et devant son objet, mais il ne choisit pas les effets rares et fugitifs, jamais deux fois pareils, qui obligent à une vision très prompte et à une facture particulière pour les fixer, dans le plus court temps possible, étant données les variations rapides de l'éclairage. Ceux qu'il adopte — quoique très différents — sont relativement stables et se reproduisent aux mêmes heures dans des conditions à peu près analogues. Cela va lui permettre une autre réalisation de la vie. Au lieu de rendre seulement l'extériorité des choses avec la vibration de la couleur et de la lumière, il ira plus loin dans la pénétration de la nature et, sachant extraire en une admirable synthèse le définitif du provisoire, il donnera, pourtant, à chaque objet sa qualité propre, sa densité et son poids ; le ton aussi acquerra une entière plénitude, qualités que seules peuvent donner les techniques lentes et savantes.

Entre les deux importantes toiles représentant des vues de Gand, la première avec la neige, la seconde avec la brume du crépuscule, on peut avoir une préférence, mais on ne saurait dire laquelle est la mieux venue.

## UN DIORAMA MILITAIRE

M. Léon Abry vient d'être chargé d'exécuter, pour l'Exposition universelle de Liège, en collaboration avec M. H. Le Roy, statuaire, un diorama militaire analogue à celui que ces deux artistes, secondés par M. Philippet, composèrent en 1894 pour l'Exposition d'Anvers.

M. Abry travaille en ce moment aux projets préalables. Il a, dit un de nos confrères, proposé au président de la section militaire de l'Exposition de Liège, M. le lieutenant-général Donny, de représenter trois des aspects caractéristiques de Liège militaire et de Liège pittoresque. Ce serait la construction d'un pont à Jupille avec la vue si belle de la Meuse à cet endroit, et le clocher connu de la Schavée dans le fond. Puis, pour l'Ourthe, un double passage de pont à Sinval. Ce point n'est pas encore décidé. Enfin, une opération tactique dans le paysage familier de Chèvremont. Le caractère des trois sites étant différent, la difficulté réside dans l'agencement de ces scènes, alors que la disposition des avant-plans, si elle est favorable à l'une des scènes, vient presque inévitablement contrarier les autres. Cette difficulté sera surmontée à l'aide d'un truc bien fait pour susciter la curiosité du public.

M. Hipp. Le Roy va très prochainement commencer l'exécution de trente ou quarante figures en staf, d'après des croquis des différents personnages de la composition centrale. Comme à Anvers, ce seront, en grande partie, des portraits très ressemblants.

M. Bergmans fils exécutera les toiles de fond, c'est-à-dire quelque six cents mètres carrés de peinture à faire et qui doivent avoir un aspect saisissant de nature, car les sites sont connus.

M. Léon Abry devra ensuite y peindre les personnages, soit une armée entière !

Ce diorama sera, sans conteste, un des clous de l'exposition de Liège.

## CURIOSITÉS BIBLIOPHILIQUES

Le Mot préféré de l'auteur (fantaisie et paradoxe),  
par G. DE BREYNE-DU BOIS. Dixmude, imp. Desmyter.

« Le mot préféré de l'auteur, — mot que l'écrivain aime réellement, passionnément, au delà de toute expression... de toute autre expression ; vocable émergeant, par-ci par-là, comme ensoleillé, des pages de son livre ; terme qu'il emploie infiniment plus que tous les autres ; terme à répétition, si je puis dire, verbe sacré qui revient, intuitivement, comme une sorte de leitmotiv... »

Par ces lignes, M. De Breyne-Du Bois définit et justifie la fantaisie philologique qu'il nous adresse de son ermitage de Dixmude.

Lisant beaucoup, M. De Breyne a été surpris de voir certains vocables blasonner, plus que d'autres, les écrits de certains hommes de lettres. Il les a minutieusement relevés, classés, étiquetés, et le catalogue qu'il en a dressé est vraiment amusant.

Vous douteriez-vous, par exemple, que le verbe préféré d'Emile Verhaeren, celui qu'il emploie le plus souvent, c'est *Hal-luciner*? Que Maeterlinck raffole du mot *Cheveux*? Rodenbach de *Mièvre, Blanc, Araignée, Lune*? Que Max Waller tient tout entier entre ces deux expressions : *Aube et Zut!*... Que, parmi nos confrères, si M. Solvay affectionne *Troublant*, M. Hannon abuse de *Déconcertant* et M. Tardieu de *Certes*?

On ne s'étonnera point, sans doute, que le mot *Ame* ait été employé par Victor Hugo avec abondance, ni que *Nature* revienne dans les poèmes de Lamartine plus que tout autre, *Mer* dans ceux de Baudelaire, *Pleurer* et *Peine* chez Verlaine, alors que dans les romans de Jean Lorrain *Cythère, Lesbos, Alcôve* et *Courtisane* l'emportent, et *Avril* dans les vers de M. Rostand...

Ecrivains, mes frères, méfiez-vous du « mot préféré ! » il tourne promptement au tic. De même que la parole, la plume adopte des clichés. Le petit livre de M. De Breyne aura-t-il pour effet bienfaisant de nous en préserver?

O. M.

## PUBLICATIONS D'ART

*Attraverso gli Albi e le Cartelle (Sensazione d'arte)*, par VITTORIO PICA. Fascicolo IV. Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche.

Nous avons signalé déjà l'importante et consciencieuse étude consacrée par M. Vittorio Pica aux graveurs contemporains. Dans la quatrième partie de cette étude, il passe en revue les virtuoses de la pointe-sèche et du vernis mou en Hollande et en Belgique, et groupe en un chapitre spécial, hors de toute classification ethnique, trois artistes « d'exception » : Aubrey Beardsley, James Ensor et Edward Munch.

D'excellentes reproductions, au nombre d'environ cent cinquante, illustrent ce volume, particulièrement intéressant pour nous puisqu'il contient l'essentiel de l'œuvre gravé de nos meilleurs spécialistes : A. Baertsoen, Van Rysselberghe, E. Laermans, R. Wytman, F. Maréchal, H. Meunier, F. Khnopff, G. Minne, Ch. Doudelet, H. Cassiers, etc., sans oublier le regretté Henri Evenepoel qui signa, tout jeune, quelques eaux-fortes magistrales.

La Hollande est représentée, dans l'album de M. Pica, par

l'élite de ses graveurs originaux, au premier rang desquels figurent Israëls, les Maris, Th. Van Hoytema, Jan Toorop, Ph. Zilcken, Ch. Storm van 's Gravesande, M. Bauer, P. Dupont, W.-O.-J. Nieuwenkamp, etc.

De curieuses compositions de Beardsley, d'Ensor et de Munch, dont plusieurs peu connues, complètent l'illustration de cet attrayant ouvrage.

## CONCOURS ET CONCURRENTS

Pour consoler les candidats malheureux aux prix de tragédie, de comédie, de chant, etc., ces simples réflexions d'un chroniqueur parisien :

« Comment s'est-il pu faire que l'exquise Barretta n'ait jamais obtenu qu'un deuxième prix de comédie? Que Réjane et Sarah Bernhardt, accablées l'une et l'autre sous un premier accessit une première fois, n'aient réussi de même, à force d'acharnement, à décrocher qu'un deuxième prix? Comment s'est-il pu faire que M<sup>lle</sup> Bartet n'ait jamais pu dépasser un deuxième accessit? Remontons plus haut : M<sup>me</sup> Favart ne put jamais non plus dépasser l'accessit.

Que d'illustres restés « médailles de bronze » ! Delaunay n'eut jamais qu'un accessit. Coquelin cadet eut la chance, sous forme d'un premier prix. Mais Coquelin aîné dut se contenter d'un deuxième prix; Guitry pareillement; Leloir, d'un premier accessit. Mounet-Sully eut bien un deuxième prix de comédie, mais dans la tragédie le jury le trouvait insuffisant et ne lui accorda qu'un deuxième accessit!

Il ne faut pas oublier non plus que si M<sup>lle</sup> Rose Caron eut un deuxième prix de chant, elle n'eut du moins qu'un premier accessit d'opéra. »

## PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de la fête inaugurale du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles, une exposition d'œuvres de peintres et de sculpteurs habitant ou ayant habité Saint-Gilles aura lieu dans les principales salles du nouveau monument, place du Sud. Elle sera accessible au public lundi 25, mardi 26 et dimanche 31 courant, de 10 à 5 heures.

Le gouvernement, à l'occasion de l'Exposition de Liège, a décidé la frappe de deux médailles, l'une pour l'exposition des beaux-arts, l'autre pour l'exposition universelle.

Ces médailles seront mises au concours entre un nombre assez restreint d'artistes. Il y aura deux prix pour chaque concours, respectivement de 3,000 et 1,000, de 2,500 et de 800 francs. Un jury vient d'être constitué sous la présidence M. A. De Witte, fondateur de la Société hollandaise-belge des amis de la médaille d'art qui a largement contribué à développer le goût de la médaille en Belgique.

M. Henry Meunier a été chargé par le gouvernement de créer de nouveaux types de timbres-poste. Ceux-ci seront émis l'an prochain à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Il n'y a vraiment pas de mal qu'on ait songé à confier ce petit travail à un artiste, et particulièrement à M. Meunier à qui l'on doit tant de jolies trouvailles dans le domaine de l'art ornemental et décoratif.

On été désignés pour composer le jury de placement au Salon triennal d'Anvers :

Pour Bruxelles : M. Paul Mathieu;

Pour Anvers : MM. J. Van der Ouderaa, De Smeth, Baeseleer, Jacobs;

Pour les Flandres : M. Jean Delvin;

Pour Liège : M. Evariste Carpentier.

Une exposition d'aquarelles et de dessins réunira à partir de demain, au Coq-sur-Mer, dans les galeries du Grand Hôtel, un choix d'œuvres de Constantin Meunier, F. Charlet, Ch. Watelet, H. Stacquet, L. Bartholomé, H. Cassiers, M. Haegemans, Th. Hannon, P. Hermanus, H. Janlet, F. Luigini, V. Uytterschaut et I. Verheyden.

Le 8 août, à 3 h. 1/2, aura lieu à l'exposition une audition musicale au profit de l'œuvre du Grand Air pour les Petits, patronnée par la princesse Elisabeth, avec le concours de M<sup>lles</sup> Carlhant et Bernard, de MM. Imbart de la Tour, H. Janlet, Arm. Seure et Drantzs.

La chorale mixte *A Capella*, dirigée par M. V. Beauvais et composée de deux cents exécutants, donnera ce soir, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, son concert annuel avec le concours de M<sup>me</sup> Drabbe-Bauvais, de MM. Debusscher, Lesne, Th. Kauffmann, Demont, Van Weyenbergh, etc. Le programme comprend entre autres le chœur *Super flumina*, le premier acte de *Roméo et Juliette*, la cantate *La Liberté* et le *Toréador*, opéra comique en deux actes, d'Ad. Adam.

La livraison de juillet de *l'Art Flamand et Hollandais* contient une étude de M. Georges Eekhoud sur les Impressionnistes, à l'occasion de l'Exposition rétrospective de la *Libre Esthétique*. De fort belles reproductions d'œuvres de Manet, Monet, Renoir et Van Rysselberghe accompagnent cette étude. M. Roest van Limburg analyse quatre cartons de Bernard van Orley conservés à la Pinacothèque de Munich et au sujet desquels l'auteur a fait d'intéressantes découvertes. Enfin, à propos de l'exposition des œuvres de Vincent Van Gogh à Groningue et de la vente de quelques-unes de ses toiles à Amsterdam, MM. R. Jacobsen et F. Van Haamstee consacrent au maître hollandais d'élogieuses notices, accompagnées de nombreuses reproductions de ses œuvres, choisies à diverses époques de sa vie.

Pour paraître en automne chez l'éditeur Julius Hoffmann, à Stuttgart : *La Collection Cheramy, à Paris*, par J. MEIER-GRAEFE et E. KLOSSOWSKI, ouvrage illustré de cent vingt gravures d'après Gainsborough, Reynolds, Hoppner, Constable, Bonnington, David, Ingres, Géricault, Delacroix, Chassériau, Corot, Degas, etc. Trois cent cinquante exemplaires en langue allemande, trois cent cinquante en français. Prix : 40 marks (50 francs). Tirage de luxe sur japon, limité à vingt exemplaires, dont dix en français, 100 marks (125 francs). L'ouvrage est en souscription chez l'éditeur. Le prix sera majoré après sa publication.

La célèbre tragédienne Éléonore Duse est, dit-on, à la veille de quitter définitivement la scène. Elle va donner en automne une dernière tournée d'adieu qui commencera en Suisse. Dans le courant du mois de septembre, elle jouera successivement à Vienne, Budapesth et Berlin. Après avoir visité quelques autres villes allemandes, elle se rendra à Londres et à Paris, où elle a déjà été applaudie. La Duse fera ses adieux au public italien en dernier lieu, c'est-à-dire au début du printemps prochain.

Voici quelques prix atteints par des autographes de musiciens à une récente vente à Berlin :

De Beethoven, une lettre, 325 francs; quatre pages de musique, 1,175; deux pages de musique, 212; trois petites pièces : la première, 125, la deuxième, 87, et la troisième, 50 francs; de Boccherini, manuscrit du quatuor n° 1, 112; de Brahms, un duo, op. 61, n° 3, 631, une lettre, 93; de Chopin, une mazurka, 750; de Liszt, divers manuscrits, 118, 137, 200, 350 et 143; de Schumann, 56, 72, 125; de Wagner, des lettres, 137, 125, 156, 162; de Meyerbeer, une ariette, 67; de Schubert, trois mélodies, 1,126; de Schumann, *Les Papillons*, 812 francs.

La reine de Roumanie (Carmen Sylva) termine le livret d'un opéra dont la partition sera écrite par un enfant prodige, le petit Florizel de Reuter, violoniste et compositeur, qui n'est âgé que de douze ans.

Le sujet? *Jeanne d'Arc*.

La reine a envoyé au jeune compositeur une lettre par laquelle elle l'invite à venir travailler avec elle en son château de Neuwied



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PRAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

## BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

sur le Rhin. « Je termine, écrit-elle, le livret très vite. Personne n'en saura écrire la musique comme toi, mon enfant chéri; tu es pur, tu es un ange et tu es doué comme pas un autre musicien. Ta maman, reine Elisabeth. »

Le petit Florizel a commencé ses études à trois ans. Ysaye, qui fut un de ses maîtres, l'a, dit-on, appelé « le génie le plus miraculeux qu'il ait jamais connu ». Ce compositeur prodige a déjà à son actif une symphonie, un concerto pour violon, un quatuor, un poème symphonique et de nombreux morceaux d'orchestre et de violon.

Sommaire de l'Art décoratif, revue mensuelle d'art contemporain (n° de juin) :

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

*La Peinture aux Salons*, par Gustave Soulier (dix illustrations). *L'Ameublement au Salon* (Société nationale), par R. de Félice (neuf illustrations). *Les Objets d'art au Salon* (Société nationale), par Em. Sedeyn (vingt-cinq illustrations). *La Sculpture au Salon* (Société nationale), par Albert Thomas (vingt et une illustrations). Expositions. — Concours. — Livres nouveaux.

### PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND et fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, PARIS.

Vincent d'INDY. — Deuxième Symphonie (op. 57) en *si* bémol.

Réduction pour piano à quatre mains par M. MARCEL LABEY.

Prix net : 8 francs.

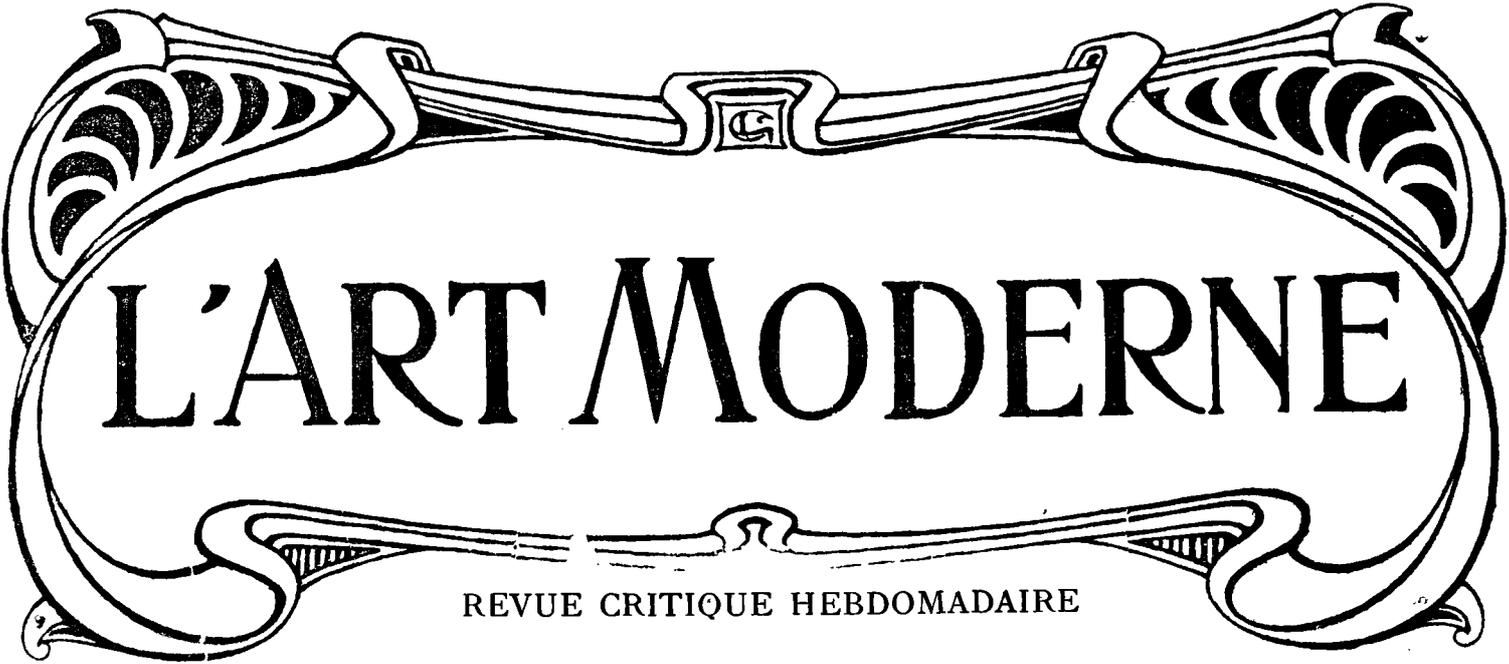
Gabriel FAURÉ. — *Impromptu* pour la harpe (op. 86).

Prix net : 3 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE — 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES — 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS — 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE — 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Voyages en gare (OCTAVE MAUS). — Mes Lectures. *L'Arche de Monsieur Cheunus*. Charles Van L<sup>er</sup>berghe (HUBERT KRAINS). — Les Indépendants. Premier Salon annuel (O. M.). — Pictographie moderne (H. F.-G.). — Monuments d'autrefois. — Musique. *Edition instructive d'œuvres classiques pour le piano*. — Nécrologie. César De Cock. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## VOYAGES EN GARE

Le plus spirituel de nos confrères affirmait récemment que si les chemins de fer ont quelque utilité, les gares ne servent à rien, attendu qu'on n'y séjourne jamais. Le voyageur qui part a pour unique souci de sauter dans le train, avec la crainte (parfois justifiée) de le manquer. Au retour, son légitime ou, hélas ! autre foyer le requiert, et il se hâte de fuir les fumées et les coups de sifflet... A quoi bon, dès lors, ces dispendieux monuments dans lesquels le gouvernement ou une compagnie que guette le conseil judiciaire prodigue la pierre de taille, le fer, et

parfois de coûteux spécimens de sculpture ornementale ?

N'en déplaise à Ethérel, les gares ont actuellement une raison d'être. Depuis qu'on les a transformées en musées d'affiches illustrées, elles dispensent de voyager, ce qui est un progrès évident. Si l'espèce affolée des touristes n'a pas le temps de regarder les œuvres d'art qui les tapissent, nul droit d'entrée, ni même de vestiaire, n'empêche les gens sensés de s'y réjouir l'œil à toute heure du jour, et même de la nuit, jusqu'aux arrivées tardives des plus extravagants trains de luxe internationaux partis on ne sait d'où, de Brindisi, de Constantinople ou d'Irkoutsk.

Ce musée gratuit offre aux regards, en images multicolores, le panorama de l'Europe entière. Il n'est plus aujourd'hui un casino de ville d'eaux, une plage, une montagne, un lac, une grotte, une ruine, une cathédrale romane ou gothique qui puisse se vanter de nous contraindre à un déplacement onéreux et, par ces chaleurs, souvent pénible. Tous et toutes viennent, dans les gares, à notre rencontre. Et l'aspect qu'en propage le double-colombier coloré est toujours très supérieur à leur beauté réelle. Les aller voir de près amènerait une désillusion non moins certaine que cruelle.

De telle sorte que si, dans le double organisme véhiculaire de l'Etat, une chose est devenue superflue, ô Ethérel, ce ne sont pas les gares, mais bien les chemins de fer ! Pourquoi ceux-ci, en effet, puisque les gares fournissent à chacun, au moment des vacances, et sans frais, les impressions pittoresques (paysages alpestres, costumes locaux, curiosités naturelles et architectu-

rales, flore étrangère, etc., etc.) dont naguère on ne pouvait s'orner la mémoire qu'au prix d'un voyage dont des statistiques malheureusement officielles et de nombreux procès en dommages-intérêts ont enseigné aux plus confiants les incontestables dangers ?

Voulez-vous, par exemple, vous faire une idée avantageuse des grottes de Han ou de celles de Rochefort ? Allez à la gare du Luxembourg, mais gardez-vous d'approcher des guichets. Des affiches en couleurs vous familiariseront, sans que vous ayez à échanger contre un ticket (d'ailleurs ridiculement exigü) la moindre monnaie, avec les bouches et les chambres les plus célèbres de ces cavernes réputées. Aucune plage n'est plus jolie, plus pimpante, plus peuplée d'élégantes baigneuses que celles que nous offrent, à la portée de la main, les affiches du Littoral belge, d'Ostende, de Middelkerke, du Coq, de Westende et autres. Les Ruines de l'Abbaye de Villers ? Les voici, plus solennelles et plus solitaires que vous ne pourriez les voir dans l'assaut dominical de la famille Kaekebroeck en mal de diner champêtre. Namur et sa citadelle développent sur un panneau contigu leur amphithéâtre de verdure, de clochers, de toits d'ardoises. L'Exposition de Liège a déjà lancé tant d'affiches qu'on la connaît par cœur avant qu'elle ait achevé ses fondations. Les sports de Spa, ses pavillons d'eau thermale, ses promenades n'ont plus de secrets depuis que M. Fernand Toussaint les a popularisés dans tout le pays...

Que dire de la Hollande, décrite par M. Henri Cassiers avec un art si séduisant que ses arbres vernis, ses moutons frisés et ses campagnardes accoutrées comme des poupées de Noël vous paraîtraient, si vous traversiez le Moerdijk pour les voir, infiniment moins « vrais » que dans les estampes du peintre ? — « *Visitez l'île de Walcheren !* » ordonne (avec une familiarité un peu déplaisante) le paysan mi-partie blanc et noir sur fond violet de M. Henri Schaap. Gardez-vous-en bien ! Toute la Zélande est dans les affiches de M. Cassiers, et ces affiches sont exposées dans les gares...

Aimez-vous les sites alpestres, les pics neigeux, la transparence des glaciers ? La Jungfrau érige sa silhouette majestueuse sous les rayons obliques du couchant tandis que l'ombre envahit déjà les névés. Des rouges, des verts sonores fixent dans la mémoire un Rigi plus altier que vous le suggérerait une ascension dans le funiculaire. La ligne de la Wengernalp, Lucerne, le Lac des Quatre-Cantons, le Grutli, Zug, Zermatt, la vallée du Rhône, toutes les régions célèbres, tous les lacs, toutes les cimes sont à votre discrétion. Et vous échappez miraculeusement au diner de table d'hôte, au tourniquet des cascades, au pourboire du « lifteur » et au langage helvétique !

Préférez-vous les stations françaises ? Vous aurez l'embarras du choix entre Aix-les-Bains, Uriage, Alle-

vard, Royat, Trouville, les Sables d'Olonne, Bagnères-de-Luchon, Cauterets, que sais-je ? L'énumération graphique des distractions qu'offrent ces cités réputées vous remplira d'allégresse sans que nulle banque-rasoir, nul zéro intempestif, nulle « bûche » ou embûche trempe d'amertume le pain blanc de vos félicités. Et du même coup vous visiterez les gorges du Tarn, le château de la Caze et le Pas-de-Souci, vous déplorerez que les moines de saint Bruno aient été contraints de quitter l'admirable désert de la Grande-Chartreuse, vous embrasserez d'un coup d'œil Rocamadour, son curieux rocher et les flots d'ocre de la Dordogne pour vous reposer un instant après sous les palmiers de la baie d'Alger, parmi de mystérieuses almées réunies dans le dessein de vous distraire par la Compagnie transatlantique. Luttant avec celle-ci d'amabilité, le Syndicat d'initiative de la Provence vous présente, dans le décor aux lignes classiques de Saint-Rémy, des Baux, de la Sainte-Baume, un tambourinaire et une Arlésienne dont l'espèce se fait rare en ces contrées de lumière, — presque aussi rare que les antiques symboles de la Méditerranée et de l'Océan, divinités nécessairement escortées de poissons, de crustacés, d'algues, de conques et de coquilles, dont l'évocation inattendue pare d'un attrait inédit la réclame des Pyrénées. Soyez de bonne foi : les verriez-vous, ces mythologiques vestiges d'une civilisation éteinte, si, quittant la gare par exemple de Lyon, vous faisiez la folie de parcourir jusqu'à son ultime terminus la ligne du P. L. M. ?

Pour prendre conscience de Luxembourg, de son nouveau et vraiment audacieux pont, d'Echternach et des enrochements qui n'ont pu échapper à l'appellation de Petite-Suisse, il n'est plus nécessaire de dépasser la gare du Quartier Léopold. Il en est de même pour apprécier le charme des stations thermales de Lipik, en Slavonie, de Barffa, en Hongrie, de Buzias, aux confins de la Roumanie, de Méhadia-Bad, en Transylvanie, ou de Tatrâ-fured dont le parc-casino-hôtel Husz m'a, foi de voyageur, paru infiniment plus vaste, plus élégant et plus divertissant depuis qu'à son aspect authentique et *de visu* s'est substitué, sur la plaque sensible de ma mémoire, la vision qu'en a tracée un artiste hongrois. C'est par les yeux des artistes qu'il faut voir. Et c'est pourquoi le voyage en gare, par quoi l'usage des affiches illustrées va infailliblement remplacer le déjà banal voyage en wagon, est non seulement plus rapide et plus économique, mais plus fertile en impressions artistiques que l'autre.

Des Esseintes, ce philosophe dont J.-K. Huysmans a noté les si spéciales inversions, n'avait-il pas coutume, lorsqu'il voulait, tout en échappant au mal de mer, se suggérer les âcres et fortes sensations que procure un séjour à Londres, d'aller déjeuner à la Taverne anglaise de la rue d'Amsterdam, après avoir respiré quelques ins-

tants l'atmosphère d'un magasin de cordages et de toiles goudronnées? La vie est faite d'illusions. Il suffit de canaliser celles-ci pour s'orienter vers les bonheurs souhaités. La sagesse est de les choisir avec soin et de les approprier à son tempérament. Pour ceux que tourmente la nostalgie des pays inconnus, le voyage en gare, créé par la généreuse initiative des compagnies de chemins de fer et des hôteliers, est une thérapeutique efficace qui aura promptement raison du traumatisme, de la névrite et autres névropathies dont l'introduction dans l'organisme humain coïncide avec l'invention des locomotives.

Je n'irai pas jusqu'à réclamer la suppression des chemins de fer. Ceux-ci peuvent avoir leur utilité pour les hommes d'affaires. Puis, il est bon que les trains de marchandises tout au moins continuent à circuler, ne fût-ce que pour amener dans les gares les ballots d'affiches destinés à faire voyager les touristes. L'Allemagne et l'Angleterre, toujours en avance au cadran de la civilisation européenne, ont d'ailleurs concilié déjà les nécessités du commerce avec celles des gens qui voyagent par pur agrément. Les placards officiels initient les premiers aux heures de départ et d'arrivée des trains; quant aux autres, des vues exactes de toutes les curiosités locales, imprimées sur les marges, les dispensent de se déranger pour les aller visiter. Ainsi, par exemple, l'État bavarois donne, sur la même affiche, l'horaire de ses express, de ses *bummelzüge*, etc., et douze illustrations résumant les attractions du pays : Munich, Nuremberg, Ratisbonne, le Walhalla, Rothenburg et jusqu'au théâtre de Bayreuth. On peut, de même, connaître à fond Metz, Strasbourg et les Vosges en consultant l'indicateur des chemins de fer de l'Alsace-Lorraine. En Angleterre, on va jusqu'à afficher dans les wagons les photographies de tous les sites traversés par la voie ferrée. Ceci, sans doute, pour flatter la manie des gens qui sacrifient encore à la mode surannée des voyages. On les laisse monter dans un compartiment, mais on les dispense d'en descendre en leur montrant immédiatement tout ce qu'ils veulent aller voir.

Mais il faut conclure. Il est loin le temps où l'unique matelot de la *Red Star Line*, auquel un passant facétieux ne manquait jamais d'ajouter, au crayon, une pipe, gardait solitairement les salles d'attente. Aujourd'hui il faudrait user une grosse de crayons pour dessiner des moustaches aux innombrables personnages qui sont venus lui tenir compagnie. L'avantage qui en résulte est double : désormais les artistes, êtres sédentaires par tempérament, sont tenus de voyager pour exécuter les commandes des compagnies, et les oisifs, dont l'agitation est toujours stérile, restent en gare où ils voyagent à l'œil, — c'est, ou jamais, le cas de le dire, — ce qui désencombre les lignes, vraiment surchargées à l'époque des vacances. Enfin, songeons un peu à ces

pauvres chefs de gare qui passent leur vie à faire partir des gens et qui ne partent jamais. Dorénavant ils voyageront, eux aussi.

OCTAVE MAUS

## MES LECTURES

**L'Arche de Monsieur Cheunus**, par EUGÈNE DEMOLDER (1).  
**Charles Van Lerberghe**, par ALBERT MOCKEL (2).

En lisant certains comptes rendus du *Jardinier de la Pompadour*, il m'est arrivé de découvrir sous les éloges quelque chose qui ressemblait à un petit regret. C'était M. Haringus qui flairait chez son ami Eugène Demolder un commencement d'apostasie. La Pompadour, le XVIII<sup>e</sup> siècle, la France de Louis XV n'émouvaient que tout juste le cœur calleux du rude Germain. Pour lui, cela manquait de tulipes, de schiedam, de canaux, de moulins à vent et de pipes de Hollande. Oh ! on fut bien près de se brouiller ! Les poignées de main se réduisaient à un petit frottement des deux index et quand Eugène Demolder se découvrait pour saluer son vieil ami, celui-ci touchait légèrement le bord de son chapeau Kruger et faisait sa tête de bois.

Cela dura jusqu'au jour où Eugène Demolder dit à M. Haringus :

« M. Haringus, j'ai une histoire pour vous, une belle histoire, où il y a des tulipes, du schiedam et des pipes de Hollande. Il s'y trouve aussi un peu d'amour. De l'amour comme vous l'aimez, gras et ferme, et qui sent le foin des prairies. Cette histoire m'a été léguée par un homme qui vous ressemblait comme un frère. Il s'appelait M. Cheunus. Il était Hollandais et il détestait les Anglais. »

Ce dernier détail plut fort à M. Haringus, qui voulut tout de suite connaître l'histoire.

Eugène Demolder, un doigt levé et l'œil rond, commença. Il dit comment M. Cheunus philosophait — tel Descartes ou Spinoza — devant une mappe-monde en compagnie de sa vieille servante Prétoria; ce que M. Cheunus aimait : les propos lestes, la bonne chère et le vin rare; les mélancolies de M. Cheunus, causées par la fuite des heures et celles de la jeunesse. Puis le poète Eugène Demolder, oubliant M. Cheunus, laissa librement chanter son cœur. Il célébra, en d'exquis poèmes en prose, les vieilles villes flamandes, les kermesses, les patineurs, les fermes et les Zélandaises :

« Ce matin, ô fée de mes caprices, changeante comme une couleuvre, que tes yeux soient verts, tes bras nus, et qu'à tes tempes brillent les boucles d'or des Zélandaises. Coiffe-toi d'un bonnet aux ailes blanches, pareil à ceux que j'ai vus papillonner autour des moulins à vent de Flessingue, et mets à ton cou un collier de corail. Arbore un jupon de flanelle bleue et un tablier violet semé de fleurettes. Puis, sous les dentelles de ta poitrine, porte un corsage en soie noire. Ainsi parée, verse-moi la liqueur de Schiedam dans un verre en forme de tulipe et emplis une longue pipe d'un tabac à l'acre parfum. Car je veux m'enivrer en rêvant à ma claire Zélande dont les pommiers aujourd'hui sont en fleurs. »

M. Haringus, les mains croisées sur son ventre important, écoutait, transporté et ravi. La fumée de sa pipe de Gouda lui faisait une auréole. Ses petits yeux regardaient en l'air. Il était au

(1-2) Paris, *Mercur de France*.

septième ciel, le brave homme. Il rêvait que les Boers avait reconquis l'Afrique du Sud, qu'il n'y avait plus d'Anglais, que la justice et la beauté régnaient enfin sur la terre. Et pour exprimer sa béatitude, il ne trouvait qu'un mot qui tombait de temps en temps de ses lèvres sensuelles comme une goutte dorée de schiedam :  
« God !... God !... »

\*\*\*

M. Albert Mockel vient de publier en volume l'étude littéraire qu'il a consacrée dernièrement à Charles Van Lerberghe dans le *Mercur de France*. Nul mieux que le délicat poète de *Clartés* n'était à même de parler convenablement de l'auteur de la *Chanson d'Ève*. S'il n'y a peut-être pas d'art plus facile à admirer que celui de Van Lerberghe pour tous ceux qui sont sensibles à la belle poésie, il n'y en a peut-être pas non plus qu'il soit plus difficile de commenter. Pour toucher, sans le déflorer, à cet art, où il entre si peu de matière, il faut des doigts de fée, une intelligence très fine et un cœur auquel le dur spectacle de la vie n'ait rien enlevé de sa juvénile allégresse. Albert Mockel a exécuté sa tâche avec une réelle maîtrise. Tous ceux qui connaissent intimement Van Lerberghe l'auront retrouvé tout entier, avec son noble caractère et la belle rectitude de sa vie d'artiste, dans les quelques pages consacrées à l'homme. Quant à ceux qui ne connaissent que ses œuvres, il leur serait impossible, je pense, de ne pas ratifier le jugement, si précis et si sûr dans ses subtilités et ses nuances, que porte sur elles son biographe.

Comme le dit M. Mockel, Van Lerberghe est bien « le poète de l'ineffable », dont l'œuvre nous remplit « d'une sorte de plénitude heureuse qui console le cœur en appelant l'âme vers la clarté ». C'est également un artiste réfléchi et volontaire qui s'est créé une forme d'une simplicité savante où « le purisme s'arrête à une diaphane pureté ». M. Mockel insiste aussi avec raison sur la force qui se dissimule sous la délicatesse du vers et sous la fragilité des images; sur le caractère profondément humain d'une œuvre où rien ne vise jamais à provoquer directement l'émotion; sur l'essence rare d'un lyrisme où il n'entre pas un atome de rhétorique. Dans son travail, M. Mockel a heureusement combiné ses dons de poète et de critique; il y a mis autant de sensibilité que de saine logique; aussi son petit livre possède-t-il, à côté de toutes les qualités qu'on peut exiger d'une œuvre de raisonnement, les brillantes séductions d'une véritable œuvre d'art.

HUBERT KRAINS

## LES INDÉPENDANTS

### Premier Salon annuel.

Ouvrir une exposition d'œuvres d'art le 24 juillet, par 35 degrés à l'ombre, n'est pas précisément banal. Il faut, pour s'y risquer, toute la témérité de la jeunesse, et une foi robuste dans la puissance attractive de l'Art... Puisse l'opinion favorable que se font de l'empressement du public les membres du nouveau cercle être récompensée! Et souhaitons à ceux-ci le succès que mérite leur effort.

On trouve parmi eux, à côté de débutants, quelques artistes déjà connus par leur participation aux expositions de cercles ou aux Salons triennaux : MM. Jefferys, paysagiste consciencieux;

W. Jelley, qui cherche sa voie entre de poétiques impressions nocturnes et d'éclatantes notations du littoral; Maurice Pirenne, dont le lumineux *Balcon* échappe heureusement au coloris verdâtre qui attriste la plupart de ses toiles, d'une si fidèle observation; François Beauck, illustrateur tragique, peintre macabre, dont quelques toiles, *Le Piano* entre autres, révèlent un œil de coloriste qu'on ne lui soupçonnait pas; René de Man, qui expose, outre le *Carillon* aperçu au dernier Salon de Bruxelles, des impressions synthétiques, éprouvées à Nieuport, qui promettent un peintre délicat et sensitif quand il se sera rendu maître des valeurs et de la perspective.

Puis quelques-uns des membres du cercle gantois *Kunst en Kennis* dont nous avons signalé dernièrement les débuts : MM. Maurice Sys, dont le pastel *L'Escaut* est d'une coloration charmante, encore que l'exécution en paraisse superficielle, Léon Desmet et son frère Gustave, croquistes adroits et déliés, évocateurs subtils des sites flamands, dont ils résument en menues esquisses, vermiculées de couleurs vives, les aspects caractéristiques (le *Soir de kermesse*, du premier, est vraiment joli dans sa gamme fraîche et aérienne).

Les envois les plus nombreux, sinon les meilleurs, sont ceux de M. Lantoin, qui oscille entre les tendances les plus opposées, (son *Jour de marché à Nieuport* affirme une sincérité tout à fait sympathique); Mahaux, dont les dessins, précis et intelligents, valent mieux que la peinture, et J. Delsaux, auteur d'une innombrable série de *Paysages des bords de l'Ourthe*, simples camaïeux d'une interprétation aimable auxquels de terribles cadres en bois, de style *up to date*, nuisent considérablement.

Quelques toiles d'une expression plus littéraire que picturale rappellent mélancoliquement le souvenir d'une artiste disparue, M<sup>me</sup> Eva Beauck.

M. Denonne, qui s'inspire de Struys, et M. Bosiers, dont le *Paria* rappelle Raffaëlli, apportent à l'ensemble un appoint qui n'est pas négligeable et que complètent, outre les œuvres de MM. Roessingh, Marneffe, Glansdorff et Willem, quelques sculptures signées E. Canneel (*Figure tombale*, le *Philosophe*, divers bustes), O. Petyt, Thérèse Van Hall, ainsi qu'une vitrine d'objets en cuir incisé et colorié, d'une exécution parfaite, pour l'ornementation desquels M<sup>lle</sup> A. Migeotte a utilisé avec goût des éléments tirés de la flore et de la faune : narcisses, lys, oranges, bambous, méduses, chauves-souris, etc.

O. M.

## PICTOGRAPHIE MODERNE

Dans un livre extrêmement curieux où se trouvent définies, avec une parfaite justesse, les lois psychologiques du symbolisme, le philosophe italien Guillaume Ferrero, élève de Lombroso, a fait une bien singulière découverte en ce qui concerne la réclame illustrée.

À l'époque où la race humaine parlait un langage universel, la *pictographie* — ou représentation des idées par l'image — était la seule écriture connue. On eut ensuite l'idéogramme (une pictographie perfectionnée), puis l'écriture alphabétique. Mais celle-ci ne réussissant qu'à bien évoquer les idées abstraites, la *pictographie* ne devait point disparaître de nos civilisations. Depuis quelques années même elles remporte ses plus éclatants succès, car la

réclame, « ce merveilleux levier des foules » que notre siècle créa pour ainsi dire de toutes pièces, a réveillé dans le peuple le goût de l'image. Les journaux, revues, livres et magazines illustrés qui, de nos jours, envahissent les maisons par millions, nous révèlent avec évidence cette résurrection de l'écriture pictographique. C'est que l'illustration *fait voir* les choses, montre des figures nettes, très vives, sans que le cerveau soit contraint à un travail pénible, car il suffit de regarder, de diriger l'œil, pour recevoir immédiatement la sensation. L'écriture de nos pères préhistoriques, la pictographie transformée en « publicité par l'image », est donc restée pour la foule le plus accessible des symboles intellectuels!

J'avoue qu'avant de lire l'ouvrage de M. Ferrero je ne me doutais guère qu'entre un idéogramme égyptien et un placard illustré il n'y avait aucune différence essentielle. La philosophie complique bien les choses. Assurément la pensée n'a point de ces détours en contemplant les affiches collées à tous les coins de rues; mais notre plaisir artistique et même notre profit matériel ne sont pas moins appréciables pour cela. Non seulement le placard illustré fournira plus tard des documents précieux pour l'histoire des mœurs et des industries d'aujourd'hui, mais il plaidera mieux en faveur de nos goûts esthétiques que toute la peinture de notre temps.

H. F.-G.

## CHANSONS DE GESTES

M. Jaques-Dalcroze vient de prendre à Genève une assez curieuse initiative en faisant interpréter par des groupes de jeunes filles une série de pièces vocales dans lesquelles des gestes rythmiques soulignent et accentuent le sens littéraire et musical. Le *Courrier musical* décrit en ces termes cette innovation : « L'essai tenté par M. Jaques-Dalcroze est l'application et l'extension d'une science bien connue de l'ancienne Grèce et encore en honneur aujourd'hui en Angleterre, aux Etats-Unis. L'étude de la callisthénie fait partie du programme de toutes les écoles de jeunes filles de ces pays. Elle y accompagne, précède ou remplace l'étude de la danse ou de la gymnastique. L'auteur des six « chansons de gestes » que nous avons vues et entendues est donc parti du principe esthétique de la réunion intime des divers arts. Il a voulu arriver ainsi à la manifestation de la beauté, non dans une œuvre d'imagination et de philosophie, comme Wagner, mais dans le corps humain. La poésie lui a fourni l'idée, toujours considérée par les Grecs comme l'essentiel; la musique lui a fourni le rythme; les deux réunis doivent logiquement aboutir au geste.

Pour que le geste soit artistique, harmonieux, il faut qu'il soit libre. Le vêtement sera donc souple et flottant. Naturellement, l'antiesthétique corset doit être proscrit, car il est évident qu'un buste serré dans un étui rigide ne saurait être plus expressif qu'un dos de fauteuil ou une colonne d'affichage. Le geste doit ensuite être spontané, il doit procéder logiquement de la sensation reçue. Ainsi donc, pas d'uniformité dans les gestes, car la même sensation, éprouvée par des individualités différentes, se traduit en des attitudes variées. Le travail du professeur consistera à dégager chez l'élève la conscience engourdie, à lui faire analyser ses sensations, à faire passer celles-ci du domaine réflexe dans celui de l'intelligence. L'élève devra comprendre d'abord; l'expérience a prouvé qu'il n'éprouve ensuite aucune difficulté à traduire par son attitude ce qu'il aura compris, et M. Jaques-Dalcroze a constaté chez ses élèves, surtout chez les jeunes, des progrès si rapides qu'il en a été lui-même surpris.

Les chansons de gestes de M. Jaques-Dalcroze sont intitulées *La Petite Muette, Jolis bras blancs, Tique toque, Les Petites Filles de pierre, La Jolie Poupée et L'Ondine*. Cette dernière a

été rendue par un groupe d'élèves plus âgées, en longues draperies blanches, bras nus et cheveux dénoués. Ce fut une étude de plastique générale de toute beauté.

Il n'est pas besoin de faire ressortir que l'enseignement de la callisthénie par les chansons de gestes, tel que le comprend M. Jaques-Dalcroze, est non seulement une école de maintien, mais qu'il tend à développer harmoniquement chez l'élève l'individualité et le sens esthétique. Il faut donc le ranger parmi les enseignements intellectuels, ou plus justement y voir le trait d'union entre la culture physique et celle de l'esprit. Envisagé sous cet aspect, son importance n'échappera à personne et nul ne sera surpris d'apprendre que ces chansons de gestes, exécutées pour la première fois à la Hochschule de Berlin l'hiver dernier, sur l'initiative de M<sup>lle</sup> Lina Gorter, puis à Munich, sous le patronage du compositeur Max Schillings et sous la direction de M. Erdmannsdorfer, aient été inscrites au programme des conservatoires de Mannheim et de Dortmund. Elles vont être interprétées, cet été, à Vienne, Cologne et Francfort, ainsi qu'au festival de Bonn, sous la direction du chef d'orchestre Steinbach. »

## MONUMENTS D'AUTREFOIS

Une jolie pensée de Ruskin :

« Il ne doit s'agir ni de nécessité ni de sentiment en ce qui concerne la conservation des édifices d'autrefois. En vérité, nous n'avons absolument pas le droit d'y toucher. Ils ne sont point nôtres. Ils appartiennent en partie à ceux qui les ont bâtis, en partie à toutes les générations humaines qui nous succéderont. Les morts aussi ont des droits sur eux; nous n'avons pas le droit de supprimer les résultats de leur labeur. Jetons à bas ce que nous avons nous-mêmes construit, nous sommes libres de le faire; mais sur ce que d'autres hommes ont créé au prix de leur effort, de leur richesse et de leur vie, leurs droits ne doivent point cesser avec leur mort. Cela est la propriété de tous leurs successeurs. »

## MUSIQUE

### Édition instructive d'œuvres classiques pour le piano.

**Sonates et autres œuvres pour le piano**, par L. VAN BRETHOVEN. Édition élaborée par SIGMUND LEBERT et HANS VON BULOW, avec le concours de IMMANUEL VON FAISST. Traduction française et italienne du texte explicatif par Ernest Closson et Ippolito Valetta. Stuttgart, J.-G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger G. m. b. H.

Les œuvres des maîtres n'ont pas toujours, on le sait, été respectées par les éditeurs, qui en ont trop souvent altéré les textes en négligeant de collationner sur l'original les planches gravées au petit bonheur d'après des éditions parfois inexactes. C'est un reproche auxquels échappent MM. Cotta, de Stuttgart, qui ont publié des Sonates de Beethoven pour piano une édition qui offre toute sécurité aux musiciens.

Confiée à MM. Sigmund Lebert et Hans de Bulow, aidés de la collaboration de M. von Faisst, cette édition, parue en 1870 et épuisée depuis longtemps, vient d'être l'objet d'un nouveau tirage attentif et minutieux. Ce précieux recueil, divisé en cinq volumes, comprend, à l'exclusion des compositions à quatre mains, la collection complète des Sonates écrites par Beethoven durant ses années de maîtrise et portant un numéro d'œuvre, toutes les Variations également numérotées, les Rondos et autres œuvres de moindre importance, enfin un choix de compositions (principalement des Variations) non numérotées, mais intéressantes par leur valeur musicale ou pédagogique. Le premier volume renferme les dix premières Sonates (op. 2 à 14), le deuxième les dix suivantes (op. 22 à 49), le troisième les Variations, Rondos, etc.; les

deux derniers, publiés par Hans de Bulow, contiennent toutes les œuvres numérotées de 53 à 70 et de 101 à 129.

La scrupuleuse fidélité du texte, la clarté de la gravure et de la typographie, le soin qui a été apporté aux indications dynamiques, aux mouvements, aux accents, aux ornements, au doigté, etc. recommandent particulièrement l'édition Cotta aux pianistes. Ce qui donne, en outre, à celle-ci une portée éducatrice justifiant le titre d'*Édition instructive d'œuvres classiques* que lui ont donné ses éditeurs, c'est le commentaire analytique qui accompagne chacune des œuvres. Les moindres détails d'exécution sont indiqués par MM. Lebert et de Bulow en brèves annotations qui ne surchargent pas le texte et qui en facilitent l'interprétation.

La traduction française de M. Ernest Closson rend désormais accessible à nos pianistes cet ouvrage réservé jusqu'ici aux musiciens de langue allemande.

## NÉCROLOGIE

César De Cock,

Le peintre César De Cock, dont les artistes gantois fêtaient il y a un an le quatre-vingtième anniversaire, est mort la semaine dernière. C'était le doyen des paysagistes belges, un artiste unanimement aimé et dont la carrière noble et simple, tout entière consacrée au travail, fut un bel exemple de probité et de désintéressement.

M. De Cock passa la plus grande partie de sa vie en France, où ses *Sous-bois* étaient très appréciés. Il exposait régulièrement au Salon de Paris et y remporta, ainsi qu'à nombre d'expositions étrangères, de nombreux succès. Son art s'apparente à celui des peintres de l'école de Fontainebleau avec lesquels il se lia dans sa jeunesse, et s'inspire parfois de Corot, dont le peintre gantois fut l'ami sinon l'élève.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Sang parle*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Maison du Livre (rue de la Bienfaisance, 3).

CRITIQUE. — *La Peinture belge au XIX<sup>e</sup> siècle*, par RICHARD MÜTHER. Traduit de l'allemand par JEAN DE MOT. Avec trente-deux planches hors texte. Bruxelles, Misch et Thron. — *Nos Peintres*, par GUSTAVE VAN ZYPE. Deuxième série. Avec huit phototypies. Bruxelles, P. Lacomblez. — *I grandi illustratori moderni : Daniel Urrabieta Vierge*, par VITTORIO PICA (extrait de l'*Emporium*), vingt-quatre illustrations.

DIVERS. — *Waterloo-Monuments*, par LÉON VAN NECK. Trente-quatre illustrations. Bruxelles, O. Lamberty. — *Petit Vocabulaire de Fantaisie*, par G. DE BREYNE-DUBOIS (2<sup>e</sup> éd.). Dixmude, imp. Desmyter.

L'Art moderne publiera incessamment une étude de M. MÉDÉRIC DUFOUR, professeur à la Faculté de Lille, sur Zola critique d'art, une analyse par M<sup>me</sup> BLANCHE ROUSSEAU du dernier volume de la comtesse de Noailles, Le Visage émerveillé, et des chroniques de MM. EUGÈNE DEMOLDER, HUBERT KRAINS et GEORGES RENCY.

## PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de l'inauguration de son nouvel hôtel de ville, la commune de Saint-Gilles a fait frapper une médaille commémorative, qu'elle a remise à l'architecte du monument, M. Albert Dumont, et à ses collaborateurs, aux membres de la municipalité et aux sociétés qui ont participé aux fêtes inaugurales.

Elle représente un génie ailé apportant une corne d'abondance à la commune, symbolisée par une figure assise ornée des attributs du commerce et de l'industrie et silhouettée sur la façade de l'hôtel de ville. L'œuvre est due à M. Ch. Samuel.

Saint-Gilles mérite d'être louée pour les nombreuses initiatives artistiques que, sous l'impulsion de son bourgmestre M. Van Meenen, elle prend à toute occasion.

Epilogue des représentations wagnériennes de la Monnaie : la semaine dernière, les coins ayant servi à frapper la jolie médaille de M. Pierre Braecke offerte aux collaborateurs de l'*Anneau du Nibelung* ont été remis à M. Lepage, échevin des Beaux-Arts, qui les a fait déposer au Musée communal.

Le tirage de la médaille a été, on le sait, limité strictement aux héros de cette manifestation et aux souscripteurs.

A la liste que nous avons publiée des engagements faits par la direction de la Monnaie pour la prochaine saison, il faut ajouter ceux de M<sup>lle</sup> Cécile Thévenet, notre compatriote, — qui créa avec un très grand succès la *Chauve-Souris* aux Variétés et la *Bohème* de Puccini à Nice, et de M<sup>lle</sup> Alda, une jeune cantatrice australienne, élève de M<sup>me</sup> Marchesi, qui débuta l'hiver dernier à l'Opéra-Comique dans *Manon*.

Le théâtre Molière, après quelques jours de relâche, a repris sa campagne d'opérette. M. Péronnet a monté avec des soins luxueux, une mise en scène pittoresque et mouvementée l'une des œuvres les plus populaires d'Offenbach : *La Fille du tambour-major*.

Un concert consacré aux œuvres de M. Emile Wambach aura lieu aujourd'hui au Waux-Hall sous la direction de l'auteur, avec le concours de M<sup>me</sup> Lundgrun, professeur de chant au Conservatoire d'Anvers, et de M. Swolfs, ténor au théâtre Lyrique.

Il est question de fonder à Bruxelles un Musée du Livre, comprenant une exposition permanente de typographie, lithographie, gravure, reliure, etc. Le Ministre du Travail a donné son adhésion au projet que lui ont soumis les promoteurs de cette entreprise, MM. Ed. Gregoir et J. Van Overstraeten.

MM. Khnopff, De Rudder, Michel, Crespin et Crabbe, chargés par la Commission des fêtes militaires de 1905 de la décoration des chars du grand cortège historique, ont soumis leurs projets à MM. Mabilie, directeur des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, et Remy, capitaine aux grenadiers, désignés par la Commission pour l'organisation du cortège. Une nouvelle réunion aura lieu en août.

L'Académie flamande ouvrira l'an prochain un concours littéraire à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique.

L'Association des Écrivains belges, poursuivant la publication de l'anthologie qu'elle a entreprise, vient de faire paraître, en un élégant petit volume, un choix judicieux des œuvres d'Octave Pirmez.

C'est M. Maurice Wilmotte, un de ceux qui connaissent le mieux le philosophe d'Acoz, qui s'est chargé de composer cette anthologie et de présenter au public l'écrivain à la fois célèbre et ignoré à qui nous devons les *Feuilles* et les *Heures de philosophie*. Il le fait en une excellente préface, où il analyse avec un sens critique très sûr, mais qui n'exclut pas l'émotion admirative, l'œuvre et la pensée de cet ancêtre de notre jeune littérature. Sous sa forme ramassée, c'est une œuvre véritablement définitive qui fait connaître Pirmez dans sa personnalité intime autant que dans son œuvre littéraire.

Quant au choix même, il a été fait de façon à donner l'essentiel de la pensée de l'écrivain et à en écarter les longueurs, les répétitions et le fatras romantique qui ont éloigné tant de lecteurs modernes de ces livres dont le spiritualisme romantique, malgré tout, se démode un peu.

Le public allemand s'intéresse de plus en plus vivement au mouvement littéraire belge. dit le *Petit Bleu*. Nos meilleurs écrivains sont traduits et passionnément étudiés et commentés. Sans parler des ouvrages de Maeterlinck, il convient de signaler une bonne traduction de *Clair Fantin*, de Gustave Van Zype, et une excellente anthologie de Verhaeren, traduite et composée par le grand poète Stephan Sweig. Le traducteur a réussi à donner une transcription presque adéquate de l'œuvre de Verhaeren; il a su merveilleusement en conserver la musicalité brusque et véhémence. Mais celui de nos auteurs qui excite le plus de curiosité et de sympathie, c'est Camille Lemonnier. Non seulement ses œuvres *L'Homme en amour*, traduit par Paul Adler sous ce titre *Die Liebe im Menschen*, avec une très belle préface de Stephan Zweig, *Poupées d'amour (Liebespuppen)*, traduit par Zweig, sont lues par tout le public lettré, mais elles provoquent en outre un véritable mouvement d'idées; dans le dernier roman de Johannès Schlöf, *Der Klein (Le Petit)*, cet excellent romancier examine le cas d'un adolescent à qui *L'Homme en amour* a révélé le danger, la beauté et le vrai sens de la vie. Les absurdes poursuites intentées à l'éditeur de la traduction du livre de notre compatriote par un émule de M. Janssens de Bisthoven sont venues, du reste, mettre le comble à la réputation dont il jouit.

Dans l'*Émulation*, organe de la Société centrale d'architecture de Belgique, M. Charles Buls analyse et recommande les ouvrages de M. G. Fatio, qui mène en Suisse une active campagne pour développer le sens esthétique de la foule. *La Campagne genevoise d'après nature, Genève à travers les siècles, Autour du lac Léman* et surtout *Ouvrons les yeux! Voyage esthétique à travers la Suisse* renferment, au dire de l'ancien bourgmestre de Bruxelles, demeuré fidèle à ses préférences, des notions fort intéressantes sur les habitations, sur l'accord de celles-ci avec le paysage qui les environne, sur leur architecture et leur ornementation, etc.

Toutes les œuvres de M. Anatole France, décidément, verront les feux de la rampe; le *Lyis rouge*, *Thaïs*, *Crainquebille*, le *Mannequin d'osier*, le *Jongleur de Notre-Dame* — nous en passons probablement — ont été adaptés à la scène, les uns à la scène comique, les autres à la scène lyrique.

Et maintenant on annonce, dit l'*Indépendance*, que M. Charles Levadé, prix de Rome, vient de terminer la musique de la *Rôtis-*

*serie de la reine Pédaque*, comédie lyrique en quatre actes, tirée du roman de M. Anatole France par le poète Georges Docquois. L'idée, tout au moins, est originale.

La revue parisienne *La Plume* a organisé un concours de prose. Les jeunes écrivains avaient le droit de choisir leurs juges. Il y a eu cent dix-huit concurrents. Parmi les juges désignés, quatre littérateurs belges: Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Camille Lemonnier, Eugène Demolder et vingt-huit littérateurs français: H. de Régnier, Anatole France, Remy de Gourmont, Paul Adam, Octave Mirbeau, Maurice Barrès, P. Louys, Jean Lorrain, André Gide, Jules Renard, Marcel Schwob, Stuart Merrill, Ad. Retté, Violis, Emile Fabvre, Trarieux, Camille Mauclair, Edmond Pilon, Maurice Magne, Claretie, Charles-Louis Philippe, Huysmans, Jules Lemaitre, Willy, J.-H. Rosny, Geffroy, Capus et M<sup>me</sup> Colette Willy.

Etrange salade! Mais le résultat est honorable pour les lettres belges, d'autant plus que Maeterlinck est le juge qui, avec H. de Régnier, a obtenu le plus de suffrages, — et c'est en France!

Les représentations du théâtre de Bayreuth, commencées le 22 juillet, seront poursuivies au mois d'août dans l'ordre suivant: 1<sup>er</sup>, 4 et 19 août, *Tannhäuser*; 5, 7, 8, 11, 12 et 20 août, *Parsifal*; 14, 15, 16 et 17 août, *L'Anneau de Nibelung*.

A Munich, le festival Mozart aura lieu, comme nous l'avons annoncé, du 1<sup>er</sup> au 11 août (théâtre de la Cour), et le festival Wagner du 12 août au 11 septembre (théâtre du Prince-Régent).

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COUTEURS



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Œuvre d'Hugues Van der Goes (SANDER PIERRON). — L'Art belge. *Constantin Meunier, sculpteur et peintre. Nos Peintres. La Peinture belge* (OCTAVE MAUS). — Retour à Gluck. — Livres de vacances. *Les Tendres ménages* (O. M.). — Poésie balnéaire. — Chronique judiciaire des Arts. *Singulière bête*. — Petite Chronique.

### L'Œuvre d'Hugues Van der Goes.

Parmi les gothiques du Nord, Hugues Van der Goes est le peintre dont les œuvres sont les plus rares. A proprement parler, il n'est qu'un seul de ses ouvrages dont l'authenticité soit absolue : l'*Adoration des bergers*, qui orne la chapelle Santa Maria Nuova, à Florence. Le maître gantois exécuta, comme on sait, ce tableau pour Thomas Portarini, qui représentait alors à Bruges la famille des Médicis. Les autres productions du moine de Rouge-Cloître n'ont point, comme celle-là,

un état civil indiscutable. Certaines, qui portent cependant son nom, sont d'une authenticité douteuse; à leur sujet les critiques ne parviennent pas à se mettre d'accord. Les trois panneaux qui peuvent cependant être attribués avec le plus de certitude au célèbre primitif flamand sont la *Vierge*, des Offices, la *Vierge et l'enfant Jésus et Saint Jean dans le désert*, du Musée de Munich, celui-ci signé : Hugo V. D. Goes 1472. Longtemps on vit dans le triptyque de l'*Adoration des bergers* du Musée de Bruxelles une œuvre capitale de l'heureux rival de Thierry Bouts. Dans un coin du volet gauche, au centre de deux verrières, on découvre les initiales H. G. P., qu'on peut traduire par « Hugues Goes, *pinxit* ». Mais depuis beaucoup d'années, à tort ou à raison, le triptyque (n° 105) est catalogué comme étant de l'« École flamande ».

La patrie de Van der Goes, sa ville natale comme les autres, ne possède donc nulle œuvre certaine du maître. Autrefois elles étaient nombreuses en Flandres et dans le Brabant. On en admirait à Bruges dans plusieurs églises et même dans des maisons particulières, à Gand, à Anvers. Toutes ont disparu sans laisser de traces, la plus grande partie dans la tourmente des troubles religieux du XVI<sup>e</sup> siècle les autres sous le gouvernement autrichien, qui fit vendre à bas prix, en 1785, les œuvres d'art appartenant aux maisons religieuses supprimées par Joseph II. Hugues Van der Goes peignit la majorité de ses œuvres principales avant d'entrer au cloître. Lorsque, à la suite d'une infortune amoureuse dont nous ignorons le détail et dont il ne se consola jamais puisqu'elle le mena à la démence, le peintre prit

la robe de moine, il était déjà célèbre. Son compagnon Van Opstal, qui fut novice avec lui à Roode-Clooster, dit en effet dans sa chronique latine, consacrée à Van der Goes, chronique utilisée avec tant de clairvoyance par Alphonse Wouters en 1872 : *Hic tam famosus erat in arte picturæ, ut citra montes, sibi similis, ut aiebant, temporibus illis non inveniebatur*. Pourtant il est démontré qu'il n'abandonna pas ses pinceaux en devenant frère lai. Il travaillait beaucoup, avec une ardeur incessante, dans l'espoir essentiel de chasser de son esprit tous les douloureux souvenirs cruels qu'en quittant le monde il n'avait pu oublier... Non seulement il travaillait beaucoup, complétant son œuvre par maints morceaux dont nous ignorons la destinée, mais il continuait à participer au mouvement général des arts. C'est ainsi qu'en 1479-1480 l'Augustin de la forêt de Soigne se rendit à Louvain pour y estimer et expertiser, à la demande du magistrat communal, des tableaux de Thierry Bouts.

Des historiens et des essayistes ont prononcé le nom de Van der Goes à propos du *Breviaire Grimani*, conservé à la « Biblioteca Marciana », à Venise. Selon eux, et l'ancien archiviste de la ville de Bruxelles est parmi ces derniers, quelques-unes des merveilleuses miniatures qui constituent ce volume incomparable auraient été exécutées par le maître gantois. Leurs hypothèses très logiques sont basées sur ce fait que non seulement les sujets de plusieurs de ces enluminures sont ceux qu'affectionnait Van der Goes, mais que l'une d'elles porte les initiales de l'artiste : V. G., tracées sur la banderole d'une trompette. Deux des plus belles planches du recueil, en grande partie dû, assure-t-on, aux pinceaux prestigieux de Memling et de Van der Weyden, nous montrent l'Adoration des bergers et la Vierge avec l'enfant Jésus. Or, l'unique tableau absolument authentique de Van der Goes, celui de la chapelle Sainte-Marie-la-Neuve, représente aussi l'Adoration des bergers. Et c'est encore l'Adoration des mages qu'interprètent les ouvrages attribués au maître conservés à Padoue et à Berlin.

Particularité remarquable, la seconde de ces deux miniatures rappelle singulièrement le faire de la *Madone* conservée à Munich sous le nom de Van der Goes. Si celui-ci est vraiment l'auteur du tableau de la Pina-cothèque, ce qu'il est judicieusement permis de croire, il a également peint les pages du bréviaire Grimani. Les deux œuvres sont de la même main; il suffit d'en comparer les photographies pour en être convaincu. Non seulement les draperies sont disposées avec un pittoresque analogue, non seulement le dessin des mains de la Vierge et du corps du divin Enfant possède une netteté pareille, mais le visage de la mère du Christ est presque identique, bien que différemment posé. Un même modèle, dirait-on, a servi pour les deux figures; elles sont

sœurs, et un identique sentiment de bonheur, une semblable paix règnent sur ce grand front un peu penché.

Nous n'en voulons tirer aucune conclusion. Notre désir n'est pas de participer à ce débat, mais bien d'en ouvrir un autre, bien plus important et moins insoluble, car ici nous serons servis par des circonstances précises. Il s'agit aussi de miniatures, ornant non pas un volume, mais cinq vastes registres qui passent à juste titre pour les manuscrits capitaux du xv<sup>e</sup> siècle. La plupart des vieux écrivains ont consacré des notices aux travaux de Jean Gillemans, moine de Rouge-Cloître, réunis en neuf épais volumes; cinq de ces volumes constituaient les vies des saints du Brabant, composées et écrites de la propre main du savant hagiographe. Ils étaient ornés de nombreuses peintures, d'une finesse extrême et qui faisaient la surprise et le charme de tous ceux qui visitaient le monastère sylvestre fondé par Egide Olivier et Guillaume Dancels. Quel était l'auteur de toutes ces compositions ravissantes, retrouvées naguère? Un seul artiste peut les avoir exécutées : Van der Goes lui-même.

Nous allons justifier notre opinion par des faits positifs. Hugues entra au couvent en 1476, onze ans après avoir été admis à Gand dans la corporation des peintres; il y mourut en 1482. Or, Jean Gillemans, qui était à cette époque sous-prieur, succomba cinq années après l'artiste infortuné. Ces deux grands hommes ont donc vécu côte à côte pendant six ans. Ne semble-t-il pas certain, voire indiscutable, que le pieux hagiographe ait fait appel à la collaboration de son célèbre compagnon pour illustrer les livres qu'il venait d'écrire, dont la rédaction l'occupait même encore lors de la venue à l'abbaye du peintre fuyant le monde?

Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que Van der Goes était le seul peintre contemporain capable de commencer et de mener à bonne fin pareille entreprise. Les frères Van Eyck étaient morts depuis une quarantaine d'années; Roger Van der Weyden avait succombé en 1462; Hans Memling œuvrait à Bruges dans l'ivresse de sa jeune gloire. A Bruxelles, Hugues Van der Goes n'avait point de rival, point même de disciple. Les *scriptoria* monastiques de la forêt de Soigne comptaient, à vrai dire, de son temps des enlumineurs; mais c'étaient plutôt des ornemanistes que des compositeurs. Et l'atelier de Rouge-Cloître, moins célèbre que ceux de Groenendael et de Sept-Fontaines, n'avait que des copistes, que des calligraphes. Ayant Van der Goes sous la main, — si nous pouvons nous exprimer ainsi, — Jean Gillemans se sera bien gardé de chercher autre part un enlumineur qui ne l'eût satisfait que médiocrement. On pourrait objecter qu'on ignore si vraiment Van der Goes a pratiqué la miniature; mais tous les peintres gothiques étaient à proprement parler des miniaturistes, comme ce fut le cas aussi pour les

primitifs italiens. Entre les plus fameux, Fra Angelico, Cimabue et Giotto ne s'adonnèrent-ils pas également à la peinture sur vélin et à la peinture sur panneau? En somme, selon une heureuse expression de Louis Viardot, les maîtres primitifs sont des miniaturistes agrandis.

Les volumes de Gillemans n'ont pas été étudiés au point de vue esthétique. D'ailleurs, on n'a retrouvé que récemment leurs traces, alors qu'ils étaient considérés comme irrémédiablement perdus. Ils disparaissent du monastère de Rouge-Cloître dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les deux derniers auteurs qui en parlent sont le baron Jacques Le Roy et Georges Friex. Le premier, dans son *Théâtre sacré du Brabant* (p. 328), écrit en 1734 ces lignes à propos du monastère d'Auderghem : « Jean Gillemans, sous-prieur, s'est distingué dans ce couvent; c'était un homme de vie régulière et de grande lecture. Il a fait une collection de la vie des saints, écrite de sa propre main, ce qui compose le *Hagiologium Brabantinorum* ou *de Sanctis Brabantiae*, tom. III, *Novale Sanctorum*, tom. IV, que l'on garde manuscrite dans ce couvent. » Quant à l'auteur de la *Description de la ville de Bruxelles*, parue en 1745, il s'exprime de la manière suivante, en parlant de Rouge-Cloître : « On y voit une belle et grande bibliothèque, remplie de bons livres et de quantités de manuscrits, parmi lesquels il y a cinq gros volumes en parchemin, écrits de la main du R. P. Jean Gillemans, autrefois supérieur de cette maison. »

A la fin de la domination autrichienne, si néfaste pour nos arts, les précieux volumes ont été enlevés. Que sont-ils devenus? On ne l'apprendra qu'un siècle après. Ils se trouvent aujourd'hui dans la bibliothèque privée de l'empereur d'Autriche à Vienne. C'est le « secrétaire du cabinet intime de Sa Majesté l'Empereur et Roi » qui reçut le 8 août 1803, à Vienne, ces ouvrages précieux des mains du chevalier Beydaels de Zittaert, « conseiller premier Roi d'armes dit Toison d'or ». Le document reproduit dans le tome XIV des *Analecta Bollandiana*, paru en 1895, tome presque complètement consacré à l'étude approfondie du texte de l'œuvre de l'écrivain religieux, indique neuf volumes de « Jean Gillemans, mort en 1487, dont cinq en grand fol... sur vélin avec miniatures, contenant les ouvrages complets composés et écrits par le célèbre historiographe ». Ces ouvrages avaient été transportés à Vienne en 1794. Longtemps on les avait cru perdus. Le chevalier Beydaels les avait offerts à son souverain, pour lui « donner un hommage de son respectueux et inviolable attachement à sa personne sacrée ».

Il serait hautement désirable que ces cinq splendides volumes fussent analysés, étudiés, décrits minutieusement. En raison même de l'excessive rareté des œuvres de celui qui, selon nous, doit les avoir enrichis de miniatures, cet examen esthétique est d'un intérêt capital

pour l'histoire de notre école primitive. S'il est démontré que les enluminures qui les enrichissent sont bien de la main du moine de Rouge-Cloître, il sera aisé d'établir clairement et définitivement les caractères essentiels de son art. Ce résultat acquis, il deviendra simple de mettre fin à ce jeu d'attributions auquel on se plaît concernant Van der Goes. On lui rendrait une bonne fois ce qui lui est dû, et il est à présumer qu'il lui revient certaines œuvres dans les galeries d'Europe... Comme pour le bréviaire Grimani, si fameux et qui, sans doute, n'a pas l'importance des manuscrits du sous-prieur Gillemans, il s'agirait de faire photographier les plus belles miniatures des volumes conservés à Vienne. Faute des originaux, qui nous ont été enlevés autrefois par droit de conquête, nous aurions du moins des reproductions fidèles de ces trésors nationaux. Pourquoi l'honorable baron van der Bruggen, si attentif à tout ce qui concerne notre art patrial dans le passé et dans le présent, ne chargerait-il pas un de nos critiques avisés d'aller examiner en Autriche les cinq précieux *in-folio* et d'en faire une description détaillée? Cela coûterait quelques centaines de francs. Le monde intellectuel ne manquerait pas d'approuver l'heureuse détermination du ministre des Beaux-Arts avec une unanimité enthousiaste.

SANDER PIERRON

## L'ART BELGE

**Constantin Meunier, sculpteur et peintre**, par CAMILLE LEMONNIER. Soixante-douze illustrations dans le texte; trente-deux eaux-fortes, héliotypies et héliogravures hors texte. Paris, H. Floury. — **Nos Peintres** (première et deuxième séries), par GUSTAVE VAN ZYPR. Seize phototypies. Bruxelles, P. Lacomblez. — **La Peinture belge**, par RICHARD MUTHER. Traduit de l'allemand par JEAN DE MOT. Trente-deux planches hors texte. Bruxelles, Misch et Thron.

Il appartenait à Camille Lemonnier, qui fut l'ami de Meunier aux jours sombres comme à l'heure du triomphe, de résumer, en un monument définitif, la Vie et l'Œuvre de celui dont l'art enferme une si haute leçon d'humanité. Et nul mieux que l'écrivain qui signa vingt volumes de pitié et de fraternel amour n'était qualifié pour parler du statuaire dont les rythmes plastiques ont magnifié le douloureux labeur des humbles.

Son livre est admirable. Dans les formes créées par Meunier, Camille Lemonnier discerne avec clairvoyance les activités immuables de la vie. Il précise leur signification foncière. Il exalte la beauté synthétique de cet art vraiment classique, qui célèbre en un miraculeux poème de marbre et de bronze la lutte de l'homme contre les forces éternelles de la nature. « Chez Constantin Meunier, dit-il, l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les lointaines résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de son œuvre. Ces modernes cyclopes figurent

une sorte de mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. Une force concentrée et tranquille leur prête le caractère hiératique d'une race vouée aux travaux surnaturels. C'est qu'ici, comme chez tous les maîtres créateurs, une transfiguration volontaire, en reculant les limites du réel, en spiritualisant au profit d'une beauté plus haute les aspects sensibles, instaure un mode héroïque et idéal. Ne sommes-nous pas d'ailleurs devant des héros? L'héroïsme actuel, circonscrit au rêve hardi des penseurs et au résigné et permanent sacrifice du paria social, élit en eux un commun symbole pour exalter l'effort cérébral aussi bien que l'effort physique. »

La vie probe de Meunier, son acharné labeur, ses efforts persévérants, jadis si mal accueillis, sont décrits avec émotion dans la première partie du diptyque consacré à glorifier l'artiste et son œuvre. Et plus de cent reproductions de statues, de tableaux, de pastels, de dessins, complètent par des suites de tirages variés l'édifice d'admiration et d'affection érigé par le romancier à son frère spirituel.

\*\*

L'art belge est d'ailleurs, de toutes parts, l'objet de travaux attentifs. Naguère ignorés à l'étranger et méconnus chez eux, nos peintres, nos sculpteurs ont désormais « une bonne presse ». On leur consacre, outre d'importants articles dans les magazines illustrés, des volumes spéciaux dont plusieurs ne manquent pas d'intérêt. Parmi ceux-ci, signalons les deux séries d'études par lesquelles M. Gustave Van Zype caractérise et analyse quelques-uns des peintres belges récemment parvenus à la notoriété.

La première embrasse l'œuvre de MM. A. Baertsoen, F. Courtens, E. Laermans, A. Levêque, Am. Lynen, M<sup>lle</sup> A. Ronner, MM. J. Stobbaerts et G. Vanaise; la seconde celui de MM. G. Bernier, E. Fabry, L. Frédéric, V. Gilsoul, J. Gouweloos, R. Janssens, P. Mathieu et J. Smits.

Dans cet ouvrage, M. Van Zype se pose en historiographe plutôt qu'en critique. « Le critique d'art est, dit-il avec modestie, un spectateur sans plus de droits que les autres; son rôle ne diffère de leur qu'en ceci : il doit formuler ses impressions, il doit les décomposer et tenter de les justifier, de les expliquer, de les comparer, et de tirer de leur comparaison quelque lumière, ce qu'il peut faire plus aisément que d'autres parce qu'il assiste à toutes les manifestations d'art. S'il est sensible et sincère, il peut ainsi avoir le bonheur — et c'est sa seule utilité — de montrer aux artistes non point ce qu'ils doivent accomplir, non point comment il faut peindre, mais dans quelle voie ils atteignent le mieux l'émotion qui est leur but. Certains peintres de chez nous m'ont fourni l'occasion, quelquefois, de tenter d'apporter une contribution à cette mission de la critique. Et c'est de ces peintres-là que je parle en ces volumes, sans la moindre pensée de sélection ou de classification. En regardant leurs œuvres, en les aimant ou en aimant certains de leurs aspects, j'ai voulu savoir pourquoi je les aimais ou pourquoi telles de leurs expressions, parfois, trouvaient ma sensibilité rétive. J'estime que le rôle et le droit du critique ne vont pas au delà de cette investigation et de l'exposé loyal de ses résultats, sans autre préoccupation que celle de donner une impression personnelle. »

C'est à quoi s'efforce M. Van Zype, dont les courtes études biographiques, exactement documentées, écrites avec sincérité et bienveillance, sont suivies chacune d'une nomenclature des œuvres principales de l'artiste et illustrées d'excellentes phototypies.

\*\*

Le traité par lequel M. Richard Muther résume à grands traits l'histoire de la Peinture belge au XIX<sup>e</sup> siècle et dont M. Jean De Mot vient de publier la traduction française a, en revanche, des visées critiques. L'auteur, que maints travaux ont fait connaître comme un des écrivains d'art les mieux renseignés de la jeune Allemagne (1), a de la verve et de l'humour. Epris d'idées modernes, hostile aux conventions, il attaque avec impétuosité les monstres académiques, même ceux que, depuis longtemps, la Belgique s'est accoutumée à regarder de l'œil indulgent avec lequel elle considère, par exemple, le Doudou de Mons, parce qu'elle sait que les monstres en carton ne font de mal à personne...

Parlant des portraits du roi et de la reine par Gallait (qu'il appelle « un radoteur sentimental et larmoyant »), M. Muther dit entre autres : « Quelle fanfaronnade ! Quelle vulgarité ! L'or de ces tapis et de ces trônes est d'une brutalité barbare, le rouge des portières est venimeux, le manteau royal est d'un bleu glacial... Rigaud peignait, Gallait fabrique des chromos. » — Le tableau *Les Belges illustres* de De Caisne « ne s'élève pas au-dessus de l'imagerie scolaire », — *L'Épisode de la Révolution*, de Wappers, « évoque toute une époque de sentimentalisme menteur et antiartistique ». — Slingeneyer, de Keyser, De Biefve ne sont pas moins secoués. « On regrette les murailles qui sont dérobées à la vue par ces fastidieuses machines, » conclut l'auteur.

C'est presque exclusivement le Musée de peinture moderne qui a servi de source à l'étude de M. Muther. On conçoit que celle-ci offre, dès lors, des lacunes. Elle n'en trace pas moins un aperçu assez exact du développement de notre École et renferme sur les artistes d'aujourd'hui quelques observations judicieuses. Il est dans tous les cas intéressant de savoir ce que pense du Musée de Bruxelles un critique étranger qui, de bonne foi, publie les impressions, bonnes ou mauvaises, qu'il lui a suggérées. A cet égard la traduction de M. De Mot n'était pas inopportune. Et en attendant qu'on se décide à publier un catalogue du Musée moderne, la *Peinture belge* pourra presque en tenir lieu....

L'ouvrage nous vaut, tout au moins, ce parallèle imprévu, qui lui sert de conclusion : « Meunier et Khnopff, — dans ces deux noms sont enfermés deux mondes, les deux accords fondamentaux de notre temps. Là l'enfant de ses œuvres, le rude fils d'un siècle plébéien, qui crée un style nouveau pour des choses nouvelles. Ici l'esthète, le rejeton, au sang bleu, de l'antique civilisation belge, qui ne tire pas de la vie, mais de l'art des anciens le parfum morbide et fané de ses œuvres. »

OCTAVE MAÛS

## RETOUR A GLUCK

Les observations que nous avons présentées sur l'éclatant succès des œuvres de Gluck (2) sont confirmées par un intéressant article de M. H. Imbert dans le *Guide musical*. Parlant en particulier d'*Alceste*, l'auteur des *Profilis de musiciens* dit avec raison :

« Quels sont les motifs pour lesquels ce drame nous émeut si

(1) En particulier ses études sur Lucas Cranach, sur la Renaissance de l'Antiquité et sur Léonard de Vinci, parues dans la collection illustrée *Die Kunst* qu'il a fondée. J. Bard, Berlin, W. 57.

(2) Voir notre numéro du 3 juillet dernier.

profondément? C'est d'abord qu'il est essentiellement humain et vivant; c'est ensuite que le musicien de génie qui l'écrivit eut en vue de « fortifier la poésie par une expression nouvelle, de rendre « plus saisissantes les situations de la fable sans interrompre l'ac-tion, sans la refroidir par des ornements inutiles ». Gluck, non content de chercher à supprimer dans son art tous les abus contre lesquels protestent le bon sens et la raison, voulut que « la « musique fût au poème ce que sont à un dessin correct et bien « agencé la vivacité des couleurs et le contraste bien ménagé des « lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans « en altérer les contours ». Tous ses efforts ont tendu à une noble simplicité. Il fut loin d'être l'ennemi de certaines nouveautés, de certaines audaces, mais à la condition qu'elles fussent d'accord avec la situation du drame. Par un accord intelligent de la musi-que avec le sujet, il a su peindre vigoureusement les passions humaines. Ce fut un dramaturge admirable, qui posséda le senti-ment juste des proportions, la puissance et l'exactitude de l'ex-pression.

« Relisez la belle préface d'*Alceste* et celle non moins probante de *Pâris*; elles sont, à elles seules, de superbes et lumineux traités de musique dramatique. Gluck fut un réformateur, qui remonta aux sources les plus hautes, à la grandeur de la tragédie antique pour la faire revivre dans ses propres œuvres. C'est à son école que les générations nouvelles devront toujours s'instruire si elles veulent retrouver en musique le sentier de la Vérité et de la Beauté. »

## LIVRES DE VACANCES

**Les Tendres Ménages.** par P.-J. TOULET.  
Paris, *Mercur de France*.

En dix petits chapitres ironiques, pétris de malice et de fan-taisie, M. Toulet décrit un ménage d'aujourd'hui, depuis le ma-riage en province jusqu'au retour au bercail d'un mari trop prompt à s'enflammer au contact des charmes exotiques. De la frivolité même des personnages, de l'oisiveté de leurs pensées, du vide de leur cœur résulte, par contraste, une sorte d'intention moraliste, de philosophie que l'esprit paradoxal de l'auteur, s'il la laisse soupçonner, se garde bien d'exprimer. Son titre seul, *Les « Tendres » Ménages*, suffit, par le démenti que lui inflige le roman, à ne point nous leurrer sur les desseins de l'écrivain.

Et ceci caractérise en outre l'art tout en nuances, en sous-enten-dus, en réticences, de M. Toulet. Sa phrase a la pudeur de n'être jamais banale, et s'il cherche avant tout, en bon romancier gau-lois, à distraire le lecteur et à le divertir, il n'en laisse pas moins transparaître, à tous les carrefours de sa pensée, la sensibilité d'une âme réceptive.

*Les Tendres Ménages* n'ont point de grandes prétentions. Ils ne proclament point de révolution littéraire et n'entament en rien la question sociale. C'est, tout uniment, l'œuvre d'un homme d'esprit et d'un artiste, — œuvre légère et joyeuse, avec, au fond, un peu d'amertume.

O. M.

## POÉSIE BALNÉAIRE

Le « poète » dont nous avons cité dernièrement une pièce de vers vraiment roulante sur les attractions de Namur a envoyé un droit de réponse au *Petit Bleu*, qui avait, de même que le *Samedi*, reproduit notre article (1). Ne privons pas nos lecteurs de l'occasion de rire un brin. Voici le morceau, sans commentaires :

(1) Voir notre numéro du 10 juillet dernier.

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« J'ai relu non sans plaisir dans votre numéro d'hier un extrait de la première édition de mes *Nationales*, recueil de vers publié en 1878.

« A part « vertige » pour « vertigo » la reproduction est exacte. Aussi n'est-ce pas pour rectifier que je crois devoir user de mon droit de réponse, mais simplement pour fournir au bon jeune homme qui vous a communiqué ma piécette *Namur-Bains*, — quelque vers libriste sans doute, — une nouvelle occasion de s'es-baudir... Soyez donc assez aimable pour lui apprendre que j'ai récidivé depuis sa naissance en pas mal de volumes, et que j'ai déjà répondu à ses innocentes plaisanteries, dès 1895, dans la deuxième édition de mes *Petits Couteaux*. A preuve la *Leçon de rimes* ci-dessous, qui ne manquera pas, j'espère, de lui donner encore un peu de joie :

### LEÇON DE RIMES

*Pour ceux qui tiennent leur  
cane à l'envers.*

Ceci ne nous vient pas de France;  
Allez-y donc, juges roubards,  
Conspuez ma crasse ignorance;  
Et piquez mes vers chevillards!

*Petits Couteaux* n'est pas à lire;  
C'est inepte. C'est entendu,  
Et c'est par pitié que ma « lyre »  
Vous en torche un compte rendu :

Allez-y! traitez-moi de bûche,  
De ganache, de ramolli!  
A chaque rime je trébuche:  
Je suis d'un gâtisme accompli!

Tombez-moi dessus! L'art moderne,  
Évidemment, n'est étranger;  
Je suis une vieille baderne;  
Poète, moi : pas de danger!...

Loqueteuse et bégue, la rime  
Mendie au boulevard Anspach :  
Fini, le vers qui ne s'exprime  
Par à-coups, retour d'Echternach...

A la bonne heure les névroses  
Qui divaguent si gentiment,  
Nos jeunes snobs, pondeurs de « proses »,  
Et les prix du gouvernement!

Mais fi de vers pour imbéciles  
N'aimant rien tant que la clarté!  
Fi de vers si peu difficiles  
Que Coppée en est dégoté :

Allez-y donc!... et n'ayez cure  
D'être indiscrets en ce régal:  
J'ai trente ans de littérature...  
Je m'en... pardon : ça m'est égal!...

1895.

« Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur en chef, mes civilités bien distinguées.

« *Le Préfet de l'athénée royal d'Ixelles,*  
« Docteur ÉMILE VALENTIN

## Chronique judiciaire des Arts.

### Singulière bévue.

Les agences qui poursuivent le recouvrement des droits d'au-teur commettent parfois des bévues singulières. C'est ainsi que l'une d'elles a, tout récemment, réclamé AU NOM DE PUCCINI des dommages-intérêts pour une édition contrefaite de... *Cavalleria rusticana*! Le plus étonnant, c'est qu'elle les a obtenus. Ni le juge

de paix à qui l'affaire fut déferée, ni les avocats des parties ne s'avisèrent de ce que l'auteur de la *Vie de bohème* était complètement étranger à la composition de *Cavalleria* ! Il fallut que le tribunal de première instance, siégeant en degré d'appel, déclarât d'office que seul Mascagni eût été en droit de se plaindre, s'il y avait contrefaçon...

La décision est trop originale pour que nous résistions au plaisir d'en citer les principaux « attendus » :

Au fond :

Attendu que le jugement *a quo* a condamné les appelants solidairement à payer à l'intimé, pour les causes visées en la citation, la somme de 250 francs ;

Attendu que dans cet exploit, il était énoncé que le demandeur (Puccini) est l'auteur de l'opéra « *Cavalleria rusticana* », que le défendeur Belot a exposé en vente divers rouleaux ou cylindres enregistrés, introduits en Belgique par la Compagnie défenderesse, et constituant une édition illicite de fragments de la dite œuvre et notamment, sous le n° 625 de son catalogue, de la *romance du ténor* ;

Mais attendu que Puccini n'est nullement l'auteur de l'œuvre dont s'agit ; que cet opéra, très connu et fréquemment représenté en Belgique dans la version française de Paul Millier, est du compositeur Mascagni, pour la musique, et de MM. Targioni-Toretti et Menasico pour les paroles ;

Attendu que c'est là un fait patent, public, et qu'il ne peut dépandre des parties de le méconnaître, soit par ignorance, soit par intérêt ;

Attendu que c'est d'ailleurs au nom de Mascagni que le morceau susvisé était catalogué ;

Attendu, toutefois, qu'il ne s'agit pas d'une simple erreur de plume qui puisse être rectifiée en tout état de cause ; qu'en dehors du titre de *Cavalleria rusticana* qui se trouve dans la citation, le seul fait de contrefaçon qui y soit précisé vise expressément un morceau de cet opéra, et que l'on rappelle même le nom de l'artiste, M. Gautier, qui l'avait chanté devant l'appareil ;

Attendu qu'il est donc certain que l'intimé était non recevable à se plaindre des seuls faits dommageables dont le juge ait été saisi et sur lesquels il ait statué, et que le tribunal ne peut, dès lors, sanctionner une décision qui repose sur une erreur manifeste et aurait, en outre, pour effet de consacrer, au détriment d'un tiers, une véritable spoliation ;

Attendu que, d'autre part, ce serait transformer complètement l'action que de substituer arbitrairement, en degré d'appel, aux faits de contrefaçon soumis au premier juge par la citation, d'autres faits qu'aucune des parties n'a indiqués et que le tribunal serait impuissant à spécifier ;

Attendu que la présente action étant fondée sur un délit, il appartient au tribunal de vérifier, même d'office, si elle a une base légale ;

Attendu que si l'intimé doit succomber dans sa demande, on ne peut dire cependant que, dans son chef, celle-ci soit téméraire et vexatoire ; qu'il est, en effet, la première victime de l'erreur qui a été commise.

En conséquence, le tribunal déboute l'intimé Puccini de son action, met à néant le jugement dont appel et condamne Puccini aux frais des deux instances. (Bruxelles, deuxième chambre, 22 juin 1904, présidence de M. Regnard, vice-président.)

C'est Puccini qui a dû être surpris de cette condamnation !...

## PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal des Beaux-Arts a été inauguré hier à Anvers dans les salles de l'ancien Musée.

Le duc d'Arenberg a fait don au Musée des Beaux-Arts de Gand du moulage d'un buste en marbre de Voltaire, exécuté en 1760, à Ferney, par un sculpteur gantois, Pierre Verschaffelt (1710-1793).

Célèbre à l'étranger sous le nom de Pietro Flamengo, Ver-

schaffelt est à peu près inconnu en Belgique, où il n'a d'ailleurs rien produit. Aussi est-il intéressant de signaler l'entrée de ce buste au Musée de sa ville natale.

La ville d'Anvers se propose, d'accord avec le gouvernement, d'ouvrir en 1905, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, une exposition des œuvres de Jordaens au Musée des Beaux-Arts. Cette exposition sera organisée sur le même plan que l'exposition Van Dyck, qui a si brillamment réussi. Elle sera ouverte pendant les mois de juillet, d'août et de septembre.

Pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, le Cercle scientifique et littéraire de Molenbeek-Saint-Jean ouvrira aujourd'hui dans le préau de l'école n° 7, rue de Ribeaucourt 21, une exposition d'art et d'art appliqué qui restera ouverte jusqu'au 5 septembre. Parmi les exposants figurent MM. G. Charlier, G. Devreese, P. Du Bois, H. Meunier, Oleffe, Demol, Halkett, De Beul, Hérin, Ecrevisse, Smits, Sneyers, Thomas, Thielens, M<sup>lles</sup> Gérard, Muller, etc. Des conférences et des auditions musicales seront données au profit de diverses œuvres de bienfaisance. Parmi les conférenciers, citons MM. J. Dumont (*L'Evolution des arts*), Sander Pierron (*Nos Artistes*), etc.

La vingtième exposition des beaux-arts et d'art appliqué organisée par le Cercle artistique de Tournai s'ouvrira le 11 septembre prochain. Clôture des inscriptions, le 15 août. Envoi des œuvres avant le 31 août. S'adresser pour tous renseignements au secrétariat, 10, rue des Cordiers, à Tournai.

On nous écrit de Coq-sur-Mer que le Salonnet des Aquarellistes organisé par M. Henry Janlet au Grand Hôtel remporte un double succès : succès d'artistes et succès d'amateurs. *L'Intérieur à Knoeke*, de Stacquet, le *Pont d'Ostende*, de P. Hermanus, le *Village d'Overschie*, d'H. Janlet, et les *Moutons*, d'Hagemans, ont dès les premiers jours trouvé acquéreurs.

Demain lundi, à 3 h. 1/2, une audition musicale et littéraire aura lieu au Salon, au profit de l'Œuvre du Grand Air pour les petits, avec le concours de M<sup>lles</sup> M. Rambly, de l'Opéra français de la Nouvelle-Orléans, G. Bernard, Deane Delcorte, de MM. L. Swolfs, de l'Opéra lyrique d'Anvers, H. Janlet, G. Surlemont, Maurice Chomé, Matty, A. Seure, F. Dralants, de l'orchestre du Grand Hôtel, et des sonneurs de cor de chasse de l'Escadron Marie-Henriette.

M. H. Janlet a offert une de ses œuvres pour la tombola qui sera tirée au profit de l'Œuvre.

Nous avons signalé le succès que nos écrivains obtiennent depuis peu en Allemagne, où ils jouent de plus en plus le rôle d'intermédiaires entre la pensée française et la pensée germanique, rôle historique de la civilisation belge. Un des meilleurs artisans de l'expansion de notre littérature en Allemagne est M. Alfred Ruhemann. Il a traduit la plupart des œuvres remarquables qui ont paru chez nous ces derniers temps. Signalons notamment *Comme va le ruisseau*, *Un Mâle*, le *Petit Homme de Dieu*, le *Mort*, de Camille Lemonnier ; la *Révélation*, de Gustave Van Zype ; *Mihien d'Avène*, de Maurice des Ombiaux ; l'*Épopée flamande*, d'Eugène Baie ; *Histoire de l'Homme qui berçait son enfant*, de Louis Dumont-Wilden ; les *Charneux*, de George Garnir ; le *Pain noir*, d'Hubert Krains.

Toutes ces traductions, déjà publiées ou encore sous presse, attestent l'étonnante activité de M. Ruhemann et le zèle qu'il met à répandre nos écrivains dans son pays.

On nous écrit que M<sup>me</sup> Kleeberg-Samuel vient de remporter aux concerts classiques du Casino de Spa, dirigés par M. F. Rasse, un très grand succès en interprétant, le 29 juillet, le deuxième Concerto de Saint-Saëns et divers soli.

L'Association de la presse belge convie la Belgique à s'associer, par une souscription publique, à l'érection d'un monument commémoratif du soixante-quinzième anniversaire de l'Indépen-

dance nationale. Un comité vient d'être constitué dans ce but sous la présidence de M. De Mot, bourgmestre de Bruxelles, et la présidence d'honneur de MM. le comte de Merode, Schollaert et de Smet de Naeyer.

Le monument sera érigé à Bruxelles.

L'Université de Strasbourg met au concours un prix de 3.000 francs pour chacun des deux travaux suivants: a) *Les Termes professionnels dans l'architecture grecque*; b) *Le Procédé dramatique chez Sophocle et Euripide*. Le concours est international. Les travaux devront être livrés avant le 1<sup>er</sup> décembre 1906. Les langues allemande, française et latine sont admises. M. le docteur Hausmann, secrétaire de l'Université, fournira des détails complémentaires aux concurrents.

On annonce, pour les deux premiers concerts populaires de la saison prochaine, les engagements suivants: concert des 12-13 novembre, M<sup>me</sup> Otilie Metzger-Froitzheim, cantatrice des théâtres de Bayreuth et de Hambourg; concert des 10-11 décembre, M. Pablo Casals, violoncelliste.

A la Monnaie, les spectacles d'ouverture sont réglés comme suit: 5 septembre, les *Maîtres chanteurs de Nuremberg* (début de M. Laffitte); 6, *Pailleasse*, de M. Leoncavallo (début de M. Salignac); 7, *Werther* (début de M<sup>lle</sup> Cécile Thévenet et de M. Muratore).

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique:

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

L'*Erentail*, qui nous apporte ces informations, annonce que les décors du *Vaisseau fantôme* et du *Jongleur de Notre-Dame*, exécutés par M. Dubosq, vont être montés en scène. Les répétitions de ces ouvrages commenceront incessamment.

Le théâtre du Parc ouvrira sa saison le 22 septembre par une série de neuf représentations que donnera M<sup>me</sup> Réjane dans ses principaux rôles.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**PLAGE DE WESTENDE**

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

## AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŪTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



# VITRAUX R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

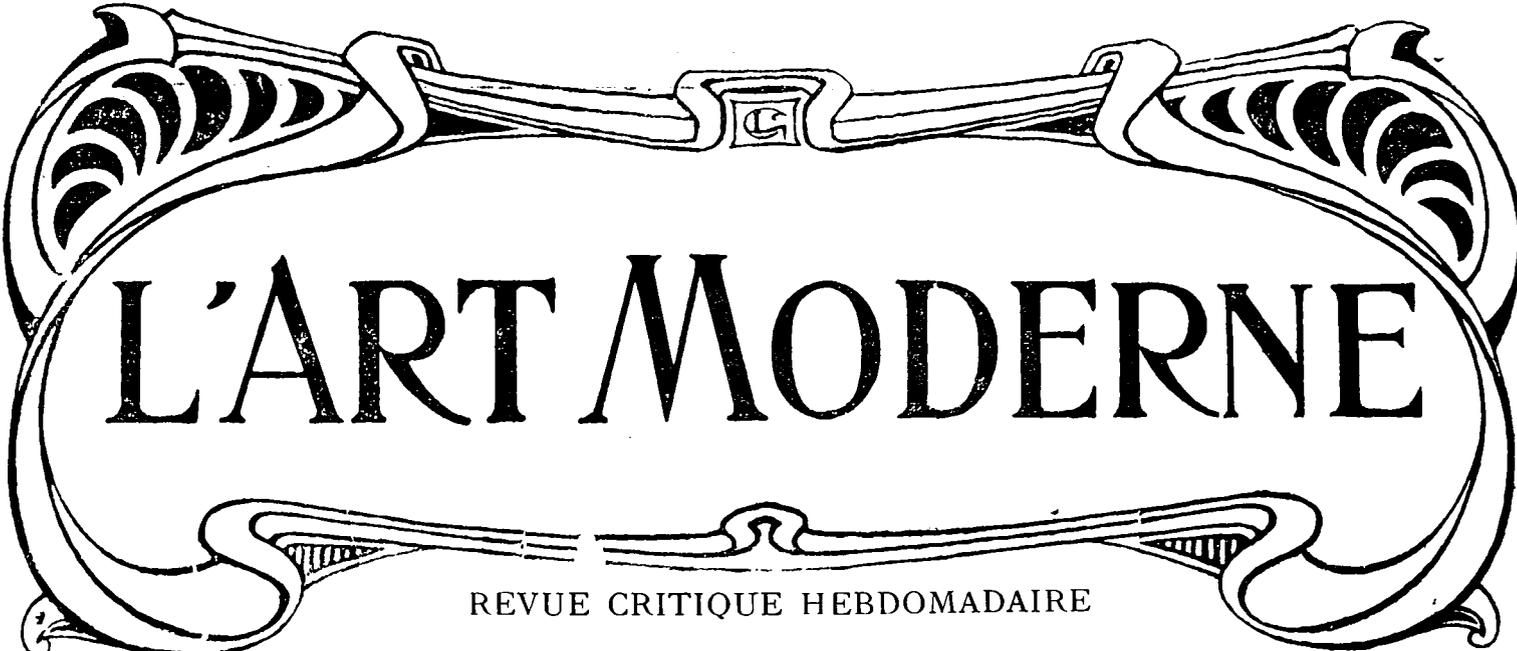
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Léon Bloy (GEORGES RENCY). — The Peacock room (O. M.). — Les Œuvres de Hugues Van der Goes (P. BUSCHMANN JR; SANDER PIERRON). — Le Monument de l'Union postale à Berne. — Les Opéras de Smetana. — Memento des Expositions. — Petite Chronique.

## LÉON BLOY

Quoi qu'on dise ou qu'on écrive de Léon Bloy, on est à peu près certain d'avance de s'attirer ses insultes. En sa qualité de « mendiant ingrat », il répand généreusement l'ironie et la méchanceté aussi bien sur ses bienfaiteurs que sur ses ennemis. Cela n'a, d'ailleurs, aucune espèce d'importance et, quand on a affaire à un écrivain de cette sorte, il faut oublier sa personnalité antipathique pour ne considérer que ses beaux livres.

Je viens de lire son *Journal* (1), puis sa *Femme pauvre* (2). Ce roman, à son propre avis, est son livre

(1-2) Paris, *Mercure de France*.

capital. D'autre part, son *Journal* le montre lui-même, avec ses petites et ses grandeurs, dans la vérité de sa double nature, à la fois mesquine et ardente. Nous pouvons donc admettre que Léon Bloy est tout entier dans ces deux livres. Il m'a paru intéressant d'essayer, après leur lecture attentive et réfléchie, de définir cet homme étrange et cet étrange talent.

Léon Bloy, c'est essentiellement « celui qui est venu trop tard dans un monde trop moderne ». C'est celui qui, énergiquement, refuse de s'incliner devant le fait accompli. C'est l'homme du moyen-âge égaré parmi nous et qui ne comprend rien, absolument rien au mouvement de nos idées et à l'état de nos mœurs.

Il est chrétien, et plus encore catholique, ultramontain, fanatique. Il accepte à la lettre, non pas seulement la doctrine de Jésus, mais encore l'enseignement de l'Église. Il professe qu'une seule chose, ici-bas, mérite qu'on s'en occupe : le salut de son âme. Tout doit être subordonné à cette grande tâche. La société et les gouvernements ont pour devoir impérieux de contraindre les hommes à vivre selon les principes de l'Église catholique et romaine, en dehors de laquelle il n'est point de salut.

En conséquence, il approuve l'inquisition, il souhaite son rétablissement, il est prêt à acclamer toute dictature qui prêterait son appui à la justice ecclésiastique. Il a lui-même une âme d'inquisiteur et, s'il en avait le pouvoir, il enverrait au bûcher, sans un scrupule, les trois quarts de l'humanité.

N'allez pas lui parler de république. Cette notion ne pénètre pas son entendement. La royauté de droit divin

seule peut gouverner les peuples. Ainsi s'explique son attachement à la dynastie des Bourbons. Ainsi s'explique l'intérêt qu'il attache à la légende de Louis XVII. Une nation n'a aucunement le droit de se gouverner elle-même. Les élections législatives doivent l'épouvanter comme un blasphème. Les hommes, à son sens, n'ont qu'une chose à faire : se soumettre au Pape et au Roy. Et comme, aujourd'hui, le Pape n'a plus d'autorité, tandis que le Roy est en exil, les vrais chrétiens se replient sur eux-mêmes et détournent les yeux avec horreur d'un monde retourné au paganisme et à la barbarie.

Logique avec ses idées, partant de cet article primordial de son credo : que rien n'est utile sur la terre, si ce n'est le salut éternel, il se rit de notre civilisation, de nos découvertes, de tout ce qui fait notre légitime orgueil. La science, à ses yeux, n'est qu'une illusion infernale. Tous les progrès humains sont des séductions diaboliques destinées à nous détourner de notre véritable but. Son absolutisme, à cet égard, ne comporte aucune concession. Sa foi est celle du charbonnier. Il ne discute rien, il admet tout, même l'absurde. Il croit aux revenants. Profondément et volontairement ignorant de la physiologie humaine, il ne sait pas que l'obscur travail de nos nerfs explique les hallucinations et les miracles. Il est superstitieux comme une femme. Il croit à la mission providentielle de certains êtres, à des correspondances mystérieuses entre les âmes. Il est pareil aux moines mystiques du moyen-âge qui, pénétrés, incendiés d'amour pour Dieu et son Église, imposaient la vérité au monde par le fer et par le feu.

Être cet homme, l'être depuis la jeunesse jusqu'au seuil de la vieillesse, à travers mille chagrins, des misères de toutes sortes, à travers l'ironie stupide des petits journaux, malgré l'attrait sans cesse renouvelé d'une apostasie fructueuse, malgré tant d'amis qui auraient voulu le pousser dans une voie plus facile, plus immédiatement lucrative et glorieuse ; être et demeurer, au milieu de notre monde moderne, essentiellement égoïste, utilitaire et intéressé, un chrétien, un catholique du temps passé, une sorte de reproche vivant, grossier, mal embouché, ne connaissant ni amis ni ennemis, ne voyant que Jésus venant dans les nuées pour juger le genre humain ; être cela, rester cela, sans défaillance, sans regret, d'un bloc, eh bien ! il faut l'avouer, c'est crâne, c'est grand : et c'est la grandeur de Léon Bloy.

Mais cette grande âme est une grande âme mesquine. L'orgueil l'aveugle et la perd. Ainsi, au moyen-âge, des moines se crurent inspirés par Dieu et s'écartèrent des humbles chemins de Jésus. Léon Bloy oublie que sa religion lui commande la modestie, la douceur, l'évangélique bonté. Il oublie que seul le salut de son âme doit préoccuper un chrétien et, pour soi-même, il souhaite

la gloire humaine, le succès, la fortune. Il oublie que le commandement dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », et il voudrait qu'on le nourrit, lui et sa famille, pour le prix de quelques volumes dont la société n'a que faire et qui n'intéressent que quelques artistes. Il se croit le plus grand écrivain du siècle, et il oublie qu'une telle présomption est un péché autant qu'une bêtise. Jésus lui dit : « Aimez-vous les uns les autres », et il fait profession de haïr toute l'humanité. Jésus lui dit encore : « Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés », et il ne cesse pas d'injurier ceux qui lui firent du bien, comme ceux qui lui firent du mal. Ce chrétien, en apparence uniquement tourné vers le ciel, attache une bien grande importance aux misères de ce monde. Dans la *Femme pauvre*, sorte d'autobiographie, nous le voyons gloser à l'éperdu sur la mauvaise odeur d'un logis, sur les potins d'une mégère du quartier. Au fond, il voudrait être riche, monter en voiture, dîner au restaurant, inviter du monde chez soi, éblouir, faire envie.

Il rêve une gloire à la Victor Hugo, des rentes magnifiques, les décorations, les honneurs. Et l'on se demande avec inquiétude si quelques millions ne l'auraient pas réconcilié avec la société moderne et si cette haine farouche n'est pas celle du mendiant qu'on a flanqué à la porte ! Son attitude justifie de pareils soupçons : il mendie sans cesse, le moindre de ses billets est un appel non déguisé à la charité. Il convient lui-même que son labeur littéraire ne peut plaire à personne et il exige que nous le payions pour un travail dont nous ne tirons ni plaisir ni profit ! Ces contradictions seraient inexplicables sans certaines indiscretions que l'on relève dans le *Journal*. Léon Bloy est un névropathe, atteint de la manie de la persécution. Son grand ami fut Henry De Groux, et c'est tout dire. Ils se brouillèrent à l'occasion de l'affaire Dreyfus :

De Groux était devenu un admirateur de Zola, que Léon Bloy ne peut pas voir en peinture. Pour lui, Zola, c'est le type du crétin qui a réussi. Et cela se comprend : l'art de Zola est aux antipodes de celui de Bloy. Entre la *Faute de l'abbé Mouret* et la *Femme pauvre* il y a mille abîmes. L'histoire de Serge et d'Albine est d'inspiration profondément humaine ; la femme pauvre, au contraire, est en dehors et au-dessus du monde, en dehors et au-dessus de la vérité humaine et de l'observation, sortie tout entière de l'imagination morbide d'un artiste en exil chez des gens qu'il ne comprend pas.

Mais la langue de Léon Bloy est une merveille. Personne ne connaît, comme lui, le secret de ces phrases nerveuses, ardentes, tumultueuses, roulant confusément de l'or et de la boue, des épithètes de soleil et de sang. C'est par là qu'il échappe au ridicule et qu'il se place à cent coudées au-dessus des fabricants d'apologé-

tique et de romans moraux. Il n'est pas toujours de bonne compagnie, mais son style superbe magnifie l'injure. C'est un grossier personnage, mais un grand écrivain.

GEORGES RENCY

## THE PEACOCK ROOM

La célèbre décoration de la *Chambre du paon*, exécutée par Whistler pour M. F.-R. Leyland, a été récemment enlevée de l'hôtel de Prince's Gate et exposée dans son ensemble à la galerie Obach, New Bond Street, 168.

Le point de départ de cette curiosité artistique paraît avoir été l'acquisition par M. Leyland d'une composition de Whistler intitulée : *La Princesse du pays de la porcelaine*, que le collectionneur installa sur la cheminée de sa salle à manger. Celle-ci, construite par l'architecte Jeckyll, qui l'avait ornée d'un plafond en bois très compliqué, était entourée d'étagères destinées à recevoir les collections céramiques du propriétaire et tapissée de cuir de Cordoue qui, à lui seul, avait coûté 25,000 francs. Soit que le ton sombre du cuir ne lui semblât pas s'harmoniser avec son tableau, soit que les fleurs rouges qui l'enlumaient lui parussent d'un éclat trop sonore, Whistler demanda et obtint l'autorisation d'éclaircir, par quelques touches de cadmium, le décor de l'architecte. La besogne l'amusa et, en l'absence de M. Leyland, il continua à harmoniser avec sa toile le revêtement de cuir, les étagères, puis le plafond, la cheminée, les meubles, au point de transformer la pièce de fond en comble. Nous avons décrit jadis cette merveille de goût et d'harmonie : « Qu'on imagine une grande salle rectangulaire à laquelle deux portes donnent accès et qui reçoit la lumière, dans la journée, par trois grandes fenêtres ouvertes sur les jardins d'Ennismore, près Hyde-Park, et qu'éclairaient le soir huit sun-burners dissimulés dans des globes de verre dépoli. La décoration ne se compose que de deux tons, le bleu et l'or : mais le bleu est d'une nuance si délicate qu'on ne saurait dire, à première vue, si c'est de bleu ou de vert qu'il s'agit, et l'or s'éteint dans des dégradations de tons pâles d'une douceur infinie. Autour du chambranle des portes, des guéridons superposés, bizarrement accouplés, forment un réseau de légères baguettes d'or vierge dans les entrelacs duquel sont posées des potiches en porcelaine du Japon d'un bleu mourant. Sur les panneaux, sur les lambris, dans les caissons du plafond où se marient le cadmium clair et le bleu d'outremer, il n'y a qu'un ornement, répété sans cesse mais si ingénieusement disposé que, loin de fatiguer par sa persistance, il donne à l'ensemble un attrait singulier et maintient l'unité de la composition : c'est l'œil qui s'épanouit dans le plumage de l'oiseau de Junon, la plume de paon qui, depuis lors, a fait fureur en Angleterre. Sur les vantaux des fenêtres, ces plumes ruissellent en cascades d'or neuf, se détachant sur des fonds d'un bleu profond comme la voûte du ciel, et, dans le grand panneau du fond, faisant face à la cheminée décorée du portrait d'une jeune femme en robe japonaise, deux paons, orgueilleusement campés sur leurs ergots, crête au vent, la queue déployée en éventail immense, se défient du regard, prêts à s'élancer l'un sur l'autre. Des amis malicieux de l'artiste ont vu une allégorie dans ce tableau, qui com-

plète l'étrange et charmante décoration, et prétendent même reconnaître sous la forme bouffie, comique de prétention vaniteuse, d'un des combattants, le propriétaire de l'hôtel, que des questions d'intérêt ont brouillé avec l'artiste avant l'achèvement de son œuvre. Ils affirment que le paon fluet, coquet, dégagé, qui examine son adversaire la tête renversée d'un air moqueur, prêt à le larder de coups de bec, n'est autre que Whistler lui-même, que ce trait a vengé des tracasseries du philistin millionnaire (1)... »

Tout Londres vient de défiler devant cette œuvre unique, exquise et singulière, que la mort récente de Whistler investit d'une émotion spéciale. La décoration est entièrement de sa main : tout au plus a-t-il eu recours à un assistant pour la dorure des fonds et le laquage des guéridons. C'est avec une sorte de fièvre que Whistler travaillait, tantôt juché sur un échafaudage, tantôt, pour peindre le plafond, couché dans un hamac, tantôt armé d'une brosse fixée à l'extrémité d'une canne à pêche. Si bien que cette tâche considérable fut achevée en moins de six mois, au cours des années 1876 et 1877.

A la mort de M. Leyland, la *Princesse du pays de la porcelaine* fut vendue 10,500 francs et remplacée sur la cheminée par une glace. Ainsi disparut, par une ironie du sort, la cause première, le prétexte, la raison d'être de tout ce long et patient travail. La *Chambre du paon* elle-même, vers quelles destinées s'est-elle embarquée ? En quel hôtel bourgeois va-t-elle s'amarrer ? Quelles mutilations va-t-elle subir ? A moins que le Musée Victoria et Albert lui offre un port hospitalier...

O. M.

## Les Œuvres de Hugues Van der Goes.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Anvers, le 8 août 1904.

Monsieur le directeur de l'Art Moderne, Bruxelles.

MONSIEUR,

Je pense qu'il est dans l'intérêt de vos lecteurs de relever quelques « erreurs et omissions » commises par M. Sander Pieron dans son article sur Van der Goes (2), notamment dans la nomenclature des œuvres « qui peuvent être attribuées avec le plus de certitude au célèbre primitif flamand ».

Sont citées comme telles :

1° *La Vierge des Offices*, qui ne peut être que le n° 689, attribué en effet à Van der Goes dans les anciens catalogues ; en réalité il s'agit d'une œuvre de jeunesse de Henri Bles, qui n'offre aucune analogie avec le style de Van der Goes.

2° *La Vierge et l'Enfant Jésus* du Musée de Munich. J'ignore de quelle œuvre il s'agit ; aucune de celles représentant ce sujet et appartenant à la Pinacothèque ne fait songer à Van der Goes. Son nom ne figure qu'une fois au catalogue, sous le n° 114, qui représente l'Annonciation. Or, cette attribution n'est plus maintenue aujourd'hui ; l'œuvre est donnée au *Maître de l'Assomption de la Vierge*, dont M. G. Hulin a proposé l'identification avec Albert Bouts, le fils de Thierry.

3° *Saint Jean dans le désert*, également à Munich, « signé Hugo V. D. Goes 1472 ». Cette signature est fautive et constitue

(1) V. l'Art moderne, 1885, p. 294.

(2) L'Art Moderne, n° 32.

une ajoute grossière et maladroite. Le véritable auteur de cette œuvre, d'ailleurs fort belle, n'est autre que Memlinc.

L'*Adoration des Bergers* du Musée de Bruxelles (cat. Fétis, n° 105), que M. Sander Pierron ajoute à sa liste, tout en étant un tableau intéressant, ne présente aucun caractère qui permet de l'attribuer à Van der Goes.

Ajoutons maintenant qu'il existe au moins six œuvres, à un ou plusieurs panneaux, comprenant en tout treize peintures, que les plus éminents critiques modernes s'accordent à attribuer à Van der Goes.

Aucune de ces œuvres n'est mentionnée dans l'article en question; aucune de celles y mentionnées n'est authentique. J'espère donc, Monsieur le Directeur, que vous le jugerez à propos d'insérer ces observations, dans l'intérêt de la vérité historique.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

P. BUSCHMANN JR.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Sander Pierron, qui nous a répondu :

Bruxelles, 10 août 1904.

MON CHER DIRECTEUR,

J'ai pris connaissance de la lettre que M. P. Buschmann junior, d'Anvers, vous adresse au sujet de mon article sur Hugues Van der Goes. Mon unique intention, en publiant cet article, était d'appeler l'attention sur les miniatures illustrant les cinq manuscrits de l'Augustin Gillemans conservés à Vienne. Votre correspondant néglige cette question importante pour vous signaler exclusivement des « erreurs et omissions » qui seraient contenues dans ma courte étude. Je ne songeais nullement, en m'occupant des volumes du sous-prieur de Rouge-Cloître, à analyser l'œuvre entier du peintre gantois. Il m'eût fallu pour cela disposer d'un espace plus large que celui dont l'*Art moderne* daignait m'offrir l'hospitalité. Mais il me semblait utile de faire précéder le développement de l'objet exposé à vos lecteurs de quelques considérations générales sur l'art d'Hugues Van der Goes. Les « omissions » dont parle M. P. Buschmann sont donc volontaires; quant aux « erreurs », il m'est agréable de les examiner avec mon aimable contradicteur. Toutefois, avant d'aborder cet examen, je tiens à avouer que rien ne m'amuse plus que les attributions auxquelles se livrent, se sont livrés de tous temps critiques et historiens. Combien de fois n'a-t-on pas modifié dans les catalogues des musées le nom des auteurs de nombreuses toiles? Chaque savant a son petit système de comparaisons; il identifie les ouvrages selon son point de vue personnel, qui lui semble toujours le meilleur. Pour moi, un travail d'art est pareil à un individu: il ne possède de personnalité que s'il est muni de papiers en règle, s'il a un état civil légal. A la rigueur, j'admettrais l'attribution positive d'un ouvrage grâce à son analogie évidente de dessin, de facture, de coloris, de caractère d'ensemble avec une œuvre indiscutablement authentique. Il n'est qu'une seule œuvre de Van der Goes qui puisse servir l'esthéticien dans cette étude comparative: *L'Adoration des bergers*, autrefois à l'hôpital Santa-Maria-Nuova, à Florence, depuis peu transportée au Musée des Offices.

M. P. Buschmann déclare, à la fin de sa lettre, qu'« aucune des œuvres de Van der Goes mentionnée dans mon article n'est authentique ». Comment a-t-il lu ma prose? C'est précisément par quelques lignes consacrées à ce triptyque que commence mon article. Mon contradicteur contesterait-il que ce tableau soit dû au pinceau du célèbre primitif? C'est cependant l'unique morceau qui ait, lui, un clair acte de naissance. L'accord, là-dessus, est parfait. « La seule de ses œuvres dont l'authenticité soit établie est un retable d'autel exécuté pour Thomas Portinari, l'agent des Médicis, à Bruges, et qui fut donné par lui à l'hôpital Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence », dit W. H. JAMES WEALE (*L'Art dans les Pays-Bas*, préface au Catalogue de l'Exposition des Primitifs flamands et d'art ancien, à Bruges, en 1902, p. xx).

Trente ans avant, ALPHONSE WAUTERS avait été aussi affirmatif (*Hugues Van der Goes, sa vie et ses œuvres*, Bruxelles, F. Hayez, septembre 1872). Enfin, pour ne pas recourir à d'autres références non moins catégoriques, A.-J. WAUTERS écrivait en 1883: « La seule œuvre qui soit authentiquement connue, grâce à l'historien florentin Vasari, est le célèbre triptyque de *L'Adoration des bergers*, commandé à son auteur par Thomas Portinari » (*Écho du Parlement*, n° du 15 novembre).

Après avoir démontré à M. P. Buschmann son erreur, — pour ne pas imiter son exemple nous nous abstiendrons de mettre ce dernier mot entre guillemets, — prenons point par point les observations formulées dans sa missive. Parlons tout d'abord de la *Vierge des Offices*. « La galerie dite des *Offize*, de Florence, » écrit ALPHONSE WAUTERS (ouvrage cité, p. 33), « possède une *Vierge de Van der Goes*... » Le regreté archiviste en chef de la ville de Bruxelles décrit ensuite ce tableau en utilisant l'appréciation de CROWE et CAVALCASSELLE. GEORGES LAFENESTRE et E. RICHTENBERGER, dans leur livre *La Peinture en Europe: Florence*, mentionnent cette attribution au n° 698 de leur catalogue. Ils reproduisent également ces lignes de CROWE et CAVALCASSELLE: « Quoique un peu dur dans ses contours, ce tableau présente dans certaines parties les meilleures qualités de Van der Goes. » Néanmoins, les critiques français font une réserve: « Malgré cette autorité, l'attribution nous semble douteuse. » M. P. Buschmann possède-t-il un document original, un texte d'archive quelconque qui lui permette d'affirmer que « en réalité il s'agit d'une œuvre de jeunesse de Henri Bl s, qui n'offre aucune analogie avec le style de Van der Goes? » En attendant qu'il me les fournisse, je continue à partager l'avis des éminents écrivains que je cite, bien que personnellement je ne sois nullement convaincu de l'authenticité de la *Vierge* en question, en vertu de la prudente et sage incrédulité que je me permets d'opposer à toute démonstration non péremptoire.

La *Vierge et l'enfant Jésus*, du Musée de Munich, que M. P. Buschmann ignore, porte le n° 119 du « Catalogue de tableaux de la Pinacothèque royale de Munich », préfacé par « GEORGES DE DELLIS, directeur en chef des galeries royales » (1839, deuxième partie). Il est ainsi décrit: « Sainte Marie tenant l'enfant Jésus est assise sous un portique construit de pierres percées ». Dans l'édition de 1845 du même catalogue, la mention est identique. Mais cet ouvrage disparaît dans la suite, sans que cependant j'y sois pour quelque chose... En effet, l'*Illustrierter Katalog der Alten Pinakothek*, avec l'introduction du docteur VON REBER, ne signale plus cet ouvrage, tout comme il passe sous silence un autre panneau de Van der Goes, catalogué de la façon suivante en 1839 et 1845: « 66 Sainte Marie, pleurant son fils chéri, est entourée des trois saintes femmes » J'avoue ma confusion. Au lieu de me confier à ma mémoire en écrivant mon article j'eusse dû m'assurer au préalable de l'exactitude de mes renseignements. Mais qui peut supposer que des tableaux de maîtres illustres s'évanouissent aussi aisément?

Les catalogues de 1839 et 1845 (deuxième partie) donnent deux autres morceaux de Van der Goes: 43. *L'Annonciation de la sainte Vierge*; 405. *Jean dans le désert indique l'agneau*, petite figure entière signée Hugo V. D. Goes 1472. » Le docteur VON REBER (pp. 23 et 24), garde cette première œuvre: *Die Verkündigung* (n° 114) à Van der Goes. Cependant, M. P. Buschmann assure que « cette attribution n'est plus maintenue aujourd'hui ». Que la paternité de ce panneau soit offerte à un autre artiste, je n'y vois pas d'inconvénient. Ceci démontre une fois de plus que la manie des attributions continue à sévir. La même mésaventure arrive au second de ces deux derniers tableaux de Munich; ici je donne acte à M. P. Buschmann que j'ai fait erreur, me fiant de nouveau à une source ancienne. C'est en 1866 que MARGGRAFF, dans son catalogue, retire cette œuvre à Van der Goes pour la donner à Memlinc. Le docteur VON REBER approuve son compatriote en 1889. Sous le n° 115, il imprime, à propos de *Johannes der Täufer*: « *Die Bezeichnung mit goldenen Buchstaben: H. V. D. Goes ist eine spätere Fälschung.* » Mais suffit-il de savoir cette signature apocryphe pour donner le tableau à Memlinc? Les morts sont si accommodants! ALPHONSE WAUTERS continuait à déclarer cependant en 1872 que: « Le Musée de Munich, si riche en reproductions

des maîtres des Pays-Bas, ne possède qu'une œuvre authentique de Van der Goes : *Saint Jean-Baptiste dans le désert*. »

Mais arrivons à l'*Adoration des bergers* du Musée de Bruxelles. Je ne l'ai pas ajoutée à ma liste comme étant un tableau de Van der Goes, ainsi qu'essaie de le faire croire M. P. Buschmann « Longtemps, ai-je dit, on vit dans le triptyque une œuvre capitale de l'heureux rival de Thierry Bouts. » Quel est cet on ? — ALPHONSE WAUTERS lui-même, qui s'exprimait ainsi en 1872 : « Le Musée de Bruxelles a récemment fait l'acquisition d'un triptyque qui peut être hardiment attribué à Van der Goes. C'est une *Adoration des bergers*, avec les volets représentant, à l'intérieur, l'*Annonciation* et la *Circoncision*; à l'extérieur, *sainte Catherine* et *sainte Barbe* peintes en grisaille » (p. 27). M. P. Buschmann ne partage pas l'opinion du savant et soucieux auteur de l'*Histoire des environs de Bruxelles*. Je ne songe pas à lui en faire un grief. Peut-être son opinion lui était-elle inconnue. En ce cas je suis enchanté de la lui apprendre. Pour montrer à mon contradicteur que je ne suis pas tout à fait ignorant, je lui dirai que je sais l'existence d'autres œuvres attribuées à Hugues Van der Goes. A Florence : Aux Offices, n° 749, deux portraits, attribués par certains à Petrus Christus, et provenant de l'hôpital Sainte-Marie-la-Nouvelle; au palais Corsini, n° 87, la *Vierge et l'Enfant Jésus*; à Berlin, un vaste triptyque, acquis l'an dernier...

Mais cette dissertation est déjà trop longue. Je ne m'y suis pas livré « dans l'intérêt de la vérité historique », comme dit avec un grand geste M. P. Buschmann, mais pour essayer de démontrer que le jeu innocent des attributions faciles n'a jamais eu rien de sérieux et n'a jamais produit rien de probant. Non seulement — et j'abonde dans le sens de mon contradicteur — aucune des œuvres que j'ai citées, à part le triptyque de Florence, n'est authentique, mais encore toutes celles qui, selon M. P. Buschmann, sont vraiment de Van der Goes. Les œuvres attribuées sont comme les enfants naturels de l'art. Peut les reconnaître celui qui en a le désir; peut lui trouver un père celui qui n'aime pas les êtres sans nom... Selon nous, du moment qu'une chose est belle, nous l'admirons, sans tenter de vouloir percer une origine trop obscure.

Pour finir, je vais vous conter, si vous m'y autorisez, mon cher directeur, une petite anecdote qui me servira d'argument. Il s'agit également d'une œuvre du Musée de Bruxelles, cet admirable portrait de Charles le Téméraire tenant en main une flèche. En 1883, A.-J. WAUTERS, dans l'article de l'*Echo du Parlement* mentionné plus haut, après des déductions en apparence judicieuses et logiques, en arrivait à déclarer formellement que cette vivante effigie du duc de Bourgogne ne pouvait avoir été peinte que par Hugues Van der Goes. Ce panneau avait été attribué alternativement à Roger Van der Weyden, à Thierry Bouts, à Jean van der Meire. Le distingué auteur de la *Peinture flamande* aurait-il changé d'avis? Il est permis de le croire. Bien qu'il fasse partie de la commission des Musées royaux, le portrait de Charles le Téméraire a été rendu et reste acquis à Roger de Bruxelles...

Pourtant il est des hommes éminents qui considèrent cette attribution elle-même comme erronée. Il y a quelques jours, au Musée ancien, Jean de la Hoesse et moi nous regardions ce tableau, placé à côté d'un portrait d'homme de Memlinc (nos 294-34). Nous avons étudié avec attention la facture, le dessin, le sentiment, la couleur des deux œuvres. Le brillant portraitiste, qui a quelque compétence et qui a beaucoup « travaillé » les anciens, m'assura qu'on pouvait sans crainte intervertir les noms, donner à Memlinc le splendide portrait du vaincu de Nancy qu'on croit être de Van der Weyden et rendre à celui-ci la froide et sèche physionomie voisine. Je rapporte cette opinion parce qu'elle est curieuse et qu'elle me donne raison de rester incrédule aux attributions qui ne sont point fondées sur des éléments positifs. Cette controverse m'a mené loin des manuscrits du sous-prieur Gillemans, la seule chose qui importe en tout ceci. Nous sommes servis en l'occurrence par des dates précises et des circonstances qui laissent, en somme, peu de place au doute. Dans l'histoire de l'art il ne faut jamais accueillir la fantaisie.

Mais, comme le dit si élégamment M. P. Buschmann, « il est dans l'intérêt de nos lecteurs » de clore cette trop longue correspondance. Je vous serais reconnaissant, mon cher directeur, de

vouloir publier cette lettre en réponse à celle de M. P. Buschmann. Croyez, je vous prie, aux sentiments bien confraternels de votre dévoué,

SANDER PIERRON

## Le Monument de l'Union postale à Berne.

Le jury du monument de l'Union postale a adopté, le 8 août courant, le projet présenté par M. René de Saint-Marceaux.

La maquette représente une sphère roulant dans un nuage. Autour d'elle évoluent cinq femmes qui symbolisent les cinq parties du monde échangeant des correspondances dans une ronde aérienne. Le nuage s'appuie sur un rocher évasé par le bas et dans lequel est assise une statue représentant la ville de Berne. Un ruisseau jaillissant du rocher formera un petit lac autour du monument.

Le projet a beaucoup d'originalité et de caractère. Il promet à la ville de Berne un monument remarquable.

Comme on le sait, le jury était international. La Belgique y était représentée par le comte J. de Lalaing.

## LES OPÉRAS DE SMETANA

Le théâtre National de Prague vient de célébrer la mémoire de Smetana par la représentation du cycle complet de ses œuvres. Le correspondant du *Bulletin de l'Art ancien et moderne* donne sur les huit opéras qui composent ce cycle les détails suivants :

« *Les Brandebourgeois en Bohême*, œuvre de début, d'une intrigue enchevêtrée, contiennent néanmoins de belles pages et les danses annoncent le vrai Smetana.

*La Fiancée vendue* est la pièce nationale et populaire par excellence; on n'imagine pas plus d'entrain et de verve; c'est la seule fois que Smetana s'est permis d'employer le comique à proprement parler *musical* : un motif de bègue d'un effet irrésistible. Et le livret est une trouvaille.

*Dalibor* incarne toute la tragique poésie des temps d'oppression; Smetana y a trouvé des accents, des harmonies d'une émotion indicible.

*Libuse* a été écrite pour l'inauguration du théâtre National, en 1881, et c'est ce qu'on appelait en langage wagnérien un *Bühnenweihfestspiel*; elle demeure réservée, selon la volonté du maître, aux grandes fêtes et aux solennités nationales. On l'a rejouée, à peine le cycle achevé, à l'occasion de la translation des cendres du poète Kollar de Vienne à Prague. C'est un spectacle d'une belle grandeur décorative, quoique le librettiste ait trouvé moyen de donner toute l'importance à une querelle d'amoureux, de manière à rendre épisodique Libuse elle-même et Premysi, les héros véritables du drame. La partition est la plus poussée et la plus wagnérienne de Smetana.

Dans *Les Deux Veuves* il s'agissait de donner un opéra comique léger, badin; le musicien y a déployé une vivacité de dialogue, une gaieté, une distinction alerte de l'orchestre qui en font un heureux pendant aux meilleures pièces françaises du genre.

*Le Baiser* revient aux paysanneries, et si le second acte a des longueurs de texte, le premier, tout entier sur des rythmes de polka, la danse nationale tchèque, peut compter parmi les productions les plus riches et les plus senties de l'auteur.

*Le Secret*, plein de chansons et de chœurs d'une inspiration absolument populaire, est plus savant, très travaillé et en garde quelque sécheresse.

Enfin, *Le Mur du diable* (*Certova Stěna*) devait, dans l'idée de Smetana, donner le spectacle d'une joyeuse fêerie, où la fée est remplacée par un diable malicieux sans méchanceté.

Toutes ces pièces, avec un choix d'autres de Dvorak; Fibich, Kovarovic, seront reprises en cycle au mois d'août. »

## Memento des Expositions.

BAYONNE-BIARRITZ. — Deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts*. (Réservée aux membres de la Société et à leurs invités.) 25 août-25 septembre. Renseignements : M. H. O'Shea, président, Biarritz.

LILLE. — *L'Union artistique du Nord*. Exposition des Beaux-Arts et Arts décoratifs. 1<sup>er</sup> octobre-1<sup>er</sup> novembre. Envoi avant le 1<sup>er</sup> septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon, du 25 août au 1<sup>er</sup> septembre.

ROUBAIX. — *Société artistique de Roubaix-Tourcoing*. Exposition des Beaux-Arts. 17 septembre-31 octobre. Dépôt à Paris chez Ferret, 36, rue Vaneau, du 25 au 29 août.

TOULON. — *Société des Amis des Arts*. Troisième exposition. 24 novembre 1904-15 janvier 1905. Renseignements : M. Boyer, président, 9, rue Dumont-d'Urville, Toulon.

VENISE. — Sixième exposition internationale. 22 avril-31 octobre 1905. Délais d'envoi : notices, 1<sup>er</sup> janvier; œuvres, 10-25 mars. Commission sur les ventes : 10 p. c. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : M. A. Fradeletto, secrétaire général, Municipio di Venezia.

## PETITE CHRONIQUE

Les œuvres suivantes ont été acquises pour le Musée d'Anvers au Salon triennal :

Tableaux : P.-J. Dierickx, *Douleur*; P. Mathieu, *En Flandre*; J. Ensor, *Étude de lumière*; R. Baseleer, *La Pêche aux crevettes*; E. Pieters, *Le long de la plage*; F. Simons, *Drève ensoleillée*; R. Wytman, *Temps d'équinoxe*; E. Vloors, *Le Chardon bleu*; Ch. Cottet, *Deuil marin*.

Sculptures : J. Anthone, *Le Lys*; J. Marin, *Les Danaïdes*.

Nous avons déjà dit quels seraient les trois premiers spectacles de la saison à la Monnaie : *Les Maîtres chanteurs*, *Pauvre et Werther*. Le quatrième se composera de la *Tosca*, pour la rentrée de M<sup>me</sup> Paquot et de M. Dalmorès.

A la liste des ouvrages qui seront représentés au cours de l'hiver il faut ajouter, dit l'*Éventail*, deux ballets nouveaux : *La Cigale*, un acte de M. Massenet, et *Une Aventure de la Guimard*, un acte de M. André Messager.

*Le Jongleur de Notre-Dame*, de Massenet, passera dans la première semaine de novembre. Les trois décors de M. Dubosq sont complètement terminés. C'est M. Laffitte qui chantera le rôle très important du Jongleur.

*Alceste*, de Glück, passera fin novembre. M<sup>me</sup> Litvinne chantera le rôle d'Alceste, qui lui a valu récemment à Paris un succès retentissant.

*L'Auberge du Tohu-bohu*, la joyeuse opérette de Roger qui a remplacé au théâtre Molière les *Cloches de Corneville*, sera jouée aujourd'hui et demain à 2 heures et à 8 h. 1/2.

*Le Rhin*, oratorio en trois parties de Peter Benoit, sur un poème de M. J. De Geyter, sera exécuté à Anvers, à la Zoologie, sous la direction de M. Ed. Keurvels, les mercredi 17 et lundi 22 août, à 8 heures du soir. Répétition générale publique le 15 août, à 1 heure.

Cette audition sera donnée sous les auspices du « Peter-Benoit Fonds » et constituera la deuxième fête annuelle de cette institution. Les chœurs se composeront de cinq cents chanteurs, plus quarante choristes pour le chœur invisible et soixante voix d'enfants. Orchestre : cent vingt-cinq musiciens.

On nous écrit du Coq-sur-Mer que le concert de bienfaisance organisé au Salon des Aquarellistes par le peintre Janlet, qui y a pris personnellement part, a réuni un auditoire très nombreux et très enthousiaste.

Le prélude de *Lohengrin* et une fantaisie sur *Faust*, joués par l'orchestre du Grand-Hôtel, le *Quatrième Concerto* de Vieuxtemps, exécuté par M. Dralants, des œuvres de Saint-Saëns et de R. Strauss chantées par M. Surlemont, l'air de *Louise* par M<sup>lle</sup> G. Bernard, le Récit du Graal et *Inspiration d'amour* de M. Arm. Seure, interprétés par M. L. Swolfs, des fragments de *Messaline* et de *Carmen* par M<sup>lle</sup> Rambly, des poésies et fables dites par M. Chomé, une scène pittoresque d'A. de Vigny, *Le Cor*, musique d'A. Flégier, chantée par M. Janlet, etc., ont composé avec les sonneries de cor de l'Escadron Marie-Henriette, un programme aussi varié qu'attrayant.

Le tirage de la tombola aura lieu le 1<sup>er</sup> septembre.

Après le Coq-sur-Mer, Westende vient d'ouvrir un Salonnet d'été. Il est d'un réel intérêt. Les meilleurs de nos peintres ayant consenti à y faire figurer quelques-unes de leurs plus belles toiles. On remarque particulièrement les envois de MM. A. Baertsoen, A. Marcette, I. Verheyden, V. Gilsoul, F. Charlet, J. Gouweloos, G. Bernier, A. Danse, G.-M. Stevens, A. Bastien, M. Blicck, M. Wagemans, L. Bartholomé, P. Thémon, M. Hagemans, et les débuts heureux de M. C. Kufferath, fils du directeur de la Monnaie, et de M<sup>lle</sup> L. Albeniz, fille du compositeur catalan.

Nous serons les premiers à annoncer la publication prochaine du nouveau livre d'Eugène Demolder : *Le Fuseau d'or*. Contes archaïques de Flandre et de Touraine. Contes de grand'mère d'une grande pureté. M. Cheunus n'en a pas corsés les épreuves.

André Fontainas travaille à un livre sur la peinture française de ce siècle.

M. Georges Eekhoud vient de publier une préface à la cinquième édition de *Pauline Platbrood* de Léopold Courouble. Eugène Demolder avait donné une préface à la *Famille Kaekebroeck*, laquelle se voit ainsi fameusement couronnée — et elle mérite de l'être. Voici un extrait de la préface de M. Eekhoud :

« Kaekebroeck et sa tribu dureront aussi longtemps que les Pickwick de Londres historiographiés par Charles Dickens, que les Buchholz de Berlin célébrés par Julius Stinde, que les Janus Tulp et les Klaas Konynd'Amsterdam portraicturés par Justus Van Maurik, que Tartarin de Tarascon de Daudet et même que ce trio de Parisiens éternels : Prud'homme, Gavroche et Gaudissart, respectivement signés Henry Monnier, Victor Hugo et Honoré de Balzac. »

M. Georges Eekhoud corrige les épreuves de son nouveau roman : *L'Autre Vue*, que publiera le *Mercur de France* en octobre.

Le monument à élever à Paris en l'honneur de César Franck, dans le square Sainte-Clotilde, ne sera pas inauguré avant le 20 octobre. En effet, si l'œuvre sculpturale de M. Lenoir est achevée, il reste à exécuter des travaux d'architecture. Le monument a grande allure : dans un énorme bloc de pierre du Poitou, pesant près de 20.000 kilogs, l'artiste a taillé un haut-relief représentant César Franck devant ses claviers, la tête penchée, les bras croisés. L'auteur des *Béatitudes* médite, cependant que plane, au-dessus de lui, le génie de la musique aux ailes éployées, tenant dans la main droite une banderole, sur laquelle sont gravés les titres des œuvres principales du célèbre compositeur.

Ce monument aura une hauteur de trois mètres quarante.

Le monument Richard Wagner à Leipzig vient d'être commandé au sculpteur Max Klinger, dont la statue de Beethoven a soulevé des discussions aussi intéressantes que passionnées. L'exécution demandera environ deux années et l'œuvre sera érigée devant l'ancien théâtre.

On songe à faire revivre la mémoire de Sainte-Beuve. Il est question d'apposer une plaque commémorative sur sa maison natale, à Boulogne-sur-Mer, à publier un Livre d'or consacré à sa vie et à son œuvre, etc. Après tout, pourquoi pas ?

De Bayreuth :

On affirme que les prochains « Festsspiele » auront lieu, non pas dans deux ans, mais l'année prochaine, et qu'on a l'intention de

les continuer tous les ans, sans interruption, jusqu'en 1913, où les œuvres de Wagner tomberont dans le domaine public à moins que, d'ici là, le Reichstag n'accorde à la « Wahnfried » la prolongation des droits d'auteur qu'elle a déjà demandée en vain pour *Parsifal*. En 1913 trente ans se seront écoulés, en effet, depuis la mort de Richard Wagner.

Mais, même dans le cas où aucune prolongation de droits d'auteur ne serait accordée, Bayreuth continuerait à donner ses représentations. Bien plus, il est question d'adresser un appel à tous les admirateurs du Maître afin de réunir les fonds nécessaires pour la construction, à Bayreuth, d'un théâtre national plus vaste et plus résistant que le *Festspielhaus* actuel, dont l'ouverture coïnciderait avec le trentième anniversaire de la mort de Wagner.

Un article de M. Maurice Denis sur la soi-disant « gaucherie » des Primitifs, publié dans *les Arts de la Vie* (livraison de juillet) éclaire d'une série d'observations intéressantes la conception esthétique des précurseurs de l'art d'aujourd'hui. Cette même livraison contient une pittoresque et chatoyante étude d'Eugène Demolder sur la *Feria* de Séville, mot dont il fut beaucoup question depuis l'Exposition de 1900 et dont on ignore généralement le sens exact. Enfin, le *Bluff des tableaux*, par André Mellerio, l'*Esthétique des gares*, par André Fontainas, etc.

Une vente importante de tableaux anciens, celle de la collection Dahmen, aura lieu en octobre à Aix-la-Chapelle. Cette collec-

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

tion est particulièrement riche en maîtres néerlandais. Parmi les œuvres les plus réputées qu'elle contient figure une *Assomption* dont le style et la composition offrent une frappante analogie avec une des gravures sur bois exécutées par Albert Dürer pour la *Vie de Marie*.

Quelques prix atteints par des livres et manuscrits en vente publique à Londres chez MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge :

Une édition en neuf volumes des œuvres de Shakespeare (1747) réimprimée d'après l'édition d'Oxford de 1744 : 3,275 fr.; *Les Simulachres et historiées faces de la Mort*, par Hans Holbein, fr. 2,112-50; *Hudibras* de Butler (1<sup>re</sup> éd., 1663-64-78), 2,000 fr.; un exemplaire en mauvais état du premier folio des œuvres de Shakespeare, 10,500 fr.; un exemplaire du quatrième folio, 1,625 fr.; *Vanity Fair* (1847-48), par Thackeray, 1,875 fr.; une série de lettres autographes de Browning, 3,750 fr.

M. Frank Weistenkampff, conservateur du département des estampes de la bibliothèque de New-York, vient d'organiser en cette ville une très intéressante exposition de gravures anglaises à la manière noire. Le catalogue qu'il a publié à cette occasion va de 1680 à 1815, et comprend tous les maîtres du genre, surtout ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle : les visiteurs de l'exposition pourront donc étudier l'histoire entière de la manière noire sur des spécimens choisis dans l'œuvre de W. Bernard, W.-W. Barney, J. Dean, W. Dickinson, E. Fischer, N. Greene, C.-H. Hodges, J. Jones, J. Mc. Ardell, W. Say, J.-R. Smith, J. et W. Ward, J. Watson, J. Young, etc., etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUËT**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

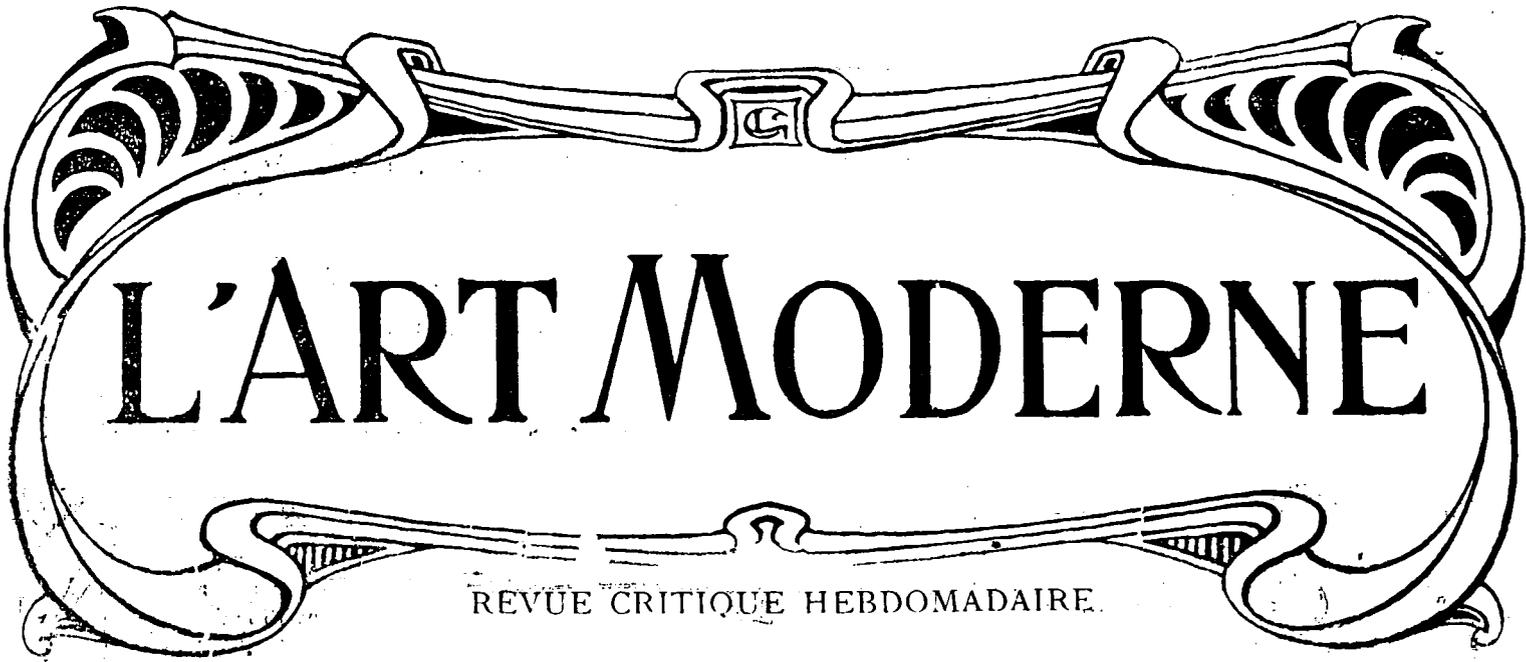
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE.

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Emile Zola critique d'art. I. *Sa conception de l'œuvre d'art* (MÉDÉRIC DUFOUR). — Le Salon d'Anvers. I. *Les Peintres d'Anvers. Retour à la nature. Le Nu. Le Portrait* (OCTAVE MAUS). — Les Œuvres de Hugues Van der Goes (O. M.). — Le Style. — La Musique à Ostende (J. F.). — Chronique judiciaire des Arts. *Une actrice de dix ans.* — Petite Chronique.

## Emile Zola critique d'art.

### I. — Sa Conception de l'œuvre d'art.

Les lecteurs d'Émile Zola négligent trop ses œuvres de critique. Il n'est pas tout entier dans les *Rougon-Macquart*, les *Trois Villes* et les *Évangiles*. Certes, la création a plus de part et l'artiste s'atteste plus grand dans ce drame émouvant d'une famille marquée par la névrose héréditaire, déformée par les métiers, réagissant contre le milieu politique et social, dans les larges et divers paysages où sont décrits Paris, la province et la campagne françaises, dans les fresques apocalyptiques de *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*; mais que d'idées

neuves, nouées en quelle dialectique passionnée, touchant l'histoire et les destinées des lettres et des arts; dans ces articles polémiques, écrits du style le plus bref, le plus prompt, le plus incisif, le plus abondant, en formules inoubliables, le plus jeune et confiant, dont on ait, peut-être, ces cinquante dernières années, illustré la vérité!

Certes, — je me rappelle l'objection du sagace et érudit Albert Mockel, — cette critique a un caractère personnel. C'est, inconsciemment d'abord, — avant que Zola ait, dans le *Roman expérimental*, manifesté d'école, formulé son *naturalisme*, — de propos délibéré ensuite, un plaidoyer *pro domo*, refait à toute occasion offerte par le livre ou le tableau; mais la raison est elle suffisante pour que nous récusions le critique? Je crois que toute critique est personnelle. La plus détachée, la plus théorématique dans la forme, n'est, ne peut être que l'expression de préférences personnelles. Je dirai plus : c'est par là qu'elle est humaine, qu'elle a chance d'être originale, qu'elle plaît et peut durer. Mais les uns expriment leur humeur en des confidences et des apologies, les autres en des géométries spécieuses.

Il faut donc reconnaître que les œuvres critiques d'Émile Zola sont comme les travaux d'approche ou de défense du *naturalisme*. Le naturalisme est la règle à laquelle il mesure les ouvrages de l'esprit. Mais ce qui nous les fait le mieux comprendre, c'est la vue qu'on en a de certains points. Nous n'en pouvons découvrir tels caractères que sous des angles déterminés. Et ce sont les critiques personnels, suspectés à tort, qui nous marquent ces lieux de perspective.

Quelle autre critique peut égaler la création d'art? Quelle autre développe des idées nouvelles, des aperçus féconds? Celle-là, du moins, n'est pas parasite. Elle a sa vie propre. Sans compter qu'elle est l'exégèse nécessaire, l'indispensable glose des poétiques et des esthétiques. Comme je demanderais à Laforgue et à Kahn, — à Mockel aussi, — la définition du *vers libre*, ainsi, voulant comprendre le naturalisme, à qui m'adresserais-je mieux qu'à Zola?

Les « critiques », — tels Brunetière et Doumic, — ont trouvé habile et commode de refuser à Zola l'esprit critique, l'aptitude à exprimer des idées abstraites. Mais c'était ruse de guerre. Nous détournant « d'y aller voir », ils paraient le reproche de *plagiat*. Je sais plus d'un pédantesque article de la *Revue des Deux-Mondes* qui fut copié (j'ai bien écrit : copié) dans les *Romanciers naturalistes*. Il faudra qu'un jour je produise mes preuves : le rapprochement sera divertissant.

L'œuvre critique de Zola n'est pas seulement intéressante par l'abondance et l'efficacité des idées, la dialectique pressante qui les met en valeur, — elle témoigne aussi d'une étonnante sagacité. En 1866, Zola fit scandale en déclarant que Manet était un grand artiste et qu'il entrerait un jour au Louvre. On rit beaucoup de lui. Nous, aujourd'hui, nous rions des rieurs.

L'activité critique du romancier s'est partagée entre la littérature et l'art. Le champ est trop vaste pour que je n'y borne point ma moisson d'idées. Je ne veux considérer que le critique d'art. C'est déjà un grand sujet.

Les articles les plus importants sont dans le recueil de *Mes Haines*, publié en 1866 (la date est à considérer). Certains avaient été écrits, dès 1865, pour le *Salut public* de Lyon. En 1866, Zola entre à l'*Événement*. Il y débute par un article intitulé *Les Livres d'aujourd'hui et de demain*, dont tel est l'effet que le directeur, Villemessant, confie au jeune publiciste la critique du Salon. Dès avant l'ouverture, Zola s'en prend au jury, en dénonce l'ignorance, la routine, les partis pris. Son troisième article est un franc éloge de Manet, dont les envois ont été refusés. Habile diversion, qui met le désarroi dans le troupeau de Panurge. Parlant ensuite des « réalistes », il blâme Courbet, Millet et Rousseau des concessions qu'ils ont faites au « bon goût »; il loue Monet, qui, cette année-là, exposait sa *Camille*; donne de rudes coups de patte à Vollon, Ribot et Roybet; et, dans ses *Adieux au public*, presse Corot et Daubigny de se ressaisir, et salue en Pissarro, admis à grand'peine, l'un des plus sincères et vigoureux peintres de la génération.

— Les « Adieux »? — Hé oui! Car Villemessant, effrayé par la clameur des sots, lui a retiré le Salon. Mais Zola réédite ses articles en une brochure, *Mon Salon*, qu'il dédie (cette dédicace est une nouvelle profession de foi) à son ami Cézanne. Puis il écrit sur *Ma-*

*net* un opuscule, qui reste, même après l'ouvrage de Duret, le jugement le plus complet qu'on ait porté sur le peintre de l'*Olympia*.

Dans ces pages, où je ne sais s'il faut plus admirer le courage ou la perspicacité, je considérerais d'abord la conception générale de l'art, me réservant d'étudier, dans un prochain article, comment Zola comprit Manet et Cézanne, après eux Monet et les *impressionnistes*, et même (dans certaines pages de l'*Œuvre*) la technique des *néo-impressionnistes*, Seurat et ses disciples.

Un article sur *Proudhon et Courbet* contient une discussion serrée du *Principe de l'art et de sa destination sociale*. Selon Proudhon l'art est « une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce ». L'art est une fonction de la cité. L'artiste n'est rien par lui-même; il doit s'interdire l'expression du sentiment individuel, viser à faire une œuvre impersonnelle, expression adéquate et anonyme de la communauté. L'idéal de Proudhon c'est donc le temple grec ou la cathédrale gothique. Zola lui oppose sa définition : « Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament. » Être soi, être nouveau, enfanter une idée, que n'ait pas encore conçue une autre intelligence, éclairer nos ténèbres d'un rayon de la beauté, qui n'ait pas encore lui, tel est le rôle de l'artiste. Zola n'a donc de prédilection ni pour l'art égyptien ou grec, ni pour l'architecture gothique.

« J'aime la libre manifestation des pensées individuelles, — ce que Proudhon appelle l'anarchie, — j'aime la Renaissance et notre époque, ces luttes entre artistes, ces hommes, qui nous viennent dire un mot encore inconnu hier. Si l'œuvre n'est pas du sang et des nerfs, si elle n'est pas l'expression entière et poignante d'une créature, je refuse l'œuvre, fût-elle la Vénus de Milo. En un mot, je suis diamétralement opposé à Proudhon : il veut que l'art soit le produit de la nation; j'exige qu'il soit le produit de l'individu. »

Pourtant, dans *Travail*, quand, la ruine de la caduque institution religieuse achevée par la critique des *Trois Villes*, il fonde la cité, ou, pour mieux dire, quand, dans une grandiose vision d'illuminé, il aperçoit et par une image simplifiée et à dessein symbolique, il montre la république future, il revient à la conception proudhonienne de l'art impersonnel. Le potier Lange représente dans ses figurines d'argile, les « sujets les plus simples du monde, les occupations de tous les jours, les menus actes et les joies fugitives de chaque heure, des enfants pleurant ou riant, des jeunes filles faisant le ménage, des ouvriers au travail, la vie en sa continue et merveilleuse floraison ». Il explique aux enfants émerveillés sa théorie : l'art doit être fraternel :

« La croyance à la supériorité de l'art aristocratique était imbécile, l'art le plus vaste, le plus émouvant, le

plus humain, n'était-il pas dans le plus de vie possible? Lorsque l'œuvre serait faite pour tous, elle prendrait une émotion, une grandeur incomparables, l'immensité même des êtres et des choses. D'ailleurs, elle venait de tous, elle sortait des entrailles de l'humanité, car l'œuvre immortelle, défiant les siècles, naissait de la foule, résumait une époque et une civilisation. Et c'était toujours du peuple que l'art fleurissait pour l'embellir lui-même, lui donner le parfum et l'éclat, aussi nécessaires à son existence que le pain de chaque jour. »

Contradictions naturelles et légitimes d'un esprit qui ne se fixe pas, mais toujours s'élargit pour comprendre plus d'humanité.

Proudhon prenait les toiles de Courbet comme arguments, faisait du peintre un satirique et un moraliste. Zola ne veut considérer en lui qu'un artiste, épris de vie, de vérité. Il n'exprime rien de plus que ce qu'il voit, comme il le voit. Son œuvre n'est rien de plus que la nature, représentée selon les modes de sa sensibilité. Zola formule son jugement avec quelque rudesse; mais il est bon de le retenir :

« Mon Courbet à moi est simplement une personnalité. Le peintre a commencé par imiter les Flamands et certains maîtres de la Renaissance. Mais sa nature se révoltait et il se sentait entraîné par toute sa chair — par toute sa chair, entendez-vous? — vers le monde matériel qui l'entourait, les femmes grasses et les hommes puissants, les campagnes plantureuses et largement fécondes. Trapu et vigoureux, il avait l'âpre désir de serrer entre ses bras la nature vraie; il voulait peindre en pleine viande et en plein terreau. »

Un article peut-être plus intéressant encore est celui que Zola écrivit sur *H. Taine artiste*. Taine venait de publier sa *Philosophie de l'Art*. Il se contentait encore d'expliquer les œuvres d'art par les influences de race, de milieu, de moment, subies par les artistes. Il n'avait pas senti le besoin de juger, de classer, comme il le devait faire dans ses leçons sur *l'Idéal dans l'Art*. Il ne se préoccupait pas encore du degré d'importance, ni du degré de bienfaisance des caractères exprimés : ses deux critères.

Zola fait de lui un portrait très exact. A le lire, remarque-t-il, on se l'imagine « carré des épaules, vêtu d'étoffes larges et splendides, traînant quelque peu l'épée, vivant en pleine Renaissance. Il a l'amour de la puissance, de l'éclat; il semble à l'aise dans les ripailles, parmi les viandes et les vins, au milieu des réceptions de cour, en compagnie de riches seigneurs et de belles dames, étalant leurs dentelles et leurs velours. Il se vautre avec joie dans les emportements de la chair, dans toutes les forces brutales de l'homme, dans la soie comme dans les guenilles, dans tout ce qui est extrême. C'est le compagnon de Rubens et de Michel-Ange, un des lurons de la *Kermesse*, une de ces créa-

tures puissantes et emportées, tordant leurs membres de marbre sur le tombeau des Médicis. » Au fond, il y a de la « fièvre ». Taine est un nerveux comme nous. La Renaissance italienne, la floraison flamande sont pour lui des « regrets ». C'est un las et qui souffre. C'est aussi un géomètre précis, un dialecticien serré, un architecte hardi. Le jugement sur « l'écriture » n'est pas moins juste. Inégal et heurté, sobre et outré, tour à tour ample et coloré, sec et abstrait, c'est tout ensemble le style d'un savant et d'un poète; par instants le philosophe s'efface devant le peintre.

Zola approuve Taine de se borner à expliquer. Le savant, en effet, n'aime ni ne hait. Il constate. Comme professeur, Taine est un révolutionnaire : démontrant comment les artistes se sont produits, il engage implicitement ses élèves à rompre les traditions académiques, à se laisser pénétrer aux influences, à développer leur personnalité, c'est-à-dire à laisser agir en eux les lois qui la déterminent. C'est, dit Zola, « le seul enseignement raisonnable ».

Mais il fait cette critique décisive de la méthode. Il semble que tous, en possession de la formule, puissent l'appliquer. En réalité, Taine seul sait en faire mouvoir les ressorts, nombreux et délicats. C'est qu'il y a « je ne sais quoi de raide et de tendu dans le système, de généralisé et d'inorganique, qui me met en méfiance et me dit que c'est là le rêve d'un esprit exact et non la vérité absolue ». Taine est curieux comme artiste. Son système est intéressant comme expression de sa personnalité. Mais, ne pouvant servir qu'à lui, il est inefficace. Vous le définissez un philosophe; au vrai, c'est un artiste.

Selon Taine, l'œuvre d'art manifeste un caractère essentiel et saillant. Mais c'est l'artiste qui le choisit. Son idéal n'est donc que son tempérament. C'est, en dernière analyse, dans la personnalité de l'artiste que réside l'intérêt de l'œuvre.

Toute la critique de Zola se réduit donc à cette règle : c'est par la nouveauté de son œuvre, par l'originalité de son caractère propre que l'artiste nous intéresse. Aussi était-il prévenu en faveur du grand peintre, qui, dans le *Déjeuner sur l'herbe* et *l'Olympia* exprimait une personnalité nouvelle, développait un mode nouveau de la sensibilité artistique, usait d'une technique nouvelle. Il accueillera avec la même faveur ceux qui, autorisés par les calculs et les expériences de l'optique, diviseront le ton pour faire vibrer la lumière sur la toile et substitueront aux poncifs traditionnels la notation précise des valeurs. Son esthétique même, dont la simplicité fait la force, le disposait donc à comprendre, aimer, défendre, imposer enfin cette école de *l'impressionnisme*, aussi grande par l'influence qu'elle exerça que par les œuvres dont elle enrichit l'esprit humain.

MÉDÉRIC DUFOUR

## LE SALON D'ANVERS

## I

Les Peintres d'Anvers. — Retour à la nature.  
Le Nu. — Le Portrait.

Le Salon d'Anvers est la faillite de la Peinture d'histoire et le krach de la Peinture religieuse. Je n'ajouterai pas à l'énoncé de ces deux catastrophes la banqueroute de l'art symbolique et allégorique : celui-ci est mort, et l'exposition anversoise l'a enterré.

Oui, vraiment, dans une ville où les traditions de la « Grande Peinture » semblaient immuables, où l'on enseigne encore chaque jour que hors l'Académie et Julien De Vriendt il n'y a point de salut, un vent de fronde a passé, balayant comme des feuilles mortes les canons d'école, les doctrines professorales et les recettes d'atelier. Au lieu de s'incruster dans les musées, les peintres contemplent la nature. Au lieu d'affubler leurs modèles d'accoutrements empruntés au décrochez-moi-ça des théâtres, ils les représentent comme ils s'offrent à eux, dans la vérité de leurs vêtements, de leurs gestes, de leur physiologie, de leurs attitudes. Lorsqu'ils peignent l'Escaut, ils n'y font point voguer des caravelles ou des tartanes. Ils ouvrent leurs fenêtres. Ils laissent circuler autour de leur chevalet l'air et la lumière. C'est une évolution, sinon une révolution, imprévue et joyeuse.

Le XVII<sup>e</sup> siècle ne sévit plus que dans deux innocentes compositions signées C. Cap et Th. Cleynhens; le XVIII<sup>e</sup>, dans une toile plus agressive de F. Cogen et dans un *Rubens* de J. Correns. Sur cinq cent soixante-quatorze peintures cataloguées, il n'y a qu'un seul *Dante*, et, circonstance atténuante, il est de M. Van den Busche! Quant à la *Lygie* de M. Van der Ouderaa, c'est l'illustration d'un trop célèbre roman d'aujourd'hui... Le sujet n'est historique qu'à travers la littérature moderne. C'est tout. Ne cherchez pas d'autres débris de la « Grande Peinture », qui semblait être jusqu'ici le palladium de la métropole : vous n'en trouverez pas. La déroute est complète.

L'art religieux n'a, de même, parmi les tableaux d'artistes belges, que quelques représentants clairsemés : une *Sainte Cécile* de J. Anthony, une *Première station du Chemin de la croix* d'E. Wante, un *Golgotha* de J. Posenae, et le *Christ* de J. Leempoels. Mais est-ce bien là de l'art religieux? M. Vloors a risqué — et il est le seul — un sujet mythologique : *Naiade et faune*. L'œuvre a donné lieu à ce dialogue, surpris lundi dernier, jour de l'Assomption : ELLE. « Que représente ce tableau? » — LUI. « Tu le vois bien, une femme qui se noie. » (*Après avoir consulté le catalogue*) : « Parfaitement : Noyade. »

Quant à l'allégorie, elle s'est réfugiée dans le *Pardon (Adam et Ève)* d'Emile Motte, qui a ressuscité en son honneur les ronces et les chardons qui envahirent la peinture vers 1886; dans un panneau gothique de Th. Lybaert intitulé *La Fragilité de la Vie* (jeune femme, squelette sournois, semences de pissenlits, toute la lyre), dans un vague triptyque d'E. Faut et dans l'*Heure fugitive* de M<sup>lle</sup> Calais. Peut-être aussi y a-t-il une intention symbolique dans *Les Sœurs de l'Illusion* de M. Leempoels, dans la *Fécondité* et le *Retour de la Vendange*, de M. Levêque, macédoines de chairs et de fruits qui font regretter la dépense, en vue d'un résultat déplorable, des richesses d'un incontestable talent. Je ne cite que pour mémoire *L'Alcoolisme* de L. Foller et *La Dé-*

*chéance* de J.-F. De Boever, qui ressortent de la morale plutôt que de l'art.

Sous l'impulsion d'un groupe de peintres qui ont frayé les voies : Th. Verstraete (*Matinée d'août, le Labour*), F. Simons (*Drève en été, Drève en automne*), L. Abry (*Jeu de la Rose, la Conférence finale*), F. Hens (*L'Epave, Sur l'Escaut*), Ch. Mertens (*Le Forain, Une « future » du Duivland*), G. Morren (*Marchand de ballons, l'Etang*, deux toiles lumineuses et chatoyantes), l'École d'Anvers, vouée naguère aux bitumes et aux terres mortes, s'est orientée vers des visions colorées, et l'impression vivifiante de la nature jaillit des œuvres de toute une pléiade de peintres nouveaux, trop nombreux pour que nous les puissions citer tous. On remarque particulièrement les envois de R. Baseleer, dont une acquisition pour le Musée vient de consacrer la maîtrise naissante, E. Van Mieghem, — un maître de demain, — A. De Laet, artiste personnel et volontaire, H. De Smeth, A. De Clercq, E. Wiethase, I. Opsomer, H. Rul, J. De Graef, R. Fehdmer, J. Renis, L. Haeck, E. Naets, A. Musters, J. Doré, F. Gogo, V. Hageman, A. Fock, P. Gorge, A.-G. Van Beurden, W. Vaes, dont les *Chanteurs de rue sous la Domination espagnole* sont devenus, on ne sait par quel mystère, le *Chant du cygne des gueux flamands*. M<sup>lle</sup> Marcotte, qui excelle à exprimer la fraîcheur des azalées, etc. Dans des voies diverses, épris de clarté ou séduits par le caractère et la ligne, ils marchent affranchis des conventions académiques et réalisent — ou promettent — un art original. D'autres, E. Farasyn, P.-J. Dierckx, H. Luyten, E. Vloors, P. Verhaert, plus rebelles à l'émancipation du style et de la palette, n'ont pu toutefois s'y soustraire entièrement. Tout au moins ont-ils délaissé l'anecdote et l'épisode pour se tourner vers la vie et la nature.

L'abandon du « genre historique » a eu pour résultat une renaissance de l'étude du nu. Loin de travestir leurs modèles, les peintres les déshabillent. Ils s'efforcent de trouver dans la beauté du corps humain l'intérêt qu'ils cherchaient autrefois dans la composition de scènes archaïques. Et c'est tant mieux!

L. Houyoux dans ses *Baigneuses*, A. Levêque dans ses deux compositions citées, R. Bosiers dans son *Modèle au repos*, M<sup>me</sup> Radoux dans la *Femme qui se mire*, Ph. Swyncop dans le *Bouquet d'aillets*, Edmond Van Offel dans son *Adolescence*, Privat-Livemont, R. Van den Brugge, L. Dratz, R. Ernest et beaucoup d'autres ont tenté — avec plus ou moins de bonheur — d'écrire sur des rythmes neufs l'éternel poème de la grâce, de l'harmonie et de la séduction du corps féminin. Le nu n'est-il pas une des gloires des grandes époques d'art? Le seul fait d'en réinstaurer l'étude attentive est d'heureux augure.

Le portrait, dont certaines raisons économiques perpétuent la pratique (si le portrait est un art, il constitue souvent une industrie lucrative) a, naturellement, de nombreux spécimens au Salon d'Anvers. Depuis le *Pape Pie X* de M. J. Janssens jusqu'à l'inévitable officier de garde civique de M. Herbo, toutes les catégories de sujets « portraiturables » sont passés en revue. M. Imbart de la Tour sourit à la partition de *Fervaal*, luxueusement reliée en rouge, et c'est signé Médard Tytgat. M. Gustave Biot rêve à son burin dans une toile d'Herman Richir. Verheyden a pris pour modèle sa propre fille, F. Van Acker le grand cordon, les crachats et l'uniforme du regretté comte Ch. d'Ursel, gouverneur de la Flandre occidentale. Jean Laudy fait poser indifféremment ecclésiastiques et civils. Charles Watelet préfère les femmes. Wagemans campe, en pied, l'effigie de son frère en cos-

tume de cheval, et la toile, un peu lâchée, a de l'allure, sans atteindre au caractère du *Vieux Rador* ni même du *Violoniste*. M. Blicck (qui corrige la carte de la France en enlevant Equihen au Pas-de-Calais pour le donner à la Manche) rivalise avec les professionnels dans son *Portrait de M<sup>me</sup> H. et de sa fille*. Images officielles, souvenirs d'anniversaires et de jubilés, iconographie des femmes du monde et du demi-monde, les portraits pleuvent, signés J. De Vriendt, J. Van Beers, J. Gouweloos, N. Van den Eeden, F. Gailliard, M. Lefebvre, F. Toussaint, Ed. De Jans, F. Lemmers, J. Cran, G. Guequier, H. Glansdorff, J. Anthony, V. Cantineau, E. Van den Panhuysen, F. Van Holder, A. Wallaert, A. Duriau, Ed. Van Esbroeck, M<sup>me</sup> Radoux, etc. De ce flot de médiocrités, écartons dans nos souvenirs l'*Adolescence* de M. Pinot, discrète effigie de jeune fille reflétée par une glace, la mordante toile d'Oleffe : *Sous la feuillée*, l'une et l'autre déjà vues et appréciées, l'auto-portrait de M<sup>me</sup> J. Potvin, une artiste de sérieux avenir enlevée prématurément à l'art, deux portraits d'H. Ottmann, d'un coloris harmonieux et distingué, et une *Jeune fille* d'A. Navez qui, dans une gamme monochrome, a du style.

OCTAVE MAUS

## Les Œuvres d'Hugues Van der Goes <sup>(1)</sup>

M. P. Buschmann nous adresse, en réponse à la lettre de M. Sander Pierron, une longue missive, — si longue que pour ne pas donner à cette polémique un développement qu'elle ne comporte pas, nous croyons devoir la résumer brièvement. En voici les points essentiels :

1<sup>o</sup> Sans désapprouver l'article de notre correspondant, dont il apprécie les tendances, M. Buschmann s'est borné à critiquer l'énumération des œuvres de Van der Goes dont l'authenticité n'est prouvée par des documents historiques, en laissant hors de toute discussion le célèbre triptyque des Offices.

2<sup>o</sup> La science des attributions a fait depuis vingt-cinq ans des progrès si rapides (depuis dix ans pour les Primitifs flamands) que l'identification des tableaux peut se faire avec autant de certitude par les moyens dont elle dispose (étude du style, du caractère, groupement, comparaison, etc.) que par la révélation des archives. Font autorité, notamment, MM. Carl Justi, L. Scheibler, H. von Tschudi, W. von Seidlitz, Ed. Firmenich Richardz, W. Bode, H. Hymans, M.-J. Friedländer et autres qui se sont, de près ou de loin, occupés de Van der Goes.

3<sup>o</sup> M. Sander Pierron aurait dû recourir à l'opinion de ces spécialistes au lieu de baser son argumentation sur des ouvrages anciens dont les conclusions ne peuvent plus être acceptées que sous le contrôle d'une critique sévère.

Nous donnons acte bien volontiers au directeur de l'*Art flamand et hollandais* de la confiance que lui inspirent les distributeurs d'attributions. Mais nous avons partagé à leur égard le scepticisme de M. Sander Pierron. Sans remonter bien loin, nous nous souvenons avoir vu à Bruges une *Pieta* attribuée, au début de l'Exposition des Primitifs, à Antonello de Messine. Un mois après, on changea l'étiquette et le tableau fut « restitué » à Roger Van der Weyden. Sa présence parmi les maîtres flamands était ainsi justifiée. Mais le même panneau reparut, cette année, à l'Exposition des Primitifs français. Et cette fois on l'attribua... au Maître de Moulins !

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Cette plaisanterie est trop fréquente pour ne pas justifier la phrase de M. Pierron : « Rien ne m'amuse plus que les attributions auxquelles se livrent, se sont livrés de tous temps critiques et historiens. » Ce qui ne l'a pas empêché de citer, à titre documentaire, l'opinion de la plupart des historiographes de Van der Goes, — non seulement les anciens, comme le prétend M. Buschmann, mais ceux d'aujourd'hui, et notamment MM. James Weale et A.-J. Wauters, l'un et l'autre réputés pour leur compétence. A moins de transformer son article en volume, il ne pouvait vraiment pas faire davantage.

Et maintenant, clôturons l'incident sur lequel tout ce qui pouvait intéresser nos lecteurs a été dit (1).

O. M.

## LE STYLE

A méditer, cette pensée de Remy de Gourmont : « Un écrivain ne doit songer, quand il écrit, ni à ses maîtres ni même à son style. S'il voit, s'il sent, il dira quelque chose; cela sera intéressant ou non, beau ou médiocre, chance à courir. Mais travailler à duper les ignorants ou les imbéciles en transposant avec adresse quelque morceau célèbre! Le vil métier et la sottise attitude! Le style, c'est de sentir, de voir, de penser, et rien de plus. »

## LA MUSIQUE A OSTENDE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Trop de musique! Il s'en dégage dans tous les coins, jour et nuit! Et il est question d'instituer des concerts sur la plage à l'heure du bain. M. Marquet, le nouveau directeur général de tous les menus plaisirs et *great attractions* est un oseur, un innovateur, en train d'éblouir le monde. En tout il va largement, sans mesure, peut-être aussi parfois sans goût. L'an prochain, il fera mieux encore : il établira des loges somptueuses tout autour de la rotonde du Kursaal, il couvrira le parquet d'épais tapis de Smyrne et, dans un décor féerique, il organisera un concours de beauté et de parure avec 300,000 francs de prix; un championnat spécial d'élégance sera réservé aux femmes pas jolies.

Il faut reconnaître qu'à coups de banknotes il sait accomplir des prodiges : jamais une telle pléiade de virtuoses n'a défilé dans une ville d'eau. Je cite quelques noms : Eugène Ysaye, Fritz Kreisler, Jean Gérardy, Edouard Risler, Mark Hamburg, Ferruccio Busoni; les chanteurs Delmas, Clément, Demest; les cantatrices Jeanne Flament, Marié de l'Isle, Catherine Baux, Anna Gillard, Lalla Miranda au chant d'oiseau, Emmy Destinn à la voix miraculeuse. Plusieurs illustrations se sont fait entendre pour la première fois en Belgique, notamment le pianiste polonais Léopold Godowsky, le petit violoniste hongrois Franz von Vecsey dont la technique, l'énergie rythmique et le volume de son sont étonnants; le ténor milanais Tamagno dont la voix merveilleuse, à peine chevrotante ou nasillarde à cinquante-six ans, a rempli les immensités de la rotonde. Et l'on attend le fameux Jan Kubelik!

En dépit de ces numéros exceptionnels des programmes, les auditions du Kursaal n'ont point un caractère artistique. C'est que

(1) L'étude de notre correspondant a reçu de toutes parts un sympathique accueil. Le *Petit Bleu*, l'*Indépendance*, la *Flandre libérale* en ont signalé le très spécial intérêt.

les exécutions symphoniques sont par trop médiocres. L'orchestre est richement composé, mais le *bâton* cloche. Sous quelle influence occulte les journaux louent-ils ces interprétations confuses et veules, sans mise en relief des motifs essentiels? Parfois les *tempi* sont effarants : j'ai entendu les *Meistersinger* joués en pas redoublé!

Le public est admirable. L'autre soir il a applaudi avec délire un morceau d'orchestre et l'a bissé. C'était... devinez! C'était l'intermezzo de *Cavalleria*. Il est vrai que cette musique-là, le maestro Rinskopf l'interprète tout à fait bien.

J. F.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Une actrice de dix ans.

A dix ans, être actrice... et intenter un procès de théâtre, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est le cas de M<sup>lle</sup> Suzanne Jezierska, qui réclamait dernièrement à M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt douze cents francs de dommages-intérêts et exposait en ces termes, par l'intermédiaire de son père, ses griefs aux juges du tribunal de la Seine :

« Après avoir joué sur diverses scènes parisiennes, notamment au Théâtre-Français, j'ai été engagée par M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt pour créer le rôle de M<sup>me</sup> Royale dans *Varennnes*, de MM. Lavedan et Lenôtre. Mes appointements étaient fixés à 5 francs par représentation. Au bout de dix répétitions de *Varennnes*, je me suis vu retirer ce rôle et attribuer un simple rôle de figuration, sous prétexte que j'étais trop petite pour remplir le personnage de M<sup>me</sup> Royale. Ce retrait de rôle m'occasionne un préjudice fort important car, pour remplir mon engagement au théâtre Sarah-Bernhardt, j'ai refusé les propositions les plus avantageuses des directeurs de la Renaissance et de l'Ambigu. »

Après plaidoiries, le tribunal a rendu un jugement allouant à M<sup>lle</sup> Jezierska 250 francs de dommages-intérêts.

*La seconde partie de l'étude de M. MÉDÉRIC DUFOUR sur Emile Zola critique d'art paraîtra le 18 septembre prochain.*

## PETITE CHRONIQUE

L'Etat vient d'acquérir au Salon d'Anvers, pour le Musée de Bruxelles, un portrait de M. J. De Vriendt, la *Serre d'azalées* de M<sup>lle</sup> M.-A. Marcotte et un groupe en marbre de M. E. Rombeaux intitulé *Filles de Satan*.

On sait que le gouvernement a acquis le buste de Constantin Meunier par le sculpteur Rousseau. Ce buste, en marbre blanc, vient d'être terminé : il sera soumis dans sa plus prochaine réunion à la commission des musées avant d'entrer définitivement dans les collections de l'Etat.

Le gouvernement a acheté également une grisaille de C. Montald ainsi qu'une figurine en bronze du même artiste.

Chargé de peindre pour le nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles le plafond de la salle des mariages, M. Fernand Khnopff a ingénieusement tiré parti des quinze caissons irréguliers qui le divisent pour y grouper quelques scènes et motifs décoratifs appropriés à la destination de la salle. Les deux panneaux principaux seront occupés par des compositions évoquant respectivement ces deux idées : *La grâce de la femme attire le bonheur*, *La force de*

*l'homme écarte le malheur*. Au centre, de gracieuses effigies de femmes personnifieront le *Jour* et la *Nuit*, unies par le cercle du zodiaque. Elles seront entourées, dans des compartiments symétriques, d'autres figures féminines incarnant les quatre éléments. Un même ciel reliera tous les sujets, animé du mouvement des nuées, d'un vol de colombes, etc. Ce projet, adopté par la municipalité, sera mis incessamment à exécution.

La sixième exposition annuelle du Cercle *Vrije Kunst* aura lieu au Musée moderne du 1<sup>er</sup> au 25 septembre prochain.

Le Salon international des Arts et Métiers qui s'ouvrira le 1<sup>er</sup> octobre au parc du Cinquantenaire comprendra une section d'art religieux. Les détenteurs — artistes ou non — d'objets d'art, tableaux, sculptures, etc., ayant un caractère religieux sont admis à les exposer gratuitement. L'exposition durera jusqu'au 23 octobre. Pour renseignements, s'adresser à M. Victor Jaubert, 80, rue Saint-Lazare, Bruxelles.

Une heureuse nouvelle : M. Ernest Van Dyck fera partie de la troupe de la Monnaie, la saison prochaine. Outre le célèbre ténor, nous réentendrons cet hiver MM. Clément, Dalmorez, Forgeur, et cette exceptionnelle pléiade de chanteurs sera complétée par MM. Salignac, du Metropolitan Opera de New-York et du théâtre de Covent-Carden, Laffitte et Muratore, de l'Opéra-Comique. Au total, sept ténors.

MM. Edm. Cattier et Albert Dupuis ont changé le titre de leur pièce. *La Ducasse*. Celle-ci portera le nom du personnage principal, *Martille*. L'action de *Martille*, nous apprend l'*Eventail*, se passe dans l'Ardenne, au pays de la Semois, sans toutefois qu'elle soit située dans une localité déterminée. C'est un drame villageois, concis et très rapide, qui se déroule à l'occasion de la fête traditionnelle des pays wallons, la Ducasse, d'où le titre donné primitivement à la pièce. Mais la ducasse ou kermesse ne joue aucun rôle dans celle-ci; elle est un simple cadre, un fond de tableau, ni plus ni moins; le drame en lui-même est une étude très colorée, rapide et intense de la psychologie passionnelle et des mœurs des robustes paysans ardennais.

Eugène Ysaye, l'éminent violoniste belge, a signé mercredi dernier un engagement pour l'Amérique. Il débutera le 17 novembre à Philadelphie, jouera le 8 décembre à New-York avec le célèbre orchestre symphonique de Boston, et terminera sa tournée à la fin d'avril.

Il est question de représenter au Cercle artistique, au cours de la saison prochaine, sous la direction de M. Charles Bordes, avec le concours des solistes de la *Scola cantorum* et des sœurs Mante, le joli ballet-pantomime de Rameau, *La Guirlande*, qui remporta sur les théâtres de Verdure de la *Scola* et du Cercle Saint-James un si vif succès.

M. F. Khnopff, pressenti sur la possibilité d'approprier à cet effet l'estrade du Cercle, a fait un projet qui transformerait, pour cette artistique soirée, la salle et ses dépendances en théâtre de Verdure.

L'assemblée générale de la Commission royale des Monuments est fixée au 10 octobre, à 10 heures du matin, au palais des Académies.

Les questions les plus intéressantes mises à l'ordre du jour sont :

1<sup>o</sup> A quelles conditions essentielles doivent satisfaire les parties d'un vitrail artistique?

2<sup>o</sup> Qu'enseignent les découvertes murales faites dans les monuments de la Belgique?

3<sup>o</sup> Examen des moyens les plus propres d'assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique.

A méditer par les architectes :

« Une architecture rationnelle se compose une beauté de son appropriation à l'usage auquel elle doit servir; elle se constitue

des exigences de sa commodité, de tout ce qui lui apporte de la lumière, de l'air, de l'espace et, de façon générale, de l'hygiène. Tout placage d'ornementation factice pèse et encombre. » — ANDRÉ FONTAINAS, *Esthétique des gares* (*Les Arts et la Vie*, juillet 1904).

Dans une chronique de *La Métropole*, Ethérel évoque ce curieux souvenir :

Le peintre Henry de Groux, l'auteur véhément du *Christ aux outrages*, et dont ces jours-ci les journaux nous narraient les mésaventures en Italie, reçut une commande à exécuter dans une petite chapelle de Montrouge. Il devait représenter *La Fuite en Egypte*. De Groux, on le sait, se soucie fort peu du détail archéologique ou des conventions. Il ne mit pas d'auréoles à ses saints, et n'a jamais songé s'il avait donné à son *Christ aux outrages* un costume authentique.

*La Fuite en Egypte*, pour lui, c'est le spectacle de trois êtres, d'une famille, l'homme, la femme, l'enfant, qui fuirent l'hostilité du monde entier. Ils sont faibles, ils sont terrifiés, le Ciel leur est inclement, ils sentent à leur poursuite toute la méchanceté humaine. Ce drame humano-divin s'est passé en Egypte. De Groux n'a pas le moins du monde songé à l'Egypte. Breughel l'aurait situé en Flandre. De Groux la situa dans un pays imprécis. Mais un excellent sacristain s'étonnait; tout en faisant sa besogne quotidienne, il avait surveillé le peintre sans oser lui suggérer certaines observations. De Groux dut s'absenter pour quelque

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

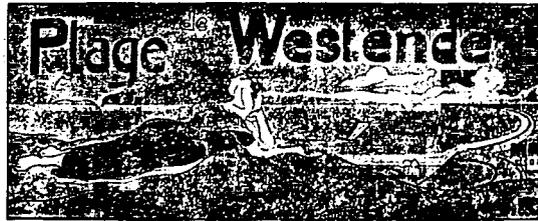
Arrangements mensuels en dehors de la saison.

temps; quand il revint, il fut épouvanté; le sacristain, désireux de perfectionner une œuvre à laquelle il s'intéressait, y avait ajouté quelques perfectionnements, il avait peint dans le fond divers accessoires utiles, à son sens, et même indispensables, et sans lesquelles la *Fuite en Egypte* ne serait pas la fuite en Egypte. Il avait peint les pyramides, un palmier et deux chameaux, le tout se tenant modestement à l'arrière-plan. Chose bizarre, le peintre de Groux ne fut pas content...

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITÉ

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS SPECIAUX POUR LA CAMPAGNE**  
**ARTISTIQUES PRATIQUES**  
**SOLDES ET PEU COUTEURS**



## Maison Félix **MOMMÉN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES.

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi,  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

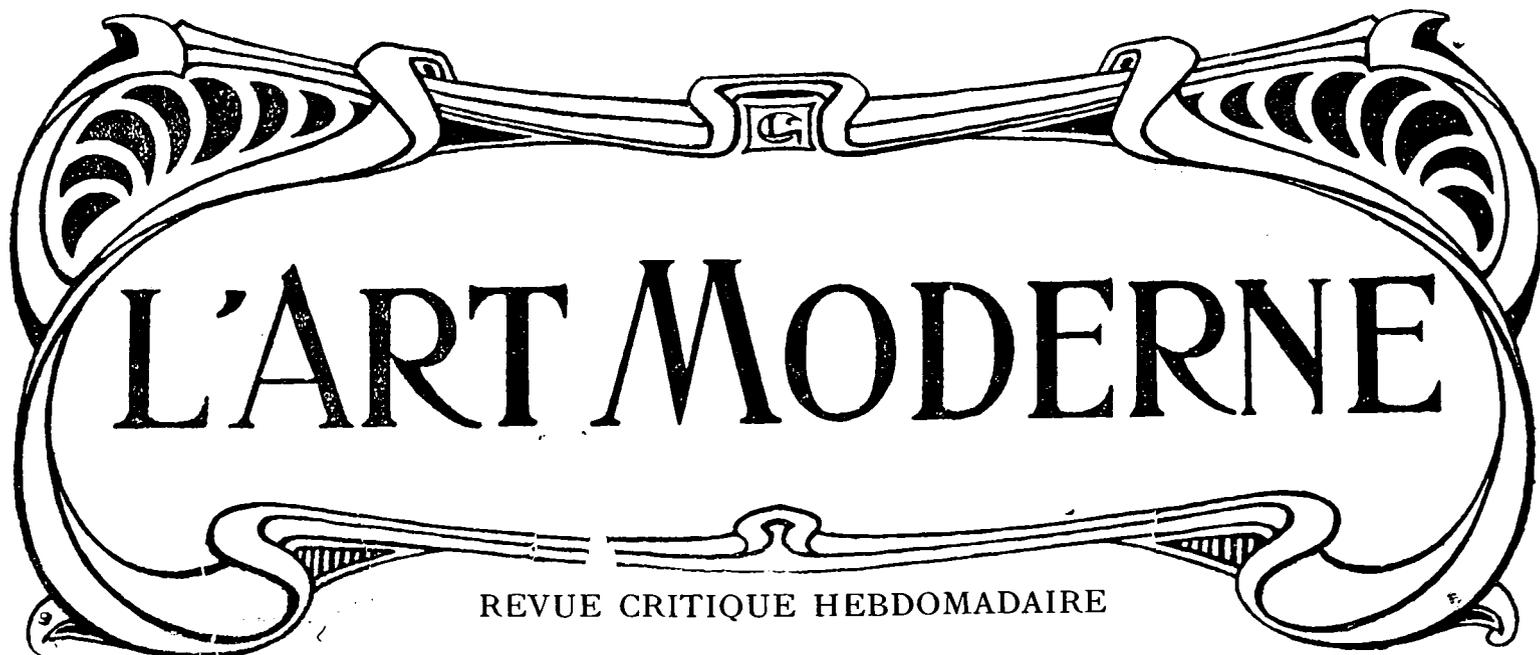
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Le Meilleur Théâtre français au XIX<sup>e</sup> siècle (CLAUDE FARRÈRE). — Le Salon d'Anvers. II. Les Peintres bruxellois et gantois. Le Paysage. Les Sections étrangères. La Sculpture (OCTAVE MAUS). — Chronique littéraire (GEORGES RENCY). — Trois Articles historiques par des Belges. Paul Spaak, Arnold Goffin, Eugène Baie (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Œuvres de Hugues Van der Goes. — La Musique à Ostende (J. F.). — Petite Chronique.

### Le Meilleur Théâtre français au XIX<sup>e</sup> siècle.

M. Serge Basset, du *Figaro*, vient d'avoir une idée originale et malicieuse : il interroge les auteurs dramatiques vivants sur leurs confrères morts. Quel est, selon MM. Donnay, Bergerat, Rostand, Curel, Hervieu, Ancy et autres praticiens de la rampe, le premier et le plus illustre de leurs devanciers? Par elle-même, la question ne manque pas d'intérêt. Mais elle en acquiert davantage en raison de la particulière compétence des professionnels mis sur la sellette. A proprement parler,

M. Serge Basset, pour élire un pape, s'est donné le beau luxe d'assembler un conclave. Qui mettra en doute l'excellence de ce procédé? Le pape ainsi nommé ne saurait manquer d'être le plus éblouissant, le plus pourpré des cardinaux...

Toutefois, — et puisque me voici dans les comparaisons cléricales, — je demande la permission de citer un proverbe biblique : Nul n'est prophète dans son pays. Le pays des auteurs dramatiques, c'est la scène. Il se pourrait bien, en conséquence, qu'en matière scénique, les auteurs dramatiques fussent de mauvais prophètes, et que leurs prophéties ou jugements valussent à peu près les quatre fers d'un chien.

Or, je crois vraiment qu'il en est ainsi : j'ai lu les premières réponses parvenues au questionnaire de M. Serge Basset. Et ces réponses sont véritablement à faire rire. Seuls, quelques personnages très étrangers au métier dramatique, — et je mets au premier rang M. Henri Rochefort, — sont demeurés dans le bon sens. Quant aux dramaturges les plus talentueux, leurs opinions, à l'encontre de leurs drames, appartiennent clairement au genre comique. Qu'on en juge :

Le meilleur théâtre du XIX<sup>e</sup> siècle? Celui de Victor Hugo. — Celui de Scribe. — Celui de Meilhac. — Celui de Dumas. — Celui de D'Ennery. — Messieurs, faites votre choix.

... Il est pourtant dur de choisir entre *Ruy Blas*, qui m'a toujours donné le fou rire, et *l'Ami des femmes*, qui m'a toujours endormi.

Au fait, à quoi cela se reconnaît-il, un vrai auteur dramatique?

Il y a six mois, je causais à Constantinople avec l'acteur italien Novelli.

« Monsieur le Commandeur, » lui demandais-je, « quel est l'auteur français vivant que vous aimeriez le mieux interpréter ? »

Il n'hésita pas une seconde :

— Pierre Loti.

Je m'étonnai un peu :

— Loti ? mais il n'a rien écrit pour le théâtre ?

— Il pourrait écrire.

— Mais son tempérament n'est pas du tout dramatique ! Il voit fin, délicat, minutieux ! Au théâtre, il faut grossir, simplifier, brosser....

— Ta ta ta ! Ficelles de métier, tout ce que vous dites. Oui ou non, Loti a-t-il des qualités d'émotion véritablement uniques ?

— Oui.

— Monsieur, *tout le théâtre est là.*

Somme toute, cette opinion en vaut une autre.

L'émotion. L'émotion juste et impérieuse bien entendu, et non pas la sensiblerie qui nous tire des larmes devant le pauvre petit oignon coupé en quatre de Monsieur Poirier. L'émotion, — la secousse d'âme, le tressaillement mystérieux qui nous prend aux entrailles, nous serre la gorge et nous griffe le cœur, — ma foi oui, tout le bon théâtre est là. Peu importe que cette émotion soit tragique, sentimentale ou comique même : la sensation *physique* que nos nerfs reçoivent d'une scène de Molière est tout à fait identique à celle que nous distribue *Romeo and Juliet* ou *Œdipe-Roi*...

Eh bien, voilà le critérium que nous demandions. Parmi les auteurs dramatiques du XIX<sup>e</sup> siècle, quel est celui qui a su mettre dans son théâtre non pas du *lyrisme*, ou de *l'esprit*, ou de *l'ingéniosité*, ou des *thèses philosophiques*, mais de l'ÉMOTION ? Quel est le vrai successeur d'Aristophane ou de Shakespeare, qui n'a point fait de madrigaux, ni d'odes, ni de plaidoyers, mais des pièces ? Précisée en ces termes, la question me paraît enfantine, et la réponse tombe sous le bon sens :

Un dramaturge français au XIX<sup>e</sup> siècle ? Il n'y en a qu'un, pardieu ! Alfred de Musset.

Dame ! est-ce que vous avez envie de rire en écoutant *Lorenzaccio* ? ou de railler, quand Fortunio prie Jacqueline ? ou de dormir, quand Van Buck querelle Valentin ? Pas moi. J'ai entendu, coup sur coup, Sarah Bernhardt dans *Hamlet* et dans *Lorenzaccio*, et le vieux chef-d'œuvre m'a permis de constater et de mesurer la qualité de mon émotion devant le chef-d'œuvre jeune. La comparaison n'est pas néfaste à Musset. Musset vaut Shakespeare.

Quant aux Scribe, Dumas, Hugo et Meilhac — dramaturges, — n'en parlons plus ; voulez-vous ?

CLAUDE FARRÈRE

## LE SALON D'ANVERS

### II

Les Peintres bruxellois et gantois. — Le Paysage.  
Les Sections étrangères. — La Sculpture.

Mais Anvers et son avant-garde, les peintres de nu et les portraitistes n'eussent atteint, somme toute, qu'une moyenne honorable si quelques artistes classés — et malheureusement plusieurs, parmi les meilleurs, se sont abstenus — n'avaient fait retentir au Salon le coup de cymbale qui décide du succès. C'est Laermans, que ses deux toiles sonores et pathétiques, — l'une, le *Drame humain*, connue, l'autre, *Terre promise*, inédite, — classent définitivement parmi les maîtres les plus personnels de ce temps. C'est Heymans et son *Moulin en feu*. C'est Baertsoen et son émouvant *Dégel* du Luxembourg, ses pittoresques *Maisons grises sur l'eau*. C'est Claus et la pyrotechnie éblouissante de son *Automne* du Musée de Venise. C'est Alfred Verhaeren et ses intérieurs embrasés. C'est De Launois et ses perspectives infinies de plaines et de collines sur lesquelles roulent en volutes des nuages tragiques. C'est Jacob Smits et son art violent, synthétique d'un mysticisme un peu artificiel mais d'un sentiment pénétrant.

D'autres encore apportent à l'ensemble un appoint précieux : J. Ensor (son *Étude de lumière*, datée de 1882, est d'une extrême sensibilité de vision), G. Buysse, R. Janssens, J.-F. Taelmans, G.-M. Stevens (très jolie impression de Tunis), G. Bernier, Franz et Émile Charlet, O. Coppens, feu Eugène Verdeyen, feu C. Van Leemputten, tous artistes connus et appréciés, — hors de discussion. Et il échet de signaler les progrès marqués de M<sup>lles</sup> A. Ronner, dont les *Arums* ont un éclat, une puissance inattendus, et Marguerite Putsage.

Quant aux paysagistes, ils sont innombrables. Presque tous peuvent être rangés dans la catégorie des *sensoriels*, que Remy de Gourmont, dans l'ingénieuse classification qu'il applique aux écrivains mais qui embrasse l'universalité des artistes, oppose aux *idéo-émotifs*. L'École belge possède la sensualité de la couleur. Malgré la diversité de leurs tempéraments et de leurs procédés, on en trouvera d'irrécusables preuves chez J. Rosseels, feu C. De Cock, A. Asselberghs, V. Gilsoul, P. Mathieu, Edmond Verstracken, R. Wytzman, J. François, J. Merckaert, H. Roidot, L. Frank, Ch. Houben, M. Hagemans, A. De Greef, G. De Smet, M<sup>mes</sup> A. De Weert, J. Wytzman, C. Lacroix, etc., tandis que M. Pirenne demeure, en ses sites ardennais, plus soucieux du caractère que de la couleur.

La marine est principalement représentée par MM. A. Marcette et Le Mayeur de Merprès.

Parmi les nouveaux venus, H. Thomas se répète. *L'Habitée* est une réédition de la *Vénus* qui lui valut une si bruyante entrée de jeu. On y retrouve, avec la même facilité d'exécution, les influences qui pesaient sur son œuvre de début. La couleur est harmonieuse, certes, et délicate. Le tempérament du peintre s'y avère. Mais la personnalité ne s'accuse pas encore. M. Van Zevenberghen est dans le même cas. De grands noms viennent aux lèvres quand on parle de lui... L'artiste est bien doué et secouera quelque jour son hérédité.

Une mention spéciale à M. Thévenet, dont l'œil est d'une extraordinaire acuité. Vous verrez un jour ce garçon-là au premier rang. Regardez aussi avec attention le *Bateau échoué* de P. de

Chestret, de Liège, et les *Barques amarrées* d'A. Apol, toile remarquable d'harmonie, d'équilibre et de mise en page, encore qu'on y puisse regretter quelques abus du noir. Et ne négligez pas la curieuse *Construction d'une cathédrale* de C. Lambert.

Deux petites salles consacrées aux écoles étrangères, principalement à l'École française et à l'École allemande, complètent la section de peinture. La France aligne quelques-uns des succès de ses derniers Salons : la *Bucolique* d'Henri Martin, toile de dimensions considérables, de grande allure décorative et d'un sentiment de nature passionné, la *Messe en Bretagne* de L. Simon, le *Deuil en Bretagne* de Ch. Cottet, d'un caractère si poignant, le *Chérubin* de J.-E. Blanche, la *Dame à l'hortensia* de Caro Delvaille, la *Sortie du tub* de Gervex (que nous n'aimons guère); puis encore la *Mère*, suite des Ouvriers de la terre, par A. Roll, la *Leçon de géographie*, charmante impression d'E. Moreau-Nélaton, des paysages stylisés de R. Ménard et A. Dauchez, des toiles d'A. Berton, G. Roger, F. Vallotton, etc. Le *Pie X* de Gabriel Ferrier fait concurrence à celui de Joseph Janssens. Mais que préférer, de l'art théâtral et boursoufflé de l'un ou de la vision timide, de la couleur avare, de l'harmonie vulgaire de l'autre?

Il serait téméraire de juger l'Allemagne artistique d'aujourd'hui d'après les trente toiles qu'elle nous envoie. Ce modeste contingent ne donne qu'une idée imparfaite des efforts d'un pays dont la transformation, dans tous les domaines, est, depuis vingt-cinq ans, radicale. Et certes a-t-il mieux à nous offrir que l'art pseudo-religieux ou simili-photographique, selon le sujet traité, de W. Firlé, le taureau en bois d'O. Frenzel, ou les découpures de tôle par quoi M. O. Engel entend représenter le *Matin d'un jour de fête*. Le *Repos des modèles* de F. Von Uhde, en sa tonalité boueuse, n'est qu'une illustration agrandie, bien qu'on y constate un réel talent de composition. La *Fille dormante* de H. Von Bartels est d'une joliesse un peu douceuse. En sa vue de Capri, L. Neuhoff pastiche Normann. F. Skarbina se parisianise en peignant le Pont-Neuf. On regarde avec agrément les *Sonneurs de cloches* de Dettmann, d'un mouvement bien observé, et quelques paysages plaisent par leur caractère décoratif, notamment le *Dimanche à la Marche* de C. Kayser-Eichberg, les *Boulevards* de O. Ackermann et le *Moulin de Sluis* par F. Westendorp. Je citerai enfin l'amusante pochade de G. Janssen, *Tous fous*, spécimen unique d'un genre où se sont illustrés les Th. Heine, les von Zumbusch et autres. Quant à O. Halle, qui expose une toile de caractère, *Retour du travail*, son long séjour en Belgique l'a fait presque des nôtres.

Les peintres hollandais paraissent avoir boudé le Salon d'Anvers. On ne remarque guère qu'un Mesdag, *Crépuscule sur la plage de Scheveningue*, semblable à tous les crépuscules et à toutes les plages de l'artiste, et une jolie toile claire, rappelant Mauve, d'Evert Pieters, *Le Long de la plage*. Un Thaulow empourpré, *L'Allée des platanes*, une toile ambrée, d'une intimité délicieuse, *La Place Châteaubriand à Saint-Malo*, par J.-W. Morrice, une *Sapinière* de Ch.-W. Eaton, une vibrante impression brugeoise d'A. Hazledine, des improvisations polychromiques, originales et neuves de Ch.-A. Robinson (*Dindons*, *Kermesse*) et une *Maternité* de W. Gay qui semble l'agrandissement d'une toile de Miss Cassatt complètent la section étrangère.

La sculpture, sacrifiée par l'éclairage défectueux du local, n'occupe au Salon triennal qu'une place secondaire. La plupart des statuaires en vue se sont abstenus; d'autres, parmi lesquels Constantin Meunier et Victor Rousseau, ne sont représentés que

par des œuvres de petites dimensions, en général connues. Grâce à l'appoint de la jeune école d'Anvers, qui contient quelques talents en germe, la commission organisatrice a pu néanmoins réunir une centaine de numéros, parmi lesquels quelques groupes importants : Les *Filles de Satan* d'E. Rombaux, robuste morceau que vient d'acquérir le Musée de Bruxelles, la *Douleur maternelle* de G. Charlier, les *Sanglots* de J. Baudrenghien, qui échappe de plus en plus à l'influence de G. Minne, le *Tourment d'amour* d'H. Boncquet, *Frère et Sœur* de P. Braecke, les *Danaïdes* de J. Marin, la *Mère et l'Enfant* de L. Grandmoulin, les *Deux Sœurs* de M<sup>lle</sup> J. Serruys, etc.

Parmi les bustes, ceux de M. Monville par J. Dillens et du peintre Heymans par J. Lagae, tous deux admirés à Bruxelles, dominent tous les autres. Signalons, pour terminer ce procès-verbal sommaire, deux jolies figurines en bronze, *L'Éclaté* et *La Honte*, d'une exécution à la fois large et précise, par F. De Smet, et un amusant petit groupe de Zélandaises frileusement enveloppées dans leurs mantes, par A. Puyt.

Tel est, en raccourci, ce Salon dont le succès a valu aux organisateurs, et en particulier à l'actif secrétaire de la Commission, M. Albert Van Nieuwenhuysse, d'unanimes félicitations. S'il ne renferme guère d'œuvres à sensation, s'il ne révèle point de personnalités nouvelles, la tenue générale des envois qu'il abrite, les tendances qu'il affirme, l'hospitalité qu'il accorde généreusement aux nouveaux venus, le placement judicieux des toiles, dont aucune ne souffre d'un voisinage meurtrier, lui confèrent une physionomie spéciale, avenante et sympathique, bien différente de celle de ses prédécesseurs. S'y promener fait goûter, sinon la félicité, du moins un réel agrément.

OCTAVE MAUS

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Décidément, le théâtre littéraire ne fait plus relâche. Il y a maintenant une saison d'été aussi active, aussi féconde que la grande saison d'hiver. Comme on le verra plus loin, les éditeurs ne craignent même pas de lancer, en ce moment, des livres graves, trop graves peut-être, qui réclament, par ces chaleurs épuisantes, une tension d'esprit au-dessus de nos forces et que nous réservons pour les lectures attentives des douces et familiales soirées d'hiver.

Mais il en est d'autres qui s'accordent avec la saison et s'accroissent à merveille de nos dispositions alanguies et voluptueuses.

Le *Troupeau de Clarisse* (1) de Paul Adam est un essai sur la courtisane intellectuelle. Existe-t-il une Clarisse au monde? Je n'oserais l'espérer. Clarisse est le type complet de la femme de plaisir : son corps est habile à toutes les voluptés, son esprit joue avec les spéculations les plus audacieuses. Certaines de ses aventures, narrées par elle-même, nous plongent dans cette vie fiévreuse et large, où le labeur de l'esprit va de pair avec le culte le plus raffiné du plaisir des sens, que M. Paul Adam excelle à peindre. Vous devinez que le troupeau de Clarisse, ce sont ses amants et ses confidents. Il s'y rencontre des figures vigoureuses parmi lesquelles éclate celle, presque hiératique, de la prêtresse elle-même. C'est là le sujet du dessin de la couverture du livre.

(1) Paris, Ollendorff.

De même, au seuil du *Mâle* (1) de Camille Lemonnier, que la maison Ollendorff vient de rééditer superbement, l'excellent artiste Geo Dupuis a planté le corps robuste de Cachaprés. Les interprétations de ce superbe roman, qu'il a semées, nombreuses, au cours des trois cents pages du livre, éclairent vraiment le texte et semblent même le rajeunir, en ce sens qu'à ceux qui le connaissent presque par cœur ces dessins procurent je ne sais quelle jouissance nouvelle, quelle sensation d'inédit ou de plus ample compréhension. Le *Mâle* est ici à jamais fixé comme le *Mort* le fut l'an dernier, par Meunier, dans l'admirable édition de la Société *Le Livre et l'Estampe*. Et voilà deux chefs-d'œuvre qui ont trouvé leur définitive illustration.

A ce propos, pourquoi ne songe-t-on pas davantage à publier des éditions illustrées d'Eugène Demolder? Se figure-t-on le charme d'une *Route d'émeraude* ou d'un *Jardinier de la Pompadour* commentés par des crayons compréhensifs? Cette littérature toute en visions appelle le dessin comme le vers appelle la musique.

\*\*\*

J'aurais voulu pouvoir consacrer un long article au roman de M. Gilbert de Voisins : *Pour l'amour du laurier* (2), que M. Pierre Louys fait précéder d'une lettre-préface absolument charmante. Il y explique un peu le livre, par avance, et prend soin de prévenir les lecteurs qu'ils y verront l'emploi du surnaturel : nymphes et faunes et demi-dieux. En effet, un personnage philosophique, Sylvius, est en rapports suivis avec toutes sortes de personnages mystérieux, sortis des légendes et des mythologies. Ce genre d'écrits, je le déclare tout net, n'a pas mes préférences, et, malgré l'écriture élégante de l'auteur, il me paraît qu'un tel livre échappe difficilement à la monotonie. Écrire quatre cents pages de rêveries plus ou moins métaphysiques, c'est au surplus plus facile que de raconter, en cent lignes, une histoire émouvante de la vie réelle. On connaît assez, sur ce sujet, mon sentiment. Le livre de M. Gilbert de Voisins eût-il toutes les qualités de style et de composition, plus une, je lui reprocherais encore son sujet, d'où je trouve exclus tout intérêt vraiment humain.

\*\*\*

Voici, maintenant, une touffe de poètes. M. Edouard Ducôté publie sous le titre charmant : *La Prairie en fleurs* (3) l'édition définitive de ses premiers poèmes. Son talent calme et méditatif y apparaît dans une lumière toute nouvelle : C'est presque une révélation. Sa personnalité, qui semblait un peu indécise, s'affirme ici tout à coup. Il manie le vers libre avec une souplesse, une aisance, une grâce chantante qui ne sont qu'à lui. Il prend rang, désormais, parmi les bons poètes de notre génération.

M. Georges Barral, le fondateur de la Collection des poètes français de l'étranger, poursuit vaillamment son entreprise. Après les ouvrages de Gilkin, Giraud, Gille, Séverin, Van Hasselt et Paulin Brogneaux (?), voici qu'il donne la *Route enchantée* (4) de Adolphe Hardy. Il faut louer, encourager vivement l'œuvre de M. Barral. Elle est de nature à aider notre mouvement littéraire et, à ce titre, elle mérite nos suffrages. Mais pourquoi l'esprit exclusiviste qui l'anime? Pourquoi n'y admettre que des poètes clas-

(1-2) Paris, Ollendorff.

(3) *Mercur de France*.

(4) Paris, Fischbacher.

siques ou soi-disant tels? M. Barral peut-il sérieusement croire que le vers libre n'existe pas? Ne sait-il pas que des poètes comme Verhaeren et Van Lerberghe sont admirables?

M. Barral a tort aussi d'exalter outre mesure les poètes qu'il édite. A l'en croire, M. Hardy serait un poète de premier ordre. Il faut en rabattre. Au cours des deux cents pages de la *Route enchantée* il y a certes maints poèmes charmants, de forme sûre et nette. Mais on y chercherait vainement un frisson nouveau, un cri qu'on n'oublie pas. M. Hardy est un bon poète de second ordre, qui vaut surtout parce qu'on sent en lui un écrivain connaissant son métier et sachant le vrai sens des mots qu'il emploie. Ses vers sont harmonieux, faciles, souvent plastiques. Leur lecture est agréable. Il serait fâcheux que la collection Fischbacher ne les eût pas recueillis.

Par contre, il est tout à fait regrettable qu'une amitié maladroite ait cru devoir publier, ornées d'un portrait en héliogravure, les œuvres poétiques de feu Félix Bernard (1). Que fit ce sympathique bourgeois durant sa vie? Je sais seulement qu'à ses moments perdus il écrivit de bien mauvais vers. Comme ils sont encore plus insignifiants que mauvais, nous n'en dirons pas davantage.

Bien mauvais aussi les vers et les proses de M<sup>me</sup> ou de M<sup>lle</sup> Hélène Canivet : *Le Branle* (2), reflet d'influences diverses. Je préfère les *Rythmes de douceur* (3) de M. Émile Dantine. Ils ont un charme mélancolique et musical qui promet. L'*Allée du silence* (4) de M. André Foulon de Vaulx, un auteur dont le nom m'était parfaitement inconnu et qui a publié pourtant plus de vingt ouvrages en tout genre, est un recueil de vers corrects et élégants, suffisamment sonores et pompeux pour mériter qu'on y reconnaisse les derniers accents du vieux Parnasse. Mais, tout de même, comme c'est bien fait pour inspirer de la modestie aux plus orgueilleux, cette ignorance où se trouve, de l'existence d'un auteur, quelqu'un qui depuis quinze ans lit, écrit, se tient, comme on dit, au courant : pendant ce temps M. André Foulon de Vaulx publiait ses vingt volumes en vers et en prose... et j'ignorais jusqu'à son nom! Il n'y a pas à dire, c'est encourageant!

\*\*\*

Je signale, en terminant, tout un lot d'ouvrages spéciaux que je me réserve de lire et d'étudier quand la température s'y prêtera. C'est un livre d'allure savante sur les *Origines de la peinture à l'huile* (5) de M. Charles Dalbon. C'est une magnifique et audacieuse étude de M. Henry Provensal, intitulée *L'Art de demain* (6), où l'auteur s'efforce de créer une théorie nouvelle destinée à rallier toutes les écoles esthétiques et à reconstituer l'Unité et l'Harmonie intégrale de l'art. Dans le *Traité de l'Occident* (7) M. Adrien Mithouard examine les caractéristiques qui nous différencient fondamentalement d'autres races humaines. M. Jules Breton, dans un livre intitulé simplement : *La Peinture* (8), étudie les lois, les moyens, le but d'un art qu'il pratique avec maîtrise.

Enfin, à la Bibliothèque internationale d'édition, M. Paul Wie-

(1) *A Travers la vie*. Bruxelles, Schepens.

(2) Bruxelles, Lacomblez.

(3) Liège, l'Édition artistique.

(4) Paris, Lemerre.

(5-7) Paris, chez Perrin.

(8) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

gler publie une étude succincte, très informée et très intéressante, sur l'*Allemagne littéraire contemporaine*, tandis que MM. Marcel Batilliat et Henri Albert consacrent respectivement à *Paul Adam* et à *Willy* de substantielles monographies.

GEORGES RENCY

## Trois articles historiques par des Belges.

Paul Spaak. — Arnold Goffin. — Eugène Baie.

A la Guimorais, 31 juillet 1904.

Ce dimanche breton, — tandis que sonnent là-bas, à l'horizon, les cloches de Cancale et de l'autre côté celles du vieux Saint-Malo, la cité des corsaires, auxquelles la mer des druides mêle sa voix lente, apaisée en ce matin de soleil, — j'ai lu mes bonnes revues belges, qui attendaient, dociles, le découpage des feuilles : *L'Idée libre*, *Duwendal*, *La Belgique contemporaine*. Avec joie j'y ai lu trois articles historiques, remarquables à des titres divers, mais annonçant une tendance, parmi les lettres belges, à s'occuper de l'histoire. Les Léon Vanderkindere n'ont guère eu de continuateurs au milieu de la renaissance touffue de la littérature belge. Celle-ci a été vouée à la poésie, au roman, au conte, au théâtre. Le Belge est patient et réfléchi, il est descriptif. Toutes qualités pour un historien, cependant. Et ces qualités, je les trouve, en *L'Idée libre*, dans la très remarquable étude de Paul Spaak : *La Belgique communale*. Bien écrite, d'un style un peu de conférencier, clair, précis, peignant nettement, cette étude, en vingt grandes pages de revue, donne un tableau des communes flamandes à « vol d'oiseau » dirais-je, comme Snayers peignait les batailles de son temps. On les voit naître, aux grands carrefours, au bord des fleuves, s'entourer de remparts, se hérissier de beffrois et de clochers, se bâtir des halles et des entrepôts. Bientôt dans tout le pays, par Bruges, Gand, Ypres, Tournai, Bruxelles grincent les métiers. On s'organise puissamment. Un esprit d'association profond se fait sentir. Paul Spaak en indique l'origine : « Dans un pays où les hommes ont dû, pour vaincre la nature, conquérir sur la mer, les marécages, les dunes arides, ou découper dans la broussaille des forêts les champs qui les nourrissent, il a fallu dès l'origine qu'ils joignissent leurs efforts, qu'ils associassent leurs obstinations. » Les communes bousculent la féodalité. « La victoire de Courtrai est celle de la démocratie européenne tout entière ; et les asservis de toutes les nations, les misérables, les exploités, l'innombrable masse des petits regarde au-dessus de la Flandre rayonner cette gloire qui leur annonce l'heure prochaine de la délivrance. Partout la commune s'agite, à Liège, en Brabant, en Hainaut et, plus loin, en France, à Toulouse, à Bordeaux, en Suisse, en Italie. »

Les causes de cette force ? En dehors de l'esprit d'association, c'est l'énergie d'une race saine et brutale, adonnée à la vie matérielle. « Le peuple tout entier », dit Spaak, « bourgeois, artisans, vilains, apprécie avec excès les joies matérielles de la bonne chère et des grands coups de vin. Leur renommée a franchi les frontières et quand, en 1331, Édouard III d'Angleterre tâche d'attirer chez lui les ouvriers des Flandres, il n'imagine rien de plus tentant pour eux que de leur promettre qu'ils auront de bon bœuf et de bon mouton tant qu'ils pourront en manger ; leurs lits seront bons et leurs compagnes de lit encore meilleures. » Léon Vanderkindere, dans le *Siècle des Artevelde*, ne raconte-t-il pas qu'à la bataille de Bastweiler les troupes brabançonnaises sont suivies de valets qui portent des bouteilles et des pâtés ? Et n'ajoute-t-il pas que Jean Yoens, à la tête des Gantois, s'arrête à Damme, un soir qu'il va sceller une alliance avec les communes de Flandre, et là, en compagnie de demoiselles, boit et mange d'un tel appétit qu'il meurt dans la nuit.

Puis c'est le travail, un travail âpre, dur, — une industrie prodigieuse, un commerce inouï. La Flandre et le Brabant habillent

l'Europe des draps verts de Douai, des draps bruns d'Ypres, des draps rouges de Bruxelles, des brunettes et des mollés de Bruges, des toiles fines de Louvain, des cuirs de Malines ! Et en outre « tout ce que l'industrie des hommes imagine, tout ce que fait pousser le soleil sur toutes les terres du monde, en Ecosse, en Suède, en Russie, en Allemagne et plus loin dans les sept royaumes d'Espagne, en Sardaigne, à Tunis, au Maroc, en Égypte, en Tartarie et dans la terre du Soudan, tout arrive, à pleins navires, vers les ports de Flandre ».

Il y a aussi le nombre : « Ils sont une foule qui, quand la cloche appelle, sort des ruelles et s'agglomère sur la grand'place. Leurs défaites, et parfois leurs victoires, y font de sanglantes brèches. Mais, d'année en année, les fils remplacent les pères, et les Gantois de Roosebeke alignent une armée aussi profonde que les Brugeois de Groeninghe. »

Enfin, « ils ont la foi ; ils sentent leur force et croient en elle, c'est-à-dire croient en eux. Comme tous ceux qui aiment la vie parce que leur sang est ardent et que leur temperament robuste leur permet d'en goûter les joies, ils ont le mépris de la mort qu'ils voient du reste faucher dans les campagnes et dans les villes à si grands coups de faux que, s'ils n'en avaient point le mépris, ils en prendraient au moins l'habitude ».

Mais le défaut des communes flamandes, ce qui a arrêté leur essor, rendu vaine leur puissance, entravé leur domination au dehors, arrêté l'influence de leurs idées, ce fut leur égoïsme ou plutôt leur particularisme. Rivalités effrayantes. « Au début, les métiers font la guerre au patriciat. A peine ont-ils vaincu qu'ils se jalouent et bataillent entre eux ; les foulons et les tisserands se massacrent. » Paul Spaak dit bien : « C'est aux murs de la ville que s'arrête l'intérêt de ces hommes. » Les luttes des villes entre elles, des métiers entre eux, de la plèbe et de l'échevinat, des cités avec les campagnes d'alentour, luttes de seul intérêt immédiat, de jalousie, d'envie, ont empêché les communes de se grouper en une nation qui eût été formidable ! Paul Spaak analyse ces tares et complète sa fresque communale, largement et clairement brossée.

\* \* \*

Dans *Duwendal* Arnold Goffin publie une étude sur *Venise et l'Art vénitien*. Il décrit mélancoliquement la ville des doges en cette langue fine et souple qu'on lui sait, en phrases délicates et subtiles. « Une sorte de torpeur tiède règne, qui, à la fois, enveloppe la pensée et l'exalte ; qui la livre, sans distraction, à l'hallucination tissée de réalité et de rêve de cette cité, où toute âme susceptible de recevoir l'émotion et les suggestions du passé et de l'art — ou, mieux, capable d'accueillir et d'aimer la souffrance — contracte une étrange fièvre de griserie et de langueur. Le songe ici vous subjugue tout entier ; rien ne le trouble, rien ne le contrarie, — la pulsation précipitée de la vie positive s'amortit en vous à respirer les émanations de léthargie et de nonchaloir que les canaux et le sous-sol humide évaporent dans l'atmosphère de paix un peu inquiétante de la ville ; à errer en ce captieux décor où la vétusté des palais est magnifiée par la magie d'une lumière chaude, lustrée, chatoyante, qui fait du faste avec la dégradation des ruines, la souillure des façades et les eaux stagnantes et putrides des lagunes. »

Après une description voilée de Venise, Goffin nous parle de l'art vénitien. Il le résume certes fort délicatement, en sensitif. Il signale à merveille Giorgione, Le Titien, Paul Véronèse. Puis il écrit, résumant avec une rare précision :

« A la suite ou à côté de ces grands artistes, une multitude d'autres travaillaient, moindres, dont les principaux, les Palma, Lorenzo Lotto, Paris Bordone, déploient l'abondance d'aptitudes de leur talent savoureux et flexible, surtout en ces portraits où s'éternise pour nous la vieille nation vénitienne, dans sa politique et sa sensualité, sous l'aspect de ses doges et de ses providiteurs à la physionomie aiguë ; et sous celui de ces jeunes patriciennes, prises dans la luxueuse gaine de leur robe de brocart ou de soie cramoisie, de laquelle jaillit, semblable à une fleur un peu lourde, leur joli visage placide où, sous la blonde chevelure ondulée et entremêlée de bijoux, les yeux limpides et sans pensée mettent une lueur enfantine. »

Goffin, dans sa longue étude, s'attache surtout à Vittore Carpaccio. Il fait une curieuse comparaison entre la *Sainte-Ursule* de cet artiste et celle de Memling. On sait que la châsse de Sainte-Ursule fut placée à l'hôpital de Bruges le 24 octobre 1489 et que Carpaccio paracheva ses peintures pour la Scuola di S. Orsola de 1490 à 1496.

« En bon et loyal artisan, » dit Goffin, « en fidèle franc-maitre de la gilde de Saint-Jean et de Saint-Luc qu'il est, Memling a mis tout son savoir et toute son expérience à livrer un travail irréprochable, tant comme matière que comme fini, de telle sorte que chaque scène de sa *Légende* est un chef-d'œuvre de composition et de coloris. Mais ces qualités ne nous satisferaient point ou nous laisseraient bientôt, et l'œuvre nous paraîtrait insuffisante, si elle ne remplissait le dessein d'exaltation dans lequel elle a été conçue, si elle n'était tout embrasée de la flamme spirituelle dont les lueurs se reflètent partout, dans l'ensemble et dans les détails, dans l'expressive attitude des acteurs du drame et, surtout, dans la physionomie de l'héroïne de celui-ci, de sainte Ursule, avec son visage de candeur sérieuse et de droiture, sans beauté effective, mais transfiguré par l'amour divin et la joie de sa vocation de sacrifice....

« Memling néglige les préliminaires de l'histoire : il entame cette dernière à la première arrivée de la sainte à Cologne, à l'apparition de l'ange, c'est-à-dire au moment où le caractère surnaturel de la destinée d'Ursule se décèle. Carpaccio, lui, qui avait du reste à couvrir des espaces plus considérables, prend la narration de l'hagiographe au début et consacre les quatre premiers tableaux de son cycle aux allées et venues des ambassadeurs de Bretagne à la cour d'Angleterre et à la séparation d'Éthérius et de sa fiancée d'avec leurs parents....

« Aussi est-ce la partie principale et la plus captivante de son œuvre, celle à laquelle les préférences naturelles et les aptitudes de son talent lui ont fait travailler avec une prédilection manifeste.

« Carpaccio est un conteur — un conteur délicieux, rempli, certes, de la conscience de son art et de la gravité de son sujet, mais emporté par son instinct de beau diseur, qui s'abandonne avec complaisance à la prolixité imagée; jaloux de surprendre et de divertir ses auditeurs, en enjolivant un peu sa « geste » sacrée, en ajoutant à l'intérêt propre de sa « matière » mille détails de réalité et de fiction qui lui serviront de commentaire agréable et fleuri. »

(A continuer.)

EUGÈNE DEMOLDER

## Les Œuvres d'Hughes Van der Goes<sup>(1)</sup>.

L'intéressant problème soulevé par M. Sander Pierron continue à faire du bruit. Voici les renseignements que nous adresse à ce sujet M. l'abbé Moeller, directeur de l'excellente et très littéraire revue *Durendal* :

Les *Vies des Saints du Brabant* de J. Gielemans contiennent trois miniatures. La première a pour légende ce texte : *Haec figura repraesentat S. Karolum Magnum, imperatorem Romanorum, regem Francorum ac ducem Brabantinorum et omnes sanctos et sanctas, qui prodierunt de stirpe ipsius ante et post*. En effet, cette miniature représente Charlemagne; les franges extrêmes de son manteau sont tenues d'un côté par saint Albert, l'évêque-martyr de Liège, de l'autre par saint Louis, évêque de Toulouse. Sous les plis du manteau s'abritent, d'une part saint Louis, roi de France, saint Arnould, évêque de Metz, et saint Guillaume, ermite, et d'autre part sainte Gertrude, sainte Begge, sainte Gudule et sainte Amelberge.

La seconde miniature représente un arbre au tronc élané; de ses fleurs émergent les images des saints suivants, clairement désignés par leurs noms écrits en toutes lettres : *S. Oda virgo, S. Rumoldus, S. Gummarus Confessor, S. Wivina abbatissa,*

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

*S. Luytgardis monialis, S. Theodardus episcopus et martyr, S. Lambertus episcopus et martyr*. Près du tronc de l'arbre, qu'elle enserre du bras, se dresse sainte Hélène saisie par deux bourreaux. Sous la miniature, on lit l'inscription : *Haec figura repraesentat sanctos et sanctas in Brabantia natos seu Conversatos, qui non prodierunt de stirpe ducum Brabantine, sed aliunde*.

La troisième miniature représente une vue de Jérusalem.

Ces miniatures sont-elles de Van der Goes? Pour résoudre cette question il ne suffit pas d'affirmer, comme le fait Sander Pierron, que de 1476 à 1482 Van der Goes et Gielemans ont vécu ensemble à Rouge-Cloître. Il faut examiner soigneusement la date des manuscrits.

La troisième enluminure n'est certainement pas de Van der Goes. Car l'*Historiologium* qui la contient a été écrit de 1486 à 1487, cinq ans après la mort de Van der Goes.

Pour la date de l'*Hagiologium*, qui renferme les deux autres miniatures, on n'est pas fixé d'une façon certaine. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il a été écrit après 1476 et avant 1484. Comme d'autre part cependant nous savons qu'en 1479 Gielemans était encore occupé au *Sanctilogium* et que le *Novale Sanctorum* semble avoir été commencé en 1483, il s'ensuit que l'*Hagiologium* a été écrit entre 1479 et 1482, les trois dernières années de la vie d'Hugo Van der Goes.

Reste à voir si l'état de santé du malheureux artiste lui permettait encore, à cette époque, d'enluminer les manuscrits. Car, on le sait, il était atteint d'aliénation mentale dans les derniers temps de sa vie.

Consulteur, sur la question, l'ouvrage des Bollandistes : *De codicibus Hagiographicis Johannis Gielemans, canonici regularis in rubra valle prope Bruxellas adjectis anecdotis*. Bruxelles 1895. Voir surtout pp. 8-14 et 42-43.

## LA MUSIQUE A OSTENDE

Le défilé des virtuoses de marque continue. La voix de Claire Friche a vibré avec générosité dans les vastes espaces du Kursaal, malheureusement trop souvent en intonations fausses. Le beau violoncelle de Marix Loevensohn a victorieusement chanté le difficile Concerto de Schumann. Le même jour, Elza Szamosy, l'étoile de Budapest (étoile de café-concert?) a beaucoup divertit le public. Le violoniste-prodige de onze ans, le Transylvain Franz von Veczey (prononcez *Vetcheïe*) jouera pour la troisième fois le 30 août (Concerto de Tchaïkowsky). Jan Kubelik ne viendra pas.

La question de la direction de l'orchestre s'impose. Il suffirait, pour démontrer ce qu'on pourrait faire d'une telle phalange, de la confier pour une seule séance à un bon chef. Quelques concerts dirigés par les Richter, les Mottl, les Richard Strauss, les Weingartner, voire par un Chevillard ou par notre Brahy, donneraient à la prochaine saison un lustre artistique que n'ont jamais eu les concerts d'Ostende.

La question du chef d'orchestre domine celle du recrutement des virtuoses. L'administrateur hors ligne qu'est M. Marquet doit se poser ainsi le problème, Étant donnée la somme totale qu'il consacre à la musique, quel en est l'emploi répondant au plus grand effet utile?

J. F.

## PETITE CHRONIQUE

Le théâtre de la Monnaie vient de publier le tableau de sa troupe pour la prochaine saison. Nous en avons indiqué déjà les éléments principaux. Les chanteuses, au nombre de vingt-deux, sont : M<sup>mes</sup> Litvinne et Landouzy (en représentations), Paquot-D'Assy, C. Baux, F. Alda, C. Thévenet, L. Foreau, J. Laffitte, C. Eyreams, G. Bastien, J. Maubourg, M. Muratore, Dratz-Barât, D. Brozia, F. Carlhant, G. Cortez, E. Simony, A. Tourjane, J. Pau-

lin, M. Van Dyck, L. Colbrant et J. Lambrechts. La liste des chanteurs comprend : MM. Van Dyck, Clément et Thomas-Salignac (en représentations), Ch. Dalmorès, L. Laffitte, L. Muratore, E. Forgeur, Lubet, Caisso, Disy, ténors; Henri Albers, Decléry, A. Boyer, Bourbon, François, Crabbé, barytons; Vallier, P. D'Assy, Belhomme, Cotreuil, Danlée, basses.

L'orchestre sera dirigé, comme précédemment, par MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre, et F. Rasse. Régisseur général : M. Ch. De Beer.

Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, à 2 et à 8 1/4 heures, deux représentations de *Miss Helyett*, qui a été reprise hier avec M<sup>lle</sup> Norah d'Aubret, spécialement engagée par M. Péronnet.

Le Choral mixte *A Capella*, directeur M. V.-A. Bauvais, ayant repris ses répétitions, l'inscription des personnes des deux sexes, âgées d'au moins quinze ans, aux cours de solfège, chant solo, déclamation et chant d'ensemble, a lieu les lundis, jeudis et samedis, à 8 heures du soir, 57 rue du Poinçon, à l'École communale n° 2.

Le 25 courant *A Capella* prêtera son concours à l'exécution de la cantate *Aux Héros*, de Waucampt, place des Martyrs (deux mille exécutants) et le 16 octobre à un concert artistique au profit de la Mutualité de la Presse belge.

Les classes du commerce et de la colonisation de l'Exposition de Liège se sont fusionnées et, sous la présidence de M. Corty, président de la Chambre de commerce d'Anvers, ont examiné dans

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

quel sens devrait être aménagée l'exposition. Il a été décidé notamment que l'on mettrait en valeur, par des tableaux et des cartes, l'importance de l'exportation des produits belges vers les pays lointains et quels progrès ont été réalisés dans le domaine de l'expansion commerciale.

La question de l'enseignement commercial fera l'objet d'un examen particulier.

Le Salon d'automne qui s'ouvrira à Paris (grand palais des Champs-Élysées) le 15 octobre prochain promet d'offrir un ensemble d'œuvres fort intéressant. On y verra notamment une importante série de tableaux de Renoir, choisis aux diverses époques de sa vie, une suite de peintures et de dessins d'Odilon Redon, une exposition collective des bronzes du prince Troubetzkoy.

Le comité, présidé par M. Frantz Jourdain, prépare en outre deux expositions rétrospectives consacrées l'une à Puvion de Chavannes, l'autre à H. de Toulouse-Lautrec.

Les sommes recueillies jusqu'à ce jour par la revue *Les Arts et la vie* pour ériger à Paris le *Penseur* de Rodin s'élèvent à fr. 9,316-75.

Que tous les peintres, sculpteurs et graveurs lisent dans le numéro d'août du *Mercur de France* un article de José Théry, avocat à la Cour d'appel de Paris, intitulé : *Le Droit de l'artiste dans les ventes de ses œuvres. Un office de garantie des œuvres artistiques.*

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMÉN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



# VITRAUX

# R. EVALDÈRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

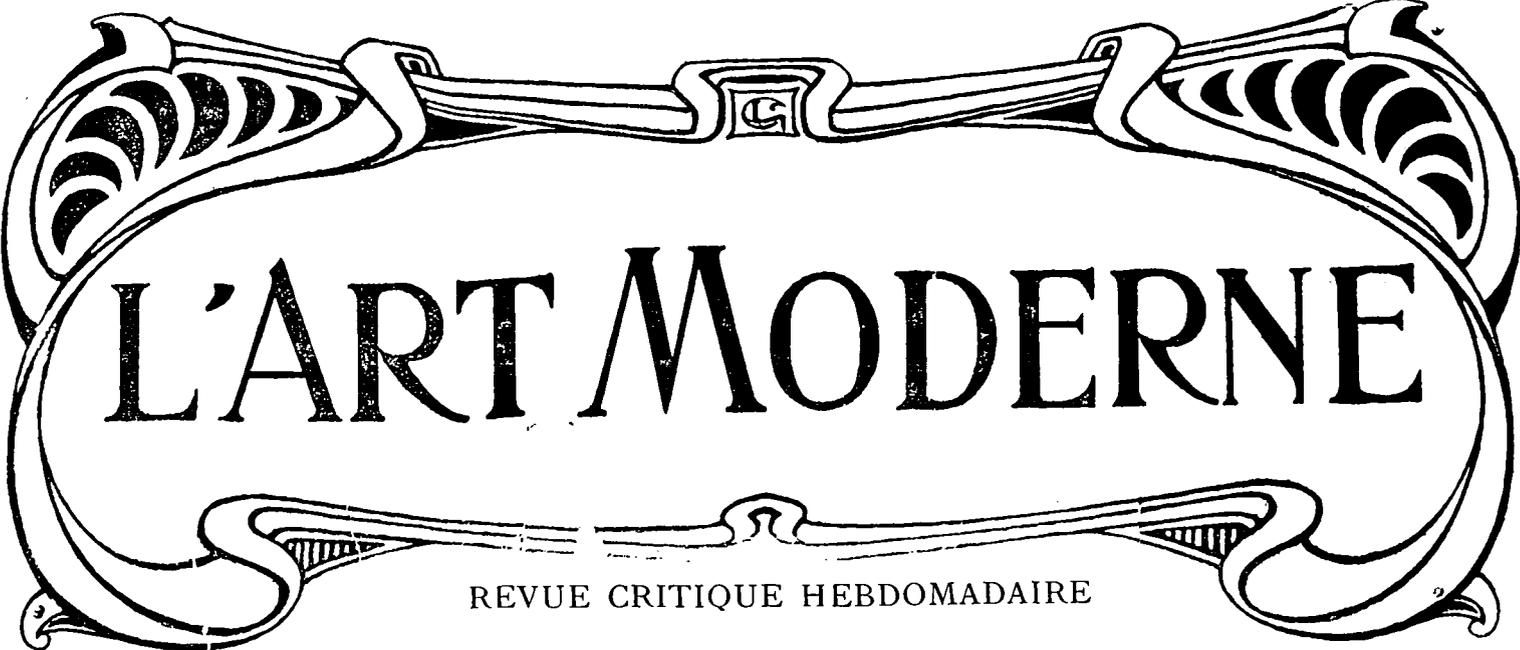
Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Albert Baertsoen (H. FIERENS-GEVAERT). — Deux Livres de vers. *Le Sang parle. Les Reflets et les Souvenirs* (J. D.). — Les Écrivains belges à Paris — L'Artiste. — Nécrologie. *Henri Fantin-Latour* (O. M.). — Petite Chronique.

## ALBERT BAERTSOEN

Svelte et affiné, le visage estompé de rêverie, les yeux à la fois délicats et aigus, dépourvus de ce qui compose la physionomie traditionnelle des peintres flamands, Baertsoen est pour tout l'une des forces les plus expressives de sa race. Ce maître du paysage moderne est un isolé dans son milieu. Les Gantois — même les plus intellectuels — se doutent-ils de la rare et précieuse individualité de ce peintre? Je ne le crois pas. Est-ce à dire que Baertsoen prenne à l'égard de son entourage

l'attitude aigrie des incompris? Nullement. Il se mêle à la vie bourgeoise de Gand, on le voit au concert, au théâtre; il ne laisse point soupçonner son labeur obstiné, et l'apercevant à leurs fêtes, ses concitoyens notables se confirment dans l'opinion que Baertsoen est un aimable amateur. Un filateur cossu lui disait un jour en manière de compliment : « Oh! quand on n'a rien à faire, la peinture est une si belle distraction. »

Connu, aimé dans les milieux artistiques du monde entier, Baertsoen supporte allègrement ce dédain comique des bons Gantois. Nomme-t-on un jury, une commission artistique, jamais on ne songe à lui. D'autres s'insurgeraient, crieraient au mufflisme bourgeois. Baertsoen ne demande pas qu'on l'admire; il peint pour sa joie égoïste. On dirait qu'il éprouve comme une volupté supérieure, sa tâche quotidienne accomplie, à se mouvoir parmi les cordialités et le bongarçonisme reposants des relations provinciales. C'est là un trait de sagesse et de haute volonté.

J'ai énuméré, ici-même, à propos du sculpteur George Minne (1), les exceptionnels artistes de la dernière génération gantoise : outre Baertsoen et Minne, les Claus, les Horta, les Maeterlinck, les Van Rysselberghe, les J. Delvin. Ils vivent dispersés. Ils se sont formés seuls et ont subi la dure loi moderne de l'individualisme. Et presque tous ont été ou restent contestés par leur milieu. C'est même entre eux le trait de ressemblance le plus apparent. Van Rysselberghe, Claus exaltent la nature en ses aspects de soleil et de

(1) Voir *l'Art moderne* du 16 novembre 1902.

joie ; Horta proclame la hardiesse moderne en ses souples architectures de fer ; Maeterlinck, dans ses premiers drames si ingénument vivants, éclaire les destinées à travers la trame fatale des contingences. Baertsoen, lui, décrit et pénètre l'âme des petites gens qui flotte dans des décors très vieux, très effacés, où s'accumulent les tristesses sans éclat, les désirs sans grandeur, les dévouements sans gloire, les tragédies en prose de la plèbe éternelle.

Il se promène dans les vieilles cours, les rues pauvres, les petites places de faubourgs, devant des façades nues et tristes, sur des quais déserts et sombres comme la misère du peuple. Son art toutefois n'a point de prétentions sociales. Il exprime la poésie des sites très humbles ; il dégage de leur mélancolie la douceur et la résignation qui ennoblissent la souffrance populaire ; il est fait de persuasion, de rêverie calme et grave. Par-dessus la créature — le personnage intervient rarement dans les tableaux de Baertsoen — il s'adresse à la demeure, au cadre où se déroulèrent plusieurs vies qui toutes marquèrent leurs traces. Les façades lasses, les chalands engourdis sous la neige, les quais accablés d'ennui, les petites places en cercle où les pignons puérils ont interrompu leur ronde séculaire, deviennent ainsi les protagonistes d'un drame éloquent et profond. Par le décor, l'œuvre se localise dans les vieilles Flandres ; par l'émotion, par l'éternité symbolique du sentiment, elle se hausse au lyrisme le plus pur, à la poésie la plus essentielle.

Baertsoen ne songera pas à peindre un béguinage pour la grâce archaïque de ses demeures et le charme pittoresque de ses pelouses ; il fixera simplement un vieux porche, et sur les pierres noircies il racontera l'existence totale de la cité religieuse. C'est que Baertsoen voit en profondeur. De même une façade évoque chez lui une rue, un coin de ville ; un chaland dramatise les journées monotones du batelier. Cet art s'adresse aux choses inertes ; et pourtant il n'en est pas de plus mystérieusement humain. Il s'inspire de décors oubliés, meurtris ; et il n'en est pas qui soit animé d'une vie plus haute. Baertsoen a également vu et senti la lumière et ses féeries joyeuses ; il a peint des brouillards irisés sur l'Escaut ; il s'est promené parmi les maisonnettes rouges et vertes, sur les talus brillants de l'excentrique Zélande ; il a jeté de larges coulées de soleil sur les tuiles flamandes et les murailles jaunâtres des ruelles. A travers les clartés heureuses toujours son sentiment nous a révélé la mélancolie et la fatalité des misères obscures que suintent les pierres muettes...

L'intervention cérébrale, dans cet art, est considérable. Baertsoen est d'abord ému, troublé, ravi par un site, un coin de pays, une ordonnance de maisons, une opposition ou une harmonie de lumières. Il emporte cette vision, il la garde dans les yeux et dans l'âme, il

en approfondit le caractère par une lente méditation, il élimine mentalement tout ce qui pourrait en diminuer la vertu dramatique et il compose, sous le contrôle de sa pensée, le paysage d'où se dégagera la vie totale de la réalité première. Avec une énergie prudente, ce scénario synthétique s'élabore à travers de nombreux croquis, par la vue renouvelée du site inspirateur. La première part — et la plus large — est faite désormais aux facultés méditatives.

La réalisation de l'œuvre entre ensuite dans une phase objective. L'artiste, cette fois, exécute des études, des dessins, des morceaux d'après nature, en transcrivant littéralement les choses, en ne laissant pas à son esprit l'occasion de s'interposer, en s'abandonnant à la joie de peindre et de copier ce que seul son regard reflète. La grande majorité des paysagistes — remarquons-le entre parenthèses — ne connaissent que cette « phase objective » et les études et morceaux préparatoires de Baertsoen seraient des tableaux de bonne vente pour bien des « maîtres ».

Baertsoen ne se contente pas de ce que sa verve, en face de la nature, son instinct des couleurs, sa perception des jeux atmosphériques, sa science du dessin peuvent lui valoir de réussites brillantes et relativement faciles. Il va plus loin. Il aborde à présent l'œuvre définitive, le tableau, et il établit sa composition idéale en utilisant sévèrement sa documentation d'après nature. C'est le véritable travail d'exécution. Il est long, pénible, douloureux. L'artiste n'est jamais satisfait. Il connaît, lui aussi, les « affres » des grands stylistes. Sa technique s'appuie sur les recherches les plus variées. Sans adopter la facture des néo-impressionnistes, — dont il diffère par un sentiment des lumières et un usage de la matière totalement opposés, — il s'est servi quand il l'a fallu des couleurs décomposées. Lorsque l'œuvre touche à sa fin, le peintre se livre à sa passion trop longtemps contenue ; le dernier travail de la brosse est plein d'entrain et de liberté, en sorte que, malgré les retouches, reprises, hésitations, recommencements, jamais les œuvres de Baertsoen ne sont « fatiguées » et toujours elles redisent l'émotion fraîche et divinatrice provoquée par la nature.

J'ai tenu à détailler cette méthode parce quelle est un bel et trop rare exemple de vaillance artistique, parce qu'elle enseigne à tous la force d'une discipline, d'une doctrine morale. Pour matérialiser son rêve, Baertsoen ne craint pas de se soumettre au plus rude des régimes. Un artiste sincère doit porter en son âme un courage inflexible s'il veut exprimer sa pensée jusqu'au bout. Celui qui ne se contente pas d'un à-peu-près traverse de dures, mais fortifiantes épreuves. Les conditions actuelles de l'art l'exigent impérieusement. Il faut s'imposer une loi rigoureuse qui difficilement se découvre et que les académies n'enseignent pas.

Et remarquez que Baertsoen, d'instinct, est revenu à la méthode classique, comme bien des artistes que l'on tenait à tort pour révolutionnaires : Turner, les maîtres de Barbizon, Manet. Le besoin des compositions expressives lui a appris l'art difficile des sacrifices, et ses productions se caractérisent toutes par cette qualité qui ne se définit pas, au nom de laquelle malheureusement on éteint les individualités naissantes dans les écoles, et qui ne se rencontre vraiment que dans toute œuvre largement vivante : le *style*. Qu'est-ce que le style? C'est fort difficile à dire. Il y a des artistes qui ont de l'originalité, du caractère, de la puissance, qui ont *leur* style et qui n'ont pas de style. C'est l'art très délicat des simplifications, un tact spécial à choisir les éléments nécessaires à l'expression, un don abstrait qui est de même essence chez l'écrivain, le musicien, le peintre, le constructeur et qui est comme la conscience de l'inspiration. La jeune littérature française redemande au style la précision, le relief, la clarté. Constantin Meunier a du style dans les grandes figures du *Monument au travail*. Les peintres — et en particulier les Flamands — ont fait depuis quelque temps trop bon marché de cette condition suprême de la beauté. Baertsoen a prouvé par elle qu'il était au-dessus des modes techniques et qu'il avançait instinctivement dans les voies éternelles...

Isolé dans son milieu, Baertsoen l'est aussi dans l'école belge contemporaine. Il serait difficile de rattacher à l'esthétique d'un groupe des chefs-d'œuvre comme : *La Petite Place flamande* (musée d'Anvers), les *Chalandes sous la neige* (musée de Bruxelles), la *Petite Cité au bord de l'eau* et le *Dégel* (Luxembourg). Evidemment, Mellery, psychologue des intérieurs désuets, et le jeune Delaunois, explorateur profond des pays monastiques, ont des affinités de sentiment avec Baertsoen. Mais ces artistes se sont formés séparément. Leur éducation et leur technique n'ont rien de commun avec celle du maître gantois. Baertsoen a des imitateurs aussi; mais combien matériels et lourds! On ne peut pas dire qu'ils constituent une famille à son image. Et comment le classer dans l'ensemble du paysage contemporain? A quoi bon d'ailleurs les étiquettes? Par son classicisme Baertsoen s'apparente aux grands artistes de tous les temps. Son individualisme, la vie subjective de son art font de lui un maître aussi moderne que Whistler. Ce qui est vrai, pour sa peinture, l'est aussi pour ses eaux-fortes. Ici encore c'est par des recherches personnelles, par la volonté d'exprimer pleinement sa vision inédite des abris de détresse, qu'il a obtenu une incomparable largeur de style dans cette magique série : *Maisons de pauvres*, *Soir à Amsterdam*, *Coin de ruelle*, *Le Moulin*, *Maisons au bord de l'eau*.

On vit les premières eaux-fortes de Baertsoen il y a dix ans. Que d'études réfléchies, que de labeur et quel

gigantesque élan vers la perfection dramatique depuis cette date! Baertsoen ne connaissait alors que le procédé spontané; sa technique aujourd'hui a toutes les souplesses. De nombreux dessins très détaillés, très poussés, préparent la composition pour laquelle l'aquafortiste ne garde que les traits caractéristiques et, si je puis dire, les masses et les lignes morales. L'exécution ensuite est lente, raffinée; les morsures de l'acide font l'office du plus subtil, du plus intelligent, du plus révélateur des pinceaux. Nous retrouvons, en somme, la discipline intellectuelle et pratique que s'impose le peintre et la réalisation finale nous fait admirer, comme dans les tableaux, de saisissantes synthèses, des visions où la vérité prend sa forme essentielle, un réverbère au support tordu, des fenêtres écrasées dans leur cadre bancal, de noirs logis de pêcheurs tassés en silhouettes rigides près du port qu'envahit la nuit, un moulin dominant en vieux lutteur le nuage qui met une auréole violente autour de ses bras en croix, des pignons voisinant en groupe confidentiel à l'extrémité d'un canal endormi, — tels sont les acteurs que Baertsoen fait vivre dans ses eaux-fortes en les enveloppant d'une atmosphère de clartés graves, d'ombres sans limite.

Inspiré par des thèmes locaux, cet art prend une importance universelle. Il n'est pas besoin de connaître Gand pour en subir l'éloquence; la vue du vieux quai de la Byloque où habite le peintre fera certes mieux comprendre la formation de son talent volontaire et sobre; elle ne le fera pas aimer davantage, elle n'en fera pas mieux saisir la portée. Baertsoen, comme tous les grands paysagistes d'aujourd'hui, a poussé de plus en plus loin l'investigation humaine et la recherche de la vie. La palpitation, jusqu'à ce jour imperceptible de la matière, anime ses œuvres. Les pierres vivent et s'émeuvent et ce qui dans l'antiquité était le plus beau des mythes devient chez Baertsoen la plus poétique des réalités.

H. FIERENS-GEVAERT

## DEUX LIVRES DE VERS

**Le Sang parle**, par CAMILLE MAUCLAIR (1). — **Les Reflets et les Souvenirs**, par FRANCIS DE MIOMANDRE (2).

### I. — LE SANG PARLE

Une centaine de poèmes, publiés avec élégance par la « Maison du Livre », ont enrichi, ce printemps, l'œuvre considérable de Camille Mauclair. C'est le deuxième volume de vers que nous lisons de lui, avec le souvenir toujours précis, quoique lointain, des délicates *Sonnettes d'automne*.

(1) Paris, Maison du Livre.

(2) Paris, Bibliothèque de l'Occident.

Le talent multiforme de Camille Mauclair, l'activité inlassable et brûlante de son esprit, les faces diverses de son intelligence qui fut la plus précoce peut-être, parmi tant d'autres très ardentes de sa génération, n'ont pas cessé de nous étonner à merveille depuis plus de dix ans. Le roman et la critique, quelques essais philosophiques et des études sur les peintres de la dernière école ont révélé — combien de fois en ces dix ans! — l'habileté significative de sa prose qui suit avec souplesse et grâce les évolutions rapides de tant de canaux croisés.

Ces vers-ci sont d'une autre plume, la même qui servit jadis aux « Sonatines » et les nota sur des airs vagues et charmeurs, comme aujourd'hui cent poèmes nouveaux dédient à l'ombre de Schumann leurs rythmes imprécis, leurs figurations esquissées.

Il y a beaucoup de douceur, un grand laisser-aller mélancolique dans ces poésies chuchotées du soir, quelque chose de féminin qui est très délicat, un bruit de chansons, d'eaux et de voix faibles.

La lumière comme un enfant,  
Joue avec le demi-jour  
Sur le gazon comme en velours,  
Tandis que le soleil descend (1)

Et au fond, bien au fond de tous cela,  
Nous sommes blottis tout petits,  
Toi et moi :  
Notre bonheur veille sans bruit  
Et nous ne sommes presque rien...  
Cette idée-là me fait du bien.

Nous pensons à toutes ces choses  
Qui ne pensent pas à nous,  
La nuit est chaude,  
Le feuillage est doux,  
Et tout cela est fait pour nous,  
Tout de même, peut-être...

Mais parfois le chant s'élargit et de grands accords d'orgue semblent mêlés à l'*Angelus*.

Les soirs, quand Dieu tendant la main sous les nuages,  
Soutient sur l'horizon le soleil défaillant  
Sous la terre est tapi le vendangeur des ombres (2).

La fantaisie d'ailleurs a soufflé sur ces airs nocturnes comme un vent qui disperse les feuillets d'une sérénade. Ici l'inspiration descend comme la lueur d'une étoile, là-bas elle est née de la terre et du génie étroit des hommes. Témoin ce délicieux tableau copié de Le Sidaner :

Clair de lune, nappe blanche,  
Cristaux tremblants, linge, reflets :  
Une lueur monte et s'épanche,  
Mystérieux fleuve de lait.  
La lampe est une âme pâle  
Dans la nuit plus pâle encor :  
La douceur est telle ce soir  
Que l'on ne sait si l'heure exhale  
Un sourire ou un soupir.

(1) *Le Jardin*.

(2) *A Nuit close*.

Tout s'immatérialise  
Et l'heure qui tinte à l'église  
Ne fait pas plus de bruit qu'une fleur  
Tombant pétale à pétale  
Sur la nappe pure et pâle...

Ainsi s'en va tout le livre, pareil un peu aux boîtes peintes renfermant des musiques : l'air qu'elles jouent reste lointain toujours, eût-on l'oreille toute proche, et les images qui défilent, sans légende de l'une à l'autre, luisent, s'effacent ou pâlissent suivant l'heure du jour et le soleil qui donne. J'en retiens une encore, si jolie !...

Elle, pas très grande, plutôt mignonne,  
Les épaules pliées et étroites un peu,  
Met un doigt sur sa bouche, comme retenant son âme,  
Et regarde pensivement tout cela,  
Penchant la tête comme un petit bouquet fatigué.

## II. — LES REFLETS ET LES SOUVENIRS

De ces vers (les premiers que publie M. Francis de Miomandre) je ne sais trop s'il faut louer le charme désinvolte et gris ou s'il convient de témoigner d'abord en faveur de l'alexandrin et du bon ton. Car ce livre est en deux parties et si les premiers poèmes plus nombreux s'en vont d'une allure falote, délicieusement dégingandée, ceux qui viennent ensuite s'imposent à l'admiration par leur tenue irréprochablement classique.

Le très jeune poète Francis de Miomandre, dont les quelques études critiques et un roman publié récemment en Belgique nous ont permis déjà d'apprécier le talent original, l'esprit savoureusement comique et délié, l'intelligence vraie de la vie et de l'art, nous conquiert aujourd'hui par la simplicité de ces poèmes nés d'une émotion profonde, toujours sincère, parfois poignante :

Ah ! si vous étiez ici, devant moi,  
Peut-être que de toutes ces douleurs  
Complicées et misérables  
Je pleurerais, avec douceur.  
Mais vous ne viendrez jamais à moi  
Car il n'y a pas de miracles,  
Et je ne puis que me cacher  
Dans ce coin de mon âme obscur et lamentable  
Où Dieu même ne me retrouverait pas...

M. Jourdain y trouverait à dire quant aux vers, et peut-être quant à la prose ! Mais nous avons depuis longtemps joint l'un à l'autre ces deux pôles par le grand cercle « poésie » et, alors, que nous chaut la règle ?... D'ailleurs, la Phèdre de Racine, tellement noble et terriblement triste, ne pourrait-elle soupirer parmi ses longues plaintes des vers comme ceux-ci :

Ces jasmins sont trop doux, l'été est lourd de roses ;  
O sève, arrête-toi, je tombe,  
L'air amoureux palpite d'ombre.  
Souvenirs, écarter ce délice et ces fièvres :  
Va-t'en, suavité des trop beaux jours d'été...

Et maintenant je cite l'une de ces strophes admirablement ornées où s'exerce quand il lui plaît la dextérité élégante du poète des Artifices :

Vases vénitiens de moire et de lagune,  
Calices de Bohême, et qui gardent encor  
L'âme des vieux sabbats tournoyant sous la lune;  
Légers comme la neige et pâles comme l'or

Mais à tant de beauté subtile avouerai-je que je préfère l'autre muse de M. de Miomandre, celle qui pour le visiter prend un visage de douceur avec un sourire chagrin, des yeux clairs, une voix d'enfant et l'attitude du jeune homme « qui avait beaucoup lu Laforque »?

J. D.

## LES ÉCRIVAINS BELGES A PARIS

Le *Mercure de France* publie un article signé par André Fontainas et intitulé : *Quatre Prosateurs belges*. Etude excellente, vantant l'œuvre de Léopold Courouble, Blanche Rousseau, Hubert Krains et Eugène Demolder. Nous voudrions pouvoir la reproduire entièrement. Mais elle tient vingt-cinq pages de l'importante revue parisienne. Force nous est de ne publier que quelques extraits choisis.

Sur Léopold Courouble, notre fameux et aimé romancier de la *Famille Kaekebroek*, que voici cette fois lancée à Paris :

« Courouble écrit une langue souple, suffisamment délicate et d'une correction affinée; le prodige consiste à y avoir introduit, dans la bouche et dans le cerveau de ses personnages, des expressions propres au parler du « bas de la ville », si bien en place qu'aucune soudure, aucune superposition n'en est apparente, qu'elles s'avèrent indispensables et naturelles, qu'elles ne choquent ni ne détonnent, ne prennent pas trop d'importance, et ne sombrent pas dans le contexte. »

André Fontainas au cours de son étude, très pénétrante et très juste, sur Courouble, qu'il « situe » définitivement, fait une jolie description du « quartier Sainte-Catherine ». Il signale aussi au conteur bruxellois le quartier des Marolles.

Au sujet du délicat écrivain qui porte le nom si joliment coloré de Blanche Rousseau, Fontainas s'exprime ainsi :

« Par des nuances impondérables créer une sorte d'atmosphère spéciale, odorante, vaporeuse de toute la brume de souvenirs et de tendresses abolies que répand la présence aimée des fleurs : jardin printanier et touffu, claire salle de bonheur où étincelle un moment au piano le sonne musical à travers le silence et l'harmonie du lieu, et, au moyen d'un dessin soudain, appuyer sur un trait de sentiment qui, en en résumant la valeur, par des appels suggérés et des relations nécessaires signalées plutôt qu'exprimées, dissipe et éclaire l'indécise griserie, c'est un si effectif procédé de peintre, avec ses analogies dans l'art émouvant, par exemple, du grand Carrière, que tout surcroît d'évocation plastique se fait, là, superflu, et qu'il nous importe peu de nous figurer par leurs dehors les personnages dont, en ses livres délicieux, nous entretient M<sup>me</sup> Blanche Rousseau, tant nous pénétrons profondément dans l'intimité de leurs sensations, de leurs sympathies et de leurs rêves. »

Et plus loin :

« Que d'images où s'animent les chères figures; elles revivent dans le présent quand les évoque de l'ombre de l'oubli un souvenir méditatif, à menues phrases fleuries et odorantes comme les attitudes qu'elles leur prêtent. Car tout sous la plume de Blanche Rousseau s'exprime par des réminiscences de fleurs et d'oiseaux; Il y a chez elle une finesse et une délicatesse de l'odorat bien étrange qui lui permet d'apparier des sensations généralement indicibles, de les préciser par des affinités qu'on n'eût pas, sans elle, soupçonnées. »

Vient ensuite Hubert Krains, le romancier wallon, que sa dernière œuvre, *Le Pain noir*, publiée au *Mercure de France*, a fait connaître au public parisien et dont le succès s'affirme en France.

Encore un des nôtres célébré là-bas, à l'étranger! Que de conquêtes!

« Ce qu'il limporte de noter tout de suite chez Hubert Krains, dit André Fontainas, c'est la grande netteté et la sobriété du récit, le style, ni dépouillé ni surchargé, volontaire et châtié. Dans l'étude d'âmes rustiques, l'auteur, le lettré, a su abdiquer. Il n'est point déflant, ne les prend pas de l'extérieur, à l'exemple de Balzac, ne les défie pas comme Georges Sand, n'est ni lyrique comme Zola, ni épique comme Eekhoud : il sent vivre, en ses personnages, non point ce qu'il est, mais ce qu'ils sont, un peu, si l'on veut, à la manière de l'étrange et admirable Gorky. Mais Gorky a vécu la vie de ses personnages, il a subi les tortures physiques qui leur sont infligées, leurs angoisses morales; il a partagé leurs espérances indécises, leur naïve résignation : ce sont des vagabonds, des déçus, des *ex-hommes*, en proie à la malignité sociale. Chez Krains, c'est un autre monde; ce sont des « réguliers », des cultivateurs aisés, des cabaretiers de villages qui ont peiné à se préparer une vieillesse confortable, mais que leurs enfants grugent et affligent jusqu'à la mort, qu'une fatalité acharnée obscurément et que nul n'aurait pu prévoir ruine et conduit aux pires démences du désespoir. »

Rachilde, à propos d'Hubert Krains, avait précédemment écrit :

« Le style d'Hubert Krains est d'une grande limpidité, dépourvu de toutes les métamorphoses en honneur chez les écrivains dont le cerveau est vide de faits précis. Comme un historien qui conterait pour les siècles futurs, il veut situer le décor et les personnages d'une façon sincère... Rien de vague ni de fabriqué, de falsifié. Cependant, ces différents héros de l'éternel drame semblent de tous les temps, de tous les pays... Ils sont couleur de terre, déjà estompés de la brume, de la poussière de tous les siècles. »

Une grande partie de l'article d'André Fontainas est consacrée à l'œuvre d'Eugène Demolder. Il l'étudie depuis la *Légende d'Yperdamme* jusqu'à l'*Arche de M. Cheunus*. Amoureusement André Fontainas se promène par la *Route d'émeraude*, chausse les *Patins de la reine de Hollande*, flaire les fleurs du *Jardinier de la Pompadour*. « Eugène Demolder, dit-il, est l'homme épris des formes de la vie, qu'il fait chanter et qui rayonne par son art. Tout ce qui nous apparaît beau, grand, pur, sain, vibre sous sa plume; où nous ne découvrons que laideur, turpitude ou monotonie, lui encore connaît le secret de faire chatoyer devant nous quelque splendeur qui s'ignorait. »

Plus loin :

« Aucun acte, aucun geste, aucun aspect d'aucune vie, muette ou non, ne le laisse indifférent, et son noble, vaste et clair talent s'applique à former, d'une réunion choisie de ces vies qui se mêlent, se complètent sans cesse et en tout lieu, de vastes tableaux mouvants, lumineux, radieux, comme est elle-même toute la vie. »

Et plus loin :

« L'imagination d'Eugène Demolder hante toutes les provinces de la légende et de l'histoire la plus minutieuse. Peu de livres sont aussi exactement documentés que les siens. Il n'y paraît pas tout de suite parce qu'il insuffle à tous les objets qu'il a choisis dans le fatras un mouvement si réel, une si nécessaire importance que l'énorme part de l'érudition patiente perd sa sécheresse. »

La façon de construire un livre de l'auteur du *Jardinier de la Pompadour*? La voici d'après Fontainas :

« Délibérément ce que peut contenir une époque, non point de passions : les passions sont éternelles, se répètent en tout temps et en tous lieux, les mêmes, mais de modes, de gestes, de couleurs et de formes qui les signifient, les altèrent ou les dissimulent? Quel fut le rêve d'un temps, son idéal, sa manière d'accepter la vie, de conjurer le malheur, de courir à la quête de la fortune? Cela, le moment et le site une fois arrêtés, l'exprimer en mettant en scène des figures assez caractéristiques pour le résumer presque entier, dans son éclat naïf, son ignorance de soi-même, sa foi inconsciente, ses espérances dévouées et aussi ses ridicules, telle la proposition sur laquelle Demolder construit ses romans. »

Enfin, défini, le style de Demolder :

« Le style de Demolder, toujours abondant de matière, se compose d'une succession pleine, sonore, sans remous. Il va droit au

fait, le saisit dans tout l'apparat de son aspect plastique, le maintient sous la lumière qui répand à sa surface une valeur décisive, et glisse ainsi pour se joindre à d'autres phrases aussi chantantes et nourries. Au surplus, le fait tel qu'il le voit n'est jamais banal ou quelconque : du bout des doigts il le tient et en joue comme d'un joyau qui brille. Jamais il ne s'aventure et ne s'éparpille au hasard. C'est un style positif, qui ne s'épanche qu'en épithètes utiles, dédaigne l'ornement superflu ; bien assez fleuri, déjà, il redouterait la surcharge, et sa vigueur saine en serait corrompue. Néanmoins, en des descriptions, que jamais il ne se perd à dissenter, faisant toujours apercevoir ou comprendre l'âme par extérieur et le sentiment par le geste, il muse avec des mots qui se sourient, surpris de s'être joints et reconnus, et de s'éclairer mutuellement de leurs facettes neuves comme aux rythmes d'un poète soudain illuminées. »

## L'ARTISTE

Une pensée d'H. TAINE :

Une âme ayant sa vie propre, un caractère personnel et distinct qui se laisse entrevoir même comme dans un brouillard vague, quelle nouveauté ! Et c'est là tout l'art, avec son principe, sa dignité, sa récompense : manifester et perpétuer une personne, qui est l'artiste, et dans cette personne ce qui est essentiel. A tout degré et dans tout domaine, son affaire est de dire aux hommes : « Voici ce qui était en moi et ce que j'étais ; à vous de regarder, de mesurer et d'emprunter ce que bon vous semble. »

## NÉCROLOGIE

Henri Fantin-Latour.

C'est l'un des plus nobles artistes de ce temps qui disparaît, un maître qui sut être personnel tout en restant dans la tradition classique. Né à Grenoble en 1836, Fantin-Latour commença son éducation artistique chez son père, puis il suivit les leçons de Lecco de Boisdauban et de Couture. Il entra ensuite à l'École des Beaux-Arts et se lia avec l'élite des peintres de son époque : Ingres, Delacroix, Courbet, Corot, Millet, Manet, Renoir, Monet. Il débuta au Salon de 1861 par une grande toile intitulée : *Un atelier aux Batignolles*, actuellement au Musée du Luxembourg, dans laquelle il groupa autour d'Edouard Manet, assis à son chevet, Zola, Renoir, L. Astruc, Edm. Maître, Scholderer, Bazile, A. Rimbaud, etc. L'*Hommage à Delacroix* (collection E. Moreau-Nélaton) et l'*Hommage à Berlioz* (Musée de Grenoble) consacrent définitivement sa réputation. Il exprimait avec un art recueilli et profond la personnalité de ses modèles, découvrant sous leurs traits physiques leur individualité morale. Quelques-uns de ses portraits sont des chefs-d'œuvre. Il excellait aussi à évoquer, dans l'intimité d'un atelier ou d'une chambre d'étude, l'atmosphère calme du travail intellectuel. La toile que possède de lui le Musée de Bruxelles appartient à la série de ces compositions réalistes qu'ennoblit la pensée. Elle caractérise à merveille la sensibilité particulière de sa vision. Chez Fantin, l'observation, quelque rigoureuse fût-elle, s'alliait toujours à une spiritualité qui conférait à ses modèles une beauté grave et réfléchie. Le style d'Ingres fusionné avec le naturisme de Courbet produisit sans doute cet alliage heureux.

Fréquemment, le peintre s'abandonnait à l'imagination et chevauchait sa chimère sans souci de la réalité. C'est l'une des faces, et non la moins séduisante, de son talent. En des peintures vaporeuses qu'anime le souffle léger du XVIII<sup>e</sup> siècle, en des lithographies d'un métier voluptueux, il transposa les inspirations musicales de Wagner, de Schumann, de Berlioz, trouvant d'exacts et saisissants commentaires à leurs pensées.

Mais ces œuvres sont dans la mémoire de tous. Il suffit de les citer pour indiquer la grande perte que subit l'art français en perdant le maître célèbre qui rattachait, pour ainsi dire, l'école contemporaine à ses précurseurs.

O. M.

## PETITE CHRONIQUE

Hier samedi a eu lieu au théâtre Molière la première reprise de la pittoresque et exquise *Véronique* de Messager. C'est M<sup>lle</sup> Jane Barre, la talentueuse divette, qui chante le rôle d'Hélène de Solanges. M. Péronnet a fait broser un nouveau décor pour le premier acte et fait faire des costumes coquets.

Matinée à 2 heures tous les dimanches. Aux matinées les enfants paient demi-place.

L'Exposition d'art et d'art appliqué à l'école N° 7, rue Ribaucourt, 21, à Molenbeek, se ferme demain lundi, 5 courant.

Au cours de cette exposition ont été organisées plusieurs auditions musicales et des conférences sur des sujets d'art. M. Dumont, le distingué professeur à l'Académie locale, a vivement intéressé son public par une conférence sur les arts industriels ; il y a quelques jours, le poète Liebrecht, devant un public choisi et nombreux, s'est fait vivement applaudir après sa conférence sur Max Waller.

Aujourd'hui dimanche, le Cercle Symphonique de la commune, sous la direction de M. Dispa, donnera un concert artistique dans le grand hall de l'exposition.

M. L. Bartholomé a exécuté pour la maison d'édition Dietrich et C<sup>ie</sup> une remarquable reproduction du tableau de V. Gilsoul, *Soir à Bruges*. L'artiste s'est très heureusement servi du procédé de l'eau-forte en couleurs, qui commence à se répandre et qui donne de magnifiques résultats. La richesse, l'harmonie, la profondeur des tons obtenus sont surprenants. Le tableau original est traduit avec la plus grande fidélité et l'impression fait illusion.

En France bon nombre d'artistes parmi les plus réputés, et entre autres MM. Raffaëlli, Bernard, Thaulow, Bracquemond, La Touche, Jeannot, etc. ont réalisé, dans ce genre spécial, des œuvres charmantes. Souhaitons que leur exemple soit suivi en Belgique. Déjà Henri Evenepoel avait compris tout l'intérêt et les ressources multiples qu'offre aux artistes la gravure en couleurs. D'autres, W. Schlobach, F. Klnopff, A. Rassenfosse, L. Titz, F. Maréchal, H. Meunier, V. Mignot, F. Charlet, etc. ont agrandi le cercle de ses découvertes. Il y a dans l'application de ce procédé tout un avenir sur lequel il est utile d'attirer l'attention des artistes et du public.

— Le *Penseur* de Rodin :

Nous rappelons que les admirateurs de Rodin offriront prochainement à la ville de Paris le superbe *Penseur* en bronze de Rodin. La souscription, dans laquelle les sommes les plus minimes sont recueillies et qui doit contenir surtout les noms de tous les artistes connus, sera bientôt close. Nous attirons sur elle l'attention des artistes belges. Il importe que leurs noms soient inscrits parmi ceux des promoteurs de ce beau mouvement. Ce sont les *Arts de la Vie* qui en ont pris l'initiative. On envoie le montant des souscriptions à M. Georges Mourey, directeur des *Arts de la Vie*, 6, chaussée d'Antin, à Paris. L'inauguration de la statue pourra avoir lieu en décembre.

« Les Américains détenaient jusqu'à ce jour un amusant record dit l'*Express* : celui de la fantaisie en matière de procédés électro-raux. L'Italie vient de le leur enlever et c'est aux réactionnaires de Turin que revient ce mérite, si l'on peut qualifier ainsi leur dernière trouvaille.

Pour triompher d'un candidat socialiste, M. Morgari, ils lui ont opposé... un ténor. Et quel ténor ! Le célèbre Tamagno en personne ! Mais l'ingéniosité de la trouvaille n'est pas tant dans le choix de ce candidat inattendu que dans le procédé employé par l'artiste lyrique pour la période électorale. N'ayant sans doute aucune idée de ce que pouvait être un programme politique ou aucun argument à opposer à la dialectique de M. Morgari, Tamagno a décidé de... chanter un air d'opéra dans chacune des réunions où il devra se présenter.

Les gazettes qui donnent cette information sensationnelle négligent de nous dire si le grand ténor italien se fera suivre d'un

orchestre pour l'accompagner. Il faut reconnaître que sa tentative n'est point banale. Mais que voilà bien un admirable sujet d'opérette bouffe pour un auteur embarrassé! Chaque article du programme serait remplacé par un grand morceau du répertoire. Des réformes? Tamagno chanterait la *Muette de Portici*. La liberté sociale? On entendrait les *Huguenots*. La lutte contre le cléricisme? Ce serait le tour de la *Juive*.

Le Piémont appréciera-t-il ce procédé musico-électoral? Dans

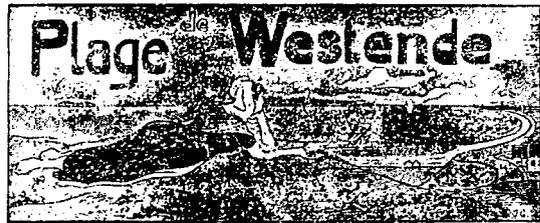
l'affirmative, il ne restera plus à Tamagno qu'à employer cette méthode à la Chambre et les débuts du ténor député à Montecitorio ne manqueront pas de piquant. Néanmoins, qu'il se méfie! Ses collègues pourraient bien lui refuser leurs voix — comme superflues.»

L'histoire est amusante. Malheureusement elle a été démentie par Tamagno lui-même, qui a déclaré à un rédacteur de la *Réforme* qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ce récit.

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITE

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.  
Jeux de tennis, jeux de golf. — Fêtes locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables.  
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.  
Trafic en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

## Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable  
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs  
et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

## VILLE DE TERMONDE

La place de professeur de la classe de dessin d'après la tête antique, ornements et cours supérieur de perspective à l'Académie royale des Beaux-Arts de Termonde sera vacante au 1<sup>er</sup> octobre 1904. — Traitement 1.900 francs. — Les artistes qui désirent postuler cette place devront s'adresser à l'Administration communale de Termonde avant le 20 septembre prochain.

Le concours-examen, imposé par le Gouvernement, aura lieu devant un jury désigné par la Ville. Les candidats seront prévenus du jour et recevront le programme du concours immédiatement après la clôture du délai de présentation. La nomination se fera par le Conseil communal.

La connaissance du flamand est exigée.

# AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

# G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒTÉS



## Maison Félix MOMMÉN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## **BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## **RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>a</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de l'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



## VITRAUX

# R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

## BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

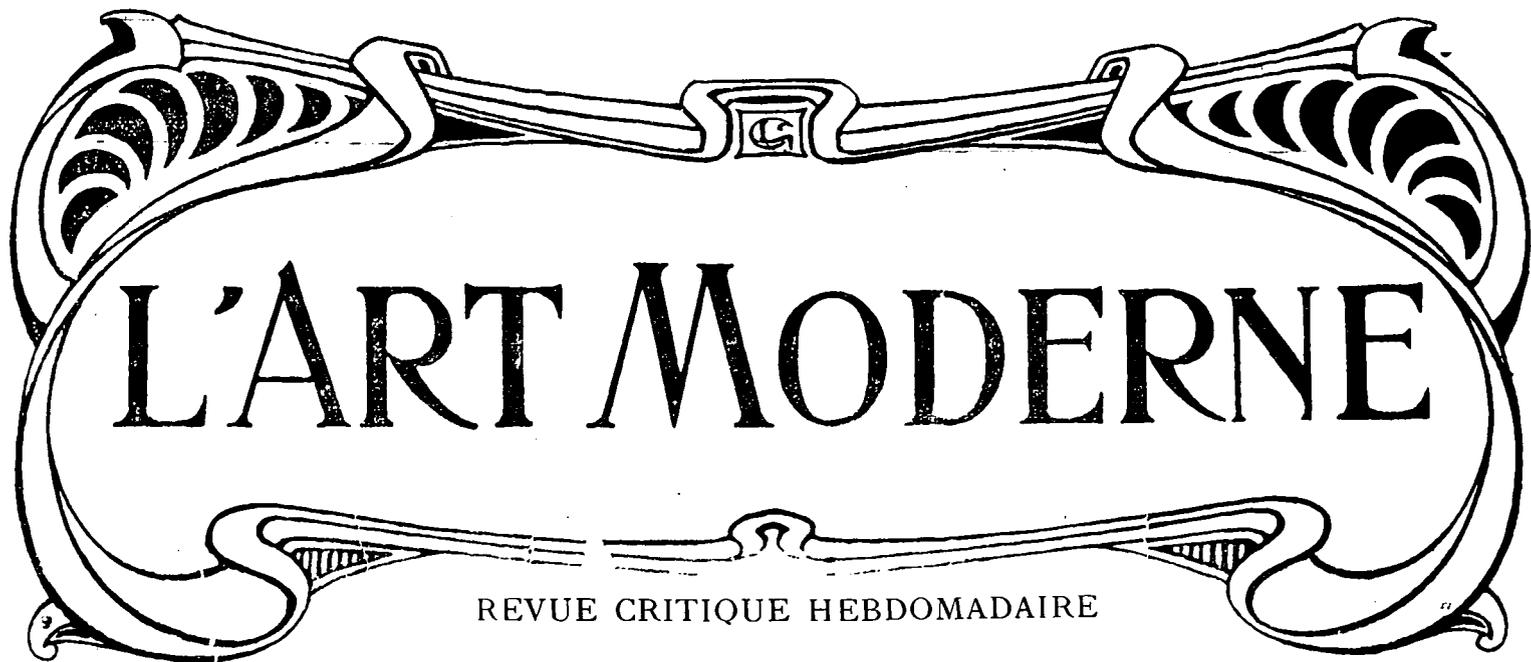
Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

La Fête des arbres (EUGÈNE DEMOLDER). — Mes Lectures. *Le Branle. La Passante des quatre saisons* (HUBERT KRAINS). — Notes de musique. *La Réouverture de la Monnaie* (H. L.). — Les Artistes et la Protection de l'Etat. — L'Art et la Nature. — La Musique en Suisse. — Chronique judiciaire des arts. *Photographies d'artistes*. — Petite Chronique.

## LA FÊTE DES ARBRES

A JACQUES DES CRESSIONIÈRES

Un magazine jeune : *Le Samedi* — un poète : notre camarade Souguenet — veut créer à Bruxelles la FÊTE DES ARBRES. Mais les arbres sont toujours en fête! Au printemps, quand la sève monte, comme la jeunesse au visage des jolies filles, et allume le crépitement des feuilles vertes ou, plus nuptiale, la joie blanche et rose des fleurs, n'est-ce pas fête? En été, les fruits mûrissent et — telles de belles patriciennes allant aux bacchanales

parées de bijoux et gonflées de désirs, bouches rouges, seins audacieux! — les grands cerisiers brillent, constellés de pourpre, les pruniers bleuissent, d'un bleu violet plein de nuit amoureuse et d'aurore timide, et les poiriers sont d'or! Fête, toujours fête! Même le deuil des branches, aux jours d'automne, apparaît de cuivre et de bronze, magnifique comme une sonnerie de cors, tout pavoisé de pourpre, de cinabre, d'ocre et de chrome! Triomphale mélancolie! L'hiver habille les chênes de neige et de givre. Ils deviennent les habitants merveilleux des doux pays de Noël, ils sont de légendaires seigneurs vêtus de dentelles. A cette saison blanche ils font songer à des fêtes douces : on attend qu'un ange vienne jouer du violon sous les sapins candides. Et même aux jours gris rien n'est plus élégant que le squelette des arbres, tout de grâce nerveuse, tout en poussée du ciel, tout en finesse : la fête des branchettes nues!

Cependant je souscris toujours à une fête en plus. Et celle des arbres me charme par son paganisme ; c'est une fête panthéiste! Ainsi elle plonge dans des passés délicieux et en même temps elle me paraît une célébration digne des temps où l'âme humaine sera plus douce.

Et si vous aimez les fêtes, pourquoi ne célébrez-vous pas celles des arbres célèbres? Il y a l'*arbre de la science du bien et du mal*, qui fut au paradis terrestre. Dans leurs manuscrits les Byzantins en firent un figuier, les Italiens un figuier ou un oranger. L'*Arbre de Jessé*, symbolique, et offrant la généalogie de Jésus-Christ, a été souvent reproduit au moyen-âge. Puis il y a le *Cèdre du Jardin des Plantes*, le *Châtaignier de l'Etna*, le plus gros arbre du monde, appelé le *Châ-*

*taignier des cent chevaux* depuis que Jeanne d'Aragon trouva un abri sous ses branches avec sa suite de cent seigneurs, — le *Marronnier du 20 mars*, aux Tuileries, l'*Oranger de Versailles du grand Bourbon*, le plus ancien de la terre, le *Laurier de Virgile*, planté par Pétrarque sur le tombeau du poète latin, le *Mûrier de Shakespeare*, planté sur la tombe du dramaturge anglais, le *Mûrier de Milton*, planté par lui-même devant sa maison, le *Saule de Sainte-Hélène* et le *Saule d'Alfred de Musset*, le *Pommier de Newton*, le *Noyer de Jean-Jacques Rousseau*, le *Laurier d'Isola Bella!* Et que d'autres!

Mais puisque je parle des arbres, et à ceux qui les adorent, pourquoi ne leur confierai-je pas un peu de la peine que j'éprouvai, au sujet de l'objet de leur nouveau culte, en août dernier? La forêt de Fontainebleau brûlait! Le soir, des taches rouges plaquaient le ciel au-dessus de Chailly. C'était sinistre. Dans la nuit chaude et étouffante de cet été, au milieu des plaines de Fleury-en-Bière et de Perthes, l'immense flambée angoissait. On entendait au loin des bruits de clairon : les lignards et les dragons attaquaient le feu. Une odeur âcre se répandait partout. Parfois résonnait un bruit sourd et terrible : celui de grands arbres qui s'effondraient. Des paysans couraient à travers champs, éclairés vaguement par l'incendie. Des soldats à cheval galopèrent sur les routes. Des bruits inquiétants se répandaient dans les auberges encore ouvertes : la forêt était perdue et la ville et le château allaient périr dans la catastrophe! Toute la région était émue. On percevait les terribles lueurs jusqu'à Corbeil, jusqu'à Melun. Cela dura trois nuits!

Le 18 août, aux premières lueurs du soleil, j'entrai dans la forêt. Les soldats avaient abattu l'incendie, après une lutte opiniâtre. On pouvait pénétrer partout. Un beau soleil inondait la grande route de Chailly à Fontainebleau, dorait les cimes, faisait miroiter le doux frisselis des feuilles, jetait sur l'immense forêt une immense et pure lumière, tout l'enthousiasme d'un ciel resplendissant.

Je ne me suis jamais approché de la forêt de Fontainebleau sans émotion. Elle me rappelle la mer. De loin ses lignes infinies, ses horizons bleus ont la grandeur de ceux de l'océan. Elle respire le profond silence de la mer au repos. Sans eau elle est sans oiseau, sans ramage. Elle devient l'énorme Taiseuse et l'on dirait qu'elle garde les secrets de cent mille printemps et de cent mille automnes, comme la mer conserve en elle le souvenir muet des fêtes sous-marines. Mais la forêt a aussi ses tempêtes. Elle hurle, se déchaine, épouvante! Elle aussi alors possède cent voix, lance des cris horribles au ciel et les branches volent au loin comme les immenses crachats d'écume de la mer soulevée.

Ce qui m'attire également dans la forêt de Fontaine-

bleau, c'est son antiquité. En certains coins on la dirait d'une autre époque terrestre. Ses grands rocs vous parlent des temps où les déluges transportaient des pierres formidables. Sa solennité donne le frisson. Elle est un décor admirable pour une chevauchée de walkyries, — ou parfois pour une scène romantique de Weber. C'est la forêt admirable entre toutes.

Je l'ai comparée à la mer. Au milieu d'elle Fontainebleau et son château sont pareils à une île royale et, sur les lisières, des villes et des villages. Moret, Bois-le-Roi, Barbizon, Nemours, sont comme des ports.

Je l'ai souvent sillonnée en tous sens, la forêt, toujours avec joie, avec ferveur, avec amour, mais la dernière fois j'ai senti une angoisse en gagnant la croix du Grand-Veneur.

Qu'allais-je voir?

Tout d'abord, — sauf les dragons veillant ainsi qu'à proximité d'un champ de bataille à tous les carrefours, — rien ne décelait l'incendie. C'était la même allée majestueuse, aux bornes ornées de fleurs de lys héraldiques, claire, vibrante et bordée de dômes de verdure, de talus sablonneux, presque toujours solitaire et que j'ai vue parfois traversée par un cerf qui s'arrête au milieu d'elle et écoute.

Mais à mi-côte, à droite, sur une largeur de 20 mètres, le talus herbeux est noir, d'un noir brunâtre de café brûlé, les sapins sont rôtis, les feuilles de la futaie crispées. C'est la trace du fleuve de feu qui a jailli à Belle-Croix et s'est enfoncé, d'un côté vers Barbizon, de l'autre dans la vallée de la Saule. Il a coupé la forêt en deux. Sa largeur varie. Parfois il se rétrécit, parfois il s'élargit; en certains endroits il forme de grands lacs sombres. Dans ces incendies, la flamme, sournoise, sourde, rampe dans les mousses et les herbes, puis, tout à coup, d'un sapin elle fait une grande torche, d'un genévrier une pièce d'artifice. Il y a des arbres que le feu paraît avoir laissés intacts au milieu du tapis de cendres où se calcinent les poires de pin, mais il en a séché les fibres au pied et, la sève ne pouvant plus passer, les hêtres ou les bouleaux sont voués à la mort. On circonscrit le fléau en creusant des fossés, on l'étouffe à coups de baguettes sur le sol. Travail terrible dans la fumée qui saisit à la gorge et qui aveugle.

En suivant de petits chemins tortueux qui côtoyaient le lit funèbre du fleuve et qui eux-mêmes montraient à leurs bords de grandes léchades de flammes, je me rendis à Bellevoix. Qui ne connaît ce carrefour charmant, si souvent célébré dans les vieux guides et les magasins pittoresques, avec sa croix blanche, des chasseurs à courre qui galopent, le vieux chêne Clovis au bord de sa petite mare, la plaine de rochers où pleurent des saules romantiques? C'était charmant d'arriver en cet endroit qui avait la gaieté claire d'une clairière et dont la couleur fine et argentée faisait songer à Corot.

Il ne reste rien.

— C'est l'enfer ! me dit un sergent qui passait.

Quel décor pour le Dante ! Des squelettes d'arbres noirs, sinistres comme des gibets, levant des moignons tragiques, et sur la terre, des débris, du fusain. La vallée qui s'ouvre devant Bellevoix a l'air d'une mine éventrée. On attend le démon, lugubre et puant, qui est le roi de ces horreurs. Les arbustes sont émiettés et les rochers eux-mêmes, les beaux rochers où avaient passé les reflets de tant de ciels et qui gardaient la farouche ardeur de tant d'étés implacables, sont hideusement noirs. Partout le feu purifie. Ici il salit. Les pauvres rocs moussus, naguère émeraude et dorés, maintenant barbouillés comme des charbonniers ! A Bellevoix, cela a été le champ du grand carnage. Tout est consumé. La croix blanche seule, au milieu du carrefour, reste, telle une croix de cimetière !

Tous les grands arbres sont détruits ! Du Clovis il reste un monceau de cendres, quelques branches grisâtres, un bout du tronc écroulé que les flammes achèvent lentement. Des soldats, autour, assistent à son agonie, comme à celle d'un héros. Ce chêne avait, dit-on, plus de sept siècles. Il avait vu, sans aucun doute, sur cette route qui va de Melun à la Croix du Grand-Veneur et qui est une des grandes allées de chasse et de promenade, passer François I<sup>er</sup> devisant avec Léonard de Vinci, vieux et malade, ou avec Andrea del Sarto ! Il devait se rappeler du Primaticci et de Benvenuto Cellini, les grands artistes qui furent à Fontainebleau et se reposèrent à son ombre encore jeune ! Il contempla jadis la vraie reine de Fontainebleau, Diane de Poitiers, celle des amours, des tournois, des chasses et des festins ! Il a surpris Henri IV en partie galante, a vu Louis XIV en carrosse, et au XVIII<sup>e</sup> siècle il abrita quelque déjeuner raffiné de marquises à mouches et à paniers et de petits maîtres ! Mais il s'enivra des lumières de sept siècles, il but à mille ciels, il fut agité par d'innombrables tempêtes. Que d'aurores ont rosi ses cimes, que de soirs les ont rougies ! Il est vénérable comme les vieilles idoles ! Il se dressait en lui un des vieux cœurs du monde ! Il agonise ! De la cendre ardente — du sang ! — coule d'une plaie de l'écorce sèche ! Bientôt il ne restera rien, plus rien. Et dans le décor sauvage, lamentable, où le malheur immense vient de s'abattre, où la fatalité a brisé des pierres et écrasé des géants, — il me semble que j'entends, tragique, géniale, douloureuse, — la marche funèbre de Siegfried résonner par-dessus la forêt.

O LA FÊTE DES ARBRES !

EUGÈNE DEMOLDER

## MES LECTURES

**Le Branle**, par HÉLÈNE CANIVET (1). — **La Passante des quatre saisons**, par WILLIAM RITTER (2).

De charmantes et vigoureuses improvisations, des esquisses qui sont presque des œuvres, tel m'apparaît le *Branle* de M<sup>lle</sup> Hélène Canivet qui, si c'est un début, comme je le crois, peut être considéré comme un beau début. L'auteur possède à la fois l'œil d'un peintre et les moyens d'expression d'un poète lyrique. Il chante ce qu'il voit le long de sa route, tantôt en prose et tantôt en vers. Il dit la force des arbres, le charme des forêts, la tristesse des hôpitaux, l'âpreté des banlieues et le mystère des nuits. Tout cela est observé d'une façon personnelle et l'on rencontre à chaque pas des images superbes et une grande abondance d'expressions pittoresques. Les vers, intéressants par l'aisance et la grâce naturelle de leur rythme, sont quelquefois un peu lâches, et nous leur préférons la prose dont le grain est plus serré et qui garde toujours, dans sa souplesse, une grande pureté de ligne.

\*\*\*

J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer à cette place mon admiration pour le talent de William Ritter. Cet écrivain suisse, qui choisit de préférence les sujets de ses histoires en Autriche, est doué d'une singulière force et d'une virtuosité non moins singulière. Sa prose magistrale fait songer aux vers impeccables des derniers parnassiens. Comme ceux-ci, il est artiste avant tout. Ses œuvres sont ciselées et polies avec un soin extrême ; elles ont l'éclat, la dureté et la sonorité du bronze. Elles sont même presque trop parfaites. Un peu de simplicité dans la façon de raconter des choses simples mettrait de l'air dans ses récits et ferait mieux ressortir la valeur des passages essentiels. Ce manque de souplesse, qui rend un peu fatigante la lecture de *Leurs Lys et leurs Roses* et de *Fillette slovaque*, deux solides et vibrants romans où l'on rencontre des beautés de tout premier ordre, se retrouve dans la première des trois nouvelles que M. Ritter vient de publier, celle qui donne son titre au volume : *La Passante des quatre saisons*. On admire sans réserve le parti artistique que l'auteur a su tirer de l'amour platonique d'un pauvre petit *kellner* de wagon-restaurant pour une grande dame roumaine, qui se manifeste à lui sous les quatre espèces d'une jolie adolescence, d'une fiancée insouciant, d'une épouse satisfaite et, finalement, d'une malheureuse créature abandonnée et ruinée. Mais le plaisir reste surtout artistique. L'émotion filtre à peine à travers la phrase serrée et tendue comme une barre de métal. Par contre, nous la trouvons largement répandue dans la troisième nouvelle : *La Douce Compassion de la mer et du ciel*. Il y en a un peu moins dans la seconde, *Le Pèlerinage à Maria-Zell*, mais ici elle nous paraît exister tout à fait dans la bonne mesure. L'artiste et l'homme ont, cette fois, combiné leur collaboration de façon à faire de ce récit — une idylle qui se joue entre deux petites Tyroliennes et un jeune ramoneur — une œuvre remarquablement proportionnée. Cette nouvelle est forte, comme tout ce qui sort

(1) Bruxelles, Lacomblez.

(2) Paris, *Mercur de France*.

du vigoureux talent de M. Ritter, mais il entre dans cette force une douceur virile qui en tempère l'éclat et qui ajoute aux mérites littéraires de l'histoire un charme naturel et souverainement captivant.

HUBERT KRAINS

## NOTES DE MUSIQUE

### La Réouverture de la Monnaie.

Jamais elle ne fut plus brillante. Quatre soirées consécutives, quatre succès du meilleur aloi. *Les Maîtres chanteurs*, *Paillasse*, *Le Maître de chapelle*, *Coppelia*, *La Tosca*, *Werther*, voilà certes une copieuse entrée en matière, et si les deux œuvres italiennes et surtout celle de M. Massenet sont d'un niveau musical plutôt inférieur, les soins donnés à l'interprétation rendent leur audition très suffisamment intéressante.

On le sait, nous entrons, cette année, dans la saison des mille et un ténors. Qui donc a prétendu qu'il n'y en avait plus? Voyez le tableau du personnel : on en a mis partout! Et non des moindres. Réputés ou ignorés, ceux que ces premières reprises nous ont fait connaître sont de grande valeur, et l'on éprouve, à les comparer, le plaisir de les trouver également artistes, sincères et sympathiques.

La salle de la Monnaie avait fait toilette dorée et renouvelé son rouge fard pour présenter au public de saison le ténor Laffitte, dans le rôle difficile de Walther des *Maîtres chanteurs*. Il s'en est acquitté d'une façon charmante. Sa voix au timbre franc, sonnait bien en dehors, sa jolie prestance, la modestie de ses attitudes ont séduit dès le premier tableau.

M. Laffitte chantait ce rôle pour la première fois. Il a composé son personnage avec grande intelligence. Sans verser dans la minauderie, il a su être caressant avec mesure. Il a exactement saisi le caractère « germaniquement familier » de certaines pages de la merveilleuse partition, ce qui, pour un tempérament latin, indique une heureuse largeur de compréhension; les scènes du premier tableau du troisième acte, notamment, ont été jouées par le maître comédien Albers et lui dans une adorable atmosphère de poésie et d'attendrissement.

Peut-être cette douceur est-elle légèrement nuisible à l'autorité que l'on est accoutumé d'exiger d'un ténor. Pour ma part, je ne voudrais pas m'en plaindre, tout au moins dans ce rôle. Je préfère ce Walther-ci, avec ses inexpériences, sa jeunesse naïve, son naturel désarmant, à certains autres trop pompeux ou trop agités d'une passion hors de propos. Sans doute, M. Laffitte paraît plus traditionnel que pénétré de la conception wagnérienne, et sa mimique stéréotypée ne s'inspire pas assez étroitement des situations dont elle doit refléter et révéler l'esprit. C'est là une question d'étude. Le jeune artiste a le désir de bien faire et il ne pourrait choisir de meilleurs éducateurs, s'il désire s'améliorer, que les dirigeants de la maison qui l'héberge.

La voix de M. Laffitte est conduite avec goût et style. Elle est toute « dans le masque », ce qui donne à la prononciation une rare netteté, dont pourraient s'inspirer avec fruit certaines élèves sorties de notre Conservatoire. La voix dans le masque n'échappe que rarement au danger de la sonorité nasale. M. Laffitte n'esquive pas toujours ce petit péril, et certaines diphtongues sonnent plus

haut que les dents. C'est bien peu de chose. Un organe très en dehors était indispensable dans ce déplorable vaisseau sonore qu'est l'Opéra de Paris, d'où vient M. Laffitte. La Monnaie est d'une acoustique plus bienveillante, et le chanteur pourra en peu de semaines ramener dans l'équilibre le très sympathique ensemble de ses moyens vocaux. C'est un sincère, nullement cabotin. Bruxelles devait l'adopter sans hésitation.

Nous n'avons pu entendre M. Salignac et devons remettre à un prochain dimanche le plaisir de parler de lui. Quant à M. Dalmorès, voici quatre ans (depuis son début dans *Samson*) que ce journal suit avec une attention toujours plus laudative les progrès qu'il réalise; la saison qui s'ouvre nous donnera l'occasion d'en constater de nouveaux.

Il nous reste à signaler M. Muratore. Jeune, peu connu; bien bâti, ardent, sincère; la voix adroite et jolie, et juste assez de trac pour se concilier la sympathie. Nous ne pouvons ni ne voulons analyser son tempérament après ne l'avoir vu que dans ce *Werther* médiocre et d'une esthétique si douteuse. Néanmoins, il faut reconnaître que l'artiste a su tracer son rôle avec un vif instinct dramatique, et qu'il a donné un relief opportun aux quelques expressions sincères que le démarquage de l'œuvre de Goethe avait respectées. Mais quelle partition veule et perpétuellement soucieuse du seul effet scénique! Et comme il doit être difficile, pour des artistes que la flamme d'art anime, de conserver en eux la féconde émotion convaincue, au milieu de ces flonflons sans consistance, de ces mélodies apathiques et sans souffle, ou de ces agaçants boumboum! boumboum! par lesquels M. Massenet croit atteindre les sommets du pathétique le plus poignant!

H. L.

## Les Artistes et la Protection de l'État.

Très justes, ces réflexions du *Petit Bleu* :

Que l'efflorescence des beaux-arts donne à un pays du lustre et de la gloire; que les peintres, les sculpteurs, les écrivains formulant les notions primordiales, les conceptions de l'univers, les façons de sentir d'une nation, rendent de précieux, d'inappréciables services, voilà qui est incontestable. Ils ont donc droit aux encouragements et à la protection de l'État. Mais il faut avouer qu'il mettent à réclamer ce droit une insistance singulièrement indiscreète. Les revues et les journaux spéciaux consacrent certainement la moitié de leurs articles à réclamer des achats et des subsides.

Les peintres, qui, incontestablement, sont les plus favorisés, sont aussi les plus exigeants. Alors que les encouragements aux lettres se limitent à quelques maigres achats de volumes, à quelques pauvres subsides, les encouragements aux beaux-arts comportent d'abord quantité d'achats et de commandes; il n'est, de plus, pas un jeune peintre ou un jeune sculpteur intéressant qui n'ait obtenu quelques subsides. Mais ces grands hommes en puissance — dès qu'un adolescent s'est mis en tête de manier le pinceau ou l'ébauchoir, il est un grand homme en puissance — sont fort étonnés de ce que l'État ne se charge pas de leur entretien.

Un peintre, qu'on nous dit des plus éminents, vient encore de publier dans la *Ligue artistique* de longues et lamentables doléances. Il compare avec indignation notre budget des beaux-arts avec le budget français et avec le budget autrichien, négligeant de comparer les ressources de la France et les ressources de l'Autriche avec les ressources de notre petit pays.

Et notre peintre s'indigne. Ne vous semble-t-il pas que son point de vue est singulièrement faux?

Certes, la direction des Beaux-Arts a pour devoir d'encourager les jeunes intéressants. Mais sa première obligation est d'enrichir les musées nationaux de toutes les grandes œuvres significatives qui se produisent, et ces œuvres-là, elle ne les paie jamais trop cher. Elle se doit aux artistes, certes, mais elle se doit plus encore à l'art national.

Au surplus, protecteurs et protégés ne pourront jamais s'entendre. Un artiste croit toujours plus ou moins à son génie : il ne juge pas, il a la foi.

L'acheteur, le protecteur, le fonctionnaire, qu'il soit compétent ou qu'il ne le soit pas, juge et doit juger. A l'artiste qui lui dit : « Pourquoi ne m'achetez-vous pas mon tableau? », il répondrait, s'il avait plus de franchise que de politesse : « Parce que vous n'avez pas de talent, cher Monsieur! » Ce à quoi le peintre ne manquerait pas de riposter : « Vous n'y entendez rien, vous êtes un crétin, ou vous êtes prévenu contre moi par mes ennemis. »

### L'Art et la Nature.

Une pensée de Puvis de Chavannes : « La nature contient tout, mais d'une manière confuse. Il faut élaguer en elle tout ce qui est contingence, accident, tout ce qui est « momentanément inexpressif », c'est-à-dire ce qui ne tendrait pas à dire notre pensée. En un sens on peut dire que l'Art achève ce que la Nature ébauche, prononce la parole que l'immense Nature balbutie. »

### LA MUSIQUE EN SUISSE

A l'occasion de la cinquième réunion annuelle de l'Association des musiciens suisses, qui a eu lieu à Berne à la fin de juin, trois grands concerts donnés dans la cathédrale de cette ville ont fait connaître les œuvres de vingt-sept compositeurs helvétiques. Plusieurs d'entre elles offrent une réelle valeur. Au premier rang, dit un correspondant du *Guide musical*, figure la messe de Fr. Klose. Ce compositeur, qui habite le plus souvent Vienne ou Karlsruhe, est déjà avantageusement connu en Allemagne. Mottl a monté à Karlsruhe son conte dramatique d'*Ilsebill (Le Pêcheur et sa femme)*. La pièce est sur le point d'être reprise et va être montée à Stuttgart et à Munich. La messe qui vient d'être donnée à Berne amène sous notre plume la qualification de chef-d'œuvre, dont l'abus doit nous rendre pourtant circonspect. L'impression produite a été énorme, et plusieurs directeurs de musique ont annoncé, à la suite de cette audition, leur intention de mettre l'œuvre à l'étude dès l'automne prochain. Voilà un résultat tangible de la fête.

Même chose aura lieu pour la *Symphonie héroïque* de Hans Huber, dont le second mouvement en tout cas mérite d'être déclaré génial. Cette symphonie exige un grand orgue et un soprano solo.

Deux grandes œuvres ont encore retenu l'attention : la *Symphonische Phantasie* de Volkmar Andreae, un jeune Bernois de vingt-trois ans, partition à travers laquelle passe comme un souffle de Richard Strauss, et le *Juif errant* de Fr. Hegar, le distingué directeur de musique à qui Guillaume II a cru devoir faire la leçon à l'occasion du dernier concours des sociétés chorales allemandes. Le Kaiser trouve la musique de Hegar trop compliquée, pas assez populaire et s'étonne de la faveur extraordinaire que lui témoignent les chanteurs de son empire. Au concours en question, en effet, les chœurs de Hegar occupaient une place très prépondérante. Son *Juif errant* est un poème pour soli, chœur mixte et orchestre d'une grande élévation de pensée et d'une admirable euphonie.

Il faut mentionner encore la rapsodie pour orchestre de J. Lauber et la *Fantaisie pastorale* de W. Pahnke, toutes deux extrêmement intéressantes.

### Chronique judiciaire des Arts.

#### Photographies d'artistes.

On peut admettre qu'une personne qui se fait photographier gratuitement autorise tacitement le photographe à vendre et à reproduire les portraits qu'il a faits, — surtout lorsqu'il s'agit d'une personnalité appartenant au théâtre ou célèbre à un titre quelconque. Mais si aucune convention de ce genre n'a été prévue, si, par exemple, une artiste s'est rendue, sans y être sollicitée, chez un photographe et lui a commandé son portrait alors que rien ne pouvait faire supposer de sa part un but de publicité, il est interdit au photographe, à défaut d'une autorisation formelle, de reproduire les clichés ou de les céder à autrui.

C'est ce qu'a décidé le tribunal de la Seine par un jugement en date du 8 octobre 1903. Justement irritée de voir son portrait reproduit à la première page d'un journal intitulé *Paris-Vivant* dans un numéro spécial consacré aux « Maisons closes », M<sup>lle</sup> L... poursuit devant la justice répressive les éditeurs du journal et le photographe qui avait cédé à ceux-ci le cliché du portrait litigieux. Les éditeurs furent condamnés, pour diffamation, à un mois de prison, 2,000 francs d'amende et 5,000 francs de dommages-intérêts envers la partie civile. Le photographe fut acquitté, sa complicité n'ayant pas été suffisamment établie.

M<sup>lle</sup> L... fit assigner ce dernier devant le tribunal de commerce pour l'obliger à réparer le préjudice qu'il lui avait fait subir en cédant, sans son autorisation, le cliché aux éditeurs du journal. En vain le défendeur alléguait-il sa bonne foi et le fait que M<sup>lle</sup> L... ne lui ayant pas payé les portraits qu'il avait faits, il était demeuré propriétaire des clichés. Le tribunal décida que la faculté qu'il avait de disposer des clichés ne pouvait s'exercer qu'à la condition de ne pas léser les intérêts du modèle et le condamna à 1,000 francs de dommages-intérêts.

### PETITE CHRONIQUE

La Monnaie annonce pour cette semaine les spectacles suivants : Aujourd'hui dimanche 11, en matinée, à 1 h. 1/2, *Werther* (abonnement suspendu); le soir, la *Tosca*; lundi 12, *Pailleasse*, *Coppélia* et le *Maitre de chapelle*; mardi 13, les *Maitres Chanteurs*; mercredi 14, première de *Carmen*; jeudi 15, la *Tosca*; vendredi 16, première de *Mignon*; samedi 17, *Carmen*; dimanche 18, en matinée, à 1 h. 1/2, la *Tosca*; le soir, *Mignon*.

Au Parc, samedi prochain 17, une représentation avec le concours de M. Galipaux : Les *Fourberies de Scapin* et le *Médecin malgré lui*.

La direction du théâtre Molière se trouve dans l'obligation de prolonger d'une semaine les représentations de *Véronique*; chaque soir on refuse du monde. Aujourd'hui dimanche, *Véronique* sera jouée en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/2; aux matinées les enfants paient demi-place.

L'année dernière un prix de 1,000 francs fut fondé par les Concerts Ysaye en faveur des compositeurs belges; ce prix fut obtenu par notre compatriote M. V. Vreuls avec sa *Symphonie pour orchestre et violon principal*. Cette fondation étant définitive, l'administration fait connaître aux intéressés que les œuvres susceptibles d'obtenir ce prix (partitions ou réductions au clavier) devront être envoyées, avant le 1<sup>er</sup> janvier 1903, à M. Théo Ysaye, 121, rue Emile Banning, Bruxelles.

Le 18 courant paraîtra un nouvel organe hebdomadaire illustré, théâtral, artistique, littéraire et mondain : *Bruxelles mondain*.

Il annonce des comptes rendus des représentations théâtrales; expositions artistiques; articles sur la mode: variétés; nouvelles théâtrales du pays et de l'étranger; portraits et biographies d'ar-

tistes, etc. Comité de rédaction : M<sup>me</sup> Good Luck, MM. Jack, rédacteur en chef, et Maurice Delfosse.

Abonnement : fr. 7-50 par an. Rédaction et administration, rue du Gazomètre, 13, Bruxelles-Nord.

La fin d'une statue.

Une curieuse anecdote racontée par l'*Eventail* :

La Monnaie eut jadis une statue en marbre de Talma qui ornait le grand vestibule. Après l'incendie du théâtre, la statue fut retirée des décombres. Quélus, qui était directeur, racheta ces débris et tant bien que mal parvint à reconstituer la statue qu'il plaça dans le vestibule de sa maison de la rue De Launoy, à Molenbeek. Lorsqu'il vendit sa propriété pour aller habiter un petit immeuble de la rue du Persil, il y a une trentaine d'années, il dut, à son grand regret, laisser son Talma trop encombrant à Molenbeek et le nouvel acquéreur, ne sachant que faire de ce marbre tragique qui ne lui disait rien, le fit casser en morceaux pour en paver le sol de la buanderie.

Cette statue avait été offerte au théâtre par les citoyens de Bruxelles après une série de représentations à la Monnaie du grand tragédien.

A propos de ce « marbre tragique », la *Ligue artistique* a annoncé qu'il se trouve toujours, tel que l'a laissé M. Quélus, dans la propriété de M. Bréda, rue Delaunoy, au centre de la cour-jardin, « défiant les injures du temps, grâce à une épaisse carapace de couches de couleur superposées depuis l'abandon de M. Quélus.

M. Emile Berchmans vient d'achever le plafond du théâtre Royal de Liège, dont il surveille le placement.

Apollon, rayonnant, s'avance avec un geste de bienvenue. A sa gauche sont les muses. A la droite du dieu s'esquisse un groupe de musiciens célèbres : Grétry, Gluck, Lully; puis Rossini, Wagner et Gounod. Ceux-ci présentent à Apollon leurs œuvres, qui symbolisent l'opéra italien, l'opéra allemand et l'opéra français.

Les muses : c'est Polymnie, qui préside à la poésie lyrique, et Erato, protectrice de l'épique. Derrière elle, Melpomène tient le glaive et la torche enflammée, emblèmes de la tragédie, et Thalie, couronnée de lierre, sourit derrière le masque de la comédie. Dans le fond se groupe Uranie, Calliope et Clio, tandis que Terpsichore, en une pose charmante, se prépare à esquisser un pas de danse. Enfin Euterpe, muse de la musique et de la poésie lyrique, se rapproche du dieu Apollon.

Trois compositions complètent l'allégorie de l'opéra. C'est Figaro, le joyeux barbier de Séville, qui tente Rosine à la barbe de Bartholo; c'est, plus loin, la chevauchée héroïque et fantastique des Walkyries; c'est, enfin, mélancolique, le roman éternel de Faust et de Marguerite.

Le nouveau plafond du théâtre Royal est peint à l'huile, en couleurs claires, très fraîches, et avec ces tons parfois un peu étranges, mais d'une originalité si profonde qui caractérisent les œuvres de M. Emile Berchmans.

La décoration générale de la salle qui, elle aussi, sera très claire, rehaussée de filets d'or, avec une discrétion suffisante, mettra bien en relief le plafond.

La classe 18 de l'exposition de Liège concernant le matériel de l'art théâtral a décidé de faire figurer dans son compartiment :

1° Des plans de théâtres indiquant les progrès réalisés en ces dernières années, tant au point de vue de la construction même que de la sécurité, de l'éclairage, de la machinerie, du mobilier, etc.

2° L'histoire du costume théâtral, au moyen de documents tels que collections de dessins, ouvrages spéciaux, photographies, mannequins, costumes, etc.;

3° Des maquettes de décors plantés;

4° Des affiches artistiques de théâtre;

5° La bibliographie théâtrale;

6° Une galerie de portraits d'auteurs et d'artistes lyriques et dramatiques ayant honoré l'art belge;

7° Des instruments de musique particuliers à la musique théâtrale;

8° Des photographies d'artistes dans leurs rôles principaux;

9° Des accessoires de théâtre.

Une commission spéciale, sur la proposition de M. Clarys, a été nommée pour activer l'organisation préparatoire.

L'Exposition de l'art militaire également sera particulièrement intéressante; l'emplacement comprendra 2.000 mètres carrés. On y mettra sous les yeux du public tout l'outillage perfectionné des armées modernes et l'on examine actuellement la possibilité de jeter, sur la Dérivation, un pont militaire.

Quant au diorama, il sera plus vaste que le diorama des expositions précédentes et l'on y verra tous les uniformes de l'armée belge. Le peintre Léon Abry et le sculpteur Hippolyte Le Roy travaillent à sa réalisation. On s'efforcera, dans chaque groupe du diorama, de reproduire des scènes réelles de la vie du soldat.

Le théâtre du Peuple à Bussang a donné le 7 août son premier spectacle annuel. La nouvelle pièce jouée était *La Passion de Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes de M. Maurice Pottecher. Trois mille spectateurs, villageois et touristes français ou étrangers ont longuement applaudi l'auteur et les interprètes, qui ont été excellents.

A diverses reprises la scène s'est ouverte, aux applaudissements du public, sur le décor naturel de la colline verte et riante.

M. Georges Marty, chef d'orchestre des concerts du Conservatoire de Paris, vient de lire au directeur de l'Opéra, M. Gailhard, l'opéra en deux actes qu'il a écrit sur un livret de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, et qui a pour titre *Daria*.

M. Gailhard a promis aux auteurs une distribution de choix; *Daria* serait jouée après *Tristan et Yseult*, qui doit passer en octobre, et avant *Armide*, qui doit être donnée vers février.

On sait que M. Marty, entre autres ouvrages, a fait représenter au théâtre Lyrique de la Renaissance le *Duc de Ferrare*.

Dans la dernière livraison des *Marges* (1), Eugène Montfort publie des notes sur la Littérature pleines d'observations justes. « A la vérité, dit-il, on ne sait plus ce que c'est que la littérature. Le gros public, ne possédant point de culture littéraire, ignore pourquoi il doit lire, comment lire peut lui être bon, et les écrivains, tout le monde l'étant, ignorent pourquoi ils doivent écrire, comment écrire peut être bon. Les uns et les autres ne comprennent plus que toute l'utilité de la littérature est de polir les esprits. Ils ne savent pas que rien n'est plus délicieux qu'un esprit fin, orné et poli, que c'est là le produit le plus cher et le plus rare, et encore qu'une nation n'a de prestige et d'éclat dans le monde qu'autant qu'elle possède beaucoup de ces esprits là. » Dans le même fascicule, une très jolie *Vie de Benvenuto Cellini, Florentin du XVI<sup>e</sup> siècle*.

Dans la livraison d'août du *Studio*, M. C. Lewis Hind étudie l'œuvre de l'aquarelliste Moffat P. Lindner, dont de superbes reproductions en couleurs illustrent le fascicule. M. L.-M. Richter analyse l'exposition des Primitifs français, M. A.-E. Lütticke l'art de Max Liebermann, M.-R. Mobbs celui de l'émailleur Heaton. Enfin M. Percy Bate nous fait connaître un nouveau peintre animalier, Joseph Crawhall, dont le talent s'apparente à celui de Carton-Moorepark et de Sydney Lee. Des croquis de Renouard, une revue des œuvres exposées à Dusseldorf, etc. complètent cette très artistique livraison.

La ville de Venise vient de publier le règlement de sa sixième Exposition internationale des Beaux-Arts. Celle-ci aura lieu du 22 avril au 31 octobre 1905 et sera ouverte aux peintures, sculptures, gravures, dessins et objets d'art.

Pour les artistes invités, le transport sera gratuit; les autres jouiront, sur le parcours italien, d'une réduction de 50 p. c. La commission sur les ventes sera de 10 p. c. Les œuvres devront être annoncées au secrétariat avant le 1<sup>er</sup> janvier 1905 et parvenir à Venise du 10 au 25 mars. Il ne sera pas accordé de sursis.

S'adresser pour tous renseignements à M. A. Fradeletto, secrétaire général. Municipio di Venezia.

(1) Paris, H. Floury.

On a vendu récemment à Londres, aux enchères publiques, tous les objets mobiliers faisant partie de la succession du duc de Cambridge.

Un tableau de Gainsborough, représentant *Maria Walpole, comtesse Waldegrave, duchesse de Gloucester*, a été adjugé 12,100 guinées (un peu plus de 300,000 francs). C'est là le plus haut prix qui ait jamais été payé pour un tableau en Angleterre. Jusqu'à présent le record appartenait à un portrait de Reynolds qui fut vendu, il y a quelques années, 11,000 guinées (277,000 francs).

Mais une lutte plus âpre encore s'est livrée autour des tabatières du feu duc, dont une, datant de l'époque Louis XV, a été adjugée au prix de 46,000 francs; quatre autres, du temps de Louis XV et

de Louis XVI, ont trouvé préneurs à 37,000, 17,000, 12,000 et 11,000 francs.

Sommaire du n° 71 (août 1904) de l'Art décoratif, (24, rue Saint-Augustin, Paris; agence belge, passage Lemonnier 7, Liège). *Henri Le Sidaner*, par Camille Mauclair (neuf illustrations). *Une Maison à Paris*, par Edmond Uhry (quatorze illustrations). *Rembrandt Bugatti*, par Emile Sedeyn (quatorze illustrations). *Le Sentiment décoratif des Primitifs français*, par Charles Saunier (huit illustrations). *Concours de la Société d'encouragement à l'Art et à l'industrie* (une écriture), par Léon Ritor (quatre illustrations).

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

En vente chez J.-G. COTTA, éditeurs, Stuttgart.

ÉDITION INSTRUCTIVE D'ŒUVRES CLASSIQUES POUR LE PIANO  
**SONATES ET AUTRES ŒUVRES POUR LE PIANO**

par

L van BEETHOVEN

Édition élaborée par S. LEBERT et H. DE BULOW avec le concours de I. VON FAISST.  
Traductions française et italienne du texte explicatif par E. CLOSSON et I. VALETTA.

Cinq volumes : 35 marks.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX**



**Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés**

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES  
Téléphone 1947

**Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.**

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,  
la gravure, l'architecture et le dessin.

**RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX**

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

**LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>**

**BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres**

**BLANC ET AMEUBLEMENT**

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

**RIDEAUX ET STORES**

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serrés, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

**AMEUBLEMENTS D'ART**

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

**MENUISERIE ARTISTIQUE**

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



**VITRAUX**

**R. EVALDRE**

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

**BRUXELLES**

**JUGEND**

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

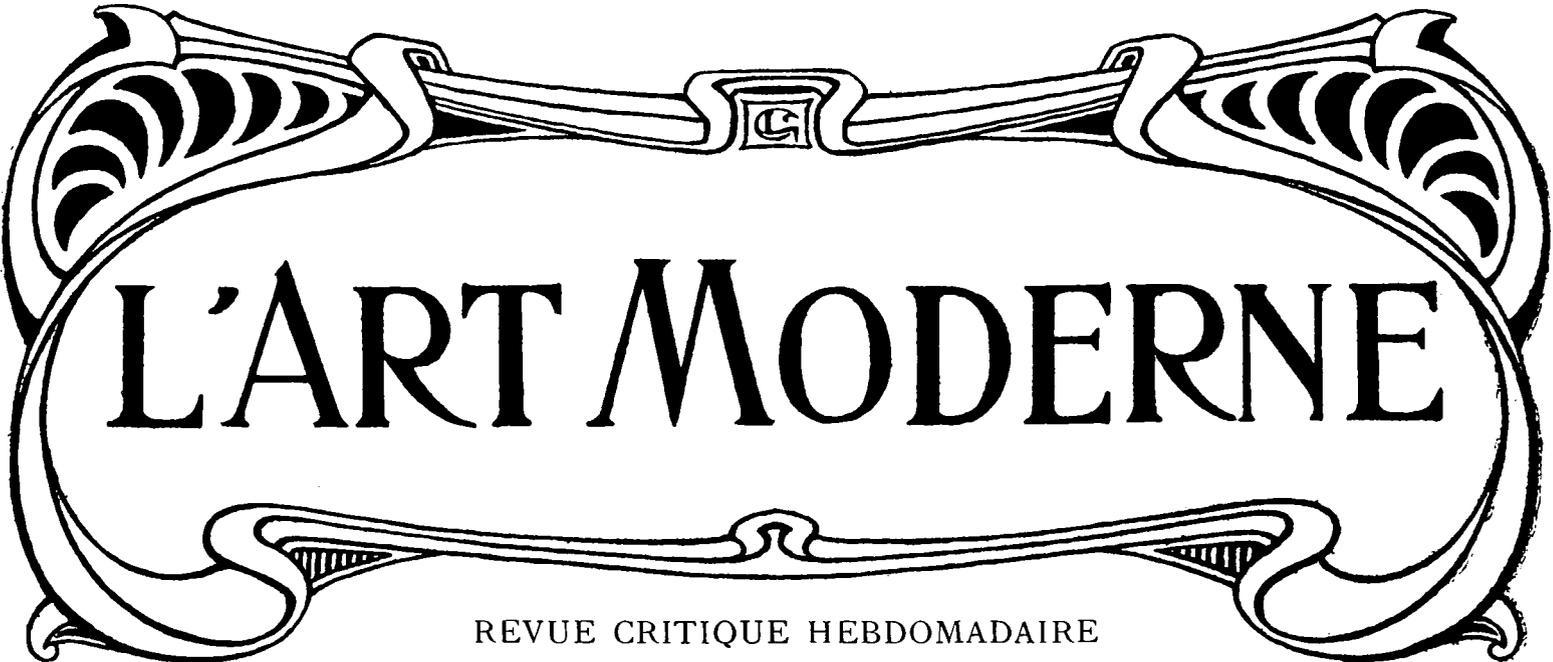
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

La Dernière Génération (GEORGES RENCY). — Trois Articles historiques par des Belges. *Paul Spaak. Arnold Goffin. Eugène Baie* (EUGÈNE DEMOLDER). — L'Origine de Félicien Rops. — La Figure humaine. *La Beauté de la femme* (O. M.). — La Musique à Namur (G. R.). — Le Conservatoire de Détroit. — Restaurations. — Nécrologie. *Henri Van Cutsem*. — Chronique judiciaire des arts. *Les Loges d'artistes*. — Petite Chronique.

## LA DERNIÈRE GÉNÉRATION

Je veux parler de cette pléiade de jeunes écrivains qui se sont brusquement révélés dans une vaillante et joyeuse revue : *Le Roseau vert*.

Notre littérature s'alimente de la sorte par fournées intermittentes. Après l'extraordinaire poussée de la *Jeune Belgique*, il y eut une période de calme et de stérilité. Puis l'*Art jeune* surgit tout à coup et rallia toute la jeunesse littéraire du moment. Du temps passa. Emile Verhaeren, un jour, s'étonnait devant moi que

nul ne vint après nous. Aujourd'hui, son inquiétude doit être dissipée, puisque du marécage national a jailli ce *Roseau vert* où s'affirme, une fois de plus, l'immortel espoir de nos lettres.

Et pourtant, l'acte de naissance que j'en dresse ici est en même temps un acte de décès. Après une année environ d'existence, le *Roseau vert* cesse de paraître : non que ses fondateurs soient amenés à cette extrémité par le manque d'argent ou la dissolution de leur société, mais parce que le caractère sérieux de leur labeur ne peut s'accommoder des nécessités un peu mesquines d'une publication à dates fixes.

Et c'est là que se manifeste l'originalité de ce groupe de jeunes : jusqu'à présent, les revues qui se fondaient en Belgique n'avaient d'autre but que de mettre en lumière les ambitions — je n'ose dire les talents — de quelques nouveaux venus. Les fondateurs du *Roseau vert*, au contraire, après avoir cédé au même engouement, ont reconnu bientôt qu'ils avaient mieux à faire que d'écrire de petits poèmes ou de petits articles pour remplir un numéro de revue, et qu'ils perdaient à ce jeu leur argent et surtout leur temps. Cette sagesse précoce les honore et achève de leur mériter l'estime et l'attention du public.

Au surplus, si leur organe disparaît, eux-mêmes demeurent, et je me trompe fort ou nous ne tarderons pas à revoir leurs noms au bas de travaux plus notables, soit dans les grandes revues, soit dans les journaux, soit sous la forme définitive du livre.

Quels sont ces noms, hier ignorés, et qui déjà ne sont plus négligeables ? Il y a parmi eux deux poètes, l'un

fougueux, cherchant encore sa voie, non encore dégagé de l'influence de Verhaeren, mais qui donne l'impression d'un tempérament robuste et sain : c'est Eugène Cox; l'autre, un fils de Laforgue, un sentimental ironiste, un analyste délicat, un cœur de cristal aux fines chansons qui rient pour ne pas pleurer : c'est Marcel Grafé. Ils ont un conteur, dont l'œuvre de début, *Notre Mère*, parue dans le *Roseau vert* des 1<sup>er</sup> mars et 1<sup>er</sup> avril 1904, est pleine des qualités qui consacrent un talent : l'observation neuve et juste, la franchise de l'écriture, la sympathie pour l'homme, le sentiment profond de la nature et l'amour passionné de la vie : c'est Maurice Tume-relle, un nom à retenir, un nom qui sera glorieux un jour. Ils ont un critique-philosophe, le plus intéressant de tous peut-être, ce Lucien Lebeau dont les articles sur certains opéras, sur certains concerts ont été remarqués et admirés par les musiciens eux-mêmes; qui publia dans sa revue des chroniques littéraires sérieuses, documentées, réfléchies, notamment sur Edmond Picard et sur Charles Van Lerberghe, où il dit franchement sa pensée, sans ménagement comme sans parti pris. Ils ont d'autres critiques encore, Jacques Karelsen, Henri Puttemans, Camille Guttstein. Leur revue était ouverte à tous les jeunes, les vrais jeunes, aux apporteurs de neuf, quels qu'ils fussent. Et ils eurent le courage d'exclure impitoyablement de leurs pages tous les arrivés, tous les gens connus derrière lesquels les débutants aiment à se masser pour bénéficier de leur notoriété.

Les titres que je viens d'évoquer suffiraient déjà à distinguer leur effort. Mais il faut pousser plus loin l'enquête. Si leurs vers et leurs proses ont des mérites qu'on trouve rarement chez des jeunes, à quoi doit-on l'attribuer? A leur conception commune de la vie et du but auquel l'humanité doit tendre. Élèves des athénées royaux, formés par des maîtres instruits, lettrés, tolérants, étudiants de l'Université de Bruxelles, le seul centre intellectuel de Belgique où la science s'inspire du libre examen, ils se sont trouvés, à vingt ans, en possession d'une éducation conforme à la vie moderne, et non contraints, comme nous le fûmes, de désapprendre tout l'enseignement précédent avant d'entrer dans la lutte. C'est la première génération littéraire de chez nous qui sache ce qu'elle veut avec précision, qui ne s'embarrasse pas de questions de forme et qui, au milieu du splendide mouvement actuel vers la libération totale de l'individu, n'isole pas la littérature et l'art en général de la philosophie et de la sociologie. Ce ne sont plus des artistes chevelus et hurleurs, des piliers de tavernes, des phraseurs et des rhéteurs, d'habiles ciseleurs de mots, des tripoteurs de dictionnaires. Ce sont avant tout des hommes de maintenant, préoccupés des grands problèmes du moment, en proie aux espoirs passionnés de demain et qui, pareils aux artistes du moyen-âge qui travaillaient pour Dieu, n'aspirent qu'au seul honneur

de dresser à la gloire et au salut de l'homme un monument d'amour et de beauté. Ce qu'ils veulent faire, ce n'est pas plus de l'art social que de l'art pour l'art : c'est de l'art humain, poignant, vibrant, plein de nerfs et de sang, où la pauvre foule humaine, toujours en marche vers le bonheur, retrouvera un écho de ses souffrances et de son indéfectible espoir.

Et c'est parce qu'ils sont tels, ces jeunes gens du *Roseau vert*, que je n'ai pas voulu laisser mourir leur organe sans leur dédier ici mon salut de frère aîné et sans leur dire publiquement que je les admire et que je les aime,

GEORGES RENCY

### Trois Articles historiques par des Belges.

Paul Spaak — Arnold Goffin. — Eugène Baie (1).

Arnold Goffin écrit en catholique. On sait qu'en Italie ses préférences vont aux mystiques, à saint François d'Assise. Si un profond artiste n'existait en lui, peut-être déplorerait-il tout à fait l'influence des humanistes, même ceux de la première Renaissance, et répudierait-il tout paganisme. N'a-t-on point enseigné d'ailleurs que la Renaissance n'était qu'une transformation nouvelle de l'esprit chrétien? C'est bien plutôt une revanche, une « reconquête » de l'antique! L'art vraiment catholique, vraiment pieux est y atteint en plein cœur! Pour qui sent la vraie croyance, la pitié profonde en une œuvre d'art, la confusion n'est pas possible! Maurice Maeterlinck, en un livre récent : *Le Double Jardin*, énonce cette idée géniale que les œuvres gigantesques de Michel-Ange et celles de Raphaël lui ont paru destinées non pas au Vatican, mais à l'ornement des Colysées et des Thermes. C'est la force picturale qui ne s'est pas assez manifestée au temps des Césars qui éclôt enfin! Voilà une explication poétique et grandiose de la Renaissance. Elle est bien un renouveau païen. Elle a remis en gloire le nu humain. Elle a réintroduit heureusement la volupté dans le culte. La vieille Grèce, le berceau sacré du monde européen, revient lumineuse, raisonnable et souriante. Les délicieux humanistes! Maeterlinck les adore aussi, car il a créé dans *Monna Vanna* une figure sublime de vieil humaniste. Ils étaient nobles, enthousiastes, pleins d'exaltation; on les sent heureux de vivre d'une vie nouvelle; ils sont tout aux belles statues qu'on retrouve, aux vieux manuscrits des philosophies et des poèmes antiques. Ils paraissent sentir qu'ils vont changer le monde. Ce sont les pères de l'esprit moderne.

Si je parle d'eux avec abondance, c'est que je viens de lire dans la *Belgique contemporaine* le superbe article d'Eugène Baie : *Le Sentiment religieux en Italie*. Eugène Baie est un des meilleurs écrivains belges, aujourd'hui. D'un coup, il s'est placé au premier rang. Son *Épopée flamande* révélait un esprit à la fois ardent et réfléchi, un tempérament d'historien, un écrivain de race. Il se montre aussi supérieur dans le fragment de son prochain livre, qu'il donne à la revue qu'il dirige. Ce livre, nous l'attendons avec impatience.

(1) Suite. Voir l'*Art moderne* du 28 août dernier.

Dans son étude, Eugène Baie enseigne qu'en Italie « le sentiment religieux ne se cristallisa que lorsque l'hérédité païenne, l'éducation rationaliste et le scepticisme, dérivés des tribulations politiques, y eurent superposé leurs caractères distincts. Son unité complexe sortit de cette triple origine ».

Il va jusqu'à affirmer : « Rome, la grande pétrisseuse de peuples, ne discontinua point de s'absorber dans cette grandiose monomanie du pouvoir absolu : à peine le dernier César fut-il précipité de son trône que le premier pontife y parut déjà. »

C'est peut-être exagéré. Les premiers pontifes ne ramassèrent point d'emblée le sceptre des Césars. D'autre part, Eugène Baie néglige totalement et François d'Assise et le divin Fra Angelico, le plus céleste des peintres. Je voudrais lui voir étudier le mysticisme italien et le comparer au mysticisme flamand, qui est plus en prière. Mais peut-être le fait-il en un autre chapitre du livre. En tous cas, dégustez cette page exquise et adorable sur la période charmante des humanistes et sur Florence à l'époque des Médicis :

« Soulevé par-dessus le conflit des passions, l'homme cédait enfin à la douceur de ses nobles penchants trop longtemps contractés par la fureur des factions. L'activité intérieure, affranchie des soucis de la lutte, s'exaltait dans le sentiment d'une délivrance infinie et le corps, magnifiquement paré, s'harmonisait au dandysme de ses effusions intellectuelles. Jeune, la soie d'un pourpoint épousait ses formes, dégageait la souplesse du torse, la fringance et la fierté des attitudes; épaissi ou desséché, une simarre chatoyante, une dalmatique moirée lui drapait les épaules d'un plissement de toge minutieux et savant. Ainsi disposés et parés, ces hommes accomplis pouvaient sans contrainte ni sans ridicule s'abandonner aux plaisirs délicats de la vie antique, improviser des débats piquants, profonds et subtils, instituer des académies, renouveler les banquets platoniciens et répandre les bigarrures d'un luxe seigneurial sous les frondaisons des jardins de Carregi. Admirables ombrages qu'ennoblirent les méditations d'une élite! douces solitudes où le contentement des idées s'obstine, plus perceptible que le parfum de leurs buissons de roses! Là, dans l'ombre des grands cèdres, l'œil mesurait le radieux évasement du décor florentin aux frissons de la lumière agile dont s'illumine le cristal du ciel toscan. Les riantes terrasses aménagées, s'étageant par-dessus la débandade des coteaux, y semblent épauler les cimes bleues des montagnes, comme les gradins d'un vaste amphithéâtre. Par endroits, de voluptueux bouquets d'arbres font ressortir la splendide sobriété païenne du site, ses contours d'une netteté marmoréenne, son architecture accusée, ses modèles enlevés avec une légèreté si aérienne. Du versant des coteaux aux cassures des monts, les milliers de points blancs des villas, des maisons de campagne éparpillent de toutes parts les innombrables tons de rehaut d'une notation avivée au soleil. Des jardins en terrasses débordent d'une balustrade blanche et paraissent des corbeilles suspendues. Çà et là des dieux de marbre ou des déesses de piâtre, à la blancheur mi-dévorée par l'ombre, se détachent d'un troupeau de pins bleus ou de cyprès noirs. De pâles oliviers grimpent les versants et la pluie de soleil, insinuée sous leur masse échevelée, semble couvrir mille rires argentins. Parfois des chênes-verts, gorgés d'une sève antique, élargissent des bras enivrés de domination comme si l'âme du monde développait en eux seuls son éternité. Parfois d'un arbre à l'autre, la vigne élance sa guirlande païenne et ramasse tout un verger dans un geste d'amour. Plus loin, la frange effilée d'un peuplier

s'incline avec la grâce pliante d'une palme, tandis que, dans les lointains profonds, se dessine le profil aérien et gracieux d'un laurier-rose ou d'un pin-parasol. A l'envi, de partout, arbres et verdure, coteaux et terrasses se hissent les uns par-dessus les autres, d'étage en étage, comme pour mieux contempler la dernière cité païenne, lorsqu'elle se dégage des voiles parfumés dont l'Arno l'enveloppe. Alors les courbes moelleuses du Baptistère, les pans allongés de la coupole du Dôme percent la vapeur de leurs lignes arrondies ou pointantes et le Campanile, décoré des bas-reliefs de Giotto, animé par les statues vivantes de Donatello, jette en plein soleil trois siècles de génie. Assis dans la même poussière, ils paraissent obéir à la sublimité du même essor. »

EUGÈNE DEMOLDER

### L'Origine de Félicien Rops.

Une bien amusante lettre de Rops, adressée au peintre Alfred Verwée et publiée par la *Belgique contemporaine* (livraison de juin) :

MON CHER VIEUX,

Grand merci de tes jets de houblon. C'est délicieux et je vais en planter dans tous les coins de mon jardin, décidément. Puis, tout ce qui vient du pays a une saveur particulière! Tu comprends que depuis que Eugène Demolder a découvert dans l'*Art moderne* que j'étais aussi Flamand que toi, tout ce qui vient de ma nouvelle patrie est encore meilleur! Je ne veux pas faire mentir le gros cousin. Décidément la terre wallonne ne produit ni peintres ni dessinateurs; il n'y avait qu'Artan et moi; Artan est Batavo-Portugais et me voilà Flamand comme un *carabijne*! Fichue la ville de Namur si elle compte sur ma statue pour orner la place Saint-Aubin. C'est Audenarde qui l'emportera, ou Malines! Cela fera un potin! Me voilà forcé d'apprendre le flamand! Depuis l'article de Demolder, les *godferdoume* naissent sur mes lèvres comme les roses sortent de la bouche des fées et j'ai l'accent!! Celui que devait avoir mon arrière-grand-père. Moi qui ai toujours trouvé les Flamandes les plus belles filles du monde! C'était la voix du sang! Aussi, mes dessins sont titrés maintenant : *Schoon Masken*, *Oude Kate*, etc., etc.

A toi, mon vieux frère en Rubens.

FÉLICIEEN ROPS

La revue *Wallonia* rappelle, à propos de ce document, le billet télégraphique que l'artiste écrivit, sur le même ton plaisant, à M. A. Mockel, alors directeur de la *Wallonie*, et qui parut dans cette revue (t. VII, 1892-93, p. 365) :

Pouvez confirmer qu'aime la mer et aime Knocke, et puis vaguement cousin Demolder; suis donc Flamand tant qu'on voudra. Flamand vaut bien Hongrois; mais *vive Nameur po tot!* Avais préparé paquet documents famille à propos tombeau ancêtre, mais ose pas envoyer; auriez appris Demolder origine samoyède. En effet, Demolder aime caviar, aime mammoth, bon mammoth gelé; mammoth lui-même, mais pas gelé; petite cousine arrière-grand-père Demolder a failli naître non loin de presque ile samoyède; découvert, en Samoyédie, pierre tumulaire avec inscription *DHEMXHOLKDERAINXST* qui désigne évidemment *Demolder*. Nys trouve Demolder étonnamment samoyède. Moi, hésite encore. Bien à vous.

FÉLICIEEN ROPS

L'article d'Eugène Demolder auquel Rops fait allusion parut dans l'*Art moderne* les 14 et 21 août 1892. « Une chose frappe,

en une collection de Rops, disait entre autres notre collaborateur : le sang flamand de l'artiste et, sous ses apparences latines, le fond germanique de son art... Le hasard qui l'a fait naître à Namur ne suffit pas pour qu'on le considère comme Wallon... Pour qu'une race produise un artiste de la trempe énergique et sanguine de Rops, il faut des influences lointaines, une alchimie héréditaire, dont on ne trouve trace à Liège ou à Namur. En Flandre ou en Brabant, au contraire, le terrain était florissant en ancêtres, et de la terre où étaient nés Brueghel et Jérôme Bosch, Rops aussi pouvait surgir. » Et M. Demolder s'efforçait, par la généalogie de Félicien Rops et par la ferveur de son attachement à la terre de Flandre, de défendre sa thèse paradoxale.

L'artiste a spirituellement raillé celle-ci dans les deux écrits reproduits ci-dessus.

## LA FIGURE HUMAINE

**La Beauté de la femme**, par le docteur STRATZ. Traduit de l'allemand par Robert Waltz. Un volume in-8° de 337 pages, orné de 180 illustrations d'après nature et d'après des œuvres d'art, cartonné à l'anglaise, fers spéciaux. Prix : 20 francs. Paris, Gaultier, Magnier & Cie.

Le docteur Richer et M. Paul Gaultier ont inauguré il y a quelques mois, une collection scientifique et artistique destinée à l'étude de la figure humaine et à sa représentation par les artistes de tous les temps et de tous les pays. Après un volume préliminaire du docteur Richer, introduction à la double série projetée, voici le premier tome de cette bibliothèque destinée aux artistes et aux savants. Il porte ce titre séduisant : *La Beauté de la femme* et contient, au point de vue de la médecine et de l'esthétique, une foule d'observations ingénieuses et d'intérêt pratique. « Nous autres Européens, nous condamnons, dit l'auteur, sans même le connaître, le nu dans la nature, tandis que dans l'art nous en tenons la représentation pour licite et nous l'avons constamment sous les yeux. C'est pourquoi, ignorant la nature, nous nous servons pour juger la beauté du corps féminin de critères empruntés à l'art. Et nous ne nous rendons pas compte que la conception de la femme est, elle aussi, soumise dans l'art à une certaine convention, à une tradition, et qu'on ne peut la transporter tout d'un bloc dans la réalité. Nous trouvons la Vénus de Milo belle comme elle est. Mais habillée à la mode actuelle elle nous semblerait affreuse, car les vêtements qu'on porte aujourd'hui lui épaissiraient encore la taille. Vous admirez la Vénus de Milo et vous admirez une taille fine : mais une fois la femme mince déshabillée, vous serez obligés de conclure qu'elle doit être laide puisqu'elle ne ressemblera pas à la Vénus. Et pourtant l'expérience vous donnera tort. Vous serez donc obligés de conclure autrement, et dans ce sens qu'on a beau connaître par cœur la Vénus de Milo, cela ne donne aucunement le droit de porter un jugement sur le corps d'une femme vivante habillée. »

Il y a longtemps que la Vénus de Milo a cessé d'être la norme de la beauté parfaite... Et d'abord, y a-t-il une beauté parfaite ? Celle-ci peut-elle être déterminée par une formule ? Ah ! que l'Académie doit sourire complaisamment aux canons cités par le docteur Stratz ! La beauté expressive a, dans nos visions actuelles, remplacé la beauté classique, ainsi que l'a fait si justement observer M. Adrien Mithouard dans le *Tourment de l'Unité*.

A ces chapitres d'une esthétique surannée nous préférons ceux où l'auteur traite de l'influence exercée sur le corps par le développement, l'alimentation, le genre de vie, le sexe, l'âge, l'hérédité, les maladies, les vêtements, etc. Il y a là, réunis en faisceau, beaucoup de conseils et de réflexions utiles, soulignés par les planches qui illustrent en grand nombre ce curieux volume. Les artistes consulteront aussi avec fruit les chapitres consacrés à la Beauté de la couleur, — celui-ci inspiré par la théorie impressionniste, — à la Beauté du Mouvement, aux applications de la science, à l'art et à la critique, etc. Et ils passeront à leurs femmes le volume ouvert au chapitre XVI<sup>e</sup> et dernier : *Règles à suivre pour conserver et accroître la beauté féminine*.

O. M. •

## LA MUSIQUE A NAMUR

C'est par la décentralisation progressive que l'on arrivera à répandre dans la masse le goût de la musique d'art. Les grands concerts de Bruxelles s'adressent à un public restreint : il importe que les villes de province trouvent chez elles l'occasion de prendre contact avec les maîtres dont, plus tard, les exécutions parfaites des grands centres leur donneront la connaissance intégrale.

J'ai déjà signalé ici-même combien les artistes devaient, à cet égard, de reconnaissance à M. Balthasar-Florence qui, depuis plus de vingt ans, travaille à faire de Namur une modeste cité d'art. Le Cercle musical qu'il a fondé a contribué dans une large mesure à éveiller çà et là des sensibilités, des bonnes volontés endormies. Le jubilé du Cercle, l'an dernier, a prouvé par sa splendeur et par l'enthousiasme du public, combien cet organisme était entré dans les mœurs de Namur, — ville qui, autrefois, passait à juste titre pour la Béotie la plus béotienne de Belgique. Initié peu à peu par les concerts du Cercle, il existe maintenant à Namur un public qui ne se désintéresse plus des choses d'art. Et pour avoir touché à la beauté, il en est devenu passionnément avide.

Cette année, M. Balthasar-Florence a fait plus. Un changement de direction dans la politique locale avait enlevé, au début de la saison, la symphonie communale à son distingué chef d'orchestre M. Jules Brumagne, dont le bâton ferme et sûr est si apprécié de ceux qui le connaissent. M. Brumagne avait été remplacé par un violoniste de talent, M. Laurent, qui ne possédait aucune des qualités d'un bon chef d'orchestre. La symphonie ne tarda pas à péricliter. Les concerts, choisis dans un répertoire de cirque, menés sans chaleur, sans communion entre le chef et ses musiciens, finirent par tomber en dessous de rien. Alarmée, l'administration communale supplia M. Balthasar-Florence de sauver la situation. Le vieux maître accepta. Sans vouloir de rémunération, il se mit à l'œuvre. Et le résultat de ses efforts fut tout d'abord de relever presque instantanément le niveau des concerts dirigés par M. Laurent, tandis que lui-même dirigeait six grands concerts extraordinaires qui sont, comme on le verra plus loin par l'exposé succinct des programmes, des concerts de grand art mis à la portée de la foule.

Car la foule, le peuple accourut à ces concerts. Et ce fut pour les esprits fervents de beauté un spectacle réconfortant de voir ces ouvriers, ces humbles femmes, attentifs et silencieux, écoutant de la belle musique, de la musique d'art pur, durant de longues heures. Une fois de plus, l'événement a démontré qu'on peut tout espérer du peuple. Que les artistes fassent vers lui la moitié du chemin : le peuple, joyeusement, s'élèvera jusqu'à eux.

Je glane à la hâte quelques titres de morceaux dans les programmes de M. Balthasar-Florence. Dans son premier concert : La Kermesse de *Milenka*, de Blockx ; l'ouverture du *Vaisseau fantôme* ; les *Ruines d'Athènes*, de Beethoven ; le Récit du Graal, chanté par M. Swolfs, ténor du théâtre d'Anvers ; la suite du ballet *Sylvia*, de Delibes. Dans son deuxième concert : La Marche

d'*Athalie*, de Mendelssohn; le prélude des *Maîtres chanteurs*; des fragments de *Samson et Dalila*. Dans son troisième : Les *Scènes alsaciennes*, de Massenet; l'ouverture du *Tannhäuser*; l'ouverture des *Noces de Figaro*, de Mozart; le prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns. Dans son quatrième : L'ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn; *Dans les steppes*, de Borodine; la *Deuxième Rhapsodie hongroise*, de Liszt; la *Marche funèbre*, de Chopin, extraite, comme on sait, de la Deuxième Sonate. Dans son cinquième : Les *Erinnyes*, de Massenet; l'air d'*Iphigénie*, de Gluck, chanté par M. Close, basse du théâtre de Tunis; la *Valse des sylphes*, de Berlioz; l'entr'acte de *Joli Gilles*, de Poise. Enfin, son sixième et dernier était tout entier consacré à ses œuvres et l'on y a admiré surtout une *Polonaise héroïque*, de grande allure, ses *Variations symphoniques* si intéressantes, si fouillées, son *Ouverture dramatique*, conduite avec une science qui en égale la puissance, une romance *A la femme*, sur des paroles d'Henry Kistemaekers, d'un effet passionnant et troublant, et enfin sa *Légende des cloches*, pour violoncelle et orchestre, toute en dissonances, morceau qui date des débuts du maître et qui était alors d'une audace extrême : il a conservé son charme rêveur et, sur l'accompagnement lointain des cloches tintantes, le violoncelle brode une romance mélancolique qui émeut délicieusement. Le succès de ce dernier concert, comme celui des autres d'ailleurs, a été très grand. Mais les félicitations officielles et les applaudissements du public auront, je pense, moins réjoui M. Balthasar-Florence que la certitude d'avoir donné, à Namur, un grand élan à l'art de la musique. C'est de cela surtout qu'il importe de lui témoigner une gratitude sincère.

G. R.

### Le Conservatoire de Détroit.

Dans une des lettres qu'il adresse d'Amérique à la *Chronique*, Jehan d'Ardenne donne sur le Conservatoire de Détroit, dirigé par un ancien élève du Conservatoire de Bruxelles, ces intéressants détails :

« Il y a quatre ou cinq ans, Détroit, qui n'avait pas encore d'école de musique, voulut se payer un conservatoire. Initiative privée, comme d'habitude; rien de l'administration publique. On s'adressa au pianiste Albert Jonas, premier prix du Conservatoire de Bruxelles, un des meilleurs élèves d'Arthur De Greef, qui venait d'accomplir une brillante tournée dans les principales villes de l'Union? On lui demanda quelle somme exigerait d'abord l'entreprise qu'il s'agissait de lui confier. Calcul fait; Jonas répondit sans hésitation : « Cent cinquante mille dollars. »

— All right!

Et le Conservatoire fut. Jonas le dirige excellemment. Il y est aidé par sa femme, elle-même pianiste des plus distinguées, élève de Hans de Bülow, et qui, sous son nom d'Elsa de Grave, débuta par d'éclatants succès en Allemagne. L'école, grâce aux ressources dont elle disposa dès sa création, a pris rang tout de suite parmi les meilleures et les plus estimées. L'enseignement y est donné par un groupe de professeurs de haut mérite, dont M. Maurice De Vries, qui fut baryton à l'Opéra, à Covent-Garden, au théâtre de la Monnaie, où il créa le rôle de Gunther dans *Sigurd*.

La maison est claire, gaie, spacieuse. Des arbres et des pelouses l'environnent. Une de ses façades regarde le « grand Circus park ». Car Détroit, comme toutes les autres villes d'Amérique, — et peut-être un peu plus encore, Washington à part, — se distingue par le culte des arbres. « Great abundance of trees », telle est la note dominante. C'est fait pour étonner les naturels d'un pays comme le nôtre, où la haine des arbres, un des traits caractéristiques de la mentalité, est entretenue avec soin par de stupides règlements de voirie, stupidement appliqués.

Ysaye, dans la récente tournée qu'il fit en Amérique, a joué ici, et on lui prête ce propos : « De toutes les villes américaines, Détroit est celle où je préférerais vivre. » (C'est-il vrai, Eugène?) J'ai vu ça imprimé, en anglais, et le sentiment m'a paru assez justifiable, pour autant qu'un passage trop rapide me permit d'en juger. »

### RESTAURATIONS

Certains architectes allemands, pris d'une étrange frénésie de restauration, avaient, dit la *Chronique des arts*, formé le dessein de s'attaquer au château de Heidelberg. En l'espèce, la restauration ne comprenait rien moins que la reconstruction de toute une partie du vieux château!

Ce projet invraisemblable a excité à bon droit la verve des professeurs de l'Université de Heidelberg. Ils ont compris que permettre aux architectes cette fantaisie dangereuse, c'était la ruine complète du château. Leur protestation contient, à ce sujet, des explications précises et toutes spéciales au cas qui les occupait. Mais elle ne manque pas de généraliser et d'exposer, à ce propos, des idées très sages sur la manie des restaurations.

Le moindre défaut du fanatisme architectural qui retouche, restaure et construit, c'est de créer des ouvrages équivoques et menteurs. Que serait le château de Heidelberg si on laissait agir ses prétendus sauveurs? Une œuvre bâtarde, ni ancienne ni moderne, authentique à droite et fautive à gauche. Un mauvais plaisant ou un lourd ignorant avait lancé, il n'y a pas encore longtemps, l'idée de reconstruire le Parthénon. Elle fut accueillie par un long éclat de rire. Ce qui est évident pour le Parthénon n'est pas moins vrai pour n'importe quel ouvrage. Le sentiment historique et le bon goût sont ici d'accord pour protéger les ruines contre des restaurations qui ne vont qu'à les détruire et pour laisser l'héritage du passé suivre son destin.

### NÉCROLOGIE

Henri Van Cutsem.

Une personnalité des plus connues et des plus sympathiques dans le monde des arts vient de disparaître : M. Henri Van Cutsem, fondateur du Prix Laure Van Cutsem au Conservatoire et amateur d'art distingué, est décédé dans sa maison de campagne d'Ochamps, enlevé en quelques jours par une pneumonie.

M. Van Cutsem, qui était un véritable Mécène, aimait à s'entourer d'artistes et il a puissamment aidé, à leurs débuts, plusieurs de nos peintres aujourd'hui arrivés à la notoriété.

Il a formé une galerie célèbre, une des plus riches et des plus variées de la Belgique, réunissant des œuvres choisies judicieusement parmi celles de Manet, Bastien-Lepage, Fantin-Latour, De Braekeleer, Hippolyte Boulenger, Joseph Stevens, De Groux, Agneessens, Louis Dubois, Théodore Verstraete, Stobbaerts, Courtens, etc.

### Chronique judiciaire des Arts.

Les Loges d'artistes.

Les directeurs de théâtre sont-ils responsables des objets dérobés dans les loges des artistes? Telle est la question qui vient d'être soumise au juge de paix du neuvième arrondissement de Paris.

M<sup>lle</sup> Rachel de Ruy, qui tenait, l'hiver dernier, au théâtre de la Bodinière, le rôle de la Commère dans la revue *On éclaire!* se plaignait qu'on lui eût volé, dans sa loge, divers objets et effets de toilette. C'est pourquoi elle avait assigné le directeur de la Bodinière en paiement de 100 francs, représentant le montant de la valeur des objets dérobés.

Le juge de paix a admis le principe de la responsabilité du directeur et condamné ce dernier au paiement de la somme réclamée par la demanderesse.

## PETITE CHRONIQUE

Le septième Salon annuel du cercle *Labeur* s'ouvrira le samedi, 1<sup>er</sup> octobre prochain, à 2 heures de l'après-midi. Voici la liste des artistes qui participeront à cette exposition : Les peintres Richard Baseleer, J. Ernst Bäumer, Henri Binard, René de Baugnies, Alfred Delaunois, Georges Lebrun, Camille Lambert, Jakob Madiol, Marten Melsen, Jules Merckaert, Maurice Nykerke, Auguste Oleffe, Henri Ottmann, Guillaume Paerels, Alexandre Robinson, Armand Rassenfosse, Pol Stiévenart, Henri Thomas, A.-W. Selb (Orphicus), Emile Thysebaert, Walter Vacs, Léon Vandenhouten, André Vanderstraeten, Eugène Van Mieghem, Georges Van Zevenberghen, Carl Werlemann et Hagemans ; et les sculpteurs Joseph Baudrenghien, Léandre Grandmoulin, Jules Herbays, Ferdinand Schirren et Adolf Wolff. Pendant cette exposition, qui se fermera le 20 octobre, deux conférences seront organisées : M. Albert Giraud parlera de Théophile Gauthier, M. Sander Picron étudiera les Peintres de la forêt du Saigne. Il est question aussi d'un concert de la jeune école belge.

Le 1<sup>er</sup> octobre prochain s'ouvrira, dans le grand hall du parc du Cinquantenaire, une exposition internationale des arts et métiers. Cette exposition sera particulièrement brillante, tant par le nombre des participants que par la notoriété des firmes adhérentes.

Le Salon des Arts et Métiers revêtira un caractère spécial, celui d'une fête permanente de la charité : Chaque jour, un concert ou une audition, pour lesquels le concours de nos premières sociétés musicales et de nos artistes les plus réputés est assuré, seront donnés à l'exposition au profit d'une œuvre de bienfaisance de la capitale. Le montant de toutes les entrées de la journée sera attribué à chacune d'elles.

L'assemblée générale de la Commission royale des Monuments et de ses correspondants aura lieu le 10 octobre prochain, au palais des Académies, dans la salle de Marbre, à 10 heures du matin. L'ordre du jour comprend entre autres les questions suivantes :

A quelles conditions essentielles doivent satisfaire les parties d'un vitrail artistique ; Qu'enseignent les découvertes de peintures murales faites dans les monuments de la Belgique ; Examen des moyens les plus propres d'assurer la conservation et la restauration des anciennes constructions privées offrant un intérêt archéologique, historique et artistique ; Inventaires des objets d'art appartenant aux établissements publics.

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode Schaarbeek est fixée au lundi 3 octobre. L'enseignement comprend le solfège supérieur, le chant d'ensemble, le chant individuel, la diction et la déclamation.

Les inscriptions seront reçues : Jeunes filles : Le jeudi, 29 septembre, de 2 à 5 heures, et le dimanche suivant, de 10 heures à midi, rue Royale-Sainte-Marie, 134. Garçons : A partir du 30 septembre, tous les jours, de 6 à 7 heures du soir, rue Traversière, 17. Hommes : A partir de la même date, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 du soir, rue Traversière, 17.

M<sup>lle</sup> Marika Cazantzis, la lauréate du Prix Van Cutsem au Conservatoire, vient d'obtenir de brillants succès au cours d'une tournée artistique en France. Le vendredi 9 elle a joué au Casino de Trouville, où elle était la grande attraction d'un concert classique. Après une exécution parfaite de la *Ballade en la* de Chopin et de la *Polonaise* de Liszt, un public enthousiasmé l'a acclamée et ovationnée.

A la Monnaie, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, la *Tosca* ; à 8 heures, *Mignon*. Lundi, reprise d'*Aïda*, dont voici la distribution : M<sup>mes</sup> Paquet-D'Assy (*Aïda*), Bastien (Amneris), Dratz-Barat (une prêtresse), MM. Laffitte (*Radamès*), Decléry (*Amonasro*), Vallier (*Ramfis*), D'Assy (le roi), Lubet (un messager). Mardi, *Werther* avec M<sup>me</sup> Muratore dans le rôle de Charlotte. Mercredi, les *Maîtres Chanteurs*. Jeudi, *Mignon*.

La campagne d'opérette de M. Péronnet, au théâtre Molière, s'achèvera par un nouveau succès, *Mam'zelle Nitouche*, la célèbre et joyeuse fantaisie d'Hervé. C'est M<sup>me</sup> Jane Barre, l'artiste aimée du public ixellois, qui joue le rôle de Nitouche. La divertissante opérette d'Hervé sera donnée aujourd'hui dimanche en matinée, à 2 heures ; aux matinées les enfants paient demi-place.

Hier soir, samedi, a eu lieu la réouverture de l'Olympia avec M<sup>me</sup> Andrée Mégard, MM. Gémier et Dicudonné dans la *Rabouilleuse*, le chef-d'œuvre d'Émile Fabre.

L'Alcazar fera sa réouverture au commencement d'octobre avec la *Dame du 23*, de M. Gavault, le succès des Nouveautés de Paris. On travaille d'arrache-pied à d'importantes transformations qu'on fait subir au théâtre : le promenoir est remplacé par un premier rang de loges ; il y aura un second étage nouveau de balcons, les escaliers sont déplacés, les dégagements améliorés, et toute la salle décorée de façon originale et nouvelle.

Le programme des Concerts Ysaye qui auront lieu à l'Alhambra pendant la saison 1904-1905, vient d'être arrêté ; il comprend six concerts d'abonnement et six répétitions générales (les 15-16 octobre, 3-4 décembre, 7-8 janvier, 4-5 février, 4-5 mars, 29-30 avril), et deux auditions supplémentaires (les 5-6 novembre et 1-2 avril).

Parmi les artistes dont le concours est assuré figurent M<sup>me</sup> Emmy Destinn, de l'Opéra de Berlin, MM. A. Van Rooy, de Bayreuth ; Busony, Marc Hambourg, Eugène Ysaye, Jacques Thibaut, Emile Chaumont, Jean Gerardy et, pour les concerts extraordinaires, MM. A. De Greef, Francis Planté et Raoul Pugno. Parmi les chefs d'orchestre citons : MM. A. Nikisch, F. Steinbe et Eugène Ysaye.

Pour cartes et abonnements s'adresser chez M<sup>l</sup>. Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 43, Bruxelles.

Le nouvel opéra de Mascagni, *Amica*, dont le sujet est un amour tragique entre montagnards et se déroule dans les Alpes du Piémont, sera créé, l'hiver prochain, sur la scène de Monte-Carlo, *Amica* sera ensuite joué à Rome.

La National Gallery vient de s'enrichir du célèbre tableau de Titien dit *Portrait de l'Arioste*.

Lord Donaldson l'a vendu à la National Gallery le prix qu'il l'avait acheté lui-même à lord Darnley, soit 30,000 livres sterling (750,000 francs).

Le sculpteur Fagel a terminé dernièrement le monument destiné à perpétuer la gloire de Talma, et dont l'inauguration aura lieu dimanche prochain à Poix-du-Nord.

Le célèbre tragédien est représenté assis dans une attitude dramatique. Un livre à la main, il étudie un de ses rôles, chez lui, et dans le costume de l'époque révolutionnaire.

C'est donc un Talma intime que le statuaire a voulu représenter, et il a réussi à allier la grandeur à la simplicité.

On sait que Fantin-Latour a interprété dans diverses toiles ou lithographies l'inspiration de Schumann, Berlioz, Wagner etc.

A ce propos, M. Arsène Alexandre raconte qu'un jour il lui demanda pourquoi il n'avait pas essayé de rendre le même hommage à Beethoven.

— Beethoven, répondit simplement Fantin-Latour, je n'ose pas !

Ce mot n'est-il pas éloquent et ne fait-il pas l'éloge de ce grand sensitif ?

Les fouilles entreprises à Délos par l'Ecole française d'Athènes viennent d'aboutir à des découvertes fort intéressantes. On a retrouvé, par exemple, deux Silènes datant du III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Ils sont couronnés de lierre ; chacun d'eux porte sur l'épaule gauche une amphore dont il boit de la main gauche l'ouverture. Au nord-est de l'île, vers la partie sud de la ville antique, on a découvert plusieurs édifices ; près de la porte de Philippe on a mis à jour plusieurs maisons très bien conservées

qui entouraient jadis la place du marché. Mais la perle de ces dernières découvertes est un groupe de Pan et d'Aphrodite. C'est une œuvre du meilleur style du 11<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Eros, assis sur l'épaule gauche d'Aphrodite, s'efforce de repousser Pan qu'il a saisi par une corne.

Un tableau commandé par l'État à Géricault, exécuté par Delacroix, payé à celui-ci et dont on ne sait ce qu'il est devenu, telle est l'extraordinaire histoire que conta M. Maurice Tourneux aux délégués des Sociétés des Beaux-Arts des départements réunis à l'École des Beaux-Arts.

La chose remonte à 1819. Géricault venait d'exposer au Salon son *Naufrage de la Méduse*. Ce fut un triomphe. Le comte de Forbin, à cette époque directeur des musées royaux, obtint pour le jeune artiste la commande, au prix de six mille francs, d'un tableau destiné à la cathédrale de Nantes. Le sujet était : *Le Sacré-Cœur de Jésus*. Géricault, nullement inspiré, obtint de le transformer en une *Notre-Dame des Sept douleurs*. Mais, soit que le nouveau sujet ne lui plût pas davantage, soit que l'état de sa santé l'empêchât de travailler, soit que sa générosité naturelle lui fit passer la commande à un camarade peu fortuné, toujours est-il que le tableau fut peint par Eugène Delacroix, alors très pauvre et tout à fait inconnu.

Le 14 mai 1822, Géricault informait le ministre de l'intérieur que la toile était achevée; M. de Forbin en ordonnait le paiement. Or, il est impossible de trouver trace de l'œuvre de Delacroix ! Il semble qu'elle ne fut pas placée dans la chapelle de la cathé-

drale nantaise à laquelle elle était destinée et on suppose qu'elle a été offerte aux dames du Sacré-Cœur de Nantes. Mais c'est là pure hypothèse, car nul ne vit jamais ce tableau, commandé et payé par l'État.

Le nombre est prodigieux, assurait M. Tourneux, des tableaux, statues, bustes, médaillons qui, après avoir été achetés ou commandés par l'État, après avoir figuré aux Salons, ont un beau jour disparu et sont désormais introuvables. Mais le cas de ce « Delacroix » inconnu, qui est peut-être un chef-d'œuvre, est plus étrange encore; il est digne d'intéresser les chercheurs.

## PLAGE DE WESTENDE

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCE



BAINS DE MER  
SÉCURITÉ — GRATUITS

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants. Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.

Communications faciles. — Excursions agréables. Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende. Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE**, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CÔTÉS**



## Maison Félix MOMMÉN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



# VITRAUX

# R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

## BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

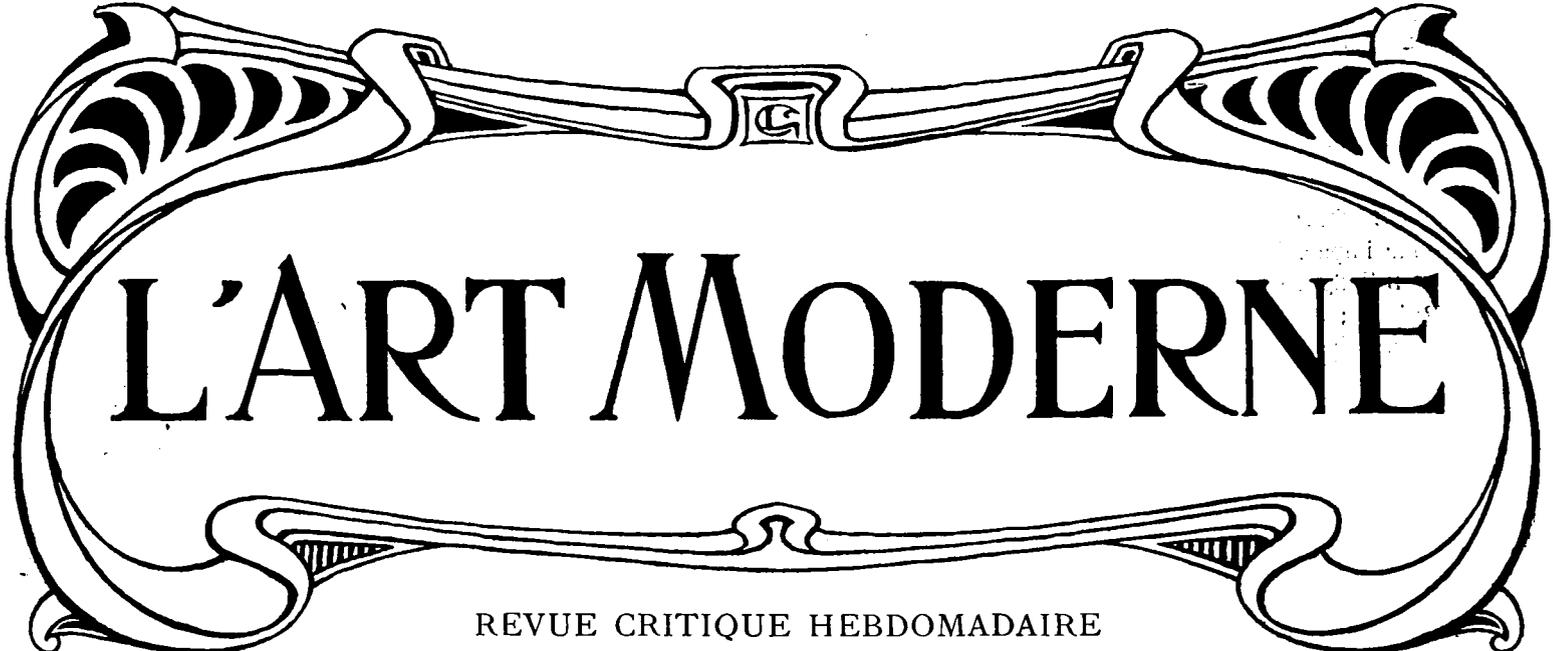
Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Emile Zola critique d'art (suite). *La Critique de Manet et des Impressionnistes* (MÉDÉRIC DUFOUR). — Les Rches sculptées de Rotheneuf (EUGÈNE DEMOLDER). — Les Grandes Publications d'art. *Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst* (O. M.). — Le Panthéisme de la musique (ADRIEN MITHOUARD). — L'Action du temps sur la peinture. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## Emile Zola critique d'art<sup>(1)</sup>.

### II. — La Critique de Manet et des Impressionnistes.

L'opuscule d'Emile Zola sur Edouard Manet fut écrit en 1867. Le critique ne pouvait donc connaître qu'une partie de l'œuvre; mais telle est l'unité de cette œuvre, telle aussi la perspicacité du critique, que parmi les toiles peintes ensuite, il n'en est pas de considérable qui ne soit là caractérisée d'avance. En même temps qu'il

juge le maître, Emile Zola observe le mouvement auquel il donna le branle et encourage les disciples dans l'effort qu'ils tentent pour représenter avec plus de vérité les aspects divers de la nature et noter avec naïveté les impressions faites sur leurs sens par les jeux éternellement variés de la lumière. Mais, à cette date, s'il sut prévoir, il ne pouvait qu'annoncer les conséquences de la révolution accomplie. Aussi importe-t-il de compléter ces aperçus par certaines pages de *l'Œuvre*, l'un des plus intéressants et des plus « forts » entre les romans des *Rougon-Macquart*, dont le héros, Claude, abstraction faite de la névrose héritée, ressemble comme un frère à Manet, à Cézanne, à Monet; artiste incomplet, qui meurt à la peine, avant que d'atteindre au succès, mais réussit du moins à accréditer la méthode du *plein air*, impose à l'opinion rebelle la peinture *blonde* et même se montre curieux des recherches que fait son camarade Gagnière sur l'emploi des tons complémentaires. Des conversations de Claude et de Sandoz, par la figure duquel Zola a fait son propre portrait, l'on pourrait extraire une esthétique complète des deux écoles parallèles, le *naturalisme* dans les lettres, l'*impressionnisme* dans la peinture.

Les parents de Manet contrarièrent sa vocation. Ils avaient les préjugés de leur temps contre les artistes. Ils l'embarquèrent comme novice sur un vaisseau, qui le porta à Rio-de-Janeiro. Mais « les solitudes lumineuses de l'océan et du ciel » fortifièrent sa passion. A son retour il va visiter l'Italie et la Hollande; il y fait provision de souvenirs, mais n'en rapporte point d'idées précises sur la voie qu'il suivra. Car, revenu à Paris, il entre dans

(1) Suite. Voir notre numéro du 21 août.

l'atelier de Couture. Trois années durant, il se débat contre la discipline académique; enfin, en 1860, il peint son *Buveur d'absinthe*, où paraît déjà son originalité, pour imparfaitement dégagée qu'elle soit encore. En 1863 il figure à l'exposition Martinet et au Salon des Refusés; en 1865, il expose *Olympia*, qui fait scandale. Zola note encore, dans le langage nouveau que parle Manet, durant ces premières années, quelques « tournures espagnoles », mais il le montre essayant déjà « de voir la nature telle qu'elle est, sans la regarder dans les œuvres et les opinions des autres ». Seuls, les artistes sont grands, qui observèrent directement la nature et en donnèrent une traduction nouvelle et personnelle. « Je voudrais que les toiles de tous les peintres du monde fussent réunies dans une immense salle, où nous pourrions aller lire page par page l'épopée de la création humaine. Et le thème serait toujours la même nature, la même réalité, et les variations seraient les façons particulières et originales, à l'aide desquelles les artistes auraient rendu la grande création de Dieu. »

Exprimer la nature selon un mode nouveau, toute l'esthétique de Zola tient dans cette brève formule. Objectera-t-on qu'elle n'est point neuve? Mais remarquez que Zola donne au mot nature toute son extension. Il n'entend point par là une nature corrigée par un idéal, la Grèce pour les classiques, le Moyen-Age pour les romantiques. Ce qu'il propose à l'imitation de l'artiste, c'est la nature entière, dont tous les aspects et toutes les fonctions sont également dignes d'être considérés. Entre les manifestations de la vie, il ne faut pas choisir : toutes sont belles, pour qui sait regarder. C'est un détestable préjugé que le « goût », moyenne où la sottise a la plus grande part, à laquelle il ne faut donc pas ravalier la sensibilité de l'artiste. Qu'il dise ce qu'il sent, comme il le sent. A cette seule condition, il sera nouveau et, si l'expression égale l'émotion, il sera grand. Ainsi fit Edouard Manet, en rompant avec les classiques et les romantiques.

Certes, il y avait eu avant lui des peintres originaux. Dans *l'Œuvre*, Claude rend justice à Delacroix et à Courbet. « Hein? le vieux lion romantique, quelle fière allure! En voilà un décorateur qui faisait flamber les tons! Et quelle poigne! Il aurait couvert les murs de Paris, si on les lui avait donnés : sa palette bouillait et débordait. Je sais bien, ce n'était que de la fantasmagorie; mais tant pis, ça me gratte; il fallait ça, pour incendier l'École... Puis l'autre est venu, un rude ouvrier, le plus vraiment peintre du siècle, et d'un métier absolument classique, ce que pas un de ces crétiens n'a senti. Ils ont hurlé, parbleu! Ils ont crié à la profanation, au réalisme, lorsque ce fameux réalisme n'était guère que dans les sujets; tandis que la vision restait celle des vieux maîtres et que la facture reprenait et continuait les beaux morceaux de nos musées... Tous

les deux, Delacroix et Courbet, se sont produits à l'heure voulue. Ils ont fait chacun son pas en avant. Et maintenant... Oh! maintenant... il faut autre chose! »

Il y eut aussi les paysagistes, en particulier l'école de Barbizon. Mais ces artistes ne pratiquaient pas le *plein-air* à la lettre; et ceux qui, par exception, ne travaillaient pas dans l'atelier, *reportant* sous le jour faux de la verrière l'esquisse brossée dans les champs, prenaient encore trop de libertés avec la nature; ils choisissaient, corrigeaient selon un idéal contestable, et, par conséquent, appliquaient dans toutes leurs *compositions* une formule immuable.

C'est cette « autre chose », réclamée par Claude, que Manet apporta en 1860 et que Zola analyse dans son opuscule avec tant de finesse. Ce qui le frappe avant tout dans les toiles de Manet, « c'est une justesse très délicate dans les rapports des tons entre eux ». Le peintre observe donc *la loi des valeurs*. Or, selon Zola, il n'y a, dans l'école moderne, que Corot, Courbet et Manet qui aient toujours suivi cette règle. Aussi leurs œuvres ont-elles tout ensemble « une netteté singulière, une grande vérité et un grand charme d'aspect ». Mais Manet se distingue de ses deux devanciers parce qu'il part d'ordinaire d'une note plus claire que nature. Il établit entre tous les tons de son tableau la même relation qu'il a perçue entre les tons du modèle. C'est la même échelle, mais plus élevée : « Ses peintures sont blondes et lumineuses, d'une paleur solide. Les objets représentés baignent dans une lumière douce, « une sorte de clarté grise, qui emplît la toile entière ».

Manet peint par masses. Les objets imités sont rendus par de larges taches, qui se commandent les unes les autres. « Une tête posée contre un mur n'est plus qu'une tache plus ou moins blanche sur un fond plus ou moins gris; et le vêtement juxtaposé à la figure devient par exemple une tache plus ou moins bleue mise à côté de la tache plus ou moins blanche. De là une grande simplicité, presque point de détails, un ensemble de taches justes et délicates, qui, à quelques pas, donne au tableau un relief saisissant ». Zola se résume ainsi : « Toute la personnalité de l'artiste consiste dans la manière dont son œil est organisé : *il voit blond et il voit par masses*. »

Manet séduit Zola par « une grâce un peu sèche, mais charmante ». Il y a là « certaines lignes exquises, certaines attitudes grêles et jolies, qui témoignent de son amour pour les élégances des salons ». On ne saurait mieux caractériser certains portraits et *Olympia*. Le critique illustre son jugement d'une comparaison très juste : cette peinture simplifiée rappelle « les gravures japonaises, qui lui ressemblent par leur élégance étrange et leurs taches magnifiques ».

Zola ne néglige point d'expliquer le « métier ». Il est, dit-il, « plutôt délicat que brusque; l'artiste n'em-

ploie que la brosse et s'en sert très prudemment ; il n'y a pas des entassements de couleurs, mais une couche unie. Cet audacieux, dont on s'est moqué, a des procédés fort sages, et si ses œuvres ont un aspect particulier, elles ne le doivent qu'à la façon toute personnelle dont il aperçoit et traduit les objets ».

Manet n'est pas un idéaliste. Il traite la figure humaine comme une nature morte. Il la fixe sur la toile telle qu'il la voit, sans autre souci que de faire « une traduction d'une justesse littérale ». Ce n'est pas un peintre d'histoire, plagiant ses devanciers dans quelque nouvelle *Mort de César* ; c'est un analyste, qui s'applique à représenter les réalités de son temps. Il est ainsi plus sincère, plus vrai, plus humain.

Après cette critique, pénétrante et définitive, du style de Manet, Zola passe en revue les œuvres antérieures à 1867. J'admire qu'il devance le jugement que, presque quarante ans après, nous portons sur ces tableaux. Parmi les huit toiles de l'Exposition universelle, Zola préfère la *Chanteuse des rues* : « l'œuvre entière est d'un gris blond et doux ; la nature m'y a semblé analysée avec une simplicité et une exactitude extrêmes. Une pareille page a, en dehors du sujet, une austérité qui en agrandit le cadre ». A propos du *Ballet espagnol* et de la *Musique aux Tuileries*, il remontre à ceux qui en méconnaissent la vérité, qu'il leur fallait se mettre à la distance de perspective, d'où, composant son tableau, le peintre voulait qu'on le contemplât. Après quarante ans d'avertissements, le public s'obstine encore à se mettre le nez sur un Monet ou un Van Ryselberghe, et s'étonne de n'y voir qu'un fouillis de couleurs ! Espérons que dans cinquante ans...

Zola fait une admirable analyse du *Déjeuner sur l'herbe*, refusé au Salon de 1863. En voici la fin : « Ce qu'il faut voir dans le tableau, ce n'est pas un déjeuner sur l'herbe, c'est le paysage entier, avec ses vigueurs et ses finesses, avec ses premiers plans si larges, si solides, et ses fonds d'une délicatesse si légère ; c'est cette chair ferme, modelée à grands pans de lumière, ces étoffes souples et fortes, et surtout cette délicieuse silhouette de femme en chemise qui fait, dans le fond, une adorable tache blanche au milieu des feuilles vertes ; c'est enfin cet ensemble vaste, plein d'air, ce coin de la nature rendu avec une simplicité si juste, toute cette page admirable dans laquelle un artiste a mis les éléments particuliers et rares qui étaient en lui. » Mais, surtout, la critique de l'*Olympia* est décisive et vengeresse. « Le public, comme toujours, s'est bien gardé de comprendre ce que voulait le peintre ; il y a eu des gens qui ont cherché un sens philosophique dans le tableau ; d'autres, plus égrillards, n'auraient pas été fâchés d'y découvrir une intention obscène. Eh ! dites leur donc tout haut, cher maître, que vous n'êtes point ce qu'ils pensent ; qu'un tableau pour vous est un simple prétexte à ana-

lyse. Il vous fallait une femme nue et vous avez choisi Olympia, la première venue ; il vous fallait des taches claires et lumineuses, et vous avez mis un bouquet ; il vous fallait des taches noires et vous avez placé dans un coin une nègresse et un chat. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Vous ne le savez guère, ni moi non plus. Mais je sais, moi, que vous avez admirablement réussi à faire une œuvre de peintre, de grand peintre, je veux dire à traduire énergiquement et dans un langage particulier les vérités de la lumière et de l'ombre, les réalités des objets et des créatures. » — Parmi les toiles de 1866, Zola signale le *Portrait de M<sup>me</sup> M.* et la *Jeune Dame en 1866*. Il loue aussi des marines et des fleurs.

Il ne s'indigne pas outre mesure des clameurs soulevées par ces toiles. Il sait que tous les maîtres, Delacroix et Courbet les derniers, furent bafoués. C'est que la foule n'est pas guidée. A qui se fierait-elle, dans le tumulte des opinions confuses ? Les critiques, ignorants pour la plupart, lui parlent de morale ou de philosophie quand il ne s'agit que de peinture. Eux-mêmes ravalent tout à ce qu'ils appellent le goût, et qui n'est rien d'autre que la routine.

Dans l'*Œuvre*, Zola a conté le martyre de Claude, l'un de ces *impressionnistes*, toute leur vie incompris, vilipendés, injuriés. Mais il a dit aussi l'influence de cette « peinture blonde », conquérant peu à peu les Salons même d'où Claude était exclu. Cet obstiné renonce à peindre dans l'atelier, dresse son chevalet sur les quais, dans les ruelles de Montmartre. Il a compris que non seulement le paysagiste, mais le peintre « de genre » doit peindre non une esquisse, mais son tableau dans l'atmosphère même où baigne le modèle qu'il prétend représenter. La formule de Barbizon est ainsi élargie. C'est le *plein-air* non seulement de Cézanne, de Monet, de Sisley, de Seurat, mais aussi de Manet, de Renoir, de Berthe Morisot, de Degas : le peintre et le modèle dans la même lumière.

Zola ne resta pas indifférent aux recherches des *néo-impressionnistes*, quand ils tentèrent d'appliquer à l'art de peindre les théories d'Helmholtz, de Chevreul et de Charles Henry. Un camarade de Claude, Gagnière, esprit curieux, partagé entre la peinture et la musique, explique ainsi son procédé : « Je pose mon ton... Le rouge du drapeau s'éteint et jaunit, parce qu'il se détache sur le bleu du ciel, dont la couleur complémentaire, l'orangé, se combine avec le rouge. » Le propos est interrompu. Claude veut le reprendre, mais Gagnière ne lui répond pas, absorbé dans ses évocations de Chopin et de Schumann.

Le critique de *Mon Salon* et d'Édouard Manet rendit aux impressionnistes un inappréciable service. Il les comprit, les aima, les encouragea, les défendit. Il revendiqua pour eux le droit à la personnalité. Ce qui lui plut dans Manet et ses disciples, c'est qu'ils étaient

nouveaux. Ils s'éloignaient des chemins battus de la routine, pour s'ouvrir une voie qui ne fût qu'à eux. Il dit, dans sa *Dédicace à Cézanne* : « Nous cherchions des hommes en toutes choses, nous voulions dans chaque œuvre, tableau ou poème, trouver un accent personnel. Nous affirmions que les maîtres, les génies, sont des créateurs, qui, chacun, ont créé un monde de toutes pièces, et nous refusions les disciples, les impuissants, ceux dont le métier est de voler çà et là quelques bribes d'originalité. » Zola ne s'abaissa pas à flatter le goût public. Il heurta de front le préjugé. Le scandale ne le rebuta point. Son courage ne défailloit pas, — et le temps lui donna raison.

Le long commerce qu'il eut avec les *impressionnistes* lui profita. Il fut pénétré par leur influence. Dans les paysages des *Rougon Macquart* (dans les *Trois Villes* et les *Évangiles*, une autre influence agira, celle des *symbolistes*), il appliquera certains de leurs procédés. Ce serait une étude intéressante que de chercher à définir quelle relation il y a entre une *impression* de Claude Monet et telle description de l'*Assommoir* ou de la *Terre*. Peut-être en proposerai-je une esquisse à mon ami Octave Maus.

MÉDÉRIC DUFOUR

### Les Roches sculptées de Rotheneuf.

J'ai passé cinq semaines, pendant ces vacances, à dix portées de fusil d'une scandaleuse horreur. J'étais à la plage de la Guimorais et il s'agit des rochers sculptés de Rotheneuf. Depuis dix ans, un prêtre qui se dit « l'Ermite de Rotheneuf » fait des beaux rochers de ce village un amoncellement de statuettes et de frises horribles. Il taille, et surgissent des saints, des magistrats, des Bretons, des Bretonnes, des diables, des animaux chimériques, des autels, des madones, des monstres, en un méli-mélo apocalyptique.

Sans respect pour l'œuvre de son dieu, cet odieux bonhomme a abimé ainsi toute une partie des roches, au bord de la mer. Sans autre but qu'une basse gloriole (je le montrerai tout à l'heure) et qu'une exploitation du public (il y a à l'entrée de son infâme carrière un tronc au-dessus duquel l'ermite déclare qu'il n'est pas riche!), ce redoutable Philistin a défiguré la nature en un de ses coins les plus charmants! Spectacle hideux, informe, repoussant! N'y cherchez pas la naïveté touchante qu'on peut trouver en certains cimetières bretons rustiques. On dirait l'œuvre d'un apache en mal de diablerie; c'est plus laid et plus sauvage que des fétiches congolais; on pourrait qualifier ce style de « macaque flamboyant »! Et ces sculptures stupides sont badigeonnées des plus cruelles couleurs : verts, qui font grincer des dents, rouges qui mettraient des sauvages en fuite, bleus qui aveugleraient le soleil lui-même! A épouvanter les pieuvres, à dégoûter les crabes!

Et ce Michel-Ange de l'ordure a ménagé des descentes et des escaliers afin qu'on puisse commodément visiter ses produits. On

y vient d'ailleurs. Il y a de Saint-Malo à Rotheneuf vingt-cinq minutes de tram à vapeur. Et les gens en villégiature à Dinard, Paramé, Rochebonne, se précipitent par centaines pour voir les rochers de l'Ermite. Des cartes postales, en vente partout, et « fort débitées », représentent au surplus la côte ravagée par le néfaste prêtre. On y voit, posant comme un Coquelin, l'Ermite : l'Ermite au travail, l'Ermite au repos (que n'est-il éternel!), l'Ermite en prêtre, l'Ermite admiré par de belles dames, puis des fragments, comme s'il s'agissait des détails d'un beau portique ou d'une fresque splendide. Lorsqu'on va à Rotheneuf, on est presque toujours certain de rencontrer l'Ermite. Il cabotine autour de son musée en plein air, au-dessus duquel, pour attirer mieux encore l'attention que par les pancartes placées le long de la voie du train, il a hissé au sommet d'un long mât une oriflamme à fleurs de lys. Son œil rayonne, interroge les passants : « As-tu vu mes rochers? »

Il a ses admirateurs, je vous le jure. La foule qui laisserait le Louvre vide, s'il était là, paraît fascinée par cette apothéose du mauvais goût. Elle a l'air d'approuver cette insulte à la Beauté et à la Nature. Elle vient s'inspirer du déplorable exemple! De vieilles dames que séduit l'origine sacerdotale de l'entreprise, des bourgeois bien pensants, des curieux vêtus en automobilistes et qui s'extasiaient sur « le temps qu'il a fallu employer », encouragent le malfaisant sculpteur par leurs aumônes! Lui se vante qu'il reçoit plus de visites que les auberges, et, avec des airs onctueux et des gestes imprégnés de l'autorité d'un grand artiste, encourage les garçonnetts (je l'ai entendu) à s'adonner aux beaux-arts. C'est honteux! Mais que faire? Attendre que la mer, par ses marées bienfaisantes, efface ces ordures, et que le bon goût règne sur la terre. Tout cela n'est pas très prochain. Toutefois, ne vous semble-t-il pas qu'il faut signaler le cas de l'Ermite de Rotheneuf à ceux qui s'occupent de l'éducation esthétique des foules, — des malheureux qui doivent avoir plus de mal que les Japonais autour de Port-Arthur, avec moins d'espoir, sans doute. Et, à un autre point de vue, vous figurez-vous un naufragé échouant, au clair de lune, parmi ces roches étranges, peuplées d'êtres baroques et de hideurs fantômales. Un cauchemar à le rendre fou!

EUGÈNE DEMOLDER

### Les Grandes Publications d'art.

**Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst**, von JULIUS MBIER-GRAEFE. Trois forts volumes; 800 pages de texte; gr. in-8°; 300 gravures hors texte; cartonnage d'éditeur. Stuttgart, Jul. Hoffmann.

Conçu sur un plan nouveau, cet abrégé du développement de l'art moderne constitue un édifice considérable. C'est le plus important et le plus complet, certes, des ouvrages critiques inspirés par l'évolution contemporaine.

Celle-ci fut étudiée maintes fois dans les limites d'une époque, d'une école, d'un pays. Des monographies ont initié le public à l'œuvre d'un Manet, d'un Whistler, d'un Turner, d'un Guys, d'un Rodin, d'un Meunier, d'un Carrière. Mais nul écrivain n'avait osé entreprendre jusqu'ici l'histoire générale de toutes les tendances actuelles de l'art en remontant à leurs origines, en les suivant jusqu'à leurs aboutissements; en les rattachant aux énergies dont elles

sont issues pour en déduire les principes d'une esthétique nouvelle. Pareille étude suppose une somme peu commune de recherches, une documentation laborieuse, de multiples connaissances et un sens critique exercé.

L'Allemagne est peut-être le seul pays où l'on s'attelle, le cœur léger, à des entreprises d'aussi longue haleine. Et mieux que personne M. Meier-Graefe, — que sa collaboration à *Pan*, à *l'Art décoratif* et diverses publications spéciales ont montré parfaitement renseigné sur l'art d'aujourd'hui (1), — était à même de tracer de cet art un tableau méthodique.

Au lieu de s'astreindre à l'ordre chronologique, l'auteur divise l'admirable floraison des artistes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en groupes distincts qu'il oppose les uns aux autres, tout en reliant chacun d'eux aux maîtres qu'ils revendiquent ou dont ils procèdent à leur insu. Les grandes étapes historiques, depuis celles des mosaïstes et des fresquistes primitifs, jusqu'à la Renaissance, au XVIII<sup>e</sup> siècle et à l'Empire sont résumées à grands traits en des chapitres préliminaires qui servent, dans le cours de l'ouvrage, à établir la généalogie spirituelle des artistes.

Ceux-ci sont étudiés isolément et dans leurs influences. Ingres, Delacroix, Daumier, Millet ouvrent la marche. M. Meier-Graefe analyse ensuite Edouard Manet et les impressionnistes, Cézanne et les artistes qui s'inspirent de son art, Degas et ses continuateurs, Auguste Renoir, — « les quatre piliers, ainsi qu'il les appelle, de l'art contemporain ». — La couleur et la composition des peintres français rapprochées de celles de Turner et de Constable lui fournissent d'ingénieux développements qui l'amènent à écrire l'histoire du Néo-Impressionnisme, de ses luttes en Belgique, de son développement en France, avec une exactitude qui tranche sur l'ignorance habituelle des historiographes de cette période tumultueuse.

L'Impressionnisme en sculpture, résumé par les œuvres de Rodin, la tradition d'Ingres, le romantisme éclo à l'ombre de Rembrandt, Gauguin et l'École de Pont-Aven forment ensuite une succession de chapitres intéressants. Si les classifications et les groupements imaginés par l'auteur paraissent souvent arbitraires, voire paradoxaux, la sûreté de son érudition et l'impartialité de sa critique confèrent à l'ouvrage une réelle valeur.

L'Allemagne n'est, bien entendu, pas oubliée : l'œuvre de Feuerbach, de Hans von Marées, de Böcklin, de Hildebrand, de Klinger, de Ludwig von Hoffmann est passé en revue, de même que celui de Leibl, de Liebermann et de leurs disciples. Un chapitre sur la recherche du style ouvre d'exactes aperçus sur la peinture et la plastique anglaises, complétés par un abrégé des arts décoratifs, des livres et de l'illustration. Et la Belgique reçoit, pour sa renaissance ornementale, de justes louanges. Un chapitre spécial, hautement admiratif, est consacré à Georges Minne.

Se trouvera-t-il un éditeur disposé à publier une traduction de cet ouvrage? Nous le souhaitons, car la plus grande place y est faite aux artistes français et belges. On jugera de l'importance du traité par ce fait que la table des personnalités citées renferme douze cents noms!

Le troisième volume est composé uniquement de gravures. Il s'y trouve nombre de documents inédits d'un puissant intérêt. Et rien n'est plus instructif que de comparer, par exemple, une figure

(1) Entre autres une excellente brochure de vulgarisation : *Manet und sein Kreis*, septième volume de la collection illustrée *Die Kunst*, éditée par M. RICHARD MÜTHER. Berlin, J. Bard, 1902.

de Maillol au torse antique de la Vénus du Musée des Thermes, ou les *Baigneuses* de Renoir à celles de Fragonard... Les hiérarchies, les aristocraties artificielles, les suprématies inventées par la critique s'évanouissent. La beauté des œuvres, seule, demeure, indépendamment du temps et des écoles.

O. M.

## Le Panthéisme de la musique.

« La nature! Est-il un autre art que la musique qui soit emporté vers elle par d'aussi irrésistibles affinités? Qui de nous, à certaines heures, n'a senti, dans ses vastes déchainements rythmiques, remuer et se précipiter le grand fleuve des forces du monde? Tout ce qui flotte en nous d'indéfinissable, toutes les énergies éparses, toutes les passions maladroites, tous les vagues désirs, toutes les stagnantes ardeurs de l'âme, elle les réunit, les stimule et les pousse, et de tout ce qui se dispersait en nous elle forme un courant invincible qui s'écoule avec tout nous-même dans l'Océan universel. Elle nous jette à même la nature. Cela est si spontané et si impérieux en elle qu'un souffle panthéiste semble animer la plupart de ses chefs-d'œuvre. Ils tendent vers de grandes conceptions cycliques imitant le système des mondes. Le bon Haydn, nouvel Hésiode, solennise la Création et les Saisons; Schumann, Berlioz chantent l'incantation de la Nature; Beethoven tragique court échevelé dans la campagne en proie au délire de l'univers; Wagner s'enfonce dans les profondeurs étincelantes de la forêt barbare. L'antique horreur dont frémissaient les Druides sous la clarté lunaire persiste dans le bruissement de nos harmonies. La musique occidentale est naturaliste. En elle, en effet, le nombre s'exprime, qui meut la lumière et la nuit dans les cieux. La même harmonie est en elle qui ordonna les évolutions du firmament, et ses beautés formulent la grande loi des mondes. C'est l'art où il tient le plus d'univers, le plus contemplatif. Voilà sans doute pourquoi, dès la plus lointaine origine, une haleine de printemps embaumait la chanson populaire et pourquoi les grands musiciens se montrèrent toujours tellement impressionnés par les paysages. »

(*Traité de l'Occident.*)

ADRIEN MITHOUARD

## L'Action du temps sur la peinture.

M. Durand-Gréville est l'auteur d'une intéressante théorie sur les changements chimiques de la couleur, plus spécialement de celle des verdures dans les tableaux anciens : les verdures, selon l'épaisseur du pigment ou la nature du fond sur lequel il est étalé, prennent toutes les nuances du jaune et du brun, parfois du rouge éteint.

Après l'avoir exposée dans une brochure publiée à l'occasion du Congrès d'histoire de l'Art à Amsterdam en 1898, il l'a développée et complétée au Congrès de Bruges réuni à l'occasion de l'Exposition des Primitifs flamands.

Dans un mémoire publié par la section d'art du Congrès international d'histoire en 1900, M. Durand-Gréville avait étudié les *Changements de couleur de l'encre des dessins*. Les vieux dessins, tout comme les vieilles écritures à l'encre de fer, pâlissent, rougissent et jaunissent par l'action prolongée de l'air et de la lumière. Mais ici c'est l'oxygène de l'air qui agit pour « rouiller » le fer contenu dans l'encre.

L'ennemi des tableaux n'est pas l'oxygène : c'est l'acide sulfhydrique contenu, à l'état de doses infinitésimales, dans l'air que nous respirons. M. Durand-Gréville ne s'est pas contenté, cette fois, de constater les changements produits : il en donne l'explication dans sa dernière brochure; mieux que cela, il fournit la preuve expérimentale de son explication chimique : « Mettez,

dit-il, dans le fond d'un plat de porcelaine blanche des virgules de couleurs vertes et jaunes, versez dessus une solution d'acide sulfhydrique : vous verrez au bout de peu de temps ces couleurs brunir. La transformation commence toujours par la partie où la couleur est étalée en couche très mince. »

En exposant ces faits, l'auteur pense qu'il pourra prévenir certaines erreurs d'attributions. En effet, on dit quelquefois : « Ces deux tableaux ne sont pas de la même main, car le paysage de l'un est d'un vert jaunâtre, tandis que celui de l'autre est dans les bruns purs », ou, inversement : « Ces deux tableaux sont de la même main à cause de l'identité de gamme de leurs paysages. » Les démonstrations de M. Durand-Gréville enseignent à se défier de pareils raisonnements.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

THÉÂTRE. — *Le Paon*, comédie en trois actes, en vers, par FRANCIS DE CROISSET. Paris, Charpentier et Fasquelle.

ROMAN. — *Les Hôtes inattendus* (Scènes de la Vie réelle), par FRANCIS DE MIOMANDRE. Bruxelles, éd. de *l'Idée libre*. — *Mademoiselle de Sata*, par FRÉDÉRIC DE FRANCE. Paris, Offenstadt & Co.

## PETITE CHRONIQUE

M. Edouard Fétis ayant été, sur sa demande, admis à l'éméritat, M. Henry Hymans vient d'être nommé conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Membre de l'Académie, correspondant de l'Institut de France, membre honoraire du corps académique d'Anvers, membre de la Commission directrice des Musées de peinture, M. Hymans est universellement apprécié pour son érudition. Son *Histoire de la gravure dans l'École de Rubens*, sa traduction annotée du *Schilderboek* de Van Mander, sa collaboration assidue aux grandes revues artistiques, notamment à la *Gazette des beaux-arts*, l'ont classé parmi les critiques les plus compétents. Nourri depuis sa jeunesse dans le sérail de la Bibliothèque, il en connaît tous les détours et saura apporter à sa direction l'autorité et la fermeté que des événements récents rendent particulièrement nécessaires.

Profitant des vacances de la *Scola cantorum*, M. Vincent d'Indy a accepté l'invitation qui lui avait été faite de diriger à Pavlovsk (Saint-Petersbourg) une série de concerts historiques destinés à résumer le développement de la symphonie depuis Bach et Rameau jusqu'à Debussy, Dukas, etc. Ces concerts, donnés avec le concours de l'excellent orchestre tchèque *La Philharmonique* dans une salle pouvant contenir cinq mille auditeurs, ont été suivis par une foule d'autant plus compacte qu'ils étaient entièrement gratuits. Ce sont là des concerts populaires au véritable sens du terme.

Des solistes de premier ordre, MM. Ondricek, Ernest Van Dyck, Edouard Jacobs, ont contribué au succès de cette très louable œuvre d'initiation, entreprise avec un véritable enthousiasme par un groupe d'artistes jeunes, actifs et résolus.

L'une des œuvres qui ont le mieux porté fut *l'Apprenti sorcier* de Paul Dukas, que le directeur de la Société musicale russe s'est aussitôt décidé à porter au programme de sa prochaine saison.

Rentré le mois dernier dans sa villégiature ardéchoise, M. d'Indy y achève d'écrire la Sonate pour piano et violon dont nous avons parlé et reconstituée, en vue des prochains concerts de la *Scola*, *l'Incarnazione di Poppea*, de Monte-Verdi, qui promet aux fidèles de la rue Saint-Jacques une petite merveille d'expression et de sentiment ; lus remarquable encore que *l'Orfeo* qui fit sensation l'hiver dernier.

La Monnaie annonce les spectacles suivants pour cette semaine : Aujourd'hui dimanche, en matinée, à 1 h. 1/2, *Carmen*; le soir, *Aïda*; lundi 26, *Mignon*; mardi 27, la *Tosca*; mercredi 28,

*Carmen* (avec M<sup>lle</sup> Cortez dans le rôle de l'héroïne); jeudi 29, *Werther*; vendredi 30, la *Fille du régiment* et la *Navarraise*; samedi 1<sup>er</sup> octobre, la *Muette de Portici* (reprise).

Le Parc, avant sa réouverture officielle, donne quelques représentations avec M<sup>me</sup> Réjane, qui y a créé vendredi dernier *l'Hirondelle*, la première œuvre française d'un Italien, M. Dario Niccodemi.

Aujourd'hui dimanche, la *Passerelle*, de M<sup>me</sup> Fréd. Grésac et M. Francis de Croisset; lundi et mardi, *l'Hirondelle*.

La saison musicale s'ouvrira à Bruxelles dès dimanche prochain par le concert symphonique que donnera, à l'Alhambra, sous la direction de M. Camille Chevillard, le célèbre orchestre des Concerts Lamoureux. Au programme : Les ouvertures de *Benvenuto Cellini* et des *Maîtres chanteurs*, la *Symphonie héroïque* de Beethoven, *l'Apprenti sorcier* de Paul Dukas, la *Fantaisie symphonique* de C. Chevillard, une berceuse de I. de Camondo, le Prélude et le Final de *Tristan et Iseult*.

Le 3, le même programme sera interprété à Anvers (Grand Théâtre), le 4 à Gand (Grand Théâtre), le 5 à Liège (Conservatoire), M. Chevillard et son orchestre se feront entendre ensuite le 6 à Cologne, le 7 à Dusseldorf, le 8 à Elberfeld, le 9 à Brème, le 10 à Hambourg, le 11 et le 12 à Berlin, le 13 à Dresde, le 14 à Leipzig, le 15 à Francfort, le 16 à Mannheim, le 17 à Strasbourg.

La tournée est organisée par la *Société musicale* de Paris, récemment fondée par M. Gabriel Astruc.

Camille Chevillard jugé par notre confrère Charles Joly : Camille Chevillard est le chef d'orchestre le plus complet que nous ayons eu jusqu'à présent en France. Il possède la science qui dissèque et pénètre l'œuvre en toutes ses parties, la sûreté de l'exécution qui la met en valeur, la netteté du commandement, la précision du regard, la simplicité du geste, et, par-dessus tout, ce sûr instinct de la musique qui lui permet de se l'assimiler à un point tel que, sous sa direction, la pensée du maître qu'il interprète risque rarement d'être trahie. A la vérité, cette dernière faculté n'aurait pu atteindre son plein épanouissement chez le jeune chef sans une étude approfondie de la musique, sans les nombreux voyages qu'il fit en Allemagne, pour entendre et voir interpréter les grands classiques, et surtout sans les longues années d'apprentissage qu'il passa auprès de ce vaillant et opiniâtre artiste qu'était Charles Lamoureux, le secondant dans le travail des répétitions, le suppléant au concert, en un mot s'initiant peu à peu à tous les secrets d'un art où il devait passer maître un jour.

Indépendamment du premier concert extraordinaire exclusivement consacré aux œuvres nouvelles de M. Th. Ysaye, les Concerts Ysaye feront entendre en première audition les œuvres ci-après : *Symphonie* (Sibélius); *Suite symphonique* (F. Klose); *Musique pour Pelléas et Mélisande* (G. Fauré); *Concerto pour piano, orchestre et chœur d'hommes* (F. Busoni); *Poème élégiaque pour violon et orchestre* (E. Ysaye); *Poème symphonique* (J. Jongen); *Fantaisie moderne* (V. Vreuls).

Comme les années précédentes une large part sera faite dans le programme aux maîtres de l'école classique. Le premier concert aura lieu à l'Alhambra le 16 octobre, à 2 heures (répétition générale la veille, à 2 h. 1/2), avec le concours de MM. A. Van Rooy, baryton, et Emile Chaumont, violoniste.

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Haertel, montagne de la Cour, Bruxelles.

Aujourd'hui dimanche, à 9 h. 1/2 du matin, le Choral mixte *A cappella* sera reçu dans la cour d'honneur de l'hôtel de ville de Bruxelles, pour y recevoir du collège échevinal un drapeau. A cette occasion *l'A cappella* chantera le final du *Salut au drapeau* de M. V.-A. Bauvais, avec accompagnement de trompettes thébaines.

La reprise des cours à l'École de musique et de déclamation d'Ixelles (53, rue d'Orléans) aura lieu le lundi 3 octobre. Les inscriptions sont reçues au local le dimanche de 9 à 12 heures et le jeudi de 2 à 4 heures. Le programme d'études comprend : Le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, l'interprétation

vocale, l'harmonie et la composition, l'histoire de la musique et la haute théorie musicale, l'histoire de la littérature française, la diction, la déclamation, la lecture à vue et le piano d'ensemble à deux, quatre, six et huit mains.

M<sup>me</sup> Paul Miry, professeur de chant, reprendra ses cours et leçons particulières à partir du 1<sup>er</sup> octobre. Pour renseignements s'adresser 20, rue Tasson-Snel, Bruxelles.

Voici la liste des œuvres vendues au Salonnet des Aquarellistes, au Grand-Hôtel, à Coq-sur-Mer :

Hagemans : *Moutons*, à la comtesse de Marotte de Montigny ; *Automne*, au docteur Jaumenne. Henry Cassiers : *Chemin en Campine* et *Matin en Campine*, à M<sup>me</sup> Jules Steinbach, de Malmédy. Isidore Verheyden : *Paysage*, au docteur Jaumenne. Henry Stacquet : *Intérieur à Knocke*, à M. Van Hamme ; *Paysage*, à M. Alfred Duchâteau, de Haine-Saint-Pierre. V. Uytterschaut : *A la Panne* et *Entrée de ferme à Adinkerque*, à M. Lucas Huet. Henry Janlet : *Les Moulins de Zaandam*, à M<sup>me</sup> Jules Steinbach ; *Le Village d'Overschie (Hollande)*, à M<sup>me</sup> Woygnet-Devaux ; *Le Passeur d'Overschie*, à M. Aulit ; *Le Chemin du moulin*, à M<sup>me</sup> Steinbach ; *La Zaan à Zaandam (Hollande)*, au prince de Schaumburg-Lippe. Charles Watelet : *Fantaisie*, à la comtesse de Marotte de Montigny. Paul Hermanus, *Le Pont d'Ostende*, à M. Max Rooses ; *Port d'Ostende*, à M. Hubert Lang, de Malmédy. Théo Hannon : *Soleil couchant*, à M. Lucas Huet. Frantz Charlet : *Enfants hollandais*.

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

Au tirage de la tombola au profit de l'Oeuvre du Grand Air pour les petits, l'aquarelle d'Henry Janlet a été gagnée par le n° 409.

Le *Studio* prépare un « Fascicule d'automne » consacré à deux maîtres français : Daumier et Gavarni, Le texte sera, pour Daumier, de M. Henri Frantz ; pour Gavarni, de M. Octave Uzanne. Un très grand nombre de reproductions en noir et en couleurs, de photogravures, de fac-similé, de dessins originaux, etc., illustreront ce volume, analogue à celui que consacrèrent récemment les mêmes éditeurs à Corot et à Millet et qui ne sera jamais ré-imprimé. Adresser les demandes, accompagnées du montant de la souscription (5 shillings, plus 1 shilling pour l'expédition), à l'administration du *Studio*, 44, Leicester square, Londres, W. C.

Un congrès de l'Art à l'École a eu lieu dernièrement à Paris. On y a voté les résolutions suivantes :

1° L'éducation par l'image doit tendre dès le début au développement, chez l'enfant, des facultés d'observation et de sentiment ; elle doit tenir compte de l'âge et des facultés de l'enfant ;

2° Il convient avant tout de mettre sous les yeux des enfants des œuvres originales et d'une exécution sincère et simple ;

3° On mettra sous les yeux des enfants la reproduction des chefs-d'œuvre consacrés, mais on le fera graduellement ;

4° Les maîtres devront moins intervenir pour imposer leur goût que pour éveiller chez l'enfant les facultés d'observation et de sentiment.

Le congrès a, de plus, étudié en détail la réforme de l'architecture scolaire, l'illustration des livres de classe, l'encouragement à donner aux cartes postales, bons points illustrés et images scolaires, les projections lumineuses, les visites dans les musées.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS**  
**SPECIAUX POUR LA**  
**CAMPAGNE**  
**ARTISTIQUES PRATIQUES**  
**SOLDES ET PEU CÔTÉS**



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>ES</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price: Half a crown net.

Annual subscription (including supplement): 25 shillings

LONDON: The Savile publishing Co Ltd, 14, New Burlington St. W.

BRUSSELS: Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.

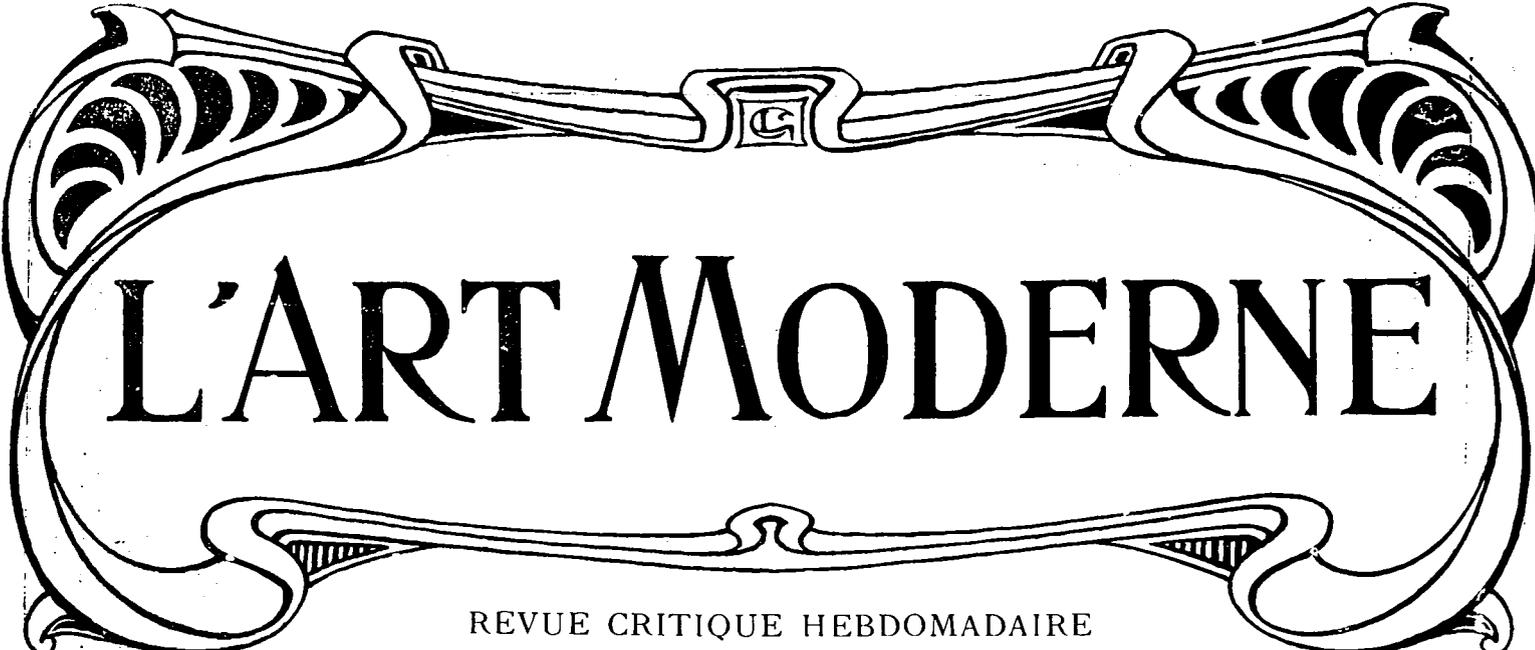
PARIS: H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I.E NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Maurice des Ombiaux (GEORGES RENCY). — Wagner chef d'orchestre (PIERRE LALO). — La Noblesse de la musique (RICHARD WAGNER). — Bibliographie *Les Origines de la peinture à l'huile*. — Nécrologie *Joseph Coosemans. Emile Gallé (O. M.)*. — Chronique judiciaire des Arts. *Des droits respectifs du peintre et du modèle sur un portrait*. — Petite Chronique.

## MAURICE DES OMBIAUX

Je me souviens d'une soirée chez Paul Gérardy. Nous étions réunis dans un salon très éclairé et nous parlions de mille choses. Il n'y avait là que des Wallons et, parmi eux, des Ombiaux, gaillard et joyeux, comme d'habitude. Quelqu'un lui demanda le conte de la Chandelle. On éteignait toutes les lumières et, dans le noir absolu, il raconta l'histoire de deux petits vieux qui ne savaient plus souffler leur chandelle avant de s'endormir. Avec un bonheur extraordinaire, il imitait leur

petite voix cassée, chevrotante, asthmatique. L'obscurité intensifiait encore l'impression. C'était la nature elle-même. Chaque fois que je lis un nouveau livre de des Ombiaux, je pense au conte de la Chandelle. L'impression est pareille. C'est la même illusion de nature et de vie.

Après dix autres volumes, il publie aujourd'hui un premier dixain de *Contes de Sambre-et-Meuse* (1). On l'y retrouve semblable à lui-même, tel dans sa littérature qu'il est dans sa vie. Il est né conteur de fables, de "fauves", comme on dit dans le patois de chez lui. Le monde de la légende est son domaine. Il accepte et enregistre l'in vraisemblable avec une candeur de petit enfant.

D'ailleurs, par certains côtés c'est un grand enfant lui-même. On connaît sa physionomie si caractéristique : son teint boucané, culotté comme une pipe de Nimy ; ses moustaches, sa barbiche de mousquetaire ; son allure fanfaronne ; ses gestes exubérants. Il émane de lui une vie joyeuse, gaillarde, sympathique à tout et à tous, qui voudrait trouver tout excellent et tous les êtres affectueux. Ses yeux ont une douceur de femme ; le sourire s'y blottit en permanence ; la rêverie les habite souvent. Parfois, il les roule avec des airs de Croquemitaine ; mais cela ne fait peur à personne. Chacun sent bien qu'il est bon comme le pain.

Des paysans qui furent ses ancêtres, il a hérité une finesse matoise, une prudence habile qui, aux regards de

(1) Bruxelles, édition de l'Association des Écrivains belges. Dechenne & C<sup>ie</sup>.

certaines gens, le font passer pour un profond politique, un Machiavel au petit pied. C'est une bonne plaisanterie. Bien au contraire, il n'obéit qu'à ses sympathies. Il est franc comme l'or et droit comme une épée. Si parfois il semble, dans les discussions d'ordre secondaire, donner raison un peu à tout le monde, ce n'est pas que son opinion reste indécise, mais uniquement parce que sa grande préoccupation est de ne pas froisser les gens : son origine latine, son éducation profondément classique ont donné à ce paysan des susceptibilités très vives et des délicatesses charmantes.

Il est né conteur, disais-je. Il l'est à ce point qu'au fond il n'y a que cela qui l'amuse. Partout, toujours, il s'occupe d'entendre raconter des histoires, de surprendre le fil d'une légende, d'enrichir sa mémoire de types marquants, d'anecdotes savoureuses. Natif de Thuin, ayant passé à Charleroi ses années de jeunesse, il est tout imprégné de l'esprit et des traditions de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Chaque année, il y retourne, il s'y retrempe aux sources fécondes de ses origines. Mais son âme ardente veut embrasser toute la Wallonie. Il ne lui suffit pas d'être le poète d'un champ restreint. C'est du pays tout entier qu'il prétend chanter la beauté, les souvenirs. Méthodiquement il prend contact avec la Wallonie entière. Déjà Liège lui a servi dans son *Joyau de la mitre*. *Mihien d'Avène* est l'épopée familière des pays d'Yvoir et de Dinant. Et, de la sorte, son œuvre devient peu à peu le miroir fidèle de toute notre belle Wallonie. On y voit s'y dessiner, dans la buée mauve des lointains, ses collines vertes, ses champs dorés, ses villages groupés autour de l'humble clocher. On y entend babiller ses ruisseaux et ses cascades. On y voit ses *Rustres*, ses *Têtes de houille*, avec leurs yeux égrillards, faire leurs farces énormes, entonner le « frais péket », et s'en retourner, de nuit, ivres et heureux, parmi la lueur de la lune qui blanchit les rochers. Ses saints de jadis, moines et évêques, grands mangeurs, grands buveurs, grands trousseurs de cotillons, y trouvent leur historiographie à la fois enthousiaste et pieuse. Et, à travers tant d'histoires cocasses, sentimentales ou pittoresques, l'âme de la terre natale souffle son adorable parfum.

Car c'est là que réside le charme délicieux des livres de des Ombiaux : dans cette odeur indéfinissable de santé, de vérité, d'authenticité qu'ils dégagent. Sa langue n'est ni bien châtiée ni bien précise. Elle ne trouve pas toujours l'expression juste. Elle muse, elle s'attarde, elle contourne. Elle est comme un ruisseau, serpentant parmi de belles prairies, qu'il ne peut se décider à quitter. Qu'importent ces défauts mineurs ? D'autres s'appliquent à composer des livres impeccables où le moindre adjectif a été l'objet d'une délibération de conseil de dictionnaires. Leurs ouvrages sont faux à hurler et ennuyeux à mourir. Des Ombiaux, lui, va de

l'avant, la tête droite, la canne haute, la bouttonnière fleurie, et s'il butte en chemin contre un pavé, il ne baisse même pas les yeux. Aussi, quand on a commencé la lecture d'un de ses romans ou d'un de ses contes, on a tout de suite confiance : on sent que l'auteur sait où il va et qu'il ne nous perdra pas en route. On le suit avec joie par les sentiers des montagnes ou le long des vallées verdoyantes, on rit de bon cœur en chemin, et l'étape s'achève sans fatigue et sans ennui.

Le dernier livre, les *Contes de Sambre-et-Meuse*, est peut-être le plus parfait, au point de vue de la forme, qu'il ait publié. Il y conte la légende des *Abeilles de Meuse*, légende tout imprégnée d'esprit classique et où l'on croit entendre comme un écho assourdi de Virgile. Puis il fixe la silhouette de l'*Horloger* de village, amoureux des pendules anciennes, halluciné par son métier et par sa manie. Un tableau lui succède, *Les Joueurs de piquet*, d'un art sobre et plein. Vient une farce : *Les Sorcières des Trioux*, une malice de paysan roublard pour nourrir ses bestiaux sans bourse délier. Le *Berger des étoiles* voit dans les dessins des astres, au ciel, des représentations de toutes les histoires et de toutes les légendes de son pays. *Azor*, chien plus malin que son maître, se débarrasse d'un bugle qui empoisonnait sa vie. La *Vieille aux myosotis*, chassée de chez ses enfants comme une bête galeuse, va chercher la paix éternelle parmi les ondes et les fleurs de la rivière. Le *Charmeur* de moineaux, bon pochard à l'âme sensible, distribue tout son pain aux petits pillards ailés. Un paysan matois vend très cher à un amateur de la ville une horloge, soi-disant aussi ancienne que le monde, et dont le mouvement, ô déception, joue la *Brabançonne*. Enfin — et c'est le conte le mieux venu — dans un village situé au fond d'un entonnoir où le soleil ne pénètre que quinze jours par an, l'*Émondeur*, aux approches du printemps, s'élève peu à peu, en travaillant, jusqu'au sommet des montagnes, et, tout à coup, sa hache brandie envoie jusqu'aux gens et aux bêtes du village le premier reflet de l'astre qui apparaît enfin !

Maurice des Ombiaux n'a pas, à Paris, de complaisants porte-voix qui le proclament le plus grand prosateur des temps modernes. Il a mieux que cela, il a des amis, dans son pays, qui l'estiment et qui l'admirent. Sa bonhomie, sa cordialité, le charme de son accueil, la sûreté de ses relations lui ont acquis d'indéfectibles sympathies. Et je suis heureux que la sincère et profonde et vieille amitié que j'ai pour l'homme s'accorde avec l'admiration que j'ai pour l'artiste. On me connaît assez pour savoir que je pense toujours tout ce que j'écris. Eh bien, je le dis franchement : avec certaines défaillances de métier, qui tendent sans cesse à disparaître davantage, Maurice des Ombiaux est l'un des nôtres qui sent le mieux l'odeur de la vie, qui sait le

mieux observer les hommes et chez qui s'affirme avec le plus de netteté ce caractère d'historien d'une race et de géographe d'un milieu qui distingue les auteurs destinés à ne point périr.

GEORGES RENCY

## WAGNER CHEF D'ORCHESTRE

A l'occasion du festival de Bayreuth, *Musica* a consacré au théâtre de Wagner une livraison composée de documents, de souvenirs, de portraits, de caricatures, etc. M. Pierre Lalo y détermine fort exactement l'influence de Wagner sur son époque au point de vue de la direction de l'orchestre :

Richard Wagner n'a pas borné son activité à la création d'une forme nouvelle du drame lyrique; il l'a exercée sur la musique tout entière. Et l'une des parties de la musique à laquelle il a donné le plus de zèle et de soin est la direction de l'orchestre. Il s'en est occupé en maints passages de ses écrits théoriques dans *l'Art de diriger l'orchestre* et les *Remarques sur l'exécution de la Neuvième Symphonie*. Il a fait métier de capellmeister à deux reprises, d'abord à Riga pendant quelques mois, ensuite à Dresde pendant plusieurs années. Lorsqu'il eut cessé d'être un professionnel, il demeura un amateur passionné; ce fut toujours un de ses plus grands plaisirs que de conduire l'exécution de quelque œuvre qu'il aimait; pour fêter un anniversaire de sa femme il se donnait à lui-même la joie de diriger la *Symphonie en ut mineur*; il tenait à l'honneur de diriger la *Symphonie avec chœurs* aux cérémonies solennelles de la fondation de Bayreuth. Enfin, il se plaisait à propager ses idées sur l'interprétation des maîtres: et l'école actuelle des chefs d'orchestre allemands est véritablement son œuvre.

Ce fut une œuvre bienfaisante et nécessaire. Dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle, les capellmeisters allemands étaient d'excellents et fermes batteurs de mesure, « qui tenaient leurs gens dans la main et à qui tous obéissaient comme à des hommes qui n'entendent pas la plaisanterie » (1), mais qui, uniquement instruits dans la tradition musicale du siècle précédent, se trouvaient déconcertés lorsqu'ils étaient en présence d'œuvres plus modernes; ils donnaient une exécution matériellement exacte, mais infidèle et nulle quant à l'esprit; ils en jouaient les notes et non la musique. Wagner a conté quels désappointements lui causèrent les concerts du Gewandhaus de Leipzig, qui étaient les plus célèbres concerts de l'Allemagne. Lorsqu'il entendit pour la première fois la *Symphonie avec chœurs*, qu'il connaissait par la lecture de la partition, sa déception fut si grande qu'il crut cette symphonie mal écrite, inexécutable, et résolut de ne plus penser à elle.

La plupart des musiciens sentaient dès lors le besoin d'une réforme. Mendelssohn, Schumann avaient voulu former des écoles de chefs d'orchestre. Il n'avaient pas réussi. Wagner fit ce que les autres ne pouvaient faire. Plein d'un sens musical profond, soutenu par l'intelligence et la réflexion, aidé par les souvenirs de M<sup>me</sup> Schröder-Devrient, cantatrice célèbre qui avait connu Beethoven, il en vint à se composer une interprétation

mûrement raisonnée des chefs-d'œuvre classiques, ainsi qu'à créer une méthode pour l'interprétation orchestrale. Les lois de cette méthode étaient les plus simples du monde: rechercher avant toute chose le sens que l'auteur a voulu donner à son œuvre; pénétrer son intention, saisir son *idée*; faire en sorte que les nuances, les mouvements concourent à exprimer le plus fortement et le plus complètement possible la conception poétique; étudier et observer minutieusement les indications du compositeur, lorsque ces indications sont nombreuses et précises comme chez Beethoven; lorsqu'elles font défaut comme chez Bach, les reconstituer en subordonnant toujours les détails à la pensée d'ensemble qui est l'essence de l'œuvre. C'était interpréter la musique au lieu de l'exécuter; en pénétrer l'esprit au lieu d'en considérer la lettre; c'était pour ainsi dire la composer une seconde fois, afin de la mieux comprendre et de la mieux diriger. Et c'était tout une révolution. Quelques exemples montrent clairement quelle fut cette révolution. Lorsqu'il conduisait à Dresde l'ouverture du *Freischütz*, il constata que l'*adagio* initial, dont le caractère mystérieux est si saisissant, était joué *mezzo-forte*, comme le plus indifférent et le plus quelconque des *andante*. Plus loin, le passage exécuté par les cors, cette tendre fantaisie champêtre d'un charme si subtil et si doux, était considéré comme un morceau à grand éclat et à grand effet. En revanche, l'élan passionné, le mouvement sauvage de l'*allegro* était changé en un *moderato* tranquille et sans énergie. L'ouverture perdait ainsi toute sa signification. Wagner la lui restitua. Et il se trouva confirmé dans son sentiment lorsqu'à la répétition un vieux violoncelliste, qui faisait déjà partie de l'orchestre du vivant de Weber, se leva et dit: « C'est ainsi que Weber dirigeait son ouverture; voilà la première fois que je l'entends de nouveau exactement. » Dans la *Symphonie en ut mineur* le premier thème de l'*allegro*, « le plus illustre thème de la musique », était joué légèrement et mollement; les chefs d'orchestre ne faisaient sur le fameux point d'orgue qu'un très court arrêt. Wagner changea tout cela. Mais ici il faut le laisser parler lui-même: « J'entends la voix de Beethoven leur crier du fond de la tombe: Tenez mon point d'orgue longuement et terriblement! Je n'ai pas écrit des points d'orgue par plaisanterie ou par embarras, comme pour avoir le temps de réfléchir à ce qui suit. La vie du son doit être aspirée jusqu'à extinction; j'arrête les vagues de mon océan et je laisse voir jusqu'au fond de ses abîmes. » C'est la pensée même de Beethoven; et c'est le commentaire le plus frappant de la *Symphonie en ut mineur*. Mais l'œuvre à laquelle Wagner donna les soins les plus passionnés fut la *Symphonie avec chœurs*. Il la conduisit pour la première fois à Dresde en 1847. Pour obtenir des moyens d'exécution dignes de Beethoven, il remua pendant des mois le ciel et la terre, et la ville et la cour; et il s'absorba dans l'étude de la partition avec une telle passion qu'il était possédé d'une sorte de fièvre et de délire, et qu'il était obligé de se cacher, « pour qu'on ne le vit pas dans un état peu convenable à un maître de chapelle royale ». Le succès le paya de son effort. Le public eut tout d'un coup la révélation de sa beauté; et la musique qui passait pour la plus obscure du monde apparut rayonnante de clarté jusqu'en ses plus intimes profondeurs.

Parmi les auditeurs de cette séance mémorable se trouvait un jeune homme de seize ans, qui s'appelait Hans de Bulow. Ce jeune homme devint l'ami et l'élève de Wagner, et l'un des plus célèbres capellmeisters allemands. Hans Richter vint ensuite, puis Hermann Lévi et d'autres encore. Ils firent eux-mêmes des disciples;

1) WAGNER, *L'Art de diriger l'orchestre*.

et, peu à peu, toute l'interprétation orchestrale fut métamorphosée en Allemagne. Nos chefs à leur tour ont subi l'influence ; ils s'éloignent de plus en plus de la fausse « tradition » qu'avait instituée le Conservatoire et qui n'était que routine et inertie. Et lorsque nous entendons aujourd'hui une interprétation vraiment éloquente et vivante de quelque chef-d'œuvre classique, c'est l'esprit de Wagner qui l'inspire, et c'est son âme qui lui donne la vie.

PIERRE LALO

### La Noblesse de la musique.

Jamais, et en quelque combinaison qu'elle apparaisse, la musique ne pourra cesser d'être le plus noble des arts, l'art libérateur. Elle possède cette qualité essentielle que par elle et en elle tout ce que les autres arts ne peuvent qu'indiquer devient une indubitable certitude, une vérité directe qui s'impose. Voyez la plus vulgaire des danses, écoutez les pires vers de mirliton : même là, la musique (dans la mesure où elle s'y associe sérieusement et n'est pas une caricature intentionnelle) exerce son influence ennoblissante. Elle est, en effet, de par sa gravité propre, tellement pure et tellement merveilleuse qu'elle illumine tout ce qu'elle touche.

Il est tout aussi évident, tout aussi certain que la musique ne peut être réalisée que sous des formes dérivées d'une manifestation de la vie, de circonstances étrangères en principe à cette musique, mais qui n'acquièrent leur complète valeur que grâce à elle, grâce à la mise au jour de ce que de tels éléments contiennent de musique latente.

RICHARD WAGNER (1).

### BIBLIOGRAPHIE

**Les Origines de la peinture à l'huile**, étude historique et critique, par CHARLES DALBON. Paris, librairie académique Perrin & C<sup>ie</sup>.

Érudits et critiques d'art ont déjà beaucoup écrit, depuis la Renaissance, sur l'intéressant problème des origines de la peinture à l'huile ; mais M. Dalbon, outre qu'il les a consciencieusement étudiés les uns et les autres, — ainsi que suffirait à le prouver le très complet et très précieux appendice bibliographique de son livre, — a encore sur eux tous cet incontestable avantage qu'il a consacré toute sa vie à étudier directement les procédés techniques des peintres anciens ; et, certes, personne n'était mieux fait pour tenter la solution définitive du problème que l'auteur du savant *Traité technique et raisonné de la Restauration des Tableaux*. Encore ne s'est-il pas borné à rechercher quelle avait été au juste la part des Van Eyck dans l'invention de la peinture à l'huile : c'est toute l'histoire des premiers procédés de peinture qu'il a entrepris de nous raconter ; et ce qu'il nous en dit est si clair, si nouveau, si évidemment fondé sur une connaissance personnelle et approfondie du sujet, qu'il n'y a personne qui ne trouve à la fois plaisir et profit à le lire.

(1) *Lettre sur les Poèmes symphoniques de Franz Liszt*, Traduction M. D. Calvocoressi.

### NÉCROLOGIE

Joseph Coosemans.

Joseph Coosemans, que la mort vient d'enlever, fut avec H. Boulenger, J. Raymackers, J. Montigny, au nombre des fondateurs de « l'École de Tervueren » qui, vers 1860, inclina l'étude de la nature vers des réalités qui paraissaient jusque-là téméraires. Il fut l'un des artisans de la renaissance du paysage en Belgique et, bien que des fonctions administratives l'empêchassent au début de se consacrer entièrement à l'art, il se classa promptement parmi les peintres en vue. Ses toiles, généralement inspirées par les sites pittoresques de la forêt de Tervueren et par les solitudes de la Campine limbourgeoise, étaient fort appréciées dans les Salons auxquels il prit part régulièrement durant une longue et féconde carrière. Le Musée de Bruxelles possède l'une des plus belles, un coucher de soleil exécuté aux environs de Genck et qui résume le style, précis et expressif, du peintre.

Toute la vie de Joseph Coosemans tient dans son ardent amour de la nature, dans un labeur patient et persévérant, dans une noble simplicité de mœurs qui lui fit préférer à toutes les distractions l'existence rustique de Tervueren où il vécut jusqu'à ce que la maladie lui arracha les pinceaux des mains.

M. Coosemans était le beau-père de M. Ernest Verlant, directeur des beaux-arts, à qui nous offrons l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

Emile Gallé.

Citer le nom du célèbre verrier nancéen dont nous apprenons avec une douloureuse surprise la mort inopinée, c'est évoquer l'impétueux mouvement qui transforma, voici une quinzaine d'années, les arts du foyer et de la vie. Emile Gallé fut l'un des promoteurs enthousiastes de la réforme. Il y contribua à la fois par ses œuvres, par ses écrits, par l'impulsion qu'il donna aux arts mineurs en créant à Nancy un foyer dont le rayonnement s'étendit au loin. Son influence peut être comparée à celle qu'exerça en Angleterre William Morris. Comme ce dernier, Emile Gallé était non seulement un habile artisan et un créateur à l'imagination flexible et multiple, mais aussi un apôtre de l'émancipation artistique ardemment dévoué aux principes qu'il proclamait. L'Exposition lorraine des arts décoratifs qu'il fonda et qu'il organisait chaque année avec le même zèle, témoigne de son activité désintéressée. Hautement intellectuel, il s'efforça d'accorder avec des conceptions littéraires ou musicales les œuvres qu'il façonnait, assouplissant aux caprices de son invention le verre et le bois, et leur conférant, avec le prestige d'un métier parfait, un sens expressif qu'il tirait de leurs colorations savamment harmonisées et du rythme cadencé de leurs lignes. Le botaniste expert qu'avaient révélé certains travaux sur la flore lorraine s'affirmait dans le choix des formes et de l'ornementation, généralement dicté par des végétaux tantôt stylisés, tantôt reproduits dans leur grâce originale. Ses poètes favoris, Verlaine, Maeterlinck, Verhaeren, lui inspirèrent maintes créations heureuses, commentaire translucide de leur pensée. Et je sais un grand vase aux tons embrasés, aux reflets fauves, aux coulées purpurines, qui symbolise le *Chant de la cloche*, hommage admiratif spontanément décerné par l'artiste lorrain au compositeur qui dirigea naguère, au Conservatoire de Nancy, l'exécution de son œuvre.

Les expositions internationales de 1878, de 1889 et de 1900 consacreront la célébrité d'Emile Gallé et rendirent son nom universellement populaire.

La nouvelle de sa mort sera tristement accueillie dans toutes les nations qui ont le culte de la beauté.

O. M.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Des droits respectifs du peintre et du modèle sur un portrait.

Lorsqu'un artiste fait un portrait, la propriété de son œuvre lui appartient, mais ses droits sont limités par ceux du modèle, qui peut en interdire la reproduction ou l'exposition.

L'autorisation de reproduire ou d'exposer peut-elle être retirée après avoir été consentie? Et le peintre aurait-il en ce cas droit à des dommages-intérêts? La Cour d'appel de Paris a répondu affirmativement à ces deux questions (25 mai 1867 et 8 juillet 1887).

Mais il se peut que le portrait fasse partie d'une composition artistique ou qu'il ne soit que l'élément accessoire d'un tableau de genre. Les principes consacrés par la cour de Paris ne devront, en ce cas, pas être appliqués. C'est ce qu'a décidé la Cour d'appel de Rennes par un arrêt du 23 novembre 1900 dans les circonstances suivantes :

Le peintre S... avait représenté sa maîtresse, M<sup>lle</sup> E..., sous le costume d'une marchande de poisson nantaise et avait cédé à MM. Robert frères le droit de reproduction de ce tableau, qui figura à deux expositions de Nantes. Une rupture étant survenue entre M. S... et M<sup>lle</sup> E..., celle-ci intenta à l'artiste et aux frères Robert une action en dommages-intérêts du chef de la reproduction illicite de son portrait. Le tribunal lui donna raison, mais la Cour reforma le jugement.

« Considérant, dit l'arrêt, qu'à supposer que S... ne pût, en thèse absolue, disposer de ce tableau pour lequel la demoiselle E... avait posé devant lui, sans l'assentiment de cette dernière, dont il n'était cependant pas la propriété, on doit admettre, eu égard aux relations intimes qui existaient entre eux, à leur vie commune pendant plusieurs années, ainsi qu'il semble résulter en outre de certains autres faits de la cause, que, pour faciliter à son amant ses débuts dans la carrière artistique, la demoiselle E..., en lui servant de modèle, avait tacitement consenti à ce qu'il tirât de la reproduction et de la vulgarisation de ses traits dans un tableau de genre un avantage pécuniaire dont ils devaient, en réalité, profiter l'un et l'autre ;

« Considérant que le changement survenu depuis dans leurs relations ne saurait en rien modifier la situation juridique découlant des faits ci-dessus et que l'intimée ne peut s'autoriser d'une rupture qui était pourtant à prévoir pour manifester une susceptibilité un peu tardive et retirer aujourd'hui son consentement... »

La Cour décharge en conséquence M. S... et les frères Robert des condamnations prononcées contre eux et condamne M<sup>lle</sup> E... aux frais des deux instances.

## PETITE CHRONIQUE

M. Sylvain Dupuis adresse à la presse le programme des Concerts populaires qui auront lieu cet hiver au théâtre de la Monnaie. Ils sont fixés aux dates suivantes :

12-13 novembre : Premier concert, avec le concours de M<sup>me</sup> Otilie Metzger-Froitzheim, cantatrice des théâtres de Bayreuth et de Hambourg, et de M. Emile Bosquet, pianiste, lauréat du prix Rubinstein ;

10-11 décembre : Deuxième concert, avec le concours de M. Pablo Casals, le célèbre violoncelliste espagnol ;

11-12 février : Troisième concert, avec le concours de M<sup>me</sup> Kleeberg-Samuel, pianiste ;

18-19 mars : Quatrième concert, consacré à l'exécution du *Rêve de Gérontius*, oratorio pour solo, chœurs et orchestre de Edward Elgar ;

M. Dupuis fera exécuter en première audition : La *Sinfonia domestica*, de Richard Strauss ; la *Neuvième Symphonie*, d'Anton Bruckner (suivie du *Te Deum* avec chœurs) ; le *Triptyque*, de Victor Vreuls ; la *Troisième Symphonie*, d'Albéric Magnard ; l'ouverture de *Sainte-Cécile*, drame lyrique de Ryelandt.

Les abonnements sont reçus jusqu'au 15 octobre chez MM. Schott frères, montagne de la Cour, 56, à Bruxelles.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, au théâtre de l'Alhambra, concert symphonique donné sous la direction de M. Camille Chevillard par l'orchestre des Concerts Lamoureux.

Le théâtre du Parc annonce pour demain la première représentation du *Paon* de M. Francis de Croisset, joué au printemps dernier au Théâtre-Français.

M<sup>me</sup> L. Birner nous prie d'annoncer qu'elle a repris depuis le 1<sup>er</sup> octobre ses leçons de chant rue de l'Amazone 28 (quartier Louise). Technique spéciale pour voix malades ou fatiguées. Répertoire classique et moderne.

La revue littéraire *Jeune Effort* se propose d'éditer un *Guide bio-bibliographique belge* dans lequel seront mentionnés les nom, date et lieu de naissance et la nomenclature complète des œuvres de nos écrivains. La rédaction de la revue enverra à tous les auteurs belges un bulletin questionnaire qu'ils sont priés de remplir. Pour faciliter cette tâche, *Jeune Effort* prie les intéressés de faire connaître leur adresse à M. Marcel Angenot, 10, rue Goffart, Bruxelles.

Une exposition internationale d'affiches artistiques, cartes postales illustrées, timbres-poste, chromos de tout genre, images, cartes à jouer, s'ouvrira le 3 décembre, à Anvers, au Palais des fêtes du Jardin zoologique, et restera accessible au public jusqu'au 16 janvier 1905.

Justes réflexions d'Ergaste dans le *Petit Bleu* : « Peut-être convient-il de protester contre la tendance que l'on a aujourd'hui à faire intervenir le patriotisme, le nationalisme ou le chauvinisme dans les questions d'histoire littéraire ou artistique. Comment s'orienter d'un point de vue national pour examiner une époque où les nationalités actuelles n'existaient point, même à l'état embryonnaire? Le lieu de naissance d'un artiste ne signifie rien, puisque les Van Eyck, peintres brugeois, sont nés à Hasselt, fief de l'empire d'Allemagne; puisque Memling, autre brugeois, est né à Mayence, et Rubens à Cologne. Faut-il considérer la race? Comment la déterminer? Alors que nous ne savons rien, ou presque rien de la famille des artistes — humbles artistes — au moyen-âge; la vérité, c'est qu'il y eut jusqu'à l'époque moderne une culture occidentale qui fut à peu près une dans sa diversité, dans tous les pays qui s'étendent du Rhin à la mer. Cette culture produisit une architecture, une sculpture, une peinture, une littérature caractérisées par certains traits communs en quoi se fondent les apparentes divergences. La peinture occidentale se développa diversement dans un certain nombre de centres : Bruges, Bruxelles, Hesdin, Dijon, Avignon, Paris, etc. A ces

centres il convient de rattacher les artistes qui y travaillèrent, quel que soit leur lieu de naissance. Peinture française, peinture flamande sont des expressions singulièrement fausses et dangereuses quand on s'occupe de l'histoire de l'art au moyen-âge, parce qu'elles font intervenir l'orgueil national dans des questions où il n'a que faire.»

Une poignée de nouvelles concernant l'Exposition de Liège :

Le consul général de Belgique à Lisbonne, M. le comte de Burnay, a été reçu ces jours derniers à Liège par MM. Auguste Dumoulin, vice-président, et Paul Forgeur, secrétaire général du comité exécutif, afin de rechercher les mesures à prendre en vue de former une section portugaise.

— La Bavière participera brillamment à la World's Fair de Liège : M. Steub, consul général de Belgique à Munich, et Alfred Kulho, syndic de l'Association des industriels bavarois, en ont donné l'assurance aux membres du comité exécutif. Grâce aux efforts de ces messieurs, ont été d'ores et déjà assuré d'avoir une importante section bavaroise des Beaux Arts.

— En ce qui concerne la section française, la participation au groupe français de l'électricité sera particulièrement remarquable. Les dispositions à prendre en vue de l'installation de la section de l'électricité ont été arrêtées au cours d'une récente réunion.

— Dans les premiers jours de novembre aura lieu la remise officielle des halls aux exposants. La cérémonie prendra deux jours. Le premier jour, se fera la remise proprement dite des halls aux commissaires généraux des sections; le deuxième jour, grande fête et banquet auquel participeront les commissaires généraux, les présidents de groupe, la presse, etc.

— De grandes fêtes universitaires internationales sont en voie d'organisation. Toutes les universités belges et étrangères seront conviées à y participer. Ces fêtes comprendront un programme très fourni et, entre autres, un congrès.

M. Lugué-Poe donnera à partir du 20 janvier 1905, au Nouveau Théâtre, à Paris, une série de représentations de l'OEuvre. M<sup>me</sup> Suzanne Desprès y créera la *Gioconda* de d'Annunzio et passera en revue les principaux rôles de *Maison de poupée*, *Solness le Constructeur*, etc.

D'ici-là, l'OEuvre donnera ses spectacles au théâtre Marigny. Le premier spectacle aura lieu les 8 et 10 octobre. Il est ainsi composé : *Les Droits du cœur*, un acte de Jean Jullien ; le *Jaloux*, trois actes de M. Antoine Bibesco, et la *Prophétie*, un acte en vers de M. Franz Toussaint.

La célèbre tragédienne Eléonora Duse, dont on avait annoncé la retraite, donnera à Paris, du 18 au 31 janvier, cinq représentations au théâtre du Vaudeville. Elle y interprétera, entre autres, la *Gioconda* de Gabriele d'Annunzio.

Le célèbre sculpteur suisse Antonio Chiattonne est mort le 5 septembre à Lugano, où il était né en 1856. Il fut élève de Vincenzo Vela et laisse de nombreuses œuvres de valeur : un *Guillaume Tell*, *L'Été*, *L'Hiver*. *L'Ave Maria*, « *In riposo* », la belle statue de l'impératrice Elisabeth érigée à Montreux, le monument de l'archiduc Rodolphe à Corfon, etc.

La revue *Les Arts de la Vie* ouvre une enquête sur l'importante question des rapports de l'Etat avec les Beaux-Arts. Elle a adressé à cet effet à diverses personnalités de l'Art, de la Littérature et de la Politique le questionnaire suivant :

« 1<sup>o</sup> Reconnaissez-vous à l'Etat le droit d'avoir et d'imposer une conception d'art quelle qu'elle soit, et, à plus forte raison, de réprimer les tendances esthétiques d'une époque en monopolisant l'Enseignement des Beaux-Arts?

2<sup>o</sup> Quelles sont, selon vous, les conditions sociales les plus favorables au développement des Arts? Êtes-vous partisan du régime d'autorité ou du régime de liberté?

3<sup>o</sup> En tous cas, verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que le budget des Beaux-Arts fût supprimé? »

Il sera intéressant de connaître l'opinion des artistes, — notamment sur la troisième question.

Pour paraître le 5 courant à la *Gazette des Beaux-Arts*, rue Favart, 8, Paris : *L'Exposition des Primitifs français*, par G. Lafenestre, membre de l'Institut, conservateur des peintures au Musée du Louvre. Un volume grand in 8<sup>o</sup> Jésus, illustré de quatre-vingts gravures, dont vingt planches hors texte, d'après les chefs-d'œuvre de J. Fouquet, Perréal, Nicolas Froment, Bourdichon, Clouet, etc. Prix : 20 francs.

Jules Breton raconte en ces termes une soirée chez Leconte de Lisle :

« Leconte de Lisle avait fait à sa femme la concession d'un piano, contre l'importunité duquel il avait d'ailleurs pris ses précautions, l'illustre maître ne cachant pas son peu de sympathie pour cet instrument. Un soir arrive chez le poète le musicien Franz Servais, l'enfant chéri de Liszt à qui il ressemblait avec son nez aquilin et sa longue chevelure si blonde et si roide que M<sup>me</sup> Judith Gauthier l'avait gentiment surnommé le corbeau jaune.

« La vérité m'oblige à dire que ce ne fut pas Leconte de Lisle qui le poussa au piano; mais la sauvagerie apparente du poète se tempérait d'une délicate urbanité et il se prêta à l'audition d'une sonate de Beethoven. J'épiais les rides d'impatience probables qui allaient barrer son front olympien, lorsque je vis ses beaux yeux, d'habitude découragés, s'éclairer d'une vive lumière d'admiration. Il se leva frémissant, pâle d'enthousiasme, et serra les mains du pianiste qui, dans le nuage de leur mouvement effréné, étaient restées froides sous la chaude inspiration du cerveau et, hors de lui, il s'écria : « Superbe! Superbe! »

« Le poète et le musicien se jetèrent aux bras l'un de l'autre. Peut-être était-ce pour s'étouffer? »

M. Breton paraît ignorer que Leconte de Lisle et Franz Servais étaient liés d'une étroite amitié, et que de cette amitié naquit l'*Apollonide*.

La « Siegesallee » est, dit la *Réforme*, une des grandes pensées du règne de Guillaume II. Dans cette allée de la Victoire, percée sous la futaie du Thiergarten, l'empereur avait conçu le projet d'aligner, en effigies de marbre, tous les souverains de sa maison et de grouper autour d'eux les personnages qui s'illustrèrent sous leurs sceptres. M. Henri de Poschinger eut alors l'idée de convier les lecteurs du *Berliner Tagblatt* à une sorte de referendum, les invitant à désigner les grands hommes qui, suivant eux, méritaient de figurer dans ce Panthéon à ciel ouvert. Pour corser son enquête, il adressa son journal à tous les Berlinoises de marque et notamment au peintre Lenbach. Lenbach lui répondit par le retour du courrier : « Merci de m'avoir envoyé le *Berliner Tagblatt*. Mais excusez-moi d'éluder vos questions. D'abord je ne suis pas compétent : je ne sais pas assez mon histoire. Ensuite il m'est tout à fait égal qu'on mette un homme ou un autre à côté d'un Hohenzollern. De plus, j'estime qu'en fait de monuments, la qualité qui prime tous les autres est la beauté; je préférerais toujours la *Vénus de Médicis* à la statue du plus grand homme tout court. Enfin, une statue n'est belle que si elle est à sa place. Du moment qu'il s'agit d'orner le Thiergarten, je réprouve également la statue d'un Hohenzollern, celle de Bismarck, ou de Raphaël, ou de Shakespeare. Dans le jardin, sur une pelouse, je n'admets qu'Hercule ou les Nymphes. » On n'a pas écouté Lenbach, parce que l'empereur est l'empereur et parce qu'un sculpteur trouve toujours une statue assez décorative pourvu qu'elle le fasse décorer.

Le secret de l'artiste.

On demandait un jour au grand violoniste espagnol Pablo de Sarasate le secret de ses succès.

« Je joue six heures par jour depuis l'âge de douze ans, » répondit l'artiste.

Sarasate a donc passé, depuis son enfance, cent mille heures avec son violon. Cette pratique constante lui a valu non seulement la gloire, mais aussi la richesse, car on estime que l'artiste gagne environ 250.000 francs par an.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

**PLAGE DE WESTENDE**

dans les superbes dunes du littoral ouest de la Belgique.

WESTEND-HOTEL  
CONFORT — ÉLÉGANCESÉCURITÉ — GRATUITÉ  
BAINS DE MER

Terrains avantageux. — Villas et cottages charmants.  
Jeux de tennis, jeux de golf. — Festivités locales. — Fêtes enfantines.  
Communications faciles. — Excursions agréables.  
Tramway électrique Ostende-Middelkerke-Westende.  
Trajet en une demi-heure. — Service de dix en dix minutes.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable  
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis,  
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.  
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés  
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des  
grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui con-  
tribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs  
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

**Vient de paraître chez MM. BELLON, PONSCARME & C<sup>ie</sup>**37<sup>bis</sup>, boulevard Haussmann, PARIS.

Pierre COINDREAU. — Trio pour violon, violoncelle et piano.

Prix net : 9 francs.

Jean HURÉ. — Sonate pour violoncelle et piano.

Prix net : 4 francs.

Id. — Sonate pour piano et violon (1900-1901).

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE****G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES.

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. - Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. - Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

### THE BURLINGTON MAGAZINE FOR CONNOISSEURS

Illustrated and published monthly. — Price : Half a crown net.

Annual subscription (including supplement) : 25 shillings

LONDON : The Savile publishing Cy Ltd, 14, New Burlington St. W  
BRUSSELS : Spineux and Co, 62, Montagne de la Cour.  
PARIS : H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Église de Brou, à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS). — Remy de Gourmont. — Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY). — Les Verrières d'Émile Gallé — L'Orchestre Lamoureux à Liège (J. F.). — Nécrologie. *Samuel Rousseau. Bartholdi* (O. M.). — Petite Chronique.

### L'Église de Brou, à Bourg-en-Bresse.

L'archéologue érudit ne maîtrise qu'à peine une moue de dédain, s'il s'agit, en architecture, d'un édifice qui s'éloigne d'un type estimé pur. L'église romane a sa faveur, il ne méprise pas la gothique ou ogivale, à condition, bien entendu, qu'elle ne date pas d'une époque postérieure au XIV<sup>e</sup> siècle. Nulle part cependant il n'a découvert la construction idéale, synthèse des formes réalisées durant une période d'art; il n'a pu que la rêver, stricte, froide et absolue, sans égard à ce que la

fantaisie des temps, le caprice des restaurateurs ou des architectes primitifs eux-mêmes ont modifié de la conception qu'il donne pour essentielle en sa rigueur, quelle que fût au reste l'exigence des lieux et des besoins divers, ou autres futilités d'ordre sentimental. L'important ne consiste point à se laisser séduire l'âme par le chant pressenti des siècles que les pierres tragiques ont enclos et signifient dans leur assemblage intentionnel ou fortuit, mais à cataloguer, incorruptible, à tout rapporter à un étalon uniforme, à dégager, à circonscrire.

La vie, qui a tout corrompu, adultère et avilit l'œuvre; il la faut reconstituer en son intégrité. La Science, son équerre à la main, est bien vite accourue et voici qu'apparaissent les productions sagaces d'un archéologue, lorsqu'il décide que telle cathédrale, bâtie sous les règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste, sera restituée dans la pureté de son aspect primitif, et qu'il mure et qu'il détruit, imperturbable comme fut à Sens Viollet-le-Duc, les chapelles latérales du chœur, invention diabolique des âges tard venus. Par des principes analogues, le même Viollet-le-Duc a réédifié le château de Pierrefonds, où, grâce à lui, on jouit de la rare volupté de se promener au milieu d'un exemple précis et complet de son *Dictionnaire d'architecture*. Seulement, comme l'écrivait avec infiniment de raison Anatole France, « les vieilles pierres, les vieux témoins ne sont plus là, et ce n'est plus le château de Pierre d'Orléans; c'est la représentation en relief et de grandeur naturelle de ce manoir. Et l'on a détruit des ruines, ce qui est une manière de vandalisme. »

Je ne conseillerai pas aux puristes et aux incorrupti-

bles de s'arrêter. s'ils passent à Bourg, pour y visiter l'église du faubourg de Brou. Ils n'y éprouveraient qu'un trouble malsain. Tout y est en désaccord avec la règle et blesse le bon goût. Stendhal y reconnaissait avec horreur la dernière église inspirée par le génie gothique. Commencée en 1511, « elle a coûté, » dit-il, « vingt-cinq ans de travail et deux millions deux cent mille francs d'alors, somme énorme ! » Et il ajoute : « Quelle différence pour la gloire de Brou, si un bon génie eût inspiré l'idée de demander un plan d'église à Michel-Ange, ou deux tableaux à Raphaël ! » Depuis, nous avons appris que, bien au contraire, la Renaissance a tout gâté par l'imitation irréflectie de l'antique; le Moyen-Age, seul, a connu, en art, en science et en sagesse, la vérité, et nous ne pouvons plus, à son exemple, nous écrier : « Alors la lumière régnait en Italie; les Gaulles étaient encore dans les ténèbres. »

Au nom de la Renaissance voilà donc l'église de Brou rendue avec dégoût au Moyen-Age; au nom de la foi et de son symbole qui ont élevé, comme on sait, des pierres allégoriques attestant, dans leur liaison, le sens occulte et troublant des grandes traditions médiévales, J.-K. Huysmans la soupçonne d'être toute pénétrée déjà de paganisme renaissant, y dénonce « le chef-d'œuvre du joli, du tortillé, du tarabiscoté, du coquet », et la proclame « un délicieux avorton ».

Pendant il n'est point vrai que l'ogival, du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle (il faut en finir avec d'aussi fausses légendes), ait toujours fini l'enjolivement le plus délicat et minutieux; des sculptures d'une inouïe finesse ourlent tels chapiteaux, soulignent, enlèvent et fleurissent les tympanes de portails, les colonnes et les linteaux, une profusion d'ornements s'épanouit aux murailles de Chartres, de Reims et d'Amiens; nulle part la pierre n'est davantage ouvragée, fouillée, allégée et soulevée. Mais, sans doute, tout ce détail reste-t-il soumis, subordonné, accessoire, et la grandeur du plan d'ensemble l'efface, presque. Peut-être contribue-t-il tout juste à atténuer ce qu'elle serait, nue, de trop sublime, de trop terrible, de trop effarant, et la réduit-il à la mesure d'une grandeur tolérable à la faiblesse humaine.

A coup sûr, à Brou le charme du détail prédomine sur la perfection de l'ensemble. Il n'est pas, dans le chœur de l'église, une surface, je pense, qui se présente lisse et vierge. Sous une belle balustrade fleurie, des deux côtés, aux murs la riche boiserie des stalles s'accote, si exubérante, si proluxe de figurations diverses, de vies en mouvement et de groupes qui de toutes parts s'animent, qu'un vertige enivre et qu'on se demande en vain en vertu de quel art tout cela se tient, se complète, s'équilibre, sans un heurt, sans un faux cri, sans une crispation ni une discordance. Et ce n'est rien encore : à l'autel, un prodigieux retable en marbre où se déroule la mise en scène, par compartiments pré-

cieusement séparés, d'une vie très imagée de la Vierge; au-dessus un vaste vitrail de couleurs profondes et calmes; au devant, les trois mausolées de gloire, de triomphe et d'amour, qui immortalisent à jamais, avec le souvenir de la grave et savante Marguerite d'Autriche, la mémoire du jeune mari qu'elle pleura sa vie durant, Philibert le Beau, duc de Savoie, et de la mère de celui-ci, Marguerite de Bourbon.

L'église entière est un paradoxe merveilleux. A l'extérieur, elle offre l'apparence charmante d'un bijou de la Renaissance flamande. On se souvient que, si les plans primitifs furent demandés, dit-on, à Jehan Perréal et à Michel Colombe, l'achèvement en est dû au Flamand Van Beughem, comme au sculpteur suisse Conrad Meyt. Les croisées, formées d'arcs tantôt d'ogive équilatérale, tantôt d'ogive en lancette ou même en plein cintre brisé, encadrent deux portails en anse de panier, surmontés d'une élégante accolade pour soutenir la statue d'un saint ou de Marie. La variété des styles ne nuit pas à l'effet, et si l'on ignore, de la Renaissance et du Moyen-Age, quelle époque en la façade prévaut, la belle tour carrée, cachée à demi par les combles du transept, comme un beffroi ancien serait massive si elle ne se couronnait d'une balustrade gracieuse avec quatre petites pyramides d'angle où se redresse un moment à peine, mais suffisant, la continuité des lignes horizontales ou incurvées légèrement.

A l'intérieur, la nef, seule partie vaste de l'édifice, n'est pas ornée. C'est le lieu où tous viennent prier et s'assemblent, séparés d'un mystère intime et pieux que le mur soutenant un jubé de dentelles fines et percé d'une porte de bois sculpté un peu surbaissée, laisse au juste deviner. Et ce sont, au chœur, les regrets parfumés et fleuris de la docte inconsolable, de l'inspiratrice amoureuse, de la veuve que cet espoir a soutenue et exaltée : dormir la paix souveraine, à l'écart du monde, du bruit et de l'orgueil, avec lui seul, sous le regard bienveillant de sa mère, pour toujours, tandis que des prêtres, feignant de célébrer un culte traditionnel et vulgaire, rediraient à jamais, inconscients peut-être, mais qu'importe! les louanges éternelles d'amour, la gloire de la jeunesse en fête et de la beauté humaine.

Voilà le sens du monument, et pourquoi la visite en est d'une si vivante émotion. Ailleurs la foi historique des hommes anciens s'exalte, captive un instant, et trouble. Ici c'est notre foi qui survit. Les âges helléniques se perpétuent à travers les âges aveugles et sourds. La grande voix de la Renaissance clame la vérité perpétuelle. La tristesse des temps, la peur hideuse, l'angoisse et le deuil sombrent peu à peu, la mer des afflictions vaines est tarie, le Moyen-Age finissant a su quand même garder un sursaut de la beauté. et il accueille la venue des jours propices et salutaires, il s'humanise, il rayonne; la promesse renouvelée qu'ont

propagée, à la découverte des livres classiques, les humanistes bienfaisants court la terre, comme si le soleil pour la première fois la baignait de lumière en fête, et peu à peu la transfigure.

ANDRÉ FONTAINAS

## REMY DE GOURMONT

M. Remy de Gourmont a fondé avec M. Edouard Dujardin, qui, jadis, dirigea la *Revue wagnérienne* et la *Revue indépendante*, une intéressante revue nouvelle : *La Revue des Idées*. M. de Gourmont étant au premier plan de l'actualité, détachons de l'étude que publia sur lui M. Louis Dumur ce passage qui fixe d'un trait sûr la silhouette du fécond écrivain :

« Je crois que dès l'enfance il écrivit. Au reste, ses premières pages se perdent-elles dans les limbes d'un crépuscule que ne parviendra jamais à percer la perspicacité du plus subtil des bibliophiles. Il existe de lui nombre d'études, d'articles, de morceaux d'histoire ou de critique, voire des romans, que l'on chercherait en vain au catalogue de ses ouvrages. On trouvera, entre autres, sous sa signature, une collaboration importante aux premiers tomes de la *Grande Encyclopédie*. Un long stage à la Bibliothèque Nationale, d'où il sortit avec un certain éclat, à la suite de la publication d'un article que l'on jugea manquer de patriotisme, lui permit de s'adonner, au cœur même du couvent, à ses plaisirs de bénédictin. On lui a quelquefois reproché cette érudition. La critique a pu être fondée alors que, la canalisation n'étant pas complète, l'écrivain se laissait volontiers déborder par la curiosité du fureteur. Elle ne l'est plus. D'ailleurs, ceux qui se livrent à de pareilles appréciations ont vraiment trop l'air de ne le faire que pour justifier leur sordide ignorance. M. de Gourmont n'a pas daigné être un ignorant et cela n'a nui ni à son sens esthétique ni à son originalité.

Muni de cet ample bagage, nanti de documents colligés aux meilleures sources, opulemment fourni de faits et d'idées, ce fut alors qu'il se découvrit en possession de son étonnant instrument d'optique. Il braqua l'objet. Les premières épreuves ne furent pas d'une netteté parfaite. Elles étaient déjà très intéressantes, mais elles semblaient obtenues comme à travers une espèce de brouillard ; la main de l'opérateur avait tremblé ou le jour n'était pas bon. Ce fut d'abord un roman, *Sixtine*. Quelle que fût l'incertitude de la manière, il y transparaissait de rares qualités de vision, d'écriture et d'analyse. Le livre fut une révélation. Son auteur se classait d'un coup parmi les écrivains de la nouvelle génération dont on devait le plus attendre.

A dater de ce début, la collaboration de M. Remy de Gourmont aux revues fut constante. Articles, contes, poèmes en prose, poésies alternèrent avec des ouvrages de plus longue haleine, parmi lesquels il faut citer un poème dramatique, *Lilith*, un roman, *Fantôme*, et un important et savant travail sur la poésie latine du moyen-âge, *Le Latin mystique*. Plusieurs années durant, il donnait au *Journal* la série des contes dont la matière se trouve réunie dans les deux volumes : *Histoires magiques* et *D'un pays lointain*.

On était alors en plein mouvement symboliste. Faut-il attribuer à la déviation générale des esprits vers l'étrange, le bizarre et le

mystérieux, le choix des sujets où semblait se complaire le génie d'ailleurs capricieux de M. de Gourmont? Était-ce la propension naturelle de son goût? Ou ne serait-ce pas plutôt qu'il cherchait sur ce terrain particulier un surcroît d'originalité que, par trop de défiance envers lui-même, il hésitait à demander à la seule sincérité de son talent? Quoi qu'il en soit, il passa longtemps, et sans qu'il eût trop à réclamer, pour un écrivain d'un abord difficile, « abscons », comme on disait alors, et ne s'adressant qu'à un groupe d'initiés. Le vêtement même dont il aimait à habiller ses livres — ces premières éditions tirées à petit nombre sur papiers extraordinaires et dans des formats plus extraordinaires encore, pour la plupart épuisées et qui font aujourd'hui la joie ou le désespoir des amateurs — contribuait à maintenir le public, facilement effarouché, dans une prudente réserve.

Mais bientôt paraissaient, dans la *Revue des revues*, les premiers de ses portraits ou « masques » de poètes et de prosateurs contemporains, et, au *Mercur de France*, un roman, *Les Chevaux de Diomède*. Là changement notable. La vision se faisait plus précise ; une jolie clarté baignait les fonds ; le dessin pur et fin se détachait en valeur délicate dans un exquis enveloppement de grâce. Cette fois on était conquis. M. de Gourmont avait eu jusque-là des admirateurs qui se faisaient un devoir de le suivre ; il eut désormais des lecteurs empressés et charmés.

Un nouveau *Livre des masques*, supérieur encore au premier, un délicieux roman par lettres, *Le Songe d'une femme*, enfin quatre remarquables séries d'études littéraires et philosophiques où se concentre ce que la pensée de M. de Gourmont a produit jusqu'ici de plus fort et de plus brillant. *L'Esthétique de la Langue française*, *La Culture des Idées*, *Le Chemin de velours* et *Le Problème du style*, complétèrent cette heureuse évolution. Maître maintenant de son talent si souple et si divers, il enchante par le jeu multicolore d'une pensée toujours en éveil, d'une fantaisie pleine de sens et d'une forme étonnamment chatoyante, imagée, harmonieuse. C'est un magicien. Depuis Renan, on n'avait rien lu de comparable à certaines pages du *Songe d'une femme* ou de la *Culture des Idées*. »

## LE PRIX DE ROME (1)

Il y a diverses façons de parler du Prix de Rome...

On peut d'abord trouver cette institution stupide... opinion qui se traduit généralement par cette apostrophe :

« Enfin ! Monsieur ! voulez-vous me dire pourquoi on envoie les musiciens à Rome ? »

A quoi l'on répond que cette institution est passée à l'état de superstition dans certains milieux. Avoir ou ne pas avoir eu le Prix de Rome résolvait la question de savoir si l'on avait oui ou

(1) L'Académie libre de Belgique a, on le sait, étudié la question du maintien ou de la suppression du Prix de Rome et s'est énergiquement prononcée contre cette institution surannée.

On lira avec intérêt les considérations par lesquelles M. Claude Debussy, l'auteur applaudi de *Pelléas et Mélisande*, a critiqué à son tour, dans *Musica*, le Prix de Rome musical. Cette page peut servir d'épilogue à notre *Enquête sur les Concours des Conservatoires*, à laquelle elle se rattache indirectement. (Voir nos numéros des 9 août au 1<sup>er</sup> novembre 1903.)

non du talent. Pour ne pas être infaillible, c'était du moins un moyen commode de préparer à l'opinion publique une comptabilité facile à tenir.

Malheureusement, on perd pied tout de suite en constatant que M. C. Saint-Saëns, chef officiel de la jeune école française, n'a pas eu le Prix de Rome, pas plus que M. Vincent d'Indy, chef élu par un autre groupe plus jeune... Sans discuter la valeur personnelle de ces deux hommes, ils sont également « représentatifs ». De les voir exclus de ce « palmarès » peut faire croire à quelque chose de vicieux dans la façon de distribuer l'honneur d'en faire partie, par la raison logique qu'ils semblaient désignés, plus que tous autres, à cet honneur.

A vrai dire, je suis en mauvaise posture pour critiquer cette institution. J'ai l'air de faire fi d'un plat dont j'ai mangé comme beaucoup d'autres, puisque j'ai eu le Prix de Rome et me suis assis à la table de la Villa Médicis, si du moins on peut appeler ainsi un régime qui tient du restaurant où pour fr. 4-25 on nous détruit l'estomac pour le restant de nos jours — (Je me rappelle avec encore un peu d'effroi un certain plat nommé prétentieusement « Roba dolce » où un goût de pétrole s'alliant sourdement à de la crème tournée, rendait bien mélancolique notre jeune fierté d'être Prix de Rome.) — Laissons de côté ces considérations toutes matérielles et peut-être indignes de jeunes gens assez épris d'art pour en oublier la plus élémentaire hygiène... Il y a des raisons plus hautes de discuter cette institution; on les a formulées un peu partout et même à la Chambre des Députés; jusqu'ici cela n'a pas servi à grand'chose.

Remarquez que je trouve fort bien que l'on facilite à des jeunes gens de voyager tranquillement en Italie et en Allemagne; mais pourquoi restreindre le voyage à ces deux pays? Pourquoi surtout ce malencontreux diplôme qui les assimile à des animaux gras? Au surplus, le flegme académique avec lequel ces messieurs de l'Institut désignent celui d'entre tous ces jeunes gens qui sera un artiste est touchant d'ingénuité confiante. Qu'en savent-ils? Où prirent-ils tant d'assurance à diriger une destinée aussi aléatoire?

La musique est une mathématique mystérieuse dont les éléments participent de l'Infini. Elle est responsable du mouvement des eaux, du jeu de courbes que décrivent les brises changeantes; rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil! Pour qui sait regarder avec émotion, c'est la plus belle leçon de développement écrite dans ce livre, pas assez fréquenté par les musiciens, je veux dire : la Nature... Ils regardent dans les livres, à travers les maîtres, remuant pieusement cette vieille poussière sonore; c'est bien, mais l'Art est peut-être plus loin!

\* \* \*

Pour revenir au Prix de Rome, on juge ce concours sur une œuvre appelée « Cantate », forme hybride qui participe maladroitement de l'opéra, dans ce que celui-ci a de plus banal; ou de la « symphonie avec personnages chantants, » trouvaille vraiment « institutive » dont je ne conseillerai à personne de se déclarer l'auteur! Il me semble aussi impossible de juger que de savoir si ces jeunes gens savent leur métier de musicien, sur un tel travail... D'ailleurs, on sait comment les choses se passent!... Quelques mois avant le concours, on entraîne les concurrents sur « la piste Cantate » (tel un cheval pour le Grand Prix), on cherche dans les cantates primées antérieurement la formule pour avoir le prix et le tour est joué, à la grande joie des parents et de l'as-

sistance et l'on a, par-dessus le marché, l'accolade de M. Th. Dubois. Sans parti pris ni paradoxe, c'est à peu près tout ce à quoi sert le Prix de Rome.

Si l'on tient absolument à délivrer un titre, ne pourrait-on pas s'en tenir à un « certificat de hautes études »? Mais pas ce « certificat d'imagination », inutilement grotesque et pas sûr du tout. Il peut même devenir dangereux, les faveurs officielles attachées au titre de Prix de Rome nous valant d'entendre beaucoup de mauvaise musique, et les familles anxieuses de l'avenir de leurs enfants y trouvant un encouragement — depuis surtout que la carrière d'ingénieur est si encombrée. Par d'autres côtés, cette espèce de surculture a le grave défaut d'éloigner les jeunes musiciens de la musique pure; cette maudite « Cantate » leur donnant précédemment le goût du théâtre (théâtre qui dans beaucoup de cas n'est que l'agrandissement exaspéré de la cantate). A peine revenus de Rome, ils font la chasse au livret, pris d'une hâte fébrile de marcher sur la trace de leurs aînés. — Renan a dit quelque part (à moins que ça ne soit M. Barrès) que c'est prétention et échec d'écrire avant la quarantaine. On pourrait justement étendre cette opinion jusqu'à la musique dramatique qui, à moins de géniale exception, ne prend de réelle valeur que vers cet âge.

Lorsqu'on se plaint du peu de symphonies que la France peut opposer aux autres pays, il faut peut-être en accuser le Prix de Rome! Si j'avais le goût de la statistique, je démontrerais facilement que toute la musique symphonique, ou à peu près, ne porte aucune estampille officielle. Quand elle la porte, ça ne donne pas toujours ce que l'on en attendait; j'en citerai un illustre exemple : M. Massenet! Ne le vit-on pas tout dernièrement faire comme ses débuts dans la musique symphonique lorsqu'il fit exécuter au Conservatoire un concerto pour piano et orchestre?... Avec un peu d'irrévérence on le renvoya à *Manon*! Ce concerto n'était probablement pas plus mauvais qu'un autre, seulement l'éducation et les tendances de M. Massenet l'éloignèrent de la musique pure, il ne pouvait plus y réussir avec la sûreté triomphante dont il est coutumier au théâtre.

Quant à la musique de chambre, Mozart, Beethoven, Schumann, etc., en ont beaucoup écrit. C'est heureux, car le répertoire moderne peut se compter sans respirer. Il fléchit sous le poids lourd du passé, non pas qu'il ne contienne aucune œuvre parfaite, mais on ne ne l'encourage pas assez. Je ne parle pas de la Sonate en général, ni de la Sonate pour piano en particulier; ces considérations sont inactuelles. Aussi n'avons-nous guère pour représenter notre époque qu'une seule sonate pour piano : celle de Paul Dukas. Par la grandeur de sa conception elle prend place immédiatement après les sonates de Beethoven. Ce fut un événement considérable qui pouvait encourager les amateurs de hautes spéculations.

Toutefois il faut avouer que ce genre de musique réclame une alchimie particulière à laquelle il faut offrir sa chère petite tranquillité en holocauste... C'est dur à soutenir et absolument improductif. Adieu! les bons droits d'auteur, la si flatteuse poignée de main directoriale. On n'est plus qu'une espèce de savant particulier et vos confrères vous regardent avec cette condescendance que le succès rend méprisante.

\* \* \*

Mais revenons au Prix de Rome, je vous prie.

Si l'on veut bien accepter pour un instant le « certificat de hautes études » donné sur l'ensemble des études et qui prouve-

rait que l'on connaît toute la musique et toutes ses formes, qu'on envoie les jeunes titulaires à travers l'Europe, qu'ils se choisissent un maître ou, s'ils le peuvent rencontrer, un brave homme qui leur apprenne que l'Art n'est pas nécessairement borné aux monuments subventionnés par l'Etat; qu'il faut l'aimer à travers toutes les visions, toutes les misères, et ne jamais compter sur lui pour se faire une « situation ». Tâchons donc de reprendre ces belles traditions de jadis qui virent les artistes fiers de leur maître et susceptibles de dévouement entre eux, car s'ils luttèrent pour l'Art, c'était sans la férocité qui caractérise les temps modernes.

Pourtant on ne peut se rappeler sans émotion le paysage adorable que dessinent les arbres de la Villa Médicis, et que prolonge la douceur violette des montagnes ombriennes. L'architecture de la « Loggia » aux lignes de marbre si purement décoratives peut aussi faire rêver indéfiniment. Il me semble qu'à peu de frais on pouvait édifier dans ce cadre une de ces universités qui sont l'orgueil d'Oxford; il n'aurait pas été inutile non plus de s'en assimiler les conditions matérielles; ces dernières, à la Villa Médicis, sont médiocres à tout point de vue et ne donnent aucune fierté d'être Français. Pourtant ce cadre serait peut-être plus beau qu'Oxford et contiendrait autant de Passé somptueux... Cette Villa Médicis, qui domine Rome de toute sa hautaine beauté, n'aurait-elle pas dû être un centre d'intellectualité vibrante de tous les arts qu'elle contient, où l'on serait venu avec une jeune joie confiante. Malheureusement elle n'est pour beaucoup qu'un endroit où l'on vient faire « son temps... » Là, « les exercices » sont remplacés par « des envois » dont la qualité ne prouve pas absolument qu'on y travaille beaucoup.

Conclusion mélancolique qui tend à prouver mieux que toute critique l'inutilité du Prix de Rome, au moins pour accomplir les destinées d'art par lesquelles se vérifie la beauté d'une époque.

CLAUDE DEBussy

## Les Verreries d'Émile Gallé.

M. Gustave Geffroy apprécie en ces termes les œuvres du maître Verrier que la mort vient d'enlever et dont nous avons essayé, dans notre dernier numéro, de caractériser l'art subtil, intellectuel et voluptueux :

« Avec les verres, Émile Gallé fut davantage maître de la forme, plus traditionnelle, modifiée suffisamment par quelque léger détail, et délicieusement ornée et colorée. On admirait, chaque année, ses vases en pâtes vitreuses et ciselées, ses flacons, fioles, bouteilles, cornets, bols.

Il leur trouvait des désignations qui valent toutes les descriptions, soit le nom de leur forme ou de leur couleur dominante, soit le vers d'un poète qui lui paraissait résumer la sensation qu'il avait désirée et réalisée. C'est ainsi qu'il inscrivait au catalogue : Le Myrtille (cristal brun mousse et noir pruneux). — Comme dans les étangs assoupis sous les bois. (Victor Hugo) Cristal feuille morte et vert saule. — *Sur un thème de Baudelaire* (flacon en cristal violacé; algues et coquillages ciselés en pâtes multicolores). — *Herbes sous la glace*. — *Les Veilleuses d'automne* (cristal, nuage de bleu céleste et de rose). — *Vase de Tristesse* (cornet en bleu troublé, ancolies ciselées en vieux violet).

Pour une aiguière et son bassin, il citait François d'Assise : « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre sœur l'eau, si utile, précieuse, humble et chaste. » Des verres colorés de rouge d'algue, pourpre d'orchis, vert de cédrat, agate blonde, bleu de lavande et bleu fin de nuit, s'accompagnaient de ces mots de Maurice Maeterlinck :

Et le palais est plein de reines enchantées.

Un vase, nommé *Le Crépuscule du Matin*, avait pour devise ce vers de Baudelaire :

L'aurore grelottante en robe rose et verte.

La merveille, c'était tout ce que Gallé savait enfermer entre les parois de ces vases. Parfois on voyait passer des nuages, des fumées, des colorations riches et opaques, ou des ombres pâles, miraculeusement visibles à travers la pâleur du verre. Parfois il teintait à peine la précieuse matière transparente, il semblait lui avoir confié seulement une goutte de couleur, et l'on voyait cette goutte se dissoudre dans l'eau pure, se fixer comme sous une couche glacée, se répandre comme une fraîche nuée d'aurore, comme un sombre nuage du couchant.

Émile Gallé a ainsi fourni le plus beau labeur d'artiste. Ses précieuses pièces, conçues et exécutées avec tant d'amour, sont déjà parmi les joyaux de l'art du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles sont nées de son observation, de ses promenades de botaniste et de poète, de tout ce qu'il regardait à ras de terre et du ciel, de l'humble détail et de la pure lumière. Ce sont des objets de vitrine, et Gallé le savait. Il dut subir en ceci les exigences de son temps, lui qui avait l'âme si ouverte à la poésie populaire. Sans doute, s'il avait vécu, s'il avait pu développer son œuvre, il aurait cessé de travailler pour des initiés, il aurait fait entrer dans la grande production toute cette poésie qu'il avait su découvrir par les champs, les bois, les jardins de son pays. C'est l'héritage qu'il laisse à ses successeurs. Il avait fondé à Nancy une école d'art décoratif qui est en plein travail. Que la disparition du maître donne aux élèves le désir et l'orgueil de le continuer ! »

## L'Orchestre Lamoureux à Liège.

Ce n'est plus l'orchestre Lamoureux, minutieux, propre, coquet, peigné, figolé. C'est l'orchestre Chevillard, d'allure volontiers emportée et dramatique. La mise au point reste aussi par faite, la sonorité aussi flatteuse; l'orchestre est de premier ordre à tous les étages : bois, cuivres, cordes (tous ses membres sont porteurs des Palmes académiques). Mais Beethoven n'est point son affaire. Même dans l'*Eroïca*, la plus française des neuf symphonies.

Il ne pénètre pas l'esprit de cette musique, cela se perçoit à vue d'œil : regardez les expressions de figure des instrumentistes, regardez le bras droit, la main gauche, la physionomie du chef pendant l'exécution; et souvenez-vous de Richter, de Strauss, de Mottl, de Weingartner! Le rythme beethovenien n'empoigne pas les musiciens français; ils sont étrangers à la beauté supérieure de ces pages. Ils cherchent à dramatiser cette pure musique, sous prétexte de modernisme. Voulant être « héroïques » et chauds, ils précipitent tous les mouvements, ils s'emportent et tombent à chaque instant dans le débridement des *exardas*. Qu'ils sont loin du sens de l'*Allegro* de Beethoven! C'est là peut-être une interprétation moderne; ce ne saurait être la bonne, si les plus nobles élans y revêtent de la vulgarité. Par des moyens plus simples, et

avec des orchestres bien inférieurs à celui-là, les Allemands arrivent à produire une impression beaucoup plus haute.

Fort belle, en revanche, est l'exécution des pages françaises, surtout celle de l'amusant *Scherzo* de Paul Dukas. La *Fantaisie* de Chevillard a la valeur d'une aimable improvisation; l'auditeur est prévenu « que le thème s'en développe librement, en dehors des formes habituelles à la symphonie ». Le Wagner est magistral, malgré la lenteur excessive de la « Mort d'Yseult ». Une telle tension serait irréalisable à la scène; ici elle est voulue, parce qu'elle fait éclater la virtuosité de cet orchestre.

J. F.

## NÉCROLOGIE

Samuel Rousseau. — Bartholdi.

Un double deuil dans le monde des artistes français : M. Samuel Rousseau, que la *Cioche du Rhin*, représentée en 1898 à l'Opéra, avait mis en vedette en même temps qu'elle révélait au public le talent de M<sup>me</sup> Akté, créatrice du rôle principal, vient de mourir à Paris. Quelques jours après mourait, à Paris également, le statuaire Bartholdi, l'auteur de la colossale *Liberté éclairant le monde* que lui commandèrent les États-Unis pour l'ériger à l'entrée du port de New-York.

M. Rousseau, né dans l'Aisne en 1833, remporta le prix de Rome en 1878 et, à son retour d'Italie, suppléa son illustre maître César Franck à la maîtrise de Sainte-Clotilde. Il fut couronné par la ville de Paris pour son *Mérovig*, exécuté en concert au Grand-Théâtre de la rue Boudreau, puis monté à Nancy et à Brest.

Professeur au Conservatoire de Paris, M. Rousseau était titulaire du feuilleton musical de *l'Éclair*, très apprécié pour l'impartialité et la compétence de ses jugements. Le compositeur venait d'achever un drame lyrique tiré d'une nouvelle d'Emmanuel Arène, *Le Dernier Bandit*, qui doit être représenté à l'Opéra-Comique l'année prochaine.

M. Bartholdi meurt à soixante-dix ans, chargé d'honneurs. Élève d'Ary Scheffer, il se vit, dès 1864, décerner au Salon de Paris les plus hautes récompenses. Il fut de tous les sculpteurs officiels l'un des plus réputés et des plus « achalandés. »

Outre la fameuse *Liberté*, — dont une réduction fut érigée à la pointe de l'île des Cygnes, à Auteuil, — on lui doit le *Lion de Belfort*, de la barrière d'Enfer, le *Monument Champollion*, du Collège de France, la *Malédiction de l'Alsace*, la Fontaine monumentale de la place des Terreaux, à Lyon, le *Lafayette arrivant en Amérique* élevé à New-York, un *Vercingétorix*, nombre de bustes et de figures diverses.

M. Bartholdi était né à Colmar en 1834. Il occupait depuis longtemps un superbe hôtel de la rue d'Assas, à Paris, où il exerçait l'hospitalité de la façon la plus aimable et la plus généreuse, tout en travaillant d'arrache-pied aux innombrables travaux qui lui étaient commandés. Il aimait le faste, les réceptions, la richesse, et trouva moyen de réaliser, dans une vie laborieuse, ses ambitions les plus hautes.

O. M.

## PETITE CHRONIQUE

Le premier concert Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, 16 octobre, à 2 heures (répétition générale la veille, à 2 h. 1/2), avec le concours de MM. A. Van Rooy, baryton, et Emile Chaumont, violoniste.

Au programme : Overture de *Manfred*, de Schumann; *An die Hoffnung*, de Beethoven (M. A. Van Rooy); *Symphonie en si bémol*, de V. d'Indy; *Poème élégiaque pour violon et orchestre*, d'Ysaye (M. E. Chaumont); musique pour *Pelléus et Mélisande*, de G. Fauré; les *Adieux de Wotan*, de R. Wagner (M. A. Van Rooy).

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Haertel, 45 Montagne de la Cour.

M. Crickboom vient de publier le programme de ses quatre séances d'abonnement (concerts d'orchestre et auditions de musique de chambre). Plusieurs virtuoses de premier ordre, non encore entendus à Bruxelles, y figurent en vedette, notamment les pianistes Lucien Wurmser, Ossip Gabrilowitch et Isaac Albéniz. A noter également le nom de M<sup>lle</sup> Elsa Ruegger, violoncelliste, et, parmi les cantatrices, ceux de M<sup>mes</sup> Maikki Jarnefeld, Cécile Thévenet et Charlotte Lormont.

Le premier concert aura lieu le 28 octobre prochain.

Avant son départ pour l'Espagne et le Portugal, où elle est engagée pour plusieurs séances de musique de chambre avec MM. Crickboom, Van Hout et M<sup>lle</sup> Elsa Ruegger, M<sup>me</sup> Clotilde Kleeberg-Samuel donnera le lundi 7 novembre, à la Grande-Harmonie, son récital de piano annuel. Nous donnerons prochainement le programme de cette séance.

A l'occasion des fêtes jubilaires de 1905 les sociétés L'Émulation et L'Orphéon, de Verviers, organisent pour les mois de juillet et août prochains un concours international de chant d'ensemble.

Plusieurs chorales belges, françaises, allemandes, néerlandaises et grand-ducales ont déjà voté le principe de leur participation à ce concours.

Le premier prix de la division d'honneur internationale est de 3,000 francs et une médaille en or.

M. P.-P. Plan vient de terminer l'histoire des éditions de *Gargantua* et de *Pantagruel* depuis l'origine (1532) jusqu'à la première édition critique donnée en 1711 par Le Duchat. Cette publication de luxe, sous presse à l'Imprimerie Nationale, illustrée de cent soixante-dix fac-similés (titres, variantes, pages de texte, portraits), ne sera tirée qu'à trois cent cinquante exemplaires numérotés. Les souscriptions sont reçues chez l'auteur, rue Caulaincourt, 71, à Paris, jusqu'au 15 octobre. Prix : sur vélin, 50 francs; sur whatman, 150 francs; sur japon, 200 francs.

Pour paraître le 15 octobre : *Histoires à ma dame*, un volume de contes par Léon Wauthy, orné d'une photographie en couleur de l'auteur. Prix en souscription : fr. 2-50, aux bureaux de *l'Édition artistique*, 22 rue Saint-Augustin, Paris, ou à Liège, 35, rue de Visé.

Sommaire de *l'Art décoratif* de septembre (24, rue Saint-Augustin, Paris, 11<sup>e</sup>; agence belge : passage Lemonnier, 7 Liège) : *Notes sur Whistler*, par Camille Mauclair (douze illustrations) et une pointe-sèche de Whistler; le *Portrait du sculpteur Dronet*, très peu connue, datée de 1859; *Maison de rapport à Paris*, par Edmond Uhry (quinze illustrations); *Le sculpteur Domenico Trentacoste*, par Gustave Soulier (vingt-sept illustrations); *La maison de Diriks*, par Léon Riotor (six illustrations); *Francisco Durio*, par Charles Morice (huit illustrations), etc.

Un journal humoristique américain, *Town Topics*, a publié, comme lui venant de Munich, la lettre suivante :

« Toute l'Europe est surexcitée par la découverte sensationnelle qui vient d'être faite en compulsant les papiers posthumes du roi Louis II de Bavière. On a trouvé un nouvel ouvrage de Wagner; la musique et le libretto sont terminés; il y a même des indications de mise en scène. Une notice, écrite par le roi défunt, explique pourquoi l'on n'entendit jamais parler de cet opéra. Il fut écrit pour Louis II seul et ne devait être représenté que devant lui et ses invités. M<sup>me</sup> Wagner a réclamé l'œuvre comme sa propriété, mais les juges furent d'avis que la partition devait être considérée comme faisant partie du patrimoine de la nation. Le titre du nouvel ouvrage est *Sarah*. Le sujet est extrait de la Bible. Au premier acte, qui sert d'introduction, la création du monde est figurée musicalement et scéniquement. On entend un chœur immense d'anges invisibles. Les paroles que Dieu prononce pour donner l'existence aux choses et appeler à la vie les êtres sont dites par six basses chantant ensemble à travers un gigantesque porte-voix construit de manière à prêter au son un volume colos-

sal. L'acte se termine par un tableau représentant le paradis terrestre avec l'arbre de la science du bien et du mal derrière lequel Adam et Ève disent un duo d'amour. Les personnages du drame humain sont Abraham, Sarah, Agar, Isaac et Ismaël. Il y a plusieurs scènes à sensation, par exemple le *Déluge universel*, la *Destruction de Sodome et de Gomorrhe*, la *Prise de Babylone*... Le finale est une apothéose des prophètes et des sibylles, figurés par des hommes et des femmes jouant de la harpe, du violon et des instruments à vent. La durée du spectacle est de quinze heures, mais Wagner a ménagé un premier entr'acte pour le lunch, un second pour le diner, un troisième pour dormir, un quatrième pour le déjeuner du lendemain et un cinquième pour le lunch du second jour. En vue d'une exécution éventuelle de *Sarah*, des lits seront préparés au théâtre même. M. Conried n'a pas encore câblé à l'intendance de Munich relativement à cet opéra. D'autres offres vont être prises en considération. »

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

*VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :***HOUFFALIZE. Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères

À l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

**THE BURLINGTON MAGAZINE**

Revue mensuelle illustrée publiée sous la direction de MM. C.-J. HOLMES et ROBERT DALL.

Peinture. — Céramique — Mobilier. — Argenterie. — Livres et Manuscrits.  
Miniatures. — Estampes, etc.

Abonnement d'un an : 44 francs. — La livraison fr. 3-50

LONDRES, 17, Berners Street, W. — PARIS, H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

BRUXELLES, Lebrègue &amp; Cie, 46, rue de la Madeleine. — AMSTERDAM, J.-G. Robbers, N. Z. Voorburgwal, 64.

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
G. SERRURIER**LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAATMOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

**RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX**

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. - Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. - Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86. à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN.  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie. 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Musiciens tchèques *Karel Kovarjovic* (WILLIAM RITTER). — Maxime Gorki (N.-B. CHANINOV). — L'Architecture moderne (H. FIERENS-GEVAERT). — Chronique judiciaire des Arts. *La Propriété du nom*. — Petite Chronique.

## MUSICIENS TCHÈQUES

**Karel Kovarjovic.**

Les temps héroïques de la musique bohème sont clos par la mort de Dvorjak. Le grand trio des initiateurs éliminé, la génération des artistes de raffinement, de nuance et de culture monte. Smetana fut un créateur de premier ordre tout débordant de l'inspiration nationale : il créa de toutes pièces le théâtre musical (drame et comédie) et le poème symphonique tchèques. Zdenko Fibich, le grand méconnu, silencieux et recueilli, ouvrit

à l'art tchèque les horizons étrangers et le dota de passion véhémence. Antoine Dvorjak, au contraire, suppléant à une incroyable absence de culture par une bonne volonté pleine de rudesse et un diable au corps dont Bizet et Chabrier seuls fournissent des exemples, tchéquisait la symphonie classique et enseignait les rythmes slaves à l'ancien et au nouveau monde. Après eux trois, la Bohême est une province de plus de l'empire musical, et pas la moindre assurément : des symphonies comme la deuxième de Fibich ou la cinquième de Dvorjak prennent place à côté de celles de Beethoven, Schubert, Brahms et Bruckner, et la suite de poèmes symphoniques *Ma vlast (Ma patrie)* de Smetana soutient avantageusement la comparaison avec ceux de Liszt et de Saint-Saëns.

Aujourd'hui les grands exemples sont donnés, les somptueux édifices nationaux surgis. Chacun se bâtit une demeure non plus à l'usage « de la nation », mais à son usage à soi et à sa propre image. Et puis on s'efforce de son mieux à investiguer et à glaner là où les génies ne se sont pas trop attardés ; on embellit les abords et si l'on risque à l'écart quelques édifices plus généraux, ils sont tout de même, en même temps que plus menus, d'un art infiniment plus subtil, plus curieux et plus recherché. Quatre ou cinq hommes de quarante à cinquante ans assument désormais la responsabilité des destinées de la musique tchèque : Karel Kovarjovic, Vitieslav Novak, J.-B. Foerster, Oskar Nedbal et Josef Suk. Tous sont en leur genre des charmeurs et des poètes exquis, mais j'ai l'impression qu'aucun d'eux ne saurait bouleverser jusque dans

les moelles comme les grands prédécesseurs. Ce sont, si l'on veut, des parnassiens et des décadents, des symbolistes et des naturistes, etc., etc.; ce sont, grâce à Dieu, surtout de très réelles et sérieuses individualités qui pourraient bien arriver à jouir auprès de la génération suivante du même prestige que les trois grands maîtres auprès de la nôtre. Aussi voudrais-je, déjà, brièvement indiquer dans quelles directions leur œuvre paraît aujourd'hui aiguillée et en quoi cette œuvre consiste.

Karel Kovarjovic est directeur de l'opéra au théâtre National de Prague. Comme chef d'orchestre, il s'annonce l'un de ceux que l'étranger adjoindra aux plus grands le jour où il lui plaira d'entreprendre des tournées de concert. Ceux qui l'ont entendu diriger les grandes auditions funéraires qui suivirent la mort de Dvorjak n'oublieront jamais ce qu'est apparue la *Symphonie du nouveau monde* entre ses mains. Et puis on lui doit deux opéras tout à fait neufs, très discutables comme tout ce qui est nouveau; en un certain sens peut-être des erreurs, mais d'inoubliables erreurs parce que d'une incontestable originalité, et telles que si l'on ne sort pas satisfait de leur première audition, il n'en est pas moins impossible de se priver de renouveler l'épreuve et de s'y plaire chaque fois davantage.

Né en 1862, Kovarjovic fut d'abord un musicien assez léger et de quelque éclectisme dont on n'attendait rien de sérieux. Cependant il avait le goût des mélodies populaires. Et je sais de lui un charmant recueil dans lequel j'ai puisé quelques-unes des épigraphes musicales de *Fillelle slovaque*. En 1899, il apporte au théâtre National une partition qui fut acceptée, représentée, acclamée, et qui du jour au lendemain détrôna dans les sympathies du public tchèque *Cert à Kaca* de Dvorjak, qui tenait le second rang après le *Prodana nevesta* et qui du coup passa au troisième. Cette partition s'appelle *Psohlavci : Les Têtes de chien*. Tirée bravement du plus populaire des romans historiques tchèques, elle a le tort de mettre de la musique sous un drame en soi tellement vigoureux, tellement vivant qu'il se suffirait à lui-même. Si *Psohlavci* n'était pas un épisode d'histoire nationale, c'est-à-dire quelque chose de vécu par les grands-parents de ceux qui l'entendent, je ne sais si le public en supporterait le terrible spectacle. En deux mots, voici de quoi il s'agit.

Il appartenait aux Chodove (Chodes), race slave établie sur le territoire limitrophe du sud-ouest de la Bohême, de défendre la frontière contre les fréquentes incursions ennemies. Vrais chiens de garde du royaume, leur nom leur venait en outre de la tête de chien, symbole de vigilance, dont ils avaient fait leurs armes parlantes. Ils étaient libres dans leurs forêts, jouissaient de maintes franchises et prérogatives dont divers princes de Bohême les avaient jadis récompensés. Après la bataille de la

Montagne-Blanche ces privilèges leur furent enlevés malgré leurs protestations devant les tribunaux. En 1695 le seigneur Laminger d'Albenreuth — Lomikar, ainsi que l'appelaient les paysans — se chargea de leur arracher les derniers lambeaux de leur ancienne indépendance. Les mesures violentes dont il usa contre eux accablèrent les Chodove à la révolte. Cette lutte dramatique fournit la trame de la pièce que M. Karel Sipek a tirée à l'usage de M. Kovarjovic de l'œuvre du romancier A. Jirásek. Le héros en est le fermier Kozina, dont la mémoire est tenue parmi les Chodove pour celle d'un martyr. Jugé d'abord par ses confrères plutôt mou, insignifiant et de peu d'énergie, Kozina n'a rien qui le désigne au respect des grands chefs chodes. Quand il s'était agi pour ces meneurs de mettre en sûreté leurs précieux parchemins, ils les avaient cachés chez la mère de Kozina sans même que celui-ci fût jugé digne d'être initié au secret. Il souffre beaucoup de ce manque de confiance de ses aînés et il est décidé à convaincre ceux-ci de sa valeur. C'est dans cet état d'esprit que le drame le surprend. Le dernier jour du carnaval, les villageois procèdent à une cérémonie burlesque qui a le don de les grandement divertir : l'enterrement de la trique seigneuriale. C'est le moment que choisit Lomikar pour venir à la tête de ses soldats perquisitionner et mettre la main sur les lettres de franchise auxquelles il en veut. Kozina défend éloquemment la cause des Chodes et empêche l'effusion du sang. La mère de Kozina profite de ce moment pour sauver les documents les plus importants, ne laissant que ceux de moindre intérêt que Lomikar emporte en triomphe. Dès lors Kozina et Prjibek, l'un des chefs, subissent, en tant que les plus insoumis des Chodes, une première incarcération. Puis Lomikar convoque tous les notables du district à assister à la destruction des parchemins saisis. L'acte inique vient d'être consommé lorsqu'on apprend que la cause des Chodes doit être examinée à nouveau par la Cour d'appel de Prague. Deux des plus importants parchemins ayant été sauvés, les Chodes, pleins de confiance, se rendent avec Kozina à Prague. Les magistrats les reçoivent fort mal et au déni de toute justice font détruire, malgré les violentes protestations de Kozina, les documents. On apprend sur ces entrefaites que tout le pays chode est en révolte; le promoteur de l'insurrection est Prjibek. La cause des Chodes est perdue devant les tribunaux. Ils doivent faire acte de soumission à Laminger, et leur chef Kozina, traduit devant les juges, est condamné à mort. Dans sa prison de Plzen, où il attend l'exécution de la sentence et où les massacres de ses camarades ont hanté ses rêves, c'est la scène déchirante où il prend congé de son ami le cornemuseur et de sa famille : mère, femme et enfants. Lomikar veut au dernier moment le gracier à condition qu'il fasse publiquement acte de soumission. Kozina préfère bravement la mort et lui assigne rendez-

vous dans un an et un jour devant le trône de Dieu. La prédiction se réalise au milieu d'une fête qui réunit de nombreux convives à un retour de chasse chez Laminger triomphant. Et le fantôme de Kozina apparaît à la recherche du mauvais seigneur aux premières atteintes de l'attaque qui le foudroie.

Que peut faire la musique sous un tel drame? Disparaître. La force de la situation est telle que l'on y prend à peine garde. Nulle part elle ne trouve place pour se développer. Aussi ne l'essaie-t-elle même pas. Remplie d'airs populaires, de refrains de cornemuseux, elle tisse une atmosphère frêle, délicate et voilée comme le ciel de Bohême à cette action tortionnaire dont la représentation est l'un des plus terrifiants et des plus beaux et typiques spectacles qu'offre le théâtre National de Prague. A entendre cet opéra seul, la brutalité révoltante de l'injustice consommée empêche d'être attentif au charme d'une musique délicate à l'excès, timide et ferme à la fois comme l'âme des paysans devant le tribunal. On sort de là ayant appris beaucoup de choses sur l'état de la Bohême et ses rébellions rurales du XVII<sup>e</sup> siècle, saisi par le contraste de la vie de chaumière et de la vie de château, par l'originalité des costumes et des caractères, mais ne sachant ce qu'il faut penser de M. Kovarjovic.

\*\*\*

Tout change si l'on entend son second opéra. On se rend mieux compte de ce qu'il a fait dans le premier; et tout ce à quoi l'on croyait n'avoir prêté aucune attention soudain se réveille au fond de la mémoire à ce redoublement de tendresse, de compréhensivité du cœur tchèque, à ce si fin sentiment du paysage, — saules au bord du ruisseau, beau parc à l'abandon, — et en quelque sorte à cet arôme de l'air natal. *Na starém belidle* (*À l'ancienne blanchisserie*) est suivi par le public tchèque avec le même amour que *Psohlavci*. Toute la salle connaît d'avance les moindres détails de l'action et s'intéresse à la réalisation plastique d'une autre de ses lectures favorites.

Cette suite de scènes d'un charme tranquille et tendre d'idylle tchèque est en effet tirée du fameux roman de mœurs villageoises de M<sup>me</sup> Bozena Nemcova : *Babicka* (*La Grand'Mère*), — bonne traduction française de M. Thiriot (Paris, Delagrave). Vénérée comme l'ange gardien de la famille de l'écuyer Prosek, son beau-fils, la grand'mère est aimée et estimée de tous; avenante et de bon conseil envers chacun, elle ne laisse personne la quitter sans emporter et la parole de réconfort et un peu de sa souriante sagesse. Un jeune gars, Mila, dépité de ce qu'un laquais italien du château s'avise de courtiser sa fiancée, lui joue un tour pendable. Le laquais s'arrange auprès de l'intendant du domaine pour que Mila soit

contraint au service militaire. D'abord obligé de partir, il reviendra bientôt, grâce à l'intervention de la grand-mère qui va saisir de l'affaire la généreuse châtelaine du domaine. Autre belle action : elle s'est entremise en faveur de la pupille de la châtelaine, jeune fille noble mais sans fortune, pour qu'elle obtienne de sa tutrice la permission d'épouser un jeune artiste qui a été son professeur de peinture. C'est par une lettre de son beau-fils Prosek que la grand-mère apprend de Florence la maladie de la jeune comtesse, peu avant le mariage qu'elle devait contracter avec un homme de son monde. Sa grande expérience de la vie et son flair délicat de femme âgée lui ont fait deviner le véritable motif de la langueur dans laquelle s'étirole la jeune fille. Très discrètement elle communique ses présomptions à la châtelaine et aide ainsi à assurer le bonheur du jeune couple. L'entrelacement de ces épisodes amoureux au tableau de la vie seigneuriale sur une terre de Bohême au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle agrmente et relève des pages emplies de la vie calme et simple des habitants de l'ancienne blanchisserie, la vieille bâtisse qui abrite le bonheur de la famille Prosek. Sans plus rien des secousses à casser les nerfs de *Psohlavci*, ces scènes, reliées par la présence bienfaisante du personnage de la grand-mère, se succèdent plus charmantes les unes que les autres. C'est d'abord la fête de Prosek, dont la bonhomie et la familiarité sont rehaussées par la présence, au milieu des parents, des amis, de la châtelaine et de sa pupille. C'est l'adieu des recrues où Mila, orphelin depuis l'enfance, reçoit de celle qui lui tient lieu de mère la bénédiction du départ. C'est, en hiver, la veillée des fileuses; on jase, on chante, on plaisante, les rouets ronflent et la grand-mère raconte les histoires de sa jeunesse, qui toutes doivent aider à rendre vivaces en ces jeunes cœurs la fleur de l'amour du pays. La mise en œuvre de cette vie populaire prend encore plus d'accent, de vivacité et de couleur lorsqu'un grand gaillard de meunier vient y ajouter les saillies de sa farce. Enfin, voilà la fête des moissonneurs, où Mila Hencié retrouve Kristla sa bien-aimée, et où chacun rend grâce à la bonne vieille qui est la véritable providence de tout le village, « rose et blanche comme le pommier fleuri ».

Disons entre parenthèses que si M. Benoni en Laminger mérite d'être associé à la gloire de *Psohlavci*, M<sup>me</sup> Maturova en châtelaine est certes le plus bel ornement de *Na starém belidle*. Je ne me lasserai du reste jamais de vanter l'éclat, le naturel, le soin et la belle tenue des spectacles du théâtre National de Prague. Le directeur, M. Gustave Smoranz, a droit aux félicitations de l'étranger et à toute la gratitude de ses compatriotes.

\*\*\*

Mais voici où la question devient capitale pour M. Kovarjovic. Que resterait-il de tels drames sur des scènes étrangères? La révolte d'une petite république forestière tchèque contre ses tyrans et la vie au milieu des siens d'une vieille femme bohème qui a connu Joseph II offrent-ils un intérêt général d'humanité ou n'y trouve-t-on autant d'agrément que pour des motifs locaux? Il est clair que ce dernier point de vue l'emporte. Chaque geste, chaque mimique expliqués et commentés par la complaisance de mes amis, je peux éprouver le même plaisir que des Tchèques à ces représentations. Mais les œuvres transportées à Paris ou à Londres, qui les expliquera et commentera, et qui les saura jouer selon le caractère tchèque? Et si une transposition s'impose, y résisteront-elles? Ah! qui donc donnera enfin à la nation tchèque le chef-d'œuvre qui tout en étant tchèque comme *Faust*, la *Divine Comédie* et *Prométhée* sont allemand, italien et hellène, touchera en même temps aux racines profondes et communes de l'humanité?

Après les trésors de sensibilité pure et blanche que l'âme grandiose et noble de Smetana a, dans un besoin toujours inassouvi de tendresse et d'affection, déversés sur la musique de son pays, après le souffle voluptueux et la chaleur cordiale qui animent les moindres pages de Fibich, après l'énergie nerveuse les moments de sentimentalité de Dvorjak, la grâce aimante et printanière de M. Kovarjovic apparaît quelque chose de ténu et d'exquis comme entre toutes les fleurs certaines corolles nacrées et simples. Admirablement à son aise lorsqu'il s'agit de traduire les plus délicates nuances du cœur paternel et patriote de Kósina, — le terrien pour qui se confondent la famille, la chaumière, le sillon et l'horizon forestier, — ou bien celui si large de la sereine et bonne Babicka pour qui tout le village est devenu une famille, il ne semble pas qu'il faille attendre de lui les cris de la passion aux abois, ni les symphonies véhémentes et pathétiques aptes à soulever des montagnes et à remuer des océans. Mais tout ce qui est subtilité, fraîcheur et délicatesse naturelles trouve en lui un interprète à la fois jeune, joli et sain comme certains gars des villages tchèques, blond, argenté et doucement lumineux. Un drame de sentiment tiré d'une nouvelle de M<sup>me</sup> Octave Feuillet nous le montrera bientôt aux prises avec une donnée selon son cœur. En attendant je signale certaines scènes de *Na starém belidle* et les pages de bonheur rustique de *Psohlavci* comme les plus fines aquarelles de la musique tchèque et les plus émouvantes traductions musicales que je sache des souvenirs d'enfance. Aussi qualifierais-je volontiers M. Kovarjovic de « Brizeux tchèque » et lui trouverais-je au surplus des analogies avec le Pierre Loti du *Roman d'un enfant*. Encore faut-il réserver l'avenir.

WILLIAM RITTER

## MAXIME GORKI

Dans les différentes phases de la vie de Maxime Gorki, il y a tout ce qui peut frapper l'imagination et servir de cadre à un roman ou mieux à un conte de fées. C'est un beau conte spirituel, engendré par la vie même, par notre triste et morne réalité, qui fit jaillir d'un coup bref sa puissance et ses grandes forces latentes.

Maxime Gorki (de son vrai nom Alexéi-Maximovitch Pechkoff) naquit à Nijni-Novgorod le 14 mars 1869. Sa mère, Varvara, fille d'un riche teinturier de la même ville, épousa clandestinement un pauvre tapissier du nom de Maxime Pechkoff, par cette raison que son père ne voulut jamais entendre parler d'un homme sans position stable et qui gagnait à peine de quoi vivre.

Le père de notre Gorki mourut du choléra, quand son fils n'avait encore que trois ans. Sa mère se remaria et mourut de phthisie peu après. A partir de ce moment commencent pour le jeune Gorki une enfance sans joie et une vie de misère. Resté à la charge d'un grand-père autoritaire et dénué de tous sentiments, il fut envoyé à l'école mais dut bientôt abandonner ses études pour cause de maladie et pour ne jamais les reprendre. Gorki avait à peine neuf ans quand on le plaça dans une cordonnerie comme garçon de magasin, mais il s'ébouillanta et fut renvoyé par le patron. Il entra comme apprenti chez un dessinateur, qu'il quitta quelques mois après, ne pouvant endurer ses mauvais traitements, et trouve une place de marmiton sur l'un des grands bateaux à vapeur qui circulent sur le Volga. Il se trouve, par un heureux hasard, que le chef cuisinier du bateau, un nommé Smouri, savait non seulement lire et écrire, mais encore était un grand amateur de lecture. Il permit au jeune Gorki, avec une grande complaisance, de puiser dans sa bibliothèque composée d'œuvres diverses, de vieux romans, de revues dépareillées, de recueils de poésie. Gorki lut ainsi les romans d'Alexandre Dumas père et d'Eugène Sue, des poésies de Pouchkine, Lermontoff et Nékrasoff et même, ô surprise! un volume de Schopenhauer. C'est grâce à ces lectures qu'il se passionna pour les belles lettres et qu'il connut, en séjournant sur le bateau, les beautés et le charme du grand Volga qui devint plus tard l'inspirateur de ses œuvres.

Vers sa quinzième année il eut un « désir ardent » d'étudier et partit pour Kazan. Mais comme il n'avait pas d'argent, au lieu de fréquenter l'école il dut se placer dans une boulangerie et y travailler de dix-huit à vingt heures par jour pour 8 francs par mois. Les lecteurs de ses œuvres trouveront des souvenirs de cette période de sa vie, la plus pénible et la plus sombre, dans les nouvelles qu'il a intitulées : *Konvaloff*, *Vingt-six et une*, *Les Ex-Hommes*. Pour vivre, pour pouvoir subsister, il dut accepter n'importe quel travail : être débardeur, scieur de bois, etc. Il vivait au milieu de vagabonds, de mendiants, qui mirent le jeune homme en état d'observer face à face les questions poignantes de la vie. Chacun de ces hommes jetés en dehors de la société était à lui tout seul toute la question sociale. Comment s'était formée cette Russie vagabonde, comment vivaient dans leurs taudis tous ces miséreux, tous ces va-nu-pieds malades aussi bien de corps que d'âme, Gorki le sut, il l'observa et voilà pourquoi ses œuvres, où il dépeint tout ce monde, vibrent d'une pareille intensité de vie et de vérité. Gorki connut tout le bas-fond de la société; il prit part personnellement à toutes ses misères et c'est là qu'il trouva ses héros déguenillés rejetés par les hommes, mais non moins hom-

mes eux-mêmes, doués de forts caractères, capables de sentiments et de pensées multiples.

En 1888, Gorki attente à sa vie. La balle traversa un poumon, mais il fut bientôt guéri et se fit marchand ambulancier, puis garde-barrière. Appelé, en 1890, à faire son service militaire, Gorki se rendit à Nijni-Novgorod, où un heureux hasard le mit en relation avec un homme de lettres. Après avoir achevé son service militaire, il va voyager : il visite la Crimée, la Bessarabie, le Don et travaille à Tiflis dans les usines du chemin de fer. C'est alors (en 1892) qu'il fait son entrée dans les lettres, en publiant dans le journal *Le Caucase* la première de ses nouvelles : *Makar Tchoudra*. Deux ans plus tard, rentré dans sa ville natale, il y fit la connaissance du fameux romancier Vladimir Korolenko qui l'encouragea dans ses écrits et lui promit son appui. En 1895, effectivement, Korolenko publiait dans la revue pétersbourgeoise qu'il dirigeait, *Le Trésor russe*, une des plus intéressantes œuvres du jeune écrivain : *Tchelkach*.

Les années d'épreuves, d'incertitudes étaient finies. Petit à petit, après quelques difficultés, Gorki entre dans la notoriété qui se transforme bientôt en gloire quasi-universelle. Actuellement, faut-il le dire, c'est un des écrivains les plus goûtés aussi bien en Russie et dans toute l'Europe qu'en Amérique et même au Japon.

Mais que nous dit donc Gorki ? Que nous enseigne-t-il, car ainsi que beaucoup de grands écrivains il est en même temps maître-ès-lettres et moraliste. Il nous dit que la vie est belle, qu'elle est riche et féconde ; il nous enseigne qu'il y a du bon et du vrai, même dans un homme tombé dans la déchéance et dans les bas-fonds de la vie. Gorki nous démontre encore combien nous gâtons cette vie si belle et si riche par nos basses passions, nos lâchetés, notre vanité, notre avidité du gain et, enfin, par le mépris envers notre propre personnalité et la personnalité du premier de nos prochains. Gorki tâche de relever la personnalité, il croit qu'il est nécessaire de réveiller l'âme indolente du Slave, et il dit à ses compatriotes : Soyez forts ! soyez hardis ! C'est très bien et c'est justice, car depuis tant d'années que nous étions convertis et de tout notre cœur à « la religion de la pitié humaine et de la faiblesse », cette noble étiquette avait servi à la contrebande d'une foule de lâchetés et d'une masse de faiblesses. Mais malheureusement notre auteur ne voit pas toujours clair dans sa philosophie et bien souvent on se demande : N'aurait-il donc jamais entendu parler de l'histoire de la fameuse cité aux trois portes sur la première desquelles le cavalier avait lu : « Sois hardi ! », sur la seconde : « Sois hardi, hardi encore et toujours ! » et sur la troisième enfin : « Ne sois pas trop hardi ! »

En somme, Gorki est un optimiste épris de la vie, et bien qu'on ne puisse lui attribuer la phrase de Nietzsche, qu'il a l'air de connaître actuellement : « La vie est une source de joie, mais partout où la canaille vient boire toutes les fontaines sont empoisonnées », on peut bien affirmer qu'à la demande : « Qui vaut la peine qu'on vive ? » il aurait répondu : « C'est la vie qui vaut la peine qu'on vive ! » et n'aurait même pas ajouté « à la condition qu'on s'y applique ».

N.-B. CHANINOW

(*La Critique internationale.*)

## L'ARCHITECTURE MODERNE

Dans une conférence qu'il fit à la *Société centrale d'architecture de Belgique*, notre collaborateur M. H. Fierens-Gevaert a judicieusement caractérisé les principes de l'architecture d'aujourd'hui et marqué, par des aperçus motivés, l'orientation rationnelle de l'art de bâtir. Détachons de son étude ce fragment :

Je ne prétends pas que l'artiste doive nier le passé. Ce serait folie. Le néant n'engendre que le néant, et la pensée d'autrefois est en nous, malgré nous. Les Grecs eux-mêmes n'ont-ils pas connu les Egyptiens et les Assyriens et, si amoindri que soit cet apport oriental par les découvertes de l'archéologie moderne, il n'en subsiste pas moins. Nous restons donc libres de promener nos intelligences dans le passé, dans n'importe quel passé. Il y a des réminiscences des styles égyptien, grec et empire chez les constructeurs et décorateurs sécessionnistes ; le rocaille refléurit avec une grâce simplifiée chez quelques architectes français d'aujourd'hui ; les Ecossais demandent des thèmes décoratifs au Japon et les Hollandais à leurs colonies des Indes. Et pourtant, Viennois, Français, Ecossais, Hollandais conservent leur originalité particulière et leurs productions se montrent à nous avec une physionomie inédite. Pourquoi, dès lors, condamnerions-nous cette diversité des sources inspiratrices ? Nous l'approuvons, au contraire, parce qu'elle indique une plus grande liberté dans l'expression de notre idéal et que l'art avant tout a besoin de liberté. Nous l'approuvons surtout, parce que ces thèmes anciens et exotiques n'ont pas favorisé cette fois la paresse créatrice, mais fourni tout simplement à des artistes originaux un élément physiologique qu'ils s'empressent de recréer à la lumière du génie moderne. Leur ornementation, leurs accents décoratifs ne sont pas une transcription littérale ou une combinaison de thèmes anciens ; les motifs du passé ne sont pas rappelés brutalement ; il faut même le concours de notre imagination pour les retrouver, tant leurs contours sont rajournés, revivifiés par l'inspiration moderne. Les sécessionnistes, rattachés à la « tradition » latine, et les Ecossais, interprètes raffinés de formes exotiques, sont des créateurs parfaitement *originaux*. Sachons le reconnaître, alors même que nous n'aimerions pas leurs œuvres avec fanatisme. Ces artistes ne copient pas ; ils découvrent un principe directeur dans l'essence vitale des arts lointains ou d'autrefois. Et rien ne nous autorise à prétendre, je l'avoue, que les styles grec, roman, gothique, considérés de la sorte, ne soient pas capables de fournir le même aliment spirituel à nos cerveaux.

Ce qu'il faut combattre c'est la copie ; ce qu'il faut tuer c'est le pastiche ; ce qu'il faut supprimer c'est l'architecte qui construit indifféremment dans tel ou tel style ; ce qu'il faut souhaiter c'est que le constructeur exprime avec courage une conception personnelle, qu'elle lui soit suggérée par une intelligente et libre intimité avec le passé, — et la connaissance historique de l'art ancien n'est nullement nécessaire au véritable créateur, — qu'elle lui soit dictée par l'étude de nos besoins, de notre civilisation, de nos matériaux, dont il ne pourra faire abstraction sous aucun prétexte. Et que la variété de l'expression, commandée par l'individualisme moderne, ne soit pas condamnée au nom de je ne sais quel style uniforme dont on rêve la création. C'est plus tard, dans un demi-siècle, que se dégageront les caractères du style d'aujourd'hui et que nous jugerons si nous avons été « dans la tradition » ! Car la tradition est une tendance intime et incons-

ciente des hommes et des artistes; elle ne demande pas à être sollicitée par le raisonnement; elle se manifeste par les forces obscures et irrésistibles de l'instinct et sa valeur expressive ne peut être appréciée par les contemporains d'un producteur. Ce que nous avons à demander à l'artiste, c'est du courage, de la loyauté, de la sincérité. L'archéologie fut, si j'ose dire, un oreiller commode pour la paresse créatrice de l'architecte. Dispersons-en les restes moisis au souffle du monde présent. Cessons de vivre avec les morts. Prions sur les tombes, ne dépouillons pas des cadavres. Communions avec ce que les anciens nous ont laissé d'éternellement vivant; soyons de notre temps comme ils furent du leur; conservons leur enthousiasme religieux pour la nature et la création toujours active. Exprimons librement, courageusement, notre rêve individuel, mais qu'il soit, par-dessus tout, suggéré par le spectacle de la vie présente. Rien n'est plus beau que la vie, et les monuments anciens ne sont éloquents que parce qu'ils perpétuent en symboles immuables la puissance vitale d'une société entière.

H. FIERENS-GEVAERT

## Chronique judiciaire des Arts.

### La Propriété du nom.

Un propriétaire de chevaux de courses a-t-il le droit de donner à un produit de son élevage le nom d'une artiste dramatique?

La presse russe disserte en ce moment sur ce sujet palpitant parce qu'un sportman, M. Lazarew, a annoncé l'intention de baptiser un de ses chevaux du nom de M<sup>me</sup> Eleonora Duse.

La plupart de nos confrères russes ont pris parti contre M. Lazarew, qui a pris la sage décision de demander l'autorisation à l'artiste. Celle-ci le lui a gracieusement accordée, en déclarant qu'elle était extrêmement flattée de l'attention.

C'est ainsi que nous apprendrons bientôt qu'Eleonora Duse a gagné en valsant, dans un fauteuil.

Il n'en est pas moins certain qu'aucun tribunal n'autoriserait un propriétaire à donner à son cheval le nom d'une artiste si celle-ci s'y opposait.

## PETITE CHRONIQUE

On annonce la mort de deux artistes belges: Le peintre Th. Cériez, âgé de soixante-treize ans, qui fut pendant longtemps directeur de l'Académie des Beaux-Arts de la ville d'Ypres, et l'artiste peintre M<sup>me</sup> Léo Arden, âgée de quarante-quatre ans.

Aujourd'hui dimanche, à 11 heures, aura lieu au cimetière de Schaerbeek l'inauguration du monument élevé à la mémoire du peintre Ant. Van Hammée.

Hier samedi s'est ouverte, en la salle du Cornet, 24, avenue Louise, une exposition des dernières œuvres de M. Médard Tytgat. Clôture le 31 octobre.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, premier Concert Ysaye, avec le concours de MM Félix von Krauss, baryton du théâtre de Bayreuth, et Émile Chaumont, violoniste.

M. A. Van Rooy, malade, a été remplacé au dernier moment par M. von Krauss, qui chantera des mélodies de Schubert orchestrées par Félix Mottl et les « adieux de Wotan ».

M. Louis-F. Delune, le jeune pianiste-compositeur dont on exécutera le 30 courant, au palais des Académies, la cantate qui lui a valu, l'an dernier, le second prix de Rome, prépare pour le dimanche 20 novembre prochain, au théâtre de l'Alhambra, un concert dont le programme comportera, outre une seconde audition de cette œuvre, plusieurs autres compositions nouvelles, notamment une symphonie à grand orchestre.

Voici le programme complet du premier Concert populaire qui aura lieu les 12-13 novembre, avec le concours de M<sup>me</sup> Metzger-Froitzheimer, cantatrice, et M. Ém. Bosquet, pianiste: 1. *Sinfonia domestica*, op. 53, R. Strauss (première audition); 2. Concerto en mi bémol, op. 73, Beethoven (M. Ém. Bosquet); 3. *Lu Clémence de Titus*, air de Vitellia (M<sup>me</sup> Metzger-Froitzheimer); 4. a) Rondo en la mineur, Mozart; b) Novellette en fa dièse mineur, Schumann (M. Ém. Bosquet); 5. Cinq poèmes pour chant, R. Wagner: a) L'Ange; b) Arrêtez-vous; c) Dans la serre; d) Souffrances; e) Rêves (M<sup>me</sup> Metzger-Froitzheimer); 6. Overture de *Sainte-Cécile*, drame musical, Jos. Ryelandt (première audition).

Pour les places, chez Schott.

Le théâtre de l'OEuvre donnera vendredi prochain, au théâtre du Parc, une représentation de *Maison de poupée* (Ibsen) et de *Poil de carotte* (Jules Renard), avec le concours de M<sup>me</sup> Suzanne Desprès et de M. Lugné-Poe.

M<sup>me</sup> Eleonora Duse vient d'informer M. Lugné-Poe que, voulant aider au succès des représentations françaises de la *Gioconda* qui doivent être données à Paris, à l'OEuvre, en janvier, avec M<sup>me</sup> Suzanne Desprès, elle renonçait à inscrire la *Gioconda* au nombre des œuvres de son répertoire dans la série de ses représentations à Paris, également en janvier. C'est vraisemblablement par *Francesca da Rimini*, d'Annunzio, que M<sup>me</sup> Eleonora Duse remplacera la *Gioconda*.

Au surplus, M<sup>me</sup> Duse, dans un même sentiment, a aussi informé M. Lugné-Poe qu'elle tenait à sa disposition les décors qui lui servirent à créer *Gioconda* à Florence.

C'est le samedi 29 octobre, à 2 h. 1/2, que sera inauguré à Paris, au square de l'église Sainte-Clotilde, sous la présidence de M. Chaumié, le monument destiné à perpétuer la mémoire de César Franck.

L'auteur du monument, M. Alfred Lenoir, a représenté le maître dans un moment de méditation, assis devant des claviers d'orgue, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine (attitude qui lui était familière). Sous la forme d'un ange, le génie incline vers lui son visage, semble pénétrer sa pensée et, de ses ailes étendues, le domine et l'enveloppe tout entier. Un bras de l'ange touche le front de l'artiste. De ses mains se déroule une banderoie sur laquelle sont inscrits les œuvres principales de César Franck. L'ensemble a de l'harmonie et de la grandeur.

A l'occasion de l'inauguration du monument César Franck, M. Camille Chevillard fera exécuter la Symphonie du maître à son premier concert, dimanche prochain.

La Société des Concerts classiques a eu la singulière idée — pour honorer, sans doute, la mémoire de César Franck à l'occasion de l'inauguration du monument — d'associer, la semaine dernière, sur l'un de ses programmes, aux œuvres du maître des *Béatitudes* un choix de compositions de M. Massenet. Et pour couronner cette macédoine, les *Fourberies de Scapin* jouées par M. Galipaux. Extraordinaire mais authentique!...

— Petites nouvelles music: les:

M. Ch. Bordes, revenu de Saint-Jean-de-Luz où il a dirigé un concert donné avec le concours de M<sup>les</sup> Blanche Selva et Marthe Legrand et de M. A. Philippe, a repris la direction de ses cours à la *Scola cantorum*.

M. le vicomte Jean de La Laurencie a été nommé secrétaire général de la *Scola* et vient d'entrer en fonctions.

M. René de Castéra achève la composition d'un trio pour piano, violon et violoncelle qui sera exécuté l'hiver prochain.

Un concert exclusivement consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls aura lieu mercredi prochain à Verviers, sous la direction de M. L. Kefer, avec le concours de MM. Eugène Ysaye et Marix Lœvensohn et de M<sup>lle</sup> Marthe Legrand. Au programme : *Rapsodie* pour orchestre, *Poème* pour violoncelle et orchestre, *Tripityque* pour chant et orchestre, *Symphonie* pour orchestre et violon principal.

On a inauguré le 25 septembre à Poix-du-Nord un monument en l'honneur de Talma, œuvre du sculpteur Fayel.

Le même jour, la ville de Saint-Quentin a célébré le bi-centenaire du glorieux peintre Maurice-Quentin de La Tour. Un comité local et un autre comité formé par la direction de la *Revue bleue* avaient pris l'initiative de cette manifestation, destinée, dans la pensée de ses organisateurs, à préparer les voies à une exposition générale des œuvres de l'artiste qui ne saurait être tentée que l'an prochain. On s'est contenté cette fois, de visiter en détail, sous l'aimable et instructive conduite de M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin*, le musée spécial installé dans l'hôtel Lécuyer, de couronner de fleurs et de palmes le piédestal de la statue de La Tour, d'entendre des vers de M. Henri Galoy, une cantate de M. Léon Magnier, divers morceaux de musique vocale et instrumentale empruntés à Rameau, à Grétry et à Monsi-

## PIANOS

# GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

gny, enfin une conférence de M. Paul Flat. Un banquet a terminé la cérémonie.

C'est mercredi prochain que commencera à Cologne la vente de l'importante collection Bourgeois, composée d'objets d'art (grès, majoliques, porcelaines, orfèvrerie, vitraux, bijoux, bronzes, ivoires, manuscrits, etc.) et de tableaux anciens et modernes. Il y aura onze vacations, du 19 au 29 courant, sous la direction de M. Krings, notaire royal, et de MM. J.-M. Héberlé. Parmi les toiles de maîtres, on cite des œuvres de Botticelli, F. Lippi, G. Bellini, L. Lotto, Mantegna, Rembrandt, Maes, Mieris, Wynants, Ruysdael, Van Dyck, G. David, Reynolds, Velasquez, Watteau, etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

## Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE**, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.



**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**

# G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE**  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

**RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX**

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage.  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.

Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.

Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.

Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Le Salon d'automne (ANDRÉ FONTAINAS). — Lettres suisses. *Contes valaisans*. Albin (HUBERT KRAINS). — Septième Exposition du Cercle « Labeur » (M. D. O). — Notes de musique. *Le Concert Ysaye*. *Le Monument César Franck à Paris* (H. L.). Un Nouveau Livre sur Félicien Rojs. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## LE SALON D'AUTOMNE

(PREMIER ARTICLE)

Pour la première fois, depuis que je visite les grands Salons (vingt ans et plus), en voici un dont la nécessité m'est apparue.

Je me souviens du temps où Manet montrait le *Bar aux Folies-Bergère*, le *Portrait de Pertuiset*, *tueur de lions*, celui de *Rocheport*. C'était en 1881 et 1882. Encore enfant, dépourvu de toute éducation d'art, sans me rendre compte de mes impressions, je demeurais songeur, tandis que, tout autour de moi,

j'entendais ricaner les mille voix d'une cohue hostile. Je n'osais élever une protestation ni me laisser aller à l'enthousiasme. J'y résistais autant que je pouvais, mais mon impression m'étreignait confusément; quand elle put, plus récemment, se préciser en mon esprit, simplement elle s'est retrouvée et reconnue, elle ne s'est pas élargie.

Aux Salons de cette époque, on venait rire encore devant les Manet, et aussi, je me souviens, devant le *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes.

Le grand Puvis, si discuté alors, Manet sur le nom duquel la gloire ne s'est établie que partiellement, étaient des isolés au milieu d'un désert de peintures mornes. Au Grand Palais, ces jours-ci, si quelque adolescent a retrouvé, je l'espère, en dépit des rumeurs déconcertées du monde, un peu de ce que j'ai à présent l'orgueil d'avoir éprouvé en ces temps obscurs, lorsque plus tard il se souviendra de son enthousiasme et de sa fièvre en présence de Vuillard, de Charles Guérin et de quelques autres, il reverra en sa mémoire, à côté des noms qu'auprès de lui on persiste à ignorer, le noble cortège des devanciers illustres dont certains, Puvis de Chavannes, Renoir et Carrière, n'entendent plus leur maîtrise contestée, dont tous, Cézanne, Redon, en quelque sorte, ont ouvert la voie révélatrice aux plus jeunes qui la tentent à leur tour, ou comme Toulouse-Lautrec, chez qui la verve sarcastique dissimule aux yeux des gens l'âpreté de son humour apparent, ont été, avec Van Gogh, avec Gauguin, les premiers autour desquels se soient groupés les nouveaux venus; à qui fait fête aujourd'hui le Salon d'automne.

Une salle entière est réservée à Puvis, une salle entière à Renoir, une salle à Cézanne, une salle à Odilon Redon ; les Lautrec figurent au nombre d'une trentaine ; il y a huit toiles de Carrière, d'une grandeur inouïe.

L'enseignement premier de ce Salon admirable, c'est que l'on peut ouvrir dans le même local des salles entières à l'œuvre de ces maîtres et une autre à l'œuvre d'Edouard Vuillard, y joindre des Bonnard, des André, des Roussel, des Laprade aussi bien que des Charles Guérin, des d'Espagnat, des Maurice Denis, des Valtat ; rien dans cet ensemble ne détonne et ne hurle ; il établit la belle continuité d'expression de l'art français jusqu'en ses hardiesses d'aujourd'hui, les plus dégagés en apparence des préjugés de la routine, et en rattache, visiblement, l'essor aux plus nobles et belles traditions classiques des temps primitifs aussi bien que des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Cet admirable enchaînement nous avait certes été révélé auparavant par quelques unes des expositions de la Libre Esthétique, mais pas encore de façon aussi complète et, à cause, je crois, du lieu même où est situé le présent Salon, après qu'on y a vu la Société des Beaux-Arts et surtout cette prodigieuse Centennale de 1900, de façon, en quelque sorte, aussi officielle.

L'organisation en est due à la vaillance coutumière de M. Frantz Jourdain, secondé — qui en sera surpris, puisqu'il s'agit une fois de plus d'une manifestation significative et superbe de l'art français ? — par le goût sûr et la volonté patiente de M. Roger Marx.

Il ne faudrait pas croire que tous les exposants soient nécessairement des révolutionnaires. Ce n'est ni un Salon des Refusés ni une exposition des Impressionnistes ou des Indépendants. Bien au contraire, le seul regret à exprimer serait de n'y voir figurer, avec MM. Guillaumin, Moret, Maufra, Loiseau, ni Claude Monet, ni Sisley, ni Pissarro, non plus que MM. Luce, Van Rysselberghe, Signac ou MM. De Groux, Ranson et Sérurier.

Quelques-uns, prudents, se tiennent dans la tradition immédiate, n'y apportant de modification qu'à la mesure de leur sensibilité personnelle qu'ils expriment, à son aise, dans les formules établies.

Les paysages de M. Frank Spenlove-Spenlove, depuis plusieurs années, se sont fait remarquer, au Salon des Artistes français, par la sûreté de vision, dans une atmosphère profonde et riche, et par la beauté sûre de la matière qui les compose. Je ne crois pas que cet artiste ait rien fait de plus évocateur, de plus puissant à la fois et de plus mystérieux que cette *Vieille Ville de Hollande* (Dordrecht, peut-être ?) où nous avons admiré un sentiment vrai de la nature septentrionale, qui ferait songer à un Baertsoen, s'il n'était pénétré de songe un peu lointain et glorieux où l'on retrouve une connaissance fondue et appropriée des meilleurs procédés de Turner.

C'est de Turner aussi que se réclame M. Dagnac-Rivière dans cette toile où il nous montre, à travers l'empatement désagréable de sa touche, une mer profondément verte où éclate un faisceau diversement coloré des longues voiles d'Orient.

M. ten Cate, plus discret, traduit avec finesse les aspects lumineux des paysages hollandais ou parisiens. M. Bréal, malgré la banalité de ses *Intérieurs*, lorsqu'il sort, donne la sensation aiguë d'un dîner clair sous les sombres frondaisons d'un bois. M. Deborne, un peu terne, est exact. M. Delannoy, très sobre, sait faire valoir le calme propre d'un tournant de rue silencieuse, à Bruges. M. Wilder a de bonnes études de ports et de batellerie, ainsi que M. Alluand, quand il ne se souvient pas de trop près de Claude Monet. Le même souvenir pèse et écrase lorsqu'on porte les yeux sur une marine de M. Maufra, plus personnel peut-être, mais bien sec, comme peintre de la montagne, sur les œuvres de M. Loiseau, dont des falaises sont cependant dessinées très remarquablement, de M. Moret, de M. Narcisse Le Beau, de M. de Lapparent et de M. Morren, lequel, cependant, ne le rappelle vraiment qu'à travers Claus.

Les usines et les ouvriers du pays noir séduisent toujours M. Adler ; mais il n'est guère en progrès, il revient sans cesse à du conventionnel dans la pose de ses personnages comme dans le décor. Son mouvement de foule en fête, *Aux beaux jours (Paris)*, est déplorable pour sa trop facile banalité. Les études et tableaux de M. Wéry aussi se rangent de plus en plus dans la catégorie de l'art mondain ; et les petites anecdotes de M. Piet lassent par leur répétition. M<sup>lle</sup> Dufau montre, dans la composition un peu fluctuante, un charme vrai, très féminin, que ne parvient pas à gâter un goût excessif du joli.

L'admiration sans hésiter s'arrête devant les portraits de femmes de M. Lavery. On connaît la haute discrétion du peintre, par quoi il s'apparente, un peu, à Whistler. Sobre dans le choix et la disposition de ses harmonies, il dessine de cette manière qu'on est convenu d'appeler le *style*, et il est sûr que, si son œuvre n'est pas d'un artiste particulièrement pénétrant ou révélateur, elle dégage un charme exquis ; ses figures se dessinent dans la mémoire avec des attitudes faciles, aimables et élégantes. Je n'en sais pas de plus douce et de plus fière, avec la finesse de ce regard, ces boucles retombées autour du cou et sur la gorge un peu découverte, que celle de cette jeune femme (*Mary in green*) au large chapeau étrange et en robe verte, une écharpe ondulante serpentant à la taille et aux coudes. Par contre, le portrait du lieutenant allemand est déplaisant. On y retrouve une sûreté identique du dessin, qui subjugué, mais la couleur fautive de l'uniforme ne se fond pas en harmonie avec les fonds ; le peintre en a copié servilement l'appa-

rence immédiate, sans se soucier des influences de la lumière et des milieux.

Une éducation américaine s'aperçoit aisément dans l'envoi de M<sup>lle</sup> Freda Macdonald, de qui le *Portrait de ma sœur* vaut par de hautes qualités de facture et la valeur délicatement étudiée d'un reflet de la figure dans le miroir placé derrière elle, de côté. M. Maynard sous un glacis bleuté place des figures mornes et très sages, des natures mortes déjà bien vues. M. Rouault serait peut-être remarquable si on l'apercevait sous la croûte vernie qui assombrit ses toiles; de place en place on distingue des rouges vibrants, des incendies de couleurs chaudes qui éveillent d'involontaires réminiscences de Delacroix, de Chassériau, de Gustave Moreau, d'Henri Régnauld. M. Evelio Toront expose un bon portrait, et M<sup>me</sup> Gonyn de Lurieux des figures d'enfants claires et saines dans l'air éclatant des plages. M. Jules-Gustave Besson rappelle, dans ses compositions un peu tristes, sincères et intimes, les intérieurs pauvres et impressionnants de Cals.

Plusieurs paysagistes sont remarquables. Ce n'est pas une révélation que le nom de M. Guillaumin. Parfois, des compositions ou plutôt des impressions de cet artiste ont pu paraître bien proches de celles de Monet, avec moins d'assurance dans les harmonies, moins d'éclat dans l'atmosphère, moins de résolution dans l'arrangement. Les airs, les frondaisons, les rochers, les arbres, taillés par les vibrations lumineuses, ne les absorbaient pas et, en quelque sorte cachés par elle, semblaient construits en une matière égale et uniforme. Sans doute, très anciennement des morceaux faisaient exception dans son œuvre, mais je n'avais pas rencontré jusqu'à présent un ensemble d'une douzaine de toiles aussi emplies du souffle onduleux des espaces, aussi vivantes que celles qui traduisent des impressions d'Agay ou des bords de la Cure; aussi fraîches, pensives et paisibles que celles qu'il a rapportées de Zaan-dam.

Peut être de se trouver environné de peintres dégagés autant que lui de toute routine d'académie, M. Seyssaud, qui débuta comme un artiste étranger à toute coterie, ignorant de ce qui se faisait ou s'était fait, comme une sorte de phénomène spontané et sauvage, apparaît ici singulièrement assagi et exempt de violence. Sauf erreur, néanmoins, l'une ou l'autre des toiles cette fois exposées m'avait bien paru, en son temps, plus acerbe. M. Camoin donne des impressions rudes de la mer napolitaine, et des silhouettes attristées, neuves et justes, des quais de Paris au crépuscule. M. Lempereur, bien doué, reste incertain encore, et oscille de sa banale *Entrée de port à Trouville* à un aspect, plus osé, du *Canal de l'Ouveq, à Neufchelles*. De M. Boggio, voici un village tapi dans son vallonnement, sous le soleil dur, auprès de la mer qui moutonne là-bas. Cela est

d'un joli métier et d'une sérénité amusante, réelle. Pourquoi du même artiste les autres envois sont-ils sans saveur?

Le dessin de M. Francis Jourdain gagne en netteté et sa souplesse s'affermi. Ainsi lui sera-t-il loisible d'être à son gré l'évocat des choses mobiles qui se dissolvent et s'en vont, des fumées ou du dégel. Ses impressions de *Soir, avenue Malakoff* suffisent à établir qu'il choisit de tels motifs par goût plutôt que par incapacité à se montrer plus consistant. Qu'on le compare à M. Vernet, qui l'imité! ou à M. Pécatte qui, cependant, enlève avec une grâce assez vigoureuse la silhouette de grands arbres dépouillés sur un fond fuyant et bousculé. M. Lacoste promettait mieux que ce à quoi il paraît se tenir. La perspective que M. Dusouchet innove, plus étrange qu'elle n'est indiscutable, n'excuse pas le sommaire de ses coups de brosse hâtifs, non plus que de M. Tarkhoff le coup impitoyable d'un vent aride et acharné ne saurait se transcrire autrement sur la toile que par cet aspect confus revers de tapisserie, bouts de laine multicolores tassés et tondus, de sa *Porte Saint-Denis*. J'éprouve plus de sympathie pour les aspects gauchement rendus — peut-être non sans habileté — dans les paysages de M. Volot, et pour la vision très aiguë, très simple, on dirait chevrotante, de M. Marquet. Voici un des motifs, par exemple, qu'il a traités: Un carrefour vide, sinon qu'au centre de la toile se pose sur son refuge de pierre le réverbère, se présente évasé, les façades du fond se rapprochent, séparées par la montée d'une rue qui s'en va vers les banlieues dont on reconnaît, par-dessus les maisons, plus loin, les arbres et les fumées d'usines. C'est une perspective qui voisine avec celles où les primitifs étageaient les choses afin de mettre tout ce dont leur entendement leur persuadait l'existence successive, que leur œil directement les eût pu percevoir ou non; mais c'est encore d'une naïveté plus ingénieuse, plus avertie, très probe et, sans recherche, très nouvellement vrai.

Les peintres de fleurs sont exquis. M<sup>me</sup> Lisbeth Delvolvé-Carrière, par une habitude sensitive qu'elle tient de famille, car on la retrouve pareille chez Eugène Carrière, son père, comme chez le sculpteur Jean-René Carrière, son frère, baigne d'un enveloppement de brume vaporeuse l'apparition tout adoucie, pénétrée de mélancolie, des pétales en bouquets aux vases, de la peau ferme des coings jetés sur une table, ou d'un jet d'eau pâle au fond d'un parc. M. Giricud dresse sur fond orangé-rouge ou sur fond uniment orange et très éclatant la grâce svelte, fragile et spontanée de longues tiges fières qui supportent la beauté éclatante des arums: est-ce dans la manière de certains? Van Gogh sans plus d'orage et Cézanne reflété. C'est autre, personnel, et quelque chose d'eux néanmoins s'y répercute.

Pourquoi ne joindre pas aux peintres de fleurs la pastelliste délicieuse qu'est M<sup>lle</sup> Marie Bermond? Elle excelle comme nul autre, à fixer l'impression des douces chairs blondes, fragiles, parfumées, les chevelures légères, souples, la beauté pure, naïve de jeunes femmes exquises.

Tant d'autres envois, la visite aux expositions spéciales des maîtres sollicitent encore. Il en sera parlé en un prochain article.

ANDRÉ FONTAINAS

## LETTRES SUISSES

Contes valaisans, par M. LOUIS COURTHION (1).

Albin, par ERNEST ZAHN (traduction d'ANNE KOENIG (2)).

Le Valais est resté un des cantons les plus originaux et les plus pittoresques de la Suisse. Ses habitants, logés dans des vallées étroites et très élevées, protégés par toutes sortes d'obstacles naturels contre l'envahissement des mœurs cosmopolites, conservent en grande partie leurs vieux usages et leurs antiques traditions. Dans un livre excellent, *Le Peuple du Valais*, M. Louis Courthion a raconté la vie de ces rudes paysans, chez qui le mépris de la civilisation revêt un caractère d'héroïsme à rebours qui ne manque pas de beauté. Mais M. Courthion n'est pas seulement un érudit qui passe ses veilles à scruter avec méthode l'existence matérielle d'un petit peuple qu'il aime, c'est aussi un poète qui suit d'un œil amusé les événements intimes qui rehaussent d'un peu de piment la vie patriarcale des Valaisans. Après avoir donné les *Veillées des Mayens* et des *Scènes valaisanes*, il vient de publier les *Contes valaisans* où il dépeint, en douze histoires lestement narrées, le cœur simple et fruste des bonnes gens du Valais. Je dis bonnes gens par manière de parler. Car si le paysan véritable garde quelquefois une fraîcheur de sentiments qu'on retrouve rarement chez les personnes plus civilisées, il conserve souvent aussi toute l'âpreté de ses passions. M. Courthion cueille au hasard. Ses histoires sont tour à tour malicieuses, mélancoliques, sentimentales et dramatiques. Mais sur toutes il jette le même voile d'ironie discrète. Son art ne connaît ni l'éclat de rire ni la grosse émotion. Qu'il décrive les angoisses d'une fillette coupable d'avoir volé des cerises, qu'il dissèque les amours naïfs d'un collégien, ou qu'il nous fasse assister à la mort d'un paysan madré, vaniteux et féroce, le même rayon de soleil brille toujours au bout de sa plume. Toujours, sous la phrase élégante et claire, on sent l'écrivain qui se surveille, l'artiste amoureux de beauté pure, séduit avant tout par la grâce des choses et soucieux de ciseler ses contes comme les vieux orfèvres florentins ciselaient leurs bijoux.

\* \* \*

Avec M. Ernest Zahn, nous passons du Valais dans le canton d'Uri. Les deux pays se touchent et les mœurs ne doivent pas différer sensiblement. Uri est lui aussi un âpre pays de mon-

(1) Genève, A. Jullien.

(2) Paris, Plon. Genève, Kundig.

tagnes; de plus, c'est l'antique berceau de la Suisse et on y a pieusement conservé beaucoup de vieilles institutions, entre autres celle si caractéristique des *Landsgemeinden*. M. Zahn et M. Courthion ont quelquefois l'air d'exploiter un fonds commun. Mais tandis que le second dresse ses personnages en plein soleil et les revêt de couleurs claires, l'autre les traite à la manière noire. En outre, M. Zahn met autant de débordement dans sa façon de conter que M. Courthion y apporte de retenue. Puis M. Zahn écrit en allemand. C'est à l'Allemagne qu'il doit surtout sa réputation. Avant d'être traduit en français, son roman, *Albin*, s'était débité à treize mille exemplaires dans les pays de langue germanique. C'est, comme on le voit, un beau succès. J'ajouterai que c'est un succès mérité. Non pas que je tiens *Albin* pour un roman absolument parfait. Il contient des longueurs, quelques défauts de composition, deux ou trois épisodes trop romanesques un peu vieux jeu. Mais le talent de M. Zahn n'est pas de ceux qu'il faut examiner à la loupe. Ses mérites résident moins dans la perfection artistique de ses œuvres que dans la puissance avec laquelle il sait faire vivre ses personnages et évoquer le milieu qui leur convient. Dans *Albin*, où il raconte les tribulations d'un curé de village qui a entrepris la tâche ingrate de transformer un jeune sauvage en un être utile, on trouve une quantité de paysages alpestres largement brossés au fond desquels on sent bouillonner toutes les forces indisciplinées de la nature. On y rencontre aussi d'admirables figures d'hommes des champs, des êtres solides et durs comme le roc même qui les porte. Il y a d'abord le curé, dont la silhouette pure et droite ressemble à ces arbres d'une belle venue qui projettent leur noblesse sur tout ce qui les environne. Puis il y a la figure tourmentée d'Albin, l'image infernale de son père, quelques délicieux bustes de femmes et surtout le corps gigantesque du maire Zum Brunnen, le type fidèle du villageois important, du pharisien qui juge ses semblables du haut de sa probité jusqu'au moment où les tentations l'assaillent à son tour, le courbent, l'abattent et le roulent dans son propre mépris. M. Zahn entremêle ainsi au cours de son œuvre les drames de conscience aux drames passionnels et il les éclaire tous de la même lumière flamboyante où les imperfections de métier disparaissent dans le rayonnement des flammes vives qu'il fait jaillir, avec une réelle maîtrise, des sources mêmes de la vie.

HUBERT KRAINS

## Septième Exposition du Cercle « Labeur ».

Le Labeur s'est surpassé. Le Salon qu'il a ouvert cette année est l'un des meilleurs qu'on ait vus à Bruxelles depuis longtemps. Car à côté d'hésitations inévitables d'artistes qui cherchent encore leur originalité, à côté de tableaux un peu trop « bâclés », à côté de peintures un peu grosses et, disons-le, quelquefois bien déplaisantes, on trouve des toiles pleines de promesses, des recherches curieuses de tons et de lumière et quelques œuvres où s'affirme une incontestable maîtrise.

M. De Bruycker a trouvé l'âme des vieux quartiers, des petites rues, des ruelles populaires avec leurs boutiques à bonbons peints. Il exprime aussi la faune de ces lieux pittoresques; ses personnages sont synthétiques par leurs aspects caricaturaux.

M. Van Mieghem, lui, cherche ses généralisations, non sans y réussir, dans la silhouette et l'impression.

M. Martin Melsen affectionne les scènes populaires de chez nous et il a raison. Elles offrent aux artistes une mine inépuisable de trésors. C'est en elles que s'exaltent avec le plus d'allégresse les qualités picturales de la race. Son *Saint Ambrosius* est plein de saveur, le *Coq* aussi. Vous connaissons sa *Vachère*; quant au *Cochon saigné* dont on brûle les soies, c'est un petit chef-d'œuvre.

M. Ottmann se livre à des recherches de lumière du plus grand intérêt. Son sens du modernisme s'affine et s'aiguise.

Ce sens, M. Werleman le possède aussi. Sa vue de ville ne manque pas de grâce.

Le talent de M. Delaunoy se développe toujours. Il arrive à concentrer davantage l'impression de mystère, de tristesse et d'effroi qui se dégage de ses chapelles et de ses béguinages.

Le *Marché* de M. Lambert est intéressant; nous en dirions davantage s'il n'était resté un peu trop à l'état d'esquisse.

Ce n'est pas le reproche qu'on adressera à M. Rassenfosse. Ses trois œuvres sont la perfection même. Elles sont d'un art qui ne veut rien devoir au « petit bonheur », au hasard. La science du dessin y est poussée jusqu'aux extrêmes limites.

Déjà, au dernier Salon triennal de Bruxelles, l'envoi de M. Van Zevenberghen proclamait sa maîtrise; son tableau, copieux, gras, épanoui, est d'une expression définitive.

M. Oleffe attire toujours par son côté un peu sauvage. Il est ingénu et tourmenté. Souvent sa couleur est sourde, ses tons étouffés. Il se cherche, avec une énergie tranquille.

M. Thomas a des qualités plus françaises. Il trouve avec plus d'aisance les harmonies de la couleur. Il appuie beaucoup moins que la plupart de ses copains du Labeur. Sa main est plus légère, plus caressante, son œil plus amusé, plus riant. Voyez son étude de jardin, son port qui n'est qu'une symphonie de gris exaltée par une touche de vermillon! Son buste de femme est d'un art moins personnel et d'une couleur plus froide, mais la *Voiture* est un vrai bonheur d'exécution élégante, claire, spirituelle et précise. C'est lui qui a les honneurs du Salon.

La sculpture est représentée par MM. Baudrenghien, qui expose un groupe important d'une excellente venue, Schirren, Grandmoulin et Herbays, dont la *Femme au cygne* a une belle allure décorative.

M. d. O.

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Concert Ysaye.

#### Le Monument César Franck à Paris.

Voici cinq mois que M. Ysaye inscrivait pour la première fois à son programme la *Symphonie en si bémol* de Vincent d'Indy. Nous disions alors que cette œuvre devrait être réentendue. M. Ysaye a fait mieux : il l'a introduite au répertoire; le public lui en a su gré.

L'orchestre, exécutant à nouveau des pages déjà approfondies, a apporté, avec une meilleure compréhension, plus de chaleur précise, plus de sûreté. Sont apparus particulièrement beaux, le premier mouvement où s'expose le conflit des thèmes, le scherzo d'action dramatique, et l'intense finale, aux alternatives pathétiques, que termine mollement la fugue, puis l'éclatant choral des cuivres. Il faut entendre fréquemment cette symphonie que l'orchestre Ysaye a faite sienne, de même que la *Symphonie* de Franck. Pourquoi Eugène Ysaye ne réannonce-t-il pas celle-ci?

La musique de scène de Gabriel Fauré pour *Pelléas et Mélisande* a de l'élégance, de la proportion. Mais quelle absence de compréhension du sujet à traiter! Voilà quelques mesures en gracieux bouche-trous, qui peuvent servir à toutes les œuvres où il faut un prélude, un adagio, et où l'on rencontre une fileuse. Le choix est vaste.

M. Eugène Ysaye a confié à l'un de ses élèves, M. Chaumont, l'exécution d'un poème élégiaque pour violon et orchestre. Le morceau contient des sonorités heureuses, des phrases plaintives, du modernisme; on lui a reproché le manque de fermeté dans les contours, de proportions dans les développements.

Enfin, M. Van Rooy étant malade, — on assure que ce célèbre chanteur n'est en possession de tous ses moyens qu'au milieu des brouillards de Londres, — il a fallu le remplacer par un Allemand, M. von Krauss, que nous avons entendu à Bayreuth, où il ne faisait pas fureur. M. von Krauss est un grand diable de Germain, qui se carre sur l'estrade, le cou dans les épaules, un air de défi dans la jambe gauche tendue, avec le souci violent d'une immobilité lourde et forcée qui est très déplaisante à voir. Il a chanté les *Adieux de Wotan*, — existe-t-il des barytons allemands qui ne chantent pas les *Adieux de Wotan*? — et trois mélodies de Schumann. Le *Noyer* fut récité avec une lenteur probablement bourrée d'intentions; mais que deviennent, dans un tel mouvement, la souplesse continue de la ligne mélodique, l'aisance et la cohésion des arpèges? Non, non, ce *Noyer* tardigrade ne peut être la conception vraie.

\* \* \*

Nous aurions eu plaisir à rendre compte aujourd'hui de la cérémonie d'inauguration du monument que l'initiative des musiciens français a élevé à la mémoire de notre compatriote César Franck. Y ayant été convié, nous nous étions rendu à Paris, jeudi, dans ce but. Or, depuis l'avant-veille, paraît-il, il avait été décidé de postposer la cérémonie au samedi suivant, ce dont le Comité d'organisation n'avait pas jugé utile de prévenir ses invités. En compensation de cette déconvenue, nous avons passé un quart d'heure devant le monument *ad memoriam* qui occupait la place congrue dans le square Sainte-Clotilde. En voici une brève description. Le peu d'enthousiasme qu'elle reflète s'expliquera par notre parfaite mauvaise humeur.

Ce petit monument est anecdotique, inexpressif et plat. Le sculpteur a voulu figurer le compositeur assis devant l'orgue, les bras croisés, attendant l'inspiration. Celle-ci doit lui être dictée par une Muse qui se penche au-dessus de sa tête et entoure l'instrumentiste et l'instrument de ses deux ailes à demi déployées.

Si le thème peut paraître heureux, l'exécution en est gauche. Sous prétexte de traiter le tableau en relief, on a réalisé, par manque absolu de perspective, une de ces « coupes » qu'emploie l'école d'architecture pour révéler l'intérieur des constructions. Heureusement, César Franck se tient au delà du plan sectionné. Le musicien, en redingote, les bras croisés, nullement ressemblant, laisse errer sur ses lèvres un fin sourire légèrement amusé, qui est d'autant plus justifié que la grosse personne dont les cheveux plats se penchent vers sa tête chenue, semble, dans le creux de sa main gauche, lui souffler une gaudriole. Il fallait, paraît-il, que le cadre fût symétrique : aussi, du côté gauche, l'orgue est réduit aux proportions d'un pupitre de bureau des postes et, du côté droit, le banc acquiert l'ampleur antique d'un siège de granit de la Rome impériale, au dossier droit et haut. Les deux arêtes extrêmes sont réunies par les ailes de la Muse, qui forment couvercle. Le sculpteur nous est inconnu : mais, certes, il n'est pas musicien; ou s'il l'est, jamais César Franck n'a pénétré son âme.

Ceux qui, à Paris, ont songé à commémorer l'œuvre adorable de ce génie que nous ne chérirons jamais assez, ont droit à notre gratitude; mais le ciseau auquel ils confièrent l'exécution de leur projet n'a pas été touché par l'émotion féconde. La ville natale du maître de Liège n'estimera-t-elle pas qu'elle pourrait aussi fixer son souvenir dans l'un de ses squares, et donner à ceux qui liront ce nom le désir de le connaître, l'occasion de s'émerveiller?

H. L.

## Un Nouveau Livre sur Félicien Rops.

M. E. Ramiro, qui a fait le catalogue de l'œuvre gravé et de l'œuvre lithographié de Rops, va publier chez l'éditeur Floury, à Paris, un livre sur notre grand compatriote. Ce livre sera orné d'eaux-fortes nombreuses hors texte et d'une grande quantité d'illustrations. Il a pour but de populariser l'œuvre de Rops en mettant dans toutes les mains, non pas de banales reproductions, mais certaines gravures tirées sur des cuivres mêmes de Rops et des reproductions absolument artistiques. C'est dans la collection à 25 francs où parurent *Constantin Meunier*, par Camille Lemonnier (que nous avons analysé récemment); *Auguste Rodin*, par Léon Maillard; *Edouard Manet*, par Th. Duret et d'autres. On annonce aussi *Courbet*, par Georges Riat, et *Adolphe Willette*, par Arsène Alexandre. Et vient de paraître un merveilleux *Whistler*, par Théodore Duret. La collection est choisie et soignée. Nous attendons avec impatience le *Rops*, qui aura paru dans un mois. L'écrivain qui l'écrit est des plus compétents et on sait l'élégance de son style.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Mademoiselle de Saix*, par FRÉDÉRIC DE FRANCE. Paris, Offenstadt & C<sup>ie</sup>. — *Les Rencontres de M. de Bréot*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Société du *Mercur de France*. — *Nouveaux Contes à Marjolaine*, par GEORGES GARNIR. Paris, Félix Juven. — *VII<sup>e</sup> Jaarboek van de « Sculden »*. Anvers, J.-E. Buschmann.

THÉÂTRE. — *Désespérance de Fanst*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, Paul Lacomblez.

CRITIQUE. — *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU. Paris, Librairie de l'art ancien et moderne. — *Ladislav de Paól*, par BÉLA LAZAR. Idem. — *Jef Lambeaux*, par VITTORIO PICA. Extrait de l'*Emporium*.

PÉDAGOGIE. — *Les Humanités et les Règles de l'Église*, par le chanoine GUILLAUME. Lille, Société Saint-Augustin, Desclée, De Brouwer & C<sup>ie</sup>.

MUSIQUE. — JEAN HURÉ. Sonate pour piano et violon (1900-1901). Paris, Bellon, Ponscarne & C<sup>e</sup> (ancienne Maison Baudoux & C<sup>e</sup>). — Id. Sonate pour violoncelle et piano. Paris, Bellon, Ponscarne & C<sup>e</sup>. — *Pepita Jiménez*, par J. ALBÉNIZ et MONEY COURTS; version française de MAURICE KUFFERATH. Leipzig Breitkopf & Härtel. — *Sonate pour piano et violon* par AUGUSTE SÉRIEYX. Paris, E. Demets. — *J'ai reposé mon âme* (Stuart Merill), par VICTOR VREULS. Leipzig, Breitkopf & Härtel.

## PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement vient de faire l'acquisition, pour le Musée de Bruxelles, du *Portrait rouge* de feu Henri Evenepoel. L'œuvre fit sensation au Salon du Champ-de-Mars en 1895 et figura, l'année suivante, à l'Exposition triennale de Gand où elle fut également très admirée. Acquis par le peintre français Paul Baignières, elle a été cédée par celui-ci à la direction des Beaux-Arts. C'est fort heureux, car le talent si personnel et si pénétrant du jeune artiste était incomplètement représenté au Musée par la petite figure d'enfant qui n'en montre qu'une des faces.

Une excellente innovation due à M. Van Overloop, conservateur en chef des Musées des Arts décoratifs et industriels : Des cours pratiques d'archéologie seront donnés, de novembre à mai, par les conservateurs, dans les salles mêmes du Musée et en présence des documents qui constituent ses collections. En voici l'énumération :

*Les Arts industriels de l'ancienne Égypte* (M. Jean Capart). *Les Bronzes antiques* (M. Franz Cumont). *Histoire de la Céramique grecque* (M. Jean De Mot). *L'Archéologie préhistorique; les Antiquités belgo-romaines et franques; l'Art barbare* (baron Alfred de Loë). *La Sculpture et les Arts plastiques en Belgique depuis le IX<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement de la Renaissance* (M. Joseph Destrée). *Histoire du mobilier religieux* (M. Henry Rousseau).

Le programme détaillé de ces cours sera envoyé à tous ceux qui en feront la demande au conservateur en chef.

Les droits d'inscription, sous réserve des dispenses qui pourront être accordées, sont fixées comme suit : Pour un seul cours, 20 francs; pour chaque cours en plus, 10 francs.

Le théâtre du Parc annonce pour demain lundi la première du *Retour de Jérusalem* de M. Maurice Donnay.

Le théâtre Molière, dont d'importants travaux ont embelli la salle et dégagé les accès, a inauguré avec l'*Esbrouse*, d'Abel Hermant, sa campagne d'hiver. Celle-ci comptera de nombreuses nouveautés.

Aujourd'hui dimanche, matinée à 2 heures. Aux matinées les enfants paient demi-place.

Samedi prochain 29 octobre, une représentation exceptionnelle sera donnée au théâtre Communal, rue de Laeken, à 8 heures du soir, par le cercle lyrique et dramatique Euterpe, de Bruxelles. Le spectacle se composera de l'*Absent*, scènes de mœurs hollandaises en quatre actes, de G. Mitcheel, musique de Fern. Leborne (premier exécution en Belgique).

Cette fête sera donnée au profit de la Mutualité artistique et de celle du personnel de la Monnaie, sous les auspices de la Chambre syndicale des Artistes musiciens.

Pour les cartes, s'adresser 19, Grand'Place et 21, rue des Poissonniers.

La saison musicale inaugurée à Bruxelles par le Concert Chevallard et le Concert Ysaye s'annonce comme devant être très brillante. Vendredi prochain, M. Crickboom inaugurera à la Grande-Harmonie, avec le concours de M<sup>me</sup> Charlotte Lormont, cantatrice, et de M. Lucien Wurmser, pianiste, la deuxième série de ses séances de musique de chambre. Au programme : *Sonate* (la majeur) de Mozart, *Sonate* de G. Lekeu, pièces pour piano de Hændel et de Chopin, *lieder* de Mozart, Schubert, Schumann, Saint-Saëns, Fauré, Debussy. Le jeudi 3 novembre, concert avec orchestre donné par M. Edouard Deru, avec le concours et sous la direction de MM. Eugène Ysaye et Léon Rinskopf : Overture de *Fidelio*, *Concerto* de Beethoven (E. Deru), *Concerto* de Bach pour deux violons (E. Ysaye et E. Deru), *Chant d'hier* (première audition) et *Valse-Caprice* d'E. Ysaye (E. Deru). Lundi 7 novembre, piano-récital donné par M<sup>me</sup> Clotilde Kleeborg-Samuel : pièces de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin.

M. Henri Heuschling, après avoir pendant cinq ans dirigé avec distinction le kursaal d'Ostende, quitte cet établissement, qui sera désormais administré par l'adjudicataire du kursaal et des bains, et reprend la carrière du professorat. On apprendra avec plaisir que les cours de chant de l'excellent professeur s'ouvriront sous peu rue Souveraine, 39, à Bruxelles, où les inscriptions sont reçues dès à présent.

Le Sillon ouvrira le 5 novembre prochain sa onzième exposition annuelle au Musée moderne, place du Musée.

L'Exposition du *Croquis et de la Caricature judiciaires* qu'organise le Jeune Barreau d'Anvers s'ouvrira le 12 novembre prochain et promet d'offrir un vif intérêt. MM. Willette, Jossot, Léandre, Abel Faivre, Hermann Paul ont annoncé au Comité des envois importants. La Presse judiciaire de Paris a promis son concours. Les *Fliegende Blätter* de Munich et d'autres journaux satiriques allemands enverront des dessins originaux. Les membres « artistes » des divers barreaux belges seront tous représentés à cette originale exposition, analogue à celle du *Souvenir professionnel*, qui remporta naguère à Bruxelles un si grand succès.

La sixième exposition annuelle du Cercle *De Scalden* s'ouvrira à Anvers, au Cercle artistique, en décembre prochain. Elle mettra particulièrement en relief les tendances nouvelles des industries d'art.

Le prochain Salon du Cercle artistique de Bruges sera ouvert du 4 décembre à fin février. Le délai d'envoi est fixé au 15 novembre. Transport gratuit.

Renseignements : *M. A. Ganshof, avocat, secrétaire.*

Dans les premiers jours de novembre s'ouvrira à Paris, à la galerie Rosenberg, une exposition rétrospective de l'œuvre du peintre Alfred Sisley. Les toiles exposées, dont aucune ne sera à vendre, proviendront toutes de collections particulières.

Une nouvelle société vient de se fonder à Paris sous le nom d'*Union nationale des Arts et des Industries de la Mode et de la Parure*. Elle a pour but de développer et d'encourager en France les arts et les industries de la mode et de la parure, notamment par la création d'un Salon national annuel de la mode.

Un conflit s'est élevé dernièrement entre les membres de la Société nationale des Beaux-Arts (Salon du Champ-de-Mars) au sujet d'un article du règlement, voté récemment, par lequel il était interdit aux membres de prendre part aux expositions organisées au Grand-Palais en dehors du Salon annuel de la Société. C'était le Salon d'automne que visait manifestement l'article en question. Un grand nombre d'artistes protestèrent contre cette disposition, menaçant de démissionner en masse si elle était maintenue. On

procéda à un referendum : cent quarante et un membres se prononcèrent pour la suppression de l'article, cent vingt-sept pour son maintien. En conséquence, celui-ci est abrogé et les sociétaires du Champ-de-Mars sont désormais libres d'exposer où il leur plaît.

M. Camille Saint-Saëns vient d'être chargé d'écrire une cantate avec chœurs pour l'inauguration du monument Gambetta qui aura lieu à Bordeaux le 25 avril 1905.

M. H. de Saussine vient d'achever la partition d'une comédie lyrique en quatre actes qu'il a tirée du *Marchand de Venise* de Shakespeare. L'œuvre sera éditée par M. Choudens.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**VILLÉGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE.** Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur: DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK** Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Le Salon d'automne (suite) (ANDRÉ FONTAINAS). — L'Inauguration du monument de César Franck (M.-D. CALVOCORESSI). — Le Monument César Franck à Liège (OSCAR COLSON). — Les Nouveaux Concerts à Verviers (J. S.). — Courrier de Londres (MAURICE TESSIER). — Nécrologie. Paul Delmet. — Petite Chronique.

## LE SALON D'AUTOMNE

(DEUXIÈME ARTICLE (1))

Si intéressants que soient au Salon d'Automne les peintres de tradition et ceux dont un talent prudent se manifeste par des œuvres calmes et honorables, si curieuses que s'y révèlent des tentatives heurtées, hasardées, pas bien d'aplomb toujours, mais pleines de promesses meilleures, c'est à des noms sur qui, depuis plusieurs années, l'attention des amateurs s'est fixée

(1) Voir notre dernier numéro.

que s'arrête le succès de l'exposition. Il n'est d'ailleurs pas unanime, le succès. L'incompréhension naïve du snob n'est pas encore aiguillée suffisamment, elle se réserve, mais sent déjà obscurément que ce sont là sujets sur lesquels, dans un avenir proche, il sera de bon ton de s'extasier.

Le *Courrier français* a commencé, je crois, la réputation de M. Louis Legrand, dessinateur. Ses types amusants, assez observés, de Parisiennes de café-concerts et de brasseries, moins mordants que ceux de Forain, moins âpres que ceux de Lautrec, justes dans leur joliesse fort apprêtée, avaient plu aisément. Il paraît moins bien servi par son aimable désinvolture, le pinceau à la main ou même dans le pastel, imprécis et peu significatif encore qu'agréable. Il en va de même de M. Grün, et fâcheusement des portraits et des vues intimes, traitées monotoneusement en teintes plates, neutres, sans relief et sans accent par M. Hermann-Paul, qui nous avait accoutumés à plus de vigueur expressive.

Très voisin de M. L. Legrand par le goût mièvre de ses figures minaudantes, M. Desvallières, dans ses esquisses et ses études, multiplie la touche hâtive, irritante, qu'il ne maîtrise ni n'ordonne au mieux de sa valeur possible. On entrevoit où il en voudrait venir, il n'y arrive pas et, si on lui sait gré d'intentions confuses, on lui en veut de ne pas les réaliser assez souvent. Qu'il se promène, s'il veut prendre conscience d'un effort de même nature que le sien, mais où la personnalité de l'artiste est égale à sa volonté, devant les tableaux envoyés par M. Pierre Laprade. C'est, tout

d'abord, la séduction exquise de hautes, rapides, élégantes effigies féminines, soit dans des poses intimes et penchées, soit assises et pensives au bord d'une terrasse, dans un jardin. La silhouette, souple et mince, se situe, sous la modernité simple d'un costume coquet, à sa place dans les ambiances. Elle a quelque chose de la grâce voluptueuse qui charme et confond dans les bustes de Carpeaux. Le profil nettement dessiné, le visage tendre et frais, les chevelures adorablement tassées sur la nuque, tout le charme fin des beautés piquantes et discrètes, et cette allure majestueuse, ingénue, sous la robe étroite et longue, noire, qui enlace et enveloppe le corps, ou parfois rose pour signifier le baiser et appeler la caresse. Tous les jeunes artistes ici groupés prennent plaisir à faire valoir leur métier par un morceau de virtuosité. Peu y révèlent une vigueur plus ample que M. Laprade dans cette nature-morte où respirent en un bouquet éclatant de belles fleurs diversement mouvantes.

La grâce velouteuse de certaines corolles estivales revêt d'un duvet moelleux et éclaire tout ce que peint M. d'Espagnat. Par là, maintes fois, il s'est montré de trop près issu de Renoir. Des attitudes, des expressions de visages, des groupements, des atmosphères proviennent du maître et même, d'ici de-là, le reproduisent en l'affadissant.

Ses panneaux décoratifs nous présentent des bouquets de jeunes filles baignant dans une atmosphère lumineuse et pure d'après-midi, parmi les pelouses sous les grands arbres : gestes prompts, ingénus, attitudes ravissantes et adorables. Les paysages moins imaginaires, d'un charme aussi facile, qu'il rapporte du Midi et du Maroc, révèlent une volonté de se trouver définitivement et de se dégager des derniers liens. Ils respirent et ruissellent de lumières heureuses.

M<sup>lle</sup> Paule Gobillard, dans sa *Jeune Fille à l'ombrelle*, réussit tout à fait à donner l'illusion d'un vrai Renoir; une originalité plus décisive, une délicatesse personnelle de la vision fleurissent autrement ses *Figures dans un jardin*. Certes, elles sont d'un faire très sûr et cela a son prix. Je pense que M<sup>lle</sup> Gobillard aurait peu à tenter pour se risquer dans sa voie propre, sans s'appuyer trop sur les conseils et les exemples qui lui sont chers.

Les hauts jardins de parade et de paix de M. Louis Sué et ses paysages d'Espagne, un peu épaissement peints, valent mieux que cette Vénus massive, lourdaude, comme une figure enfiée et trivialisée d'un Puviss de Chavannes malhabile. J'eusse préféré, cependant, les connaître avant que se fussent produites les œuvres de M. Charles Guérin; une personnalité s'en dégagerait plus évidente, plus spontanée.

La diversité admirable où se marquent les faces contrastées du talent de M. Guérin lui assure une place à

part, à ce Salon, parmi les prépondérantes. Il nous a habitués à de songeuses flâneries par d'amples parcs profonds sous les frondaisons épaisses et ordonnées, auprès des parterres d'eau où fuse, solennel, le lent jet d'eau par gerbes de diamants clairs. Des femmes en robes surannées y délassent leur rêverie solitaire à contempler l'onde, les fleurs, l'air et les grands oiseaux lorsqu'ils déploient l'éventail riche de leur queue enjaillée. Des conversations comme dans Watteau et dans Lancret s'éternisent dans un recoin solitaire et calme; la beauté s'y mire, songeuse, accoudée aux balustrades. Toute la grâce d'une nature parée y fête la venue simple de celle dont l'enchanteresse présence la vivifie et la parfume. C'est un délice profondément voluptueux, toute la griserie sensuelle d'une idylle lente et ardente. L'imagination souple et délicate ne nuit pas à la sûreté du métier, comme je me souviens qu'il arriva, de rares fois, à M. Guérin. Tout, dessin et couleur, harmonieusement établi, provient d'une étude chaleureuse et sûrement plastique. Le peintre ne se subordonne pas au poète; il l'égale, la fiction et la facture ne se distinguent pas.

Ailleurs, des motifs élémentaires ont séduit l'œil de l'artiste. C'est un rien, ce portrait de jeune femme, en costume moderne, bien sobre, terne, debout dans un coin de l'atelier; c'est d'une vérité sobre et précise. Et cette nature morte! Une table de bois ciré emplit le cadre presque entier; dessus deux citrons jetés, dans sa soucoupe le modeste pot de terre vert et vernissé d'où s'échappe la tige d'un œillet rouge; à quelque distance une pipe de Hollande. Si chaque objet reçoit sa forme, son volume, son éclairage juste, cet arrangement, aux yeux distraits, passera peut-être pour quelconque, mais il faut être insensible au sens profond des choses familières pour ne s'être senti saisi d'admiration et d'émotion dès qu'on a donné à ses yeux l'habitude de bien voir. Mais lui-même, le peintre, dans cette discrétion de l'ordonnance, quelle sûreté incomparable de l'œil! La pipe déplacée, un objet intervenu, plus accusé, négligé, toute l'harmonie cessait. Mettre, choisir, placer en valeur, là où il faut, ce qui est juste, fixer le ton et l'expression — l'art va-t-il au delà?

La brutalité apparente du métier chez M. Henri Matisse ne répugne pas. Il modèle et sait les valeurs plastiques et lumineuses des choses. Ses natures mortes sont solides, les garnitures de tables, les couverts, les verres sur les nappes, les fruits offrent une consistance réelle. Une ambition nombreuse l'entraîne à explorer les domaines différents. Un paysage brossé àprement et des intérieurs bousculés atteignent la limite de son faire parfois heurté, tandis que d'autres, ces *Guitaristes*, ces *Coins d'ateliers* déconcertent par leur banalité et qu'un autre *Intérieur* étonne par sa note très claire où chante la lumière.

La touche sabrée qu'affectionne M. Valtat n'équivaut pas, s'en doute-il? à un métier très robuste. Il procède avec brusquerie, sans amener toujours un effet solide et l'on imagine mieux ses figures ou son jardin, pacifiés, exempts du papillotement brutal qui les défigure. M. Durrenne connaît une prudence plus grande. Il sait opposer dans l'atmosphère assoupie d'un intérieur matinal la croisée ouverte au soleil, une figure à contre-jour. Chez M. Valotton la sécheresse domine, mais les valeurs sont exactes, parfois non sans aigreur dans leur effet contrasté. Comme lui, M. Maurice Denis, à son ordinaire, procède en étendant légèrement de longues teintes plates, mais bientôt de roses si frêles uniment ou de bleus si anémiés qu'ils en apparaissent presque décolorés. Ce sont de lui, ici, simplement trois tableaux déjà vus, et nous eussions pris grand plaisir qu'il revendiquât mieux sa place entre ses pairs, avec quelque fragment de grande décoration, comme celle du Vésinet, ou un morceau de chevalet, plus poussé, plus achevé.

Longtemps les voies tracées par le génie de Claude Monet furent timidement essayées par de jeunes talents émerveillés et studieux. Plusieurs ne se sont pas dégagés. Nous avons la preuve remarquable, cette année, que ce n'est point le cas de M. Albert André. S'il se rapprochait à présent de quelqu'un, ce serait de MM. Bonnard et Vuillard. Mais c'est un voisinage qui n'implique pas l'imitation. Il est de leur famille. Il ne les a pas singés. Le brillant du métier a peut-être entièrement disparu, sauf dans ces gerbes de dahlias et de camélias; même dans le vaste panneau qu'il expose, *L'Été*, où, derrière la plénitude verte des eaux lourdes et des frondaisons profondes, des villes au loin étagent vers les collines leurs toits rouges, tandis que des baigneuses nues jouent sur l'herbe ou pataugent dans les flots, l'éclatant des lumières est subordonné à la vérité des relations et des contrastes; le rapport des ombres et de la clarté ne s'est pas accusé au détriment de la valeur plastique. D'un trait élégant, prolongé un peu et fin, M. Albert André dessine des nus féminins anochalis en des poses de repos dans l'atelier ou activement absorbés par le travail de la toilette au tub. Un morceau exquis est ce coin de chambre où, non loin de l'amas jeté de ses vêtements de dessous, une jeune femme, demi-vêtue, assise, se penche pour attacher ses bottines. Le motif n'est rien, le dessin des mouvements est saisi heureusement, et la délicatesse des harmonies blanches, noires, roses tout à fait précieuse.

M. Bonnard ne se complait guère aux chemins de tout le monde. Sa vision, aiguë et narquoise, saisit et reflète des attitudes momentanées, des aspects très fugaces de l'heure et de la figure humaine. Souvent ce qu'il dessine paraît trop hâtif, insuffisamment établi. Qu'on y regarde de plus près. Rien ne cède, n'offusque ni ne se détraque. Il y met de l'esprit, au reste, et aime mon-

trer, en même temps que ce *Promenoir de café-concert*, où les éclaboussures d'une lumière brutale et fausse désaccordent l'apparence des visages et l'harmonie des formes, une *Femme à la toilette* debout devant sa psyché où elle est mirée, ou ce profil net, solidement modelé de *Petit Garçon*. Il triomphe dans l'étude des éclairages lourds et sobres, d'un jaune épais, écartant, de la distance d'un cercle qu'ils emplissent, les ténèbres sournoises et confuses qui les cernent: autour de la table à manger d'un appartement bien bourgeois des têtes d'enfants s'inclinent avec docilité, soumis au jeu contrasté des lumières, absorbés par l'ombre.

Quelques touches assez rudement posées, énergiques surtout, établissent un site reposant d'arbres touffus et d'herbes au premier plan; derrière, plus délicatement presque suggérée, la mer soupire heureuse jusqu'à la ligne sinieuse de plus lointaines collines. C'est où M. K.-X. Roussel, auprès d'une source, rénove le mythe éternel de la *Fontaine de Jouvence*. Un vieillard cassé, tremblant, s'incline déjà pour y boire, tandis que la nymphe, émue et souriante, assise au bord, regarde vers lui, accoudée sur l'urne qui s'épanche. Nul mieux que ce peintre ne sait pénétrer d'air et de vie ses paysages. Ils bruissent et, à les voir, il semble qu'on y vive. La présence des figures allégoriques en résumé, par l'apparition d'une forme significative, le charme tendre et songeur. Une *Pastorale* frêle et douce comme un pastel montre de dos dans un sous-bois une nymphe adorablement blonde assise sur les plis bleus du peplos qu'elle a rejeté. Les fleurs qu'il a peintes, corolles jaunes, ardentes et joyeuses, hortensias orgueilleux, sont d'une vie profonde et pleine, et il traite, en pastel, les silhouettes des paysages familiers d'une facture très personnelle, si légère que le moindre geste involontaire, la plus petite maladresse en briserait, semble-t-il, à un point tout de suite choquant, la juste et impressionnante harmonie.

ANDRÉ FONTAINAS

(La fin au prochain numéro.)

## L'Inauguration du monument de César Franck.

Paris, le 22 octobre 1904.

Dans le square Sainte-Clotilde, tout petit, cerné de maisons hautes, envahi de feuilles jaunies, et qu'attriste encore un jour gris et humide, la foule s'est accumulée de bonne heure, anxieuse d'honorer la mémoire de César Franck. Sauf MM. Saint Saëns, Massenet et Debussy, je crois bien que tous les musiciens, compositeurs, virtuoses, critiques ou simples fervents sont là. Sous un marronnier aux branches retombantes, on dévoile le monument.

Puis M. Vincent d'Indy, le premier, parle au nom du Comité, de tous les souscripteurs, des élèves et des amis de César Franck ; il remet à la Ville de Paris l'œuvre de M. Alfred Lenoir. Puis il dit le génie du maître, son influence sur l'école française, et insiste sur la parenté intellectuelle et artistique de la France et de la Wallonie. Voici en quels termes M. d'Indy explique la qualité primordiale du génie de César Franck, qui fut l'art de la *construction musicale* :

« Le point de suture entre la grande manière de Beethoven et l'art moderne, c'est le premier trio en *fa dièse* de César Franck qui était appelé à l'opérer. Et depuis l'année 1841, le génial architecte continua, sans se lasser, à édifier des monuments d'une nouveauté d'aspect, d'une solidité de plus en plus grande, depuis *Rédemption* et les *Béatitudes* jusqu'au *Quatuor*, dont le premier mouvement est un prodige de construction qui n'a jamais été égalé, jusqu'aux trois derniers *Chorals*, son chant du cygne, où l'artiste sut encore amplifier le style de la haute variation que nul, sauf le poète de la Neuvième Symphonie, n'avait employé avant lui... »

Vient ensuite cet admirable portrait moral de Franck :

« Epris de son art bien plus que de lui-même, ne croyant jamais avoir assez fait pour exprimer l'idéal entrevu, jamais Franck ne soupçonna les habiles préparations des succès dits artistiques ; jamais il ne lui vint même à l'idée de rechercher les honneurs ou les distinctions. Sa vie fut toute de travail, d'humilité, de simplicité. Il mourut comme il avait vécu... »

L'éducation qui émanait de ce maître incomparable avait ceci de particulier, qu'elle imposait à tous la sincérité et la probité dans l'exercice de leur art... Il donnait la leçon avec une clarté et une clairvoyance merveilleuse, mais sans se préoccuper d'aucune théorie, sinon de celles que la tradition et le travail lui avaient inculquées à lui-même...

...L'art du père Franck fut un art de vivante bonté et d'absolue sincérité, seules conditions qui, jointes bien entendu au génie créateur, sont appelées à rendre un art durable. Le doute et la haine, ces négations, s'ils ont parfois détruit des choses utiles, n'ont jamais rien pu édifier de stable. Seuls l'amour et la foi ont su fonder des œuvres immortelles. »

Et M. d'Indy conclut ainsi :

« Oui, nous vous aimons, cher père Franck, parce que vous avez aimé votre art simplement, sans calcul ni compromissions. Nous vous honorons, parce que vous avez possédé la foi créatrice, la foi en cet art sublime, la foi en cet idéal de beauté et de vérité que nous, chrétiens, nous appelons Dieu. Et c'est pour cela qu'au milieu de l'ombre qui s'étend peu à peu sur les productions de l'orgueil et de l'intérêt, votre œuvre restera immuable dans la lumière, comme un admirable exemple du progrès que peut réaliser dans les voies de l'art un génie bon, croyant, probe et sincère. »

M. de Selves, ensuite, reçoit le monument au nom de la ville, et de façon quelque peu inattendue mais si divertissante, entretient l'auditoire de César Franck considéré comme juré des concours de la ville de Paris.

Puis M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, se lève et parle, comme bien il fallait s'y attendre, beaucoup plus en artiste qu'en personnage officiel. Voici quelques passages de son discours :

« César Franck a passé au milieu de ses semblables sans partager leurs fièvres, sans épouser leurs querelles, enfermé dans son rêve mystique de perfection chrétienne. C'est, à ce titre, un attardé, un fils spirituel de ce Fra Angelico, qui, en son couvent de Fiesole, au milieu des oliviers et des cyprès, miniaturait pieusement ses visions célestes, loin du fracas d'un siècle atroce, à moins qu'il n'allât, du même cœur, à l'appel d'un pontife, décorer quelque coupole de basilique. Franck avait, pour réaliser cette

conception en quelque sorte anachronique, le viatique nécessaire : des convictions fortes et tranquilles, un caractère résolu et tenace. Sous l'enveloppe indifférente où le hasard l'avait logé, dans ses yeux bleus si modestes, mais qui regardaient si droit, il portait à travers la vie troublée et confuse de ce temps une volonté inébranlable, dédaigneuse des jalousies d'artistes comme de l'incompréhension bourgeoise. Ce passant inaperçu, courant à ses leçons par nos rues affairées, a incarné l'idéal magnifique et radieux d'un Sébastien Bach ; ce fut le dernier de ces grands kapelmeister, dont la fonction terrestre semble avoir été d'exprimer, par la voix colossale des orgues, les regrets de l'homme déchu, ses aspirations vers la pureté rédemptrice, sa contemplation et son attente des destinées sublimes de l'au-delà. »

M. Henry Marcel rappelle les œuvres principales de Franck : sa musique d'église, sa musique vocale et symphonique. Il conclut :

« ... C'est tout une âme d'homme qui s'épanche et se dévoile, et quelle âme ! la plus noble, la plus tendre et, par là même, la plus triste, souvent, qui fut jamais... »

Et maintenant le voilà à sa place, dans le chœur des génies immortels qui seront nos répondants auprès des âges futurs et constituent peut-être, après tout, la raison d'être et la justification de l'humanité en ce monde. Ils n'en font pas, en effet, seulement la parure, comme de splendides fleurs dont elle serait l'humble terreau, mais lui apportent, du fond de l'inconnu, par les germes qu'ils laissent après eux, ses seules espérances d'amélioration et de grandeur.

Cette vérité s'est déjà confirmée pour Franck. Son idéal si fier et si pur, la puissance communicative de sa parole, son enseignement sévère, mais ennemi de toute routine transmise et respectant avant tout la personnalité de l'élève, ont déjà suscité autour de lui et à sa suite de belles vocations, de généreuses tentatives. Notre école lui a dû de se dégager d'une conception trop transactionnelle, trop purement aimable de la musique et de s'attacher d'une vive ardeur aux formes de l'art les plus viriles et les plus élevées. Ce nous est une raison de plus de chérir sa mémoire que de pouvoir mêler à notre tribut d'admiration pour la souveraine beauté de son caractère et de sa vie, l'hommage de notre reconnaissance envers le semeur d'idées, l'éveilleur d'âmes incomparable qu'il a été. »

Après M. Henry Marcel, voici M. Théodore Dubois, à qui incombe l'ingrate tâche de parler au nom de ce Conservatoire où César Franck fut traité comme un paria, de ce Conservatoire dont le directeur, le jour de l'enterrement du maître, ne prit la peine ni de fermer l'établissement ni même de se faire représenter aux obsèques, au mépris des usages administratifs. M. Dubois s'en tire en parlant beaucoup de soi-même. Il déclare qu'il fut le plus ancien, le meilleur ami de Franck, son « collaborateur artistique » à Sainte-Clotilde ! Et si Franck fut nommé professeur d'orgue au Conservatoire, ce fut grâce au seul M. Théodore Dubois... Certes, cette amitié dut être assez précieuse pour compenser, et au delà, les preuves de malveillance dont quelques autres auraient pu se rendre coupables à l'égard de Franck. Mais, d'ailleurs, « jamais Franck ne rencontra d'hostilité au Conservatoire... Et, quand un homme se distingue des autres par une personnalité supérieure très caractérisée, et que par son exemple et son enseignement, il bat en brèche certaines routines, est-il donc surprenant qu'il ne recueille pas immédiatement toutes les sympathies et toutes les admirations ? L'histoire humaine est là pour répondre. »

Ainsi, M. le Directeur du Conservatoire « sans s'émouvoir de rien de ce qu'on dit ou de ce qu'on ne dit pas (*sic*) », rectifie « certaines insinuations qu'il a à cœur et qu'il serait très heureux (*sic*) de dissiper ».

Le dernier, M. Colonne se lève et s'excuse d'être bref : sa seule

éloquence est celle de son orchestre, et celle-là, il n'a pas attendu le jour actuel pour la mettre au service de Franck. Il dit ensuite quelques mots de la musique du maître et en particulier des œuvres profanes, *Psyché*, *Hulda*, etc.

Puis, chacun pénètre dans l'église Sainte-Clotilde. Là, sur l'orgue qui fut pendant de si longues années celui de César Franck, MM. Mahaut, Pierné, Tournemire, Gigout, Dallier exécutent des œuvres du maître. Des chants montent, parmi les colonnes élancées et grises que, par-ci par-là, un rayon de lumière, tamisé à quelque vitrail, vient de marbrer de pourpres, de jaunes et de verts un peu effacés.

M.-D. CALVOCORESSI

### Le Monument César Franck à Liège.

Dans son dernier numéro, l'*Art Moderne* émet le vœu de voir la ville de Liège ériger un monument à la mémoire de César Franck.

Un Comité s'est constitué dans ce but il y a un certain nombre d'années. Un projet de sculpture a été créé : C'est un grand haut-relief inspiré des *Béatitudes*, interprétation superbe qui témoigne d'un respect vraiment pieux pour l'œuvre du « Maître de Liège ». Auteur : M. Joseph Rulot.

Des fonds ont été recueillis dès le premier jour pour la réalisation de ce projet. Mais, par suite de difficultés dont le détail est peu intéressant, le Comité a été amené à ajourner la suite de ses travaux — sans se dissoudre, bien entendu, et sans rien abandonner de son programme.

Quelque temps après, un autre Comité se constitua pour ériger un monument à la mémoire d'un autre Liégeois, le poète populaire Nicolas Defrecheux. Le même sculpteur sortit premier du concours ouvert dans ce but. Lorsqu'il s'agit de rechercher sérieusement les voies et moyens de faire aboutir l'entreprise nouvelle, on fit appel non seulement à ses partisans directs, mais aussi, en général, à tous les admirateurs de l'art de Rulot. Dans l'assemblée, assez nombreuse, réunie à cette occasion, se trouvèrent naturellement des soutiens dévoués du Comité Franck. Il fut reconnu, d'accord unanime, que, pour des raisons d'ordre pratique, il était préférable de poursuivre d'abord la réalisation du monument Defrecheux.

Il n'est pas étonnant qu'on ait jugé plus facile, dans un même milieu, la propagande pour l'érection d'un monument à un poète populaire que celle qui poursuivait la glorification de César Franck, dont l'art abstrait n'est pas encore, tant s'en faut, à la portée des enthousiasmes et des générosités de la multitude !

Tant qu'il sera d'usage de faire les monuments publics au moyen de souscriptions publiques, ce sont là des comparaisons qu'on ne pourra s'empêcher de faire. Elles n'ont du reste aucun rapport à l'art, et, par conséquent, il n'y a aucune raison de n'en pas prendre son parti.

Quoi qu'il en soit, le monument Defrecheux est aujourd'hui pourvu de toutes les approbations et subventions officielles requises. C'est, comme on dit, une affaire réglée. Peut être jugera-t-on que les succès obtenus de ce côté ouvrent, à certains égards, les voies à l'autre entreprise. Mais il va sans dire que ceci n'est pas écrit pour agir insidieusement sur la conscience du Comité Franck, et lui rappeler une initiative dont il n'a suspendu que provisoirement l'action. Il reste parfaitement juge de son heure, qui peut très bien, on en conviendra, n'être pas la même à Liège qu'à Paris.

Nous émettons seulement le vœu que l'occasion se présente bientôt propice à la glorification patriotique dont l'*Art moderne* a signalé la nécessité, — propice aussi à la réalisation d'un projet de sculpture qui, malgré les progrès réalisés depuis dix ans par les artistes et le public dans la pénétration de l'œuvre géniale de César Franck, reste aussi neuf qu'au premier jour.

OSCAR COLSON

### Les Nouveaux Concerts à Verviers.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

La première séance de cette année, qui fut consacrée exclusivement aux œuvres de notre concitoyen Victor Vreuls, eut lieu le mercredi 19 octobre, devant une salle comble, au théâtre Royal. L'orchestre de quatre-vingt-six musiciens était dirigé par Louis Kefer.

Au programme figuraient la *Rapsodie moderne* pour orchestre, le *Poème* pour violoncelle et orchestre, le *Triptyque* pour chant et orchestre et la *Symphonie* pour orchestre et violon principal. Les solistes furent Max Loevensohn, M<sup>lle</sup> Marthe Legrand et Eugène Ysaye.

Pour la plupart des auditeurs, les œuvres de Victor Vreuls ont été une révélation qui leur a procuré de délicates et profondes sensations d'art. Certes, la musique du jeune maître n'est point de celles qui se comprennent de prime abord : à côté des clartés étincelantes de sa palette, il est parfois des taches d'ombre qui déconcertent et l'on se surprend à regretter que pouvant être lumineux, il semble se complaire de-ci de-là à noyer cette lumière en des nuées embrumées. Mais l'impression générale se dégage forte et puissante et les excès polyphoniques sont chose dont on se corrige facilement.

Les solistes se montrèrent absolument supérieurs. Loevensohn possède un archet splendide; M<sup>lle</sup> Legrand s'affirma chanteuse exquise et musicienne hors ligne dans le *Triptyque* et quant à Eugène Ysaye, nul ne saura jamais mieux que lui faire ressortir l'intense sentiment qui caractérise la *Symphonie* avec violon principal.

En toutes ces œuvres et encore dans la *Rapsodie*, si colorée, si mouvementée, si vivante, l'orchestre resta digne de sa réputation et fut excellemment dirigé par Louis Kefer.

J. S.

### COURRIER DE LONDRES

Depuis quinze jours Londres est sous le charme des violonistes ! Ce fut d'abord Kubelik, puis Hubermann, ce jeune virtuose-enfant prodige devenu grand, enfin Sarasate, qui, à la Bechstein Hall, nous a donné une fois de plus l'occasion d'admirer son jeu impeccable et la grâce de son interprétation.

La saison théâtrale recommence. Les innombrables music-halls londoniens rivalisent et essayent de se surpasser en attractions plus ou moins sensationnelles. Le public anglais préfère cela à des pièces psychologiques. Un pitre, une troupe de phoques savants, un exercice dangereux où le personnage risque de se casser le cou, l'intéressent plus qu'une thèse sur le divorce. De là ces salles de Variétés qui pullulent, qu'on trouve dans chaque district... car il en faut pour amuser six millions d'habitants !

A l'Alhambra, par exemple, on prend une leçon de politique en admirant un superbe ballet : *L'Entente cordiale*, dans lequel la France et l'Angleterre flirtent et finissent par s'embrasser au milieu d'un luxe inouï de costumes, de décors et de jolies danseuses.

L'Empire, le plus élégant des music-halls de Piccadilly, un chef-d'œuvre de confort et de luxe avec ses deux bars, anglais et américain, produit avec *High Jinks* un ballet comme on n'en voit jamais à Bruxelles ou à Paris. Pendant une heure c'est une fêerie chorégraphique où toutes les couleurs du prisme scintillent sous les projecteurs électriques. Et la salle n'est pas moins brillante, avec son parterre de robes de bal, de décolletés et de fracs.

MAURICE TESSIER

## NÉCROLOGIE

Paul Delmet.

Le chansonnier Paul Delmet est mort à Paris la semaine dernière. Avec lui s'en va un peu du Montmartre pittoresque, chanté par Gustave Charpentier dans *Louise* et qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir. Car il est loin, déjà, le temps où la fantaisie de Paul Delmet animait les soirées du *Chat noir* de Rodolphe Sais, puis celles des *Qual'z-Arts* et du *Divan japonais* illustré par la célèbre affiche de Lautrec... Les *Fetits Pavés*, les *Stances à Manon*, *Petit Chagrin*, *Mélancolie*, *Petite Brunette aux yeux doux* ne constituent certes pas un bagage musical bien lourd. C'est frêle et menu comme la voix susurrante et douce avec laquelle, timidement, l'aimable garçon les débitait. Mais, ainsi que l'a fait remarquer Franc Nohain, on ne saurait retirer à Delmet d'avoir trouvé la romancé la plus parfaite, celle où pleure et chante toute la sentimentalité d'une époque.

Les mélodies du XVIII<sup>e</sup> siècle nous plaisent par le tableau qu'elles évoquent des robes à paniers, des charmillés, du menuet... Pour retrouver Montmartre, l'originalité de ses cabarets, les dimanches du Moulin de la Galette, les jeudis de la *Boule noire* et de l'*Élysée*, on ouvrira le recueil des chansons de Delmet, les plus « faubourg », les plus « trotin », les plus « rue Pigalle » qui soient. Et ce n'est pas déjà un mérite si mince que d'avoir exprimé un moment, quelque éphémère fut-il, de la vie universelle.

## PETITE CHRONIQUE

Le Conseil communal de Liège vient d'appeler comme professeur de sculpture à l'Académie, l'auteur du monument Defrecheux, M. Joseph Rulot. A la même séance, il a nommé M. Émile Berchmans et M. Jean Ubaghs, respectivement professeurs de composition historique et d'anatomie. M. Sander Pierron, rédacteur à l'*Indépendance*, a été nommé professeur d'histoire de l'art.

La séance solennelle de rentrée de l'Université nouvelle aura lieu demain lundi, 31 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, à la galerie Le Roy frères, rue du Grand-Cerf, 6.

Les discours seront prononcés par MM. Léon Hennebicq (*La Défense de l'Occident*) et Guillaume De Greef (*Éloge d'Élie Reclus*).

Pour rappel, samedi prochain 5 novembre, à 2 heures, au Musée moderne, place du Musée, inauguration du onzième Salon annuel du Sillon.

Vendredi dernier s'est ouverte au Cercle artistique une exposition d'œuvres de M. Victor Abeloos. Clôture le 4 novembre.

La souscription ouverte par les *Arts de la vie* pour offrir le *Penseur* de Rodin au Peuple de Paris atteint 9,618 fr. 75.

On souscrit au bureau de la revue, 6, chaussée d'Antin, Paris.

Les matinées littéraires du Parc seront inaugurées jeudi prochain par M. Edmond Picard. Cette séance sera consacrée au monodrame (conférencier : M. J. Jahan). M. Edmond Picard interprétera le *Juré*, monodrame en cinq actes, avec musique d'accompagnement sur des thèmes de Beethoven, Bach et Schumann. Les matinées seront consacrées à Léon Cladel (conférence par M<sup>lle</sup> Judith Cladel), représentation de l'*Ancien*, drame en vers, et les *Auryentis*, pièce inédite; à Gabriele d'Annunzio (conférencier : M. Maurice Wilmette), représentation de la *Gionconda*, tragédie en quatre actes, qui n'a pas encore été représentée en français; à M. Henry Meilhac (conférencier : M. Léon Souguenet), représentation de *Pepa*, comédie en trois actes; à Henry Monnier (conférencier : M. Maurice Gandolphe), représentation du *Roman chez la portière*, folie-vaudeville; à Victorien Sardou (conférencier : M. Albert Giraud), représentation des *Pattes de mouche*,

comédie en trois actes; à Scarron (conférencier : M. Paul Spaak), représentation de *Don Jughet d'Arménie*, comédie en quatre actes, en vers; au comte Alfred de Vigny, de l'Académie française (conférencier : M. Georges Dwelshauvers), représentation de *Chatterton*, drame en trois actes.

L'*Esbroufe*, la comédie si curieuse et si mouvementée d'Abel Hermant, a valu un brillant succès à la nouvelle troupe du théâtre Molière. Aujourd'hui dimanche, dernière matinée; aux matinées les enfants paient demi place.

Jeudi, première de *Matrinité*, la pièce nouvelle de Brieux.

La première séance, hors abonnement, des Concerts Ysaye aura lieu dimanche prochain 6 novembre, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra. Répétition générale le samedi 5 novembre, à 2 h. 1/2.

M. Eugène Ysaye dirigera le concert qui sera entièrement consacré à des œuvres musicales de M. Théo Ysaye-Mess.

Au programme : 1<sup>o</sup> *Symphonie en fa majeur* (première audition); 2<sup>o</sup> *Concerto pour piano et orchestre*, M. De Greef; 3<sup>o</sup> *Le Cygne*, poème symphonique (première audition); 4<sup>o</sup> *Fantaisie sur un thème populaire*.

Cartes et abonnements chez Breitkopf et Hærtel, Montagne de la Cour.

Le Concert Ysaye-Deru, primitivement fixé au 3 novembre, aura lieu mercredi prochain 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Cartes chez Breitkopf et Hærtel, montagne de la Cour.

On nous prie d'annoncer que la vente des places est ouverte pour le premier Concert populaire (12-13 novembre). Bureaux chez Schott.

MM. Ch. Henusse, pianiste, G. Liégeois, violoncelliste, et G. Frémolle, pianiste, donneront, avec le concours de MM. L. Qweeckers, violoniste, et L. Liégeois, altiste, quatre auditions de musique de chambre qui auront lieu dans la salle des fêtes de l'École centrale technique (Institut Dupuich), rue Berckendael, à 8 heures du soir, les jeudis 10 novembre, 22 décembre, 26 janvier et 9 mars.

Pour la partie vocale, les organisateurs se sont assurés la précieuse participation de M<sup>lles</sup> Fanny Collet, Elisabeth Delhez et De Win.

Abonnement aux quatre concerts : 10 francs; cartes prises au contrôle : 3 francs. Abonnements chez M. Notesse, à l'Institut Dupuich, rue Berckendael; téléphone n<sup>o</sup> 624.

Depuis le 15 octobre M. Henri Seguin, professeur de chant et de déclamation lyrique, a repris ses leçons particulières, 29, rue de l'Évêque.

M. Guy Ropartz vient d'achever une œuvre importante pour piano : *Ouverture, Variations et Final*, qui sera exécutée en première audition par M<sup>lle</sup> Blanche Selva à la Société nationale.

C'est encore M. Brahy qui dirigera, cette année, les Concerts d'hiver à Gand. Nous pouvons, dès à présent, citer quelques-unes des œuvres qui seront exécutées sous sa direction.

De Beethoven, la *Symphonie pastorale* et l'ouverture de *Léonore*. De Mozart, la *Symphonie en la*. L'école moderne française sera représentée par Vincent d'Indy, Chabrier, Duparc et Bruneau; l'école russe par Rimsky-Korsakow, par Borodine, dont on exécutera la *Deuxième Symphonie*, et Tchaïkowsky. De Gluck, l'ouverture d'*Iphigénie*. L'orchestre donnera un fragment de *Parsifal* de Wagner, des œuvres de Liszt, Berlioz et Schumann. M. Brahy compte nous faire connaître une œuvre de Götz, le compositeur allemand de la *Mégère apprivoisée*.

Enfin, parmi les virtuoses engagés, citons M. Ossip Gabrilovitch, le pianiste russe, qui se fera entendre le 7 janvier prochain.

Souhaitons que M. Brahy nous permette d'entendre, cette année, une œuvre de Claude Debussy, que le public gantois n'a pas encore pu apprécier aux Concerts d'hiver.

Le célèbre triptyque de la Cour d'appel de Paris, *La Crucifixion*, qui figura à l'Exposition des Primitifs français, vient d'être mis

par le ministre de la justice à la disposition de son collègue de l'instruction publique et des beaux-arts. Il est, depuis la semaine dernière, exposé au Louvre.

La direction des Concerts du Conservatoire de Paris a inscrit au programme de cet hiver le *Chant funèbre* pour chœur et orchestre d'Ernest Chausson, dont M. Alfred Cortot fera exécuter à ses concerts le *Poème de l'Amour et de la Mer*, interprété par M<sup>me</sup> Georgette Leblanc.

MM. Gabriel Mourey et Maurice Le Blond ont communiqué à M. Henry Maret, rapporteur du budget des Beaux-Arts, les résultats de l'enquête ouverte par les *Arts de la Vie* sur les relations de l'Art et de l'Etat.

On sait que cette revue avait adressé à de nombreuses notoriétés de la littérature, des arts et de la politique, un questionnaire où était nettement posé le problème de la suppression de l'Ecole de Rome, de l'Ecole des Beaux-Arts, du Conservatoire, en un mot, du monopole de l'enseignement de l'Etat en matière artistique.

De Vincent d'Indy à Joseph Reinach, de Jean Grave au comte Robert de Montesquiou, de Willette à Gabriel Séailles, de J.-F. Raffaelli à Alfred Fouillée, de Pierre Baudin à Steinlen et à Frantz Jourdain, sans oublier le maître Eugène Carrière qui, dans des pages définitives, apporte la contribution de son expérience d'artiste et d'homme, toutes les personnalités interrogées sont d'accord pour condamner l'état de choses actuel.

Nous croyons savoir que cette manifestation va provoquer un débat parlementaire à l'occasion de la discussion du budget des Beaux-Arts.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

De *Gil Blas* :

— César Franck chez lui ou quinze ans après.

Vous croyez que nous voulons rire? Pas du tout. C'est inouï, mais textuel.

L'*Etoile belge*, le grand journal bruxellois, rend compte en ces termes de l'inauguration du monument César Franck :

« On a inauguré aujourd'hui dans le square Sainte-Clotilde, le monument élevé à la mémoire, de César Franck, le grand musicien belge. M. César Franck, qui est très âgé, n'était pas là. La famille était représentée par les deux fils de l'illustre compositeur. »

Non, M. César Franck n'était pas là. Et pour cause. Il est mort en 1890.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable  
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs  
et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTEUX



## Maison Félix **MOMMÉN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>r</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERBAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

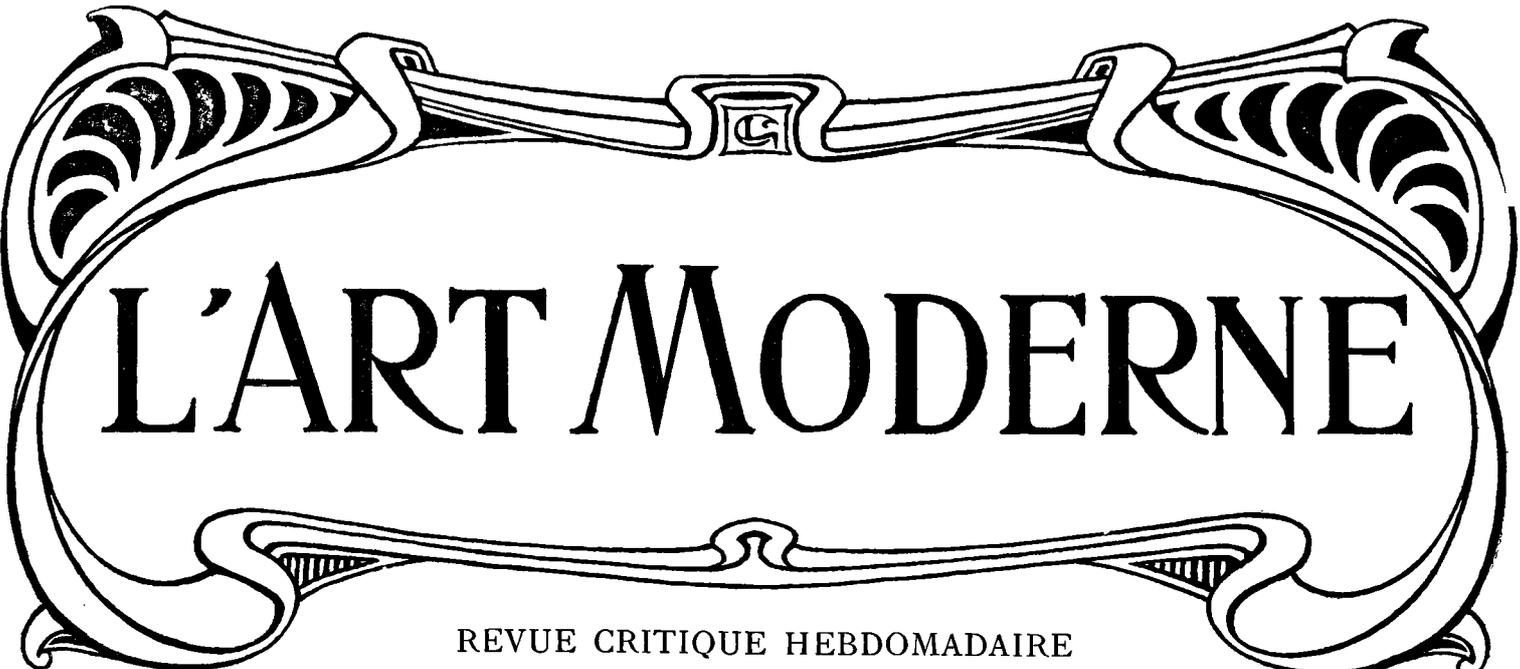
Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Le Salon d'automne (suite et fin) (ANDRÉ FONTAINAS). — César Franck jugé par Alfred Bruneau. — Notes de musique. *A propos de Bach et ses contemporains. Récital de M<sup>me</sup> Wanda Landowska au Cercle artistique et littéraire* (M.-D. C.). *Débuts de M<sup>me</sup> Laffitte à la Monnaie* (H. L.). *Le Concert Deru* (Ca.V.). — Nécrologie. *Teresa Milanollo*. — Petite Chronique.

## LE SALON D'AUTOMNE

(TROISIÈME ARTICLE (1))

Celui autour de qui les artistes de son âge se groupent, et dont ils reconnaissent avec sympathie la certaine maîtrise est M. Édouard Vuillard, et les organisateurs du Salon ont eu raison de lui consacrer une salle entière. Il montre un peu de tout ici. Ses lithographies en couleurs, d'un art clair, pimpant, disent des aspects de la rue à Paris. Ses grandes *Verdures* le montrent comme

(1) Voir nos deux derniers numéros.

un décorateur. Il n'est plus question du décorateur pompeux et solennel, dont la fanfare glorieuse emplit d'éclats les parois d'un palais de faste et d'arrogance. Que de fois on a recherché de parer nos médiocres demeures de quelque chose qui les emplisse, les revête d'une beauté intime, familière. La vie n'est plus sonore et éclatante; elle est comme tapie, recluse en la douceur moelleuse de nos petites chambres modernes. Mais le rêve y trouve sa place encore, troue des échappées vers les mirages adorables de l'inconnu. Le décorateur expert lui crée ses motifs et lui prépare son essor, sans en préciser cependant assez les détours pour qu'il ne puisse flotter au gré du hasard ou de la fantaisie. M. Vuillard compose des tableaux assez pleins par le groupement et assez variés par le coloris pour qu'on puisse s'amuser à en suivre le dessin, à y débrouiller les correspondances et les oppositions nuancées. Seulement on s'en peut distraire, ils se fondent et s'indécisent à ce point qu'ils n'agiront que pourvu qu'on s'y prête, ils ne s'imposent pas et ne sauraient lasser. Peut-être les verts éteints, les jaunes flétris, très peu relevés de suffisantes notes étouffées de rose ou de rouge, tout au plus, pourrait-on dire, créent, ici, en dépit de l'habileté de doigté qu'a su mettre le peintre à les disposer, un peu de monotonie à assembler une atmosphère générale attristée et grise. Mais nous savons d'autres grandes décorations où il n'en est pas de même et M. Vuillard a le droit, comme il a le pouvoir, de varier à l'infini ses effets, de tenter, comme il les réussit, toutes les harmonies.

Plusieurs tableaux de chevalets représentent des inté-

rieurs riches, où, dans des attitudes habituelles, à la place accoutumée, les hôtes prolongent un instant de leurs habituelles occupations. Ici un homme sur un siège bas lit, placé en face de sa femme qui brode, tous deux en silhouettes très noires parmi le papillotement des choses environnantes, tentures, divans, tapis, sous la lumière doucement diffuse des fleurs électriques, tamisées et voilées, du plafond. Un des charmes de cette peinture c'est d'avoir déplacé les sujets. On ne prend plus comme centre la figure humaine, entourée des choses familières. On peint le milieu où elle se tient d'habitude et on lui donne à elle-même la place et l'importance qu'elle s'y choisit. Il est rare que, chez soi, on élise précisément le milieu de son salon et qu'on efface de sa présence tout, sauf quelques menus détails. On n'est que la figure mouvante dont le passage modifie l'inertie des choses, les relie et leur impose un sens. C'est donc une curieuse physionomie que celle des intérieurs, où tout serait vacant comme un magasin de meubles et d'un froid désordre, si l'arrangement n'en était ordonné et conduit par une volonté consciente. D'elle tout a dépendu, mais ce qu'elle s'est créé pour sa joie n'existe, comme elle le voit, que d'un endroit déterminé, qui est le lieu de prédilection. C'est donc la saisir en action que de lui restituer sa place relative dans l'ensemble dont elle s'est entourée.

A signaler, comme effet sobre, *Au piano*, où une femme, vêtue de noir, les mains souples au clavier, se donne tout entière à chanter; d'une recherche plus dispersée et plus savamment fondue dans sa diversité ensoleillée, cette pièce de maison de campagne où se tiennent, les fenêtres grandes ouvertes sur le jardin touffu, à une table, dans l'angle, une jeune femme qui, vue de dos, semble profondément occupée à écrire, tandis que sa petite fille en robe orangée, sous un étrange et profond chapeau de paille, muse à l'entour.

Les études de fleurs, de coins de tables, d'objets dispersés à la pointe d'un piano sont d'une intimité troublante, mais rien, rien ne surpasse en grâce, en beauté captivante, vivante, émouvante, adorablement délicate, nuancée et gracieuse, le *Salon blanc*, avec le jeu de la lumière sur les meubles et sur la porte, et dans les plis de la robe rose et blanche de la délicieuse femme qui nonchalamment s'y tient à lire, fine figurine exquisement penchée sous la masse de ses profonds cheveux dont le noir superbe chante. Ceci est, dans son genre, une suprême merveille, un chef-d'œuvre aussi absolu que les plus grandes pages des maîtres.

Une pieuse et louable pensée a fait associer à la consécration de talents nouveaux venus la gloire jeune et rayonnante de Toulouse-Lautrec. Assurément l'ensemble admirablement choisi et varié de ses œuvres ici groupées n'apprendra à ceux qui le connaissent que ce dont ils se doutaient déjà, c'est-à-dire l'importance

caractéristique et l'influence de son esthétique personnelle. D'une main qui savait avec une grâce incomparable ménager et disposer les effets de la fraîcheur la plus ténue et la plus légère il s'acharnait obstinément à accuser, d'un trait irrécusable et sans pitié, les déchéances plastiques, les hideurs plâtrées, les stigmates, les corruptions, les avaries, molles sous le fard, des misérables coureuses de cafés de nuit et des bals montmartois. L'accent est chez lui comme désespéré dans sa sérénité. Il croque, il note, et s'il est pénétré de la tristesse des lamentables débâcles dont le sens apparaît terrifiant où il l'évoque, il ne néglige pas de le parer de tout le charme d'emprunt dont il s'orne, le luxe, souvent criard, des lumières, des bijoux, des étoffes, l'éclat qu'un œil sait affecter, la vivacité fausse des lèvres, des visages savamment apprêtés. Il n'y eut jamais chez un tel artiste aucun désir d'étonner par des déclamations morales, il y a la vérité traduite, étourdissante et horrible. Convient-il que l'on cite, avec le portrait puissant de Bruant, les cartons du Moulin Rouge et du Moulin de la Galette, ces *Miss Bedford*, ces modèles dans l'atelier, cette perverse et adorable *Clownesse*, cette si délicate *Loge*, ces intimités de la toilette féminine, ces silhouettes, tour à tour âpres, énergiques ou délicates? On les a vus, plusieurs fois, rassemblés et chaque fois l'émerveillement s'en est accru.

Cézanne qui, pas plus que Lautrec, ne recule devant les déformations prétendues que la sincérité de son œil lui impose en dépit de formules étroites, d'habitudes établies et d'exclusions systématiques, peint, nécessairement larges et puissants comme s'il entreprenait une vaste décoration murale, des portraits mûrs, rudes, vigoureux, des paysages profonds, des natures mortes. Non qu'il ne sache enlever, de l'encolure d'un pot vert, la gracilité souple de longues tiges comme celles des tulipes, ou y disposer la fraîcheur trouble de pétales de giroflées, ou faire respirer, paisible et vibrant, l'air qui emplît la plaine éclatante au repos et s'allège au pied de la montagne de Sainte-Victoire, mais on a l'impression, en sa présence, qu'il ne trouve jamais sa figure ou le motif qu'il traite assez construit, assez établi dans sa masse et sa carrure, et il y revient encore, il en détermine de plus en plus la structure, il en accuse le relief. Il est impossible de citer, sinon sans choix, les trente morceaux qu'il expose.

\* \*

Renoir est classique, renoue la tradition avec le XVIII<sup>e</sup> siècle. Boucher est moins vrai, d'une mièvrerie sans fraîcheur, comparé à lui. Tout ce qui brille, chatoie, est printanier et estival, les enfants rayonnants, les jeunes filles ingénues et ardentes, les jeunes femmes, les sources qui chantent imprévues sous la frondaison

des forêts, les jardins fleuristes, les belles gerbes de corolles, de parfums et de lumière, le repos des couples amoureux sous les tonnelles ensoleillées, la grâce nue des baigneuses, Venise, une loge au théâtre, la splendeur en fête de la chair humaine et la fraîcheur sans cesse neuve de la nature l'intéressent, le captivent, l'émeuvent, et il ne perd pas un instant à les célébrer dans son amour. Cette *Source* où la nymphe émue, avance candidement, cette *Femme à l'éventail*, cette *Loge*, cette *Confidence*, ce *Déjeuner de canotiers*, cette *Terrasse* et ces *Femmes au jardin*, on les évoque confusément vermeils et vaporeux si on ne les a pas connus, mais quelles paroles pour dire ce *Portrait de Samary*, la tête ouverte, rose, blonde aux yeux emplis de vie sensuelle et riche, épanouie, — éblouissant délice d'où on ne peut s'arracher ?

Pour la première fois, je pense, dans un Salon, l'œuvre d'Odilon Redon apparaît. Elle n'est pas éloignée, sans doute, de nous être montrée au complet : des lithographies graves, aux valeurs ménagées ou approfondies, paisibles ou effarantes ; des dessins merveilleusement rehaussés de tons de pastels sonores et somptueux, apparitions aussi merveilleuses que celles de la reine légendaire avec son cortège nombreux, éblouissant, harmonieux, à la vue extasiée du roi Salomon. Sur des mers étranges les glissements de barques sous un ciel de fleurs et de nuages colorés ; les corolles exotiques, capiteuses et troublantes, avec des éclats métalliques dans le chatoiement de leurs pétales, mêlées à de voluptueuses fraîcheurs de ciels et d'eaux limpides ; peinture parfois un peu sèche de paysages réels, fantaisies heureuses, délicates et splendides, portraits adorables et parfaits dans l'élégance de leur dessin et le charme du coloris.

Que penser de Puvis de Chavannes ? Quelle étude il faudrait consacrer à son art pour qu'elle fût satisfaisante ! Mais nous ignorions trop qu'il fût parti de choses analogues à ces *Personnages romains*, vulgaires, lourds, routiniers, ou à cette *Pietà* (1850) où il se conformait docilement à la manière de Delacroix, avant de découvrir en lui la haute personnalité sans attache avec le passé, sobre, doucement rêveuse et merveilleusement décorative que nous admirons dans ses fresques de la Sorbonne, de l'Hôtel de ville, de Rouen, de Lyon, d'Amiens, aussi bien que nous la retrouvons, concentrée et d'une grâce si simple, dans cette série d'esquisses, dans ces pastels, dans ces toiles de dimensions moindres, en cet Orphée, en cet incomparable *Enfant prodigue*, en ce souple et ferme torse de femme.

La plupart des dessins ne sont pas les plus beaux que nous connaissions de Puvis de Chavannes : peut-être ne sont-ce que des études de début, empêtrées encore dans la tradition d'académie. Les caricatures, plus curieuses qu'amusantes, ne valaient guère qu'on les

sortit. Mais une chose inouïe, invraisemblable, c'est cette toile, pas même couverte, où des fruits, raisins, poires, pommes et prunes d'un dessin si pur, d'une chair si délicate, sont disposés, vivants, comme au hasard.

Que l'on se souvienne de ce qui existe autour de lui, de ce qui a rayonné auparavant, nulle grandeur ne surpasse la grandeur présente de l'art de M. Eugène Carrière. Je ne parle pas du métier. Quel sculpteur modèle les visages avec une puissance aussi sûre que la sienne ? Où trouve-t-on une pareille science de la valeur expressive dans les effets, l'éclairage, les oppositions ? Comme le dessin sait disparaître, les moyens fondre, et qui s'en soucierait ? Une mâle et prodigieuse sensibilité guide un art sans ignorance et sans défaillance, et nous place devant les motifs, d'une inouïe pureté, de ses inspirations émouvantes. Ce qu'il y a d'obscurément profond, intime, de grand, de confiant et de sain dans la rencontre de deux fiancés, dans ce départ ou plutôt ce partage des affections versées de la famille ancienne qui entoure la jeune fille au jeune homme qui l'accueille et l'en remercie en silence, toute cette gravité de la vie simple, noble, selon un pacte ingénu, sans expression, qui en défleure la hautaine beauté, se dégage unanimement de cette toile de Carrière où, sans emphase, il se surpasse et s'égale aux plus grands comme à soi-même. Aussi complet, et d'une magie précise avec le traitement demi-lumineux des chevelures blondes et de cette exquise robe d'enfant qui emplit de ses plis ondoyants presque le premier plan, le portrait d'un père avec sa fille. Et toutes ces études de têtes féminines, robustes, douloureuses ou ouvertes simplement à la vie, comme elles confirment, en le magnifiant encore, tout ce qu'on sait, tout ce qu'on aime du peintre le plus grand, le plus profond de ce temps.

ANDRÉ FONTAINAS

## CÉSAR FRANCK

jugé par Alfred Bruneau.

Généralement, en dressant sur une place publique, presque aussitôt après sa mort, l'effigie du « grand homme » de la veille, on ne fait que s'incliner devant le succès plus ou moins bien acquis, et il arrive souvent qu'à l'heure où l'idole de bronze, débarrassée des voiles qui la recouvraient, semble défier le temps, l'œuvre du disparu se lézarde, s'émiette déjà, prêt à devenir la poussière qu'emporteront les prochains ouragans. Pour Franck, c'est autre chose. Il s'agit d'un bel acte de justice, de réparation à accomplir, d'une pure gloire qui commence, qui va croître sans cesse et dont rien ne ternira jamais le prodigieux éclat.

La gloire, elle a été lente à se manifester. Quand, il y a quatorze ans, une vingtaine de personnes — pas davantage — le conduisirent au cimetière, César Franck demeurait complètement ignoré de la foule, qui s'obstinait à le dédaigner ou à le dénigrer, depuis

un demi-siècle environ. Son nom, illustré par le splendide labeur d'une longue vie, épouvaient encore les gens, continuait à vider les salles de concert, à mettre en fuite les directeurs de théâtre, à rendre la critique hydrophobe. Au Conservatoire, où régnait Ambroise Thomas et où il occupa la chaire d'orgue jusqu'à son dernier jour, on avait si peu d'égards pour lui, on le traitait si ouvertement comme un paria que nul ne représenta notre école de musique à ses obsèques, dont le gouvernement, du reste, ne se désintéressa pas moins. Sauf chez quelques rares fidèles, chez quelques bons amis qui l'entourèrent constamment d'affection et de respect, il ne rencontra partout qu'indifférence, raillerie et hostilité.

Ceci ne doit point nous étonner. Aucun génie novateur et sincère ne peut espérer être compris d'emblée. Quoi de plus naturel, de plus logique, d'ailleurs? Dès que vous traduisez simplement et vraiment, sur du papier, sur une toile, dans du marbre, vos propres émotions, que vous laissez parler librement et franchement votre propre cœur, vous êtes obligé de heurter d'abord le public, dont l'âme, les sensations ne sauraient ressembler aux vôtres. Petit à petit, cependant, si vous avez en vous-même un foyer de réelle beauté, il s'habitue à sa flamme éblouissante et vient docilement s'y réchauffer, y partager vos joies et vos peines. Mais que d'efforts pour l'y amener! Nous avons vu Richard Wagner, méconnu lui aussi, courir le monde, l'emplit du bruit de ses querelles, cherchant des protecteurs, recrutant des alliés, organisant une universelle et effrénée propagande, trouvant enfin le roi et l'argent nécessaires au prestige et au triomphe de son art. Nous avons vu Hector Berlioz, vilipendé également, s'indigner en des feuilletons, en des livres, en des écrits de toutes sortes, contre la sottise, la méchanceté, la mauvaise foi éternelles, se dépenser en de retentissantes polémiques, se jeter tête baissée, crinière au vent, armes à la main, dans la lutte, ne perdant pas une occasion de rendre au centuple les coups qu'il recevait, de ridiculiser, de vaincre, d'anéantir ses acharnés adversaires. Et ni Rameau, ni Gluck, ni Beethoven, ni Mozart, ni Schumann — souvenez-vous-en — n'ont subi sans amertumes, sans colères, sans révoltes, les furieuses attaques dont ils furent l'objet.

\*\*\*

César Franck — c'est ce qui contribue à faire de lui une figure très exceptionnelle — ne prêta pas la moindre attention aux offenses qu'on lui prodigua et il n'en souffrit jamais. Il négligeait de lire les journaux, de consulter l'opinion; il n'entendait point les protestations ni les sifflets, mais lorsque, par hasard, un applaudissement y répondait, il le considérait comme une surprise exquise, comme un cadeau charmant, précieux, inestimable, dont il parlait ensuite avec une gratitude émue. Il était plein d'indulgence pour l'hésitante générosité des éditeurs millionnaires, grâce à laquelle il resta pauvre, et pour l'incommensurable bêtise qui lui barrait la route à chaque instant. Il ne s'affligeait pas de jouer un rôle plus qu'effacé, en apparence, car la réalité seule lui importait, et il savait fort bien, malgré son extraordinaire et déconcertante modestie, la place qu'il tiendrait un jour dans l'art et celle qu'il tenait déjà dans les préoccupations, dans l'admiration de certains d'entre nous. Ça lui suffisait amplement et quand, après avoir achevé une tâche, il nous disait : « Je crois que vous serez contents », son sourire révélait des allégresses qu'aucun de

ses confrères acclamés, adulés, enrichis, comblés d'honneurs, ne put connaître. Il n'y avait que l'œuvre qui dût compter à ses yeux. Le reste ne signifiait rien.

Il fut donc heureux, heureux à sa manière, heureux d'une façon qui eût tué de rage et de désespoir tout autre que lui. Dès le grand matin, en hiver, il partait, allant, de pensionnat en pensionnat, donner des leçons de piano et de solfège aux « jeunes demoiselles » de la ville, de la banlieue et de la campagne. Il fallait gagner le pain de la maison. Vers midi, on le rencontrait, trottant gaiement par les rues tristes, mangeant vite un croissant, insoucieux du déjeuner manqué. Le soir, ayant fini sa besogne de professeur, il rentrait chez lui et travaillait à la partition en train. Mais elle n'avancait guère jusqu'au moment des vacances, où, souverain maître de son temps, il la terminait en deux ou trois mois. Le dimanche, jour d'enthousiasme et de fête pour lui, il le passait à l'orgue de Sainte-Clotilde. Là, grave, pensif, absorbé dans son rêve sublime, il improvisait longuement et, sous ses doigts, obéissant à sa volonté créatrice, l'instrument formidable s'attendrissait, chantait le pardon des injures, l'oubli des iniquités, la douceur des minutes présentes, la splendeur de l'avenir.

\*\*\*

C'est en une telle disposition d'esprit, en une telle atmosphère de paix, de recueillement et de dignité que furent composés les incomparables chefs-d'œuvre dont la magnificence a enfin conquis leurs pires ennemis. Je n'ai pas à rappeler la poésie naïve de *Ruth*, de *Rébecca*, la fluidité exquise des *Eolides*, l'ardeur voluptueuse de *Psyché*, la sauvagerie fantastique du *Chasseur maudit*, l'émouvante austérité des *Béatitudes* et de *Rédemption*, l'étonnante somptuosité de la *Symphonie*, du *Quatuor* et du *Quintette*, l'âpre rudesse de *Hulda*. Il me suffit de faire remarquer que, dans ces pages si claires, si lumineuses, se reflète exactement, comme en un miroir de pure vérité, l'âme candide, bonne et fière de leur auteur. Contrairement à ce que l'on a dit souvent, César Franck fut un génie essentiellement simple et spontané. Sans doute posséda-t-il au suprême degré la technique de son art. Sans doute resta-t-il le plus puissant, le plus sûr architecte musical de son époque. Mais il édifiait ses cathédrales sonores aussi naturellement qu'un pommier produit des pommes, qu'un rosier produit des roses. Il n'évalait point son érudition à la manière de ces hardis colporteurs qui, aidés d'adroits et dévoués compères, déballet leurs marchandises, vous obligent à les voir, pérorent à perte d'haleine et vous glissent dans la main d'audacieux prospectus. Son « écriture », qui pendant longtemps parut très compliquée, semble à présent la résultante logique de son caractère ingénu; son inspiration, que l'on croyait jadis impénétrable, frappe maintenant par sa simplicité. L'une et l'autre étaient trop nouvelles pour qu'on pût en saisir le sens sur-le-champ. C'est cette nouveauté de moyens et d'expression, nouveauté due à la sincérité d'un cœur fort, qui rend Franck immortel. Dès que celui-ci eut posé les premières pierres de son monument chantant sur les vastes assises du passé, lui donnant ainsi une solidité inébranlable et usant d'un héritage que personne d'ailleurs n'a le droit de renier, il ne regarda plus jamais en arrière. Libre, seul, il alla toujours résolument vers le but qu'il voulait atteindre. Il sentit la vanité des écoles et agrandit de la sorte son domaine. S'il est l'exemple offert à chacun, il est également l'exception dont nul ne se rapproche. Le voilà mêlé désormais à la foule qui le

détesta et qui l'aime. Il lui appartient. En se pressant devant sa statue, elle va le vénérer, l'adorer encore davantage. Ce sera la juste récompense de ses hautes vertus héroïques, de sa large et profonde humanité.

ALFRED BRUNEAU

## NOTES DE MUSIQUE

### A Propos de Bach et ses contemporains. Récital de M<sup>me</sup> Wanda Landowska au Cercle artistique et littéraire.

Il est des artistes que le public a pris coutume d'envisager comme de gigantesques exceptions, des producteurs solitaires jaillis d'un milieu inerte, et qui ont parcouru seuls la voie qu'ils s'étaient tracée par leur seule initiative. On ignore à la fois ceux qui les ont précédés et ceux qui ont marché parallèlement à eux.

En littérature, nous en trouvons un illustre exemple : Shakespeare, que dans tous les pays chacun connaît, — ou prétend connaître, — tandis que Marlowe, Massinger, Ford, Webster, Ben Johnson, Beaumont et Fletcher restent insoupçonnés du plus grand nombre. En musique, Bach est à peu près dans le même cas : la grandeur de son œuvre est telle, et le public est souvent si incomplètement informé, que de tous les contemporains du maître, le seul Hændel, et de tous ses prédécesseurs, le seul Schütz, peut-être n'ont pas été submergés (1).

Certes, des éditions, généralement coûteuses d'ailleurs, permettent à qui veut de connaître Frescobaldi, Froberg et Kuhnau. Certes aussi, des anthologies, des recueils, récents pour la plupart, ont mis plus à la portée du grand public les œuvres de Rameau, des Couperin, de Scarlatti, de Merulo, des Gabrielli et de Pasquini. Enfin, de considérables travaux d'érudition aident à mettre tous ces vieux compositeurs en lumière. Mais ce n'est qu'accidentellement que quelques pièces isolées de leurs œuvres sont exécutées au concert, si bien que la diffusion la plus efficace, voire la seule réellement utile, en est lente et incomplète.

Or, si un Frescobaldi, un Kuhnau, un Couperin ont pu exercer une influence sur Bach, le plus grand de tous les maîtres, n'est-il pas évident que, même de nos jours, il est d'un haut intérêt de connaître ces musiciens ? Et si, à côté du sublime auteur du *Clavecin bien tempéré*, d'autres artistes ont su créer des chants harmonieux et expressifs, il est juste que notre attention, notre admiration soient acquises à ces artistes dans toute la mesure où ils les méritent.

C'est pourquoi M<sup>me</sup> Wanda Landowska — dont je n'ai point la place de louer ici, comme il convient, l'intense et très personnel talent — a eu, à mon sens, une très heureuse inspiration en plaçant au programme de son prochain récital, à côté d'œuvres de Jean-Sébastien Bach, des pages empruntées à ses contemporains d'Allemagne, d'Italie et de France. Un tel ensemble offre non seulement un puissant intérêt documentaire, mais encore un grand attrait musical, puisqu'on y trouve en quelque sorte un raccourci de toute la musique de clavecin dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qu'à côté des exquis pièces de Rameau, de Couperin, de Hændel et de Scarlatti, on en entendra d'autres, moins connues et souvent non moins jolies, de Mattheson, de Telemann, de Zipoli, de Durante et de Clérambault.

M.-D. C.

### Débuts de M<sup>me</sup> Laffitte à la Monnaie.

M<sup>me</sup> Laffitte débutait samedi dernier dans le rôle d'Elsa. Triple début : début dans l'opéra *Lehngren*, début au théâtre et début au théâtre de la Monnaie. On prétend que c'est ce dernier début le

(1) Il y a lieu pourtant de faire une exception en ce qui concerne certains centres musicaux, dont le plus grand nombre est en Allemagne, et où sont exécutées, régulièrement, des œuvres de maîtres antérieurs à Bach ou ses contemporains.

plus épouvantable. Les quelques milliers de Bruxellois qui composent la clientèle accoutumée de notre scène lyrique ne sont pas démonstratifs. Le sifflet étonne; le triple rappel fait événement. Et pourtant, ce public est redouté. Une vieille tradition lui attribue un sens musical affiné, un jugement sûr; et de nombreux artistes nous ont avoué préférer les houles des salles méridionales aux réserves réfléchies des auditeurs bruxellois. On conçoit qu'en se soumettant aux appréciations d'un tel juge on ne puisse se défendre d'un trac copieux, alors surtout qu'aucun autre tribunal ne s'est antérieurement prononcé.

Si M<sup>me</sup> Laffitte n'a pas échappé à la loi commune, au moins faut-il constater qu'elle a vaillamment lutté contre ses nerfs. Aussi malaisé que soit un jugement porté dans des conditions anormales et défavorables, on peut reconnaître à cette artiste des qualités qui doivent l'encourager à poursuivre ses études théâtrales. La voix est jolie, d'un volume probablement plus vaste qu'il n'a semblé; la prononciation est excellente (ô vous, élèves gracieuses de notre Conservatoire, *erudimini!*); masque expressif; attitudes sans gaucherie et désir très évident de bien faire. Désir trop évident peut-être : la recherche, l'intention, le souci de l'effet, la préoccupation perpétuelle de « composer le personnage » ne doivent pas être aussi flagrants. C'est la principale mise en garde qu'il semble permis de faire à M<sup>me</sup> Laffitte. Les bonnes intentions sont souvent sympathiques au spectateur, qui est flatté de l'effort accompli pour lui plaire. Mais elles ne doivent apparaître qu'avec mesure, sinon elles irritent, en nuisant au laisser-aller de l'illusion. Le spectateur est tout instinct, c'est-à-dire tout égoïsme, tout exigence et tout cruauté. Le meilleur moyen de lui plaire est de ne pas s'en soucier, en ne songeant qu'à la beauté profonde du rôle que l'on interprète. S'en pénétrer de toutes ses forces, c'est oublier les soucis de l'effet, les préparations et les mises en valeur; et votre art se trouvera haussé de tout le pur désintéressement avec lequel vous l'aurez servi.

H. L.

### Le Concert Deru.

M. Deru n'avait guère besoin d'organiser ce concert pour mettre le sceau à sa réputation d'excellent élève d'Ysaye. Depuis longtemps déjà il était connu comme tel et tous, assurément, savaient d'avance que l'épreuve de vendredi soir serait victorieuse. Elle l'a été, en effet, et elle l'a été d'autant plus, que le maître lui-même prêtait son concours au concert, et que son terrible voisinage pouvait être de nature à nuire à l'élève. Certes, Ysaye reste le maître des maîtres et, dans le Concerto en *ré mineur* de Bach, pour deux violons (est-ce que cette œuvre sublime ne représenterait pas trois scènes de la vie du Paradis ?) où le célèbre violoniste atteint de *summum* de l'expression vivante et idéalisée, il ne peut, je pense, être égalé; Deru, c'était fatal, devait pâlir à côté de lui. C'est évidemment ce qui est arrivé, mais croyez-vous que cela ait nui en quoi que ce soit à l'ensemble du concerto? Point du tout, car le chef-d'œuvre de l'homme modeste d'Eisenach veut de l'humilité et de la simplicité dans l'interprétation. M. Deru en a mis, et cela a suffi pour que le concerto apparût dans toute sa beauté.

L'épreuve du *Concerto en ré majeur* de Beethoven était peut-être plus dure encore pour M. Deru que celle de l'œuvre de Bach. Très difficile d'exécution, cette composition exige une subtilité peu commune d'interprétation. M. Deru en a admirablement saisi le caractère idyllique et pastoral. Réagissant consciemment contre les tentations d'une exécution en style de « bravoure », il a cherché à donner à l'œuvre ce caractère d'émotion tendre et intime — si rare dans un concerto — que le maître de Bonn éprouvait devant un beau paysage. Ne sont-ce d'ailleurs pas trois paysages merveilleux, les trois parties dont se compose le concerto? Peut-être bien que M. Deru — qui semblait d'ailleurs mal à l'aise au début — a paru légèrement falot dans la première partie? Toujours est-il qu'il a joué à la perfection le *largo* et le *rondo*, et que s'il y a quelque chose à dire à la louange du maître et de l'élève à la fois, c'est que le premier a développé chez le second toute l'originalité naturelle que celui-ci possède.

Le concert débutait par l'ouverture de *Fidelio*, jouée sous la

direction de M. Rinskopf. Un peu plus de précision eût mieux convenu à l'interprétation de ce morceau symphonique où le rythme est tout.

M. Deru a exécuté à la fin du concert un *Chant d'hiver* et une *Valse-caprice* d'Eug. Ysaye. Le *Chant d'hiver* ne manque pas de beauté; la partie d'orchestre a des sonorités de gel et de givre, qui donnent bien l'impression voulue; mais le chant du violon est un peu contourné et un tant soit peu pénible dans ses développements.

CH. V.

## NÉCROLOGIE

Teresa Milanollo.

Teresa Milanollo, l'une des plus célèbres d'entre les violonistes femmes, vient de s'éteindre à Paris, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Née en 1827 à Savigliano, près de Turin, elle se fit entendre à Paris dès l'âge de dix ans et sa précoce virtuosité enthousiasma les juges les plus difficiles. Cherubini et Auber lui firent fête et dès lors la renommée de la jeune artiste s'étendit dans toute l'Europe. Accompagnée de sa sœur cadette Marie, violoniste comme elle, qu'une phthisie pulmonaire emporta en 1848 à l'âge de seize ans, elle parcourut la France, l'Angleterre, l'Allemagne, accueillie partout en triomphatrice, puis elle se fixa à Paris, où elle épousa, en 1857, le capitaine du génie Ch. Parmentier, actuellement général.

M<sup>me</sup> Parmentier-Milanollo laisse, outre le souvenir d'une virtuose accomplie, un certain nombre d'œuvres musicales, parmi lesquelles une *Fantaisie élégiaque* et deux *Romances* pour violon, un *Ave Maria* à quatre voix, des *Variations humoristiques* sur l'air de Malbrough et sur le *Rheinweintied* d'André, etc.

## PETITE CHRONIQUE

Le jury international des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Saint-Louis, dans son attribution des récompenses aux exposants belges, a décerné le grand prix de sculpture à MM. Constantin Meunier et Jef Lambeaux, le grand prix de peinture à M. A.-J. Heymans.

C'est le 14 novembre que commenceront, au théâtre de la Monnaie, les représentations de M. Van Dyck. Le grand artiste chantera *Tannhäuser*, ayant pour partenaires principaux M<sup>mes</sup> Paquot et Laffitte et M. Albers; le 18 novembre, deuxième représentation de *Tannhäuser*; les 22 et 28, la *Walkyrie* avec M<sup>me</sup> Marcy dans le rôle de Brunnhilde et M<sup>me</sup> Paquot dans celui de Sieglinde; le 2 décembre, *Tristan* avec M<sup>me</sup> Paquot.

Dans les premiers jours de décembre passera *Alceste*, pour les représentations de M<sup>me</sup> Litvinne.

Le théâtre Molière, dont la nouvelle troupe a obtenu dans l'*Esbroufe* un si grand succès, donne depuis hier la nouvelle pièce de Brioux, *Maternité*, dont les représentations à Paris, au théâtre Antoine, ont eu l'hiver dernier un si grand retentissement. Aujourd'hui dimanche, *Maternité* sera jouée en matinée à 2 heures.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, premier concert extraordinaire de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. A. De Greef. Au programme : Œuvres de M. Th. Ysaye-Mess.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, piano-récital de M<sup>me</sup> Clotilde Kleeberg-Samuel (Grande-Harmonie).

Jeudi prochain, à l'Institut Dupuich, rue Berckendaël, première audition de la nouvelle association Henusse-Liégeois-Frémolle.

Vendredi prochain, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, « Jean-Sébastien Bach et ses contemporains » par M<sup>me</sup> Wanda Landowska (piano et clavecin).

Dimanche prochain, 2 heures, au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire, sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M<sup>me</sup> O. Metzger-Froitzheimer et de M. Emile Bosquet.

Le Cercle artistique et littéraire, qui inaugurera vendredi prochain sa saison musicale par le récital de M<sup>me</sup> Wanda Landowska, prépare en outre les concerts suivants :

Vendredi 2 décembre, séance de musique de chambre par le trio Chaigneau.

Mardi 6, *Lieder-Abend* par M<sup>lle</sup> Destinn, de l'Opéra de Berlin et du théâtre de Bayreuth.

Vendredi 16, séance de musique de chambre par MM. Albeniz, Crickboom et Loewensohn.

Vendredi 13 janvier, sonates pour piano et violoncelle par MM. Harold Bauer et Pablo Casals.

Vendredi 20 janvier, reconstitution d'un théâtre de Verdure au XVIII<sup>e</sup> siècle. — 1. *La Guirlande* (ou les Fleurs animées), pastorale-ballet en un acte de J.-Ph. Rameau, poème de Marmontel; 2. Ballet du cinquième acte d'*Armide* de Gluck (soli, chœurs et orchestre), avec le concours de M<sup>lles</sup> Louise et Bl. Mante, de l'Opéra. L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Charles Bordes.

M. Radoux directeur du Conservatoire de Liège, a inscrit au programme de son premier concert (12 novembre) la *Symphonie* de César Franck, le *Chasseur maudit* et le *Scherzo* du Quatuor en ré.

La maison Breitkopf et Härtel vient de mettre en vente la partition pour piano et chant de *Pepita Jimenez*, l'intéressante comédie lyrique de M. Albeniz, que le théâtre de la Monnaie donnera d'ici quelques semaines, et celle de *Jean Michel*, la nouvelle musicale en quatre actes de M. Albert Dupuis, qui fut jouée avec succès, au même théâtre, l'année dernière.

Nous attirons l'attention des Belges s'intéressant aux productions patriales sur la belle impression du *Jean-Michel* d'Albert Dupuis, édité par la Société d'Édition mutuelle, dont on connaît la filiation avec la Scola cantorum. La réduction pour piano, due à l'auteur même, est habile et harmonieuse; nombre de pages sont agréables à lire, notamment le troisième acte, si franc et librement joyeux, et l'entr'acte symphonique sur des airs populaires liégeois, qui conserve, au clavier, ses charmantes caractéristiques.

On a inauguré dimanche dernier à Toulouse un monument à la mémoire d'Armand Silvestre, œuvre du statuaire toulousain Théodore Rivière. Après la remise du monument par le Comité à la ville, le maire de Toulouse, MM. Eugène Morand, inspecteur des Beaux-Arts, et Catulle Mendès ont successivement rappelé la carrière et l'œuvre du poète. Le discours de Catulle Mendès a été particulièrement applaudi. En voici la conclusion pathétique :

« Vous avez uni, en un baiser qui joint le ciel à la terre, les lèvres roses de la montagne aux lèvres grises des buées terrestres, la nuit ancienne au jour nouveau; là vous avez râlé le cri de l'aigle, et saigné comme le tronc des sapins; surpris, sous les brumes matinales, un bruit mystérieux de larmes sur les fleurs! Et vous avez entendu et répété, dans l'hospitalité d'une suprême ruine sacrée, — écho formidable de : « Pan est mort! Pan est mort! » — ce sanglot : « Christ est mort! » plus terrible. »

M<sup>me</sup> Segond-Weber et M. Albert Lambert, représentant la Comédie française, ont lu ensuite des pièces de vers et de prose, célébrant Armand Silvestre, de Sully Prudhomme, François Coppée, J.-M. de Hérédia, Jean Richepin, Léon Dièrx, Edouard Harcourt et Mistral. La cérémonie a été clôturée par la lecture, faite par M<sup>me</sup> Segond-Weber, du célèbre sonnet d'Armand Silvestre : *A Toulouse*.

M<sup>me</sup> Fantin-Latour vient de faire remettre à M. Henri Bouchot, conservateur du Cabinet des estampes, à Paris, environ cent soixante-quinze lithographies originales de son mari, en exemplaires de luxe. On y a joint quatre pièces aujourd'hui introuvables, qui sont les premiers essais du maître dans la lithographie.

L'inauguration du monument érigé à la mémoire de César Franck a provoqué en l'honneur du maître des *Béatitudes* des manifestations artistiques variées. M. Colonne lui a consacré sa première séance dominicale; la *Symphonie*, les *Variations symphoniques* avec M. Pugno, *Psyché* et le troisième acte d'*Hulda* en formaient le très admirable programme.

A l'église de la Sorbonne on a exécuté, le lendemain même de l'inauguration, la *Messe solennelle* (op. 12), coupée par une *Élégie* de M. Marcel Rousseau.

M. Camille Chevillard a inauguré par la *Symphonie* la série des Concerts Lamoureux. Enfin, M<sup>lle</sup> Blanche Selva et M. Gustave Bret annoncent pour le 8 novembre un concert qu'ils donneront à la *Scola cantorum* et dont voici le magnifique programme : *Premier choral d'orgue*; *Prélude, choral et fugue* pour piano; *Deuxième choral d'orgue*; *Prélude, aria et final* pour piano; *Troisième choral d'orgue*.

A citer, parmi les meilleurs articles auxquels l'inauguration du monument a donné naissance, ceux de MM. Alfred Bruneau dans le *Matin*, et Paul Dukas dans la *Chronique des arts*.

Le numéro du *Courrier musical* du 1<sup>er</sup> novembre est consacré à César Franck, et contient — avec des photographies et des au-

tographes musicaux de Franck — des articles de MM. Vincent d'Indy, Camille Maclair, Paul Dukas. Ch. Bordes, A. Coquard, V. Debay, etc.

En vente 2, rue Louvois, et chez MM. Flourey, 2, boulevard des Capucines, Vaillant-Flammariion, galerie de l'Odéon, etc.

Curieuse annonce découpée dans un journal hebdomadaire : On demande un couple, la femme première ou deuxième chanteuse d'opérette, jouant le drame et la comédie; le mari, les utilités et chantant les chœurs. Ecrire théâtre G..., à Saint-Jean-de-Luz, pour engagement sérieux.

Le directeur du théâtre G... est vraiment assez exigeant !

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

VILLEGIAURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CÔTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>r</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

#### VENTE PUBLIQUE

le lundi 21 novembre et trois jours suivants,  
d'une importante réunion de

### LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, librairie-expert, 86a, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, se vend 50 centimes.  
Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — I.E NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Un Peintre de l'enfance. *Miss Mary Cassatt* (CAMILLE MAUCLAIR). — La Comtesse Mathieu de Noailles (BLANCHE ROUSSEAU). — Onzième Salon annuel du « Sillon » (M. D. O.). — Notes de musique. *A propos d'un compositeur d'école wallonne* (H. L.). *Piano-récital Clotilde Kleeberg-Samuel* (Ch. V.). — Nécrologie *Gaston Serpette*. — Petite Chronique.

## Un Peintre de l'enfance.

**Miss Mary Cassatt.**

Miss Mary Cassatt est peut-être le seul peintre de ce temps qui ait donné de l'enfant une interprétation limitée à lui-même : elle n'a pas, devant cet être en formation, l'impatience de deviner sa maturité. Elle arrête sa contemplation tranquille et sûre à la minute même où lui apparaît la créature étudiée, elle en saisit l'âme présente, et cela lui suffit pour créer une psychologie neuve, attachante et fortement inspirée de la nature.

Les enfants d'Eugène Carrière sont surchargés de pensées précoces : à travers leurs crânes tendres miroite la lueur phosphorescente de l'intellect qui s'élabore, leurs regards sont insondablement graves, ils portent en eux tout un programme de souffrance et de rêve. Les futures luttes sociales, les transformations de la morale s'inscrivent sur ces visages ombreux : ce sont des messagers de la race de demain, et une mélancolique maturité les fatigue, de cette fatigue divine et mystique déjà errante aux fronts des infantes de Velasquez. Les enfants de Renoir et de Besnard ne sont que des fleurs et des fruits ; d'une délicate animalité, ils ne vivent que par l'efflorescence de leur chair duvetée, dont la pulpe fraîche n'est pas encore imprégnée du suc de la conscience. Les fillettes de M<sup>lle</sup> Breslau sont animées d'une vie nerveuse, leurs yeux sont fins, leurs gestes déjà retenus et stylisés par l'éducation. Elles ont, pour première forme de pensée, l'obéissance aux convenances jolies. D'autres peintres s'efforcent d'esquisser l'adulte à travers l'enfant, ou, s'ils le montrent au premier âge, vagissant et presque informe, ils s'attachent à suggérer par lui toute l'obscur terreur du non-être, ils évoquent en cette larve la vie préorganique ; s'ils le dotent d'une âme, elle est trop âgée, ou alors elle ressort du spiritisme.

Miss Mary Cassatt aura eu le mérite rare de noter l'âme de l'enfant dans sa première phase, à deux ou trois ans, et de ne la montrer ni anticipée ni informe, par la seule force d'un regard de pénétrant peintre qui ne sépare pas la chair de l'esprit, et elle aura dû à son admirable sincérité picturale de pouvoir réussir en cette

recherche si difficile sans recourir à aucun artifice intellectuel. Elle fait de la peinture, et rien de plus, elle figure ce qu'elle voit ; elle n'use ni du stratagème de l'ombre, ni du décor, ni de l'allégorie — et l'analyse à la fois large et patiente de son dessin précise, par le geste vrai, par l'ingénuité vive des moues, des rires et des clins d'yeux, la pensée inhérente à la formation musculaire : chez les enfants qu'elle peint, l'âme a l'âge exact de l'ossature et du système nerveux, le caractère individuel s'associe au caractère ethnographique, et parce qu'elle a beaucoup regardé nous pourrions beaucoup réfléchir.

Miss Mary Cassatt, dont l'œuvre est considérable, abondante, mûrie, fit partie des premiers groupements impressionnistes et participa aux expositions fameuses organisées par eux dans un appartement de la rue Le Peletier. Elle y connut Renoir, Cézanne, Degas, et de celui-ci elle devint non l'élève, mais l'assidue admiratrice (1). Ses deux grands cultes dans l'art moderne sont Corot, dont elle considère surtout, avec raison, les figures comme des choses merveilleuses — et Degas, qu'elle tient pour un des plus grands génies du dessin qui aient paru dans l'histoire de la peinture. Avec Berthe Morisot, Miss Cassatt présentera dans l'histoire de l'impressionnisme l'exemple d'une belle participation de la féminité. Mondaine, voyageuse attardant ses admirations et ses études aux musées italiens, l'artiste américaine a gardé de sa race neuve, plus ouverte que la nôtre peut-être aux œuvres simplifiées et primitives, une passion singulièrement forte pour les réalités du dessin, pour l'expression large par les plans et les volumes, l'aversion de l'art hermétique et subtil. Elle ne se réfère pas à des Américains protestataires comme Whistler ou Poe, hantés des rêves déliés et complexes de la vieille Europe. Ce qui frappe d'abord en elle, c'est le besoin d'expression immédiate et l'amour de la santé. En cette vaste série de jeunes femmes et d'enfants, pas un visage névrosé, pas une velléité de psychologie déroutante ou ambiguë. Les carnations franches, les regards riants et clairs, les lèvres pures et bonnes, les chairs heureuses d'une belle race, les gestes libres, naturels et logiques, plaisent par la simplicité. C'est bien là l'œuvre d'une Anglo-Saxonne exempte des raffinements préraphaélites, féminine par la tendresse des modelés et des expressions, mais robuste, mais éprise de la beauté du sang, de l'alacrité des organismes sans tares, de la souple séduction des corps ne demandant qu'au grand air, à l'eau froide, à l'accoutumance des exercices, le charme que d'autres empruntent aux fards, aux ennuagements des pénombres, aux coquettes

(1) Quatre de ses œuvres figurèrent à l'exposition rétrospective des Peintres impressionnistes ouverte à Bruxelles en mars dernier par la *Libre Esthétique*.

préciosités des dentelles encadrant de précoces et pâles visages, lassés d'être avertis par l'âme dans un organisme qui s'ignore.

CAMILLE MAUCLAIR

(*La fin prochainement.*)

### La Comtesse Mathieu de Noailles.

L'œuvre de M<sup>me</sup> de Noailles nous offre le tableau d'une âme constamment exaltée. C'est pourquoi peut-être d'aucuns l'ont taxée d'exagération... D'exagération, je n'en vois ailleurs que dans la nature de l'auteur, c'est-à-dire dans l'étoffe sensible, dans la matière vivante de l'intelligence et du caractère. Ici cette matière vivante n'est pas en quantité donnée. C'est une source que rien ne tarit ni ne diminue. Et l'on peut dire de M<sup>me</sup> de Noailles qu'elle est exagérée à la façon des héros et des hommes de génie, qui naissent avec des vertus ou des facultés supérieures : En réalité, c'est une femme de génie.

Un volume de vers — début du jeune auteur — puis un second avertissaient de ce que pourraient être les romans. Tout vivants de fraîcheur, d'originalité, ils contenaient à un degré rare les qualités de clarté, d'observation et de concrétisation indispensables à qui veut peindre les êtres et les choses de la vie. En effet, le premier livre en prose de M<sup>me</sup> de Noailles, *La Nouvelle Espérance*, est la révélation de ce qu'il y a de plus enfoui et de plus pathétique dans une âme féminine. Il faut le lire pour voir un caractère de femme, sans arrangement et sans feinte, « sans tricherie » a dit Octave Mirbeau. *Le Visage émerveillé*, qui a paru ensuite, quoique inférieur, est plein de choses précieuses et d'une très grande beauté verbale. Les deux volumes de vers, *Le Cœur innombrable* et *L'Ombre des jours*, sont d'une abondance incomparable d'inspiration et d'imagination ; il n'est pas de poésie plus vibrante où l'on sente davantage la nature. Ce sont des fruits qu'on touche, des feuilles qui tremblent, des écorces dont on suit du doigt le vernis luisant et la chaleur, des fleurs, des parfums, des musiques, des mélancolies où le cœur s'enivre et s'épuise. L'éloquence qui devait donner tant d'élan à la prose était là en lyrisme ; la sincérité que M<sup>me</sup> de Noailles devait apporter à peindre des consciences et des caractères lui servait à peindre la nature : Un tour d'esprit vif et inattendu, des façons de dire nouvelles, l'observation tendre et minutieuse, la notation précise du détail pittoresque ou caractéristique, voila les dons de l'écrivain, ceux qui donnent aux poèmes tant de relief et de saveur :

Je vais aller m'asseoir dans le jardin mielleux  
Qu'emplit le bruit léger d'une cloche qui tinte,  
A l'endroit où s'étend l'ombre du sapin bleu  
En ce scir clair qui fait chaque feuille distincte.

Les deux livres sont pleins de ces aquarelles animées vivement dessinées et délicatement peintes. Mais on y voit aussi des tableaux intérieurs, des sensations étourdissantes à force d'acuité :

Ah ! comme le regret et le désir se pâment  
Quand clair, minutieux, déchirant et vermeil,  
Le passé vient et fait comme un baiser dans l'âme.

On trouve ainsi, dans les romans, des personnages peints en dix mots, l'aspect saillant d'un caractère ou d'un visage saisi au vol, épinglé dans l'esprit tout remuant et tout vivant :

« Je n'aime pas M. l'abbé : il est dans sa soutane une fois pour toutes. » — Elle dit de Sabine de Fontenay que son visage était « *désordonné* par l'éclat des yeux. » Et elle écrit plus loin : « Elle sentait que les impressions de son visage étaient mises de travers sur celles de son âme... » L'image surprend ; elle a quelque chose d'audacieux comme la très grande simplicité, elle dérouté toutes les habitudes de l'esprit. Il arrive que l'esprit dérouté se plaigne et maugrée : c'est alors qu'on dit de M<sup>me</sup> de Noailles qu'elle est exagérée, que son lyrisme est disproportionné, que son style fatigue...

\* \*

Contrairement au talent de la plupart des femmes, le génie de M<sup>me</sup> de Noailles étonne par son ampleur. Rien de l'afféterie de la femme, — rien que des sentiments poignants, vifs, abondants, et quand son âme trahit de la faiblesse, c'est presque encore un aspect d'héroïsme. Elle voit grand, vigoureux ; son style abonde en comparaisons imprévues, en images à l'emporte-pièce, en expressions fortes. Le mot *guerre*, le mot *bataille* reviennent sous sa plume, évoquant avec une exactitude singulière la course ordonnée et puissante de la véhémence et de l'exaltation. Cela fait dans l'esprit du lecteur du mouvement et de la chaleur, quelque chose d'emporté, de tumultueux et d'indomptable qui passe comme la foule et le vent. Il n'est pas d'exemple d'une imagination plus forte et plus *physique*. Elle parle des « dents » du plaisir, de la « musculature » de la pensée. Une image n'est pas seulement le vêtement d'une sensation, c'est un poids qui l'enfoncé, qui la fait pénétrer avec violence et âpreté ; il est certaines définitions frappées comme des médailles, des mots qui prennent l'idée comme le moule prend la cire. A quelqu'un qui lui dit : Vous aimez beaucoup le mot cœur ? Sabine de Fontenay répond : « Oui... n'est-ce pas ? C'est le mot charnel et sensible, le mot rond dans lequel il y a le sang. » M<sup>me</sup> de Noailles a la science des mots à un degré rare. Elle connaît ceux qui vibrent, ceux qui résonnent dans l'âme, ceux qui sont pleins de sève — ou pleins de sang ; c'est à ceux-là qu'elle va d'instinct ; elle s'en sert avec un art extrême et, chose précieuse, elle n'en abuse pas. Son éloquence ne l'entraîne pas à la grandiloquence ; son lyrisme est sage, la phrase couvre l'idée sans déborder. Elle donne toujours la sensation du tact, de la mesure, de la plénitude. C'est dans la prose surtout, et surtout dans la *Nouvelle Espérance*, que ces qualités sont remarquables. Cependant, écoutez des vers comme ceux-ci :

Lorsque le vent du soir fera plier les saules  
Et rentrer les troupeaux aux portes des maisons,  
Nous presserons nos mains et joindrons nos épaules  
Comme font pour danser les Jours et les Saisons...

On en pourrait citer cent autres ; on ne choisit pas, on prend au hasard. Feuillitez *Le Cœur innombrable* et *L'Ombre des jours*. C'est une profusion de beautés qui arrêtent à chaque page — mais si bien faites, d'un goût si ajusté qu'on n'en est jamais fatigué. Gabriele d'Annunzio, *l'imaginaire*, a cette richesse, — mais il en abuse quelquefois. L'imagination, dans ses derniers volumes, est trop brillante, trop surchargée, trop maintenue du côté du soleil. Celle-ci se replie, jouit de l'ombre, de l'intimité, du silence. Sa volonté n'est pas de briller autant que possible, mais elle est tout naturellement lumineuse.

M<sup>me</sup> de Noailles voit les choses avec tendresse, et elle les voit tendres, aimantes, angoissées comme des êtres humains. Cela crée dans ses poèmes une variété de sensations d'un aspect nouveau, singulièrement aiguës. La nature n'est pas seulement une belle vie végétale, mais un monde agité pareil au monde des hommes, avec des sentiments, un cœur, presque une beauté de chair qu'on caresse comme avec les mains et les lèvres. Cette façon de sentir, matérielle et paternelle, partant bien féminine, est surtout apparente dans *Le Visage émerveillé*. Ce livre est une joie pour les sens, un perpétuel enchantement. Imaginez un couvent, avec ses murs blancs, ses corridors sonores, son odeur d'encens, son jardin de fruits et de légumes, sa chapelle qui ressemble à « un verger de lis » et dans toute cette pureté, dans toute cette fraîcheur, l'atmosphère la plus passionnée : des cœurs qui brûlent, des lèvres qui racontent l'amour. Qu'il aille à Dieu ou à la créature, c'est toujours de l'amour humain, de l'amour physique qui épuise et qui tue. Le lyrisme ici brûle, flamboie, prend les accents du Cantique des cantiques : « Je suis une vallée étroite où l'immense soupire est entré. » Je m'étonne qu'on ait pu reprocher à l'histoire de n'être pas conforme à la réalité, tant il apparaît qu'il n'y ait pas là œuvre d'observation, mais d'invention. Cela n'est pas un roman mais un poème, le poème de la volupté, une fantaisie où tout est arrangé pour évoquer à son plus haut degré la sensualité de l'enivrement et de l'extase. Rien de religieux dans les caractères : de l'ardeur, mais pas de ferveur, de l'exaltation, mais pas de piété ; rien de grave, rien de sérieux, rien de ce qui aurait pu donner la matière d'une lutte, d'un véritable débat moral. Une seule figure saillante : la mère supérieure ; on dirait qu'on la voit, intacte et vigoureuse, parmi les personnages secondaires et le décor pâli d'une fresque. Le couvent n'est qu'un cadre uniquement destiné à fournir des contrastes, de jolis tableaux, des épisodes mystiques, à isoler l'amour, à le dépouiller de toute préoccupation matérielle, de tout accessoire prosaïque. Il faut lire cela comme on écouterait un cantique ou un conte de fées, comme on regarde certains tableaux des peintres primitifs pleins de beaux détails, de vêtements somptueux. En vérité cette œuvre attache par le détail ; on la retrouve en soi toute fragmentée, tout en éclats brillants et comme en anecdotes, les unes tendres, ironiques, ou magnifiquement voluptueuses, les autres douloureuses ou toutes fraîches, toutes candides. Celles-ci surtout sont délicieuses ! J'en extrais une qui ressemble à une petite fable :

« Tout amuse la sœur Marthe qui a de l'humilité. Aujourd'hui elle fait des compotes. Je sens que la mère abbessse la méprise. Elle lui dit avec un rire très bon :

« C'est bien, sœur Marthe, faites-nous des compotes. »

Mais elle dit cela comme elle dirait :

« Mon âne, portez tout ce bois au marché vous qui ne rêvez pas. »

D'autres séduisent par la même grâce, une sorte de philosophie plaisante et charmante qui donne presque de l'émotion. A la sœur Catherine qui lui demande si elle souffre beaucoup de scrupules, la sœur Sainte-Sophie répond que non, qu'elle n'est pas très scrupuleuse, qu'elle s'accepte comme elle est, qu'elle se tolère comme elle tolérerait les défauts des autres. Elle dit : « Je me supporte, ma sœur, et par moments je regarde vers le ciel bleu, et j' imagine que le Seigneur me dit : « Petite fille, je vous aime comme vous êtes. »

On le voit, le sentiment du devoir n'importune pas la petite cons-

science ingénieuse et candide de la sœur Sainte-Sophie. C'est à l'appétit du bonheur qu'elle se livre entièrement. Elle sent qu'elle est sur la terre pour aimer, pour être gaie, pour regarder les fleurs, le ciel, les beaux visages... pour vivre, pour être heureuse. Aussi, quand un jeune homme viendra, avec de l'amour et de la poésie, lui ouvrira-t-elle presque immédiatement la porte de sa cellule. Et c'est toute l'histoire, avec ce dénouement imprévu que la religieuse refusera de suivre son amant dans le monde, non par amour de Dieu, mais par amour de son couvent, si blanc, si beau, si plein de paix et, peut-être aussi, parce qu'il est plus facile d'obéir à une volonté supérieure que de lutter et d'avoir sa volonté propre.

L'appétit du bonheur, l'appétit de la vie, de la plus passionnée des vies, voilà ce qui apparaît surtout dans l'œuvre de M<sup>me</sup> de Noailles, et c'est cela qui allume d'une belle flambée tragique tout le premier roman, *La Nouvelle Espérance*. Je ne connais rien de plus empoignant que ce livre, rien qui prenne davantage les nerfs. Autant *Le Visage émerveillé* apparaît comme une fantaisiste improvisation, autant *La Nouvelle Espérance* montre de vie poignante et vraie. Il y a des œuvres marquées par la réalité comme les visages qui ont des rides, des trous, des marques physiques d'usure ou de malheur; le souvenir les concrétise en un beau masque douloureux, c'est en regardant différents de ces masques, en les comparant que l'esprit apprend ce qu'il admire le plus, ce qui l'a le plus profondément frappé. Quelle face de larmes et de ravages à cette histoire d'amour, histoire banale presque et toute simple dans les événements. Une femme s'éprend d'un homme qui ne l'aime pas; une amitié enthousiaste la repose de cette déception; et c'est la deuxième aventure, sans presque de contours. Enfin, elle est aimée, elle aime — et elle se tue. Je sais bien que des causes, plus ou moins précises, ont déterminé cette mort. L'amant de Sabine est marié; il doit une partie de sa vie à sa femme, à son fils. Des déconvenues, des séparations épuisent le cœur de l'amoureuse... Cependant, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle se serait tuée même dans d'autres circonstances... qu'elle ne se tue pas à cause de ceci ou de cela, mais parce que l'amour la déborde, parce que son âme est trop pesante, trop surchargée, parce qu'elle a « aimé toutes les choses de ce monde d'une passion exténuante », parce qu'elle est exténuée, parce qu'elle n'en peut plus. La lettre d'adieu à son ami, qui prend les dernières pages du livre, exprime cette intolérable fatigue : « Je sais que si vous étiez là, vous me diriez que le plus dur tourment s'affaiblit; diminue en quelques mois; mais on ne se tue pas parce que l'avenir peut être mauvais, mais parce qu'on ne peut pas supporter le lendemain. » Ailleurs elle dit : « J'étais comme ces ivrognes qui aggravent leur mal en buvant en route, mais qui étaient déjà ivres au départ. Je suis née ivre et j'ai vécu toujours altérée de véhémence et de douleur. » Et encore : « Les femmes, mon ami, n'ont pas de conscience, elles ont une épouvantable volonté de n'être pas plus malheureuses qu'elles ne peuvent. » Cette dernière phrase est caractéristique. La femme de M<sup>me</sup> de Noailles n'a pas de conscience. C'est la femme moderne, qui dévore la vie comme une proie. Avidé et pressée, elle veut jouir de tout, sentir tout, et quand cette faim de louve ne trouve plus d'aliment, elle se nourrit de son propre sang, de son imagination, de ses nerfs. De tels appétits nés dans des cœurs mesquins, dans des intelligences médiocres n'ont rien que d'odieux et de repoussant. Mais dans cette nature intrépide, pleine de

toutes les ressources, ouverte à tous les vents et à tous les orages, quel beau torrent cela fait et, parce quelle est triste, quelle émouvante et désespérée tragédie ! Toute l'œuvre de M<sup>me</sup> de Noailles, vers ou prose, n'est que le récit pathétique ou les mille tableaux de cette tragédie. Ce qu'elle a révélé, avec une lucidité déchirante, c'est la tristesse infinie de la femme, et c'est ce qui donne à ses livres cette saveur amère et étourdissante, cette odeur orientale de volupté et de fatalité. Alors que des femmes raisonnaient, prêchaient, revendiquaient, écrivaient des romans pour expliquer leur vie, leurs tendances, leurs désirs, leurs idées, elle, touchant *cela*, et ne touchant presque qu'à cela, évoquait de la femme le seul aspect impérissable. Voyez *La Nouvelle Espérance*; son héroïne dit en substance : « Je suis triste ! Aidez-moi, sauvez-moi parce que je suis triste ! » Et c'est comme si les visages les plus désespérés de la vie et de la légende se levaient sur ses pas, comme si l'on entendait les lamentations immortelles de Phèdre ou d'Hermione — ces amoureuses dont le spectacle brûlait le cœur de Sabine de Fontenay — étrangler l'âme de leur détresse ardente. La détresse, l'angoisse, la mélancolie âcre et lourde, sans objet, aussi naturelle à un cœur féminin que la fumée qui vient avec le feu, ... ce vertige fort comme la destinée et qui fait qu'on est lâche, mauvaise, lamentable et féroce, ... qui fait qu'on ment, qu'on pleure, qu'on trahit, qu'on se tue, qu'on est plus ballottée, plus impuissante et plus sauvage qu'une épave sur un fleuve débordé, voilà ce que la femme n'avait pas encore dit et ce que seule elle pouvait dire. Quand les hommes auront tout écrit de la femme, quand ils l'auront auscultée, disséquée, étudiée dans tout, — il y aura encore qu'ils ne sauront pas : la tristesse sacrée. Cette mare trouble dont on n'a touché que la surface, M<sup>me</sup> de Noailles nous en a montré le terrible fond écarlate. La femme qu'elle a créée vivra parce qu'elle est vraie, parce que son caractère représentera le caractère féminin d'une époque, de l'époque imprégnée de Nietzsche et des romanciers russes. Je songe aussi à Baudelaire et à ces vers célèbres :

Il n'importe que tu sois sage,  
Sois belle et sois triste...

BLANCHE ROUSSEAU

### Onzième Salon annuel du « Sillon ».

Le Sillon a fort heureusement renouvelé l'intérêt qui s'attache à ses expositions. Il a évité l'écueil de se répéter chaque année en montrant des toiles à peu près identiques. Si M. Smeers apparaît avec des qualités qui l'ont déjà fait remarquer précédemment, il nous offre deux œuvres d'un humour qui pourrait bien lui assigner une place fort enviable dans notre art pictural : le *Vieux Jardinier* et le *Célibataire*. Ces personnages sont, avec une puissante sobriété de moyens, campés avec leurs ties et leurs traits les plus caractéristiques.

En même temps les différences entre les divers exposants s'accroissent, leur originalité, en général, se précise et s'affirme.

Les honneurs reviennent incontestablement à M. Alfred Bastien qui plait par sa fougue et sa variété.

Comme ses camarades, M. Bastien s'est débarrassé des partis pris un peu trop évidents qui faisaient des précédents Salons du Sillon un manifeste de théories artistiques plus encore qu'une exposition d'œuvres d'art. Sa palette s'est éclaircie et elle y a singulièrement gagné. Les tons moins étouffés chantent plus harmonieusement. La robe gris de perle du grand portrait et le

somptueux chasseur sont d'une belle richesse d'exécution. Le mouvement des chevaux dans la forêt dénote également un tempérament vigoureux.

M. Wagemans expose une robe noire qui serait parfaite si elle n'était trop collée sur le fond, et des tableautins d'une superbe venue.

Mais celui qui arrive à l'impression psychologique la plus forte, c'est M. Laudy, qui comptera parmi les meilleurs portraitistes de notre temps.

Les peupliers de M. Deglume, dont le feuillage d'automne fleurit une combe verte, à la tombée du jour, sont d'une impression pénétrante de mélancolie. M. Deglume est un luministe. Il s'apparente plus à des artistes comme Hymans et Claus qu'à ses confrères du Sillon.

Charmant aussi le *Matin* de M. Haustrate. Les qualités qui s'indiquent déjà dans la *Prairie* s'épanouissent dans cette toile vibrante. MM. Swyncop, Apol, Van den Brugge se livrent à des recherches curieuses d'expression, ainsi que M. Maurice Lefevre et M. Pinot.

Les pastels de M. Bulens sont faits avec un sens très affiné des tons. Sa chapelle, ses rues dont le dessus des maisons est doré par la lumière qui se meurt au ciel, son marché, sont d'un fort joli métier.

Parmi l'envoi des sculpteurs, il faut mettre hors de pair une *Tête de vieillard* de grande allure, de M. Victor de Haen, la *Circe* de M. Püttemans et une délicieuse *Figure* de printemps de M. Mascré.

Quant aux cuirs repoussés de M<sup>me</sup> Berthe Delstanche, ils sont, comme toujours, d'un goût exquis d'arrangement et de couleur.

M. D. O.

## NOTES DE MUSIQUE

### A propos d'un compositeur d'école wallonne.

Parmi les études historiques que l'on consacrerait à la musique et aux musiciens de la terre belge, il se trouverait de bien profitables chapitres consacrés aux caractéristiques des deux écoles flamandes et wallonnes qui ont groupé les expressions harmonieuses de nos deux races. Les rives d'Escaut et de Meuse ont fait éclore des mélodies particulières; il y aurait d'aussi ingénieux parallèles à établir entre Ockeghem et Josquin des Prés qu'entre Peter Benoît et César Franck. Ce ne serait pas céder trop légèrement rux séductions des classements synthétiques que de déterminer, dans l'histoire des expressions musicales de nos siècles passés, le départ entre vieille Flandre et ancienne Lotharingie; les divergences se poursuivent jusqu'à nos jours, malgré l'esprit vivace de traditionalisme et d'originalité qui jamais ne permit la superposition des puissantes influences voisines, germaniques ou latines, pures.

Si l'histoire de l'école flamande est susceptible de fournir de fières étapes, celle de l'école wallonne lui est supérieure par la continuité de son évolution. Dès le x<sup>e</sup> siècle, l'école de Saint-Lambert à Liège enseignait l'harmonie. Progressivement, le foyer harmonieux rayonne: les ducs de Bourgogne accordent de précieuses prébendes aux compositeurs dont les chants illustrent leurs fêtes. Guillaume Dufay de Chimay, l'« Etoile du matin de l'école », Gilles de Binche, Antoine Busnois et le Hennuyer Josquin des Prés sont les artisans de la profonde transformation qui substitue au chœur à l'unisson le chœur à plusieurs voix, et introduit le contrepoint dans la composition musicale. Leur célébrité égale celle des peintres flamands. On appelle leurs élèves en Italie (1).

Plus tard, le centre de fermentation créatrice se déplace; Paris exerce sa fascination. Mais la terre liégeoise et wallonne continue à enfanter des musiciens. Attirés par les lumières de gloire de la capitale latine, ils délaissent le sol natal; pourtant, la mère ne se

(1) PIRENNE, *Histoire de Belgique*.

lasse pas d'en créer de nouveaux, certaine qu'au fond de ces âmes chantantes les mélodies de terroir ne disparaîtront jamais. Gossee le théoricien, Grétry toujours librement inspiré, conquièrent le Paris savant et le Paris frivole; notre divin méconnu, César Franck, le plus grand musicien de terre belge, prodigue sans réserve, auprès d'un public qui l'ignore, ses improvisations sublimes. Et voyez combien la semence porte ses fruits: le plus grand élève de Franck, le Français Vincent d'Indy, fonde une école; et ce sont encore les meilleurs éléments du groupe wallon d'aujourd'hui, les Lekeu, les Théo Ysaye, les Vreuls, les Albert Dupuis, qui peuvent se réclamer de sa maîtrise.

\* \* \*

M. Théo Ysaye, l'un des plus laborieux, ne paraît pas pouvoir être compté parmi ceux dont la personnalité est la plus touchante. Pourtant, nombre de ceux qui s'attendaient, dimanche dernier, à une audition monotone, ont été surpris de l'impression favorable qu'ils en ont emportée. Certains ont poussé l'exaltation jusqu'à l'enthousiasme divinateur, prétendant voir dans l'esthétique du compositeur une logique lumineuse. D'autres, éternels préten-tieux, ont affirmé qu'il n'y avait rien là où ils n'avaient rien pu comprendre.

Nous nous garderons bien d'émettre des appréciations aussi audacieuses. Nous nous bornerons à reconnaître que la seconde séance a procuré des sensations de charme, d'originalité, de sincérité sensiblement plus nettes que celle de la veille; on doit en conclure que ceux qui nient le fond des œuvres de Théo Ysaye sont légers ou sots. De la *Symphonie* nous ne dirons rien. Non pas qu'elle ne soit digne d'admiration par sa belle tenue d'idées, la largeur de ses développements, la probité de ses effets et la noblesse de certains épisodes. Néanmoins, une œuvre pareille représente une somme d'efforts, de réflexion, de production telle qu'il nous paraîtrait déplacé d'en faire l'objet d'un jugement avant de l'avoir pénétrée et analysée.

Le Concerto pour piano, vaillamment défriché par les doigts ailés et précis d'Arthur De Greef (mais quel déplorable piano dans les *forte!*), a particulièrement séduit par ses mouvements deux et trois. L'œuvre d'ensemble est d'un homme de science qui connaît ses moyens, encore que le finale présente du déséquilibre saccadé entre l'instrument solo et l'orchestre un peu sourd.

L'esquisse descriptive et poétique sur le *Cygne* de Sully-Prud'homme a frappé par sa parenté avec les interprétations de De Bussy; certain cor anglais, ajoutant quelques *Nuages* à la « nuit lactée et violette » qui clot le poème, n'était pas pour atténuer cette coïncidence.

Enfin, la *Fantaisie sur un thème populaire*, dont nous prisons hautement l'épisode expressif, aux jolies alternances de flûtes et d'altos, a mis en joie les braves gens qui aiment sortir du concert en fredonnant le dernier « motif ». Elle a accusé également le caractère de race de celui qui signait à lui seul le programme, bien qu'il ne faille pas en conclure que l'âme wallonne est toute en ducasses!

H. L.

### Piano-récital Clotilde Kleeberg-Samuel.

M<sup>me</sup> Kleeberg-Samuel est, assurément, parmi les artistes-femmes, l'une des plus dignes d'intérêt qui soient. Sa personnalité se dégage fortement et s'affine d'année en année. On est anxieux lorsqu'on voit le programme de l'une de ses séances, d'entendre exécuter « par elle » les morceaux qu'elle a choisis, car on est certain d'avance qu'elle va en tirer « quelque chose » que d'autres avant elle n'ont pas trouvé. A ce point de vue, son idée de jouer la *Sonate en mi bémol majeur* (op. 27, n° 1) de Beethoven, était une trouvaille, mais une trouvaille peut-être périlleuse, lorsqu'on songe au voisinage de la sonate « *Clair de lune* » (op. 27, n° 2), cette sœur jumelle à laquelle l'autre a toujours semblé devoir servir de repoussoir.

Eh bien, M<sup>me</sup> Kleeberg a réhabilité « l'autre »; sous ses doigts, la sonate « *Cendrillon* » est apparue très vivante, avec ses alternatives sans transitions, de sommeil alanguï, de songerie gracieuse

et d'éveils brusques, exubérants. Une interprétation si révélatrice dénote à elle seule une artiste remarquable.

Mais que dire de la façon « merveilleuse » dont elle a joué la *Suite française en sol majeur* de Bach? C'était une résurrection! On revivait le siècle de Jean-Sébastien! On l'entendait lui-même! on le voyait presque, noyé dans la griserie optimiste des rythmes aristocratiques, une atmosphère heureuse d'élégantes perruques, de poudre de riz et de jolis sourires flottant autour de lui!

Le romantisme, avec ses contrastes parfois trop violents, rencontre peut-être en M<sup>me</sup> Kleeberg une interprète trop raffinée, trop éprise de l'art de salon, moins compréhensive de la nature pure et simple, avec ce qu'elle a de poignant dans ses douleurs et dans ses joies, que des psychologies graciles ou compliquées.

Aussi l'exécution des *Waldscenen*, par l'excellente artiste, a-t-elle manqué de cette allure populaire qu'affectionnait Schumann, et celle des deux études de Chopin aurait dû, nous semble-t-il, être plus nerveuse, plus slave.

Les *Etudes symphoniques* du maître de Zwickau, plus classiques de forme, ont trouvé en M<sup>me</sup> Kleeberg une interprète bien adéquate à leurs exigences : Cela a « sonné » exactement comme cela doit sonner.

Ch. V.

## NÉCROLOGIE

Gaston Serpette.

L'auteur de *Madame le Diable*, de la *Nuit de Saint-Germain*, de la *Petite Muette*, du *Moulin du Vert-Galant* et de plusieurs autres opérettes d'une inspiration enjouée et légère vient de mourir à Paris.

Né à Nantes, il avait prélué à la musique par de sérieuses études de droit et fut reçu avocat en 1868.

Son diplôme signé, il entra au Conservatoire et dès 1871 remporta le prix de Rome. Sa cantate de concours, une *Jeanne d'Arc* sur un poème de Jules Barbier, fut exécutée la même année à l'Opéra. Ce fut sa seule incursion dans la musique sérieuse : sa muse devait le mener bientôt après à des tâches plus frivoles. Il y trouva la renommée et des succès lucratifs.

## PETITE CHRONIQUE

*L'Amant passionné*, par Camille Lemonnier, qui paraît aujourd'hui chez Fasquelle, en un volume de la Bibliothèque Charpentier, sera lu par toutes les femmes et par tous les hommes qui ont aimé. Tout ce que la passion entre deux amants que la vie sépare, peut inspirer de sentiments violents et tendres, est exprimé dans ce roman, l'un des plus beaux livres de passion qui aient été écrits en ce temps.

Mardi prochain le ténor Ernest Van Dyck fera sa rentrée à la Monnaie dans *Tannhäuser*.

Le Parc annonce les dernières du *Retour de Jérusalem*, la belle œuvre de Maurice Donnay. Mercredi 16, une seule représentation des *Affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau, avec M<sup>me</sup> Moréno et MM. Jean Coquelin, Dieudonné et les artistes du théâtre Municipal de la Gaîté, de Paris. Jeudi 17, première de la *Déserteuse*, pièce en quatre actes de MM. Brieux et Sigaux.

Le théâtre Molière tient un grand succès avec *Maternité*, l'œuvre nouvelle de Brieux. Il y a foule tous les soirs, et le public acclame longuement, après l'acte si émouvant de la Cour d'assises, les remarquables interprètes de l'œuvre puissante de Brieux. Aujourd'hui dimanche, *Maternité* sera jouée en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/4.

Notre collaborateur André Fontainas vient d'être invité à faire une conférence au Cercle artistique. Il parlera, le 25 novembre, de quelques-uns des poètes français de l'heure présente et, en particulier, de Stuart Merrill.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche 13 novembre, à 2 heures, au théâtre royal de la Monnaie, premier Concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M<sup>me</sup> Otilie Metzger-Froidzheim et de M. Emile Bosquet.

Programme : 1. *Sinfonia domestica* de Richard Strauss (première audition); 2. *Concerto en mi bémol* de Beethoven (M. Emile Bosquet); 3. Air de la *Clémence de Titus* de Mozart (M<sup>me</sup> Metzger-Froidzheim); 4. a) *Rondo en la mineur* de Mozart; b) *Novellette en fa dièse mineur* de Schumann (M. Emile Bosquet); 5. Cinq poèmes pour chant de R. Wagner (M<sup>me</sup> Metzger-Froidzheim); 6. Ouverture de *Sainte-Cécile* de J. Reylandt (première audition).

Une nouvelle société d'orchestre, la Société symphonique des Nouveaux Concerts, vient de se constituer sous la direction du compositeur Louis-Fl. Delune. Son programme se limitera, dans le domaine exclusivement symphonique, à l'exécution des chefs-d'œuvre classiques, qui, hormis les exécutions modèles du Conservatoire, — malheureusement inaccessibles à beaucoup, — ont à peu près disparu de l'affiche des grands concerts.

Les séances de la Société symphonique des Nouveaux Concerts auront lieu dans la salle de la Grande-Harmonie, avec la participation de solistes de toute première valeur. La première est fixée au vendredi 25 courant, à 8 h. 1/2, avec le concours du maître pianiste et claveciniste français Louis Diémer.

Au programme : Ouverture de la *Flûte enchantée* de Mozart; *Concerto en sol majeur* de Beethoven (M. Louis Diémer); *Symphonie en mi bémol* de Mozart; Gavotte pour les *Heures et les Zéphirs* de Rameau; les *Papillons* de Couperin; le *Ramage des oiseaux* de Dandrieu; *Gavotte en ré mineur* de J.-S. Bach (M. Louis Diémer); ouverture de *Léonore*, n° 3, de Beethoven.

M. Charles Bouvet, violoniste, qui a institué à Paris la Fondation Jean-Sébastien Bach, donnera vendredi prochain, 18 novembre, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, avec le concours de M. Joseph Jemain, pianiste, une intéressante séance consacrée à la Sonate pour violon aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Outre une seconde audition de sa cantate *La Chanson d'Halewyn*, dont la presse a constaté le succès au palais des Académies, le programme du concert que M. Delune annonce au théâtre de l'Alhambra, pour dimanche prochain 20 courant, comprend une symphonie à grand orchestre, un poème pour violoncelle et des pièces de chant qu'interpréteront M<sup>me</sup> Bathory et M. Emile Engel.

Le violoniste Fritz Kreisler annonce pour le jeudi 24 courant un récital à la Grande-Harmonie.

Le violoniste Oskar Back, un des meilleurs élèves du maître César Thomson, donnera le 29 novembre courant, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de son professeur.

M. Albert Plasschaert, directeur de la *Critique*, à La Haye, met la dernière main à une étude sur l'œuvre de Jan Toorop. Désireux de compléter son travail par l'énumération, aussi complète que possible, des tableaux, aquarelles et dessins du peintre, il serait reconnaissant à tous ceux qui possèdent quelque œuvre, signée ou non, de Jan Toorop, de vouloir bien les lui signaler, en en donnant une très courte description ainsi que la dimension, et en mentionnant s'il s'agit d'un tableau sur toile ou sur bois, d'une aquarelle, d'un dessin, etc. Prière d'adresser les renseignements à M. P. Van der Meer de Walcheren, rue Rittweger, à Uccle-Bruzelles.

La première des intéressantes séances Jaspar-Zimmer consacrées à l'histoire de la Sonate et du Concerto aura lieu à Liège

mercredi prochain 16 novembre; la deuxième, fin décembre et la troisième, avec le concours de l'éminent clarinettiste M. Georges Haeseleier, professeur au Conservatoire, fin janvier.

Programme : Première séance. *Sonates* : 1° *en si mineur* (Bach); 2° *en si mineur* (Gustave Samazeuilh); 3° *en mi bémol* (Mozart). Deuxième séance. *Sonates* : 1° *en sol mineur* (Hændel); 2° *en la majeur* (Brahms); 3° *en mi bémol* (Beethoven). Troisième séance. *Concertos* : 1° *pour violon en la mineur* (Viotti); 2° *pour clarinette en la majeur* (Mozart); 3° *pour piano en ut majeur n° 1* (Beethoven).

Hier samedi s'est ouverte, à la salle des Variétés, place de Meir, à Anvers, une exposition de portraits et de tableaux de M. Ferd.-Georges Lemmers. Clôture le 20 courant.

Selon toutes probabilités, c'est M. Albert Besnard qui sera appelé, par l'Académie de France, à diriger à Rome la villa Médicis en remplacement de M. Guillaume, démissionnaire.

Bartholdi laisse inachevé un monument destiné à glorifier les aéronautes du siège de Paris et qui doit être inauguré à Neuilly, devant la porte des Ternes, en 1906.

C'est son élève et exécuteur testamentaire Rubin qui y mettra la dernière main.

La *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> novembre a commencée la publication d'une traduction des lettres de Richard Wagner à M<sup>me</sup> Wesendonk, l'amie de Zurich, celle qui n'est désignée que par initiales dans l'étude de Kufferath sur *Tristan*, — la muse passionnée du

maître étant encore en vie lorsque cette étude parut. Nous nous bornons à signaler cette publication, attendant qu'elle nous donne l'occasion de revenir sur un aussi magnifique sujet.

M. Félix Mottl vient d'être nommé directeur artistique de l'Académie de musique de Munich en remplacement de M. Stavenhagen, démissionnaire.

Le professeur Fritz Volbach vient, dit le *Guide musical*, de découvrir à Mayence un portrait original de Jean-Séb. Bach, particulièrement curieux par l'énergie du masque, le caractère des rides du visage et la beauté du regard.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**VILLEGIATURE** incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de Belgique :

**HOUFFALIZE**, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, lawn-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

*Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et fr. 6-50 par jour.*

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & Co**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

VILLE DE BRUXELLES

#### VENTE PUBLIQUE

le lundi 21 novembre et trois jours suivants,  
d'une importante réunion de

### LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, librairie-expert, 80A, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Un Peintre de l'enfance. *Miss Mary Cassatt* (suite et fin) (CAMILLE MAUCLAIR). — Les Primitifs flamands (EUGÈNE BAIE). — Albéric Magnard (O. M.). — Un Conteur wallon. — Notes de musique. *Au Concert populaire* (H. L.). *Séance de la « Fondation Jean-Sébastien Bach »*. (*La Sonate pour violon et basse chiffrée au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*) (Ch. V.). La Musique à Liège (F.). — Chronique judiciaire des Arts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## Un Peintre de l'enfance.

Miss Mary Cassatt (1).

Miss Cassatt s'est tour à tour manifestée par la peinture à l'huile et le pastel : c'est un des premiers pastellistes de ce temps. Elle use de ce moyen exquis avec un éclat, un goût, une franchise rares, et en sa façon d'en user elle me semble très proche de Manet. Comme lui elle repousse la mièvrerie qu'on a faussement accolée

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

au nom même du pastel, elle en écrase violemment les sucs, elle profite de leur éclat floral, plus brillant que toute couleur à l'huile, mais elle broie les bâtons avec décision, comme faisait Manet, pour éclairer vivement une lèvre ou un œil, pour restituer la pulpe d'une joue ou d'un cou, sans serrer trop ses hachures, sans estomper du doigt, en gardant à chacune des touches son éclat distinct et sans accumuler les poussières. Elle a aussi, il y a quelques années, montré une série de dix eaux-fortes en couleur : tentée à une époque où presque personne n'abordait ce genre difficile et prenant, cette série révèle une véritable maîtrise chez Miss Cassatt. Des portraits, des effigies de jeunes filles, des babys, des mères soignant leurs enfants, c'en est assez pour limiter la vision et l'effort de l'artiste, et lui permettre de compter parmi les plus sérieux et les plus savants des impressionnistes. On sait d'elle certaines toiles, une jeune femme lisant dans un jardin, une loge de théâtre, qui égalent les meilleurs tableaux de ce temps et rassemblent toutes les qualités de premier ordre, sûreté du dessin, mise en place originale, puissance harmonieuse des tonalités, caractère intensément vrai, charme de certains accessoires, facture personnelle à la fois forte et fine.

Miss Cassatt prouve par toute son œuvre que les qualités viriles ne sont pas incompatibles avec la féminité : il y a dans ses scènes enfantines des gestes qu'une femme seule pouvait observer, comprendre et transcrire, et c'est ce qu'elle a fait avec une telle vérité que ses toiles dureront ; relativement peu connues d'un public auquel l'artiste ne s'est point souciee de s'imposer, les montrant

peu et n'ambitionnant rien, elles resteront les témoignages d'une organisation supérieure, elles compteront spécialement dans l'impressionnisme, auprès des chefs-d'œuvre de Degas, pour montrer à quel point cet art si décrié jadis a, dès le début, aimé le naturel et regardé la vie avec un réalisme pieux.

Avant tout s'offriront à l'admiration les enfants peints par Miss Cassatt, leurs yeux illuminés de joie, leurs corps nus d'une chair si blonde et si fraîche, leurs bras agités vers l'avenir et levés vers tous les fruits, pommes carminées des vergers ou seins rosissants dans la blancheur déclose des corsages. Les eaux-fortes en couleurs représentant des scènes intimes, enfants au tub dont la chair ambrée frissonne parmi les linges et les faïences à fleurs, enfants allaités et endormis, enfants demi-vêtus impatients des mains maternelles, ces eaux fortes aux tonalités cloisonnées, nettes, vives, comprises avec un goût décoratif charmant, procèdent à la fois des Japonais et de Degas par leur bel aspect d'estampes à teintes plates et la ténuité de leur dessin. On reste étonné d'une science qui sait, discrètement ferme, s'effacer devant le naturel des scènes et ne pas surcharger leur charme immédiat. L'artiste se fait oublier, on n'applaudit pas à sa virtuosité, elle n'est pas le but du tableau : tout se coordonne, la vie apparaît telle que le peintre l'a surprise, avec tout juste la stylisation nécessaire à concentrer l'intérêt là où il faut que nos regards le rencontrent.

La composition reste toujours picturale, large, servie par une exécution vigoureuse : le pastel ou le pinceau touche de carmin une lèvre, illumine un nez ou un œil, précise une valeur, colore les ombres, dispose les fonds par de spacieuses hachures massées, accumulées sans timidité. Tout est à sa place, les valeurs sont d'une justesse constante, et les grands plans se présentent avec beauté. De loin, un tableau de Miss Mary Cassatt est toujours une tache harmonieuse, décorative.

L'œuvre entière de Miss Cassatt donne en outre l'impression d'une psychologie s'élaborant en même temps que l'organisme, sans le précéder, sans le suivre; elle a su fixer une heure ingrate, difficilement saisissable, de l'évolution humaine, et en cela elle est vraiment un des peintres de notre époque qui ont le plus naturellement touché à la constatation de la pensée à travers la constatation de la forme. Nous sommes si désireux de trouver tout de suite chez un être, même embryonnaire, quelque secret qui réponde aux nôtres, que nous voyons la plupart de nos peintres poursuivre ce secret jusque sur le masque de la puérilité, le forcer à dire ce qu'il ne sait pas de lui-même, le vieillir avant l'âge, le prendre pour le thème anticipé de leur inquiète recherche du caractère. Aucun, ou presque, ne le situe à son âge et ne fait paraître sur le visage enfantin les sentiments qui lui sont propres; niés au seul profit de l'éclat des

yeux et des lèvres, ou exagérément affirmés, ils se superposent à sa véritable psychologie, même chez Carrière et même chez Renoir.

Il était réservé à Miss Mary Cassatt de trouver la juste mesure. C'est peut-être le premier peintre d'enfants qui ait existé depuis bien longtemps à cause de ce tact exquis. Il faut y joindre l'attrait d'une exécution de haute valeur, d'un coloris qui, sans être pleinement révélateur, se réfère à une harmonie chaude, dorée, sans jamais ravaler l'importance des plans, l'ordonnance des lignes, l'évidence de l'expression, du geste et du décor. Il importe peu qu'une telle artiste, à l'écart des Salons, des faciles et incompréhensibles louanges de la critique courante, ait seulement obéi à son plaisir de peindre et y ait voulu trouver le seul prix de son effort, avec l'estime où la tiennent un public restreint de confrères et d'amateurs. Elle a été fidèle sans servage au groupe des premiers impressionnistes : après en avoir partagé dignement les vicissitudes, elle en suivra la fortune. Manet persista à se présenter aux Salons dans un sentiment de chef d'école convaincu de la bonté de sa cause et de son droit à se montrer sincère et entier au grand public dans sa noble intransigeance. Miss Cassatt a préféré, par aristocratie, se ranger auprès de Monet, de Degas, de Renoir, combattifs dans leur art et amoureux du silence dans leur vie, trouvant plus noble l'exclusion et s'en remettant aux années et à la justice immanente. L'œuvre de Miss Mary Cassatt, devant cette justice qui du moins en art garde sa valeur inaliénable, apparaîtra singulièrement cohérente et significative dans ce dernier grand sursaut de spontanéité de l'école française au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qu'elle a fait, nul ne l'a fait de la même manière; elle a conquis son originalité par son grand, son sérieux amour du travail sincère, avec un sens heureusement précis de la destination exacte et des limites naturelles de son tempérament et de son art.

CAMILLE MAUCLAIR

## LES PRIMITIFS FLAMANDS

M. Eugène Baie, l'auteur de *l'Épopée flamande*, nous adresse la lettre suivante :

MON CHER DIRECTEUR,

Par une coïncidence curieuse, les primitifs flamands ont inspiré ces jours-ci d'abondants commentaires. Que je vous signale, entre tous, ceux de M. Petrucci. D'une part, sa fine lucidité y saisit les caractères psychologiques avec cette sûre pénétration qui replace un type dans ses conditions d'activité quotidienne; d'autre part, elle met un nom sur chacun des détails disparates accumulés dans ces visions bizarres que suggéra la surexcitation du sentiment religieux : parcourez plutôt, à ce sujet, les analyses

d'*Adam et Ève* de Van Eyck et d'un *Enfer* de Jérôme Bosch. Il y a là, mise en œuvre, si je ne m'abuse, une méthode d'investigation d'un maniement très facile pour peu qu'on possède une érudition considérable, de la sagacité et du goût. Ce ne sont encore que des indications, mais au bout desquelles il pourrait bien y avoir des issues.

Croyez pourtant, mon cher Directeur, que je me fusse dispensé d'insister auprès de vous sur de pareilles évidences si plus d'un ouvrage récent ne marquait une tendance fâcheuse à dénier aux primitifs leur originalité ethnique et à l'art de chaque peuple sa forte cohérence traditionnelle. Bref, il n'y aurait, selon certains esthètes, ni primitifs flamands, ni école flamande. Je le sais bien, ce sont là des querelles de mots, mais sous les mots gisent des choses qui nous sont chères et peut-être suffirait-il de les signaler pour prémunir contre des équivoques beaucoup d'excellents esprits.

Que ne voit-on d'abord dans le mot *primitif* une notion purement conventionnelle! En vain le prétendra-t-on inapplicable à l'art d'un Van Eyck qu'une lignée de précurseurs inconnus avait parfait : si minutieusement adorable qu'on l'imagine, il lui manque le mouvement, ce secret de l'interminable renouvellement des attributs, des formes, des attitudes, des caprices illimités de l'énergie agissante. Or, n'est point parfait, à mon sens, un art pictural qui n'a pu saisir de la vie les élans, les spontanités imprévues. Il peut se prêter aux concentrations, aux monomanies du sublime, non pas à la fougue des désirs tendus qui marque l'essor naturel d'un tempérament. En fût-il autrement que nous ne verrions dans cette question qu'un cas particulier du problème général de l'art ethnique et des groupements qu'il engendre.

Qu'affirment donc nos esthètes? Que les religions, les métaphysiques, la science créent entre les divers peuples des points de contact, une culture qui, par sa puissante généralité, l'emporterait sur les différences de race et que, partant, les éléments originaux de chaque groupe seraient négligeables. Dois-je dire qu'un siècle d'acquisitions scientifiques dément une pareille affirmation! L'hypothèse contemporaine d'un organisme prête à tout groupe social une indestructible unité à laquelle les résultats de nos connaissances expérimentales donnent beaucoup de solidité : chaque sol détermine son régime économique qui produit ses mœurs, qui engendrent son art par une série de conséquences dont la rigueur ne fléchit sous le poids d'aucune exception. Par suite, cet organisme est dominé par une psychologie issue d'un tempérament étroitement conditionné.

Vous admettez qu'une certaine façon d'exprimer correspond à une certaine façon de sentir; de là des types nationaux distincts, des styles particuliers, des écoles. La tradition n'est autre chose que la manière dont un peuple traduit dans le caractère des faits sa permanente identité.

Sans doute, des groupements plus vastes s'établissent sur des affinités d'éducation, de tempérament, de tradition, mais on vérifie alors que la culture générale se manifeste d'une façon infiniment variable, selon les éléments originaux de chaque groupe.

C'est ainsi que l'histoire du sentiment religieux en Allemagne peut se résumer dans l'évolution de l'ancien panthéisme des Germains; on en suit la trace dans la doctrine mystique de l'école dominicaine de Cologne, dans les constructions des Schelling et des Hegel, dans le monisme contemporain de M. Haeckel. Semblablement, on jetterait un fil de relation à travers les manifestations du rationalisme français depuis Pelage jusqu'à Voltaire.

Envisagée sous ce point de vue, la question est intéressante, à condition de reposer sur un robuste fondement psychologique : voici déjà quelques années que je m'applique à l'exposer avec les développements indispensables à son élucidation; je puis bien vous dire qu'elle fera la matière de mon prochain ouvrage. Mais pour restreindre mon argumentation à l'objection tirée de l'œuvre des primitifs flamands, n'est-il pas évident que si les formes de l'activité communale ont imprimé dans leur art un sentiment impersonnel, elles n'y ont pas moins empreint ce qu'il y avait de caractéristique et d'essentiel dans les aptitudes de la race, dans ses qualités morales? Les particularités de la culture à cette époque se différencient mal encore de la souche commune et je crois avoir indiqué par ailleurs les circonstances qui présidèrent à la production d'un art social et d'expression collective. Qu'importe donc l'origine germanique d'un Memling (fût-elle démontrée) s'il a reforgé ses imaginations d'après la structure de notre esprit, si la mysticité de Bruges ébranla les profondes sympathies de sa nature? Cela témoigne de la puissance du génie flamand. Qu'importe encore que nos maîtres aient dressé leur chevalet à Dijon, à Lille, à Bruges selon que les y conduisaient les destinées illustres des Bourguignons? Laissons là ces pauvretés! Il y eut en Hellade des sophistes qui niaient le soleil : c'étaient, dit le poète, les adeptes des doctrines de la Cécité.

Excusez-moi, mon cher Directeur, d'avoir retenu si longtemps votre attention et veuillez trouver ici mon meilleur souvenir.

EUGÈNE BAIE

## ALBÉRIC MAGNARD

M. Sylvain Dupuis a inscrit au programme des Concerts populaires la *Troisième Symphonie* de M. Albéric Magnard. Exécutée pour la première fois il y a cinq ans, lors d'une audition que donna au Nouveau-Théâtre le compositeur, elle révéla un musicien exceptionnellement doué. Mieux encore que dans ses œuvres précédentes — parmi lesquelles un drame lyrique, *Yolande*, représenté au théâtre de la Monnaie — M. Magnard y affirme des qualités mélodiques et rythmiques de premier ordre. La pensée mûrie, dégagée des incertitudes du début, s'exprime avec une clarté parfaite; l'unité du style, la solidité de la structure, la logique et la sobriété des développements concourent, avec l'agrément d'une instrumentation colorée, à la haute valeur musicale de la composition. Jouée l'année suivante à Bruxelles sous la direction de M. Eugène Ysaÿe, la symphonie d'Albéric Magnard remporta, on s'en souvient, un éclatant succès. On ne peut que féliciter M. Dupuis de l'avoir, à son tour, fait entrer au répertoire des Concerts populaires.

Précisément elle vient de recevoir à Paris, où M. Camille Chevillard la fit entendre pour la première fois aux Concerts Lamoureux, le plus chaleureux accueil. La critique est unanime à en vanter la belle ordonnance, l'inspiration puissante, la foncière personnalité. Et l'actualité s'empare de la personnalité encore peu connue — si ce n'est des artistes — de M. Albéric Magnard.

« Cet homme au prénom wagnérien est tout le contraire d'un arriviste, dit de lui M. Gauthier-Villars dans une de ses *Lettres de l'Ouvreuse* à la fois si spirituelles et si judicieuses. Solitaire, ennemi de la foule et même des coteries, il évite et méprise les exécutions imparfaites (celle de Chevillard a dû lui plaire), il édit

sa musique lui-même et ne fait rien pour la répandre; c'est quel-  
qu'un. »

Je ne connais guère, en effet, de nature plus fière, plus dédai-  
gneuse des compromissions, plus étrangère aux intrigues, aux  
démarches, aux sollicitations. M. Magnard entend ne devoir qu'à  
lui-même la place qui lui revient parmi les musiciens de ce temps  
et que lui assigne son talent. Et pour se concentrer davantage,  
il a cherché loin de Paris, dans une solitude agreste, l'atmosphère  
de calme et de recueillement favorable au travail. C'est là qu'il  
poursuit son œuvre, avec ferveur et ténacité. Déjà s'accumulent  
les partitions : aux trois symphonies, à *Yolande*, à diverses com-  
positions pour chant et pour piano s'ajoutent le Quatuor à cordes  
joué en mars dernier à la *Libre Esthétique* et à la *Société natio-  
nale*, un Quintette pour piano et instruments à vent, une Sonate  
pour violon et piano, un *Hymne à la Justice* pour orchestre,  
quatre poèmes en musique et — de toutes ses œuvres la plus  
considérable — *Guerceur*, drame lyrique en trois actes et qua-  
tre tableaux.

*Guerceur* reflète les préoccupations sociales, résolument liber-  
taires, qui, en M. Magnard, à côté du musicien, passionnent  
l'homme. Le drame, d'une nouveauté hardie, n'a cure des moyens  
de réalisation scénique, mais il récompensera certainement la  
direction théâtrale qui entreprendra sa mise en œuvre. Je sais,  
dans cette partition, des pages d'une intensité et d'une émotion  
telles qu'il en fut rarement écrit d'aussi pathétiques. Donner la  
vie à ces quatre tableaux passionnés serait pour le théâtre de la  
Monnaie, à qui nous devons tant de hautes jouissances artistiques,  
une occasion nouvelle d'honorer l'art et de mériter la reconnais-  
sance des artistes. O. M.

## UN CONTEUR WALLON

La revue *Wallonia* consacre à notre collaborateur Hubert Krains,  
l'auteur du *Pain noir*, d'*Amours rustiques*, des *Bons Parents*,  
des *Histoires lunatiques*, un très élogieux article. L'auteur,  
M. Charles Dehevalerie, y détermine avec précision les qualités  
fondières de l'écrivain : « Ce qui frappe au premier abord dans  
l'œuvre de M. Hubert Krains, » dit-il, « c'est sa sobriété. Sobre,  
il l'est avec une véritable âpreté. Quoiqu'il arrive, il ne déroge  
pas à la règle qu'il s'est imposée. Son style est perpétuellement  
contenu. Un vouloir opiniâtre réduit l'expression à sa simplicité  
linéaire, exempte de toute surcharge ornementale. Son écriture  
est nette, claire comme l'eau des sources, lucide, sans bavures,  
tout en nerfs et en muscles... Sa philosophie est dure et peu  
compliquée. L'inéluctable douleur en est le thème. Au milieu de  
l'indifférente nature, l'homme se débat et se dépense en efforts  
inutiles. Ce qui nous sourit aujourd'hui nous trompera demain.  
Mais ce pessimisme ne va pas, chez M. Krains, sans une grande  
charité contenue. Ses pages viriles ne consolent pas, mais elles  
fortifient. Dans leur laconisme sévère, elles atteignent la plus pro-  
fonde émotion. Le conteur aime ses héros malheureux... »

On ne pourrait mieux définir l'art austère du conteur, dont ces  
lignes caractérisent, en outre, le « wallonisme » aigu : « Il est  
spécialement requis par les aspects graves et solitaires de la  
région natale. La plaine, la grand'route, la forêt, tous les sites où  
l'homme se confronte avec les choses ont sa prédilection : il n'est  
pas attiré par le mouvement des masses populeuses, il n'a d'autre  
part aucune propension à peindre la joliesse superficielle des  
sites que leur charme a recommandés aux ravages du tourisme.  
Quoi qu'il fasse, il travaille en profondeur : parmi nos auteurs de  
terroir, celui-ci s'attache moins aux mœurs qu'aux caractères, il  
nous restitue non des milieux, mais des individualités synthé-  
tiques. »

## NOTES DE MUSIQUE

### Au Concert populaire.

Vous êtes vous trouvé parfois en présence d'un étranger no-  
table dont la langue vous était à peu près inconnue? L'homme  
est sympathique, sa physionomie mobile, le regard puissant; la  
parole est variée, pleine de volubilité, de couleur, d'expression;  
vous suivez, sans saisir la figuration du mot, le fil essentiel de  
son discours; parfois un geste, une intonation vous surprennent  
parce qu'ils sont en désaccord avec ce que votre imagination  
vous suggère; mais bientôt vous retrouvez le sens approximatif  
et pendant de longs instants vous demeurez sous le charme de  
cette imprécision, parce que votre âme a senti un caractère, une  
richesse de sentiments, une force d'action. L'impression que  
procure l'audition première d'une œuvre nouvelle de Richard  
Strauss n'est pas éloignée de celle-là. On sent « l'œuvre », féconde,  
multiple, surnourrie d'idées philosophiques, pittoresques, sen-  
timentales, naïves, railleuses, plaisantes. Le plan échappe : il doit  
exister pourtant, car toutes les compositions antérieures du jeune  
maître — il est à peine âgé de quarante ans — sont d'une ordon-  
nance rigoureuse. On a cherché à déterminer de manière concrète  
l'intention nette de certains épisodes de la *Sinfonia domestica*;  
chaque auditeur a pu suivre à sa guise ses propres suggestions. Le  
jeu, pour être puéril, n'est pas inutile lorsqu'il s'agit de Strauss.  
Ce musicien nous a accoutumés à traiter la musique en servante  
docile, habile à tout dépendre, depuis le syllogisme ou le para-  
doxe doctrinal jusqu'au grincement du char d'Uylenspiegel. Une  
première audition, même doublée par la répétition générale, ne  
peut permettre de se prononcer, en cette matière plutôt acces-  
soire. L'analyse de la réduction pour piano, la réaudition à l'or-  
chestre seules nous feront approcher la volonté du créateur de  
cette *Sinfonia* si prodigieusement riche de vie, de poésie, — et aussi  
de rythmes, de tonalités, de virtuosité orchestrale. Nous n'avons pas  
eu encore l'occasion d'entendre *Feuersnot*, l'avant-dernier né  
du compositeur allemand; mais pour ce que la partition nous a  
permis d'en connaître, il nous étonnerait fort qu'il ne soit pas  
contemporain de cette symphonie; et nous voyons des beautés  
identiques, dans la merveilleuse progression qui amène le retour  
des feux dans la ville alarmée et dans le surprenant finale de  
cette *Sinfonia*, — nous entendons la péroraison, qui s'ouvre  
par le mouvement soutenu précédant la fugue et se développe  
au travers et à la suite de celle-ci, avec une liberté, une ampleur,  
une sûreté sans égales. Il faut ajouter que M. Sylvain Dupuis  
a droit aux plus vives louanges pour le soin, l'intelligence, et un  
peu aussi la témérité! avec lesquels il a voulu et poursuivi  
l'exécution de cette œuvre maîtresse.

M. Bosquet, pianiste, ancien élève de M. Degreif, a joué le  
*Concerto en mi bémol* de Beethoven, un *Rondo* de Mozart, et la  
*Nocturne en fa dièse mineur* de Schumann. M. Bosquet se carac-  
térise par la netteté, la probité du jeu. Son exécution du *Concerto*  
fourmillait en détails d'interprétation, très savoureux pour les  
spécialistes, mais un peu perdus dans l'acoustique ample de la  
Monnaie. L'artiste paraît habitué à des dimensions sonores plus  
réduites; et le son manque de force. Enfin (peut-être nous trom-  
pons-nous?) il nous a semblé préoccupé des compréhensions par-  
ticulières à Busoni, qui conçoit Beethoven dans un sens très  
*strict*, accents presque durs, traits groupés, divertissements très  
séparés. Il pourrait y avoir quelque danger à s'obstiner dans  
cette voie, lorsque l'on ne possède pas la patte orchestrale du  
maître de Berlin : le *Rondo* notamment perd son délicieux laisser-  
aller, son entrain desinvolte, sa grâce un peu folle. Pourquoi  
l'assagir? Il ne faut pas trop craindre le panache, qui n'est pas  
nécessairement du cabotinage.

Enfin, M<sup>me</sup> Metzger-Froitzheimer nous fut révélée. Le délicieux  
talent! Quelle sincérité, quelle chaleur contenue, quelle expres-  
sion intense, quelle esthétique admirable dans l'exécution des  
cinq poèmes de R. Wagner! Comment entendre sans pleurer la  
plainte poignante et nostalgique de l'alto, dans la merveilleuse  
page : *La Serre*? Ce fut un moment de frémissante noblesse, d'art  
profond. H. L.

Séance de la « Fondation Jean-Sébastien Bach ».  
(La Sonate pour violon et basse chiffrée au  
XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle.)

Deux artistes simples, fervents et convaincus (peut-on ne pas l'être quand on se place sous l'égide de Jean-Sébastien Bach?) ont, vendredi soir, donné à la salle Erard une séance de Sonates, extrêmement intéressante, tant au point de vue de la vraie beauté qu'ils ont exprimée qu'à celui de l'histoire de la musique : MM. Bouvet, violoniste, et Jemain, pianiste, ont fait en quelque sorte un tableau didactique de ce que fut la musique de violon pendant la période qui s'étend approximativement entre 1660 et 1780 ; et ce tableau était d'autant plus attachant qu'il comportait en quelque sorte une vue à vol d'oiseau de l'histoire de la sonate dans les divers pays de l'Europe occidentale : Italie, Allemagne, Autriche, France, Angleterre. Rien de plus curieux que de constater quel cosmopolitisme régnait à cette époque au point de vue musical : C'est à peine si l'on discerne chez des tempéraments exceptionnels comme l'Autrichien François-Heinrich de Biber et Jean-Sébastien Bach ce quelque chose de spécialement puissant et profond, qui fait que les musiciens de la Germanie ont pu se libérer assez rapidement des influences italiennes. La *Sonate en ut mineur* de Biber fut à ce point de vue la plus frappante ; antérieur de près de cinquante ans à J.-S. Bach, le violoniste autrichien montre déjà dans cette œuvre une extraordinaire indépendance, qui certes fait pâlir l'étoile de Corelli, dont MM. Bouvet et Jemain jouèrent la jolie *Sonate en ré majeur*. La *passacaille* de la Sonate de Biber — encore qu'on y sente l'indéniable influence de Frescobaldi — est particulièrement remarquable — et ceci est nouveau — par la merveilleuse entente des ressources violonistiques qu'elle dénote chez son auteur.

La *Sonate* du célèbre compositeur Henry Purcell, fondateur de l'opéra en Angleterre, et celle du Parisien Francœur, furent assurément très goûtées, à cause de leur gracieuse perfection de forme, mais au point de vue historique elles ne constituent guère un progrès sur ce qu'avaient fait précédemment d'autres compositeurs.

Il est inutile de dire que le point culminant de la séance fut l'exécution parfaite de la *Sonate en ut mineur* de J.-S. Bach.

D'aucuns, assoiffés « d'automobilisme musical », diront peut-être que MM. Bouvet et Jemain ont une tendance à trop ralentir les *presto* et les *vivace*. Nous nous inclinons devant leur interprétation à laquelle nous ne trouvons rien à redire et nous estimons devoir les encourager à suivre la noble voie dans laquelle ils se sont engagés.

Ch. V.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Un programme de concert à en-tête majestueux : HOMMAGE A FRANCK. C'est la Symphonie, c'est le *Chasseur maudit* qu'on entendra, et c'est... le *scherzo* du Quatuor (dit à cordes). Oui, un fragment détaché d'un monument complet, homogène, imposant, (le seul « morceau » jugé présentable peut-être !). Cette délicate musique de chambre, noyée dans un concert d'orchestre. Tous les violons, altos et celli, il est vrai, concourront à l'exécuter. Ce que les mânes du pauvre vieux père Franck vont s'éjouir de ce renforcement inattendu de l'œuvre...

J'ai assisté à l'exécution. Si l'unisson de tous ces lourds archets laisse subsister les pétillants traits du violon, la fantaisie légère, la mélancolie navrée dont déborde le *scherzo*, je n'ai pas besoin de vous le dire, car vous êtes intelligents.

Dans un « Hommage à Franck » quelques pages de ses disciples célèbres eussent été en situation : on eût vu tout ce que, rapproché de l'école française actuelle, le maître avait de sécheresse en moins et de génie en plus. Mais non ! Parmi sa musique était planté l'arbre formidable du *Concerto en mi bémol* de Beethoven. Celui-ci, il faut bien l'avouer, n'en a pas paru vieilli...

Dans quelle province perdue se perpétrent innocemment, impunément, ces délits de lèse-Franck ? C'est au Conservatoire de la ville du maître. « Maître de Liège » : ainsi du moins le dénomme la notice. Il s'étonnerait de ce titre, car il avait délaissé la Wallonie dès treize ans et s'était fait naturaliser Français. Au fait, nous ne l'avons vu à Liège qu'une fois. C'est quand il vint diriger son élogue biblique *Ruth*, le 8 avril 1874. En ce temps-là il n'avait pas encore sa belle tête toute blanche ; c'était un petit homme noir, vif, nerveux. La manière « d'hommage » de ses compatriotes ne lui eût pas rendu l'amour du sol natal, je le crains ; car il pardonnait tout, lui si indulgent, sauf l'irrespect de son œuvre.

Le même concert nous présentait le pianiste polonais Godowski. Il manœuvra comme personne la pédale douce de son bechstein. Technique très poussée d'ailleurs ; interprétation poétiquement pâle, parfois charmeresse dans Brahms et Chopin. On ne peut lui reprocher qu'une chose : de n'avoir point de génie.

F.

## Chronique judiciaire des Arts.

Le tribunal d'Anvers est saisi d'une poursuite des auteurs de *Mireille* et des ayants droit des dits auteurs contre une société qui a joué l'œuvre sans autorisation. C'est, dit le *Figaro*, à Anvers qu'a été rendu le premier jugement consacrant les droits de la propriété littéraire et artistique française dans un procès intenté par Emile Zola contre le théâtre Flamand qui, sans autorisation et sans vouloir payer de droits, avait représenté l'*Assommoir*. L'arrêt de la Cour de Bruxelles et le mouvement qui s'en est suivi provoquèrent la réunion du congrès de Berne.

M<sup>e</sup> Van Calster plaidera pour M<sup>me</sup> Gounod et les auteurs du livret.

\* \*

Est-ce excéder les droits de la critique musicale que d'appeler « charlatan » un chef d'orchestre ?

Cette question vient d'être résolue par les juges de la Chambre correctionnelle du tribunal de la Seine à l'occasion d'un différend qui avait surgi entre un musicien connu et un journal de musique qui, dans un article de critique, avait cru pouvoir employer le vocable précité à l'égard du plaignant.

Le tribunal a jugé que le mot « charlatan » n'indiquait pas un fait suffisamment précis pour constituer une diffamation puisqu'il s'applique à celui qui exploite la crédulité publique, mais qu'il constitue une injure et par conséquent dépasse la critique permise.

Sanction pénale et civile : 25 francs d'amende et 50 francs de dommages-intérêts à l'innovateur du mot « charlatan » appliqué à un chef d'orchestre.

\* \*

Jean Aicard avait passé avec M. Franck, directeur du théâtre du Gymnase, un traité aux termes duquel celui-ci s'engageait, sous peine d'un dédit de 40,000 francs, à jouer sa nouvelle pièce, *Benjamine*, au cours de la saison 1903-1904. Le contrat stipulait en outre que le rôle principal serait interprété par M<sup>me</sup> Simone Le Bargy.

Tout semblait réglé et la pièce allait entrer en répétitions quand, brusquement, M<sup>me</sup> Le Bargy refusa de jouer *Benjamine*. Prières, sollicitations, menaces, rien ne put la décider à changer d'avis. Que faire ? M. Franck offrit à M. Aicard une autre artiste, mais ce dernier refusa net et opposa au directeur les termes formels du traité. Il fallut plaider !

En droit, la question se posa en ces termes : Le caprice d'une artiste peut-il constituer le cas de force majeure qui délie le directeur des obligations qu'il a contractées ? Le tribunal de commerce répondit non, car la force majeure consiste dans un fait qui ne peut être prévu alors que le caprice d'une jolie femme rentre dans les prévisions normales....

En conséquence, le directeur du Gymnase est condamné à payer à l'auteur le dédit stipulé.

## ACCUSÉS DE RECEPTION

POÉSIE. — *Le Livre de l'amour*, par HENRI BELMONT. Liège, Mathieu Thone.

ROMAN. — *L'Amant passionné*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, E. Fasquelle. — *Les Apôtres*, par MAURICE DARIN. Paris, L. Vanier (A. Messein, successeur). — *Contes de Sambre et Meuse*, par MAURICE DES OMBIAUX. Bruxelles, Dechenne & Co. — *Fumée d'opium*, par CLAUDE FARRÈRE. Paris, P. Ollendorff. — *Histoires à Ma Dame*, par LÉON WAUTHY. Paris et Liège, l'Édition artistique. — *Au jour le jour*, par FRITZ MASOIN. Bruxelles, P. Lacomblez; Paris, P. Savaète; Namur, L. de Roisin. — *Le Livre des Mille nuits et Une nuit*. Traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. MARDRUS. (Tome XVI et dernier.) Paris, E. Fasquelle.

THÉÂTRE. — *Ambitextre, journaliste*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, P. Lacomblez et V<sup>e</sup> F. Larcier.

CRITIQUE. — *Maurice Maeterlinck*, par AD. VAN BEVER. Paris, E. Sansot & Co. — *Daumier et Gavarni*, par H. FRANTZ et O. UZANNE. Nombreuses illustrations. Londres, Paris et New-York, Édition du Studio. — *Wanda Landowska, pianiste et claveciniste*. Paris, Ed. de la Société musicale.

DIVERS. — *Laeken ancien et moderne*, par A. COSYN. Bruxelles, Ch. Bulens. — *Le Forum romain*, par CHARLES BULS. Bruxelles, A. Lefèvre.

## PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Médéric Dufour, professeur à l'Université de Lille, fait à l'Université nouvelle, rue de Ruysbroeck, 28, une série de conférences sur l'œuvre littéraire d'Emile Zola. Les deux derniers entretiens sont fixés aux samedis 26 novembre et 3 décembre, à 8 h. 1/2.

MM. J.-F. Taelmans et G.-S. Van Strydonck ont ouvert le 15 courant, au Cercle artistique et littéraire, une exposition de quelques-uns de leurs tableaux. Clôture, jeudi prochain 24.

Vendredi prochain 25, ouverture d'une exposition d'œuvres de M. Oscar Halle. Clôture le 4 décembre.

Les théâtres :

La Monnaie annonce pour mardi et samedi prochains deux représentations de la *Walkyrie* avec le ténor Van Dyck. Prochainement, le *Jongleur de Notre-Dame*.

— Au Parc, grand succès pour la *Déserteuse*, de MM. Brieux et Sigaux.

Jeudi 24, matinée littéraire à l'occasion du cinquantenaire théâtral de M. Victorien Sardou. Conférence par M. Albert Giraud et représentation des *Pattes de mouche*.

Jeudi prochain également première représentation d'un acte inédit de feu Fritz Lutens, *Le Verger d'Henriot*. C'est la dernière œuvre écrite par notre regretté confrère.

— *Maternité*, l'œuvre puissante de Brieux, ne sera plus jouée au Molière que jusqu'au vendredi 25. Samedi 26, première des *Trois Anabaptistes*.

Aujourd'hui dimanche, dernière matinée de *Maternité*.

M. Désiré Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient de publier chez Breitkopf et Härtel la deuxième édition de son excellent *Manuel d'exercices de chant*. Le recueil est augmenté d'une leçon récapitulative par M. Gustave Huberti.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Alhambra, concert consacré aux œuvres de M. Louis-F. Delune, sous la direction de l'auteur, avec le concours de M<sup>me</sup> Bathori, M<sup>les</sup> Duchâtelet et Fromont, MM. Engel et Van der Goten, et du Choral mixte (directeur M. L. Soubre).

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, première audition des trois sonates pour piano et violon de Sjögren par MM. Ed. Lambert et G. Lauweryns (salle Erard).

Jeudi 24, à 8 h. 1/2, récital de violon par M. Fritz Kreisler (Grande-Harmonie).

Vendredi 25, à 8 h. 1/4, Sonates pour piano et violoncelle par MM. François et Ludovic Bouserez; mélodies interprétées par M<sup>lle</sup> F. Collet (salle Ravenstein). — A 8 h. 1/2, premier concert de la *Société symphonique des Nouveaux-Concerts* sous la direction de M. Louis-F. Delune, avec le concours de M. Louis Diémer, qui exécutera le *Quatrième Concerto* de Beethoven et une série de pièces pour clavecin de Rameau, Couperin, Dandrieu et J.-S. Bach.

MM. Emile Bosquet et Emile Chaumont interpréteront, en trois séances, les dix sonates de Beethoven pour piano et violon. Ces intéressantes auditions auront lieu à la salle Erard aux dates suivantes : Jeudi 1<sup>er</sup> décembre, Sonates nos 1, 2, 4 et 8; samedi 10, Sonates nos 3, 6 et 7; jeudi 15, Sonates nos 5, 10 et 9

MM. Alberto Bachmann, violoniste, et Gabriel Grovlez, pianiste, de Paris, donneront un concert le jeudi 8 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Grande-Harmonie. Au programme des œuvres de Beethoven, Brahms, Chopin, Schumann, Cui et le *Concerto* de A. Bachmann exécuté par l'auteur.

Pour les places, s'adresser chez Schott frères.

Le deuxième Concert populaire aura lieu les 10-11 décembre, avec le concours de M. Pablo Casals, le célèbre violoncelliste espagnol, et de M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy, du théâtre de la Monnaie. Parmi les œuvres dès à présent au programme : le *Concerto* de Lalo; la *Suite pour violoncelle seul* de Bach (M. Casals); le *Triptyque pour chant et orchestre* de Vreuls (première audition); le grand air d'*Obéron* (M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy).

Les concours de l'École de musique et de déclamation d'Ixelles ont été fixés comme suit :

École primaire n<sup>o</sup> 2, rue Sans-Souci, 130 : Dimanche 20 novembre, à 10 h. 1/2, piano, sixième division.

Grande salle du Musée communal, rue Van Volxem : Lundi 21 novembre, à 2 heures, piano, cinquième division; mardi 22, à 2 heures, piano, quatrième et troisième divisions; mercredi 23, à 2 heures, piano d'ensemble (classe de M<sup>me</sup> Cousin); jeudi 24, à 2 heures, piano, deuxième division.

École primaire, rue Sans-Souci, 130 : Dimanche 27 novembre, à 2 heures, piano, première division et division supérieure.

Grande salle du Musée communal, rue Van Volxem : Mercredi 30 novembre, à 2 heures, déclamation, première division; vendredi 2 décembre, à 3 heures, chant, première division et division supérieure.

Le premier concert de l'Académie de musique de Tournai a lieu aujourd'hui dimanche, 20 novembre, à 4 heures, à la Halle aux draps. L'orchestre et les chœurs formeront un ensemble de plus de trois cents exécutants. L'on entendra pour la première fois à Tournai l'ouverture du *Vaisseau fantôme* de Wagner. M<sup>lle</sup> Berthe Seroen, prix de la Reine au Conservatoire de Bruxelles, chantera le rôle de Senta, et M<sup>lle</sup> Adrienne, de Tournai, contralto de grand avenir, lui donnera la réplique. M<sup>lle</sup> Seroen chantera aussi les soli dans les *Psaumes* de M. Daneau et le grand air de *Freyschutz*. M<sup>me</sup> M.-A. Hanno, premier prix de piano du Conservatoire de Gand, interprétera le *Concerto* de Hiller et la superbe *Suite norvégienne pour instruments à cordes et piano* de Ole Olsen.

Mercredi prochain 23, à 8 h. 1/2, en la salle Renson, à Liège, première séance des concerts Jaspar-Zimmer. Au programme : *Sonates : en si mineur* (Bach), *en la majeur* (Brahms), *en mi mineur et en mi bémol* (Mozart).

Samedi prochain 26, aura lieu en la salle des fêtes du Conservatoire de Liège, avec le concours du violoniste Kreisler, le premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Delsemme, professeur au Conservatoire.

Au programme : *Symphonie en ut majeur* (Beethoven); *Concerto pour violon* (Brahms); *Océana* (Smareglia); *Chaconne* (Bach); ouverture de *Freischütz* (Weber).

Une réunion des membres dirigeants du groupe XX de l'Exposition de Liège (sports) vient d'avoir lieu au commissariat général, à Bruxelles, sous la présidence de M. le chevalier Schellekens. D'importantes décisions ont été prises; les différents sports occuperont quatorze salons qui se développeront sur un emplacement de 400 mètres carrés. En France on s'occupe activement aussi de cette section. Il y a quelques jours M. Chapsal, commissaire général français pour l'Exposition de Liège, a installé le comité français que préside M. Merillon, avocat général à la Cour de cassation. Le comité aura à remplir une triple mission : 1° exposition sportive, commerciale et industrielle, instruments, jeux, équipements, etc.; 2° exposition morale des sociétés sportives, tableaux graphiques, photographies, documents divers, participation aux concours qui seront organisés pendant l'exposition.

Le premier concert de la *Schola cantorum* aura lieu vendredi prochain, à 9 heures du soir, sous la direction de M. Vincent d'Indy, qui a composé le programme de fragments de *Castor et Pollux* de Rameau, d'un Concerto de J.-M. Leclair pour violon, clavecin et orchestre à cordes, de deux Motets français du xvi<sup>e</sup> siècle et d'une Sonate pour violon et clavecin de Senaillé.

M. Vincent d'Indy dirigera à Anvers, en mars, un concert entièrement consacré à ses œuvres. Le pianiste Geeraert interprétera avec orchestre la *Symphonie cévenole* du maître français.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

*L'Etranger* de M. Vincent d'Indy sera représenté à Nice dans le courant de mars.

Le Musée du Louvre vient d'acquérir à la vente Bourgeois, de Cologne, au prix de 75.625 francs, une peinture des plus importantes du xv<sup>e</sup> siècle hispano-allemand. Cette peinture, qui représente l'*Intronisation de saint Isidore*, provient d'une église de Valladolid. Elle n'est point signée, mais les analogies incontestables de caractère et de facture permettent de l'attribuer sans hésitation à Luis Dalmau, l'auteur d'un tableau célèbre conservé à l'Ayuntamiento de Barcelone, *Les Conseillers devant la Vierge*. On a peu de renseignements sur la vie de cet artiste. On sait seulement qu'il alla en Flandre et connut les van Eyck, puisque, dans la peinture de Barcelone, datée de 1445, on remarque une figure d'ange exactement imitée du retable de l'*Agneau mystique*. Le *Saint Isidore* du Louvre, comme le tableau de Barcelone, réunit une dizaine de personnages de grandeur nature; l'influence des van Eyck y est nettement visible. C'est un ouvrage des plus remarquables et d'un intérêt capital pour l'histoire des origines de l'école espagnole.

Le prix le plus élevé de la vente a été atteint par l'*Accordée de village*, d'Antoine Watteau, adjugée 125.000 francs. Le double portrait de l'infante Marguerite et de la naine Babola, attribué à Velazquez, n'a été poussé qu'à 31.500 francs. La *Flagellation*, attribuée à Rembrandt, a fait 9.875 francs seulement.

ERRATUM. — Notes sur M. Théo Ysaye, numéro du 13 novembre 1904, page 371, ligne 13 : au lieu de « touchante » lire « tranchante ».

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMÉN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>a</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le lundi 21 novembre et trois jours suivants,  
d'une importante réunion de

**LIVRES, ESTAMPES ET DESSINS**

provenant des collections de

feu MM. G. WAPPERS, artiste-peintre, directeur de l'Académie des  
Beaux-Arts d'Anvers, et A. PINNOY, bibliophile.

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox  
en la Galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, librairie-expert,  
83a, rue de la Montagne.

*Le catalogue, comprenant 1,000 numéros, se vend 50 centimes.*

Exposition chaque jour de vente, de 10 heures à midi.



# VITRAUX

# R. EVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

## BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

**L'Encre à écrire indélébile**

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — 1<sup>ER</sup> NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

L'Amant passionné (GEORGES RENCY). — Les Salons de Berlin (A. L.). — A la mémoire de César Franck (P. DE BRÉVILLE). — La Musique à Paris. *Le Sang de la sirène* (M.-D. CALVOCORESSI). — Notes de musique *La Semaine Delune* (CH. V.). — Au Cercle artistique (M. D. O.). — Le Quatuor vocal bruxellois en Suisse. (K.). — Nécrologie. *Jules Raeymackers* (O. M.). — Petite Chronique.

## L'AMANT PASSIONNÉ<sup>(1)</sup>

Il y a, dans l'œuvre de Camille Lemonnier, des sautes brusques, des diversions inattendues. Cet esprit, perpétuellement en travail, ne se satisfait pas d'enfanter des ouvrages qui s'enchaînent selon la logique rigoureuse d'une pensée unique en évolution. A côté du grand chemin qu'il suit depuis sa jeunesse et qui le rapproche sans cesse davantage de son idéal d'humanité simple et profonde, il ne dédaigne pas de faire quelques pas dans les

(1) *L'Amant passionné*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, E. Fasquelle.

sentiers de traverse, si leur aspect l'enchanté ou l'émeut. C'est ainsi qu'après *l'Île vierge* et *l'Homme en amour*, après *Adam et Ève* et *le Vent dans les moulins*, ces livres d'humanité générale où la substance même du maître se décante et se cristallise, sont venus des romans de moindre portée, de signification plus restreinte, comme *le Sang et les Roses*, *le Petit Homme de Dieu*, *Comme va le ruisseau*.

*L'Amant passionné* prend place parmi ces derniers. Le héros de ce livre est un avocat, névropathe, fils de phthisique et pauvre, qui aime d'un amour maladif et absolu une charmante femme n'ayant d'autres torts que d'être mariée — à un autre! — et d'être mondaine par-dessus le marché. Elle aime son amant de tout son cœur et lui donne avec joie tous les instants que son ménage, sa fille et le monde ne lui prennent pas. Qu'y peut-elle si ces instants sont peu nombreux et si le monde lui laisse peu de loisirs? Ne faut-il pas qu'elle aille chez la couturière, qu'elle rende les visites qu'on lui fait, qu'elle se montre à tous les diners et à toutes les fêtes? Quand elle trouve une heure à grapiller, de-ci de-là, ou bien quand son amour, plus fort que sa frivolité, la remplit tout à coup d'un désir furieux, elle court chez l'ami qui toujours l'attend et qui pour elle néglige peu à peu ses affaires commençantes. Paul Larue vit avec sa mère, veuve d'un receveur des contributions, une paysanne discrète et silencieuse. L'amour est devenu l'occupation unique de tous ses moments. Quand il sort des bras de sa maîtresse épuisé de passion, le regret de ses joies, l'instabilité de son bonheur le plongent dans une mélancolie et dans un énervement inouïs. Il

lui en veut d'être partie, d'être retournée à ses devoirs et à ses plaisirs mondains. Il l'insulte de loin, il la maudit. Reste-t-elle huit jours sans lui écrire, il prend la résolution de la quitter à jamais. Mais qu'elle vienne le surprendre ou qu'elle lui envoie le moindre billet, aussitôt tout lui est pardonné et, dans l'humble logis de l'avocat, le ciel lui-même est descendu. La pauvre santé de Paul Larue ne résiste pas à tant d'épreuves, à ces cruelles alternatives de douleurs crucifiantes et d'ineffables voluptés. Il se meurt de trop d'amour, de trop de baisers et de trop de larmes. Et rien n'est poignant comme l'indifférence de ses derniers jours pour cette maîtresse adorée qui lui a bu si délicieusement la vie. Madeleine ne le quitte qu'au cercueil. Jusqu'au bout, elle colle ses lèvres aux siennes. Sur sa bouche morte, sa terrible bouche de phthisique, elle écrase sa bouche douloureuse. M<sup>me</sup> Larue, toujours silencieuse et digne, a à peine l'air de s'apercevoir qu'elle est là. Et puis, la vie reprend, son chagrin s'apaise, et tout pourrait peut-être s'oublier si Paulette, sa fille, ne se mettait à tousser d'une mauvaise toux. Le médecin s'enquiert de son ascendance. Quelqu'un qui est mort de *cela*, ne l'a-t-il jamais embrassée? Et la mère reste muette d'épouvante à l'idée que, sans doute, c'est son amant mort qui se venge et qu'elle-même a porté le terrible germe de ses lèvres moribondes à celles de son enfant.

Il faut admirer avant tout la distinction de ce livre qui, sans un mot audacieux, sans une peinture précise, donne avec tant d'intensité l'impression vivante des affres de la passion d'amour. Évidemment, les héros du roman sont des personnages d'exception, en ce sens qu'ils ne reflètent pas l'humanité moyenne. Mais leur cas est devenu si fréquent aujourd'hui qu'ils se haussent, par la vertu d'un style merveilleux, d'une psychologie serrée, d'un art admirable des nuances, jusqu'aux types universels qui représentent, à travers l'histoire littéraire, l'homme aux différents moments de son évolution. Paul Larue, c'est le pauvre être détraqué, aux atavismes morbides, au cerveau surmené, au cœur névrosé, aux nerfs malades, que notre civilisation a fait. Madeleine Cormont, c'est la femme moderne chez qui l'amour doit lutter contre le nervosisme, contre le caprice, contre la frivolité. Et, de la sorte, quoiqu'il s'agisse ici, simplement, d'une aventure amoureuse qui se dénoue dans la mort, — thème banal s'il en fut! — l'art d'un grand écrivain a su en tirer le plus émouvant des plaidoyers contre la société moderne, livrée à l'hypocrisie, aux préjugés, aux conventions et où le bel amour, robuste et sain, des premiers âges du monde ne trouve même pas un cœur pour y chanter sa chanson.

Camille Lemonnier vient d'ajouter un document précieux à notre bibliothèque de Psychologie contemporaine.

GEORGES RENCY

## LES SALONS DE BERLIN

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Jamais expositions n'ont été plus instructives, — parce qu'elles montrent à l'évidence que l'essence de l'art réside dans son évolution progressive et que la stagnation amène inévitablement sa mort.

La grande exposition dite officielle, siège de l'art académique, nous offre le triste exemple d'un art qui s'est fermé à tout souffle rafraîchissant et qui meurt faute d'air et de lumière. Il est désolant de constater que parmi les quinze cent onze numéros du catalogue il n'y a qu'un nombre extrêmement restreint d'œuvres ayant quelque parenté avec l'art.

Les années précédentes une large hospitalité avait été accordée aux étrangers, et l'esprit fatigué d'avoir parcouru toutes les toiles vides, bourgeoises, qui meublent de temps immémorial le Salon de Berlin, se reposait avec délices devant les Sisley, les Pissarro, les Renoir, les Claus, les Heymans, — autant d'hymnes chantés à la gloire de la couleur et de la lumière. Cette année, le jury a cru devoir éliminer les bonnes œuvres étrangères en faveur de mauvaises productions indigènes et, au surplus, comme l'an passé deux artistes refusés se sont suicidés, il a été entraîné à une indulgence excessive.

Le clou du Salon est naturellement l'exposition rétrospective de Lenbach, portraitiste officiel mort récemment, qui comprend vingt-neuf tableaux. Le peintre mérite-t-il vraiment la renommée qu'il a en Allemagne? Ce fut plutôt, semble-t-il, un brillant virtuose qu'un grand artiste.

Un peintre de large envergure et de grande vigueur est, sans contredit, M. O.-H. Engel, qui dans ses deux toiles *Le Torrent* et *La Fête funèbre* affirme une science de composition et une profondeur d'expression peu communes, bien qu'il paraisse n'être pas encore tout à fait maître de sa facture.

Le paysagiste Ludwig Dill, de Carlsruhe, charme par l'harmonie discrète de ses tons volontairement assombris. Mais en comparant ses différents tableaux, on a l'impression que le peintre n'étudie plus la nature, qu'il la traduit de mémoire d'après une formule unique.

M. Max Fabian expose deux portraits expressifs. Il faut mentionner encore quelques jeunes comme Erich, Eltze, Beunewitz, von Loefen et Carl Gussow.

Parmi les envois étrangers on remarque surtout les *Vagabonds* de Munkaczy, le *Fumeur* de Gari Melchers et deux paysages de votre compatriote Frans van Leemputten, dont la *Bénédiction des chevaux* a été achetée l'année dernière par l'État pour le Musée de Berlin.

On voit que les bonnes œuvres n'abondent pas à la grande exposition et qu'il était inutile d'installer celle-ci dans un si vaste bâtiment, alors qu'une seule salle suffirait à les caser toutes.

\*\*\*

La *Sécession* est de beaucoup plus intéressante et tenue dans un cadre plus intime; on y a le sentiment de se trouver en société élégante. Mais on ne peut s'empêcher de constater que l'enthousiasme de jadis tend à disparaître et à faire place à une routine, à une sorte d'académisme sécessionniste.

Cet arrêt est manifeste chez Liebermann, chef de l'école, dont

les œuvres, sauf peut-être les *Garçons au bain*, sont dépouillées de la spontanéité prime-sautière à laquelle le maître nous avait accoutumés.

De même, Leistikow, cet autre coryphée de la *Sécession*, devient d'une monotonie effrayante dans ses *Lacs du Grunewald*.

Ludwig von Hofmann a envoyé une toile, *Au carrefour*, remarquable par son splendide et éclatant coloris, mais cet artiste néglige quelque peu le dessin; ses productions font l'effet de quelque chose d'incomplet et empêchent une jouissance pleine et entière.

La *Femme à l'éventail* de Wilhelm Trübner est, par le caractère et par l'harmonie du coloris, une œuvre de premier ordre. *Mariette de Rigardo*, de Slevogt, est peinte avec une remarquable virtuosité, mais combien elle est vide de sentiment ! On ne s'explique guère que cette toile passe pour le clou de l'exposition. La *Retraite de Marignano*, par M. Hodler, est peinte vigoureusement, avec une extraordinaire puissance expressive. Une autre œuvre pleine d'une émotion concentrée, *La Glèbe*, de M. Mackensen, frappe par son caractère tragique souligné par les rouges sombres de sa coloration. M. Hans Bialuschek expose une *Gare* de facture intéressante mais qui ne peut en rien rivaliser avec les *Gares Saint-Lazare* de Claude Monet.

Parmi les étrangers, citons Sargent, qui vient d'envoyer un portrait du maître du violon Joachim; Jacques Blanche, plus superficiel que jamais (*Portrait de la famille Langweill*); Charles Cottet, qui expose quatre toiles bretonnes; Besnard, représenté par une belle étude de femme, Eugène Carrière par une de ses sculpturales maternités, etc.

Seul de vos compatriotes, Emile Claus a envoyé deux paysages.

Les Danois sont très avantageusement représentés par MM. Hammershoi (cinq portraits) et Werenskiöld (*Portrait d'Edouard Grieg*); la Suède par M. Anders Zorn (portrait de sa femme). Enfin, l'admirable portrait de Théodore Duret fait revivre la grande figure de Whistler.

La statuaire est très faible dans les deux expositions. On admire surtout l'*Archer* de Friedrich, d'une belle facture, et un buste en bois d'un journaliste berlinois par Kruse, œuvre d'un beau réalisme.

A. L.

## A la mémoire de César Franck.

Nous avons reçu de M. Pierre de Bréville, l'un des anciens disciples de César Franck, la lettre suivante :

MON CHER AMI,

Depuis un mois on s'occupe beaucoup de Franck. On écrit, on pépore, on banquette même à sa gloire ! Mais il me semble qu'aucune manifestation en son honneur ne fut aussi digne, aussi émouvante que celle organisée à la Schola le 15 novembre par Gustave Bret et M<sup>lle</sup> Blanche Selva.

Ce soir-là un pieux office d'art fut célébré. Au programme, cinq chefs-d'œuvre : les trois Chorals d'orgue, dernière pensée du maître, le *Prélude, choral et fugue*, le *Prélude, arioso et finale pour piano*. Je n'exagère pas en affirmant que l'exécution fut admirable.

Avec un tact parfait dans la registration, avec l'intuition la plus juste, je ne dis pas des mouvements, ce qui serait trop peu, mais

des nuances du sentiment, Gustave Bret révéla — on peut l'avouer car ils sont peu nombreux ceux qui en réalité les connaissent — les grandes et touchantes prières que sont les chorals d'orgue.

Quant à M<sup>lle</sup> Selva, vous l'admirez depuis longtemps : elle vous eût quand même surpris. Elle n'a pas connu Franck, mais elle a deviné son âme et jamais encore, je crois, elle ne l'avait évoquée d'une manière aussi saisissante.

C'était merveille d'entendre sous ses doigts les thèmes naître, s'enchaîner, se développer, se mêler, se superposer, conservant chacun leur caractère, leur émotion, leur sonorité propres. Et sa virtuosité impeccable, brillante à la fois et si discrète disparaissait, se faisait oublier, tandis que l'œuvre seule demeurait, rayonnante.

Je vous assure que ce fut prodigieux. Franck *était là*, et cette présence du maître ne se manifeste pas, vous le savez, à tous les concerts consacrés à sa mémoire !...

Aucun journal ne vous parlera de cette soirée inoubliable, — les critiques étaient absents... C'est pourquoi j'ai pris sur moi de vous la signaler pour l'*Art moderne*.

Recevez, cher ami, etc.

P. DE BRÉVILLE

\* \* \*

Dans la *Chronique des Beaux-Arts*, un autre des musiciens les plus distingués de la génération actuelle, M. Paul Dukas, a défini en ces termes, dont on appréciera la justesse, l'œuvre de César Franck :

« Ce qui la caractérise, avant tout, c'est son profond classicisme. Non pas un classicisme de pure forme, un remplissage plus ou moins stérile de cadres scholastiques comme en suscita par centaines l'imitation de Beethoven et plus tard de Mendelssohn, comme en produit encore chaque année le respect de vaines traditions. La musique de Franck se manifeste, il est vrai, de préférence, d'après l'ordonnance régulière des coupes consacrées par le génie des maîtres, mais ce n'est point de la reproduction des formes de la sonate ou de la symphonie qu'elle tire sa beauté. Ces grandes constructions sonores où se complait une pensée qui, pour s'exprimer toute, a besoin des amples périodes, du vaste espace qu'elles lui accordent, s'édifient d'elles-mêmes, ainsi qu'il sied, sous l'impulsion nécessaire de son développement. Et c'est parce que, chez Franck, cette pensée est classique, c'est-à-dire aussi générale que possible, qu'elle revêt naturellement la forme classique, non pas en vertu d'une théorie préconçue ni d'un dogmatisme réactionnaire qui subordonnerait la pensée à la forme.

Les productions de cette espèce, semblables à des organismes dans lesquels la fonction crée l'organe, sont aussi différentes des schématismes de la plupart des néo-classiques qu'un corps vivant d'une cire anatomique. Elles se soutiennent aussi fortement par leur principe caché que les ouvrages dans lesquels la forme n'est pas engendrée par le fond se soutiennent peu. Elles prospèrent où ils languissent et, tandis qu'ils passent, elles demeurent.

Mais cette généralité d'expression, de sentiment, de forme, ne peut être rendue sensible que par l'individualité de la langue, sous peine de dégénérer en une recherche d'originalité abstraite dont on chercherait en vain l'exemple chez les grands créateurs. Comme la leur, la langue musicale de César Franck est rigoureusement individuelle, d'un timbre et d'un accent jusqu'à lui inusités et qui la font reconnaître entre toutes. Aucun musicien n'hésiterait sur l'attribution d'une phrase encore inconnue du maître.

Sa frappe harmonique, le contour de sa mélodie, la distinguent de toute autre aussi nettement qu'une phrase de Wagner ou de Chopin. Et peut-être n'est-ce qu'à la condition d'être doué d'une originalité musicale aussi puissante qu'il est permis de rechercher la grande expression, l'accent impersonnel à force de généralité, qui caractérise l'art classique. En tout cas, on peut affirmer sans crainte d'erreur que c'est de l'alliance de cette expression-là, se manifestant au moyen d'une forme traditionnelle, modifiée à l'infini par les particularités d'un vocabulaire et d'une syntaxe inouïs jusqu'à elle, que l'œuvre de César Franck prend toute sa grandeur. »

## LA MUSIQUE A PARIS

**Le Sang de la sirène**, légende musicale en quatre parties de M. MARCEL BRENNURE (d'après A. LE BRAZ), musique de M. CHARLES TOURNEMIRE. (Grand Prix de la ville de Paris, 1900-1903.)

L'œuvre de MM. Ch. Tournemire et Brennure, qui fut classée première au dernier concours musical de la ville de Paris, est une légende bretonne mise en action, ou plutôt en tableaux musicaux. La légende est celle-ci :

Autrefois, un pêcheur nommé Morvarc'h avait capturé une sirène qui par amour pour lui voulut bien abdiquer son immortalité. Sur la descendance de ces deux êtres pèse à jamais la malédiction des esprits de la mer, qui n'oublie pas la désertion de leur sœur. Et c'est le destin de chacune des femmes de la famille Morvarc'h d'avoir à pleurer, quelque jour, son mari dont la mer ne rendra pas même le cadavre.

Aujourd'hui Marie-Ange, « la fleur d'Ouessant », est l'épouse de Jean Morvarc'h. Elle est belle, séduisante et heureuse. Son mari est parti à la mer. Elle l'attend, mais il ne revient pas. En souvenir du disparu, on procède à la cérémonie funèbre, au « proella », l'enterrement fictif par lequel les Bretons ont coutume d'honorer ceux des leurs qui ont péri en mer.

Une donnée aussi simple, fort touchante lorsqu'elle se condense en un bref récit, se prêtait assez malaisément à un développement de quelque longueur. Et l'œuvre qui en est tirée ne forme guère qu'une série de récits, de scènes explicatives, de tableaux, de longs intermèdes musicaux. A cet égard-là, elle est d'un aspect assez neuf, car c'est un poème symphonique avec récits et chants, qui n'a aucun rapport avec la musique dramatique et qui se recommande de son seul intérêt musical. Austère et dépourvue de concessions au goût du public de par sa forme première, elle l'est encore davantage de par la musique. M. Tournemire, artiste opiniâtre et consciencieux, qui par plus d'une œuvre déjà s'est attiré l'approbation des musiciens, a voulu ici nous restituer avec une rigoureuse fidélité l'atmosphère si caractéristiquement âpre de la Bretagne. A écouter la partition du *Sang de la sirène* toute remplie de cantilènes populaires à la ligne quelquefois un peu nue, aux dures arêtes, de rythmes étranges, d'harmonies sombres, on évoque les diseurs de *sônes*, les hommes impassibles, les paysages arides et sans douceur, la mer attristante des côtes bretonnes. De ce pays, M. Tournemire s'est assimilé l'âme tout entière, et il l'a exprimée telle qu'elle est, sans parure et sans atténuation. Peut-être pourrait-on souhaiter plus de mouvement, plus de chaleur, une action plus soutenue; mais on ne saurait méconnaître la justesse de l'évocation. Dans les

limites qu'il s'était tracées, le compositeur a accompli sa tâche. De sa partition je louerai surtout les rythmes si minutieusement notés, si divers malgré leurs affinités, la sobriété des recherches, des chœurs fort bien venus, et certaines pages mystérieuses et impressionnantes parmi lesquelles, surtout, la fin de l'intermède symphonique intitulé *Le Sabbat des sirènes*.

Au théâtre de la Gaité le 17 novembre, au Conservatoire le dimanche suivant, le *Sang de la sirène* fut exécuté sous l'habile direction de M. Georges Marty. M<sup>lle</sup> Vix, qui chanta le rôle de Marie-Ange, obtint par sa voix délicieusement timbrée et par son impeccable articulation, un juste et vif succès que partagea M<sup>me</sup> Georges Marty. MM. Dubois, Plamondon et Delpouget s'acquittèrent aussi fort bien de leurs rôles.

M.-D. CALVOCORESSI

## NOTES DE MUSIQUE

### La Semaine Delune.

Oui, ç'a été vraiment la semaine Delune. Le jeune compositeur-capellmeister s'est prodigué. Dimanche passé c'était à l'Alhambra : il présentait au public ses propres œuvres. Avant-hier c'était à la Grande-Harmonie : il dirigeait les œuvres d'autres que lui et le pianiste Diémer rehaussait de sa présence et de son délicieux talent l'éclat du premier « Nouveau Concert ».

*Audaces fortuna juvat!* La semaine a été bonne pour M. Delune. Nombreux public, enthousiasme, impression de voir naître à la vie à grandes guides de l'art un bon musicien de plus.

Voyons tout cela de plus près :

Il est incontestable que comme compositeur M. Delune est fort bien doué : il connaît son orchestre à fond; il sait ses ressources infinies; il en use, il en abuse peut-être un peu : ceci se comprend; l'ivresse que procure souvent une trop grande facilité à se jouer des difficultés techniques mène fatalement à cela.

Sa *Symphonie en ut majeur* en est une preuve. C'est un tourbillon de sonorités enivrantes, avec parfois des répétitions inconcevablement téméraires et qui produiraient certes un grand effet si l'on ne sentait pas que leur obsession est un peu voulue : telle la répétition qui se trouve dans l'*Allegro* du début, lequel est au demeurant un morceau symphonique fort intéressant, un mélange de choses humoristiques et tendres, plein de trouvailles heureuses. L'*Adagio*, par contre, nous a paru bien languissant et plutôt pauvre d'invention; cette « suavité » continuelle et agaçante à la fin est un terrain sur lequel il vaut mieux que M. Delune ne s'aventure plus; combien, à côté de cette chose forcée, apparaît vivant et bien équilibré l'amusant *Scherzo* avec ses cocasseries intenses, ses momeries follichonnes, son allure naturelle et bonhomme, grâce à ce quelque chose de populaire qu'on retrouve également dans le *Finale*; celui-ci est moins personnel que le *Scherzo*, mais il termine cependant d'une façon très digne cette symphonie, œuvre capitale de cet intéressant concert.

Ouvre capitale! oui! car la *Chanson d'Halewijn* avait déjà été entendue et d'ailleurs, sujet imposé, elle devait nécessairement être inférieure à la symphonie. La musique en est certes fort soignée et toute pleine de bonnes intentions. Elle dénote encore une fois chez le jeune compositeur une grande richesse de dons techniques et au surplus une compréhension certaine de l'atmosphère moyenâgeuse de la tragique légende d'Halewijn. Mais cette légende est si belle dans son texte originare, et si naïve, et elle sonne si bien en cette délicieuse langue qu'est le vieux néerlandais! Alors, voyez-vous, malgré les habiletés réunies de MM. Solvay et Delune, on se dit, quand on se la rappelle, qu'il valait peut-être mieux la laisser telle qu'elle était, sans y ajouter la parure lourde d'une musique moderne.

Les *Cygnés* de Rodenbach n'avaient pas non plus besoin d'un

vêtement musical. Ils sont une musique par eux-mêmes; et ni le chant, ni le violoncelle, ni le piano n'ont ajouté quelque chose au charme de la poésie.

Le *Poème* pour violoncelle avec accompagnement d'orchestre est franchement tout à fait mauvais : vulgaire, froid et d'un rythme antipathique. Il n'était vraiment pas digne de figurer sur le programme de ce concert dont la tenue d'ensemble, somme toute, fut excellente.

M<sup>mes</sup> Bathori, Duchâtelet et Fromont, ainsi que M<sup>l</sup>. Engel et Van der Gotten prêtaient leur concours à M. Delune. M<sup>me</sup> Bathori et M. Engel, — faut-il le dire? — ont comté parmi les plus grands éléments de succès du concert.

M. Delune avait dirigé « ses œuvres » avec le plus grand soin et une incontestable maîtrise. On se demandait avec anxiété s'il en ferait de même lorsqu'il s'agirait d'accomplir la tâche plus difficile de mettre au point l'exécution d'œuvres symphoniques de Beethoven et de Mozart. L'épreuve du premier Nouveau Concert a été victorieuse.

Exécution peut-être parfois un peu lourde de l'ouverture de la *Flûte enchantée*, mais interprétation extrêmement vivante et juste de la *Symphonie en mi bémol* de Mozart, ce « triomphe de la beauté du son », selon l'expression de Jahn; enfin, toute la vigueur et toute l'intensité voulues dans l'exécution de l'ouverture de *Léonore* (n<sup>o</sup> 3); bref, M. Delune a toutes les qualités qu'il faut pour devenir un très bon capellmeister. Il mérite d'être encouragé à suivre cette voie. Son orchestre est au surplus fort bien composé et les éléments de premier ordre qu'il renferme doivent singulièrement faciliter sa tâche.

Une belle tête grisonnante qu'on dirait presque poudrée, tellement elle rappelle par ses traits et son délicat sourire voltairien les marquis galants du XVIII<sup>e</sup> siècle; une aménité charmante et, dans l'ensemble, un mélange de bonne grâce et de distinction qui le rendent tout à fait sympathique : tel est Louis Diémer.

Sa façon de faire de la musique? Tout à fait conforme à lui-même! Parfaite dans les exquises compositions pour clavecin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont il s'est fait une spécialité. beaucoup moins bonne dans les œuvres qui se rattachent plus à la conception moderne de la musique. Son interprétation du *Concerto en sol majeur* de Beethoven (une œuvre d'ailleurs inférieure du maître de Bonn) nous a paru froide et sèche dans son absolue impeccabilité.

Mais, par contre, que de charme, que de nouveauté et de personnalité il sait mettre dans les pièces de Couperin, de Rameau, de Dandrieu, de Cl. Daquin, de J.-S. Bach! Quelle reconstitution! Quelle surprise! Quelle compréhension profonde! Aussi son succès fut-il immense et mérité! On ne pourrait d'ailleurs assez manifester sa reconnaissance envers ce noble artiste, qui a voué son existence à faire revivre, par ses évocations musicales, les faces heureuses de ce siècle de charmante insouciance, d'élégance et de joliesse raffinée que fut le XVIII<sup>e</sup>.

CH. V.

## AU CERCLE ARTISTIQUE

M. G. Cambier expose une nouvelle série de tableaux rapportés de Palestine.

Déjà, l'an dernier, il avait montré, rue Royale, outre des paysages de Terre-Sainte : *La Grotte de Jérémie*, *La Voie douloureuse*, *Le Saint-Sépulcre*, *Le Tombeau de la Vierge*, *Le Cénacle*, *La Grotte de l'Agonie*, *La Chapelle de l'Invention de la Croix*.

Aujourd'hui, c'est une vue de Bethléem. Par une nuit claire et bleue, pleine d'étoiles, la ville, tout en haut de la colline morne, apparaît toute blanche comme un rêve, comme une prière vers le ciel. C'est une vue de la ville sainte, Jérusalem, avec ses coupes innombrables et ses minarets. Puis ce sont les diverses parties de la basilique du Saint-Sépulcre : *la Chapelle et l'Oratoire de Sainte-Hélène*, *La Prison du Christ*, *La Chapelle de la division des vêtements du Christ* et *Le Tombeau*.

M. Cambier, dont la peinture est solide et grasse, réunit là une

œuvre émouvante. Pierre Loti l'a inspiré. Des phrases de cet écrivain subtil et troublant commentent mieux qu'on ne le pourrait faire chaque toile. Ou c'est le contraire, si vous voulez, la toile commente le poème.

Voici la chapelle de Sainte-Hélène. Après la nuit qu'on vient de traverser entre deux rangées de fantômes, elle s'éclaire de grands rayons du jour, qui arrivent pâles et bleuâtres par les meurtrières de la voûte.

On croirait un temple barbare. Quatre piliers énormes, trapus, d'un byzantin primitif et lourdement puissant .... Des fragments de peintures aux murailles indiquent encore des saints et des saintes, nimbés d'or dans les attitudes raides et naïves, sous l'effacement des humidités et des poussières mortes. Tout est dans un délabrement d'abandon, avec des suintements d'eau et de salpêtre.

On peut dire que M. Cambier a bellement réalisé, dans ses toiles, l'expression écrite de Pierre Loti. Il l'a fait en conservant son originalité et ses qualités de peintre flamand.

M. d. O.

## Le Quatuor vocal bruxellois en Suisse.

Le Quatuor vocal bruxellois, composé de M<sup>me</sup> L. Fichet (soprano), de M<sup>lle</sup> F. Collet (alto), de M. A. Piton (ténor) et de M. C. Fichet (basse), a participé récemment à deux concerts à Genève et à Berne. Le *Bund*, le grand journal bernois, écrit à ce sujet : « Le concert de la Société de musique de Berne offrait un intérêt exceptionnel, par suite de la participation du Quatuor vocal bruxellois. Nous nous sommes trouvés devant un groupe d'artistes absolument remarquables. Les quatre voix sont d'une très grande beauté; si l'on devait faire un choix, on serait embarrassé de dire quelle est la plus belle. Est-ce la claire voix d'argent si singulièrement expressive du soprano, est-ce la sombre et pleine voix de l'alto, est-ce le souple et clair ténor ou la forte et moelleuse basse? Quoi qu'il en soit, il serait difficile de trouver quatre voix aussi harmonieusement groupées et associées à un esprit artistique plus délicat. Le Quatuor n'a chanté que des *lieds* des compositeurs du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles, parmi lesquels se trouvaient des choses très intéressantes. Celles qui nous ont laissé la plus forte impression sont la *Chanson de May* d'un compositeur inconnu du XVI<sup>e</sup> siècle, la chanson de Mauduit (1554-1627) et les joyeuses et si caractéristiques *Tribulations conjugales* de O. de Lassus (1520-1594). »

L'*Intelligenzblatt* constate, de son côté, le grand succès obtenu par nos compatriotes : « Ce fut, » dit ce journal, « un intéressant et très instructif concert. Le Quatuor bruxellois est arrivé à un résultat d'ensemble surprenant, et il a fait valoir à merveille la saveur des vieux *lieds* qui figuraient à son programme. » K.

## NÉCROLOGIE

Jules Raeymaekers.

L'un des derniers survivants de l'École de Tervueren, Jules Raeymaekers, vient de succomber à Houffalize, emporté en quelques jours par une pneumonie.

C'est avec une douloureuse émotion que nous avons appris la mort de cet artiste délicat, sensible à toutes les manifestations de la beauté, dont la nature fine, discrète et tendre transparaissait dans des toiles au coloris voilé, généralement inspirées par l'ingénuité des aubes et la paix des crépuscules. Une parenté spirituelle le rattachait à Corot et à J.-F. Millet, dont il aimait les œuvres pardessus tout. Il avait, comme eux, la passion de la vie rustique dans ses humbles travaux et discernait dans les attitudes des moissonneurs, des bergers, des laboureurs, des vanniers l'universelle harmonie de la création.

Il fut longtemps dans l'action et prit part aux batailles qui, de 1860 à 1880, émancipèrent en Belgique la peinture. Avec Artan, Dubois, Smits, Rops, les frères Meunier, Verwée, Baron, Delacharlerie, Van Camp, il fonda l'*Art libre*, première et glorieuse étape d'une libération aujourd'hui définitive. Son influence s'exerça également au Cercle artistique dont il organisa, en qualité de secrétaire, les expositions avec une intelligence et une compétence remarquées.

Depuis une vingtaine d'années il s'était retiré à Houffalize, en pleine Ardenne, loin du bruit, dans un site pittoresque dont la solitude et la sévère beauté alimentaient son âme contemplative. C'est là, dans la maison qu'il s'était fait construire et qu'il ouvrait hospitalièrement à ses amis, que ceux-ci le retrouvaient chaque année avec joie. La vieillesse, qui paraissait n'avoir sur lui aucune prise, n'avait pas réussi à courber sa haute stature, à alourdir l'élégance de sa démarche, pas plus qu'elle n'avait éteint la flamme de son enthousiasme.

L'œuvre de Jules Raeymaekers, sans être nombreuse, — l'artiste méditait trop sur chacun de ses tableaux pour en produire beaucoup, — proclame une personnalité indépendante, éprise de vérité, inclinée vers le silence et le recueillement, soucieuse de dégager des visions de la nature le sentiment qui les pénètre. Son art exprimait moins les aspects de la nature que l'émotion qu'ils nous font éprouver. Volontiers il y mêlait quelque mysticisme. A cet égard, la grande toile que possède de lui le musée de Gand est caractéristique et résume son effort.

Si l'artiste disparaît ignoré de la génération actuelle, la nouvelle de sa fin éveillera dans les cœurs de tous ceux qui ont pris contact avec sa probe et noble individualité une profonde tristesse (1).

O. M.

## PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'exposition annuelle organisée par la Société royale belge des Aquarellistes aura lieu jeudi prochain, 1<sup>er</sup> décembre, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne, place du Musée, à Bruxelles.

Mardi prochain 29 novembre, à 8 heures du soir, à la salle Gaveau, 27, rue Fossé-aux-Loups, première séance organisée par le cercle d'art Jeune Effort :

1<sup>o</sup> Conférence sur Charles Van Lerberghe, par M. Fritz Van der Linden; 2<sup>o</sup> séance musicale consacrée aux œuvres de M. François Beuck, avec le bienveillant concours de M<sup>lle</sup> Alice Cholet, violoniste, et de M. Adolphe Beuck, ténor au théâtre Flamand d'Anvers.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui dimanche 27 novembre, à 10 heures du matin, à l'église Saint-Boniface, rue de la Paix, à l'occasion de la fête de Sainte-Cécile : Introit : *Ad te levavi*; Messe : *O quam gloriosum est regnum*, à quatre voix, sans accompagnement (T. L. da Vittoria); Graduale : *Universi — Alleluia*; Offertoire : *Ad te levavi*; Communion : *Dominus dabit benignitatem*; Sortie : *Allegro*, pour orgue (Mendelssohn).

La direction du théâtre Molière a dû donner quelques représentations supplémentaires de *Maternité*. Mais la dernière est fixée irrévocablement à demain lundi, les *Trois Anabaptistes*

(1) Jules Raeymaekers est né à Laeken (Bruxelles) le 26 avril 1833. Ses débuts datent du Salon de Bruxelles 1857, où il exposa un portrait. L'année suivante il fit recevoir au Salon d'Anvers *Souvenirs et regrets*. Il participa dès lors régulièrement, jusqu'en 1880, aux Salons triennaux, aux expositions du Cercle artistique, etc. C'est au Salon de Gand 1877 que fut acquise pour le Musée de cette ville l'œuvre à laquelle il est fait allusion ci-dessus. Elle est intitulée *Pèlerinage*. Ses toiles figurent presque toutes dans des collections particulières, en Belgique et à l'étranger, principalement en Amérique.

devant passer mardi. Aujourd'hui dimanche donc, dernière matinée de *Maternité*. Le soir, même spectacle.

Concerts annoncés :

Mardi prochain, concert de M. Oscar Back, violoniste. Orchestre sous la direction de M. César Thomson (Grande-Harmonie).

Jeudi, première séance Bosquet-Chaumont (salle Erard).

Vendredi, le Trio Chaigneau au Cercle artistique.

Mercredi 7 décembre, récital de M<sup>lle</sup> Marthe Girod, pianiste (salle Erard).

Vendredi 9 décembre, piano-récital de M. Sidney Vantyn (Grande-Harmonie).

Jeudi 22 décembre, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M<sup>me</sup> Arctowska (Grande-Harmonie).

Voici le programme définitif du deuxième Concert populaire qui aura lieu le dimanche 11 décembre, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy, de la Monnaie, et de M. Pablo Casals, violoncelliste : 1. *Le Nouveau Monde*, symphonie en *mi* mineur, op. 95, d'Anton Dvorak; 2. *Concerto pour violoncelle* d'Ed. Lalo (M. Pablo Casals); 3. *Triptyque pour chant avec accompagnement d'orchestre*, de Victor Vreuls, première audition (M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy); 4. *Suite pour violoncelle solo* : Prélude, Allemande, Courante, Sarabande, Bourrée, Gigue, de J.-Séb. Bach (M. Pablo Casals); 5. *Air d'Obéron* (M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy).

Le deuxième Concert Ysaye aura lieu le dimanche 7 janvier.

Le jury des médailles de l'Exposition de Liège, réunis le 9 novembre sous la présidence de M. A. de Witte, a décidé que les projets qui lui seront soumis seront livrés à l'appréciation du public au local du secrétariat de l'Exposition, 65, rue Royale, à Bruxelles, les 23, 24 et 25 décembre, de 10 à 4 heures.

A l'occasion de la réception, par le président de la République, des délégués des municipalités et des chambres de commerce italiennes, le comité français des expositions à l'étranger a organisé un grand banquet dans les salons de la galerie des machines.

Au dessert, M. Trouillot, ministre du commerce, a prononcé une allocution dans laquelle il a parlé de l'exposition de Liège qui présente pour la France, par suite de la multiplicité de ses relations avec la Belgique, un intérêt essentiel : « Nos devoirs d'amitié envers la Belgique, » a-t-il dit, « qui nous est unie par tant de liens communs, se trouvent en harmonie avec nos intérêts économiques pour nous engager à prendre une large part à l'Exposition de Liège. » Le ministre du commerce a terminé en portant la santé de LL. MM. le roi et la reine d'Italie et de S. M. le Roi des Belges; le ministre d'Italie a porté la santé du président de la République, puis M. Leghait, ministre de Belgique, a clôturé la série des toasts en disant que les Belges ont voulu célébrer le soixante-quinzième anniversaire de leur indépendance par la grande fête du travail qu'ils préparent à Liège, ajoutant qu'il est heureux aujourd'hui de souhaiter prospérité et succès aux Français à cette exposition.

On nous écrit de Paris : A un des récents samedis de poésie et musique des Bouffes-Parisiens, M<sup>lle</sup> Jeanne Hatto devait chanter *Shéhérazade* de M. Maurice Ravel. A la dernière heure la charmante cantatrice, subitement indisposée, prévint qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de se faire entendre. Elle fut remplacée, littéralement au pied levé, par M<sup>me</sup> Jane Bathori, qui accomplit l'extraordinaire tour de force d'interpréter, à première lecture, l'œuvre très difficile de M. Maurice Ravel, et le fit avec un art parfait.

Le céramiste Edouard Lachenal ouvrira aujourd'hui son exposition annuelle dans les galeries Majorelle (ancienne maison E. Bing), rue de Provence, 22, à Paris, qui seront inaugurées à cette occasion.

M. Durand-Ruel a eu la bonne fortune d'acquérir en Espagne une très importante composition du Greco, *L'Assomption de la Vierge*, qu'il expose dans sa galerie. Ce tableau, exécuté pour le

couvent de Santo Domingo el Antigo, à Tolède, a fait ensuite partie de la galerie de l'infant don Sébastien de Bourbon. Ce sont les héritiers de ce dernier qui viennent de le vendre. Il est cité dans les ouvrages sur le Greco comme l'un des trois grands chefs-d'œuvre du maître, avec *l'Enterrement du comte d'Orgaz* et *le Christ dépouillé de ses vêtements*.

Deux des plus beaux portraits du Greco ont été vendus l'été dernier à des collections américaines. L'un, le portrait d'un moine, a été acquis par le Musée de Boston. L'autre, le portrait du cardinal de Quevara, chef-d'œuvre digne du Titien, est actuellement dans la plus célèbre galerie de New-York, qui renferme à côté, de merveilleux tableaux de Rembrandt et des plus grands maîtres anciens, de nombreuses séries d'œuvres de Manet, de Degas et de Claude Monet.

La livraison de novembre des *Arts de la vie* contient d'intéressants articles de MM. Alexandre Ular (*Les Coréens artistes de la vie*) Henri Mazel, Elie Faure, Jean Aubry, L. Lumet, G. Auriol, M. Beaubourg, A. Retté, des vers d'H. Ghéon, etc. Ce fascicule est orné d'une gravure sur bois hors texte, en camaïeu, de F. Brangwyn.

*L'Argus de la Presse* a offert à M. le président de la République un superbe Album de très grande dimension, contenant les articles de journaux et revues publiés pendant l'année 1904.

Cet Album renferme une collection intéressante des articles parus sur divers points du globe et particulièrement en Europe, à propos des voyages présidentiels en Angleterre et en Italie.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

Les archives de l'Elysée s'enrichissent ainsi, grâce à la tradition suivie depuis plusieurs années par *l'Argus de la Presse*, d'une documentation originale que le temps rendra plus précieuse encore.

De Munich :

Le théâtre du Prince-Régent donnera l'été prochain trois exécutions de *l'Anneau du Nibelung*, quatre des *Maîtres Chanteurs*, trois de *Tristan et Isolde* et deux du *Vaisseau fantôme*. M. Félix Mottl dirigera toutes ces représentations, à l'exception de celles des *Maîtres*, qui seront conduites par M. Richard Strauss.

De Milan :

M. Gabriele d'Annunzio a demandé pour le mois d'avril prochain la concession du théâtre de la Scala. L'illustre écrivain compte y faire représenter une nouvelle tragédie en vers en trois actes, intitulée *La Nave*, qu'il termine en ce moment dans sa maison de campagne de Marina-Pisana.

L'action se déroule, dit-on, dans les lagunes et les îles de Venise avant la fondation de la ville. La pièce est courte et le développement en est intense et rapide. M<sup>me</sup> Eleonora Duse en interprétera le rôle principal.

La première représentation en Italie du nouvel opéra de M. Mascagni, *Amica*, doit avoir lieu au théâtre Costanzi, à Rome, au mois de mai 1905, aussitôt après les représentations qui en seront données en français au théâtre de Monte-Carlo.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.  
Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Charles-Louis Philippe. *Marie Donadieu* (M. G.). — A quoi tient un succès (CLAUDE FARRÈRE). — Maurice Denis. *Exposition d'études d'Italie* (ANDRÉ GIDE) — « Ces Messieurs » en Belgique et en Hollande. — La Musique à Paris (M.). — Notes de musique. *Concert Oskar Bach* (CH. V.) — La Musique à Anvers. *Zeevolk. Godelieve. Les Nouveaux Concerts* (R.). — La Musique à Liège (F.). — Chronique judiciaire des Arts — Bibliographie. — Petite Chronique.

## Charles-Louis Philippe.

*Marie Donadieu* (1). ⚡

*Marie Donadieu* est un de ces rares livres qui, par leur originalité essentielle, leur force et leur inattendu, nous ravissent comme le ferait soudain une bouffée d'air frais, impérieux et neuf. Comme — entre tous — à Paul Claudel, toute âme humaine apparaît à Charles-Louis Philippe en tant qu'élément de l'univers,

(1) Paris, E. Fasquelle.

comme reflet du monde et comme une de ses molécules agissantes, — comme un miroir illimité qui serait en même temps source de lumière et de mouvement. Une même conception hyperbolique de la vie profonde a fait naître chez l'un ces drames d'une généralité surprenante, dont les personnages désindividualisés atteignent à une envergure quasi biblique, et chez l'autre (donc, aucune analogie dans les œuvres) ce roman moderne, aux décors quelconques et bien définis.

A qui exigerait d'en connaître le sujet, on ne pourrait guère répondre que : « C'est l'histoire d'une jeune fille qui a deux amants, — et d'autres encore; ceux-ci ne comptent pas; d'ailleurs, l'un d'eux, qui est médecin, lui dit : « Tu es un peu hystérique. Ne t'inquiète pas! Tu n'en es pas au point où l'on a besoin de se soigner. »

Ce qui importe, ce n'est pas cela; ce n'est pas un caractère, ni une situation, ni un milieu; — mais c'est à la fois la somme de pensée, la quantité de vie, la passion de comprendre qui se dégage d'un tel livre.

A chaque page, sous la poussée des sensations les plus ténues, des sentiments les plus obscurs, ce sont de brusques trouées; et surgissent les vastes paysages, la mer avec ses bateaux et ses villes englouties, les forêts, les continents, Dieu lui-même aux jours de la création.

M. Philippe apporte à son goût de l'âme humaine une sorte de frénésie qu'alimente une imagination sans bornes; les images les plus vastes et les plus excessives s'offrent à lui comme son moyen d'expression naturel, conséquence d'un esprit qui généralise volontiers le sens des événements.

J'entendais un jour discuter l'écrasante énormité des accords qui scandent l'arrivée de Tristan devant Isolde sous la tente du navire; quelqu'un voyait une disproportion entre l'aventure humaine qui se jouait là et des sons si terribles qu'ils pourraient signifier l'arrêt de mort d'un monde. Et l'on répondait : « Il ne s'agit point ici d'un homme appelé Tristan, mais de ce qui vient d'entrer avec lui : la Fatalité, l'Amour et la Mort. »

C'est ainsi que M. Philippe pourra dire, par exemple :

« Dans le petit logement d'employé, avenue de Saxe, les dimanches s'annonçaient par-dessus les semaines comme les feux de César annonçant de mont en mont la prise d'Alésia. »

Et lorsque par ces mêmes « dimanches de grandes villes que le soleil associe à des jardins, à des fanfares, à des robes blanches », les petits bourgeois épanouis déambulaient par les rues de Lyon, cette joie universelle encore « surgissait à quelque tournant; un souffle la poussait, et jusqu'à la fin du regard on la voyait glisser, légère et balancée, semblable, au milieu de la voix des vagues, à un voilier de France qui porte aux peuples le vin des coteaux ».

C'est à la flamme des plus obscurs foyers de vie que l'auteur se chauffe de préférence. Il épie les forces du monde dans les regards des pauvres et des irresponsables, de tous ceux qu'asservit et malmène durement le joug héréditaire. Ces êtres infimes, M. Philippe les aime pour la vie qu'il a mise en eux et développée avec une acuité telle que nous nous brûlons à leur fièvre. Il aime Marie comme Flaubert n'aima pas Emma Bovary; il partage l'âme de Jean Bousset, qui « éprouve un singulier prurit de se rabattre encore, de trouver les siens trop hauts pour lui et de chercher jusque chez les pauvres son équilibre et sa foi, » — ce Jean Bousset sensitif, à la ferveur un peu verbeuse et tout à coup si beau quand il dit : « J'ai connu des soirs de livres. J'ai connu des soirs où les quatre murs de ma chambre suffisaient à ma vie. » Et il aime les filles peintes et pitoyables, les passants modestes, les rues ternes, les humbles appartements. Et de tout cela son culte de la vie crée de la beauté. Par ce don de sublimer la substance médiocre, par la saveur de la vision, la consistance et la nouveauté de la matière, M. Philippe est frère de Vuillard. Il est profondément artiste. Il décrit peu, et seulement dans le mode impressionniste. Un couvent : « Un peu en dehors de Lyon, non loin du parc de la Tête d'or, dans un quartier oublié, le couvent présentait au quai du Rhône quelques fenêtres perdues dans un mur. La cour d'honneur, bordée d'un cloître, officielle, lente, séduisait les parents sévères par des piliers de pierre de taille et la garantie d'une éducation à principes. »

Un visage : « Adrienne était belle. Ses cheveux châtains, qu'elle séparait par le milieu, gonflaient à ses

tempes et l'expression de son visage aboutissait à ses yeux d'où s'écoulait sans trêve un regard bleu, large, appuyé. »

Nous sommes loin des procédés intolérables d'énumération au moyen desquels se fabriquent les romans dits « bien documentés », petits inventaires d'âmes, d'époques ou de milieux dont l'exactitude réussit parfaitement à épargner tout effort au lecteur paresseux, et aussi à priver de tout plaisir le lecteur imaginaire. Ici, vous ne verrez des choses que leur *caractère*, à travers une des intelligences les plus sensibles de cette époque.

M. G.

## A QUOI TIENT UN SUCCÈS

Je n'ai pas encore vu la pièce de M. Henry Bataille, — et ce, parce que Ajaccio, où j'hiverné ce mois-ci, est quelque peu trop loin du Vaudeville. Mais la *Revue des Deux-Mondes*, d'une part, m'a enseigné que cette pièce ne valait rien, et les quotidiens, d'autre côté, m'ont affirmé que son succès était grand. Chapitre de la sorte, j'ai lu les quatre actes en litige et, pour la première fois de ma vie, j'ai cru démêler, au cours de ma lecture, à quoi tenait le triomphe d'une pièce de théâtre que la critique anathématisait.

Avant tout, je tiens à ne pas me solidariser le moins avec la revue couleur de vieux saumon. Je ne trouve pas du tout que *Maman Colibri* soit une pièce qui ne vaille rien. Mais je conçois que les critiques de profession n'aient point de tendresse pour quatre actes mal assemblés, dont aucun ne fait prévoir le suivant. M. Henry Bataille, qui écrit le *Beau Voyage*, est un poète de trop noble envergure pour être par-dessus le marché un habile fabricant.

*Maman Colibri* n'est pas charpentée de main d'ouvrier et Scribe eût dédaigné sa trame trop frêle. Défaut plus grave, la pièce de M. Henry Bataille n'est pas une pièce *intéressante*. La sympathie du lecteur y cherche vainement quelqu'un ou quelque chose à quoi s'accrocher. Les amours d'une quadragénaire, cela tient toujours un peu de l'inceste et l'inceste n'a pas encore trouvé grâce devant les préjugés persistants de notre morale. *Maman Colibri* n'est donc pas une criminelle dont nous puissions aimer le crime. Ce n'est pas davantage une malheureuse dont nous puissions plaindre l'infortune : car, volontiers nous aurions pleuré sur elle quand son mari la chasse, ou quand son amant la trahit, ou quand son fils s'apprête à lui faire l'aunône; mais nous ne pouvons qu'à très grande peine compatir coup sur coup à des malheurs si divers, et, passez-moi le mot, hétéroclites...

Non, décidément, *Maman Colibri* n'est pas une pièce intéressante. Et cet *intérêt* dont elle manque, c'est précisément le condiment indispensable que toutes les recettes théâtrales recommandent aux auteurs comme seul capable de cuisiner un succès. Lisez Sarcey!...

La pièce de M. Henri Bataille n'a point de ce condiment. Elle est un succès quand même. Alors, pourquoi?

Je crois que je sais pourquoi. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du premier acte? Très imprudent, l'amant de la quadragé-

naire a traversé sur la pointe des pieds toute une largeur de salon pour venir mettre un baiser dans le cou de sa maîtresse. Et le fils de la dite maîtresse a tout vu. Il n'a pas très bien compris, ce fils : les fils comprennent toujours difficilement que leurs mères puissent être des amantes. Quand même, il a compris un peu... Et une tentation effroyable s'est enfoncée en lui de comprendre davantage...

L'amant est parti; la maîtresse est restée, — assise dans le même fauteuil, — courbée dans la même posture. Le fils regarde, hésite, avance — sur la pointe des pieds, comme a fait l'autre. Le voilà tout près, tout près de sa mère. La nuque que tout à l'heure d'autres lèvres ont failli toucher, la nuque maternelle est sous la bouche filiale. Tout à l'heure, si le baiser s'était posé, qu'aurait-elle fait, cette nuque? C'est un sacrilège horrible, cette question-là, dans le cœur d'un fils. Mais comment, comment la laisser sans réponse? Et le fils se penche, et il baise sa mère au cou, d'un grand baiser d'amant, d'un baiser de Judas, d'un baiser d'espion et de traître, — pour surprendre la révolte ou le frisson de la chair dont il est né.

Ça, c'est atroce. Moi qui ai lu cette scène à quatre cents lieues des décors et de la rampe, à quatre cents lieues de toute illusion théâtrale, en plein air, sous le soleil, dans le maquis corse coloré et odorant, — j'ai suffoqué d'angoisse, mon cœur agrippé par une des plus poignantes émotions dont j'ai gardé le souvenir.

Eh bien, je crois que la voilà, la vraie cause du succès de la pièce d'Henry Bataille. C'est qu'elle est *émouvante*. Le public, certes, aime être intéressé. Mais peut-être aime-t-il encore mieux, sans se l'avouer à lui-même, être ému.

Dans le cas qui m'occupe, j'applaudis des deux mains à ce goût populaire, le même, ne nous y trompons pas, qui a fait la fortune des *Deux Orphelines* et de la *Porteuse de pain*. J'y applaudis, parce que, pour une fois, ce n'est point une émotion vulgaire qui a secoué les nerfs d'un public de théâtre : C'est une superbe angoisse, fille de celle que prodiguaient jadis les Eschyle et les Shakespeare; c'est le terrible frisson de la tragédie antique. Et pour nous avoir rendu ce frisson oublié, M. Henry Bataille a droit à la reconnaissance et à l'admiration de tous les vrais artistes.

CLAUDE FARRÈRE

## MAURICE DENIS

Exposition d'études d'Italie (1).  
(1898 — 1904)

Ni « boursier de voyage », ni « pensionnaire de la villa », Maurice Denis n'en a pas moins, heureusement pour lui et pour nous, vécu à Rome et voyagé en Italie. Ce sont ici ses impressions, ou mieux : ses « réflexions » de voyage qu'il expose.

Que la protection de l'Etat ait pu parfois favoriser l'éclosion de quelques artistes, pourquoi le nier? Mais encore est-il heureux que les artistes le plus souvent sachent se passer, et de cette protection pour éclore, et de la « bourse de voyage » ou du « Prix de Rome » pour voyager. Aujourd'hui qu'on remet en question si vertement le budget de la villa Médicis, que l'inlassable médiocrité des « envois de Rome » décourage ceux qu'elle n'exaspère

pas, que certains en viennent à nier l'influence salutaire de Rome, cette exposition servira, j'espère, à montrer que Rome, ici, n'est pas coupable, et que ce qu'il sied d'accuser, ce sont les jeunes gens qu'on y envoie, ce sont les déplorables conditions du concours d'après lequel on les choisit. Rome n'a jamais prétendu faire un artiste de qui ne l'était pas déjà.

Et d'abord ce n'est pas à Rome, c'est à la Grèce de nous enseigner la beauté. Et puis ce n'est même pas à la Grèce — qui nous inviterait à en porter le deuil — mais aux rues de Paris, à ses jardins, à la campagne où nous vivons, à ce que nous fréquentons, à ce que nous touchons de vivant chaque jour, qu'il faut demander, pour le sentiment du beau qui est en nous, une raison suffisante de vivre. Nous attendons de Rome autre chose : exaltation et discipline; — l'exaltation et la discipline de notre sensualité. A sa fortifiante école (mais qui ne fortifie que les forts) Maurice Denis délibérément se soumit; et s'il est évident qu'il sut en profiter, il est bien évident aussi que tous les dons robustes et charmants que nous aimons en lui, il les y apportait déjà.

J'admire avec quelle tranquille sûreté Maurice Denis s'est avancé dans sa carrière. Aussi loin qu'on remonte en arrière, on le voit pareil à lui-même; aucune hésitation, aucun tâtonnement de début; et si, fruits d'un travail constant, ses tableaux d'aujourd'hui sont plus pleins, plus copieux, plus solides, dans les premiers déjà se trouvaient toutes les qualités qui, pour être employées plus tard plus sagacement, avec plus de conscience volontée, plus de maîtrise, n'attendaient précisément que l'autoritaire et exaltante influence de Rome et de l'Italie. Volonté ou fatalité, on ne sait ce qui domine ici; car il semble tout à la fois que Maurice Denis ne « puisse » faire et ne « veuille » faire que ce qu'il fait. Vouloir être qui l'on est. De là, je pense, la tranquille assurance de l'artiste, sa sérénité, sa santé.

Si importante qu'elle fût pour lui, la découverte de Rome à laquelle, sans bien le savoir, Denis se préparait depuis longtemps, n'eut rien d'une révélation; ce fut une « confirmation » plutôt (1). Il revint de là-bas fortifié, non changé. Son originalité, pour écouter les leçons de Raphaël, ne se craignit pas compromise. Et même, il importe de dire qu'il ne se montra jamais plus personnel qu'en soumettant sa personnalité à ce qu'il appela lui-même la « méthode classique » dans l'excellent article qu'il écrivit à ce sujet. « On ne peut mieux qu'à Rome, y dit-il, comprendre qu'une œuvre d'art n'a d'importance qu'autant qu'elle est l'efflet d'une volonté réfléchie. »

Au seuil de cette exposition, de tels mots pourront paraître bien ambitieux; je ne voudrais pas lui ôter son caractère spécial et, presque, sa signification; si j'en excepte un petit nombre de tableaux, nous ne trouvons ici que les cartons d'un voyageur à Rome, en Toscane, en Ombrie, — émotions fugitives notées, où l'artiste, de retour dans son atelier, puiser des renseignements pour ses toiles... Non pourtant : il y a là beaucoup plus et mieux que cela. Cette composition, ce style, cette « méthode classique », cette « volonté réfléchie » se retrouvent ici comme dans ses compositions les plus savantes. Sans factice effort, par disposition naturelle, Maurice Denis compose ses paysages aussi sagacement que ses tableaux. Aucun bluff, aucune parade, aucun laisser-aller à l'improvisation facile du pinceau; son harmonieuse raison guide et tempère une sensualité très pure et souriante.

(1) Les toiles et les cartons exposés sont d'ailleurs, pour la plupart, rapportés d'un second voyage.

(1) A Paris, galerie Druet.

C'est en littérateur que je parle, non en peintre; je le sais, le sens, et n'ai pas à m'en excuser; d'abord, parce que je ne suis pas un peintre; parce que, aussi, toute œuvre d'art présente, en plus et au-dessus des qualités de métier, encore qu'indissociablement liées à elles, des qualités... osons dire : morales, et dont il appartient à tout artiste de parler.

ANDRÉ GIDE

## « CES MESSIEURS »

en Belgique et en Hollande.

*Ces Messieurs*, dont on se rappelle le triomphe au théâtre Molière, ont rencontré dans certaines villes de province, au cours de l'été dernier, des résistances acharnées. M. L. Schneider a raconté en ces termes, dans *Gil Blas*, les tribulations de la troupe qui tenta de les vaincre :

Les troupes de tournée promènent généralement les succès consacrés. Mais, quelquefois aussi, plus souvent même qu'on ne croit, le chariot de Thespis subit des cahots. Les comédiens parisiens qui viennent de promener en Belgique et en Hollande *Ces Messieurs* en savent quelque chose.

Depuis *Tartufe*, s'attaquant aux faux dévôts, peu de pièces ont soulevé plus de polémiques que *Ces Messieurs*, de M. Georges Ancey, une œuvre violente et sincère, qui s'attaque aux mauvais prêtres.

Chez nous, la censure existe; elle a ses partisans et ses adversaires. Il ne s'agit pas de discuter ici si elle est bonne ou mauvaise. L'auteur qui écrit une pièce, le directeur qui la représente savent par avance qu'il faut compter avec Anastasie.

Aussi, quand, il y a quelques années, la censure, en France, a interdit *Ces Messieurs*, M. Georges Ancey n'avait qu'à s'en prendre à lui-même de cette mesure si discutée. La loi est mal faite ou elle est mal appliquée; l'interdiction n'en est pas moins égale, tant qu'il y aura une censure.

Fort heureusement pour les victimes d'Anastasie, il existe un pays privilégié, la Belgique, où les Parisiens, indifférents à un vaudeville, se rendent nombreux quand il s'agit d'assister à une première pour laquelle les fameux ciseaux ont fait la meilleure des réclames. Et, à côté de la Belgique, il y a la Hollande, pays monarchique aussi, mais comprenant souvent mieux que nous la liberté.

C'est donc pour ces pays heureux — car ils n'ont pas d'histoires... avec la censure — que partent, pleins de confiance, M. Doria, un imprésario fort actif et intelligent, et ses comédiens. Dans toutes les villes importantes la salle de spectacle avait été louée. Le bruit qu'avait fait la pièce à Bruxelles, la valeur de la thèse qui y est soutenue, avaient fait affluer le public aux guichets de la location. Les indifférents eux-mêmes avaient été attirés par les affiches apposées sur les murs depuis trois mois.

On connaissait le caractère nettement anticlérical de la pièce. On savait qu'elle avait été interdite en France et les autorités belges, respectueuses de la liberté de la pensée, avaient fait leur devoir. Les représentations purent être données dans plusieurs grandes villes sans soulever de protestations, pas plus que chez nous *Décadence* n'ameuta les foules, pas plus que le fameux *Retour de Jérusalem* n'a causé de révolutions. On peut avoir une opinion et ne pas savoir la présenter de façon suffisamment dramatique : ce fut le cas de *Décadence*; le *Retour de Jérusalem*, en dépit de ses idées, était une pièce de théâtre au sens exact du mot.

Or, pour *Ces Messieurs* il en fut autrement. On ne discuta pas la valeur dramatique de la pièce dans certaines villes. Les autorisations de jouer — données par les Conseils d'échevins trois mois auparavant — furent subitement retirées. Ailleurs, quand le théâtre n'était pas un bâtiment communal, les comédiens arrivaient pour jouer et trouvaient la porte fermée. Dans un autre endroit, la salle était libre, mais, dans la journée, les jeunes gens bien pensants avaient pénétré dans le théâtre et avaient dis-

posé partout des boules puantes; avant le lever du rideau, ils continuaient à lancer de ces projectiles odorants, et l'atmosphère de la salle était irrespirable.

Ceci se passa dans quinze, vingt villes consécutives. Les loyers des salles étaient payés d'avance, les cautionnements avaient été déposés par l'imprésario. Il dut rebrousser chemin avec sa troupe. Aucune de ces municipalités ne lui a encore remboursé ses avances de loyer ou ses cautionnements.

Pays de liberté que la Belgique et la Hollande! Oui, mais ils font quelquefois regretter le doux pays où fonctionne la censure. Au moins, là, on sait à quoi s'en tenir.

## LA MUSIQUE A PARIS

M. Alfred Cortot a inauguré jeudi soir, au Nouveau-Théâtre, la série de concerts symphoniques qu'il se propose de consacrer aux maîtres classiques et modernes. On ne peut, certes, exiger d'un orchestre de formation toute récente la cohésion et l'homogénéité d'un ensemble instrumental discipliné et aguerri. Sous la direction passionnée de M. Cortot, la nouvelle association n'en a pas moins donné de quelques grandes pages de Wagner (fragments de *Parsifal*, ouverture du *Vaisseau fantôme*) et de Liszt (*Faust-Symphonie*) une interprétation colorée et expressive. L'œuvre de Liszt avait visiblement concentré l'effort principal des exécutants. Cette musique véhémente, d'un souffle chaleureux, qui prolonge le romantisme de Weber et annonce Wagner, — musique à panache, à brandebourgs, mais si généreuse et, malgré sa prolixité, souvent si éloquente, — ne fut peut-être jamais mieux jouée. Le culte fervent que professe M. Cortot pour le maître de Weimar éclaira d'un jour nouveau cette partition volumineuse, dont chaque épisode fut mis en valeur. Il excelle à tirer de la masse instrumentale son maximum de sonorité, à lui imposer les *rubatos* les plus imprévus, à la façonner au gré de sa volonté. Et mieux que personne il donne à l'œuvre de Liszt son style et son caractère. Les occasions d'entendre la *Faust-Symphonie* sont d'ailleurs rares, et il faut savoir gré à M. Cortot d'en avoir mené à bien la difficile réalisation.

L'école moderne était représentée par l'*Hymne à la Justice* d'Albéric Magnard, très beau poème instrumental, d'une coupe classique, dans lequel sont exprimées avec noblesse des idées de lutte, d'espérance, de fraternel amour, et par le touchant *Poème de l'Amour et de la Mer* composé en 1893 par Ernest Chausson sur un texte de Maurice Bouchor. L'âme poétique et tendre du regretté musicien transparait dans ce diptyque douloureux dont M<sup>me</sup> Georgette Leblanc-Maeterlinck donna, d'une voix mélodieuse, une interprétation expressive et émouvante, longuement applaudie. M.

## NOTES DE MUSIQUE

Concert Oskar Back (Mardi 28 novembre 1904).

Assurément, M. Back a du mécanisme. Son exécution presque impeccable du terrible *Concerto en fa dièse mineur*, de Ernst, le prouve surabondamment : Ernst, encore qu'il fût l'un des plus grands violonistes de son temps, ne parvenait pas toujours lui-même à se rendre maître des difficultés énormes que son *Concerto* contient!

Oui, certes, M. Back a du mécanisme! Mais cela suffit-il? Ne faut-il pas quelque chose de plus que cette froide impassibilité, pareille à celle du jongleur qui, s'il avait une minute d'émotion, ne pourrait réaliser les tours de force qu'il entreprend? Nous le pensons, et nous le disons dans l'intérêt même de M. Back. Le *Concerto* est déjà, le plus souvent, par sa recherche habituelle d'effets instrumentaux plutôt qu' d'expression vraie des émotions humaines, un genre froid de sa nature. Il veut, pour impres-

sionner, de la fougue, de l'emballement, sans cabotinisme bien entendu ! C'est ainsi que le *Concerto en sol mineur* de Max Bruch, qu'a joué le jeune artiste, peut produire un grand effet lorsqu'il est exécuté avec passion, ce qui n'a pas été le cas au concert de mardi passé...

Le *Concerto en ré majeur* de Brahms, également joué par M. Back, exigeait une mise en relief plus saillante : l'aridité très riche du maître de Hambourg — ceci soit dit sans ironie : la puissante aridité d'une Campine n'a-t-elle pas une grande beauté ? — veut, pour donner le maximum de ce qu'elle peut donner, une exécution pleine à ce point de conviction, qu'elle fasse en quelque sorte disparaître l'impression de « rationalisme musical » qui se dégage d'un grand nombre d'œuvres de Brahms.

L'orchestre qui donnait la réplique à M. Back était dirigé avec soin par M. César Thomson. Au début du concert, ce dernier fit entendre l'ouverture de *Coriolan* : exécution correcte, à sonorités homogènes, mais manquant un peu de chaleur.

CH. V.

## LA MUSIQUE A ANVERS

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

*Zeevolk*, de PAUL GILSON, au théâtre Lyrique flamand.

Deux actes de Paul Gilson triomphent en ce moment au théâtre Lyrique flamand. C'est le drame sans fin de la mer, les pauvres diables qui en vivent, la combattent et en meurent sans pouvoir cesser de l'aimer. Un puissant et merveilleux poème d'orchestre, une action sobre lui servant de thème et d'illustration, telle est l'œuvre, très applaudie, très prenante et qui mériterait de rencontrer à la Monnaie un cadre et une interprétation plus parfaites que ne lui en donnent les ressources restreintes et l'incontestable bonne volonté du Lyrisch Tooneel.

L'an passé, sur des vers de Pol de Mont, Gilson avait donné au même théâtre sa délicieuse *Prinses Zonneschijn*. Voilà encore quatre actes de très haute et de très belle musique qu'il serait digne de MM. Kufferath et Guidé de faire connaître au public bruxellois.

Rien de plus remarquable que ces œuvres de M. Gilson n'a été écrit en Belgique pour le théâtre lyrique. Est-ce une raison décisive pour qu'on ne les joue pas à la Monnaie ?

*Godelieve*, de TINEL, à l'Harmonie.

Légende dramatique, oratorio théâtral, la *Godelieve*... longue... longue... n'ajoutera rien au mérite laborieux de M. Tinel ; l'application est réelle, l'effort considérable, la mémoire bonne, mais pourquoi l'inspiration n'est-elle pas de la fête ?

Il faut néanmoins féliciter le comité d'initiative du souci qu'il a eu de permettre cette exécution très complexe : un artiste probe et consciencieux mérite cette sympathie, même si elle ne révèle pas un chef-d'œuvre.

**Les Nouveaux Concerts** : 1<sup>o</sup> Concert Chevillard ;  
2<sup>o</sup> Concert Strauss.

Au programme de la première soirée des Nouveaux Concerts : *L'Eroïca* ; le *Phaëton*, de Saint-Saëns ; la *Rapsodie norvégienne*, de Lalo ; le *Prélude de l'après-midi d'un faune*, de Debussy ; des fragments de la *Damnation de Faust* ; le *Venusberg*.

A l'orchestre des Concerts Lamoureux, conduit par M. Camille Chevillard, était confiée l'exécution ! Vous l'avez entendu ; inutile de vous reparler de ses grands mérites et de ses petits défauts. Un mot seulement pour signaler le triomphant succès de l'œuvre de Claude Debussy, qui était nouvelle à Anvers.

L'orchestre propre des Nouveaux Concerts a fait sa rentrée le 21 novembre 1904 avec Richard Strauss, dirigeant deux de ses poèmes symphoniques, le *Don Juan* et le *Tod und Verklärung*

et une série de ses lieder admirablement chantés par M<sup>me</sup> Richard Strauss-De Ahna. Ce concert Strauss a beaucoup porté. Sur un public sans initiation spéciale, la notation est intéressante. Comme pour Debussy, si différent mais si loin également des grandes routes, l'attention a été soutenue, la compréhension et le contact visible et l'accueil particulièrement chaleureux. M. Strauss avait merveilleusement dirigé la *Jupiter-Symphonie* de Mozart (*ut majeur*). Quelle flamme de jeunesse, de vie abondante — depuis l'allégo rayonnant, par le pénétrant et profond andante avec le quatuor des cordes en sourdine, au souple et frais menuet, jusqu'à l'ample et magistral épanouissement de la fugue finale ! L'ouverture de *Coriolan* a complété ce très beau concert, où l'orchestre jeune, vivant, vibrant et le capellmeister sobre, nerveux, fin et puissant à la fois ont été très applaudis. M<sup>me</sup> Strauss-De Ahna, dans l'interprétation des lieder de son mari, *Das Rosenband*, *Morgen*, *Cécilie*, *Traum*, *Durch die Dämmerung*, *Heimliche Aufforderung* — autant de petites merveilles — a été parfaite.

R.

## LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Fritz Kreisler nous est revenu avec le *Concerto* de Brahms (dit « contre le violon ») et la *Chaconne* de Bach. Son succès de l'an passé s'est encore accentué, ce qui nous a valu comme bis le *Dernier Caprice* de Paganini (avec accompagnement de Brahms), l'*Humoreske* de Dvorak (tirée de l'op. 101 pour piano) et l'*Abeille* du violoniste Schubert, de Dresde.

Technique merveilleuse, à laquelle on ne pourrait reprocher qu'un bras droit un peu dur. Il tire des sons enchanteurs de son nouveau Joseph Guarnerius (violon célèbre connu à Londres sous le nom de « Guarnerius de Hart »). Son *vibrato*, un peu trop continuellement le même, reste très prenante. Le jeu du jeune violoniste s'est affiné ; il est plus nuancé, sans cependant atteindre dans la *Chaconne* la délicatesse et l'expressive variété de l'interprétation de Joachim. Ce n'est pas non plus la grandeur de Sarate Wilhelm. Kreisler est-il de leur lignée ? N'est-ce pas de Sarasate plutôt qu'il faut le rapprocher ? Car il restera un violoniste plus qu'un penseur, je présume.

F.

## Chronique judiciaire des Arts.

**Théâtres en plein air.**

Un directeur de spectacles peut-il contraindre une artiste de sa troupe à chanter et à danser en plein air lorsque la santé de l'artiste en peut souffrir ? Telle est la question qui vient d'être soumise au tribunal de la Seine et résolue négativement.

M<sup>lle</sup> Anne Dancrey avait été engagée, à raison de 3,400 francs par mois et sous peine d'un dédit de 10,000 francs, pour chanter et danser dans un concert des Champs-Élysées. L'artiste avait trop présumé de ses forces. Son état de santé l'empêcha de remplir son engagement.

Poursuivie en paiement du dédit, M<sup>lle</sup> Dancrey invoqua le cas de force majeure et le tribunal ordonna une expertise dont elle confia le soin aux docteurs Brouardel, Richardière et Collinet. L'avis de ceux-ci fut catégorique : « Les exercices de danse violente auxquels se livre l'artiste ne peuvent être exécutés sans amener des transpirations plus ou moins abondantes : si, après ces exercices de danse, elle reste en scène en plein air, il y a pour elle danger incontestable de refroidissement... »

Paternellement, le tribunal a jugé que ces conclusions déliaient M<sup>lle</sup> Dancrey de ses obligations et a débouté le directeur de son action.

## BIBLIOGRAPHIE

Le docteur J.-C. Mardrus vient de faire paraître chez E. Fasquelle le seizième et dernier volume des *Mille Nuits et une nuit*, qui clôt magistralement la série de récits à la fois ingénus et pervers, simples et compliqués, touchants et comiques, dont le savant traducteur a exprimé avec une scrupuleuse fidélité la poésie. Ce volume est dédié « à l'ami charmant et silencieux, à l'homme et à l'artiste parfaits, notre cher Félix Fénéon, qui est pour nous plus que le genni de la cornaline ». Il renferme cinq contes : *Histoire de la rose marine et de l'adolescent de Chine*, *Histoire du gâteau échevelé au miel d'abeilles et de l'épouse calamiteuse du savetier*, *Les Lucarnes du savoir et de l'histoire*, *La Fin de Giafar et des Barmakides*, *La Tendre Histoire du prince Jasmin et de la princesse Amande*, ainsi que la Conclusion du monument littéraire que, pour la première fois, l'Occident a l'occasion d'apprécier dans son ensemble.

## PETITE CHRONIQUE

Samedi 26 novembre est mort à Paris, à l'âge de soixante ans, après de très longues souffrances, M. Darmand, codirecteur du théâtre du Parc.

Sa fin était prévue depuis deux ans; le malheureux était atteint d'un cancer qui nécessita il y a quinze mois une ablation partielle de la langue.

M. Darmand fut pendant de longues années l'idole des publics du Molière et du Parc.

Nous présentons à M. Victor Reding nos plus sincères sentiments de condoléances.

Le peintre Willem Delsaux expose en ce moment, 67, rue Royale, ses œuvres récentes. Clôture le 12 décembre.

Demain lundi 5 décembre, à 2 heures, au Cercle artistique et littéraire ouverture, de l'exposition des œuvres de M. Léopold Speekaert. Clôture le 14 décembre.

M. Edouard Varlez, élève de M<sup>me</sup> Coppine-Armand, l'excellent professeur de chant, vient de débiter à Tunis, dans *Hérodiade*, avec un succès très vif. « M. Varlez », écrit-on de Tunis à la *Chronique*, « est doué d'une voix de baryton chaude et expressive d'un beau timbre, d'un registre très étendu. Le jeune artiste a soulevé les applaudissements de toute la salle. »

Les théâtres :

Mardi prochain, à la Monnaie, la *Valkyrie*, avec Van Dyck et M<sup>me</sup> Marcy.

— Hier samedi a eu lieu, au Parc, la premier de *l'Escapade*, comédie en trois actes de M. Georges Berr, un des succès du Palais-Royal, de Paris.

Mardi, à 2 h. 1/2, matinée enfantine : Causerie de M. Alfred Mabille, *A Propos d'histoires*, dite par M<sup>lle</sup> Hélène Maïa; représentation de deux pièces d'ombres, *La Belle au bois dormant* et *A ladin*, poèmes de M. Lucien Métivet, musique de M<sup>me</sup> Jane Vieu; récitation de contes et de fables de divers écrivains, entre autres de Camille Lemonnier et d'Eugène Demolder.

Samedi prochain, 9 décembre, le théâtre de l'Oeuvre, de Paris, donnera au théâtre du Parc une représentation de *Phèdre* avec M<sup>me</sup> Suzanne Després dans le rôle de Phèdre (qu'elle interpréta à la Comédie française) et M. Lugné-Poe dans celui de Thérémène.

Rappelons que le théâtre de l'Oeuvre est aujourd'hui le troisième théâtre subventionné par l'Etat français; à ce sujet un rapport plus qu'élogieux vient d'être dressé par M. Henry Maret, rapporteur du budget des beaux-arts à la Chambre des députés.

— Au théâtre Molière les *Trois Anabaptistes*, la divertissante comédie de MM. Bisson et Berr de Turique, met chaque soir en

joie un public conquis dès le premier acte par l'irrésistible scène du tribunal.

Aujourd'hui dimanche on jouera les *Trois Anabaptistes* en matinée et le soir.

L'Institut d'études littéraires (section de Bruxelles de l'extension universitaire belge), 3, impasse du Parc, annonce les conférences suivantes pour le mois de décembre :

Lundi 5 décembre, conférence par M. Valère Gille sur *Albert Giraud*. Lundi 12 décembre, lecture par M. Edmond Picard de sa *Désespérance de Faust*, prologue pour le théâtre en quatre scènes, précédée d'une causerie sur le *Théâtre belge*. Lundi 19 décembre, conférence par M. Edouard Ned sur *M. Maurice Barrès et l'Energie*.

La prochaine séance de la Section d'art et d'enseignement populaires, qui aura lieu mardi prochain 6 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, en la salle des fêtes de la Maison du peuple, sera consacrée en majeure partie à l'œuvre de Maurice Bouchor, sous la direction de celui-ci.

Concerts annoncés :

Mercredi 7 décembre, à 8 h. 1/2, piano-récital de M<sup>lle</sup> Marthe Girod (salle Erard).

Jeudi 8, à 8 h. 1/2, concert Alberto Bachmann et Gabriel Grovlez (Grande-Harmonie).

Vendredi 9, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Sidney Vantyn (Grande-Harmonie).

Dimanche 11, à 2 heures, deuxième Concert populaire (théâtre de la Monnaie).

Mercredi 14, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, concert donné par M. Francis Macmillen et M<sup>lle</sup> Minnie Tracey.

Vendredi, 16, à 8 h. 1/2, le violoniste Fritz Kreisler donnera, à la veille de son départ pour l'Amérique, un nouveau récital à la Grande-Harmonie.

Samedi 17, à 8 h. 1/2, à la salle Erard, soirée musicale donnée par M<sup>lle</sup> Gaétane Britt, harpiste, avec le concours de M<sup>lle</sup> Langlois, violoniste, et M<sup>lle</sup> Boucly, violoncelliste.

On a inauguré la semaine dernière, au palais des Beaux-Arts de la ville de Paris, la salle Jean Carriès où sont réunies les œuvres du statuaire offertes à la Ville par M. Georges Hoentschel. Ces œuvres constituent un admirable ensemble que le donateur se propose, dit-on, de compléter dans la suite.

Une exposition des œuvres récentes du peintre Van Rysselberghe s'ouvrira le 1<sup>er</sup> janvier à Francfort, dans les galeries Hermes.

A l'exposition des Etudes d'Italie de Maurice Denis, qui attire en ce moment les amateurs à la galerie Druet, succédera, le 12 courant, une exposition de tableaux et d'aquarelles de Paul Signac.

C'est M<sup>me</sup> Charlotte Wyns qui interprétera à Lyon, dans *l'Etranger*, le rôle de Vita créé par M<sup>lle</sup> Claire Friché. L'œuvre de M. Vincent d'Indy est en répétitions et passera incessamment.

La *Rhapsodie pour orchestre* de M. Vreuls, jouée dernièrement à Verviers avec le succès que nous avons relaté, sera exécutée en janvier à Paris aux Concerts Alfred Cortot.

Sur l'initiative de M<sup>lle</sup> Blanche Selva, l'Edition mutuelle fera paraître prochainement un album de pièces pour piano à deux et à quatre mains à l'usage des enfants.

Ces pièces ont été spécialement composées par MM. Vincent d'Indy, G. de Bréville, Ch. Bordes, R. de Castéra, M. Labey, P. Coindreau, V. Vreuls, Witkowski, Samazeuilh, A. Roussel, etc. et seront réunies sous une couverture dessinée par Maurice Denis.

Le concours Rubinstein, ouvert tous les cinq ans tour à tour à Saint-Petersbourg, Vienne, Paris et Berlin, aura lieu en 1905 à Paris. Ce concours est double et comprend deux prix de 5,000 francs décernés l'un à l'auteur d'un concertstuck pour piano et orchestre, d'une sonate pour piano ou pour piano et instrument

à cordes et de quelques petits morceaux de piano, l'autre au meilleur interprète des œuvres suivantes : un concerto de Rubinstein avec orchestre, un prélude ou une fugue à quatre parties de J.-S. Bach, un andante ou un adagio de Haydn ou de Mozart, une des sonates de Beethoven op. 78, 81, 90, 104, 108, 109, 110, 111, une mazurka, un nocturne ou une ballade de Chopin, une ou deux pièces des *Phantasiestücke* ou des *Kreisleriana* de Schumann, enfin une étude de Liszt.

Il n'y aura pas de représentations au théâtre de Bayreuth l'été

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

prochain. Les prochaines représentations auront lieu en juillet et août 1906.

A propos de Bayreuth, le nombre des spectateurs a été cette année de 8,541. Ce chiffre comprend : 5,198 Allemands, 903 Autrichiens, 721 Américains, 654 Anglais, 340 Français, 166 Russes, 148 Hollandais, 72 Italiens, 64 Belges, 52 Espagnols, 50 Suédois, 49 Suisses, 26 Roumains, 18 Turcs, 10 Danois, 8 Luxembourgeois, 8 Norvégiens, 4 Grecs, 1 Portugais et 1 Perse. L'Australie était représentée par 19 spectateurs, l'Afrique par 16 et l'Asie par 12.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ECHANGE

Vient de paraître chez **MM. A. DURAND & FILS, éditeurs**  
4, place de la Madeleine, PARIS

CLAUDE DEBUSSY

Masques, pour piano à deux mains. — Prix net : 3 francs.

L'Isle joyeuse, pour piano à deux mains. — Prix net : 3 francs.

Fêtes galantes (2<sup>me</sup> série), pour chant et piano. — Prix net : 3 francs.

I. *Les Ingénus*. — II. *Le Faune*. — III. *Colloque sentimental*.

Prix net : 1 fr. 75 pièce.

GUSTAVE SAMAZEUILH

Sonate en si mineur, pour violon et piano. — Prix net : 8 francs.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOUL DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒUTEUX



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

### E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.



# VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

# JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

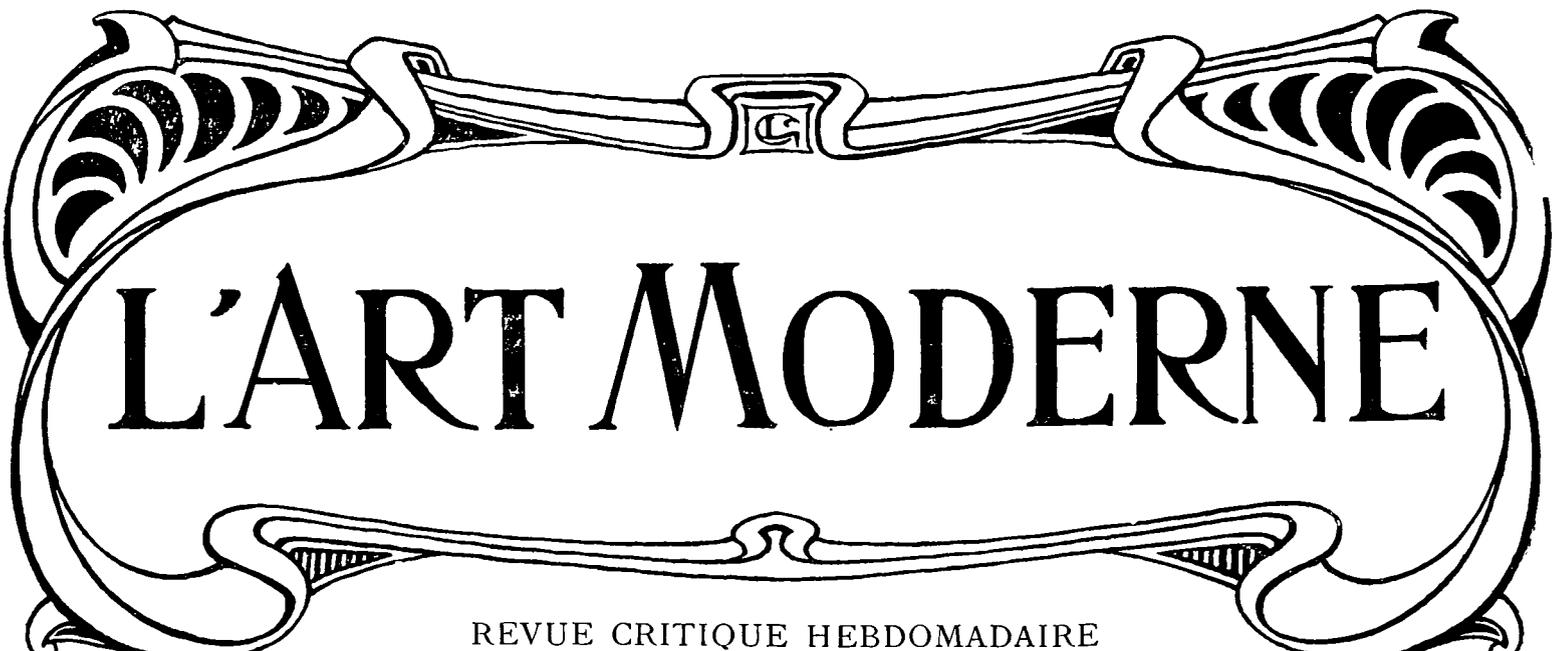
DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

Edmond Glesener (GEORGES RENCY). — Chronique artistique (O. M.). — Les Peintres de la Terre belge. — Le « Roi Lear » au théâtre Antoine (O. M.). — Les Lithographies de Fantin-Latour. — Chronique judiciaire des Arts. *Ces Messieurs*. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

## EDMOND GLESENER

Dans le public, et même parmi les littérateurs — qu'il fuit d'ailleurs avec une sainte et salutaire horreur — Edmond Glesener est presque un inconnu. On sait vaguement qu'il a publié, il y a six ou sept ans, un livre dont on a dit du bien : *L'Histoire de M. Aristide Truffaut*. Mais comme l'auteur de cette petite merveille a la modestie de la violette jointe à la rudesse du sanglier, comme il ne s'efforce pas d'épater ses amis et connaissances par l'étrangeté de ses allures ou de ses

opinions, la plupart ignorent qu'il faut saluer en ce jeune homme — et je le dis après mûre réflexion — l'écrivain le plus remarquable de notre génération.

Il publie aujourd'hui un roman, *Le Cœur de François Remy* (1), qui est le fruit d'un labeur patient de quatre ou cinq années; et cela seul doit valoir à son livre d'être lu avec une particulière attention. Nous avons quelque raison de croire, en effet, qu'un ouvrage si longuement préparé et écrit avec une si sage lenteur, est autre chose qu'une esquisse et qu'enfin notre littérature s'enrichit par lui d'une œuvre véritable.

Je me hâte de le déclarer : cette présomption n'est pas vaine. Par la nature et la portée du sujet, par la sûreté de la composition, par la qualité même de l'âme qui s'y exprime, par le style, enfin, d'une précision presque mathématique, le *Cœur de François Remy* apparaît comme un livre puissant et riche, plein de moelle et de sang, semblable à ces beaux fruits auxquels il a fallu pour mûrir la sourde collaboration de tous les éléments et de toutes les saisons.

Le sujet est à la fois extrêmement simple et profondément humain. François Remy est un petit Liégeois sentimental, enfant unique d'ouvriers dont il reste de bonne heure orphelin. Il est recueilli par un patron vannier qui le traite comme son fils et avec qui il va s'installer dans un village des bords de l'Ourthe. Il serait heureux si un vague et persistant besoin d'amour ne le tourmentait nuit et jour. Déjà quand il était tout gamin il s'éprenait de fillettes de son âge. Maintenant

(1) Edition de l'Association des Ecrivains belges. Paris, F. Juven.

qu'il est jeune homme, il tombe amoureux de toutes les filles qui passent. L'une d'elles, de bonne famille, accueillerait sans doute sa recherche, s'il avait le courage de lui avouer son penchant. Mais François Remy est un timide, un irrésolu. Il n'ose pas entrer chez la jeune fille, il se sauve comme un malfaiteur, sans savoir qu'il tourne le dos, peut-être, au bonheur de toute sa vie. Un hasard lui fait rencontrer, en plein champ, une fille nomade qui vient puiser de l'eau à une source. C'est une vannière ambulante, vivant avec son père et son frère, dans une roulotte. François se met aussitôt à l'aimer. Comme elle est pauvre et naïve, il ose lui parler de son amour. Devant elle seule, sa timidité s'efface. Ils se retrouvent, la nuit, dans un bois voisin. Mais le père de Louise — c'est le nom de la fille — a surpris leur secret. Sachant quel est celui qui vient le soir rôder autour de la roulotte, il conçoit le projet de l'attirer chez eux et de le faire travailler pour toute la maisonnée. Remy tombe dans le piège. Le malin vannier ayant levé le camp à l'improviste, le jeune homme abandonne son bienfaiteur et suit les nomades. Quelques jours après, il entre dans la roulotte qu'il ne doit plus quitter. C'est le naufrage d'une vie. Remy est intelligent et travailleur. Il pourrait devenir un patron sérieux, faire de bonnes affaires, se marier avec une jeune fille de sa condition et se conquérir une place enviable dans le monde. Mais Remy est un Wallon de Liège, c'est-à-dire un rêveur, un sentimental, un irrésolu, que l'effort et l'initiative épouvantent et qui préférera toujours le repos douillet entre les bras d'une femme, fût-elle la fille d'un vannier nomade, à l'existence rude et solitaire de l'homme énergique qui va droit à son but.

François Remy vit donc parmi les vanniers. Au début, il est heureux comme un dieu. Il aime Louise, d'un amour sensuel et tendre. C'est la première femme qu'il possède. Il est tout émerveillé de son bonheur. La roulotte se promène de village en village à travers toute l'Ardenne. S'il n'a aucune sympathie pour le père de sa femme, vieux bonhomme fourbe, avare et sale, il se prend d'une bonne amitié pour le fils, Henri, un solide gaillard, Wallon de l'Entre-Sambre-et-Meuse, qui ne rêve pas, lui, ah ! Dieu, non ! qui ne travaille pas beaucoup non plus, d'ailleurs, mais qui n'a pas son pareil pour braconner, marauder, frauder et tomber ses adversaires au noble jeu de la lutte. Un chapitre nous le montre, en un pittoresque tableau, largement brossé et enlevé avec verve, triomphant de tous ses adversaires et engagé par le chef des lutteurs pour une tournée en France. Son départ est le signal des catastrophes. Déjà François a regretté cent fois son équipée. Déjà il a pris cent fois la résolution de fuir sa famille d'occasion. Il ne fuit pas, il reste. Malgré tout, il aime Louise, dont la santé est peu rassurante en ce moment. Henri parti, il semble que la joie ait quitté la roulotte et que la mi-

sère y soit entrée à sa place. Louise a une enfant : ce bonheur inattendu console un peu François. Mais ils ont faim, l'enfant a soif, il ne peut rien pour les rassasier. Henri revient de France où il a expié de deux ans de prison le massacre d'un agent de police. Il arrive à temps pour voir s'étioler et mourir sa sœur d'une phtisie pulmonaire. Le deuil de François est affreux. Cette fois, il va partir avec son enfant, c'est décidé ! Il ne part pas encore. Henri fait une conquête, une belle fille nomade, qu'il installe dans la roulotte. C'en est trop : François ne supportera pas que le souvenir de Louise soit effacé peu à peu par cette étrangère. Il retournera vers ses bienfaiteurs qui ne l'ont pas oublié. Mais le temps passe, et lui demeure. Enfin, une nuit, revenu après un an, dans le village où Louise est enterrée, il s'échappe avec son enfant. Il va au cimetière dire un adieu suprême à la pauvre morte. Mais la nuit est silencieuse et froide. De vagues terreurs palpitent au bout des chemins. Le ciel est sombre. Il va pleuvoir. Alors, après avoir hésité longtemps, François Remy rentre dans la roulotte. Le roman finit sur ce dernier geste de lâcheté, et l'on sent que jamais plus ce prisonnier volontaire ne s'évadera du bagne où le retiennent sa mollesse et son indécision.

Est-il besoin d'insister sur la portée de ce livre, où le défaut capital de toute une race est si admirablement mis en lumière ? La Wallonie sentimentale et molle, se grisant de chansons et de rêves, la Wallonie qu'un sourire de belle fille suffit à détourner de sa tâche, que le moindre rayon de soleil console de ses malheurs et que le moindre nuage plonge en d'étranges mélancolies, est personnifiée en ce François Remy, si bon, si doux, si poète, si Liégeois jusqu'au fond de l'âme, et que nous aimons, malgré sa lâcheté, d'un amour mêlé de pitié et de mépris. L'autre Wallonie, celle du Hainaut, c'est le farouche Henri, musard aussi, mais énergique, faisant sa trouée dans la vie, même à travers la peau de ses semblables, bon drille, bon buveur, paillard, maraudeur et voleur, au demeurant le meilleur garçon du monde. Et, de la sorte, ce livre, qui se déroule dans les paysages superbes de l'Ardenne, au travers duquel passe la Meuse majestueuse et lente, et où rient les mille ruisseaux de ces pays charmants, ce livre a une saveur d'humanité patriciale, un parfum de franche et saine nature, et comme le goût salubre et fort de l'air des hauteurs et de la liberté.

Sa composition et son style sont purement classiques. La charpente en est d'un bloc, intangible. Pas un incident, pas un épisode qui n'ait son utilité, je dirai plus : sa nécessité. Tout y est classiquement subordonné au but général de l'œuvre, tout y concourt à mieux éclairer l'essence particulière du cœur de François Remy. Le style est sobre et net, sans visée à l'effet, mais d'une si grande pureté, d'une clarté si sereine qu'il y a une vraie

jouissance à en suivre le simple et aisé déroulement. Et s'il est permis de reprocher à l'auteur je ne sais quelle sécheresse apparente, quel manque de lyrisme et de chaleur intime, on sent, d'autre part, sous ses phrases, un tel amour de la vérité, un tel souci d'observation scrupuleuse, une tendresse, une pitié si profondes pour la misérable humanité que, soudain, et sans que l'on puisse dire pourquoi, on se trouve tout ému, les larmes aux yeux, devant une page toute simple où il n'y a rien que quelques mots balbutiés, la description d'un crépuscule, un cri d'amour ou de désespoir.

Car, outre les qualités que nous lui avons déjà reconnues, ce qui constitue le mérite principal de cette œuvre, c'est la qualité d'âme de son auteur. Malgré tout, et quelle que soit la richesse du style, quand un écrivain a le cœur mauvais ou simplement égoïste, ses livres auront toujours un aspect terne et triste. La bonté seule anime une œuvre, si l'on songe que la colère n'est qu'une des formes de l'amour. Edmond Glesener possède les vertus primordiales, celles que nulle autre ne remplace : il est honnête, franc, sincère et modeste. Il a le dégoût profond de toute pose et de tout gobisme. Il fuit les gens lettrés, dont la vie est un tissu d'artifices, et il recherche la compagnie des humbles qui disent encore ce qu'ils pensent et qui pensent vraiment ce qu'ils disent. Tous ceux qui l'approchent aiment ce garçon à la figure ouverte et riieuse, barrée d'une soyeuse moustache noire, mollement recourbée par les bouts, avec son geste familier de la lisser sans cesse, puis de se frotter les mains doucement. Ils aiment son calme souriant, son aménité, sa bienveillance universelle; ils aiment aussi ses colères généreuses, son ardeur à défendre ses idées, son esprit sage et pondéré, la tournure essentiellement classique de ses idées. Et tous seront d'accord pour se réjouir de la parution du *Cœur de François Remy*, où peut-être — et c'est le seul défaut du livre — l'influence de Flaubert est un peu trop sensible, mais qui reste une œuvre solide, intéressante et belle, un des rares livres définitifs de la littérature belge.

GEORGES RENCY

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

M. Léopold Speekaert est, parmi les peintres belges, l'un de ceux qui offrent le plus bel exemple de volonté persévérante, de logique et de sincérité. On peut juger diversement ses toiles : il faut aimer l'artiste pour sa droiture, pour la fermeté de ses convictions, pour la ténacité de son effort.

Il fut, vers 1860, au nombre des novateurs qui substituèrent aux monotones pratiques de l'atelier l'étude directe de la nature. Avec J. Stobbaerts, A.-J. Heymans, Th. Baron, Ch. Hermans, Ed. Agneessens et quelques autres, il rechercha la justesse des relations tonales plutôt que l'éclat du coloris, il répudia tout arti-

fice d'exécution, il s'efforça d'exprimer, en même temps que les figures et les paysages qui sollicitaient sa vision, l'atmosphère dont il les voyait baignés. Le « mode gris » instauré par Speekaert et ses amis, c'était la première étape de l'évolution picturale vers la lumière qui, de nos jours, a bouleversé l'art.

Tel qu'il apparut à ses débuts, tel il se montre aujourd'hui, après bientôt un demi-siècle de labeur concentré et ininterrompu. On pourrait répéter textuellement, au sujet des figures allégoriques *La Meuse (matin)* et *L'Escaut (soir)* qu'il expose actuellement avec une dizaine d'autres toiles au Cercle artistique, ce que disait d'une de ses premières compositions Camille Lemonnier : « Sa *Nympe surprise* (1860), conçue en manière d'allégorie, le montre plus préoccupé des réalités que des arrangements purement conventionnels : on comprend qu'il n'est point séduit par la poésie un peu abstraite de son sujet; ce qui l'a tenté, c'est le nu, en tant que morceau de peinture, et il le peint avec la rudesse d'un homme du Nord, comme une belle boucherie saine. » De même, cet autre jugement le définit encore avec précision : « Le brillant morceau d'improvisation, le sujet d'invention, la fantaisie et ses belles invraisemblances n'ont point de prise sur un pareil homme : il ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux, s'inspire directement de la réalité qui l'entoure, peint ses modèles dans leur laideur et dans leur vice, tel qu'il les voit. Son dessin, robuste et précis, serre de près la forme et, à force de rigueur, arrive au style, non pas celui des écoles, mais celui de la nature (1). »

Le scrupule qu'apporte M. Speekaert à l'exécution de chacune de ses œuvres, sa modestie mêlée de quelque timidité rendent ses expositions assez rares. L'occasion serait bonne, semble-t-il, de couronner la carrière laborieuse de l'artiste en faisant entrer au Musée l'une des toiles de ce précurseur de notre école d'aujourd'hui. M. Speekaert résume une période de luttes et, par ses tendances sinon par ses œuvres, exerça sur la peinture belge une réelle influence. Le choix pourrait se porter sur *L'Escaut*, l'une des meilleures toiles qu'ait signées l'artiste, l'une des plus définitives et des plus caractéristiques.

Quelques paysages de M<sup>lle</sup> Clémence Lacroix (*L'Église Saint-Servais*, *La Vallée de Josaphat*, *Le Port de Baesrode*, etc.) dans lesquelles, sous la brutalité d'une exécution par trop sommaire, transparait une âme d'artiste sensible et impressive, complètent le Salonnet, avec une série de dessins précis et de peintures un peu sèches mais harmonieuses dues à M. Eugène Mahaux.

O. M.

Dans une prochaine chronique, nous parlerons du Salon des Aquarellistes, inauguré la semaine passée, et de l'Exposition intime ouverte rue Royale, 67, par M. Willem Delsaux.

## Les Peintres de la Terre belge.

Sous ce titre, MM. Marius-Ary Leblond ont étudié dans le *Mercur de France* (2) quelques-uns de nos peintres et cherché à analyser les influences qu'ont fait subir à leur art les particula-

(1) CAMILLE LEMONNIER, *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*. Bruxelles. P. Weissenbruch, 1887.

(2) Livraison d'octobre.

rités ethniques et géographiques du pays. Ce sont pages attrayantes, d'une littérature raffinée, et maintes remarques fixent, par leur justesse, l'attention, encore que les écrivains ne se montrent pas toujours rigoureusement documentés.

Lorsqu'ils disent de M. Baertsoen : « Il fait percevoir de Gand les aspects de gigantesque village et de grand monastère », on ne peut qu'approuver la fidélité de l'image. On conçoit moins qu'ils déclarent, pour justifier la douceur de certains effets de neige du même artiste : « L'hiver belge n'est point triste : c'est une manière de printemps glacé, aux nuances frêles et rapides, qui verdoie et fleurit dans les villes comme dans la campagne et transporte sur les toits des plates-bandes de fleurs de neige. » Hélas ! Que n'est-ce vrai !...

Leur définition de la banlieue « exprimée avec une énergie passionnée par M. Laermans » est saisissante : « Une campagne dramatique et hallucinée où la vie et la maison paysannes, gardant ses caractères fonciers de chouanerie sournoise et de taciturne simplicité et de sainteté rustique, recèlent en outre le caractère fiévreux des grandes villes. Le silence y est religieux et électrique. C'est le silence presque fatigant où, à peine sorti des portes d'une capitale, l'on en écoute encore le bruit. »

Chez M. Gilsoul, « une âme honnête, franche et probe, essentiellement, reluit d'un bord à l'autre de ces paysages de patiente mosaïque naturelle que composa, avec un sens d'entente, une observation exacte et minutieuse. » MM. Leblond le définissent : le peintre de la campagne flottante.

D'après eux, M. Claus a vu « une Belgique plus foncièrement et exclusivement belge, une Belgique beaucoup plus blonde, jusqu'à en être tantôt rousse et tantôt un très peu albinos, et qui reste blonde jusque sous la neige de l'hiver... Il rend sensible la limpidité, la fraîcheur du soleil... Nul peintre n'a peut-être aussi sincèrement senti l'éternité de la campagne et qu'on y oublie le reste du monde, qu'on en croit le centre, qu'on s'y satisfait de vivre en force et en splendeur, d'une vie d'herbage et d'herbivore, que la nature elle-même et l'atmosphère immobile et sereine ne communiquent pas avec le reste de l'univers, mais vit en soi et sur soi dans un grand repos fécond. »

MM. Leblond remarquent que « les peintres de Belgique, cerceaux moins abstraits dans un pays encore décentralisé, semblent posséder plus que ceux de France le sens particulier de la province où ils peignent. » C'est le cas pour Léon Frédéric, qui voue une prédilection certaine aux Ardennes que dédaignèrent toujours les artistes flamands. « C'est le pays de Belgique où le végétal médiocre a une douceur d'humanité, une douceur presque intellectuelle d'austérité laborieuse aux sourires pâlis. La terre y étant plus nue qu'ailleurs, on en suit les lignes, la délicate anatomie. Cela prête à plus de rêverie ; et le déroulement des co-teaux, dans les toiles où il figure les humanités en quête ou en possession du bonheur, a toujours un charme de jardin anglais qui serait platonicien. »

Et parce que le sol est plus nu, que les lignes s'en dessinent nettement sur le ciel et que le ciel s'encadre plus fermement dans les lignes précises, le ciel est lui-même un champ abondant. « En peu d'autres endroits l'œil et l'âme se reportent aussi spontanément aux prairies du ciel, aux savanes du ciel nocturne, constatent MM. Leblond. Les plus beaux paysages de M. Frédéric, et qui restent tout de même des paysages belges, sont des natures au clair de lune..... Les récoltes sont aussi bien l'œuvre de la lune que celle du soleil ; l'opulence fécondante de la nuit, jus-

qu'ici méconnue, est révélée, et il s'en communique une émotion étrange. »

Rien de plus vrai. Dans l'œuvre de Frédéric, ses clairs de lune l'emportent par l'intensité du sentiment : celui du Musée de Bruxelles en fait foi, et peut-être ne l'a-t-on pas assez dit.

L'étude se termine par l'éloge du « peintre de la sylve belge », M. Verheyden, qui a en lui « comme une âme de forestier et, si je puis dire, une âme de bois, de ce bois des forêts recélant en sa douce écorce le feu de la terre qui craque aux frottements du vent, erie sous l'orage et jaillira à la moindre étincelle. Cette âme véhémement de M. Verheyden se cache souvent dans ses toiles du printemps, dans ses clairières aux lointains de brumes vertes ou dans ses grandes landes marécageuses ; elle y dort comme la houille aux tourbières occidentales. Peintre de la terre de Belgique, c'est un peu l'énergie fossile qu'il en exprime, la force latente et bientôt déchainée. »

### Le « Roi Lear » au théâtre Antoine.

LE ROI LEAR de William Shakespeare, la vraie chronique et histoire de la vie et de la mort du Roi Lear et de ses trois filles, avec la vie de l'infortuné Edgar, fils et héritier du comte de Gloster, et sa prétendue démence, comme elle fut jouée devant S. M. le Roi à Whitehall, le soir de la Saint-Étienne, pendant les fêtes de Noël, par les serviteurs de Sa Majesté, jouant habituellement au théâtre du Globe, sur le Bank-Side, 26 décembre 1606. Ce seul intitulé du programme révèle l'intention qui a guidé M. Antoine dans la curieuse et très artistique tentative qu'il vient de réaliser avec un éclatant succès.

Le tour de force est prodigieux. Jouer d'affilée, sans en couper une ligne, les vingt-huit scènes qui composent cette gigantesque épopée ; imposer au scepticisme parisien le cauchemar des épisodes les plus terribles qui aient été portés au théâtre ; ne reculer ni devant les brutalités du texte, intégralement respecté, ni devant la témérité de certaines situations, jugées inadmissibles auprès du public d'aujourd'hui ; encadrer le tout d'une mise en scène pittoresque et fastueuse, d'une illusionnante réalité : ce projet audacieux et fou ne pouvait être conçu et mené à bonne fin que par M. Antoine qui, une fois de plus, a mérité la reconnaissance des artistes.

Pour beaucoup d'entre nous, les souvenirs du *Roi Lear* se fixent sur les représentations qu'en donna en 1891 à Bruxelles l'illustre tragédien Rossi. Ce fut superlativement émouvant. Mais en la conjoncture l'art si humain et si pathétique du tragédien emportait dans son tourbillon toutes les impressions des spectateurs. C'était un merveilleux concerto, accompagné en sourdine par un orchestre effacé de figurants falots. De plus, le texte italien n'était qu'une adaptation de la version primitive. Le « rôle » subsistait ; mais l'action barbare, épique, âpre, terrible du *Roi Lear* n'était qu'un fond de tableau sur lequel Rossi détachait en relief sa troublante silhouette.

Tout autre est l'interprétation d'Antoine, qui à un succès personnel (auquel ne le destinaient point, d'ailleurs, ses qualités de comédien sobre, épris de réalité) a préféré une exécution d'ensemble homogène, mouvementée et vivante. Celle-ci, il l'a réalisée avec la collaboration de MM. Signoret (un fou), Marquet (le duc d'Albany), Desfontaines (Kent), Capellani (Edmond), Vargas (Edgar), etc., et de M<sup>mes</sup> André Méry (Cordélia), Jeanne Lion (Goneril), Lucie Brille (Régane) qu'on peut féliciter en bloc pour l'intelligente composition de leurs personnages et pour l'exemple de solidarité artistique qu'ils nous donnent.

Ainsi compris, le *Roi Lear* est apparu sauvage, hallucinant, frénétique et néanmoins humain. Ses souffrances, ses colères, ses révoltes, le souffle anarchique qui le traverse sont d'aujourd'hui comme d'il y a trois siècles parce qu'ils touchent aux éternels

problèmes. Et son lyrisme débordant, exubérant, torrentiel, plante cette œuvre unique et presque monstrueuse sur la plus haute cime de l'art dramatique, celle dont Maeterlinck a si justement dit : « Étudiez de près la structure de cette cime : elle est uniquement formée d'énormes stratifications humaines, de gigantesques blocs de passion, de raison, de sentiments généraux et presque familiers, bouleversés, accumulés, superposés par une tempête formidable, mais profondément propre à ce qu'il y a de plus humain dans la nature humaine. »

D'après lui, la tragédie du vieux roi constitue le poème dramatique le plus puissant, le plus vaste, le plus émouvant, le plus intense qui ait jamais été écrit. « Si l'on nous demandait, écrit-il, du haut d'une autre planète quelle est la pièce archétype du théâtre humain, celle où l'idéal de la plus haute poésie scénique est le plus pleinement réalisé, il me semble certain qu'après en avoir délibéré, tous les poètes de notre terre, les meilleurs juges en l'occurrence, désigneraient unanimement le *Roi Lear*. Ils ne pourraient mettre un instant en présence que deux ou trois chefs-d'œuvre du théâtre grec ; ou bien, car au fond Shakespeare n'est comparable qu'à lui-même, l'autre miracle de son génie : la tragique histoire d'Hamlet, prince de Danemark. »

Et nous affirmons que l'interprétation qu'a donnée le théâtre Antoine de la version nouvelle de MM. Pierre Loti et Emile Vedel n'est pas pour contredire l'opinion du poète.

O. M.

## Les Lithographies de Fantin-Latour.

On nous écrit de Paris :

Une exposition des lithographies de Fantin-Latour est ouverte en ce moment à la galerie Strölin, rue Lafitte. Elle se compose d'une centaine de planches, parmi lesquelles il en est de fort rares : celle par exemple des *Brodeuses*, datée de 1862, et dont il n'existe que cinq ou six épreuves. L'art souple du maître, d'une fantaisie si prime-sautière unie au classicisme le plus pur, éclate dans ces compositions gracieuses ou émouvantes. La série des interprétations des œuvres lyriques de Berlioz, de Brahms, de Schumann, de Wagner, est particulièrement riche ; et pour ne parler que de ce dernier, le *Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *l'Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux* et *Parsifal* s'évoquent sous le crayon de Fantin en saisissantes synthèses.

A part quelques pièces de collection, la plupart de ces superbes illustrations sont connues : mais il faut les avoir vu réunies pour juger de leur diversité. On pouvait craindre qu'une suite aussi nombreuse d'œuvres analogues, conçues dans le même esprit et traitées par le même procédé, parût monotone. Il n'en est rien, et leur charme individuel se double de l'intérêt qu'il y a à les comparer entre elles. Elles fixent définitivement dans la mémoire l'une des faces, et non la moins attrayante, de l'art si profond et si vrai du peintre défunt.

## Chronique judiciaire des Arts.

### Ces Messieurs.

Nous avons relaté les tribulations qui assaillirent en Belgique et en Hollande la troupe de comédiens qui tenta, au cours de l'été dernier, d'y représenter la comédie célèbre de Georges Ancey, *Ces Messieurs* (1).

Les difficultés ne sont, paraît-il, pas moindres à Paris, où l'auteur n'est pas encore parvenu, malgré le succès triomphal qu'elle reçut à Bruxelles l'hiver passé, à faire représenter sa pièce.

(1) Voir notre dernier numéro.

Celle-ci était reçue au Gymnase et devait être jouée avant le 1<sup>er</sup> octobre dernier, sous peine d'un dédit de 10,000 francs. Mais les semaines s'écoulaient et, comme sœur Anne, M. Ancey ne voit rien venir.

Sa surprise redouble lorsqu'il reçoit, ces jours-ci, la visite d'un huissier qui lui remet une assignation à comparaître devant la première chambre du tribunal de la Seine pour entendre résilier le contrat et attribuer au directeur du Gymnase le dédit stipulé ! L'auteur riposte par une demande reconventionnelle. Il exige l'exécution de la convention ou le paiement du dédit. Et l'on va plaider....

Le préjudice est, pour l'auteur de *Ces Messieurs*, d'autant plus grave qu'une pièce nouvelle, sur les médecins cette fois (on sait combien la satire de M. Ancey est cinglante !) attend son tour dans les cartons de l'écrivain, toute prête à être jouée. Elle ne sera divulguée, cela va de soi, que lorsque *Ces Messieurs* aura été représenté à Paris.

## ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Le Rouet des Nimbes*, par EMILE CORNET. Liège, Faust-Truyen.

ROMAN. — *L'Autre Vue*, par GEORGES EEKHOUD. Paris, *Mercur de France*. — *Le Cœur de François Remy*, par EDMOND GLESENER. Ed. de l'Association des Écrivains belges. Paris, F. Juven. — *La Maison de la Petite Livia*, par PIERRE DE QUERLON. Paris, *Mercur de France*.

CRITIQUE. — *Quelques Peintures identifiées de l'Époque de Rubens*, par L. MAETERLINCK. Gand, G. Van Oest et C<sup>ie</sup>. — *La Peinture à l'Exposition des Primitifs français*, par le comte PAUL DURRIEU (Nombreuses illustrations hors texte et dans le texte.) Paris, librairie de l'Art ancien et moderne.

DIVERS. — *Les Secrets du coloris*, par G. DE LESCLUZE, P. B. R. Guide pratique d'observations expérimentales sur les harmonies colorées. Trente-cinq planches de couleurs ; treize gravures. Bruges, Demolin-Claeys.

## PETITE CHRONIQUE

M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, vient d'écrire sur un texte de M. Anthéunis un Hymne destiné à célébrer « l'Expansion de la Belgique ». C'est une sorte de marche en *ut majeur*, d'allure populaire, couronnée par les dernières mesures du choral de *Van Artevelde*. Elle est destinée à être chantée à l'unisson par des voix d'hommes ou d'enfants avec accompagnement de fanfares.

Le Roi s'est rendu en personne, dimanche dernier, chez M. Gevaert pour entendre l'œuvre, à l'audition de laquelle il prit, dit-on, un plaisir extrême. Familièrement accoudé au Pleyel dont son hôte tirait de royales sonorités, il se la fit redire plusieurs fois. Ainsi, jadis, un autre roi ramassa le pinceau d'un peintre illustre....

M. Maurice Maeterlinck, qui s'était refusé jusqu'ici à parler en public malgré les nombreuses sollicitations dont il fut l'objet, a accepté l'invitation que lui a adressée l'*Erasmus Kring* de faire une conférence à Amsterdam. Ces débuts sensationnels auront lieu le 20 janvier.

A lire dans la *Revue générale* (livraison de décembre) une bonne étude de G. Ramaekers sur Léopold Courouble.

L'organisation du tournoi chevaleresque qui déroulera à Bruxelles, à l'époque des fêtes du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance des provinces belges, un somptueux cortège historique, commence à prendre corps. C'est le peintre Charles

Michel qui a été chargé de reconstituer, d'après des miniatures du temps, sous la direction de M. Cuvelier, sous-chef de section aux archives générales du royaume, les costumes et les armes que porteront les figurants.

L'époque choisie est l'époque bourguignonne, — époque particulièrement fastueuse, — durant laquelle les provinces belges furent pour la première fois réunies en royaume indépendant. Le tournoi de 1905 sera l'exacte reproduction de la mémorable joute qui mit en présence le 20 février 1452, sur la Grand'Place de Bruxelles, le jeune comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire, et le comte de Lalaing.

Les divers jeux de chevalerie qui figureront au programme seront, fidèlement évoqués, ceux auxquels prirent part, concurremment avec les deux acteurs principaux, les chevaliers bannerets qui accompagnaient les nobles adversaires. Cette fête originale aura lieu dans le grand hall du Cinquantenaire.

M<sup>me</sup> Camille Van Mulders exposera ses dernières œuvres (pastels) en son atelier, 15, rue Vilain XIII, du 17 au 27 décembre.

A Anvers, le cercle d'art *Axe ick kan* a inauguré hier son quarante-cinquième Salon, composé d'œuvres de MM. Baggen, Bosiers, Daeye, G. De Smet, Ernest, G. Jacobs, Gogo, Koch, Melsen, Opsomer, Posenae, Proost, Rul, Spanoghe, Swyncop, A. Van Beurden, Viérin et Wiethase.

En nos climats humides, c'est presque un mensonge, une erreur de goût, de semer au grand air des bronzes par nos villes, comme font les Méridionaux. La patine discrète, fine du soleil d'Italie, par exemple, devient chez nous une gangue épaisse et noire voilant d'une couche uniforme et confuse toutes les statues, en bronze ou en marbre, de nos places publiques. Si nous voulons avoir des statues et braver les influences chimiquement grincheuses de notre atmosphère, il faut être logique et s'arranger de façon à ce que les statues restent des œuvres d'art et non d'informes blocs de métal ou de pierre en décomposition graduelle.

C'est ce que le gouvernement a enfin compris en chargeant Armand Cherpion — un praticien de l'atelier Van der Stappen — de la... on peut dire de la réhabilitation de nos œuvres d'art.

Toutes celles qu'il touche reprennent peu à peu leur valeur, leur caractère, leur finesse, leur aspect primitifs, et on ne peut plus passer à côté d'elles sans les voir, ce qui était fort de mode quand elles avaient leur tunique maussade de crasse septentrionale.

Espérons que l'effet moralisateur de cette admiration réveillée amènera le gouvernement à assurer de façon durable et permanente le sort de nos œuvres d'art exposées au grand air, les seules, pour ainsi dire, dont puissent jouir les gens pressés, occupés, travailleurs, la grande majorité des vivants.

Les théâtres :

Le théâtre de la Monnaie donnera mercredi prochain la première représentation d'*Alceste* avec le concours de M<sup>me</sup> Litvinne. La troisième représentation de *Tannhäuser* avec M. Ernest Van Dyck aura lieu le lendemain jeudi.

— Le théâtre du Parc, où l'*Escapade* de M. Georges Berr obtient un joli succès, montera pour la Noël un spectacle entièrement inédit composé du *Grillon du foyer*, pièce en deux actes tirée par M. F. Michel d'une nouvelle de Dickens, *Discipline*, deux actes de M. Thorel d'après le drame allemand de F. F. von Croning, et *Asile de nuit*, fantaisie de M. Max Maurey. Ces deux dernières œuvres viennent de triompher au théâtre Antoine.

Il est question aussi de monter à l'époque des fêtes de 1905 le *Savonarole* de M. Iwan Gilkin.

— Le théâtre des Galeries a donné vendredi dernier la première représentation d'une opérette-féerie de MM. P. Ferrier et M. Ordonneau, musique de M. Edm. Diet : *Le Voyage de la mariée*. La pièce a eu un grand succès, justifié par l'agrément du livret et les splendeurs d'une mise en scène exceptionnellement fastueuse.

— Au théâtre Molière, aujourd'hui dimanche, dernière matinée des *Trois Anabaptistes*, qui fait salle comble chaque soir et ne sera plus joué que jusqu'à jeudi inclusivement. Samedi prochain,

première de *Mariage blanc*, la comédie, inédite à Bruxelles, de Jules Lemaitre, représentée à la Comédie française.

Concerts annoncés :

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy et de M. P. Casals (théâtre de la Monnaie). L'air d'*Obéron* sera remplacé par la *Fiancée du timbalier*, de Saint-Saëns, paroles de Victor Hugo.

Mercredi 14, à 4 h. 1/2, *Une heure de musique*, par M. Engel et M<sup>me</sup> Bathori, MASSENET : (Salle Gaveau). — A 8 h. 1/2, concert Francis Mac-Millen et Minnie Tracey (Grande-Harmonie).

Jeudi 15, à 8 h. 1/2, troisième séance E. Bosquet-E. Chaumont : les Sonates de Beethoven (salle Erard).

Vendredi 16, à 8 h. 1/2, récital F. Kreisler (Grande-Harmonie).

Samedi 17, à 8 h. 1/2, concert de M<sup>lles</sup> Britt, Langlois et Boucly (salle Erard).

M. Alphonse Scheler, ancien professeur de diction à l'Université de Genève, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, un récital littéraire (poèmes, poésies, contes et scènes comiques) à la salle Erard.

A son récital de vendredi prochain, M. Fritz Kreisler jouera le *Concerto en mi majeur* et la célèbre *Chaconne pour violon solo* de Bach, le *Concerto en fa dièse mineur* de Vieuxtemps et une série de pièces de Corelli, Tartini, Couperin, Benda et Pugnani.

La participation de M<sup>lle</sup> Cécile Thévenet et du pianiste Isaac Albéniz, le compositeur de *Pépita Jimenez*, attache un intérêt tout particulier au deuxième concert Crickboom, fixé au lundi 19 décembre, salle de la Grande-Harmonie. Le programme comprend, outre des concertos de Bach et de Mozart que jouera M. Albéniz, des pièces de chant et des œuvres d'orchestre en première audition.

Le prochain Concert Ysaye aura lieu à l'Alhambra le dimanche 8 janvier, à 2 heures, avec le concours du violoniste Jacques Thibaud. Répétition générale la veille, à 2 heures. Cartes et abonnements chez Breitkopf et Härtel.

Le onzième concours quinquennal de littérature néerlandaise s'ouvrira l'an prochain. Les auteurs sont priés d'envoyer leurs œuvres au ministère de l'intérieur, direction des lettres, avant le 31 courant.

La ville de Mons se propose d'ériger un nouveau Musée. L'architecte Rau en a dessiné le plan et vient d'être autorisé à établir une maquette de son projet.

M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, organise en ce moment, de concert avec M. Marcel, directeur des Beaux-Arts, une exposition d'œuvres de Toulouse-Lautrec. Elle comprendra cent cinquante lithographies environ, qui seront placées dans la salle où sont les œuvres d'Henri Monnier, et sera ouverte dans quelques jours.

Le prix Goncourt, d'une valeur de 5.000 francs, a été attribué par six voix contre quatre à la *Maternelle* de M. Léon Frapié. On sait que ce prix est décerné tous les ans par les dix membres de l'Académie Goncourt, MM. J.-K. Huysmans, L. Hennique, G. Geffroy, Octave Mirbeau, L. Daudet, P. Marguerite, Rosny aîné, Rosny jeune, Elémir Bourges et L. Descaves, au meilleur ouvrage en prose paru dans l'année. M. Frapié est âgé de quarante-deux ans. Il avait publié, avant la *Maternelle*, l'*Institutrice* et *Marcelin Gayaud*.

Les concurrents étaient, cette fois, outre le lauréat, MM. Guillaumin, Marius et Ary Leblond et Charles-Louis Philippe.

Le célèbre cabinet de monnaies Stephanik sera dispersé aux enchères du 12 au 20 décembre, à Amsterdam, sous la direction de MM. F. Muller et C<sup>ie</sup>, Doelenstraat 10. La collection, composée de plus de 7,800 numéros, est particulièrement riche en monnaies hollandaises des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Elle contient aussi une belle série d'essais en or, des spécimens de monnaies des

Indes orientales, des monnaies obsidionales, datant des campagnes des Espagnols dans les Pays-Bas, des médailles historiques, etc.

Sur l'initiative d'un comité composé de MM. Rodin, président, Besnard et F. Jourdain, vice-présidents, M<sup>me</sup> Séverine, MM. Clémenceau, O. Mirbeau, L. Descaves, G. Charpentier, D<sup>r</sup> Metchnikoff, G. Séailles, Willette et E. Bourdelle. un banquet populaire sera offert le 20 décembre au peintre Eugène Carrière.

Un syndicat de capitalistes allemands vient de constituer une société pour l'érection à Vienne et l'exploitation d'un théâtre Richard Wagner modèle, qui égalera — s'il ne le surpasse — celui de Bayreuth. Les représentations commenceront en 1914, date où les œuvres du maître tomberont dans le domaine public.

Le conservateur du département des estampes à la Bibliothèque publique de New-York, M. F. Weitenkamp, vient d'organiser une exposition d'œuvres de Félix Bracquemond, comprenant environ deux cents eaux-fortes et dessins originaux du maître.

La superbe revue russe *Mir Iskousstva* (*Le Monde artiste*) consacre à l'art jeune — dont le Salon d'Automne fut la consécration définitive — une livraison double (1904, nos 8-9) illustrée de soixante-treize reproductions hors texte (1). L. Frédéric et A. Baertsoen sont représentés par leurs toiles du dernier Champ-de-Mars en compagnie de Rodin, de Carrière, de Cottet, de Simon, de Lavery, de Conder, de La Gandara, d'Anquetin, etc. En outre, la

(1) Saint-Petersbourg, Fontanka, 11.

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

*Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.*

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS  
PRIX MODÉRÉS

revue publie sept compositions de Gauguin, quatre de Vallotton, huit d'Anglada, trois de Vuillard, deux de Van Rysselberghe, sept de Maurice Denis, deux de Bonnard, quatre de Ch. Guérin; Cézanne, H. de Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Sérurier, Filiger, Cross, Valtat, L. Sue etc. figurent également dans ce Panthéon de l'art neuf.

Sommaire du n° 74 (novembre 1904) de l'*Art décoratif*, revue mensuelle d'art contemporain (24, rue Saint-Augustin, Paris; agence belge: passage Lemonnier, 7, Liège):

*Les Fabriques impériales de porcelaine et de verrerie de Saint-Petersbourg*, par M. Roseau (treize illustrations); *Les Maisons de rapport de L.-P. Marquet*, par M. Edmond Uhry (quinze illustrations); *Le Renouveau artistique en Italie*, par M. Gustave Soulier (neuf illustrations); *Le Sentiment architectural dans l'ameublement*, par R. de Félice (quatorze illustrations). Une lithographie en couleurs, double page hors texte, *Salle à manger*, par G. Serrurier, complète cette très intéressante étude.

PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

**Le Courrier musical**

Directeur: M. Albert DIOT

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

Rédaction: 128, rue de la Pompe, Paris

Administration: 2, rue de Louvois, Paris.

ABONNEMENTS: France, 12 francs l'an; étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE  
**G. SERRURIER**

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTÉS



## Maison Félix **MOMMEN** & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

**ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>**

*Rue de la Violette, 28, Bruxelles.*

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
*Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.*

**E. DEMAN, Libraire-Éditeur**

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

ŒUVRES de MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN,  
VILLIERS de L'ISLE ADAM  
Constantin MEUNIER, Félicien ROPS, etc.

Bulletins périodiques d'ouvrages rares et précieux en vente aux prix marqués.

Catalogue envoyé gratuitement sur demande.

*Direction de ventes publiques de livres et estampes. Expertises.*



# VITRAUX REVALDRE

*23, Rue des Douze-Apôtres,*

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS  
L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

L'ART MODERNE est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

L'ART MODERNE est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

La Belgique (GEORGES RENCY). — Alceste. *Lettre du chevalier Gluck à MM. Kufferath et Guille* (OCTAVE MAUS). — Le Salon de la Libre Esthétique 1905 — L'Art à Paris *Exposition Paul Signac* (FÉLIX FÉNEON). — Notes de Musique. *Le Deuxième Concert populaire* (O. M.). *Les Dix Sonates pour piano et violon de Beethoven, par MM. Bosquet et Chaumont. Concert Francis Macmillen* (Ch. V.). — La Musique à Gand *Premier Concert d'hiver* (F. V. E.). — Chronique judiciaire des Arts — Petite Chronique.

## LA BELGIQUE

Encore quelques jours, à peine, et nous allons entrer dans l'année pieuse des commémorations. Une date, sans doute, n'a dans la marche incessante de l'évolution humaine qu'une importance bien secondaire. Pourtant, il serait étrangement dépourvu de gratitude et d'intelligence celui qui, l'an prochain, n'enverrait pas vers nos morts sa pensée attendrie et reconnaissante. Une école antinationale semble prendre à tâche de jeter d'avance le discrédit et le ridicule sur les fêtes du prochain jubilé.

Les artistes sincères et conscients ne les suivront pas dans cette voie et, se souvenant de ce qu'étaient en Belgique, avant 1830, l'art et la littérature, ils sauront reconnaître, avec tout un peuple, ce que doit notre âge plus heureux aux hommes qui fondèrent notre indépendance. S'écartant des festivités bruyantes, c'est en eux-mêmes qu'ils dresseront un arc de triomphe à la Liberté. Et pour ne pas figurer dans les comités ou dans les orphéons, ils ne seront ni indifférents ni ingrats. Leur façon à eux de fêter le soixante-quinzième anniversaire sera tout intellectuelle, et, pour ma part, je n'en connaîtrai pas de meilleure que de relire lentement, en m'attardant aux gravures précieuses qui la décorent, cette Bible patriotique où notre plus grand écrivain, Camille Lemonnier, a célébré la Belgique (1). Voilà bien du temps déjà que ce livre magnifique est entré dans la vie. Il a subi la fortune de tous les livres. Après la période héroïque des premières années, les feux de la gloire s'étaient détournés de lui. Il somnolait dans la paix poudreuse des bibliothèques et les générations nouvelles ne connaissaient pas assez les chemins de ses beautés. Nous devons tous remercier la maison Castaigne d'avoir songé à sonner l'instant de son réveil. L'édition nouvelle qu'elle en a publiée l'an dernier en livraisons et qui paraît aujourd'hui sous la forme définitive du volume, est digne de l'œuvre par les soins apportés à l'impression du texte et des gravures.

(1) *La Belgique*, par CAMILLE LEMONNIER, nouvelle édition, revue et corrigée, contenant quatre cents gravures sur bois. Bruxelles, maison d'édition Alfred Castaigne.

De son côté, Camille Lemonnier a tenu à revoir tout le livre et à le mettre à jour. Ainsi c'est comme une seconde audition, plus parfaite, du même hymne glorieux qui nous est offerte. Chacun pensera comme moi qu'à la veille de l'année jubilaire, la nouvelle édition de la Belgique est une fête préparatoire, une introduction à l'enthousiasme et, pour tout dire, le moyen aisé de s'éclairer sur cette Patrie que nous ignorons trop et que nous n'aimons pas assez.

On tenterait en vain une analyse de ce livre. Par l'abondance de sa documentation, par le grouillement de ses foules, par l'opulence de ses peintures, il apparaît à la fois comme une œuvre de science, comme le plus passionnant des récits, comme un tableau fidèle et prestigieux.

Un fonctionnaire, un jour, s'opposa à ce que la *Belgique* fût donnée en prix dans les écoles, sous prétexte qu'elle s'inspirait trop de la fantaisie. Ce chevalier du rond-de-cuir montrait par là qu'il ignorait l'histoire vraie de son pays. Car l'œuvre de Lemonnier, sous sa parure éclatante, est une histoire de Belgique en abrégé, aussi intéressante qu'exacte. En outre, c'est un relevé presque minutieux des coutumes et des légendes locales. Le folklore y puiserait à l'infini des sujets de recherches patientes et fructueuses. On s'imaginerait à tort que ce livre a été écrit de chic, dans le cabinet de travail, tandis que les gravures étaient burinées d'après des photographies. Pour composer la *Belgique*, Lemonnier et ses collaborateurs ont parcouru longtemps tout le pays, interrogeant la nature, les monuments et les hommes. L'écrivain notait au jour le jour ses impressions, le résultat de ses visites et de ses interrogatoires. Les peintres qui l'accompagnaient croquaient sur leur genou les paysages les plus typiques, les aspects les plus caractéristiques des villes et des campagnes. Ce travail consciencieux aurait abouti, entre les mains maladroites d'un publiciste quelconque, à quelque fade bouquin sans vie que la médiocrité officielle se fût hâtée de propager partout et d'imposer aux enfants comme prix. Mais Camille Lemonnier, de ses notes éparses fit un chef-d'œuvre, et chacun sait qu'un chef-d'œuvre n'est jamais sérieux. Pensez donc ! Il y avait là-dedans des mots extraordinaires, de longues phrases chargées d'ornements, des cris d'enthousiasme, un accent filial de ferveur et d'amour ! Le monde officiel se détourna de ce monstre avec horreur. Il fut banni des milieux administratifs et gouvernementaux. Je me trompe : il était là-bas, à Spa, à la place d'honneur, dans le salon royal d'une pauvre femme qui en tournait parfois les pages de ses doigts mourants...

Mais c'est trop insister sur les qualités d'un tel livre dont les beautés sont celles de notre Terre et de notre Art, dont la vie est notre vie, dont chaque chapitre est une ode à chacune de nos petites patries, dont le monu-

ment entier se dresse, à l'horizon de notre littérature, au centre du labeur de notre maître écrivain, comme ces tours majestueuses jaillies du sein d'une ville et que l'on voit dressées sur le ciel, de tous les points de la campagne. Nous le relirons tous à l'aube de l'année jubilaire et, tout en admirant la langue ardente et somptueuse de Camille Lemonnier, tout en reposant nos yeux sur les merveilleux dessins de tant de maîtres qui furent ses aides incomparables, nous communierons en esprit avec l'âme de notre sol natal, avec le souffle de nos morts, dont la cendre bat toujours contre nos cœurs !

GEORGES RENCY

## ALCESTE

Lettre du chevalier Gluck à MM. Kufferath et Guidé.

Champs-Élysées, 15 décembre 1904.

MES CHERS DIRECTEURS,

L'usage veut, de vos jours, qu'au lendemain d'une première tout compositeur remercie ses directeurs. L'un de vos maîtres les plus illustres, Monsieur Jules Massenet, cultive, m'assure-t-on, l'art du remerciement avec un talent qu'égalé seul celui qu'il déploie dans la composition de ses opéras (excusez ce terme suranné). Mais, croyez-le, ce n'est pas l'unique souci de ne pas déroger aux traditions de la civilité qui guide aujourd'hui ma main et dirige vers vous mes pensées. Mon cœur fut ému, hier, à l'audition de mon *Alceste*, et si je dois à l'admirable interprétation de M<sup>me</sup> Litvinne des moments inoubliables de joie, — mêlée, je le confesse, de quelque orgueil (un siècle et dix-sept années passés dans ces Champs-Élysées que j'avais pressentis dans *Orphée* n'ont pas dépouillé entièrement en moi le vieil homme), — je tiens à vous rendre grâce pour les soins minutieux et attentifs avec lesquels vous avez mis en scène un ouvrage qui semblait devoir rester la pâture des jeunes demoiselles avides d'un prix de Conservatoire

Ah ! ces « Divinités du Styx ! » Les a-t-on assez souvent invoquées à contre-temps et à contre-sens ! J'en étais dégoûté jusqu'à la nausée, — permettez-moi cette expression un peu libre. Et maintes fois, lorsque j'entendis bredouiller par quelque pécore aussi dénuée de voix que de rythme : « Non, ce n'est point un sacrifice ! », ma perruque s'est soulevée d'horreur sur ma tête. Pourquoi, dans les conservatoires, fait-on toujours souffrir les morts et jamais les vivants ?

La belle leçon d'expression, de sentiment, de diction, d'interprétation intelligente et scrupuleuse que donna hier M<sup>me</sup> Litvinne m'a heureusement dédommagé, en une soirée, de tant de déboires. Sophie Arnould, qui ne se consola jamais de n'avoir pas créé le rôle à Paris, ne l'eût point chanté d'une voix plus pure, plus limpide et plus homogène. La Saint-Huberti, qui le reprit à M<sup>le</sup> Levasseur, fut, vous le savez, mon *Alceste* préférée : aujourd'hui j'hésite, je ne sais à qui décerner la palme. Je n'ignore point que M<sup>me</sup> Branchu en 1825, et plus récemment M<sup>me</sup> Viardot, puis M<sup>lle</sup> Marie Battu s'y distinguèrent : mais à cette époque le théâtre n'était pas inventé et je ne pus, hélas ! du séjour des Ombrés, ouïr l'écho de leurs voix mélodieuses.

Ce que j'aime surtout en votre, — en notre *Alceste*, c'est la simplicité, c'est la belle sincérité de son art. Elle émeut par les seules ressources d'un chant expressif et soutenu, sans viser à l'effet par des moyens qu'une détestable école a introduits à l'opéra et qui détournent l'esprit du développement psychologique de l'action. Ma musique, je l'ai écrit jadis, ne tend qu'au renforcement de la déclamation et de la poésie. Je considère, en effet, la musique non pas comme l'art d'amuser l'ouïe, mais comme un des plus grands moyens d'émouvoir le cœur et d'exciter l'affection. Et dans *Alceste*, qui n'a pour éléments émotifs que deux sentiments, l'affliction et l'effroi, l'expression est la qualité primordiale, essentielle de l'interprétation. Celle-ci doit être humaine, puisque les passions que j'ai voulu peindre agitent tous les cœurs. Elle doit être simple comme le sujet qu'Euripide a inspiré à mon ami Du Rollet. Enfin le sacrifice héroïque d'Alceste a en lui-même assez de noblesse pour dispenser les artistes chargés de l'évoquer de la solennité artificielle dont ils crurent bon, jadis, de charger leurs attitudes, leurs gestes et leurs chants, de même qu'on grime son visage.

C'est ce que vous avez compris, mes chers directeurs, c'est ce qu'ont compris les partenaires de M<sup>me</sup> Litvinne, MM. Dalmorès et Bourbon, dont les voix sonores ont donné de l'éclat et de l'accent aux récits d'Admète et du Grand Prêtre, et ces charmantes jeunes filles grecques, de même taille et de beauté semblable. M<sup>lles</sup> Maubourg et Colbrant. J'admire aussi la justesse des ensembles vocaux, la fidélité archaïque avec laquelle vous avez — au rebours de ce qui se fit à Vienne en 1767, à Paris en 1776 (l'archéologie était alors une science ignorée au théâtre!) — reconstitué les sites de la Thessalie et les danses helléniques de jadis, bien que mon ballet m'ait paru un peu long. A Paris, l'été dernier, la direction de l'Opéra-Comique arriva, en plongeant le temple de Phères dans l'obscurité au moment où l'oracle terrifie les assistants, à produire plus d'effroi. Et le passage de quelques ombres dans le fond de la scène, l'apparition de Caron au tableau de l'entrée des enfers réalisa un effet assez poignant qu'il ne me déplairait point de voir reproduit chez vous. Vous avez bien fait, en revanche, de supprimer l'air d'Hercule que chantait à Paris M. Alard, puisque cet air n'est pas de moi et qu'il retarde inutilement un dénouement impatientement attendu et, je le reconnais, — mais c'est la faute de Du Rollet! — prévu depuis longtemps.

Enfin, j'admire la science et le goût musical déployés par votre chef d'orchestre, bien que j'eusse préféré, parfois, qu'il modérât les sonorités trop brillantes des instrumentistes et atténuât la vigueur de ses attaques lorsque la mélodie est confiée à la voix des chanteurs.

Mais ce sont là critiques légères, et en vous offrant ici le témoignage sincère de ma gratitude pour un si noble effort, je vous prie de me croire, Messieurs, votre humble et très obéissant serviteur.

CHRISTOPHE VON GLUCK

Piccini n'est pas content. Il se demande pourquoi c'est toujours ma musique qu'on reprend, et non pas la sienne. Ne pourriez-vous, pour lui faire plaisir, jouer son *Roland*? Il enrage surtout de ce qu'un autre *Roland* vient d'être monté à Berlin, et aussi de ce qu'on le confond parfois avec un certain M. Puccini, avec lequel il n'a rien de commun.

Pour copie conforme :  
OCTAVE MAUS.

## Le Salon de la Libre Esthétique 1905.

Poursuivant l'exécution du programme méthodique qu'elle s'est tracé, la direction de la *Libre Esthétique* réunira au prochain Salon quelques-uns des peintres qui, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, etc., ont, sous l'impulsion des initiateurs de l'Impressionnisme, orienté leurs sensations visuelles vers la lumière et la vie.

En Belgique, les principaux d'entre eux se sont récemment groupés, dans le dessein d'organiser des expositions périodiques de leurs œuvres, en une association dont nous avons joyeusement salué la constitution (1).

Elle se compose de M<sup>lle</sup> Anna Boch, MM. Georges Buysse, Emile Claus, William Degouve de Nuncques, M<sup>me</sup> A. De Weert, MM. Aloïs de Laet, Rodolphe de Saegher, James Ensor, Alfred Hazledine, A.-J. Heymans, Georges Lemmen, M<sup>lle</sup> Jenny Montigny, MM. George Morren, Edmond Verstraeten, etc.

Au titre primitivement choisi : *Les Indépendants*, déjà adopté par un autre cercle, ces artistes substituèrent la dénomination plus significative de *Vie et Lumière* sous laquelle ils projetèrent d'ouvrir prochainement à Bruxelles leur première exposition.

Mais quel cadre, mieux que celui de la *Libre Esthétique*, pourrait faire valoir une manifestation de ce genre?

Invité collectivement et en titre à participer au prochain Salon, le cercle *Vie et Lumière* renonce à son exposition particulière et accepte avec empressement l'occasion qui s'offre à lui d'affirmer sa solidarité avec la *Libre Esthétique* où la plupart de ses membres furent, à plusieurs reprises, fraternellement accueillis.

Les débuts du cercle *Vie et Lumière* seront le grand attrait du prochain Salon. On y pourra suivre, concurremment, l'extension de l'Impressionnisme dans quelques-unes des autres nations de l'Europe.

## L'ART A PARIS

### Expositon Paul Signac (2).

Ces tableaux, qui se répartissent sur les quatre récentes années d'une carrière qui compte déjà quatre lustres, s'offrent à la contemplation avec une beauté de fleurs et ne gardent certes nulle marque du travail de leur éclosion.

Pourtant, si l'on veut tenter l'analyse grossière des moyens par quoi ils réalisent tant d'harmonie, s'imposent au souvenir et se particularisent, on constatera vite que M. Paul Signac a spéculé résolument et avec une logique continue sur les ressources du contraste. A proximité l'une de l'autre, deux surfaces différemment colorées et inégalement lumineuses accusent leur écart, — l'une devenant plus claire tandis que l'autre se fonce (contraste de tons) et chacune se compliquant de la complémentaire de l'autre (contraste de teintes). Ces réactions colorées réciproques s'exerceront dans une proportion qui dépendra du degré de luminosité et de saturation de chacune des teintes et on perçoit là la relation qui lie contrastes de teintes et contrastes de tons.

Naturellement, ces principes n'ont pas une vertu magique. Ils ne seront efficaces que sous le pinceau d'un peintre authentique. Dans le passé, l'œuvre de Delacroix offre une éloquente vérification de leur valeur. Et nous voyons aujourd'hui M. Paul Signac en tirer des effets d'une richesse et d'une variété inépuisables.

(1) Voir *l'Art moderne* du 12 juin 1904.

(2) Galerie Druot, 114, rue Faubourg-Saint-Honoré.

En amples ondes, ses colorations s'épandent, se dégradent, se rencontrent, se pénètrent et constituent une polychromie apparée à l'arabesque linéaire. La palette avec laquelle il exprime ces jeux et ces conflits n'admet que des couleurs pures. A les supposer rangées dans l'ordre spectral, le peintre dégradera entre elles les couleurs contiguës, instituant de la sorte, autant que possible, les teintes du prisme, et les rabattra avec du blanc pour créer leur gamme de tons. Elles se juxtaposeront sur la toile par séries de touches en concurrence vitale qui correspondront à la couleur locale, à celle de l'éclairage, aux reflets de tel ou tel ordre. L'œil percevra leur mélange optique à l'état naissant. Par la juxtaposition de ces éléments sera assurée la variété du coloris, par leur pureté sa fraîcheur, par leur mélange optique un éclat lumineux, puisque, à l'inverse du mélange pigmentaire, tout mélange optique tend vers la clarté. C'est la technique de la division. Il semble bien qu'elle favorise, mieux qu'aucune autre, l'effort d'un peintre vers une harmonie totale. Elle est, d'ailleurs, singulièrement souple et, par son moyen, M. H.-E. Cross, M. Van Rysselberghe, d'autres encore, et naguère le très admirable Georges Seurat, ont manifesté, eux aussi, des personnalités foncièrement distinctes. Elle a été monographiée par Paul Signac même dans un livre (1) de la plus abondante et de la plus rigoureuse documentation.

Cette opulence chromatique qui paraît aux toiles de Paul Signac décore des compositions volontaires, audacieuses et rythmiques à propos desquelles il est licite peut-être d'écrire ici le nom de quelque héros de l'art de peindre, un Lorrain... Un jour qu'ils feuilletaient ensemble le *Liber Veritatis*, Goethe dit à son interviewer fidèle :

« Ils ont, ces tableaux, la plus grande vérité sans ombre de réalité. Claude Lorrain connaissait par cœur le monde réel jusque dans le plus petit détail, et il s'en servait comme d'un moyen pour exprimer le monde que renfermait sa belle âme. C'est là le véritable idéalisme, il sait se servir de moyens réels de telle façon que le vrai, en apparaissant dans l'œuvre, donne l'illusion d'une réalité. »

FÉLIX FÉNEON

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Deuxième Concert populaire.

Le *Nouveau Monde*, qui ouvrait le programme du deuxième Concert populaire, est la cinquième et dernière symphonie d'Anton Dvorak, l'un des fondateurs de l'école tchèque, mort à Prague le 1<sup>er</sup> mai dernier, au moment même où l'exécution de sa *Sainte-Ludmilla* venait de remporter un éclatant succès. Elle fut écrite aux Etats-Unis en hommage à la nation américaine qui avait accueilli et célébré le compositeur en l'appelant à la direction du Conservatoire de New-York. C'est une œuvre claire et prime-sautière, classiquement bâtie sur des thèmes d'une saveur piquante qui semblent empruntés au folklore local. La première partie, développée en *allegro molto* après une courte introduction, repose sur deux idées reliées par une transition ingénieuse. C'est peut-être la meilleure page de la partition, qui a pour qualités essentielles la concision, la logique et la sûreté d'écriture. Le thème du *largo*, d'essence pastorale, joliment traité et habilement instrumenté, a également été très goûté. L'ensemble de l'œuvre, pour n'atteindre point à une émotion profonde, n'en a pas moins plu par la fraîcheur et la personnalité de l'inspiration, sur laquelle les influences étrangères paraissent n'avoir eu que peu de prise.

En première audition également, M. Sylvain Dupuis a fait entendre au même concert le *Triptyque* pour chant et orchestre de M. Victor Vreuls, qui s'est rapidement classé parmi les musiciens les plus en vue de la nouvelle génération. Ce *Triptyque* est

(1) *D'Eugène Delacroix au neo-impressionisme*, Paris, 1899, un vol. in-16 de 108 pages. Chez Fasquelle.

composé de trois pièces de Verlaine arbitrairement réunies et formant un fort beau poème lyrique dont les thèmes, au nombre de quatre, sont exposés et rappelés dans le développement symphonique de l'œuvre. La voix étendue, particulièrement belle dans le registre grave, de M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy, a donné à celle-ci de l'ampleur et du caractère, tandis que l'orchestre faisait valoir la ligne expressive, d'une émouvante mélancolie, de l'accompagnement instrumental. Celui-ci serre de si près le texte que pour souligner les vers célèbres

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville

l'auteur n'a pas dédaigné les ressources — discrètement employées — du commentaire imitatif, d'un effet délicieux. Le *Triptyque* annonce un compositeur armé pour le drame lyrique.

La virtuosité était représentée par un violoncelliste catalan, M. Pablo Casals, qui est plus qu'un virtuose : un musicien. L'interprétation parfaite du Concerto de Lalo et, mieux encore, celle de la Suite de Bach pour violoncelle solo, jouée avec un style, une aisance, une expression et une autorité remarquables, ont révélé en M. Casals un artiste accompli. L'auditoire lui a fait le plus chaleureux accueil.

Cette intéressante séance a été clôturée brillamment par une excellente exécution de la *Fiancée du timbalier* de Saint-Saëns, chantée par M<sup>me</sup> Paquot-D'Assy.

O. M.

### Les Dix Sonates pour piano et violon de Beethoven, par MM. Bosquet et Chaumont.

Que c'est bon de pouvoir dire : « J'ai entendu exécuter admirablement une série d'œuvres qui comptent parmi les plus belles que l'homme ait jamais créées ! »

Oui ! MM. Bosquet et Chaumont sont de merveilleux artistes, et ils sont supérieurs à beaucoup d'autres parce qu'ils ne songent pas à faire valoir leur personnalité : quand ils jouent du Beethoven, par exemple, ils veulent avant tout faire revivre l'âme du géant de Bonn et ils le font avec cette sobre et fervente gravité qui conquiert les cœurs et crée autour d'eux une atmosphère de profonde intimité et de tension totale vers ce qui fait l'objet de leur entreprise d'art.

M. Bosquet surtout. On lui a reproché une certaine sécheresse : si cette sécheresse consiste à atténuer les mièvreries, les alanguissements et les quelques concessions aux goûts du temps qui subsistent encore dans le Beethoven non encore libéré de 1800, eh bien ! alors j'aime cette sécheresse ! Elle est la preuve d'une haine sainte contre les partisans des « figinolages » qui flattent l'oreille au détriment du cœur. M. Chaumont, comme M. Bosquet, se rend de plus en plus compte de ce qu'il y a de vain dans la pure virtuosité, et particulièrement dans certains coups d'archet un peu « râlés » dont il avait l'habitude autrefois et dont, à la dernière séance surtout, il s'est presque totalement corrigé.

Les deux artistes ont exécuté les dix sonates sans suivre l'ordre chronologique. Au cours des trois séances, ils en ont égrené le chapelet en commençant par les deux premières (op. 12, nos I et II), qui datent à peu près de la même époque que la *Sonate pathétique* (1799) et qui sont encore très imprégnées du souffle aristocratique et léger du XVIII<sup>e</sup> siècle. La troisième (op. 12, n° III), exécutée à la deuxième séance, a été composée en même temps que les deux premières. Puis vint un second groupe (op. 23 et op. 24, ancien 23, n° II), contemporain de la *Sonate Clair de lune* et de la *Sonate avec marche funèbre* (1800-1801) ; enfin une troisième série (op. 30, nos I, II et III), datant entièrement de 1802. La *Sonate à Kreutzer*, exécutée la dernière de toutes, est de 1803, année de la *Deuxième Symphonie*. Neuf ans après seulement, Beethoven compose la *Sonate en sol majeur*.

Le public a donc pu se rendre compte d'une façon parfaite de l'évolution suivie par le génie de Beethoven. Haydn et Mozart le dominent encore en 1789 ; puis, de 1800 à 1803, des horizons nouveaux s'ouvrent à lui : il s'épanouit largement, se libère graduellement pour aboutir, en 1804, à l'*Héroïque* et à l'*Appassion-*

nata. Mais il n'a pas encore atteint le summum : il se concentre de plus en plus, sa vision devient insensiblement plus intérieure, plus idéale et en même temps plus proche de la nature ; et quand, en 1812, il écrit sa dernière Sonate de piano et violon en même temps que sa *Septième Symphonie* et sa *Huitième Symphonie*, on peut dire qu'il a intellectuellement donné le maximum de ce qu'il peut donner. La *Neuvième Symphonie*, les dernières Sonates et les derniers Quatuors ne seront que la consécration intensifiée d'un état d'âme définitif atteint déjà vers 1810-1812. La *Sonate en sol majeur*, rarement entendue, montre dans toute sa concentration, et plus spécialement dans son amour profond de la nature (plus vrai encore que dans la *Pastorale*), le génie totalement libéré du maître.

CH. V.

#### Concert Francis Macmillen.

M. Macmillen est un jeune Australien, élève de M. Thomson, qui, certes, fait honneur à son maître. Gracile comme un roseau, la physionomie fine et délicate, des yeux étonnamment vifs et rêveurs : tel il est et tel il joue.

Le *Concerto en sol mineur* de Max Bruch exige de la force et une fouge peu communes : la grâce adolescente et un peu féminine du jeune artiste l'empêche d'y mettre ces qualités, qu'il acquerra sans doute plus tard, car au point de vue du sentiment et de la compréhension, l'œuvre fut interprétée comme elle doit l'être.

Dans tous les morceaux qui veulent, outre de la virtuosité, de la grâce, de la finesse, de la distinction et une certaine fougue qui s'exprime non par l'élan, mais surtout par le rythme, M. Macmillen fut parfait ; surtout dans la très amusante *Danse bohémienne* et dans le *Saltellato caprice* d'Alberto Randegger, jeune œuvre étonnamment lumineuse et printanière, sorte de « pointillé » musical, dans lequel toutes les ressources du violon triomphent joyeusement et spontanément.

M<sup>lle</sup> Minnie Tracey a des procédés trop uniformes. Dans l'air d'*Alceste* : « Non, ce n'est pas un sacrifice ! » elle passe continuellement et sans transition du *pianissimo* au *fortissimo*, donnant ainsi une impression de « montagne russe » bien peu conforme aux exigences de cette merveilleuse déclamation lyrique de Gluck, qui est faite de simplicité. Que c'est donc difficile d'être simple !

M<sup>lle</sup> Tracey, tout en abusant de la demi-teinte, ou, pour mieux dire, du « quart-de-teinte », chante infiniment mieux les airs dans lesquels le sentiment dramatique est absent. Et quand le « quart-de-teinte » est de saison, c'est incomparablement exquis : aussi le *Willst du dein Herz mir schenken?* de Bach et le *Schlaflied* de Wagner furent-ils interprétés par elle de la façon la plus délicieuse, d'autant plus que l'expression — fort sympathique — de son visage reflétait avec beaucoup de justesse les sentiments qu'elle exprimait.

CH. V.

## LA MUSIQUE A GAND

### Premier Concert d'hiver.

M. Fritz Kreisler a justifié une fois de plus le renom dont il jouit dans le monde artistique. Cet admirable virtuose est doué d'un jeu à la fois précis et brillant. Plein de nerf et de sûreté dans le *Concerto en ré majeur* de Beethoven dont il a fait valoir la belle ampleur symphonique, il s'est montré délicat et impeccable dans l'étourdissant *Trille du diable*. Bien qu'il ait joué dans des conditions plutôt défavorables, son succès a été grand et sans réserves.

Cette saison encore, le Cercle des Concerts d'hiver s'est assuré le concours précieuse de M. Brahms. Sous l'habile et intelligente conduite du directeur des Concerts populaires d'Angers, l'orchestre a fait preuve des plus sérieuses qualités d'ensemble et de

compréhension. Nous connaissons peu de chefs d'orchestre possédant la sûreté et la largesse de vue de M. Brahms. Le programme se composait de plusieurs œuvres encore inconnues à Gand. La *Symphonie en la* de Mozart, entre autres, dont l'orchestre a détaillé à merveille la grâce exquise et sereine ; le prélude de *Sainte-Elisabeth de Hongrie* de Liszt, page inspirée çà et là d'une mystique grandeur, mais non exempte des longueurs et des trivialités fréquentes chez l'auteur de *Maxeppu*. L'ouverture du *Roi Lear* de Berlioz, bien que datant des débuts du maître, est déjà d'une puissante envolée, tout imprégnée de l'imposante majesté des drames shakespeariens. Enfin, la *Fantasia sur un thème populaire* de Théo Ysaye ajouta à cette soirée une note pimpante et claire. Cette œuvre endiablée, curieusement orchestrée, a été très appréciée. L'auteur, qui assistait à l'exécution, a été vivement ovationné.

F. V. E.

## Chronique judiciaire des Arts.

Un directeur de spectacles qui vend son établissement avant l'expiration de l'engagement d'un artiste de sa troupe est-il, par ce fait, délié de son obligation envers ce dernier ?

Telle est la question que vient de résoudre la cinquième chambre du tribunal de la Seine. Engagés en qualité d'acrobates au théâtre de l'Alhambra pour une durée de deux mois à partir du 19 septembre 1903 aux appointements mensuels de 3,000 francs, les trois frères Lockford ne purent remplir entièrement leur engagement car le directeur, M. Silvestre, avait vendu dans l'intervalle le théâtre à un impresario anglais.

« Veuillez nous payer le solde de nos appointements, soit 4,180 francs », demandèrent les Lockford à M. Silvestre.

— « Je ne vous dois plus rien puisque je cesse d'être directeur de l'Alhambra, » répliqua ce dernier.

Le tribunal n'admit pas, et cela se conçoit, ce mode nouveau de libération et condamna M. Silvestre à payer aux virtuoses du trapèze les appointements réclamés.

## PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes à Bruxelles : *Salon des Aquarellistes* (Musée de peinture moderne), Cercle d'art *Le Lierre* (Galerie Royale), Exposition de MM. Impens, P. Stobbaerts et Van Esbroeck (Cercle artistique).

Le peintre Jules Raeymaekers, qui mourut il y a quelques semaines à Houffalize, — au cœur de l'Ardenne dont plusieurs de ses toiles célèbrent avec émotion la pathétique beauté, — a eu la touchante pensée de léguer sa maison à l'Etat pour qu'elle serve gratuitement de résidence à des artistes désireux de faire des études de paysage en Ardenne et jugés dignes de cette faveur par l'Académie royale de Belgique.

Chacun de ces artistes ne pourra occuper la maison pendant plus de deux années. Les revenus d'un autre immeuble, légué également à l'Etat, serviront à l'entretien de la maison d'Houffalize, l'excédent de ces revenus devant former, au bout d'un certain nombre d'années, une bourse d'études pour de jeunes peintres désignés par l'Académie.

Le caractère généreux, artiste et délicat du défunt est tout entier dans cette disposition testamentaire, dont l'exécution perpétuera son culte pour des sites qu'il aimait d'un amour profond. Et sa modestie s'exprime dans une clause du testament par laquelle il interdit, après sa mort, toute exposition de ses œuvres.

A l'occasion des fêtes de 1905, il est question d'organiser, avec l'appui de la ville de Bruxelles, un festival en trois journées d'œuvres symphoniques et vocales dues à des compositeurs

belges. Ce festival, qui serait dirigé par Eugène Ysaye, résumerait l'évolution de l'art musical en Belgique depuis 1830 et grouperait les principaux virtuoses sortis de nos écoles.

Le programme est superbe et nous souhaitons vivement qu'il soit réalisé.

On sait que Maurice Maeterlinck a écrit deux drames spécialement destinés à servir de texte à des partitions musicales. L'un, *Ariane et Barbe-Bleue*, a été confié par lui à M. Paul Dukas, qui a presque achevé de le mettre en musique. On est en droit d'attendre de l'auteur de *L'Apprenti sorcier* et de la *Symphonie en ut* une œuvre de haute valeur et de sérieux intérêt.

La partition de l'autre drame, *Sœur Béatrice*, devait être écrite par M. Gabriel Fauré. Surchargé de travail, absorbé par la maîtrise de la Madeleine et par sa classe de composition au Conservatoire, M. Fauré a été obligé d'abandonner sa collaboration avec M. Maeterlinck, qui vient d'autoriser un jeune compositeur, M. Moret, à composer la musique de son œuvre.

Annonçons aussi, à propos de M. Maeterlinck, qu'un autre musicien de la nouvelle génération, M. Henry Février, travaille à une partition (ouverture, entr'actes et musique de scène) destinée à accompagner les représentations de *Monna Vanna*.

*Pepita Jimenez*, la comédie lyrique de MM. Albeniz et Money-Coutts tirée du célèbre roman de Jean Valera, passera à la Monnaie courant. En voici la distribution : M<sup>lle</sup> Baux (Pepita), M<sup>lle</sup> Maubourg (Antonon), M. L. David (don Luis de Vargas), M. D'Assy (don Pedro de Vargas), M. Belhomme (le vicaire), M. Boyer (le comte Genazahar).

Cet ouvrage sera précédé d'un lever de rideau, œuvre de jeunesse de M. Albeniz, intitulé *L'Ermitage fleuri* et dont les interprètes seront M<sup>lle</sup> Eyreams, M<sup>me</sup> Paulin, M<sup>lle</sup> Tourjane, MM. Forgeur, Cuisso, Lubet et Crabbé.

Aussitôt après la première de *Pepita Jimenez* commenceront, à l'orchestre, les répétitions de *Martille*, drame lyrique de MM. Albert Dupuis et Edmond Cattier, actuellement à l'étude et qui passera dans le courant de janvier.

La deuxième représentation d'*Alceste*, avec le concours de M<sup>me</sup> Litvinne, aura lieu mardi.

La prochaine représentation de M. Ernest Van Dyck dans *Tannhäuser* est fixée à samedi. La semaine prochaine, M. Van Dyck — dont le succès fut éclatant jeudi dernier — chantera la *Valkyrie*. La direction prépare en outre une reprise de *Tristan et Isolde*.

Mardi prochain, représentation, au Cercle artistique, de la *Gioconda* de Gabriele d'Annunzio avec le concours de M<sup>me</sup> Suzanne Desprès et de M. Lugné-Poe.

C'est vendredi prochain que le théâtre du Parc donnera la première représentation des trois œuvres nouvelles : *Le Grillon du foyer*, *Discipline et Asile de nuit* que nous avons annoncées. Les matinées littéraires sont consacrées à Léon Cladel. Conférence par M<sup>lle</sup> J. Cladel, représentation de *L'Ancien* et de *Les Auryentys*.

Le théâtre Molière a voulu faire connaître une pièce de Jules Lemaitre encore inédite à Bruxelles, *Mariage blanc*, qui appartient au répertoire de la Comédie française. Cette œuvre n'aura qu'un nombre restreint de représentations, l'*Aiglon* devant passer prochainement. Aujourd'hui dimanche, *Mariage blanc* sera joué en matinée et le soir.

Concerts de la semaine :

Dimanche 18, à 2 heures, premier concert du Conservatoire sous la direction de M. Gevaert : *Judas Macchabée* de Hændel. — A 7 h. 1/2, concert de « l'Union postale » avec le concours de M<sup>lle</sup> Collini, MM. G. Wauquier, Fonteyn, Kneip et J. Janssens. (Grande-Harmonie.)

Lundi 19, à 8 h. 1/2, deuxième concert Crickboom avec le concours de M<sup>lle</sup> Cécile Thévenet et de M. I. Albeniz. L'orchestre sous la direction de M. Crickboom. (Grande-Harmonie.)

Mardi 20, à 8 h. 1/2, deuxième séance Hennesse, G. Liégeois, Frémolle, avec le concours de M<sup>lle</sup> E. Delhez, MM. Beuck, Queeckers, L. Liégeois et Delatte. (Ecole centrale technique, rue Berckendael.)

Mercredi 21, à 8 h. 1/2, *Les trois Sonates de Sjögren*, par MM. G. Lauveryns et Ed. Lambert. (Salle Erard.)

Jeudi 22, à 8 h. 1/2, *Lieder-Abend* de M<sup>me</sup> Arctowska. (Grande-Harmonie.)

Conférences :

Dimanche 18, à 4 heures, *L'Architecture aux États-Unis d'Amérique* (avec projections), par M. Paul Saintenoy. (Société centrale architecture, Palais de la Bourse.)

Mardi 19, à 8 h. 1/2, *Maurice Maeterlinck*, par M. Jules Destrée. (Section d'art, Maison du Peuple.) — Lecture d'*Ambidextre, journaliste*, par M. Edmond Picard. (Salle Le Roy.)

Le concours d'interprétation vocale (classe du directeur) de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles aura lieu lundi 26 décembre, en la grande salle du Musée communal d'Ixelles.

MM. Jaspar et Zimmer donneront mardi prochain à Liège, à la salle Rensar, leur deuxième séance musicale. Au programme : Sonates en *si mineur* de G. Samazeuilh, en *mi majeur* de Hændel, en *mi bémol* de Beethoven.

Le prince Albert visitera officiellement les travaux de l'Exposition de Liège, et notamment ceux du palais des Beaux-Arts, le 12 janvier prochain. Un déjeuner lui sera offert dans la salle des fêtes du Conservatoire de musique.

On nous écrit de Madrid que nos compatriotes M<sup>me</sup> Clotilde Kleeberg-Samuel, M<sup>lle</sup> Elsa Rüegger, M. Crickboom, son élève M. Perello et M. Léon Van Hout viennent d'obtenir un succès exceptionnel aux cinq séances pour lesquelles ils étaient engagés par la Société philharmonique madrilène.

A ces concerts ont été exécutés, outre un choix d'œuvres classiques, plusieurs compositions modernes très importantes. Parmi celles qui ont produit la plus heureuse impression, citons le Quintette de César Franck, celui de Brahms, le premier quatuor de G. Fauré, les trios de Lalo et d'Arensky, etc.

Le succès de ces remarquables artistes a été si décisif qu'ils ont été engagés pour une nouvelle série de concerts qu'ils donneront l'année prochaine.

La *Schola cantorum* donnera vendredi prochain, sous la direction de M. Vincent d'Indy, la première audition intégrale des trois dernières parties de l'*Oratorio de Noël* de J.-S. Bach.

Le troisième concert mensuel aura lieu le vendredi 27 janvier. Il sera consacré à une reprise de l'*Orfeo* de Monteverdi qui causa l'an dernier une si grande sensation dans le monde musical.

En février aura lieu la première audition à Paris de l'*Incoronazione di Poppea*, la dernière œuvre du même Monteverdi, comme l'*Orfeo* fut la première. On pourra ainsi juger du chemin parcouru par ce grand musicien dramatique dont les œuvres sont, on le verra, de tout point dissemblables; mais si l'une dénote plus d'exubérance et de jeunesse, si l'autre témoigne d'une plus consciente maturité, toutes deux présentent un point de ressemblance, l'admirable et très simple expression de l'âme humaine, première et essentielle qualité de toute œuvre d'art.

Annonçons, à ce propos, que la partition de l'*Orfeo*, reconstituée par M. Vincent d'Indy, paraîtra en janvier prochain au Bureau d'édition de la *Schola*.

Les négociations dont on parlait depuis quelque temps au sujet de la création d'un vaste théâtre populaire à Paris ont enfin abouti. Le *Temps* annonce que l'accord est fait entre la Ville de Paris, la Société financière constituée pour l'érection de ce théâtre et M. Albert Carré, qui en aura la direction. La nouvelle salle sera construite sur le plan du théâtre du Prince-Régent, de Munich, qui est lui-même inspiré de celui de Bayreuth avec les perfectionnements que l'expérience et les progrès de l'art scénique ont suggérés à ses architectes. Ce théâtre sera surtout destiné à l'art lyrique. Il pourra contenir quatre mille spectateurs et le prix des places variera de 50 centimes à 2 francs.

On a inauguré la semaine dernière à Paris, place Saint-Georges, le monument Gavarni, dû à MM. Denys Puech et Henry Guillaume.

Des discours furent prononcés par MM. Henri Bouchot, Léonce Bénédite et Henry Marcel.

Ce dernier, d'une forme littéraire remarquable, évoqua les héros légendaires créés par l'artiste au talent désinvolte, élégant et joli, qui fixa les types de toute une époque.

L'exposition des lithographies d'H. de Toulouse-Lautrec au Musée du Luxembourg restera ouverte jusqu'au 15 janvier. Celle de l'œuvre lithographique de Fantin-Latour, galerie Strölin, sera clôturée le 20 courant.

Le prix Nobel pour la littérature, d'une valeur de 200,000 fr., a été décerné en partage au poète provençal Frédéric Mistral et au célèbre auteur dramatique espagnol José Echegaray.

On nous écrit de Dublin que le comte Plunkett fera le 26 janvier au Musée des Sciences et des Arts une conférence sur le tombeau de Maximilien I<sup>er</sup> qui orne l'église des Franciscains à Inspruck.

Les bas-reliefs du monument sont dus en grande partie, on le sait, au sculpteur malinois Alexandre Colin qui les exécuta de 1558 à 1566.

A la vente de la succession Ridgway, à Paris, quatre panneaux de Boucher, *Les Saisons*, ont atteint 360,000 francs. Ces panneaux faisaient partie d'une décoration composée de huit toiles, dont quatre furent adjugées à la vente Weiss 575,000 francs.

On assure que M. Ridgway n'avait payé en 1848 que 17,000 fr. cette suite de peintures qui en rapporta 935,000 à ses héritiers. Deux toiles d'Hubert Robert, *Les Monuments de Rome* et *Les*

*Monuments de Paris*, ont été vendues ensemble 42,000 francs. *L'Abreuvoir* et *l'Accident*, du même peintre, ont atteint chacun 15,200 francs.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

COLLECTION

DE

TABLEAUX MODERNES

de feu M. VINCENT TOUSSAINT

ŒUVRES IMPORTANTES DE LOUIS ARTAN

GALERIE J. & A. LE ROY FRÈRES

Rue du Grand-Cerf, 6, Bruxelles

Le samedi 24 décembre 1904, à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères

Place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE

PUBLIQUE

le jeudi 22 décembre 1904

le vendredi 23 décembre 1904

de 10 heures à 3 heures.

Le catalogue se distribue chez MM. J. et A. Le Roy frères place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE

G. SERRURIER

LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU CŒTEUX



## Maison Félix MOMMEN & C<sup>o</sup>, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

FENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADELE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

## NOUVEL AN

### Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres contemporains.

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK** Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



# L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

**L'ART MODERNE** est envoyé à l'essai, pendant un mois, aux personnes qui nous en font la demande ou qui nous sont indiquées par nos abonnés.

Les demandes d'abonnement et de numéros à l'essai doivent être adressées à l'administration générale, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

On est prié de renvoyer la revue à l'Administration si l'on ne désire pas s'y abonner.

**L'ART MODERNE** est en vente, à Paris, à la librairie H. Floury, 1, boulevard des Capucines.

## SOMMAIRE

« La Gioconda », tragédie de Gabriele d'Annunzio (OCTAVE MAUS). — Le Salon des Aquarellistes (O. M.). — Mariage blanc (GEORGES RENCY). — « Tristan et Isolde » à l'Opéra (M.-D. CALVOCORESSI). — Notes de musique. *Le Premier Concert du Conservatoire* (O. M.). *Les Sonates de Sjögren*, par MM. Lauweryns et Lambert. *Lieder-Abend de Mme Arctowska* (Ch. V.). — La Vente Artan. — Petite Chronique. — Table des matières.

## LA GIOCONDA

Tragédie de Gabriele d'Annunzio (1).

Devançant d'un mois la première « officielle » qu'il donnera le 20 janvier à Paris, le théâtre de l'Œuvre vient d'offrir au Cercle artistique de Bruxelles la primauté de la *Gioconda*, tragédie en quatre actes de Ga-

(1) Représentée pour la première fois en italien à Palerme le 15 avril 1899, en français au Cercle artistique de Bruxelles le 20 décembre 1904 (traduction G. Hérèlle).

briele d'Annunzio, l'une des trois œuvres scéniques réunies sous le titre : *Les Victoires mutilées*. Pour la première fois nous est apparue dans sa vie fictive l'une des créations de cet écrivain fécond et illustre dont chaque livre, dont chaque drame excite tumultueusement en Italie les admirations et les colères. Et ici, comme là-bas, l'impression des spectateurs a été diverse, l'enthousiasme des uns compensant — largement d'ailleurs — l'hostilité des autres.

On ne peut contester à d'Annunzio des dons merveilleux de poète lyrique, de dramaturge pathétique, voluptueux, dominateur. Sa *Gioconda* est émouvante dans son symbolisme altier. Elle proclame nettement l'antagonisme de l'artiste et des convenances sociales, — de l'Art et de la Vie. Elle affirme avec hauteur que le génie échappe à la morale, qu'aucun obstacle ne doit entraver son libre essor. « Moi, dit le statuaire Lucio Settala, quand une forme substantielle est sortie de mes mains avec l'empreinte de la beauté, j'ai rempli l'office que m'assigne la Nature. Je suis dans ma loi, fûssé-je au delà du Bien. »

Mais l'homme, en Lucio, combat avec violence la thèse audacieuse de l'artiste, et sa conscience est le théâtre du conflit passionnel qui confère au drame sa force émotive.

C'est une femme admirablement belle, Gioconda Dianti, qui a inspiré à Lucio le chef-d'œuvre qu'il vient de sculpter. Il brûle pour elle d'une flamme ardente : c'est le foyer auquel s'échauffe son génie, la torche qui éclaire son ascension vers la gloire. Et cet amour désespère la créature de bonté et de dévouement que le

sort lui a donnée pour compagne, — l'Épouse, la Mère.

Lesquels l'emporteront, de ses aspirations ou de ses devoirs? Et quel sacrifice sera pour lui plus irréparable, l'immolation de son art ou celle de l'amour fidèle, profond et tendre de Silvia? « Le jeu de l'illusion m'a uni à une créature qui ne m'était pas destinée. C'est une âme d'un prix inestimable, devant laquelle je me prosterne et j'adore. MAIS JE NE SCULPTE PAS LES AMES! Celle-là ne m'était pas destinée... Quand l'autre m'apparut, je pensai à tous les blocs de marbre contenus dans les carrières des montagnes lointaines, parce que j'eus le désir de fixer en chacun d'eux un de ses gestes... »

Lucio a tenté de s'évader dans la mort. L'amour de Silvia l'a ramené à la vie. Ses mains vigilantes et attentives ont pansé sa blessure, sans arriver à guérir la plaie saignante de son cœur.

Tel est, en raccourci, le sujet des deux premiers actes. Il est d'un intérêt dramatique puissant et atteint son point culminant dans une scène au cours de laquelle Lucio fait à son ami Cosimo Dalbo, revenu d'un lointain voyage, la confession de ses tortures. Le dialogue, illuminé d'éclairs lyriques, s'élève aux plus poignantes expressions de l'amour et de la douleur. Il classe M. d'Annunzio parmi les grands tragiques, parmi ceux qui ont exprimé en termes définitifs une parcelle de la vie morale de l'humanité.

Pourquoi faut-il que les deux actes par lesquels s'achève la tragédie troublent, affaiblissent et glacent finalement ces vibrantes impressions? Sur le drame ébauché se greffe une anecdote dont les intentions symboliques demeurent obscures et qu'explique seule, sans la justifier, la dédicace de l'œuvre : « Pour Éléonora Duse aux belles mains. »

Ces belles mains de la Duse, — les mains diligentes de Silvia qui ont écarté la mort du chevet de Lucio, — ces mains vont disparaître à jamais dans une épouvantable catastrophe. Voici :

Avertie de ce que, tous les jours, la Gioconda guette dans l'atelier, au pied de la statue née de sa chair, pétrie de sa beauté, le retour de Lucio, Silvia veut tenter un effort désespéré. Elle ira, à l'heure dite, disputer à sa rivale son pauvre amour meurtri et humilié...

La rencontre a lieu, tragique, émouvante, encore qu'elle ne soit, au fond, sous une forme nouvelle, qu'une redite du dialogue précédent. « Ce lieu, dit la Gioconda en désignant l'atelier, est hors des lois et des droits communs. C'est ici qu'un sculpteur fait des statues. Il y habite seul avec les instruments de son art. Or, je ne suis, moi, qu'un instrument de son art. La Nature m'a envoyée vers lui pour lui porter un message et pour le servir. J'obéis : je l'attends pour le servir encore. S'il arrivait à cette heure, il pourrait reprendre l'œuvre interrompue, qui avait commencé à vivre sous ses doigts.... »

— Vous dites, réplique Silvia, que la Nature vous a envoyée vers lui pour lui porter un message. Eh bien, il l'a écouté, il l'a compris et il y a répondu par une œuvre sublime. Que pourrait-il encore tirer de vous? Et que pourriez-vous lui donner encore? Il n'est pas permis d'atteindre deux fois le même sommet, d'opérer deux fois le même prodige... »

A bout d'arguments, elle invente ce mensonge : c'est Lucio qui l'a envoyé. Il chasse la Gioconda... Alors se passe cette chose effroyable, qui précipite subitement le drame des sommets du symbolisme dans les bas-fonds d'un mélodrame vulgaire : « Cette statue qui est mienne, s'écrie la Gioconda dans un accès de rage, qui m'appartient, faite avec la vie qu'il a exprimée de moi goutte à goutte, eh bien, je la briserai, je l'abattrai! .. »

Silvia s'élançait pour l'en empêcher. Les deux femmes luttent un instant. La statue s'incline, tombe avec fracas et brise les mains de Silvia, — ses mains de bonté et de pardon qui avaient sauvé Lucio...

Mutilée, définitivement abandonnée, la malheureuse, retirée loin de Florence, sur le rivage de la mer, n'a plus dans sa douleur que l'affection de sa fille et celle d'une petite créature étrange, mi-fée, mi-mendiante, parée d'algues et de coquillages, dont l'apparition inopinée en ce drame de passion et de philosophie demeure aussi inexplicable que l'horrible mutilation infligée à l'héroïne.

« ... Les sirènes de la mer  
La voulurent pour sœur. »

Mais j'y songe. La Sirenetta — c'est le nom de l'enfant imprégnée d'eau saline, émergée de la mobilité des flots — n'est-elle pas une définition ironique de l'œuvre? Car les sirènes finissent, comme chacun sait, en queue de poisson...

Il eût été logique de faire périr Silvia sous le poids de la statue écroulée. L'art broyant l'amour qui entrave son essor, n'était-ce pas l'idée génératrice du drame? Et cette conclusion eût évité à M. d'Annunzio un quatrième acte désespérément vide. Ah! l'horreur de ces moignons, de ces linges sanglants...

Dans la *Vénus d'Ille* de Mérimée, l'étreinte d'un bronze aux yeux incrustés d'argent, à l'expression féroce, tue l'imprudent qui, le jour de ses noces, a passé au doigt de la divinité païenne son anneau nuptial. M. d'Annunzio a-t-il craint, s'il ressuscitait cette catastrophe, d'être accusé de plagiat? Mais nul symbolisme n'a guidé l'inspiration de Mérimée, et le sort de Silvia, pour être semblable à celui d'Alphonse de Peyrehorade, eût été dicté par des lois si différentes qu'il n'eût évoqué aucune antériorité fâcheuse, — pas plus qu'on n'en pourrait trouver, malgré son titre, dans la *Fille aux mains coupées* de Pierre Quillard.

Quoi qu'il en soit, la représentation de la *Gioconda* fait

honneur à la direction du Cercle qui en a pris l'initiative, à M. Lugné-Poe qui l'a inscrite à son répertoire. M<sup>me</sup> Suzanne Desprès y fut parfaite de vérité, de sobriété, de passion contenue, de résignation. Une fois de plus elle a montré la souplesse extraordinaire d'un talent qui lui permet d'incarner avec une autorité égale *Phèdre* et *Poël de carotte*, — les deux pôles de la littérature dramatique. M. Henry Burguet composa un Lucio Setalla tour à tour faible et emporté, abattu et véhément, tendre et cruel, d'une saisissante illusion. Et M<sup>lles</sup> Deraisy, Ventura, Dorval, MM. Lugné-Poe et Saillard complétèrent un ensemble remarquable, d'une cohésion et d'une tenue irréprochables.

OCTAVE MAUS

### Le Salon des Aquarellistes.

S'il est parmi les visiteurs d'aujourd'hui quelqu'un de ceux qui assistèrent, il y a quarante-cinq ans, à la première exposition des aquarellistes sa surprise doit être profonde. Aux fragiles lavés de jadis, montés sur un bristol aux larges marges, encadrés d'une baguette de bois, ont succédé des œuvres solides, d'un relief puissant, d'une richesse de coloris égale à celle des peintures à l'huile auxquelles elles ont emprunté leurs bordures d'or. Nul champ isolateur : à part les quelques numéros relégués dans la salle d'entrée, sorte d'antichambre de l'exposition, toutes les aquarelles du Salon se présentent « vêtues en tableaux ». Elles affectent, au lieu de l'aspect sommaire d'une notation rapide, un caractère définitif. La révolution, amenée par étapes successives, est accomplie. Les spécialistes de la peinture à l'eau ont entraîné les aquarellistes occasionnels, et désormais la Belgique possède une école homogène dont le coude à coude annuel stimule les énergies et élargit l'horizon.

Après quelques hésitations, les individualités se sont nettement accusées et, malgré l'identité de l'effort, presque exclusivement dirigé vers l'expression de la nature, la diversité des tempéraments s'affirme. Voyez les pittoresques *Intérieurs*, la *Plage hollandaise* et le *Béguinage* de Stacquet. Comparez-les aux sites hollandais si habilement interprétés par H. Cassiers, aux vues de villes de Pecquereau, aux paysages d'Uytterschaut, d'Hagemans, d'Hoeterickx, de Thémon, de Titz, au clair *Dimanche* de Verheyden, vous constaterez le développement de personnalités bien distinctes. De même F. Charlet, qui jadis marchait dans le sillon de Ch. Bartlett, se dégage de toute influence et crée un art original, dont le caractère voilé et mystérieux a du charme. M<sup>me</sup> Gil-soul affirme, elle aussi, dans ses éclatantes études de fleurs, une personnalité. M. Marcette poursuit avec constance l'étude de la fluidité des eaux, de la limpidité des ciels. M. Delaunois pénètre l'âme des cathédrales et s'élève, dans ses recherches d'expression et de sentiment, à d'émouvantes conceptions. M. Klnopff évoque avec une élégance patricienne, en des dessins rehaussés, des souvenirs de la Flandre où il reçut ses premières impressions d'art. M. Abry, momentanément libéré de l'anecdote militaire, défend avec une ferveur d'archéologue et une piété d'artiste les coins d'Anvers menacés par la pioche des démolisseurs. M. Lynen illustre de croquis précis comme des miniatures d'illusoires chroniques d'autrefois, tandis que M. Romberg instantanéise d'étourdissantes fantasias marocaines.

Si les talents varient, la sincérité, la bonne foi sont identiques. La *Famille* de Jacob Smits accuse, avec quelque lourdeur d'exécution, une intention allégorique que réalise par le seul prestige d'un art plus vrai et plus profond M. Constantin Meunier dans son *Mineur*. M. Eugène Smits aligne quelques figures d'une harmonie précieuse dont l'une, *Un bel oiseau*, rappelle les plus jolies

inspirations du XVIII<sup>e</sup> siècle anglais. Enfin, d'intéressantes recherches d'expression synthétique caractérisent le *Soir dans la campagne romaine* de J. Delvin et les paysages d'A. Donnay, tandis que MM. J. De Vriendt et Th. Lybaert demeurent rivés aux préceptes immuables de l'Académie.

Quelques artistes étrangers apportent au Salon des Aquarellistes un appoint attrayant. A citer parmi les envois marquants le *Kepas sur la bruyère* de Ch.-W. Bartlett, dont les plans pourraient être mieux équilibrés, les compositions un peu théâtrales de G. La Touche, les amusantes gouaches de F.-J. Luigini, les *Femmes de pêcheurs hollandais* de H. von Bartels, les *Miroitements* et le *Temps pluvieux* de Max Uth, les sites de la Dyle d'André Suréda, etc.

O. M.

### MARIAGE BLANC

Comédie en trois actes par JULES LEMAITRE.

Quand un sceptique se mêle d'être sentimental, il l'est avec excès : c'est le cas de Jules Lemaitre, dans ce *Mariage blanc* dont le théâtre Molière vient de nous donner avec succès quelques représentations.

C'est l'histoire assez pénible d'un viveur désabusé, Jacques de Tièvre, qui épouse par pitié ou par dilettantisme — on ne distingue pas nettement son vrai mobile — une petite phthisique, Simone Aubert. Il n'a pas compris que la sœur de la malade, la belle et florissante Marthe, est jalouse de cette enfant à qui vont tous les soins, toutes les caresses.

Le mariage se fait, malgré l'opposition du vieux docteur de la famille, mariage blanc et qui ne sera jamais consommé. Simone est heureuse. Une scène délicieuse, au crépuscule, la montre défaillant sous un baiser de celui dont elle se croit la femme. Mais Marthe ne peut plus résister à sa colère, à sa jalousie, à son amour aussi : car elle aime le mari de sa sœur. Avec une violence voluptueuse elle lui crie ses rancœurs, ses désirs, sa soif de tendresse, et elle s'offre tout entière, dans un grand cri de passion. Jacques résiste d'abord, puis son courage faiblit : bientôt, ils sont aux bras l'un de l'autre, échangeant un grand baiser d'amour. Simone les surprend et tombe inanimée. Et de la sorte, pour s'être joué, même dans un but pieux, des sentiments les plus sacrés de la nature, Jacques de Tièvre voit mourir à ses pieds, d'horreur et de désespoir, celle à qui il a voulu sacrifier sa vie.

On devine que la petite phthisique est l'âme de la pièce. Rien n'est négligé pour nous attendrir sur son sort : elle est belle, tendre, douce ; elle parle divinement bien ; elle est adorable de candeur et de naïvete. Deux ou trois fois, malgré le caractère factice et invraisemblable des situations, la salle a été vraiment émue par les adieux à la vie de cette enfant condamnée à mort. Ce sont là de gros effets, mais qui ne ratent jamais, parce qu'ils nous atteignent directement, aux fibres les plus sensibles de notre humanité. Marthe est bien dessinée : c'est la belle fille, faite pour la joie et l'amour, et qui étouffe dans son existence de garde-malade. Ses plaintes, ses crises de jalousie haineuse contre sa sœur ont un accent de vérité qui révolte et qui émeut à la fois. Jacques de Tièvre est moins intéressant : personnage un peu falot, prétentieux, désabusé des choses de ce monde, qui conçoit l'idée folle de ce mariage et qui ne réussit même pas à remplir son rôle jusqu'au bout.

La troupe du Molière, dans des décors charmants, a fort bien interprété cette pièce inégale. M<sup>lle</sup> Demidoff a prêté au personnage de Marthe sa beauté ardente, son talent nerveux et passionné. M<sup>lle</sup> Delmar a réussi le tour de force de nous émouvoir par sa seule grâce touchante, la simplicité de son jeu, les petites contractions mélancoliques de son visage. Le succès de la soirée a été sans contredit pour elle. M. Normand a tiré du rôle ingrat de Jacques de Tièvre tout ce qu'un artiste intelligent peut en tirer. M<sup>me</sup> Dépernay et M. Grangier, l'une dans le rôle de la mère, l'autre dans celui du docteur, ont heureusement complété une interprétation tout à fait remarquable.

GEORGES RENCY

## « Tristan et Isolde » à l'Opéra.

C'est vraiment dans des conditions inespérées que le chef-d'œuvre de Richard Wagner a été exécuté à l'Opéra de Paris. M<sup>lle</sup> Grandjean, incroyablement en progrès, a su incarner de très belle façon l'héroïne. M. Alvarez a cette fois joint à son admirable don vocal une louable bonne volonté de mimique. M. Gresse fut un bon roi Marke. Et si M. Delmas est une basse plus grave que ne le comporte le rôle de Kurvenal, il n'en fut pas moins excellent. M<sup>lle</sup> Féart, malheureusement, est un soprano à qui le personnage de Brangaene ne convient guère, mais l'orchestre a joué avec une belle ardeur. Somme toute, on serait mal venu de se plaindre, le succès a été colossal.

En présence de ce véritable triomphe, on se sent porté à des réflexions fort diverses. D'abord, on constate que, très heureusement, l'excessive réaction contre les œuvres de Wagner, que d'aucuns se sont efforcés de provoquer, n'est point née viable. Pouvait-il en être autrement? Je ne le crois pas. Quoi qu'on fasse, des œuvres qui sont véritablement belles au moment où elles sont créées conservent à travers les âges une égale beauté. En admettant même qu'on arrive à prouver que la forme ou l'esprit de la Tétralogie ou de *Tristan* « datent » — et je ne pense pas qu'on y parvienne jamais — on retrouvera toujours intactes l'inspiration et l'émotion dont chaque page est pleine. L'effort créateur d'un homme de génie continue tous les efforts antérieurs, en contredit parfois les tendances, mais n'en atténue jamais la portée. Claude Monet ni Carrière ne nous ont gâté ni Velasquez, ni le Tintoret, ni Memling, ni Rembrandt. Aucun musicien ne fera que nous ni nos petits-enfants aimions moins Wagner.

Mais, d'autre part, il faut bien constater que l'ère du wagnérisme militant est depuis longtemps close; rien ne saurait ajouter à la gloire reconnue de l'auteur de *Tristan*. Si quelques attardés ignorent encore son œuvre, s'il survient chaque jour des nouveaux venus qui doivent apprendre à connaître celui-ci, ils feront ce que chacun doit faire en présence de toute œuvre d'art : ils écouteront, liront la partition, se renseigneront dans les livres. Mais l'effort de ceux dont la tâche devrait être de précéder, d'éclairer, d'instruire, de diriger le public — la belle utopie, d'ailleurs, que voilà! — doit désormais se porter ailleurs. D'autres musiciens valent qu'on lutte pour leur gloire; parmi les morts de naguère, Franz Liszt, à l'égard de qui on se montre souverainement injuste; Moussorgsky et Borodine, que l'on méconnaît étrangement; César Franck même, dont en dépit de tous les progrès faits, le public ne connaît pas encore l'œuvre de façon assez intime. Puis il y a les vivants; chaque jour presque, des œuvres naissent qui ont droit à l'attention, à l'examen, à la diffusion.

N'écrivons plus sur ce qui est maintenant au-dessus de tout ce qu'on pourrait écrire, et ouvrons les yeux sur la vie qui jaillit partout autour de nous, afin que plus tard on ne nous méprise pas comme nous méprisons ceux qui, hier encore, ne surent ou ne voulurent pas s'ouvrir au génie de Richard Wagner.

M.-D. CALVOCORESSI

## NOTES DE MUSIQUE

### Le Premier Concert du Conservatoire.

En inscrivant *Judas Macchabée* au programme des concerts du Conservatoire, M. Gevaert a réalisé un projet qu'il caressait depuis longtemps et que seule l'empêchait d'accomplir la difficulté de trouver un ténor possédant la voix et le style requis. Ce ténor, il l'a découvert au théâtre de la Monnaie en M. Laffitte, qui a chanté en musicien accompli, d'une voix fraîche et bien timbrée les récits et les airs célèbres de Judas : « L'esprit de Dieu s'éveille en moi », « Ma voix, Seigneur, te rend hommage », « Sonne clair-sonne l'appel » et surtout : « Trompettes éclatantes, fan-

fares triomphantes », dans lequel le ténor a lutté d'éclat avec le solo de trompette exécuté avec une pureté remarquable par M. Goeyens.

Les autres soli étaient confiés à MM. Seguin et Demest, dont il serait superflu de faire l'éloge, à M<sup>lle</sup> Flament, — le plus classique et le plus émouvant des contraltos, — à M<sup>lles</sup> Latinis et Van Craenenbroeck, cette dernière (à ses débuts, croyons-nous) pourvue d'un joli soprano et d'un physique agréable.

La belle sonorité de l'orchestre et des chœurs s'est déployée largement dans cette œuvre pompeuse, décorative, trop superficielle pour être pathétique, et dont M. Gevaert accentue la solennité emphatique par la lenteur des mouvements qu'il impose aux interprètes. Les chants de fête et de gloire du peuple d'Israël qui, dans le chœur célèbre,

Montent jusqu'au ciel

ont au Conservatoire la tristesse d'un hymne funèbre. Il est vrai qu'en Angleterre, où se perpétue la tradition des oratorios de Hændel, on se réjouit sur le mode mineur. *Judas Macchabée*, c'est un dimanche anglais. O M.

### Les Sonates de Sjögren, par MM. Lauweryns et Lambert.

On nous avait dit grand bien des trois Sonates du compositeur danois contemporain Emil Sjögren que MM. Lauweryns et Lambert s'étaient donné pour tâche de faire connaître au public.

Nous avons été déçu dans notre attente : car, tout en tenant compte de la défiance de soi-même qu'on doit avoir à la première audition de toute œuvre nouvelle plus ou moins complexe, il nous a paru que la musique de M. Sjögren, voulant être très originale, ne l'est guère. Fort habile, oui! solidement charpentée et pleine de science, mais combien monocorde! Un mélange artificiel d'italianisme (particulièrement dans les mouvements lents) et de scandinavisme, avec des emprunts aux recherches d'harmonies curieuses et de rythmes amusants d'une jeune école française qui aurait composé (dans le sens de « transiger ») avec M. Saint-Saëns.

Cela est fort intéressant, mais cela ne procure pas la joie de l'œuvre vivante, personnelle, même gauche et maladroite. Et cela est désespérément monotone, si bien qu'à la fin de la séance notre impression se résumait en ceci : La *Deuxième Sonate*? Ce sont des variations sur la première; la *Troisième Sonate*? des variations sur les deux premières!

Quant à l'interprétation : impeccable, convaincue, très méritante et dénotant chez le violoniste, M. Lambert, comme chez le pianiste, M. Lauweryns, toutes les qualités nécessaires pour exécuter des œuvres contemporaines plus définitives que les Sonates de M. Sjögren. CH. V.

### Lieder-Abend de M<sup>me</sup> Arctowska

Ce qui plaît surtout chez M<sup>me</sup> Arctowska, c'est sa manière absolument naturelle de chanter, naturelle à tous les points de vue : pas d'efforts physiques, bien que sa voix n'ait pas beaucoup de volume; pas d'efforts d'interprétation : rien de conventionnel, rien d'affecté; elle chante comme elle parlerait, si les circonstances la mettaient, au cours de sa vie, dans les divers états d'âme décrits par les lieder qu'elle chante. Aussi sa physionomie est-elle expressive comme elle doit l'être, c'est-à-dire simplement et sans exagération : c'est bien là le moyen de rendre la vérité même et de faire grande et noble impression.

Son programme, très varié, comportait surtout des *Lieder* allemands, du Schubert, du Robert Franz, du Richard Strauss, etc. De ce dernier, pour lequel elle a une prédilection, elle a chanté avec un goût parfait la vaporeuse *Freundliche Vision*, la *Waldseligkeit*, si empreinte du vrai sentiment de la nature, et la très délicate mélodie *Meinem Kind*. De Robert Franz, — trop peu connu et qui atteint parfois les sommets de Schubert, — elle a rendu avec intensité le romantisme profond et émouvant de *Im Herbst*. A signaler encore, parmi les choses qu'elle a particulièrement fait valoir, le difficile *Lachen und Weinen* de Schubert, *Die Quelle* de Goldmark, et le *Wiegenlied* de Humperdinck, et

enfin — ceci fut une surprise — un air inédit, plein de finesse et d'entrain, de la *Fée Urgèle* de Schulz.

M. Henusse accompagnait, avec goût et discrétion.

CH. V.

## LA VENTE ARTAN

Hier a eu lieu, sous la direction de MM. J. et A. Le Roy, la vente de la collection de feu M. Vincent Toussaint, remarquable surtout par l'importante série de tableaux de L. Artan réunis par le défunt.

L'Etat a acquis pour le Musée de Bruxelles, au prix de 3,000 francs, l'une des plus belles marines (cataloguée sous le n° 4).

Voici quelques-unes des principales enchères :

L. ARTAN, n° 1, *Marine*, 3,000 francs; n° 2, les *Dunes à Nieuport*, 950; n° 3, *Marine*, 1,000; n° 4, *Marine*, 3,000; n° 6, *Marine*, 1,020; n° 10, *Marine*, 1,500; n° 11, *Marine*, 1,000. — H. DE BRAEKELEER, n° 64, *Intérieur de cabaret*, 950. — J. DE GREEF, n° 67, *Paysage*, 1,025. — DIAZ, n° 69, *Paysage*, 2,400. — DAVID OYENS, n° 71, *Une Crèche en Hollande*, 925.

Total : 32,653 francs.

## PETITE CHRONIQUE

Une exposition de pastels sera ouverte au Cercle artistique du 26 décembre au 8 janvier. Elle réunira des œuvres de M<sup>lle</sup> B. Art, M<sup>me</sup> J. Wytzman, MM. G. Buysse, Frantz Charlet, O. Coppens, A. Marcotte, C. Meunier, G. Morren, H. Richir, L. Rothier et R. Wytzman.

La clôture de l'exposition de la Société des Aquarellistes est fixée à mercredi prochain, à 4 heures.

Le jury des médailles de l'Exposition de Liège a arrêté son choix sur les artistes suivants :

Médaille de l'Exposition des Beaux-Arts : 1<sup>er</sup> prix (3,000 fr.), M. Godefroid Devreese; 2<sup>e</sup> prix (1,000 fr.), M. Paul Du Bois.

Médaille de l'Exposition industrielle : 1<sup>er</sup> prix (2,500 fr.), à M. Paul Du Bois; 2<sup>e</sup> prix (800 fr.), MM. G. Devreese et Louis Dupuis.

Le jury était composé de MM. Alph. De Witte, président, vicomte de Jonghe, Ch. Buls, Ch. De Groote, Alvin, Legrelle, Micha, baron de Beeckman.

Un concours limité à une vingtaine d'artistes belges vient d'être ouvert par le gouvernement pour l'exécution d'une médaille destinée à commémorer le Jubilé de l'Indépendance nationale.

Le premier prix sera de 7,000 francs, le deuxième de 1,500, le troisième de 1,000, le quatrième de 500 francs.

L'avers portera le médaillon de Léopold II. La composition du revers est laissée au choix des concurrents. Le jury est composé de MM. Alvin, marquis de Beauafort, Ch. Degroote, Edm. Evenspoel, C. Meunier, E. Verlant et Alph. de Witte.

On nous écrit d'Anvers :

Au dernier concert de la Zoologie, dirigé par M. Keurvels, le public a fait aux débuts de M<sup>lle</sup> Louise Desmaisons un très chaleureux accueil. Dans l'interprétation du premier concerto pour piano et orchestre de Rachmaninoff (première audition), de la *Fantaisie hongroise* de Liszt et de plusieurs pièces pour piano seul, la jeune pianiste a révélé de remarquables qualités de musicienne et de virtuose. Elle unit à une sonorité brillante un sentiment exact des nuances et un mécanisme déjà développé. Son succès a été unanime.

C'est vendredi prochain, 30 courant, qu'aura lieu à la Monnaie la première représentation de *Pepita Jimenez*, d'I. Albeniz, précédée de celle de l'*Ermitage fleuri*, du même compositeur.

Mardi 27 et samedi 31, deux représentations de la *Valkyrie* avec le concours de M<sup>me</sup> Litvinne et de M. E. Van Dyck.

Au Parc, tous les soirs, à l'occasion des fêtes de Noël, le *Grillon du foyer*, de M. Michel, d'après Dickens, *Discipline*, de Jean Thorel, et l'*Asile de nuit*, de Max Maurey.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui dimanche et demain lundi deux matinées de l'*Aiglon*. La direction a fait pour l'œuvre célèbre de M. Rostand une mise en scène importante.

Aujourd'hui dimanche, fête de Noël, l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* exécutera à 10 heures la messe pour quatre voix et orgue : *Jesu, Rex admirabilis*, de G.-E. Stehle. Au salut de 4 heures, le *Dies sanctificatus* à quatre voix de Palestrina, un *Alleluia* à quatre voix de J. Van Berchem (1499), des œuvres pour orgue de Hændel, J.-S. Bach, César Franck, etc. interprétées par M. A. De Boeck.

Une nouvelle audition sera donnée par l'*Association* le dimanche 8 janvier, au salut de 4 heures.

Une tentative artistique intéressante clôturera la série des concours annuels de l'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles. M. H. Thiébaud, directeur de l'école, présentera une élève de son cours d'interprétation vocale qui pourra interpréter de mémoire un répertoire considérable composé d'environ cent quarante œuvres : fragments lyriques, scènes d'ensemble, mélodies, chants populaires, etc. parmi lesquelles le jury choisira séance tenante. Celui-ci sera composé de : MM. Jan Blockx, Emile Mathieu, Emile Wambach, L. Kéfer, Duyzings, Delsemme, E. Raway, Seguin, Gilson, etc.

On nous écrit d'Amsterdam qu'un grand concert de musique française vient d'être donné avec un retentissant succès au Concertgebouw. Le programme se composait des *Pèlerins d'Emmaüs* pour soli, orchestre et chœurs (500 exécutants) de Gustave Bret, sous la direction de l'auteur, du *Requiem* de Gabriel Fauré et de l'*An Mil* de Gabriel Pierné. Exécution admirable par l'orchestre Mengelberg, solistes de choix et chœurs merveilleusement disciplinés. Il y avait foule aux trois exécutions successives, dont la dernière donnée en forme de concert populaire, à prix réduits.

Le violoncelliste Henri Merck donnera le 12 janvier prochain, à la Grande-Harmonie, un concert avec orchestre sous la direction de M. Isaac Albeniz.

M<sup>lle</sup> Suzanne Denekamp annonce pour le mercredi 11 janvier un *Lieder-Abend* à la salle Erard.

Le samedi 14, dans la même salle, séance de musique de chambre par le trio Schulze, de La Haye.

La Société symphonique des Nouveaux-Concerts de Bruxelles, sous la direction de M. Louis-Fl. Delune, donnera le mardi 17 janvier prochain, à la Grande-Harmonie, son deuxième concert avec le concours du violoniste Marsiek.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le lundi 16 janvier, à 8 heures du soir, dans la salle des fêtes de l'école communale, rue Gallait, 131.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert pour soli, chœurs d'enfants et chœurs mixtes exécutés sous la direction de M. Huberti et accompagnés par l'orchestre des Concerts Ysaye.

Le programme comprendra des airs et des lieder de Mozart, Saint-Saëns et Albert Dupuis, interprétés par les principaux lauréats des derniers concours; des *Rondes enfantines* de Jaquedalcroze et G. Huberti; le troisième acte d'*Armide* de Gluck; une œuvre nouvelle de Th. Ysaye-Mess, intitulée *Hélus! pourquoi*, chœur pour voix mixtes, et la première exécution à Bruxelles de la cantate *Aus der Tiefe rufe ich, Herr, zu dir* de J.-S. Bach.

M. H. Viotta se propose de monter en juin prochain *Parsifal* à Amsterdam. De même qu'elle le fit en Amérique, et d'ailleurs sans succès, M<sup>me</sup> Wagner tentera, dit-on, de s'opposer judiciairement à ce projet.



## Maison Félix **MOMMEN & C<sup>o</sup>**, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITE, BRUXELLES

Téléphone 1947

### Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc., etc.

# LIMBOSCH & C<sup>IE</sup>

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi  
31, rue des Pierres

## BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,  
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

## RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.  
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

## AMEUBLEMENTS D'ART

ANCIENNE MAISON ADÈLE DESWARTE

### ALBERT MENDEL SUCC<sup>R</sup>

Rue de la Violette, 28, Bruxelles.

Fabrique de couleurs fines.  
Matériel pour artistes.

Toiles et cotons préparés.  
Panneaux. — Châssis.

#### MENUISERIE ARTISTIQUE

BOITES, CHEVALETS, TABLES, ÉCRANS, PARAVENTS, ETC.  
Devis et croquis sur demande. — Prix très modérés.

## NOUVEL AN

### Publications d'Art et de Littérature

EN ÉDITIONS DE GRAND CHOIX

*Recouvertes de reliures des meilleurs maîtres contemporains.*

A la Librairie E. DEMAN

BRUXELLES, 86, RUE DE LA MONTAGNE, 86, BRUXELLES

Envoi gratuit du catalogue sur demande.



## VITRAUX

# R. EVALDRE

23, Rue des Douze-Apôtres,

BRUXELLES

## JUGEND

Revue illustrée hebdomadaire

FONDÉE EN 1895

Éditeur : DR. GEORG HIRTH, Munich.

DEMANDEZ CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

**BLUE-BLACK Van Loey-Noury**

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-QUATRIÈME ANNÉE (1904) DE *L'ART MODERNE*

## ÉTUDES ET PORTRAITS

Les Primitifs flamands (EUGÈNE BAIE) . . . . .	376
L'OEuvre d'Hugues Van der Goes (SANDER PIERRON) 255, 265, 284	
L'Art impressionniste (OCTAVE MAUS) . . . . .	57
Propos d'actualité (G. LEMMEN) . . . . .	73
L'Esthétique de Jules Laforgue (MÉDÉRIC DUFOUR) 97, 109, 119, 127, 135	
Jurys d'expositions (OCTAVE MAUS) . . . . .	224
Reposoirs d'art (HENRY DETOUCHE) . . . . .	144
Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS) . . . . .	207
Heures romaines (H. FIERENS-GEVAERT) . . . . .	17
<i>La Belgique</i> (G. RENCY) . . . . .	407
Civilisation (CLAUDE FARRÈRE) . . . . .	65
Le Travail des lettres (REMY DE GOURMONT) . . . . .	153
Les Précieux (GEORGES RENCY) . . . . .	239
Trois Articles historiques d'écrivains belges (E. DEMOLDER) . . . . .	304
La Dernière génération (GEORGES RENCY) . . . . .	303
A Propos de Gluck (OCTAVE MAUS) . . . . .	216
Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY) . . . . .	329
Au Pays de la critique musicale (L. DE LA LAURENCIE) . . . . .	9, 51
L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS) . . . . .	167, 175
Le Meilleur théâtre français au XIX <sup>e</sup> siècle (CLAUDE FARRÈRE) . . . . .	279
<i>La Gioconda</i> de Gabriel d'Annunzio (OCTAVE MAUS) . . . . .	415
Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	1
A quoi tient un succès (CLAUDE FARRÈRE) . . . . .	392
Voyages en gare (OCTAVE MAUS) . . . . .	247
La Fête des arbres (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	295
L'Eglise de Brou à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS) . . . . .	327
H. ANGLADA CAMARASA (ALBERT ÉRLANDE) . . . . .	225
ALBERT BAERTSOEN (H. FIERENS-GEVAERT) . . . . .	287
LÉON BLOY (GEORGES RENCY) . . . . .	263
MISS MARY CASSATT (CAMILLE MAUCLAIR) . . . . .	367, 375
EUGÈNE DEMOLDER (H. KRAINS) . . . . .	89
MAURICE DENIS (GEORGES LE BRUN) . . . . .	66
MAURICE DE SOMBIAUX (GEORGES RENCY) . . . . .	419
CÉSAR FRANCK (ALFRED BRUNEAU) . . . . .	361
EDMOND GLESENER (GEORGES RENCY) . . . . .	399
MAXIME GORKI (N.-B. CHANINOW) . . . . .	338
REMY DE GOURMONT (LOUIS DUMUR) . . . . .	329
CONSTANTIN GUYS (ARMAND DAYOT) . . . . .	217
VINCENT D'INDY (M.-D. CALVOCORESSI) . . . . .	25
KAREL KOVARJOVIC (WILLIAM RITTER) . . . . .	335
HUBERT KRAINS (G. EEKHOUD) . . . . .	49
LA COMTESSE DE NOAILLES (BLANCHE ROUSSEAU) . . . . .	368

CHARLES-LOUIS PHILIPPE (M. G.) . . . . .	391
J.-H ROSNY (GEORGES RENCY) . . . . .	223
ALBERT SAMAIN (MÉDÉRIC DUFOUR) . . . . .	183, 191, 199
THÉO VAN RYSSSELBERGHE (CAMILLE MAUCLAIR) . . . . .	33, 41
EMILE VERHAEREN (GEORGES RENCY) . . . . .	151
GEORGE-FREDERICK WATTS (OCTAVE MAUS) . . . . .	231
EMILE ZOLA critique d'art (MÉDÉRIC DUFOUR) . . . . .	271, 311

## PEINTURE

Une lettre de J.-F. Millet . . . . .	154
Une lettre inédite de Manet . . . . .	50
Enquête sur l'Impressionnisme (OCTAVE MAUS) . . . . .	80
Opinion de MM. ALBERT BAERTSOEN . . . . .	100
Id. GEORGES BUYSSE . . . . .	82
Id. EMILE CHARLET . . . . .	129
Id. FRANTZ CHARLET . . . . .	90
Id. ALFRED DELAUNOIS . . . . .	146
Id. JEAN DELVIN . . . . .	81
Id. V. GRUBICY DE DRAGON . . . . .	162
Id. A.-J. HEYMANS . . . . .	122
Id. FERNAND KHNOFF . . . . .	100
Id. A. MARCETTE . . . . .	137
Id. X. MELLERY . . . . .	111
Id. G. MORREN . . . . .	82
Id. A. RASSENFOSSE . . . . .	153
Id. H. STACQUET . . . . .	91
Id. TH. T'SCHARNER . . . . .	82
Conclusion (O. M.) . . . . .	185
Lettre de M. JULES DU JARDIN . . . . .	102
Id. M <sup>lle</sup> MARCOTTE . . . . .	115
L'Impressionnisme et le Néo-Impressionnisme. Lettre à la <i>Flandre libérale</i> (OCTAVE MAUS) . . . . .	113
Les Peintres de la terre belge (MARIUS-ARY LEBLOND) . . . . .	401
Les Tableaux d'Albert Baertsoen (SOLRAC) . . . . .	242
Les Eaux-fortes d'Alb. Baertsoen (H. FIERENS-GEVAERT) . . . . .	60
Une Eau-forte en couleurs de L. Bartholomé . . . . .	292
<i>La Fuite en Égypte</i> d'Henry de Groux . . . . .	277
Les Tableaux d'A.-J. Heymans à Berlin . . . . .	116
L'Authenticité du <i>Derby</i> de Frith . . . . .	227
Un Tableau de Delacroix perdu . . . . .	309
L' <i>Assomption de la Vierge</i> , par le Greco . . . . .	388
Les Décorations de F. Khnopff à l'hôtel de ville de Saint-Gilles . . . . .	276

Le Plafond du théâtre de Liège par Emile Berchmans . . . . .	300
La Réorganisation des jurys d'expositions (OCTAVE MAUS) . . . . .	224, 233
Les Acquisitions du Musée. 106, 164, 196, 227, 276, 348, 419	
Ch.-L. Cardon . . . . .	30
Whistler en Belgique (OCTAVE MAUS) . . . . .	207
« The Peacock Room » (O. M.) . . . . .	265
Les Chapelles du Vésinet par Maurice Denis (GEORGES LE BRUN) . . . . .	66
Félicien Rops en Amérique . . . . .	241
L'Origine de Félicien Rops . . . . .	305
Pictographie moderne (H. F.-G.) . . . . .	250
Le Nationalisme en art (ERGASTE) . . . . .	324
Les Artistes et la protection de l'Etat . . . . .	298
Un Conflit à la Société nationale des Beaux-Arts . . . . .	349
Le Triomphe de l'Académisme en Allemagne. L'Artiste (HENRI TAINÉ) . . . . .	202
L'Art et la Nature (PUVIS DE CHAVANNES) . . . . .	299
L'Art à l'école . . . . .	210
Les Nouvelles salles du Musée de Versailles . . . . .	221
Concours de l'Académie . . . . .	85
Le Centenaire de Maurice von Schwind . . . . .	71
Un souvenir de Lenbach . . . . .	213
Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE. Le Vernissage. Le Salon . . . . .	69
Acquisitions . . . . .	112
La <i>Libre Esthétique</i> et la Presse. . . . .	406, 116
Visiteurs étrangers . . . . .	75, 93, 123
Conférences et concerts. Voir <i>Littérature et Musique</i> . Le Salon en 1905 . . . . .	106
Le Salon des Beaux Arts (O. M.) . . . . .	409
Le Salon des Aquarellistes (Id.) . . . . .	129
Exposition du Cercle <i>Pour l'Art</i> (O. M.) . . . . .	417
Id. <i>Les Indépendants</i> (Id.) . . . . .	51
Id. <i>Labeur</i> (M. DES O.) . . . . .	250
Id. <i>Le Sillon</i> (Id.) . . . . .	346
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. HAGEMANS et THEMON (O. M.) . . . . .	369
Exposition de MM. N. VAN DEN EEDEN, CH. MICHEL et L. FRANK (Id.) . . . . .	4
Id. de M. RENÉ JANSSENS (Id.) . . . . .	51
Id. de MM. A. MARCETTE et H. RICHIR (Id.) . . . . .	92
Id. EUGÈNE VERDYEN (G. C.) . . . . .	122
Id. de M. G. CAMBIER (M. DES O.) . . . . .	180
Id. de MM. SPEEKAERT, MAHAUX et de M <sup>me</sup> CLÉ- MENCE LACROIX (O. M.) . . . . .	387
GALERIE SONZÉE. L'Art français du XVIII <sup>e</sup> siècle (F.-G.) . . . . .	401
ANVERS. Le Salon des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS) . . . . .	36, 54
Acquisitions du Musée . . . . .	274, 281
GAND. Exposition du Cercle artistique (F. V. E.) . . . . .	268
Exposition du Cercle <i>Kunst en Kennis</i> (Id.) . . . . .	21, 46, 53, 123
MALINES. Exposition des Beaux-Arts (J. L.) . . . . .	195
NAMUR. Le Salon des Beaux-Arts (G. R.) . . . . .	187
Exposition du Coq-sur-Mer . . . . .	226
Id. de Westende . . . . .	244, 260, 268, 317
PARIS. Le Salon des Indépendants (ANDRÉ FONTAINAS) . . . . .	268
Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (Id.) . . . . .	76
Le Salon d'automne (Id.) . . . . .	159
Exposition C. GUYS . . . . .	343, 351, 359
Id. CLAUDE MONET. <i>La Tamise à Londres</i> . . . . .	217
Id. HENRI MATISSE (ROGER MARX) . . . . .	165
Id. MAURICE DENIS. <i>Etudes d'Italie</i> (A. GIDE) . . . . .	202
Id. PAUL SIGNAC (FÉLIX FÉNEON) . . . . .	393
Les Lithographies de FANTIN-LATOURE . . . . .	409
BERLIN. Ouverture du Salon officiel . . . . .	403
Le Salon officiel et la <i>Sécession</i> (A. L.) . . . . .	163
SAINT-PÉTERSBOURG. Exposition historique . . . . .	384
NEW-YORK. Exposition de gravures anglaises . . . . .	236
SAINT-QUENTIN. Le bi-centenaire de M.-Q. de la Tour . . . . .	269
Vente de la collection Edmond Picard (Bruxelles) . . . . .	341
Id. id. Gaillard (Paris) . . . . .	341
Id. id. Ridgway (Id.) . . . . .	105
	205
	413

Vente de la collection Dahmen (Aix-la-Chapelle) . . . . .	269
Id. id. du duc de Cambridge (Londres) . . . . .	301
Id. id. Bourgeois (Cologne) . . . . .	381
Id. id. Artan (Bruxelles) . . . . .	419
DURAND-GREVILLE. <i>L'Action du temps sur la peinture</i> . . . . .	315
Memento des expositions . . . . .	5, 29, 54, 105, 124, 212, 268
<i>Nécrologie</i> . M <sup>me</sup> LÉO ARDEN . . . . .	340
TH. CÉRIEZ . . . . .	340
JOSEPH COOSEMANS (O. M.) . . . . .	322
CÉSAR DE COCQ . . . . .	252
HENRI FANTIN-LATOURE (O. M.) . . . . .	292
LÉON GÉRÔME . . . . .	29
ANDRÉ HENNEBICQ . . . . .	116
FRANZ VON LENBACH . . . . .	172
FERDINAND PAUWELS . . . . .	124
JULES RAEYMAEKERS (O. M.) . . . . .	387
Le Legs du peintre Raeymaekers . . . . .	411
HENRI VAN CUTSEM . . . . .	307
DANIEL-URRABIETA VIERGE . . . . .	189

## SCULPTURE

La <i>Sainte-Suzanne</i> de F. Duquesnoy (H. FIERENS-GEVAERT) . . . . .	17
Les Roches sculptées de Rotheneuf (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	314
Le <i>Penseur</i> de RODIN . . . . .	169, 187, 220, 285, 292, 356
Monuments H. Beyaert et J. Dupont par P. DU BOIS . . . . .	236
Le Monument Defrécheux par J. RULOT . . . . .	6, 85
Id. César Franck par A. LENOIR . . . . .	268, 340, 347, 353
Id. César Franck projeté à Liège (O. COLSON) . . . . .	355
Id. Gavarni par D. PUECH . . . . .	412
Id. Talma par FAGEL . . . . .	308
Id. Armand Silvestre par THÉODORE RIVIÈRE . . . . .	364
Id. Georges Sand . . . . .	47
Id. de l'Union postale par SAINT-MARCEAUX . . . . .	267
Id. Augusta Holmès par AUGUSTE MAILLARD . . . . .	237
Id. Richard Wagner par KLINGER . . . . .	268
Projet de monument à Max Waller . . . . .	69
Id. à Ch. Licot . . . . .	55
Id. de l'Indépendance nationale . . . . .	260
La Statue de Talma . . . . .	300
La Siegesallee à Berlin . . . . .	324
Les « Amis de la médaille » . . . . .	39, 87, 94
La Médaille de la Tétralogie par P. BRAECKE . . . . .	79, 252
Id. de Saint-Gilles par CH. SAMUEL . . . . .	252
Concours de médailles . . . . .	419
La Patine des bronzes d'art . . . . .	404
<i>Nécrologie</i> . ANTONIO CHIATTONE . . . . .	324

ARCHITECTURE, ARCHÉOLOGIE,  
INDUSTRIES D'ART

La Commission des monuments (A.) . . . . .	36
L'Architecture moderne (H. FIERENS-GEVAERT) . . . . .	339
Monuments d'autrefois (RUSKIN) . . . . .	251
Architecture rationnelle (ANDRÉ FONTAINAS) . . . . .	276
La Décoration du nouvel hôtel de ville de Saint-Gilles (Ch. V.) . . . . .	60
Cours d'art et d'archéologie . . . . .	22
Concours d'architecture . . . . .	5
L'Exposition H. Beyaert . . . . .	147
L'Eglise de Brou à Bourg-en-Bresse (ANDRÉ FONTAINAS) . . . . .	327
La Restauration du château de Heidelberg . . . . .	307
GAND. Exposition d'art industriel . . . . .	242
SIENNE. Exposition d'art ancien (P. E.) . . . . .	130
Les Fouilles de Délos . . . . .	308

Les Verreries d'Emile Gallé (O. M. et GUSTAVE GEFFROY)	322, 331
JEAN CAPART. <i>Les Débuts de l'art en Egypte</i> (MARCEL HÉBERT)	145
<i>Nécrologie</i> . CH. BORDIAU.	46
EMILE GALLÉ (O. M.)	322

## LITTÉRATURE

L'Anthologie des écrivains belges	6, 252
Les Ecrivains belges à Paris	291
Quatre prosateurs belges (ANDRÉ FONTAINAS)	291
Trois articles historiques d'écrivains belges (EUGÈNE DEMOLDER)	284, 304
La dernière génération : MM. Eugène Cox, Marcel Grafé, Maurice Tumerelle, etc. (GEORGES RENCY)	304
La Littérature belge jugée par Gaston Boissier (H. K.)	27, 36
Traductions allemandes d'écrivains belges par Alfred Ruhemann	253, 260
JULES LAFORGUE (MÉDÉRIC DUFOUR)	97, 109, 119, 127, 135
EMILE VERHAEREN (REMY DE GOURMONT)	149
HUBERT KRAINS (CH. DELCHEVALERIE)	378
ÉMILE ZOLA critique d'art (MÉDÉRIC DUFOUR)	274, 311
ALBERT SAMAIN (ID.)	183, 191, 199
Le Style (REMY DE GOURMONT)	275
La Critique (HENRI BECQUE)	197
Le Style sportif	62
Poésie balnéaire (H. L.)	227
La Bibliographie nationale	62
Le Prix Goncourt	404
Id. Sully-Prudhomme	220
Le Concours de la Plume	253
<i>Le Félibrige</i>	178
« Pro Domo » (MÉDÉRIC DUFOUR)	195
Les Droits d'auteurs des écrivains allemands	154
PAUL ADAM. <i>Le Truqueau de Clarisse</i> (GEORGES RENCY)	281
HENRI ALBERT. <i>Willy</i> (ID.)	283
PAUL ANDRÉ. <i>L' Prestige</i> (ID.)	43
Id. <i>Lettres d'hommes</i> (ID.)	194
BAZALGETTE. <i>Camille Lemonnier</i> (ID.)	20
MARCEL BATILLIAT. <i>Paul Adam</i> (ID.)	282
FÉLIX BERNARD. <i>A Travers la vie</i> (ID.)	282
LÉON BLOY. <i>Journal</i> (ID.)	263
Id. <i>La Femme pauvre</i> (ID.)	263
MARCEL BOULENGER. <i>Couplées</i> (ALBERT ERLANDE)	12
JULES BRETON. <i>La Peinture</i> (GEORGES RENCY)	282
HÉLÈNE CANIVET. <i>Le Branle</i> (ID., HUBERT KRAINS)	282, 297
EUGÈNE CARRIÈRE. <i>L'Homme visionnaire de la réalité</i> (MARCEL HÉBERT)	111
CHOT. <i>Carcassou</i> (GEORGES RENCY)	163
JUDITH CLADEL. <i>Confession d'une amante</i> (M. M.)	232
LOUIS COURTHION. <i>Contes valaisans</i> (HUBERT KRAINS)	346
EMILE DANTINNE. <i>Rythmes de douceur</i> (GEORGES RENCY)	282
G. DE BREYNE-DU ROIS. <i>Le Mot préféré de l'auteur</i> (O. M.)	243
FRANCIS DE CROISSET. <i>Le Faon</i> (ROBERT DE FLERS)	236
CHARLES DALBON. <i>Les Origines de la peinture à l'huile</i>	282, 322
EUGÈNE DEMOLDER. <i>Le Jardinier de la Pompadour</i> (HUBERT KRAINS)	89
Id. <i>L'Arche de Monsieur Cheunus</i> (ID.)	249
P. DE QUÉRLON et VERRIER. <i>Les Amours de Leucippe et de Clitophon</i> (G. RENCY)	162
PAUL DESJARDINS. <i>La Méthode classique de Nicolas Poussin</i> (M. H.)	130
MAURICE DES OMBIAUX. <i>Mithien d'Avène</i> (L. DUMONT-WILDEN)	101
Id. <i>Contes de Sambre-et-Meuse</i> (GEORGES RENCY)	449
JULES DESTRÉE. <i>Sur quelques peintres de Siègne</i> (O. M.)	21
EDOUARD DUCOTÉ. <i>La Prairie en fleurs</i> (G. RENCY)	282
JULES FELLER. <i>Clarités d'âme</i> (ID.)	194
GABRIEL FAURE. <i>La Route de volupté</i> (ID.)	162

ANDRÉ FONTAINAS. <i>L'Indécis</i> (HUBERT KRAINS)	3
ANDRÉ FOULON DE VAULX. <i>L'Allée du silence</i> (G. RENCY)	282
PIERRE GENS. <i>Clarités d'âmes</i> (ID.)	194
EDMOND GLESENER. <i>Le Cœur de François Remy</i> (ID.)	399
OTHON GUERLAC. <i>Booker T. Washington</i> (M. M.)	35
ADOLPHE HARDY. <i>La Route enchantée</i> (G. RENCY)	282
HUBERT KRAINS. <i>Le Pain noir</i> (G. EEKHOUD)	49
JULES LAFORGUE. <i>Mélanges posthumes</i> (G. RENCY)	19
ANDRÉ LEBEY. <i>Sur une Route de cyprès</i> (ALBERT ERLANDE)	91
GEORGETTE LEBLANC. <i>Le Choix de la vie</i> (M. MALI)	201
LOUIS LE CARDONNEL. <i>Poèmes</i> (G. RENCY)	194
CAMILLE LEMONNIER. <i>Constantin Meunier</i> , (O. MAUS)	257
Id. <i>Le Mâle</i> (nouvelle édit.) (G. RENCY)	282
Id. <i>L'Amant passionné</i> (ID.)	383
Id. <i>La Belgique</i> (nouv. édition) (ID.)	407
PIERRE LOTI. <i>Vers Ispahan</i> (CLAUDE FARRÈRE)	65
D <sup>r</sup> J.-C. MARDRUS. <i>Les Mille nuits et une nuit</i> (O. M.)	396
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Le Sang parle</i> (J. D.)	289
JULIUS MEIER-GRAEFE. <i>Entwicklungsgeschichte der Moderne Kunst</i> (O. M.)	314
Id. <i>La Collection Cheramy</i>	244
F. DE MIOMANDRE. <i>Les Reflets et les souvenirs</i> (J. D.)	290
ADRIEN WITHOUDARD. <i>Traité de l'Occident</i> (GEORGES RENCY)	282
ALBERT MOCKEL. <i>Charles Van Lerberghe</i> (HUBERT KRAINS)	250
JEAN MOREAS. <i>Iphigénie</i> (G. RENCY)	162
EMILE MOREL. <i>Névrose</i> (ID.)	162
CHARLES MORISSEAU. <i>Esquisses sentimentales. La Comédienne aux yeux verts</i> (ID.)	163
PAUL MUSSCHE. <i>Les Jardins clos</i> (ID.)	19
RICHARD MÜTHER. <i>La Peinture belge</i> (OCTAVE MAUS)	258
COMTESSE M DE NOAILLES. <i>La Nouvelle Espérance. Le Visage émerveillé. Le Cœur innombrable. L'Ombre des jours</i> (BLANCHE ROUSSEAU)	368
J. PÉLADAN. <i>Pèlerine et Pèlerin</i> (G. RENCY)	193
R. PETRUCCI. <i>La Porte de l'amour et de la mort</i> (ID.)	194
CHARLES-LOUIS PHILIPPE. <i>Marie Donadieu</i> (M. G.)	391
VITTORIO PICA. <i>A traverso gli Albi e le Cartelle</i>	243
HENRY PROVENSAL. <i>L'Art de demain</i> (GEORGES RENCY)	282
RACHILDE. <i>Le Dessous</i> (ID.)	145
E. RAMIRO. <i>F. Rops</i>	348
PAUL RANSON. <i>L'Abbé Prout</i> (EUGÈNE DEMOLDER)	1
HENRI DE RÉGNIER. <i>Les Vacances d'un jeune homme sage</i> (G. RENCY)	19
GEORGES RENS. <i>En amour vers l'amour</i> (ID.)	43
WILLIAM RITTER. <i>Fille slovaque</i> (ID.)	19
Id. <i>La Passante des quatre saisons</i> (HUBERT KRAINS)	297
JEAN RODAS. <i>Adolescents</i> (GEORGES RENCY)	162
J.-H. ROSNY. <i>Le Docteur Harembur. Les Fiançailles d'Yvonne</i> (ID.)	145
Id. <i>L'Epave</i> (ID.)	18
Id. <i>La Luciole</i> (ID.)	223
ANDRÉ RUYTERS. <i>Le Tentateur</i> (ID.)	239
GEORGES SAND et ALFRED DE MUSSET. <i>Correspondance publiée par F. Decori</i> (O. M.)	234
ROBERT SCHEFFER. <i>Le Pêché mutuel</i> (G. RENCY)	194
FERNAND SEVERIN. <i>La Solitude heureuse</i> (ID.)	177
LÉON SOUGUENET. <i>Les Monstres belges</i> (ID.)	163
D <sup>r</sup> STRATZ. <i>La Beauté de la femme</i> (O. M.)	306
E. STRAUS. <i>Les Paralipomènes de Punch</i> (E. DEMOLDER)	1
JULIEN TIERSOT. <i>Hector Berlioz et la Société de son temps</i>	3
Id. <i>Chansons populaires du Dauphiné</i> (O. M.)	241
MARCELLE TINAYRE. <i>La Vie amoureuse de François Barbasanges</i> (G. RENCY)	144
P.-J. TOULET. <i>Les Tendres Ménages</i> (O. M.)	259
PIERRE VALDAGNE. <i>Mon fils, sa femme et mon amie</i> (G. RENCY)	193
CHARLES VAN LERBERGHE. <i>La Chanson d'Ève</i> (ID.)	177
EMILE VERHAEREN. <i>Toute la Flandre. Les Tendresses premières</i> (J. RENCY)	177
GUSTAVE VAN ZYPE. <i>Nos peintres</i> (OCTAVE MAUS)	257

GILBERT DE VOISINS. <i>Pour l'amour du laurier</i> (CLAUDE FARRÈRE, G. RENCY) . . . . .	186, 282
P. WIEGLER. <i>L'Allemagne littéraire contemporaine</i> (Id.) . . . . .	282
MAURICE WILMOTTE. <i>Anthologie d'Octave Pirmez</i> . . . . .	252
WILLY. <i>La Môme Pierate</i> . . . . .	155
Id. <i>Minne</i> (O. M.) . . . . .	219
ERNEST ZAHN. <i>Albin</i> (HUBERT KRAINS) . . . . .	346
<i>Le Tour du monde</i> . . . . .	14
<i>Le Journal de la jeunesse</i> . . . . .	14
PÉRIODIQUES NOUVEAUX. <i>La Belgique contemporaine</i> . . . . .	105
<i>Bruzelles-Mondain</i> . . . . .	299
<i>En Art</i> . . . . .	15
<i>Les Arts de la Vie</i> . . . . .	31
<i>Forma</i> . . . . .	106
<i>L'Image</i> . . . . .	38
<i>La Revue des idées</i> . . . . .	55
<i>La Tribune artistique</i> . . . . .	6
Accusés de réception 5, 155, 203, 235, 252, 268, 316, 348, 380, 403	
CONSERVATOIRE. Conférence de M. JULES DESTREE. <i>Emile Verhaeren</i> (M. H.) . . . . .	84
Conférences de la LIBRE ESTHÉTIQUE :	
A. WELLERIO : <i>L'Evolution de l'art impressionniste</i> (H. D.) . . . . .	77
MÉRIC DUFOUR : <i>J. Laforgue et l'Impressionnisme</i> (M. G.) . . . . .	83
L. LALOY : <i>L'Evolution musicale contemporaine</i> (H. D.) . . . . .	92
ANDRÉ GIDE : <i>L'Evolution du théâtre</i> (M.) . . . . .	102
UNIVERSITÉ NOUVELLE. Conférence de M. CHARLES MORICE : <i>De l'Impressionnisme au Symbolisme</i> . . . . .	130
ÉCOLE D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE. Conférence de M. E. VERLANT : <i>Sienne</i> (A. D.) . . . . .	104
SALLE ERARD. Conférence de M. LÉON HENNEBICQ : <i>G. Lekeu</i> (Ch. V.) . . . . .	61
Conférences du FOYER INTELLECTUEL (Ch. V.) . . . . .	53
Conférence de M <sup>me</sup> HIRSCHLER : <i>Augusta Holmès</i> (Ch. V.) . . . . .	163
NAMUR. Conférence de M. P. ANDRÉ : <i>Max Waller</i> (G. R.) . . . . .	138
BERLIN. Vente d'autographes . . . . .	244
LONDRES. Vente de livres et de manuscrits . . . . .	269
Nécrologie. VIRGILE JOSZ . . . . .	211
PIERRE DE QUERLON . . . . .	211

## MUSIQUE

L'Humour dans la musique (OCTAVE MAUS) . . . . .	167, 175
Le Prix de Rome (CLAUDE DEBUSSY) . . . . .	329
L'École française et la critique allemande (L. DE LA LAURENCIE) . . . . .	9, 51
M. Vincent d'Indy et l'opinion (M.-D. CALVOCORESSI) . . . . .	25
Le Panthéisme de la musique (ADRIEN MITHOUARD) . . . . .	315
Wagner chef d'orchestre (PIERRE LALO) . . . . .	321
La Noblesse de la musique (RICHARD WAGNER) . . . . .	322
César Franck (A. BRUNEAU) . . . . .	361
Inauguration du monument César Franck (M.-D. CALVOCORESSI) . . . . .	353
A la mémoire de César Franck . . . . .	355, 365, 385
César Franck et <i>l'Étoile belge</i> . . . . .	357
<i>Le Motu proprio</i> . . . . .	61
La Société « Les Amis de la Scuola » . . . . .	188
L'Œuvre du violoniste Leclair . . . . .	204
Une soirée chez Leconte de l'Isle . . . . .	324
L'Origine de la Marche funèbre de Chopin . . . . .	156
Les Maisons de Beethoven . . . . .	107
Le Conservatoire de Détroit (JEAN D'ARDENNE) . . . . .	307
L'Hymne congolais de M. Gevaert . . . . .	403
CAMILLE CHEVILLARD (CHARLES JOLY) . . . . .	316
LOUIS DIÈMER . . . . .	63
ALBÉRIC MAGNARD (O. M.) . . . . .	377
BLANCHE SELVA (JEAN MARNOLD) . . . . .	77

EUGÈNE SAMUEL . . . . .	95
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. CONCOURS. 204, 211, 219, 227, 235	
Audition MARK HAMBURG (HENRY LESBROUSSART) . . . . .	139
<i>Judas Macchabée</i> (O. M.) . . . . .	418
CONCERTS POPULAIRES (1903-1904) Deuxième concert.	
M. Kreisler (O. M.) . . . . .	20
Troisième concert. M. A. De Greef (Id.) . . . . .	52
Quatrième concert. Symphonies de F. Rasse et de P. Dukas (Id.) . . . . .	103
Cinquième concert. F. Motil (HENRY LESBROUSSART) (1904-1905). Premier concert. Symphonie de Richard Strauss. M. E. Bosquet (H. L.) . . . . .	378
Deuxième concert. <i>Le Nouveau Monde</i> d'A. Dvorak. <i>Le Triptyque</i> de Vreuls. M. Pablo Casals (O. M.) . . . . .	410
CONCERTS YSAÏE (1903-1904). Troisième concert. M <sup>me</sup> Gay.	
Claude Debussy (H. L.) . . . . .	37
Quatrième concert. Musique russe (O. M.) . . . . .	54, 68
Cinquième concert. M. Steinbach et M <sup>me</sup> L. Mys-Gmeiner (O. M.) . . . . .	92
Sixième concert. MM. E. Ysaÿe et M. Crickboom (H. L.) . . . . .	147
Septième concert. La 2 <sup>me</sup> symphonie de Vincent d'Indy. M. Gérardy (HENRY LESBROUSSART) . . . . .	170
(1904-1905). Premier concert. MM. E. Chaumont et von Krauss; G. Fauré, V. d'Indy (H. L.) . . . . .	347
Concert Théo Ysaÿe (H. L.) . . . . .	371
ALHAMBRA. LES NOUVEAUX CONCERTS DELUNE (Ch. V.) . . . . .	386
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert. M <sup>me</sup> M. De Vos, MM. S. Austin, R. Viñès, E. Chaumont, B. Hambourg . . . . .	76
Deuxième concert. M <sup>lle</sup> B. Selva, MM. S. Austin, E. Chaumont, B. Hambourg . . . . .	83
Troisième concert. M <sup>me</sup> Demest, M <sup>lles</sup> Poirier et M. De Vos, MM. Hannon et B. Hambourg . . . . .	92
Quatrième concert. M <sup>me</sup> J. Bathori, M. E. Bosquet. Le Quatuor Zimmer . . . . .	104
CERCLE ARTISTIQUE. Le Quatuor Ysaÿe (O. M.) . . . . .	52
Concert Delune. M <sup>me</sup> Bathori (Id.) . . . . .	68
Le Quatuor Joachim (Id.) . . . . .	112
M <sup>me</sup> Wanda Landowska (M.-D. C.) . . . . .	363
GRANDE-HARMONIE. Concerts Crickboom (O. M.) . 52, 112, 131, 171	
Séances Engel-Bathori . . . . .	13, 29, 68, 93, 104
Concert Marguerite Bonheur (Ch. V.) . . . . .	29
Id. Mark Hamburg (Id.) . . . . .	38
Id. M <sup>me</sup> Kleeberg-Samuel (Id.) . . . . .	13, 371
Id. Joseph Wieniawski (Id.) . . . . .	123
Id. Edouard Deru (Id.) . . . . .	363
Id. L. Delune (Id.) . . . . .	386
Id. Oscar Back (Id.) . . . . .	394
SALLE ERARD. Recital Bernard (Id.) . . . . .	29
Concerts Barat (Id.) . . . . .	13, 104
Id. M <sup>lle</sup> Louise Desmaisons et M. Sadler (Id.) . . . . .	37
Id. Edouard Lambert (Id.) . . . . .	114
Id. Sonates modernes par MM. Bosquet et Chaumont (Ch. V. et O. M.) . . . . .	69, 112
Id. Les Dix Sonates de Beethoven par MM. Bosquet et Chaumont (Ch. V.) . . . . .	410
Id. Les Sonates de Sjögren par MM. Lambert et Lauwereyns (Ch. V.) . . . . .	418
Fondation J.-S. Bach (Id.) . . . . .	379
Concert Francis Macmillen (Id.) . . . . .	411
SALLES DIVERSES. Le Quatuor Zimmer (Id.) . . . . .	69
Le Quatuor Schörg . . . . .	14
L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface (Ch. V.) . . . . .	93
Le Cercle symphonique <i>Crescendo</i> (Id.) . . . . .	114
M <sup>me</sup> Arctowska (Id.) . . . . .	13, 418
M <sup>me</sup> Birner (Id.) . . . . .	38
M <sup>me</sup> M. Bonheur, M <sup>lles</sup> Blancard et Carlhant (Id.) . . . . .	52
M <sup>lle</sup> Hustin (Id.) . . . . .	140
M <sup>me</sup> E. Madier de Montjau (Id.) . . . . .	84, 131
M <sup>lle</sup> Louisa Merck (Id.) . . . . .	148
M <sup>lle</sup> Aurora Molander (Ch. V.) . . . . .	114

M. Schmück (Ch. V.) . . . . .	93
Ecole de musique de Schaerbeek (O. M.) . . . . .	84, 419
Ecole de musique d'Ixelles . . . . .	419
<i>Le Foyer intellectuel</i> . M. Henry Henge (Ch. V.) . . . . .	53
Auditions d'élèves : M. Demest, 68; M <sup>me</sup> Coppine-Armand, 147; M. Engel, 171; M <sup>me</sup> P. Miry, 195.	
ANVERS. Les Nouveaux-Concerts . . . . .	20, 114, 139, 395
<i>Sainte-Godelieve</i> d'E. TINEL . . . . .	395
Débuts de M <sup>lle</sup> L. Desmaisons. . . . .	419
GAND Concerts du Conservatoire (F. V. E.) . . . . .	4, 78, 115
Concerts d'hiver (Id.) . . . . .	38, 78, 115, 411
LIÈGE. Concerts du Conservatoire (J. F. et X. N.) 61, 86, 115, 379	
Concerts populaires (J. F.) . . . . .	70, 93, 148
L'Orchestre Chevillard (Id.) . . . . .	331
Concerts historiques, etc. . . . .	70, 94, 115, 148, 233
MARIEMONT. Le Quatuor vocal de la <i>Scola cantorum</i> (H. LESBROUSSART) . . . . .	28
NAMUR. M. Balthasar Florence (G. R.) . . . . .	171, 306
OSTENDE. <i>Concerts du Kursaal</i> (J. F.) . . . . .	275, 284
VERVIERS. Les Nouveaux Concerts (J. S.) . . . . .	78, 140, 355
PARIS. Concerts du Conservatoire (M.-D. CALVOCORESSI). La Symphonie en <i>si bémol</i> de V. d'Indy (Id.) . . . . .	70 76
Concerts de la Société nationale de musique (M.-D. C.) . . . . .	20, 46, 53, 70, 86, 104, 132, 179
Concerts de la <i>Scola cantorum</i> . L'Orfeo de Monteverdi (M.-D. CALVOCORESSI). . . . .	86
<i>Le Sang de la sirène</i> de Ch. Tournemire (Id.) . . . . .	286
Concerts Alfred Cortot (M.) . . . . .	394
Concert Ysaye-Pugno . . . . .	180
Concerts Kubelik . . . . .	181
Concert de M <sup>me</sup> Roger . . . . .	173
Inauguration de la « Société musicale ». . . . .	188
AMSTERDAM. Concert de musique française. . . . .	419
BERNE. L'Association des musiciens suisses . . . . .	299
Le Quatuor vocal bruxellois (K.) . . . . .	387
LONDRES. Les Concerts (MAURICE TESSIER). . . . .	355
MILAN. Concours Sonzogno . . . . .	220
MADRID. Concerts d'artistes belges . . . . .	412
SAINT-PÉTERSBOURG. La Musique à Saint-Pétersbourg Concerts Vincent d'Indy . . . . .	39 316
BIBLIOGRAPHIE MUSICALE :	
L. VAN BEETHOVEN. <i>Sonates pour le piano</i> (nouvelle édition) . . . . .	251
EMILE BOSQUET. <i>La Technique du pianiste</i> . . . . .	131
FERNAND GASPARINI. Ephémérides de « La Légia ». . . . .	195
<i>Nécrologie</i> . ANTON DVORAK (O. M.) . . . . .	164
PAUL DELMET . . . . .	356
TERESA MILANOLLO . . . . .	364
SAMUEL ROUSSEAU . . . . .	332
GASTON SERPETTE . . . . .	371

**THÉÂTRE**

A propos de Gluck (OCTAVE MAUS) . . . . .	215, 258
<i>La Gioconda</i> de G. d'Annunzio (Id.) . . . . .	415
Mensonges scéniques (FRANTZ JOURDAIN) . . . . .	156
Les Débuts de Sada Yacco . . . . .	235
Les Opéras de Smetana . . . . .	267
M <sup>me</sup> Bréma (HENRY LESBROUSSART) . . . . .	139
Théâtres de pantins (EUGÈNE DEMOLDER) . . . . .	1
Psychologie du café-concert . . . . .	210
Concours et concurrents . . . . .	214
Un livret d'opéra par Carmen Sylva . . . . .	244
Deux livrets d'opéras par Maurice Maeterlinck . . . . .	412
THÉÂTRE DE LA MONNAIE :	
<i>La Belle au bois dormant</i> , par M. SILVER (O. MAUS) . . . . .	3
Les Représentations du <i>Roi Arthus</i> . . . . .	15, 30, 54, 71
Reprises des <i>Maîtres chanteurs de Nuremberg</i> (H. L.) . . . . .	43, 54, 298
<i>La Tosca</i> , de M. Puccini (O. M. et H. L.) . . . . .	122, 298

Reprise de la <i>Walkyrie</i> (O. M.) . . . . .	122
<i>La Walkyrie</i> et M. E. Van Dyck (HENRY LESBROUSSART) . . . . .	171
Reprises de <i>Puillasse</i> , du <i>Maître de chapelle</i> , de <i>Copélia</i> , de <i>Werther</i> (H. L.) . . . . .	298
Reprise de <i>Lohengrin</i> (H. L.) . . . . .	363
<i>Alceste</i> (OCTAVE MAUS) . . . . .	408
THÉÂTRE DU PARC. <i>L'Irrésolu</i> , par GEORGES BERR (M. M.) . . . . .	43
Notes diverses, 6, 15, 22, 54, 79, 132, 148, 299, 316, 323, 340, 348, 372, 380, 396, 404, 412, 419	
THÉÂTRE VOLIÈRE. <i>Mariage blanc</i> , par J. Lemaître (G. RENCY). . . . .	417
Notes diverses. 15, 22, 30, 39, 46, 54, 71, 79, 141, 180, 196, 212, 220, 252, 268, 285, 299, 308, 348, 356, 364, 372, 380, 388, 396, 404, 412, 419	
THÉÂTRE DES GALERIES . . . . .	404
Id. DE L'ALCAZAR . . . . .	308
Id. DE L'OLYMPIA . . . . .	308
ANVERS. THÉÂTRE ROYAL. <i>Louise et Orphée</i> (V.) . . . . .	114
THÉÂTRE LYRIQUE FLAMAND. <i>Les Maîtres chanteurs, Princes Zonneschijn</i> , etc. (V.) . . . . .	114
<i>Zeevolk</i> , de PAUL GILSON (R.) . . . . .	395
LIÈGE. <i>Adrienne Lecouvreur</i> , de F. Ciléa (J. F.) . . . . .	94
VERVIERS. Tableaux vivants (A. I.) . . . . .	62
PARIS. <i>L'Etranger</i> , de V. d'Indy (G. SYSTEMMANS) . . . . .	4
M. Arthur Pougin et <i>L'Etranger</i> . . . . .	23
<i>Le Fils de l'Etoile</i> , de Camille Erlanger et Catulle Mendès (M.-D. CALVOCORESSI) . . . . .	137
<i>Tristan et Isolde</i> (Id.) . . . . .	418
<i>Alceste</i> , de Gluck (O. M.) . . . . .	187
<i>Maman Colibri</i> , par M. Henry Bataille (CLAUDE FARRÈRE) . . . . .	392
<i>Le Roi Lear</i> (O. M.) . . . . .	402
Un théâtre lyrique populaire à Paris. . . . .	412
Une audition du <i>Roi Arthus</i> à Paris . . . . .	188
ANGERS. <i>L'Etranger</i> , de Vincent d'Indy . . . . .	23
<i>Ces Messieurs</i> en Belgique et en Hollande . . . . .	394
<i>Le Prêtre laïque</i> , par M. G. ANCEY. . . . .	15
Un bluff du <i>Town Topics</i> . . . . .	332
<i>Parsifal</i> à New-York . . . . .	6
<i>Nécrologie</i> . MARIE LAURENT . . . . .	227
M. DARMAND . . . . .	396

**DIVERS**

Chansons de gestes . . . . .	251
Taches dans le paysage (EDDY) . . . . .	219
M. H. Hymans conservateur en chef à la Bibliothèque royale. . . . .	316
Les Congrès à l'Exposition de Liège . . . . .	180
Un diorama militaire . . . . .	243
Le Tournoi historique de 1905 . . . . .	403
Nouveaux timbres-poste . . . . .	244
L'Origine du mot « coquille » . . . . .	7

**CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS**

La Propriété artistique en Hollande. . . . .	85, 94
Les Droits des restaurateurs d'œuvres d'art . . . . .	211
De la Ressemblance des portraits (Benziger c/ Gans). . . . .	5
Les Marchands de billets de théâtre (Albert Carré c/ Guéner) . . . . .	21
Fabrique de faux tableaux (Harpignies c/ Bureau et Reynold) . . . . .	29
Tantièmes sur les ventes publiques (Samary c/ P. Chevalier). . . . .	155
Pudeur d'artiste (Berny c/ M <sup>lle</sup> Carlier). . . . .	203

Concerts dans les hôtels (Société des auteurs c/ hôteliers de Grasse) . . . . .	220	L'Épithète de « charlatan » dépasse-t-elle les droits de de la critique? . . . . .	379
Phonographes (Massenet et Puccini c/ Ulman et Cie) . . . . .	235	Théâtres en plein air (Directeur d'un concert des Champs-Élysées c/ M <sup>lle</sup> Dancrey) . . . . .	395
Singulière bévée (Puccini c/ un éditeur de <i>Cavalleria rusticana</i> ) . . . . .	259	<i>Ces Messieurs</i> (P. Franck c/ Georges Ancey) . . . . .	403
Une Actrice de dix ans (Suzanne Jezierska c/ Sarah Bernhardt) . . . . .	276	La Vente d'un théâtre ne libère pas le directeur de ses obligations contractuelles (les frères Lockford c/ Silvestre) . . . . .	411
Une Représentation de <i>Mireille</i> non autorisée (M <sup>me</sup> Gounod c/ une société d'Anvers) . . . . .	279		
Photographies d'artistes (M <sup>lle</sup> L. . . c/ <i>Paris-Vivant</i> ) . . . . .	299		
Les Loges d'artistes (M <sup>lle</sup> Rachel de Ruy c/ le directeur de la Bodinière) . . . . .	307		
Peintre et modèle (M <sup>lle</sup> E. . . c/ Robert frères) . . . . .	323		
La Propriété du nom (M. Lazarew et M <sup>me</sup> Eleonora Duse)	340		
Les Représentations de <i>Benjamine</i> (Jean Aicard c/ Franck)	379		

## ILLUSTRATIONS

Frontispice par G. LEMMEN . . . . .	1
GEORGE-FREDERICK WATTS . . . . .	231

**Le Courrier européen.**

Comité de direction :

B. BJØERNSON, J. NOVICOW, N. SALMERON, G. SÉAILLES,  
Ch. SEIGNOBOS

Rédacteur en chef : M. Louis DUMUR.

Administration : 280, boulevard Raspail, Paris.  
Bureau annexe : rue Dauphine.

Abonnements : France, 12 francs l'an ; étranger, 15 francs

**La Revue des Idées**

Études de critique générale.

Directeur : M. Ed. Dujardin. — Rédacteur en chef : M. R. de Gourmont.

Paraissant le 15 de chaque mois.

Administration : 7, rue du Vingt-Neuf Juillet, Paris.

Abonnements : France, 16 francs l'an ; étranger, 18 francs.

## PIANOS

**GUNTHER**

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

Fabrique de cadres pour tableaux.

**Ch. XHROUET**

192, rue Royale, Bruxelles

Cadres de tous styles et d'après dessin pour tableaux  
aquarelles, pastels, etc.

LE PLUS GRAND CHOIX DU PAYS

PRIX MODÉRÉS

**AMEUBLEMENTS D'ART MODERNE**  
**G. SERRURIER**

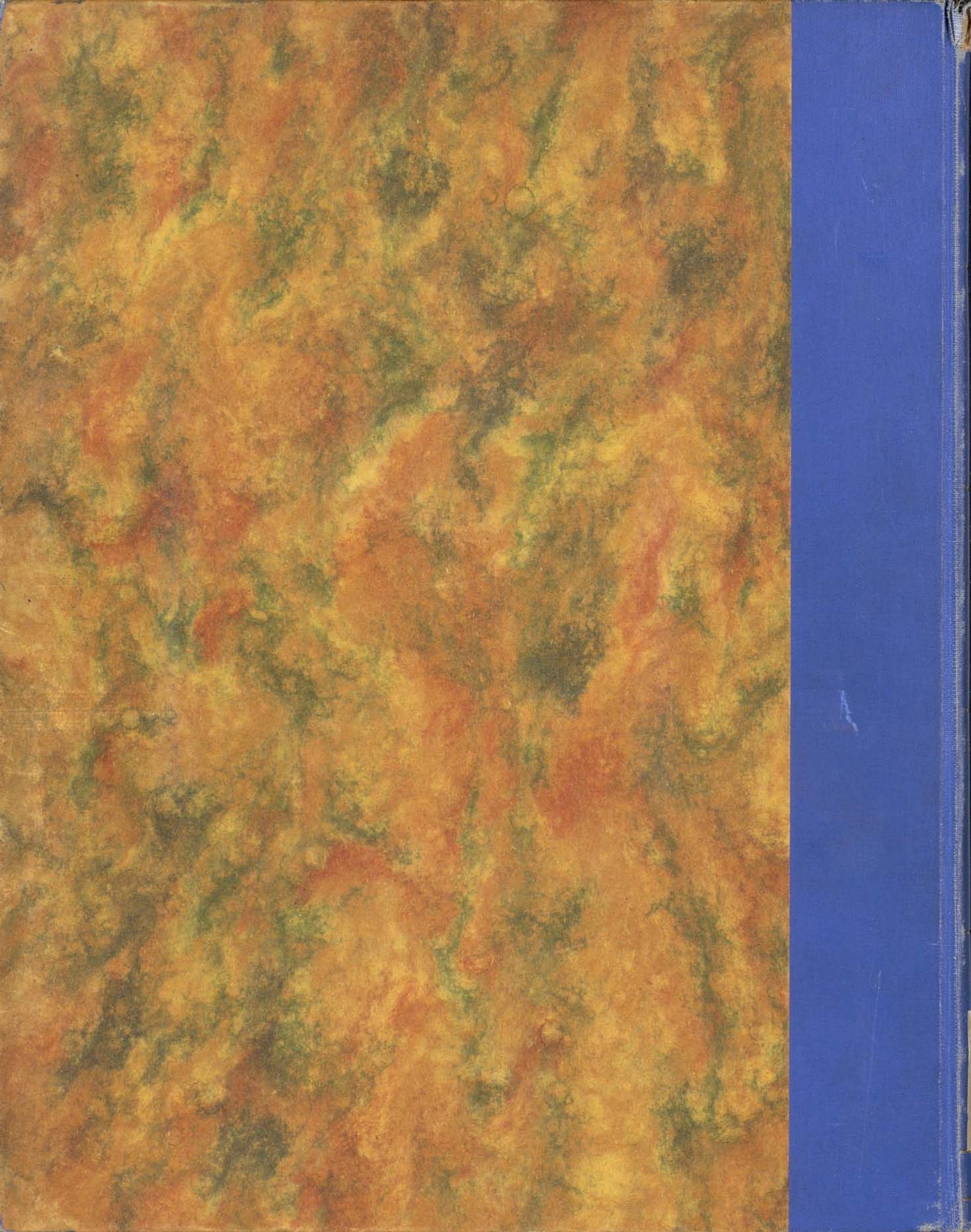
LIÈGE - 41 RUE HEMRICOURT  
BRUXELLES - 2 BOULEVARD DU REGENT  
PARIS - 54 RUE DE TOCQUEVILLE  
LA HAYE - 39 PARKSTRAAT

**MOBILIERS  
SPECIAUX POUR LA  
CAMPAGNE  
ARTISTIQUES PRATIQUES  
SOLDES ET PEU COTÉS**









## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.